This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 4JAL 8

331.41
KF858

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

XLIV^e ANNÉE — 3^e SÉRIE

BRUXELLES
SOCIÉTÉ ANONYME
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1912

Digitized by Google

Pages.

Jean Laenen. Flamand et flamand 84
H. Laillet. Bernard Shaw et son théâtre. 718
Henri Lambert. Le suffrage universel organisé. 759
Dr Aug. Ley. Le traitement moderne des aliénés 90
J. Lortel. Une grève d'avocats au XVIe siècle 400
Ernest Mahaim. La grève des mineurs anglais 297
Roland de Marès. La guerre dans les Balkans 1019
Adolphe May. La liberté subsidiée. 345
Fritz Mayer. Encore quelques réflexions sur les élections du 2 juin. 1075
Raoul Mercier. Le salon des futuristes 387
Maurice de Miomandre. Contre la séparation administrative . . . 967
A. de Neufcour. L'été anormal de 1912 885
Camille Roussel. Incidents de cour d'assises. 796
Charles de Saint-Cyr. A propos des « Rafales ». 1030
L.-G. Suain. L'industrie automobile en Belgique 373
— Quelques réflexions sur le XIe salon de l'automobile. 140
— Sous-marins et submersibles 224
— Variétés aéronautiques. 1099
Marguerite Van de Wiele. Marie-Louise-Alexandrine, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, comtesse de Flandre. 1123
C. Vanlair. L'art de l'enfant 445, 506
Maurice Wilmotte. A propos d'une critique du symbolisme . . . 207
— Un échange de vues 121
— L'exotisme dans la littérature française. . . 10
— Georges Eekhoud. 714
— La guerre des Balkans 919
XXX. La démission du ministre de la guerre 201
— Emile Dupont. 249
— Le projet de loi militaire 1127
— La *Revue de Belgique* et le scrutin du 2 juin 489
— La vie, l'œuvre, l'enseignement d'Antoine le Généreux . . 639

Poèmes, romans et contes.

Paul André. Florent Verbrugghen, auteur dramatique . 931, 991, 1041
Artzibachef (trad. P. Atim). Ma femme (suite) 20
Maurice Beerblock. Jeune fille 882
Charles Chassé. Le voleur d'intelligence 114
Antonine Coullet. Saint-Mégrin 699, 783, 844, 889
Maurice Gauchez. La découverte du docteur Alpha 176
Willy Haler. Clarisse. 316, 361, 407
Franz Hellens. Le coup de vent. 259
— Les pélerins. 600

Digitized by Google

Pages.

Jean Laenen. Une heure au village des fous. 854
François Léonard. Poèmes 282
Camille Maufcide. Les amours d'autrefois 81
Bertha Mertens. Un crime 651
Noël Nouët. Poèmes 421
Luca Rizzardi. L'Enfance 553
Henri Scherers. Fulgence Doucet, philosophe (suite) . 216, 459, 1142
X. L'odieuse mère 523

La Revue de Belgique à Paris.

F. Allard L'Olivier. Dernier souvenir du salon d'automne . . . 1056
— Exposition des boursiers de voyage et prix du Salon 285
— Les futuristes. 182
— Le Salon des Indépendants. 529
— Société des artistes français 467
Maurice Beerblock. Fiacres à galerie. 621
Gustave Charlier. La question du répertoire 566
Gustave Cohen. Le dernier voyage en Amérique 181
— Rabelais et Anatole France. 330
Maurice Darin Une affaire classée. 286
— Un complot? 95
— Conseillers municipaux 465
— Un cri d'alarme 728
— Enthousiasme 329
— Le plus heureux des trois 864
— La prise de Berg-op-Zoom 960
— Du sang-froid. 1053
E. Gérard-Gailly. Chateaubriand ou Bossuet? 1054
— La crise de l'Académie française. 1159
— Les deux doigts de la main 370
— Le prince des conteurs. 959
R. L'arrière-faix 329
— Un beau geste 958
— Un duel épistolaire 728
— Le grand ministère 95
— « Hélène de Sparte » au Châtelet. 466
— Instituteurs et syndicats. 864
— Paris ou Londres? 1158
— S. P. Q. P. 181
— La toile de Pénélope. 621
— Le travail de Pénélope 285
J. de W. Le ménage de Molière 371

Digitized by Google

3314!

HARVARD COLLEGE
AUG 4 1922
LIBRARY

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DE LA XLIV^e ANNÉE (1912)

Études.

Pages.

W. Aerts. L'Esprit militaire 57, 831, 1000
Eugène-François Blum. A propos de Henri Poincaré et d'Alfred Fouillée 823
Maurice Bourquin. Les tribunaux d'enfants dans leur pays d'origine 169
Hubert Brunard. Monsieur le Ministre de la Justice et l'exception de jeu 105
— Revanche 587, 659
P. César. Les fêtes de Rousseau en Suisse 663
P. Cnudde. Un programme scolaire 301
Ella Dalville. Les femmes dans la littérature scandinave. . . . 351
— Notes sur les suffragistes en Angleterre 1138
— Les Rubbaiyāt d'Omar Keyyām 774
Jules Destrée. Lettre au Roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre. 735
Léon Dumas. A propos du thermomètre 27
Louis Dumont-Wilden. La nouvelle Lotharingie. 393
Anatole Feugère. L'abbé Raynal et les Pays-Bas 491, 558
L. Fredericq. La mathématique de la Bible. 926
E. Gérard-Gailly. René Boylesve 153
Goblet d'Alviella. Les rouages économiques du cléricalisme en Belgique 1
— Vaincus, qu'allons-nous faire? 539
Félix Goblet d'Alviella. Le christianisme au 1^er siècle. 266
— L'enjeu de la bataille 437
— Le parti libéral et la grève générale. . . 871
A. Grégoire. Les archives de la parole 1089, 1150
J. Guillain. Wildenbruch et le drame social 944
Édouard Herriot. Les institutions philanthropiques de la ville de Lyon. 251
René Kemperheyde. De la critique littéraire. 609
Georges Lachapelle. La représentation proportionnelle en France . 687

Digitized by Google

Pages.

Jean Laenen. Flamand et flamand 84
H. Laillet. Bernard Shaw et son théâtre. 718
Henri Lambert. Le suffrage universel organisé. 759
Dr Aug. Ley. Le traitement moderne des aliénés 90
J. Lortel. Une grève d'avocats au XVIe siècle 400
Ernest Mahaim. La grève des mineurs anglais 297
Roland de Marès. La guerre dans les Balkans 1019
Adolphe May. La liberté subsidiée. 345
Fritz Mayer. Encore quelques réflexions sur les élections du 2 juin. 1075
Raoul Mercier. Le salon des futuristes 387
Maurice de Miomandre. Contre la séparation administrative . . . 967
A. de Neufcour. L'été anormal de 1912 885
Camille Roussel. Incidents de cour d'assises. 796
Charles de Saint-Cyr. A propos des « Rafales ». 1030
L.-G. Suain. L'industrie automobile en Belgique 373
— Quelques réflexions sur le XIe salon de l'automobile. 140
— Sous-marins et submersibles 224
— Variétés aéronautiques. 1099
Marguerite Van de Wiele. Marie-Louise-Alexandrine, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, comtesse de Flandre. 1123
C. Vanlair. L'art de l'enfant 445, 506
Maurice Wilmotte. A propos d'une critique du symbolisme . . . 207
— Un échange de vues 121
— L'exotisme dans la littérature française. . . 10
— Georges Eekhoud. 714
— La guerre des Balkans 919
XXX. La démission du ministre de la guerre 201
— Emile Dupont. 249
— Le projet de loi militaire 1127
— La *Revue de Belgique* et le scrutin du 2 juin 489
— La vie, l'œuvre, l'enseignement d'Antoine le Généreux . . 639

Poèmes, romans et contes.

Paul André. Florent Verbrugghen, auteur dramatique . 931, 991, 1041
Artzibachef (trad. P. Atim). Ma femme (suite) 20
Maurice Beerblock. Jeune fille 882
Charles Chassé. Le voleur d'intelligence 114
Antonine Coullet. Saint-Mégrin 699, 783, 844, 889
Maurice Gauchez. La découverte du docteur Alpha 176
Willy Haler. Clarisse. 316, 361, 407
Franz Hellens. Le coup de vent. 259
— Les pélerins. 600

Digitized by Google

Pages.

Jean Laenen. Une heure au village des fous. 854
François Léonard. Poèmes 282
Camille Maufride. Les amours d'autrefois 81
Bertha Mertens. Un crime 651
Noël Nouët. Poèmes 421
Luca Rizzardi. L'Enfance 553
Henri Scherers. Fulgence Doucet, philosophe (suite) . 216, 459, 1142
X. L'odieuse mère 523

La Revue de Belgique à Paris.

F. Allard L'Olivier. Dernier souvenir du salon d'automne . . . 1056
— Exposition des boursiers de voyage et prix du Salon 285
— Les futuristes. 182
— Le Salon des Indépendants. 529
— Société des artistes français 467
Maurice Beerblock. Fiacres à galerie. 621
Gustave Charlier. La question du répertoire 566
Gustave Cohen. Le dernier voyage en Amérique 181
— Rabelais et Anatole France. 330
Maurice Darin Une affaire classée. 286
— Un complot? 95
— Conseillers municipaux 465
— Un cri d'alarme 728
— Enthousiasme 329
— Le plus heureux des trois 864
— La prise de Berg-op-Zoom 960
— Du sang-froid 1053
E. Gérard-Gailly. Chateaubriand ou Bossuet? 1054
— La crise de l'Académie française 1159
— Les deux doigts de la main 370
— Le prince des conteurs. 959
R. L'arrière-faix 329
— Un beau geste 958
— Un duel épistolaire 728
— Le grand ministère 95
— « Hélène de Sparte » au Châtelet. 466
— Instituteurs et syndicats. 864
— Paris ou Londres? 1158
— S. P. Q. P. 181
— La toile de Pénélope. 621
— Le travail de Pénélope 285
J. de W. Le ménage de Molière 371

Digitized by Google

Pages.

Chroniques.

W. A., M. B., G., N. Sch., J. de W., M. W. Petite chronique des lettres 48, 97, 146, 195, 247, 293, 337, 391, 432, 484, 533, 583, 629, 682, 731, 815, 866, 912, 1016, 1066, 1117, 1169
Arthur De Rudder. Chronique artistique, 190, 333, 469, 577, 908, 1112
— Exposition de la miniature 288
Herman Dons. Chronique parlementaire. 1058, 1103, 1162
Maurice Gauchez. Les Poètes . . . . . 130, 569, 674, 9[illegible]2
Maubel. Chronique musicale 44, 184, 380, 481, 530
— En marge de la musique. 1107, 1166
— L'oratorio de Noël de Schutz 125
— Ouvrages sur la musique. 237
L.-G. Suain. Chronique scientifique . . 474, 669, 809, 859, 899, 1011
Marguerite Van de Wiele. Le chapitre de la femme. 243, 426, 624, 804, 1060

Digitized by Google

Les rouages économiques du cléricalisme en Belgique[1]

Les manœuvres du cléricalisme ont été souvent dénoncées en Belgique, mais rarement avec une vue d'ensemble aussi complète que dans le livre de M. Barnich. L'auteur, qui est parmi les libéraux ce que les catholiques appellent un « homme d'œuvres », était bien placé par ses connaissances spéciales et ses expérimentations personnelles pour mettre à nu les ressorts de la formidable machine agencée par l'Église en vue d'asservir toutes les classes de la société et particulièrement les forces grandissantes de la démocratie. Longtemps elle n'a préconisé d'autre remède aux souffrances sociales que la charité et le renoncement. Comme le disait en 1909 l'archevêque de Malines à l'assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul : « Les pauvres nous rendent service parce qu'ils nous apprennent à donner. Ils nous apprennent aussi à prier. N'étant jamais sûrs du lendemain, ils doivent sans cesse compter sur Dieu afin d'avoir pour eux et leurs enfants du pain à manger. Formons-nous à leur école. » — Pareil raisonnement se passe de commentaire.

Ce sont incontestablement les progrès du socialisme qui ont amené l'Église à changer ses batteries et à chercher les fondements de sa domination sur les masses dans des tentatives pour améliorer leur sort matériel. Sa grande habileté

(1) Dr G. Barnich, *Le régime clérical en Belgique. Organisation du parti catholique. La Législation sociale et les Œuvres*, avec préfaces de MM. Paul Janson et Paul Hymans, 1 vol. gr. in-8° de 605 pages. Bruxelles, Rossel, 1911.

Digitized by Google

consiste dans l'art d'exploiter simultanément les aspirations des classes nécessiteuses et les alarmes des classes possédantes. Mais il faut lui rendre cette justice que dans cette double action elle ne dissimule pas qu'elle poursuit avant tout le rétablissement de l'unité catholique.

Pie IX — de même qu'aujourd'hui Pie X — vivait trop dans les nuages de son mysticisme pour se rendre compte qu'il ne suffisait pas de déclarer anathème, dans un syllabus, quiconque dit : « Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et se mettre d'accord avec le progrès, avec le libéralisme et avec la civilisation moderne. » Léon XIII, plus diplomate et plus pratique, comprit qu'il était habile de demander à cette civilisation même, à ses tendances comme à ses ressources, les moyens de la vaincre ou plutôt de l'asservir, et si l'image de l'Église apprivoisant le barbare ne figure pas dans son langage, elle était certainement dans sa pensée. L'encyclique *Rerum novarum*, qu'il lança en 1891, fut un coup de massue pour les conservateurs de la vieille école, en Belgique comme ailleurs; mais devant la situation politique, créée par l'introduction du suffrage universel en 1894, l'utilité — et l'on peut dire la nécessité — des nouvelles méthodes s'imposa même à nos cléricaux les plus endurcis.

Les deux vieux partis se trouvaient quelque peu désemparés par leur mise en présence d'un corps électoral brusquement décuplé. Mais les cléricaux possédaient sur nous la supériorité de compter dans chaque commune du pays des agents dévoués, actifs et influents, payés par l'État pour guider les populations dans leur vie religieuse, ayant pied dans toutes les familles, rompus d'autre part à la discipline ecclésiastique, toujours prêts, sur un mot de leurs supérieurs, à se lancer corps et âme, avec des ressources énormes, dans l'exploitation des besoins et des aspirations de la masse. Un autre avantage encore qu'ils avaient sur le libéralisme, c'était de n'être pas embarrassés

Digitized by Google

par le principe de la liberté individuelle que nous avions poussé à l'extrême dans notre fidélité à la grande tradition de 1789. Enfin, tout recul de l'individualisme devant le réveil de l'esprit corporatif devait leur apparaître comme une revanche de l'ancien régime qu'ils rêvent toujours de reconstituer sous la tutelle de l'Église. Assurés, dès le début, d'une forte majorité, que grossissait encore artificiellement le régime majoritaire, mais inquiets de l'avenir, ils comprirent l'urgence de se prémunir contre des revirements éventuels amenés par les hasards de la vie politique en adoptant un système qui retiendrait leurs fidèles plus encore par l'intérêt que par la conviction.

Toutes ces considérations les amenèrent à se jeter avec un ensemble et une activité auxquels il faut rendre hommage dans les voies tracées par la clairvoyance de Léon XIII. Ce sont les détails et les résultats de ce mouvement que nous décrit M. Barnich avec une abondance de documentation qui nous offre un véritable arsenal pour les luttes prochaines et, en cas de victoire, pour les réformes à réaliser. Peut-être peut-on lui reprocher de débuter par trop de pessimisme, quand il décrit la condition actuelle des ouvriers et particulièrement des populations agricoles. Il est au moins exagéré de prétendre, même si l'on prend en considération le renchérissement de la vie, que la situation des classes inférieures ne s'est pas améliorée depuis trois quarts de siècle. C'est soutenir, à la suite de certains socialistes, que les institutions de protection et de prévoyance, dont M. Barnich fait avec raison remonter l'initiative aux gouvernements libéraux, n'auraient abouti qu'à un complet échec, ainsi que les tentatives poursuivies par la classe ouvrière elle-même pour son propre relèvement. Ce qui peut faire illusion, c'est que dans toutes les classes, les besoins ont grandi avec les moyens de les satisfaire. Il n'en est pas moins vrai qu'il reste énormément à faire pour atteindre un équilibre plus normal, et c'est ce qui

Digitized by Google

justifie les aspirations démocratiques dont l'auteur nous montre l'exploitation par le cléricalisme.

L'ouvrage est divisé en trois parties.

La première est consacrée à l'*Evolution cléricale*, ses antécédents, ses origines, ses inspirations, son but. Il y est démontré que toutes les œuvres catholiques, même les plus inoffensives ou les plus neutres en apparence, poursuivent au fond un but confessionnel et même politique.

La seconde partie, qui vise l'*Organisation de la propagande*, expose comment l'Église, avec la complicité active des départements ministériels, s'est attachée à conquérir :

1° *Les classes laborieuses*, par toute une série d'institutions où dominent tantôt la note religieuse, tantôt la note économique, les deux toujours combinées : confréries paroissiales qui se fédèrent par canton; unions professionnelles dont l'orthodoxie est surveillée par un secrétariat général; cercles ouvriers et maisons des ouvriers; associations de Saint-François-Xavier; tiers-ordres de Saint-François; œuvre de la Sainte-Famille; conférences de Saint-Vincent de Paul; aumôniers du travail; cercles militaires; sociétés des anciens militaires (quelques-unes dirigées par des curés !); œuvres du coin de terre; bourses du travail; ligues de tempérance; sociétés de gymnastique et d'armes; *Franschmansgilden* et août eux; ligue démocratique belge, etc. On voit que rien n'est oublié, mais si le personnel diffère d'association à association, les dirigeants sont toujours les mêmes et toutes les ficelles aboutissent à un petit nombre de mains.

2° *Les femmes*, qu'on s'efforce de gagner et de retenir par la femme elle-même : œuvres du féminisme chrétien; tiers-ordres pour femmes; congrégations de la Sainte-Vierge; dames de la charité et de la miséricorde; associations de l'adoration perpétuelle; œuvres du catéchisme; ligues de l'éducation familiale; ligues des femmes chrétiennes; œuvres de placement; ateliers féminins et écoles dentellières des cou-

Digitized by Google

vents; cercles de fermières; œuvres des mariages; œuvres des retraites fermées; œuvres des bibliothèques paroissiales, etc. Il n'y manque plus que des associations de suffragettes dont le triomphe assurerait à jamais l'asservissement de notre pays.

3° *Les enfants*, dont la capture forme actuellement le principal objectif de la politique cléricale. M. Barnich, toutefois, voulant se restreindre aux côtés économiques, n'a pas étendu son travail aux efforts de l'Église pour détruire les écoles publiques et accaparer l'enseignement des nouvelles générations. Nous savons tous, d'ailleurs, à quoi nous en tenir sur ce terrain et les publications de la Ligue de l'enseignement sont suffisantes pour nous fournir les renseignements complémentaires.

4° *La petite bourgeoisie*, à laquelle l'auteur consacre plusieurs chapitres pour montrer par quels rouages on s'efforce d'embrigader au service de la sainte cause le monde si intéressant et si menacé des petits commerçants, des artisans, des employés et des petits fonctionnaires : écoles professionnelles; écoles Saint-Luc: ateliers d'apprentissage; cours commerciaux; écoles ménagères; musées industriels; concours-expositions; gildes et corporations; syndicats de petit outillage; banques populaires; unions du crédit; syndicats de recouvrement; sociétés d'habitations à bon marché, etc.

Pour assurer le développement et la prospérité de ces œuvres innombrables tous les moyens de propagande sont largement utilisés; on compte sur la contagion de l'exemple; l'influence du curé, du propriétaire, de la clientèle; la presse et la conférence. A ce point de vue, des nouvelles œuvres ont été créées : l'œuvre de Saint-Paul ou de la Bonne-Presse, destinée à répandre les bons journaux et à écarter les mauvais; l'action populaire (sur le modèle de notre bibliothèque de propagande); l'œuvre de la défense de la foi, qui s'occupe également de répandre des tracts, des bro-

Digitized by Google

chures, des revues, des almanachs ; les jeunes gardes catholiques; les cercles d'études où se forment des conférenciers et des propagandistes; la fédération des cercles catholiques ; la ligue maçonnique qui emploie surtout les armes de la délation ; les associations d'étudiants ; les extensions universitaires; les semaines sociales; les congrès; sans oublier l'université de Louvain, avec les groupements professionnels des élèves sortis de son sein.

Et c'est loin d'être tout. Dans sa troisième et dernière partie, intitulée : *Les œuvres sociales et économiques proprement dites*, l'auteur énumère les institutions spécialement destinées à favoriser ou à sauvegarder les intérêts des agriculteurs et des ouvriers industriels; pour les premiers : l'organisation de l'enseignement agricole ; les comices et les ligues agricoles; le *Boerenbond* ; les cercles de fermières ; les syndicats d'élevage; les sociétés horticoles, avicoles et apicoles ; les syndicats de culture; les sociétés pour l'achat de semences, d'engrais, de machines, pour la vente du lait, du beurre, du fromage; les comptoirs agricoles ; les caisses Raiffeisen ; les banques Schulze-Delitzsch ; les sociétés d'assurances; les sociétés anonymes et coopératives ; pour les seconds : les diverses applications de la loi du 23 juin 1894 sur les mutualités, à savoir : les sociétés de secours mutuels pour maladies; les caisses de réassurance contre l'invalidité prématurée ; les caisses de retraite; les caisses d'assurances sur la vie; les sociétés instituées pour l'achat en commun de provisions; les sociétés pour l'acquisition d'habitations ouvrières ; les sociétés mutualistes de prêts, etc. — toutes largement subsidiées par le trésor public. — Viennent, enfin, les coopératives que les catholiques ont essayé d'organiser à l'imitation des socialistes; cependant la plupart d'entre elles sont confinées dans le domaine agricole, où elles sont aussi nombreuses que prospères.

M. Barnich ne s'est occupé que de la classe ouvrière et de la

Digitized by Google

petite bourgeoisie. Pour compléter le tableau, il conviendrait de mentionner les manœuvres à l'aide desquelles le cléricalisme a entrepris de s'attacher les classes moyennes et supérieures, en les prenant soit par l'intérêt, soit par la vanité et surtout par l'éducation des enfants. Toute cette partie de la tâche a été confiée principalement aux Jésuites, qu'y prédisposaient leurs antécédents, leurs méthodes, leur tournure d'esprit, leurs fréquentations sociales. Ils n'ont que trop réussi à reconquérir de la sorte, les mariages aidant, cette partie de la haute bourgeoisie, de la finance et de la noblesse qui, il y a un demi-siècle, restait en dehors de nos luttes politiques ou même tenait la tête du mouvement libéral. Là où la seconde génération leur a échappé, ils se sont rattrapés sur la troisième, et l'on conçoit ce que ces conquêtes, prises dans l'ensemble, ont mis d'influences financières et mondaines à la disposition du cléricalisme.

Tels sont les cadres de la formidable armée que nous avons à combattre. La comparaison de la « pieuvre cléricale » est un peu démodée depuis l'abus qu'en a fait M. Homais. Mais nous évoquerions volontiers à ce propos l'image du géant Briarée aux cent bras. Les mains du Briarée clérical s'allongent dans toutes les communes du pays; elles sont ouvertes ou fermées suivant qu'il s'agit d'un fidèle à aider ou d'un adversaire à repousser, mais toujours tendues, quand il s'agit d'encaisser, — que ce soit de particuliers ou de l'État. — Il faut que nos idées et nos aspirations soient bien puissantes en elles-mêmes pour que, loin de reculer devant une aussi formidable organisation, les forces anticléricales s'accroissent à chaque élection. Nos adversaires défendent le terrain pied à pied. Mais on peut demander ce que deviendront toutes leurs institutions de combat, le jour où ils ne pourront plus les alimenter en puisant dans les caisses publiques.

M. Barnich est très sévère pour la « liberté subsidiée ». Il a parfaitement raison quand il s'agit de l'usage qu'en fait

Digitized by Google

l'Église. Cependant le principe n'est pas à condamner en lui-même. La transformation en services publics des institutions organisées par l'association des efforts privés n'est justifiable que là où elles sont impuissantes à remplir leur mission. Emile de Laveleye a admirablement résumé dans ses *Éléments d'économie politique* quelle doit être l'attitude des libéraux dans le problème de l'interventionnisme : « Pour justifier l'intervention de l'État, il faut deux conditions : premièrement qu'il s'agisse d'un intérêt public essentiel; secondement que les particuliers ne créent point les services que cet intérêt réclame ». L'État doit donc encourager les œuvres qui tendent à seconder, à alléger ou même à suppléer son action sociale, mais c'est à condition qu'elles ne servent pas de paravent pour miner les principes sur lesquels il repose.

Ce que nous reprochons aux cléricaux, ce n'est même pas de fonder des œuvres économiques et sociales dont ils excluent ceux qui ne partagent pas leurs croyances religieuses ou n'acceptent pas leur domination politique. En agissant de la sorte, ils usent d'un droit constitutionnel que personne ne songe à leur enlever. L'abus commence quand ils réclament pour ces œuvres confessionnelles les faveurs de la loi et les subsides du pouvoir. Ici, leur action est franchement anticonstitutionelle et une des premières réformes à réaliser par l'opposition, le jour inévitable où elle obtiendra la majorité, sera de supprimer sans hésitation ni exception les avantages légaux ou administratifs attribués à des œuvres qui prétendent subordonner les avantages de l'association à des conditions religieuses ou politiques.

Il convient toutefois de reconnaître qu'en les créant l'Église ne manque pas de logique. Devant les progrès de l'incrédulité moderne, forcée de subir la liberté de conscience dans les lois, elle en revient à l'idéal de la primitive Église qui était de former une société parfaite, se suffisant

Digitized by Google

à elle-même, vivant à la fois dans le siècle et hors du siècle, c'est-à-dire se créant les organes nécessaires à son fonctionnement et évitant, dans la mesure du possible, toute relation avec la société païenne. C'est même ce qui valut aux premiers chrétiens d'être dénommés les ennemis du genre humain, *odium generis humani*.

Cette politique d'isolement pouvait réussir dans une société en décadence, comme l'était alors la civilisation romaine ; elle est vouée à l'échec dans une société en progrès, comme notre civilisation contemporaine. Son unique résultat est d'élargir graduellement le fossé qui sépare l'Église de notre développement intellectuel et moral. Il y a là deux forces qui s'exercent en sens contraire, au grand dam des nations qu'elles se disputent. L'issue n'est pas difficile à prévoir. La Réforme a déjà enlevé à la Papauté la meilleure moitié des États civilisés. Parmi les nations restées dans le giron du Catholicisme, elle a perdu sa Fille aînée et il semble que cette émancipation du peuple français est bien définitive. En Italie, on ne laisse l'Église en paix qu'à condition qu'elle se tienne tranquille. La Péninsule ibérique est en train de secouer sa domination politique, comme l'ont fait, du reste, les principaux pays de l'Amérique latine, et si le gouvernement, dont jouissent actuellement les Belges, s'efforce de lui livrer le Congo, c'est une maigre compensation pour le recul de son autorité dans le reste du monde. Voici que, en Belgique même, malgré l'effort gigantesque et désespéré dont le docteur Barnich nous trace le tableau, elle est incontestablement en déclin, au point de vue religieux aussi bien que politique. Encore un peu de patience et d'ici à quelques générations on verra ce qui reste de son autorité aujourd'hui encore absolue sur une partie de nos populations.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'exotisme dans la littérature française.

On ouvre le dictionnaire de Littré et on est surpris de n'y pas trouver le mot *exotisme* (1). En revanche, l'adjectif *exotique* a trouvé grâce et accès, sans doute parce qu'il est déjà chez Rabelais. Celui-ci parle de « marchandises exoticques et peregrines ». Au XVIIIe siècle, Rousseau écrit : « Si je ne trouvai point de plantes exotiques et de productions des Indes, je trouvai celles du pays... » L'antithèse est claire; est *exotique* ce qui n'est pas du pays. Mais n'y a-t-il pas une nuance de signification entre « exotique » et « étranger »? Si fait; dans l'usage commun de la langue, exotique s'applique plus particulièrement à ce qui nous vient (idées, modes et produits matériels) des terres lointaines, ce qui a une couleur ou une saveur d'inconnu. Pour un Français, le vin du Rhin, le fromage de Chester, le vermicelle d'Italie ne sont pas, ou ne sont plus des produits exotiques. Notre contrefaçon littéraire, aux environs de 1850, n'avait pour la librairie parisienne aucun charme d'exotisme, et c'est au plus si le terme est applicable aux imaginations d'Ibsen ou de Gorki.

Ceci posé, la question de savoir ce que signifie l'exotisme semble à peu près éclaircie. Mais on retombe dans de nouvelles obscurités, grâce à une autre confusion, autorisée par des écrivains de notre temps. Ces écrivains emploient *exotique* dans le sens de *cosmopolite*. C'est le cas de M. Gaston Deschamps dans ses feuilletons du journal *Le Temps*. M. Deschamps écrira : « Il y a toujours, à chaque exposition, une *reprise d'exotisme* littéraire. » (*La Vie et les livres*, VI, 225.) Suivent des exemples où les Italiens coudoient les Russes. Donc *exotisme* s'applique au goût des œuvres de la

(1) *Exotisme* figure dans le supplément, mais la définition du terme ne définit rien et le plus ancien exemple allégué est de 1866.

Digitized by Google

péninsule. Mais le *cosmopolitisme*, qu'est-ce donc? M. Deschamps paraît croire que c'est la même chose; car il range *Cosmopolis* de M. Paul Bourget à côté des romans de M. Gabriele d'Annunzio et de Mme Serao; or, *Cosmopolis* est un roman de mœurs internationales, si l'on peut dire, et l'auteur, en choisissant ses héros dans plusieurs nations latines, germaniques et slaves, a évidemment voulu prouver qu'il existait une vie élégante par-dessus les patries particulières et comme en dehors d'elles.

En revanche, M. Jules Lemaître, dans une très belle étude de nationalisme littéraire, s'exprime différemment : « Oui, dit-il, ce sont nos écrivains que j'appelle les vrais cosmopolites. Ils le sont : car une *littérature cosmopolite, c'est-à-dire européenne*, doit être, par définition, commune et intelligible à tous les peuples d'Europe, et elle ne peut devenir telle que par l'ordre, la proportion et la clarté, qui passent justement, depuis des siècles, pour être nos qualités nationales. » (*Les Contemporains*, 6e série, 7e édition, p. 266.) C'est exactement ce qu'écrivait, vers le même temps, M. Brunetière : « De toutes les littératures de l'Europe moderne, il n'y en a qu'une qui n'ait rien à perdre, mais au contraire à gagner au développement de l'esprit « cosmopolite » ou « européen », si seulement nous savons la maintenir dans ses voies et, tout justement, c'est la nôtre. » (*Études critiques*, 6e série, p. 299.) Ainsi, dans la commune opinion de ces deux maîtres, le cosmopolitisme de la littérature française provient de ses qualités d'adaptation aux intérêts, au goût et à l'humeur des autres peuples de l'Europe; en ce sens, pour tous les deux, « cosmopolitisme » et « européanisme » sont synonymes. Mais ni l'un ni l'autre n'emploient le mot *exotisme;* c'est donc qu'il implique une notion différente, et peut-être doublement différente; je veux dire qu'il se pourrait qu'à leurs yeux, l'exotisme, dans la littérature française, consistât précisément — c'est à peu près ce que dit M. Deschamps, sans faire le *distinguo* voulu — en l'apport des écrivains étrangers, en cette infiltration qui, chez Corneille, auteur du *Cid*, chez Voltaire ou Prévost, lecteurs assidus des Anglais, surtout chez les poètes romantiques, se trahit à toutes les pages, on pourrait dire à toutes les lignes; mais il se pourrait aussi que le terme eût — et ainsi serais-je

Digitized by Google

porté à l'entendre — une valeur plus particulière, celle que lui attribue M. Le Breton lorsqu'il parle de « cette sensation du lointain sans laquelle il n'y a point d'art exotique » (1), ou bien M. Gaston Deschamps, lorsqu'il étudie « l'exotisme colonial et pittoresque », c'est-à-dire les récits de voyages, réels ou fictifs, au Japon et en Chine, dans l'Inde et en Judée, dus à des écrivains français. Exotiques seraient, en ce cas, les imaginations de Dufresny (*Agrémens*), de Montesquieu (*Lettres persanes*), de Lesage (*Aventures du chevalier de Beauchêne*), de Marivaux (*Les effets surprenants de la sympathie*), de Mme de Graffigny (*Lettres péruviennes*); exotiques, les récits des voyageurs, dont la liste a été partiellement dressée par M. Bédier (*Chateaubriand en Amérique*, p. 33); exotiques, certains contes de Voltaire et de Diderot, des nouvelles de Florian et quasi tout Bernardin de Saint-Pierre.

MM. Louis Cario et Ch. Régismanet ne semblent pas avoir attaché un intérêt bien vif à ce point primordial, dans le livre qu'ils viennent de publier (2) M. Chinard, parti d'un tout autre pied, ne s'en est guère soucié davantage ; mais il a cette excuse d'avoir circonscrit rigoureusement son sujet et d'en avoir tiré à peu près tout ce qu'il comportait (3).

Il m'a paru, malgré les dissemblances de plan et de vues que

(1) *Le roman au XVIIIe siècle.* Paris, 1898.

(2) *L'exotisme. La littérature coloniale.* (Paris, *Mercure de France*, in-12.) Au début, des généralités assez vagues. Page 112, il est question d'ouvrages « exotiques, au sens large du mot » (mais quel est ce sens?). Page 137 on admet que, pris ainsi, il pouvait « avant la Révolution... embrasser « toute recherche et toute incursion hors des frontières nationales », mais que maintenant il « ne peut vraiment plus s'entendre que des pays séparés « de la métropole par de longs parcours sur mer ou sur terre ». Page 151, les auteurs ne veulent pas voir de l'exotisme dans les « descriptions de poètes » de Leconte de Lisle et de Heredia, ce qui est plutôt imprévu. Mais comment surtout interpréter (après l'éloge de Fromentin qu'on lit à ce dernier endroit et la portée discutable attribuée au mot) la phrase de début de la page 189, refusant à l'exotisme du XIXe siècle presque entier la vogue de celui du XVIIIe? Enfin, page 116, les deux auteurs confondent *exotisme* et *cosmopolitisme*; mais page 262, ils semblent adopter la distinction établie par M. R. de Gourmont entre *colonial* et *exotique*.

(3) *L'exotisme américain* dans la littérature française du XVIe siècle. Paris, Hachette, in-12.

Digitized by Google

j'ai observées chez ces trois auteurs, utile de les confronter. En réalité, MM. Cario et Régismanet nous ont donné l'esquisse de deux, voire de trois ouvrages, plutôt qu'un exposé méthodique et développé comme il convenait. Une étude sur l'exotisme, défini avec quelque précision, une histoire de la littérature coloniale (dont la plus grande part n'a rien de commun avec des impressions et surtout des interprétations littéraires), une histoire des voyages et des voyageurs, pour autant que nous en ayons gardé une relation directe ou indirecte, voilà, en somme, ce qu'ils ont tenté.

Est-il utile d'observer que le plan était infiniment vaste, et que ce n'est pas en 300 pages de petit format qu'on pouvait le réaliser? Toutes les parties historiquement anciennes de ces divers sujets sont à peine esquissées. Le moyen âge et le XVI[e] siècle (ce siècle si laborieusement étudié par M. Chinard) ne sont l'objet que de rapides indications ; il est trop visible que la « littérature » spéciale de ces époques leur est restée étrangère. En revanche, ils semblent plus et mieux informés pour la période suivante.

Mais encore ici, que d'étranges préjugés ils nous montrent! Ils s'acharnent, de la façon la moins justifiée,et la plus irrespectueuse (1), contre l'œuvre admirable de Chateaubriand, après avoir condamné impitoyablement celle de Bernardin de Saint-Pierre. Toutes les pages descriptives, qui nous ont procuré des voluptés exquises, deviennent un « fatras »; celles que le sublime écrivain du *Génie du Christianisme* a semées dans ses livres, des « élucubrations », inférieures en vérité aux récits de Fén. Cooper ; d'autre part, la « manie descriptive » de Lamartine gâte les plus beaux endroits de son *Voyage en Orient*, etc , etc. Ce qui sauve Musset du même mal, c'est qu'il est « du moins. . spirituel » (!) ; si Stendhal et Mérimée y échappent, c'est parce que ce sont des « auteurs intelligents ». Il serait cruel de commenter (2).

(1) Un dernier spécimen de critique : « Plus tard, en 1867, Taine écrira son *Voyage en Italie*, puis, humoristique, son *Voyage dans les Pyrénées*. C'est le tourisme classique, dans la note du président Debrosses (*sic*)... » (p. 137).

(2) En revanche, dans le livre II, intitulé : *L'activité coloniale*, il ne me coûte rien de reconnaître qu'il y a des jugements et des renseignements de meilleur aloi.

Digitized by Google

Il est temps de revenir au livre de M. Chinard. Documenté en ce qui concerne le XVIe siècle, l'auteur s'en tire à peu de frais pour l'époque antérieure. Quelques citations de Brunet Latin, Christine de Pisan et Pierre d'Ailly ne tiennent point la place d'une enquête, qui eût été intéressante et assurément point superflue.

Cette enquête devrait tenter un jeune érudit. En compulsant les *Images du monde* et les autres compilations, mises en langue vulgaire dès le milieu du XIIe siècle(je pense à Gautier de Metz), il retrouverait peut-être les voies par où certaines traditions, d'origine orientale, sont entrées peu à peu dans le courant de nos lettres.

Mais il aurait tort de se désintéresser des livres d'histoire, notamment de ceux qu'inspirèrent les croisades. Les chansons de geste et les poèmes d'aventures ne seraient pas un moins fructueux sujet d'études pour lui. Je ne veux signaler ici que deux romans, l'un se rattachant à des traditions gréco-orientales, l'autre qui fait partie de la geste de Charlemagne, mais précieux l'un et l'autre pour la connaissance de l'exotisme en général.

Le premier en date de ces romans, c'est, semble-t-il, celui d'Alexandre le Grand. A la suite du conquérant macédonien, l'auteur nous emmène dans des contrées fabuleuses, dont la description comprend plus d'un millier de vers. On ne peut pas ne pas être frappé des analogies de toute sorte qu'offre ce récit avec ceux des premiers voyageurs et cosmographes qui se sont occupés du continent découvert par Colomb. Comme M. Chinard le remarque très justement, ces derniers sont loin de nous donner une analyse rigoureuse d'impressions vécues. La fantaisie se mêle abondamment à leurs observations. Ou bien ils ont *cru* voir ce qu'ils n'ont pas vu, ou bien les animaux et les plantes, qu'ils ont réellement vus, prennent dans leur souvenir des proportions qui leur enlèvent toute réalité; ou bien ils inventent de toutes pièces. Dans les trois cas, ils puisent moins dans leur imagination que dans les livres antérieurs à celui qu'ils nous ont laissé.

Et c'est ainsi que nous les voyons représentant les sauvages tantôt comme des animaux à peine supérieurs aux animaux de notre hémisphère, tantôt comme des êtres bons et persécutés, victimes de la rapacité de leurs vainqueurs.

Digitized by Google

Mais c'est là la moindre des questions soulevées par les descriptions des voyageurs et des cosmographes, comme aussi par celles des littérateurs les ayant mis à contribution.

Pour ceux-ci comme pour ceux-là, le sauvage apparaît en général comme un être velu et dans un état de complète nudité. Il se rapproche de la bête dont il a les défauts et les qualités. Parmi les races ainsi décrites, il en est qui ont des mœurs vraiment extraordinaires. Elles ignorent la religion, la famille et la propriété. Certaines ne connaissent ni culture, ni pâture, et, par exemple, Rabelais, dont la fantaisie se guide sur des témoignages géographiques, nous décrit les habitants de l'île de Ruach qui « rien ne mangent, sinon vent ». Comment s'étonner d'une telle invention, lorsque Thévet, dans sa *Cosmographie*, nous décrit gravement un animal qui ne connaît pas d'autre nourriture?

Cet animal bizarre n'est pas, d'ailleurs, le seul qui déroute nos habitudes scientifiques, et tout au long des chapitres de M. Chinard, on rencontre des spécimens au moins aussi ébouriffants d'une faune que nos zoologistes ignorent.

Est-ce tout? La croyance aux géants, que Jean-Jacques n'a pas encore totalement perdue, la fable accréditée d'une fontaine, située tantôt en Floride, tantôt ailleurs, et dont les eaux rendent la jeunesse (ou assurent une vie éternelle), l'existence d'un peuple d'amazones, etc., se constatent dans la plupart des récits étudiés par M. Chinard.

Or, la plupart de ces extravagances, nous les retrouvons dans le roman d'*Alexandre*. M. Paul Meyer, on s'enquérant des sources du célèbre poème du XII^e^ siècle, ne s'est attaché à les reconnaître que pour autant qu'elles se retrouvaient dans les écrits gréco-latins, dont nos vieux poètes se sont incontestablement inspirés. Parfois toute sa sagacité l'a laissé en défaut, et c'est le cas, notamment, pour les apparitions infernales du « Val périlleux », pour les sources merveilleuses qui rajeunissent ou éternisent, etc. Mais il me suffit que ces imaginations aient été déjà familières aux auditoires populaires du XII^e^ siècle et qu'elles aient hanté les explorateurs et les écrivains du XVI^e^. L'Inde de Lambert le Tort et d'Alexandre de Bernai diffère-t-elle beaucoup de cette terre qu'on prit d'abord pour le Cathay, dont on appela Indiens les naturels et que, même désabusé, longtemps encore on

Digitized by Google

s'obstina à considérer comme l'acheminement vers l'Eden rêvé ?

Tels détails même appellent la confrontation. C'est, par exemple, celui des vieillards qui sont aperçus par Alexandre :

> Vestu sunt come ours et velu et poignant
> Et sunt noir come meure et lor oil sont luisant

en quoi ils ressemblent plutôt à des nègres qu'à des Hindous, et à des sauvages qu'à des demi-civilisés. Le héros leur demande où ils vont, et ils lui révèlent l'existence de trois sources où les hommes trouvent ou retrouvent la jeunesse. Aussitôt le héros macédonien de faire « mettre sa selle » et, avec ses chevaliers, de se diriger vers le lieu où il découvrira ces merveilles. C'est ainsi que Ponce de Léon va, au XVI^e^ siècle, à la recherche de l'île de Bimini, où se trouve, dit-on, la fontaine de Jouvent et découvre la Floride.

Auparavant, dans le même poème, nous avions assisté à l'émouvante rencontre que les Grecs font de deux inconnus, conduisant une barque de roseau sur l'onde amère. L'eau douce manque, et Alexandre promet tout l'or qu'ils peuvent désirer à ces inconnus s'ils veulent en procurer à ses soldats. Or, c'est en « In lien langage » qu'on leur adresse la parole, et aussi qu'ils répondent :

> Nous n'avons d'avoir cure,
> Car marcies *(marché)* ne faisons de nule créature.
> Ensement come bestes ont comune pasture,
> Prent l'un avoir à l'autre sans conte et sans mesure (1).

On notera, dans plusieurs textes du XVI^e^ siècle allégués par M. Chinard, l'écho favorable des mêmes préoccupations communistes, un siècle avant que Pascal rédige son célèbre aphorisme sur la propriété, deux siècles avant les discours de Jean-Jacques.

Mais ces sauvages, nous les retrouvons aussi dans l'autre poème, moins populaire sans doute, mais dont plusieurs manuscrits et divers remaniements attestent qu'il connut une réputation durable. Je veux parler de *Huon de Bordeaux*.

(1) J'omets plus d'un épisode du roman d'*Alexandre*, entre autres celui des Amazones, qui prêterait à des réflexions comparatives, non dépourvues d'intérêt.

Digitized by Google

Le long épisode d'*Obéron* a été plus d'une fois étudié. J'estime qu'il méritait une mention dans le livre sur l'exotisme.

Et tout d'abord les sauvages qu'on y voit — ou qu'on qualifie tels — y sont nus et velus, comme dans la tradition littéraire du XVI^e^ siècle :

Plus sont velu que viautre ne sangler

dit l'auteur; c'est ainsi, conformément au portrait qu'en avait tracé Pline, que Colomb s'attendait à les voir d'après la compilation traduite en français par Mathurin Du Redouer (1). Dans une de ces « sauvages terres », qu'on nomme Femenie, il n'y a ni soleil ni lune; une autre, celle des Conmaires, offre des particularités plus extraordinaires, peut-être, puisque les oreilles des habitants sont pareilles à des pavillons, dont ils sont « tout acoveté »; une autre encore est la terre de Foi (et ici la satire est évidente)

Tant grande i est et fois et loiautés
Qu'en cendaus puisent les gastiaus buletés :
La voit on bien qui a fait mauvaisté.
Qui premiers vient ens la contrée es blés
Ançois en prent tout en sa volenté
Que ja por homme ne li est devée...

Heureux pays où chacun peut se mesurer à sa guise la part qui lui revient des produits de la terre! Mais au XVI^e^ siècle, et chez Rabelais et en dehors de sa fiction, il sera fait plus d'une allusion à un tel régime social. Thomas Morus s'en souviendra aussi dans son *Utopie*, et déjà le rapprochement avec Pascal et J.-J. Rousseau a été indiqué.

* * *

Ceci nous conduit à établir une distinction fondamentale dans l'étude de l'exotisme, celle entre les descriptions désintéressées et plus ou moins sincères, plus ou moins véridiques, de terres lointaines, et ces mêmes descriptions, motivées par

(1) CHINARD, p. 11; voyez Huon, v. 2900-1; comparez v. 7155. J'omets aussi des rapprochements entre les monstres décrits de part et d'autre, notamment l'unicorne; pourtant là aussi l'imagination française ne s'est pas, je le crains, autant renouvelée qu'on le croirait.

Digitized by Google

une arrière-pensée de critique morale ou sociale. Ce qui n'est qu'une indication fugitive dans le poème du XII^e siècle, deviendra un trait essentiel quelque jour. On était depuis longtemps conscient du goût qu'eut le XVIII^e siècle pour des formes de satire moins périlleuses que les véritables pamphlets. *Les Agrémens*, de Dufresny, *Les Lettres persanes*, de Montesquieu, etc., avaient subi un classement, déjà ancien. Mais qu'au XVII^e siècle (sauf peut-être dans le *Télémaque*, de Fénelon) et même au XVI^e on eût usé fréquemment de ce stratagème littéraire, c'est une grande nouveauté de l'étude de M. Chinard de l'avoir mis en lumière.

Comment s'y prend-on, dès cette époque, pour formuler la leçon qui s'adresse aux contemporains?

Il semble qu'une des formes les plus goûtées de cette sorte d'avertissement épicé d'ironie, ç'ait été la mise en présence d'un de ces sauvages, plus ou moins bistrés et velus, et d'un civilisé, à qui il confie ses sentiments, ou encore un exposé de principes, dont l'intention est à peine déguisée.

Certes, j'aurais mauvaise grâce, malgré des analogies de détail qui sautent aux yeux, à rappeler l'épisode de l'*Alexandre* où des naturels de l'Inde expriment au conquérant leur indifférence pour les richesses dont il dispose. Pourtant, j'ai peine à admettre avec M. Chinard que la plaisante historiette du « philosophe nud » qu'il extrait de la *Vie* de Colomb soit, « dans un livre écrit en français, le premier dis- « cours de sauvage à civilisé ». Je suis porté à voir là un « canon », qui nous reporte bien au delà dans le passé; je crois même qu'il faut renoncer à découvrir les plus lointains ancêtres de ce philosophe, qui, s'il avait existé, eût fort étonné le grand navigateur, comme aussi du Chactas, promené par Chateaubriand sous les voûtes dorées de Versailles et y proclamant son horreur de l'inégalité et son dédain pour les arts et le luxe des sujets de Louis XIV.

En tout cas, et dans la biographie de Colomb et chez Léry, le voyageur-moraliste, et chez Montaigne, qui donne à cet épisode de son livre l'attrait supérieur des idées et aussi l'accent véridique d'un dialogue réel, nous retrouvons l'opposition si caractéristique entre les vues d'un civilisé et les formes instinctives, et plutôt sentimentales, que revêt la philosophie sociale d'un sauvage.

Digitized by Google

Mais, d'une manière plus générale, nous notons, et dans les mêmes écrits, et dans d'autres que M. Chinard a analysés avec un zèle sagace, une conception de l'état sauvage en contradiction très certaine avec celle des navigateurs et surtout des conquérants espagnols et portugais. Elle triomphe chez les poètes de la Pléiade, chez Baïf, qui l'exprime déjà avec « un accent amer et une révolte contenue » et chez Ronsard, plus explicite encore; elle a dicté à Montaigne deux chapitres de son livre, contenant une nette réprobation des traitements cruels infligés aux indigènes de l'Amérique par les pseudo-civilisateurs du temps. Mais Léry, Le Challeux, Chauveton, mis à contribution par l'auteur des *Essais*, ne sont pas moins formels à cet égard, et nous devons à M. Chinard de connaître l'influence qu'ils exercèrent sur sa pensée.

(*La fin à quinzaine.*) M. WILMOTTE.

Digitized by Google

MA FEMME

NOUVELLE (1)

VI

Un mois après, je fus forcé de quitter pour longtemps la ville; et ma femme y resta. Aussitôt que j'en eus franchi les portes derrière mes bagages, je versai de grosses larmes. L'idée que je ne la verrais plus de longtemps m'apparut dans toute sa tristesse. Pourtant, je ne me retournai point.

J'arrivai dans une autre ville. Je descendis dans un vaste et bruyant hôtel. J'allai au théâtre. Je visitai des amis, et l'un d'eux me fit boire toute une nuit. J'avais encore la nostalgie de ma femme. Mais ce qui me fut le plus agréable, — à l'Opéra, chez les personnes rencontrées, dans les chansons, dans le vin, dans les excursions en chemin de fer, — c'est que j'étais seul; c'est que je pouvais voir ou ne pas voir, selon mon gré; c'est que je pouvais chercher les hommes de mon goût et boire autant de vin que je voulais, sans me préoccuper de la pensée d'autrui.

Partout, au théâtre, en visites, dans la rue, je regardais ouvertement les femmes. Il me semblait que je les voyais pour la première fois, et qu'un monde riche, infiniment intéressant, se révélait de nouveau à moi, un monde que me fermait depuis longtemps déjà ma femme.

La fête entre amis était très large, très tapageuse, une fête de gens bien portants, vaillants, indépendants. Il y avait tant de libre allure, tant de gaieté, tant de chant sonore et ample, qu'on se sentait à l'étroit non seulement dans la chambre enfumée, mais aussi dans le monde entier.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1911.

Digitized by Google

Un des convives entama un jour d'une belle voix gaie :

Dans l'antiquité, nos aïeux
Vivaient bien plus gaiement que leurs petits-fils !

Le maître du lieu s'approcha de moi en chancelant, et penchant sa face animée, me dit d'une voix ivre et triste :

« Vois-tu, nous croyons que rien ne vaut le christianisme, la culture, l'humanité, etc .. Mais c'est la mort, cela ! La vie n'existait que quand l'homme rôdait par les forêts, par les champs, jusqu'aux genoux dans l'herbe, craignait, luttait, tuait, prenait, périssait... Il y avait du mouvement, de la force, de la vie... tandis qu'actuellement... C'est triste, mon frère, c'est sec, c'est mou... la mort approche... »

Il fit un geste, et continua dans un faible sourire :

« D'ailleurs, je suis ivre. Si je ne l'étais pas, j'aurais, avant de parler ainsi, réfléchi. Voilà ! Nous sommes tous poltrons, mon frère. Voilà ! »

...Au dehors, l'hiver duveté blanchissait. La gelée craquait nettement sous le pas ; et le ciel était, comme toujours lorsqu'il gèle, très pur, profond, étoilé. Je regardais le disque lointain de la lune qui traversait vite, vite, les nuages ; et j'aspirais à quelque chose d'ardent, de complet, d'alerte, mais d'exempt de toute passion.

Une femme passa, froissant la neige sous ses petits pieds, et, de dos, je voyais une silhouette fine, une taille ronde et douce, des épaules tombantes, et un grand chapeau noir sur un cou blanc caressé par les cheveux. Je la suivis. Longtemps je marchai derrière elle, fasciné par sa taille onduleuse et par cette nuque blanche dans l'obscurité. C'était d'une étrangeté délicieuse. C'était bien celle que je désirais, comme tout être vivant, d'ailleurs. Je n'avais ni pensée ni parole, un seul désir voluptueux, doux et inquiet.

La femme disparut légèrement et furtivement sous la porte cochère d'une grande maison noire. Et j'ai repris le chemin de chez moi, les yeux perdus dans le vide immense où brillait la lune : la lune était haute, juste au-dessus de moi ; et sa clarté me pénétrait tout entier. Il faisait dans mon âme aussi clair que dans le monde...

Rentré, je me suis étiré avec une telle force que mon lit craqua. Je sentais nettement que je n'avais plus le moindre besoin de retourner auprès de ma femme : ce qu'elle éprouvait, mon devoir de l'aimer, de la plaindre, de me préoccuper de mon futur enfant, précisément

Digitized by Google

parce qu'il le fallait, rien de tout cela ne me regardait plus, n'avait aucun rapport avec ce grand appétit de vivre, qui est très beau et plus fort que moi-même. Et malgré mon hypocrite pitié, malgré mon désir de me la représenter adorée, chérie, indispensable, je ne pouvais m'évoquer ma femme autrement qu'elle n'était, c'est-à-dire en qualité d'épouse.

Par contre, j'avais un plaisir ardent à me rappeler celle qu'elle était dans le temps de notre passion libre. Je rêvai même cette nuit-là, et souvent par la suite, que nous étions encore couchés sur l'herbe humide et tiède, que j'embrassais son corps doucement abandonné, que je contemplais ses yeux, et que la lune ronde, toute rapprochée, nous regardait à travers les branches fines dont le réseau se reflétait sur son visage. La lune regarde, se tait, et tout se tait.

Tout cela était d'une jouissance aiguë, trouble et totale; le temps n'existait plus... Puis tout disparaissait... Des hommes survenaient; et j'étouffais de regrets...

VII

Je l'ai revue deux fois par la suite.

La première, où elle vint me chercher. Elle descendit chez des amis et fut me voir. Elle sortait de couches ; elle était encore maigre et pâle, avec de grands yeux sombres un peu hagards. J'eus pitié d'elle ; j'eus envie de la câliner, un désir voluptueux et tendre. Nous étions sur un carré obscur, et je ne sais pas ce que je lui débitais, quelque chose de décousu et qui n'exprimait pas du tout ce qui m'agitait. Enfin, elle me demanda d'une voix déchirée :

« Alors, c'est fini? »

Je me tus, et elle se détourna, s'agenouilla près du baquet à eau (1), et se mordit sauvagement la main. Mon cœur se fendait d'amour et de pitié; pourtant, je savais que je ne la plaignais pas du tout de ce qu'elle perdit son mari; et je savais également que si je l'embrassais, si je lui disais un seul mot tendre, cela n'arrangerait rien, mais laisserait toutes choses dans le même état...

(1) Baquet qui se trouve, en Russie, dans le vestibule des maisons ou appartements, et que l'on remplit d'eau chaque matin pour les besoins du ménage, — la distribution d'eau n'existant pas encore en beaucoup de lieux.

Digitized by Google

Puis, je ne la revis plus durant trois années : je lui envoyais sans commentaires de l'argent pour l'enfant. Ce n'était pas la pitié ni les convenances, mais la justice qui me guidait. Et ce faisant, je trouvais une grande tranquillité.

Je fus obligé d'aller dans la ville où séjournait ma femme. Tandis que le train approchait de la gare, j'appuyai mon front contre le carreau froid; je reconnus sous le remblai le champ recouvert d'une neige immaculée, égale, triste, et le squelette vague du bosquet bien connu qui remuait dans le brouillard blanc comme un fantôme. Je n'avais plus que le désir de revoir ma femme, et j'allai directement chez elle. Elle n'y était point. Je l'attendis longtemps dans une chambre nue, peu féminine, avec un étroit lit de fer.

Sur la table, une photographie d'étudiant inconnu, belle figure, lignes hardies, mais peu original. Et sous la photographie, un album de poèmes signés d'un nom qui ne me disait rien... Mon attente était à la fois joyeuse et troublée...

Elle arriva, en chapeau et manteau, et vint à moi. Son visage était rose de froidure; il embaumait la fraîcheur et je ne sais quel léger parfum. On voyait qu'elle ne savait pas plus que moi ce qu'il fallait faire. Elle me craignait.

« Bonjour, » lui dis-je, affectant le ton simple et lui tendant la main.

Elle réfléchit, et me tendit la sienne, cette douceur bien connue, ces doigts tout fuselés.

« Que désirez-vous? » fit-elle; et ses lèvres se soulevaient, s'abaissaient.

— Rien », répondis-je. Et je sentis subitement que dans tout cela il n'y avait rien de tragique, voire d'intéressant, malgré notre gêne apparente.

Elle devint songeuse. Dans ses yeux sombres arrêtés sur moi, se lisait une pensée confuse. Puis elle fit un mouvement de tête, ôta son chapeau et son manteau, les jeta sur le lit, et svelte s'arrêta devant moi à deux pas.

« Et comment allez-vous? lui dis-je souriant.

— Bien, » répondit-elle, sa figure gardant cette expression confuse d'attente.

Je me taisais et je continuais de sourire. J'étais heureux de la voir, d'entendre sa voix autrefois si chère. Je regrettais seulement qu'elle ne comprît pas ce que je comprenais, et qu'elle ne devînt pas simplement gaie.

Digitized by Google

« Qui est-ce? » demandai-je, en prenant sur la table la photographie.

Ma femme se taisait. Puis, cruelle :

« Mon amant. »

A ses yeux enflammés, je vis qu'en ce moment elle me haïssait et se vengeait.

« C'est vrai? repris-je.

— Oui, répéta-t-elle avec une joie âpre et offensante, sans changer de pose.

— Et vous êtes heureuse?

— Très heureuse, répondit-elle à travers les dents.

— Dieu soit loué! »

Et en effet, j'étais presque content. Je ne lui souhaitais que du bonheur.

Elle devint subitement rouge et crispa les lèvres. Elle endurait de me voir calme.

« Voyez-vous, continuai-je, si nous avions rompu alors, après le bosquet, nous nous serions rencontrés comme de vieux amis. Pourquoi, en effet, nous serions-nous détestés? Ce n'est pas pour la jouissance que nous nous serions procurée l'un à l'autre. Mais vous m'exécrez parce qu'ensuite nous avons été époux, parce que nous avons eu un enfant. Voilà qui est bête et regrettable.

— Vous croyez? demanda-t elle avec une ironie désemparée, mauvaise, les mains écrasées sur sa poitrine, et faisant craquer ses doigts.

— Si je le crois! Ah! combien il peut entrer de méchanceté stupide dans un seul être! Vous ne m'aimez plus actuellement, n'est-ce pas?

— Bien sûr. » Ce disant, elle avait une figure implacable et immobile.

« Et pourquoi me détestez-vous? »

Elle laissa tomber ses mains, s'éloigna, s'assit au bord du lit, et éclata en larmes. Elle était tout à coup petite et misérable.

« Je... me suis cogné la tête... contre un mur; alors... »

Je me levai, toujours avec cet ardent désir de la câliner et de la consoler. Mais je lui dis :

« Si j'étais resté, un an, deux, dix ans se seraient passés; nous aurions fini par devenir un couple ennuyeux; nous nous serions apaisés; oui, un couple ennuyeux et uniforme, et toute la vie serait close. Nos âmes étant différentes, nous avions deux vies différentes,

Digitized by Google

et on ne pouvait désormais les fondre qu'en les démolissant.

— Et... », commença-t-elle. Mais elle ne termina point.

Je me tus. J'étais tout aise d'avoir parlé. Ma femme devint songeuse, et tourna ses yeux mouillés vers un coin de la chambre.

« Peut-être avez-vous raison, dit-elle en soupirant; puis me fixant, avec un timide effort de sourire : peut-être est-ce pour le mieux. Maintenant... »

Mais elle n'acheva point cette pensée. Elle se leva, et arrangea longuement ses cheveux.

« Et les enfants?

— Quoi, les enfants! répondis-je. Ils sont toujours plus heureux avec la mère qu'avec le père.

— Ils ont pourtant besoin d'un père.

— Pourquoi? Est-ce que le mien me demande jamais?

— Actuellement, bien sûr que non!

— Et mon fils ne me demandera jamais, à moins qu'on ne lui inculque l'idée ridicule et fausse qu'il est honteux de ne pas avoir son père à ses côtés. Si, devenu grand, il a le désir de me voir, par curiosité, alors... peut-être serons-nous amis.

— Et les conditions matérielles? demanda doucement ma femme.

— Pourquoi en parler? Certainement. Sinon, la situation eût été trop dure pour la femme. Quant à l'amour, comprenez qu'il vient à notre insu, sans loi. C'est une vérité pourtant banale; et il faut la rappeler à tout instant! Etonnant!

« Voulez-vous du thé? » proposa subitement ma femme.

Je me mis à rire.

« Mais soit! oui. »

Elle se mit à rire aussi, et elle devint si gentille, si simple, si proche. Elle me le déclara :

« Je me sens tout à coup fort gaie devant vous. En réalité, ce qui est arrivé était irréparable, comme une maladie... Il y a mieux que vous. Et la vie est belle. C'est qu'il m'est difficile de voir la vie aussi légèrement que vous la voyez.

— Je le regrette.

— Oui, je le regrette aussi », fit-elle en secouant la tête avec un soupir...

... Deux heures après, quand je suis parti, j'ai heurté dans l'escalier l'étudiant grand et beau, que j'ai tout de suite reconnu. Il se rangea, me regarda avec indifférence, et passa. Une simple minute, j'éprouva dans mon for intérieur un sentiment mauvais, pourri,

Digitized by Google

empoisonné, intolérable, mais qui disparut vite. Et j'eus le désir de dire à ce jeune homme quelque chose de gai, de lui taper sur l'épaule. Je me suis senti réconforté et heureux.

Jalousie, amour-propre, pensais-je en m'éloignant, sentiments que tout le monde méprise, mais qu'il est bien difficile de surmonter.

Je marchais par des rues longues et désertes, qu'éclairait la lune froide et argentée, et que coupaient les ombres noires projetées des maisons, des arbres et des poteaux télégraphiques. Et j'étais léger comme si j'avais secoué un poids qui m'écrasait. J'étais heureux pour ma femme, pour moi, pour tout homme capable de vivre librement, allègrement, hardiment.

Je levai les yeux, et je vis un monde immense, inondé d'étoiles par myriades et d'un torrent de clarté vivante, infinie...

ARTZIBACHEF.

(Traduit du russe par PAUL ATIM.)

Digitized by Google

A propos du Thermomètre.

Dans notre étude : *La chaleur en 1911*, parue dans la *Revue de Belgique* du 15 septembre, nous malmenions quelque peu les conventions du service météorologique mondial. Nous voulions l'instrument libre (1) et la lecture libre. Nous sommes d'avis que le travail libre et indépendant est plus scientifique que la fonctionnarisation conventionnelle, déprimante et absolue : le travail libre apprécie, contrôle, innove s'il y a lieu.

Le travail collectif se ressent des conventions paralysantes; il neutralise l'esprit de recherche; il cosmopolise des tempéraments nationaux qui ont chacun une valeur propre.

Comment classer les phénomènes si on ne convient pas d'une base uniforme d'appréciation? Cela semble d'évidence. Mais quand on constate que dans un même lieu restreint, les instruments minutieusement contrôlés varient dans leurs indications, que devient l'inventaire des relevés pris dans les conditions les plus diverses? Une simple suggestion.

Que l'on suive une tradition, mais que, à côté, le génie national nous traduise le milieu qu'il connaît mieux que quiconque, librement, selon son instinct. Nous comprenons une méthode commune pour les tableaux officiels, mais nous sommes hostile à la méthode

(1) Les observations se font sous abri. L'abri comporte une loge quadrangulaire en bois, peinte en gris, élevée à 2 m.; le toit est plein, les côtés ajourés par des persiennes; le devant, vers l'est, est grillagé. Les instruments occupent le centre, à 1 m. 50. Ils comprennent un thermomètre à maxima, à mercure; un minima, à alcool; un psychromètre, c'est-à-dire deux thermomètres, l'un sec et l'autre à réservoir mouillé, pour l'examen de l'hygrométricité. On déduit la température moyenne en prenant la moitié de la somme du maxima et du minima.

L'abri protège contre la radiation solaire, contre le rayonnement nocturne, contre les vents. Comme toute protection, il nuit... au libre échange de l'énergie naturelle et de la matière.

Digitized by Google

unique obligatoire; à côté du procédé classique, qu'on expose la méthode libre.

Seize degrés à Paris, à Munich, à Kazan, à Péking, à Vancouver, à Chicago, etc., ne traduisent pas le moins du monde des situations calorifiques identiques. On n'a pris, avec l'abri, que la chaleur obscure, alors que c'est la chaleur radiante, la bonne chaleur solaire, avec ses composantes lumineuses et chimiques, qui vivifie la nature et de l'organisme réagit sur la fécondité de la terre, comme sur la mentalité humaine. Les seize degrés de chacune des localités arbitrairement désignées dérivent d'extrêmes bien différents, qui sont faussés sous l'abri.

Divers échanges de vues nous ont fourni la preuve que notre façon de voir simpliste semblait logique. Est-ce entêtement, parti pris, ignorance de notre part? On en jugera par cet exposé d'intérêt général. Nous en déduirons que, savants ou ignorants, nous ne savons pas ce qu'est un thermomètre, cet instrument vulgarisé, que tout le monde consulte, dont nous relevons les arrêts en nous inclinant.

* * *

Le thermomètre a la prétention de mesurer la chaleur par le travail mécanique de dilatation (liquides et gaz). Scindons cet objectif en ses deux éléments : la mesure de la chaleur, l'effet mécanique.

Un malentendu surgit immédiatement pour la mesure de la chaleur. La science veut apprécier la chaleur directe d'*émission*, ici du soleil puisqu'il s'agit de relevés météorologiques, et elle isole l'instrument dans l'espace autant qu'elle peut. Le vulgaire ne connaît que la chaleur de *réflexion*; cette chaleur l'intéresse pour lui-même, car il vit dans le milieu de réflexion.

L'effet mécanique!... Voyons d'abord un exemple. Un coup de vent irrésistible souffle sur des groupes isolés de 2, 3, 10, 50 piquets instables. Tous sont renversés par un vent uniforme, mais la gravité du météore paraîtra proportionnelle au nombre de piquets gisant à terre. C'est l'image de la radiation solaire.

La formidable masse solaire, qui vaut 324,439 Terres, perd sa radiation, à peu de chose près, dans les 149 millions de kilomètres d'éther qui séparent les deux astres. (Température de l'espace = — 273°.) La chaleur solaire se réveille au contact de l'atmosphère, elle augmente avec la densité croissante de l'air, un nuage

Digitized by Google

l'arrête un moment, elle arrive au sol et atteint la mer, la terre, la roche, la forêt. Mais partout cette radiation est reçue proportionnellement aux obstacles, à leur nombre de molécules, bref à la densité de la matière : autant de récepteurs, autant de calorique différent.

Les obstacles ne gardent pas la chaleur reçue, ils en absorbent peu et par effet de continuité de l'émission, mais ils la rayonnent dans l'espace. L'échauffement de la terre ne se produit donc pas du soleil vers la terre, mais de la terre vers le soleil.

Alors que signifie le thermomètre isolé dans l'espace à 1^m50? Arrête-t-il la chaleur d'émission du soleil? Non, puisqu'on le met sous abri. Marque-t-il la température de l'air? Non puisque son réservoir renferme une matière plus dense que l'air et qui s'échauffe selon sa densité. Est-ce la chaleur de rayonnement du sol? Mais l'abri la fausse à nouveau, et de plus la perte est notable du sol à 1^m50 (2°9 en décembre, à 18°2 en avril 1894, à Gembloux). Est-ce la hauteur moyenne de la tête humaine, siège des sens et de la pensée qui les apprécie? Mais alors les appréciations sont fausses pour toutes les autres tailles.

La mesure de la chaleur est donc une pure illusion. C'est bien pis quand on apprécie la diversité des instruments, ce que, du reste, les météorologistes sont forcément les premiers à constater.

Si nous prenons la densité de la matière qui compose le thermomètre, par rapport à l'air, nous avons :

Densité de l'air	=	1
» de l'eau	=	770 (unité de densité pour les solides et liquides)
. . . . .		
» du verre	=	2002 (d = 2,6)
» de l'alcool	=	616 (d = 0,8)
» du mercure	=	10472 (d = 13,6)

On attribue à l'éther le zéro absolu calculé à —273°C. A 15 kilomètres d'altitude on a relevé —72° à —86°. A partir de 12 kilomètres, la température cesserait de s'abaisser. Cette affirmation, quoique déduite de l'observation, ne justifie pas l'écart qui sépare les —86° constatés du zéro absolu. Quoi qu'il en soit, on voit que la chaleur ne rayonne pas du soleil vers la terre, mais que les rayons solaires devenus calorifiques au contact des obstacles rayonnent de la terre vers l'espace (+60° sol nu du Sahara à —86° à 15 kilom. altitude). A 2 kilomètres d'altitude la température s'abaisse encore à —10°, sauf courants troublants.

Digitized by Google

On peut conclure que, en dépit de toutes les indications thermométriques, l'air reste froid quand il n'est pas dans le voisinage immédiat d'un obstacle; or, le thermomètre est lui-même un obstacle dont le réservoir de mercure offre 10,472 fois autant de matière que le même volume d'air voisin.

L'influence solaire sur l'air est donc presque nulle. Avec le thermomètre isolé, la petite boule de verre s'échauffera 2,000, l'alcool 616, le mercure 10,472 fois autant que l'air.

L'alcool, de lecture difficile, est coloré; il est d'autant plus dense qu'il est de couleur plus foncée et il s'échauffe en proportion. L'alcool, du reste, n'est pas un récepteur comparable au mercure. S'il est 17 fois moins dense que le mercure, il reçoit 17 fois moins de radiations solaires. Mais sa volatilité en fait un liquide très dilatable, compensation très appréciable pour la thermométrie.

Les réservoirs thermométriques constituent de petits volumes plongés dans un air froid. Le poli du verre exerce son pouvoir réflecteur et retarde d'autant l'échauffement. Le pouvoir absorbant du verre pour la chaleur (diathermanéité) vaut moins que la moitié et diminue selon le carré de l'épaisseur, d'où une seconde perte. Le réservoir du thermomètre échauffé rayonne dans l'air froid en proportion de son échauffement, donc beaucoup plus pour le mercure que pour l'alcool, d'où une troisième cause de déperdition de chaleur. Toutes ces pertes réunies font que le thermomètre dans l'*air froid*, ne se dilate guère plus au soleil qu'à l'ombre. A l'ombre, il est échauffé par la chaleur obscure; au soleil, il est refroidi par le rayonnement. C'est ce faible écart qui fait rejeter l'observation directe au soleil.

La réflexion du verre est manifeste. Il suffit de noircir les réservoir pour prévenir la réflexion du calorique, amener une dilatation un peu plus sensible dans l'air isolé, mais qui peut devenir considérable contre les obstacles (+ 70° à 80°). Dans ce dernier cas, l'air plus chaud réduit le rayonnement du réservoir. Le noircissement du réservoir est sans effet sur la chaleur obscure d'un appartement.

Il nous a même paru que le réservoir noirci s'échauffait plus lentement que lorsqu'il restait libre, à en juger par quelques prises comparatives de température sous l'aisselle. Noircis ou non, les thermomètres échauffés, plongés dans la chaleur obscure, redescendent très lentement à la température du milieu. Le rayonnement à l'air libre, très rapide et continu, est donc bien une cause d'intense déperdition.

L'influence de l'obstacle est capitale. Sous l'abri, le thermomètre

Digitized by Google

abaisse la température diurne, il relève la température nocturne : maxima, minima, psychromètre en sont faussés. Sur les côtés extérieurs de l'abri, à l'exposition sud, la dilatation s'élève d'autant plus que l'instrument s'applique plus près de la paroi. Les thermomètres de verre, à monture en bois ou en métal, peints en clair ou en sombre, petits ou grands, reçoivent et perdent des radiations différentes, et ne sont pas comparables.

Les thermomètres officiels sont construits avec des soins méticuleux, ce qui offre plutôt des inconvénients. Le tube capillaire plus fin augmente le frottement, il retarde la dilatation, à la descente il introduit des bulles d'air, le zéro se déplace, le contrôle s'impose plus ou moins fréquemment. Le tube millimétrique des thermomètres communs subit peu de variations, il obéit aisément à la dilatation, la bulle d'air s'y montre plus accidentellement.

La comparaison des lectures est en faveur des thermomètres vulgaires; quand on les compare entre eux, on les trouve suffisants. Les thermomètres scientifiques, plus mathématiques que physiques, imposent des manies de précision qui rendent leurs écarts beaucoup plus sensibles.

Bien que les thermomètres étalonnés donnent des chiffres inférieurs, les comparaisons établies avec des instruments commerciaux laissent ceux-ci fort convenables pour la documentation scientifique (1).

Il serait puéril d'attacher au chiffre absolu une importance qu'il n'a pas, et qu'il a d'autant moins que toutes les minuties du contrôle viennent s'effondrer devant cet illogisme frappant, l'emploi d'une échelle *arbitraire*. Cette échelle rompt la loi géométrique de l'évolution de l'énergie, que sa manifestation soit pondérale, acoustique, calorifique, lumineuse ou magnétique. Avec les modèles de graduation adoptés, chacun peut inventer son thermomètre, même en conservant les bases conventionnelles de la glace fondante et de la vapeur

(1) Les renseignements ci-dessous ont été pris par nous au Brésil en 1878 : Province de Saint-Paul, village de Espirito Santo do Pinhal. Vallée voisine des serras et plateaux, dont nous ignorons l'altitude, mais que la végétation semi-tropicale et les phénomènes météorologiques nous font estimer à moins de 1,200 mètres.

Les relevés (à l'ombre, sans abri) ont été effectués avec des thermomètres allemands (mercure; monture en bois jaune), articles de bazar à 70 centimes.

Au tropique du Capricorne les 6 et 18 heures correspondent approxima-

Digitized by Google

bouillante, à la pression normale ; il suffit de choisir un autre nombre limite que 80, 100 ou 180.

---

tivement au lever et au coucher du soleil (13 heures environ de nuit à la saison d'hiver).

	6 heures.	12 heures.	18 heures.	24 heures.
	MARS			
T° C. moyenne (total du mois divisé par le nombre d'observations)	17°9	29°5	25°2	19°
Extrêmes	11°5 à 20°2	23 à 36°	21°5 à 31°5	16 à 23°
	AVRIL			
Moyennes	16°	27°5	22°3	18°2
Extrêmes	8 à 21°	23 à 37°	17 à 33°	12 à 20°5
	MAI			
Moyennes	8°5	21°3	15°8	10°2
Extrêmes	—3 à 20°	9 à 29°	8 à 23°	—1 à 20°
	JUIN			
Moyennes	11°5	23°6	16°6	10°6
Extrêmes	4 à 16°	18 à 28°	12 à 23°	6 à 16°

Le mois de mai fut le mois le plus froid ; il y eut (du 14 au 25) 8 gelées blanches à l'aube. La progression du froid, constatée par les habitants, est due à la déforestation.

Nous relevons du 16 au 18 les indications correspondant aux heures ci-dessus :

16 mai : 5° ; 11° S. ; 8° ; —1° ; vent W. matin ; ciel serein ; pl. lune.
» : 29° N. ; » S. ap.-dîner.
17 mai : —3° ; 9° ; 12°5 ; 5° ; » S. assez fort ; ciel serein.
18 » : —1° ; 17° ; 11° ; 4° ; » E. id. ; id.

Le sud est l'orientation polaire dans cet hémisphère. Au tropique du Capricorne, les isothermes sont : été (janvier), 25° à 30° ; hiver (juillet), 20° ; annuel, 25°.

Les indications du thermomètre étaient donc confirmées par les phénomènes saisonniers, en nature et en intensité. Elles l'étaient également par les sensations organiques dans ces régions où l'on est plus frileux que chez nous.

On comprend combien de pareils relevés sont assujettissants : ils créent une constante préoccupation, ils orientent les idées vers des voies fausses et engendrent des systèmes, ils suggestionnent la prévision. Pour éviter cette

Digitized by Google

Si les instruments sont variables, ils le sont bien moins que leur mode de déplacement. Quelle est la température d'une chambre, d'une cour? Elle est aussi variable que les situations en raison de la marche solaire, des courants d'air, du nombre des fenêtres, de l'épaisseur des vitres, de la couleur des murs, des meubles, des tapisseries, des foyers, etc. Le sous-sol profond, soustrait aux causes troublantes, rétablit l'uniformité des milieux clos.

On remédie à cet inconvénient en recourant au mouvement de fronde. Le procédé est dangereux pour l'instrument; il produit un vent artificiel qui abaisse la température ; il crée une force centrifuge qui contrarie la dilatation normale. Le déplacement posé de l'instrument nous donnera des lectures variées, mais plus vraies.

Par ciel couvert l'atmosphère limite un espace clos dont la chaleur diffuse impressionne également les thermomètres en verre nu ou monté, naturels ou noircis, à l'air libre ou sous abri, libres ou placés contre les obstacles, absolument comme dans une chambre.

Au soleil, au contraire, la chaleur diffuse rayonnée par les obstacles se proportionne aux réceptions, et c'est pourquoi le thermomètre au soleil et au mur est considéré par les météorologistes comme quelque peu affolé.

Ce n'est pas ce que nous déduisons de nos observations.

Par ciel de même sérénité, mêmes chiffres aux mêmes heures, vers les mêmes déclinaisons :

En août, avec 50° au soleil :

l'ombre d'une feuille distante de 0m20 abaisse la température de 8°;

le passage d'un cirrus abaisse la température de 5 à 6° ;

En septembre, avec 43° au soleil :

un léger voile abaisse la température de 3°;

En octobre, avec 19° au soleil :

un cumulus abaisse la température de 5 à 6° ;

Par ciel couvert, la position du soleil restant visible :

écart avec l'ombre = 1°;

Par ciel couvert, le soleil étant invisible :

écart avec l'ombre = 0°.

---

déformation mentale, les chiffres doivent être notés mécaniquement par des employés consciencieux, mais indifférents. Les enregistreurs automatiques sont d'un enseignement supérieur.

Nous étions à cette époque un disciple convaincu; l'expérience et l'observation nous ont désabusés.

Digitized by Google

Il n'y a là rien d'anormal ni d'excessif, surtout si l'on tient compte des conditions astronomiques du moment.

Un ensemble de relevés (Huy 1911) nous permet de constater que, à conditions égales de sérénité :

Le thermomètre au soleil au delà de 50° offre ± 20° en plus qu'à l'ombre;

45 à 50°	»	15 à 17°	»	»
40 à 45°	»	12 à 15°	»	»
35 à 40°	»	10 à 12°	»	»
30 à 35°	»	8 à 10°	»	»
25 à 30°	»	2 à 5°	»	»

En deçà les écarts se montrent très irréguliers.

Il n'y a rien d'absolu dans cette progression. Les variations au soleil nous paraissent moins intenses et moins fréquentes qu'à l'ombre. Le thermomètre, *comme les personnes*, très à l'aise au soleil, souffre à l'ombre de nombreuses causes de réfrigération (durée de l'ombre avant l'observation, vents, humidité, froid de la terre, absorption de chaleur par les objets, végétation, etc.). Ajoutons que, au-dessus de l'ombre, le soleil domine et refroidit le dessous par évaporation. Dans la nature, le moment le plus froid précède de peu le lever du soleil.

L'abri prévient les grands écarts parce qu'il atténue les causes naturelles de variation, qu'il est neutralisant. Il renforce cette neutralisation par une seconde neutralisation, l'hérésie des moyennes. Il en devient défectueux, car il renseigne mal la culture, l'élevage, l'hygiène, l'industrie, etc., qui ne s'appuient que sur des chiffres vrais. Un thermomètre officiel à minima nous accusait + 2°, alors que tout autour de son abri, le sol était durci par une glace assez forte et que les plantes étaient couvertes de gelée blanche ; les mêmes conditions renouvelaient les mêmes erreurs. Combien plus fidèle se montrait notre thermomètre de pacotille qui, au Brésil, nous nuançait les gelées matinales de — 1° à — 3°.

Relevons une de nos observations déjà citées.

17 mai : —3°; 9°; 12°5; 5°.

Le maximum 12°5 et le minimum —3° nous donnent la moyenne conventionnelle	4°7
Sous abri nous aurions pu avoir 9° et 0°, soit une même moyenne sous des chiffres atténués	4°5 (?)
La moyenne mathématique est de	5°9
La moyenne établie sur la durée réelle est de.	6°

Digitized by Google

Données :

(minuit du 16 = —1) : 6 h. de —1 à —3°
1 h. —3°
5 h. +9° (ciel clair à 7 h. 15°, ensuite 9°)
6 h. de 9 à 12°5
6 h. de 12°5 à 5°

Les quinze degrés disparurent sous la nébulosité après avoir produit d'énormes dégâts dans les cultures tropicales.

Aucune de ces moyennes n'est satisfaisante ; elles se rapprochent des crépuscules, de peu de durée, et réduisent de $^1/_3$ à $^1/_2$ la température des 11 heures de jour. Le vrai est que la température nocturne fut de — 1°, et la température diurne de 5 à 12°5.

Autres exemples se rapportant aux relevés pris sous abri et aux moyennes :

Sahara	+60 à —5°	Isothermes =	30 à 35°.
Égypte	3 à 40°	»	20 à 30°.
Caucase	45 à —35°	»	0 à 25°.
Perse	observé dans la même journée		
	7 à 62°	»	10 à 35°.
Thibet	—16° en septembre à —3°4 fin juin		
	en passant par —39° la nuit.		
	Le jour —5° à 13 h. (Sven-Hedin)	»	0 à 20°.
Sibérie	19 à —51°	»	—20 à 15°.
Alaska	—30 à —50°, 6 mois sous zéro	»	—20 à +10°.

Si l'on devait s'appuyer sur les moyennes isothermiques, il faudrait renoncer aux cultures coloniales, lesquelles subissent des insolations de 40 à 60°. Ce qui leur permet, avec de l'eau, de donner deux ou trois récoltes par an avec les espèces annuelles.

Notre été, quand il est normal, vaut celui des régions intertropicales, mais il dure peu et ne permet qu'une récolte, récolte compromise par notre imprévoyance vis-à-vis de l'eau.

Les moyennes réalisent un exercice mathématique sans valeur propre, elles dénaturent les faits. Nous nous en sommes expliqués plus longuement dans notre *Physique-Météorologique*, page 211. Nous préférons la citation des extrêmes, sans décimale, avec le nombre de réalisations comme exposants.

Digitized by Google

Nous prenons nos exemples dans les tableaux que la note 1 résume.

Extrêmes de mars	. . . . .	$11°_1$ à $20°_{12}$
» d'avril	. . . . .	$8°_1$ à $20°_5$
» de mai	. . . . .	$-3°_1$ à $20°_1$
» de juin	. . . . .	$4°_1$ à $16°_1$

La dégradation des exposants est parlante : mars est équinoxial et juin hivernal.

* * *

L'esprit mathématique qui érige en dogme l'absolutisme du chiffre ne prête qu'à des mécomptes. L'observation physique ne voit dans le chiffre qu'un point de repère propre à guider le jugement, un élément de relativité. L'homme de la nature va d'emblée aux mesures instinctives. La mesure faite par lui et pour lui, il se prend logiquement pour unité : le pied, la brassée, la coudée, le pouce en dérivent. Il ne nous en est resté, illégalement, l'aune, plus naturelle que le mètre, et qu'il eût suffi de régler, de décimaliser.

Le mètre est conventionnel, arbitraire; c'est une fraction minime d'une grandeur qui nous échappe, d'un méridien encore mal déterminé et qui varie avec le jour, les éclipses, le périgée, sous toutes les causes déformantes de l'écorce terrestre.

Le mètre se prête excellemment à la comparaison avec le thermomètre. Il y a l'étalon, gardé avec des soins jaloux, mais dont le reste du monde se soucie fort peu. Le mètre est en bois, en toile, en toile cirée, en métal, d'une pièce ou en fragments articulés, présentant autant de variations que les thermomètres. Comparés entre eux, ils sont suffisamment exacts et ne diffèrent de l'étalon que d'une valeur théorique, absolument comme les thermomètres officiels et commerciaux. Ils servent à la mesure de la toile, du coton, de la laine, de la soie, etc., et, sous des mesures identiques, livrent des quantités de matière bien différentes. Les mesures sont différenciées par la texture, le degré d'humidité, l'apprêt, etc., des étoffes, écarts que le commerce s'entend à exploiter. C'est absolument l'image des thermomètres selon la place qu'ils occupent.

Mais de même que le même mètre servant à mesurer un même genre d'étoffe permettra des comparaisons utiles, de même un thermomètre *quelconque* occupant une place *fixe* permettra d'observer les

Digitized by Google

variations calorifiques réfléchies par ce point fixe. On ne le comparera pas à un autre, ce qui serait vain, mais à lui-même.

Le milieu, au surplus, est d'une complexité qui échappe à l'analyse.

La chaleur solaire se trouve dans des conditions identiques à celles de la lumière. Le soleil n'éclaire pas l'atmosphère ; c'est parce que l'atmosphère reste obscure que les objets s'illuminent, et qu'ils conservent leurs relations de grandeur et de distance, que leur pouvoir rayonnant pour la lumière nous les fait voir. Si l'atmosphère pouvait s'éclairer tout disparaîtrait dans un brouillard laiteux. Le jour n'est qu'une nuit avec réflexion lumineuse des corps; la lumière va de bas en haut, de la terre vers l'espace, comme la chaleur (1).

Ne demandons pas au météorologiste si les radiations doivent se mesurer sous des abris trompeurs, si l'ombre chiffre le soleil, si l'insaisissable température de l'air peut remplacer les vives réactions des corps opaques. Mais demandons au chien, au chat, aux poules, pourquoi ils cherchent le soleil au printemps et l'ombre en été; demandons à ce thermomètre à maxima qu'est la vulgaire mouche domestique, pourquoi, inhabile dans l'air frais, elle s'anime vers 20° dans la chaleur *lumineuse*, harcelante et ponctionnante en raison de la hausse thermométrique, au point de pouvoir à l'occasion pronostiquer l'orage. Cet orage lui-même ne vient pas de l'espace ensoleillé, mais des intenses réactions de la terre.

Ces indications qui repèrent les incidentes du milieu, qui vivifient notre existence, nous sont pointées par des instruments, sans grande valeur intrinsèque, mais qui prennent précisément une certaine importance quand la nature les impressionne librement. Leurs variations trahissent les pulsations de l'ambiance.

Autant d'instruments, autant de chiffres; autant de positions, autant de variations ! Eh ! qui le nie ? Mais à qui servent-ils si ce n'est

(1) Il en est de même pour *l'attraction* des astres dont les effets se produisent *après* leur action sur l'astre attiré (la lune diminue l'attraction de la terre, celle-ci réagit sur l'eau dont l'ascension ou marée se produit trente-six heures après le passage au méridien);

Sur le son : le bruit du vent, du tonnerre, etc., ne s'entend qu'après sa réflexion sur la terre ;

Sur le magnétisme : le soleil produit l'aurore polaire par l'intermédiaire de la surface terrestre.

Digitized by Google

à cet instrument organique bien autrement variable qui est l'homme lui-même (1) ?

Nous considérons le thermomètre humain comme plus variable qu'aucun de nos instruments passifs. Le sexe, l'âge, le tempérament, l'accoutumance de la figure et des mains nues à l'air, l'état de santé, les dispositions morales, les professions actives ou sédentaires, à l'air libre ou en chambre close, le tourisme, les sports, etc., interviennent comme multiples causes de variations. L'homme maigre avec 72 p. c. d'eau et 8 p. c. de graisse est généralement frileux; l'homme d'obésité moyenne avec 59 p. c. d'eau et 21 p. c. de graisse l'est beaucoup moins.

Nous nous sommes étendu ailleurs (2) sur l'enraiement de l'énergie par l'état gras de la matière. Nous combattons le froid et l'onglée, lors de jardinage d'hiver, par une friction des mains à l'huile douce; le même procédé prévient l'insolation de la peau en été. Cette annihilation de l'effet calorique se retrouve évidemment avec la teneur en graisse de la transpiration, dépendante des individus. Elle est bien connue des indigènes des régions chaudes qui pratiquent le graissage cutané; des hyperboréens, où elle est remplacée par une couche graisseuse naturelle qui disparaît l'été; nos troglodytes primitifs usaient également du graissage protecteur.

Autant d'individus, autant de dispositions physiques ou morales chez le même individu, se traduisent par autant d'impressions caloriques devant le même thermomètre, le corps recevant le même nombre de radiations solaires. Mais ces radiations importent peu, ce ne sont pas celles que le thermomètre mesure. Le thermomètre, dans la position qu'il occupe, s'est mis en équilibre avec le rayonnement des obstacles voisins, il a réduit de ce fait son propre rayonnement; il indique une résultante d'effets multiples. Le thermomètre humain peut échapper à la mensuration : chacun de nous retrouvera ses propres sensations, à conditions égales, quand le thermomètre occupera le degré où il les a observées. Et c'est pourquoi le thermo-

(1) M. J. Vincent, le distingué directeur du service météorologique à l'Observatoire royal d'Uccle, a étudié le thermomètre humain. Il a classé les sensations communes dans une échelle simple et large, en se prenant comme sujet d'expériences. Il a publié les résultats de ses recherches dans diverses brochures, notamment dans *Les sensations thermiques de l'homme* et *Nouvelles recherches sur la température climatérique*, en 1907.

(2) La Nature et la vie sociale au point de vue énergétique.

Digitized by Google

mètre libre doit occuper les milieux qui sont ceux que nous traversons.

Si le thermomètre au mur marque 45° au soleil, nous n'en conclurons pas que l'air a 45°, mais que dans les conditions où le thermomètre marque 45°, nous éprouvons les sensations corrélatives.

L'air, faiblement thermique, ne subit pas les oscillations dont le thermomètre accuse logiquement la déclinaison solaire (1). Si l'air s'échauffait réellement de 6° au lever à 25° au méridien, pour prendre un exemple, il modifierait incessamment l'évaporation des 60 p. c. d'eau de nos tissus, du sang, des sécrétions, et la rendrait pathologique. Dans les conditions normales, le corps est défendu contre l'évaporation rapide par sa teneur en graisse, et l'on sait combien déjà il s'énerve sous les vents secs (mistral). Les explorateurs sont à l'aise sous l'atmosphère glacée des pôles, quand elle est sèche et calme; le soleil colonial, au contraire, les anémie et livre leur organisme à tous les parasitismes. Entre les deux atmosphères l'écart est insensible, et l'action troublante provient de la réflexion terrestre, faible au nord, intense vers l'équateur. Les statistiques semblent en faveur d'une vie moyenne plus étendue avec la latitude.

Le vent est un déplacement d'air qui, par foulées, en augmente momentanément la densité, ce qui nous donne la raison de son action réfrigérante et desséchante sur les corps qu'il rencontre.

Le thermomètre ne nous dévoile pas davantage la température d'un liquide chaud. Immergé dans ce liquide, le mercure se dilate dans la mesure de sa densité, et l'alcool de sa densité et de sa volatilité. Leur calorification est supérieure à celle du liquide.

Mais alors la température du corps humain 37°25, et de l'organisme animal, souvent supérieure? Elle constitue une suggestion due à nos moyens de mensuration. Si le corps chaud, plongé dans l'air froid, avait bien 37°, l'écart notable de température déterminerait un rayonnement intense, dont l'entretien exigerait une consommation continue d'aliments combustibles, compliquée d'une respiration phénoménale pour son oxydation. Ces manifestations fonctionnelles plus modérées témoignent d'un écart moins accentué et, par conséquent, d'une température du corps plus basse que celle indiquée par nos instruments de mesure. Les instruments imparfaits que nous créons

(1) Les plantes du sous-bois tropical (aroïdées, fougères, etc.) réclament la serre chaude; les épiphytes des cimes (orchidées, broméliacées) pour la plupart exigent les serres froides ou tempérées.

Digitized by Google

pour mesurer nos sensations nous font vivre dans un monde d'illusions.

Remarquons que nos déductions cadrent parfaitement avec le milieu naturel, dont nous devons pourtant la suggestion aux mêmes instruments. L'atmosphère est bien à basse température jusqu'à la croûte terrestre, les plus belles nuits de la saison la plus chaude nous ramènent au zéro; l'échauffement n'est dû qu'au rayonnement des corps insolés. Les organismes vivent donc dans un air réellement froid, un froid voisin de la congélation de l'eau, ce qui les oblige à s'échauffer eux-mêmes pour prévenir une solidification mortelle des 3/4 de leur substance. Répétons combien en devient d'importance capitale ce paralysant de l'énergie qu'est l'état graisseux (albumines, salinité visqueuse, graisses liquides et solides).

Il est fort heureux que l'air échappe aux radiations et reste froid sous un soleil de plomb. Il est rationnel que la température du corps animal ne lui soit pas de beaucoup supérieure; il peut par sa locomotion choisir le milieu de réflexion qui lui convient le mieux. C'est toujours le froid qu'il choisit, car il a la ressource des abris portatifs, les vêtements, et des abris fixes, les habitations, pour le régler. Le froid équilibre des échanges normaux, modérés, qui caractérisent les fonctions vitales, toujours mesurées. La chaleur un peu forte les enraie ou lui sont très préjudiciables. Ce n'est pas sans motifs que les anthropoïdes équatoriaux et les nègres, ces enfants du soleil, s'abritent sous des couverts épais ou dans des cases obscures.

Pourquoi s'obstiner à vouloir demander la température de l'air, qui ne nous intéresse pas, alors que notre vie dépend des réflexions de l'ambiance? Ce n'est pas le plein air que le passant sanguin redoute, mais le mur calorificateur, dangereux même à l'ombre, car c'est l'accumulation calorique qu'il faut craindre, comme tout excès d'énergie, et non la luminosité. A qui fera-t-on croire que le parc ombragé à 25° exprime la même réalité que la rue voisine, où l'ensoleillement s'élève à 48°? C'est pourtant ce que prétendent les auteurs qui affirment que la température sous bois et hors bois offre un écart minime, même au plein soleil d'été. Ils prennent la température hors bois sous abri et par conséquent rétablissent un effet de sous-bois.

Si les météorologistes s'effraient des gros chiffres, qu'ils ne cherchent pas à neutraliser les manifestations qui sont la raison d'être de l'instrument; qu'ils changent sa mensuration en la rendant plus rationnelle. Ils rentreraient dans la vérité, ou du moins ce que nous

Digitized by Google

considérons comme telle; car nous avons la conviction qu'entre le plus grand froid et la plus grande chaleur, qui intéressent la vie, l'écart énergétique est faible.

Les mathématiciens, qui ont faussé les statistiques par les abris, qui les faussent à nouveau par les moyennes, nous ont également faussé la conception de l'énergie dans le calcul de sa transmission.

Comparons, à titre d'exemple, l'échelle centigrade à notre échelle à degrés progressifs (1).

	Isothermes.	Échelle à degrés progressifs.
Corps humain	37°25	5°3
. . . . .	. . . . .	. . . .
Régions désertiques, été . . .	35°	5°2
» » hiver . .	10 à 20°	2°2 à 4°
Équateur	25 à 30°	4°2 à 5°
Tropique du Cancer, été . . .	25 à 30°	4°2 à 5°
» » hiver . .	20°	4°
Cercle polaire arctique, été, . .	10°	2°2
» » hiver .	—20°	—4°4
Tropique Capricorne, hiver . .	20°	4°
» » été . . .	25 à 30°	4°2 à 5°
Écarts. . .	—20 à +35° = 55°	—4°4 à +5°2 = 9°6

Les radiations solaires sont relativement constantes ; ce sont les conditions terrestres qui modifient les réceptions : rotation terrestre plus active au périgée, moins active à l'apogée, atmosphère et météores, composantes de la surface, corps récepteurs. L'équateur serait plus chaud encore si chacun de ses points ne passait pas devant le soleil une fois et demie plus vite que chez nous.

Le public s'est étonné des écarts entre les thermomètres commerciaux et ceux des observateurs, lors de notre remarquable été. Il s'est incliné devant la science officielle, mais de confiance, car il n'a pas compris la méthode adoptée.

Entre le thermomètre de l'Observatoire et celui qu'il possède dans sa cour, le particulier n'hésite pas; il n'acceptera que ce qu'il voit, parce que sa vision correspond à ses sensations. S'il est dans l'erreur, la science doit l'éclairer; or, la science est d'un mutisme obstiné vis-à-vis du grand public. Ce n'est pas de l'orgueil, mais la science qui scrute aboutit à la désagrégation.

(1) Une nouvelle échelle thermométrique.

Digitized by Google

La science météorologique ne rend pas les services que l'on escompte. Veut-on quelques données précises pour apprécier les réactions climatériques sur des phénomènes organiques, on est privé de renseignements ou on ne dispose que de ceux fournis par des dispositifs qui ne répondent pas au but en vue. Il semble pourtant que, à côté des relevés qui intéressent les théoriciens, il puisse y avoir place pour une documentation plus large, en rapport avec la compréhension commune.

La météorologie est fort mal enseignée; elle est considérée comme une dépendance étroite de la physique, et la physique est devenue mathématique. La mémoire remplace l'observation.

La plupart des stations sont sous abri, dans des cours entourées de bâtiments, en pleine agglomération (1). La campagne n'est pas renseignée. Elle a voulu se relier aux observatoires, mais elle a renoncé bien vite à des essais sans résultat. Elle n'avait d'abord en vue que la chimérique prévision du temps, et on n'avait guère trouvé mieux pour l'instruire que de pavoiser les locomotives de drapeaux signalétiques.

Il y a mieux. Dans chaque village, l'école, à une de ses récréations, se renseignera journellement sur la pluie, reçue dans une éprouvette calée à terre, et sur la température du sol par un thermomètre déplacé au jardin, à la prairie, aux champs, etc. On partira de ces prémices pour faire comprendre l'utilité de ces relevés par leurs relations avec la culture, l'élevage, l'hygiène, etc. Les commentaires seront sobres, les faits serviront l'intuition et alimenteront les cours d'arithmétique de problèmes locaux. Le but est d'engager les jeunes gens à poursuivre chez eux, dans l'exploitation paternelle, les mêmes observations et de les noter dans un cahier d'écolier. Les cours d'hiver assembleront les documents.

Bien comprise et suffisamment généralisée à toutes nos zones géophysiques, cette pratique nous livrerait d'innombrables données suffisamment exactes et qui, croyons-nous, bouleverseraient complètement notre documentation actuelle. Elles n'auraient pas la minutie des relevés officiels, mais elles se contrôleraient mutuellement et, par là même, accuseraient l'importance des influences locales. On laisserait à l'initiative individuelle le soin de la compléter.

La pratique donne le goût de l'observation, et pour qui apprend

(1) Les observatoires dans les grandes villes occupent les situations les plus défectueuses.

Digitized by Google

à observer, un fil suspendu à l'extrémité d'une branche et soutenant une légère bandelette de papier huilé, fournit maintes indications sur la direction, l'inclinaison, l'intensité et leurs variations du vent de terre. Un bout de papier lâché sur un terrain libre et deux observateurs suffisent au calcul de la vitesse. Nous sentons le vent à la nuque, et à 15 ou 20 mètres devant nous il soulève ensuite la poussière du chemin; il nous découvre son inclinaison, donnée théorique que nous utiliserons pour apprécier la zone de protection due à une haie, un mur, une forêt, etc. Les cultures potagères et florales, les pâtures, les plateaux — Herve et la Fagne chez nous — savent apprécier ces abris.

La nature parle sans frais, sans frein et en jouant (1).

LÉON DUMAS.

(1) Ce n'est pas sans une certaine surprise que — dans une appréciation plutôt bienveillante de notre étude — nous avons retrouvé cette affirmation que les statistiques accusent la constance du climat, au moins pour plus d'un siècle. Par constance il faut évidemment entendre la régularité des saisons.

Cette affirmation — très inopportune pour 1911, on en conviendra — à son insu juge sévèrement les méthodes statistiques, s'il est vrai :

1° Que ce sont les savants eux-mêmes qui, *annuellement*, nous dressent la liste, toujours longue, des hivers ou des étés *exceptionnels;* qui constatent les retards ou les avances des saisons; qui invoquent à l'appui de l'*anormalité* du moment, les taches solaires, les vagues de chaleur, la chronicité de 35 ans, les conjonctions astrales, les comètes, les lunaisons, la déforestation, les tremblements de terre, et même les percées d'isthme;

2° Que les quinquagénaires, sans prétention scientifique, rappellent le pantalon de Nankin à Pâques, les coutils d'antan, la maturité annuelle du raisin de treille, avec des cépages aujourd'hui cultivés sous verre, la production plus régulière des fruits, les papillons de novembre, la neige de Noël, le patinage à l'air libre remplacé, lui aussi, par le patinage... sous verre;

3° Ils ont l'appui des cultivateurs qui, mieux que quiconque, connaissent les influences climatériques sur la production, l'élevage, le parasitisme, la maladie cryptogamique. Le cultivateur ne sait plus ce qu'est un véritable hiver neigeux; le petit producteur doit recourir au climat artificiel des couches. Et malgré le progrès scientifique, les doléances l'emportent.

4° *In cauda*... L'Eglise, cette routinière obstinée, n'a-t-elle pas dû reculer la date sacrée de la communion pascale, par nécessité d'hygiène météorologique?

L. D.

Digitized by Google

Chronique musicale.

Le chef des « Concerts populaires » a mis les neuf symphonies de Beethoven à son programme. Ce n'est pas une raison pour qualifier de « sous-Lohse » ceux qui jouent les quatuors et les sonates. Je ne vois pas à quoi tend cette épithète d'un de mes jeunes confrères, si ce n'est à désobliger d'excellents musiciens dont le goût et le talent contribuent à notre plaisir. Parce que M. Lohse a levé le bras, faut-il que tout le monde se taise ? Que signifie ce fétichisme ? Recueillons-nous. L'histoire des trente dernières années et l'état présent de notre culture, en ce qui regarde la musique, montrent trop quelles maigres ressources ces gros élans fournissent à notre intelligence. Ce que je sais de M. Lohse me donne à penser qu'il animerait d'une vie délicieuse à l'orchestre les œuvres de Mozart, voire celles de Rossini. Quant à ses interprétations de Beethoven, quelques personnes les critiquent; beaucoup d'autres les approuvent sans réserve. N'ayant pas assisté à l'exécution des symphonies je n'en dirai rien, si ce n'est que M. Lohse a rétabli la tradition du mouvement vif dans l'apostrophe au destin qui ouvre le premier *allegro* de la « cinquième ».

L'apostrophe, dites-vous ? Il n'y a pas d'apostrophe. C'est le destin qui frappe à la porte. Parfaitement : *sol*, *sol*, *sol*, *mi* ! Peut-on entrer ? Je connais l'anecdote et qu'on a comparé le destin à un taureau, ce qui a permis de dire que Beethoven l'avait saisi par les cornes. Mais qu'est-ce qui me défend de croire qu'à l'instant de le saisir, il l'a apostrophé ? « Pa, pa, pa, pam !... » Je recommande ma version à la bienveillante attention des commentateurs.

On joue beaucoup de Beethoven, cet hiver, à Bruxelles, et c'est très bien; mais cela ne suffit pas. Que deviennent les auteurs contemporains ? Nous sommes près de l'ignorer. La société Ysaye semblait avoir pris à tâche de nous faire connaître les

Digitized by Google

œuvres nouvelles. Son action, dans ce sens, est nonchalante. Les chefs étrangers qu'elle invite arrivent ici avec des programmes tout faits. Les œuvres qu'ils jouent sont belles; mais elles le sont depuis quelque temps et il en est qu'il devient absurde de nous montrer au concert Quand finira-t-on d'exhiber une à une les colonnes du temple que Wagner a bâti ? C'est aller à l'encontre de sa pensée. La *Mort d'Yseult* ou le *Charme du Vendredi Saint* ne sont plus pour nous que d'admirables « matériaux de démolition ». Ces pages ne plaisent tant à la foule que parce qu'elle les connaît. En les lui rejouant, on flatte son goût sensuel des sonorités. La voici engourdie devant Wagner dans une admiration béate. Qu'a-t-elle compris ?

Les concerts Ysaye ne nous ont proposé jusqu'à présent que deux compositions symphoniques nouvelles : une *suite burlesque* amusante, ingénieuse et truquée de M. Albert Dupuis et un pseudo-poème de M. Rasse qui n'est, pour le désigner d'une manière à la fois plus exacte et plus modeste, qu'une « effusion ». Si la musique, qui consiste surtout dans ce qu'on nomme « les imitations », est l'art de faire durer ce qui passe, on conviendra que M. Rasse n'y est pas très expert. Avec une hâte de barbare ou d'homme jeune impatient de s'épancher, il va tout de suite au but et quand il y est arrivé, n'ayant plus rien à dire, il se répète. Il fait, à la flamande, une musique de masses. On dirait qu'il ne compte que sur l'intensité de la mélodie et de ses contrastes dynamiques pour nous émouvoir. Il faudrait des thèmes d'une extraordinaire beauté pour nous illusionner sur ce qu'il y a vraiment de trop sommaire dans ce procédé à une époque où, par le moyen de la polyphonie et des fluctuations harmoniques, le langage musical est devenu si riche. Une note marginale nous informe que M. Rasse, en écrivant ce morceau, n'a pas fait de musique « littéraire ». C'est évident et le ton catégorique de l'auteur dit assez qu'une pareille musique lui fait horreur. Mais pourquoi met-il à son ouvrage une étiquette qui contredit ses tendances ? Le poème symphonique est justement ce qui s'oppose à la musique pure. Cette forme inspirée de Berlioz est venue au monde vers 1850. Des œuvres l'ont affirmée et consacrée. Faut-il nommer les auteurs de ces œuvres ? Liszt, Saint-Saëns, Richard Strauss et d'autres. Si M. Rasse était un débutant, je dirais qu'il ignore l'histoire de son art. Cela n'étonnerait pas les personnes qui connaissent les programmes de notre enseignement musical

Digitized by Google

« supérieur ». Mais M. Rasse n'est pas un débutant. Il doit avoir une intention que je n'aperçois pas.

Je voudrais pouvoir vous parler des concerts Durant. Malheureusement ces concerts n'existent plus. M. Durant s'était avisé de nous initier à des formes inédites. On ne peut pas exiger d'un homme qu'il persévère seul et jusqu'à la ruine dans une entreprise si audacieuse. Nous devons à son dévouement et à son talent de précieuses lumières. Mais quand il n'y a plus d'huile dans la lampe!... Infortuné pays où personne n'a d'huile pour alimenter la flamme de la lampe Si cette misère dure, nous serons sûrement des premiers à entrer au royaume des cieux. Ce qui nous manque le plus, c'est l'imagination et son fruit, la curiosité. Nous n'avons pas le goût du risque. L'inconnu nous effare. C'est pourquoi nous nous rejetons vers les valeurs bien établies et dont nous sommes sûrs. Un éditeur me disait que nos quartettistes n'attirent le public qu'en jouant des œuvres classiques. Quand ils jouent de la musique nouvelle, la salle est vide. Il est vrai que l'évolution a été rapide et violente. Si elle nous a surpris et si elle continue de nous déconcerter, c'est que nous n'avons pas trouvé dans notre intelligence de quoi faire la transition entre ce que nous connaissons et ce que nous ignorons. Nos esprits ne sont pas souples parce qu'ils ne travaillent pas. Il y a trente ans, la Belgique menait le mouvement musical en pays de langue française. Aujourd'hui, c'est à peine si elle consent à le suivre de loin. Les Belges sont musiciens, disait-on. Vieille vérité qui ne sera bientôt que la plus fausse des légendes. « Veillez » ! comme dit l'apôtre Luc dans l'évangile, qu'illustre la soixante-dixième cantate de Bach et « prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent ».

Nous ne connaissons pas les cantates du maître de Leipzig. Nous ne connaissons presque rien non plus de sa musique instrumentale, à l'exception du *Clavecin bien tempéré*. C'est un monde que cet œuvre et un monde, par certains côtés, très moderne. La société que dirige M. Zimmer s'attache à nous le révéler peu à peu. Cette heureuse entreprise vient à son heure. Puisse-t-elle aider à nous refaire une mentalité vive, solide et généreuse. Des directions que nous propose le classissisme, celle-ci est la plus favorable à notre développement. Schumann disait de la musique de Bach qu'elle était son pain quotidien et c'est de ce pain que les meilleurs musiciens de l'école de Franck, après ceux du

Digitized by Google

romantisme — sauf Berlioz — se sont nourris. Encore faut-il dire que si Berlioz est demeuré sans contact avec Bach, il en a reçu quelque chose par l'entremise de Glück. On a voulu voir dans tous les maîtres symphonistes du XIXe siècle des successeurs de Beethoven. On reconnaît aujourd'hui qu'ils étaient avant tout des disciples de l'auteur des *Passions*. A la première matinée de la Société Bach qui a eu lieu le 17 décembre, M. Minet et Mme Caponsacchi ont joué, dans un style strict bien que très vivant, la sonate en *sol* majeur pour violoncelle et clavecin. Mme Caponsacchi a joué une des six suites pour violoncelle seul, la suite en *ré* mineur qui se compose d'un *prélude*, d'une *allemande*, d'une *courante*, d'une *sarabande*, d'une double *gavotte* et d'une *gigue*. Mme Caponsacchi a le son ample et chaud, le coup d'archet vigoureux en même temps que l'intelligence des mouvements, des accents et des rythmes. C'est une artiste pénétrée de ce qu'elle joue et qui le joue avec simplicité. On oublie, en l'écoutant, le travail et la technique. On regarde passer la danse et le chant de la danse enlacés. On assiste à la réalisation, dans une forme parfaite, des figures créées par le musicien. De ces pièces vives, somptueuses, tendres et gracieuses ou colorées de verve populaire, cette excellente interprète de Bach fait d'inoubliables images. Le programme de ce concert était court. M. Zimmer l'avait ordonné de manière à laisser à ses auditeurs une impression très nette des œuvres entendues. Entre les deux pages de musique instrumentale, l'air de basse de la cantate : « *Ich habe genug* » (1), chanté par M. Rains, et, comme cadre magnifique à ces pages détachées, les deux cantates pour le jour de la circoncision (2) et pour le lundi de Pâques (3). Les instrumentistes m'ont paru manquer un peu de discipline ; mais cela n'a pas été jusqu'à nuire à un ensemble où les masses chorales et les solistes, Mme Stapelfeld et M. Walter que l'on connaît, étaient de premier ordre. D'autres cantates sont au programme du concert de mars. J'attendrai jusque-là pour grouper mes notes sur cette partie de l'œuvre de Jean Sébastien Bach. Il faut que je m'occupe de Schütz et de son *Oratorio de Noël*.

MAUBEL.

(1) J'ai assez.
(2) Chantez une chanson nouvelle au Seigneur.
(3) Reste près de nous, car le soir vient.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Littérature anglaise.

Les livres s'accumulent peu à peu sur la table, et les scrupules du critique, qui ralentissent son effort, ne sont pas étrangers à un fatal encombrement. Comment sortir d'affaire ? Sur les auteurs anglais et américains, voici déjà une dizaine de volumes qui attendent leur tour. Seul, celui de M. J. Hedgcock, sur Thomas Hardy, a été analysé ici avec une compétence particulière, ce qui nous dispense d'y insister. Publié chez Hachette (in-8°), il a valu à son auteur le titre de docteur ès lettres. Après une biographie de Hardy et une analyse également consciencieuse de ses œuvres, envisagées sous leurs aspects généraux, M. Hedgcock formule des conclusions, qui intéressent l'histoire comparée des littératures. Il nous montre Hardy essayant d'imposer au public anglais une formule nouvelle du roman, alors que ce public n'avait cessé, jusqu'à l'avènement du préraphaélitisme, et même après, de montrer des « tendances moralisatrices et antiartistiques ». Sans les discussions soulevées par des œuvres telles que *Tess*, *Jude* (traduites, l'une et l'autre, en 1901), etc., le théâtre de Bernard Shaw n'aurait pas été accueilli avec une attention limitée, mais respectueuse.

A la littérature contemporaine se rattache aussi, avec une étude sur l'auteur, la traduction de contes américains de MARK TWAIN (*Le legs de 30,000 dollars*, au Mercure de France). M. Michel Epuy nous donne une esquisse biographique, très simple, mais suffisante pour nous orienter sur le célèbre humoriste, mort en 1910. Il est intéressant de la rapprocher de deux autres notices, non moins récentes. Elles sont renfermées dans des publications d'un caractère plus ou moins général, dont l'une est l'*Anthologie des Humoristes américains du XVII^e^ siècle à nos jours* (Paris, Delagrave), et l'autre l'*Histoire de la littérature américaine*, de William Trent (trad. H. Davray, chez Colin). Très courte, la notice de l'*Anthologie* assigne le premier rang parmi les humoristes anglo-saxons à Mark Twain, dont on donne d'assez copieux extraits. Le mérite de ce recueil est son caractère historique. C'est ainsi qu'il contribuera à vulgariser des

Digitized by Google

noms peu connus sur le continent, qu'il remettra en mémoire d'autres plus célèbres, tels ceux de Swift, d'Addison, de Steele, etc., que trop de Français connaissent d'ouï-dire. Ce qui atteste la sévérité des choix, c'est que le XIX^e siècle anglais n'est représenté que par quatre noms justement célèbres : Lamb, Thackeray, Dickens et G. Eliot. Il est très naturel de rapprocher de cette intéressante sélection une autre plus spéciale ; c'est la traduction de plusieurs contes de E. Poë par M. Georges Clerbois. Le temps nous a manqué pour contrôler la version de M. Clerbois ; mais elle fait excellente impression au lecteur ; ce qui en rehausse le prix, c'est que, sauf une seule, toutes les nouvelles réunies ici (et notamment celle qui donne son titre au volume publié chez Sansot, *Les lunettes*) sont inédites en français. Comme on ne lit guère que le *Corbeau* et les autres contes traduits par Baudelaire, une publication comme celle-ci comble une véritable lacune.

Mais revenons à Mark Twain et à ce qu'en dit M. Trent dans son *Histoire*. C'est en vérité peu de chose, M. Trent s'étant à peu près interdit toute excursion dans le domaine contemporain. Il se borne à écrire quelque part que l'auteur des *Esquisses humoristiques* est un écrivain et non seulement un amuseur. En revanche, pour la période de 1830-1865, il est suggestif de rapprocher ses jugements du choix fait par M. Epuy dans son *Anthologie*. D'accord avec ce dernier sur la supériorité d'Irving et Holmes, il nous fait regretter qu'il n'ait pas été joint à ces deux noms (et à celui de Hawthorne) ceux de Lowell (J.-R) et de Seba Smith, diversement caractéristiques de l'humour américain.

Il serait puéril de louer le livre de M. Trent, dont d'autres publications, et notamment une vaste anthologie coloniale et une biographie de Will. Gilmore Simms, ont établi la compétence. Sa méthode est sobre et son exposé clair et précis. Sans sacrifier complètement les vues d'ensemble, il s'est pourtant astreint à un procédé surtout biographique, donnant les principaux renseignements sur l'auteur, caractérisant avec soin ses œuvres essentielles, etc. En somme, moins une philosophie qu'un répertoire didactique de noms, dates et faits, mais un répertoire vraiment critique et d'une graduation habile et sage. Un index clôt utilement ce beau volume.

A la littérature américaine on peut rattacher à certains égards, quoique Lafcadio Hearn soit né anglais, l'étude que consacre (au Mercure de France) M. Joseph de Smet au célèbre auteur de *Kokoro*. Depuis quelques années, celui-connaît la vogue, non seulement dans sa double patrie, mais en pays rançais, où l'on a entrepris une traduction complète de ses écrits. Justement, M. Marc Logé (ce nom cache une femme de lettres) nous envoie sa version de *Out of the East* (*La lumière vient de l'Orient*, publiée au Mercure, où ont déjà paru *Kwaidan*, *Chita* et des *Feuilles éparses*), et on annonce de M. J. De Smet, le biographe de l'écrivain, la traduction de

Digitized by Google

Kotto. Elle sera la bienvenue, surtout après ce que notre distingué compatriote en dit dans son livre, dont l'esquisse a été publiée et goûtée ici même. Il nous est difficile de louer ce qui a été apprécié à sa valeur par nos lecteurs. Toutefois, on peut dire qu'en refondant son étude, M. J. De Smet lui a donné un prix meilleur. Au lieu d'employer cette disposition factice de sa matière, consistant à isoler l'homme et l'œuvre, il a poursuivi jusqu'à la fin le développement de celle-ci et mis de la sorte en un parfait relief cette imagination incomparable, servie par des sens extraordinaires et une pensée qui fut active jusqu'au bout. Le volume traduit par Marc Logé est un des plus étonnants qui soit sorti de cette plume magique. Ce fut celui qui décida de la célébrité de l'écrivain et naturalisa littérairement ce Celte de génie (un autre est Meredith et, un autre encore, Shaw, et le fait est significatif) dans un pays qui l'avait ignoré ou méconnu jusque-là. Les conclusions de *Out of the East* ont gardé toute leur actualité, et les événements en ont avéré la portée quasi prophétique.

Avec les livres publiés chez Bloud (dans une collection intitulée *Écrivains étrangers*) nous retournons dans l'Angleterre du XIX^e^ siècle, d'où les visions du Loti anglo-américain nous avaient tellement éloignés. Une étude sur les *Sœurs Brontë* par M. Dimnet a, je crois, inauguré cette intéressante série. Elle vient utilement après une dizaine d'autres travaux, dont quelques-uns d'une envergure supérieure, il est vrai, consacrés à des poètes et romanciers anglais du siècle passé. Le *Burns* magistral et un peu bien pondéreux d'Angellier, le *Keats* du même, le *Coleridge* de Joseph Aynard (chez Hachette) et aussi les *Études* et les *Nouvelles études anglaises* de M. Chevrillon (même éditeur), où on lira notamment d'admirables pages sur Kipling et Chesterton, d'autres sur la jeunesse de Ruskin, dont les souvenirs traduits d'hier par M^me^ Gaston Paris doivent être signalés ici (toujours chez Hachette), enfin des études sur le Don Juan de *Byron* (et sur *Byron* même le livre de M. Estève) renfermées dans les deux volumes de M. Gendarme de Bévotte (même éditeur), tandis que M. Koszul nous donnait (chez Bloud) une *Jeunesse de Shelley*, et M. Firmin Roz, un *Tennyson* (ibid.), voilà, semble-t-il, qui atteste un goût actif et heureux pour les lettres d'outre-Manche, dont il serait excessif d'attribuer le tardif honneur à l'Entente cordiale. Liste fort écourtée pourtant, car il faudrait y joindre les articles de MM. Edouard Rod, Aug. Filon, Th. de Wyzewa, etc.

Pour revenir à M. Dimnet, auteur d'une étude de philosophie religieuse sur l'Angleterre catholique, il dédie sa biographie des *Sœurs Brontë* à M. Angellier, poète autant que critique, et qui a laissé une place vide dans les lettres françaises (on pourra apprécier un choix de ses écrits publiés par M. Legouis et une analyse de son talent par M. P.-M. Masson). On lira cette biographie avec intérêt et instruction. La gradation y est adroite et l'anecdote abondante. Les amis de M. Héger y trouveront même un long

Digitized by Google

paragraphe, consacré à ses parents, qui tenaient un pensionnat où furent placées les jeunes Bron ë et à qui elles gardèrent — surtout à M. Héger — un souvenir fervent (p. 80 et suiv.).

J'ai nommé M. Legouis ; son livre sur Chaucer, que j'ai gardé pour la fin, est tout à fait remarquable. Ce n'est faire tort à personne que de déclarer que jusqu'ici nulle étude psychologique de cette valeur n'avait été consacrée à un poète du moyen âge, même français. On voudrait qu'un Chrétien de Troyes fût analysé avec cette pénétration respectueuse, qui n'exclut pas la malice d'un sourire. Pour la première fois, la valeur sociale d'un écrivain antérieur à la Renaissance est mise en lumière. Ajoutons qu'ici le travail était d'autant plus agréable à faire que ses conclusions permettaient un hommage à la France, dont Chaucer est un peu le disciple, et à qui il doit tout, sauf sa langue (et encore).

J. DE W.

***

Rattachons à cette nomenclature l'indication de quelques livres récents sur l'Angleterre, et non plus sur sa littérature ancienne ou actuelle (1). Le plus remarquable, ce sont sans contredit ces *Études anglaises* (Hachette), pleines de vues originales et profondes, qui ont déjà été signalées tantôt. La part que M. Chevrillon a faite aux lettres est importante. Mais, dans des études sur la « Psychologie d'un couronnement » et aussi sur « L'avenir des Etats-Unis « il prouverait, si cette démonstration était encore nécessaire, qu'il est également apte à juger la vie sociale des deux grands Etats anglo-saxons. Et non seulement la vie sociale, mais la vie morale ; car un livre sur Sidney Smith et un autre sur Ruskin l'ont solidement établi dans ce dernier domaine, et ici même, on lira d'ingénieuses pages sur le christianisme accommodé à la sauce anglaise, à propos d'une apologie de cette religion due à M. Chesterton. Rarement on a mieux déduit les raisons pratiques, déterminant, de pur sang-froid, les Anglais à s'attacher désespérément à des formes religieuses, partie intégrante et même dominante d'une « mystique » dont M. Péguy, nos traditionalistes et quelques autres encore essaient la reconstitution en France.

M. Jacques Bardoux (dont on connaît les belles études sur la reine Victoria, *Les silhouettes d'outre-Manche*, les travaux sur le socialisme en Angleterre, comme aussi sur Ruskin, etc.) est assurément, avec

(1) En regrettant que chez nous les lettres anglaises soient si totalement négligées, signalons toutefois plusieurs leçons imprimées de M. Paul de Reul, et notamment celle qu'il y a un an il a consacrée à *L'idéalisme de Swinburne*.

Digitized by Google

M. Chevrillon, l'homme en France qui connaît le mieux les hommes et les choses d'outre-Manche. Son livre *Victoria I, Édouard VII, Georges V* (Paris, Hachette) n'est pas moins actuel que celui dont on vient de donner une faible idée. A certains égards il développe, de façon savamment analytique, quelques-unes des vues exposées dans le premier chapitre des *Études anglaises*. Cette psychologie d'un couronnement s'est trouvée être plutôt celle d'un peuple, ou, comme s'exprime M. Chevrillon, de la « personne de l'Angleterre ». Ici ce sont des figures royales qu'on nous montre, deux surtout, car il n'y a pas encore grand'chose à dire, ni même à présumer du nouveau souverain ; ce n'est pas déprécier la partie qui est consacrée à la vieille reine, dont il plut à la fantaisie d'un ministre de faire une impératrice, que de dire qu'elle est la moins neuve, la moins riche en imprévu ; elle contient toutefois beaucoup de détails personnels, extraits de cette volumineuse correspondance, que M. Bardoux a éditée en français (et dont on peut recommander son choix en un volume). En revanche, le chapitre consacré à Edouard VII offre un intérêt politique et diplomatique. Et tout cela est exprimé dans un style clair, précis, agréable, un style bien français comme la pensée de l'historien. Plus spéciale de thème et d'intérêt, *La crise anglaise* de M. Philippe Millet a forcément vieilli en un an, si riche en faits politiques et sociaux ; déjà le conflit qui nous menaça cet été forcerait l'addition d'un chapitre, en raison des répercussions qu'il a eues à l'intérieur, dont l'auteur s'occupe presque exclusivement. Car, son titre l'indique, c'est l'évolution de la politique nationale anglaise, qu'il a entendu nous exposer, et ce n'est qu'à la fin, à l'occasion des luttes entre libre-échangistes et protectionnistes, qu'il est question des rapports de l'Angleterre avec d'autres nations : les débats qu'ont provoqués la réforme constitutionnelle, le problème financier, le problème de la propriété foncière, enfin des notes prises au cours de la réforme électorale par un témoin attentif, tels sont les principaux chapitres d'un volume, dont il est inutile de souligner l'intérêt (Paris, A. Colin, in-12).

Un autre volume complète, à sa façon, les trois précédents, inspirés par des pensées également sympathiques, mais divergentes. C'est celui que M. Mermeix a publié sous ce titre : « *L'Angleterre* : Aspects inconnus ». (Ollendorf). Inconnus, c'est peut-être excessif. Moins connus qu'on ne l'imagine, en tout cas. Ces articles solidement reliés ensemble sont d'un observateur abondant et précis. On les lira avec plaisir et instruction. De même, on ne détachera pas facilement le regard d'un dernier livre, qui porte, lui aussi, un titre bien ambitieux : *L'Ame des Anglais* (Paris, Grasset). Qui donc reprend ainsi délibérément la tradition de Béat de Muralt, de Voltaire et... de Taine ? C'est une femme, qui, sous le pseudonyme de Jacque Vontade, a publié des œuvres romanesques. Aurait-elle, dans ces chroniques qu'imprima le *Figaro* et que suivit l'œil amusé d'une

Digitized by Google

foule attentive, aurait-elle vraiment découvert que les Anglais ont une âme particulière et réussi à en décrire la nuance ?

Nos lecteurs répondront avec pertinence à cette question angoissante. Nous ne nous chargeons pas de le faire. Ils pourront essayer — et c'est d'une chimie bien complexe — de séparer en trois parts les éléments constitutifs de ce livre, restituer aux devanciers de Fœmina ce qui leur appartient, à l'observation purement humaine ce qui, par expérience générale (notamment ici), semble n'avoir rien de particulièrement anglais, enfin, reconnaître et compter au fond du creuset les parcelles vraiment « *genuine* », comme on dit là-bas. Ces parcelles ne seront peut-être pas aussi abondantes qu'on le présume, mais elles offrent le brillant de l'or. Car c'est dans une langue pleine de vivacité et de charme imprévu que sont tracés les caractères d'un La Bruyère en jupon, mondain, affiné pour l'observation et capable comme personne de provoquer les confidences et d'en tirer le suc. L'accent est personnel, à toutes les pages, et même là où la mémoire ou bien l'ouï-dire triomphent, on doit se défendre contre la tentation de lire en profondeur des choses point renversantes du tout. Le plus grave reproche qu'encourra peut-être ce brillant esprit (qui n'est pas un simple bel esprit), c'est d'avoir trop souvent érigé l'exceptionnel en principe, d'avoir un peu fait comme ces voyageurs qui, dans une ville étrangère, attardés dans le salon d'un photographe réputé, consultent cent physionomies et en tirent une philosophie de la race... Il nous semble que plus d'un cosmopolite — plus d'un Français peut-être — a posé devant l'objectif de *Fœmina*. Qu'importe, au demeurant, si les épreuves sont bien tirées et retouchées avec art ?

Digitized by Google

General Accident Fire & Life Assurance Corporation, Ltd.

Établie en 1885 à Perth (Écosse). — Capital et garanties : **fr. 40,000,000.**

Directeur général pour la Belgique et la Hollande : Fr. THYS.

DIRECTION BELGE
Temporairement : *rue Hochstetter, 10, Anvers.*

DIRECTION HOLLANDAISE
Raadhuistraat, 4, Amsterdam.

SUCCURSALES { **70, boulevard Anspach, Bruxelles.**
88, rue des Champs, Gand.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE :

1. Assurances **individuelles** (avec ou sans fièvres).
2. Assurances **collectives** (loi du 24-12-03).
3. Assurances agricoles des cultivateurs.
4. Assurances de la responsabilité civile.
5. Assurances **maladies.**
6. Assurances de la responsabilité vis-à-vis de tierces personnes.
7. Assurances contre les accidents de **voitures automobiles.** — Combinaisons spéciales, polices *Omnium*
9. Assurances des cochers et des palefreniers.
10. Assurances des gens de maison.
11. Assurances **universelles à prime unique** contre les accidents de chemins de fer et de tramways.
12. Assurances **incendie.**
13. Assurances **vie.**
14. Assurances **vol.**
15. Assurances **mortalité du bétail.**

V. & G. ACKERMANS, 4, RUE DU PEUPLIER

TÉLÉPHONE 811 — **BRUXELLES** — TÉLÉPHONE 811

◆ ◆ ◆

CARRELAGES ET REVÊTEMENTS EN TOUS GENRES
GRÈS « CARRARE » DOULTON, POUR FAÇADES

APPAREILS SANITAIRES

CASE RÉSERVÉE A LA PUBLICITÉ

TÉLÉPHONE 7244

DE LA MAISON **BRU FRÈRES**

77, RUE DE L'ÉCUYER

TAILLEURS - - - -
- - - FOURREURS

Digitized by Google

Epiceries de choix. Denrées coloniales. Vins et spiritueux

LE LION

Delhaize Frères & Cie

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques :

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

MANUFACTURE GÉNÉRALE DE BROSSES

à Saint-André-lez-Bruges

Les plus hautes récompenses aux Expositions

Grand prix et médaille d'or, Paris 1900

Hors concours, Membre du jury à Saint-Louis (É.-U.) 1904

HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY, GRAND PRIX

(la plus haute récompense) pour le commerce

à l'Exposition universelle de Liége, 1905

Grand prix, hors concours, Membre du jury

à Milan 1906.

Grand prix pour l'économie sociale

aux Expositions de Saint-Louis, Liége et Milan

Digitized by Google

VOYAGES CASIER

Agence d'Excursions confortables et économiques en tous pays

Directeur-fondateur : X. CASIER

✕ 4550. — 2, place de la Bourse, 2, BRUXELLES. — ✕ 4550.

Représentant des Chemins de fer européens et des principales Compagnies maritimes

Les billets de parcours sont délivrés endéans les 48 heures, et au besoin, le jour même de la commande.

Organisation particulière et sans concurrence

pour VOYAGES DE NOCES et de FAMILLE

Nous engageons les intéressés à visiter les bureaux de l'AGENCE CASIER pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes.

GROUPES DE DIX PERSONNES

GENÉRALEMENT ACCOMPAGNEES PAR UN MEMBRE DE LA FAMILLE CASIER

Aucune nuit en chemin de fer, hôtels de premier ordre, pas d'imprévus ni surprises

ORGANISATION SPÉCIALE ET IRRÉPROCHABLE

POUR SOCIÉTÉS D'AGRÉMENT, D'ART ET D'ÉTUDES

LE SOUVENIR

Journal littéraire des familles

Paraissant mensuellement en 16 ou 20 pages grand format

Directeur-fondateur : X. CASIER

✕ 4550. — 2, place de la Bourse, 2, BRUXELLES. — ✕ 4550.

ABONNEMENT (payable en timbres-poste) :

Belgique, **1** franc; étranger, fr. **1.50** ; le numéro, fr. **0.10**

COMPAGNIE BELGE

D'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE

(Société anonyme. — Fondée en 1824.

Établie à Bruxelles :

rue de la Fiancée, 24
et boulevard de la Senne, 53-55.

Société agréée par arrêté royal du 25 janvier 1905 pour l'assurance contre les accidents du travail et le service des rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

RENTES VIAGÈRES

Assurances sur la vie et contre les accidents.

Prêts pour la construction et l'achat de maisons d'habitation

pouvant atteindre une proportion très élevée.

Combinaison d'assurance libérant l'immeuble au terme de prêt ou en cas de décès de l'emprunteur.

BROCHURE SUR DEMANDE.

CASE A LOUER

Digitized by Google

L'ESPRIT MILITAIRE

Essai de psychologie de la guerre moderne.

Les arts les plus purs et les plus nobles de la paix sont basés sur la guerre; aucun grand art ne s'est développé sur la terre ailleurs que dans une nation de soldats... Aucun grand art n'est possible à une nation s'il n'est fondé sur la bataille... Quand je vous dis que la guerre est le fondement de tous les arts, j'entends aussi qu'elle est la base de toutes les vertus, de toutes les facultés élevées de l'homme.

Il est étrange pour moi de faire cette découverte, étrange et terrible; mais j'ai vu que c'était un fait indiscutable. L'idée que la paix et les vertus de la vie civile ont fleuri ensemble est absolument insoutenable. Seuls les vices de la vie civile peuvent fleurir avec la paix. Nous parlons de paix et de science, de paix et d'abondance, de paix et de civilisation; mais j'ai découvert que ce n'étaient point là les mots que la muse de l'histoire avait coutume d'accoupler; que sur ses lèvres les mots inséparables étaient ceux de paix et de sensualité, de paix et d'égoïsme, de paix et de mort. J'ai découvert, en résumé, que toutes les grandes nations ont trouvé dans la guerre le langage de la vérité et la force de la pensée, qu'elles ont été nourries par la guerre et ruinées par la paix, instruites par la guerre et trompées par la paix, éduquées par la guerre et trahies par la paix, en un mot qu'elles étaient nées dans la guerre pour mourir dans la paix.

RUSKIN.

Reconnaissant la situation périlleuse où se trouverait la Belgique dans le cas d'un conflit entre les puissances voisines, les socialistes font les déclarations suivantes:

« Nous pouvons craindre un péril, et si une catastrophe devait se produire, la Belgique ne serait pas épargnée. Elle serait sur le chemin des armées belligérantes et le champ de bataille fatal. Nous devons tous être d'accord pour organiser la défense de la Belgique. Si les socialistes étaient au pouvoir, ils sauraient organiser cette défense, pour, ainsi qu'on le disait, être prêts à nous battre pour ne pas devoir nous battre. Voilà le point de vue national. Au point de vue international, il n'est pas de force plus puissante contre la guerre

Digitized by Google

que le socialisme international. Nous sommes un parti international, qui partout lutte contre la guerre. Pour que cette résistance à la guerre et aux causes de la guerre soit efficace, elle doit être intransigeante, et voilà pourquoi nous sommes antimilitaristes. Mais, le jour où la Belgique serait attaquée, nous nous battrions avec ardeur, peut-être avec plus d'ardeur que les autres (1). »

Être prêt à se battre... pour ne pas devoir se battre. Être antimilitariste... mais savoir défendre son pays avec ardeur.

Voilà donc, clairement indiquée, la ligne de conduite des socialistes, lesquels sont, on vient de le voir — pour ma part j'en suis convaincu — les seuls pacifistes sérieux, parce que les seuls militants, si cette association de mots était possible!

Il faut le constater avec regret, bien des gens partagent cette manière de voir, qu'ils soient socialistes ou non, et cependant dans ces lignes qui résument une opinion à peu près générale, et qui constituent une vraie formule, gît la menace la plus grave qui soit suspendue sur nos têtes.

En adoptant le célèbre *Si vis pacem para bellum* déjà infirmé par lui-même (puisqu'on peut lui opposer le *si vis bellum para pacem*) les pacifistes l'ont encore dénaturé. Car, que signifient exactement les mots : *être prêt à se battre?* S'agit-il d'une loi à voter? de quelques millions à dépenser? S'il suffit, pour se défendre avec succès, d'avoir trois ou quatre cent mille hommes sous les armes, un matériel de premier ordre, des approvisionnements, des chevaux, de l'argent en abondance, je ne doute pas qu'on y arrive. Il n'y a là qu'une question matérielle.

Mais soyons logiques. Proclamer la fraternité des peuples, réclamer l'abolissement des frontières, répandre des flots d'éloquence contre la guerre, cette barbarie honteuse, inspirer, comme le font certains

(1) Séance du 1er décembre 1911 à la Chambre des représentants. Discours de M. Vandervelde. Pour une période de transition (?), mais qui sera, il faut l'espérer, très courte, M. Ch. Richet, dans le *Passé de la guerre et l'avenir de la paix*, croit qu'il est préférable de se résigner au service militaire, puisqu'une armée est indispensable à l'indépendance nationale (!), mais de toute façon, on doit toujours avoir présent à la mémoire que la guerre n'en demeure pas moins une chose barbare qu'il faut combattre. Voilà le vrai et urgent devoir de tout homme juste et de tout loyal citoyen. (*Le Soir* du lundi 25 décembre 1911, *La Semaine.*) Voici qui concorde parfaitement avec le discours cité plus haut. C'est en réalité et sous une forme différente la même formule.

Digitized by Google

publicistes, le dédain de l'armée, de la patrie et du drapeau, déclarer bien haut à la foule toujours crédule quand on flatte ses travers et ses penchants, qu'on ruine le pays par des armements, que tout soldat est un assassin possible et que l'histoire n'est qu'un tissu de légendes, détruire dans l'esprit des masses les maigres débris d'idéal militaire qui lui restent, sous prétexte de déraciner des préjugés, heurter de front, abattre ce qu'il faudrait laisser intact, et surtout cette tradition de gloire sans laquelle il n'y a ni vrais soldats ni vrais patriotes, puis, compter qu'au moment du danger on trouvera des hommes capables de résister *efficacement*, n'est-ce pas un contresens absurde?

Mais, m'objectera-t-on, n'allez-vous pas trop loin? Les Boers, qui n'étaient pas des soldats, n'ont-ils pas tenu en échec des armées disciplinées, ayant derrière elles tout un passé de gloire? Les paysans polonais n'ont-ils pas lutté bravement contre les Russes? Les soldats improvisés de Napoléon et, avant lui, ceux de la Convention, n'ont-ils pas remporté de brillants succès à Jemappes, à Fleurus, à Lützen, à Champaubert, à Montmirail? Nos pères eux-mêmes n'ont-ils pas délivré Bruxelles des troupes hollandaises?

On dit encore : Et la nation *en armes au moment du péril*, qu'en faites-vous? Nous ne voulons plus d'armée; la caste des guerriers a fait son temps; une garde nationale ou une milice bien organisées doivent suffire. A quoi je réponds tout de suite : « Si cette milice ou cette garde nationale sont imprégnées du sentiment du devoir, si elles vibrent d'enthousiasme pour la cause qu'elles défendent, elles pourront prolonger la lutte quelque temps, mais elles finiront toujours par être vaincues. L'histoire n'offre pas d'exemples du contraire. A moins que, dirigées, encadrées par de vrais soldats, comme ce fut le cas pour les volontaires et les recrues des premières années de la République et des dernières années de l'Empire, auxquelles je faisais allusion, cette garde nationale ou cette milice, durcies au feu chaque jour, ne se transforment en une véritable armée. »

Un historien français le dit très joliment : « Dans leur rêve d'idéale justice et d'incomparable fraternité, les premiers révolutionnaires ont sûrement proscrit l'armée. Ils lui reportent les pires misères du peuple, ils la marquent d'infamie. La livrée est à leurs yeux la note double d'une servitude honteuse et d'une monstrueuse tyrannie; ils élèvent contre elle la garde nationale, la nation armée pour la défense de ses droits. Alors que se passe-t-il? La chose la plus incroyable du monde, la plus inattendue, celle précisément qu'on eût souri de

Digitized by Google

croire possible. Du jour au lendemain, sous un prétexte ou un autre, avec la meilleure bonne foi, une nouvelle armée se substitue à l'autre, lui emprunte ses costumes, ses manœuvres, ses cadres souvent, ses traditions mêmes et son très spécial « esprit » (1).

Mais ce n'est là qu'une exception. Alors les recrues n'avaient guère d'autre plaine d'exercice que le champ de bataille. Il fallait bien qu'elles s'endurcissent coûte que coûte et se transformassent en vrais soldats.

Qu'un peuple opprimé, las de gémir, se soulève en masse contre l'envahisseur, il enfantera des prodiges. Voyez la Prusse en 1813 (2). Mais les circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver sont bien différentes. C'est du jour au lendemain qu'il faudra prendre les armes et se battre, sans préavis, sans que des Théodore Körner ou des Rouget de l'Isle aient eu le temps de faire vibrer les âmes à l'unisson. C'est de la quiétude absolue et du bien-être qu'on sortira brusquement, brutalement. C'est donc à toute heure qu'il faut être prêt et nous savons ce qui nous manque pour l'être; non pas des fusils ni des bras, non pas des chevaux ni des cartouches, mais plus que cela, ce qui ne se crée pas à force de lois, *l'âme de soldats dans le corps de nos soldats.*

Dans une conférence donnée il y a quelques semaines sous les auspices de la Ligue de la Défense nationale, le colonel comte de Hemricourt de Grunne, parlant du service réduit, en niait absolument l'efficacité. « Le nouveau service de quinze mois est-il suffisant ? Je n'oserais le garantir, disait-il En quinze mois, on doit donner l'esprit militaire. *Et l'esprit militaire, c'est le sentiment du devoir poussé jusqu'au sacrifice de la vie. En tout cas, si en six mois on peut faire un citoyen armé, jamais en ce même temps on ne fera un soldat !* »

Nous pourrions remplir un volume avec des citations de ce genre. Jamais un homme de métier n'a préconisé le service réduit, jamais un général, appelé à un haut commandement, n'a eu confiance dans les milices ou dans les gardes nationales. « Et surtout pas de garde nationale, pas de fédérés ! » voilà l'exclamation qu'on peut lire dans

(1) Bouchot, *L'Épopée du costume militaire français*

(2) Encore, pourrions-nous ajouter que la Prusse prépara son relèvement durant six années. Quand elle mit l'épée à la main, elle avait derrière soi, à côté de soi, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, toute l'Allemagne et les Pays-Bas. Sans rien enlever à la gloire de cette magnifique résurrection, on peut affirmer que, livrée à elle-même, la Prusse eût été vaincue.

Digitized by Google

toutes les lettres des généraux de la Convention. Voilà le cri qui part plus tard du théâtre de la guerre franco-allemande. Chez la nation prussienne, la plus militaire qui soit, le système de la *Landwehr* (dans le sens de milice) n'a jamais été considéré que comme un moyen militaire momentané, forcé, un *Kriegsnotbehelf*, comme ils disent là-bas (1).

C'est que tous les généraux expérimentés savent bien qu'on ne fait pas un soldat en quelques semaines et surtout qu'on ne fera jamais un soldat de la recrue qui se présente à la caserne, la tête farcie de théories humanitaires (2).

Le soldat pacifiste est un mythe, et je le répète, c'est dans cette malencontreuse formule, répétée à tort et à travers, que réside le danger.

Peut-être vaudrait-il mieux dire au peuple que la suprême dignité d'une nation est de rester elle-même et d'être forte, que la sotte sensiblerie versée à flots dans les cœurs depuis quelques années par des inconscients et des myopes s'allie mal avec la lutte pour la vie, plus ardue chaque jour; que les sommes consacrées à l'entretien des armées sont des primes d'assurance qui retournent au bas de laine du travailleur, qu'un soldat n'est pas nécessairement un sauvage ni la guerre un recul de l'humanité.

Peut-être vaudrait-il mieux dire au peuple : Souviens-toi! Pour t'avoir fait ce que tu es aujourd'hui, libre, indépendant, apte à lutter pacifiquement pour l'amélioration de ton sort, tes ancêtres ont donné leur sang. Depuis les Liégeois de Brustheim et les Flamands de Courtrai jusqu'aux volontaires de 1830, dénombre-les, ceux qui sont morts pour la Belgique. Mais garde-toi d'oublier tous ces braves qui, par esprit de devoir envers eux-mêmes et parce qu'ils sentaient clairement ou confusément qu'en eux reposait l'âme belge, alors que notre pays était dans les fers, « *ont combattu avec honneur pour une cause qui leur était indifférente* (3) ». Garde-toi d'oublier tous ces héros des « Tercios » de Rocroi, des gardes wallonnes, des dragons de Latour, des régiments de Napoléon.

Grâce à eux, l'âme belge n'est pas morte. L'estime qu'ils ont su

(1) Blücher disait en parlant des cavaliers de la *landwehr* : Formation momentanée, ils ne sont pas à même d'apporter aux régiments de ligne un renfort utile; au contraire, ils ne sont pour eux qu'une entrave.

(2) Je démontrerai plus loin l'inutilité du nombre devant la qualité.

(3) L'expression est de sir Walter Scott, qui l'emploie en notre honneur à propos des événements de Waterloo.

Digitized by Google

inspirer à leurs frères d'armes n'a pas été inutile pour notre affranchissement. Mais déjà un argument — nouveau cette fois — s'est fait jour à cette occasion. C'est celui qui consiste à nier nos fastes historiques, à les diminuer, à les rapetisser, quand il n'essaye pas de démontrer l'inutilité ou la nocivité de l'histoire!

J'avoue que si l'on parvenait à supprimer l'histoire, la besogne des pacifistes et des court-trop-vite deviendrait facile. Mais ils ont beau vouloir que cela ne soit pas. Jamais on n'a poussé aussi loin les recherches historiques. On déblaie nos annales des légendes qui les encombrent, on remet les choses au point et l'on fait bien. Mais de plus en plus l'histoire permet de se rendre compte que notre humanité, dont nous sommes si fiers, a progressé parmi des luttes incessantes et souvent meurtrières, car depuis l'homme des cavernes jusqu'aux bersaglieri de Tripoli c'est dans l'effort, c'est dans la douleur, c'est dans le sang que la terre a enfanté ces grandes civilisations, anéanties les unes après les autres *parce qu'elles n'avaient plus de soldats*.

Les pacifistes, je le sais, voudraient bien qu'il n'y eût pas en Belgique autant de champs de bataille qu'il y a de communes. Ils souhaiteraient que nos manuels d'histoire fussent rédigés comme celui qui servait à l'Aiglon. Malheureusement pour eux, ce n'est pas toujours dans les livres que sont inscrits les fastes de notre histoire, mais dans nos plaines, sur nos monuments, aux façades de nos vieilles maisons, dans la tour de nos beffrois et surtout dans nos veines à tous, où circule, qu'on le veuille ou non, le sang de ces hommes sauvages, nus et velus, qui brisaient le crâne des grands ours à coups de silex et mordaient à même la chaire crue des fauves.

La saine fierté ne consiste pas à renier les ancêtres parce qu'ils ont porté la hache de pierre, l'épée de bronze ou le mousquet à rouet. En raisonnant, en rêvant ainsi, les pacifistes se préparent un réveil plein d'amertume et de désillusion. Car, tout à leur utopie, ils négligent les petits faits divers qui défraient — en pleine paix — nos chroniques, le vol et la criminalité croissants, l'égoïsme, la veulerie, l'excitation au meurtre, au sabotage, à l'action directe, quelquefois aussi, quelle honte! au mépris de la patrie et du drapeau. Tout ce qui fait notre époque mûre pour l'Eden promis.

Cependant les avertissements ne leur manquent pas et sans parler de l'échec lamentable de tous ces congrès bruyants autant qu'inutiles, il a suffi d'un geste un peu vif pour que toutes les nations sonnent le

Digitized by Google

branle-bas. A ce propos, est-il hasardé de dire que sur l'apparence seulement d'un dissentiment, un cri a jailli spontanément de toutes les poitrines, avant même que les gouvernements intéressés aient bien su de quoi il s'agissait : *la guerre!* La crainte seule a-t-elle fait perdre leur sang-froid aux foules? Ou ce sentiment indéracinable que la guerre est le seul moyen de trancher les conflits?

« Malgré les fausses idées prodigalement répandues sur ce sujet, dit M. Louis Navez, les foules ont conservé une juste notion de ce fait incontestablement vrai, que c'est sur les champs de bataille que se gagnent ou se perdent les biens auxquels les hommes attachent le plus de prix. Dans l'état actuel des choses, seule la force décide si un citoyen vivra libre, heureux et fier dans sa patrie indépendante, honorée et respectée, ou s'il traînera son existence, humilié, courbé sous le joug, sans cesse froissé dans ses sentiments et lésé dans ses intérêts, au sein d'un pays assujetti et méprisé (1). »

Les pacifistes sérieux le savent si bien qu'ils en sont revenus à la formule dont je parlais plus haut et que vient encore de répéter un de leurs écrivains : à savoir que la prise d'armes est permise (!) dans certains cas. Ils ont compris qu'ils faisaient fausse route en mettant en question le mot « patrie ». Imitons-les en ceci et laissons donc une fois pour toutes au groupe malsain des paresseux, des envieux, des gobe-la-lune et des précurseurs — il est si facile aujourd'hui d'être un précurseur! — ces rêveries qui déguisent mal une ambition mauvaise, un esprit inquiet et mal équilibré. Malgré toutes les apparences, il n'y a pas plus de logique ni de sentiment pratique chez les uns que chez les autres. Se réserver le droit à la guerre dans certains cas, et continuer sa croisade contre la guerre, ce n'est pas moins absurde que de déclarer qu'il n'existe pas de patrie. Dans le premier cas, les pacifistes préparent la perte certaine de leur pays en se retirant les moyens efficaces de le défendre. Dans le second, ils acceptent les bras croisés la guerre de conquête, les impôts formidables et les vexations sans nombre. Triste moyen d'être utile à la cause de l'humanité!

La guerre étant encore possible, de l'aveu même de ceux qui la maudissent et la voudraient voir supprimée, cela suffit bien pour que l'on songe sérieusement à réagir contre toute théorie qui tendrait à diminuer les forces de la nation en affaiblissant les cœurs. Ce n'est

(1) *Les Champs de bataille historiques de la Belgique*, par Louis Navez, t. II. Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1903.

Digitized by Google

pas tout que d'avoir chez soi un fusil contre les cambrioleurs, il faut encore ne pas trembler à la seule idée de s'en servir.

Soyons terre-à-terre, s'il le faut, mais n'oublions pas que notre génération et celles qui la suivront sont destinées à voir encore quelques conflits, à y participer et peut-être à en subir les conséquences odieuses si, au lieu de réagir contre toutes ces théories basées sur le grand néant, elles ne s'entraînent à regarder froidement la possibilité d'un choc toujours imminent (1).

D'autres avant moi ont fait l'apologie de la guerre, mais pour la question d'utilité immédiate que j'ai entrepris d'examiner ici, je juge superflu d'aller plus au fond des choses, en discutant le principe de la guerre. Je me borne à constater que les idéologues, si convaincus, si sincères qu'ils soient, ont contre eux, non seulement les conclusions d'un nombre incroyable de penseurs, de savants, d'artistes, dont les noms valent bien ceux des grands pacifistes anciens et modernes, mais encore tout le passé et le présent de l'humanité, s'ils ont pour eux l'avenir ouvert à toutes les hypothèses mais fermé à tous les regards. Ce n'est franchement pas assez pour compromettre le sort de la patrie.

C'est dans cet ordre d'idées que j'ai cru bon de réunir ici, en les commentant, non pas de vaines légendes empanachées, non pas des extraits de littérature historique, mais, autant que possible, des

(1) Dans la préface de l'ouvrage qu'il vient de publier sur *La Guerre d'aujourd'hui*, le général von Bernhardi, ancien commandant du 7e corps d'armée de l'armée allemande, écrit ceci : « Notre population est de 65 millions d'habitants, et elle augmente d'un million par an ; il est impossible que l'agriculture et l'industrie parviennent à procurer à cette masse humaine sans cesse croissante les moyens d'existence suffisants. Nous sommes donc acculés à la nécessité de déverser dans des colonies le trop-plein de notre population ; mais si nous ne voulons pas augmenter la puissance de nos rivaux par le flot de nos émigrants, il nous faudra prendre des terres nouvelles dont nous avons besoin aux États voisins ou bien les acquérir d'accord avec eux. Nous n'arriverons à ce résultat qu'en augmentant notre force. Aujourd'hui, dès que nous bougeons, nous nous voyons placés en présence d'adversaires supérieurs à nous, et le poids d'une telle situation finit par être ressenti par l'Allemagne d'une façon insupportable. Un pareil état de choses renferme de grands dangers pour la paix européenne, *qui ne nous tient au cœur qu'en seconde ligne*, et surtout par l'Allemagne. Il faut par tous les moyens possibles éclaircir la situation en Europe. C'est l'avenir de notre peuple tout entier qui est en jeu »

Digitized by Google

exemples authentiques, des réflexions de simples combattants, des récits d'épisodes vécus, et d'essayer de démêler une leçon dans les sentiments et les passions très diverses que fait naître la guerre.

Encore que les récits de témoins oculaires soient préférables à tous les autres, il peut y avoir du danger à se servir de certains mémoires pour essayer de saisir la vraie psychologie de la guerre moderne. Il est certain, par exemple, que Marbot ne donnera qu'une impression toute personnelle et bien inexacte de la question. Je le cite parce qu'il est connu entre cent autres, mais il n'est pas le seul à aimer passionnément son métier et à regarder ses blessures et ses privations comme de légers désagréments bien compensés par un grade, une bonne aubaine ou un mot de maître. Je me propose d'ailleurs de revenir sur ces soldats de naissance dont la race est loin d'être éteinte.

Quant aux rapports officiels, écrits par des gens du métier pour des gens du métier, on s'y inquiète fort peu de cette psychologie dont je parlais. A de rares exceptions près, et à moins que les événements ne parlent par eux-mêmes, on n'en pourra guère extraire que des leçons de tactique ou de stratégie. Ce n'est pas là le but que je me suis proposé.

D'autre part, ce ne serait pas faire œuvre utile que de remonter trop avant dans le cours des siècles. Bien que dans le fond les passions humaines soient restées ce qu'elles étaient il y a deux mille ans, les circonstances sont trop nombreuses qui ont transformé les manières de voir, de penser et d'agir.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'un soldat de Napoléon Ier soit bien différent d'un combattant de 1870 ou même d'un soldat de 1911, mais de là à comparer la mentalité de nos armées du XIXe et du XXe siècle à celle des gens de guerre du XVe et du XVIe, il y a loin.

Si loin même que j'ai peine à comprendre l'argument des pacifistes quand, pour inspirer l'horreur de la guerre, ils nous montrent, par exemple, le pillage d'Anvers par les Espagnols. Non seulement les régiments de Tolède et de Requesens, bandes de pillards venus des quatre coins d'Europe, *mais l'époque elle-même tout entière échappent à notre jugement d'hommes du vingtième siècle* (1).

(1) En passant la Loire aux Ponts-de-Cé, Strozzi et Cosseins, mestres de camp des Gardes-françaises, avaient fait jeter dans le fleuve les 800 filles de joie qui suivaient la colonne (1572). Horrible exécution dont les contemporains ne s'indignèrent même pas, estimant naturelles de telles « sévé-

Digitized by Google

Qu'est-ce, en réalité, qu'une bataille ?

Clausewitz, dont la réputation de savant militaire est universelle, a écrit un gros volume de deux cents pages sur la campagne de 1806 (1). Il raconte ainsi l'action principale (la bataille d'Iéna, l'une des plus célèbres du premier Empire) :

« Le général Tauenzien se retire dans la plaine pendant la nuit du 13 au 14 octobre pour attaquer de nouveau l'ennemi avec des échelons le matin, dans le brouillard le plus épais. Il est naturellement battu et à demi dispersé. Alors arrive le général Grawert, il change de front, s'avance également en échelons contre l'ennemi et il est battu. Là-dessus vient Rüchel qui s'avance en échelons et est battu. Les Saxons restent pendant ce temps dans leur inutile position de flanc sur le Flohberg comme si rien ne se passait ; ils sont entourés et faits prisonniers. » Et... c'est tout !

Le capitaine Blaze, aux souvenirs duquel on ne saurait assez avoir recours pour connaître la physionomie exacte du soldat impérial (2), donne de la bataille en général une définition qu'on peut rapprocher du récit précédent.

« Les gens du monde, dit-il, après avoir lu l'histoire, pensent généralement qu'une bataille ressemble aux revues du Champ-de-Mars et que cent mille hommes placés vis-à-vis de cent mille hommes s'amusent à se fusiller à leur aise avec accompagnement de canons pour produire l'effet des contrebasses dans un orchestre. Je vais leur expliquer comment se livre une bataille. Notre armée est en marche précédée par son avant-garde, composée de troupes légères. Les hussards vont comme des diables ; ils trottent, ils galopent, l'ennemi fuit devant eux ; mais bientôt il s'arrête, nos hussards s'arrêtent aussi. Un village défendu par quelques centaines d'hommes se trouve en face, on le fait attaquer par des tirailleurs. Au moment où nos gens pénètrent dans les jardins, un bataillon ennemi survient qui leur fait

rités ». Le peu d'émotion soulevée par cette noyade, dit l'historien des Gardes, jette un jour singulier sur les mœurs de l'époque et nous avertit de l'extrême difficulté, disons même de la presque impossibilité qu'il y a pour nous de porter un jugement de « moraliste » sur les actions de gens dont la psychologie nous échappe entièrement. La Saint-Barthélemy était proche (Capitaine N. LACOLLE, *Histoire des gardes françaises.*)

(1) *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe* : 1806. Trad. par le capitaine A. NIESSEL. Paris, Chapelot & Cie, 1903

(2) *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée. La vie militaire sous le premier Empire,* par le capitaine E. BLAZE. Paris, A. Fayard, édit.

Digitized by Google

perdre du terrain. Nous envoyons un régiment pour les soutenir, les autres en envoient deux, nous en faisons marcher dix, l'ennemi nous en montre vingt, chacun fait avancer l'artillerie, le canon gronde, bientôt tout le monde prend part à la fête, on se bat, on s'échine; l'un crie pour sa jambe, l'autre pour son nez, d'autres crient pour rien, et voilà de la pâture pour les corbeaux et pour les faiseurs de bulletins. »

Ce n'est là qu'une boutade de vieux soldat; les choses ne se passent pas toujours de la sorte, mais en réalité, le combattant qui voudrait raconter dans son ensemble une action à laquelle il a participé, sans avoir recours, comme cela arrive trop souvent, aux écrits déjà publiés, serait souvent réduit à imiter Blaze et Clausewitz.

Mais tous ceux qui ont vu de près cette chose grande et terrible qu'on appelle la guerre, n'ont pas eu cette prétention. Bien des soldats, en nous racontant purement et simplement ce qu'ils ont *vu*, rachètent l'absence de grandeur dans les lignes par le fini du détail et nous forcent à revivre avec eux la lutte, tous ses épisodes poignants, affreux ou héroïques.

J'ai bien dit *affreux*. Il y a dans toute guerre des misères, des abus, des horreurs, des affres, qui servent à mettre en relief les qualités de dévouement, de courage et d'abnégation. C'est là, sans doute, une vérité à La Palice, mais il fallait la dire. Ceux qui ont décrit de bonne foi l'aspect terrifiant de certains champs de bataille n'ont pas toujours eu pour but d'amollir les courages.

Ici, rien ne doit être caché. C'est en mettant au grand jour tout ce que montre la guerre, c'est en analysant et en disséquant pour ainsi dire les phases de cet état violent, anormal en apparence, mais aussi vieux que notre humanité et destiné à périr avec elle, c'est enfin en considérant froidement toutes les possibilités qui en résultent par rapport à notre nature, que l'on pourra en extraire quelques enseignements profitables.

* * *

Wagram, d'après les *Souvenirs du trompette Chevillet du 8e Chasseurs* : Le passage du Danube s'effectua sur un pont de radeaux; puis l'armée se répandit dans une vaste plaine : sur la gauche, des tirailleurs français élevaient en hâte des retranchements; de l'autre côté, le canon tonnait; le régiment de Chevillet entra en ligne à dix heures : il faisait corps avec le 6e, le 9e et le 25e chasseurs, sous les ordres du général Sahuc, qu'on vit bientôt passer

Digitized by Google

devant le front des troupes, en leur adressant une harangue ; Chevillet retint et nota ce petit discours : « Nous allons prouver à l'empereur que nous réaliserons les grandes espérances qu'il a fondées sur l'armée d'Italie... J'espère que vous soutiendrez, dans cette journée, l'honneur et la réputation du brave 8e régiment !... » Ces paroles, écrit le trompette, firent impression sur les hommes; pour moi, je les ai présentes à la mémoire durant toute la journée. Jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, le 8e chasseurs resta en seconde ligne; la canonnade et la fusillade roulaient comme un tonnerre continu : une fumée épaisse empêchait de voir ce qui se passait; mais, en avançant dans la plaine, on la découvrit, hachée, brûlée, couverte de débris, de cadavres, de blessés, de roues de canon, d'affûts brisés, de fusils, de sacs. . Tout à coup, automatiquement, un mouvement s'opéra et le 8e chasseurs se trouva en première ligne.

Chevillet, avec ses neuf camarades trompettes, tous montés sur des chevaux blancs, est au centre du régiment dans l'intervalle de deux escadrons; il voit un boulet qui arrive droit sur lui ; il crie : « Gare le brutal ! », appuie vivement à droite : le projectile roule dans les jambes des chevaux sans en blesser aucun. On avance toujours : en face, dans une éclaircie, on aperçoit les Autrichiens mettant en batterie une dizaine de canons. « Pour cette fois, mes amis, dit Chevillet à ses camarades, gare les chevaux blancs ! Il va y avoir de la fricassée... Si c'est pour moi, je veux boire un coup pour la mieux digérer. » Au même instant, quatre boulets passent, rasant les têtes; tous les trompettes, par un mouvement involontaire, se courbent sur la selle et, dans le fracas, on perçoit le ricanement de Chevillet : « Bravo ! Il est bon d'être poli et de saluer les passants !... »

Lui et ses camarades s'attendent à être exterminés; mais voilà que, devant eux, deux compagnies d'artillerie de la garde accourent avec des canons et entreprennent sur l'ennemi un feu prodigieux ; le 8e chasseurs est sauvé : il assiste à un effroyable duel d'artillerie, le bruit est si terrible que les hommes en sont tout étourdis et que « la tête leur en fait mal ». Les cris, la fumée, le feu, l'éclat des armes, l'explosion des caissons qui sautent, les obus qui volent et éclatent en l'air, les hurlements des blessés qui étouffent et rôtissent dans les flammes, car la plaine est en feu, les blés, les seigles brûlent en grandes nappes. « Voilà, dit Chevillet, ce qu'on peut appeler un beau désordre. » Et, de temps à autre, on apercevait l'Empereur,

Digitized by Google

allant et venant avec son escorte dans l'intervalle des deux armées; il semblait passer ses troupes en revue, et, à son approche, tous les soldats oubliaient le péril, élevaient leurs shakos au bout des baïonnettes et criaient : « Vive l'Empereur ! »

Cependant, « ça devenait sérieux et il n'y avait plus de quoi rire » ; un boulet avait tué le cheval du trompette Laurent, un autre projectile coupa deux jambes au cheval de Cloès; les deux hommes, sans blessures, se retirèrent à l'arrière-garde ; leurs camarades Martin et Penigot tout tremblants, « quoiqu'il fît bien chaud », profitèrent de la circonstance pour faire demi-tour, sous prétexte d'aider les autres à se sauver du danger. Il ne restait que six trompettes. Un instant après, comme Chevillet donnait à boire à un grenadier d'infanterie qui se retirait avec un bras fracassé, une balle, frisant son colback, frappa à la tête le trompette Dietz, qui se trouvait justement derrière lui. « Hayau ! » cria le malheureux en s'abattant sur sa selle. Habert et Duflot emportèrent le blessé. « Je l'échappe belle », fit Chevillet, aux deux camarades, Roger et Leroy, qui, seuls, restaient avec lui.

Au même moment, — il était huit heures du soir, — la ligne d'infanterie qui, depuis plus d'une heure, combattait en avant du village de Wagram, commença à plier et à reculer : les chasseurs voyaient tous ces fantassins accourir, passer dans les jambes des chevaux, malgré les officiers qui s'efforçaient de les rallier. Presque aussitôt la charge fut commandée; les quatre régiments de chasseurs s'ébranlèrent, se ruèrent, comme un ouragan, sur les Autrichiens; mais ici il faut citer textuellement le récit de Chevillet : « En arrivant sur l'ennemi, j'avais le pistolet à la main et je fis feu comme les autres sur les dragons, à dix pas de distance ; puis remettant mon pistolet dans sa fonte, j'empoignai mon sabre qui était attaché à mon poignet par la dragonne. D'abord nos chevaux arrivèrent tête à tête avec ceux de l'ennemi ; mon peloton résista au choc sans se désunir. Je pris les rênes à mes dents et j'empoignai de la main gauche mon pistolet que je tirai presque à bout portant sur un dragon que je vis tomber à la renverse, puis je jetai mon pistolet à la volée, à la tête d'un autre, et je repris mes rênes en main ; je fis cet exercice en moins d'une minute. J'étais animé, je ne connaissais plus de bornes et jamais je ne combattis avec tant d'ardeur, criant : « En avant ; en avant ! braves chasseurs ! en avant ! » Je donnai des éperons à mon cheval et me précipitai tête baissée dans les rangs ennemis, me faisant passage entre leurs chevaux et en fourrant la pointe de mon sabre dans le

Digitized by Google

ventre du premier dragon qui se trouva sous ma main. Au même instant, je reçus un furieux coup de sabre sur la tête qui m'abasourdit un peu. Par bonheur, mon colback était d'un bon cuir qui résista. Mais j'avais fait brèche avec mon peloton... A ce moment, j'entendis près de moi le sifflement d'un obus qui m'éblouit par la clarté de la mèche; je n'eus pas le temps de me reconnaître, que cet obus tombait devant le nez de mon cheval. Sans poser à terre, il éclata aussitôt. « Haaye! » m'écriai-je en me sentant frappé au bras. Mon cheval s'abattit au même instant et je me trouvai la jambe prise dessous. Mon premier mouvement fut de chercher à me relever et de porter la main gauche à mon bras... Mais, hélas! je sentis que j'avais le bras droit coupé. Mon cheval, mon pauvre Rondeau, fit encore quelques mouvements des pieds et de la tête en gémissant, en moins de cinq minutes il était mort... Un éclat l'avait frappé dans le poitrail à la naissance du col et lui avait coupé la gorge... (1).

Voici un coin du champ de bataille de Wœrth, quelques lignes

(1) Chevillet, retrouvé par ses camarades deux heures plus tard, fut hissé sur un cheval et conduit à Essling. Il s'était pansé lui-même tant bien que mal, mais à chaque pas le sang ruisselait jusque dans ses bottes : pourtant il ne perdit pas connaissance. A Essling, les chirurgiens, surmenés, refusaient l'ouvrage, et ce n'est que le lendemain à six heures du matin qu'un major acheva, d'un coup de bistouri, de détacher le bras de Chevillet et pansa sommairement l'atroce blessure. Le pauvre trompette salua de la main gauche, remercia et fit demi-tour, emportant son bras coupé dont il fit cadeau à un paysan en lui recommandant de l'enterrer dans son jardin : puis il prit le chemin de Vienne, et bientôt celui de la France. Marié à son retour au pays, et quoique manchot et sans ressources, il était parvenu à élever huit enfants et se déclarait l'homme le plus heureux du monde ; et voici ce qu'il désirait qu'on inscrivit sur sa tombe :

En place! Repos
Vétéran de l'ancienne armée
J'ai assez vécu pour ma patrie que j'ai bien servie
Mais pas assez pour élever mes enfants.
La Providence fera le reste.

Il semble, dit M. G. Lenôtre, auquel nous empruntons le récit de cet épisode paru sous le titre : Un blessé de Wagram, dans le *Monde Illustré* du 17 juillet 1909, que ces lignes constituent un chef-d'œuvre, et bien des écrivains fameux ont laissé des volumes qui ne valent pas les cinq lignes dues au génie de ce vieux soldat qui, de son passé, ne regrettait rien, sinon de ne plus pouvoir, depuis Wagram, jouer de la clarinette.

Digitized by Google

seulement, mais qui valent à coup sûr mieux que les pages tant surfaites de Stendhal (1).

C'est un cuirassier qui parle, un des survivants de la célèbre charge où fut anéantie la division de Bonnemains.

Dès le petit jour, il y eut du mouvement dans le camp ; on préparait le café ; le temps était brumeux. On sonna à cheval et à 7 heures le régiment était formé, hommes et chevaux ayant peu mangé. On entendait depuis longtemps la fusillade des postes avancés et quelques coups de canon. La division de cuirassiers se met en mouvement ; nous montons une côte et après avoir attendu longtemps à cheval, à l'abri d'un bois, nous mettons pied à terre pour rester la bride au bras. Nous entendions le canon et les mitrailleuses, mais sans rien voir que la fumée ; les uns causaient, assis devant leurs chevaux ; d'autres dormaient ; car nous avions déjà une certaine dose de fatigue, vu l'emploi des nuits précédentes. Le colonel passa alors à pied dans les rangs, disant un mot aux uns et aux autres, encourageant chacun à faire son devoir, et répétant, content de la tenue de tous : « C'est bien, c'est très bien ! » Nous commencions à entendre siffler les balles ; nous apprîmes là ce que l'on appelle le salut de la balle ; instinctivement, un grand nombre de nous baissaient la tête au sifflement. Nous montons à cheval et, peu de temps après, quelques boulets et obus viennent tomber dans les alentours ; il en tomba un en plein milieu de l'escadron ; la terre était assez meuble et détrempée ; il s'y enfonça sans éclater, et les hommes, qui s'étaient écartés à l'arrivée de ce voisin gênant, reprirent confiance. Le régiment fit quelques mouvements comme à la manœuvre et, la division

(1) Dans *La Chartreuse de Parme*, STENDHAL (Henri Beyle) a fait du champ de bataille de Waterloo une description qui passe pour être un chef-d'œuvre. Je dois avouer pour ma part n'y avoir jamais trouvé cette vie et ce mouvement qui caractérisent toute bataille. Des canaux, des saules et des rangées de peupliers qui n'ont jamais existé dans la plaine de Mont-Saint-Jean interviennent d'ailleurs d'une façon malencontreuse dans ce tableau où l'on a peine à saisir quelque trait rappelant ce drame si connu dans ses grandes lignes et, puisque nous parlons littérature, Erckmann et Chatrian sont bien autrement « empoignants ». Leur campagne de Waterloo, et surtout leur bataille de Ligny, me paraissent inspirées par des récits de vieux soldats, tant elles sentent la vérité, même dans les détails historiques. Parmi les batailles décrites par des historiens, je citerais volontiers en première ligne le *Valmy* de M. ARTHUR CHUQUET. C'est la vie même.

Digitized by Google

placée dans un pli de terrain, nous vîmes un spectacle inoubliable. La ferme d'Elsasshausen et le hameau occupés par les zouaves et les tirailleurs algériens furent, sous nos yeux, pris par les Bavarois, repris par nos tirailleurs, et enfin retombèrent entre les mains de l'ennemi.

La distance où nous étions nous permettait de voir cette lutte acharnée.

L'ordre arrive enfin à la division de se porter en avant; depuis le matin, nous entendions la fusillade et le canon et nous ne pouvions nous rendre compte de rien. Le maréchal de Mac-Mahon vient au galop vers notre général de division, et lui donne l'ordre de protéger la retraite avec ses cuirassiers. Nous allons charger! Le régiment était formé en bataille lorsqu'un obus, arrivant droit sur notre colonel et éclatant à ce moment, lui emporte la tête devant le front de son régiment, coupe le poignet au capitaine Blum, commandant le 4e escadron et tue le maréchal de logis Félix, et son cheval, ainsi que deux hommes et deux chevaux du 4e escadron qui était à notre gauche. N'étant pas fort éloigné, je vis ce triste événement; c'est la légende qui raconte que notre colonel eut la tête enlevée dans la charge et que son corps fut emporté par son cheval dans les rangs ennemis.

La division s'ébranle et nous passons tout près du maréchal de Mac-Mahon et d'une batterie de mitrailleuses. Je fis de tout cœur un acte de contrition... (1).

Maintenant, si le lecteur y consent, nous allons passer ensemble... à l'ennemi et assister à la bataille de Rezonville-Mars-la-Tour dans les rangs des dragons de la garde royale prussienne. Nous choisirons le moment où toutes les attaques des Allemands ayant été repoussées, les Français s'avancent vers Mars-la-Tour. Pour la deuxième fois dans cette journée mémorable, dit la relation du grand état-major prussien, la cavalerie intervient pleine de dévouement pour le salut de l'arme sœur exposée (2).

Le commandant du 10e corps (Voigts-Rhetz) ayant prescrit au

(1) La *Revue de Paris*. Août 1906. Il s'agit ici du colonel Lafutsun de Lacarre qui, d'après l'historique du 3e cuirassiers, eut la tête emportée par un obus au moment où il levait son sabre pour donner le signal de la charge.

(2) La relation du grand état-major fait allusion à la charge tout aussi célèbre de la brigade Bredow (7e cuirassiers et 16e uhlans) exécutée peu de temps auparavant.

Digitized by Google

général von Brandenburg d'attaquer avec sa brigade, celui-ci fit observer qu'elle était réduite au seul 1er dragons de la garde et que, vu la grande masse de l'infanterie ennemie compacte et complètement intacte, il ne pouvait se promettre de résultats que s'il lui était permis de choisir absolument à son gré le moment pour l'attaquer. Le général von Voigts-Rhetz répondit : « *Le régiment doit en effet ne pas réussir, mais s'il contient l'ennemi seulement dix minutes, succombât-il jusqu'au dernier homme, alors il aura rempli sa tâche et accompli son devoir.* »

Ces paroles résument admirablement tout ce que j'ai qualifié *d'esprit militaire*. Elles ne sont pas prononcées devant une nombreuse assemblée, une coupe de vin généreux à la main, ni dans un moment d'exaltation passagère, mais froidement, simplement, sans gestes, sur le champ de bataille, en face de l'ennemi qui s'avance victorieux, en grandes masses, soutenu par son artillerie et ses mitrailleuses. Et Voigts-Rhetz ne doute pas un instant de la réponse du comte de Brandenburg ni de l'attitude de ses cinq cents dragons (1). *Eh bien, dussent les pacifistes en bondir d'indignation, tant qu'elle aura des chefs pour prononcer de telles paroles et des soldats pour les comprendre, une nation sera puissante et victorieuse, quelle que soit la cause du conflit, mais si jamais elle ne trouvait plus personne pour les dire ni pour s'en souvenir, malheur à elle, quand bien même sa cause serait juste !*

Si vivant que soit le récit de ces périodes tragiques, ce sont deux choses bien différentes, faut-il le dire, que de les lire à tête reposée et de les vivre soi-même. Et s'il est puéril de s'enthousiasmer à l'audition de quelque chant héroïque, à la vue de quelque magnifique parade militaire, il est tout aussi ridicule de se frapper l'imagination en méditant de sang-froid sur les horreurs de la guerre.

Dans le premier cas, on oublie trop souvent, toujours même, qu'avant d'être couronné de lauriers, le soldat, quel qu'il soit, devra maintes fois payer son tribut à la pâle déesse dont le nom seul fait honte : la peur. Dans le second, il est bon de se rappeler qu'il y a pour le combattant, si même il ne s'incline pas devant la loi du devoir et du sacrifice, des grâces d'état, l'énervement, la fièvre, le bruit, le mouvement, l'exemple, puis l'endurance et l'habitude qui s'acquièrent plus vite qu'on ne croit.

(1) Le 1er régiment des dragons de la Garde perdit à Rezonville son colonel, ses officiers supérieurs et la moitié de son effectif.

Digitized by Google

Toutefois, et ceci est indéniable, la première impression du soldat aux approches du champ de bataille, c'est la crainte instinctive qui se transforme bientôt chez toute une classe d'individus en une peur basse, toute physique, à peu près indépendante de la volonté, en une peur qui paralyse les muscles, brise la voix, dessèche et resserre la gorge, dilate les pupilles et produit souvent ce relâchement involontaire et inconvenant que Charlet a si bien caractérisé dans son « Premier coup de feu ». Cette impression toute physiologique, produite par le sifflement des balles, par le déchirement des coups de mitraille, par l'explosion stridente des obus, par l'aspect de la mort visible partout, n'atteint pas au même degré tous les hommes : « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés, » eût dit le bon La Fontaine.

Il ne faut pas croire qu'à l'armée tout le monde soit brave, dit le capitaine Blaze ; j'en ai vu qui n'ont jamais pu s'habituer au bruit du canon. A Wagram, un soldat de ma compagnie tomba dans une violente attaque d'épilepsie qui fut déterminée par le sifflement du premier boulet. Un officier de mon régiment, avec ses trente ans de services, n'avait jamais vu le feu ; semblable au fils de Marie-Stuart, l'aspect d'une épée le faisait pâlir, et il avouait franchement : « Je voudrais bien aller sur le champ de bataille, mais ce n'est pas possible, je lâcherais pied au premier coup de fusil, et ce serait un bien mauvais exemple. » On le laissait au dépôt où, du reste, il se rendait fort utile en montrant l'exercice aux conscrits.

Dans toutes les batailles, le nombre des soldats qui abandonnent leurs rangs sous divers prétextes est très grand, si grand même que les ordres les plus sévères à cet égard ne peuvent toujours avoir raison de ce sentiment bas qui domine chez l'homme ordinaire au moment du danger.

Aussi n'est-ce pas la mort qui désorganise une armée sur le champ de bataille, mais bien l'abandon momentané de centaines de soldats qui, l'action terminée, rentrent à leurs corps. Aussi les appels ne nous apprennent-ils rien sur ce fait qui doit être saisi au vol dans les récits des combattants ou dans les études faites à ce sujet par des hommes du métier.

Beaucoup plus graves sont les paniques, et l'histoire militaire en enregistre un bon nombre qui sont célèbres.

Qu'est-ce que la panique ? C'est plus que la peur, c'est la terreur, c'est la rupture d'une corde trop tendue, c'est la régression inopinée d'un groupe humain vers l'état primitif, celui de la brute guidée

Digitized by Google

exclusivement par l'instinct de la conservation. La panique est toujours infectieuse. Elle atteint les régiments d'élite comme les bataillons de conscrits, elle se propage avec une rapidité incroyable. Elle existe, tout aussi folle, dans la vie civile, mais ses conséquences sont autrement redoutables sur le champ de bataille où se jouent souvent le salut des empires.

Pour celui qui examine la chose de sang-froid, c'est une énigme, la vieille énigme de la foule (1).

Je me trouvais il y a quelques années dans un petit théâtre de cinématographie et le spectacle battait son plein quand une grande flamme jaillit de la boîte métallique où se trouvait placé l'appareil, exactement au-dessus de la porte d'entrée. Le danger n'était pas grand, la porte était large; les spectateurs, très émus pourtant, mais nullement affolés, se lèvent et se dirigent vers la sortie. Quelques-uns, j'étais du nombre, s'arrêtent même pour se rendre compte de l'accident. Tout allait bien quand un individu — un homme dans toute la force de l'âge — qui marchait derrière nous, se met à hurler comme un possédé : Sauvez-vous ! Il n'en fallut pas plus pour transformer la sortie en une véritable cohue, et bien que le foyer de l'incendie fût visible pour tout le monde, et très réduit, la foule se précipita, les femmes et les enfants furent écrasés, les hommes donnèrent des coups de poing et des coups de coude pour se frayer un passage et faillirent provoquer une catastrophe à laquelle le feu n'aurait pas pris sa part, car il ne dépassa point la caisse métallique exigée par les règlements de police. En un instant, une foule paisible, consciente du danger, mais calme, s'était transformée en un troupeau affolé, fuyant devant l'orage.

Tout le monde se souvient encore des drames effroyables occasionnés par la panique lors de l'incendie de l'Opéra-Comique et du Bazar de la Charité à Paris, et dans cette affreuse agonie du transatlantique *La Bourgogne*; mais il faut avoir vu la foule dans ces moments-là pour se rendre compte du degré auquel la terreur peut transformer un être intelligent et doux.

Sur le champ de bataille, où il n'y a ni femmes ni enfants, mais seulement des hommes faits, généralement sains de corps et vigoureux, la panique peut prendre des proportions invraisemblables. Un

(1) To the calm-pulsed philosopher a panic is an academic enigma. No man who has seen it, much less shared in it, can ever forget the infectious madness of panic-stricken soldiers (Archibald Forbes).

Digitized by Google

régiment ennemi qui s'avance en ordre, un bruit qui court, un mouvement, une ombre suffisent à provoquer ce phénomène redouté avec raison par tous les chefs d'armée.

A Fontenoy (11 mai 1745), le vieux régiment des gardes-françaises, surpris par le feu calme et bien ajusté des Anglais, se débande, jette le désordre dans les lignes et ne s'arrête qu'aux ponts de l'Escaut, laissant ses officiers se porter seuls à l'ennemi. Et toute l'affaire est compromise.

A Moncheutin, quelques jours avant la bataille de Valmy, la vue de quelques hussards prussiens suffit pour jeter le trouble et la confusion dans une colonne française de plusieurs milliers d'hommes.

A Arcis sur Aube (1814), les lanciers de la garde impériale pris de panique en voyant la cavalerie autrichienne et les cosaques de Kaizarow accourir sur leur flanc droit, crient : « Sauve qui peut! », tournent bride, se jettent sur les dragons d'Exelmans qui les suivaient, les entraînent avec eux et bientôt toute la cavalerie française reflue dans Arcis et met Napoléon en danger.

A Wagram, c'est la division Boudet du corps de Masséna qui se croit prise entre deux feux et se jette dans l'île Lobau.

A Maida (1806), le 1er léger français, l'un des meilleurs régiments de l'armée impériale, celui qui plus tard, à Waterloo, pénétra un instant dans les positions anglaises, prend la fuite en apercevant l'infanterie britannique qui marche sur lui au pas de course.

Pendant la campagne de Waterloo, l'état de nervosité est tel que les paniques se succèdent presque incessamment des deux côtés pendant quatre jours. Aux Quatre-Bras, la brigade de cuirassiers de Guiton, après avoir enfoncé le centre anglais, bat en retraite avec un tel désordre que le comte de Valmy peut à grand'peine rallier ses escadrons près de Frasnes. Dans le même combat, un bataillon anglais tout entier, le 33e (York West Riding), se débande et se réfugie précipitamment sous le couvert du bois de Boussu; le 6e hussards hollandais tourne bride devant les escadrons de Piré et se jette sur la batterie qui devait protéger son mouvement, entraînant avec lui le duc de Wellington et son état-major. Le même jour, à Ligny, une division tout entière du corps de Vandamme, qui a bravement marché à l'assaut, est saisie de terreur à la nouvelle — fausse d'ailleurs — que les Anglais approchent, et le général qui la commande doit, pour arrêter les fuyards, tourner contre eux ses propres canons. Dans l'armée prussienne, plus de 10,000 hommes abandonnent leurs rangs et s'éparpillent affolés dans toutes les directions.

Digitized by Google

Dans la nuit du 16 au 17 juin, à Ligny, panique des vainqueurs, aux Quatre-Bras, panique, fusillade dans l'obscurité. Dans la nuit du 17 au 18, panique. Toute la division Perponcher, appelée aux armes, demeure pendant quatre heures sous la tempête.

Le 18, 12,000 fantassins du corps d'Erlon sont mis en désordre par 900 dragons anglais qui viennent sabrer jusque dans la grande batterie; 500 hussards hanovriens font demi-tour sans combattre et s'enfuient jusqu'à Bruxelles, jusqu'à Malines même, en répandant partout la terreur; toute la brigade de Nassau, fusillée par les Prussiens, quitte le champ de bataille en désarroi. Le soir enfin, deux bataillons de la Jeune Garde, envoyés à Papelotte pour soutenir la division Durutte, crient sauve qui peut et occasionnent non seulement la défaite de l'armée impériale, mais sa désorganisation irrémédiable, cependant que les autres bataillons du même corps luttaient un contre dix dans le village de Plancenoit et se faisaient hacher sur place.

Très nombreuses aussi, les paniques pendant la guerre franco-allemande. Rezonville commence par une débandade.

Après la bataille de Wœrth-Reichshofen, les troupes de l'aile droite de Mac-Mahon s'enfuient sur Haguenau en proie à une véritable panique, perdant dans leur fuite toute trace d'ordre et de discipline. Un officier autrichien, témoin oculaire, qui a vu ces bandes fuyantes traversant Haguenau, en fait un tableau dramatique. Haguenau est distant de près de 15 kilomètres du champ de bataille de Wœrth, et se trouve situé sur le chemin de fer nord des Vosges par Sarreguemines, Bitche, Niederbronn, d'où il continue sur Strasbourg. Le 6 août, dès 4 heures de l'après-midi, les premiers fuyards français se montrent déjà à Haguenau : ce sont d'abord des cavaliers, en partie sans armes, et des artilleurs sur des chevaux dételés. De 5 à 7 heures, arrivent ensuite des masses pressées de fantassins dans le plus affreux désordre, sans officiers, serrés les uns contre les autres; la plupart des soldats sont sans leurs sacs, beaucoup sans leurs armes qu'ils ont jetées. Sur ces entrefaites un train arrive à toute vapeur de Niederbronn; il avait dû embarquer des blessés et les transporter à Strasbourg, mais il avait été envahi par les fuyards du centre et de la gauche qui s'y étaient entassés à tel point, que les toits et les marchepieds des wagons étaient couverts de soldats. Le témoin évalue à 10,000 hommes la masse des troupes en fuite sur Haguenau.

Il faut bien admettre que si les plus grands généraux n'ont point

Digitized by Google

caché l'émotion qui les étreignait à leurs premières affaires, la masse des soldats, vraie foule où se rencontrent toutes les passions et tous les sentiments qui agitent la foule, la masse des soldats, dis-je, renferme un bon nombre de natures faibles et pusillanimes.

Le nier serait puéril. Et le remède à cet état de choses qui peut avoir une influence très grave sur l'issue d'un combat, ne se trouve pas uniquement dans la discipline. Il réside surtout dans l'éducation physique et morale de la troupe. Ces considérations, que l'on trouvera développées dans les œuvres du colonel Ardant du Picq, dans les *Réalités du combat* du général Daudignac, dans les *Préjugés militaires* du prince de Ligne, etc., ont été résumées, il y a quelques années, par un de nos officiers qui s'occupe spécialement du tir, des circonstances susceptibles de modifier son efficacité, et qui conclut en disant : « *Un soldat qui a conscience des devoirs que la défense du pays lui impose, qui a la ferme volonté d'être à la hauteur de sa tâche, qui est décidé à regarder la mort bien en face, et qui, d'avance, a fait le sacrifice de sa vie, ne se laisse pas dominer par ses réflexes. Il surmonte cet énervement, cette impressionnabilité qui sont le caractère des hommes insuffisamment trempés. L'exemple des soldats japonais* (1), *l'exemple des officiers de toutes les nationalités nous en donnent une preuve irréfutable* (2). »

Plus récemment encore, un écrivain militaire, M. le général de Selliers de Moranville, démontrant le peu d'efficacité des armes à feu perfectionnées dans les mains de soldats non endurcis, s'exprimait ainsi (3) : « Parmi les instincts dont la nature prévoyante a doté ous les êtres vivants, l'instinct de la conservation personnelle est un des plus impérieux. Il devait en être ainsi, car cet instinct est l'un des éléments essentiels de la conservation des espèces. Si l'une d'elles en était dépourvue, si elle était indifférente vis-à-vis de la

(1) On pourrait objecter la différence profonde des races qui rend vain tout essai de comparaison. Je ne suis pas de cet avis. Questions d'éducation et d'ambiance, donc questions qui peuvent être résolues si chacun y met du sien. Les exemples ne manquent pas, on en trouvera plus d'un au cours de cette étude.

(2) Capitaine adjoint d'état-major Bremer. Le tireur sur le champ de bataille. Bruxelles et Paris, 1907.

(3) « L'état d'âme du soldat sur le champ de bataille. » *Revue générale* du mois de novembre 1910. Conférence de M. le général-chevalier de Selliers de Moranville à l'Exposition de Bruxelles 1910.

Digitized by Google

mort, sa disparition de la surface de la terre serait rapide et certaine. Le sentiment de la conservation personnelle, ancré au cœur de l'homme, lui est indispensable, il est providentiel et il serait dès lors insensé de le maudire ou de nous étonner de ses manifestations sur le champ de bataille.

« Les chefs militaires ont donc pour premier devoir de ne pas ignorer ces manifestations, mais, bien au contraire, de les étudier de près, et la *sagesse* leur commande de compter avec elles tout en faisant le nécessaire pour les maintenir dans de raisonnables limites. Ne l'oublions pas, si les engins de guerre se perfectionnent constamment, il n'en peut être de même de la nature humaine que l'histoire la plus lointaine nous montre toujours immuable. L'homme est un organisme complexe doué d'un système nerveux délicat, de résistance très limitée. La civilisation n'a pu que modifier, très superficiellement, l'être humain ; les siècles n'ont pas changé l'essence de sa nature : dans les soldats d'aujourd'hui, comme dans ceux de l'antiquité, nous retrouvons toujours le même homme ayant au cœur la répulsion innée du danger et de la mort.

« Le péril, outre la simple appréhension, qui constitue le premier degré de l'émotion, peut engendrer deux degrés plus prononcés dans l'état d'âme issu de l'instinct de la conservation, à savoir : la peur et la terreur.

« L'appréhension du danger se traduit au point de vue physiologique par des mouvements désordonnés, fébriles ; de l'oppression et des arrêts dans la respiration qui devient saccadée ; du trouble dans la vue. Au point de vue mental viennent l'obscurcissement des idées, une sorte de suspension de l'être pensant. Mais l'homme entend encore, il obéit docilement, se laisse conduire, suit l'exemple de ceux qu'il voit et qu'il sent plus énergiques que lui. *L'appréhension du danger est l'état normal des troupes courageuses et bien disciplinées pendant la bataille.*

« Mais cette appréhension, en augmentant d'intensité, devient la peur, que nous pouvons considérer comme le deuxième degré de l'émotion. Avec la peur, les troubles physiologiques s'accentuent, un tremblement nerveux s'empare de tout l'être, les dents claquent, l'intestin se vide, l'esprit n'entend plus rien, les troubles moraux ont fait totalement disparaître l'être pensant, l'instinct est maître. L'homme ne songe plus alors qu'au moyen d'échapper au danger en s'en éloignant en une course précipitée, et parfois aussi, dans les troupes disciplinées, par la marche en avant vers l'ennemi, impul-

Digitized by Google

sive et irraisonnée, connue chez les militaires sous le nom de *fuite en avant*.

« Le soldat devenant incapable de comprendre les ordres de ses chefs et d'y obéir, aucune discipline n'est plus possible.

« La peur en s'accentuant devient *la terreur*, troisième et dernier degré de l'émotion.

« L'homme, terrifié, est cloué sur place, en quelque sorte paralysé, ou bien il fuit éperdu à toutes jambes, rien ne pouvant l'arrêter. La bête brute qui sommeille en chacun de nous s'est réveillée et devient souveraine; elle est capable de tout pour se sauver elle-même, elle tuera au besoin ses voisins, ses camarades, ses frères. C'est la panique...

« Heureusement qu'à côté de ces spectacles écœurants de la faiblesse humaine, des exemples d'héroïsme et de dévouement sublimes viennent nous consoler de ces hontes et nous réconcilier avec l'humanité.

« La peur et la terreur ne constituent pas l'état normal des bonnes troupes pendant le combat; mais il serait excessif d'affirmer qu'elles n'y sont pas accessibles dans certaines circonstances.

« Comment expliquer ces moments de faiblesse? C'est que les armées ne renferment pas seulement des hommes normaux, mais aussi des dégénérés mentaux : alcooliques, impulsifs, hystériques dont le système nerveux est incapable de résister aux influences déprimantes des champs de bataille. Ceux-là ne se possèdent plus et, malheureusement, ne se contentent pas d'être des non-valeurs, mais leur exemple contagieux se répercute défavorablement sur les soldats plus calmes qu'ils énervent et dont ils ébranlent la confiance. Ce sont ces dégénérés qui, souvent dans les bonnes troupes, sont la cause des paniques par leurs cris de détresse. »

Mais il nous faudra revenir sur ce point, en abordant l'examen des autres éléments du problème de la guerre.

(A suivre.) W. Aerts.

Digitized by Google

LES AMOURS D'AUTREFOIS

Par une nuit douce, tiède et bleuâtre, ils s'en allaient lentement sous l'obscure et tremblotante clarté des étoiles; ils cheminaient par la morne plaine, petites taches noires dans l'espace vaguement lumineux; le cortège s'étendait sur plusieurs lieues, formé par des malheureux venus de tous pays; c'étaient des malheureux d'amour : le fiancé qui avait perdu sa fiancée, l'amoureux dont l'amoureuse était morte, l'amant qui pleurait sa maîtresse. Il en était de riches et de pauvres, de nobles et de vilains, mais tous étaient tristes et las. Ils s'en allaient lentement vers le bois mystérieux où revivraient pendant une nuit les femmes jadis aimées.

Les yeux baissés, les mains jointes, dans un silence religieux avançaient ces pèlerins d'amour.

Le bois était plein d'ombre transparente et de rumeurs étouffées... Les amants erraient sous les arbres, ils s'absorbaient dans le souvenir du passé, évoquaient des scènes d'autrefois et murmuraient des mots d'amour. Leurs âmes étaient pleines de brouillard et la forêt était brumeuse comme leurs âmes.

La lune se leva, blanchissant de ses rayons les molles vapeurs et, dans un nuage lumineux, apparurent de vagues formes féminines.

Elles descendaient lentement; les lignes de leurs corps se dessinaient; elles émergèrent peu à peu des nuées et glissèrent enfin dans les bras de leurs amants.

Elles étaient jeunes, fraîches et souriantes comme au temps où elles vivaient, mais elles s'enveloppaient d'une étrange lumière et elles étaient trop calmes.

Et elles étaient trop calmes, du calme de ceux qui ignorent le temps et l'espace, du calme des morts, incompréhensible aux vivants.

Ils avaient vieilli : les jeunes gens étaient devenus des adultes, les adultes des vieillards; les adolescents de jadis n'avaient plus leur gaieté, leur enthousiasme; leur sourire était moins confiant; leur regard était plus soucieux; les

Digitized by Google

hommes avaient perdu leur force d'autrefois; leurs cheveux étaient blancs, leurs corps faibles, leurs pas hésitants.

Ils avaient honte d'être si changés, auprès de leurs aimées toujours jeunes; ils se réfugiaient dans l'ombre de la forêt, fuyaient la clarté lunaire, n'osant avouer leur âge ni montrer leurs rides.

Vains efforts! comme extasiés, ils murmuraient : « Que vous êtes jolies »; elles répondirent sans se savoir cruelles : « Que vous êtes vieux ! » Ils frémirent de douleur, mais ne répliquèrent point... Les couples erraient lentement à travers les sentiers; les hommes parlaient bas, oppressés par la nuit et le silence; les femmes répondaient d'une voix de rêve, douce, lointaine et glacée...

Les amants chuchotaient des paroles d'amour, évoquaient le passé joyeux, essayaient d'éveiller chez leurs amies les émotions et les souvenirs; mais elles demeuraient froides et ouvraient de grands yeux étonnés.

Le seigneur, tenant sa belle par la taille, murmurait : « Vous rappelez-vous ce bal où je vous déclarai ma passion ? Le roi était charmant ce jour-là ! »

Le laboureur, marchant au bras de sa fiancée, demandait : « Penses-tu encore aux champs de blé où nous fauchions côte à côte ? Ah! les fiers épis! »

Le chevalier baisant les mains de sa dame interrogeait : « Songez-vous parfois au tournoi où je fus votre champion ? J'y brisai quatre lances et la foule m'acclama! »

Le poète soupirait en caressant sa maîtresse : « Te souvient-il encore des ballades que tu m'inspirais? et celle-ci, mon chef-d'œuvre : Ma belle aux cheveux noirs... »

Elles secouèrent la tête, froides, indifférentes et répondirent : « Non ».

Les amants soupirèrent, puis le seigneur reprit : « Ah ! notre premier baiser entre deux danses, derrière un éventail, baiser léger, furtif et délicieux ! » — le laboureur : « Notre dîner de fiançailles si plantureux ! nous nous assîmes l'un près de l'autre et tes joues étaient très fraîches... » — le chevalier : « O! nos promenades au clair de la lune par les sentiers ! nous étions silencieux, mais nous sentions que nous nous aimions; » — le poète : « Oh, les douces nuits où nous veillions enlacés, les lèvres jointes; ô nuits d'extase, d'enthousiasme et d'amour ! »

Digitized by Google

Elles secouèrent la tête et froides, indifférentes, répondirent : « Nous avons oublié. » Les amants parlèrent alors de choses banales ; des petits changements de leur existence et des grands événements publics; le seigneur décrivait le nouveau roi, la jeune cour; le laboureur vantait ses champs agrandis, l'ample moisson et la récolte abondante ; le chevalier contait les batailles et les tournois; le poète récitait ses vers. »

Ils parlaient vite, d'une voix ardente, essayant d'éveiller l'âme de leurs amies, de ranimer, sinon leur amour, du moins leur intérêt; ils cherchaient à s'étourdir, à ne plus voir la barrière d'indifférence et d'oubli qui les séparait d'elles. Elles ne répondaient pas, écoutaient à peine, le sourire vague, le regard distrait ; elles semblaient s'ennuyer...

Enfin, ils se turent, lassés, découragés et les couples silencieux erraient tristement par la forêt; elles, dociles, froides, muettes, proches et pourtant lointaines, incompréhensives et incompréhensibles. Eux, sombres, irrités, déçus O désillusion ! des fantômes calmes, glacés, d'une beauté divine, au lieu des femmes frémissantes, moins parfaites, mais plus humaines qu'ils rêvaient ; une promenade morne, ennuyeuse, au lieu de la nuit de passion et de bonheur qu'ils avaient espérée.

Les étoiles pâlissaient ; une lueur montait à l'orient... ils comprirent que l'aurore était proche et que bientôt leur amies s'évanouiraient pour toujours. Ils regrettèrent le temps perdu, ces heures passées en conversations banales et en silences gênés, et ils voulurent profiter de leurs aimées, du moins pendant ces suprêmes minutes.

Le ciel était tout rose...

L'angoissante question, la question qui les torturait s'échappa de leurs lèvres : « Nous aimez-vous encore? » Haletants, ils attendirent la réponse.

Elles secouèrent la tête et froides, indifférentes, répondirent : « Nous avons appris à adorer Dieu, mais nous ne savons plus aimer les hommes ! »

Alors, ne pouvant obtenir l'union de leurs âmes, ils voulurent du moins l'union de leurs lèvres dans un baiser — le soleil parut à l'horizon — ils se penchèrent vers elles — la lumière perça la ramure — mais le vent seul caressa leur visage et ils n'étreignirent que le vide.

CAMILLE MAUFRIDE.

Digitized by Google

Flamand et flamand

L'enseignement du flamand littéraire dans les écoles de l'agglomération bruxelloise.

Ce n'est un secret pour personne que l'enseignement de la langue flamande aux écoles primaires bruxelloises ne donne point de résultat ; même, dans les établissements, où le flamand est la langue véhiculaire, les élèves des classes supérieures parlent mal le flamand et l'écrivent plus mal encore.

A quoi faut-il attribuer cet état de choses ? C'est que le dialecte bruxellois est à peu près à la langue littéraire flamande ce que l'allemand est au français.

L'enseignement du flamand aux potaches bruxellois est le rocher de Sisyphe des maitres d'école.

Les instructions linguistiques flamandes données à l'école sont sans cesse démenties par le langage de la famille. Les instituteurs ont donc à procéder sans répit à un labeur de défrichement. On nous ripostera qu'il en est de même en Wallonie. Grave erreur. Les parents wallons ont à cœur d'apprendre à parler le français correct à leurs enfants. Les parents bruxellois se désintéressent du perfectionnement de l'idiome germanique dont ils usent dans les relations quotidiennes.

Mais ne soulevons pas de polémiques. Cet article vise simplement à démontrer que le flamand littéraire, ou si vous voulez, le néerlandais, n'a que des rapports très

Digitized by Google

éloignés avec le patois bruxellois au point de vue des sons qui le composent (1).

DE LA PRONONCIATION DES VOYELLES.

I. — Voyelles doubles.

aa subit diverses déformations :

1. **aa** se prononce le plus souvent comme le son français, **ou** bref.

Ainsi : *gaan* (aller) = devient *goun ; staan* (être debout) = *stoun; vandaag* (aujourd'hui) = *vandoug; za-terdag* (samedi) = *zou-ter-dag*; *Schaarbeek* = *Schour-bèk*; *waar* (vrai) = *wour; ik ga* (je vas) = *'k gou; 'k versta* (je comprends) = *'k verstou.*

2. **aa** équivaut dans certains mots au son français *ai klaar* (clair) = *clair; schaar* (des ciseaux) = *schair.*

3. **aa** égale parfois l'**e** fermé (*é*) *kaas* (du fromage) = *kése.*

oo chez les Bruxellois qui parlent flamand devient **u** long, correspondant à l'**û** dans le mot *mûre; boom* (arbre) prononcé *bûm; boon* (fève) = *bûn; poot* (patte) = *pût;*

(1) Je réserve pour une autre occasion l'étude du vocabulaire. Là encore on se fait d'étranges illusions Car, en laissant même de côté les singularités du marollien, en n'examinant que le patois, plus ou moins purifié des éléments historiquement étrangers (espagnols, wallons, etc.) on se tromperait fort en s'imaginant que les mots usuels sont tous les mêmes dans nos patois de l'agglomération et dans la langue écrite. Et d'ailleurs ce n'est pas le point essentiel. Lorsqu'un Wallon de Liége dit *on tchè* et le Wallon du Borinage un *in ka*, il importe peu que tous les deux se servent du même mot, provenant du latin *cattus* et correspondant au français « chat »; le fait important, c'est qu'ils ne se comprennent pas du tout De même pour un Courtraisien ou un Hasseltois communiquant avec un naturel de Jette ou de Molenbeek. Nous autres instituteurs, nous n'avons pas à faire de l'étymologie, mais à enseigner et à contrôler des sons, tout d'abord.

Digitized by Google

kool (chou) = *kùl; lood* (plomb) = *lùt; rood* (rouge) = *rùd; doos* (boite) = *dùz; blood* (nue) = *blùt*; *hooren* (entendre) = *ùren; ooren* (oreilles) = *ùren; pastoor* (prêtre) = *pastùr; moor* (nègre) = *mùre*.

uu se transforme en **eu** guttural.

Ainsi : *reveu* (revue) devient *reveu; muur* (mur) *meur; vuur* (feu) *veur*.

Quelquefois **uu** devient *e* fermé : *duur* (cher) dite *dé-re*.

ee se prononce :

1. comme **î** dans le mot français ile : *been* (os) = *bin; steen* (pierre) *stin; beet* (betterave) *bit*.

2. dans d'autres mots comme *e* : *beek* (ruisseau) devient *bèke; peer* (poire) = *père; steel* (manche) = *stèle*.

3. et dans le mot *veel* (beaucoup) on entend à peu près **eu** = *veul*.

ie ne subit pas de variations.

II. — Voyelles simples.

a change peu. Toutefois *a* égale *ai* dans *kar* (charrette) prononcé *caire; bakker* (boulanger) = *bac-ker; lam* (mouton) = *laime*.

o se transforme tantôt en **ou** (scène *pop* [poupée] dite *poup*) ; d'autrefois, en *ò* (*modder* [de la boue] dite *mòre*).

i (Rien).

u a la valeur de *ù* : *uw hoed* (votre chapeau) = *ùne hout*, et dans *muts* (casquette) = *mouche*.

ij équivaut à l'**â** français : *vijg* (figue) = *vâgue; pijl* (flèche) = *pâle; ijzer* (fer) = *âzer; appelspijs* (de la com-

Digitized by Google

pote de pommes) = *appelspâce; mijn* (mon) = *mâne; stijfsel* (amidon) = *stâcel*; *lijm* (colle) = *laam*.

DIPHTHONGUES

ou et **au** si différentes de prononciation dans la langue néerlandaise, ne semblent point exister dans le dialecte bruxellois.

On y prononce indifféremment **au** ou **ou** comme *â* :

Gouden ring (bague d'or) devient *gâven rink; hout* (du bois) = *âte; bouwen* (construire) = *bâven; mouw* (la manche) = *mâfe; lauw* (tiède) = *lâ; brouwer* (brasseur) = *brâver*; *schouw* (cheminée) = *schâ*; *ouder* (plus âgé) *âver*, etc.

ei ou **ij** est inconnu comme dans le dialecte bruxellois.

ij ou **ei** valent toujours *â* : *lei* (ardoise) = *lâ; ei* (œuf) = *âve; eieren* (œufs) = *âven; paleis* (palais) = *palâce; keizer* (empereur) = *kâzer*.

eu et **ui**.

Point de distinction entre ces deux sons, déformés curieusement dans la bouche de nos ketjes patoisant :

Muis (souris) = *mou-ïs*. (La lettre *i* est presque muette ; son très difficile à imiter par un étranger.)

Fluiten (siffler) = *flou-ïten; uil* (hibou) = *ou-ïl; ruig* (vilain) = *rou-ïg*, etc., etc.

Muilen (bouder) = *mou-ïlen. Hij muilt* (il boude) *ha mou-ïlt*. (Terme essentiellement propre au patois bruxellois.)

aaie devient **oie**.

Ainsi *kraaie* (corbeau) = *kro-ï-e; zaaien* (semer) = *zo-ï-en; naaien* (coudre) = *no-ï-en; draaien* (tourner) = *dro-ï-en; schapraaie* (armoire) = *scha-proïe*.

Digitized by Google

ooie se transforme en **uut**.

Een strooien hoed (un chapeau de paille) = *ne stru-èn hoet*, *strooi* (paille) = *struut*.

PRONONCIATION DES CONSONNES

A. — Consonnes simples.

Les labiales *b*, *p*, *v*, *f*, sont fréquemment confondues.

Malgré les nombreux exercices spéciaux, les élèves bruxellois des classes supérieures orthographient mal les mots qui renferment ces consonnes.

Il en est de même des dentales *d* ou *t*, *z* ou *s*. C'est la mer à boire pour nos potaches, d'apprendre à distinguer *d* de *t*, *z* de *s*. D'ailleurs, le *t* n'est pas prononcé dans plusieurs mots : *eene koord* (une corde) est dit *en kôr*; *niet* (rien) = *nie*; *dat* (ça) = *da*.

r à la fin de certaines mots ne s'entend pas : *waar* (où) devient *wou*; *daar* (là) = *doe*.

Le patois bruxellois semble ignorer cette consonne d'origine germanique.

B. — Consonnes doubles.

ts à la fin des mots correspond à *sche* très sifflante.

Ainsi : *uwe muts* (ta casquette) devient *à mousche*; *eene klets* (un fouet) = *en klasche*; *metser* (maçon) = *masche*r (e presque muet); *mortel* (du mortier) = *misch*(*e*)-*masch*(*e*); *een klets-kop* (un homme chauve) = *nen klasch-kop*; *kletsen* (frapper) = *klasschen*; *voorts* (en suite) = *voesch*.

Digitized by Google

Maintenant, pour finir, nous faisons suivre une petite rédaction composée par un élève patoisant, et dont la grammaire fantaisiste a résisté aux excellentes intentions de son instituteur, très épris des revendications flamingantes :

EN AK-SIDENT.

- Susse doe es wei ne ki en vraa ouverrèn. Het was de vraa van Jef den bruggendrouière.

« Ze was oungegoun nou stad en zà den tram gepakt, mo na goe se den tram af en ha ré nog alted voesch, en nou bleif ze doun oun den tram angen en se valt, doe kam just nen otomobile af en ze lag er onder.

- De mense kunne tog nouït blave wagten to da den tram stil stoet. »

JEAN LAËNEN.

Digitized by Google

Le traitement moderne des aliénés.[1]

L'aliéné n'a jamais été l'enfant gâté de la médecine. C'est à peine si depuis quelques lustres on lui reconnaît la qualité de malade. Et actuellement encore, l'aliéné porte le poids des préjugés qui pendant des siècles ont régné à son sujet parmi les hommes. Bien des gens cultivés, des médecins même, ont, lorsqu'on leur parle de maladies mentales et des soins à donner aux aliénés, le geste découragé et sceptique et se demandent : « A quoi bon? » D'autres conservent vis-à-vis des aliénés cette attitude de défiance dictée par le préjugé qui régna si longtemps parmi les gens de religion : le fou est un possédé du démon; c'est l'esprit du mal qui parle par sa bouche.

D'autres encore ont au sujet de ces malades des craintes exagérées au point de vue du danger qu'ils présentent pour la société et pour leur entourage.

Si on n'avoue pas tout haut ces idées fausses, elles n'en existent pas moins, et leur intensité se traduit dans la façon dont les pouvoirs publics s'occupent de l'assistance de ces malheureux malades. Dans les pays qui nous environnent, et surtout dans les pays germaniques : Allemagne, Hollande, Angleterre, les soins donnés aux aliénés pauvres se sont notablement améliorés pendant les vingt dernières années. Malheureusement, dans notre pays, ces soins sont encore très mal compris. Il existe en Belgique environ 20,000 aliénés. La question vaut donc la peine qu'on s'en occupe. Croirait-on qu'il n'y a dans notre pays que deux asiles et deux colonies familiales appartenant aux pouvoirs publics? Et encore les deux asiles sont-ils en réalité affermés pour une somme fixe à des exploitants privés. Tous les autres établissements sont carrément des exploitations financières où, malgré les sommes ridicules que paie le fonds commun, on *doit* arriver à faire de gros bénéfices. Qui en pâtit? Le malade évidem-

(1) On lira avec intérêt cet exposé, qui est le résumé d'une conférence faite à l'Exposition de Charleroi (section d'hygiène).

Digitized by Google

ment. Le fonds commun est constitué par l'État (3/8), la province (1/8) et les communes (4/8). Il octroie généreusement aux exploitants des asiles la somme de 1 fr. 20 c. à 1 fr. 48 c. par jour et par malade. Pour cette somme dérisoire il faut, outre le bénéfice à prendre par le propriétaire-exploitant, loger le malade, le nourrir, le vêtir, payer le médecin, les médicaments, les bains, les infirmières et infirmiers... et même, lorsque le malade meurt, les frais de l'enterrement. Aussi ne doit-on guère être surpris si les administrations privées de ces établissements ont surtout le souci de faire des bénéces et fort peu celui de soigner les malades selon les règles modernes de la psychiatrie. Il est courant encore dans notre pays de voir un asile de 600 malades n'ayant qu'un médecin, qui habite souvent à la ville voisine, à des kilomètres de l'établissement.

* * *

Je ne vous parlerai pas des conceptions que se faisaient les anciens de l'aliénation mentale : l'aliéné a été successivement déifié, sanctifié, canonisé, ou à d'autres périodes et suivant la forme extérieure de son délire, torturé, déclaré possédé et brûlé comme coupable de diabolisme et de sorcellerie.

C'est depuis un peu plus d'un siècle que s'est fait jour l'idée que l'aliéné est un malade, et c'est dans les temps tout à fait modernes qu'on s'est aperçu que ce malade peut être soigné à peu près comme tous les malades, sans un arsenal de moyens de contrainte, de cellules capitonnées, de chambres rouges et bleues, de douches violentes, de cabanons grillés, de camisoles de force, d'entraves avec chaîne, de fauteuils de force, de ceintures de cuir, de masques et de carcans.

Tous ces moyens de contrainte dont vous verrez défiler les principaux en projection sur l'écran (1), sont malheureusement encore employés dans la plupart des asiles belges. Il est certain que c'est plus commode, cela demande moins d'effort, moins de personnel et moins d'intervention du médecin. Dès qu'un malade n'est pas bien « sage », on le boucle; a-t-il des idées de suicide, on l'attache toute la nuit dans son lit pour éviter de devoir le surveiller. N'a-t-on pas, il y a quelques années, montré à un congrès d'aliénistes qui visitait un asile, un malade qui, depuis plusieurs années, avait aux pieds une

(1) Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire ici. (N. DE LA RÉD.)

Digitized by Google

chaîne et des entraves et avait les mains attachées à la taille par des gants de force et une ceinture de cuir ? Et cela se montrait comme une chose des plus naturelles, des plus courantes, comme une pratique parfaitement admise.

Il n'est cependant de doute pour aucun aliéniste que les moyens de contrainte sont toujours faciles à éviter, que leur emploi irrite les malades et leur fait du tort, que leur suppression amène dans l'asile un calme et une paix tout à fait remarquables. Seuls des propriétaires d'asile, intéressés et rapaces, peuvent continuer à prétendre à la nécessité de l'emploi des moyens de contrainte. Ces procédés sont d'un autre siècle et ne sont pas dignes d'une conception humaine de la maladie mentale.

Comment s'y prend-on, me direz-vous, pour soigner les malades violents, les agités, ceux qu'on appelle les « fous furieux » ?

Il faut bien se représenter d'abord que les malades furieux le sont surtout *à cause* des moyens de contrainte qu'on emploie et que les cas d'agitation deviennent rares et bénins dès qu'on supprime ces méthodes barbares.

Les moyens de traitement moderne des aliénés consistent essentiellement dans les points suivants :

1° Rendre l'asile gai; lui donner l'aspect d'un hôpital moderne à la campagne; il se trouvera dans un jardin ou parc étendu et comportera des pavillons séparés;

2° Avoir un personnel instruit, connaissant les malades et organiser avec ce personnel une surveillance sérieuse de jour et de nuit ;

3° Placer l'asile sous la direction et la surveillance directe d'un médecin qui habite l'établissement;

4° Posséder une bonne installation de bains et d'hydrothérapie, et organiser les pavillons de malades pour l'observation précise et continue.

Lorsque ces conditions sont réalisées, on peut dire que les soins donnés aux aliénés ressemblent complètement à ceux donnés aux malades ordinaires. L'asile ainsi organisé a l'aspect d'un hôpital ou d'un sanatorium. On n'y voit plus, comme jadis, la foule grouillante des aliénés entourer le moindre visiteur en lui exposant ses griefs et lui demandant la liberté; on ne voit plus les scènes pittoresques et burlesques qui ont souvent tenté la fantaisie des artistes, on a, au contraire, l'impression d'être dans un hôpital; les médecins cir-

Digitized by Google

culent, font leurs visites, prescrivent les médicaments, les bains, le massage, le régime, et bien rares sont les scènes d'agitation dénotant que les malades sont atteints d'affections mentales.

Vous verrez défiler devant vous toute une série d'asiles anciens et modernes. Vous verrez les premiers, lourds, massifs, entourés d'un haut mur, composés d'un seul groupe de bâtiments à l'aspect caserne ou couvent, ou ressemblant parfois à des hangars à marchandises. Vous comparerez ensuite les seconds, composés de villas séparées, semées dans un grand parc et vous comprendrez immédiatement que l'impression ressentie par les malades doit être bien différente : les uns sentent la prison-asile et donnent l'impression qu'à peine entré on voudrait en sortir, les autres permettent au malade d'envisager avec un moral meilleur la cure de repos et d'isolement, dans un milieu qu'on cherche à rendre aimable, gai et familial.

Le personnel infirmier est aussi un facteur important pour la réalisation moderne du traitement des aliénés; de grossières servantes, des domestiques ou gardiens brutaux, étaient jadis employés à ce but. Actuellement, le niveau de ce personnel s'affine, les malades sont soignés par des personnes bien éduquées qui les comprennent et les traitent, même lorsqu'ils sont violents, avec toute la douceur et la commisération possibles. Quel dévouement nécessitent ces soins donnés aux aliénés! Le personnel des asiles a certes une besogne bien méritoire et cette spécialité constitue dans l'infirmerie une des plus délicates.

Les méthodes de traitement prescrites par le médecin se résument en ceci : surveillance continue dans une salle d'observation bien organisée; bains prolongés de deux, trois, quatre heures et plus. On a pu maintenir au bain des malades très agités pendant plusieurs mois, avec des résultats excellents : c'est le bain permanent.

Toutes les pratiques hydrothérapiques sont en honneur à l'asile : douches tièdes en pluie ou en jet, sans aucun caractère de contrainte ou de punition, enveloppements humides dans des draps mouillés, affusions, frictions, tous ces moyens employés avec discernement contribuent à la guérison des malades et au calme général.

L'influence morale du médecin est évidemment toute puissante et on a pu dire avec raison : « Tant vaut le médecin, tant vaut l'asile » ; le médecin doit en être le chef réel et son autorité ne peut être contrariée par les questions d'intérêt de l'exploitant, comme c'est trop souvent le cas en Belgique.

Digitized by Google

Je vous ai dit tantôt que des préjugés graves règnent encore au sujet de la nocivité des aliénés ; on peut dire que cette nocivité sociale est assez rare et que beaucoup d'aliénés peuvent vivre dans un milieu social familial spécialement adapté à leur état mental, comme cela se fait dans nos colonies de Gheel et de Lierneux. Les malades trouvent chez les braves nourriciers de ces deux villages un accueil bienveillant et éclairé; au lieu de la vie fatalement un peu monotone de l'asile, ils sont soumis à toutes les réactions morales d'un milieu familial où l'on travaille, où l'on vit cette vie simple mais forte de la campagne et des champs. Ce lui est un réconfort puissant et un excitant psychique dont on s'étonne souvent de constater l'influence curative favorable.

Vous verrez encore se projeter devant vous quelques scènes prises dans nos colonies; vous verrez les malades, qu'on distingue parfois difficilement de l'habitant, se promener dans les champs et les rues du village ; vous les verrez soignés par leurs nourriciers, vous en verrez qui jouent avec les enfants de ceux-ci, et vous vous reporterez alors aux figures grimaçantes et terrifiantes que vous avez vues tantôt lorsque je vous ai projeté des malades enchaînés ou ligottés dans les camisoles de force. Vous comprendrez alors le mérite de ces braves paysans campinois de Gheel qui depuis des siècles, en n'y mettant que leur instinct de solidarité humaine, soignent ces malades avec patience et douceur.

Et vous vous direz, sans doute, qu'il est temps, puisque la possibilité et l'utilité du traitement moderne sans contrainte ni violence des aliénés sont démontrées par l'expérience, que notre pays entre résolument dans la voie du progrès en cette matière. Il est urgent que s'organisent en Belgique des asiles modernes, soustraits à la rapacité de propriétaires qui voient le côté financier de l'entreprise, non le côté médical et humanitaire. Il est probable que si on proposait d'organiser les prisons en forme d'exploitations livrées à des particuliers, un tolle général se produirait; on craindrait de voir les prisonniers pâtir d'une organisation semblable. Les aliénés, nous semble-t-il, ont droit au moins à autant d'égards que les prisonniers. Il faut que les administrations publiques et charitables prennent en mains la cause du traitement moderne de ces malheureux malades.

Dr Aug. Ley.

Digitized by Google

La Revue de Belgique à Paris.

S. P. Q. P.

Le Sénat nous réservait des surprises. Cette assemblée de gens graves ne ressemble que d'assez loin à celle qui siège au Palais Bourbon. Elle n'est ni agitée des mêmes fièvres, ni travaillée des mêmes intérêts, électoraux et autres. Elle a voulu examiner le pacte conclu avec l'Allemagne, comme le conseil d'administration d'une société anonyme, qui se respecte, examine un contrat commercial. Elle a entendu posséder toutes les informations qui pouvaient lui rendre ce grimoire diplomatique plus intelligible. On a vu les résultats de cette attitude décidée et imprévue, l'embarras où certains personnages officiels ont été mis, les contradictions relevées entre des langages également autorisés, M. Caillaux et M. de Selves sur la sellette, M. Cruppi interloqué, le ministère démissionnaire.

Je ne sais si, en Belgique, la suppression du Sénat a gardé des partisans, mais j'estime qu'après sa courageuse attitude dans l'Affaire (pour ne pas multiplier les souvenirs) et en présence du rôle que cette assemblée délibérante assume encore une fois, le sentiment public, chez vous comme en France, n'admettrait plus un seul instant qu'on sacrifiât les hommes de tête qui siègent là aux impulsifs, dont le trop grand nombre peuple la maison d'en face. Au surplus, pensez que Rome et Venise furent gouvernées par un Sénat et que c'est un Sénat qui a fait, avec le concours de quelques présidents bien choisis, la prospérité américaine. Un Sénat, mais c'est, en quelque sorte, le rouage essentiel d'une république ; la Chambre des députés n'est que la soupape d'échappement ; d'autres diraient : le jouet mécanique. R.

* * *

Un complot ?

Je me trouvais, l'autre soir, au promenoir d'un music-hall parisien. On y jouait, naturellement, une revue. Au final du premier acte, dans un décor impressionnant qui figurait, parmi des ors, des étendards et des lumières, le tombeau de Napoléon aux Invalides, les petites femmes défilèrent lentement, fières, martiales, superbes dans l'éclat des dolmans bigarrés et la somptuosité des

Digitized by Google

maillots éclatants qui dessinaient les mouvements identiques de deux cents jambes nerveuses et disciplinées; la marche de Sambre-et-Meuse, tonnant à l'orchestre, scandait la parade à grand fracas de tambours et de clairons; alors, quand le rideau tomba, puis remonta par trois fois, parmi les acclamations, des voix crièrent, enthousiastes, et répétèrent longuement : « Vive l'Empereur ! » Je n'ai pas osé crier : « Vive la République ! » de peur qu'on m'emmenât au poste, pour cri séditieux.

Ce n'est partout, ouverte ou sournoise, que propagande bonapartiste. On n'aperçoit guère, aux vitrines des libraires, que d'insidieuses études sur le Consulat, l'Empire, l'Empereur, l'Impératrice. Tout s'en mêle : M. Paul Doumer, sénateur, est allé briguer son mandat dans l'île napoléonienne; et, si le capitaine Lux a pu s'évader de la forteresse allemande, c'est parce que ses amis avaient caché dans les livres qu'il recevait des scies, des pièces d'or et des billets de chemin de fer, et ces livres merveilleux, ces volumes libérateurs et patriotiques se trouvent être ceux que M. Frédéric Masson a consacrés au grand Empereur.

Je ne sais si le prince Victor figure parmi les nombreux lecteurs de la *Revue de Belgique*. Peut-être, puisqu'il réside dans cette belle ville de Bruxelles. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, je le supplie respectueusement de réfléchir encore avant de se jeter dans l'aventure. Est-il sort plus heureux que le sien? Je ne connais, pour ma part, aucune destinée plus douce, plus calme, plus mollement sereine et voluptueuse que celle d'un prétendant qui ne prétend plus à rien. Demandez, monseigneur, au duc d'Orléans, votre collègue, ce qu'il en pense. Pourquoi compromettre une vie si pleine de charmes et si dépourvue de risques, puisque vous êtes environné d'honneurs et que vous n'avez ni souci, ni labeur, ni responsabilité?

Aussi bien ne vous laissez pas leurrer par ces cris dans les music-halls, ni par ces livres qui célèbrent votre famille, ni par le concours que vous offrent quelques adolescents, ni par l'indignation vertueuse dont certains journaux « indépendants » accablent le régime républicain. Cela ne suffit point pour restaurer la monarchie française. Et, puisque nous avons dépassé, à peine, l'époque courtoise des vœux, nous vous souhaitons, monseigneur, de vivre longtemps encore dans cette paix adorable et d'applaudir, en bon citoyen — car vous aimez la France — au progrès de notre démocratie républicaine.

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Dans LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (janvier) on lira le début d'une sorte de mystère chrétien de Paul Claudel, une *Lettre inédite*, très curieuse vraiment, d'Arthur Rimbaud. Elle fut écrite treize mois avant qu'il connût Verlaine, un an avant qu'il composât *Le bateau ivre*. — Dans LA REVUE DU TEMPS PRÉSENT, une glose intéressante de V. Giraud sur l'un des petits bréviaires d'Emile Faguet (consacré à La Vieillesse). — Le MERCURE DE FRANCE a donné en deux livraisons (15 décembre-1er janvier) l'étude de M. G. Cohen sur la « Renaissance du Théâtre breton ». Après un historique copieux, appuyé sur toutes les recherches antérieures, on a la sténographie bien vivante de cette représentation organisée par l'abbé Le Bayon, qui a restauré le goût scénique dans un coin du Morbihan et composé des œuvres dignes d'admiration. — Dans LA REVUE HEBDOMADAIRE (30 déc. et 6 janvier) un travail de M. Charles Samaran, qui ramène à ses vraies (et modestes) proportions la figure de d'Artagnan. Encore semble-t-il qu'il y aurait beaucoup à rabattre des bonnes fortunes et des coups d'épée qu'on lui a attribués.— La question marocaine est abondamment traitée dans LA REVUE DES FRANÇAIS (26 décembre), M. Biard d'Aunet s'en occupe dans sa chronique, toujours piquante; le marquis de Segonzac examine la valeur du morceau adjugé à la France Estimation optimiste. Moins optimiste le jugement de M. Maura, de Sir Thomas Barclay et de M. Wilmotte, priés de donner leur avis sur l'accord franco-allemand. — Dans L'INDÉPENDANCE, M. Sorel est toujours abondant. Dans deux articles consacrés à « Trois problèmes » et qui sont le fruit d'une lecture attentive et critique du livre de son ami, M. Daniel Halévy, *Lettres et problèmes*; on note toujours le même procédé discursif, le même développement diffus; des pages sur l'Affaire sont à lire; l'analyse de la triste aventure de Julien Guinon dans l'*Histoire de quatre ans* est le prétexte d'une glose bien personnelle. — Dans le numéro du 1er janvier, un article très admiratif sur *Urbain Gohier*, à propos de la publication de son recueil de discours, *Le Réveil*. — Dans L'ILE SONNANTE on lit avec stupeur des pages où un M. Callet essaie de ressusciter les hérésies physiologiques d'un de ses ancêtres. Les celtomanes ont de quoi s'esbaudir. — Dans les revues belges, signalons un excellent manifeste de la rédaction sous forme de réponse à une enquête des RUBRIQUES NOUVELLES. — Dans LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE,

Digitized by Google

un conte ému et émouvant de M. Mélotte, *La lanterne magique*. — WALLONIA consacre son numéro de décembre à une étude sur les marionnettes liégeoises d'une descriptivité sincère. — On lira dans LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES COLONIALES (décembre) des pages curieuses d'un missionnaire sur la magie chinoise.

* * *

Les livres.

Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent le remarquable article de M. Novicow sur « Le français langue internationale de l'Europe ». Cet article revu et complété paraît en un joli volume chez Sansot, à Paris. On le relira avec intérêt et profit. M. Novicow, qui a déjà publié en faveur de la diffusion du français un volume de valeur inégale, mais d'intentions excellentes, traite, cette fois encore, la matière en sociologue, non en linguiste ou en historien. C'est dire qu'il y aurait beaucoup à critiquer dans son exposé et beaucoup à y ajouter. Les raisons qu'il donne de la supériorité du français ne sont pas toujours, psychologiquement ni philologiquement, les meilleurs qui soient. En revanche, il le défend excellemment contre la ridicule concurrence des langues artificielles, de même qu'il défend excellemment la France contre ses propres enfants, trop enclins à proclamer sa déchéance au profit des Allemands et des Anglo-Saxons. En revanche, il est moins à son aise lorsqu'il s'agit d'expliquer pourquoi tel dialecte (le toscan, le saxon ou le français) constitue une espèce supérieure et, en vertu de la loi darwinienne, triomphe nécessairement de ses congénères. Il y a de cela bien des causes historiques et organiques; j'ai essayé dans un premier article des *Cahiers d'Alsace*, de les faire connaître brièvement pour le français.

Le chapitre IV de l'opuscule de M. Novicow est intitulé : *Les chances du français*. On ne peut trop vivement en approuver les conclusions; avouons toutefois que la documentation en est parcimonieuse, notamment en ce qui concerne les anciens Pays-Bas, la Belgique actuelle et l'Allemagne du XVIII^e^ siècle. Pour la Roumanie, les travaux de MM. P. Eliade et Apostolescu auraient été utilement consultés. Je n'insiste pas sur l'à-propos du dernier chapitre, qui me paraît contestable. Qu'il puisse se constituer « très vite » une fédération de l'Europe et que le français soit désigné pour en devenir la langue auxiliaire, ce sont des possibilités alléchantes, sans doute, mais sans intérêt pour la démonstration qui me tient autant à cœur qu'à M. Novicow. M. W.

* * *

Nous avons déjà signalé plusieurs travaux de M. le baron Seillière, et notamment la vaste enquête en quatre volumes sur cette sorte de maladie morale et sociale, qu'il plaît au distingué critique d'appeler l'impérialisme. Ce qu'il entend au juste par là, j'ai essayé de l'expliquer ici même

Digitized by Google

sans dissimuler les côtés un peu vagues et fluctuants de sa thèse. Dans une *Introduction à la philosophie de l'Impérialisme* qu'il vient de publier (chez Alcan) et dans ses *Mystiques du néo-romantisme* (chez Plon), où il étudie plus en détail quelques problèmes de ce temps, M. Seillière revient à la charge, s'essaie à un classement plus rigoureux, précise son diagnostic dans une certaine mesure. Je n'ose dire qu'il réduise aussi son champ d'observation. En effet, il y a dans ces recueils d'articles, d'ailleurs bien groupés et coordonnés, un aliment d'intérêt pour des spécialistes bien divers. Le sociologue pur, le physiologiste, l'anatomiste, l'embryogéniste, si même ils n'y apprennent pas grand'chose dans les chapitres les concernant, reconnaîtront que l'auteur a su résumer avec un grand tact des thèses et même des synthèses considérables avec lesquelles ils sont familiarisés. En revanche, les littérateurs y trouveront à s'instruire et aussi à discuter. Mais on ne voit pas toujours ce que l'impérialisme vient y faire, à moins d'admettre complaisamment une extension outrée de l'acception qu'on assigne à ce terme (1), ou, si vous voulez, aux tendances qu'il résume. Le mystique, le réaliste brutal, le romantique débridé, le socialiste inorganique, le nietzschéen et jusqu'au héros de *Chantecler* sont englobés dans la même définition, pour autant que l'instinct de défensive et de propulsion individuelle (ou même collective à la Gobineau ou à la Chamberlain) apparaisse en eux et prenne des proportions incompatibles avec la discipline sociale, qui classe, coordonne et normalise tout et tous.

N'insistons pas, d'ailleurs, sur les inconvénients d'une telle généralisation. Reconnaissons plutôt qu'ils sont généreusement compensés par le charme d'observations souvent suggestives et topiques, par une connaissance très étendue et très nuancée des littératures étrangères, dans lesquelles M. Seillière a l'air de s'orienter avec une réelle aisance, par une information qui s'étend à plusieurs disciplines. Souvent j'ai pensé à Villemain, particulièrement à son *XVIII^e siècle*, si ingénieux, si varié de points de vue, aujourd'hui si injustement oublié, en lisant *L'Introduction* du distingué collaborateur des *Débats* et de la *Revue des Français*. M. W.

* * *

Petit musée de la conversation (Paris, Mercure de France). C'est utile comme le *Conseiller épistolaire* ou le *Trésor des Amants*, et c'est bien plus amusant à lire. C'est un recueil de lieux communs relatifs à toutes les circonstances ordinaires de la vie et à tous les ordres non moins ordinaires de chose. Les auteurs, MM. Félix Castigat et Victor Ridendo (*sic*), ont

(1) M. Seillière me paraît se tirer un peu vite d'affaire, lorsqu'il dit (*Néo-romantiques*, p. II) qu'il adopte ce terme, parce qu'il « évoque aujourd'hui tout un ensemble de représentations auxiliaires susceptibles d'en faciliter la complète intelligence ». Au contraire, j'étais porté à croire que depuis Beaconsfield, Seeley, sir Charles Dilke, etc., le mot avait une valeur précise, purement politique et spécialement anglaise.

Digitized by Google

pris la peine de citer leurs sources. Ils ont expliqué et justifié leur dessein dans une préface qui dénote en eux des pince-sans-rire d'excellent aloi. Ils y disent, au reste, des choses très justes et trop souvent méconnues, et notamment que la conversation courante vit d'un très petit nombre de mots et d'idées, répétés à l'infini sous des formes qui changent faiblement d'une personne à l'autre. Ce sont ces variantes qu'ils ont notées avec un soin louable, elles aideront à meubler très simplement (style Malines) l'indigence de beaucoup d'esprits honnêtes et moyens. Les lieux communs ne sont-ils pas le pain et le sel de la vie sociale, en tant qu'elle se traduit par des échanges verbaux entre les hommes? On lira, non sans se dérider, l'éloge de cette forme peu originale du discours, suivi de l'éloge du livre lui-même ; les auteurs ont même pris l'excellente précaution de spécifier le prix académique qu'ils brûlaient de se voir attribuer.

*
* *

Notre ami et collaborateur, M. Louis Delattre, a réuni en volumes sept nouvelles, dont une, et la plus délicatement émue peut-être, a été publiée ici. Nos lecteurs n'ont pas oublié *Le Réveillon de M. Piquet*. Ils le retrouveront sous la même couverture que *Le parfum des Buis*, qui donne son titre au recueil (Association des Ecrivains belges). Il y a quelques mois, sous le titre de *Le jardin du docteur* (Rossel, éditeur), M. Delattre avait réuni les délicieuses chroniques, instructives et familières, où il donne des consultations sur les produits végétaux de notre alimentation. Jamais, même au temps de Delille, on n'a parlé si éloquemment de la tomate, la groseille, etc. Et puisque nous sommes occupés à signaler des livres de compatriotes wallons, profitons du moment pour réparer quelques omissions, qui sont presque des injustices, qui le seraient si elles étaient volontaires.

C'est d'abord *Antigone victorieuse* (Paris, Sansot), du bon Tournaisien José Hennebicq. Ce Tournaisien a beaucoup voyagé. L'Orient, même l'extrême-Orient lui sont familiers. Il a rapporté de ses pérégrinations tout un stock de lumineuses visions, d'images précises; mais il avait emporté avec lui une sensibilité prompte à s'émouvoir, des souvenirs précis d'une enfance pieuse et tendre (voyez p. 31 et suiv.) et de tout cela il naît un mélange qui ne peut nous laisser indifférents. Bien autre est le sentiment qui dicte à M. Stiernet de nouveaux récits villageois (à rapprocher de ceux de Krains, Delattre, Garnir, etc.). *Haute plaine* nous intéresse par un dramatisme sobre et précis, par le don de la vie, par cet optimisme, qui n'exclut pas les poussées amères dont la maturité nous gratifie, quels que soient nos nerfs et nos opinions (Association des écrivains belges). Puis voici encore des nouvelles de Wallonie, celles-ci d'un accent un peu différent, *Chrysalides*, par M. Ferdinand Bouché (Bruxelles, Lamertin). Moins harmoniques, moins polies de forme et condensées de développement, ces nou-

Digitized by Google

velles ne manquent ni de saine poésie, ni de couleur locale, ni d'esprit inventif. La tradition populaire y a sa part, et on note avec plaisir que l'auteur prête une oreille complaisante à nos vieux *Tâv'lais* wallons. M. Henri Davignon ne dédaigne pas les impressions de nature; mais ce n'est pas ce qui le sollicite le plus. Romancier mondain, il est et entend rester. Ne nous trompons donc pas à ce titre de son nouveau livre, *L'Ardennaise* (Paris, Plon); il s'agit, là-dedans, d'une classe superposée aux vrais fils de race ou, même s'ils appartiennent à celle-ci, d'êtres que leur première éducation, leur curiosité de cosmopolites, le conventionnel de leurs façons apprises et de leur langage soustraient aux vertus et aux agissements normaux de leurs compatriotes. Pourtant même dans cette histoire plutôt banale l'auteur a entouré de soins le décor patrial, et si *Une rose d'octobre* et *L'eau complice* n'ont plus rien des séductions de terroir, c'est avec un réel plaisir que les lecteurs wallons entendront conter l'histoire de Simon et de Pliska. Là vraiment M. Davignon a été heureusement inspiré. Le cadre et les types sont de ceux qui ont dû se fixer sur sa rétine et parler à sa sensibilité.

Enfin faut-il rattacher à cette kyrielle de livres plus ou moins wallons, un volume qui a eu, il y a déjà quelques mois, un gros succès de presse. Il est de M. Léonard et intitulé :

Le Triomphe de l'homme (Bruxelles, Lamberty). De même que M. Davignon est un sage et prudent disciple de MM. Bourget et Prévost, de même M. Léonard nous fait penser à Wells, peut-être à Cyril-Berger et à d'autres encore. Ce n'est pas à dire que ses « anticipations » soient conformes à celles de ses modèles, réels ou hypothétiques. Là où les auteurs de *La merveilleuse aventure* croient au triomphe des aristocrates, M. Léonard affirme leur destruction ; tandis que Wells exprime l'espoir d'une prédominance universelle de notre langue, M. Léonard traduit en un fort bon français le charabias, idiste ou espérantiste, qu'il s'imagine devoir triompher, grâce à une nouvelle invasion des barbares sans doute (mais desquels?) Il n'importe, la fantaisie étant libre, lorsqu'on nous transporte un siècle ou deux en avant. Mais il faut encore que l'on sache soutenir sa mise, communiquer, sinon l'illusion dont on se donne le spectacle à soi-même, du moins le minimum de vraisemblance avec lequel les plus étonnantes fictions nous rebutent. Et à cela il n'est pas niable que M. Léonard a réussi au delà de la mesure ordinaire.

* * *

Sous ce titre : *Napoléon Ier et le Monopole universitaire*, M. Aulard, professeur à l'Université de Paris, vient de publier (chez Colin, in-12) un volume qui répond évidemment aux préoccupations de l'heure présente, mais qui n'est pourtant à aucun degré une œuvre de polémique. C'est en historien qu'il a étudié, surtout au point de vue du monopole, les origines

Digitized by Google

et le fonctionnement de l'Université impériale. Il lui a semblé que partisans et adversaires du monopole, à en juger par leurs écrits et par leurs discours, ne se faisaient qu'une idée confuse ou même inexacte de ce qu'il a été : « Je voudrais, dit-il, dissiper les confusions, rectifier les inexactitudes par un aperçu historique impartial, que les lecteurs de tout sentiment, hostiles ou favorables à ce qu'on appelle le principe de la liberté d'enseignement, hostiles ou favorables à ce qu'on appelle le droit éminent de l'État à enseigner et à enseigner seul, je voudrais que tous ces lecteurs eussent à la fois profit et sécurité à lire mon récit, qu'ils y trouvassent des faits authentiques et significatifs pour contrôler leur opinion ou pour s'en former une ».

Quoique les faits que raconte M. Aulard soient vieux d'un siècle, ils semblent d'hier, car les passions, les idées d'alors sont celles d'aujourd'hui, aussi vives et s'exprimant presque dans les mêmes termes. On y voit aussi un Napoléon nouveau, ou plutôt inconnu, à demi trahi par Fontanes et sorte de dupe volontaire, faisant paraître, lui, si terrible parfois, une débonnaireté inattendue. Quant au monopole de l'enseignement, ce livre en donne, par les faits même, la définition historique : ce fut surtout une surveillance étroite de l'enseignement privé et une fiscalité bientôt odieuse.

* * *

Livres sur la Suède.

M. André Belessort vient de publier, sous ce titre : *La Suède*, un livre qui est actuel. Depuis l'institution des prix Nobel, c'est l'autre moitié de l'ancien royaume d'Oscar qui est rentrée dans l'ombre d'où l'avaient sortie les œuvres géniales d'Ibsen et de Björnstierne Björnson (1), et c'est la terre de Tégner qui a repris l'avantage. Est-ce injustice ou non ? Bien malin sera celui qui le dira. En tout cas on est attentif à tout ce qui nous vient de Stockholm et d'Upsal, on parle couramment du Varenland on de la Dalécarlie, comme on ferait des Vosges ou de la Bretagne ; mieux que cela, on y va voir, même au cœur de l'hiver, et voici que l'astre de Selma Lagerloef se lève à notre horizon.

Or, M. Belessort est incontestablement le Français qui a le plus dépensé d'énergie et de talent pour vulgariser les noms et les écrits de l'auteur des *Liens invisibles*. Lui-même a traduit ce dernier livre et publié deux longues études qu'on retrouvera dans le volume annoncé ici. Il a cru devoir y joindre d'intéressantes pages sur Almqvist, ce romantique

(1) Signalons pourtant un livre de voyage, qui vient d'être publié chez nous, *Quatre semaines en Norvège*, par Eug. Verhoost (Bruxelles, Soc. belge de librairie) C'est un récit sans prétention, écrit d excellente humeur, d'une plume alerte et aisée ; sous ses allures insouciantes, il renferme des indications précises et variées, dont plus d'un voyageur pourra faire son profit.

Digitized by Google

forcené, dont la gloire est restée bien locale. Mais pourquoi, adoptant un titre aussi général, s'est-il abstenu — ou à peu près — de nous parler de Heidenstam, de Strindberg, de Snoïlsky, voire d'Ellen Key, etc.? Pourquoi négliger l'art si adéquat de Larsson, etc.? Pourquoi aussi dans un chapitre très attachant sur la *Suède religieuse*, ne rien nous dire du « mouvement d'Upsal », dont l'influence a été si déterminante là-bas? Pourquoi, enfin, sauf par échappées, s'abstraire des aspects politiques et sociaux? En fait, c'est moins une synthèse qu'une suite d'analyses bien faites, marquées au coin de l'impressionnisme, que M. Belessort nous offre dans son volume; on y trouvera aussi, dans les premiers chapitres, les impressions d'un voyageur attentif et avisé, qui a beaucoup vu et semble avoir bien vu.

La maison Perrin, qui édite cet ouvrage, a donné jusqu'ici trois volumes de traduction de Selma Lagerloef, d'abord ces *Liens invisibles* qui étaient, par la brièveté et la perfection des récits, d'un choix excellent pour introduire l'autoresse dans le grand courant européen, puis le *Livre des Légendes*, sélection non moins habile et heureuse, enfin *Le vieux manoir*, troisième recueil, dont on trouvera peut-être qu'il n'offre pas autant de variété. Il est vrai qu'on y lira un délicieux conte de Noël, qui, à vrai dire, ne vaut pas celui renfermé dans le *Livre des Légendes*. En conclusion, il nous semble qu'on pourrait maintenant aborder les ouvrages de longue haleine. Déjà M. J. de Cussange nous en a donné un, et la suite en est attendue avec une réelle impatience.

* * *

Le grand roman historique qui a fondé la réputation de A. Conan Doyle vient d'être traduit par M. A. Savine (Paris, Stock). C'est une histoire mêlée de réalité et de fantaisie, qui fait étonnamment penser aux *Trois Mousquetaires* et à leurs suites. Les événements se passent sous le successeur de Charles II, dont le héros *Monmouth* est le fils naturel. Le premier récit, intitulé *Les Recrues de Monmouth*, est animé d'une verve étonnante.

Le Capitaine Micah Clarke est la suite des *Recrues de Monmouth*. Toute la fanfare guerrière y sonne bruyamment, et l'écrivain y témoigne d'une connaissance remarquable de l'époque à laquelle il nous invite à nous reporter. Enfin, *La Bataille de Sedgemoor* est le dernier de la triologie des aventures de Micah Clarke. Le lecteur y assiste avec un intérêt passionné à la fin du soulèvement de Monmouth et de ses partisans contre Jacques II. Jamais la plume de Conan Doyle ne fut plus alerte et ses personnages animés d'un souffle de vie plus vrai.

Les *Derniers Mystères et Aventures* d'A. Conan Doyle, que publie l'éditeur Stock en une excellente traduction d'Albert Savine, sont un

Digitized by Google

nouveau recueil de récits tantôt fantastiques et tantôt scientifiques du célèbre écrivain. On remarquera surtout l'*Expérience du grand Kéniplatz*, et l'*Enchanteresse*.

* * *

En même temps qu'un autre volume, dont nous reparlerons, et qui est consacré à la *Philosophie du nationaliste* (parmi les questions abordées, il en est qui préoccupent d'autres publicistes du temps présent), l'éditeur Grasset publiait une curieuse *Philosophie syndicaliste* du même auteur, M. Georges Guy-Grand. Déjà il a été question ici de M. Sorel et de ses livres puissants et troublants, malgré leur allure désordonnée et leur logique vacillante, M. G. Guy-Grand s'est attaché à en pénétrer l'essence, à nous la traduire en termes clairs et précis. Sa conclusion, c'est que le syndicalisme ne peut satisfaire aux plus hautes exigences des esprits de ce temps.

Écrite avec cette impartialité et même cette sympathie que l'on s'est plu à reconnaître dans le premier volume de M. Georges Guy-Grand (*Le Procès de la Démocratie*, Armand Colin, éditeur), *la Philosophie syndicaliste* ne peut manquer de s'imposer à l'attention de l'opinion cultivée. Un appendice, *Nietzsche et Proudhon*, inspiré par les deux livres récents d'Édouard Droz et de Daniel Halévy, incarne dans un saisissant parallèle les deux conceptions de la culture et de la vie sociale qui se partagent les sensibilités et les intelligences d'aujourd'hui.

Et puisque nous parlons ici des théoriciens du syndicalisme et de ses critiques, signalons, tardivement, un très curieux livre paru également chez Colin, *Syndicat et services publics*, de M. Leroy. L'actualité en fut brûlante il y a un an, lors des terribles grèves qui menacèrent la prospérité économique de la France. Mais l'œuvre est assez solide pour garder, en ce moment d'accalmie, un solide intérêt. M. Maxime Leroy montre la contradiction entre la législation en vigueur et les revendications syndicalistes. Les nouveaux projets de la Chambre et du Gouvernement satisferont-ils le monde ouvrier? L'auteur, qui ne le croit guère, a cherché les raisons de cette opposition.

Le mouvement syndical s'étend aux fonctionnaires, et les récents événements ont montré toute sa gravité. Personne ne peut le regarder avec indifférence. Il faut chercher dans l'ouvrage de M. Leroy pourquoi les fonctionnaires se syndiquent, pourquoi ils ne se contentent pas de l'association professionnelle, pourquoi ils font grève. Mais quelles formes nouvelles préparent tous ces mouvements « confus et diffus » ? Faut-il en craindre les effets ou en faciliter le développement? Que propose le parlement pour dénouer le conflit? Voilà ce que l'auteur cherche, avec une documentation sûre et un grand souci d'objectivité.

Digitized by Google

Monsieur le Ministre de la Justice

ET

L'EXCEPTION DE JEU

Chacun sait, ou, du moins, nous nous le figurons, en quoi consiste ce moyen de défense en justice contre un procès en paiement; mais moins nombreux sont ceux qui connaissent l'évolution qu'il a subie et comment, institué à l'encontre des joueurs aux dés ou aux cartes et des parieurs, il a fini par pénétrer dans le domaine commercial et y devenir une prime à la mauvaise foi et à la malhonnêteté, d'où de véhémentes protestations de la part des gens d'affaires honorables et une tentative de réforme de la part de M. Carton de Wiart, ministre de la justice, dont nous examinerons le projet de loi, tout récemment déposé à la Chambre des représentants.

* * *

Jeu et pari sont, de leur nature, inutiles, nuisibles, voire même désastreux, avaient, avec infiniment de raison, estimé les auteurs du Code civil; aussi, en l'article 1965 de celui-ci, avaient-ils inscrit que les salles d'audience des tribunaux leur seraient fermées; la seule concession tolérée consistait à admettre les paris à l'occasion d'exercices de corps, de courses à pied ou de courses à cheval et encore n'étaient-ils reconnus qu'à la condition d'être modérés. Il n'était permis, ni de ratifier les dettes de jeu, ni de les régler à l'aide de reconnaissances ou de lettres de change, ni de les garantir par gage.

Digitized by Google

Inexistante, une dette valable ne pouvait venir, à aucun moment, au monde. Seul le paiement en espèces, qui avait été effectué par le perdant, n'était pas récupérable.

Nul ne songeait à redire à d'aussi sages mesures.

Mais la passion du jeu est, comme toutes les passions, tenace et cherche tous les moyens de se satisfaire et ne voilà-t-il point que des paris s'établirent sur les cours des fonds publics, obligations et actions.

Que l'on annulât le résultat de pareilles combinaisons, nul n'y eut contredit. Mais des gens allèrent chez les courtiers et les agents de change et donnèrent des ordres d'achat et de vente à terme. Quand ils gagnaient, ils touchaient le produit de leurs opérations; perdant, il en est qui invoquèrent l'exception de jeu. On en vit allant, en même temps, palper là où ils gagnaient, et exciper de jeu là où ils avaient perdu.

Il se présenta même des agents de change et des courtiers, plus indélicats encore que malchanceux, qui opposèrent l'exception aux collègues avec lesquels ils avaient traité.

* * *

Des conflits surgirent donc et appel fut fait à l'intervention de la justice.

Assez inexpérimentés, les tribunaux civils inclinèrent pourtant à admettre l'exception au profit des particuliers attraits devant eux; il leur arriva de fournir des témoignages trop manifestes de leur ignorance en la matière. Ainsi, nous avons souvenir d'un procès en lequel était poursuivi le paiement du solde débiteur d'un compte établi à la suite d'une série de reports successifs; en vue de démontrer que le client, qui n'avait opéré par quinzaine que sur valeurs dont le total ne se montait chaque fois qu'à une centaine de mille francs, avait spéculé sur un chiffre considérable, le tribunal avait additionné l'import des valeurs inscrit dans chacun des bor-

Digitized by Google

dereaux de quinzaine et était arrivé à un total de *deux millions;* cette totalisation constituait une absolue erreur.

Par contre, l'exception de jeu rencontra mauvais accueil aux tribunaux de commerce ; s'inspirant, sans doute, de la disposition espagnole : « Qu'il reste obligé, celui qui a voulu s'obliger », reproduite par notre ami Sam Wiener, en exergue, sur la couverture de son vigoureux ouvrage contre l'exception de jeu, leur loyauté était choquée. Quant aux cours d'appel, elles s'arrêtèrent à un groupe de présomptions assez périlleuses et tirées : « de la qualité des parties, de l'importance relative de la transaction, de la nature des titres ou marchandises faisant l'objet du contrat, des clauses de liquidation, de l'exécution donnée à des contrats ultérieurs [1] ».

Composées de magistrats civils, les cours témoignèrent une faveur de plus en plus grande à l'exception de jeu, allant jusqu'à l'admettre entre agents et courtiers, alors que ceux-ci ne sont que des intermédiaires et que leurs opérations ne doivent concerner que leurs clients.

* * *

Les protestations du commerce grandirent; ce furent, et pétitions, et décisions des congrès et des chambres de commerce réclamant la suppression de l'exception de jeu.

Y avait-il des personnages qui commettaient « des actes répréhensibles en abusant de l'ignorance ou de la passion des gens », la Chambre de commerce d'Anvers suggérait des mesures répressives contre les coupables.

De son côté, une commission mixte, instituée à Anvers pour l'étude de la question de jeu, suggérait, par la plume de son rapporteur, M. A. Dupont, l'adoption d'une disposition pénale atteignant « quiconque aura habituellement abusé

[1] Exposé des motifs du projet de M. Carton de Wiart.

Digitized by Google

des besoins, des faiblesses ou des passions d'autrui, en concluant des opérations fictives sur fonds publics ou marchandises ».

Quant aux marchés à terme sur marchandises ou valeurs mobilières, bourses de commerce, agents de change et courtiers demandaient avec insistance qu'ils fussent mis à l'abri des atteintes de l'exception de jeu, qui n'avait pas été instituée à leur sujet.

* * *

De tout temps, nous avons été l'adversaire déterminé de l'extension qui avait été faite de cette exception à ces marchés.

Aussi applaudîmes-nous chaudement M. Henry Carton de Wiart, lorsque, dans une conférence donnée dans la grande salle de la Chambre de commerce, le 8 mai 1911, il déclara que le malaise provoqué par l'exception de jeu réclamait impérieusement un remède, que seule une loi l'apporterait, que la machine législative était lente à déclancher, mais que, sous la longue poussée qui s'était accomplie, le déclanchement était proche, et que les parlementaires favorables à la réforme devaient s'entendre.

L'entente, cordiale à cet égard, s'était, séance tenante, conclue entre M. Carton et M. Wiener ; nous nous y fussions certainement joint, n'était que notre simple qualité de suppléant nous en empêchât. Nous attendions donc avec confiance la venue d'un projet de loi. Quand M. Henry Carton de Wiart fut appelé au ministère de la justice, notre espoir augmenta.

Le projet de loi est venu. En ayant la bonne grâce, dans l'exposé des motifs, de nous citer, le sénateur Wiener et moi, parmi les auteurs de la légitime revendication formulée à l'encontre de l'exception de jeu, M. le ministre nous a spécialement, nous paraît-il, convié à examiner son projet et à

Digitized by Google

formuler notre avis à son sujet ; ce serait manquer de courtoisie que de ne pas accéder à une invitation aussi aimable.

* * *

L'affabilité s'accorde avec la sincérité. Après un examen très attentif, nous nous garderons d'employer la formule un peu usée : *loi de façade*. Non, le projet nous apparaît, en général, sous les formes d'une loi restrictive de la capacité civile, plutôt hostile au marché à terme et défavorable au commerce et à l'industrie.

La préoccupation principale de son auteur a l'air, si l'on lit soigneusement l'exposé des motifs, d'avoir été de porter secours au non-commerçant qu'il *importe de protéger contre ses entraînements*.

Est-ce là ce que le commerce, l'industrie et leurs bourses réclamaient à cor et à cri depuis 1875 ? Les non-commerçants ont-ils besoin d'une protection complémentaire ? Les fils de famille ne sont-ils pas garantis contre leurs prodigalités par la mise sous conseil judiciaire ? Faut-il, pour réprimer leurs écarts, gêner et entraver les opérations de bourse effectives ? S'il se produit des méfaits de la part des démarcheurs, la disposition pénale, que préconise la commission mixte d'Anvers, ne serait-elle pas préférable ? Non, ce que les agents et courtiers ont sollicité, ce n'est pas une faveur au profit des incapables et des imprudents ; c'est une loi défensive contre les malhonnêtes gens qui les dupent et les trompent, c'est une mesure législative qui mette fin au malaise engendré par l'exception de jeu.

* * *

Partout où il est des négociants, ayant le souci et le besoin de faire fructifier leurs capitaux, ceux-ci ont tôt fait de connaître les divers commerces et, s'ils traitent principalement d'un genre d'affaire, ils ont vite vérifié s'il n'y a pas avant

Digitized by Google

tage pour eux à faire usage de leurs fonds en quelqu'autres produits.

Si M. le ministre s'était renseigné à Anvers, il eut été complètement et promptement édifié sur la variété des négoces auxquels s'adonnent tous les commerçants.

Le projet les catalogue et les parque; à peine de nullité, il leur est interdit de traiter à l'égard de marchandises, denrées ou valeurs mobilières autres que celles faisant l'objet de leur profession habituelle ou s'y rattachant.

S'y rattachant : des idées originales naissent à la lecture de ces mots; est-ce que le café se rattache au sucre, l'un, dans une tasse, s'associant à l'autre?

Puis, toutes les difficultés qui sont nées, en procédure, à l'occasion de la compétence, vont-elles surgir au regard du genre de commerce en lequel le négociant sera classé?

Pour être réputé commerçant, suffira-t-il de payer patente?

A l'aide de plusieurs patentes, sera-t-il loisible d'opérer sur autant de denrées que l'on sera de fois patenté?

* * *

En fait de valeurs mobilières, la généralité des citoyens sera frappée d'amoindrissement de capacité; car le non-commerçant et même le commerçant qui s'aventurera en dehors de la cloison étanche que forme sa profession habituelle, sont censés *ignorer cet ensemble de faits, qui font du marché à terme un acte raisonné, ou contrat de prévision!*

La prohibition relative au marché à terme n'est levée qu'autant que couverture aura été fournie en espèces ou en valeur mobilière et sa dation constatée par écrit.

Celui qui offrirait caution personnelle ou hypothèque restera inapte. Quelque déférence que nous désirions manifester à M. le ministre, nous avouons rester impuissant à concevoir

Digitized by Google

les motifs de la différence et nous regrettons que l'exposé des motifs soit demeuré muet sur ce point.

* * *

La couverture doit être déposée à l'instant où l'ordre est donné ou tout au moins avant ; remise après, elle serait récupérable par le client et l'agent ou courtier ne pourrait se payer à l'aide de ce qui lui aurait été donné ultérieurement.

Est-il de l'intérêt du client qu'il en soit ainsi ? Ce dernier, s'il juge que le titre qui a baissé et, à l'égard duquel il conçoit des espérances de reprise, est destitué de la faculté d'apporter un supplément de garantie. Au cas où ces prévisions de relèvement de cours seront fondées, l'agent aura intérêt à exécuter le client momentanément incapable de lever complètement les valeurs, objet de son ordre ; quant à l'infortuné client, il assistera, impuissant, à l'exécution et peut-être à sa ruine.

* * *

Nous ne voudrions pas douter de l'excellence des intentions de M. le ministre.

Mais, combien elles sont loin de réaliser les espérances et les vœux si vivement et si souvent exprimés.

Il nous revient qu'un groupement de commerçants d'Anvers a été à ce point déçu par le projet qu'il aurait décidé de s'abstenir de s'en occuper. Est-ce vrai ? On nous le confirme.

La seule amélioration est la suppression de l'exception de jeu entre commerçants ou au profit d'un commerçant ayant traité à l'égard de denrées ou marchandises, faisant l'objet de sa profession.

La réforme est mince ; nous en attendions une autre répondant aux légitimes réclamations du commerce et de l'industrie et à ses loyales aspirations.

Digitized by Google

Notre examen n'a cessé de demeurer courtois; mais notre déception, nous ne saurions le cacher, est malheureusement vive et grande.

* * *

M. le ministre pourrait nous objecter : « La critique, en matière d'exception de jeu, comme en toute autre, est aisée; avez-vous mieux à proposer ? »

A l'égard des valeurs mobilières, nous répondrons de suite et catégoriquement : « Oui, il suffira de décréter que seront intangibles par l'exception de jeu, tous marchés à terme qui auront été réglés par la voie du comité de liquidation de la Bourse. »

Voici l'exposé des motifs qui justifierait cette disposition.

Le jeu est un contrat aléatoire; comme tout contrat, il n'existe que moyennant que l'agent de change et le client aient eu, l'un et l'autre, l'intention de jouer sous les apparences d'un marché à terme fictif, ne donnant lieu à aucune délivrance de titre, à aucun paiement de prix, mais seulement à un règlement de différence. Si le vendeur, au moment du contrat, a eu la volonté de faire un marché sérieux, il n'existera pas de jeu.

Comment établir cette intention?

La législation française s'est montrée très simpliciste : elle déclare qu'il n'y aura jeu qu'autant que les parties aient expressément convenu, au moment de l'ordre, de ce qu'elles veulent jouer.

Pareille expression de volonté sera rare.

Mais quelle meilleure preuve de l'intention d'avoir entendu faire œuvre sérieuse, que l'exécution du marché? Comment serait-il possible d'alléguer qu'un contractant n'a pas été animé de l'intention de contracter sérieusement, alors qu'il rapportera la justification de ce qu'il a effectivement exécuté le marché?

Digitized by Google

Or, tous les marchés à terme qui passent par le comité de liquidation de la Bourse, donnent lieu à livraison de titres et à paiements effectifs.

Le fonctionnement de cet organisme a été excellemment décrit par un jugement du tribunal de commerce d'Anvers, confirmé par arrêt de la Cour d'appel de Bruxelles en date du 1er juillet 1910 (voir *Moniteur des intérêts matériels*, 1910, n° 116, p. 3243).

*
* *

Après avoir lu et relu le projet de loi et l'exposé des motifs déposés par le ministre M. Carton de Wiart, il nous vient une dernière réflexion ; un article y manque : c'est celui qui prescrirait d'inscrire sur les portes des agents de change, des courtiers et au fronton des bourses de commerce, en énormes caractères, cet avertissement lapidaire :

ATTENTION !

Entrée interdite aux non-commerçants et aux commerçants non professionnels en valeurs mobilières et non pourvus d'espèces et de valeurs mobilières, à remettre en gage.

Peut-être faut-il attribuer cette lacune à un scrupule provoqué par l'appréhension, d'ailleurs justifiée, de faire fuir non seulement l'avant-dernier, mais même le dernier client.

Et maintenant, s'il arrivait que les agents de change et les courtiers ne fussent pas satisfaits, qu'ils cherchent un dérivatif à leur contrariété, en se préparant à payer le montant de leur patente et de leurs contributions pour 1912.

HUBERT BRUNARD.

Digitized by Google

LE VOLEUR D'INTELLIGENCE

Je venais d'être reçu licencié ès lettres. Cela n'a en soi rien d'extraordinaire et beaucoup d'autres avaient ce jour-là reçu le même titre avec, comme dit le parchemin, « toutes les prérogatives qui y sont attachées ». Mais un phénomène étrange s'était produit pendant mon examen et j'en rêvais ce soir-là sous les ombrages du Luxembourg quand je m'entendis soudain interpeller. « Eh bien! nous allons pouvoir nous reposer maintenant! » C'était un des appariteurs de la Faculté qui me parlait, un bon gros garçon intelligent et instruit avec qui j'avais plaisir à bavarder après les cours. « Ça a bien marché, me dit-il. Comment diable avez-vous fait pour décrocher un 18 de grec? — C'est justement ce qui me préoccupe, lui dis-je. J'avais là sous les yeux un passage empli de mots techniques et que, certainement, dix minutes auparavant j'aurais juré ignorer — tenez, que j'ignore à cette minute même ; et voilà qu'au moment d'expliquer, le sens précis de ces mots-là me venait à l'esprit. Ce qui s'est passé alors demeure pour moi un mystère. » Lui, ne m'écoutait déjà plus; il restait, sur place, tout bouleversé ». Oui, c'est bien cela, murmurait-il... jamais je n'aurais pensé... En novembre dernier. Rebouret m'avait dit la même chose... et c'est toujours dans la salle 3... Ce ne peut être que l'esprit de Jarpy, encore épars dans la salle. — De Jarpy? lui dis-je. « Je connaissais ce nom pour l'avoir entendu prononcer avec respect par le professeur de littérature grecque comme le nom de l'élève le plus brillant qui eût jamais suivi ses conférences. Subitement, d'ailleurs, Jarpy avait cessé, depuis plusieurs années, de fréquenter la Sorbonne; on disait qu'il était devenu fou. « Oui, répétait-il, maintenant plus calme, ce ne peut être que Jarpy. » Puis, après un silence: « Ecoutez, me dit-il, je n'ai jamais raconté cette histoire, mais je ne peux pas la tenir secrète plus longtemps. D'ailleurs, l'autre, le criminel, celui qui m'a tout

Digitized by Google

rapporté est certainement mort. » Il me fit asseoir sur une banc et, pendant que la nuit tombait, il me raconta ce qui suit :

« Au temps où Jarpy était boursier d'agrégation à la Sorbonne — ou, plus exactement, au temps où il commençait sa première année de bourse — il avait pour ami un étudiant étrange et d'aspect maladif qui, au mois de juillet précédent, avait échoué à la licence avec un zéro de grec. Nous n'avions pourtant pas été durs, à cette session-là. Cet étudiant, qui avait plus souvent sous le bras des livres d'hypnotisme que de grammaire se livrait, me disait-on, à des expériences fréquentes sur ses camarades; il les endormait, les suggestionnait; et l'on racontait même qu'une fois, à la suite d'un pari, il fit — rien qu'en le regardant — demeurer court M. le Doyen lui-même au milieu d'un de ses cours publics... Enfin, toujours est-il que M. le Doyen n'arrêta court ce jour-là et que Soudeilles était un bougre qui avait le mauvais œil. Aussi, quand je le vis se lier avec ce pauvre petit Jarpy qui, lorsqu'il ne s'agissait pas de grec, n'avait pas plus d'énergie qu'un poulet malade, je me suis dit : « Ça m'étonnerait bien si ce sacripant de Soudeilles ne manigance pas un tour de sa façon. » Et, malheureusement, quand il me trotte des pressentiments pareils dans la tête, il est bien sûr qu'ils se réaliseront. »

« Enfin, voici ce qui arriva, en novembre, le matin de l'oral de la licence. Soudeilles, à qui Jarpy s'était en vain efforcé d'inculquer la science du grec, vient le trouver dans sa chambre et joue la grande scène du désespoir : « Je vais encore rester sur le carreau cette fois-ci et tu le sais aussi bien que moi. Ah! si seulement je pouvais pour une heure acquérir toutes tes connaissances... Tu peux être certain, répond ce brave petit bêta de Jarpy, que s'il m'était permis de te communiquer tout le grec que je sais... — Ah! oui, tu dis cela parce que tu penses que ce n'est pas possible mais si ça l'était? » Alors, voilà mon Jarpy qui se dépense en protestations véhémentes et qui se persuade à lui-même qu'il serait prêt à tout pour assurer le succès de son ami. C'était là que Soudeilles l'attendait : « Alors, bien vrai, lui dit-il avec son sourire glacé, tu ne demanderait pas mieux que de me prêter ton intelligence jusqu'à cette après-midi? — Mais certainement, certainement, affirme encore cet excellent cœur de Jarpy. — Eh bien! c'est entendu, assieds-toi là et ne résiste pas; je vais te l'emprunter, ton intelligence. » Il parlait maintenant tout à fait sérieusement et Jarpy s'en rendit bien compte, mais il avait en Soudeilles une confiance tellement aveugle qu'il ne ressentit pas une minute d'émotion. La chose lui parut même fort

Digitized by Google

plaisante : « Laisse-moi seulement, dit-il en riant, prévenir les importuns de ce qui me sera advenu. » Et, sur une pancarte, il écrivit : « Prière de ne pas me déranger, j'ai prêté mon intelligence » et, lui-même, il alla accrocher l'avis, en dehors, au bouton de la porte ; puis il revint s'asseoir dans son fauteuil, mit ses mains dans celles de Soudeilles et, placidement, il s'abandonna à l'influence du médium.

Vous avez peut-être vu dans les laboratoires des grenouilles décérébrées. Et bien! le pauvre Jarpy, une fois l'opération accomplie, resta pareil à un de ces amphibies, affalé dans son fauteuil avec le cerveau aussi stupide et aussi vide que si les organes eux-mêmes de la pensée lui avaient été enlevés. Cependant toute la vie intellectuelle qui s'était retirée de Jarpy affluait au cerveau de Soudeilles. C'était même trop pour lui et il en était comme gavé ; toutes les idées que Jarpy avait mis des années à élaborer s'engouffraient en lui avec une rapidité vertigineuse comme, dans les moulins, on voit le grain se ruer éperdument dans les sacs qui se gonflent. En quelques minutes, il ingurgita toute une personnalité étrangère. « J'ai cru, m'a-t-il dit, que j'allais en mourir. » Et puis, tout cela se tassa comme les objets se tassent dans une malle en voyage ; il sentit en lui deux couches de pensée superposées mais autonomes. Sa pensée à lui, plus énergique et plus nettement intellectuelle, accoutumée aux aîtres, aussi, gardait la maîtrise ; au-dessous gisait la pensée de Jarpy, docile, empressée même dans son humilité mais gardant cependant une réserve d'invitée ; elle ne communiquait ses conceptions qu'autant que l'intelligence maîtresse l'en priait ; elle conservait toujours ses secrets les plus intimes ; elle se prêtait, elle ne se donnait pas ; c'était une sujette mais non pas une esclave.

Soudeilles, dès qu'il eut senti le tassement se faire en lui, recouvra son flegme ordinaire. Méthodiquement, il déshabilla Jarpy et le coucha, comme il eût fait d'un gâteux. Puis il descendit l'escalier et, d'une voix indifférente, il dit à la concierge en passant près de la loge : « Je vous en prie, Madame, ne dérangez pas aujourd'hui M. Jarpy ; il est un peu indisposé et a besoin de repos ; je reviendrai, d'ailleurs, ce soir, prendre de ses nouvelles. » Et, la cigarette à la bouche, il s'en alla vers la Sorbonne.

... Ah! que son oral de grec fut donc merveilleux! D'admiration, le doyen en avait laissé tomber son texte sur la table et il l'écoutait bouche bée comme un disciple. Au commencement, ce fut dur ; car l'intelligence de Jarpy ne donnait pas elle-même ; elle se contentait

Digitized by Google

de souffler à sa maîtresse et cette traduction à la deuxième puissance s'en trouvait ainsi ralentie; et puis l'intelligence sujette s'échauffa; car, présenter du grec à Jarpy, c'était montrer du rouge à un taureau; en quelques minutes, ce fut l'intelligence sujette qui devint souveraine; elle fonça sur le texte, le malaxa, le retourna, le transperça de part en part. Soudeilles n'était plus Soudeilles mais Jarpy, un Jarpy plus maître de lui, il est vrai, que le Jarpy ordinaire, plus apte aussi à se faire valoir et à enlever le succès. A l'ébahissement du doyen, Soudeilles nota, dans le texte imprimé, des fautes d'accent qui avaient échappé à l'examinateur lui-même. Jamais la Sorbonne n'avait entendu explication aussi brillante de ce côté de la barricade. « Monsieur Soudeilles, dit M. le Doyen, quand il eut terminé, vous êtes sans doute destiné à restaurer en France la culture hellénique. Je n'ai jamais connu qu'un étudiant qui pût être comparé à vous et encore vous était-il de beaucoup inférieur. C'est de M. Jarpy que je veux parler; et sans doute, vous le connaissez, vous avez même dû travailler avec lui, car j'ai cru reconnaître dans vos commentaires certaines de ses expressions; bien plus, vous avez eu certaines de ses intonations et certains de ses gestes. — En effet, Monsieur le Doyen, répliqua Soudeilles, nous nous fréquentons beaucoup et ce que je sais de grec, c'est à lui que je le dois. »

Malgré quelques épreuves très faibles, Soudeilles passa haut la main, grâce à son explication de grec. Lorsqu'il sortit de la Sorbonne, il était déja tard et, lentement, sans, croyait-il, songer à rien, il descendit le boulevard Saint-Michel. Puis, au lieu de traverser les ponts, il prit la rue Saint-André-des-Arts et, quelques moments après, il se trouvait à la porte non pas de Jarpy mais de sa maîtresse à lui, Soudeilles. Cela l'intrigua fort, car il avait des habitudes, et à cette heure-là — il était environ huit heures — il avait généralement coutume de rester travailler chez lui. « Tiens, tiens! » murmura-t-il, et il frappa à la porte de Suzanne. « Ah! c'est toi enfin! » cria-t-elle à travers la porte, et elle ouvrit avec un empressement qui devint immédiatement de la gêne lorsqu'elle s'aperçut que c'était Soudeilles qui entrait. Evidemment, ce n'était pas lui qu'elle attendait et Soudeilles s'en rendit bien compte; mais il n'en laissa rien paraître, tout au contraire. D'ailleurs, des mots d'amour que, jusque-là, il n'avait guère employés, lui montèrent aux lèvres, en foule. Il fut câlin et passionné; il madrigalisa comme un novice, et de même que M. le doyen Suzanne, en fermant les paupières, s'imagina bien souvent que c'étaient les paroles de Jarpy qu'ell entendait.

Digitized by Google

Le lendemain matin, dès que Soudeilles eut ouvert les yeux, il s'assit dans le lit auprès de Suzanne endormie et considéra froidement la situation, d'autant plus froidement que son premier cerveau, le sien, était le seul qui fût bien réveillé; l'autre, celui de Jarpy, fatigué par l'examen de la veille et aussi par les excès de la nuit, sommeillait encore en une agréable langueur. « Ainsi donc, se dit Soudeilles avec calme, ce petit hypocrite de Jarpy me trompait. Aux heures où il me savait absent, il me trompait avec ma maîtresse. C'est bien, c'est bien! Je ne lui rendrai pas son intelligence. »

Tout en s'habillant, il songea d'abord à en conserver l'usufruit, à la détenir chez lui prisonnière. Mais il n'en aurait retiré aucun avantage et les dangers, pour lui, en eussent été grands. C'était chose en effet supportable que de recéler en soi une intelligence étrangère mais soumise. En revanche que ce serait donc terrible que de garder sous son crâne une intelligence qui, révoltée contre l'intelligence autochone, s'ingénierait à contrarier ses desseins et à l'affoler.

Toujours méditant, il se rendit à la Sorbonne. Dans les couloirs, il croisa M. le Doyen qui, encore une fois, le félicita de son succès de la veille : « J'aurais plaisir, lui dit-il, à parler un peu plus longuement avec vous. Mais il me faut auparavant dire deux mots au secrétaire. Entrez dans la salle 3, j'irai vous y rejoindre tout à l'heure. » Soudeilles entra donc dans la salle 3, cette même salle où le soir, il avait passé en grec un oral si brillant.

Là, il s'assit la tête entre les mains. Il était tellement absorbé qu'il ne remarqua pas ma présence dans la salle Moi, tout en classant mes dossiers à l'autre bout de la pièce, je l'observais du coin de l'œil. Je me rendais compte qu'un combat terrible se livrait en lui. Son front était inondé d'une sueur froide; il haletait, et de temps en temps des hoquets soulevaient sa poitrine. Cependant je pouvais voir que ses souffrances étaient plutôt morales que physiques et c'est pourquoi je n'intervins pas.

Ce qui se passait, je le sus plus tard. Décidé à en finir, il faisait un effort de tout son être pour expulser hors de lui-même la pensée de Jarpy. Celle-ci se cramponnait, s'arc-boutait sous son crâne; elle se refusait à se laisser projeter ainsi dans le vide. Les deux volontés s'enlaçaient, trébuchaient l'une sur l'autre; et, par instants, dans ce conflit de pensées auxquelles il servait de champ de bataille, Soudeilles ne savait plus bien s'il était Soudeilles où s'il était Jarpy. Et puis, à d'autres moments, il reprenait nettement conscience de lui-même, mais c'était pour se demander avec terreur si ce n'était pas lui

Digitized by Google

qui allait être vaincu, si sa pensée, à lui, n'allait pas être terrassée. Et cette idée l'étreignit : s'il allait devenir l'autre maintenant..., s'il allait être chassé de son propre corps et supplanté par cet intrus!... Mais, non! l'intelligence de Jarpy faiblissait, elle défaillait. Ce qui la déroutait surtout, c'est qu'elle combattait en terrain inconnu, c'est qu'elle s'appuyait sur des organes qui ne lui etaient pas familiers. Lentement, elle fléchissait; et, maintenant, sûre de la victoire, la volonté de Soudeilles reculait perfidement et volontairement devant l'autre. La plus forte essayait de fatiguer la plus faible; elle lui donnait du fil, elle la noyait comme on noie un poisson. Et puis, ce fut un spasme brusque et sauvage; Soudeilles avait triomphé, il était resté le maître de son corps.

Il m'aperçut alors, balbutia quelques mots sans suite : probablement des excuses qu'il me chargeait de transmettre à M. le Doyen; et, pâle encore, mais avec uu sourire béat de délivré, il quitta la salle en titubant.

Dépuis, il ne revint plus à la Sorbonne. Cependant, on apprit le lendemain que Jarpy, soudainement frappé d'amnésie complète, avait été transporté dans une clinique de la rue Dombasle. J'y allai plusieurs fois le visiter, quoique ce fût bien pénible de regarder ce visage d'idiot où ne luisait pius la moindre étincelle d'intelligence et de songer que ce Jarpy avait été l'un de nos plus brillants élèves. Un jour, en y réfléchissant, je ne pus m'empêcher, devant lui, de pleurer à chaudes larmes; et la sœur qui le soignait me dit : « Vous ne croyez, sans doute pas, monsieur, qu'il soit possible à un être humain de considérer pareille déchéance sans être profondément ému. Et pourtant, j'ai dû refuser l'entrée de cette chambre à un homme qui prétendait avoir été son ami et qui, tout en contemplant ce pauvre corps sans âme, ne cessait de ricaner oomme s'il retirait une joie immense de cet effroyable spectacle. Mais il continue à venir prendre de ses nouvelles chez le concierge et, quoique, dit-on, il soit lui-même atteint d'une maladie incurable, il veut, même au plus fort de ses crises, se faire conduire en voiture jusqu'à la porte de la clinique, afin d'avoir, plus vite, des nouvelles fraîches.... Tenez, je dois avoir sa carte ici ». Et, d'un vide-poche suspendu au mur, elle tira la carte de Soudeilles.

Je notai l'adresse et je me rendis chez ce monstre. Il n'avait plus, me dit sa garde-malade, que quelques jours à vivre et je n'en doutai pas, dès que je me fus assis à son chevet. Décharné et hideux, il ne pouvait parler qu'à voix basse, et il ne nourrissait pas la moindre il-

Digitized by Google

lusion sur son état. « Mais moi, du moins, me dit-il avec un éclat de rire sardonique, je ne serai pas comme Jarpy ; jusqu'à la dernière seconde je me verrai mourir et j'entrerai dans la mort en vivant, tandis que lui... » Ce moribond qui ne pardonnait pas était sinistre et je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi il avait voué une pareille haine à ce pauvre petit Jarpy. « Vous voulez savoir, » me dit-il en riant de son rire nerveux. « Eh bien, soit! Je vais vous le dire. Ma vengeance, comme cela, sera plus complète; il y aura encore des gens, après ma mort, qui sauront ce que j'aurai fait. » Et avec une joie malsaine qui secouait tout son corps exsangue, il me fit le récit que je vous ai rapporté. Il ne lui restait plus qu'un filet de voix, qui parfois se transformait en un sifflement. Deux fois, des quintes de toux d'un quart d'heure l'interrompirent et je vous avoue qu'à ce moment, je craignais terriblement qu'il ne trépassât; car, quel que fût mon dégoût pour lui, dégoût si puissant que, parfois, je me sentais une envie folle d'étrangler ce cadavre, ma curiosité était la plus forte. L'oreille collée à sa bouche, je respirais sans presque m'en apercevoir son haleine fétide; je savourais l'impression délicieusement sadique de recevoir les confidences d'un démon. Quand il eut fini, il se laissa retomber, épuisé, sur son oreiller, avec un effrayant éclat de rire qu'il me semble entendre encore. « C'est tout, » me dit-il. Il n'avait plus rien à me révéler et, maintenant que ma curiosité était satisfaite, je sentais qu'il me fallait m'enfuir au plus vite; sans cela, je l'aurais achevé.

.... Et voilà comment, ajouta l'appariteur, vous avez eu hier un 18 d'explication grecque. »

CHARLES CHASSÉ.

Digitized by Google

UN ÉCHANGE DE VUES

Nous avons à M. Solvay et à son premier ministre, notre éminent collaborateur et ami, M. Waxweiler, l'obligation très appréciable de nous avoir révélé quelque chose. Ce n'est assurément pas la première fois que cela leur arrive, et les innovations de l'Institut de sociologie sont familières à la sympathie de tous les libéraux belges. Livres, bulletins, conférences patronnées par lui, discussions instituées chez lui, missions confiées au dehors, bref tout ce qui relève de l'intelligence appliquée aux études sociales procède, ou peu s'en faut, de leur impulsion motrice. On ne le sait que trop en Belgique, où l'on déplore souvent que la politique électorale absorbe l'attention du libéralisme de province, dont une part serait utilement détournée vers le travail désintéressé, travail de cabinet ou œuvres semblables à celles qu'ont multipliées les catholiques et les socialistes.

A Bruxelles même (pourquoi ne pas le dire ?) ne sommes-nous pas tous trop assujettis à des tâches individuelles? En dehors des cercles politiques et du Parlement, nous restons plus ou moins étrangers, sinon indifférents, à ce grand mouvement d'idées qui s'opère chez les peuples voisins et qui modifie l'essence même du libéralisme.

Cette essence précieuse et rare, bien malin serait aujourd'hui celui qui prétendrait en donner la définition européenne. Nos libéraux savent ce qu'ils veulent, les Allemands et les Anglais aussi (et je laisse à dessein les diverses fractions de la gauche française); mais ce qu'ils veulent, ce n'est pas nécessairement la même chose. Jamais les politiques nationales n'ont autant différé qu'en 1912. On fut sage, l'autre jour, de ne pas réclamer, à l'Institut Solvay, un exposé de la politique scolaire de M. Lloyd Georges et de ses amis. Il y aurait eu des stupeurs. Tel radical va au prêche là-bas et est adversaire de l'instruction laïque. Le régime de la terre est sensiblement autre que dans notre pays. La politique douanière des Anglais ne ressemble pas davantage à la nôtre, ni davantage l'attitude des libéraux d'outre-Manche à l'égard de la Chambre des lords, qu'ils veulent supprimer

Digitized by Google

(ou renouveler de fond en comble), ce à quoi ne pensent point leurs coreligionnaires belges. De même les colonies anglaises imposent des attitudes diplomatiques et des préoccupations militaires qui nous sont étrangères. De même encore notre régime électoral n'est pas celui des Anglais. Et il n'est pas indifférent non plus que ceux-ci possèdent un *Labour Party* autrement constitué et gouverné que nos Maisons du Peuple.

Donc il y a plusieurs politiques libérales, et un contact avec les libéraux anglais ne peut offrir l'utilité pratique d'un congrès socialiste ou catholique. On le savait fort bien à l'Institut Solvay, et on est resté sagement dans l'académisme. Mais même réduit à ces modestes propositions, l'échange de vues ménageait des surprises. C'est que les nécessités nationales sont devenues maintenant si impérieuses, qu'elles ont eu raison des principes, legs à la fois très noble et très humble du passé. Lorsque les arrière-petits-fils des hommes de 1789 se rencontrent et veulent se concerter, il arrive qu'ils ne parlent plus le même langage, qu'ils ne parviennent plus même à converser.

On s'en est aperçu l'autre jour, au Parc Léopold, où pourtant un artifice ingénieux avait écarté le principal obstacle entre les représentants de deux peuples que sépare la langue. Les libéraux anglais avaient fait, tant bien que mal, l'effort considérable de s'exprimer en français, et, comme dans maint congrès dont l'internationalisme tourne au profit de notre langue, ici on pouvait s'entendre, au moins verbalement, sans le secours d'interprètes.

Mais il manquait d'interprètes mentaux, si j'ose dire. Et ce n'est assurément pas un reproche que je songe à adresser à M. Waxweiler. Comme la plus belle fille du monde, il ne pouvait offrir que ce qu'il avait. A nos auditeurs belges, il ne pouvait, en termes heureux comme il l'a fait, présenter que des libéraux anglais.

Étranges libéraux, m'ont dit quelques auditeurs. L'un de ceux-ci m'écrit : « N'étaient-ce pas des socialistes déguisés »? Le dernier jour, M. Vandervelde, venant prendre place au premier rang de l'auditoire, posa à ces messieurs quelques questions déroutantes. M. J. Wauters, directeur du *Peuple*, vint à la rescousse et les Anglais purent croire que nos libéraux étaient plus radicaux qu'eux-mêmes. Ce fut un jeu plaisant et instructif à la fois.

Mais un jeu seulement? Je ne le crois pas. Car le puissant attrait de ces réunions, surtout de la quatrième, ce fut de rétablir une communication depuis longtemps interrompue. Pour la première fois, en dehors des contacts purement parlementaires ou scientifiques, des

Digitized by Google

libéraux se sont rencontrés avec d'autres libéraux venus d'outre-mer et capables de leur enseigner la pratique d'un gouvernement conforme aux besoins de l'époque. Songez que nous n'avions parmi nous aucun ancien ministre, j'allais dire aucun contemporain du dernier ministère libéral! A deux ou trois exceptions près, tous les hommes politiques belges, convoqués et assemblés là, n'avaient jamais connu d'autre régime que celui de l'opposition, c'est-à-dire de la lutte trop souvent énervante et stérile.

En face d'eux ils virent, au contraire, des constructeurs. Et quels constructeurs! L'œuvre du libéralisme anglais, c'est le grand œuvre, ou je n'y entends rien. Je ne parle pas des difficultés intérieures auxquelles il se heurte, d'une Chambre des lords irréductible et qu'il faut prendre comme la Bastille de 1789, des Irlandais, dont les tendances séparatistes et l'alliance marchandée inquiètent sans cesse leur marche en avant; de l'esprit de conservation qui s'affirme là-bas et s'affiche partout, jusque dans le costume des juges et des massiers du lord-maire. Je ne parle pas non plus de la situation très particulière que les complications internationales ont créée et qui impose à l'Angleterre tant de devoirs ignorés ici.

Les conférenciers de l'Egality Club, qui étaient au nombre de quatre, n'ont eu nul souci de ces désaccords profonds entre l'action politique de leurs chefs et amis et notre programme. C'était extrêmement légitime; ils laissaient de la sorte à leur public le souci de comparer et de conclure. Le premier, M. Philip Morrel a exposé les réformes agraires accomplies par M. Asquith et ses collègues : elles n'ont pas grand'chose de commun avec ce que rêvent nos députés de gauche, quoique le lotissement, destiné à combattre le dépeuplement des campagnes, et la protection des locataires contre les conséquences d'une plus-value exploitée par les bailleurs ne soient pas des mesures à négliger totalement.

En revanche, MM. Gardiner et Brunner, en étudiant la politique sociale et industrielle de leur pays, devaient nous intéresser de façon plus directe. Que nos principaux industriels n'étaient-ils là pour les entendre, surtout le second d'entre eux, qui est un homme d'affaires autant qu'un homme de principe et a plusieurs milliers d'employés et d'ouvriers sous sa direction! De la discussion ouverte le 27 janvier à l'Institut, il semble ressortir que les Anglais n'envisagent pas tout à fait l'assistance sociale comme nous, et aussi qu'ils n'ont point à parer aux mêmes nécessités. Si les Trade-Unions sont justement fières d'un *standard of life* en général supérieur à celui de notre

Digitized by Google

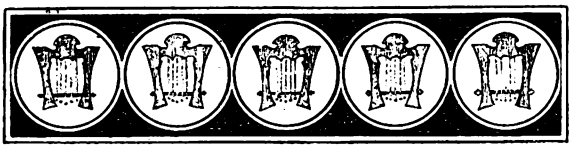
classe ouvrière, le cinquième État britannique connaît, en revanche, un paupérisme rare en Belgique. Asiles de jeunes gens, *workhouses*, etc. ne sont pas choses à importer; d'autre part, il est permis de redouter que la multiplication des bourses de travail, organisées comme outre-Manche, n'éveille ici des susceptibilités patronales plus fortes. Le récent incident, qui a amené la Société Cockerill devant le tribunal de Liége est un symptôme qu'on ne peut négliger. Le syndicalisme florissant et, en somme, pacifique et régulateur d'Angleterre, sera-t-il d'introduction et surtout de généralisation aisée chez nous? Sera-t-il, avant longtemps, encoragé par nos industriels? Grave problème.

Plus grave encore le problème de la réforme fiscale. En principe, on ne peut que louer les intentions généreuses et la pensée équitable de M. Lloyd Georges. Reste, toutefois, que la fortune publique est différemment répartie dans les deux nations et qu'il faudra user de méthodes plus conciliantes en Belgique pour ne pas engendrer un exode facile des capitaux et une désaffection des classes dirigeantes. L'impôt sur les grosses fortunes ne serait ici qu'un fiasco; de même celui qu'on tenterait d'établir sur les terres incultes ou les terrains non bâtis n'aurait, je le crains, que des effets misérables.

Mais, répétons-le, l'ensemble de cette œuvre législative, due à la ténacité des gouvernants anglais, est tout à fait imposant, et il était utile de nous en donner une description précise et documentée. Remercions M. Waxweiler, placé en dehors de la lutte ouverte des partis, de nous l'avoir procurée. A son appel, des catholiques et surtout des socialistes n'ont pas hésité à se joindre à nos amis et à être des auditeurs et même des interrupteurs dans une discussion, qui, n'étant point parlementaire, fut, samedi dernier, extrêmement courtoise. Dans un pays où les événements peuvent nous contraindre à nous accommoder, fût-ce pendant six mois, d'un gouvernement mixte, il y a là une leçon de choses que l'éminent sociologue belge n'aura pas donnée pour rien. On s'en souviendra en haut lieu... et même ailleurs.

M. Wilmotte.

Digitized by Google



L'Oratorio de Noël de Schutz.

On s'étonnera de trouver dans ce fascicule daté du 1er février des notes sur une œuvre exécutée en décembre. Mais les choses ont, comme les gens, le goût de l'aventure. Mon manuscrit a couru le monde. Où est-il allé ? Je n'en sais rien. On l'a cherché inutilement pendant un mois et, un beau matin, on l'a vu revenir tout penaud.

Henri Schutz, ce précurseur de Bach et de Haendel, né aux environs de Géra, une petite ville qui se pose sur le bord de l'Elster Blanche dans la principauté de Reuss, vécut de 1585 à 1672. C'était le temps où la musique passait de son Moyen âge à sa Renaissance Le Nord lui avait fourni les ressources de la polyphonie vocale. Le Midi lui apportait l'art du chant monodique et de l'accompagnement instrumental dans ces œuvres religieuses ou profanes qui appartiennent à ce que le langage des écoles nomme le style représentatif (1) Schutz avait passé trois années à Venise auprès du maître Giacomo Gabrieli Il révéla aux Allemands les richesses nouvelles découvertes par les Vénitiens et les Florentins. On cite parmi ses ouvrages une « passion » sur *les sept paroles du Christ* et quatre « histoires des souffrances et de la mort de notre Sauveur » d'après les évangélistes. L'oratorio de Noël que M. Tinel vient de nous faire entendre, porte ce titre : *Histoire de la naissance, riche en joie et en grâces, de notre Seigneur Jésus-Christ.* « Historia... » Le mot est caractéristique d'une œuvre où le récitant a le plus long rôle. C'est une sorte de chronique sacrée. Le texte en est emprunté à la Bible. Des airs, des chœurs se

(1) *Stilo rappresentativo.*

Digitized by Google

placent entre les versets du récit pour l'illustrer. Cet oratorio date de 1664. On en a retrouvé récemment le manuscrit incomplet. L'auteur n'avait écrit du chœur d'introduction que quelques mesures et la basse. On a établi les parties vocales et instrumentales de ce chœur comme l'accompagnement des récitatifs en réalisant la basse chiffrée. Ce travail a été fait par MM. Schering et Arnold Mendelssohn. Notons que chacun de ces messieurs a publié sa version. On les trouve côte à côte au catalogue de la maison Breitkopf. C'est la version Schering que le Conservatoire de Bruxelles a adoptée.

Si scrupuleux que soient les restaurateurs d'œuvres anciennes, il leur est impossible de nous livrer, sans quelques variantes, la pensée de l'auteur auquel ils s'attachent. La musique est tout mouvement et, forcément, à travers le temps, si elle vit, elle change. Il y a aussi les traducteurs qui dérangent un peu l'écriture musicale afin de l'adapter à leur texte. Besogne délicate qui exige des connaissances techniques, du goût, voire de l'imagination. Il faudra qu'on joigne aux noms de MM. Schering et Mendelssohn celui de M. Ernest Closson. Sa traduction française est sobre, précise. Elle a su garder en ses inflexions naïves l'esprit de la parole biblique, et les modifications que ses accents, ses cadences imposent à la notation primitive renforcent l'articulation harmonique de la phrase au lieu de l'altérer. Pourquoi M. Closson a-t-il versé le texte des morceaux lyriques dans une manière de vers libres où le souci du nombre amène des chevilles et une kyrielle de mots qu'il fallait laisser ronfler dans les livrets de Scribe. Je croyais que le temps de ces choses était à jamais passé. Que M. Closson relise, avant leur publication définitive, les paroles de l'ange aux bergers, il reconnaîtra qu'elles conviennent mal à la musique délicieusement puérile de ce premier intermède.

Des « intermèdes »... C'est ainsi que l'auteur qualifie les morceaux qui interrompent, au cours de cette épopée, les paroles de l'évangéliste. Ils sont courts. Huit intermèdes; huit récits; un chœur d'introduction et un chœur final; tout cela qui est menu tient dans les cinquante et un feuillets de la partition de piano. La première scène est entre l'ange et les bergers : « Ne craignez rien; je vous annonce une grande joie ! » C'est le soprano qui chante. Sa mélodie se dessine d'abord dans le champ d'une tierce. Elle tourne et revient sur elle-même. Les

Digitized by Google

paroles d'annonciation se répètent. Elles retentissent dans la cantilène des cordes (1), dont les voix mêlées portent avec tendresse le discours de l'ange. Peu à peu la mélodie s'élargit jusqu'à la quarte, jusqu'à la quinte. Trois cercles l'auréolent et, dans sa douce ardeur, elle élève sa tonalité d'un degré. Le mode mineur de *sol* l'éclaire un instant d'une lumière plus vibrante. Mais la pente naturelle du sentiment et de la modulation la ramènent au ton de *fa*. Ses répétitions, ses cadences, le chant lié des violes donnent à cet *andante* le caractère d'une berceuse. Sur les paroles : « un sauveur vous est né » le rythme se redresse, se dégage. La voix entonne maintenant un thème actif et joyeux qui se meut à grands intervalles en s'appuyant sur des accords nets. Des angles ont remplacé les courbes caressantes. On dirait qu'une conscience s'éveille et se hâte vers un but. La suite du message est plus déclamative que lyrique. L'ange explique aux bergers où ils trouveront l'enfant. Il est enveloppé de langes, il est couché dans une crèche. Alors le joli ramage des violes reparaît en postlude, image naïve qui oscille de la quarte à la sixte sur une longue « tenue » de la voix. La voix méditative de l'ange s'est posée sur la tonique grave. La mélodie des instruments s'arrête sur la dominante. L'irradiation de cette harmonie laisse l'esprit sous le charme d'une attente merveilleuse.

L'ange, en parlant tout à l'heure des peuples qui acclameront Jésus, a fait une courte vocalise. On en pourrait comparer le dessin en croches à ce que l'art ornemental nomme une « grecque ». Ce dessin annonce le motif du chœur qui forme le deuxième intermède. Ce chœur, à dix parties instrumentales et vocales qui tantôt s'imitent, tantôt s'unissent, est par le contexte, un *gloria*. L'auteur y met cette indication : « la foule des anges ». Si les anges, en chantant ont regardé cette nuit là vers la terre, ils y ont vu bien des cortèges.

Voici celui des bergers. Ils vont d'un pas léger au son des flûtes, en se parlant vivement. Ils parlent tous en même temps, leurs lèvres battent les syllabes. Ils sont curieux. Au fond de leurs âmes, le choral de l'orgue pose une question fervente.

Après les bergers viennent les rois-mages. Un ornement mélodique (2) évoque l'étoile qui les accompagne. Leur allure est plus

(1) *Violes*, c'est-à-dire altos du quatuor.
(2) *Mélisme*.

Digitized by Google

mesurée, ce qui ne laisse pas de permettre un peu de hâte. Aussi des figures rapides passent-elles encore dans les parties vocales et instrumentales de cet intermède. Celui qui le suit, le cinquième, où défilent, avec leurs visages candides de personnages d'enluminure, les prêtres et les docteurs, retient fortement l'attention. Le début en est religieux. Mais bientôt, voyant que la prophétie se réalise et qu'en vérité Bethléem « n'est point la plus petite d'entre les villes de Judée », ces personnages sont saisis de joie. Les trombones qui, dans leurs répliques à l'orgue, avaient gardé jusque là une attitude pleine de dignité, font éclater sur un rythme dansant, dans des tonalités dièsées, une mélodie « peuple ». La parole des prophètes y ressort dans un effet de coloriage dont le réalisme naïf, au bout de cette marche à l'étoile pour marionnettes, est charmant.

Les trois chœurs que je viens de citer sont confiés respectivement aux altos, aux ténors et aux basses. Schutz y emploie des groupes de voix d'un seul registre, sauf à rehausser le coloris de son estampe musicale au moyen de tel ou tel timbre instrumental. C'est ce soin de la couleur et du caractère qui le mène à joindre une partie de clarine obligée (1) à l'air d'Hérode (2) dont le contour ferme et l'écriture décorative font penser à Haendel.

Les lignes droites de la mesure à quatre temps convenaient aux images actives que suscite dans le paysage de l'œuvre l'annonce de la venue du Sauveur. La mesure ternaire va reparaître avec l'ange. Déjà les violes redisent la douce musique qui accompagnait le message aux bergers. Le décor change. Nous revenons à la crèche. Nous abordons des pages qui, pour la force persuasive et le charme qu'elles répandent dans cette « histoire lyrique » sont les plus belles. Elles se placent avant et après la fuite en Egypte.

La phrase que prononce l'ange, lorsqu'il vient avertir Joseph du danger qui menace l'enfant, déborde d'amour ; et comme elle est pressante !... Elle se répète en cinq courtes propositions mélodiques. La musique, ici, ne vit plus pour elle-même ; elle ne s'attarde pas à des figurations. C'est la plus simple des paroles lyriques... et la plus anxieuse. Elle est faite de petits fragments, diversement disposés, des accords de la tonique et de la domi-

(1) Trompette aiguë.
(2) Pour la basse.

Digitized by Google

nante. A mesure qu'elle monte et croît en intensité, elle resserre son accent ; elle se dépouille, jusqu'à ne plus faire sonner que les notes particulièrement expressives de la gamme : « lève-toi, Joseph !. . » Cette parole est un appel. L'orgue et les violes la prolongent. Ils en balancent l'écho dans leurs consonances chatoyantes. Quand, enfin, les persécuteurs de Jésus sont morts, l'ange reparaît une dernière fois. Pour inviter Joseph à retourner au pays d'Israël, ce sont encore les mêmes mots qu'il redit. Nous reconnaissons la substance lyrique qui les enveloppe ; mais elle s'est élargie et en s'élargissant elle a pris un autre aspect. La joie anime ce chant nouveau. Le mouvement s'y est introduit sous la forme de cadences qui le soulèvent et qui en font saillir le rythme. Les voix instrumentales, elles-mêmes, oubliant la sollicitude dont elles entouraient le « fils de Dieu » ne songent plus qu'à célébrer sa gloire.

Ai-je dit que cette œuvre est composée d'un bout à l'autre dans la tonalité de *fa* majeur ? On remarquera qu'elle dédaigne la variété. On l'aimera pour cela davantage. Qui pourrait parler de monotonie devant la finesse et la fraîcheur de ses nuances ?

MAUBEL.

Digitized by Google

LES POÈTES

JEAN DE BOSSCHÈRE, *Dolorine et les ombres.* — Paris, Bibliothèque de l'Occident.

J'apprécie hautement l'effort de Jean de Bosschère. A une époque où beaucoup d'écrivains passent un temps précieux à satisfaire par de banales poésies et d'informes proses la masse inintelligente du gros public, l'auteur de *Béale-Gryne*, dont je louai ici l'originalité, se confinant dans une inaccessible tour d'ivoire, s'obstine à n'écrire que pour lui et quelques rares initiés. C'est une vertu de beau poète, et j'estime cet orgueil de styliste. Mais encore faudrait-il que Jean de Bosschère s'habituât à ne pas intervertir à tous propos l'ordre logique et correct de la syntaxe. Ses pages rythmiques sont rendues très fatigantes par un excès de tournures baroques qui sont de véritables insultes au génie de la langue française. De plus, ses héros sont à ce point inconsistants que, simplement esquissés, ébauchés, ils ne retiennent pas l'attention comme il conviendrait. L'art symbolique de Jean de Bosschère, cependant, est un art d'un esthétisme raffiné. Un luxe d'images neuves et originales l'adorne de-ci, de-là d'un lyrisme à multiples reflets. Le défaut d'un art comme celui-ci est peut-être son caractère trop hermétique, dont on finirait, malgré son amour de la beauté et de la sincérité, par se lasser.

***

CÉCILE PÉRIN, *Variations du cœur pensif.* — Paris, E. Sansot & Cie.

C'est toujours un plaisir de retrouver Cécile Périn et l'un de ses recueils de poèmes : cette Muse française, depuis son premier recueil *Vivre*, ne se révéla jamais que très sincèrement femme et très ardemment éprise de la douceur et de l'amour de l'existence. Cécile Périn livre dans son œuvre d'aujourd'hui, comme dans *Les pas légers*, dont je vantai la beauté en 1907, toute son âme, toute sa chair et tout son cœur. Et voici que, dans ses *Variations du cœur pensif*, elle exalte à nouveau son immense, son éperdu désir de vivre, de vivre en beauté,

Digitized by Google

en douceur, en volupté, en grandeur d'âme et en vérité. Le bien, le beau et le rêve émeuvent tour à tour son cœur tantôt ingénu et simple, tantôt raffiné et douloureux. Son goût passionné de la vie s'exprime en vers souples et sonores. Certes, parfois (page 17, par exemple) un abus de certaines consonnes identiques peut paraître alourdir son rythme, parfois elle a des alliances de mots plutôt malheureuses (*sur mon visage*, ET J'AI SONGÉ), et elle abuse, sans aucun doute, de l'enjambement... mais aussi, que de tendresses, que de caresses, que de fluidités par ailleurs :

Ce que je n'aime pas m'attriste. Je voudrais
Chérir tout ce qui sait enivrer d'autres êtres ;
En ce qui me demeure indistinct ou secret
Me désespère. Oh ! tout aimer et tout connaître !

Faiblesse d'un esprit qui souffre de choisir,
Et qui passe en sachant qu'il est trop de richesse
Pour que seul il les puisse ardemment contenir...
Tristesse de choisir quand tout est beau, tristesse !

Tout aimer ! Tout aimer ! Mais le cœur est si lourd,
Qu'il tremble de porter le faix d'un nouveau rêve.
— Infirmité d'un cœur qu'accable un seul amour
Et qui reste pourtant l'insatisfait cœur d'Ève !

Ne sont-ce pas là de beaux vers... et ils expriment toute l'âme de Cécile Périn, une belle âme de poète.

* * *

GASTON PULINGS, *Le Pèlerinage intérieur*. — Bruxelles, Dickinson.

Gaston Pulings ne nous apporte pas la vaine corbeille de petits bouquets à deux sous que tous les débutants rêvent de ne jamais voir se faner, parce que l'amour les colora ; ici, le poète, religieux à la manière de Ramaekers, offre, non pas des bluettes, mais l'intention bien formulée de construire un monument d'idée et de philosophie. Ce dessein, en soi-même, est louable. Le recueil des premiers poèmes de Pulings semble ainsi revêtir un caractère d'unité assez personnel. L'abondance du souffle verbal tient lieu de véritable lyrisme, et, si je n'avais pas lu *Le pèlerinage intérieur* avec toute l'attention que mérite l'excellent confrère Pulings, j'aurais pu, comme d'autres, m'abandonner à un enthousiasme, qui, tout en procurant un relatif plaisir au poète, n'aurait pas manqué, cependant, de lui nuire. — Il ne faut pas se montrer trop indulgent vis-à-vis de ceux dont le talent est plein de promesses.

Les pensées de Gaston Pulings, en plus d'une page, ne sont pas clairement exprimées ; des hiatus, inutiles et désagréables, déparent ses strophes ; son français, d'autre part, est rarement pur, car sa

Digitized by Google

grammaire et sa syntaxe laissent à désirer. Puis, souvent, le sens du vocabulaire lui fait défaut et il est victime, ici, de la sonorité des phrases et des mots.

Ah ! si, je suis sévère pour celui qui écrit :

> Et certain de l'acquis je pousse à l'avenir
> Le chemin de mon âme égayé d'espérance,

c'est que j'attendais, que j'attends beaucoup mieux de son talent.

* * *

MARIE DAUGUET, *L'Essor victorieux*. — Paris, Sansot & Cie.

Les Pastorales, le dernier volume de Marie Dauguet, m'avait fait respirer un souffle comme virgilien, comme né dans la lumineuse sérénité des champs. *L'Essor victorieux* évoque une profonde solitude où le poète, cherchant un refuge, trouve le grand Amour universel. La femme s'y découvre une âme passionnément violente, éprise d'analyses, et gardant, à travers les rumeurs et les harmonies de son être ému l'insatiable désir de la vie. L'artiste s'y crée une énergie mâle, scientifique, qui imprime à ses pensées, marquées déjà de la sensibilité féminine, un caractère de virilité surprenante : artisan de sa destinée, le poète se grandit par le goût et par l'effort, par le besoin de dominer la vie et lui-même.

Me fais-je comprendre ? Marie Dauguet a une âme de sauvage enfant, de voluptueuse petite instinctive et, en même temps, l'âme grave et réfléchie d'un penseur. La volupté la prend : elle s'enivre à boire le parfum, philtre d'amour, des fermentations de la Terre ; elle s'abandonne à l'odeur des forêts obscures comme aux bras d'un Dieu et, dit-elle,

> Et flairant sa présence à cette odeur sauvage
> Des lichens souillés et des sorbes,
> J'accueille son désir, où mon désir s'absorbe
> Et cède tout entière à l'élan qui m'outrage.

Le parfum des étangs ébranle son cœur, car elle adore les senteurs des automnes meurtries, ces senteurs assoupies, ténébreuses. C'est avec des sens raffinés que Marie Dauguet exprime la passion de son cœur curieux et savant pour la volupté blessante, suraiguë que lui donnent ces encens de la nature. Baudelaire avait-il le sens des parfums ? Alors, comment faudrait-il s'exprimer maintenant ? Marie Dauguet hume nerveusement tous les aromes humides et secrets

> Pour obtenir encor un sanglot inédit.

Digitized by Google

Au reste, le poète de l'*Essor victorieux* aime d'amour-passion la nature entière :

> Nature, m'inclinant vers ton être infini
> Je veux te posséder au cours des soirs d'automne,
> Quand ta grande âme éparse en chaque odeur résonne.

Marie Dauguet a l'horreur de tout ce qui réglemente, de tout ce qui prétend savoir, s'impose et dogmatise ; nulle sagesse ne lui ment ; la hantise de son cœur est l'indiscipline ! Il lui faut, vraiment, aimer la vie en liberté, la vie en extase, la vie en enthousiasme. Les dieux sont morts. La terre est là. Il est temps que nous la possédions. Pour la conquérir, point n'est besoin de dogmes : la foi assure le triomphe amoureux.

Je ne reprocherai à ce poète qu'un petit abus des adjectifs. Dans un sonnet, par exemple (page 32), j'ai compté vingt-trois adjectifs, et ailleurs, dans un autre sonnet (page 220), il y en a dix-neuf. Mais voilà : ils sont si bien à leur place, si joliment trouvés... et l'*Essor victorieux* est un si noble recueil, que j'ai peut-être tort de signaler au poète cette faiblesse accidentelle.

* * *

Albert du Bois, *Bérénice*. — Paris, E. Sansot & Cie.

Albert du Bois juge que Racine n'a pas fixé un seul des traits absolument essentiels qui caractérisent *Bérénice*. Il trouve illisible l'œuvre de Corneille. Alors, il a tenté, lui-même, de rendre, dans une tragédie, le duel entre la charmeuse juive Bérénice et Rome, la louve égoïste et farouche. Il montre l'amante de Titus, s'exilant, brisant son amour pour laisser régner en souverain maître l'élu de son cœur.

Les vers d'Albert du Bois sont cependant un peu mièvres ; ils sont trop dépourvus d'un vrai souffle lyrique pour que je puisse admirer tout à fait la réalisation de son projet. Certes quelques beaux passages sont à épingler dans la *Bérénice* d'Albert du Bois, et il est bien possible que sa conception soit plus véridique, plus historique que la version racinienne ; soit... mais Racine, c'est Racine, et Albert du Bois, ce n'est qu'Albert du Bois, en somme. C'est beaucoup et ce n'est pas assez.

* * *

François Mauriac, *L'Adieu à l'Adolescence*. — Paris, P.-V. Stock.

Voilà un titre de recueil poétique qui me sourit familièrement. Je revois les heures de bel amour et de candide ardeur, où moi-même, ouvrier encore maladroit, mais certes sincère, je composais les pages passionnées et émues de mon *Jardin d'adolescent*... Mais que François Mauriac et mes lecteurs me pardonnent cette réminiscence per-

Digitized by Google

sonnelle. On ne peut lire les poèmes intimes, les poèmes familiers de Mauriac sans se revoir soudain

A l'âge où l'on commence à rêver et se taire.

En beaux vers, en alexandrins harmonieux, avec une mesure parfaite, une sincérité absolue, François Mauriac évoque tous les charmes enfuis de son adolescence. Une émotion grave, un chant poignant... C'est toute l'expression du délicat poète qui, soudain, s'est arrêté, frissonnant, avant de franchir la porte, au seuil même de la vie.

***

RAYMOND LIMBOSCH, *L'Enclos* et *Le Bois d'oliviers*. — Anvers, E. Joris. (Deux recueils)

L'Enclos et *Bois d'oliviers* sont deux livres intéressants en ce qu'ils nous permettent de suivre pas à pas les études poétiques et les progrès de leur auteur. Au début de *L'Enclos*, Raymond Limbosch vient de s'initier à la versification et se préoccupe surtout du nombre de pieds de ses vers; cette préoccupation, éminemment louable, disparaît lorsque le jeune poète découvre le vers libre, le vers blanc, le vers amorphe et le vers sans rimes. Ensuite, il apprend à connaître Emile Verhaeren et nous donne quelques échantillons de sa manière. Puis sa poésie prend l'allure philosophique et l'on sent se mêler étrangement les influences de Sully Prudhomme, de Rollinat ou même, tout simplement, de Ramaekers.

Le Bois d'oliviers marque un progrès réel chez Raymond Limbosch. Sa versification est plus facile, sa connaissance de la langue française meilleure.

Disons, à ce propos, qu'un dictionnaire, une syntaxe et la manière de s'en servir seraient d'un grand secours au jeune auteur et nous épargneraient le regret de constater de fréquentes erreurs grammaticales et des non-sens. Il a du souffle et s'il manque quelquefois de lyrisme, c'est peut-être à cause du peu d'habileté dont il témoigne en maniant l'œuvre poétique. Néanmoins, j'aime à encourager la joie que Raymond Limbosch éprouve à exalter, dans *Le Bois d'oliviers*, la nature méditerranéenne, à la contempler et à s'en extasier.

***

ALEK SKOUFFO, *Les Olympiennes*. — Paris, E. Sansot & Cie.

Je m'en vais, bords fleuris de la Seine que j'aime,
Quittant Gargantua je vais chez Polyphème,
Je suis presque ton fils, grandiose Lutèce,
Moi qui suis né pourtant sur une île de Grèce...

dit Alek Skouffo; c'est donc la Grèce qu'il chante, et ses héros, ses dieux, ses nymphes et ses immortels paysages.

Digitized by Google

Bien qu'Alek Skouffo dédie son livre à André Chénier et entende ainsi, sans doute, apparenter son inspiration à celle de l'auteur de *La Jeune Tarentine*, la lecture de ses poèmes décèle un louable désir d'évoquer la langue vibrante et musicale d'Henri de Régnier. S'il n'obtient pas sa sonorité, son homogénéité de pur airain, au moins montre-t-il qu'il s'efforce à la perfection classique :

Le Printemps vient de naître aujourd'hui, je l'ai vu...
Je l'ai vu tout petit enveloppé de langes
Dans son berceau de fleurs où volaient des mésanges.
Les nymphes se groupaient, d'un cortège imprévu
Egayant ses grands yeux, brillantes violettes ;
Les bergers à ses pieds déposaient leurs houlettes,
Du fromage, une flûte, un beau vase arrondi...

Mais cet effort poussé à l'extrême, aboutit à une monotonie qu'engendre la régularité des rythmes. Quand l'émotion est totalement absente, le travail littéraire se réduit à une vaine rhétorique, froide et ennuyeuse qui évoque invinciblement le souvenir de l'abbé Delille. Il faudrait aussi reprocher à l'auteur sa ponctuation insuffisante qui nuit à la clarté de son texte : l'œuvre d'art doit être, autant que faire se peut, matériellement parfaite (cf. pages 28 et 117, par exemple). Au demeurant Alek Skouffo est un poète intéressant à qui manque peut-être un peu de vie et d'originalité.

***

PAUL FORT, *Ile-de-France* et *L'Aventure éternelle*. — Paris, Eug. Figuière (Vers et Prose).

Le poète Paul Fort et l'éditeur Figuière m'envoient leurs livres quand bon leur semble. Il arrive même souvent qu'ils ne me les envoient pas du tout. Je le regrette tout particulièrement en ce qui concerne les œuvres de l'auteur des *Ballades françaises*.

Paul Fort est un artiste, un véritable artiste. Il a voulu inventer une manière d'écrire qui fût intermédiaire entre la prose et la poésie. Dans *L'Aventure éternelle*, si l'on écrit les strophes du poète en établissant une distinction entre chaque membre de phrase, on arrive à découvrir des vers exquis, verlainiens où même la rime se retrouve :

Ah ! ciel, que cette pluie est frileuse,
Bleue et blanche au vent du printemps,
Me fait de plaisir à présent,
Me rend la vie et l'âme heureuse !

Ah ! j'y penserai donc sans cesse
Aux pluies d'avril de ma jeunesse
Qui rendaient l'horizon dansant.
Ah ! je ne me sens plus d'ivresse.

Digitized by Google

Ah! bonne senteur de la terre!
A moi mes sens! à moi mes sens!
Dore tout, au son du tonnerre,
Soleil agile et flamboyant.

On peut dire que Paul Fort a célébré toute la belle terre de France. C'est un poète errant. Il vagabonde par les routes de son pays. Il découvre des beautés partout où il s'arrête, des charmes pittoresques partout où ses yeux se posent. Il a demandé aux choses les plus insignifiantes de la nature, une simple et belle inspiration. L'ayant reçue, il en fait usage avec toute la délicatesse artistique dont sa maîtrise est douée.

* * *

ALCIDE RAMETTE, *Clartés au Crépuscule* et *Les Châsses d'or*. Paris, *Le Beffroi*.

Alcide Ramette est un vrai et bon poète. Il repose des élucubrations laborieuses des mille et un débutants qui nous envoient leurs œuvres. Il connaît le maniement de l'outil qu'il utilise; il écrit en français; sa phrase est aisée, élégante et naturelle. Ses images sont ingénieuses et bien développées :

J'aime la solitude au long des plages brunes
Où dort, les jours pluvieux, le long troupeau des dunes,
Impassible à l'appel courroucé du berger —
Le vent — qui fait claquer sa large houppelande
Et pleure éperdûment par la mer et la lande
Tout au long de la nuit son troupeau naufragé.

Ses vers sont d'une coupe variée et savante; parfois un peu trop d'alexandrins classiques viennent succéder assez singulièrement à des rythmes plus neufs, tels que :

L'appel poignant d'une sirène, seule, au loin... —
Vers la côte, où le golfe neigeux se dessine... —
Afin qu'un jour elle caresse son épaule... —
Mais le couchant, semé de roses, me rappelle .. —
Le vent bruit, dans le silence, obscurément... —

Alcide Ramette est un exquis poète de demi teintes et de nuances. Il sent avec intensité la douleur des crépuscules, l'âme de la solitude et le cœur du silence. Ses strophes sont musicales, leurs chutes sont harmonieuses et belles précisément parce que l'artiste y enferme, en quelques mots, la plus vibrante de ses impressions.

Il faudrait pouvoir citer *Lune de Juin*, un admirable poème; j'y renonce, parce que la place m'est limitée. Je me bornerai à recopier *L'Hospice*, une très belle page :

Au fond d'un jardin frais, un tout petit hospice,
Humble comme les vieux qu'il accueille et nourrit.
Sur la rue, une grille où chaque été fleurit
Un unique rosier aux longs bras amaigris.

Digitized by Google

A petits pas, branlant la tête, au seuil propice,
Les vieilles en bonnets, fichus, tabliers courts,
Les vieux en pantalons et gilets de velours,
Sans se parler entre eux, sont sortis tour à tour.

Ils sont venus s'asseoir sous l'épaisse charmille.
L'un regarde passer tristement, par la grille,
L'attelage des bœufs qu'il menait autrefois ;
Tremblant, l'autre relie. une fleur détachée,
Et seule sur son banc, une vieille, penchée,
Egrène un long rosaire entre ses pauvres doigts.

Et, je crois ne pas me tromper en promettant à Alcide Ramette un avenir poétique vraiment remarquable. Je ne lui reprocherai que cette bizarre harmonie :

Tu t'es tû pour les mois...

qui dépare la page soixante et unième de son recueil.

***

ROBERT LESTRANGE, *Le Miroir enchanté*. — Paris, E. Figuière & Cie.

Poète disert, abondant et lettré, Robert Lestrange possède un vocabulaire étendu et une connaissance approfondie de la littérature poétique. Sonnets, ballades, satires, madrigaux, épithalames, tous les genres, enfin, sont abordés par lui. Il distribue l'éloge, avec impartialité mais avec profusion, à toutes les personnalités qu'il honore de ses sympathies. Bon père de famille, il est encore libre-penseur et exprime hautement ses convictions philosophiques et son mépris pour le

... bigot tenant par Doit et Avoir
Ses bonnes actions en un rigoureux compte.

Ses vers, vigoureusement scandés, sonnent bien :

C'est midi. La campagne, au loin, sous le ciel bleu
Flamboie. Arbres et fleurs baignés d'or fluide,
Mitraillés de rayons par un soleil de feu,
Se pâment, haletants, sous son baiser torride.

Malgré la grande variété de ton, qui va du solennel au burlesque, sans omettre l'argot, la coupe trop uniforme de ses vers dégage une certaine impression de monotonie. C'est un plaisir néanmoins de lire ce livre bien fait dont plusieurs pièces sont de facture parfaite, quoique l'émotion en soit absente.

Lucie Delarue-Mardrus a écrit pour ce recueil de poésies — qui fait songer tout à la fois à Richepin, à Bruant, à Georges Docquois, à Jehan Rictus et à Raoul Ponchon — une préface qui est un compte

Digitized by Google

rendu très exact. Elle se termine par ces quelques mots qui célèbrent l'esprit égalitaire de Robert Lestrange :

« Cet altruisme est si flagrant dans *Le Miroir enchanté* qu'on y chercherait vainement le petit poème, le sonnet, le quatrain où Robert Lestrange parle de lui-même. Sa ferveur, qui est grande, va toujours vers les autres. Peintres, poètes, penseurs sont largement loués en ses strophes enflammées d'admiration. Aussi, serait-il avant tout autre désigné pour occuper, si elle était à prendre en France, la place de « poète lauréat » qu'occupait, en Angleterre, le grand Tennyson au moment de sa mort. »

* * *

HENRI DE ZIEGLER, *L'Aube*. — Genève, Édition Atar.

Ce recueil s'ouvre par un parallèle entre

La terre d'Occident, esclave nourricière

qui

Trépide, ahane et plie aux labeurs outranciers
Son large sein, souille de boue et de poussière,
Qui porte les cités comme des fourmillières...

et

Ta terre d'Orient, vierge au port de déesse

qui

Laisse nonchalamment les siècles s'alanguir
Et l'homme s'enivrer de rêve et de désir
Sur son giron brûlant de soleil en liesse...

Le contraste annoncé ne se perçoit pas dans les descriptions de H. de Ziegler. Ce sont des mélodies dans le mode mineur, des tableautins aux tons délicats de pastel. Le livre tout entier porte la marque d'une profonde mélancolie et, si parfois le poète veut secouer sa tristesse :

Dès aujourd'hui, que mes pas sonnent dans la vie
Je n'aurai plus de cris, de vils gémissements...

il retombe bientôt dans sa désespérance. Aussi son livre est-il émouvant par la sincérité et la profondeur des sentiments exprimés dans une langue noble et pure.

* * *

NOËL NOUËT, *Le Cœur avide d'infini*. — Paris, édition du *Temps Présent*.

J'ai parlé dans ma dernière chronique des poètes, du premier recueil de vers de Noël Nouët. *Le Cœur avide d'infini* réalise presque toutes les promesses de *Les Etoiles entre les feuilles*, ouvrage qui a

Digitized by Google

obtenu le prix spiritualiste en 1911. Je ne reprocherai au poète qu'une certaine imprécision, parfois, dans l'ordonnance de ses images lyriques. A part ce défaut, peut-être voulu, ce livre de poèmes, dont le titre ne me semble pourtant pas tout à fait heureux, est un recueil ému et sincère. Les accents poétiques de Noël Nouët ont souvent de l'ampleur; plus d'une page, plus d'une pièce de vers donnent la sensation d'une idéale recherche d'infini... Et, comme les alexandrins du rêveur sont harmonieux, son œuvre charme et séduit.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — PHILÉAS LEBESGUE. — A.-M. GOSSEZ. — HENRI STRENTZ. — *Essai d'expansion d'une esthétique* (le Havre, la Province). Le premier de ces écrivains parle de Walt Whitman et de l'inspiration poétique contemporaine. Le second analyse le dynamisme poétique et son expression. Le dernier, enfin, dessine la physionomie littéraire du Normand P.-N. Roinard. C'est un triptyque intéressant et bien composé. — CHARLES DULAIT, *Les visages de la vie*. Cette revue consacre un numéro à la mémoire de feu Charles Dulait : elle donne de lui six délicieux poèmes qui, une fois encore, me prouvent que les mieux doués d'entre les poètes sont souvent prématurément fauchés. Hommage à Charles Dulait ! Souvenir ému à l'artiste ! Adieu à l'ami perdu ! Nous ne l'oublierons pas. — ROBERT RANDAU, *Autour des feux dans la brousse*. (Paris, Sansot & Cie.) J'avais pris, naguère, un certain plaisir à lire *Le commandant et les Foulbé*, un roman de la Grande Brousse signé par R. RANDAU. Les poèmes du même auteur sont d'un réalisme très accentué ; j'avoue même qu'ils en deviennent un peu prosaïques, et s'ils ont des qualités de fougue et d'ardeur, ils ont des défauts dont le principal est de manquer d'harmonie et de ligne. — PIERRE-JEAN JOUVE, *Les aéroplanes*. (Paris, Figuière et Cie.) Quand M. P.-J. Jouve consentira à nous donner une œuvre conséquente, je pourrai apprécier son curieux talent. — L. ALOTTE, *Eau vivante*... (Paris, C. Ficker.) Sont-ce là des vers, est-ce là de la poésie, grands dieux ? — ALPH. SÉCHÉ, *Les plus jolis vers de l'année 1910*. (Paris, Louis Michaud.) Alphonse Séché a l'art de choisir les meilleurs poèmes de tous ceux qu'il a l'occasion de lire. Les anthologies qu'il publie sont toujours intéressantes et toujours heureusement composées. — JEAN DE LINGENDES, *Stances*, précédées d'une notice par Jacques Madeleine. (Paris, Sansot & Cie.) Bien que ce petit livre de la bibliothèque surannée intéresse davantage la rubrique de mon directeur M. Wilmotte, je ne puis m'empêcher de remarquer la grâce et la délicatesse de ces stances. — LÉON LARMAND, *Les satires contre les femmes*. (Paris, Louis Michaud.) Léon Larmand, continuant l'intéressante série des petites anthologies publiées par Louis Michaud, nous donne ici quelques-unes des satires contre les femmes. Elles sont parfois assez crues d'expressions. Elles sont toujours intéressantes. — FRÉDÉRIC DENIS, *Le manteau de clarté*. (Bruxelles, édition *Le Soleil*.) Frédéric Denis deviendrait le plus luministe de nos jeunes poètes qu'il n'y aurait là rien d'étonnant. Il faudra cependant qu'il surveille d'un peu plus près sa méthode de travail, puis, qu'il nous donne une œuvre et non pas des plaquettes. — CH. DE SAINT-CYR, *Laudes*. (Paris, Marcel Rivière.) Je reparlerai de ces poèmes catholiques. Ils me sont parvenus trop tard.

M. G.

Digitized by Google

Quelques réflexions sur le XIe Salon de l'automobile

ouvert du 13 au 25 janvier dans le Hall du Cinquantenaire.

Chaque année on dit : c'est fini les Salons d'automobiles, les courses d'automobiles. Et chaque année nous voyons surgir un magnifique Salon, nous prouvant que le progrès en ce beau XXe siècle ne subit aucun arrêt.

On se demande pourquoi courir au Salon, s'y entasser, comme le jour d'inauguration, par exemple, alors que dans la rue de ce même Bruxelles tant de belles voitures s'offrent à notre regard. C'est que là, sous le dôme resplendissant des mille feux de dame électricité, nous y trouvons la voiture nue, brillante, polie, dont tous les reflets du bronze et de l'acier charment nos yeux. Le nu automobile comme le nu artistique est à la mode. De même que nos temps modernes ont formé une série d'artistes capables d'apprécier la valeur d'un nu, de même, ils ont fourni aussi une série d'hommes qui, des professions libérales les plus diverses, sont devenus des mécaniciens ou tout au moins des connaisseurs.

L'automobile a non seulement conquis le monde au point de vue industriel et commercial comme le démontrait notre article paru dans la *Revue* du 1er décembre, mais aussi au point de vue des connaissances techniques.

Tout le monde parle automobile ou aviation. Les uns par amour du sport, de la mécanique, du progrès, de la science; les autres, afin d'avoir l'air à la fois très chic et très moderne; ils parlent du carburateur, du différentiel, de la magneto, de l'embrayage, d'un système ingénieux qui permettra de « *gratter* » le concurrent, suivant le vocabulaire spécial.

On parle aviation, parce qu'elle a frappé l'imagination par les grandes manifestations sportives et industrielles, parce qu'elle sera le symbole de la paix universelle, parce qu'elle aura rendu

Digitized by Google

du courage et de l'espérance à l'humanité qui veut enfin se libérer des servitudes ancestrales et « voler » vers un avenir meilleur. Et puis l'aviation fait des héros. Un petit mécano, un ferblantier, un peintre, un coiffeur, un avocat vole-t-il un jour, il est considéré comme un être supérieur. Lorsqu'il parait en public, la foule s'emballe... C'est un aviateur..., inclinons-nous.

Et puis, ce qui aide encore à cette vulgarisation, c'est la fraternité qui règne dans ce monde sportif. Marquis, baron, comte, mécano, civils et militaires, libéraux, socialistes et catholiques, tout cela voisine dans l'aimable familiarité sportive et fraternise en un démocratique pêle-mêle. Tous ces concurrents dînent ensemble, se tutoient, quitte une heure après à dire qu'un tel vend de la camelotte ou manque de loyauté commerciale.

O! sincérité humaine! que de crimes l'hypocrisie commet en ton nom!

Mais parlons de ce XI^e Salon.

Ceux qui ont contribué au succès de l'exposition, les véritables metteurs en œuvre de cette manifestation industrielle, commerciale et sportive, demeurent le comte Jacques de Liedekerke, président de la Chambre syndicale de l'automobile et son infatigable et dévoué secrétaire, Henri Trentelivres.

Quant à la section d'aviation, tout l'honneur revient au distingué Fernand Jacobs, président de l'Aéro-Club de Belgique et à Vleminckx, président de la Chambre syndicale des locomotions aériennes. N'oublions cependant pas le savant inventeur qu'est Adhémar de la Hault et qui par ses conseils heureux, sa ténacité et sa persévérance réconforte et encourage les susnommés.

Ce Salon est vraiment très beau, et l'ensemble en est, avec les considérables extensions qu'on lui a données cette année, absolument remarquable au point de vue de l'œil; il est mieux que cela : il est extrêmement intéressant, et il y a lieu de féliciter ici en bloc les constructeurs belges et étrangers de l'effort qu'ils ont fait en vue de notre grande manifestation annuelle. On peut vraiment dire qu'aucun d'eux ne s'est borné à y participer, ainsi qu'on a si souvent pu le constater ailleurs, comme pour « l'amour de Dieu ». Il n'y a pas au Salon de voiture déjà vue, de châssis qui ne se différencie pas de ceux qui furent montrés l'an dernier à pareille date. Tout le monde a entendu attirer l'attention sur sa marque, en faire ressortir les qualités et les caractéristiques, et cette émulation a produit les meilleurs résultats.

Digitized by Google

Ce que je viens de dire de l'automobile peut également se dire de la participation de nos fabricants de bicyclettes et d'accessoires. Tous se sont rendus compte du gros intérêt qu'il y avait pour eux à montrer leurs produits aux visiteurs du Salon, et il n'est vraiment pas une marque en vue qui n'y ait son stand et qui ne nous y fasse voir les progrès qu'elle a réalisés.

L'enthousiasme a été très grand pour cette fête du moteur. Rarement, en effet, on a vu circuler dans les rues de Bruxelles, aux mêmes heures, autant d'automobiles que ce jour d'ouverture. De midi à 2 heures ce fut, au long de toutes les grandes artères, un ronflement continu, les voitures succédant aux voitures et prenant les routes conduisant vers le Cinquantenaire. La Société des taxis — Brussels Motor Cabs — a voulu aussi prendre part à la fête et l'on a remarqué que toutes ses voitures avaient à l'avant, flottant gaiement à la brise légère, un drapelet aux couleurs bruxelloises, portant la mention « XI[e] Salon de l'Automobile ». Aux tramways même animation.

Lorsque nous entrons dans le hall, vers 1 heure et demie, il y avait déjà foule.

On attendait le ministre M. Carton de Wiart qui a jugé cette manifestation trop peu en rapport avec ses sentiments démocratiques. Il a brillé par son absence. Toutefois il a réparé cette erreur en assistant au banquet de la Chambre syndicale, qui eut lieu dans le démocratique *Palace Hôtel*.

M. Max, bourgmestre de Bruxelles, a donc procédé seul à l'inauguration du Salon. Il est arrivé vers les 2 heures, la figure éclairée de ce bon sourire qui le rend si sympathique à tous. Après les traditionnels échanges de compliments, a commencé la visite des stands.

L'impression de cette première visite, c'est que le Salon est superbe et de vastes proportions, 4,000 mètres carrés ayant été ajoutés au grand hall, et, de cet espace complémentaire on a tiré le meilleur parti ; les allées qui y ont été tracées font suite, sans solution de continuité, aux allées du grand hall, et, à tout prendre, ne donnent pas trop l'impression d'une « allonge », ce qui précisément constituait l'écueil à éviter. On a pu en juger par ce fait que tout de suite le public s'est reconnu et déjà, comme d'instinct, dès le premier jour, la foule a englobé dans sa promenade l'enclave nouvelle, modifiant le plus naturellement

Digitized by Google

du monde son traditionnel itinéraire. Pouquoi cette affluence dès le premier jour?

Le temps est beau, le ciel est clair, et le thermomètre marque, avec une printanière aisance, de 10 à 12 degrés au dessous de zéro. Et cette foule qui trouve que tout est pour le mieux, qui n'a pas à s'embarrasser de parapluies encombrants, qui n'a pas à redouter la boue, prend tout naturellement le chemin du Cinquantenaire. Elle sait qu'elle y trouvera un spectacle intéressant, vivant.

Évidemment cette foule ne sait pas exactement ce qu'elle veut voir; son attention se disperse sans s'arrêter longtemps au même objet.

Elle s'approche tout aussi bien de l'étalage où l'on vend pour six sous des bagues en métal inoxydable qu'à la voiture de haut luxe pour l'acquisition de laquelle il faudrait décaisser 30 ou 35,000 francs. Elle s'intéresse tout autant, sinon plus, au travail du chalumeau qu'aux applications qui peuvent dévoiler l'âme d'un moteur; elle se presse et se bouscule un peu pour voir des gravures, souvenirs des grandes épreuves de l'année close, et n'attache qu'une relative importance aux divers systèmes d'hélice; elle ira de préférence aux bizarreries qui ne sont encore aujourd'hui que des paradoxes, mais qui demain seront peut-être une vérité courante; elle s'intéresse aux ailes battantes d'un monoplan nouveau, aux modèles d'automobiles à voile où à hélice, aux rêves, pratiquement embryonnaires encore, d'inventeurs qui ont plus ou moins de génie et en tout cas beaucoup d'imagination. Elle se rapproche cependant davantage du temps dans lequel elle vit; elle emmagasine des connaissances qui, certainement sont superficielles, mais qui sont à ses yeux infiniment précieuses, car cette foule n'oublie pas que le soir, le lendemain, elle doit causer du salon, dire ce qu'elle a vu, donner ses impressions, voire même discuter un moteur, un embrayage, un carburateur, une magneto et donner son avis qu'elle s'efforcera de faire admettre comme autorisé.

Donc dans sa visite, cette foule s'instruit et ainsi elle ne perd pas son temps.

Quant aux vrais amateurs (lire acheteurs) aux connaisseurs, ils ne viennent pas ces jours d'affluence. Ils y perdraient, eux, leur temps. Ils se rendent au Salon de 10 à 12 heures, lorsqu'il est vide, quand il est permis d'examiner minutieusement tous

Digitized by Google

les détails d'un châssis ; ils font le vrai travail pendant que la foule curieuse cherche des objets pour remplir le programme de sa journée. Sans doute, il ne faut pas se plaindre, mais au contraire se réjouir de l'intérêt que le public porte aux choses de l'automobile et de l'aviation ; on peut en déduire que l'hostilité qu'il manifesta durant si longtemps au premier de ces modes de locomotion s'est définitivement évanouie et que le second n'en connaîtra pas les inconvénients. Or, à n'en pas douter, cela est un bien, non seulement au point de vue psychologique, mais à un point de vue éminemment pratique : l'automobile se démocratisera d'autant plus, et par la voie de conséquence, les industries qui s'y rattachent prendront d'autant plus de développement, que les préventions si injustes qu'elle suscita jadis, tomberont plus vite.

On s'aperçoit de ce changement d'idées et c'est cet état d'esprit qui nous donnera cette année un véritable Salon d'affaires.

Je n'en dirai pas autant, dans un sens général, pour ce qui concerne l'aviation; la construction des appareils qui doivent permettre à l'homme de s'assurer définitivement le sursol a fait d'incontestables et très sérieux progrès, mais ni le monoplan, ni le biplan, ne sont encore, *en Belgique surtout*, des articles courants du commerce. Il ne peut, du reste, en être autrement chez nous à cause du désintéressement du ministère de la guerre vis-à-vis de cet engin merveilleux de destruction. Le général Hellebaut préfère s'occuper de vider les forts et de mettre à nu sous les yeux du peuple belge les gros canons qui impressionnent plus la foule que le fragile aéroplane. C'est un système ancien. Labiche appelait cela : *La poudre aux yeux*.

Cependant le public comprend déjà ce grand problème de l'aviation. Aussi ceux qui viennent au Salon pour tuer... le temps, montent à l'assaut des galeries.

Oh! les ailes! les hélices! Qui dira combien de rêves de gloire se sont ébauchés dans cet endroit évocateur des plus prodigieuses promesses qu'ait vues ce siècle! Qui pourrait dire les tentatives de records faites ici en rêve? On ferait des milliers de fois le tour du monde en alignant les kilomètres supputés par notre jeunesse ardente, à l'examen de ces oiseaux légers, si élégants de lignes, si tentants, et plus encore si tentateurs, et qui cependant ont tous, ou presque, sous leurs ailes, des éclabous-

Digitized by Google

sures de sang, mais aussi émanant de toute leur texture, des rayons de gloire. Et en vérité, ceci fait oublier cela et fouette singulièrement les énergies.

Mais revenons-en à l'automobile... utilitaire.

La journée la plus significative a été celle de mercredi. C'est le jour où les industriels de la province se rendent à Bruxelles pour leurs affaires et, celles-ci terminées, ils ont évidemment pris la route du Cinquantenaire. C'est surtout aux véhicules utilitaires, aux poids lourds, qu'ils ont paru s'intéresser. Pour eux, la question de la substitution du moteur à la traction chevaline est une question primordiale. Beaucoup ont hésité jusqu'ici à s'engager dans la voie nouvelle, soit qu'ils n'eussent pas pris le temps d'examiner avec tout le soin voulu les avantages de la traction mécanique, soit qu'ils eussent été induits en erreur par des calculs théoriques toujours sujets à caution, soit enfin que la mise de fonds nécessaire pour l'acquisition de véhicules lourds leur eût paru trop importante.

Mais petit à petit, par la force même évolutive des choses, tous ces aspects de la question se sont désembroussaillés et, aujourd'hui, la conviction de la plupart de ceux dont les exploitations diverses entraînent des transports sur route est chose acquise.

La contagion de l'exemple aura tôt fait le reste et le temps n'est plus que relativement éloigné où le poids lourd sera devenu d'un usage absolument courant.

Les achats qui ont eu lieu pendant ce Salon sont, à cet égard, particulièrement significatifs. Nous en retenons le fait comme un symptôme des plus rassurants pour l'avenir de la construction des poids lourds.

Non, l'automobile n'a pas dit son dernier mot, même en Belgique, où nos routes ne sont cependant pas un facteur de sa vulgarisation. En ce moment, l'automobile évolue vers la simplification de ses organes, vers la sécurité et le confort. Une légère baisse des prix et elle sera démocratisée. Nous la verrons ainsi prochainement à un simple tournant de son histoire.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

A. Collon, capitaine-commandant d'artillerie, adjoint d'état-major, *Manuel pratique des Tirs collectifs*. — Bruxelles, 1905, 326 pages.

En nous plaçant au point de vue général de la science militaire, nous dirons que l'étude remarquable du capitaine Collon est basée sur l'importance primordiale, dans la guerre moderne, de l'infanterie et de son principal moyen de combat. Un principe qui date de Frédéric II et que le colonel Dufour a mis en belle lumière dans son Précis de Tactique, a certainement guidé l'auteur au cours des dix chapitres qui forment le Manuel des Tirs collectifs, c'est celui de la préparation laborieuse, minutieuse du soldat et de l'officier, préparation en apparence inutile par le nombre infini des détails, mais en réalité pleine de fruits. Ceci pour les lecteurs qui seraient tentés de ne voir ici qu'un exposé aride et purement théorique, presque mathématique — et par conséquent sujet à caution au point de vue pratique — des règles et des principes du tir.

Mais laissons la parole au capitaine Collon lui-même : « L'étude séparée des éléments constitutifs d'une bonne conduite du feu au combat, dit-il, est susceptible de faciliter les opérations mentales que tout chef est appelé à faire sur le terrain ; ces opérations, ces calculs ou évaluations, à la suite de nombreux exercices, deviendront de plus en plus rapides, et finalement passeront dans les réflexes cérébraux. C'est seulement le jour où ces opérations, si complexes en apparence, seront devenues en quelque sorte inconscientes, que le chef aura acquis toute la valeur pratique dont il est capable, au point de vue de son rôle de régulateur et de conducteur du feu au combat » (p. 14-15). Voilà pour l'officier.

Et plus loin : « Les méthodes... doivent passer dans la chair et dans le sang de la troupe par des exercices quotidiens » (p. 156). Voilà pour le soldat.

Alors seulement l'influence des facteurs physiologiques et psychologiques, qui sont les premiers et les plus redoutables ennemis du soldat sur

(1) Des plumes plus autorisées que la nôtre ont déjà donné sur l'œuvre du capitaine Collon des appréciations, toujours élogieuses, que l'on trouvera, en particulier, dans la *Revue de l'Armée belge*, tome VI de la 29e année et tome I de la 30e année, 1904-1905.

Digitized by Google

le champ de bataille, sera réduite au minimum. « L'infanterie bien dressée, dit encore le capitaine Collon, maîtresse de son feu et sûre de son tir demeurera irrésistible, même dans l'attaque en terrain découvert, et sera nvincible » (p. 159).

Ainsi ne nous étonnerons-nous pas de rencontrer dans un « Manuel pratique » des expressions mathématiques et des formules nombreuses.

« Ce qui est mathématiquement démontré, dit l'auteur, ne saurait être infirmé par aucune expérience... Ceux qui ont essayé de se passer absolument des mathématiques pour faire du tir se sont vus forcés de rechercher et d'établir des formules empiriques, toujours vaines, reposant sur des à peu près et ayant le grave défaut d'être monstrueuses pour certains cas déterminés » (p. 11).

Toutefois, l'expérience même démontre la vanité des formules sur le champ de bataille : « L'officier doit se convaincre qu'à la guerre aucune formule ne permet de trouver la solution des problèmes de tir résultant de telle ou telle situation tactiqne. Seule la grande habitude du tir acquise en temps de paix, permet de prendre sur le terrain, dans les moments difficiles où toutes les formules s'évanouissent, des déterminations spontanées, rapides et circonstancielles » (p. 9).

L'auteur a le soin de ne pas négliger les influences dont nous parlions plus haut et dont il s'occupe à plusieurs reprises. Enfin, nous dirons à sa louange, qu'il met l'officier en garde « contre les systèmes, les théories, si brillants qu'ils puissent être », et que pour lui le choc à la baïonnette (ou sa menace) demeure l'argument décisif de la phase de décision (p. 186-187).

« Ce n'est pas avec le fusil seul qu'on gagne les batailles. » Il nous en donne un exemple frappant par la bataille de Saint-Privat, où l'anéantissement d'une partie de la Garde royale prussienne ne servit à rien, les Français n'ayant pas fait suivre leur mousqueterie très meurtrière par une attaque sérieuse.

Passant aux principes plus particuliers qui ont guidé le capitaine Collon, nous les trouvons exprimés clairement et méthodiquement dans son introduction :

« Pour le tacticien, pour le chef d'une troupe au combat, il n'y a pas d'autre genre de feu que le tir collectif, le seul tir de guerre ou de combat... Le tir individuel est un moyen de dressage, de discipline, il n'a d'autre but que de préparer le soldat à jouer convenablement son rôle dans l'exécution des tirs collectifs... La science et l'art du tir que l'officier doit acquérir n'ont d'autre objet que de le rendre apte à utiliser les fusils dont il dispose, afin d'en tirer le maximum d'effet... Le groupement expérimental des balles, dans les tirs collectifs, constitue le fondement de toutes les discussions, théories, calculs, tendant à déterminer les principes et les règles de le conduite des feux... L'unique problème à résoudre dans les tirs collectifs est l'évaluation des chances d'atteindre une formation donnée, dans des circonstances définies, distance, terrain, ou, en d'autres termes, d'apprécier

Digitized by Google

le résultat probable à espérer contre un but déterminé et de décider s'il convient ou non d'ouvrir le feu, et dans l'affirmative, quel est l'effectif à mettre en ligne ainsi que les moyens à employer pour acquérir et conserver la supériorité du feu » (p. 11-14).

Le capitaine Collon proteste — comme le faisait jadis Clausewitz — sur les « vocables fallacieux ou vides de sens, redondances superfétations qui ne resolvent rien, mais contribuent à découter la pensée et à fausser le jugement » (p. 14).

La place nous manque pour faire très approfondie une étude de l'excellent ouvrage du capitaine Collon. Nous nous contenterons donc de parcourir rapidement le chapitre Ier qui définit toute la terminologie employée dans les études relatives au tir; le chapitre II, basé sur le calcul des probabilités qui servira à l'établissement des « Tables de chances d'atteindre ». « Les chances d'atteindre une formation de troupe, où sa vulnérabilité, dit le capitaine Collon, sera exprimée par le nombre de balles qu'elle intercepte »; le troisième chapitre ou exposé du groupement des balles dans les tirs collectifs, où nous trouvons cette remarque fondamentale : « Toutes les idées erronées qui ont cours au sujet des principes et des règles qui régissent le réglage et la conduite des feux de guerre, en terrain horizontal ou incliné, ont pour origine une conception ou une compréhension inexacte du jeu des trajectoires dans le groupement des coups.

Le chapitre IV analyse la table des déviations probables et insiste sur le principe régulateur du feu que nous traduirons en langage familier par cette maxime : « Ne tirez qu'à bon escient. » Le capitaine Collon réfute avec succès les théories qui nient la science du tir (p. 67); il combat aussi l'interprétation trop extensive des ouvrages qui traitent de l'amoindrissement des facultés physiologiques et morales de la troupe sur le champ de bataille (p. 75-76)

Le chapitre V donne l'emploi de la table des déviations probables.

Le chapitre VI, l'un des plus intéressants, discute la formation des troupes au combat et montre l'influence des chefs sur les soldats. Il compare aussi les fusils en usage dans l'infanterie belge, allemande et française et conclut par leur équivalence en tant que rendement dans le tir collectif.

Nous avons déjà extrait du chapitre suivant quelques préceptes dignes d'être notés. Parlant du réglage et de la conduite des tirs collectifs, l'auteur en définit ainsi la portée exacte : « Le problème de la conduite du feu consiste presque uniquement à assurer le réglage du tir en portée. » Il préconise le tir par rafales intermittentes pour l'ensemble de l'unité de combat », moyen excellent surtout pour garder les troupes en main. Il nous donne l'exemple du combat de Beaune-la-Rolande (1870), où l'infanterie allemande, manquant de munitions, mais maîtresse de son feu, repoussa toutes les attaques des Français (p. 159). Il fixe enfin la valeur tactique du feu et rappelle à la cavalerie les servides qu'elle peut rendre

Digitized by Google

par une mousquetade courte et nourrie à une bonne distance sur des colonnes ennemies ou des rassemblements de troupe (p. 189-190). Comme corollaire à ce chapitre, notons l'emploi des patrouilles franches composées de militaires hardis et bons tireurs (p. 195).

Le chapitre VIII expose d'une façon nouvelle et très savante les principes du tir en terrain incliné et clôture pour ainsi dire l'exposé des considérations qui permettent d'aborder la question tactique la plus importante, celle de l'occupation du terrain (chapitre IX).

Le capitaine Collon part des principes posés par le général Selliers de Moranvil'e dans ses remarquables études tactiques et s'élève comme lui contre la tendance à occuper des positions dominantes.

Plusieurs schémas facilitent la lecture de ce chapitre que couronnent dignement une discussion de l'œuvre du général Rohne et un souvenir ému à la mémoire du savant capitaine Swarts, dont Collon reproduit les conclusions-principes « testament de ce travailleur modèle ».

Le chapitre X est bien en réalité, comme le dit l'auteur, un vade-mecum destiné aux officiers et aux sous-officiers. Il quintessencie en quelques pages les indispensables connaissances qu'on est en droit d'exiger du cadre.

Citons enfin les tables de tir établies par l'auteur et placées à la fin de son volume, avouons notre regret d'avoir été si bref et, par conséquent, si peu complet, émettons aussi le vœu de voir nos officiers s'assimiler « dans la chair et dans le sang » l'utile manuel du savant capitaine Collon, à la portée de tous par la clarté de son exposition et l'élégante simplicité de sa forme.

Ixelles, le 30 décembre 1911.

W. A.

***

Colonisation française. — Il a paru, dans ces derniers temps, toute une série de livres consacrés aux colonies de la France, mais plus particulièrement à ce vaste empire africain, qui a été et est encore à l'ordre du jour de la politique internationale.

Nous avons déjà signalé plusieurs d'entre eux, et particulièrement celui de M. Sonolet, qui nous montre à l'œuvre l'initiative française dans cette Afrique occidentale, vaste réservoir d'hommes qui, comme le colonel Mangin l'a montré dans *La force noire*, aidera peut-être à résoudre le problème de la dépopulation, en tant qu'il constitue une menace pour la défense nationale. L'acquisition partielle du Maroc a été un prétexte attendu pour la publication de plusieurs livres auxquels on peut rattacher l'étude agréable de M. Léon Van Aerschodt, *Au Maghreb* (Bruxelles, Lebègue), écrite d'un style impressionniste et sans prétention. Parmi ces livres, il convient de signaler (chez Hachette) le récit de la campagne de *La Chaouïa* (1907-1908), que nous livre le capitaine Grasset. C'est l'historique de la campagne de 1907-1908, campagne restée fameuse et à

Digitized by Google

laquelle présidèrent tour à tour, on s'en souvient, le général Drude et le général d'Amade. Avec le corps de débarquement de Casablanca dont il faisait partie, l'auteur a pris part à tous les engagements, suivi la colonne dans sa marche aventureuse et fertile en incidents, pacifié enfin une région en révolte. De ces actes historiques, il a tenu un journal fidèle où, au compte rendu évocateur de chaque fait d'armes, s'ajoutent des observations personnelles du plus vif intérêt.

Son ouvrage se complète de nombreuses et vivantes photographies, documents uniques qui fixent mieux encore le souvenir de ces journées mémorables.

Jadis nous avons signalé l'important exposé politique et économique de M. G. Deherme sur l'*Afrique occidentale française* (Paris, Bloud, 1908). Sous un titre peu différent : *L'Afrique équatoriale française*, M. Maurice Rondet-Saint publie, chez Plon, un volume qui fait suite, très logiquement, à deux autres, *La Grande-Boucle*, récit de voyage autour du monde, couronné par l'Académie française, et *l'Avenir de la France est sur mer*, étude très complète de la puissance maritime de son pays, des devoirs qu'elle impose et des espérances qu'elle autorise. Le conflit marocain, qui menaça un instant la paix, ainsi que les exigences de l'Allemagne donnent un intérêt exceptionnel à la nouvelle œuvre de l'auteur. C'est un résumé vivant, documentaire, fidèle, des impressions et des renseignements qu'il a recueillis, en toute indépendance, sans autre souci que celui de découvrir l'état véritable, la valeur réelle, de l'empire africain de la France, si peu connu encore, trop souvent présenté sous des traits fantaisistes par l'optimisme des fonctionnaires ou par les relations suspectes de témoins intéressés. M. Rondet-Saint a remonté l'Oubangui jusqu'au Bangui et la Sangha jusqu'au Ouesso; il a parcouru le massif du haut Djoué, visité le bassin de l'Ogôoué, de Cap-Lopez à N'Djolé et à Sindara, sur le N'Gouni. On trouvera dans ses notes consciencieuses des détails précieux sur Dakar, le tourisme africain, l'avenir économique du domaine équatorial, les débouchés offerts là-bas à l'automobilisme, les défauts de l'outillage, la question de la main-d'œuvre, les ravages de la maladie du sommeil, etc.

Rappelons (chez Flammarion) l'intérêt plus qu'anecdotique du livre de M. Félix Dubois, *Notre beau Niger*, que nous avons déjà signalé. C'est un récit documenté et fondé sur un séjour attentif, où l'on trouvera mieux que les notations toujours précaires d'un touriste, même exigeant. L'auteur avait, dans sa *Tombouctou la mystérieuse* et sa *Vie au continent noir*, gagné les chevrons d'une sorte d'explorateur doublé d'un esprit scientifique.

Et pour finir (excusons-nous de l'avoir réservée ainsi), louons la très passionnante étude de Mme Gabrielle Vassal. Femme d'un médecin des colonies désigné pour l'Annam, elle a partagé la vie et l'activité de son mari et écrit un journal, *Mes trois ans d'Annam*, dont on ne pourrait trop

Digitized by Google

louer l'intelligente discrétion, les joliesses descriptives et même l'utilité documentaire. Une illustration abondante et soignée ajoute encore à l'intérêt d'une publication très recommandable (chez Hachette).

* * *

Chez Bloud, de MM. L. et P. MURAT, *Les Merveilles de l'œil* (in-16). — L'œil est le type des adaptations organiques complexes. En lisant le savant opuscule des docteurs L. et P. Murat, on voit manifestement l'impossibilité de l'interprétation matérialiste de mécanismes aussi prodigieusement compliqués, mécanismes aussi rationnellement conçus, dans leurs milliards de parties microscopiques spécialisées, que la machine industrielle la plus délicate, aux innombrables rouages, ou que l'œuvre littéraire, philosophique ou scientifique la plus géniale.

* * *

M. Baldensperger a publié — et nous sommes en retard pour la signaler — la deuxième série des *Études d'histoire littéraire* (chez Hachette). — Est-il nécessaire de les recommander? Le savant, doublé d'un critique à la perspicacité élégante, a écrit jadis de beaux vers, et il n'est pas indifférent au choix de ses sujets, à la manière toute psychologique qu'il s'est faite, qu'il ait, comme Sainte-Beuve, débuté par l'imagination et la sensibilité. On comprend ainsi, et l'on excuse, si c'est nécessaire, la sévérité, l'abondance bibliographique, le souci de ne rien omettre, bref les qualités d'acquisition plus récente dont il est inévitable, en effet, qu'un artiste tourné à l'érudition juge l'excès même une condition de l'enseignement littéraire. Mais que M. Baldensperger ait gardé cet esprit de finesse, ce bonheur de l'expression, cette invention où une nature douée se décèle, c'est ce qui achève de donner à ses *Études* un prix particulier. On lira avec grand profit ce qu'il a écrit sur la société précieuse de Lyon au XVII^e^ siècle, sur les théories de Lavater dans la littérature française, sur Chateaubriand émigré à Londres, enfin sur Shakspeare en France; sujet qu'il était osé pourtant d'aborder après M. Jusserand et que M. Baldensperger renouvelle.

* * *

Amanda. Belle de Nuit. C'est la douloureuse histoire d'une fille gardant, dans la pire des déchéances, un besoin d'affection qui trop souvent s'égare. Pour décrire les quartiers mal famés de Marseille, pour nous intéresser à ce monde en marge de la société, M. Paul-Louis Garnier a prodigué les couleurs de sa palette qui adoucissent ce que le livre, publié chez Ollendorff, aurait de trop audacieux.

* * *

Digitized by Google

V. Bouyer Karr a situé parmi les cueilleurs d'olives son nouveau roman *Pauvres Diables* (chez Ollendorff) C'est avec toute sa tendresse pour ces humbles travailleurs, c'est avec tout son amour pour la belle Provence que l'auteur de tant de pages émouvantes a écrit cette histoire, belle en sa simplicité et son émotion. Le personnage d'Isabeau qui donne les années de sa jeunesse à l'ingrate tâche d'apporter quelque bien être physique et moral aux *Pauvres Diables*, est un des plus purs et des plus attachants dans l'œuvre de V. Bouyer Karr, si riche pourtant en caractères d'une noble fierté.

* * *

Après les mémoires du valet de chambre de Maupassant et le journal de voyage du valet de chambre de M. de Chateaubriand, il était naturel qu'on nous donnât (ou plus exactement, qu'on nous rendît) les *Souvenirs de Roustam*, c'est-à-dire du Mamelouck de Napoléon. (Paris, Ollendorff.) M. Frédéric Masson, dans une intéressante préface, parle sans excès d'indulgence de ce personnage, que M. Sardou n'a pas dédaigné, entre autres, de mettre en scène dans *Madame Sans-Gêne* ; il le peint « le moins capable de reconnaissance et de dévouement » et il en fait un « un laquais, en qui la bassesse du métier s'agrémentait d'une pointe de cruauté orientale ». Mais il confesse qu'il « savait voir », et c'est quelque chose. Il ajoute qu'il ne « s'écartait guère de la vérité » et c'est davantage. On ne peut, en ce monde, avoir toutes les vertus.

Ces *souvenirs* sont donc mieux; écrits dans un français approximatif, ils abondent en détails notés avec une précision qui étonne. Le sentiment qu'inspire, après tant d'autres maîtres dont sa jeunesse connut la brutalité, Napoléon le Grand à cette sorte d'esclave est difficile à définir ; Roustam n'est pas prodigue de sentimentalité ; il se rappelle exactement les ordres qu'il reçut, les faveurs dont il profita, les injures ou les injustices dont il eut à souffrir; mais il évite les jugements et s'en tient à l'anecdote ; encore ne la conte-t-il, en général, que lorsqu'il y joue un rôle; et, si possible, un rôle avantageux. Néanmoins, pour compléter notre connaissance de Napoléon intime, de ce mélange de bonté bourrue et de despotique entêtement dont il fit tant de fois preuve, peu de livres sont aussi utiles à consulter que celui-ci.

Digitized by Google

RENÉ BOYLESVE[1]

I

Celui-là est vraiment français, et plus que personne, plus que Maupassant dont la force parfois épaisse et toujours pessimiste n'est pas dans notre continuité littéraire, plus que Daudet, ce Méridional trop vite attendri, plus que M. Anatole France lui-même.

Car, avant d'être Français, M. Anatole France est Parisien, et Parisien trop fort en grec. Maints précieux filons d'hellénisme, d'alexandrinisme, d'ascétisme voluptueux et spéculatif, traversent son œuvre où lui-même les a délibérément conduits.

Pour être de moindre envergure, M. Boylesve a cependant mieux évité le souvenir imprégnant des grandes lectures classiques, qui incline si aisément nos esprits saturés de culture à ce qu'on pourrait appeler le mimétisme intellectuel. Et c'est par ce renoncement à la victoire facile du commentaire, c'est par le rejet de tout le bagage classique dont il ne garde que la forme dépouillée, abstraite, parfaite : l'art du bien dire, c'est par là que M. Boylesve est un conteur vraiment, strictement français.

Il l'est jusque dans son nom, lequel rappelle celui de Nicolas Despréaux, ni plus, ni moins ! Car Boileau égale Boylesve ; *bois l'eau, boy l'esve*. Mais sentez dans le second cette douceur de l'archaïsme que n'a pas l'ensemble involontairement prosaïque du premier. Ce n'est qu'un détail, sans doute, et c'est peut-être aussi une injonction cachée, qui le pousse à suivre certaines préférences harmonieuses : ici, la belle discipline du XVII^e^ siècle, et là les parties délicates de notre moyen âge conteur.

(1) *Les bains de Bade. Le médecin des dames de Néans. Sainte-Marie-des-Fleurs. La leçon d'amour dans un parc. Le parfum des îles Borromées La becquée. L'enfant à la balustrade. Mademoiselle Cloque. Le bel avenir. Mon amour. La jeune fille bien élevée. La poudre aux yeux. M^me^ de Sévigné aux Rochers* (Revue bleue, 1901), etc.

Digitized by Google

Et puisque détail il y a, en voici un autre, qui est ce titre de recueil : *La poudre aux yeux*. Elle était fine, malicieuse, imagée, dorée, cette expression venue de loin et de chez nous. Qui donc l'emploie encore ! On dit aujourd'hui le bluff, qui est une horreur de mot anglais, qui ne signifie d'ailleurs pas la même chose, et auquel serait dix fois préférable le preste mot d'esbrouffe. M. Boylesve, que n'atteint pas l'anglomanie, a préféré l'usage d'une riante expression populaire.

Mais parce que M. Boylesve a intitulé un de ses recueils : *La poudre aux yeux*, et parce que son nom est dans la douce résonnance française, cela ne veut pas dire que voilà son mérite défini; et son véritable mérite, c'est la grâce.

C'est la grâce telle que nous la trouvons sur les bords de la Loire. C'est la grâce latine toute raffermie par le bon sens français, la grâce selon toutes les exigences canoniques de notre vieil art d'écrire, la grâce qui contient mille choses : de la sobriété, de la netteté, de la lumière, de l'éloquence, du lyrisme, de l'ironie, de la tendresse, mais tout cela, si l'on me permet cette tautologie, dans la mesure même de la grâce et comme subordonné à elle.

Ignorât-on que M. Boylesve est originaire de cette Touraine privilégiée, son œuvre nous le dirait. Mais on connaît son lieu natal. Il n'est pas indifférent. Il est même glorieux. C'est La Haye-Descartes où naquit le philosophe du *Discours sur la méthode*. *Nomen, numen*. Et l'on peut concevoir que M. Boylesve ait voulu interpréter ce hasard comme un conseil.

Au reste, il avait en lui l'appétit de la raison, le goût des idées claires, l'amour parfait de l'équilibre. Joignez à cela les directions que donne l'éducation bien caractérisée de la vieille et solide bourgeoisie dans ces vieilles et solides provinces; et vous avez le germe des romans tourangeaux dont M. Boylesve a doté notre littérature.

II

J'allais dire : notre littérature provinciale. Pour être juste, l'étiquette eût été trop étroite. Car d'abord, qui dit province, semble impliquer mœurs spéciales, alors que la province où nous sommes a une valeur de moyenne si probante, qu'elle rayonne sur toutes les autres, et reflète en elle l'âme entière du pays.

Par là, les sujets de M. Boylesve, comme sa manière, échappent au particularisme souvent anecdotique et à l'expression volontiers

Digitized by Google

distinctive des œuvres régionales. *Mademoiselle Cloque*, *La becquée*, *La jeune fille bien élevée*, ne racontent pas l'unique et chétive histoire de deux ou trois personnes plus ou moins bien campées sur tel coin de terre. Il n'est pas vrai que deux ou trois personnes déroulent leur existence dans une sorte d'isolement. C'est là une thèse romantique. Mais elles sont unies, surtout en province, à une foule d'autres personnes; et un simple coup de vent qui les agite, se propage à tous leurs entours. Une Félicie Planté, une Madeleine Doré, ont une importance collective; et leurs gestes produisent une infinité de gestes.

Le danger de ces polymorphies, c'est l'absence de « caractères », la pente aux hymnes panthéistes. Obscénités mises à part, on songe au Zola de la *Terre*, qui ne parvient pas à créer des types, mais des tics, et qui tombe constamment dans le concert des visions immenses. Ses cent personnages n'en font qu'un, puissant et vague; ils ont l'impersonnalité du règne animal, errant sur une terre sans limites.

M. Boylesve, lui aussi, remue des foules. Qui entreprendrait de dénombrer ses personnages, ne fût-ce que ceux de *La becquée* et de *L'enfant à la balustrade*, se donnerait une jolie tâche. Mais il n'en est pas besoin. Ses personnages, modérés et peu synthétiques, se retiennent, parce que M. Boylesve n'use pas du tic pour créer le type. Telle voyageuse timorée glisse son billet de chemin de fer dans l'ouverture de son gant. Et ce détail, dit comme il est dit, et ne revenant pas une seconde fois au cours du récit, prend le sens d'un véritable « document humain ». Un vaste marronnier qui est dans la cour de Félicie Planté, à Courance, est le lieu des réceptions ordinaires. Les invités de marque sont reçus près du perron, et il a suffi d'*une* réception de M^me^ Leduc près du perron, loin du marronnier, pour prêter au portrait de la dame une valeur particularisée.

On pourrait multiplier les preuves. Ils sont dix ainsi, ils sont vingt dans *La becquée*, bel et bien une foule; et pourtant chacun d'eux est fort reconnaissable, voire à grande distance. C'est qu'ils sont d'abord *eux*, et qu'ils sont *ensuite une multitude*.

De même, les champs de cette fameuse Nature. Celui d'un tel finit là. Plus loin commence celui d'un autre. On voit les limites et les formes de chacun, leurs harmonies et leurs rivalités, leurs grandeurs et leurs décrépitudes, les routes qui les contiennent, les ruisseaux et les vallonnements qui les singularisent. Tous, un à un, gravent en nous leur physionomie agissante. Eux aussi, les champs, ils sont

Digitized by Google

dix, vingt, mille, une foule, la terre formidable et bruissante. On ne s'en était pas aperçu d'abord, comme on ne s'en aperçoit pas quand on se promène; et on en garde mieux le souvenir réel; et c'est le véritable « sentiment de la nature ».

Tout comme un philosophe, M. Boylesve va ainsi de l'individu fermement étudié à une collectivité toute concrète, du champ cadastral à l'immensité des labours. Zola, avec sa religiosité prodigieuse, faisait le contraire, tâchant de descendre de l'infini au fini; mais c'est un chemin plus malaisé. Et voilà pourquoi, si Zola donne l'apparence d'une force plus grande, immédiate, M. Boylesve apporte une vérité progressive plus tranquille, plus objective, et moins éphémère. Il est beaucoup plus démonstratif que l'auteur de la *Terre*.

Démonstratif, il l'est jusqu'à l'angoisse. Cela n'en a jamais l'apparence... au début. Nous voici dans une société honnête et ordinaire, une calme et neutre bourgeoisie provinciale, d'où sont bannis l'aventure, le brigandage et les risques d'une bonté excessive. Nous nous sentons chez nous. Nous nous disons : comme c'est vrai! et nous sourions. Mais bientôt l'on répète : comme c'est vrai! et le sourire change de valeur. Nous venons d'apercevoir la grosse vérité derrière les petites, assavoir le drame des « économies domestiques ». Qu'ils traitent de condition terrienne ou de condition urbaine, tous les romans tourangeaux de M. Boylesve sont des romans d'argent. Religion, politique, ambitions sociales, luttes de famille, parures mondaines, et l'amour et le mariage, tout se ramène à lui : l'argent.

L'intransigeante M^lle^ Cloque s'est imaginé que la foi qui soulève les montagnes, sera bien capable d'empêcher à Tours la construction d'une basilique de Saint-Martin républicaine. Et elle s'aperçoit peu à peu que les meilleures volontés se dissolvent, lorsqu'elles n'ont pas pour elles le soutien de l'argent et de la puissance officielle. On abandonne M^lle^ Cloque à cause de sa pauvreté; sa nièce échoue dans une médiocre union, tout opposée à celle qui avait d'abord été décidée; et si M^lle^ Cloque n'avait pas voulu, sous prétexte de conscience et d'honneur, la rupture du brillant projet initial, cette rupture aurait quand même eu lieu, par la force des considérations budgétaires.

M. Nadaud, notaire à Beaumont, achète une maison. Ce faisant, il a froissé par inadvertance un potentat régional qui avait pensé acquérir l'immeuble. D'où résulte une guerre tâtillonne et finalement tragique, qui entraîne dans ses complications sourdes une population entière. M. Nadaud se débat comme un naufragé; et il

Digitized by Google

ne résisterait pas aussi longtemps, s'il ne puisait dans la mesquinerie même de son amour-propre, et à coup sûr dans l'atavique habitude du point d'honneur, une décision qui rejoint le pur héroïsme. C'est *L'enfant à la balustrade*.

Notre bonne tante Planté de *La becquée* doit donner la pâture aux « oiselets béants » qui composent sa famille. Et malgré les armes de sa richesse et de son vieil esprit, ce sont transes continuelles, un qui-vive obligé, dont les bourrasques n'épargnent ni les siens, ni les amis, ni les étrangers puissants venus s'établir dans le pays, ni M. le curé et sa servante. Félicie Planté, c'est le Père Goriot en jupons et à rebours, devenu bourru dans son extrême bienfaisance, et qui a pris le commandement de sa petite troupe exploiteuse.

M^me^ Coëffeteau de Chinon, bien qu'elle sente chanceler sa fortune, et peut-être à cause de cela, prétend que sa petite fille Madeleine soit le modèle de *La jeune fille bien élevée*. Elle la dote d'une éducation irréprochable. Et prise dans cet engrenage d'orgueil, devant vaincre ou périr parce qu'on ne peut plus transiger alors qu'il le faudrait et qu'on le voudrait, elle pousse ses dernières forces aux dernières limites du courage, non sans étroitesse d'esprit, entêtement ridicule, prétentions comiques, mais toujours en bravoure et avec une logique qui fait penser au devoir cornélien, c'est-à-dire au sacrifice. Car le courage ambitieux n'aboutit ici qu'au sacrifice, et au plus lamentable : cette Madeleine, objet de tant de soins, est inéluctablement précipitée du piédestal où son éducation l'éleva, au mariage le plus plat que pouvait redouter notre amitié éveillée.

Encore et toujours, c'est la question d'argent, la *réalité* de l'argent. Elle prime tout, anime tout, et fausse tout. Son âpreté se cache derrière les façades endormies ou les paroles convenues. Et c'est l'inspiration balzacienne, ce sont les sujets balzaciens par excellence. Seulement la matière est traitée ici en douceur, avec une bonhomie narquoise, un goût suprême de la mesure et de l'honnêteté, une sensibilité tout intime et un art volontairement désencombré, et avec un détachement apparent qui manquait au besogneux colosse de la *Comédie humaine*. Quelquefois, c'est sous le couvert d'une légende enfantine comme dans *L'enfant à la balustrade*; quelquefois, sous le charme d'un paysage tel que celui de la Vienne et de l'antique Chinon dans *La jeune fille bien élevée;* et toujours de biais, par l'humble chemin des petits travers, des menus détails, des observations drôlement fragmentaires.

Encore une fois, tout ce calcul de M. René Boylesve, aux conclu-

Digitized by Google

sions mélancoliques, ne frappe pas dès l'abord. On va de nuance en nuance et de sourire en sourire, même lorsque la démonstration nous a touchés. C'est que M. René Boylesve approuve en secret l'objet de ses amènes critiques. Ces défauts et ces mesquineries, croyez qu'il les aime et qu'il tient à leur conservation. Qui sait! Peut-être sont-ils en lui, comme un héritage qu'on trouve un peu gênant et qu'on respecte. Préjugés tant que l'on voudra! Mais il importe de savoir reconnaître le bienfait d'une tradition à travers l'encombrement d'un préjugé. Et M. Boylesve le reconnaît. Il voit très bien que les rétrécissements de certaines barrières feront une digue efficace contre la barbarie des nouveautés stériles; et la verrue saillante d'un orme, au ras du sol, et contre laquelle on bute désagréablement parfois, atteste la solidité profonde des racines. Critiquons nos manies; sourions-en; pleurons même sur elles; et puis, de grâce, conservons-les, car elles sont vénérables. Clamons la tristesse de ce mariage qui unit la bonne et fine Madeleine à ce barbon d'architecte; et puis donnons-y notre consentement, comme nous devinons que M. Boylesve y donne le sien. Ecoutez-le, qui enregistre les aveux de son héroïne Madeleine :

Alors, tout à coup, j' (Madeleine) eus l'impression que j'étais amenée au mariage comme une bête de somme à l'abattoir. Je voyais un maillet... retomber sur ma tête pleine de songes et de féeries. Cinq ou six images repassaient devant mes yeux : les jardins du château..., le violoncelle de M. Töpfer..., le salon du couvent à Marmoutier, l'emprise du sentiment de l'ordre et de netteté morale..., puis le jeune homme qui m'avait tourné les pages et que j'avais aimé..., enfin la figure un peu convenue mais douce du fils du notaire qui m'avait demandée en mariage, mais à qui il fallait au moins 50,000 francs.

Mon Dieu! que je fus malheureuse...

... Mon acceptation se trouva faite presque sans moi, hors de moi...

... A partir du moment où je sentis que ma volonté, mon goût personnel, enfin, tout ce qui était de moi, de moi-même, ne pouvait plus rien modifier à la marche des événements, j'éprouvai une sorte de soulagement. Il me semblait qu'une partie considérable de moi était morte : j'en avais du regret, mais c'était la partie de moi qui m'avait fait le plus souffrir, parce que c'était elle qui m'obligeait constamment à choisir, à prendre une détermination, à vouloir. Elle était morte; je m'en trouvais tout endolorie; mais du moins il ne me restait plus qu'à me laisser aller!

Oh! que c'est triste!... Et dire que c'est presque agréable! ..

Oui, certes, M. René Boylesve aime pitoyablement les misères, les

Digitized by Google

travers et les préjugés qu'il dépeint avec une si belle sincérité. Son art en acquiert je ne sais quelle sympathie et quel goût de confiance. En cherchant bien, je ne vois sous ce rapport que Daudet qui nous offre ce mélange de réalisme pénible et de bonté souriante. Mais René Boylesve est un Daudet plus en dedans, plus sobre, et qui se défend mieux contre une trop vive spontanéité, une trop facile traduction de ses sentiments intimes.

La becquée, et surtout *L'enfant à la balustrade* et *La jeune fille bien élevée*, sont des livres d'une amertume dorée (1).

III

Tout cela irait-il jusqu'à dire que les romans de M. René Boylesve sont des « romans sociaux? » Hé ! avec leur air de ne viser qu'à bien narrer, peut-être. Ils sont cela *en plus*. Seulement, M. Boylesve ne s'embarrasse pas de le dire. Ce bourgeois aristocrate et paysan a horreur des phraséologies ridicules; il aime trop le bon ton de l'honnête homme, et il s'écarte des qualités choquantes aussi soigneusement que d'un danger. Aussi n'éblouit-il pas; n'étincelle-t-il pas; ne déchaîne-t-il aucun tumulte dans les perspectives ondoyantes et pures de son style. Sans doute ne le pourrait-il pas. Mais avant de ne pas le pouvoir, il ne le veut pas, il écoute les conseils de la grâce. Et certain de déclarer négligemment, sous ombre de modernisme : « Boylesve ? Oui, il est gentil. Mais il n'a rien à dire. Il raconte pour raconter. »

Boylesve raconte pour raconter... La bonne méprise ! Mais ceci n'est déjà pas si mal; et surtout ce n'est pas si facile. Les difficultés dérobées du strict récit valent bien l'aisance, à effet laborieux, des logomachies philosophiques ou esthétiques.

Boylesve n'a rien à dire... Si l'on veut ! Mais à ce compte, je crois, Racine non plus n'avait rien à dire, qui n'était orateur profane ni orateur sacré, commentateur ni théologien, savant ni moraliste, didacte ni apôtre. Il n'avait rien à dire. Pourtant il écrivait bien. Et il ne s'agit pas de confondre M. Boylesve, qui en rirait, avec Jean Racine; mais il est un peu dans la catégorie du style son arrière-

(1) Depuis que ces pages furent écrites, M. Boylesve a donné une continuation de *La jeune fille bien élevée*. Ce roman intitulé : *Madeleine, jeune femme*, est en cours de publication dans la *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

petit-cousin; il n'a pas plus que lui, que je sache, une spécialité intellectuelle, et il écrit bien, simplement, ce qui est quand même le premier et le dernier devoir d'un écrivain; et il a des façons de composer qui rappellent, toutes distances gardées, les canons littéraires du XVIIe siècle. Relisez, par exemple, le début de *La becquée*.

Nous sommes à Beaumont, près de Tours. C'est l'année terrible et l'invasion. On emmène un jeune garçon dans une campagne voisine, chez cette providence grondeuse qu'est la tante Félicie. On emmène le petit garçon à cause des Prussiens, et surtout à cause de sa mère malade. Nous attendons la scène déchirante de l'agonie, de la mort, de l'enterrement, les impressions enfantines devant tous ces spectacles, bref, le plus poignant des drames intimes, et d'abondantes larmes...

Il n'en est rien. C'eût été trop commode et trop coup de théâtre. Aussi la mort se passe-t-elle dans la coulisse, de même que dans la tragédie classique. Cette mort n'est même pas annoncée directement, non plus que les cérémonies funèbres. Il suffit qu'on ait compris par des allusions peu appuyées. Ce n'est pas sécheresse de cœur, mais discrétion volontaire et pudeur véritable. On peut en juger par cet extrait, bien qu'un extrait se présente toujours dans une diminution de valeur chez des auteurs d'un genre aussi peu décomposable que celui de M. Boylesve.

Donc l'enfant est à Courance, sous la garde de la jeune domestique Valentine Pidoux.

Des semaines s'écoulèrent; le printemps revint. On ne parlait jamais de sujets graves devant moi; je m'amusais énormément, et il ne m'arriva rien.

Un matin, de bonne heure, (tante) Félicie poussa la porte de notre chambre. Elle avait le teint brouillé, les yeux fiévreux. On crut que c'était le jour de ses névralgies. Mais elle ordonna à Valentine de m'emmener avec elle et d'aller cueillir des morilles. Valentine objecta qu'il n'avait pas plu et qu'on ne trouverait pas de morilles.

« C'est bon ! c'est bon ! je sais ce que je dis; faites-moi le plaisir de partir tout de suite. »

Puis elle parla à l'oreille de Valentine qui leva les sourcils, me regarda, et ne dit plus mot.

Pendant qu'elle traversait la cuisine, Clarisse et La Boscotte (deux domestiques), se précipitèrent sur Valentine, lui parlèrent bas et me regardèrent. Nous sortîmes par la porte jaune; on était aussitôt dans les champs. Valentine courut vers une de ses sœurs, toute droite, et tricotant des bas au milieu des dindons sur un terrain pelé. Elle lui parla à l'oreille, et quand je passai près d'elle, la petite me regarda comme les femmes.

Digitized by Google

Cependant ils continuent leur promenade.

Valentine était préoccupée et ne cherchait point de morilles...
Je lui demandai :
« Pourquoi est-ce que tu es toute rouge ?
— Ce n'est pas vrai ! je ne suis pas rouge.
— Si, tu es rouge. »
Ses yeux brillaient ; elle avait envie de dire quelque chose. Elle soupira :
« Ah ! si on ne me l'avait pas défendu...
— Qu'est-ce qu'on t'a défendu ?
— Mais de vous le dire, donc !
— De me dire quoi ?
— Ah ! voilà !
— Pourquoi est-ce qu'on t'a défendu de me le dire ?
— Parce que des grands malheurs, ça n'est pas fait pour les enfants.
— C'est un grand malheur qui est arrivé ?
— Qui est-ce qui a vous dit ça ?
— C'est toi. Qu'est-ce que c'est, un grand malheur ?
— Ça dépend.
— Est-ce que c'est d'être ruiné, comme grand'papa Fantin ? »

Ah ! il s'agit bien de grand-papa Fantin, qui n'est qu'un « saltimbanque » ! et même de gens ruinés.

« Ah !... à moins que ce ne soit quelqu'un qui est mort ?
— Peut-être. »
— C'est mademoiselle Gillot ?
— Pourquoi ?
— Parce que c'est la plus vieille.
— Il n'y a pas que les vieux qui meurent.
— Non, mais alors il faut qu'on soit tout à fait malade.
— Qu'est-ce que vous appelez être tout à fait malade ?
— C'est quand le curé vient. »
A ce moment, j'eus, pour la première fois, peur d'apprendre quelque chose de très désagréable, et je sentis que j'aimais autant ne pas m'en occuper. Je fis observer à Valentine : « Puisqu'on te l'a défendu, il ne faut pas le dire. »

On entend passer les voitures de Courance qui emmènent à Beaumont toute la famille, même « l'oncle Planté qui ne se déplaçait jamais ». Valentine souleva l'enfant pour qu'il vît le départ des voitures ; et elle dit :

« C'est arrivé ce matin à 5 heures. »

Digitized by Google

Nous étions, elle et moi, aussi rouges que si l'on nous eût pris à manger du miel à l'office; et je ne pouvais rien dire du tout. Pourtant, les voitures passaient à portée de la voix, et d'ordinaire on eût crié : « Bonjour! bonjour! où allez-vous donc? » Je sentais contre mon front quelque chose de trop gros, qui ne parvenait pas à se loger dans ma cervelle d'enfant. Valentine me déposa à terre. Je pris un air très affairé; je marchais en soulevant du bout du pied le plus de cailloux possible, et je donnais de grands coups de baguette contre les buissons... j'aurais cru indécent de courir...

Et c'est tout. Nous n'en saurons pas plus, parce que nous en savons assez. L'émotion s'est propagée sans le secours d'effets oratoires; et elle atteint son point le plus vif, quand, au chapitre suivant, tombe cette phrase mûre d'une lourde tristesse : « Celle qui venait de mourir. »

Ah! comme M. René Boylesve a raison de raconter pour raconter!

Mais on dit encore que ses romans sont des romans pour jeunes filles, et, apparemment, qu'il est, lui, un Jean de la Brête supérieur. Des romans pour jeunes filles! En quelle manière, dieux justes! Serait-ce parce qu'on n'y trouve pas d'obscénités! Et en serions-nous à croire que la brutalité gratuite est le critérium du roman original et viril? Des romans pour jeunes filles, ceux qui nous retracent les anomalies des mœurs et la paix tragique des ménages, et le pénible fourmillement de l'immense vie moyenne! En vérité, le romantisme et son bâtard le naturalisme nous tiennent encore étrangement, et nous n'avons que trop gardé d'eux l'appétit grossier de l'exceptionnel, du « pittoresque » ou des écritures violentes, tant dans l'odieusement beau que dans le chimériquement laid.

Et puis, à côté du cycle tourangeau, n'y a-t-il pas dans l'œuvre de M. René Boylesve, — je ne dis pas *La leçon d'amour dans un parc* qu'il faut aimer tout bas sans s'en faire gloire ou sans lui en faire gloire (1), — n'y a-t-il pas *Mon amour* et *Le parfum des îles Borromées?* Surtout *Le parfum des îles Borromées.*

(1) Non pas que m'en déplaise le ton un peu archaïquement libertin; mais parce que la trame en est trop décousue et comme effilochée. On sent trop que M. Boylesve ne savait où il allait à mesure qu'il avançait. Et je voudrais que le succès considérable de cette *Leçon d'amour* n'offusquât pas les mérites semblables et mieux ordonnés de ces impertinents *Bains de Bade.*

Digitized by Google

IV

Surtout *Le parfum des îles Borromées.*

Cette fois, nous approchons ou nous paraissons approcher du romantisme. Une belle aventure mollement italienne, prévue dès la première page. Un lac, des fleurs, des oiseaux, de l'oisiveté, et quelque volupté selon la tradition de ces décors.

Toute préoccupation d'argent est écartée : les personnages sont riches, ou ils ont une aisance suffisamment grande pour qu'on n'en parle pas. Et toute précision sociale est absente : le presque seul métier qu'on trouve dans *Le parfum des îles Borromées* est celui du héros, lequel est statisticien. Il y a bien un poète, un révérend anglais, une marchande de fleurs, et la femme d'un député italien. C'est peu ! Et accidentellement réunis en ce lieu, venus, pour la plupart, des quatre points cardinaux, ayant abandonné leurs particularités professionnelles dont le souvenir reste sur eux sans notable pouvoir, ils ne constituent pas un milieu comme faisaient ceux de *La becquée* ou de *La jeune fille bien élevée.*

Nous sommes à une distance incalculable de la Touraine. Et il est remarquable de surprendre à quel point M. René Boylesve a pu se détacher de ses sujets propres et de lui-même, se renouveler sans déchoir ni faiblir. Où sont mes champs de Courance, et la rue Saint-Maurice à Chinon, et le grand œil familier de la citerne aux pères Tondu et Sablonneau, et le marronnier des réceptions, et la balustrade de la terrasse d'où l'on voit la statue d'Alfred de Vigny, et la dalle branlante du perron qui mène au jardin du cadran solaire, et les Vaufrenard, et les Plancoulaine, et M. Töppfer qui piquait son violoncelle dans le parquet, et tous les détails quotidiens qui font le réseau d'une existence unie jusqu'en ses petits drames? Il n'y a plus ici que les îles Borromées et leur parfum captieux étendu sur le lac. Il n'y a plus qu'une ivresse somptueuse et collective où se dissolvent les âmes, et une triomphale ascension de l'Amour sur quoi plane le vol complice et propitiatoire des colombes.

Tout le monde est délicieusement vaincu et ravi d'amour. Toutes les femmes possèdent comme M^me^ Belvidera « des yeux qui ont la faculté d'adoucir les choses et les gens ». Le révérend anglais Lovely s'oublie jusqu'à prêcher en chaire, sans trop le savoir, les mérites de M^me^ Chandoyseau, et jusqu'à embrasser involontairement cette dame

Digitized by Google

dans le cou. Le terrible poète misogyne Dante-Leonard-William Lee entraîne dans son rêve ardemment mystique La Carlotta, la marchande de fleurs dont la moisson répand le soir, sur le lac, « une nuée » de parfums si épaisse qu'on la « traversait et retrouvait à plusieurs reprises comme si ce parfum serpentait à la surface des eaux ». Une jeune fille venue de Paris, et paisible comme on ne croit plus qu'elles le sont, se trouble à la vue de Gabriel Dompierre, le premier rôle de cette belle histoire.

Mais Gabriel Dompierre s'est épris de Mme Belvidera, la femme du député italien retenu à Rome, mère délicieuse, épouse modèle, et qui devient sa maîtresse par la fatalité des îles Borromées, et qui le demeure avec des intermittences quand le mari est arrivé. Ce fut une chose inexplicable, parce que c'était une chose naturelle. « Il aimait ses bras à en pleurer de plaisir pour les embrasser seulement du regard. S'il les baisait à partir du poignet, il croyait mourir avant d'avoir atteint l'épaule. » Voilà toute l'explication. Et il n'est nul besoin qu'ils se connaissent.

Ils échangeaient des paroles désordonnées... Elle lui adressait subitement une question sur une plante exotique qu'elle remarquait au passage.

« Qu'est-ce que c'est ? demandait-elle.

— Qu'est ce que cela peut bien vous faire ! lui répondait-il en souriant.

— En effet. »

Et elle riait de son rire clair et magnifique, en renversant en arrière sa taille qu'il soutenait et portait avec enivrement...

« ... Et vous, qui êtes-vous ? lui dit-il.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

— En effet, je t'aime... »

Vous comprenez. Ce sont les îles Borromées, qui sont fatales et douces. « Il y a des pays, des atmosphères où la sensation du présent est si forte qu'elle absorbe momentanément tout le temps écoulé et tout l'avenir. »

Et dans tout cela, le talent de M. René Boylesve déploie une étoffe plus parée qu'à l'ordinaire. C'est un talent en villégiature, qui tour à tour se repose et s'alanguit, s'exalte et s'enfièvre, toujours convenable, mais un peu excité par les entreprises accablantes du rêve égoïste, par la sensualité passionnée des couleurs, des fleurs, des colombes et des femmes.

Presque du romantisme. Pas tout à fait, parce que son impeccable discrétion sauve M. Boylesve.

Non, il ne tombera pas dans la niaiserie alliciante du motif senti-

Digitized by Google

mental et de la grandiloquence amoureuse. Il évitera l'écueil de la monotonie descriptive et lyrique. Il continuera d'être le conteur actif, et de se soumettre à l'objet. C'est-à-dire qu'il fait agir premièrement ses personnages. Décors et paysages sont partout présents; fort bien; mais présents derrière ces personnages qui les admirent d'abord et que lui-même nous montre d'abord. Que si ses colombes décrivent leurs vols semblables à des palmes fugitives, ce n'est pas parce qu'il y a un rêveur surgi à point nommé pour leur contemplation; c'est parce que les pensionnaires de l'hôtel les ont aperçues et applaudies. Que s'il y a une barque enchantée sur le lac, ce n'est pas par un décret nominatif du poète, et sous le prétexte unique que ce poète en doit jouir; c'est parce que ces mêmes pensionnaires l'ont découverte et respirée; et l'extraordinaire parfum des îles n'existe que parce qu'il y a toute une collection de voyageurs capables de l'accueillir.

Presque du romantisme. Pas tout à fait. Et malgré l'imprécision de son personnel, ce roman demeure tout objectif, avec, un peu avivée, l'harmonie commune à tous les romans de M. Boylesve, avec le même bruissement de tendresse, moins atténué et plus fougueux, et avec cet air fin qui baigne toutes ses phrases.

V

Et maintenant, toutes portes closes, parmi le silence et l'intimité, loin de toute critique, de tout jugement, ouvrons et louons *Sainte-Marie-des-Fleurs*. C'est le livre qui fait bande à part. Il y en a toujours un de cette sorte dans l'œuvre de tout écrivain (1). Et *Sainte-Marie-des-Fleurs*, ô bonheur, est peut-être le moins connu des livres de M. René Boylesve. Je crois même que sa donnée est peu originale, et que c'est, non pas le moins bien fait de ses livres, mais le moins fait. Qu'importe! Il s'agit bien ici de facture et d'originalité! Ah! le *bon* livre! Et comme on conçoit le penchant déférent que son auteur avoue à son endroit dans sa préface...

(1) *Volupté* de SAINTE-BEUVE; *Dominique* de FROMENTIN; *Les désirs de Jean Servien* d'ANATOLE FRANCE.

Bien que fort différent, *Le Meilleur ami* de M. BOYLESVE n'est pas resté étranger aux souvenirs tendres de sa *Sainte-Marie-des-Fleurs*. Et c'est aussi un petit livre exquis.

Digitized by Google

Marie-des-Fleurs, ô bien-aimée vive et blanche, celui-là qui ne put vous nommer dans sa jeunesse ignorante encore, ni vous aimer dans tous les émois de la pureté, puis dans la noble douleur de vous avoir perdue sans vous avoir ternie; celui-là dont l'âme trop tôt déveloutée ne connut pas le véritable premier amour, le vôtre, ô Sainte-Marie-des-Fleurs; celui-là pourra être intelligent, séduisant, vingt fois « heureux », ce qui est le plus euphémique des contresens; il ignorera à jamais la plus belle heure qu'on puisse vivre et le plus beau regret que l'on puisse léguer à sa mémoire d'homme mûr; et c'est cette heure unique, ce sont ces mouvements divins, ces regrets émerveillés, que M. René Boylesve a peints en chérissant votre image, ô Sainte-Marie-des-Fleurs!

Celui-là que j'ai dit, ne doit pas partager ces confidences exquises de l'exquis écrivain. De tels livres, en effet, on ne peut que les aimer, ou ne pas les lire; on ne peut pas les critiquer à moins de sacrilège. Tout y est émouvant, — pauvre petite histoire de deux jeunes gens qui s'aimèrent jusqu'aux ombres proches de la mort et que l'on sépara — émouvant comme les livres émouvants ne le sont point.

Telle lettre du jeune homme est si *vraie* qu'on en est bouleversé, qu'on la relit plusieurs fois de suite et sans honte, avec le même abandon, et que votre respiration, délicieusement précipitée, s'harmonise à la respiration comme intérieure de petites phrases bienheureuses et égales. Il ne s'est encore rien passé, et c'est meilleur que toutes les réalisations :

Seul, ce soir, chez moi, bien clos, mon feu tout rouge et un grand calme partout, quelque chose de doux et de si bon me prend, que je me renverse contre le dossier de mon fauteuil en fermant les yeux. Je garde mes feuillets et mon crayon à la main pour vous dire tout à l'heure un peu de ce que j'éprouve... je cherche ce que j'ai bien certainement à vous dire... vous me faites trop de bonheur, c'est tout! C'est tout! Ne vous moquez pas de moi si vous croyez que c'est trop peu vous dire; ne vous offensez pas si vous croyez que c'est vous dire trop...: Ayez pitié de moi, plutôt! Je vous adresse mon silence; ne me traitez pas de fou; c'est une chose très naturelle; je me tais; je ferme les yeux; il me semble que je me sépare du monde entier; il n'y a plus rien au monde; tout en a disparu. Quelqu'un le repeuple : c'est vous, Marie.

Ce n'est pas une lettre de romancier, cela. C'est une lettre d'amoureux, et qui fut certainement écrite, et dont le secret dépasse toute analyse.

Digitized by Google

Puis ils burent le philtre du regard. Elle vint chez lui. Elle entrait. Ils se contemplaient; et il ne se passait toujours rien.

C'était une si grande émotion quand elle arrivait que nous ne savions que nous dire ni l'un ni l'autre. Nous passions quelques secondes à nous regarder; nous avions l'air tout ébahis; et nos yeux se demandaient: est-ce possible?

Il y avait un mouvement tout naturel et que tout nous portait à accomplir: c'était d'ouvrir nos bras et de nous y précipiter. Mais nous ne le faisions pas. Tous les élans de la tendresse physique inconsciente étaient arrêtés par l'extraordinaire volupté de nous voir côte à côte, et de sentir que nous ne pouvions parler, et de nous surprendre des larmes montantes à cause de notre amour...

Il nous arriva, dans ces moments, de couper le silence par des paroles tout à fait étrangères à nos pensées, par les mots les plus banals, craignant de parler de ce qui nous émouvait tant. Le contraste avivait le goût de de notre entretien silencieux.

Mais, ils se donnèrent le baiser ineffaçable des fiancés. Ils connurent la lumière des promenades, les caresses délicates du jardin du Luxembourg et l'accueil pieux de Versailles.

Il n'y avait presque pas de jour où nous ne nous donnions rendez-vous. Rendez-vous comme des amants, nous moquant désormais des mots comme des assimilations les plus odieuses. Cependant, nous n'étions pas amants; nous avions à peine songé à l'être: nous nous aimions trop.

Ma main tremble au seul rappel de cette volupté. Le monde n'existait plus; ou du moins il n'en subsistait que la petite excitation aiguillonnante et affolante. Nous passions comme dans une féerie, un rêve. Rien ne nous a troublés. Jamais nous n'avons vu une personne de nos connaissances nous barrer le chemin de ses yeux étonnés. Nous avons passé comme des soldats heureux à travers cette sorte de mitraille ennemie. Notre amour rayonnait sur notre visage. Nous nous sommes quelquefois embrassés dans la rue, comme des pauvres.

Et leur éden fut traversé par un mauvais ange. Ce fut un arrachement lamentable. Marie-des-Fleurs épousa leur bourreau. Elle lui fut livrée comme une victime. Plus tard, elle revit celui pour qui elle avait failli mourir, et qui, d'ailleurs, avait failli mourir aussi d'une balle en pleine poitrine. Ils devinèrent en se regardant qu'ils s'aimaient encore; et le mari, mauvais génie, qui rencontra ce regard, connut l'inanité de son odieux triomphe. Ils s'en trouvèrent tous trois très malheureux...

Digitized by Google

C'est une vieille histoire. C'est l'histoire bretonne de Tristan et Yseut, que M. René Boylesve a reproduite en ignorant peut-être qu'il la reproduisait :

...Si est de nus :
Ni vus sans mei, ni geo sans vus.

Mais c'est l'histoire de Tristan et Yseut en toute chasteté, et c'est pourquoi elle s'intitule Sainte-Marie-des-Fleurs, qui est une appellation dans la douce résonnance de jadis... C'est l'histoire de Tristan et Yseut par le gentil René Boylesve ; et je ne puis pas me la représenter traduite dans une langue étrangère. Elle est à nous ; elle n'est qu'à nous, comme toute son œuvre.

E. Gérard-Gailly.

Paris, juin 1910.

Digitized by Google

Les tribunaux d'enfants dans leur pays d'origine.

La question des tribunaux d'enfants est d'actualité en Belgique. M. Carton de Wiart se propose en effet de compléter le projet de loi sur la protection de l'enfance, dont le Parlement est saisi, par toute une série de dispositions instituant chez nous des cours juvéniles, c'est-à-dire des tribunaux spéciaux chargés de juger, suivant certains procédés modernes, l'enfance criminelle.

L'idée qui l'a séduit est une idée assez récente, mais dont la fortune semble aujourd'hui assurée, car elle a déjà fait ses preuves, et les résultats qu'elle a donnés sont incontestablement de nature à légitimer les plus belles espérances.

Il m'a paru qu'au moment où cette réforme va faire chez nous l'objet d'une discussion, il pouvait être intéressant de rappeler la maturité qu'elle a acquise dans son pays d'origine et d'indiquer en quelques mots ce qu'elle offre de profondément original.

* * *

C'est aux États-Unis que les « juvenile courts » sont apparues pour la première fois, il y a de cela treize ans. Dans une conférence faite au *Musée social* en 1905, M. Edouard Julhiet, qui les a étudiées sur place et en a minutieusement analysé les rouages, définissait ainsi l'esprit qui les anime :

« Considérer l'enfant traduit en justice comme un malade à guérir, non comme un coupable à punir; avoir pour l'enfance des juges spécialistes, comme on a des médecins spécialistes; prescrire à ces magistrats d'examiner l'enfant plus que le délit; instituer par un ingénieux système de sanctions bienveillantes le traitement patient et méthodique de la maladie morale de l'enfant; enfin intéresser les parents à la guérison, — telles sont les bases sur lesquelles reposent les *juvenile courts*. »

Digitized by Google

Cette rapide esquisse suffit à mettre en lumière les différences marquantes qui existent entre l'institution des cours juvéniles et les techniques répressives actuellement en vigueur dans nos pays.

Il ne s'agit plus ici d'infliger au coupable un nombre *X* de jours d'emprisonnement, uniquement proportionné à la gravité de la faute qu'il a commise; il s'agit de diagnostiquer la maladie morale dont souffre un petit être, et de diriger le traitement le plus approprié aux conditions pathologiques et sociales dans lesquelles il se trouve.

Tandis que notre droit pénal, hypnotisé par les manifestations apparentes du délit, néglige d'une façon presque absolue tout ce qui constitue la personnalité du délinquant, et ne songe qu'à réprimer le trouble apporté à l'ordre social par un fait passager, les cours juvéniles s'efforcent, au contraire, de pénétrer dans la vie de l'enfant coupable, de comprendre avant tout les causes parfois complexes qui l'ont poussé au mal, de déterminer, en un mot, tous les facteurs qui peuvent influer sur son niveau moral, — et connaissant cela, elles recherchent non pas le *degré* de *répression* qu'appelle la gravité de sa faute, mais la *nature* du régime *curatif* qui s'applique le mieux à la situation.

Il ne faut pas un bien grand effort de raisonnement pour y retrouver l'écho de certaines doctrines criminalistes auxquelles les savants accordent de plus en plus leur adhésion.

Les cours juvéniles réagissent manifestement contre les erreurs les plus sensibles du système classique, à savoir : l'abstraction et la généralisation. Ce qu'elles admettent essentiellement, c'est l'impossibilité de confondre tous les criminels dans un type abstrait et la nécessité d'approprier à la personnalité de chacun d'eux le traitement auquel on les soumet.

Par là, leur institution présente un puissant intérêt pour tous ceux que préoccupent l'avenir de la société et son épuration. Elle est comme une expérience partielle des tendances modernes, et marque pour ainsi dire une étape dans l'évolution même du droit de punir.

* * *

On conçoit que pour réaliser le programme qu'ils s'assignent, les tribunaux d'enfants doivent avoir recours à des moyens d'action tout à fait spéciaux. Et de fait, leur mécanisme diffère sensiblement de celui que nous voyons mettre en œuvre dans nos tribunaux ordinaires.

Tout y est organisé sur un autre plan, jusqu'à l'appareil exté-

Digitized by Google

rieur de l'audience, généralement réduit au strict minimum, pour effacer autant que possible du cerveau de l'enfant l'impression qu'il comparaît devant une juridiction pénale.

Dans certains centres, le juge des enfants ne siège même pas au Palais de Justice. Parfois une salle spéciale du Palais lui est réservée. Toujours on s'efforce de donner à l'audience un aspect simple et patriarcal. Il arrive souvent que le juge, au lieu de se tenir sur une estrade, à une distance respectueuse des jeunes délinquants, se place à côté d'eux.

Le juge Stubbs d'Indianapolis a expliqué pourquoi il agissait ainsi :

« J'ai toujours observé, a-t-il dit, que quand j'étais assis sur l'estrade derrière un haut pupitre, comme nous en avons au tribunal de la ville, mes paroles produisaient fort peu d'effet sur le jeune garçon placé au banc des prévenus. Mais si j'étais assez près de lui pour poser ma main sur sa tête ou sur son épaule, ou pour mettre mon bras autour de sa taille, je parvenais à gagner sa confiance. »

Le public est souvent exclu des audiences pour enfants. Ceci nous paraît extraordinaire, car nous sommes des gens de principes et nous estimons — non sans raison d'ailleurs — que la publicité de l'audience est une garantie essentielle de bonne justice. Mais les Américains ont observé que l'enfant paraissant en public tirait parfois vanité de l'attention qu'il éveillait dans l'auditoire, des regards qui s'attachaient à lui, des propos que l'on tenait sur son compte ; ils ont trouvé que c'était un mal, et, pour le couper dans sa racine, ils ont cru bon de fermer les portes de la salle d'audience.

* * *

La spécialisation des cours juvéniles est loin toutefois de se manifester exclusivement par ces quelques signes matériels. Elle est plus profonde et plus complète.

Et tout d'abord, la personne même du juge des enfants est bien différente de l'image qui s'éveille instinctivement en nous quand nous songeons à nos magistrats de l'ordre judiciaire.

Le juge des enfants n'est pas le représentant anonyme de la société qui intervient accidentellement dans la vie coupable pour lui infliger une peine, puis disparaît à tout jamais de son horizon. C'est un tuteur, doublé d'un médecin. Lorsqu'il se rend au tribunal, il y va comme à une clinique pour déterminer la nature d'une maladie morale ou en suivre les progrès.

Digitized by Google

Aussi les qualités qu'on exige de lui ne sont point celles qui d'ordinaire font le bon magistrat. Le juge des enfants ne devra pas être nécessairement un juriste de valeur. Il arrivera même qu'on n'exige de lui aucune capacité juridique. C'est le cas, notamment, dans l'Utah. Mais ce qu'il doit posséder, c'est, à côté de fortes qualités morales, un admirable *doigté*. Le juge des enfants doit être un « manieur d'enfant »; il doit savoir attirer leur confiance et exercer sur eux un ascendant profond.

Tout cela exige de sa part un ensemble d'aptitudes qu'on ne rencontre pas fréquemment. Aussi est-il de règle à peu près générale dans le système américain que les juges des cours juvéniles doivent être des spécialistes. Je dis : à peu près générale, car il existe quelques rares exceptions. A New-York, par exemple, le juge des enfants n'est pas un spécialiste. Ce sont les juges des tribunaux de première instance qui siègent à tour de rôle à la « juvenile court ».

La mission que les tribunaux d'enfants ont à remplir est vaste et complexe. Ils se chargent en effet, et de l'instruction de l'affaire, et du jugement, et, très souvent, de l'exécution du jugement.

On comprend que pour mener à bien une tâche aussi développée, le juge des enfants, qui est un juge unique, a besoin d'auxiliaires sérieux.

Ces auxiliaires, on les appelle aux Etats-Unis les *probation officers*, c'est-à-dire, les agents de l'épreuve. Nous verrons dans un instant ce qu'il faut entendre par l' « épreuve ». Bornons-nous pour le moment à indiquer rapidement en quoi consiste la fonction préliminaire des *probation officers*, celle qu'ils remplissent avant le jugement de l'affaire.

Le juge des enfants, disions-nous, doit faire le diagnostic d'une maladie morale. Il faut donc que l'instruction lui révèle non seulement les conditions dans lesquelles la faute a été commise, mais encore et surtout la situation de l'enfant, ce qu'il vaut et ce que vaut sa famille.

Ce sont les *probation officers* qui sont chargés de procéder à cette enquête. Lorsqu'elle est terminée, ils en communiquent le résultat, sous forme de rapport écrit, au juge des enfants.

Le juge, éclairé par ce rapport et par les explications verbales que lui fournissent ses *probation officers*, connaît donc la personnalité du délinquant qui se trouve devant lui. Toutes les conditions morales dans lesquelles il se trouve lui ont été révélées et, dès lors, il lui est possible de prendre une décision.

Digitized by Google

A cet égard, le juge des enfants dispose d'une liberté d'appréciation que l'on ne connaît guère dans nos tribunaux répressifs. Ce n'est point d'après les prescriptions d'un code qu'il décide, mais bien plutôt suivant les inspirations de sa conscience. Assurément, certains principes juridiques apportent une limite à son action; en général, toutefois, celle-ci reste extrêmement souple et permet au juge d'*individualiser* dans une très large mesure les traitements qu'il ordonne.

La règle essentielle que le juge des enfants ne peut méconnaître, c'est l'absolue prohibition d'envoyer à la prison commune un délinquant de moins de seize ans.

Suivant les cas, le tribunal confiera l'enfant à une société de patronage ou de placement familial accréditée, ou il l'enverra dans une école professionnelle, ou bien même dans une maison de réforme ou de correction, toujours en s'inspirant des nécessités et des conditions spéciales dans lesquelles il se trouve.

Mais la sentence à laquelle il s'arrête le plus souvent, celle qui, par sa fréquence et son originalité, constitue l'une des caractéristiques du système, c'est la *mise en liberté surveillée*. Le juge renvoie l'enfant dans son foyer, avec obligation de fréquenter une école ou l'atelier d'un patron; il lui rend sa liberté, mais il la lui rend à titre provisoire, comme *épreuve* (*probation*). Si l'épreuve réussit, si l'enfant se corrige et retrouve le bon chemin, la liberté surveillée sera transformée en liberté complète; par contre, si l'épreuve échoue, si elle démontre que l'enfant est incapable de vivre normalement dans son milieu, la liberté surveillée fera place à l'envoi dans une maison de correction ou de réforme.

Pendant la durée de l'épreuve, l'enfant est soumis à une double surveillance : 1° surveillance constante exercée par les *probation officers*; 2° surveillance périodique exercée par le juge.

Le juge, au moment où il remet un enfant en liberté surveillée, le place sous le contrôle d'un de ses *probation officers*, et le délégué ainsi désigné doit s'occuper spécialement de son pupille; d'une part, il surveille sa conduite, voit s'il fréquente l'école ou l'atelier, s'il ne se livre ni à la mendicité, ni au vagabondage, et, à cet effet, il procède à des enquêtes dans le quartier, auprès de l'instituteur, du patron, du pasteur, etc.; d'autre part, il exerce sur le jeune délinquant une action moralisatrice, par les conseils et les encouragements qu'il lui donne au cours de visites à domicile.

Tous les quinze jours, le *probation officer* fait un rapport sur

Digitized by Google

chacun des enfants soumis à sa surveillance et ce rapport est lu par le juge dans une audience spéciale, en présence des enfants. Le juge adresse à ces derniers, suivant les cas, des félicitations ou des remontrances. Si pendant un certain temps, la conduite du pupille a fait l'objet de rapports élogieux, le juge prononce sa mise en liberté définitive; si, au contraire, les rapports ont été défavorables, l'enfant peut être envoyé dans une maison de correction.

Ainsi donc le juge n'abandonne pas l'enfant. Périodiquement il reprend contact avec lui, s'enquiert des progrès qu'il accuse, vérifie l'efficacité du régime qui lui est appliqué et n'hésite pas à modifier ce régime, s'il en constate la nécessité.

Il agit, en d'autres termes, comme un médecin vis-à-vis d'un malade.

* * *

Il suffit de ces quelques considérations pour comprendre jusqu'à quel point la qualité du personnel des « juvenile courts » influe sur la valeur du système tout entier. Ce n'est pas seulement la personnalité du juge qui tient une place considérable dans l'œuvre des tribunaux d'enfants, mais également celle des *probation officers*. Le dévouement et l'intelligence que leur rôle exige ne permettent point de les choisir à l'aveuglette. Aux États-Unis, ce choix n'est aucunement réglé. Le tribunal agrée comme *probation officers* les personnes qui paraissent le plus aptes à remplir cette mission, et cela, dans des conditions qui varient d'État à État, voire de ville à ville.

Parfois les *probation officers* sont payés par l'État lui-même; parfois ils le sont par des organismes privés; parfois ils ne reçoivent aucune rémunération. A *Denver*, pour prendre un exemple, il y a trois *probation officers* qui sont attachés au tribunal. Ils sont payés tous trois par l'État. Deux d'entre eux reçoivent un traitement annuel de 6,000 francs; le troisième, qui est le chef du service, touche 7,500 francs.

Les sociétés charitables leur viennent très souvent en aide, non seulement sous forme d'allocations pécuniaires, mais aussi en les assistant dans l'exercice de leur surveillance. On sait qu'aux États-Unis l'esprit de solidarité a pris un merveilleux développement. L'œuvre des tribunaux d'enfants lui doit, à coup sûr, une partie de son succès.

Quant aux résultats que cette œuvre a donnés, ils paraissent tout à fait concluants. Partout où l'on a institué des cours juvéniles, la

Digitized by Google

récidive a baissé et souvent dans des proportions énormes. A *Denver*, avant la création de la « juvenile court » la récidive infantile était d'environ 50 p. c. Elle est tombée aujourd'hui à 5 p. c.

De telles constatations permettent de dire que le système a fait ses preuves. Evidemment il a trouvé aux États-Unis, où les idées traditionnelles n'exercent qu'une action très secondaire, un milieu extrêmement favorable à son développement, et il est permis de croire que certains pays continentaux ne pourraient lui offrir une atmosphère aussi propice. Il est à noter cependant que le principe des cours juvéniles a été récemment adopté par d'autres nations, telles l'Angleterre et l'Allemagne, et que son application semble y avoir produit d'excellents résultats.

En lui accordant son hospitalité bien connue, la Belgique fera une œuvre de progrès.

MAURICE BOURQUIN.

Digitized by Google

La découverte du docteur Alpha.

Depuis quelques jours, le docteur Alpha ne sortait plus. Il n'apparaissait plus, chaque soir, au café des *Moribonds* — établissement ouvert près de l'hôpital Saint-Jérôme par un ancien étudiant en médecine dont les examens n'avaient jamais été brillants — et la partie de whist du vieux notaire Grosfils, de l'apoplectique major Duflot et du fonctionnaire ministériel Lorient, se jouait, de six à huit heures du soir, avec « un mort »; et les jouteurs avaient beau interpeller, bousculer « le mort », dans quelque main que celui-ci se trouvât, il n'avait jamais eu l'impertinence de remplacer tout à la fois la bonhomie du docteur, sa mauvaise humeur bougonne et sa perpétuelle distraction. Lorsque le notaire, le major et le fonctionnaire se trouvaient réunis, ils attendaient, avec un secret espoir, la venue possible de leur camarade. Au bout de quelques minutes, l'un d'eux disait : « Le charcutier » oublie le moribond. Prenons le « mort! » et ils renonçaient à leur désir de voir arriver le médecin.

Le docteur Alpha était chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Jérôme. Il avait acquis une grande réputation comme opérateur. On citait de sa maîtrise des traits vraiment remarquables. Qui ne se souvenait du bruit que fit, en son temps, son miraculeux et audacieux massage d'un cœur mis à nu? La légende s'était emparée de la biographie de M. Alpha, et contait mille et mille faits plus extraordinaires les uns que les autres. Elle décrivait le praticien luttant avec la mort sous toutes ses formes; elle le peignait triomphant des épidémies, faisant fuir les maladies foudroyantes, repoussant les invasions des microbes; elle le montrait purifiant les sangs les plus corrompus, régénérant les existences affaiblies et anémiées; grâce à elle, le chirurgien était connu de toute la ville, de tout le pays, du monde entier; chacun savait que le savant, d'un bistouri habile, avait fouillé tous les replis de la

Digitized by Google

chair humaine, et quand une personne, après avoir été malade, voulait, durant un certain temps, conserver un motif capable de susciter l'intérêt des foules, elle n'avait qu'à raconter qu'elle devait sa guérison au docteur Alpha, le bon chirurgien.

Le docteur Alpha était presque un dieu. Le pays entier chantait ses louanges et chacun l'admirait et l'aimait. Car, s'il était vraiment habile, réellement savant, il ne recherchait pas la réclame. Il avait maintes fois refusé de travailler pour les entreprises cinématographiques. Il détestait d'opérer en dehors de son hôpital, mais, quand un cas nécessitait sa présence, il allait n'importe où, n'importe comment et pour n'importe quel prix. Car M. Alpha jugeait ne pas avoir le droit de gruger ses malades. Il vivait modestement et ne désirait pas la richesse. Aussi, bien des gens auraient pu dire qu'il les avait soignés et guéris sans même se faire payer. L'art médical, l'art chirurgical s'élevait, entre les mains du docteur Alpha, à la hauteur d'un sacerdoce : se jugeant créé et doué comme il l'était pour le soulagement de ses contemporains, le chef de l'hôpital Saint-Jérôme éprouvait et symbolisait l'amour de l'humanité.

Ses trois bons amis l'avaient surnommé, par une affectueuse ironie, « le charcutier », et ce vocable faisait sourire le savant; bon et tendre, il s'amusait d'un rien, s'intéressait à tout et ne doutait jamais des ressources ni de la puissance de la science. Cette assurance, cette certitude, cette foi en l'infaillibilité des connaissances humaines lui étaient venues alors qu'il n'était encore qu'étudiant. Interne dans un hôpital, il avait, un soir, vu apporter un homme blessé au cours d'une bagarre. Le jeune Alpha avait pansé les meurtrissures de l'individu, mais avait eu la sensation, comme il disait, que « le sujet lui glissait entre les doigts ». Il avait, pendant longtemps, essayé de le ranimer; en désespoir de cause, ayant expérimenté tous les moyens connus, il avait jugé l'affaire terminée et abandonné l'infortuné! Or, deux heures après, les infirmières couraient au jeune docteur et lui annonçaient que le « numéro 25 » — c'était le blessé — revenait à la vie. Depuis lors, jamais plus M. Alpha n'osa *douter* et il enseignait à ses disciples la même confiance en leur rappelant sans cesse « l'histoire du numéro 25 ».

Digitized by Google

Le chirurgien ne sortait plus. Il s'enfermait de longues heures dans son laboratoire. Il travaillait. Il apparaissait, aux heures de consultations, et pendant les visites, nerveux et surexcité. Lui, toujours si minutieux, si lent à livrer ses diagnostics, il semblait avoir hâte de se débarrasser des malades, des blessés. Il avait ajourné même, à la stupéfaction générale des infirmiers, des aides et des internes, une opération assez importante et avait fini, le troisième jour, par confier le sujet aux mains d'un de ses confrères. Lui qui jamais ne se montrait brutal, il affectait, à présent, de rudoyer tout le monde, même les sœurs de charité, que, mécréant peu farouche, il admirait et affectionnait... Ah! le docteur Alpha traversait certainement une crise! Nul ne se souvenait de l'avoir vu ainsi, sauf sœur Marthe, la sexagénaire, qui aimait évoquer le temps lointain où le Chef avait découvert l'onguent Alpha contre les rhumatismes, et où, durant de longs jours, le médecin avait fui la société de ses semblables dans la solitude de son laboratoire. Sœur Marthe attendait, cette fois encore, une découverte et incitait chacun à partager son doux espoir.

* * *

Or, ce soir-là, le notaire, le fonctionnaire et le major commençaient leur whist quotidien; le gros militaire venait de risquer la traditionnelle plaisanterie: « — Donc, « le mort » fera « le charcutier », puisque « le charcutier » s'obstine à faire le mort! » — quand la porte du *Morilond* s'ouvrit et, solennel, souriant des lèvres et des yeux, malicieusement embusqués derrière leurs lunettes, le docteur Alpha parut.

Les mains se tendirent. Les amis remarquèrent la grande cordialité du médecin, sourirent de le voir satisfait, et lui firent place. Le notaire battait les cartes. Il les présenta dans le creux de la main au nouvel arrivé. — « Coupez! », dit-il. D'une chiquenaude aimable, M. Alpha envoya le jeu s'éparpiller sur la table, et, ayant toussé, en souriant toujours, il prit la parole :

« Ce soir, messieurs, nous ne jouerons pas. J'ai une communication à vous faire. (Ah! patron, je prendrais bien un... un café, ce soir!) Oui, messieurs, une communication, et très importante encore. J'ai disparu depuis quelques jours.

Digitized by Google

On a dû vous dire que je m'enfermais dans le laboratoire, que j'étais nerveux, préoccupé, désagréable enfin. Mais, vous a-t-on confié en quelle compagnie je m'étais ainsi reclus? Non, n'est-ce pas? Eh bien, messieurs, j'étais en compagnie de deux singes. Vous riez? Patience! Vous comprendrez pourquoi.

Mais ici une parenthèse s'impose. J'avais lu dernièrement une effarante invention d'un jeune romancier. Ce conteur étrange imaginait un monstre-médecin qui, par des procédés surnaturels mais scientifiques, était parvenu à échanger entre elles les cervelles de deux êtres différents. Il faisait, à son gré, passer l'intelligence d'un homme sous le crâne d'un taureau, et réciproquement. Poussant plus loin ses méthodes, ses recherches et ses pratiques, il réussissait à donner aux plantes un intellect humain, à faire se mouvoir une automobile par la volonté d'une matière cérébrale mise à la place du moteur. L'écrivain n'expliquait peut-être que par des à-peu-près problématiques les opérations de son héros, mais il leur donnait un tel caractère de vraisemblance, de possibilité que l'esprit en était séduit. Vous ne l'ignorez pas : je ne doute de rien! Je n'oublierai jamais mon fameux numéro 25... Non! ne craignez rien; je ne répéterai pas cette histoire; vous la connaissez : je la passe... Le roman singulier que je viens de vous résumer, vous eût empêché de dormir, à cause des cauchemars. Moi, je n'ai pas fermé l'œil non plus. J'ai réfléchi. J'avais vu, en cette trame biscornue, une idée réalisable. J'y pensai pendant plusieurs jours, durant plusieurs nuits.

Et, l'autre matin, comme un malade venait de décéder, tout en l'examinant attentivement, je sentis se développer en moi le germe fécond de la plus belle idée que j'aie jamais caressée. Allais-je vaincre, enfin, la Mort?

Ce cadavre immobile, déjà rigide, ne demandait pour ressusciter que l'électricité de la vie, l'électricité spirituelle. Un courant savamment calculé, envoyé sur les flancs d'un mort, donne l'illusion réelle de la résurrection; le sang circule à nouveau; les nerfs vibrent. Or, l'électricité vitale prend naissance dans la cervelle. Un homme, frappé de l'hémiplégie, peut, grâce à des soins minutieux, recouvrer l'usage de son cerveau entier. Pourquoi n'utiliserais-je pas l'invention saugrenue du romancier? Je la simplifierais; je l'adapterais à ces

Digitized by Google

deux principes et j'arriverais ainsi à résoudre le problème que voici :

Données : Un mort quelques instants après l'arrêt du cœur, et, d'autre part, un homme sain, vigoureux, intelligent.

Hypothèses : L'homme vivant consent à me livrer la moitié des matières cérébrales contenues dans ses cellules crâniennes.

Opération : Je l'endors. Je lui ouvre la boîte crânienne. Vous me suivez, messieurs? Je partage en lots égaux ses lobes intelligents. Je fais subir la même opération au macchabée. Je remplace la matière éteinte de l'un par la matière vivante de l'autre, préservée de l'extinction vitale par une enveloppe électrisée, et réciproquement. Je referme les chantiers — passez-moi l'expression — de mes travaux, et...

Conclusion : J'ai deux hommes vivants, frappés tous deux d'une paralysie partielle. La mort est vaincue. La maladie? Ce n'est plus qu'un jeu...

Saisissez-vous? — J'ai pris deux singes. — J'allais tuer l'un de ces animaux et j'essayerais mon opération.

Si j'ai réussi? Vous me demandez si j'ai réussi? Mais pourquoi n'aurais-je pas réussi? Pouvais-je échouer? La réussite ne s'imposait-elle pas? Hélas! messieurs, je n'avais oublié qu'une chose :

a) L'homme descend du singe ;
b) Le singe n'a pas de cervelle ;
c) *A fortiori*, l'homme n'en a pas.

J'ai dû renoncer à « travailler » mes singes ! Mais, avant de m'avouer vaincu, je voudrais tenter ma greffe sur les hommes. L'amitié seule procurera l'homme vivant prêt à se dévouer. Quel est, chers amis, de vous trois, habitués du *Moribond*, celui qui veut se dévouer? Un mot, et c'est fait ce soir même, car le numéro 45 sera mort tantôt... »

* * *

Le docteur Alpha est interné. On lui a donné deux poupées aux cervelles de son. Il les opère, les articule et les désarticule. Bienheureux, les simples d'esprit !

MAURICE GAUCHEZ.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Le grand ministère.

Il est un peu tard pour épiloguer sur la formation d'un cabinet, où l'autorité triomphante de M. Raymond Poincaré a su grouper des personnalités si diverses et si représentatives. Ce cabinet a reçu l'accueil qu'il méritait. Attendons-le, pour le juger, à ses actes. Tout fait présumer qu'il ne sera pas contemplatif et que, pour commencer par le commencement, il nous vaudra une réforme électorale, restituant enfin au suffrage universel le libre jeu de ses organes et la précision de ses mouvements. D'ores et déjà, l'interpellation sur les incidents de mer provoqués par l'Italie et le débat sur la convention franco-allemande auront fourni la démonstration d'une stabilité gouvernementale, qui n'avait plus été observée sous les précédents ministères. M. Raymond Poincaré et ses collaborateurs savent ce qu'ils veulent et où ils vont : c'est l'essentiel. R.

***

Le dernier voyage en Amérique.

Rien ne manque plus désormais à sa gloire, et des profondeurs d'oubli où il paraissait s'enliser, le reflux de la vogue littéraire le ramène plus grand, plus actuel, plus « enchanteur » que jamais. En vérité, si de quelque empyrée Chateaubriand suit les vicissitudes de sa destinée posthume, il doit être content de cet hiver. Depuis longtemps aucun n'avait tant fait pour lui. Pas n'était besoin qu'un arrière-neveu mit une seconde plume au vieux cimier des gentilshommes de Combourg, et que *M. des Lourdines* fût le roman le plus justement loué de la saison. Non, M. Jules Lemaître aurait suffi à conjurer un oubli qui menaçait de devenir sépulcral. Car chaque mercredi M. Lemaître officie avec un zèle narquois devant un auditoire mi-charmé de sa verve, mi-scandalisé de son irrespect désinvolte Et il est trop certain que le conférencier ne disserte de l'*Essai sur les révolutions*, d'*Atala* ou de *René* ni avec une indulgence excessive, ni avec une sympathie bien pénétrante. Mais, n'est-ce pas, à tout

Digitized by Google

prendre, un moyen indirect d'en servir l'auteur? Combien se plaisent, à l'heure du thé, à se constituer ses défenseurs, dont l'esprit caustique n'eût pas épargné, sans cela, la solennité un peu désuète du grand romantique!

Or, tandis qu'on se reprend à feuilleter ses livres jaunis — ou tout au moins à en parler — il lui arrive une étrange aventure. On sait comment il voulut dormir son dernier sommeil au bruit de cette mer malouine qui avait bercé ses premiers ans, et comment ses cendres furent par un jour de juillet 1848, scellées dans le rocher du Grand-Bé. Lui qui rappelait souvent ses courses vagabondes sur tant de rivages divers, poursuivi partout par un indéfinissable ennui, il semblait qu'il allait enfin, à la musique bruissante des vagues, trouver le repos définitif. Mais non. Car une singulière nouvelle parvenait récemment de Saint-Malo. Miné par l'effort incessant des flots, le rocher de Grand-Bé menace ruine et le tombeau de Chateaubriand court risque de s'affaisser demain au sein des eaux.

Lui seul aurait pu méditer dignement sur cette aventure inattendue. Lui seul! Comme son désenchantement s'y fût complu, et avec quelle mélancolie hautaine il eût dénoncé une fois de plus la vanité des gloires humaines!. . Mais il n'avait pu rien prévoir de tel. La réalité des ressources étonnantes d'imprévu, et les combinaisons laborieuses de son imagination apparaissent chétives et pauvres à côté des siennes... Et maintenant qui sait! Bientôt peut-être, par une nuit de tempête, les restes de René vogueront, jouets de l'Océan, vers cette Amérique où sa jeunesse rêveuse cherchait l'homme de la nature et prêtait l'oreille aux bruits de la savane ..

Levez-vous, orages désirés!... G. C.

* * *

Les futuristes.

J'ai voulu voir l'exposition des peintres futuristes. On m'avait dit : « Allez voir ça. Vous m'en direz des nouvelles Ces peintures-là ne ressemblent à aucune autre. »

J'ai vu!... D'après la notice qui est au début du catalogue, l'art futuriste est destiné, comme son nom l'indique, à enterrer définitivement le passé, et avec lui les Raphaël, les Rembrandt, les Titien, les Rubens, toute la kyrielle des faux dieux qu'un coup de « cubisme » a déjà mis par terre. Plus rien n'existera en

Digitized by Google

dehors du futurisme, qui nous donne dès maintenant des visions d'avenir avec des moyens appropriés à un aussi vaste dessein

En littérature, il s'exprime ainsi : « L'autobus s'élance dans les maisons, qu'il dépasse; et à leur tour, les maisons... » Ou : « Comment croire encore à l'opacité des corps? »

En peinture, c'est par le point, la virgule, le parallélipipède, ou le cône, qu'on arrive à définir « l'état d'âme de ceux qui restent », ou « les forces d'une rue ».

J'ai vu « le portrait du poète futuriste Marinetti ». Le catalogue devient ici d'un immense secours. Sans lui, il serait permis de confondre cette image avec le portrait de « l'état d'âme de ceux qui s'en vont » ou avec toute autre chose... Ce portrait est captivant : sous le front du poète circulent ses pensées futuristes ; elles sont cobalt, chrome citron, ou garance. Leur mouvement est parfaitement saisi. Le va-et-vient de la cigarette que le poète a aux lèvres et sa puissance calorique, rendus par des touches zigzagantes, le tout enfin est d'un très grand effet.

J'ai vu « Les adieux ». Cette œuvre est la plus troublante de l'exposition. Au centre du tableau, le numéro mystérieux 6943. Ce numéro, je dois le dire, fait le plus grand honneur à l'artiste : frappé au pochoir, il a la perfection des chiffres qui illustrent les emballages bien conditionnés. A gauche, à droite, au-dessus, en dessous, un enchevêtrement capricieux de membres humains, de roues de locomotives, de cheminées, de tire-bouchons est des plus impressionnant Telle est cette œuvre dont je garderai un précieux souvenir...

Mais rien ne vaut « Les forces d'une rue ». C'est une vue de pavés, de simples pavés, partout de vulgaires maisons, quelques passants, hâtivement dessinés, deux ou trois réverbères; et à travers, oui, à travers le tout, la vie souterraine avec son métro, ses conduites de gaz, ses égouts et les abîmes insondés.

Le futurisme a été conçu par des sages. Saoulé dans son sanctuaire par les « fanfares assourdissantes » des visions d'avenir, on s'étonne de trouver, en sortant, le Présent et sa bise aigre et surtout la pluie froide qu'on avait maudite en entrant.

F. Allard-L'Olivier.

Digitized by Google

Chronique musicale.

On a exécuté au Conservatoire une symphonie que des érudits attribuent à Beethoven. Faut il dire que d'autres érudits encon testent l'authenticité? Chacun, naturellement, dans sa manière de juger, va à l'extrême. Pour les uns c'est un événement consi dérable; pour les autres une simple plaisanterie. Dans le public, comparse, chacun selon ses goûts, ses amitiés, son humeur, adopte une attitude. Une personne affirmait l'autre jour qu'il n'y a rien de Beethoven dans la symphonie découverte à Iéna. Comment les arguments du professeur Stein supporteront-ils le coup d'une affirmation si présomptueuse? Les amateurs de musique qui n'ont pas entendu cette symphonie pourront la lire, voire la jouer à deux ou à quatre mains. En partition d'orchestre, en réduction pour le piano, on la vend et pas cher. Ce sera un jeu de société de discuter là-dessus jusqu'à la fin de l'hiver. Quelle fête que cette dispute pour ceux qui aiment les comédies à thèse ! Il serait mal venu celui qui s'aviserait de réconcilier les contradicteurs en leur faisant observer qu'ils professent des opinions interchangeables et que d'une manière comme de l'autre ils ont raison. Il est probable que cette symphonie est de Louis van Beethoven. Mais quand bien même cette probabilité se changerait en certitude, parlerions-nous désormais des dix symphonies de Beethoven ? Dans le travail d'une vie d'artiste, faisons la part de ce qui annonce et de ce qui prépare l'œuvre. Les historiographes qui s'attachent à établir l'état civil de la symphonie d'Iéna trouvent un bon argument dans le fait que la première des neuf symphonies connues est déjà d'un maître. Il est impossible, disent-ils, qu'avant de faire celle-là, il n'en ait pas fait d'autres.

Digitized by Google

Bien sûr il en a fait d'autres; mais, les ayant faites, il a jugé qu'elles étaient d'un élève et ne les a pas montrées. Nous avons de lui une série nette de compositions orchestrales où son génie se manifeste à la perfection. Est-il bon qu'on la dépare en y joignant des choses imparfaites ? Que « l'heureux » hasard de la présente découverte soit de nature à stimuler le zèle des bibliothécaires, qui en doute? Cherchez ! leur dit-on, cherchez! il y en a encore. Vous pensez si on va en tirer de tous les coins, des papiers incrustés de poussière et jaunis par l'haleine du temps. Les gens qui font tourner les tables devraient demander à Beethoven ce qu'il pense de cette violation de sépulture.

* * *

Sur les cantates ou les fragments de cantates de Bach qu'il exécute, M. Tinel trace des croix avec son bâton. Que Jean-Sébastien repose en paix. Au Conservatoire de Bruxelles, il est bien mort.

Bruckner aussi est mort, mais, comme disent les bonnes femmes, « il est heureux », car il avait une foi en Dieu aussi candide si moins géniale que celle du Père Franck. Son *Te Deum* qui porte en exergue les quatre lettres initiales des mots : *ad majorem Dei gloriam*, a été applaudi par un grand nombre de personnes. J'ose à peine dire qu'il m'a semblé creux et scandaleusement bruyant. Imaginez cette musique-là sous les voûtes d'une église et dites-moi s'il ne faut pas que le Seigneur soit sourd à la parole des hommes pour que le plus pur de ses fidèles lui crie ainsi sa louange.

Les auditions du Conservatoire n'exaltent pas. Le feu s'est éteint dans la maison. Elle est glacée. L'ennui l'habite. On en sort avec, en soi, l'infini d'un désert sans mirages. Il y avait cependant une belle œuvre au programme du concert de janvier : la *Rhapsodie* de Brahms, pour une voix d'alto, un chœur de ténors et de basses et l'orchestre.

Pourquoi Brahms a-t-il qualifié de « rhapsodie » ce chant élégiaque ? Serait-ce parce que le texte en est emprunté au poème de Gœthe (1) qui évoque les sombres légendes du Brocken? Un enfant de la terre romantique s'est soûlé de voluptés. Pour lui,

(1) Le *Voyage dans le Hartz*.

Digitized by Google

toutes les joies humaines ont un goût de poison. Il erre, il se cache, associant son deuil à celui de la nature. Mais les forêts du Nord, si massives qu'elles soient, ont des échappées claires, ont des vallées calmantes Ainsi l'âme la plus accablée a ses retours de tendresse et d'espoir. Les caractères propres au génie de l'auteur du *Requiem allemand* apparaissent dans cette *Rhapsodie* violente, naïve douloureuse, à la fois naturiste et mystique où se réalise l'accord d'une matière musicale riche et savoureuse avec des formes parfaites. On y distingue trois phases, trois strophes liées. Voici d'abord une sorte de préface, un *adagio* à quatre temps dont l'orchestre donne la substance dans une page sculpturale qui se répète sous le récitatif tragique de la voix d'alto. La musique de cette page a tant de relief qu'elle impose à l'imagination de l'auditeur la plastique d'une figure humaine et de son geste. Les pas chancelants de la basse, ses cadences en façon de chutes, ces plaintes que traînent des secondes mineures et qui meurent sur une syllabe muette dans le grave, cette phrase projetée soudainement vers l'aigu et finissant dans un cri, enfin ces successions descendantes de sixtes dont la couleur liturgique annonce les aspirations secrètes du personnage et la conclusion religieuse où tend le poème, tout cela compose une image, presque un spectacle pathétique. Un *poco andante* lui succède, mouvement inquiet que traduit une mesure en six noires sur quoi l'accompagnement dispose les notes de ses accords brisés. C'est une sorte de scène au cours de laquelle le discours lyrique franchit de grands intervalles et porte ses accents passionnés d'une limite à l'autre de la tessiture. Mais, à l'évocation de l'amour, une mélodie passe, fraîche, ombrée de mélancolie, mêlée de regrets et de désirs, qui a la longue et molle tendresse des valses chantées. Alors l'orchestre s'éveille pour envelopper de ses harmonies la voix humaine La troisième strophe ramène un *adagio* à quatre temps ainsi que le premier, mais d'un caractère différent. Le mouvement en est large, épandu, délivré. Les triolets qui font ici de la mesure une période de douze pieds pèsent sur ses quatre temps comme des accents affirmatifs. Il semble qu'un temple carré aux colonnes ornées de chapiteaux vienne de se dresser. La symphonie et le chœur étagent maintenant leurs sonorités sous la voix qui chante en solo. Un hymne la soulève. Il remplit les formes rythmiques du flot étalé de sa mélodie.

Les premières parties de l'œuvre étaient en *ut* mineur. Une

Digitized by Google

modulation dans le mode majeur du même ton a fait la sérénité dans son paysage. C'est en *ut* majeur qu'elle conclut par une cadence plagale (1).

A sa dernière matinée, la Société des Concerts populaires a exécuté un poème symphonique de M. Paul Gilson. Cette œuvre a une histoire. Elle avait été commandée au compositeur pour la cérémonie d'inauguration de l'Exposition de Bruxelles en 1910. Mais, au dernier moment, on s'est dit que la bonne musique était un luxe vraiment trop coûteux et on a prié M. Gilson d'aller se faire jouer ailleurs. A attendre près de deux années, il n'a rien perdu, si j'en juge par l'accueil enthousiaste que le public vient de lui faire.

M. Gilson est un plasticien de la musique. Il a cette qualité d'aimer pour elle-même la matière sonore, d'en goûter le volume, la densité, les aspects colorés et mouvants, de s'intéresser à ses réactions. Il l'aime jusque dans ses résistances parce qu'il y éprouve la sensation de sa force. Il est Flamand, c'est-à-dire patient et tenace. Rien de romantique, oh ! non ! Il n'est pas de ceux qui vont par la vie, les cheveux lâches, en offrant leur front nu aux étoiles. Je crois même qu'il préfère à l'ardent soleil des impressionnistes la pénombre du laboratoire où il triture ses harmonies et ses timbres. Les mirages du fond du puits l'intéressent moins que la forme des cruches qu'on y plonge. Plutôt que de s'égarer dans la métaphysique il se serait fait potier. C'est avant tout un praticien. Il me fait songer à ces maîtres de corporation, dont les mains habiles, inventives et probes, avaient le respect de la matière qu'elles travaillaient ; à ces hommes de métier pour qui le chef-d'œuvre était le parfait ouvrage. Le jour où l'on demanda à Gilson de célébrer le travail, il n'eut pas à sortir de chez lui pour trouver les matériaux d'une œuvre excellente. Peut-être même eût-il pu se passer du petit programme que des personnes de bonne volonté proposèrent à son imagination : « Honneur à vous qui sûtes élever les arcs majestueux et hardis de ces palais magnifiques. Le regard d'amour que vous jetez sur eux est celui d'un père pour son enfant chéri. Un légitime orgueil... une calme fierté... » Enfin, toute la cantate, comme on l'entend dans les bureaux de l'administration des beaux-arts au xx^e^ siècle. Laissons cela.

(1) De la sous-dominante à la tonique ; cadence de style religieux.

Digitized by Google

J'ai dit que l'œuvre de M. Gilson était un poème symphonique. Ses mouvements très variés s'enchaînent. Elle se développe au moyen de mélodies et de rythmes significatifs, comme une longue ouverture pittoresque. L'orchestration en est pleine, riche, mouvementée, puissante sans jamais être criarde, expressive sans recherche de néologismes harmoniques. Si, techniquement, elle est trop complexe pour qu'il soit facile d'en apercevoir à la première audition tout le détail, la disposition équilibrée de ses plans, la distribution de son coloris, la netteté de ses rythmes, voire des plus fantaisistes comme celui du pizzicato rustique de la kermesse, permettent à l'esprit de jouir sans effort du charme des vivantes images que le musicien déroule. Écrite d'un bout à l'autre en majeur, elle commence et finit dans la mâle et franche tonalité de *ré*, passant entre temps dans celle de *sol* qui est plus légère, dans celle de *si* qui est plus brillante. Une vibration lumineuse des cordes sur la dominante amène le thème du travail, *la-ré-mi-la-fa* (1), exposé par les cors, thème vaillant dont l'ardeur se ramasse, dont la joie se réserve. Les deux dernières notes sonnent comme un appel et comme une interrogation. On le retrouvera transformé en façon d'heureuse réponse dans les danses qui fêteront l'accomplissement de l'ouvrage. Ces danses, qui ressuscitent d'anciennes mélodies, celle d'un Noël, celle de la chanson flamande de la plantation du « mai », opposent et combinent leurs rythmes binaires ou ternaires parmi de savoureux bouquets de timbres. Tantôt, c'est le martellement d'une polka perlée des sonorités du triangle, tantôt c'est le mouvement de valse du « ländler » classique. Quand la mesure en trois-quatre se transforme en mesure en six-huit, on a l'impression que les couples se multiplient, que la danse s'anime. Au milieu de ce gai tourbillon, l'ample carrure d'une marche solennelle qu'allège, çà et là, la phrase épisodique de quelque instrument isolé. On pense au défilé des *Maîtres chanteurs*, bien qu'il n'y ait là nulle imitation. L'imagination de Gilson est bien dégagée des influences. Elle a ses représentations propres; elle a ses formes et, mieux que naguère, elle les affirme. Tout cela, je le répète, est plastique; cela participe du geste. A ceux qui trouveraient ce geste un peu massif, Gilson pourrait répondre qu'il habite la terre brabançonne et que cette

(1) Le second *la* à l'aigu.

Digitized by Google

terre, sans mélodies très aérées, sans grands élans lyriques, sa musique peut-être la caractérise.

On a joué aussi du Liszt, à ce concert. Mais comment? Ma question ne s'adresse pas à Mlle Suzanne Godenne, intelligente, vivante, excellente virtuose et même bonne musicienne. Mlle Godenne interprète d'une manière mélodramatique le concerto en *mi* bémol; mais elle jouerait, sans doute, tout autrement le concerto en *la*, qui est bien différent. C'est à M. Lohse que je pense et à son exécution du *Tasse*, « Lamento e trionfo », variations libres sur les aspects d'une grande figure. Je l'ai rappelé, il y a quelques mois, ici même, à propos du festival d'Heidelberg, cette œuvre est toute bâtie sur un chant des rameurs de Venise. Ce qu'elle met en œuvre, c'est une image chantée par le peuple. Faute de le sentir, M. Lohse n'a pas su en donner le mouvement à la fois capricieux, nonchalant et ardent. Ce qui devait être profondément accentué comme l'introduction était terne et mou. Ce qui devait être voluptueux, souple, dansant comme l'*allegretto* de la fête à Ferrare, était sec. Ces larges périodes amoureuses si gracieusement liées! .. *Quasi menuetto*, oui; mais un menuet, cela ne se danse pas avec un cœur et des jambes de bois. Quant au passage grandiose en *mi* majeur, j'y ai bien entendu les cuivres, mais j'y ai vainement cherché ce puissant roulement des basses à la hongroise, ce dessin harmonique marqué d'accents qui en soutient les accords et sans lequel il n'a plus de caractère. On me disait que M. Lohse avait bien « défendu » le poème de Liszt. En vérité, Liszt n'a pas besoin de défenseurs : il a besoin d'interprètes.

MAUBEL.

Digitized by Google

Chronique artistique.

Les expositions d'art se succèdent avec la même régularité, c'est-à-dire avec la même rapidité qui parfois tient du vertige. *L'Estampe* avait à peine fermé ses portes que *Pour l'Art* ouvrait les siennes. Disons un mot, un simple mot, du salon défunt, et nous nous occuperons plus longuement du vivant.

M. Joseph Pennell nous était revenu pour la joie de nos yeux. M. Joseph Pennell est cet artiste anglais qui s'attache à exprimer la peine du travail. Et, de fait, il est avant tout poète, par sa façon de commenter prestigieusement la vie, de l'élever au-dessus des banalités courantes. Pour lui, le Campanile de Venise n'est plus cette haute tour massive qui domine et écrase les constructions légères des Procuraties, c'est un édifice grandiose qui s'augmente de toute la hardiesse de l'échafaudage immense symbolisant le travail audacieux. Il oppose la nouvelle à la vieille Rome, l'orgueilleux monument de Victor-Emmanuel aux ruines du Forum et devant le prodigieux labeur de la gloire contemporaine, il fait peu à peu s'effacer celle des Césars. Sous son burin, le terril n'est plus un amas de cendres noirâtres; il devient le témoin orgueilleux de l'activité industrielle, nimbé des feux du soleil couchant. Une rue singulièrement vivante de New-York, un pont gigantesque, une usine en Hollande, triomphante au milieu des vétustes et pittoresques moulins, affirmeront encore son désir de magnifier le travail humain.

C'est un désir semblable qui anime le burin d'un autre artiste anglais, M. Frank Brangwyn. Mais ici l'expression est plus concentrée. Elle est celle d'un analyste plutôt que d'un poète. Cette exposition des graveurs anglais du Sneefelder Club fut, cette année, le clou de l'exposition de *L'Estampe*, et parmi ces artistes, dont la plupart tels John Copley, Miss Mary Creighton, Ernest Jackson, Keirn Lawson sont célèbres, on peut dire que

Digitized by Google

Pennell et Brangwyn dominèrent de toute leur extraordinaire puissance d'expression.

Il y eut pourtant pour un artiste belge l'occasion d'un rappel glorieux. Nous voulons parler d'Eugène Smits. Certes, en face des graveurs anglais, ce peintre représentait le passé. M Eugène Smits est un des survivants de l'époque du romantisme, mais toute son œuvre est empreinte d'une telle sincérité artistique, d'un tel souci d'idéalisme, que devant ces eaux-fortes, ces dessins sortis tout frémissants d'un premier jet d'inspiration, on se sentait pris d'un sentiment de respect et d'admiration.

C'est l'idéalisme, également, c'est la recherche d'une très haute inspiration qui caractérisent les peintres de *Pour l'Art*. Ce cercle, dont on connaît la belle activité, a célébré cette année son XX^e^ anniversaire. C'est en quelque sorte un jubilé. Aussi a-t-il voulu se surpasser et vraiment, de l'avis de tous, le salon de 1912 est bien digne de retenir l'attention des amateurs et des critiques.

Il est de tradition qu'aux expositions *Pour l'Art* une place importante soit réservée à la peinture décorative. Voici tout d'abord un des maîtres les plus appréciés, M. Emile Fabry, avec ses quatre panneaux de cimaise pour un salon. De nobles figures d'hommes ou de femmes animent les compositions symbolistes d'un artiste poète, emporté par son imagination vers les hauteurs du rêve. Et ces compositions sont traitées dans ce coloris rouge ou de pourpre qui est une des caractéristiques du peintre. Des guirlandes de roses entourent les silhouettes des héros ou des déesses. C'est la puissance dans l'abondance, la force dans la grâce. Cependant, on regrette parfois de voir des anatomies boursouflées, qui font songer aux imitateurs maladroits de Michel-Ange. Pour exprimer ces symboles très nobles, nous voudrions des formes plus sereines et plus pures.

M. Emile Fabry a peint encore deux panneaux pour plafonds. Un d'eux représente un homme qui semble, d'un vol magnifique et solennel, s'élever de la terre. La figure est vue sur un plan d'élévation et sans raccourci. Je ne sais vraiment l'effet qu'elle produira quand elle sera placée sur un plan horizontal. Le raccourci était ici nécessaire. Dans ce genre de peinture, les Vénitiens, les Véronèse et les Tiepolo, devraient toujours servir d'exemple à l'artiste. Ils savaient, eux, peupler les ciels, les rendre vivants et profonds. Je crains bien que le plafond de

Digitized by Google

M. Fabry soit une erreur, comme le fut celui de M. Fernand Knopff.

M. Albert Ciamberlani, impressionné par le miracle méditerranéen, a peint largement, en souvenir de Gorgona, une très belle toile décorative, aux lignes graves et harmoniques. Et j'aime cette marine aux rives désertes et dévastées qu'il intitule *Nuit claire*, avec ses pêcheurs aux gestes antiques, qui lancent leurs filets dans la mer profonde.

M. Maurice Langaskens est un peintre intéressant, dont on est heureux de constater les progrès. Sa *Terre d'inspiration* est une large fresque d'une superbe envolée, avec les lignes opulentes de ses forêts et de ses temples. Son *Saint Georges* est une composition hiératique, du plus beau caractère, noble et lumineuse.

M. Prosper Colmant, artiste probe et sincère, a pris ses inspirations dans un des plus beaux sites des monts Albains, près de ce lac de Némi, où Renan plaça la scène d'un de ses drames philosophiques, un des points du monde où l'on sent passer sur soi le frisson des mystères antiques; mais je doute qu'il ait rendu dans toute sa force l'impression que donne cette vaste émeraude sombre, enfouie dans l'ombre de ses rives escarpées et de ses noires forêts.

C'est de la peinture décorative que nous apprécions sur les toiles de M. Henri Ottevaere, cet impressionnant temple de Pœstum, que semblent battre les nuages tumultueux, et ces mêmes ruines aux derniers rayons empourprés du couchant.

Décorative aussi la peinture de M. Henri Binard, une des plus remarquables du Salon. Nous ne savons quel avenir est réservé à cet artiste, mais de plus en plus son talent s'affirme prestigieux et charmeur. L'habileté du métier s'ajoute chez lui aux dons précieux de l'imagination. Sa Danaé, qu'on dirait née de la vague mousseuse qui meurt à ses pieds, s'avance gracieusement frileuse vers la mer pailletée de l'or des aubes lumineuses. Sa *Pastorale* est une symphonie d'automne, une vision de clairière où l'imagination croit voir apparaître quelque berger de Virgile ou quelque reine de légende. L'inspiration d'un René Ménard se retrouve dans ces poétiques conceptions.

On a dit de M. de Valérius de Saedeleer qu'il avait, dans le paysage, renouvelé l'art du vieux Breughel. Certes, l'artiste ne songe pas à s'en défendre, puisqu'il reste fidèle à sa manière dans son *Paysage de Flandre en Hiver*, mais il entend nous

Digitized by Google

prouver la variété de son talent dans son *Été*, aux vastes champs de blé, qui semblent illuminer la plaine entière. M. de Saedeleer n'est plus ici le peintre des neiges mélancoliques, il sait aussi exprimer la joie des moissons abondantes.

M. Camille Lambert a fait un effort considérable. Nous retrouvons ses rutilantes couleurs dans l'*Heure du bain*, par exemple, mais c'est avec surprise que nous remarquons l'*Age d'or*, une œuvre aux tons fanés. Est-ce une conversion ? L'artiste est-il à un tournant de sa route? Il semble hésiter, car son grand tableau, *Réunion d'artistes*, dénote une nouvelle direction. Le métier est le même, c'est toujours la couleur fougueuse, jetée à pleins tubes sur la toile, mais les tonalités ont perdu de leur éclat.

Il faut citer encore, parmi les plus belles œuvres exposées : les *Poissons rouges*, de M. Paul Artot; *Les roses*, de M. Firmin Baes; l'*Intérieur monacal*, de M. René Janssens; l'*Hiver*, de M. Ad. Hamesse; le *Poème*, de M. Van Holder; *Le laurier et la rose*, de M. Huib-Luns; une grande toile de M. Auguste Oleffe, le *Printemps*; les ensembles de MM. Opsomer, Omer Coppens, Amédée Lynen, Alfred Verhaeren, Viandier, Vierin, Léon Dardenne, Fichefet, Mme Clémence Lacroix, M. Hyacinthe Smits, et l'écran en broderie de Mme Hélène de Rudder, *Les grands mangent les petits*.

La sculpture doit retenir notre attention. Au fond de la galerie, s'élève un groupe monumental de M. Victor Rousseau, *Maturité*. Œuvre à la fois harmonique et audacieuse. M. Rousseau a voulu exprimer la maturité aux différents âges de la vie, celles de l'enfance, de la puberté, de l'âge mûr et de la vieillesse, et, grâce à sa vision rythmée, « si musicale », comme a dit si justement M. Maurice Des Ombiaux, il a créé une harmonie. Et cependant ce groupe est hardi par la position des figures. On pourrait reprocher au sculpteur de les avoir trop éloignées les unes des autres, d'avoir créé des vides entre elles. Sans doute, nous n'en sommes plus aux critiques de Winckelmann, reprochant à l'auteur du Laocoon un bras levé vers le ciel sortant du groupe et distrayant l'œil du morceau principal. Nous avons vu d'autres audaces, mais la beauté totale de l'œuvre souffre de ces trouées, produites pour ainsi dire dans l'impression d'ensemble.

Le jeune sculpteur Marnix d'Haveloose expose des plâtres et des bronzes, et vraiment il est impossible de ne pas admirer ce

Digitized by Google

charmant groupe du *Printemps* et cette *Salomé*, petite fille inconsciente, contemplant la tête coupée du précurseur; mais le talent de l'artiste doit se développer encore, et l'on se demande de quelle nature il sera lorsqu'il aura dépouillé cette mièvrerie précieuse qui ne peut être que l'expression de la jeunesse. Des sculptures encore : les *Fiançailles*, de M. Braecke; l'*Abondance*, de Lagae; la *Tête de femme*, de Mathieu Desmaré. Et l'on quitte le Salon sur une impression de modernisme très vive. Il fallait que l'art décoratif fût représenté à ce Salon aux tendances si nombreuses C'est M. Snyers, le récent lauréat du prix Nobel, qu'on a chargé de soin. Son projet de décoration est d'un goût parfait.

* * *

M. Alfred Madoux, le directeur de l'*Etoile belge*, consacre ses loisirs à la peinture. Amateur? certes. Mieux pourtant, car cet amateur est un artiste expérimenté, connaissant les ressources de son métier. Il suffisait pour s'en convaincre de visiter l'exposition de ses œuvres organisée à la Galerie d'art, 198, rue Royale.

M. Alfred Madoux a planté son chevalet en divers points du monde, dans les Ardennes, en Hollande, en France, en Suisse, au Tyrol, partout où un site pittoresque sollicitait ses pinceaux. Nous serions tenté de dire qu'il l'a fait avec un égal bonheur, et cependant, nous l'avouons, à ses impressions de là-bas, nous préférons celles qu'il recueillit ici ou en Zélande : le *Moulin à Oost-duinkerque*, un paysage profondément senti; la *Ferme près de Middelbourg*, l'*Yvoigne*, le *Moulin à Westende*, les *Moutons à Tervueren*. Et pourtant, il serait injuste de ne pas apprécier, comme il convient, ces jolies notations si pittoresques, si vivantes, dirions-nous, de paysages presque méridionaux : le *Lavoir sur l'Inn*, le *Petit Pont à Célerina*, etc. Toutes ces visions sont présentées avec habileté et, ce qui est mieux, avec un sentiment très vif de la nature. Le coloris est franc, la perspective est largement traitée. Une atmosphère tiède, adéquate au milieu, enveloppe ou vivifie ces campagnes, ces maisons, ces aspects de forêt qui ont été vus par l'œil d'un artiste à la sensibilité aiguisée et rendus par la main d'un peintre exercé.

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

La Revue hebdomadaire a commencé la publication des conférences de M. Jules Lemaître sur *Chateaubriand*. On en reparlera bientôt ; car, paradoxales, mêlées d'une critique acerbe parfois et toujours personnelle d'accent, elles semblent devoir surpasser l'intérêt qui alla aux études sur Racine, Fénelon et J.-J. Rousseau. Les *Pages choisies* des Mémoires d'Outre-Tombe (chez Hachette) et le tome I de la Correspondance appellent une étude d'ensemble sur le père du romantisme. — Dans la Revue du temps présent (1er février) des pages de M. Pierre Leguay sur *Gringoire* résumant avec adresse la thèse de M. Oulmont. — Le Mercure de France du 16 janvier contient une étude de M. Henri Dérieux sur *Léon Dierx* ; l'auteur lui concède « une consciencieuse originalité de tonalité » plutôt que de thèmes et de forme. Plus loin, des *Considérations sur Verlaine*, qui sont la mise au point d'un discours prononcé à l'Odéon par M. Ernest Raynaud. Les critiques contemporains ne sont pas épargnés dans cette apologie qui a du souffle. Le dernier numéro du même recueil renferme des précisions utiles de M. P. Berrichon sur son beau-frère, sous ce titre suggestif : *Rimbaud blessé*. On devine à quel événement, dont Bruxelles fut le théâtre, se rapportent les détails d'une enquête qui semble bien conduite. Après bien d'autres, M. J. Roger-Charbonnel expose *La philosophie de Lamartine*. Il cite et utilise Citoleux, Marchal, etc., et fait une part au plotinisme. — La Revue des Français (25 janvier) est particulièrement variée et attrayante. A signaler le début d'une enquête de M. Mazel : *Nos enfants. A quoi rêvent-ils ? Que rêvons-nous pour eux ?* On y reviendra. M. Seillière analyse avec finesse le dernier roman de M. Beaunier. — Dans La Nouvelle Revue française (1er février), M. Edmond Pilon parle avec art et sentiment de *Daniel de Foë* et Verhaeren publie des *Poèmes*, dont le plus admirable nous semble être celui intitulé *Mes yeux*. — M. G. Ducrocq a écrit des pages enflammées pour Les Marches de l'Est ; un Français seul peut juger si elles sont sévères ; un étranger a le droit de les trouver belles. — Dans La Revue générale de ce mois, nous conseillons de lire une étude, d'ailleurs infiniment tendancieuse, de M. l'abbé Collinet, sur *La magie moderne et les théories religionnistes*.

Digitized by Google

Les livres.

Jean Schlumberger, *L'inquiète paternité*, aux éditions de « La Nouvelle Revue française ».

Voici un livre étrange, et, d'aucuns diront, malsain. Mais qu'est-ce qu'un livre malsain? Je ne sais. Je connais des livres malpropres, et ils sont trop. Mais en dehors de ceux-là, qui se reconnaissent à leur odeur, est-ce qu'un livre est à condamner, un autre à approuver, si l'on ne fait point partie d'un Saint-Office? Les George Sand ont eu la pire influence, c'est bien entendu, et pourtant on n'en défend guère la lecture qu'aux demoiselles dont on coupe le pain en tartines, beurrées ensuite. Et Anatole France? N'a-t-il pas engendré des neurasthénies? Assurément, et je pourrais citer des noms. Et Conan Doyle? Quelle perversion que ce goût salé des aventures en marge de la vie normale!

N'insistons pas et revenons à M. Schlumberger. C'est un esprit clair, tout de finesse et de vigueur à la fois, bien français donc. On ne peut lui reprocher d'inutiles complications. L'histoire qu'il raconte est banale et unie comme l'existence de la plupart. Tout son attrait se ramasse en observations menues, qui, pareilles à de petits cubes, se surajoutent les unes aux autres et composent des caractères. Il y a au moins trois caractères dans l'œuvre et, entrevue tout au plus, la tante Lucrèce m'a fait penser à l'héroïne de *La becquée*, ce qui est très honorable pour elle et permettrait de lui assigner une place à côté des figures de premier plan. Descriptivité volontairement nulle; mais des dialogues, à peu près continuels, qui s'enchaînent comme une suite d'actions, tant ils ont de vie agissante et allante.

M. Schlumberger a-t-il voulu prouver quelque chose? J'en doute, et pourtant, il y a page 137 un couplet singulièrement net, une critique profonde et juste de l'éducation courante, qui pourrait fournir, si c'était utile, la justification du choix qu'a fait l'auteur. Il est du très petit nombre des insurgés contre le convenu dont nous habillons nos actes; mais il a sur ses pareils l'insigne avantage de ne nous servir ni prêche, ni réquisitoire, de nous laisser à penser. Laisser à penser, voilà peut-être ce qu'on trouvera de malsain dans ce livre.

M. W.

* * *

Dans ce volume intitulé: *Au pied de l'échafaud* (Paris, Mercure de France) sont réunies les études les plus remarquables sur la peine de mort, qui aient été écrites, en Russie, au cours des cinq dernières années. Les deux premières, celles de Korolenko et de Wladimirow, qui ont produit en Russie une impression considérable, donnent au lecteur une sorte de vue d'ensemble de l'application de la peine de mort en Russie. Celles de Séménov, de Boretzky, d'Anoutchine traitent des cas particuliers et nous montrent comment cela « se fait ».

Digitized by Google

Au Mercure de France a été également publié *Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin*. Il est précédé d'une étude explicative de M. de Colleville (mais pourquoi ce total silence sur le livre de M. Abel Lefranc?). On le lira avec une émotion irrésistible. Certes, on soupçonnait depuis longtemps cette lutte sourde d'affection entre l'épouse de Maurice et sa sœur; mais le cri déchirant de celle-ci, l'aveu si pénible et si cruel nous manquait. Il est ici, il est à vingt endroits de ce cahier, destiné à être détruit et qu'on ne peut blâmer l'éditeur de nous avoir révélé : « Tristesse « pour moi, dit Eugénie, et position douloureuse entre ton amité si douce « et ta moitié épineuse ». Quel drame intime, sous la lampe et au chevet d'un malade, dont le sang tache l'oreiller!

* * *

Autre publication du Mercure. *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens-envoûteurs* (in-16). Étude plus spéciale et d'un intérêt bien différent. Elle est due à M. Defrance, un curieux et un érudit, à qui l'on doit, notamment, des recherches pleines d'attrait sur le vieux-Paris. On la lira avec d'autant plus de plaisir qu'elle est faite sur les documents de l'époque, inédits ou non, et abondamment illustrée. Le rôle du miroir magique, de l'envoûtement d'airain, des poisons et des simples dans la vie du XVI^e^ siècle y est défini avec beaucoup de clarté; c'est, en marge de l'histoire officielle, une reconstitution dont on ne peut contester le prix.

* * *

Quelle sera l'aube de sa vie de femme, pour une créature très jeune, passionnément éprise de vérité, que le mariage transplante, de la solitude d'un vieux domaine breton, dans le milieu tout parisien qui est celui de son mari, un brillant *clubman* et artiste, habitué à n'obéir qu'à son seul bon plaisir?

Que deviendront, unis l'un à l'autre, ces deux êtres d'essence morale toute différente? Quelle crise connaîtront-ils fatalement? Et quelle en sera l'issue? C'est la très émouvante étude que nous offre M. Henri Ardel, dans son roman, *l'Aube*, qui comptera parmi les meilleurs, les plus joliment observés qu'il ait jamais écrits (Paris, Plon, in-16).

* * *

Les deux régiments étrangers au service de la France ont suscité, ces dernières années, des discussions passionnées. En Allemagne, les attaques contre la Légion se renouvellent avec une mauvaise foi contre laquelle rien ne prévaut.

L'ouvrage de François Labeur, intitulé : *Jean Klein légionnaire* (Paris, Grasset), vient donc à son heure. Il ne peut être considéré comme une vulgaire apologie d'un corps dont la bravoure et l'endurance sont reconnues; il n'en est pas non plus la satire dénigrante. Car ce ne sont pas

Digitized by Google

seulement des étrangers qui s'enrôlent dans ce corps d'élite. Des Français s'y trouvent en grand nombre ; et parmi eux, des malheureux qui, ayant déserté leur corps dans une garnison de la métropole, vont demander à la Légion de les laver du déshonneur.

C'est l'histoire du brave garçon dont l'auteur nous raconte la lamentable chute, puis le glorieux relèvement.

* * *

Il est peut-être arbitraire de rapprocher de ce livre celui où M. le capitaine d'Arbeux a étudié (chez le même éditeur) la lente infiltration, suivie d'un brusque assaut, des idées égalitaires dans l'armée qui était restée la dernière hiérarchie intacte dans la société démocratique actuelle.

Avec une rare compétence et une objectivité vraiment scientifique, le brillant officier a déterminé les causes et passé en revue les conséquences militaires, sociales et politiques de ce bouleversement d'un ordre établi par la monarchie de Juillet.

Il a rempli tout à fait son but, qui était de mettre à la portée de tous les questions militaires, qui, extrêmement compliquées par elles-mêmes, inextricablement mélangées aux querelles politiques et religieuses des partis, exige une étude préparatoire longue et rebutante. En Belgique, où les mêmes besoins de démocratisation et les mêmes conflits n'existent point, on lira aussi *L'officier contemporain* avec intérêt.

* * *

Avec la seconde partie du tome IV, nous avons le huitième volume de l'*Histoire de l'Art*, publiée chez M. Colin. Elle embrasse la période de plein épanouissement de la Renaissance en France, en Espagne et en Portugal.

M. Paul Vitry y étudie l'architecture de la Renaissance en France; M. André Michel, la sculpture en France, de Louis XI à la fin des Valois; M. Jean de Foville, la médaille et l'art monétaire en France, de Charles VII à Henri IV; le comte Paul Durrieu, la peinture en France depuis l'avènement de Charles VII jusqu'à la fin des Valois; M. Emile Mâle, le vitrail français au XV^e^ et au XVI^e^ siècle; M. Emile Bertaux, l'architecture, la sculpture et la peinture au XV^e^ et au XVI^e^ siècle en Espagne et en Portugal.

La valeur et l'intérêt de ce huitième volume ne le cèdent en rien, on le voit, à ceux du précédent, où étaient étudiés les différents aspects de l'art en Italie à l'époque de la Renaissance. L'illustration en est aussi remarquable, et elle est plus riche encore en reproductions d'œuvres jusqu'à présent inconnues du grand public.

* * *

Maurice Vauthier, *Essais de philosophie sociale*. (Bruxelles, Lamertin Paris, Alcan, 1912.) — M. Maurice Vauthier vient d'avoir l'heureuse idée de réunir en un volume une série d'études jusque-là dispersées. De toutes

Digitized by Google

les œuvres publiées par le distingué professeur, c'est peut-être celle qui reflète le mieux la finesse de son talent et ce qu'il y a de largement compréhensif dans toute sa personnalité. L'élégante souplesse de sa pensée s'y déploie avec une richesse d'inspiration et une virtuosité d'analyse qu'on rencontre rarement et l'on peut dire sans exagération que la lecture de ce recueil procurera une vraie jouissance intellectuelle à tous ceux qui accordent quelque prix aux charmes d'une culture à la fois profonde et raffinée.

« Le principe monarchique en Allemagne », « De l'esprit de réaction », « La France et l'Affaire Dreyfus », « Les partis politiques », « La volonté du peuple », « A propos de l'enseignement du droit », « Déterminisme, libre arbitre et liberté », « Le début judiciaire », « De la responsabilité dans le droit pénal et dans le droit civil », « Le libéralisme contemporain », « Droit et sociologie », « Un ouvrage sur la franc-maçonnerie », « Le plaisir esthétique », « Force et faiblesse du catholicisme », « Machiavélisme et raison d'État », « Richesse, crédit, capitalisme », tels sont les titres des différentes matières qui composent le volume. Il n'était pas sans intérêt de les énumérer, car ils montrent l'étonnante variété des questions abordées par l'auteur. Nous ne pouvons évidemment songer à les reprendre une à une dans ce rapide compte rendu. Elles mériteraient toutes cependant de retenir notre attention.

Bornons-nous, pour l'instant, à dire combien il est réconfortant de trouver, en notre âge de spécialisations à outrance, un esprit aussi libéralement ouvert aux spéculations les plus diverses, et pénétrant, avec un égal bonheur, les problèmes de la philosophie, du droit, de l'esthétique ou de la morale.

C'est comme un parfum d'humanisme qui nous rafraîchit le cœur.

M. B.

* * *

F.-T. Marinetti, *Le futurisme* (Paris, Sansot). Il serait injuste de ne pas nommer ce livre, il serait ingénu d'en parler longuement. Il est prudent de le lire à rebours, comme les textes orientaux. Car c'est la fin qui en justifie les moyens. La fin est une interview de l'auteur par un rédacteur du *Temps* à qui M. Marinetti a dit, entre autres choses savoureuses, ceci : « Si nous avions employé le langage diplomatique, si nous avions été « bien sages, bien doux, nous n'aurions pas rencontré d'écho. Il y a des « nations veules qu'il faut éveiller à coups de poing... » Ce livre est donc un pugilat, un peu long et épuisant peut-être. Surtout il ne relève pas du tribunal correctionnel. Il ne manque ni de verve heureuse ni de vérité. Sur le cléricalisme, sur les mœurs archéologiques de notre âge, sur l'idolâtrie du passé, sur l'idolâtrie de la femme, sur l'utilité de la guerre, M. Marinetti a exprimé avec véhémence des idées qui offrent une part de justesse. Négligeons ses vociférations, soit ; mais lisons-le.

Digitized by Google

M. Abel Hermant est un romancier, un dramaturge et un chroniqueur à la mode. On connaît sa manière facile, sautillante et incisive à la fois. En intitulant sa nouvelle œuvre *Les Renards* (chez M. Michaud), il ne nous apprend pas grand'chose sur ce qu'elle contient. Mais le sous-titre, ou plutôt le titre général sous lequel elle se range avec une dizaine d'autres est plus instructif : *Mémoires pour servir à l'histoire de la société*. Est-ce que donc notre société est ainsi faite ? Il est permis, il est désirable d'en douter. Car tous ces fantoches que d'une main experte et amusée M. Hermant fait gigoter pour notre plus grand divertissement, donneraient une idée médiocrement optimiste du Paris de 1912. Admettons que l'auteur est un ironiste, qu'il manie la satire supérieurement, et n'insistons point.

***

L'éditeur Pierre Roger a entrepris une collection qui, particulièrement en Belgique, est digne de toute attention. On pourrait l'intituler généralement : « Les nations au travail ». Nous y figurons avantageusement, et le livre de M Izart, *La Belgique au travail*, est certes un des meilleurs de la série. Nos compatriotes le liront avec plaisir et profit. M. Izart n'a pu tout voir ; notre activité est si multiple, elle se rattache à des ordres si différents qu'aucune compétence ne serait suffisante pour en tracer le tableau complet. Le nouveau bassin de la Campine, les malteries et sucreries, l'Arsenal de Malines, certains aspects du grand commerce anversois, notre petite industrie, notamment à Bruxelles, le développement économique de tel ou tel centre secondaire, tout cela est effleuré ou même omis. Mais le livre, qui consiste surtout en *interviews* intelligentes, a des mérites incontestables, quoi qu'on puisse objecter (et il a trouvé des contradicteurs, notamment un apologiste de l'Université de Louvain qui a estimé trop petite la part faite à ses coreligionnaires et à leurs œuvres et leurs écoles) ; il se lit sans effort, et contribuera à nous faire connaître avantageusement à l'étranger.

L'etude sur l'Allemagne est évidemment par trop sommaire (elle est due à M. Victor Cambon) ; on devra la compléter et la contrôler (sans parler des travaux techniques, si abondants) par la monographie synthétique de M. Henri Lichtenberger et les quatre volumes de M. Jules Huret. Il nous est difficile, d'autre part, de juger *La Chine au travail* ; mais en ce moment, il est indéniable qu'est actuelle cette vue d'ensemble, due à M. Edmond Rottach. Reste *La France au travail*. On a bien fait, du point de vue national, de la diviser en plusieurs recueils, dont un a paru, consacré à Lyon, Saint-Etienne, Grenoble et Dijon. Il a pour auteur M. Cambon, déjà cité ; il sera suivi de six autres volumes. La région explorée s'étend le long du Rhône et de la Saône, au nord de la Provence, entre les Cévennes et les Alpes. Soie, charbon, métallurgie, vignobles, houille blanche; il y a là de quoi varier les points de vue.

Digitized by Google

La démission du Ministre de la guerre.

Le départ du général Hellebaut, ministre de la guerre, sera pour l'armée, pour la nation, un véritable soulagement. A la suite des révélations suscitées par l'affaire d'Agadir, après le long débat qui mit en pleine lumière les nombreuses lacunes de notre organisation militaire, les graves abus et les faiblesses que son chef avait contribué plus que ses devanciers à y implanter ou à y maintenir, l'opinion publique ne comprenait pas les motifs qui pouvaient dicter au gouvernement du Roi la nécessité du maintien aux affaires du général qui avait laissé péricliter dans ses mains les devoirs suprêmes du commandement, et qui aurait conduit la Belgique à sa perte, si notre sol avait dû être envahi l'été dernier.

Le général Hellebaut quitte les cadres comblé d'honneurs par l'octroi de la plus haute distinction, le grand cordon de l'Ordre de Léopold. Le chef de l'Etat a voulu certainement par là reconnaître le mérite de celui qui avait contribué, par ses déclarations au parlement, à faire triompher le principe du service personnel. Cet hommage est légitime, car le ministre de la guerre sut très habilement défendre aux Chambres le projet dit « Grœninghe » élaboré par un groupe d'officiers, et présenté par la *Belgique militaire*, avec l'appui quasi unanime de l'armée et des associations d'anciens militaires, fortifié par l'adhésion d'hommes marquants appartenant à nos trois partis politiques. Il est juste de reconnaître encore qu'en cette occurrence, le général Hellebaut aida puissamment M. Schollaert, le chef du cabinet, à créer autour de cette réforme fondamentale un courant favorable au sein de la législature. Ce fut un résultat remarquable, digne des plus grands éloges. Une popularité méritée s'attacha à son nom. Mais l'historien impartial de son ministère sera dans l'obligation de faire ressortir que, par complaisance politique, il

Digitized by Google

permit sciemment l'inscription dans la loi d'un principe absolument contraire à son esprit, celui d'un maximum fixe du chiffre de l'effectif de paix, incompatible avec un contingent essentiellement variable. Ce défaut fut aggravé par l'admission d'un effectif moyen notablement inférieur au minimum qu'il savait indispensable pour assurer l'instruction des troupes.

Le régime du service personnel fut en outre vicié en lui-même par l'établissement d'un remplacement déguisé, représenté par le développement des compagnies universitaires. L'existence de ces dernières privait l'armée de l'élément instruit de la nation, créait l'esprit de caste dans les rangs et réduisait encore sensiblement les effectifs de paix des unités, déjà si restreints, puisque les universitaires vivent en marge des régiments. La mollesse du chef de l'armée fut ici d'autant plus coupable, que les compagnies universitaires n'étaient pas inscrites dans la loi, qu'elles sont en opposition avec son objectif et avec les déclarations formelles du ministre à la Chambre.

En fait, le général Hellebaut avait anéanti les excellents principes de la loi de 1909, et la situation de l'armée était devenue pire que sous l'empire de la loi de 1902.

La vérité oblige à dire, à cet égard, que le général Hellebaut, s'il fut, toute sa carrière, un administrateur peut-être habile, n'avait aucune des qualités qui distinguent un organisateur et un chef d'armée. La nature propre de ses fonctions accomplies dans des bureaux, loin des unités, ne lui permettait pas de se rendre un compte réel des besoins du commandement et des troupes. C'est ce qui explique son impuissance à arrêter et à mettre en vigueur toute la série des dispositions nouvelles qu'entraînaient avec elles l'adoption d'un mode de recrutement moderne et l'entrée dans une ère de progrès. Non seulement il ne transforma pas les institutions militaires confiées à sa direction, mais il en accentua le caractère bureaucratique; il avait multiplié depuis des années, dans tous les rouages, les inconvénients si nocifs du dualisme et du particularisme, bien qu'il décréta plusieurs réformes ayant pour objet d'y mettre un terme.

Si le résultat fut aussi contraire à ses désirs apparents, c'est qu'il ne pouvait se décider à laisser agir ses sous-ordres

Digitized by Google

sans sa tutelle, et que les effets salutaires des mesures de liberté accordées théoriquement, étaient détruits par des lisières aussi nombreuses qu'astreignantes. La machine était gangrenée; à tous les degrés de l'échelle hiérarchique, les états-majors noircissaient du papier et se consacraient à des besognes purement administratives ou de contrôle, à des disputes byzantines, impliquant par leur pratique, la décadence, la mort de l'esprit d'initiative et de responsabilité qui doit caractériser l'homme de guerre, le soldat : au lieu d'aller et de vivre sur le terrain, au contact des troupes des différentes armes, des kyrielles de chefs et d'officiers d'état-major, transformés en clercs scolastiques, passaient leurs journées couchés sur des dossiers.

Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que toutes les réformes poursuivies : réorganisation de l'artillerie, création de l'état-major général, organisation des divisions d'armée et de cavalerie, ainsi que des positions fortifiées; réorganisation de l'intendance, loi sur les officiers de réserve, ne furent réalisées que sur le papier. Est-il surprenant, dès lors, si les patriotes constatent amèrement que, en possession d'un instrument aussi fécond que la loi sur la milice de 1909, le ministre de la guerre se soit attardé à des bagatelles, au lieu de poursuivre l'exécution des mesures capitales qui pouvaient, sans dépenses budgétaires excessives, donner à notre armée et à nos places fortes une constitution de guerre puissante, appuyée sur des bases sérieuses d'approvisionnements en hommes, armements, vivres et munitions?

La connaissance des plaies de l'administration militaire a autorisé le lieutenant général Dejardin, un de nos généraux retraités les plus estimés, d'écrire que si, à l'époque d'Agadir, nous avions dû nous défendre contre une invasion, notre armée aurait été conduite à la boucherie et la Belgique à sa ruine.

Et pourtant, que de choses pouvaient être accomplies en trois ans ! Regret cuisant exprimé tant de fois depuis, par les membres de l'armée, par tous ceux de nos concitoyens que la publication de la vérité a désillusionnés. Si la masse, les parlementaires mêmes, n'étaient pas au courant d'une semblable situation, c'est que le général Hellebaut, comme son prédécesseur le général Cousebant, s'ingéniait par tous les

Digitized by Google

moyens en son pouvoir, à soustraire les actes et la gestion du département de la guerre au contrôle public.

Un des griefs les plus fondés adressés par l'armée à la direction du général Hellebaut, fut la tendance à laisser restreindre, voire annihiler, toutes les mesures bienfaisantes que les hommes politiques et la législature voulaient prendre à l'égard de l'armée et de ses membres : traitements, pensions, améliorations.

La Société des officiers pensionnés, cette respectable cohorte des aînés de toute l'armée, eut à subir l'avanie d'être mise en interdiction et privée du titre d'Association royale. Rien ne peut atténuer la faute maladroite qui fut commise à cette occasion, par un sentiment d'autocratisme vraiment étrange.

Voilà le tableau exact, consciencieux, sans aucune acrimonie, du régime qui vient de finir.

* * *

M. de Broqueville prend l'intérim de la Guerre, animé dit-on, de la ferme volonté de reconstituer sur des fondements solides notre édifice militaire ébranlé.

La tâche sera lourde et longue; mais si le chef de cabinet tient à prouver que les patriotiques déclarations qu'il a faites à la Chambre ne sont pas de vaines formules oratoires, il conquerra rapidement l'estime et la confiance de l'armée, et tous les dévouements lui seront acquis. Le désir ardent, unanime, de tous les Belges est cette fois, de rendre ou de donner à nos forces nationales, la valeur et la puissance indispensables pour remplir la haute mission qui leur est dévolue.

Si le découragement a atteint le corps des officiers, il suffira, croyons-nous, de la promulgation de réformes judicieuses pour secouer la torpeur qui les engourdit, et les amener bientôt à concourir à l'œuvre de rénovation commune.

Le premier acte du nouveau ministre de la guerre par intérim aura pour objet la constitution du commandement et des états-majors, divisions, positions fortifiées, brigades, régiments, sous la direction suprême de l'état-major général; non pas pour créer une bureaucratie d'un nouveau genre, mais des commandements autonomes, responsables, à l'abri de l'immixtion constante, méticuleuse et vétilleuse des échelons

Digitized by Google

supérieurs. Ceux-ci auront pour devoir d'exercer leurs missions de direction et de contrôle, lors des inspections, sur le terrain aux exercices tactiques et aux manœuvres.

La seconde réforme à accomplir concerne les lois de l'avancement qui ont besoin d'être profondément remaniées, après une existence de plus de trois quarts de siècle. Le régime bureaucratique a permis à nombre de médiocres et de nonvaleurs d'arriver aux plus hauts grades et d'y briser l'ardeur des officiers les mieux doués et les plus capables.

Le gouvernement doit se préoccuper de donner aux officiers une situation pécuniaire et morale en rapport avec l'importance prééminente de leurs fonctions d'éducateurs de la nation ; il n'oubliera pas que, de toutes les carrières, elle est l'unique où le devoir comporte l'obligation incessante de l'obéissance passive à l'autorité, pour la préparation à la guerre, le maintien de l'ordre public, la défense du territoire, avec la pensée constante du sacrifice éventuel de la famille et de la vie.

L'homme d'État, le législateur se doivent de mettre l'officier et le sous-officier à l'abri du besoin ; il faut que les cadres puissent se consacrer exclusivement à leur profession.

Le quatrième amendement à décréter (il ne demandera qu'un jour), c'est l'octroi de la liberté de la presse, le droit commun aux officiers, car leur intervention dans les débats relatifs aux questions, aux sciences militaires, est le régulateur le plus judicieux des progrès à accomplir par les organismes de l'armée ; c'est le pouls de l'opinion militaire, la lumière pour le gouvernement et le parlement.

D'autres mesures, toutes également influentes, devront être promulguées, afin de réorganiser l'infanterie, l'artillerie de campagne et de forteresse, le train ou corps des transports, le génie, la cavalerie, les services auxiliaires de l'intendance et de l'administration. La création d'unités de mitrailleuses et cyclistes s'impose après le complétement de notre artillerie de campagne et de forteresse ; l'effectif de paix fixe de 42,800 hommes et les compagnies universitaires doivent être abolis.

En un mot, il convient de poursuivre méthodiquement et rapidement, sans bouleversements toutefois, la refonte de toutes nos institutions militaires, sous l'égide d'un organisme

Digitized by Google

directeur, essentiellement compétent et responsable, l'état-major général de l'armée ; un organe administrateur, le département de la guerre, fera face aux besoins matériels et financiers. Et ces deux grands services se prêteront une aide mutuelle, sous la direction et la responsabilité politiques du ministre de la guerre.

Le successeur du général Hellebaut devra, par conséquent, pousser hardiment vers la réalisation, dans le plus bref délai possible, du plan de ces vastes réformes ; s'il s'y astreint sans défaillance, tous les patriotes, à quelque parti qu'ils appartiennent, y applaudiront. Ce programme exige de la volonté et de la ténacité, le souci essentiel de la perfection de nos forces militaires. Dans ces conditions, si les événements internationaux nous en laissent le répit, nous aurons frôlé seulement la tourmente et nous pourrons nous féliciter d'avoir échappé à une débâcle nationale.

Aussi, émettons-nous le vœu que, mus par une pensée unique, tous les Belges, dignes de ce nom, joignent leurs patriotiques efforts à ceux de l'armée et de son nouveau chef, pour arriver au but commun : la sauvegarde de la Patrie !

XXX.

Digitized by Google

A propos d'une critique du symbolisme[1]

La poésie symbolique a-t-elle donc vécu ? Comme création d'une école distincte, il semble qu'elle ait dit son dernier mot; la chapelle est désormais close, et les officiants, comme les fidèles, se sont dispersés. Mais ni les uns ni les autres n'ont disparu, et celui qui a lu les plus récents vers de MM. de Régnier, Vielé-Griffin, Kahn, Mockel, etc., ne saurait être inquiet sur le sort de l'art auquel ces poètes ont attaché leur nom; cet art a gardé toute sa vigueur, toutes ses mâles et gracieuses vertus.

Ce qu'il n'a plus, et il faut s'en féliciter, c'est précisément ce qui le singularisait d'excessive façon par rapport à notre tradition du lyrisme, c'est aussi ce qui tendait à donner la même extériorité à des natures fort dissemblables. Pourtant les gens de goût n'ont confondu, à aucune date, le génie mélancolique, épris de féminité mièvre et hanté de visions lointaines, de M. Henri de Régnier avec la muse saine et plantureuse, fille des champs et des bois, de M. Francis Jammes, ou encore avec la déesse cuirassée pour les combats de la vie, dont M. Vielé-Griffin a modelé le buste.

Reste un nom, le plus illustre d'après certaines apparences, et surtout d'après certains fétichismes. Nul ne lit plus, et très peu ont jamais feuilleté les pages sibyllines dans lesquelles M. Malarmé passait pour formuler ses oracles. Il ne reste de cet homme charmant, au sourire si fin et à l'entretien si séducteur, qu'un souvenir légèrement mélancolique. Ceux-là seuls ont gardé de ses enseignements des traces plus profondes qui l'ont approché, ouï et aimé. Jamais on n'a mieux exprimé un sentiment qui tient de la piété et de l'amour

[1] Tancrède de Visan, *L'attitude du lyrisme contemporain*. Paris, *Mercure de France*.

Digitized by Google

que ne l'ont fait M. Albert Mockel lui-même dans une brochure connue et M. H. de Régnier dans des pages réimprimées utilement depuis (*Figures et Caractères*); même les souvenirs gouailleurs et l'injustice de M. A. Retté ont servi la mémoire du maître.

De toutes ces études et de celle que vient de publier M. T. de Visan, il ressort une constatation qui est faite pour consoler, et c'est celle-ci : le symbolisme a donné à l'art des vers français tout ce qu'il pouvait lui apporter en fait de renouvellement des procédés techniques; le vers libre, ramené à de certaines conditions d'harmonie et de mesure, a triomphé de ses contradicteurs; il en aura été de cette innovation essentielle comme de plusieurs autres, dont se targuaient les écoles antérieures; elle n'a pas tenu tout ce qu'elle promettait à ses adeptes, et surtout à ses adversaires; la joie maligne de ceux-ci, devant certaines outrances de ceux-là, a vite fait place à un malaise que n'a pu apaiser la trahison de quelques disciples de l'école; en somme, le vers libre, purifié, clarifié, déchargé des complications fantaisistes et des enjolivements inutiles des premières ferveurs, le vers libre est devenu extérieurement ce qu'avait été, avec quelques libertés en moins, le vers de La Fontaine, de Racine dans ses chœurs et de Molière dans ses comédies rimées les moins sévères ou dans ses divertissements, écrits pour Versailles.

C'est ce qu'a essayé de démontrer M. Retté dès 1899 dans le *Mercure de France* et c'est la thèse que défendit, dans ce même recueil, M. André Beaunier. Mais outre que ce dernier a mis une sorte de coquetterie à reprendre au déluge des questions déjà élucidées et par son devancier et par MM. Mockel, de Souza et bien d'autres, je lui reprocherai un manque d'érudition trop manifeste dans son effort d'apologie très bénévole. Autant on est justifié de louer le grand effort de bonne volonté dont témoigne cette sorte de manuel historique que constitue sa *Poésie nouvelle*, autant on reste perplexe devant les réticences où il s'est retranché ensuite. S'il avait eu dans notre vieille littérature des fréquentations moins problématiques, il aurait soutenu que les symbolistes, désormais assagis, ne font que reprendre à nos aïeux des procédés qui eurent jadis cours et faveur, tels l'hiatus, l' « e » muet à l'hémistiche devant une consonne, l'alliance à la rime d'un pluriel et d'un singulier, etc. Si les poètes des XII^e^ et XIII^e^ siècles ne faisaient pas rimer « mur » et « murmure », c'est que la dernière voyelle de ce mot était très nettement ouïe à cette date et qu'il n'y aurait plus eu, dans une asso-

Digitized by Google

ciation boiteuse, d'élément harmonique; en revanche, ils ignoraient aussi l'alternance servile des rimes masculines et féminines, alternance que rien ne justifie plus aujourd'hui, puisqu'en réalité, toutes nos rimes sont masculines pour l'oreille.

Pour la matière même du lyrisme, il y aurait à tenir un certain compte des modèles anciens. Un art n'est jamais tout à fait roturier; toujours il a quelque vieux parchemin à invoquer, de par la nature même de ceux qui nous l'apportent, de par l'élaboration aussi à laquelle coopèrent leurs lectures, toutes orientées vers le passé. Certes, la vision d'un temps n'est pas celle d'un autre, et le symbolisme intégral fut une entière originalité. Mais le symbolisme atténué des derniers livres, — et des plus beaux — de MM. de Régnier, Vielé-Griffin, Moréas, etc., n'est qu'une utile rénovation, dans le sens individuel, des méthodes d'expression que les poètes de tous les temps ont connues et pratiquées; quelques témérités de forme ne doivent point nous leurrer, et, quant aux émotions qui sont propres à ces poètes, il faut en rechercher la source dans un état social différent de ceux qui l'ont précédé; l'art de M. Verhaeren, pour citer ce seul exemple, n'est-il pas bien celui qui convient à notre agitation économique et se concevrait-il, je ne dis pas il y a cent ans, je dis simplement cent lieues plus au Midi que les forteresses du socialisme, dans lesquelles s'emprisonne forcément la pensée inquiète de ce maître?

Mais de ce qu'un Belge, et si fortement caractérisé, ait trouvé des admirations à Paris, et non seulement un Belge, mais un Levantin comme M. Moréas, et des fils du Nouveau-Monde comme MM. Vielé-Griffin et Stuart Merrill, il ressort, en outre, que l'école symboliste, en tant qu'école, ne ressemble pas trop à ses aînées, qu'elle est bien la fille de ce temps par son internationalisme et aussi par le détachement qu'elle autorisa toujours entre ses adeptes. Ceux-ci se sont, en ces derniers temps, de plus en plus dégagés les uns des autres; ils ont pris pleine possession de leur moi; la dislocation a même été si accentuée qu'on en est arrivé à nier l'existence de l'école et que, sans la publication périodique de *Vers et Prose*, où s'est fait une sorte de rassemblement nouveau des anciens frères d'armes, on serait, en effet, tenté de réduire à peu de chose les communautés essentielles, sur lesquelles repose le symbolisme.

M. Tancrède de Visan a donc choisi son moment pour venir nous exposer des vues très nettes et très documentées. D'après lui ce n'est pas seulement parce qu'ils ont été soumis aux mêmes influences et

Digitized by Google

qu'ils ont entrevu une même réforme du vers, fondée sur une esthétique dissemblable de celles du passé, que les poètes symbolistes (auxquels il rattache MM. Gide et Barrès) occupent une place à part dans l'évolution littéraire. C'est aussi, c'est surtout parce qu'ils ont, en se conformant à des exigences nouvelles de la pensée philosophique, « voulu nous communiquer des vibrations profondes, des sentiments lourds d'émois, ce que la nature dicte non à l'imagination seule, mais au cœur tout près d'elle, nous faire participer aux graves émotions des choses, comme autant de consciences confuses en qui nous nous mirons... » En des termes moins nébuleux, c'est à l'intuition, plutôt qu'à l'observation, synthétisée ou non, de la nature que ces poètes ont demandé les secrets de leur art. Mais cette intuition même a revêtu chez eux des formes inévitablement divergentes. Il n'est pas deux artistes dont l'appareil visuel soit, physiquement, construit de la même façon. Si l'impression produite sur la rétine est autre, l'écart s'accuse davantage dans l'élaboration qui s'accomplit ensuite dans l'esprit. Celui-ci va convertir en images ces clichés sommaires ; ces images elles-mêmes vont être animées, et il est inévitable qu'elles le soient autrement, suivant la complexion de l'opérateur, sa culture, le milieu ambiant, etc.

Mais il est un autre élément de différenciation que M. de Visan envisage avec une attention légitime. C'est celui qui résulte de la vision du poète. Ou bien celui-ci contemple des objets, en décrit les contours, s'attache à la plastique sans souci de l'intériorité. Ou bien, il perçoit d'abord les idées, l'intériorité des êtres et des choses, et ce n'est que postérieurement « qu'il appellera les formes à son secours pour clicher ses conceptions ».

Ici une réserve s'impose. Certes M. de Visan n'a pas la candeur d'admettre que ses catégories aient une valeur d'absolu ; il reconnaît probement qu'un poète peut « faire un heureux mélange de cette double perception », c'est-à-dire avoir à la fois la vision « périphérique » et la vision « centrale » comme il lui plaît à dire. Néanmoins, il n'en faut pas davantage pour individualiser, selon lui, un poète dont l'art est aussi complexe que celui de Henri de Régnier. Et c'est là-contre que je m'insurge. A un endroit de son analyse, M. de Visan établit une distinction très nette entre l'*intuition* et l'*allégorie*, cette suite d'images définie dans tous les traités de rhétorique. Pour lors, M. de Régnier est un intuitif, il n'allégorise pas. Or, pour d'aussi bonnes raisons et plus longuement déduites, M. Mockel a jadis soutenu que l'auteur des *Médailles d'Argile* allé-

Digitized by Google

gorise bien plutôt qu'il ne « symbolise » (1). Et « symboliser » c'est — ou à peu près — posséder ce don de synthèse, que les deux critiques s'accordent à considérer comme une conquête (ou une reconquête) de l'école nouvelle si on la compare à ses devancières.

Pour ma part, je crois fermement que chez le nouvel académicien, quoi qu'on prétende, tantôt l'intériorisation l'emporte, que tantôt aussi, sollicité par le charme du spectacle humain, il se borne à des transpositions gracieuses et riches en harmonie. J'irai plus loin, et je soutiendrai que son symbolisme est parfois purement verbal. L'image à part, il ne consistera que dans une obstruction syntaxique qui est volontaire, lorsqu'une incidente détermine un mot non essentiel au long déroulement de dix vers (2). Ç'a été une simple crise de croissance d'un beau talent, qui ensuite, ayant réintégré des formes intuitives ce qu'elles comportaient de conciliable avec sa nature classique, a repris la chaîne de la grande tradition du vers français.

Il reste qu'à côté des études où la critique historique (à la Brunetière) et la critique du goût se sont donné libre essor pour juger l'école de 1885, nous possédons un nouvel essai (le premier a été celui de M. Mockel qui fait date) de systématisation des vues éparses

(1) Voyez ses *Propos de littérature*, parallèle doctrinal, précieux, entre M. de Régnier et M. Vielé-Griffin.

(2) Voici un passage extrêmement significatif :

> Et je vous hais, pennons . . . . . .
> Armures, que le trou des blessures mortelles
> Hérissa d'un faisceau de flèches et de traits,
> Triste apparat et vaine emphase, où tu riais,
> Soleil ! comme au miroir des cuirasses saillies
> Hors du *lourd manteau noir de mes mélancolies*,
> Dont le lambeau demeure aux branches du passé,
> Le long de la forêt où nous avons passé,
> Taciturne et songeant qu'à travers le bois sombre
> Mon âme me suivait peut-être comme une ombre,
> Fidèle à la douceur reniée et mêlant
> Des larmes au cri dur du combat turbulent,
> Avec ces douces mains pour les chairs entamées
> Qu'ont les femmes en pleurs qui suivent les armées.

Ce ricochet purement verbal, et non sans beauté, n'est nullement dû à une intériorisation, mais à un appel d'images; on le retrouve plus choquant pages 198-199, dans ce même poème de *La Gardienne*, un chef-d'œuvre pourtant.

Digitized by Google

sur une génération d'écrivains, venus de partout et rapprochés étroitement par une même conviction d'art. Car ce fut là une caractéristique vraiment unique de cette génération : l'Amérique, la Grèce et les pays du Nord se sont comme ligués pour lui permettre de donner sa plénitude. C'est ce que M. de Visan a bien vu, quoiqu'il aurait pu insister davantage sur le cosmopolitisme des tendances littéraires nouvelles.

En revanche, il a montré excellemment que des écrivains, si dissemblables entre eux, et parfois poussant la contradiction jusqu'à se méconnaître, avaient tous possédé au moins quelques parcelles du même idéalisme subjectif. Et voilà comment nous sommes peu à peu ramenés à une vieille philosophie, qui eut son heure d'éclat dans l'Hellade et la scolastique, qui plus tard en Angleterre avec Berkeley, en France avec Malebranche, retrouva une vogue imprévue. Elle affirme, en somme, que la nature, qui nous entoure et nous enserre n'a d'autre existence que celle que nous lui prêtons, d'autre forme non plus. Théorie infiniment curieuse et féconde, si l'artiste veut s'en inspirer pour analyser sa vision, s'efforcer à la nuancer par rapport à celle d'autrui, entreprendre ainsi le voyage de découverte délicieux et animé à travers l'archipel des êtres et des choses, provoquer des échanges spirituels entre le moi et le non-moi (1).

* * *

Le volume de M. de Visan offre encore cet intérêt de nous montrer le chemin parcouru depuis les feuilletons d'offensive de Moréas et de Gustave Kahn jusqu'en 1912, sans omettre — et il n'a eu garde de le faire — la belle série des livres doctrinaux de M. Robert de Souza. Le symbolisme est entré dans l'histoire, et pas seulement dans l'histoire de la poésie française. Car le chapitre consacré par M. de Visan à Bergson n'est point simple curiosité, encore moins superfluité élégante. Avec cette cordination, enfin établie, de la pensée philosophique et de la pensée littéraire, on sort des chapelles où se célébra trop longtemps l'office de la nouvelle foi. On rentre dans la grande église,

(1) C'est à quoi, sans doute, fait allusion M. de Régnier, lorsqu'il nous dit (*Figures et caractères*, p. 136) que S. Mallarmé cherchait à donner à la poésie des moyens, non d'exprimer « l'homme dans son individualité égoïste, mais dans sa réciprocité avec le tout ». Mais n'est-ce pas là l'éternelle fonction de l'Art des vers ?

Digitized by Google

ou plutôt on approprie à cette fin la chapelle agrandie, avec le large balustre où toutes les mains puissent venir se poser, comme aussi toutes les ferveurs s'agenouiller sans remords.

C'est, je crois, M. Brunetière qui a qualifié d'éloquence la poésie du XVI^e^ siècle. On ne pouvait la caractériser avec plus de bonheur ; oratoire elle est, oratoire sera celle de Boileau et de J.-B. Rousseau ensuite. Et il faudra attendre 1820 pour que la strophe lamartinienne, en son balancement mélodique, nous révèle des musiques, sœurs de celles de Bellini et de Rossini, tendres et passionnées comme elles et comme elles parlant au cœur le langage imprécis, que réclame tout paroxysme du sentiment.

Selon M. de Souza, dont il me plaît de rappeler ici un livre déjà ancien sur « Le lyrisme sentimental », les romantiques ne virent, toutefois, que le côté pittoresque de la poésie ingénue et à sources populaires, la seule qui ait gardé, dans nos faubourgs et surtout dans nos campagnes, l'accompagnement musical. Le décor fut tout pour eux ; l'âme de cette poésie se dérobait à leur curiosité d'érudits. De même, parmi les poètes de transition, M. Theuriet et M. Jean Richepin se sont attachés soit au détail réel, soit au mouvement extérieur. D'autres, tels que M. Gabriel Vicaire et M. Bouchor, se sont satisfaits d'heureux pastiches, et c'est aux novateurs du dernier bateau, aux écrivains de 1885, qu'il était réservé de retrouver « d'instinct... par le dedans... le sens de l'art populaire ». Chez eux, le sentiment lamartinien, d'où l'éloquence n'était point encore exclue, devint ce qu'il est aujourd'hui dans la poésie de M. de Régnier, de M. Vielé Griffin et de nos compatriotes MM. Emile Verhaeren, Maeterlinck et Mockel, une notation personnelle sans doute, mais désintéressée et toute vouée à l'instinct des choses obscures et profondes qui s'agitent dans l'âme humaine.

M. de Souza a dépensé jadis beaucoup d'ingéniosité à cueillir, parmi toutes ces gerbes de la poésie contemporaine, les fleurs les plus éclatantes, qui, en se juxtaposant, forment, sous sa main, la corbeille nuancée et vivante de notre jeune art. Les tons succèdent aux tons ; les variétés les plus proches voisinent sans se confondre ; les tempéraments s'offrent à l'observation dans leur courbe intégrale, et je ne sais pas, quoiqu'elle soit volontairement incomplète, puisqu'elle écarte ce qui n'est pas à base d'inspiration populaire, d'histoire plus vécue et plus vraie de quinze ans de littérature.

La Belgique tient une place très flatteuse dans son exposé et on la retrouve non moins avantagée par M. de Visan ; l'un et l'autre critique

Digitized by Google

ont compris la portée essentielle de l'art de MM. Verhaeren, Maeterlinck et Mockel. Du premier, M. de Souza traça un portrait qui vaudrait d'être reproduit tel quel. Après avoir reconnu en lui le poète des foules en marche vers un meilleur espoir, le chantre des misères aiguës et des farouches revanches, il concluait : « C'est l'homme de la solitude, dont, au sortir des bois sauvages, l'œil visionnaire grandit ce que nous ne voyons même pas. Le cœur large et simple, l'imagination débordée, tout l'être exalté des profondeurs de la saine nature primitive, il clame les maux du siècle à travers l'éternité des temps et de l'espace. Ne lui demandez point des polissages et des ratiocinations d'art. Il est le prophète, celui qui n'attend pas la lumière, mais la devance par l'incendie. » M. de Visan n'a pris la mesure de ce torse puissant que de biais, si j'ose ainsi dire, il s'est contenté d'un parallèle ingénieux entre Verhaeren et Victor Hugo : mais ce parallèle n'est-il pas le plus magnifique hommage qu'on puisse rendre à notre compatriote?

Chez M. Maeterlinck, l'analyse ingénieuse de M. de Souza nous montra jadis, sous les oripeaux de soie et d'hermine des rois et des princesses, « les influences supérieures qui nous dominent » et nous avertissent des fatalités de la destinée, comme il interpréta aussi la peur du silence et de la solitude qui est, dans les drames du poète gantois, un facteur d'émotion logiquement déduit de la vie des humbles, dont le parler balbutiant lui a fourni, enfin, quelques effets d'une incontestable et bien neuve audace. On peut confesser que M. de Visan ajoute peu à cette caractéristique; mais il enguirlande de considérations métaphysiques très abstraites un exposé en somme fort simple. Quant à M. Mockel, que M. de Souza avait proclamé « de tous les poètes novateurs, celui dont est le plus conscient l'idéal de rajeunissement lyrique au contact de l'âme simple par la légende et par la chanson », M. de Visan lui rend pleine et entière justice, et, en le citant avec abondance dans d'autres parties de son livre, il souligne intentionnellement toutes les obligations qu'il lui a.

Dois-je clore ces agréables constatations par une critique? Très préoccupé des côtés internes de leur sujet, M. de Souza et M. de Visan, tout en faisant large part à nos écrivains, ne se sont pas demandé pourquoi leur personnalité nous apparaissait comme agenouillée devant les gestes indécis de l'âme populaire.

Ce qu'ils eussent pu dire, ce semble, c'est que, fils d'un temps où la vie multiplie les courants et les contre-courants d'idées les plus complexes, d'un pays où le problème social s'est posé, depuis dix

Digitized by Google

ans, avec une netteté qui lui manque partout ailleurs, nos poètes, wallons ou flamands, ont, plus ou moins d'instinct, coloré semblablement des visions distinctes et personnelles ; qu'à eux les souffrances et les colères des petits ont chanté des rythmes douloureux, moins accessibles aux oreilles françaises. Tandis que là-bas, perdus dans leur rêve, les artistes filaient la quenouille de la reine Berthe ou détachaient la ceinturette de Marion, chez nous se dressait grandiose l'image des mêlées de classes, que le politicien ramène prosaïquement à des formules de pharmacopée, mais que le chantre inspiré grandit, lui, jusqu'aux homériques emmêlements de souffle et de corps. Et c'est peut-être ainsi qu'il faut entendre l'art social, désintéressé et pourtant adéquat.

M. Wilmotte.

Digitized by Google

Fulgence Doucet, philosophe.[1]

SÉANCE DE POSE

Verstraeten, maintenant, nettoyait ses pinceaux et les rangeait. Au début, il avait confié cette menue besogne à Fulgence Doucet, mais il avait bientôt dû y renoncer. Le philosophe y faisait preuve d'une maladresse qui n'avait d'égale que sa bonne volonté. Et sa bonne volonté était immense.

Derrière le paravent, fantaisistement orné, Margot se rhabillait. Elle apparut bientôt vêtue avec ce mauvais goût suprême, cher aux midinettes. Mais elle paraissait si satisfaite, si sûre d'elle-même, que Doucet n'eut pas le courage de la détromper. Bienveillant, il dissimula ses pensées :

« Que vous voilà belle, Margot !

— Vraiment ! fit-elle, tandis qu'elle vérifiait dans une petite glace à main l'équitable répartition de la poudre de riz. Pas trop de poudre, Fulgence ?

— Mettez-en encore un peu sur votre nez qui est rouge et brille comme une petite lanterne le jour des fêtes nationales.

— Hou ! vilain menteur. Voilà. »

Et, preste, la houppette blanche et parfumée s'abattit sur le nez du philosophe.

« Margot, dit Fulgence en débarrassant son appendice nasal des quelques grains de poudre qui le blanchissaient, je vous admire. Je vous admire parce que vous incarnez la beauté sous de multiples aspects. Il y a quelques instants, sur la table à modèle, vous évoquiez un marbre, un marbre tiède et vivant ; maintenant, vous êtes semblable à celles qui troublent les rêves des adolescents et font soupirer les vieillards. Vous voici donc admirable, au moins sous deux aspects. Je dis au moins deux, car je n'ai pas, hélas ! assisté aux différentes phases de votre métamorphose, et j'aime à croire qu'il y en eut de charmantes. »

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 1er décembre 1911.

Digitized by Google

Ayant ainsi parlé, Fulgence se complut un instant dans la souriante évocation d'images polissonnes.

Margot le devina et le lui dit vertement.

« Mon enfant, répliqua Doucet, ne m'en blâmez point. Il faut savoir être indulgent aux faiblesses d'autrui. Mais ce serait, sans doute, trop vous demander. Il faut déjà grandement vous louer d'être l'enchantement des yeux, que serait-ce si, à vos perfections corporelles, vous ajoutiez encore la perfection morale! Vous symboliseriez l'Absolu, et ce serait très malheureux.

— De quoi parlez-vous? » intervint Verstraeten.

Mais à ce moment quelqu'un gratta à la porte d'une manière spéciale. D'une voix tranquille, le peintre annonça :

« Voilà ma femme. Voulez-vous ouvrir, Fulgence? »

Doucet se leva de l'escabeau où il était assis.

C'était, en effet, Mme Verstraeten, joliment prénommée Marie-Louise, dite Marie, dite aussi Louise et, plus tendrement, Loulou.

« Bonjour, madame.

— Bonjour, Fulgence. Où est Charles? »

Mais déjà elle l'avait vu et, dans ses yeux, une lueur joyeuse s'alluma. Elle s'en allait vers lui lorsqu'elle aperçut Margot. D'un signe de tête bref, les deux femmes se saluèrent. Et Fulgence Doucet qui les observait put lire dans le rapide regard qu'elles échangèrent, cette hostilité sourde qui règne entre femmes de conditions différentes. « Je suis une dame, moi! » proclamaient les yeux de Mme Verstraeten. « La belle affaire! Je le serais demain, si je voulais! » ripostaient ceux de Margot. Et le regard de Margot avait raison. Demain, quelque rapin, camarade de Charles, jaloux de conserver pour lui seul ce modèle unique, pouvait fort bien l'épouser. Et, par ce seul fait, il la haussait au niveau social de Mme Verstraeten. En réalité, les femmes ne sont que ce que les hommes les font.

Après avoir convenu d'un nouveau rendez-vous avec Verstraeten, Margot s'en allait.

« Au revoir, Fulgence.

— Au revoir, mon petit. »

Verstraeten avait mené sa femme devant la toile :

« Tu vois, Marie-Louise... »

Et ce gamin de Margot se mit à fredonner en descendant les escaliers : « Napoléon avec Marie-Louise, Marie-Louise avec Napoléon! »

Digitized by Google

Fulgence menaça la rieuse du doigt, puis rentra dans l'atelier juste à temps pour voir Mme Loulou tendre vers son mari deux lèvres gourmandes.

Le philosophe reprit sur son escabeau sa pose méditative, tandis que le peintre disait son labeur, ses espérances, ses déceptions.

« Vois-tu, il faudrait peindre avec de la lumière, plonger ses pinceaux en plein soleil. Regarde cette chevelure.

— C'est bien ça!

— Hé! non, ce n'est pas ça du tout. La chevelure de Margot en plein soleil c'est de l'or fluide, c'est le blond frémissement des blés d'août. Puis il y a cette peau, ce tissu précieux et vivant, plus doux et plus fin que tous les linons et que toutes les soies. Et, enfin, il y a là-dessus ce grand coup de lumière chaude et vibrante. »

Il dit, et ses épaules, découragées, s'affaissèrent.

« Mon ami! fit tendrement Marie-Louise. Mais aussi pourquoi t'obstines-tu à cette machine-là? Tu fais si bien le paysage!

— Ah! oui, le paysage, toujours le paysage et encore le paysage. Paysage, que me veux-tu? J'en ai assez du paysage! »

Marie-Louise se tut et sourit. Elle savait bien que la vue d'un chêne moussu, dont les feuilles sanglantes tremblent dans un rouge rayon d'automne, serait un argument moins vain que les paroles. Elle savait bien qu'un beau matin il sauterait sur sa boîte à couleurs et s'en irait frémissant vers ses sous-bois préférés. Alors la lumineuse académie de Margot serait retournée contre un mur, tout comme le grand portrait qu'il fit de sa Loulou, et qui, là-bas, boude dans un coin.

Machinalement, elle se dirigea vers l'esquisse et la retourna.

« Tu veux revoir ça?... Laisse, voyons, Loulou. »

Mais, curieux lui-même, il s'approcha et mit la toile sur un chevalet. C'était un mauvais portrait de Mme Verstraeten, vêtue d'une robe Empire de tissu blanc, rehaussée de broderies roses, et coiffée d'une adorable capeline à grosses roses roses.

« Verstraeten, fit tout à coup Doucet.

— Oh! vous m'avez saisie, Fulgence. Je ne pensais plus du tout à vous.

— Le mal, madame, n'est pas grand.

— Qu'alliez-vous dire, Fulgence?

— J'allais dire que vous pourriez peindre un nouveau panneau. Vous auriez un tryptique saisissant : *L'Ève passée, l'Ève moderne et l'Ève future.*

Digitized by Google

— Vous vous offrez ma figure, Fulgence?

— C'est moi, l'Ève moderne?

— C'est vous, madame. C'est vous, parce que vous possédez ce don merveilleux et inappréciable de choisir pour vos toilettes exactement ce qui convient à votre beauté, où tout concourt à la mettre en valeur, à lui donner l'indispensable relief.

— C'est vrai ce qu'il a dit là, Fulgence. J'ai toujours éprouvé à te regarder ce sentiment délicat que l'on ressent devant l'œuvre d'art.

— Peu de femmes possèdent ce don merveilleux, et d'aucunes, qui devraient depuis longtemps se coiffer en bandeaux et porter de petites capotes, s'attardent d'une façon ridicule aux bouclettes et aux immenses chapeaux cloche. Ces touchantes coquettes, qui veulent nous donner l'illusion de l'éternelle jeunesse et qui ne parviennent qu'à nous en montrer la caricature, me rappellent toujours ces artistes qui, arrivés au déclin de leur vie et de leur génie, s'obstinent quand même à produire et ne formulent plus, hélas! que de pénibles et grotesques balbutiements à côté de leurs premiers chants, qui furent purs, harmonieux et hautains.

— Oui, dit Verstraeten, ils sont rares ceux qui entendent sonner l'heure, ils sont rares ceux qui possèdent le courage de briser lyre et pinceaux, tout comme elles sont rares celles qui se résignent au blanchiment de leurs cheveux.

— Et cela se conçoit, après tout, dit Fulgence; il faut déjà une certaine dose de stoïcisme pour accepter de cœur délibéré cette petite mort, plus terrible que l'autre, parce qu'on se voit survivre. »

Le tour de la conversation ne plaisait guère à Mme Verstraeten.

Campée devant les deux toiles, elle dit :

« C'est beau, une femme nue; mais cependant, habillée, elle vous a un certain charme, un je ne sais quoi qui la rend plus attrayante, plus captivante. Qu'en pensez-vous, Fulgence?

— Je pense comme vous, madame. Les voiles ont rendu la femme mystérieuse et terrible, c'est d'eux qu'elle tient son pouvoir. L'humanité primitive, madame, s'habillait modestement. Les habitants des cavernes ne se mettaient pas en frais de toilette. L'élégante et gracieuse feuille de vigne aux fines dentelures composait le plus clair de la garde-robe des préadamites. C'était propre, simple, coquet...

— Un peu frais en hiver! coupa Verstraeten.

— Ça, mon cher, on ne peut pas tout avoir. Il est si rare que l'on joigne vraiment l'utile à l'agréable. D'ailleurs, il paraît fort probable, n'est-ce pas, que ce joli vêtement champêtre est une pure

Digitized by Google

invention moderne, une superfétation, une « feuille » de style. En ces temps lointains et légendaires, la mode ne variait guère.

— O temps charmants!

— Pourquoi? Chaque changement de mode modifie l'allure et l'aspect des femmes, les rend un peu autres et partant nouvelles.

— Je suis de votre avis, Fulgence, ce n'était qu'une boutade.

— Alors, disais-je, la mode ne variait guère, et Adam et Ève, ces méchants dévaliseurs de vergers, n'étaient pas plus luxueusement nippés lorsqu'ils perpétrèrent leur néfaste larcin. Alors, la femme ignorait la coquetterie.

— Pensez-vous, Fulgence?

— Oui, pour moi, la coquetterie est un produit de la civilisation. A ce moment, la femme n'avait pas encore pris conscience des forces mystérieuses et souveraines qui en font, aujourd'hui, la maîtresse incontestée de nos destinées, la cause de nos luttes, de nos désespoirs et de nos joies. A cette époque, je ne dirai point cette époque bénie, car je n'ai point pour idéal cet intégral retour à la nature, ces récurrences sont d'ailleurs impossibles, à cette époque, la femme était astreinte à de rudes et multiples travaux. Elle n'avait pas encore réussi à convaincre son fruste compagnon de sa faiblesse. Elle n'avait point sur lui le vertigineux pouvoir qu'elle a sur nous.

— Sur vous aussi, Fulgence, interrogea malicieusement Marie-Louise. Moi, qui vous croyais au-dessus de ces petites faiblesses humaines. »

Fulgence Doucet soupira, puis reprit :

« Lorsque l'humanité dégrossie s'éveilla à la civilisation, les feuilles de vigne s'amplifièrent, se métamorphosèrent, prirent des proportions de pagnes et de tuniques. Vous concevez aisément que les vêtements primitifs, inventés pour se garantir des intempéries, devaient être dépourvus de grâce et d'élégance, leur unique but étant d'être utiles. Et les vêtements féminins ne se différenciaient sans doute pas énormément des masculins.

— Nous y revenons, dit Verstraeten en riant, la jupe-culotte est une preuve de l'éternel retour des choses.

— L'habitude prise, poursuivit Doucet, on continua à se voiler, même pendant les bonnes saisons. Et, comme il n'y avait plus nécessité immédiate, l'art s'en mêla. Les voiles grossiers s'enjolivèrent, des tissus légers et précieux se drapèrent avec élégance autour des longs corps souples, Le premier pas franchi, on ne s'arrêta plus. De métamorphoses en métamorphoses, d'ajoutes en ajoutes, on en arriva

Digitized by Google

logiquement, fatalement, à ce quelque chose de complexe, de composite et de merveilleux qu'est la toilette féminine moderne.

— Et voilà pourquoi, ma chère Loulou, tu portes un corset droit.

— Saviez-vous, Verstraeten, interrogea Doucet, que Balzac préférait à la Vénus de Milo une Parisienne élégamment, savamment habillée?

— Je le savais. Et, sans doute, il doit y avoir pas mal de gens de son avis aujourd'hui. Combien en est-il qui admirent totalement, sincèrement la Vénus? Combien en est-il qui la tiendraient pour la suprême expression du Beau, sans la renommée qui la précède? Les anciens s'attachaient uniquement à la beauté des lignes; nous, il nous faut autre chose : il faut que le marbre vive, pense, aime et souffre. Nous ne nous contentons plus d'une copie admirable, mais servile des formes. Et puis, il y a ici une question de mode. Le Beau n'est pas immuable, il se modifie, il varie, il évolue avec les idées, le temps et les mœurs.

— Comme nos robes.

— Comme tes robes, ma Loulou. Avez-vous déjà observé le sourire amusé et narquois de la femme qui feuillette un album de modes défuntes? Elle a l'air de se demander de bonne foi comment on a pu s'affubler de la sorte.

— C'est vrai ça, opina Marie-Louise.

— Et cependant, toi, dont la jupe, aujourd'hui, suit si exactement la ligne adorable des hanches, si tu avais vécu à l'époque de Louis XIII tu aurais utilisé un vertugadin de l'ampleur d'une roue de carrosse. Et tu aurais trouvé cela admirable! Ne rions-nous pas de certaines théories d'artistes qui se sont évertués à trouver une nouvelle expression du Beau? Leurs œuvres nous paraissent singulières, drôles, cocasses même, et nous haussons les épaules avec quelque dédain. Cependant, si nous avions vécu à l'époque, dans le milieu de ces novateurs, nous aurions peut-être épousé leurs théories d'enthousiasme et nous nous en serions peut-être faits les plus dévoués zélateurs.

— Le costume a ceci de bon, dit Fulgence Doucet, qu'il nous évite souvent de laborieuses recherches quant à la profession et l'état de fortune des individus. Nous avons un goût prononcé pour l'uniforme, nous sommes divisés en classes et en catégories et, quand cela nous flatte, nous aimons que l'on sache deviner à quelle catégorie nous appartenons.

— O!

Digitized by Google

— Il n'y a pas de oh! Voyons, vous, Verstraeten, pourquoi affectionnez-vous ce pantalon à la hussarde, ce veston de velours, cette lavallière conquérante et cet ample chapeau mou.

— Mais parce que...

— Parce que vous trouvez cet affublement pittoresque, romantique. Peut-être! Mais ne serait-ce pas surtout parce que c'est le costume traditionnel de ceux qui sollicitent les faveurs des muses, en général, et de messieurs les peintres en particulier? Je suis persuadé que, lorsqu'un gamin de rue vous salue d'un retentissant : « Artiste ! », au fond, vous êtes flatté. Si les médecins ne s'en vont plus visiter leurs malades en longue robe flottante et en brandissant une colossale seringue, leur haut-de-forme, leur cravate blanche et leur redingote classique les dénoncent suffisamment. Les élégants, les snobs, pour se distinguer du commun des mortels, adoptent des formes bizarres de chapeaux, de vestons, de pantalons; ils ont même, pour qu'on les reconnaisse, une attitude spéciale, une marche conventionnelle. Les hommes de sport...

— Oui, Fulgence, oui. Mais tout cela n'est pas spécial à notre époque.

— Évidemment non. Les philosophes grecs se drapaient dans le tribôn et les élégants d'alors tiraient vanité de leurs somptueuses chlamydes. Le luxe de la parure des femmes ne le cédait en rien à celui d'aujourd'hui. Les élégantes ne sortaient jamais sans être nanties de leur ombrelle et de leur éventail, et l'on pouvait voir les joyaux précieux flamber aux gorges, aux bras et aux jambes...

— Aux jambes! s'exclama M^me^ Verstraeten.

— Oui, madame, à ce point qu'il fallut, pour refréner ce luxe insensé, nommer des magistrats spéciaux, appelés gynéconomes.

— Eh bien, dit Verstraeten, voilà un procédé que l'on pourrait bien renouveler aujourd'hui. Et on devrait condamner non seulement les femmes, mais surtout les maris qui les parent comme des idoles fastueuses. On devrait aussi fermer ces grands magasins, dont les étalages éblouissants amorcent les désirs des femmes. Cette exposition permanente de tissus précieux, de dentelles, de colifichets, et cette exhibition de mannequins habillés sont une tentation perpétuelle.

— C'est ça, on les fermera, mon ami, dit Marie-Louise, mais pas pour le moment, parce qu'il faut que j'aille choisir un nouveau costume.

— Encore! » s'écria Verstraeten.

Digitized by Google

Et Marie-Louise eut alors ce mot si féminin :

« Mon ami, je n'ai vraiment plus rien à me mettre.

— Verstraeten, dit Fulgence Doucet, vous devez déplorer la disparition du totémisme.

— Du totémisme ?

— Du totémisme, oui. Mais peut-être ignorez-vous le sens de ce mot. Le totem était un animal que nos pères considéraient comme l'ancêtre de la tribu. Pour l'adorer, le vénérer et aussi pour se le rendre favorable, ils s'efforçaient de lui ressembler pour les vêtements et les parures. Ils se fabriquaient des costumes bizarres avec les peaux des animaux dont ils croyaient descendre, et d'aucuns se maquillaient, se tatouaient, se lacéraient le corps et la face pour évoquer plus exactement l'ancêtre divin. Comme il n'y avait que deux totems par tribu, un pour les hommes et un autre pour les femmes, les vêtements, vous le concevez, étaient, à peu de chose près, invariables. Vous voyez quelle...

— Tous les maris, coupa Mme Verstraeten, devraient s'habiller en ours. »

Elle dit, mais ses regards doux et rieurs démentaient le sens de ses paroles.

Sur le même ton de badinage, le peintre répliqua :

« Je me demande de quel oiseau tu descends, toi.

— Quand on y songe, continua Doucet, l'humanité change peu au cours des siècles. On perpétue des gestes qui ont perdu leur signification. Comme s'ils voulaient encore ressembler aux antiques totems, les hommes se couvrent de laine et de peaux de bêtes, donnent à leur chevelure et à leur barbe des coupes spéciales et singulières ; les femmes s'ornent le chef de plumes qui croulent en noires cascades ou fusent en clairs feux d'artifice, elles usent de fards variés et se percent les oreilles ! Notre supériorité sur les sauvages consisterait uniquement dans la pluralité des totems. Voyez les femmes, surtout. Ne cherchent elles pas à égaler la grâce onduleuse du serpent, la souple élégance de la biche, la somptuosité de plumage des oiseaux de paradis ? Vraiment, elles agissent comme si ces animaux étaient leurs ancêtres lointains, leurs dieux tutélaires, et leurs raffinements de toilette sont comme des prières, des actes de foi et d'adoration.

— Viens maintenant, mon ami, conclut Mme Verstraeten, allons m'acheter un acte de foi. »

HENRI SCHERERS.

Digitized by Google

Sous-marins et submersibles

Après avoir longuement voyagé dans l'atmosphère, une panne de moteur nous a déposés sur le plancher des vaches. Nous avons alors fait un voyage en automobile à travers le monde ; mais comme ce séjour sur terre est peu agréable, nous passons à d'autres exercices et nous voici immergés dans l'océan. Nous ne rééditerons pas le récit de voyage de Jules Verne, mais nous constaterons cependant que la fiction créée par ce grand écrivain est devenue aujourd'hui une réalité. Est-ce trop présumer de l'homme que de dire que, de créature qu'il est à l'œil des vieilles théologies, le voilà, à son tour, devenu créateur? Son génie l'a conduit, en effet, à fabriquer des engins remarquables qui lui ont assuré la victoire sur terre d'abord, sur l'océan ensuite et enfin il l'a assuré de la conquête si longtemps attendue de l'atmosphère. Certes, cette conquête est la plus étonnante de toutes. Pourtant, en pénétrant au fond des mers, l'homme n'a pas accompli un petit exploit.

Parlons, si vous le voulez, du *sous-marin*. Aussi bien, dans toutes les marines militaires celui-ci est à l'ordre du jour. Pour la destruction par surprise des flottes de combat, il a pris presque entièrement la place accordée autrefois au simple torpilleur. Les derniers perfectionnements sont tenus secrets par toutes les nations, mais les quelques notes qui vont suivre suffiront pour apprendre aux personnes étrangères à la marine le but de ces engins, leur histoire, leurs dispositions générales, leur manœuvre et les moyens préventifs que l'on a imaginés pour paralyser leur action.

* * *

Historique. — On pourrait remonter très loin pour retrouver des tentatives de navigation sous-marine. C'est ainsi qu'en 1624 Drebbel expérimenta à Londres un canot à rames naviguant

Digitized by Google

sous l'eau; en 1653, de Son, un Français, fit à Rotterdam un essai à peu près semblable. En 1720, Symons essaya à Londres un nouveau sous marin, sans grand succès. En 1772, Bushnell fit une tentative du même genre, la manœuvre de l'embarcation sous-marine s'opérant toujours à bras. En 1800, l'illustre Fulton imagina un bateau sous-marin qu'il présenta à Napoléon, mais l'empereur déclina son offre. Pendant la guerre de Sécession, en 1864, nous trouvons aussi un petit sous-marin qui détruit un navire, mais qui périt avec lui.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^e^ siècle que l'on fit des essais sérieux couronnés de succès. Là encore, comme en automobile, comme en aviation, la France fut l'initiatrice et ils furent les premiers à posséder des sous-marins utilisables.

But du sous-marin. — Le but du sous-marin est le suivant : lancer une torpille automatique sur un navire ennemi, tout en demeurant invisible.

Le bateau torpilleur réalisait déjà le premier point; mais il n'avait pas l'invisibilité. Malgré sa petitesse et la rapidité de son allure, qui lui permettaient d'arriver inopinément sur le lieu de l'attaque, on ne pouvait guère compter sur ses services que la nuit.

Mais le rôle du torpilleur la nuit devenait bien difficile. En temps de guerre, les escadres naviguant les feux éteints, les torpilleurs les recherchaient parfois en vain ; en admettant qu'ils aient pris contact avec elles, l'obscurité ne leur permettait guère de discerner s'ils étaient à bonne distance de lancement du bâtiment à torpiller, laquelle varie de 200 à 400 mètres. Parfois découverts prématurément, aveuglés par les faisceaux électriques des projecteurs que l'on braquait sur eux, criblés par les projectiles de l'artillerie légère ils succombaient sans avoir pu remplir leur but.

Toutes ces considérations ont provoqué l'étude de la navigation sous-marine. Le sous-marin naviguant entre deux eaux, tel un poisson, pouvait s'approcher de l'ennemi en plein jour, sans être vu de lui, et le torpiller à son aise.

Remarquons en passant que la torpille que lance le torpilleur ou le sous-marin est elle-même un sous marin en miniature

La torpille Whitehead, dont les exemplaires sont fabriqués pour la plus grande part à Fiume, en Autriche, a la forme d'un

Digitized by Google

cigare. A l'extrémité avant se place la charge de coton-poudre et la pointe spéciale qui, arrivant au contact de la coque visée, produira, par percussion, l'inflammation de la charge et l'explosion. A l'arrière sont les deux hélices, de pas contraire et tournant par suite en sens inverse, les ailettes de direction, le gouvernai de profondeur. Dans le corps de l'appareil se trouvent les réservoirs d'air comprimé pour l'alimentation du moteur, le moteur lui-même, et enfin un piston hydrostatique et un pendule destinés, en agissant sur le gouvernail de profondeur, à maintenir la torpille à l'immersion voulue tout en demeurant horizontale.

Sur les torpilleurs, la torpille Whitehead est placée dans un tube et lancée à la mer au moyen d'une faible charge de poudre. Un déclic met les hélices en marche au sortir du tube. Une fois à l'eau, la torpille, si elle est bien réglée, ne tarde pas à prendre l'immersion de 4 mètres qui lui permet d'atteindre le navire ennemi dans ses œuvres vives.

Voyons maintenant comment on est parvenu à la réalisation pratique du sous-marin. De même que pour l'aviation, ce sont les premières expériences de navigation sous-marine qui sont les plus périlleuses. En matière d'aéroplane, il s'agit de s'envoler, de se maintenir à une élévation suffisante dans les airs, et d'atterrir sans heurt violent. Le problème du sous-marin consiste à plonger sûrement, à être maître de son immersion et à émerger à volonté. Les deux questions ont bien des points communs, même dans la construction des appareils, comme nous le verrons plus loin.

Une fois les premiers pas franchis, les progrès sont rapides ; ces dernières années nous l'ont démontré pour les aéroplanes ; il en a été de même quelques ans auparavant, pour la navigation sous-marine.

Premiers sous-marins en France [1]. — La série des essais qui ont amené le bateau sous-marin à son degré de perfection actuel date de 1888. Les premières expériences furent exécutées à Toulon avec le *Gymnote*, qui fut le premier sous-marin français. L'instigateur du plan était l'ingénieur Dupuy de Lôme, à qui

(1) Nous sommes dans l'obligation de parler des appareils de nos voisins puisque nous n'en possédons pas. Nous prenons la France parce qu'elle est la nation qui tient la tête de la navigation sous-marine si pas par le nombre au moins par la qualité.

Digitized by Google

l'on doit également l'un des premiers projets de ballon dirigeable. (Voir *Revue de Belgique*, 1910. — La Conquête de l'air — numéro de mars, page 223) Ce plan fut remanié par Gustave Zédé, et c'est à juste titre que l'on donna son nom au second sous-marin, établi par Romazzotti et construit en 1893.

Le *Gymnote* n'avait qu'un déplacement de 32 tonneaux en navigation à la surface, et 33 tonneaux immergé. Un lest d'eau d'un tonneau suffisait donc à assurer l'immersion. Le moteur était le même pour la navigation à la surface et la navigation en plongée ; c'était un moteur électrique actionné par des accumulateurs.

Le *Gymnote* n'était véritablement qu'un navire d'expériences ; son rayon d'action n'était que de 30 milles à la vitesse de 6 nœuds ; la vitesse maxima qu'il pouvait donner en surface, 8 nœuds, soit 8 milles à l'heure ; il comportait 5 hommes d'équipage.

Avec le *Gustave-Zédé*, nous arrivons de suite à un déplacement de 251 tonneaux en surface et 267 tonneaux en plongée ; la vitesse atteignait 15 nœuds, et le rayon d'action 200 milles.

Le troisième sous-marin fut le *Morse*, achevé en 1899. Seulement, à Cherbourg, sa construction fut différée jusqu'à la réussite des essais du *Gustave-Zédé*. Le *Morse* marqua une réaction contre le déplacement de son devancier ; de 251 tonneaux, on tombe à 133, soit une réduction de près de moitié ; la vitesse maxima était réduite à 12 nœuds.

Il serait fastidieux de répéter ces chiffres de déplacements pour tous les types suivants. La série de sous marins qui suivit les trois premiers ne dépassa guère d'ailleurs le tonnage attribué au *Morse* ; les premiers *submersibles*, dont nous allons parler dans un instant, ne dépassèrent pas non plus 150 tonnes en surface ; mais par suite de leur construction spéciale, la différence entre le tonnage en surface et celui en plongée surpassait 25 p. c.

Aujourd'hui, l'évolution des déplacements a subi pour les sous-marins la même loi que pour les cuirassés et les contre-torpilleurs : l'augmentation sans cesse grandissante du tonnage. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Le *Gustave-Zédé* et le *Morse* étaient pourvus d'une coque en bronze, plus coûteuse qu'une coque en acier. On redoutait la corrosion rapide de ce dernier métal par les émanations acides

Digitized by Google

des accumulateurs électriques. Mais la pratique vint démontrer que ces craintes étaient vaines, et tous les sous-marins suivants furent construits en acier.

Le *Français* et l'*Algérien* furent aménagés d'une manière analogue au *Morse*. Tous ces sous-marins ont le grave défaut d'être dépourvus du compartimentage qui, sur les navires de guerre actuels, permet de localiser une voie d'eau. De plus, leur flottabilité est faible; la différence entre le déplacement en surface et celui en plongée n'atteint que 8 tonneaux. Une voie d'eau les expose donc à couler immédiatement.

On a remédié à ces inconvénients sur le *Farfadet*, le *Gnôme*, le *Korrigan* et le *Lutin*. Ces bateaux possèdent 12 cloisons transversales étanches; de plus, on a établi dans la partie centrale un double fond; enfin, sous le bâtiment de part et d'autre de la quille, se trouvent des plombs de sûreté, dont le poids atteint 30 tonneaux, qu'un déclanchement du poste de manœuvre permet de larguer en cas de voie d'eau. Il est curieux de remarquer que ce sont deux sous-marins de ce type, le *Farfadet* et le *Lutin*, qui furent victimes d'accidents graves; le premier, parce que le capot de fermeture du kiosque ne put être clos au moment de la plongée et donna accès à l'eau par la partie supérieure du bateau; le second parce qu'un corps étranger empêcha la fermeture d'une vanne de remplissage au moment où l'immersion était bonne et l'eau, continuant à envahir les réservoirs, envoya le bateau au fond.

Submersibles. — Pendant qu'on construisait les sous-marins ci-dessus, on abordait également la question du *submersible*.

Les bateaux que nous avons passés en revue jusqu'ici sont véritablement des « sous-marins », c'est-à-dire que leur but unique est la navigation sous-marine. Nous avons remarqué la faible différence qui existe entre le déplacement en surface et le déplacement en plongée. On voit de suite que, lorsque le sous-marin naviguera comme un bâtiment ordinaire, il émergera très peu; à la moindre agitation de la mer, il sera couvert par les lames.

Un bateau de ce genre ne sera pas *marin*, dans le sens que l'on donne à ce mot; il ne saura affronter la mer que si elle est calme; il ne pourra s'éloigner que fort peu de son port d'attache, de peur que la tempête ne vienne lui barrer la route.

Digitized by Google

Un autre lien l'attache encore au rivage. Ces sous-marins sont électriques; leur provision d'énergie réside dans la charge des accumulateurs que l'on a complétée avant de quitter le port. Nous savons combien l'accumulateur formé de lames de plomb est lourd.

Plaçons ici quelques chiffres. Sur le *Morse*, l'appareil moteur et les accumulateurs qui l'entretiennent pèsent en tout 70 tonnes, soit la moitié du déplacement total. Sur ce poids de 70 tonnes, le moteur proprement dit, avec l'arbre de transmission et l'hélice, ne pèsent que 15 tonnes; les accumulateurs à eux seuls accaparent 55 tonnes! Malgré ce chiffre élevé, le rayon d'action n'est que de 120 milles.

En définitive, le sous-marin ainsi conçu est plutôt un engin défensif qu'offensif. Tout *raid* lointain lui est interdit. Il ne pourra se porter au-devant des escadres ennemies; il devra se borner à les attendre dans le voisinage du port qui lui fournit sa ration d'électricité.

On a donc cherché à créer un type de bateau qui naviguât en temps ordinaire avec la sécurité d'un torpilleur, en emportant un approvisionnement considérable de l'aliment nécessaire à son moteur, et qui, en apercevant l'ennemi, pût s'immerger en un court laps de temps. Quand ces conditions ont été remplies, on a réalisé le *submersible*.

Appareil moteur. — Pour résoudre pratiquement la conception du submersible, on a dû le doter de *deux moteurs différents*, l'un pour la navigation à la surface, l'autre pour celle en plongée.

Disons donc quelques mots des diverses puissances motrices auxquelles on a eu recours, en examinant leurs avantages et leurs inconvénients.

Les premiers sous-marins étaient exclusivement électriques. Pour la navigation sous-marine, l'électricité est l'agent moteur par excellence. Le moteur tient peu de place, il ne consomme aucune parcelle de l'air si nécessaire à l'équipage, il n'échauffe pas l'atmosphère intérieure; enfin, détail important, l'énergie électrique enfermée dans les accumulateurs peut s'épuiser sans qu'il en résulte un changement de poids. Ajoutons encore cet avantage, pour un engin militaire destiné à agir par surprise : le moteur électrique ne fait aucun bruit, il ne laisse échapper au dehors aucun gaz incandescent ou fumée capable de déceler

Digitized by Google

l'approche du sous-marin. Le moteur électrique est donc l'agent tout indiqué pour la navigation en plongée.

Nous avons vu plus haut ses inconvénients dus à l'usage des accumulateurs en plomb, lourds et d'un entretien délicat.

Nous avons dit que la torpille Whitehead possédait un petit moteur à air comprimé. On a songé, dès 1863, à appliquer la même solution au sous-marin lui-même. Mais, si le moteur électrique aboutit à un faible rayon d'action, celui du moteur à air comprimé est absolument dérisoire. Un sous-marin du type *Morse*, qui remplacerait ses accumulateurs par un poids égal d'air comprimé, aurait épuisé ses réservoirs après avoir franchi 8 milles seulement! Notons d'ailleurs que l'échappement de l'air à la surface de l'eau trahirait par son bouillonnement la présence du sous-marin. L'air comprimé a donc été abandonné dès le début.

Le moteur à vapeur, en usage sur tous les bâtiments ordinaires, convient fort bien pour la navigation de surface, à condition qu'on chauffe la chaudière au pétrole, de façon à éteindre instantanément les feux quand on voudra plonger. Pendant l'immersion seule on utilisera le moteur électrique alimenté par des accumulateurs. Telle est la solution adoptée sur le premier submersible, le *Narval*, construit à Cherbourg en 1899, sur les plans de l'ingénieur de la marine Laubeuf. Une cheminée mobile que l'on peut rentrer facilement, assure le tirage de la chaudière et l'évacuation des gaz brûlés pendant la marche de surface. C'est aussi la disposition du *Plunger*, construit à Baltimore par M. Holland, en 1898, et proposé à la marine des États-Unis.

On a essayé de conserver le moteur à vapeur pour la marche en immersion. Il faut alors continuer la combustion de la chaudière au moyen d'air sous pression emmagasiné dans des réservoirs; ou encore, après avoir éteint les feux, se contenter de la pression restant dans la chaudière. Dans ces dernières conditions, on peut encore parcourir trois lieues sous l'eau. Dans les deux cas, le dégagement de la chaleur développée dans le bateau fermé présente un grave inconvénient pour son habitabilité.

Au lieu du moteur à vapeur, on peut employer le moteur à explosions auquel l'automobile a fait réaliser des progrès si considérables. Le *Holland*, construit en Amérique par l'inventeur du *Plunger*, possédait un moteur à gazoline pour la surface et un moteur électrique pour la plongée. Quand on emploie ce système,

Digitized by Google

on adopte généralement aujourd'hui le moteur Diesel. Ce moteur très économique permet un grand rayon d'action.

Si l'on conserve le moteur à explosions pour la marche en plongée, l'échappement des gaz à l'extérieur par une soupape *ad hoc* garde l'inconvénient déjà cité du bouillonnement. La solution la plus séduisante, qui fait du submersible un navire véritablement autonome et à grand rayon d'action, consiste dans l'emploi simultané d'un moteur thermique (à vapeur ou à pétrole) pour la surface et d'un moteur électrique pour la plongée, à condition que le moteur thermique puisse servir à la recharge des accumulateurs, ce qui permet de réduire le nombre et le poids de ces derniers.

Manœuvre de plongée. — Nous nous sommes étendus longuement sur la propulsion ; abordons maintenant cette question captivante : par quels moyens un sous-marin peut-il s'enfoncer sous l'eau, naviguer à l'immersion voulue, et reparaître à la surface à la volonté de son commandant ?

Le problème comporte deux solutions, suivant qu'il s'agit de la plongée au repos ou de la plongée en marche.

Voyons d'abord la première.

Quand il est en surface, c'est-à-dire quand il *flotte* réellement, le sous-marin possède une certaine *flottabilité*, que l'on rendra presque nulle d'abord par le remplissage par l'eau de mer de réservoirs spéciaux, convenablement placés pour conserver l'horizontalité du navire ; on donne à ces réservoirs le nom de *water-ballasts*. On conçoit que la simple ouverture d'un robinet ou d'une vanne, dont l'orifice est placé au-dessous de la flottaison, permette ce remplissage. On achève l'opération en remplissant des ballasts plus petits et, en suivant les indications d'un manomètre de profondeur, on amène le navire à l'immersion voulue. En chassant l'eau des ballasts au moyen d'air comprimé, on ramènera le bateau à la surface.

Quand on veut exécuter la plongée en marche, on introduit encore de l'eau dans les ballasts, mais on achève l'opération en manœuvrant les *gouvernails de profondeur* ou de *plongée*. Ce sont des plans mobiles autour d'un axe horizontal, alors que le *gouvernail de direction* est constitué par un plan vertical. La manœuvre des gouvernails de profondeur suffit seule à maintenir l'immersion pendant la marche en plongée.

Digitized by Google

Nous ne résistons pas à la tentation de comparer la plongée au repos et le remplissage des ballasts d'un lest d'eau pour enfoncer le navire, à la conduite d'un aérostat qui jette du lest pour s'élever, et la plongée en marche à la manœuvre d'un aéroplane qui fait agir lui aussi son gouvernail de profondeur pour s'élever dans les airs et se maintenir à l'altitude désirée.

Les submersibles, possédant une flottabilité bien supérieure à celle des sous-marins, sont munis de water-ballasts de plus grande capacité. Le type *Narval* est constitué par une double coque complète, la coque extérieure enveloppant complètement la coque intérieure, et l'on utilise comme water ballast l'espace compris entre les deux.

Les gouvernails de plongée sont généralement placés à l'avant.

On les manœuvre en suivant à la fois les indications du manomètre de profondeur et d'un pendule d'inclinaison longitudinale. Ils sont protégés contre les chocs par des défenses placées sur l'avant.

A l'arrière du sous-marin sont de grands plans fixes latéraux à peu près horizontaux, et deux gouvernails horizontaux auxiliaires. Ces plans fixes offrent une grande analogie avec l'empennage des dirigeables et les plans stabilisateurs des aéroplanes.

Au lieu de gouvernails horizontaux, on a essayé, pour garder l'immersion, des hélices à axe vertical dont on faisait varier la vitesse de rotation, mais le premier système est le plus pratique.

La profondeur que peut atteindre un sous-marin est limitée par la résistance de sa coque. Cette dernière est calculée pour supporter sans affaissement ni fuite, une charge de 30 à 35 mètres d'eau, profondeur que le sous-marin n'a nul besoin d'atteindre, même pour passer sous la quille d'un cuirassé de fort tirant d'eau.

Le sous-marin a généralement une coque en forme de cigare (celle de la torpille Whitehead), sur laquelle on a édifié une superstructure; ses qualités nautiques sont médiocres.

Pour acquérir ces qualités, la coque du submersible a dû se rapprocher des formes des navires de surface; le pont est presque plat et se trouve à une hauteur raisonnable au-dessus de l'eau quand le bâtiment navigue à la surface. Le sous-marin a son avant en forme de pointe, tandis que l'avant du submersible se rapproche de celui d'un torpilleur.

On s'est attaché à éviter de river sur la coque des ferrures en

Digitized by Google

saillie qui fassent obstacle au passage de l'eau et produisent un sillage visible. Mais l'absence de boucles retarde considérablement l'élingage d'un sous-marin coulé; c'est une des causes pour lesquelles le relevage du *Farfadet* et du *Lutin* dura si longtemps. On s'est efforcé depuis de remédier à cet inconvénient si grave qui entraîna la mort de tant de braves gens.

Lance-torpilles. — De l'appareil militaire nous dirons peu de chose. Les torpilles sont disposées à l'extérieur, sur les flancs du bateau. L'appareil de lancement le plus employé est du système Drzewiecki; la torpille est guidée par une tige articulée qui pénètre dans sa queue et qui, évoluant en même temps qu'elle, provoque son départ à l'angle de tir prévu.

* * *

Il nous reste à dire quelques mots de deux questions intéressantes : l'habitabilité des sous-marins et la vision en plongée.

Habitabilité. — La question de l'habitabilité est plus simple qu'elle ne paraît à première vue. On admet, pour que la respiration soit assurée dans de bonnes conditions, qu'il faut 500 litres d'air par heure et par homme. Les dimensions des sous-marins sont telles que les hommes de l'équipage peuvent supporter une durée de plongée supérieure à trente heures sans qu'il y ait lieu de renouveler l'air.

On conçoit que, en temps de guerre, un sous-marin n'aura jamais à se maintenir aussi longtemps sous l'eau sans réapparaître à la surface. Il faut cependant absorber la vapeur d'eau et l'acide carbonique produit par la respiration, ce qui se fait aisément au moyen de potasse caustique. Pour que l'atmosphère intérieure puisse être renouvelée rapidement quand le bâtiment vient à la surface, on dispose de ventilateurs électriques qui aspirent l'air à l'extérieur et le refoulent à l'intérieur tout en chassant l'air vicié.

Ce qui nuit à l'habitabilité du sous-marin, ce sont plutôt les émanations acides des accumulateurs et la chaleur développée par le moteur thermique.

Instruments de direction et de vision. — En surface, le bateau sous-marin navigue de la même façon que le torpilleur, et par les mêmes moyens. En vue de côte, il repère sa position sur

Digitized by Google

la carte et garde sa route à l'aide des repères terrestres, en se servant surtout des alignements des points remarquables. Hors de vue du littoral, il maintient sa direction au moyen de la *bousole*, à laquelle les marins donnent le nom de compas. Le compas peut servir encore à garder la bonne direction pendant la plongée; mais les résultats qu'il donne alors sont plus aléatoires. L'aiguille aimantée, entourée de toutes parts par la carapace d'acier qui constitue la coque, est moins docile à l'appel du magnétisme terrestre. C'est une des raisons qui ont fait adopter le bronze, métal non magnétique, pour la construction des premiers sous-marins. Mais, d'autre part, pendant la plongée, le sous-marin marche électriquement et l'aiguille aimantée est influencée et déviée par les courants nécessaires à la propulsion électrique. Ces considérations ont conduit à l'emploi du *gyroscope* pour la navigation en plongée, en utilisant la propriété que possède l'axe de rotation de cet appareil de garder une direction fixe dans l'espace. Le mouvement de rotation du gyroscope est entretenu électriquement.

A la question de la direction, se juxtapose celle de la vision en plongée. Il est pratiquement impossible de voir sous l'eau; l'absorption des rayons lumineux par la masse liquide est telle que la visibilité est bornée à quelques mètres. Tant que le dessus du kiosque émerge, on peut voir à travers les vitres du casque. Pour une immersion supérieure, on a recours au *périscope*.

Imaginons deux miroirs placés parallèlement à chacune des extrémités d'un long tube vertical, qui traverse le pont par un passe-étoupe étanche. Ces deux miroirs font un angle de 45 degrés avec l'horizon.

Dans les périscopes actuels, on a remplacé les miroirs plans par des prismes à réflexion totale; au prisme supérieur est adjointe une lentille-objectif et au prisme inférieur une lentille oculaire, c'est en somme une lunette terrestre coudée deux fois à angle droit.

Il est bien entendu que dans l'attaque d'un bâtiment, le sous-marin ne fera émerger son périscope que juste le temps de rectifier sa route pour se placer en bonne direction et à distance convenable pour le tir de sa torpille.

Protection contre les sous-marins. — Contre la torpille elle-même, les navires se défendent, soit en l'arrêtant au moyen de

Digitized by Google

filets métalliques tendus verticalement à quelque distance du bord (ces filets abandonnés, en France, ont été conservés par d'autres marines), soit en localisant son action dévastatrice par le compartimentage.

Le mieux est évidemment de détruire le sous-marin avant qu'il n'ait pu lancer sa torpille. Mais le sous-marin ne décèle sa présence qu'au dernier moment, lorsqu'il émerge son périscope. Les dimensions de celui-ci sont si faibles qu'on ne l'aperçoit pas immédiatement et qu'il constitue une cible presque invisible pour les pointeurs des pièces. Le tir sur un objet immergé est d'ailleurs fort difficile ; les projectiles ricochent. On a cependant proposé des canons spéciaux contre ces sous-marins. Pour ne pas être pris à l'improviste, on a imaginé de se servir d'un microphone immergé, qui révèle à distance la présence du sous-marin par le bruit de ses hélices. Mais, pour remplir ce but, ce qui nous paraît utilisable dans un avenir très proche, pour ne pas dire dès aujourd'hui, c'est l'aéroplane, qui constituera l'éclaireur parfait pour découvrir les sous-marins. Dans sa mémorable traversée de la Manche, Blériot en a fait l'expérience en arrivant sur la côte anglaise : « Un curieux spectacle s'offrit à mes regards, déclarait-il dans une interview donnée au *Daily Telegraph*. Je vis sous l'eau, nageant en long chapelet, des sous-marins qu'accompagnaient deux destroyers. Quand vous dominez la mer, en effet, la vue perce les eaux très profondément. »

Peut-être l'aéroplane pourra-t-il en plus coopérer à leur destruction par des explosifs jetés d'en haut. (Voir notre article : « La Guerre ou la Paix », *Revue de Belgique*, numéro de septembre 1910.)

Sous-marins et submersibles d'aujourd'hui. — Après les types déjà cités, de 1902 à 1905, on a surtout construit, en France, de petits sous-marins de 68 tonneaux, possédant un moteur de 60 H P, marchant 8 nœuds et montés par 12 hommes d'équipage.

Depuis 1906, on a établi une grande série de submersibles de 400 tonnes, moteur 700 chevaux, vitesse 12 nœuds, équipage 25 hommes. Ils portent tous des noms de savants ou de mois du calendrier républicain : le *Vendémiaire*, le *Brumaire*, le *Frimaire* le *Nivôse*, le *Ventôse*, etc , sont les derniers de la collection des douze mois.

Digitized by Google

C'est un submersible de ce genre, le *Pluviôse*, qui a été victime dans la catastrophe du 26 mai 1910, où, abordé en plongée par le vapeur *Pas-de-Calais*, il coula avec tout son équipage.

Enfin, on a exagéré les déplacements dans l'*Archimède* (577 tonneaux) achevé en 1909, et le *Mariotte* (530 tonneaux) qui a reçu un appareil moteur de 1,440 chevaux lui imprimant une vitesse de 15 nœuds.

Quoique l'amiral Fournier ait déclaré que le submersible ne devra pas dépasser 500 tonnes pour garder les facilités de manœuvre nécessaires, on a prévu la mise en chantier, dès 1910, de bateaux de 700 tonnes! Enfin on réclame déjà, dans les milieux maritimes français, le submersible de 900 tonnes donnant une vitesse de 20 nœuds !...

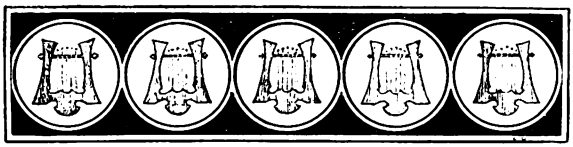
L'avenir nous renseignera sur la valeur pratique de ces monstres sous-marins.

Si nous comparons encore la navigation sous-marine à la navigation aérienne, nous trouvons que les gros engins ne sont que des mastodontes encombrants pouvant tout au plus donner des victoires à la Pyrrhus. Exemple : les grands dirigeables allemands, les Zeppelin & C^ie^. Où en sont-ils? Ils se voient réduits à revenir au petit dirigeable français ou à l'aéroplane français.

Encore une fois les. . *kolossaal!* suivent le petit français.

L.-G. SUAIN.

Digitized by Google



Ouvrages sur la musique

Chez l'éditeur Falque :

La traduction française par M. Louis Pennequin d'un essai sur *la Musique dans ses rapports avec l'intelligence et les émotions.* Cet essai fut communiqué en 1892 au monde professoral d'Oxford par sir John Stainer, organiste de Saint-Paul. Stainer, qui occupait une place éminente dans la société des artistes anglais, est mort en 1901. Il laisse des oratorios, de la musique d'église et des ouvrages de théorie. C'est d'une manière toute subjective qu'il considère son art. La musique telle qu'il la conçoit n'existe pas indépendamment de nous. Elle naît et meurt au seuil de notre organisme. Il n'y a pas de musique pour un être totalement sourd ou absent de l'endroit où cette musique a prétendûment lieu. Il faut que l'onde sonore nous touche et détermine en nous des sensations que l'intelligence coordonne de manière à engendrer le sentiment du beau et l'émotion. « Supposez, dit-il, que je sois autorisé à fixer un mécanisme par lequel l'orgue de Westminster-Abbey puisse être joué automatiquement. Imaginez que, vous trouvant avec moi à l'intérieur de l'édifice, je mette en œuvre le mécanisme et que vous entendiez tout à coup la musique résonner sous les arches superbes. Alors, si vous supposez encore que nous sortions tous du monument, que les portes en soient fermées et que nous allions chacun chez nous, que croyez-vous qu'il en soit? Un enfant répliquera : « La musique remplira encore toute l'église, mais il n'y aura plus personne pour l'entendre. » Erreur ! tout dans l'édifice est rentré dans un silence profond, complet, malgré l'action puissante de l'orgue

Digitized by Google

automatique. C'est un silence de mort qui règne. Le trouble moléculaire a certainement continué d'exister, mais au milieu d'un silence absolu. »

Cette théorie où les uns verront un jeu spécieux, les autres peut-être une vérité de Calino, est séduisante par sa façon d'imager une doctrine qui accorde au musicien le maximum de liberté en même temps que de responsabilité. Elle intéresse les créateurs ; elle intéresse aussi les interprètes, puisque interpréter, dans ce domaine, c'est rappeler à la vie ce qui a cessé d'être.

La musique a ses interprètes actifs et ses interprètes passifs. Les premiers, pour l'éveiller, reproduisent ses formes au moyen du texte qui en recèle le secret. Les seconds ne la recherchent que parce qu'ils prennent du plaisir à l'entendre. S'ils sont doués et cultivés, l'onde sonore déroulera en eux tout le cycle de phénomènes qui va de la sensation à l'émotion la plus pure en passant par la pensée. On aurait tort de qualifier d'égoïste leur jouissance. Ce qui élève un homme élève d'un degré minime et pourtant évaluable le groupe dont cet homme fait partie. C'est à ces auditeurs que s'adresse surtout la dissertation de Stainer et l'on comprend bien le titre de ce petit ouvrage éducatif quand on voit avec quelle insistance son auteur nous invite à mettre en parfait équilibre nos sensations avec notre jugement. Une conception qui laisse trop aux sens, une conception trop abstraite lui semblent également mauvaises. Ce n'est pas lui qui eût dit avec le professeur Combarieu que « la Musique est l'art de penser avec des sons ». Certes, il met l'intelligence au-dessus de tout. Mais si la musique n'est pas concevable sans l'intelligence qui nous apporte la notion des formes, elle ne l'est pas davantage sans des sensations vives et renouvelées. Faute de ces sensations, l'esprit mâchant à vide une substance illusoire, ne produirait rien que de sec, de creux, d'artificiel.

Chez Rouart et Lerolle :

Les quinze modes de la musique bretonne, par M. Maurice Duhamel, article extrait du numéro de juillet 1911 des *Annales de Bretagne*.

La théorie des modes sur quoi se fondent la musique de la Grèce antique et le chant grégorien est compliquée. Pour les profanes, c'est un dédale. Nous n'y entrerons pas, même si des

Digitized by Google

savants comme Gevaert s'offrent à nous y mener par la main. Mais qu'est-ce qu'un mode en musique ? En nous adressant, pour le savoir, à notre majeur et à notre mineur, nous serions mal renseignés. Un mode est une certaine manière d'établir la gamme ou l'échelle des sons et, selon cette définition, notre double gamme constitue en effet deux modes. Mais cette gamme simplifiée, tempérée, conventionnelle, qui s'est formée en même temps que la science des accords, lui est étroitement liée. Elle n'existe réellement qu'en fonction de l'harmonie. Les modes anciens relevaient de la mélodie et d'une sorte de mélodie qui nous semble, quand nous la comparons à la nôtre, exclusivement linéaire et spatiale. Ces modes, loin d'être solidaires et de s'entr'aider, s'excluaient l'un l'autre. C'étaient des formes types assez larges, assez souples pour s'accommoder de la fantaisie des musiciens, assez strictes pour ne pas permettre à ceux qui les traitaient d'en modifier les proportions ou d'en altérer le caractère. C'étaient des catégories du langage lyrique. On leur attribuait un rôle moral. Les Grecs, à leur propos, parlent moins de l'*aïsthésis* qui veut dire « sensation » et de quoi nous avons fait le mot « esthétique », que de l'*ethos* qui intéresse la conduite de la vie.

Bourgault-Ducoudray avait, dès 1885, signalé les analogies qui existent entre les modes de la musique bretonne et ceux de la musique grecque (1). Cet indice a retenu l'attention de M. Duhamel. S'attachant à l'idée que lui léguait le folkloriste à qui nous devons la révélation de toute une flore mélodique artistement mise en œuvre, il a entrepris une enquête dont les résultats serviront autant les ethnologues et les linguistes que les musiciens. Les Grecs avaient sept modes. L'Église latine en a huit. M. Duhamel en accorde quinze aux Bretons. Il les analyse et en donne des exemples notés. En tant que contribution à l'art musical, cela pourrait suffire. Mais l'auteur a été tenté de prolonger son étude et il s'est posé deux questions qui touchent à la psychologie et à l'histoire.

La première de ces questions tend à savoir si le rapport entre chacun de ces quinze modes et l'état d'âme qu'il avait à exprimer était aussi rigoureusement déterminé chez les Bretons du moyen âge que chez les Grecs du IVe siècle avant Jésus-Christ. Je

(1) Préface aux *trente mélodies populaires de Basse-Bretagne*.

Digitized by Google

mets la question au passé parce qu'il est certain qu'au pays des Bardes comme partout, la vie moderne a fait son œuvre de nivellement et de désordre. C'est peut-être ce qui nous prive d'une conclusion nette.

La seconde question concerne l'origine du système modal que M. Duhamel examine. Faut-il chercher la source de ces formes dans le chant de l'église, dans la musique grecque ou, plus loin encore, dans un fonds commun aux peuples de la race dite « aryenne »? L'auteur écarte ces différentes hypothèses et décide que le « substratum » du système qui l'occupe doit être le bien de toute l'humanité primitive. Cette solution équivaut à un point d'interrogation et ce sera tant mieux s'il ouvre la voie à de nouvelles recherches. En attendant qu'elles aboutissent, méfions-nous des chansons bretonnes du café-concert et relisons l'admirable *Barzaz-Breiz*, cette bible armoricaine du vicomte de la Villemarqué.

Chez Breitkopf et Haertel :

M. Emile Heinz publie dans un français des bords du Neckar ou de la Sprée, la version d'une brochure où M. Weingartner a essayé de consigner ses observations sur *l'art de diriger*. Le besoin de régenter cet art tourmente depuis quelque temps M. Weingartner. On n'a pas oublié l'article du *Courrier musical* où il conseillait aux chefs d'orchestre de tripatouiller et de « farder » les œuvres de Liszt. Au moment d'écrire cette brochure, M. Weingartner avait une idée. Wagner, pensait-il, a substitué à l'interprétation formaliste des « kapellmeister » de son temps une interprétation vivante basée sur un sentiment très vif du *mélos*, c'est-à-dire de la substance mélodique. Les successeurs du maître ont faussé sa méthode en abusant de la liberté qu'elle laissait à leur imagination. C'est à eux que je vais m'attaquer. Le thème était intéressant. Il eût pu fournir la matière d'un chapitre nouveau du traité de l'art de diriger qui, nécessairement, se continuera et se modifiera d'époque en époque. Malheureusement, M. Weingartner a rencontré sur son chemin Hans de Bulow et le souvenir des échanges de vues plutôt discords qu'il eut jadis avec cet interprète de Beethoven l'a mené à des considérations trop personnelles où son idée s'est brisée et éparpillée.

Digitized by Google

Perdons-nous beaucoup à ne pas connaître la théorie de ce directeur d'orchestre dont bien des personnes admirent le talent? A propos de l'*andante con moto* de la symphonie en *ut* mineur, je lis ceci à la quarante-sixième page de son opuscule : « Les mots me manquent pour exprimer suffisamment en paroles ma conception qui exige le maintien de l'*andante* et ressent le *con moto* comme le souffle qui doit harmoniser et animer les différentes parties, et je dois renvoyer aux occasions dans lesquelles il m'est permis de diriger moi-même cette symphonie ». Les mots lui manquent en effet pour dire, sur l'art de diriger, des choses nouvelles et je songe aux paroles lumineuses de Wagner qui nous apportait une sorte de révélation. Peut être M. Weingartner agirait-il plus sagement en composant des symphonies et en en dirigeant l'exécution qu'en s'appliquant à écrire, pour ou contre ses contemporains, de vaines brochures et de déplorables articles.

Chez l'éditeur Laurens :

Pour continuer la collection des « Musiciens célèbres », un *Beethoven* par Vincent d'Indy; étude où se mêlent les aperçus de la vie et de l'œuvre; livre charmant, nouveau par sa substance autant que par la manière dont il est composé; récit d'impressions et d'idées tout palpitant de vie et, faut-il le dire, d'une grande valeur critique. On le jugera tendancieux et ce sera une manière de reconnaître que le musicien-poète de *Fervaal* y a mis beaucoup de sa personnalité. Cela ne gêne pas mon admiration. Je peux m'intéresser à une hypothèse et prendre plaisir à suivre un instant la voie que son auteur a choisie pour la vérifier. L'important est que cette voie soit belle et remplie de clartés.

M. d'Indy reprend la conception des trois styles. Il l'affirme et, sous les formes de ces trois âges de l'œuvre, il découvre une progression morale. Ceci me paraît indiscutable. Toutefois, je ne sais pas si le sentiment religieux de l'auteur de la « Neuvième » avait des contours assez précis pour s'adapter aux formes consacrées de la croyance. Beethoven, comme Gœthe, aimait la campagne. Les images de la nature l'ont aidé à déplier son âme. Quelqu'un fera peut-être un livre pour expliquer ce qu'il y avait là de païen. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage dont je parle est celle où M. d'Indy nous fait apercevoir, au

Digitized by Google

moyen de tableaux poétiques et de phrases musicales notées qui sont autant d'exemples, le caractère pastoral, non seulement d'une symphonie, mais d'un grand nombre d'autres compositions de Beethoven. A lire cette étude, les personnes douées d'imagination prendront une vision vive et colorée de l'œuvre du maître de Bonn et, sans aller jusqu'à croire qu'il travaillait d'après un programme, elles seront moins portées que naguère à emprisonner son génie dans le cadre étroit de la « musique absolue » au sens où l'entendait feu Hanslick.

MAUBEL.

Digitized by Google

Le Chapitre de la Femme.

Jours de famine et de détresse (1).

I

Dirck Oldema, un Frison haut de six pieds, bien portant, vigoureux, beau, a épousé, tout jeune et par amour, une Liégeoise, jeune, elle aussi, saine, fraîche et jolie. Le mari, d'abord gendarme, devient, tour à tour, garde-chasse, cocher de fiacre, camionneur; la femme est dentellière. Ces deux êtres, sans aucune perversité, plutôt bons que mauvais, plutôt vaillants que paresseux, vont parcourir successivement toutes les étapes de la misère et de la déchéance. Or, la raison de cette catastrophe, c'est, purement et simplement, ceci : ils ont trop d'enfants.

Dans un ménage du peuple, un petit chaque année, cela impose le chômage fréquent, sinon continuel, de la mère, et quel chef de famille — fût-il gendarme! — ne se découragerait point devant l'impossibilité, avec son faible salaire, de subvenir aux besoins d'une nichée sans cesse accrue et dont le pain quotidien, à lui seul, représente une dépense qu'il est incapable de faire? Mme Oldema doit renoncer à son métier; Dirck, chassé de la gendarmerie pour intempérance, tombe bientôt dans l'ivrognerie; les enfants sont à la rue.

Cela se passe en Hollande, à Amsterdam, de nos jours; l'auteur, Mme Neel Doff, aurait pu, sans que l'exactitude du récit y perdît rien, situer ses personnages dans n'importe quelle autre grande ville du monde moderne. Car, on ne le dit pas assez : la condition normale de l'individu, dans notre société contemporaine, sous toutes les latitudes, c'est la pauvreté. La richesse, voire la modeste aisance, représentent l'exception;

(1) Par Neel Doff. Paris, E. Fasquelle.

Digitized by Google

aussi ce n'était pas un paradoxe, c'était la vérité même que Proudhon exprimait en affirmant que le plus heureux des humains sera celui « qui saura le mieux être pauvre ».

Les Oldema et leurs dix ou douze enfants ont réussi à être pauvres avec une certaine insouciance; cependant, le bonheur n'en est pas résulté pour eux et leurs meilleurs moments sont ceux où, visitée par le rêve, la famille jouit de l'illusion et s'imagine avoir fait fortune, ce qui lui permet, enfin, d'assouvir son appétit.

II

En réalité, le sauvage, en chasse pour son alimentation sommaire et qui, mal abrité sous un toit de branchages, couchant sur la dure, est contraint de disputer sa proie aux fauves, ignore les angoisses de ces civilisés privés de ressources pécuniaires. Tous, petits et grands, ont faim, ont soif. Ils souffrent du froid l'hiver, d'asphyxie l'été. Les vêtements leur manquent; ils sont sans chaussures et sans linge. Ils vivent parmi la crasse et la vermine, en des taudis infects, que ne visitent jamais la lumière ni l'air pur. Et l'impossibilité où ils sont de payer régulièrement leur terme les fait sans cesse expulser par autorité judiciaire de ces tristes habitacles. Les enfants, élevés au milieu de cette détresse spéciale aux citadins, ont pris des habitudes de flânerie, de paresse et même de rapine : c'est le retour à la barbarie en plein cœur d'une grande et riche capitale. Seulement, le barbare possède la nature entière qu'il aime et qui lui est maternelle; il a la terre, il a le soleil, prodigue de chaleur et de clarté; il a l'eau, il a le ciel; autant de choses dont il dispose, comme si elles lui appartenaient, et qui contribuent à sa félicité. Les enfants Oldema n'ont rien de pareil : la forêt, la plaine, même les fleurs leur sont inconnues, et c'est une consternation pour l'une des fillettes que de voir, une nuit où l'insomnie et le goût de l'aventure l'ont menée au bord de l'I, sur les berges, les pissenlits la corolle close, au milieu de l'herbe humide de rosée!

Les petits Oldema ne vont pas à l'école, faute d'habits décents; la mère, imbue des préjugés de sa caste et méfiante, non sans raison, de la philanthropie administrative, refuse énergiquement tout secours de la bienfaisance officielle; les parents et

Digitized by Google

leur progéniture trouvent une espèce d'amère volupté à « crever de faim » ensemble.

III

Nous allons les voir « crever de faim » durant trois cents pages, jusqu'à cette heure louche où l'ingéniosité des garçons, devenus résolument voleurs, et la prostitution des filles, tombées dans la débauche, apporteront quelque soulagement à une situation qu'aucune tentative de labeur honnête n'avait pu réussir à améliorer.

« C'est le procès entrepris pour la millième fois contre l'organisation vicieuse du travail et l'imperfection des lois sociales ! » allez-vous vous écrier, en remarquant que cela n'est ni difficile à faire, ni, même, très curieux.

A quoi je vous répondrai : « Au contraire, le livre de Mme Neel Doff, qui est tout à fait original, offre cette particularité qu'il semble avoir été écrit sans que celle qui l'écrivait songeât à aucun des formidables problèmes qu'elle allait soulever, sans plan fixe, sans préméditation de blâme envers rien ni personne. »

Des tableaux se déroulent humoristiques, terribles ou déchirants, mais, tous, d'une couleur singulièrement juste, d'une vie intense. Une impression profonde s'en dégage, bien que l'auteur n'intervienne jamais pour juger ou donner son opinion personnelle. L'effet produit n'en est que plus puissant et la conclusion tirée de la lecture de ces pages fortes et ardentes, que plus libre et plus sûre. Les Oldema, père, mère et enfants, ne sont ni meilleurs ni pires que la foule des humbles gens, leurs semblables; cette famille peut passer pour « moyenne » sous tous les rapports, sauf le nombre; elle pourrait servir de type à la famille urbaine de la classe populaire. Cependant, elle a, par un hasard, peu commun dans sa caste, non seulement la force et la santé physiques, mais la beauté. Or, Mme Neel Doff nous le démontre et nous ne le savions que trop : dans un temps comme le temps présent, où l'argent représente la seule véritable garantie sociale, la beauté, voire la santé et la force physiques, comptent à peine pour le bonheur des êtres de la condition des Oldema.

Hybrides de la nature et de la civilisation, tout ce qui dans la vie selon la nature, eût été pour eux avantages directs et profits, n'est, dans la vie sociale, que motifs à un surcroît de malaise, de misère et d'opprobre. Les membres de cette famille si proli-

Digitized by Google

fique sont parfaitement constitués dans leur forme corporelle intérieure et extérieure, mais le bon fonctionnement de leurs organes ne sert qu'à les faire souffrir d'autant plus cruellement de la faim. Les filles Oldema sont belles? Leur chute n'en sera que plus rapide et plus certaine; les fils Oldema sont forts? Quels merveilleux soldats ils vont fournir à l'armée du crime!

Certes, ceux-ci, comme leurs sœurs, auraient pu devenir, plutôt, de laborieux et honnêtes artisans, et ce serait pousser trop loin le pessimisme que de prétendre le contraire. Hélas! dans la situation de ces malheureux, placés constamment sous le règne de l'indigence qui les opprime et les a lentement corrompus, l'apprentissage d'un métier aussi bien que l'initiation à la plus rudimentaire des cultures intellectuelles sont desiderata absolument chimériques. Les femmes et les hommes qui, dans des conditions et des milieux identiques, parviennent à réaliser de tels prodiges sont des héros, ni plus ni moins. La famille Oldema n'a rien d'héroïque : elle est ordinaire, elle est moyenne, je le répète. Elle sombre dans le vice, plutôt que de mourir d'inanition, après des tentatives assez molles, et, d'ailleurs, vaines, du côté du travail, peut-être rédempteur, mais dont ce serait folie que d'attendre positivement le salut.

Telle est la fatalité d'une organisation sociale où, seul, l'argent constitue un principe de sécurité. Dans la nature, cette même famille, coupable d'être trop féconde, se fût épanouie en prospérité, en splendeur et en joie.

Voilà, je crois, toute la morale contenue dans le fort beau livre de M^me^ Neel Doff.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

L'*Histoire de France* de M. Ernest Lavisse vient d'être terminée : elle comporte (chez Hachette) 18 volumes in-8°. C'est un monument qui appelle tous les respects.

Depuis plus d'un demi-siècle, depuis Michelet et Henri Martin, aucune histoire générale n'avait été publiée, qui fût vraiment digne de la France.

Une prodigieuse quantité de travaux avait été accumulée dans ces cinquante dernières années par les savants et les érudits, mais personne n'avait osé entreprendre de les réunir en un vaste ouvrage formant synthèse.

C'est à ce grand labeur que M. Lavisse s'est consacré. Pour le mener à bien, il a fait appel aux meilleurs historiens de notre temps, en demandant à chacun d'eux de traiter la partie de l'*Histoire de France* qui lui était la plus familière et dans laquelle il s'était déjà rendu notoire par ses travaux antérieurs.

C'est ainsi que chaque volume contient pour sa part le dernier état de la science, et que l'histoire de M. Lavisse constitue « l'indispensable lecture préparatoire à toute recherche spéciale sur l'*Histoire de France* ». Elle est donc pour tout historien un instrument de première nécessité.

Mais elle est surtout destinée au grand public, à tous ceux qui ne veulent pas ignorer le passé de notre pays. Ce n'est pas une sèche compilation de dates et de faits, une énumération de batailles et de traités, mais une remarquable restitution de ce que fut la France d'autrefois : les institutions, les mœurs, l'art, la vie économique, la vie intellectuelle, la vie religieuse y sont décrits et analysés de façon à faire revivre la France à chaque page de son histoire.

Malgré la multiplicité et la diversité des collaborateurs, l'*Histoire de France* forme un ensemble parfaitement harmonieux ; grâce à la direction éclairée de M. Lavisse, la plus constante unité de vues règne dans tout l'ouvrage et on sent qu'un même esprit anime cette grande œuvre : depuis les origines lointaines jusqu'à la Révolution, on peut suivre sans heurt les grands courants qui traversent l'histoire de France, et l'ensemble forme une composition heureusement équilibrée dont aucune partie ne pourrait être isolée sans dommage.

Le style même, si souvent négligé par les érudits contemporains, est clarté de l'impression, par les manchettes mises en marge, par la qualité du papier et le bon marché des volumes, ils en ont fait un ouvrage soigné, sans recherches, et ce n'est pas le moindre mérite d'une telle entreprise que de ne pas laisser fléchir un seul instant l'intérêt et de ne jamais lasser le lecteur.

A cela, du reste, ont aussi contribué les soins particuliers mis par les éditeurs à l'exécution matérielle de l'ouvrage : par son format, par la attrayant, facile à lire, aisé à consulter, qui doit avoir sa place dans toutes les bibliothèques.

Digitized by Google

On sait que la condition des hommes de lettres s'est relevée au XVIIIe siècle; on sait moins à travers quelles difficultés et comment ce progrès s'est accompli. Quand on pense avec quel cinglant mépris Boileau parle de l'écrivain qui fait métier de sa plume, on n'est point surpris de la lenteur de l'effort de relèvement qui a dû être accompli à partir de Bayle.

M. Pellisson s'est attaché à montrer que les écrivains de cette époque ont été dans une large mesure les artisans de ce relèvement. En dépit de leurs divisions et de leurs querelles, ils ont tendu par un effort commun à multiplier leur « valeur personnelle » par leur « valeur sociale ». En luttant contre les empiètements et les usurpations des libraires et des comédiens, ils se sont assuré l'indépendance matérielle; — ils sont parvenus à la considération, parce que, de jour en jour, ils mirent plus de dignité dans leur vie privée; — enfin, rapprochés par la confraternité et la coopération littéraire, ils se sont emparés de l'opinion publique et ont formé une véritable aristocratie intellectuelle.

Pour écrire son livre intitulé *Les hommes de lettres au XVIIIe siècle* (et publié chez Colin), M. Pellisson a profité des derniers travaux sur le XVIIIe siècle. Mais c'est surtout aux Mémoires et Correspondances du temps, aux documents fournis par les manuscrits de la collection Anisson Duperron qu'il a emprunté les traits de son tableau. D'ailleurs, l'effort que les recherches originales ont pu coûter à l'auteur n'a pas laissé de trace dans son texte. Émaillé de traits piquants et d'anecdotes fort curieuses, écrits dans une langue souple et aisée, cet ouvrage sera lu avec le plus vif agrément par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées et des mœurs.

***

Sous ce titre : *Après le traité franco-allemand. — Et maintenant?* le capitaine Pierre Félix, l'écrivain militaire bien connu, s'adressant au grand public et à tous les citoyens clairvoyants des Deux Mondes, montre (chez Grasset) le danger urgent que constitue la menace de l'hégémonie allemande. Par une étude serrée, claire et extrêmement précise, où la hauteur des vues d'avenir et les sentiments les plus élevés se mêlent intimement aux conceptions essentiellement *réalistes* d'un esprit très averti ne faisant aucune part aux rêveries, il montre que le monde n'a plus que le choix entre le désarmement universel ou la guerre immédiate contre l'Allemagne.

***

Signalons un roman de M. Lionel Nastorg (Paris, Ollendorf), *Le Rouge aux lèvres*. Ce titre n'est-il pas la formule symbolisant l'éternelle coquetterie féminine qui amuse ceux qui savent y résister, qui blesse cruellement ceux qui en sont dupes? Mais il sera pardonné à l'auteur d'avoir poursuivi les ruses du sexe ennemi pour tout le plaisir qu'on aura pris à le lire.

Digitized by Google

La *Revue de Belgique* publie un article de M. Édouard Herriot.

Chronique de la curiosité.

La vente de la collection de Mme Pierre Van Loo, à Gand, pendant les derniers jours de février, a eu un très vif succès. Il s'agissait spécialement de porcelaines de Chine et du Japon, mais tous les genres y étaient représentés, porcelaines de Höchst, de Saxe, Grès, etc. Il y avait aussi des ivoires, des verres et des objets de vitrine. Seul le Delft faisait défaut. Cela tient sans doute à ce qu'à l'époque où furent réunis ces objets, cette faïence n'avait guère de valeur. La collection de Mme Pierre Van Loo représente en effet le quart d'une très ancienne collection de porcelaines, commencée au XVIIe siècle et dont la plus grande partie est encore en possession de la famille gantoise des Verhaegen. C'est dire que la vente de fin février ne comptait que de belles pièces, et que presque toutes ont été adjugées à des prix fous. La hausse des prix à la vente Van Loo provient de causes diverses. D'une part, beaucoup d'amateurs étaient désireux de se procurer, fût-ce à un prix exorbitant, un

Digitized by Google

souvenir de cette belle collection. D'autre part, certains héritiers voulaient rentrer en possession des objets les plus intéressants. Ensuite, les marchands accourus de toutes parts ne se sont pas mis d'accord. Ils se sont groupés par nationalité : Belges, Français, Hollandais, Allemands ont constitué autant de petits consortiums qui ont amené une hausse artificielle des prix. Enfin, la « belle marchandise » se fait rare et les gros antiquaires de Paris et de La Haye se la procurent à tout prix.

PORCELAINES DE CHINE.

Décor d'émaux polychromes. Deux *vases* couverts de forme hexagonale, époque Kien-Long (haut. 0m51) : 5,100 francs; une *jardinière*, monture en bronze doré (marque au Tings) : 5,000 francs (0m24 × 0m36); un *vase couvert* de forme hexagonale, époque Khang-Hi (haut. 0m50) : 3,150 francs; un *vase coquille d'œuf*, époque Kien-Long (haut. 0m18) : 5,200 fr.; deux *cornets cylindriques* à col évasé, fond rose du Barry (haut. 0m24) : 3,000 fr.; deux vases carrés (h. 0m34) : 3,200 fr., etc.

Un *service de table*, époque Kien-Long : 5,300 francs; un *service complet à thé* pour six personnes : 4,400 francs; une *assiette creuse coquille d'œuf*, 2,850 francs; deux *assiettes idem*, époque Kien-Long : 3,350 francs; une *théière hexagonale*, ornements ajourés et bambous : 1,175 fr. De simples cendriers, qui en temps ordinaire font deux louis, ont été vendus 100 francs. Parmi les tasses isolées, Chine de l'époque Kien-Long, presque toutes ont dépassé 200 francs pièce, allant jusqu'à 480, 510, 540, 575, 590 et 660 francs pièce !

ÉMAIL DE CHINE.

Deux bouteilles à long col (haut. 0m32), époque Khang-Hi : 3,500 francs; une théière, bleu fouetté, Khang-Hi (h. 0m20) : 1,200 francs; un cornet à renflement et col évasé, fond bleu fouetté (haut. 0m47) : 2,300 francs.

AUTRES PORCELAINES ET OBJETS DIVERS.

Les *porcelaines du Japon* ont atteint des prix plus raisonnables. Un groupe en *porcelaine de Höchst*, berger et bergère (haut. 0m22), a trouvé amateur pour 14,000 francs. Un autre groupe, idem, est porté à 3,700 francs. Un groupe de trois figures (haut. 0m38) en porcelaine de Saxe a fait 3,550 francs. Une statuette de Chinois, idem, 1,250 francs. Deux têtes d'enfants en *porcelaine blanche* ont atteint 3,250 francs.

Parmi les *ivoires*, une statuette de saint Sébastien a fait 2,500 francs et un groupe de trois enfants et un mouton, 2,050 fr. Les *objets de vitrine* ont été adjugés très cher : une boîte ovale en or ciselé, époque Louis XV, à 6,800 francs, une boite ovale en or ciselé, avec portrait d'homme en émail, époque Louis XVI, à 3,900 francs, et le reste à l'avenant.

Le clou de la vente a été une *pendule en bronze doré et marbre blanc*, époque Louis XVI, payée 16,600 francs par un grand marchand de Paris.

Citons encore une *pendule époque Louis XV*, en bronze doré et porcelaine de Saxe, à 4,000 francs, et une autre *pendule Directoire* en bronze, marbre blanc et noir, à 4,500 francs. Deux *brûle-parfums* de l'époque Louis XVI ont atteint 9,500 francs. Des *argenteries*, des *tableaux anciens et modernes* complétaient cette vente qui restera célèbre pour l'exagération des prix et dont le Tout-Gand mondain parlera longtemps encore.

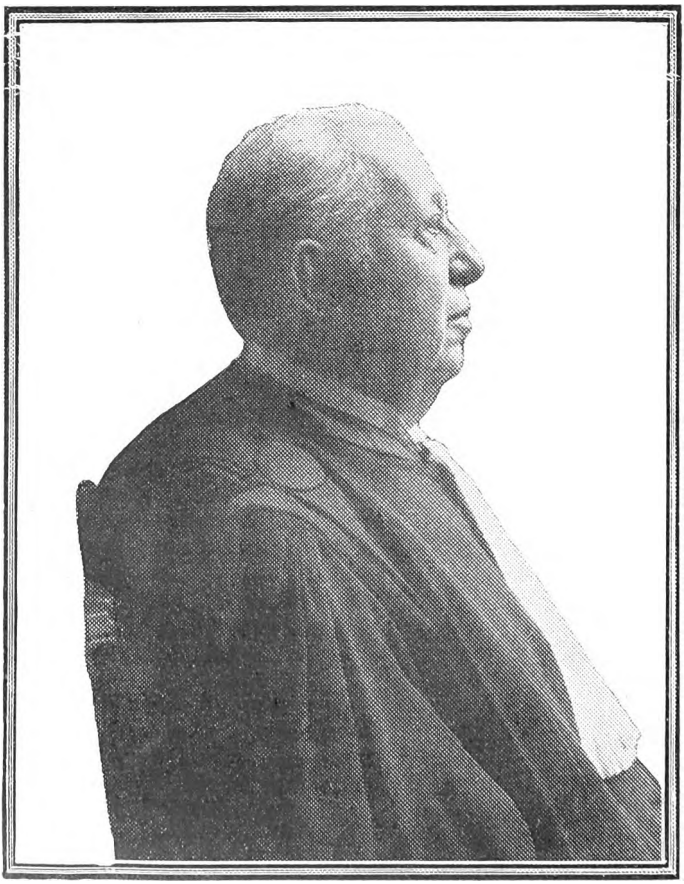
Plusieurs objets ont encore augmenté de prix par la hausse que leur valeur a subie en révision parmi les antiquaires.

Inutile de se présenter chez un marchand gantois d'ici de longs mois : la vente Van Loo a anéanti pour tout un temps les espoirs des fureteurs.

G.

Digitized by Google

Digitized by Google



ÉMILE DUPONT,
Ministre d'État (1844-1912).

Digitized by Google

ÉMILE DUPONT

La mort d'Emile Dupont est un désastre non seulement pour les libéraux de Liège et le parti libéral en général, mais encore pour le pays entier.

Né en 1844, il entra au barreau de Liège en 1858, et deux ans après fut élu au Conseil provincial qui le choisit immédiatement comme secrétaire. Mais il ne devait pas y rester longtemps, car dès 1862 les électeurs de l'arrondissement de Liège l'envoyaient à la Chambre où il siégea jusqu'en 1892. Il remplaça alors au Sénat le comte de Looz-Corswarem et prit immédiatement, dans la haute assemblée, une telle autorité que, deux ans plus tard, elle le désigna, à titre de représentant de la gauche, pour occuper une des deux vice-présidences, qu'il conserva jusqu'à sa mort, réélu chaque année à l'unanimité ou à la presque unanimité des votants. Il fut appelé aussi à présider la commission de la Justice, ce qui lui permit d'exercer ses talents de juriste à la fois dans la préparation et dans la discussion des projets de loi, trop souvent envoyés de la Chambre avec des incorrections et des lacunes. Certains de ses rapports peuvent être cités comme des modèles du genre, notamment le rapport qu'il rédigea en dernier lieu sur la proposition de loi relative à la réglementation des automobiles, actuellement soumise à la Chambre.

Parmi les discussions d'intérêt général auxquelles il prit part, il faut mentionner les débats relatifs à la procédure pénale, à la législation des sociétés et à celle des mines, à l'organisation du pouvoir judiciaire, aux enquêtes en matière sommaire, à la lettre de change, aux droits d'entrée, aux droits de succession, aux naturalisations, aux inspections d'ateliers, etc. Dans toutes ces questions il est probable qu'il lui a été donné plus d'une fois de modifier, à droite comme à gauche, non seulement les opinions, mais même les votes de ses collègues.

Il n'en était pas moins ferme et énergique dans les questions de parti, qu'il s'agit de parler au nom de la gauche sénatoriale, dont il était le porte-voix constant et le chef incontesté, ou d'exprimer ses opinions personnelles sur les différents points du programme libéral, en particulier le libre-échange, la défense des droits du pouvoir civil et la lutte contre la politique scolaire du gouvernement. Membre de la commission sénatoriale de revision constitutionnelle en 1894, il y soutint l'octroi du droit de suffrage à tous les citoyens qui savaient lire et écrire. On sait que, dans les derniers temps, malgré ses attaches avec la fraction la plus modérée du libéralisme, il s'était rallié par discipline au suffrage universel pur et simple, ce qui avait même suscité parmi les catholiques un étonnement quelque peu artificiel. Déjà en 1899 il s'était séparé de ceux de ses amis qui, à

Digitized by Google

l'exemple de Jules Bara, combattaient l'introduction de la représentation proportionnelle. A plus d'une reprise, son esprit pratique et conciliant sut exercer dans les rangs de la gauche une influence conciliatrice des plus opportunes.

Il combattit l'annexion du Congo et en général l'adoption d'une politique coloniale, ce qui n'empêcha pas le roi Léopold de l'appeler à siéger parmi les ministres d'Etat après le décès de Charles Graux, le dernier titulaire libéral de semblable fonction. Il était devenu en outre grand-officier de l'Ordre de Léopold et l'an dernier le roi Albert lui confiait la direction de la mission chargée de notifier l'avènement du nouveau souverain de la Belgique au gouvernement de la République française. C'était pendant les inondations qui désolèrent Paris à la fin de janvier 1911 et l'on raconte qu'il dut se rendre en barquette aux cérémonies officielles du Ministère des affaires étrangères, en dissimulant son uniforme sous un imperméable.

Son dernier discours au Sénat fut un chaleureux plaidoyer en faveur des intérêts de sa ville natale, menacée par le projet gouvernemental qui vise à écarter de Liège le passage des grands express internationaux vers l'Allemagne. Il était, du reste, par caractère, comme par affection Liégeois et Wallon dans l'âme. Très admirateur de la culture française, il combattait énergiquement les excès du flamingantisme et on se souvient de l'émotion causée dans le pays par le discours où il dénonça ces menées au Sénat comme poussant le pays à une séparation administrative entre les deux races.

Au barreau de sa ville natale, il avait rapidement conquis le premier rang par la logique de ses raisonnements et la clarté de sa parole, non moins que par sa complète possession de la jurisprudence. Aimé et respecté autant qu'admiré, il obtint par trois fois les honneurs du bâtonnat; la *Conférence du Jeune barreau de Liége* lui décerna le titre fort rare de membre d'honneur; la *Fédération des Avocats belges* l'appela à sa présidence et, en 1908, l'élite de la Belgique judiciaire célébrait à Liége, avec un enthousiasme débordant, le cinquantenaire de son entrée au barreau.

A peine touché par l'âge, plus actif que jamais dans sa double carrière, il plaidait encore à Liége le jeudi 7 mars. Ce serait même en quittant le Palais qu'il fut pris d'un refroidissement. Le vendredi il s'alitait; le mal empira rapidement; le mardi, au matin, il expirait emporté par une paralysie des bronches. Il mourut sans avoir connu le déclin de ses facultés ni même l'approche de sa fin.

Jurisconsulte et homme d'Etat dans toute la force du terme, Emile Dupont fut aussi un homme d'intérieur. Tous ceux qui l'ont approché ne tarissent pas sur le charme de son commerce et les vertus de son foyer, aux côtés d'une femme distinguée qui savait l'apprécier et d'enfants qui avaient grandi sous ses yeux. La réputation qu'il laisse n'a rien à perdre du temps.

Digitized by Google

Les institutions philanthropiques de la ville de Lyon [1]

Je vais, si vous le permettez, vous parler très rapidement des institutions qui sont nos œuvres communales les plus chères : nos institutions scolaires et quelques-unes de nos institutions d'assistance. Je pense que cela vous intéressera peut-être, car il est de ces questions qui, en ce moment, dans votre pays, provoquent l'attention de tous ceux qui pensent, qui réfléchissent. Je me garderai bien d'effleurer ce qui ne me concerne en aucune façon. Peut-être trouverez-vous cependant quelque intérêt à ce que je vous dise, au moment où vous êtes si préoccupés, comment nous, nous vivons au point de vue scolaire. Nous avons malheureusement encore en France un régime scolaire incomplet, car notre République n'est pas encore fondée; il faut des siècles pour fonder un régime démocratique. Nous y avons travaillé, mais nous sentons que ce régime n'est pas encore réalisé; nous n'avons pas encore chez nous l'enseignement que nous souhaiterions, puisqu'il y a encore pratiquement dans notre pays un enseignement pour les enfants du peuple et un enseignement pour les enfants de la bourgeoisie. Si nous constatons souvent dans les grands conflits sociaux de notre pays cette lutte, cette haine des classes, qui emplit les colonnes des journaux, c'est un peu de notre faute, peut-être parce que nous n'avons pas su réaliser cette égalité qui doit être absolue entre les enfants. Je ne sais pas quel est votre sentiment; je vous demande la permission de vous dire le mien. Je ne crois pas

(1) M. Herriot, maire de Lyon, a fait en 1911 et en 1912 des conférences remarquées en Belgique. Il a, en 1911, parlé à Liége des institutions municipales de cette grande cité qu'il gouverne avec une autorité universellement reconnue. Nous lui devons de reproduire ici un extrait sténographique de son exposé auquel il a voulu conserver le caractère d'une improvisation. On en appréciera le puissant intérêt.

Digitized by Google

qu'il soit impossible de réaliser cette égalité et je crois qu'il serait souhaitable qu'on pût le faire. Il est juste et moral que nous soyons dans la vie classés suivant la diversité de nos efforts; il n'y a pas de loi morale qui impose à une société de récompenser de la même façon le travailleur et le paresseux, mais s'il y a une chose qui s'impose pour les hommes de cœur, c'est, je pense, la réalisation de l'égalité entre les enfants. On devrait pouvoir leur dire : « Plus tard, dans la vie, vous serez séparés par les nécessités de la lutte; souhaitons qu'il n'y ait entre vous d'autres différences que celles qu'impose votre mérite. Tâchons que vous ayez tous l'instruction nécessaire. » Alors que l'on discute tant d'autres questions, comment ne pas voir que la plus grave, c'est la question de l'instruction? L'instruction, c'est déjà et ce sera demain à coup sûr, le plus puissant levier, le seul, peut-être, capable de soulever l'activité humaine. Aujourd'hui déjà, par delà les théories, les régimes, les systèmes, on entrevoit déjà une société où les situations ne pourront se maintenir que par l'effet de l'instruction. La science entre de plus en plus dans nos mœurs et à côté de ceux qui signalent les grands problèmes de l'inégalité des pauvres et des riches, je professe qu'il y a entre les hommes un problème plus grave qui est celui de l'avenir, le problème essentiel. Il n'y en a pas de plus urgent que celui qui consiste à porter toute son attention sur la cause de l'instruction. C'est déjà ce qui donne à l'homme les plus hautes fortunes, les plus hautes joies; c'est ce qui lui donnera quelque jour, je l'espère, l'unique supériorité. (*Applaudissements.*) Malheureusement, en France, nous n'avons pas encore réalisé cette charte démocratique de l'enseignement qui permettra à un enfant travailleur d'arriver jusqu'au sommet de la hiérarchie et qui permettra à la société de réduire à l'impuissance celui qui ne veut pas travailler.

Il y a, Mesdames, Messieurs, deux grands obstacles au progrès social : les déclassés et les surclassés. Les déclassés sont ceux qui ne demanderaient qu'à travailler; ce sont, comme nous en voyons des quantités dans notre pays, des fils d'ouvriers qui arrivent à l'instruction pleins de bonne volonté; ils ont une santé robuste; ils ne demanderaient qu'à continuer leurs études, mais, brusquement, on les arrête parce qu'il n'y a plus d'enseignement au delà de l'enseignement primaire supérieur. Les surclassés sont ceux qui par privilège, à cause de leur situation de fortune, ont suivi des cours auxquels leurs mérites ne leur donnent pas droit. Grâce aux ressources de leurs parents, ils se sont maintenus dans cet enseignement; ils y

Digitized by Google

font triste figure et ils ne sont arrivés qu'après bien des années à décrocher ce baccalauréat qui est encore un des fléaux de notre pays. Un beau jour, munis d'une incompétence encyclopédique, mais d'une incompétence certifiée par les autorités, avec la complicité d'un certain nombre de malfaiteurs qu'on appelle les examinateurs et dont je suis l'un (*Rires*)... ils se promènent dans l'existence, ayant bien conscience eux-mêmes de leur propre supériorité. Les uns — les déclassés — deviennent des révolutionnaires et en bonne justice, en bonne morale, ce sera de notre faute. Les autres, arrivés au sommet de la hiérarchie sociale, sont, par leur insuffisance d'esprit, la cause de certains malaises qui se traduisent par les incidents sociaux que nous connaissons. C'est à supprimer ce mal que nous travaillons, nous démocrates français. Dans la commune, l'enfant du peuple va à l'école primaire; à la sortie de l'école primaire, il va à l'école primaire supérieure. Nous avons l'enseignement secondaire, mais il n'est pas le prolongement de l'enseignement primaire; il lui est parallèle. L'enfant riche viendra dans la petite classe de l'enseignement secondaire; il passera par toutes les années d'études, arrivera au hideux baccalauréat, puis entrera à l'université. L'enfant pauvre n'aura pu passer dans l'enseignement secondaire qu'à la faveur d'une de ces bourses que l'on donne d'ailleurs très libéralement; la République est bonne et maternelle. J'en suis moi-même un exemple très reconnaissant, mais enfin ce n'est pas encore la loi qui confère ce droit; c'est le hasard qui l'attribue et ceux d'entre nous, les maires de France, qui ont éprouvé les bienfaits de l'instruction, qui lui doivent le peu qu'ils sont, par un sentiment de reconnaissance que vous voudrez bien comprendre, travaillent toute leur existence et de toutes leurs forces pour compléter ce qu'il y a encore d'insuffisant et selon nous de dangereux, au point de vue social, dans notre système scolaire.

En attendant, nous essayons d'entourer ces écoles primaires de toutes les institutions annexes qui sont nécessaires et c'est merveille de voir comment l'initiative française a, sur ce point, suppléé aux lacunes de la loi. Partout, dans toutes les communes, ces institutions enveloppent l'école et forment autour d'elle un réseau bienfaisant. L'enfant est-il malingre, chétif, on l'inscrit dans une de ces œuvres d'éducation physique comme vous en avez. Seulement chez nous, elles sont placées sous le patronage de la commune qui envoie à la mer ou à la montagne, pendant toute une partie de l'année, ces enfants débiles. Ces institutions fonctionnent admirablement. Tous

Digitized by Google

les ans, moitié par la participation de la commune et moitié par la participation des citoyens, — car au moyen de fêtes nous recueillons des sommes considérables, — tous les ans, dis-je, c'est une grande joie pour nous d'envoyer un grand nombre d'enfants à la mer ou à la montagne ; ils vont là se donner le mouvement qui leur est si nécessaire. Qu'y a-t-il de plus honorable, de plus précieux que d'avoir donné du bonheur à un enfant!

A côté de cette œuvre, nous en avons beaucoup d'autres : l'œuvre de la cantine scolaire, par exemple. Nous essayons de donner aux enfants pauvres un repas à midi, afin de libérer les parents d'une charge trop lourde. Je sais que la question vous intéresse et c'est pour cela que je me permettrai de vous dire quelques mots d'une autre institution. Nous avons institué chez nous des écoles en plein air. Ici encore je vous demande pardon d'entrer dans quelques détails, mais j'y suis bien obligé puisqu'on me demande d'apporter les résultats de mon expérience personnelle. J'ai eu l'occasion de voir aux environs de Berlin des écoles en plein air pour les enfants pauvres. On leur a construit là des écoles avec de jolis jardins. Des enfants y sont amenés le matin ; ils y jouent et apprennent toutes sortes de choses. Cette idée m'a amené à créer des écoles en plein air qui prennent les plus chétifs. Les enfants y viennent pendant la période d'été, pendant trois mois; on y fait la classe sur la pelouse ; on place des bancs et un tableau sur le gazon ; le maître y donne la leçon à la façon de Rousseau. Nous en profitons pour donner à ces enfants des notions d'éducation et des notions d'hygiène. C'est pour nous une très grande satisfaction de savoir que de cette façon nous avons arraché cent enfants, tous les ans, à la misère et à la tuberculose.

Nous avons d'autres institutions encore : par exemple, les écoles pour les enfants anormaux. Pour ceux-ci nous avons créé des écoles spéciales dans lesquelles nous mettons ces déchets sociaux. Sous la direction de professeurs spéciaux, ces enfants réalisent des progrès sérieux. Ces écoles ont été au premier abord l'objet d'une certaine méfiance de la part des parents, mais ils se sont rendu compte que nous ne voulions que le bien de l'enfant et que, si celui-ci ne recevait pas nos soins, il pourrait grossir l'armée du crime ou l'armée de la misère. Voilà, Mesdames, Messieurs, quelques renseignements très rapides sur nos institutions scolaires. Je pourrais vous dire encore ce que nous avons fait pour l'apprentissage, mais je n'aurais rien à vous apprendre, car il m'a semblé, d'après le budget que

Digitized by Google

M. le bourgmestre de la commune de Liége a bien voulu me remettre, que sur ce point, vos écoles professionnelles fonctionnent admirablement.

Nous avons toute une série d'œuvres d'assistance où se révèle l'ingéniosité du caractère français. Ici encore, je ne peux pas abuser de votre bonne volonté. Permettez-moi seulement de vous en citer quelques-unes.

Nous avons d'abord des institutions comme il en existe chez vous; ce sont les crèches. J'ai vu par l'examen de votre budget que vous avez réalisé à ce sujet une œuvre très intéressante. Quand les mères vont à l'atelier ou à l'usine, il est impossible de laisser les enfants dans les pauvres logements d'ouvriers. Nous les prenons dans les crèches et nous les soignons. Ce qu'il y a de particulier chez nous, c'est que nous fournissons le lait à ces crèches par le moyen d'une vacherie municipale, que j'ai placée dans un parc immense aux abords de la ville. Il y a là une quantité de vaches; j'en achète de temps en temps encore : ce qui m'oblige à faire un métier qui n'est pas le mien, mais rien ne coûte quand il s'agit de servir le bien public. C'est ainsi que bien qu'habitant la ville, je me donne de temps en temps les allures d'un grand propriétaire foncier. (*Rires.*)

Nous avons fait quelque chose de plus : nous avons créé une institution sur laquelle j'attire votre attention, parce qu'elle pourrait éveiller chez vous le désir de créer la même. J'ai fondé pour les enfants et pour leur mère une œuvre spéciale. Un des problèmes qui se posent à l'heure actuelle en France, c'est le problème de la dépopulation. Je crois et j'espère tout au moins que le recensement nous apportera de meilleures nouvelles, mais la France paraît arrivée à un moment qui est un moment de tassement, où la population ne se développe certainement pas dans les proportions où se développe la population de l'Allemagne; celle-ci connaîtra aussi les époques que nous traversons. Cependant il est certain que la population française ne s'accroît pas comme elle devrait s'accroître. Il n'y a pour nous qu'un moyen de remédier à ce mal : c'est de restreindre la mortalité infantile et pour ma part, sur l'idée suggérée par une femme de bien habitant Paris, j'ai imaginé la très simple institution que voici : un restaurant municipal gratuit pour les mères nourrices. J'étais très préoccupé quant à moi du sort de la mère qui vient d'avoir un enfant dans un hôpital ou dans une de ces nombreuses institutions privées qui les reçoivent. Recevoir les mères, c'est très beau; leur donner leur enfant bien sain après huit ou quinze jours

Digitized by Google

de soins, c'est très beau aussi, mais ce n'est pas suffisant. Combien de malheurs n'arrivent-ils pas parce qu'on a laissé trop tôt cette mère sur le pavé, surtout sur le pavé de la grande ville? Là encore, souvent le crime naît de la misère. Combien d'infanticides, combien de suicides sont nés de l'impossibilité où cette mère se trouvait de faire vivre son enfant! On sait avec quelle brutalité les femmes sont traitées dans certains milieux. Il m'a semblé que de tous les devoirs sociaux, le plus pieux, peut-être, c'était de protéger ces mères, c'était d'empêcher les enfants de devenir malades. Je me suis dit qu'il valait mieux ne pas attendre que la mère devienne malade et que le premier devoir, le plus économique et le plus moral, c'était de lui donner à manger. Je pense que nous ne devons demander aucune explication aux femmes qui se présentent, que nous ne pouvons les interroger sur les origines de leur maternité. La femme a un enfant; elle est pour nous sacrée. Alors, dans un quartier populeux de notre ville, j'ai ouvert un restaurant, accessible toute la journée. Un règlement que j'ai tenu à composer moi-même interdit strictement au personnel de demander à ces malheureuses, même leur nom, à plus forte raison leur état civil. On constate que la mère a un enfant au sein, qu'il est bien à elle; on l'invite à s'asseoir à la table, dans une salle à manger que j'ai fait décorer par un peintre de la ville et qui a fait ce travail avec son cœur et presque gratuitement. Souvent, j'ai constaté le résultat que je n'avais pas prévu d'ailleurs: ce qui prouve que je suis un pauvre psychologue — M. Bourget me mépriserait infiniment — et je vous demande d'en chercher vous-même l'explication. Voilà une femme à qui on ne demande absolument rien; si elle veut parler, on essaye de lui clore la bouche : « Votre mystère, lui dit-on, nous est sacré; nous ne voulons pas le connaître. » Eh bien, cette femme est passionnée du désir de nous faire des confidences, du désir de nous renseigner sur son passé, sur son présent et de nous consulter sur son avenir. C'est une indiscrétion dont je profite, car c'est l'occasion pour moi d'essayer de lui montrer la bonne voie. Excusez-moi, Mesdames, Messieurs, de vous parler aussi longuement. Si je le fais, et vous avez senti que je vous ai parlé de ces choses avec une conviction parfaite, c'est parce que je voudrais voir ces œuvres se multiplier dans notre pays de France et je n'ai pas perdu l'espoir à ce sujet. (*Applaudissements.*)

J'aurais bien autre chose à vous dire si je n'avais pas peur de vous ennuyer. Nous pourrions encore deviser bien longuement. Je pourrais vous parler de notre système hospitalier, de cette grande loi d'assis-

Digitized by Google

tance que nous appliquons à l'heure actuelle. La France entend se donner une loi sur les retraites ouvrières, loi qui rencontre beaucoup de difficultés et qui est un des grands problèmes de l'heure actuelle. Aux vieillards malheureux, nous servons une pension. Il n'est plus de vieillard qui n'ait sa pension annuelle s'il est véritablement nécessiteux. Je voudrais aussi vous parler de la question des hôpitaux qui mériterait toute une conférence. En France, comme dans beaucoup d'autres pays, nous avons éprouvé le besoin de réformer nos grandes institutions hospitalières, d'améliorer notre système hospitalier qui a l'inconvénient d'être trop ancien. Nous subissons l'inconvénient qui résulte de ce fait que nous avons été les premiers à créer les hôpitaux. Nous en avons ouvert au x^e^ siècle et les nôtres sont bien vieux. Le Danemark, par exemple, me paraît être la terre d'élection pour la réforme hospitalière, le pays que tous ceux qui s'intéressent à cette question doivent visiter. Aux environs de Copenhague on a construit des établissements qui sont véritablement admirables. L'hôpital Virchow de Berlin est aussi un modèle, de même que celui de Hambourg, celui de Cologne. Si nous étions ici dans une réunion technique au lieu d'être dans une réunion publique, peut-être essayerais-je d'expliquer le grand projet d'hospitalisation que j'ai conçu. J'ai essayé de réaliser quelques réformes commandées non seulement par la conscience, mais aussi par la moralité, car elles doivent marcher de pair. Au nom de la moralité, j'estime qu'il est difficile d'admettre aujourd'hui qu'un homme puisse mourir dans une salle commune d'hôpital. On ne peut pas l'éviter dans tous les hôpitaux, c'est entendu; tout de même, il serait bon que nous puissions arriver à ce résultat ou à un résultat tel qu'un malade puisse mourir en paix sans troubler par ses dernières convulsions l'agonie de toute une série de malades. J'ai vu ce spectacle absolument douloureux d'un enfant mourant dans la salle commune alors que d'autres enfants étaient là à moitié dressés sur leur couche, regardant et ne comprenant pas Ce sont là des problèmes que j'espère nous résoudrons en grande partie dans l'hôpital qui, quelque jour, va sortir de terre. Nous avons ici appliqué les données de la science moderne que nous avons quelquefois trouvées à l'étranger. Je dois ici rendre hommage à un admirable travail belge que j'ai lu pour ma part avec le plus grand intérêt ; c'est l'ouvrage de M. Vandervelde sur la construction d'hôpitaux. La science française m'a fourni aussi de grands enseignements et j'ai suivi le modèle que je vous invite à essayer de connaître. C'est un hôpital comme l'hôpital Pasteur de

Digitized by Google

Paris où toutes les maladies contagieuses sont traitées isolément. Les malades sont soignés individuellement, quelle que soit leur maladie : ce qui représente certains avantages administratifs.

J'ai sans doute, Mesdames, Messieurs, abusé de votre patience et je vous en demande pardon. J'ai essayé de traiter devant vous un sujet qui évidemment ne pouvait retenir qu'un public d'élite, sérieux, décidé à s'ennuyer beaucoup pour s'instruire un peu. Quelle est ma conclusion ? Elle est sans doute la vôtre. Je suis bien convaincu que si j'avais l'honneur de connaître plus intimement M. le Bourgmestre de votre ville, je pourrais dire avec plus de raison encore : le problème qui vous préoccupe, nous préoccupe aussi. Cela prouve que malgré tant de questions à propos desquelles on veut diviser les hommes, lorsqu'on revient à la vie vraie, on constate qu'ils vivent tous à peu près de la même façon : il y a ceux qui veulent travailler au progrès des autres et ceux qui se contentent de réaliser leur bien-être. C'est ainsi que par l'étude de la commune pourrait se réaliser la véritable fraternité humaine. Je crois que ceux qui aiment le mieux la patrie des autres, ce sont ceux qui aiment le mieux leur propre patrie. J'ai essayé de vous démontrer que vraiment c'était dans ces communes que vivait la vie vraie de la France. Quand on essaye de vous convaincre que la France vit dans les antichambres des ministères, dans les salles de rédaction des journaux, dans les coulisses des théâtres, ne le croyez pas. La France vit dans ses 36,000 communes ; son cœur innombrable est réparti pour ainsi dire entre toutes ces petites parcelles de la famille dont elle est l'âme. Ce pays si beau dont le nom lui-même est déjà une caresse et un nom de mère, ce pays vit surtout par l'honnêteté foncière, par la bonté de tous ses citoyens que je vois si souvent se rassembler pour écouter traiter des questions qui certes n'ont rien de parisien, mais qui sont intéressantes pour ceux qui veulent par delà l'apparence chercher la réalité. Croyez donc que la France vit surtout dans sa vie communale et pardonnez-moi la longueur de cet exposé. Si ma conférence a été si longue, c'est parce que j'ai senti qu'entre vous et moi, traiter ce sujet, c'était peut-être chercher une occasion de nous rapprocher (1).

Ed. Herriot.

(1) En relisant sur épreuves ces quelques notes, l'auteur s'aperçoit et s'excuse de ce qu'elles ont d'incomplet ; il réclame pour cette improvisation l'intelligente bienveillance du public belge qu'il a, plusieurs fois, éprouvée.

Digitized by Google

LE COUP DE VENT

Depuis que Tiest Ommekeer avait épousé, en secondes noces, l'accorte noiraude pour qui bien des garçons s'étaient battus, tant ses yeux avaient de pouvoir et tant sa personne possédait de grâces provoquantes, le pauvre homme ne vivait plus. Ce n'était pas que la jalousie le dévorât. Il ignorait les morsures de ce mal, de même qu'il ne se rendait aucun compte du trésor vivant que le destin lui avait envoyé dans la personne de sa nouvelle épouse. Sans doute, quelque sort malfaisant l'avait poussé à perpétrer cet acte, dont il se prenait chaque jour à détester l'abominable folie. Se pouvait-il concevoir que cet homme défiant, farouche et avaricieux se fût rapproché d'un être aussi volage, aussi rieur et nullement porté à l'épargne, de cette Clara, la santé du village? Tiest était laid, et il n'était plus jeune; Clara, au contraire, respirait la fraîcheur des lavandes. Il était pauvre et besogneux; Clara eût pu épouser quelque riche pêcheur de la côte. Il n'en manquait pas, qui lui firent les plus alléchantes propositions, lorsque la mijaurée était encore libre de répondre. Au lieu de cela, ne s'était-elle pas mis en tête de suivre l'appel du plus infime traîneur de filets, de ce Tiest émacié et loqueteux dont l'aspect minable faisait pitié?

La vie a de ces désaccords que les hommes semblent perpétrer à plaisir. A tout prendre, cependant, d'une aussi bizarre union il aurait pu résulter grand bien pour l'épouseur, si Tiest Ommekeer eût été à même de reconnaître les mérites de sa femme. Depuis que Clara s'était mise en ménage elle paraissait s'être transformée. Sans perdre rien de ses charmes, de gaieté de cœur, elle avait aussitôt fait preuve des vertus les plus aptes à orner le foyer conjugal de toutes les grâces de la santé et de tous les avantages que procure une gestion intelligente et laborieuse. Attentive à ne rien laisser au ballottement des hasards, elle veillait à ce que chaque chose fût revêtue d'un

Digitized by Google

aspect rieur, tout en rendant le plus d'utilités qu'il était possible. La maisonnette était propre et avenante comme un jardin fleuri; tout s'y trouvait rangé avec soin. Les repas, bien que frugaux, étaient régulièrement servis et de nature à contenter de plus dégoûtés que ce rustaud de Tiest. Les carreaux brillaient toujours, et derrière les vitres sans cesse frottées par une main inlassable, le soleil trouvait, chaque jour qu'il lui plaisait de se montrer, quelque fleur modeste ou quelque objet reluisant où ses rayons pouvaient s'étendre sans se salir. Enfin, pour achever le bonheur de ce foyer privilégié, les deux fillettes, que le pêcheur avait présentées à sa femme, pour tout cadeau de noce, se montraient toujours vêtues de hardes sans souillures qui faisaient valoir leurs joues fraîches et avivaient la pureté de leurs yeux clairs.

Tiest Ommekeer ne pouvait s'accommoder d'un pareil bonheur. Clara aimait le soleil; Tiest recherchait l'ombre. Elle avait trompé la misère, tandis que le pêcheur avait fait pacte avec cette dernière. Tiest Ommekeer en voulait à sa femme d'avoir transformé son foyer... Qu'était-ce que la joie passagère des cuivres qui reluisent, des rires qui tintent, d'un morceau savoureux, sans le plaisir plus âpre et plus durable de thésauriser, d'aligner à l'ombre un pécule que nulle âme ne soupçonne!

Tandis que Tiest Ommekeer trimait à lancer ses filets sur les flots revêches et durs de la mer du Nord, il entendait souvent la voix du passé qui l'appelait, semblable à celle d'une sirène cachée dans l'eau glauque. Cette voix sonnait cruellement pour lui, mais il se plaisait cependant à l'écouter, car, aux reproches qu'elle lui crachait par les lèvres écumantes des vagues, se mêlait l'évocation d'une vie conforme aux besoins de son âme farouche et basse.

La misère!... L'avait-il caressée, nourrie, l'avait-il adulée autrefois comme un être fantastique, dont on attend les plus voluptueuses satisfactions, au prix des plus féroces revanches! C'était une rude mais précieuse maîtresse. Il semblait que la mégère se fût incarnée dans la personne de sa première femme, cette incomparable guenipe, dont il appréciait aujourd'hui toute la valeur, parce que celle qui l'avait remplacée avait tout fait pour en effacer le souvenir. Tiest Ommekeer avait modelé le cœur de cette femme à l'image de ses instincts d'avare. Elle était maigre et sèche, avec des yeux qui semblaient faits pour craindre et supplier, une bouche qui ne pouvait proférer que des paroles plaintives, et, dans tout cela, un air à la fois vindicatif et résigné auquel les âmes portées à la charité ne pouvaient résister.

Digitized by Google

Une telle femme n'était-elle pas la plus sûre promesse de fortune? Aussi, comme il s'entendait à lui faire rendre ce que la malchance ou le mauvais gré du sort lui avaient refusé! Tout d'abord, elle s'était refusée à se prêter à des fonctions qu'elle n'avait point soupçonnées en se mariant. Mais sa personne s'était trouvée si vite d'accord avec les services que Tiest Ommekeer exigeait d'elle, que petit à petit cela lui avait paru tout naturel. Par exemple, le pêcheur n'entendait pas qu'elle mendiât ouvertement. Il la voulait laide, maigre et loqueteuse, afin que chacun se rendît clairement compte de sa misère. La charité qui s'exerce sur un être qui ne demande rien, mais qu'on devine honteux ou résigné, se plaît à ne point compter.

Chaque jour, Tiest Ommekeer inventait un nouvel aspect de pauvreté. Lui-même se composait un visage défait. Il fumait rarement, bien que le tabac lui chatouillât agréablement les sens. Ses vêtements étaient déchirés et accusaient audacieusement la maigreur de son corps.

A force d'afficher sans cesse de nouvelles preuves de misère, ils en vinrent à se croire vraiment descendus au dernier échelon du dénuement. Lorsque Valérie se mettait quelque vêtement, moins hideux que de coutume, sur les épaules, Ommekeer la rudoyait; il ne se faisait pas faute d'appuyer par des coups les injures que lui inspirait cet attentat à leur dignité de miséreux convaincus :

« N'as-tu pas honte de t'affubler ainsi!... Pour qui me prends-tu? Ai-je la fortune d'un « patron » pour te payer de pareilles fantaisies?... »

Et Tiest Ommekeer, de ses doigts durs et piquants comme des chardons, lacérait la « toilette » aux endroits les plus voyants, ramassait des ordures pour la souiller; et chaque fois, le corps qui s'abritait là-dessous en devenait à son tour plus hideux, plus misérable et plus infâme.

De son côté, Valérie n'omettait pas de surprendre Ommekeer en défaut. S'il arrivait au pêcheur de hasarder une pipe, assis au coin du feu, après avoir soigneusement verrouillé la porte, afin que personne ne le surprît, la maigre femme, qui grelottait dans un châle trop mince, l'interpellait machinalement :

« Te voilà encore occupé à brûler le peu d'argent qui nous reste!... Où t'es-tu procuré du tabac?... Comment mangerons-nous demain?... »

Mais Ommekeer n'avait garde d'interrompre sa pipe. Il était

Digitized by Google

habitué à ces paroles de reproche ; il les voulait, il cherchait même par tous moyens à les provoquer, afin d'entretenir l'atmosphère misérable où il se tenait jalousement enfermé.

D'autre part, lorsque l'un d'eux avait découvert quelque terrible instrument de nature à forcer la pitié, c'étaient des paroles de commisération, des plaintes réitérées, des imprécations, qui les préparaient abondamment au plaisir de recevoir le salaire de tant de privations volontairement endurées.

Ainsi dressée, Valérie devint pour son rapace époux une source de sonnants bénéfices. Non seulement elle faisait pitié à voir, lorsque, les bras ballants, découvrant la maigreur invraisemblable de son corps, elle battait le pavé, les yeux cloués au sol et la poitrine secouée par une toux qui semblait lui arracher les bronches, mais elle savait encore semer autour d'elle un air de débâcle qui atteignait tous les objets qu'elle touchait. Par les vitres dégarnies on pouvait voir l'intérieur en détresse où gîtait le couple. On eût dit qu'un coup de vent formidable avait passé par là, renversant et brisant tout ce qui pouvait encore se tenir sans l'aide d'un appui. La pièce était nue, les murs étaient couverts de larges brèches, et des trous profonds se voyaient au sol, comme si des vagues furieuses s'étaient précipitées jusqu'à cette branlante demeure. Ainsi, après avoir provoqué la commisération par l'aspect décharné de sa personne, l'habile pauvresse savait encore tendre le plus infernal des guets-apens à la charité, en la forçant à trébucher dans ce taudis.

Si exténuée et aride que parût Valérie, elle n'en connut pas moins les récoltes de la maternité. La nature parut se venger, en l'affligeant d'une fécondité doublement onéreuse. Mais la mise au jour de jumeaux ne déconcerta pas un moment le couple forcené. Ommekeer y vit tout de suite une grande bénédiction de leurs efforts communs. N'étaient-ils pas servis à souhait ? S'il restait encore autour d'eux des âmes rebelles à la pitié, que l'aspect piteux des misérables n'avait pu amollir, c'en était fait de leur rocailleuse insensibilité. On n'aurait désormais qu'à hisser des deux bras cette paire de famines, cent fois plus lamentables encore que celle qui leur avait donné le jour, pour que tous les cœurs s'abandonnassent aussitôt aux plus généreux transports.

Cette naissance providentielle fut le couronnement de leur industrieuse connivence. Ommekeer ramassait enfin le fruit de longs et durs calculs. Malgré les dénigrements de ses voisins, et en dépit de l'excès qu'il avait apporté dans ses manœuvres successives, plus rien

Digitized by Google

ne lui résistait. Son foyer s'était imposé comme un centre de misère vers lequel convergeaient toutes les pensées charitables de la contrée. Aucune générosité cachée ou ostentatoire, qui ne s'exerçât avant tout à son profit. Ommekeer voyait déjà la fortune lui sourire; et chaque fois qu'une pièce blanche ou jaune allait rejoindre le trésor qui s'empilait à l'ombre de son taudis, comme une fleur de moisissure à fantastiques et inquiétants ramages, il semblait au pêcheur qu'une sirène lui lançait une œillade glauque dans l'agitation d'une mer d'équinoxe.

Mais la nature finit bien par se venger. La source de tant de profits durement achetés se tarit soudain. Valérie mourut brusquement. Naturellement, chacun attribua cette fin aux coups de la misère. Ce fut, il est vrai, un prétexte à de nouvelles et abondantes générosités, dont le pêcheur accueillit avidement l'appoint. Pour son malheur, il arriva que la disparition de sa complice lui fit perdre la tête. Tiest Ommekeer ne sut pas profiter de cette suprême aubaine et déjouer une fois de plus le piège que lui tendait la nature.

A partir de ce moment, une fatalité contraire l'avait poursuivi. Tiest se mit à boire, il fréquenta les filles. Clara l'ensorcela de son regard finaud, et, en l'épousant, par la plus inexplicable des destinées, mit un terme à sa fortune.

Tiest Ommekeer, pour la première fois, avait trahi la misère; il avait rompu le pacte conclu autrefois avec la guenipe aux précieuses loques. La sirène ne lui lançait plus que des regards fielleux et mauvais. Il crut se sentir misérable.

Cependant, quelle que fût sa rancune à l'endroit de sa nouvelle compagne, le pêcheur se trouvait trop lâche pour la manifester autrement que par de traîtreuses vilenies. Depuis la mort de Valérie, le trésor dormait en un stérile amas de pièces empilées. Tiest avait eu soin de le mettre en lieu sûr, sous une dalle qui paraissait assujettie au sol au moyen du plus solide ciment. Certain que Clara ne soupçonnait même pas l'existence du magot, il ne s'en approchait jamais sans qu'un malin sourire contractât ses traits. Il se sentait assez vengé de la conduite digne de sa femme, lorsque, penché sur le trou mystérieux, il contemplait ce trésor qu'elle piétinait chaque jour, et qui gardait si bien le secret de sa retraite. Jaune et blanc, avec des reflets de feus et des luisances d'eau grasse, le tas d'or et d'argent se tenait tapi dans son terrier. Tiest Ommekeer le regardait, durant de longues heures, mais n'y touchait jamais. A la joie de se sentir maître de cette fortune, se mêlait une sourde peur, une sorte

Digitized by Google

de crainte superstitieuse, qui lui faisait croire qu'en remuant le trésor, il en ferait surgir un fracas dénonciateur tel, que soudain tout le village se serait trouvé là pour se partager les espèces. Puis, peu à peu, son visage se rembrunissait encore : tout cet or n'allait-il pas se tourner contre lui, à la fin? Souffrirait-il longtemps l'injure de rester là dans l'ombre et dans la moisissure, sous le froid de cette dalle? N'allait-il pas dépérir et se fondre, faute de nouveaux appoints destinés à lui servir à la fois de pâture et d'engrais?

Alors, l'avare se prenait à trembler, et l'image inéluctable de Clara se plantait devant lui. Un sentiment de haine féroce lui remplissait la poitrine et la bouche; des paroles meurtrières lui montaient aux lèvres. Mais aussitôt qu'il apercevait sa femme, toute violence le quittait. La pensée du trésor, combinée avec celle de Clara, ne lui inspirait plus que de stupides cachotteries. La santé de la brune ménagère le désarmait. Profitant de l'ombre, il faisait trébucher quelqu'objet, qui s'émiettait sur les pierres. Il prenait un malin plaisir à briser, à petits coups, tout ce que Clara avait si hardiment relevé. Aux reproches de sa femme, il se contentait de répliquer : « Ne vois-tu pas que c'est le chat? »

Cette réponse accompagnait invariablement chacun de ses méfaits. Elle était devenue comme un refrain, dont il assaisonnait le rire sardonique qu'il dissimulait dans l'ombre. Venait-il de semer quelqu'ordure sur le carreau fraîchement brossé : c'était le chat. Clara trouvait-elle un vêtement neuf couvert de déchirures : toujours le chat!... Ce qui l'exaspérait, c'était l'étrange patience avec laquelle sa femme accueillait ces diableries de mauvais goût. Tiest Ommekeer n'en sentait que mieux toute l'inexorable réalité de sa défaite; il n'y avait dans la conduite de sa femme aucune trace de résignation, mais une opiniâtre et déroutante bonne humeur.

Tiest Ommekeer se morfondait dans son obscure rancœur, quand un événement inattendu lui inspira l'idée d'une revanche satanique. Il s'était embarqué ce jour-là, comme de coutume, à la marée montante. Vers le soir, un vent de tempête se mit à souffler, la nuit tomba brusquement, et les vagues se soulevèrent avec une si impétueuse violence, que la barque menaçait à tout moment de chavirer. Force fut à l'équipage de chercher le plus prochain refuge, et ce fut par un miracle que l'embarcation parvint à se sauver. Annoncer à Clara que la barque s'était perdue dans la tempête, corps et biens, n'était-ce pas le plus beau tour qu'un mari dépité pût jouer à son épouse? Déjà il apercevait cette nouvelle Pénélope dévorée par le

Digitized by Google

chagrin, baignée de larmes, et la pensée d'une douleur à tel point gratuite transportait le pêcheur de joie.

Griffonner la dépêche, la signer d'un nom quelconque, ne fut que l'affaire d'un instant. Tiest Ommekeer rayonnait. Il dormit mal, tant il avait hâte de juger l'effet d'une aussi énorme plaisanterie.

Le lendemain, la tempête s'était calmée. Tiest Ommekeer reprit la mer à la première marée. En abordant au village, une ombre d'inquiétude se mêlait déjà à sa curiosité. Néanmoins, il prit un pas indolent, planta les mains dans ses poches et, tout en sifflant un refrain léger, il se dirigea vers son logis. Au nez du premier passant qui le reconnut et le regarda avec l'air épouvanté d'un homme qui croit apercevoir un revenant, il éclata d'un rire sonore, se préparant ainsi à l'explosion d'hilarité cruelle qu'il ménageait à sa Clara.

Mais, arrivé au seuil de sa maisonnette, il s'arrêta tout à coup. Les fenêtres dégarnies béaient comme deux orbites noires. Un pressentiment le saisit à la gorge. D'une poussée d'épaule il enfonça la porte. La pièce était déserte; il semblait qu'un nouveau coup de vent l'eût vidée et balayée jusqu'aux poussières. Suffoquant, l'œil hagard, oubliant un moment tout le reste, sous l'obsession d'une pensée terrible qui l'étreignait soudain, Tiest Ommekeer se précipita vers la dalle mystérieuse où il avait caché son trésor. Elle était soulevée; le trou obscur était vide...

Au même instant, une voix étrange et sifflante le héla au dehors, et il crut entendre le bruit d'un rire atroce, qui semblait apporté par le vent, et qui s'éteignit bientôt au loin, du côté de la mer.

Depuis ce jour, Tiest Ommekeer connut le véritable dénuement. Et la misère lui montra un autre visage.

FRANZ HELLENS.

Digitized by Google

Le christianisme au Ier siècle [1]

Au commencement du IIe siècle, le christianisme avait déjà recruté beaucoup d'adeptes. Virtuellement, la Judée lui avait échappé. Mais par contre, il s'était définitivement implanté dans tout l'orient de l'empire romain, poussant une pointe jusque dans la capitale, où un groupement important de chrétiens s'était constitué. Jésus avait proclamé le double principe de la paternité divine et de la fraternité humaine. Envisagés comme principes directeurs de la vie, ces deux notions devaient logiquement aboutir à la liberté des croyances et à la superfluité des rites.

On eût donc pu s'attendre à voir la prédication de Jésus provoquer une réaction contre le légalisme, le formalisme et le rituélisme juifs. Mais le milieu dans lequel se mouvaient de préférence les disciples les plus immédiats de Jésus, était en opposition avec le milieu rural de la Galilée où Jésus avait prêché. Il présentait des groupements sociaux qui ne pouvaient s'adapter une morale de pur sentiment, d'affection, comme la morale de Jésus, propre à régir des rapports pastoraux et patriarcaux, sans réagir sur elle et la modifier profondément. Là est le motif véritable de l'échec de Jésus à Jérusalem et la cause de sa mort. Les quelques succès qu'il obtint lui furent acquis dans les campagnes. Après sa disparition, les apôtres, sous peine de se voir interdire l'entrée des synagogues où ils prêchaient volontiers, sous peine de se voir mettre « hors la loi », durent composer avec celle-ci, et cela d'autant plus qu'ils s'adressèrent à l'ensemble du peuple juif, en reprenant l'œuvre de Jésus là où il avait été forcé de l'abandonner. En ce faisant, ils ne restreignaient, ni n'élargissaient le cadre des conceptions de Jésus. Ils le maintenaient au contraire tel quel. Les regards de Jésus ne se dirigeaient point au delà de son entourage immédiat. Sa vision de prophète ne franchissait point les limites de la Judée et rien ne fut plus étranger à sa pensée que le prétendu universalisme dont on la gratifie. Il n'y eut donc aucun obstacle à ce que les apôtres fussent particularistes. Ils subordonnèrent le salut du chrétien à l'existence

(1) Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine apparition du 1er volume de *l'Evolution du dogme catholique*, de notre collaborateur M. Félix Goblet d'Alviella, et de publier ici un extrait de cet important travail. M. W.

Digitized by Google

de la qualité de Juif et en vinrent par là à pratiquer le légalisme que Jésus avait dédaigné dans l'attente de la fin immédiate, et à respecter le formalisme contre lequel le maître s'était élevé. Etienne, comme Jésus, paya de sa vie les critiques qu'il osa formuler contre l'orgueil, la dureté et l'hypocrisie des classes dirigeantes.

A son début, le christianisme ne fut qu'une secte juive nouvelle, et il le serait resté s'il n'avait ajouté à la piété monothéiste pharisaïque de l'époque, une affirmation de quelques hommes simples et non cultivés, la croyance, scandaleuse pour la généralité des Juifs, que le messie promis à Israël s'était enfin manifesté, qu'il était mort et ressuscité, qu'il reviendrait dans un avenir très proche instaurer le royaume des cieux. C'est pour cela que la grande majorité des Juifs méprisèrent la secte nouvelle et la répudièrent. Cependant, la prédication des apôtres et des disciples immédiats avait, comme celle de Jésus lui-même, de profondes racines dans le judaïsme, dans les mœurs, la mentalité, la conscience morale et religieuse, dans l'organisation sociale et politique du peuple juif et dans l'Ancien Testament qui en était le code toujours en vigueur. En sortant de la Judée, le christianisme naissant, formé d'éléments essentiellement judaïques, se répandit dans le monde gréco-romain parmi des hommes ayant une éducation, une façon de vivre, de sentir et de penser, essentiellement différentes de celles des Juifs parmi lesquels il était né.

En se propageant dans le monde gréco-romain, cette morale religieuse conçue à l'usage des classes populaires de la Judée et s'adressant avant tout aux humbles, aux simples, aux petits, allait se heurter à une culture intellectuelle beaucoup plus développée que celle des galiléens, à une civilisation et à une organisation sociale tout autres que celles de la Judée, aux idées platoniciennes, à la philosophie stoïcienne, au polythéisme syncrétiste, en un mot à la culture hellénique du bassin méditerranéen. Pour vivre et subsister, le christianisme dut se transformer, s'adapter aux conditions de son existence nouvelle. En passant du milieu dogmatique juif et palestinien au milieu dogmatique hellénique, le christianisme s'est donc profondément modifié. Mais cette transformation au contact de l'hellénisme ne s'est pas effectuée tout de suite, dès qu'il eut mis pied en terre païenne. Il fallait tout d'abord, en effet, que le christianisme s'écartât résolument du nationalisme juif, qu'il devînt universaliste, de particulariste qu'il était. En ce faisant il ne perdit pas ses autres caractères judaïques. Il ne fut pas immédiatement hellénisé, parce que pendant tout le Ier siècle il ne se répandit que dans les colonies juives, parce qu'il n'attira réellement parmi les païens que ceux qui subissaient l'influence de la synagogue et ne s'adressait encore toujours qu'aux illettrés, aux humbles et aux simples. Ce ne fut que dans le premier quart du IIe siècle qu'il s'offrit en pâture aux intellectuels. Alors vint l'œuvre élaborée par les pagano-chrétiens cultivés, indépendants de la synagogue, qui les premiers modifièrent les conceptions essentiellement judaïques du christia-

Digitized by Google

nisme primitif en y projetant des principes métaphysiques abstraits inhérents à leur mentalité propre, à leur mode hellénique de raisonner.

Il était à craindre qu'en se répandant à travers le monde païen, la foi nouvelle ne perdît son unité, partant sa vitalité. Deux causes semblaient en effet devoir diviser le torrent débordant des limites trop étroites de la Judée en une quantité de bras divergents, perdant en profondeur ce qu'ils gagnaient en largeur, dénués de force et d'impétuosité, incapables de renverser les obstacles, les contournant et finissant par s'enliser dans les sables mouvants de la contradiction. Tout d'abord, il n'y avait pas qu'une source unique de propagande, il y en avait plusieurs, fort différentes et qui, semble-t-il, auraient dû créer des interprétations fort différentes aussi de la foi nouvelle, Il y avait les apôtres, les missionnaires, les prédicateurs itinérants, les prophètes, et parmi eux, il y avait les judéo-chrétiens, Paul et Barnabas, leurs collaborateurs et leurs disciples. Il y avait les premiers pagano-chrétiens, par exemple ces gens de Chypre et de la Cyrénaïque, dont les Actes nous ont conservé le souvenir et qui convertis au christianisme sous sa forme judéo-chrétienne s'empressèrent cependant d'évangéliser les païens d'Antioche. Il y avait encore sans doute, parmi les prédicateurs chrétiens, des Juifs de la diaspora tel Apollos, « Juif d'Alexandrie versé dans les Ecritures ». Enfin, certaines communautés très importantes, celles de Rome et d'Alexandrie, par exemple, ont une origine fort mal déterminée. D'un autre côté, en parcourant un espace aussi étendu, le christianisme devait rencontrer dans le monde gréco-romain des variations très appréciables du milieu et paraissant de nature à réagir très différemment sur les caractères constitutifs de la foi nouvelle. Bien que la culture hellénique ait déposé son vernis sur tous les peuples du bassin méditerranéen, y compris les Juifs (dans la diaspora et même dans une certaine mesure en Judée), il y avait des différences notables dans le tempérament, la manière de sentir, de penser et d'agir chez les Syriens d'Antioche, les Grecs d'Athènes et de Corinthe, les Asiastes d'Ephèse, les Juifs d'Alexandrie, le monde officiel, les bourgeois et les affranchis de Rome. Il semble donc que dès le premier contact avec les populations hétéroclites de l'empire romain, le christianisme propagé par des hommes d'une mentalité très différente, risquait de s'en aller par pièces et lambeaux en une multitude de sectes différentes. Il n'en fut rien cependant.

Les propagandistes chrétiens se divisaient en deux grandes catégories : il y avait d'abord ceux qui ne voyaient pas autre chose dans la foi chrétienne qu'une forme nouvelle de la foi juive et convenable pour les Juifs seuls. Il y avait ensuite ceux qui, Juifs ou païens d'origine, entreprirent de convertir les païens à l'évangile. Les premiers, les judéo-chrétiens, n'abandonnèrent jamais une seule de leurs prétentions. Il ne surent même pas respecter le compromis de Jérusalem si favorable cependant à leur manière de voir. Ils succombèrent pour trois motifs : à cause de leur

Digitized by Google

intransigeance, qui donna bientôt à leur doctrine un caractère vieillot et rétrograde, à cause de la supériorité numérique écrasante de leurs adversaires, et enfin à cause des événements historiques qui, en détruisant Jérusalem, le centre même et la raison d'être de leur activité, donnèrent un démenti flagrant à toutes leurs espérances et ruinèrent leur influence et leur autorité.

Quant à ceux qui entreprirent de propager la foi apostolique au sein du paganisme, ils furent obligés de réaliser certaines transformations. Ces modifications nécessaires et inéluctables, qui résultaient du besoin dogmatique d'un milieu dogmatique nouveau (1) et qui s'imposèrent à leur activité apostolique, furent les mêmes pour ceux qui venaient, comme Paul, du judaïsme, pour aller à l'encontre du paganisme et pour ceux qui partaient, comme les pagano-chrétiens, du paganisme, pour aller au-devant du christianisme. Partis de points de départ opposés, les uns et les autres se rencontrèrent au milieu du chemin et dès lors firent route commune par une troisième voie, celle à laquelle convergeaient les deux autres, et nous voyons que dès la fin du 1er siècle, une partie des notions bien définies, caractéristiques de la foi apostolique, se sont évanouies et ont été remplacées partout par d'autres notions non moins bien définies, mais différentes des premières. A vrai dire, à la fin du 1er siècle, le christianisme avait dû laisser tomber certaines conceptions essentiellement propres à la nation juive et qui devaient s'écrouler, comme toutes les espérances d'Israël, avec la ruine du Temple et de Jérusalem en 70. Ce fut le grand effort de Paul qui libéra le christianisme de la Loi. Mais par la force même des choses, partout le particularisme avait fait place à l'universalisme. Vers la fin du 1er siècle, il était définitivement acquis que le salut et la vie éternelle n'étaient pas réservés aux seuls Juifs, mais à tout homme invoquant le nom de Jésus-Christ. En même temps que la notion de particularisme, devait disparaître celle du messianisme national à laquelle se substituèrent la conception d'un dieu sauveur de l'humanité et la doctrine de la rédemption. L'idée sotériologique était infiniment plus intelligible pour les diverses populations syriennes, égyptiennes, grecques, etc., de l'empire romain, que l'idée messianique. Celle-ci, du moins sous la forme qu'elle revêtait dans le christianisme apostolique, n'avait de signification que pour les Juifs. L'idée essentiellement juive du messie libérateur et restaurateur du royaume d'Israël n'avait aucun sens pour les autres sujets de l'empire romain, pour les pagano-chrétiens, Au contraire, la plupart des religions orientales, les mythologies égyptiennes, grecques, connaissaient des dieux sauveurs dont l'activité avait, sous l'une ou l'autre forme, comblé l'humanité de bienfaits. Plusieurs d'entre eux, tels Osiris, Tammouz, Adonis, Attis, Dionysios, Héraclès, étaient morts pour renaître à la vie et leur histoire fournissait l'étoffe aux drames de maints mystères. Cela

(1) Voyez Guignebert, *Evolution des dogmes*, p. 154.

Digitized by Google

ne manquait pas de faciliter le croyance à la résurrection du Christ. L'idée de la « bonne nouvelle » d'un dieu sauveur de l'humanité était même beaucoup plus répandue dans l'empire qu'on ne le croit communément, On la retrouve exprimée d'une façon plus au moins consciente à travers toutes les manifestations du paganisme gréco-romain. Il arriva qu'Auguste lui-même fut qualifié de « dieu sauveur » par les provinciaux reconnaissants des bienfaits de ce prince inaugurant une ère de paix et de concorde (1).

Des historiens comme Suétone et Tacite accommodèrent l'idée messianique au goût romain en affirmant que cette grande espérance était réalisée par Vespasien, et Josèphe aussi, l'historien juif du 1er siècle, voulant sans doute flatter l'empereur, le dit expressément.

Avec la génération de ceux qui avaient pu connaître Jésus pour l'avoir vu et entendu, et particulièrement avec les apôtres, disparut aussi la notion de l'humanité de Jésus. A la fin du 1er siècle, le Christ est dieu. On le considère comme ayant préexisté à sa mission terrestre depuis l'origine des temps. Sa personne étant le centre et le principal objet du christianisme, ce fut sur elle que se porta tout naturellement l'effort de majoration et d'amplification de la foi nouvelle.

Sur le terrain moral, le salut devint individuel, indépendant des circonstances de temps et de lieu, de race et de nationalité ; le salut individuel mis à la portée de tous, remplace la notion du salut collectif réservé à l'ensemble de la nation juive.

Mais à côté de ces modifications, la foi évangélique conserva pendant toute la seconde moitié du 1er siècle, du christianisme (65-115) des conceptions spécifiquement juives : le monothéisme strict ; la notion de la création du ciel et de la terre en six jours ; les idées de parousie, de jugement dernier et de royaume des cieux ; le sentiment de la culpabilité à l'égard de Dieu que l'on imaginait distribuant des récompenses et des châtiments comme le maître distribue des salaires ou des coups de bâton à ses serviteurs ; l'autorité de l'Ancien Testament comme livre de la révélation et des preuves scripturaires et prophétiques de la divinité du Christ ; même en partie l'apocalyptique juive. Tout cela subsista intact dans les petites communautés de chrétiens, au beau milieu de l'hellénisme. Il n'est pas jusqu'à la notion essentiellement pharisaïque de la résurrection de la chair qui ne se maintînt en terre païenne, mais sous la forme d'un compromis. Cette notion paraissait monstrueuse à l'esprit foncièrement rationaliste, spiritualiste et dualiste du monde hellénique. Développée sous l'influence de la métaphysique grecque, la croyance à l'immortalité de l'âme séparée du corps, l'antagonisme perpétuel entre l'esprit et la matière s'opposait à ce que l'enveloppe charnelle

(1) Bouché-Leclercq, *L'intolérance religieuse et la politique*. Paris, 1911, p. 191.

Digitized by Google

surgisse du tombeau. Ce qui était fait de poussière redevenait poussière et l'âme purifiée des souillures matérielles pouvait seule renaître à la vie éternelle (1). Chez Paul, la doctrine du corps spirituel du chrétien ressuscité à la vie éternelle, sa théorie de l'homme céleste, est certainement une concession à cette manière de voir. Nous voyons par ses épîtres la place importante qu'occupait cette question dans l'esprit de ses disciples, et c'est par ce biais paulinien que la résurrection de la chair fut admise par les pagano-chrétiens (2).

Partout donc, le christianisme se présenta de la même façon. Le judéo-christianisme se composait d'un petit nombre d'éléments bien définis. Ces éléments judéo-chrétiens, toujours les mêmes, se rencontrèrent, dès le début et partout, avec les éléments essentiels de la culture hellénique. Mais avant le IIe siècle, le christianisme n'entra pas en lutte ouverte avec l'esprit et la civilisation helléniques. Il se heurta à eux, mais vécut côte à côte avec eux, sans se laisser entamer. La lutte ne fut pas tout d'abord entre la foi évangélique et l'hellénisme qui subsistèrent en face l'un de l'autre, chacun avec ses tendances et ses caractères propres. Pendant le Ier siècle, la lutte a été tout entière entre le particularisme judéo-chrétien et l'universalisme.

Le milieu social où le christianisme s'est d'abord répandu n'a pas peu contribué à en maintenir la très grande unité. En dehors de la Judée, les premières communautés de l'empire furent toutes fondées dans les villes où se trouvaient établies des colonies juives. C'est par les synagogues de la diaspora que le christianisme prit pied dans le monde gréco-romain. Ceci ne veut pas dire que les Juifs de la diaspora se convertirent en masse à la foi nouvelle. Au contraire, lorsque Paul et les prédicateurs chrétiens vinrent prêcher la foi nouvelle au sein même de la synagogue, une petite partie seulement des Juifs se convertirent. Les autres restèrent attachés sans réserve à la foi de leurs pères ou bien, comme les Juifs d'Alexandrie, versèrent dans le néoplatonisme, interprétèrent le judaïsme religieux par la métaphysique platonicienne, sans adopter le christianisme. Mais autour des synagogues gravitait toute une population de païens plus ou moins dégagés du polythéisme. Soit par intérêt, par suite de relations commerciales et pour leur utilité, soit par les amitiés ou les sympathies qu'ils entretenaient à l'égard des Juifs et par suite de l'inclination personnelle qu'ils ressentaient pour la morale et le monothéisme juifs où ils puisaient une satisfaction religieuse d'un ordre supérieur à celui qu'ils retiraient des vieilles légendes poly-

(1) Voyez, par ex., Actes XVII, p. 32 et ss., l'insuccès de Paul à Athènes lorsqu'il aborde la question de la résurrection des morts : « Quand ils (les Athéniens) entendirent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquèrent, les autres en disaient : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. »

(2) V. I Pierre III, 18 ép. à I Cor. XV, 47 et ss.

Digitized by Google

théistes discréditées, ces païens étaient devenus des prosélytes de la porte ou même s'étaient convertis au judaïsme légal, qu'ils interprétaient naturellement d'une manière très large. Ils furent pour les missionnaires des disciples tout préparés. Ils admirent sans peine les conceptions judaïques du christianisme débarrassées d'un légalisme tracassier. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle se fondèrent les premières communautés.

Cette situation se trouvait être la même dans tous les grands centres de l'orient romain. Partout l'influence des juiveries s'était fait sentir de la même façon et partout une partie des populations indigènes s'était assimilé d'une façon à peu près identique le monothéisme judaïque; il y avait là toute une catégorie de gens « craignant Dieu » et « riches en bonnes œuvres ». Nous constatons trois faits. C'est d'abord que, dans cette première période d'expansion, le christianisme ne s'est propagé que dans les villes, et ensuite, qu'il ne s'est pas introduit là où il n'y avait pas de colonie juive, ou du moins où la synagogue n'exerçait qu'une influence fort restreinte. A Athènes, la prédication de Paul subit un échec complet, tandis qu'à Rome, où les origines de la communauté sont obscures, mais où elle prit de bonne heure un développement considérable, il y avait beaucoup de Juifs habitant la capitale (1). En outre, la catégorie de gens à laquelle s'adressait la foi nouvelle était la même partout. Les campagnes étaient trop conservatrices et trop plongées dans une grossière superstition pour accueillir les idées nouvelles. Dans les villes, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, les classes aisées et lettrées, les esprits cultivés, tous ceux qui fréquentaient les écoles et les académies, qui en tiraient leur nourriture intellectuelle ou même leur subsistance matérielle, les riches marchands, les fonctionnaires, tous ceux qui occupaient une situation politique et administrative, en un mot, les classes dirigeantes, adonnées à la philosophie ou au scepticisme et plus ou moins obligées de pratiquer le culte officiel, offraient un terrain très peu favorable à la diffusion du christianisme.

Restaient les petits commerçants, les artisans, petits patrons et ouvriers, les esclaves aussi, en un mot, la petite bourgeoisie et les ouvriers des villes. C'est dans ce milieu que le christianisme recruta partout presque tous ses adeptes. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les Actes et les épîtres de Paul. Les conversions isolées qu'ils rapportent à raison de telle ou telle circonstance remarquable sont celles de corroyeurs, de tisserands, fabricants de tentes, d'un geôlier,

(1) Il est remarquable qu'au contraire, lorsque soixante-quinze ans plus tard le christianisme s'ouvrira à l'influence directe de l'hellénisme, c'est dans des villes essentiellement grecques comme Athènes, où hellénisées comme Ephèse, que se propagera surtout le mouvement de transformation. Le IVe évangile a été rédigé vraisemblablement à Ephèse. Un peu plus tard, parmi les apologistes (les pères grecs), Aristide, Athénagore étaient des philosophes athéniens convertis. Claude Apollinaire était d'Hiéropolis et Miltiade, qui écrivit une apologie à Marc-Aurèle, était aussi d'Athènes.

Digitized by Google

d'une devineresse, d'une marchande d'étoffes et ainsi de suite; celle du proconsul Sergius Paulus à Paphos constitue une exception et participe tellement au domaine du merveilleux, qu'elle est bien sujette à caution. Ces gens, pour la plupart prosélytes de la porte, ayant l'esprit plus délié, plus progressiste, que les paysans et les agriculteurs de la campagne, étaient tout disposés à accueillir les doctrines nouvelles. Mais c'étaient néanmoins des gens sans fortune et sans instruction, appartenant aux professions manuelles, n'ayant ni l'éducation intellectuelle des classes dirigeantes, ni les moyens de l'acquérir. C'étaient des simples, des humbles, presque tous des illettrés: aussi s'empressèrent-ils d'accueillir la foi nouvelle, sans la discuter. Le christianisme reposait avant tout sur le sentiment. Il s'adressa donc aux gens qui ne raisonnaient point et pour qui la foi était tout. Le fidèle croyait, il ne discutait pas, il ne cherchait à se rendre compte ni de la nature ni de l'origine des affirmations que le christianisme lui apportait et auxquelles il adhérait par un acte de foi. Il s'ensuit que le fond commun des traditions apostoliques était accepté partout avec le même enthousiasme et ne subissait d'autre modification qu'une majoration constante, uniforme et générale de l'objet de la foi due à l'élan irrésistible du sentiment religieux. L'unité du culte contribua également à maintenir l'unité de la foi. La liturgie primitive se réduisait encore à quelques éléments très simples puisés dans le rituel de la synagogue et maintenus partout parce qu'ils étaient liés aux actes fondamentaux de la vie chrétienne sans lesquels elle ne se concevait pas : le baptême et l'agape ou repas pris en commun. Les rites baptismaux et l'eucharistie accompagnant les agapes fraternelles furent partout indispensables. Le repos du dimanche prit une importance considérable et un caractère quasi obligatoire, de telle sorte que l'eucharistie fut particulièrement solennelle ce jour-là. L'attente de la parousie, restée très vivace jusqu'à la fin du Ier siècle, empêcha le grand développement de la liturgie. L'usage obligatoire du baptême, de l'eucharistie, de la prière et de la formule ternaire pour tous les chrétiens sous une forme identique, créa un lien très ferme entre les diverses communautés. De son côté, et comme la liturgie, l'organisation administrative très rudimentaire fut copiée de communauté à communauté, parce qu'elle répondait à des besoins identiques. Partout un collège d'anciens et de surveillants (1) (en grec, *presbuteroi* et *episcopoi*) avait en main les intérêts spirituels et un certain contrôle administratif, tandis que les diacres et les diaconnesses avaient le souci des intérêts matériels.

Les convictions nouvelles parvinrent à se maintenir à peu près intactes dans le milieu hellénique, parce qu'elles s'adressaient à une catégorie restreinte de gens préparés à les recevoir et peu aptes

(1) Le terme d'épiscope au pluriel se rencontre déjà dans l'épître aux Philippiens (I, 1) et dans les Actes (XX, 23), voir Didaché, chap. XV, Clément Romain, 4, ép. Cor. 44, etc.

Digitized by Google

à les discuter. Mais en outre, elles s'imposèrent dans leur intégrité parce qu'elles avaient la vigueur et l'élan impétueux de la jeunesse ; elles s'appuyaient sur l'enthousiasme, elles étaient douées d'une très grande force interne et d'une profonde sincérité marquées par le développement extraordinaire du prophétisme et de l'inspiration, et se trouvaient en possession d'une tradition déjà forte (1) et très homogène. Au début du IIe siècle de notre ère, dans la grande majorité des communautés, les traditions concernant la vie de Jésus sont celles qui constituent la substance commune des évangiles selon Matthieu et Luc. La christologie est celle de Paul, dont l'influence s'est fait profondément sentir presque partout. Le rituel, les prescriptions et l'organisation du culte sont ceux de la Didaché.

Déjà, on peut parler d'un « sens commun » des églises, c'est-à-dire d'un ensemble de convictions sur les divers éléments de la foi chrétienne partagé par la majorité des églises. Il y entrait des notions judaïques, judéo-chrétiennes, pauliniennes, point encore de notions à proprement parler helléniques. Cette situation n'était pas due à l'effort d'une autorité quelconque autre que celle d'une commune tradition. Il n'y avait d'ailleurs encore ni symbole doctrinal, ni canon des Ecritures, ni organisme central au-dessus des communautés isolées. Enfin il n'y avait pas encore de dogme, infaillible, immuable et imposé par l'Eglise. La discussion était libre sur toutes choses de la doctrine et du culte, « l'Esprit souffle où il veut ». Mais on ne songeait pas encore à discuter, on ignorait l'hérésie véritable. Il y avait bien de faux docteurs, des imposteurs, des magiciens, de faux apôtres, de faux prophètes (2), des charlatans, des exploiteurs cherchant à tirer profit du nouveau culte. Paul déjà fulmine contre eux (3). Mais ils étaient peu écoutés et vite démasqués. C'est l'état en quelque sorte idyllique du christianisme, produit de l'évolution naturelle. Mais il n'a duré qu'un court moment.

Deux communautés s'écartent de cet ensemble de convictions moyennes : Alexandrie et Rome. C'est à Alexandrie, où déjà les précurseurs juifs avaient tenté d'accomplir l'union de la pensée grecque et du judaïsme, que le christianisme va subir une rapide hellénisation. Tandis qu'à Rome, où l'influence de Paul fut quasi nulle, où la communauté, née sans doute parmi les prisonniers de guerre et les affranchis juifs, avait des origines purement judéo-chrétiennes, la doctrine chrétienne restera très longtemps imprégnée de judaïsme, réfractaire à l'introduction de la philosophie dans les postulats de la foi et gardera jusqu'au IIIe siècle un

(1) Voir I, Thimothée VI, 20.

(2) Voir Marc IX, 38; Luc IX, 49, et 50, des textes qui sont en rapport avec l'état de choses contemporain de la rédaction des évangiles synoptiques (70 à 100). Voyez aussi Josèphe Antiq. XX, 8, 5.

(3) Voir par exemple Gal. I, 8 et 9; V, 7 à 12; II Cor. XI, 12 et ss.; Didachè XII et XIII, etc. Le faux prophétisme est aussi stigmatisé dans l'Apocalypse de Jean.

Digitized by Google

caractère populaire. Ainsi, il y aura bientôt un christianisme oriental, savant, philosophique, où d'ailleurs les croyances et les doctrines les plus diverses se croisent et se disputent, et un christianisme occidental s'opposant au premier, où dominent le sentiment religieux populaire et la foi des simples, ayant la prétention de conserver fidèlement la vraie tradition, hostile à la théologie savante des penseurs alexandrins, et qui sera le christianisme de l'église de Rome. C'est de la lutte entre ces deux tendances que naîtra, au IVe siècle, sous la forme d'un compromis, le dogme chrétien.

Il ne faudrait pas se laisser tromper par l'activité turbulente de Paul, par l'étendue du territoire parcouru par les prédicateurs de l'évangile, et s'imaginer qu'au commencement du IIe siècle, le chiffre des adeptes du christianisme était très élevé. Les croyances nouvelles n'avaient pas encore entrepris la conquête directe du monde hellénique. Provisoirement elles vivaient côte à côte avec lui. Aussi celui-ci les méconnaissait-il ou tout au moins affectait-il de les ignorer. On en trouve très peu de traces dans la littérature non chrétienne de l'époque. Les rares écrivains qui s'en occupent, comme Suétone, Tacite, à la fin du Ier siècle, consacrent à peine quelques mots à l'adresse des chrétiens et encore, c'est pour les confondre avec les Juifs ou pour considérer la secte religieuse à laquelle ils appartiennent comme n'étant qu'une variété du judaïsme. Un seul passage de l'historien juif Josèphe (Antiq. XVIII, III, 3) parle du christianisme. Mais il est aujourd'hui établi que ce texte a subi des remaniements dus à la piété de quelque chrétien. Le passage se termine par ces mots : « Encore aujourd'hui subsiste cette espèce de gens qui tirent de lui (le Christ) leur nom de chrétiens ». Ce n'est pas là langage d'un écrivain forcé de constater une marche envahissante et triomphale du christianisme. Les chrétiens jouissaient de la situation privilégiée qui était faite aux Juifs dans l'empire romain. A la suite de décrets promulgués par Jules César et confirmés par Auguste, les Juifs étaient exempts du service militaire, ils avaient le droit de vivre partout selon la loi mosaïque, le droit d'association dans la plus large mesure, celui de pratiquer partout leur culte, et celui d'envoyer des subventions au Temple de Jérusalem. Ils étaient même dispensés du culte impérial. C'est ce qui explique que les chrétiens confondus avec les Juifs, ne furent pas inquiétés au Ier siècle.

Toutefois, la Judée, livrée aux dissensions intestines, aux factions et aux rivalités des partis, ainsi qu'à l'arbitraire de magistrats romains peu scrupuleux et peu consciencieux était en continuelle effervescence. Les troubles qui s'y manifestaient avaient une répercussion parmi les Juifs de la dispersion et l'autorité dut se servir à leur égard du droit d'expulsion que jamais aucun gouvernement n'a laissé tomber, quelle que soit la situation privilégiée qu'il ait accordé aux étrangers. C'est ainsi que sous Claude, il y eut une expulsion en masse des Juifs hors de la capitale. Il semble même que cette fois les troubles étaient occasionnés par des disputes entre Juifs et judéo-

Digitized by Google

chrétiens. Nous savons par une ligne de Suétone et par les Actes que cette mesure atteignit en même temps des chrétiens. C'est une preuve nouvelle qu'on ne les distinguait pas encore en quoi que ce soit des Juifs. On invoquerait à tort la soi-disant persécution chrétienne de 64, à la suite de l'incendie de Rome, pour prétendre que déjà, à cette époque, le pouvoir impérial se préoccupait des tendances de la secte nouvelle et cherchait à la détruire. Il paraît incontestable qu'il y eut un procès contre les chrétiens à Rome. Mais Tacite, qui le rapporte, ne saisit aucunement la différence véritable entre Juifs et chrétiens, et pour le surplus le procès n'était pas dirigé contre ces derniers à cause de leurs convictions religieuses ou de leur attitude anti-sociale, mais parce qu'on les accusait, à tort ou à raison, d'avoir mis le feu à la ville ou tout au moins d'avoir aidé à sa propagation. Les premières persécutions sérieuses dont les chrétiens eurent à souffrir furent dues à ce que l'autorité romaine assimilait le prosélytisme chrétien au prosélytisme juif. Elle vit avec raison un péril pour l'Etat dans le fait que beaucoup de gens adoptaient les mœurs juives et vivaient « more judaïco ». Il est certain que la propagande chrétienne avait surtout contribué à augmenter le danger, en ajoutant aux prosélytes porte une catégorie nouvelle de gens, ayant eux aussi « la haine du genre humain » (odium generis humani).

Si l'autorité tolérait le culte judaïque et si elle faisait aux Juifs une situation privilégiée dans l'empire, ce qu'elle ne pouvait cependant admettre, c'était que la propagande juive s'exerçât à l'égard des Romains, et pour elle, les citoyens romains chrétiens ou prosélytes juifs étaient des judaïsants, ennemis par conséquent des institutions de l'empire et animés d'un esprit hostile aux principes fondamentaux de la société romaine. Or, vers la fin du 1er siècle, nombre de païens se font chrétiens, d'autres encore se font juifs, et parmi eux il y a des citoyens romains. Nous approchons du moment où des païens cultivés entrent dans l'Eglise. Aussi sous Domitien (95), « la persécution fut dirigée officiellement contre la propagande judaïque s'infiltrant chez les citoyens romains et le christianisme s'y trouva nécessairement compris. Domitien posa, le premier, la règle qui par la suite domine toute la politique impériale à l'égard des religions, et qui *ne fut dommageable qu'aux religions sorties de la Judée* » (1).

Point n'était besoin, pour condamner, de délit de droit commun : ceux qui, en s'affiliant à des sectes réputées ennemies du genre humain, autrement dit de l'empire, se mettaient hors de la cité, se mettaient par là même hors la loi. Tertullien dira plus tard : « On ne naît pas chrétien, on le devient » (fiunt non nascun tur christiani). Il aurait bien dû s'apercevoir que là était la raison première et dernière de la politique qui le scandalise : tolérance pour le judaïsme incorporé à la race ; persécution pour la propagande juive ou chrétienne (2). Ces mesures devaient atteindre presque exclusive-

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Bouché-Leclercq, *L'intolérance religieuse et la politique*. Paris, 1911, p. 192.

Digitized by Google

ment les chrétiens, parce qu'après 70, le mouvement de prosélytisme juif s'était fortement ralenti. Ce n'est qu'à partir de Trajan (98 à 117) que la société romaine commence à entrevoir la différence qui sépare les chrétiens des Juifs. A ce moment, la séparation politique d'avec les Juifs est un fait accompli et la polémique entre chrétiens et Juifs est très violente. D'autre part, Jésus est devenu dieu et les Romains cultivés commencent à s'apercevoir de la différence essentielle entre le judaïsme et le christianisme lorsqu'ils disent, comme Pline le Jeune, que « les chrétiens ont coutume de se réunir à jour fixe avant l'aurore, et de chanter ensemble en répons alternants un hymne au Christ comme à un Dieu ». Il y a là une secte religieuse nouvelle, ils adorent un dieu nouveau, et il y a même une dénomination nouvelle, un « nomen » et Pline demande s'il faut punir le « nom », si le fait seul de s'intituler chrétien suffit pour motiver la répression (1). Pour le surplus, d'ailleurs, il se montre fort perplexe et ne s'explique « ni ce qu'on punit d'ordinaire en eux (les chrétiens) ni jusqu'où va la peine ou sur quoi porte la peine » et on sent très bien qu'il se trouve en présence d'une catégorie de gens dont il ne s'explique ni l'origine, ni la mentalité, et qu'en dehors de sa province de Bithynie (2) il n'en avait jamais approché. Quant aux gens du peuple, le vulgaire, ils ne faisaient aucune distinction et englobaient les chrétiens dans le même mépris dont ils accablaient les Juifs, qu'ils détestaient.

Il faut donc constater que pendant un demi-siècle (65 à 115) le prosélytisme chrétien, en quelque sorte replié sur lui-même, fit peu de progrès, et conserva suffisamment de caractères judaïques pour être considéré comme une variété du judaïsme par les étrangers à la secte.

La foi élaborait la divinisation du Sauveur, la doctrine de la divinité du Christ, qu'elle tendait à rapprocher toujours davantage de Dieu, jusqu'à la mettre au même niveau dans le plan de la préexistence éternelle. Lorsque le christianisme commença à sortir des juiveries et de leurs cercles d'influence pour lutter corps à corps avec le monde hellénique, lorsqu'il s'adressa aux intellectuels, aux penseurs et aux savants, ce fut sur le terrain de la christologie que se produisit la première rencontre et celle-ci fut grandement facilitée par l'existence d'une méthode commune à la fois aux Grecs, aux Juifs et aux chrétiens: la méthode allégorique et symbolique. Il y avait là un terrain d'entente qui permit l'interprétation du christianisme par l'hellénisme. Comme les Grecs avaient attribué aux poètes antiques une inspiration divine voilée par des symboles plus ou moins transparents et par des récits allégoriques, les premiers pères grecs interprétèrent à leur tour dans un sens identique et à la suite

(1) Comp. Marc. XIII, 13.
(2) Où il fut gouverneur de 111 à 112. Lettre de Pline le Jeune à Trajan.

Digitized by Google

du IVe évangile, les Prophètes et la tradition post-apostolique. Les écrivains chrétiens ont même fini par retrouver ainsi la théologie chrétienne dans l'Iliade et l'Odyssée! Mais l'esprit foncièrement rationaliste et raisonneur des Grecs, en s'emparant de toutes les notions élaborées par le sentiment évangélique et qui s'offraient à lui, allait les discuter, les déchirer, les détruire même, pour les reconstruire ensuite, et cela en remplaçant la *foi* par la *connaissance*, la *croyance* par la *science*, le *sentiment* par la *raison*. Cette fois, le christianisme quitte pour tout de bon le milieu dogmatique juif pour entrer dans le milieu dogmatique hellénique. En passant de l'un à l'autre il s'est profondément modifié. Alors commence une nouvelle période de luttes qui remplissent près de deux siècles. Elles conduisent au commencement du IIIe siècle, à la profonde scission au sein du christianisme qui met en opposition un christianisme complètement hellénisé et un christianisme populaire subsistant malgré tout dans la foi des simples. Cette première scission ne se termine qu'au IVe siècle par la romanisation du christianisme et par la fondation définitive du dogme catholique.

Ce fut là une nouvelle période d'expansion. Mais pendant le IIe siècle, ce développement paraît s'être surtout produit dans l'orient du bassin méditerranéen. Il y avait pour cela deux motifs. L'orient de l'empire romain, et en particulier Alexandrie, était le foyer où venaient se rejoindre les rayons convergents de tous les systèmes philosophiques et religieux de l'antiquité. Il s'y manifestait une active fermentation de la pensée et un mysticisme religieux ardent. C'était précisément là aussi que le christianisme s'était le plus librement répandu au Ier siècle, dès le début de son incursion sur le territoire romain, au sein de populations assez éloignées de la métropole pour ne pas être romanisées comme celles de l'Italie et parmi lesquelles les juiveries nombreuses avaient recruté beaucoup de prosélytes. L'occident était d'ailleurs beaucoup plus positif et dépourvu d'esprit spéculatif. Le christianisme y fit donc des progrès beaucoup moins rapides. Il s'y trouva d'ailleurs en présence d'un concurrent redoutable, le culte de Mithra, qui au IIe siècle faisait la conquête de l'occident tout comme le christianisme faisait celle de l'orient. Un coup d'œil jeté sur la carte des vestiges de monuments mithriastes (1) indique qu'ils sont excessivement rares en Macédoine, en Thrace, en Asie Mineure, en Egypte, alors qu'ils abondent dans le centre de l'empire.

De là, le développement rapide et considérable de la théologie et de la religion chrétiennes en Orient.

Le premier écrit chrétien où nous observons une transformation réelle de la foi évangélique par l'esprit hellénique c'est le IVe évangile. Cette œuvre montre pour la première fois comment

(1) Franz Cumont. *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*. Lamertin, Bruxelles.

Digitized by Google

des pagano-chrétiens cultivés ont modifié la foi évangélique et la tradition chrétienne en les interprétant. Cette fois, les éléments judaïques sont profondément modifiés. Le Christ est une émanation de Dieu. Il est assimilé à la raison universelle. La parousie et le jugement dernier se sont volatilisés. Le royaume des cieux est désormais réalisé. Il est préfiguré sur terre par la communauté des fidèles, le chrétien y pénètre définitivement par la mort et le jugement est immédiat et s'opère de lui-même par le seul fait que les hommes appartiennent ou bien à Dieu et marchent dans la lumière, ou bien au monde et s'enfoncent dans les ténèbres. Le salut n'est plus dans la foi des simples, elle résulte de la science du penseur.

Sans doute, le IVe évangile est l'œuvre d'une école d'avant-garde, Mais elle ne peut faire abstraction de la tradition évangélique, où elle a de profondes racines. Le IVe évangile conserve aux prophéties de l'Ancien Testament, interprétées en vue de sa thèse particulière au moyen de la méthode allégorique, toute leur autorité. Il en a besoin pour se fortifier. Son effort hardi donne au christianisme une orientation nouvelle, mais il constitue lui-même un passage de la foi évangélique à l'hellénisme, un pont jeté sur l'intervalle qui les séparait l'un et l'autre. Il correspond très exactement au point de vue qui dut être, à un moment donné, celui de tous les pagano-chrétiens cultivés, mais qui ailleurs ne laissa pas de traces, parce qu'il fut très rapidement dépassé. Et c'est en Asie Mineure qu'il se réalisa parce que c'était là que le christianisme se trouvait depuis le plus longtemps transplanté. C'était donc là aussi que l'hellénisme devait le plus rapidement réagir sur lui. N'oublions pas que c'est à Ephèse, lieu d'origine présumé du IVe évangile, que vint prêcher « Apollos », lequel enseignait soigneusement ce qui concernait Jésus (c'est-à-dire l'espérance messianique), bien qu'il ne connût que le baptême de Jean » (1). D'autres Alexandrins ont pu introduire à Ephèse, dès le 1er siècle, la doctrine philonienne du logos.

Le IVe évangile inaugure donc une période d'hellénisation à outrance du christianisme. Alors naquirent des sectes innombrables, issues des discussions passionnées des théologiens et des métaphysiciens. Entre le judéo-christianisme suranné des ébionites et des nazaréens et la gnose d'un Valentin ou le docétisme d'un Marcion, il y avait place pour toutes les croyances et toutes les opinions. Période agitée, troublée par les disputes des docteurs, où les fidèles ne trouvaient pas le repos de la conscience puisé dans une règle fixe, une norme stable de la foi. Au IIIe siècle, le christianisme, en tant que religion, était menacé de disparaître sous un double péril : d'une part, la tendance rationaliste risquait de le convertir en une simple métaphysique, une idéologie, et d'autre part, l'unité primitive de la foi se désagrégeait dans les contradictions d'une multitude d'écoles. Mais l'église de Rome conjura le danger. Elle centralisa

(1) Actes XVIII, 24 et ss.

Digitized by Google

entre ses mains l'autorité ecclésiastique en occident et elle imposa à la majorité des communautés une doctrine uniforme où les exigences de la foi et du sentiment religieux populaire furent respectées et dont les formules cherchaient à satisfaire à la fois le sentiment et la raison.

Nous pouvons donc formuler quelques règles pour la première période des origines du christianisme (25 à 125 environ) que nous venons d'étudier.

La première, c'est que le christianisme, issu du judaïsme, fut, à sa naissance, une branche de la religion juive et qu'il rejeta le particularisme dès qu'il franchit les limites de la Palestine, c'est-à-dire tout au début de son existence. La seconde, c'est qu'en se répandant au dehors, dans la partie orientale de l'empire romain, il conserva à peu près intacts, pendant deux tiers de siècle, des caractères essentiellement judaïques, en ne modifiant que ceux qui nuisaient à sa nouvelle attitude de religion universelle. Après un moment de luttes (50 à 70), il y eut une forte accalmie. C'est l'époque de la foi évangélique (1). On doit enfin constater que cette foi présente une très grande unité. Elle est partout sensiblement la même et comporte un ensemble de notions identiques dans la plupart des communautés chrétiennes. Ces règles s'expliquent très facilement par l'étude des éléments fondamentaux du christianisme et par celle du milieu spécial où il s'est tout d'abord propagé.

Nous pouvons aussi dès maintenant déjà édicter deux grandes lois de l'évolution du dogme catholique, que nous aurons d'ailleurs l'occasion de vérifier par la suite.

I. Loi externe. — Le dogme catholique, sorti tout entier des ruines du judaïsme, du monde hellénique et de l'empire romain, s'est développé en se nourrissant du cadavre en décomposition de la civilisation antique. Mais *ce développement s'est manifesté géographiquement en allant de l'Orient à l'Occident.* Il a suivi la marche générale de la civilisation dont la direction est conforme à celle du cours quotidien du soleil.

II. Loi interne. — *Le dogme catholique apparait dans son ensemble comme un compromis entre la foi des simples et la science des intellectuels*, entre la tradition concrète et la spéculation abstraite, entre le messianisme national juif et la morale rationaliste et stoïcienne, entre la religion et la théologie, *entre le sentiment et la raison.*

Le dogme chrétien est un amalgame, ou plutôt une juxtaposition de ces deux éléments contradictoires et incompatibles. Ce sera là la grande force de la morale religieuse catholique : comportant des éléments contradictoires, elle s'adresse à des individus différents par

(1) Ce terme est conventionnel sans doute, mais il sert à caractériser d'un mot une étape de la foi chrétienne.

Digitized by Google

le tempérament, l'éducation et la mentalité. Nous allons voir à travers toute la vie de l'Eglise, l'antagonisme de ces deux éléments opposés : le sentiment et la raison. De leur développement parallèle et de l'action réciproque de l'un sur l'autre dépendra l'évolution du dogme et aussi de l'Eglise fondée pour protéger, défendre et propager le dogme: et l'histoire de cette évolution c'est l'histoire des perpétuelles batailles que l'Eglise a livrées pour empêcher l'une ou l'autre de ces tendances, soit la tendance évangélique, soit la tendance rationaliste de prendre le dessus et de détruire le compromis. Hérétique, celui qui abandonnant la lettre et rejetant la matérialité des faits et des traditions évangéliques, voudra orienter le dogme vers un culte purement rationaliste; hérétique, celui qui, cédant à un besoin mystique, rejettera la métaphysique du dogme pour faire dominer une morale de sentiment. Tantôt l'élément rationaliste l'emportera et une réaction mystique se produira immédiatement, le dogme ne suffisant plus aux humbles et aux simples; tantôt le développement du mysticisme donnera cours à une réaction métaphysique par l'exagération même du sentimentalisme.

Pour maintenir son unité, pour empêcher la dissolution de l'association factice de ces deux éléments si opposés, l'Eglise a dû s'adapter, se transformer, modifier son organisation et ses principes, sa doctrine morale, et depuis le moment où elle a cessé d'évoluer, où elle est restée immobile, elle est moribonde et ses jours sont comptés (1).

FÉLIX GOBLET D'ALVIELLA.

(1) Extrait de l'*Evolution du dogme catholique,* tome I. Paris, E. Nourry, 1912.

Digitized by Google

POÈMES

Les chars [1]

Au galop des chevaux empanachés de plumes,
Le tonnerre des chars, broyant en son accord
L'ordre de la tempête et l'appel de la mort,
Roule, tourne, bondit en un brouillard d'écumes.

Les conques de métal, ainsi que des enclumes,
Sur leurs essieux de bronze où pèse leur effort,
Concentrent la clameur grondante d'un essor
Qu'emporte l'aile ouverte et sombre des costumes.

Les conducteurs, penchés sur le timon, l'œil sûr
Et la main inquiète, ébauchent dans l'azur
Ivre, tumultueux, des gestes de victoire;

Tandis que sur la borne où vole leur désir,
Immobile et sacrée, en une aube de gloire,
L'image du Destin attend pour les choisir.

[1] Extrait de *Babylone*, à paraître.

Digitized by Google

Ramân

O génie invisible! ô Puissance inconnue!
O Souffle équitable des Dieux!
Ferveur, Gloire, Triomphe éclaboussant la nue
De son prodige merveilleux!

Ramân, fils de Marduk, est Maître de l'Espace,
Vainqueur du Monde, Roi du Ciel!
Il guide la lumière; il l'étreint; il la chasse
Au gré de son rêve éternel.

Capricieux et souple ainsi que le nuage
Qui fuit à la crête des monts,
Il galope, enivré de liberté sauvage,
Au creux des océans profonds.

Il hurle, soulevant la horde des écumes,
Des vagues glauques, des écueils,
Entre-choquant leur forme en tourbillons de plumes
Pleins de barques et de cercueils.

Il arrache les mâts, les cordages, les voiles,
Jette les hommes à la mer,
Et gifle d'un trophée en lambeaux les étoiles
Qu'il insulte d'un rire amer.

Digitized by Google

Il éventre les rocs aux angles des montagnes;
Il déracine les palmiers;
Il s'égare; il attise à travers les campagnes
Ses fougueux instincts meurtriers.

Il se heurte aux échos; mille clameurs de haine
Répondent à son cri strident;
Livide de terreur, la destinée humaine
Souffre et palpite entre ses dents.

O Génie invisible! ô Puissance inconnue!
O Souffle équitable des Dieux!
Nous t'offrons tout l'amour de notre âme ingénue,
O Ramân, Roi du Monde! ô Ramân, Roi des Cieux!

François Léonard.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Le travail de Pénélope.

La Chambre française, ayant chanté tout l'hiver, s'est trouvée fort dépourvue avec les premiers souffles printaniers. Elle n'avait, il est vrai, guère épuisé son programme législatif ; mais elle ne trouvait plus le moindre prétexte à interpellation digne de passionner le public et la presse ; plus de traité sur lequel elle pourrait éterniser un débat ; même les incidents personnels y devenaient rares et insipides. Elle a donc, comme une bonne ménagère, dont la vaisselle est rangée dans le bahut et les meubles astiqués, repris son travail de tapisserie, c'est-à-dire l'examen des projets proportionnalistes. Et de peur d'avancer trop dans cette tâche méritoire et lénifiante, elle s'est arrangée pour détacher le lendemain les fils assemblés la veille : faire et défaire, c'est toujours travailler.

M. Poincaré a donc été sagement inspiré en se refusant à se solidariser, lui et ses collègues, avec des efforts contradictoires, en vue d'une réalisation aussi chimérique. Il a fort bien démêlé ce que la tactique des adversaires de la République pouvait tirer du désaccord profond entre les membres de la majorité sur la formule du nouveau régime électoral. En liant son sort à celui d'une réforme excellente, mais qui doit venir à son heure, il agirait comme M. Vandervelde qui, bras dessus dessous avec M. Van Overbergh, s'en irait, dans la Chambre belge de demain, mettre le nouveau ministère en minorité sur le suffrage des femmes. Il est des intransigeances de principe qui sont des trahisons de fait. R.

* * *

Exposition des Boursiers de voyage et Prix du Salon.

Cette grande exposition quinquennale, qui est ouverte au Grand Palais, est tout à fait réussie, n'en déplaise aux croque-morts cubistes et futuristes. Il y a ici des artistes encore bien vivants qui ont, Dieu merci, vu la Nature autre part que dans

Digitized by Google

l'odieux crible littératurisant d'un Marinetti débrouillard et farceur.

Charles Cottet est un puissant artiste. Son tableau *Douleur au pays de la mer* est d'une beauté poignante. Sa conception servie par un art savant, complet, et surtout par une palette somptueuse sans préciosités inutiles, s'exprime dans toute sa sombre grandeur. Au premier plan, un mort dans l'attitude reposée du sommeil heureux. Agenouillés près de sa tête, des marins, mornes et calmes sauveteurs, prient. La face au ciel, violemment renversée, exsangue, horriblement souffrante, une femme sanglote : fiancée, épouse, mère? ...Qu'importe. Cette femme est la douleur elle-même, la douleur ardente, tordue, atroce, sublime! Autour d'elle, quelques femmes, pleureuses antiques venues d'un Golgotha; et, derrière, ainsi qu'une évocation du calvaire, une vision rouge de voiles et de mâts. Cette œuvre n'est pas épisodique. Son âme est de tous les lieux, de tous les âges, elle est humaine, splendidement!

Gourdault est un beau tachiste, son *Gitane* qui sourit de toutes ses dents, ainsi qu'un chien prêt à mordre, est d'une coloration remarquable. Beaucoup d'œuvres vues aux Grands Salons sont revenues ici : on les retrouve avec ennui comme certaine *Parade*, œuvre vulgaire de Jonas, ou avec joie telle cette *Dame* en vert et violet, pleine d'un éclat extraordinaire, de Guillonet.

Il faut citer les envois d'Adler. Ses dessins adroits et vivants, les œuvres fluides de Chabas, les pages âpres et emportées de Le Mordant, Caze aussi, Chigot, M^lles^ Dufau et Desportes, et surtout, surtout Delasalle, le doux Delasalle, dont la couleur est un ravissement.

Les *Boursiers* forment un solide bataillon carré... Sachez-le, Messieurs du Cube!

F. Allard-L'Olivier.

* * *

Une affaire classée.

Les journaux ont publié la note suivante :

« M. Homolle, membre de l'Institut, est nommé directeur de l'Ecole française d'Athènes, en remplacement de M. Holleaux, dont la démission est acceptée. »

M. Homolle avait dû, naguère, abandonner la direction des Musées nationaux, après le vol de la Joconde. Car, vous en sou-

Digitized by Google

venez-vous ? notre Louvre possédait, autrefois, un tableau, chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, le portrait de Monna Lisa del Giocundo. La peinture fut dérobée, un beau matin de l'an dernier. Vous rappeliez-vous ce fait-divers ? Les journaux, à l'époque, menèrent quelque bruit, mais l'affaire est bien vieille déjà, et notre mémoire est tellement surchargée ! Vous vous souvenez peut-être, cependant, que le vol ne resta pas impuni : M. Homolle fut disgracié, et plusieurs gardiens du musée furent punis de peines diverses. Le malfaiteur, sans doute, court encore, mais enfin il ne faut pas être trop exigeant : tant de scandales ne sont suivis d'aucune sanction !

La nomination de M. Homolle à l'école d'Athènes me semble marquer la clôture définitive de cette très ancienne affaire. Nous n'en parlerons plus ; nous nous imaginerons, aisément, que le Louvre ne posséda jamais la Joconde, ou bien encore, si vous voulez, qu'elle fut vendue à quelque riche américain et que la somme versée s'en trouva dilapidée par un fonctionnaire un peu léger pour l'entretien de ses automobiles, de ses maîtresses et de ses villas. On rapportera les punitions infligées aux pauvres gardiens, et, pour les dédommager, on leur accordera les palmes académiques, s'ils ne les portent déjà sur leur bel uniforme.

Ne protestons pas : c'est la vie. Il faut savoir faire la part du feu et ne pas attacher trop d'importance aux choses. Après le 31 décembre de chaque année, il est sage de passer l'éponge et de donner un coup de balai. Les vols, les crimes, les malversations de l'année courante suffiront bien à nous occuper. On liquide le passé ; on inscrit aux profits et pertes les vieilles gabegies et les catastrophes d'antan. Le vol de la Joconde appartient désormais à un exercice périmé. N'en parlez plus, de grâce ; n'y pensez plus. A chaque année suffit sa peine. Quand, un jour ou l'autre, nous apprendrons que la Victoire de Samothrace a disparu, nous ne manquerons pas de nous émouvoir, car nous aimons l'art et veillons jalousement sur notre patrimoine national ; nous serons tristes pendant quelques semaines ou quelques mois, et puis nous joindrons l'affaire, en botte, à tous les menus incidents de l'année, et le dossier s'en ira dormir son dernier sommeil dans un carton d'un bureau paisible et recueilli comme un cimetière de campagne. Ainsi va le monde.

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

Exposition de la miniature.

L'exposition des miniatures vient de s'ouvrir. On a dit qu'elle avait l'importance des grandes expositions des primitifs à Bruges, ou du XVII^e^ siècle à Bruxelles. Je crois que ces comparaisons sont inexactes. Le salon des miniatures n'a pas cette ampleur; il ne groupe pas l'œuvre des maîtres, il ne nous en montre que quelques spécimens isolés. Et pourtant, ces portraits peints sur l'ivoire ou le bois, sur des médaillons ou sur des boites, sur les bibelots les plus divers, possèdent un étrange pouvoir de suggestion.

La miniature ornait, à l'origine, les manuscrits précieux. Nous désignons le plus communément ce genre de peinture sous le nom d'enluminure. Plus tard, la miniature fut le portrait, l'émail rare sur lequel on reproduisit les traits d'une personne afin qu'elle participât de la valeur des objets embellis par elle et se perpétuât ainsi. Portraits intimes, qu'on gardait avec soin dans des coffrets d'ébène, qu'on entourait de l'affection portée à l'être aimé; portraits de rois et de reines, que des rois et des reines conservèrent avec eux jusqu'au terme de leur vie. C'est un peu de la vie intime de l'histoire. En parcourant les salles où sont exposées ces miniatures, témoins peut-être d'heureuses ou de tragiques amours, l'imagination rêve des délicieux autrefois où toutes ces physionomies étaient animées. On dirait qu'un parfum vieillot s'en dégage, comme de la poussière des siècles disparus. On dirait qu'une chambre close pendant des ans et des ans s'est subitement entr'ouverte, et que les âmes fluides des temps très anciens volent autour de nous.

Ces miniatures sont des objets trop frêles pour qu'on les présente isolées. Il fallait qu'elles apparussent dans une ambiance de rêve. On les meubla donc; on les entoura de tableaux rares. Un portrait de François Pourbus, ou une tapisserie du XV^e^ siècle,

Digitized by Google

représentant les travaux d'Hercule, entretenait doucement la pensée, la préparait à goûter le charme de ces minuscules effigies. Il aurait fallu, me semble-t-il, les meubler plus encore, les entourer d'une atmosphère plus intime, pour que la vie remontât tout entière vers ces pâles images. N'était-ce pas pour les rendre plus palpitantes et plus émouvantes que Hans Holbein les peignit sur des fonds bleuâtres, propres à faire vibrer la nacreté des chairs? Mais, telle qu'elle se présente, l'exposition de la miniature possède une ambiance suffisante, et, dans certaines de ces salles, on voudrait passer des heures solitaires, en communion intime de pensée avec les chers visages d'autrefois.

Parcourons-les rapidement ces salles. Nous retrouvons dans les premières, celles dites de la Renaissance, des œuvres qui figurèrent à des expositions précédentes, le retable du XV^e^ siècle, appartenant à la ville de Bruxelles, les *Chevaux à l'abreuvoir* de Memling, la *Lucrèce* et le *Gentilhomme aux belles mains*, appartenant à M. Charles-Léon Cardon, primitivement attribuées par leur propriétaire à Mabuse et données maintenant à Hans Holbein. La salle du Maître des Demi-Figures contient de purs joyaux, tel le tableau charmant représentant une réunion de famille au château de Dumbeek, et un portrait de femme lisant auprès de la fenêtre. Ces deux dernières salles ont une intimité particulière. C'est ici qu'il faudrait poursuivre longtemps son rêve. Le Boudoir de Gabrielle d'Estrée, provenant du château Chenailles, avec ses peintures de l'école du Primatice, nous transporte en imagination dans quelque *palazzo* italien. La salle Louis XIV a la majesté du grand siècle. Au mur, des tapisseries bruxelloises représentent l'histoire de Télémaque, et, çà et là, nous remarquons une tête de vieillard, de Rembrandt, un délicieux portrait de Franz Hals. Voici l'ambiance. Parlons maintenant des œuvres de la miniature qui l'encadrent. Ce sont d'abord de petits portraits de Corneille de Lyon et le *Gentilhomme aux belles mains*, meublant les miniatures de Hans Holbein qui s'y apparient. De beaux visages graves sur fond bleu, d'une touche délicate, d'une rare puissance. Cranach et Holbein sont représentés dans les collections de la reine de Hollande et du roi de Wurtemberg.

Les tableaux du délicieux maître des demi-figures mettent en valeur une collection de miniatures, datant de l'époque de Louis XIII, appartenant à la baronne de Rothschild et au

Digitized by Google

Rijksmuseum d'Amsterdam. Il en est de ravissantes sur fond bleu intense; la plupart sont de l'Anglais Oliver, d'autres sont attribuées à des peintres allemands.

La salle resplendissante de Louis XIV contient des miniatures d'Antonio Moro, de Velasquez et de Van Dyck. La lumière et une ambiance splendide de tapisseries et de meubles, conviennent à ces maitres opulents.

Nous passons dans la section britannique qui comprend deux salles artistement décorées; la première est une salle en chêne Tudor, du style élisabéthien, la seconde rappelle la période de William et Marie. Ne nous étonnons pas de la richesse et de l'abondance des objets exposés dans ce compartiment. La miniature fut toujours en faveur dans le Royaume-Uni. Une école de miniaturistes y est née et s'y est développée depuis les origines de l'art dans ce pays, et les plus grands noms la décorent. Dès le VII^e^ siècle, des moines irlandais enluminent les manuscrits. Un foyer d'art rayonne de ces couvents lointains. Pendant des siècles de ténèbres intellectuelles, cette petite lumière brille, entretenant le feu sacré qui reprendra plus tard son ardeur. Tel psautier, telle bible du X^e^ et du XI^e^ siècle sont ornés de miniatures où se remarquent les nobles physionomies des seigneurs et des dames de ce temps. Puis vient la décadence suivie bientôt d'un renouveau triomphal. C'est qu'au XVI^e^ siècle, un peintre allemand d'Augsbourg a été appelé en Angleterre par Henri VIII. Hans Holbein s'établit à la cour; il peint des tableaux, il peint aussi des miniatures, et celles-ci sont exquises. A cette époque d'élégance et de galanterie, la noblesse demande aux artistes non seulement des tableaux, mais des modèles de bijoux et d'armes. Elle leur demande surtout des portraits, non pas ceux que le peintre fixe sur la toile, mais les effigies délicates exécutées sur le bois ou l'ivoire. Ce sont les présents précieux que le gentilhomme fait à la dame de ses pensées, ce sont les souvenirs éternels des fugitives amours.

Holbein régénère l'art des miniaturistes anglais. Leur école nouvelle se forme d'après ses enseignements. C'est lui qui est le véritable créateur du portrait anglais. Un de ces principaux imitateurs est ce Nicholas Hilliard, dont on peut voir à l'exposition quelques œuvres intéressantes. Examinez, par exemple, le petit médaillon reproduisant les traits de la reine Elisabeth (183 et 184), l'enfant aux cheveux longs (179), la curieuse scène

Digitized by Google

du jeudi-saint (181). Images gracieuses de femmes où se reflètent, un peu atténuées pourtant, les qualités du maître allemand. Voici d'autres noms plus illustres encore, ceux d'Isaac Oliver et de son fils Peter. A l'influence d'Holbein, celle de Van Dyck s'ajoute. L'art de Peter Oliver est délicieux. Voyez la comtesse de Suffolk (259), l'homme inconnu (261), la dame aux longs cheveux (262). Voici les miniatures de Samuel Cooper. Jamais on ne peignit rien de plus gracieux que certains de ses portraits, tel celui de Margaret Lemon en cavalier. C'est le maître du genre. Quelle grâce émue dans l'effigie de Mrs Middleton, et quelle finesse de traits dans l'image de Henry Frederick, comte d'Arundel! Voici les œuvres de Cooper, de John Hoskins, dont on peut admirer le portrait de la comtesse de Pembroke et le portrait d'homme prêté par le vicomte Cobham. La fin du XVII^e^ siècle précise une courte décadence qu'éclaire encore le talent de Thomas Flatman — portraits de Samuel Woodfore (150) et d'un gentilhomme (151). — Une renaissance survient au XVIII^e^ siècle, avec John Smart; voyez sa délicieuse dame inconnue (322), son Shéridan (327), son Warren Hastings (328); puis avec Richard Cosway, dont la fraîcheur de sentiment se remarque dans le George IV (69), dans les fils de John Barker (77) et l'Horace Walpole (87). William Hogarth, le grand caricaturiste, ne peignit qu'une seule miniature. Elle est ici. Elle représente la sœur de l'artiste, une dame aux traits durs, vêtue d'un corsage jaune, embelli d'une collerette blanche. Il y a encore des détails charmants chez Andrews et Nathaniel Plimer, chez Andrew Robertson (portrait de la marquise Wellesby). Nous sommes arrivés à la période moderne.

Le XVIII^e^ siècle français vient tout entier dans les miniatures de Greuze et de Fragonard, de la salle du XVIII^e^ siècle et de l'Empire. Ce ne sont plus ici de simples portraits, mais de véritables petits tableaux de genre. Une jeune fille tient dans sa main un oiseau apprivoisé, une dame aux traits nobles est gracieusement étendue sur un divan; une vierge offre au dieu Pan les prémices du printemps; un gentilhomme prélude sur une flûte quelques airs galants, tandis qu'un amour murmure à la dame qui l'écoute quelques tendres propos.

L'école des miniaturistes viennois est représentée par des œuvres intéressantes, aux jolis tons de pastels. Examinez ce charmant tableau de genre qui montre une jeune femme et sa

Digitized by Google

sœur inclinées sur l'enfant endormi. Puis ce sont les œuvres du maître français Isabey, d'une exquise finesse.

Le visiteur quitte les salles du premier étage où, pendant quelques heures, il a vécu dans l'intimité des gentilshommes et des grandes dames de jadis. Il semble qu'il laisse derrière lui le passé tout à la fois mélancolique et souriant. Il traverse rapidement les salles du rez-de-chaussée; il jette un coup d'œil distrait sur les miniatures représentant les membres de la famille royale de Belgique. On lui a dit qu'il y avait une section moderne, des maitres étrangers, des œuvres des Belges Moreels et Buelens, des Anglais Edmunds et Baily, des Français Chardon et Renders. Il les regarde à peine; quel que soit le talent de ces artistes, il sait qu'ils se sont attachés à un genre démodé. La miniature a perdu sa raison d'exister. Le portrait intime, c'est aujourd'hui la photographie, qui n'est pas encore de l'art. Depuis longtemps ceci a tué cela.

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Saluons d'abord une nouvelle revue, LES CAHIERS ALSACIENS, dont le programme tient en deux mots : défendre et propager la culture dans une grande province annexée. Cette culture « est faite des apports successifs ou simultanés du génie allemand et du génie français ». Elle n'est pas double pourtant : elle est devenue homogène par une élaboration qui s'est régulièrement opérée dans la conscience alsacienne. On pourrait en dire autant en Flandre. Souhaitons longue vie et pleine réussite aux CAHIERS ALSACIENS. Dans les deux premiers numéros, on lit une longue étude de M. Wilmotte, *Pourquoi il faut parler français* ; des articles politiques et économiques et une double chronique des lettres françaises et allemandes. — LES MARCHES DE L'EST, dont on connaît le programme plus vaste, mais identique, vont paraître deux fois par mois. Le dernier numéro, toujours remarquablement édité, contient, de M. Antoine Funck, *Le journalisme au Luxembourg*, curieux travail rétrospectif, où il y a beaucoup à apprendre sur la pénétration française au XVIII^e^ siècle et sur les sévérités de la censure, maintenant abolie là-bas. — LE MERCURE DE FRANCE, du 10 février, publie des notes de M. Eug. Morel sur *La production mondiale* du livre et sur la proportion de livres français publiés. Très élogieux pour l'Institut International de Bibliographie, l'auteur se sert des données de M. Otlet et de ses collaborateurs pour étayer des conclusions évidemment provisoires. On y voit avec stupeur que le Japon y tiendrait la tête pour la production livresque, soit 36,046 publications en 1908 — le voilà bien le péril jaune ! — et avec moins d'étonnement que, riche en œuvres scientifiques, l'Allemagne offre un pourcentage insignifiant pour le roman, ou du moins ne le fait pas entrer en ligne de compte ; on y note aussi que le livre disparaît peu à peu devant les périodiques (500,000 numéros de ceux-ci pour 5,000 volumes) ; mais il y a là-bas des chiffres sujets à revision. — Dans la REVUE HEBDOMADAIRE de belles pages de chronique théâtrale, de M. Henry Bordeaux (n° du 2 mars) et une curieuse étude de bibliophilie de M. Barthou sur certains exemplaires rares de Lamartine et d'autres écrivains.

LA REVUE DU TEMPS PRÉSENT s'est offert (2 mars) la collaboration de M. E. Faguet, qui y disserte agréablement sur *La morale de l'ironie*, à l'occasion d'une thèse de M. Paulhan, « joli jeu, né du plaisir d'établir ce

Digitized by Google

petit paradoxe de société : « Il n'y a rien de plus moral que l'ironie ; elle est peut-être le fondement de la morale ». M. Faguet a donc trouvé plus paradoxal, sinon plus amusant, que lui. Avec de grands éloges, adressés à M. Mithouard et à ses livres, M. Clouard, dans un article du même numéro, constate pourtant que la réaction nationaliste est « un état anormal » et que « l'idée de traditionnalisme n'est pas idée de gens bien portants », et il insiste plaisamment sur les acoquinements imprévus, auxquels conduit l'esprit de système, Racine associé dans la même admiration avec M. Verhaeren, M. Gide faisant campagne avec M. Mithouard ; il aurait pu ajouter M. Georges Sorel avec M. Maurras. Justement dans l'*Indépendance* (1er mars), M. Sorel analyse l'œuvre « d'un écrivain prolétaire ». Il s'agit de *Parmi les hommes*, que nous a laissé Lucien Jean, enlevé prématurément aux lettres. Ami de Charles-Louis Philippe et son frère en sensibilité, le défunt s'enrôla d'abord « sous les ordres de faux-penseurs » — et c'est à M. Gide que M. Sorel entend faire allusion, — puis il inclina au syndicalisme, ce qui le réconcilie avec son critique. — Dans l'Occident (janvier) des vers de Mithouard, *Pour Être*. — Dans la Nouvelle Revue française (1er mars) la suite du drame de Claudel, *L'annonce faite à Marie* et le début de *La fête arabe* des frères Tharaud, avec les intéressantes chroniques et notes ordinaires. — La Revue des Français est toujours à lire. Le numéro du 25 février est particulièrement varié. On y trouvera un délicieux conte de notre collaborateur, M. Gérard-Gailly, un article de M. Alfred de Tarde, *A quoi sert la critique*, où il y a une bien excellente page sur Taine, et la suite de l'*Enquête* de M. Mazel sur *Nos Enfants* (Pierre Mille y dit de bien jolies choses). — La Revue Germanique (janvier-février) contient des notes sur *Lafcadio Hearn et Flaubert*. On sait que le premier se fit le traducteur du second. On voit à quel point, plus que tous ses compatriotes, L. Hearn « s'était franchement et généralement mis à l'école des maitres français » et « s'était donné une mentalité française ».

En Belgique signalons, dans La Belgique artistique et littéraire, une étude de M. Gauchez, *La poésie féminine*, où reparaissent des vues déjà exprimées ici et d'autres ; dans La Belgique française, le texte d'une conférence de P.-H. Devos sur le *Théâtre belge* de demain ; enfin dans Le Thyrse une fanfare virulente et non imméritée, *Le scandale de la Bibliothèque royale* et d'amusantes polémiques où le régionalisme et l'idolâtrie de la *Jeune Belgique* et la littérature officielle sont fustigées avec verve.

* * *

Livres sur le XVIIIe siècle.

Il en parait beaucoup, il en parait trop. Il y a comme cela des sautes de vent qui changent la direction du navire. Tantôt, c'est la Renaissance, tantôt c'est le Grand Siècle, tantôt le romantisme qui occupent les esprits

Digitized by Google

avec une sorte d'exclusivisme tyrannique. On ne veut entendre parler d'autre chose. Maintenant la mode est revenue aux hommes et aux œuvres du XVIIIe siècle. Cela a commencé par l'époque révolutionnaire. M. Aulard avait d'un fort coup de maillet expulsé la bonde. Tout le flot a jailli. Non seulement on a exhumé les documents historiques, même les plus humbles et jusqu'aux procès-verbaux des trop fameuses sections ; non seulement on a — œuvre étonnante de M. Mathiez — reconstitué l'histoire religieuse de ces temps troublés et réédité les discours et les pamphlets de ses héros, tant bafoués par Taine (c'est l'excellente collection Vellay, qu'on ne peut trop recommander); mais on a exploré tous les coins, ramassé le dernier bout de papier, exhumé la dernière vignette. M. Fleischmann, comme M. Le Nôtre, s'est distingué dans ce travail de patience et d'amusement à la fois. Nous n'avons donc rien à envier à la France à cet égard.

Puis on a remonté le cours des temps. Les règnes de Louis XV et de Louis XVI n'avaient pourtant pas manqué d'historiens. Les derniers, MM. Lavisse, Carré et Sagnac, dans la grande *Histoire de France* de la maison Hachette, ont su, et ce n'est pas un faible mérite, renouveler un sujet, qui semblait devenu fastidieux. On lira avec un intérêt soutenu les cent pages consacrées à la vie intellectuelle et au mouvement des idées philosophiques dans le tome huitième, partie II. Elles constituent une utile synthèse de recherches spéciales et de vues souvent difficiles à concilier qu'on trouve dans cent volumes.

Il est regrettable que leurs auteurs n'aient pu mettre à profit quelques ouvrages parus depuis la publication de leur travail. Les plus récents sont des fragments d'une vie de Voltaire, écrite par Ferd. Brunetière et insérés dans des *Études sur le XVIIIe siècle* (Paris, Hachette). On y retrouve tous les dons supérieurs et aussi tous les défauts du célèbre critique, imperturbablement affirmatif et généralisateur sans contrainte, mais singulièrement pénétrant, d'un esprit aiguisé pour des comparaisons imprévues et parfois révélatrices, maître de sa pensée, enfin, et de sa langue. Les autres morceaux offrent un moindre intérêt ; ce sont des analyses de livre, relevées sans doute par cette personnalité que Brunetière mettait, non sans quelque tentation de surabondance, dans la moindre ligne. Enfin on trouvera, au bout de ce mince et curieux livre, le canevas des huit conférences qui furent la dernière manifestation oratoire du professeur expulsé de sa chaire et, jusqu'au dernier souffle, passionné pour l'enseignement.

Voici d'autre part que la maison Hachette réimprime, en un format plus commode, ce livre de M. Roustan que F. Brunetière a étudié longuement dans un des essais du recueil posthume. *Les philosophes et la société française au XVIIIe siècle* (in-12), est-il un sujet qui puisse passionner davantage? M. Roustan l'a traité avec une conscience et un agrément incomparables. Successivement, il nous montre le parti philosophique aux prises avec le roi, les favorites, la noblesse, les magistrats, les financiers ; nous le voyons évoluer dans les salons (et ici certaines pages des *Illusions*

Digitized by Google

du Progrès de Sorel constituent un correctif utile), enfin, la façon dont la bourgeoisie et le peuple envisagent son action et jusqu'à quel degré ils subissent son ascendant, voilà l'objet des derniers chapitres. Le premier rappelle l'essai de F. Rocquain, celui de Duprat et des pages fameuses de Taine et de Faguet. Il y a là matière à confrontation.

Cette confrontation ne sera pas moins instructive si on la fait avec le livre de M. Pellisson, *Les hommes de lettres au XVIII^e siècle* (Colin, in-12). C'est, en partie, le même thème, mais le titre même nous avertit que le critique a restreint sa matière en la spécialisant. Et, en effet, outre qu'il ne s'agit que du littérateur, non du philosophe-scientiste, cette fois les relations avec les comédiens et les libraires, le rôle de la censure, celui de la presse sont précisés longuement. C'est toute une étude, en partie faite sur de l'inédit, mais néanmoins il y a profit à la comparer à celle de M. Roustan. M. D. Mornet, lui, a précisément changé l'objectif. Certes dans *Les sciences de la nature en France au XVIII^e siècle* (aussi chez Colin, in-12), il est contraint de s'occuper de l'opinion, des salons, des modes régissant ceux-ci et pesant sur celles-là. Mais il le fait à un tout autre point de vue. C'est la manie, la curiosité scientifique qu'il décrit. Il ne décrit pas, du reste, que cela. Il a, sur la lutte contre le merveilleux et la théologie et sur l'organisation de l'expérimentation, composé des chapitres solides et abondants. Le système de Buffon et la querelle qu'il souleva sont amplement traités. On voit l'originalité de cette étude, à laquelle il ne manque que deux chapitres pour être complète : un sur Fénelon et la grande nouveauté que constitue son traité de *l'Existence de Dieu*, fondée sur des vérités d'observation, non sur des raisonnements de théologien, l'autre sur les poèmes nombreux que la contemplation, plus ou moins sincère et directe, de la nature, a inspirés à des littérateurs du XVIII^e siècle.

Signalons enfin *La Société du XVIII^e siècle et ses peintres* de M. L. Vaillat (chez Perrin, in-8°). Malgré le titre un peu trop prometteur c'est, non un tableau d'ensemble, mais une série d'études, d'ailleurs attrayantes, sur le portrait, la femme et l'enfant dans l'art d'alors, sur Liotard et Perronneau, objet de tant d'engouements récents. Une jolie illustration ne gâte rien. W.

* * *

Chez Sansot, dans une nouvelle collection, celle des « Glanes françaises », on nous donne une anthologie imprévue de Henry Bataille. Ce sont les fleurs exquises en leurs nuances délicates, d'une des plus frémissantes sensibilités de notre époque si troublée. Certes, M. Bataille demeure, pour la gloire, avant tout l'écrivain qui exerce le sacerdoce dramatique comme « le plus bel art vivant intégral », mais l'intimité de ce petit livre rend plus savoureux encore à ses admirateurs le poète du *Beau voyage* pour lequel, au demeurant, « il n'y a qu'un seul drame : celui du Temps ».

Digitized by Google

La grève des mineurs anglais

Le 1er mars a commencé la phase aiguë du grand conflit qui déchire l'industrie houillère anglaise, et au moment où nous écrivons ces lignes, on ne sait pas encore si la fin en est prochaine.

Il serait prématuré de vouloir en prédire les conséquences et d'en mesurer la portée. Mais il n'est peut-être pas hors de propos d'attirer l'attention sur quelques-uns de ses caractères.

Tout d'abord, les dimensions de la grève en font la plus grande bataille qui se soit jamais livrée entre le capital et le travail : un million de mineurs, directement intéressés, ont entraîné le chômage de plus d'un million d'autres ouvriers, et si la grève dure encore une semaine ou deux, les fermetures d'usines iront se multipliant en progression géométrique. Je crois bien que jamais on n'a vu, dans aucun pays, un aussi grand nombre de grévistes. En supposant même qu'il se fût déjà rencontré, jamais il ne s'est maintenu aussi longtemps.

Ensuite, comme elle prive de « pain » l'industrie, la grève atteint la vie économique, la vie sociale tout entière.

Les grèves de l'industrie des transports sont peut-être ressenties plus vivement, dans le moment même, par le public. Mais il n'en est pas où l'on sente mieux la dépendance mutuelle où la division du travail met les classes et les hommes. Dans le train-train ordinaire des occupations journalières, nous ne réfléchissons plus à l'entr'aide, à la collaboration assidue de nos semblables — laboureur, boulanger, boucher, charretier, maçon, mécanicien — grâce à qui nous vivons notre vie. En voici un, tout d'un coup, qui refuse de peiner *pour nous*, et nous entrevoyons bien que sans lui, nous mourrions presque. Et de fait, on assure qu'il y a déjà,

Digitized by Google

en Angleterre, environ 200,000 personnes qui souffrent de la faim.

Ces deux traits (nombre énorme de chômeurs et produit de première nécessité) amènent tout naturellement à penser à une catastrophe plus grande encore, qu'on considérait généralement comme impossible : la grève générale. Elle était si bien impossible que ses protagonistes eux-mêmes, comme Georges Sorel, l'appelaient un « mythe ». En effet, chaque fois qu'on en avait fait l'essai, il avait piteusement échoué : non seulement tous les métiers n'étaient jamais partis ensemble, mais tous les ouvriers d'un même métier n'avaient su chômer unanimement. Voici qu'il est démontré que cela est possible.

Supposez, à un jour donné, l'accord fait entre les mineurs, les ouvriers des transports, et seulement deux ou trois industries alimentaires, vous aurez pratiquement la grève générale. Sans doute, c'est encore aujourd'hui un rêve, un mauvais rêve, dont nous sommes très loin. Mais qui oserait dire encore que c'est « impossible »? A coup sûr, ce ne sont pas des syndicats pauvres, instables et désordonnés qui la feraient. Mais on voit bien qu'il en est de riches, solides et bien conduits, dont la politique aboutit parfois à l'action directe.

Faut-il insister sur l'absence de voies de fait, sur la courtoisie des discussions, sur la complète maîtrise de soi des chefs? Cette grève est bien celle d'une élite de la classe ouvrière, pacifique parce qu'elle est consciente de sa force et de ses droits, obstinée parce qu'elle a — jusqu'à présent — l'opinion publique avec elle.

Cela suffirait déjà à faire voir qu'on n'a pas affaire à un coup de tête d'un syndicalisme révolutionnaire, plus ou moins anarchiste. Il s'agit tout simplement d'une action décisive de la politique *traditionnelle* des trade-unions. La grève a été préparée de longue main, annoncée longtemps à l'avance, décidée au moment propice, par un referendum général, et déclarée dans les règles légales, après le délai de congé.

Pourquoi en ce moment? A cause de la prospérité inouïe des charbonnages anglais. Le public belge a pu lire dans un journal financier : l'*Economie financière* de Bruxelles (n° du 10 mars) et sous la plume de M. Henri Charriaut les taux des

Digitized by Google

dividendes des compagnies minières. On y cite la « Bwilfa and Merthyr », qui a distribué, en 1911, 68 p. c., comme en 1910, et qui depuis vingt ans n'a jamais distribué moins de 60 p. c. Situation exceptionnelle, sans doute, mais à côté de laquelle on nous énumère vingt autres charbonnages dont les dividendes dépassent 20 p. c. « Quarante entreprises rapportent plus de 15 p. c. de dividende... La moyenne du rendement de l'exploitation des charbonnages dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande est de 18 1/2 p. c. Les moins actives et les moins puissantes distribuent de 4 à 10 p. c. Une seule, « la Lothian », n'a distribué, l'an dernier, que 3 p. c. à ses actionnaires. »

C'est toute la moralité de la grève : les ouvriers veulent leur part de bénéfice, et c'est pour cela qu'ils ont si facilement gagné l'opinion publique, et, avec elle, le gouvernement. Mais remarquez qu'ils n'exigent pas, pour le moment, une augmentation générale des salaires. Ils visent plus loin. Ils veulent assurer l'avenir, et non pas des mieux payés, des privilégiés d'entre eux, mais de *tous*, en se faisant garantir, pour toujours, un *minimum* de salaire. C'est cela qui est dans la politique traditionnelle, dans la raison d'être des trade-unions anglaises. Voici un demi-siècle qu'elles luttent pour obtenir, en matière de conditions du travail, en général, ce qui doit constituer le minimum des exigences de l'ouvrier moderne, de l'ouvrier civilisé, qui veut vivre une vie de citoyen. Et c'est toujours la même méthode : quand les avantages désirés ont été obtenus des patrons ou de la majorité d'entre eux, une entente générale avec des syndicats patronaux, qu'on appelle « contrat collectif », vient *normaliser* la réforme, et finalement la loi vient l'imposer à la minorité récalcitrante. C'est ce qui s'est passé pour la journée de huit heures. C'est ce qui va se passer probablement pour le minimum de salaire. Il ne faut pas oublier, en effet, que les demandes des ouvriers sont, dès à présent, acceptées par 65 à 70 p. c. des patrons.

Aussi, on aurait tort de considérer le bill du gouvernement comme un coup d'Etat. Au fond, la loi est faite. Ce sont les trade-unions qui l'ont déjà imposée aux employeurs. On a vu que beaucoup de grévistes ne désiraient nullement l'intervention du parlement et s'en défiaient. Ils redoutaient d'une

Digitized by Google

part que la loi ne leur accordât pas tout ce qu'ils auraient pu obtenir de leurs patrons, et d'autre part qu'elle vînt arrêter pour un temps les progrès possibles. Le fait est que le bill reste en dessous des exigences ouvrières. Il semble pourtant que l'opposition des travaillistes fléchisse pour ne pas faire le jeu des réactionnaires; s'il en est ainsi, il faudra y voir une leçon de sagesse et de solidarité remarquable.

Quoi qu'il arrive du sort du projet du gouvernement, il est hors de doute qu'il marque une date dans l'histoire sociale. Des principes sont ici en cause, et l'on ne joue pas impunément avec les principes. Personne ne doute que ce qui se fait aujourd'hui pour les mineurs ne se fasse un jour pour d'autres métiers. De sorte que nous arrivons à un moment capital de l'évolution de nos sociétés industrielles modernes. La période de l'*organisation* sociale de l'industrie est ouverte. Le vieux concept du travail-marchandise et du contrat « libre » — c'est-à-dire à la discrétion du patron — a vécu. Le travail, ce sont des hommes, et plus ces hommes s'élèvent dans les couches sociales, moins ils veulent être considérés comme des marchandises. Il y a un minimum de besoins qui constitue le niveau de la vie en dessous duquel ils refusent de vivre. C'est ce minimum qu'ils entendent s'assurer définitivement. L'industrie moderne *doit* être en mesure de le leur assurer. Au fond, ces ouvriers me paraissent tout bonnement donner un sens réel et concret aux discours d'ouverture des expositions universelles où l'on a l'habitude de célébrer la grandeur du travail humain.

On se demande seulement avec amertume pourquoi il faut que ce soit au prix d'une catastrophe nationale comparable à une guerre atroce et sans merci.

ERNEST MAHAIM.

Digitized by Google

UN PROGRAMME SCOLAIRE [1]

I. — L'État contre l'école publique.

M. de Broqueville a annoncé que le bon scolaire était abandonné. C'est fort bien. Mais par quoi cette mirifique invention de M. Schollaert sera-t-elle remplacée? Par un *quadruple* subside aux écoles libres!

1. *Le subside par classe.* — Il y aurait d'abord le subside ordinaire à l'enseignement primaire communal, adopté et adoptable.

La déclaration de M. de Broqueville porte ce qui suit, relativement à la répartition du crédit ordinaire en faveur des écoles primaires *communales* (organisées par les communes), privées, adoptées (adoptées par les communes) et privées subsidiées ou adoptables (écoles non adoptées par les communes, mais subventionnées par l'État): « Les frais de « l'enseignement dépendent en ordre principal du nombre « des classes... La classe est la cellule de l'organisation « scolaire. Qu'il y ait 30 ou 50 élèves dans une classe, les « frais restent approximativement les mêmes... Nous nous « proposons d'allouer un premier subside de l'État, qui sera « le *même* pour toutes les classes (communales, adoptées « ou adoptables). »

Sous le régime actuel, ce subside est alloué, non pas par *classe,* mais par école. L'article 8, paragraphe 1, de la loi sur l'enseignement primaire de 1895, pose le principe suivant : « Un crédit, voté annuellement par la législature en faveur du service ordinaire de l'instruction primaire, sera réparti entre les écoles *communales*, les écoles *adoptées* et

(1) Voir respectivement le *Patriote* du 4 mars 1912 et le *Journal de Bruxelles* du 18 mars 1912 pour la déclaration de M. de Broqueville à Turnhout et de M. Poulet à Louvain.

Digitized by Google

les écoles privées non adoptées, réunissant les conditions légales d'adoption. Les règles de répartition seront communes aux trois catégories d'écoles. »

Les bases de la répartition du subside réglementaire normal furent établies, d'abord par arrêté royal du 12 décembre 1895. Cet arrêté fut modifié successivement par ceux du 28 mars 1896 et 17 septembre 1898.

En voici les bases :

I. — *Écoles d'une seule classe.*

3e catégorie,	20 à 35 élèves :	680 francs.
2e	—	36 à 50	—	690	—
1re	—	51 élèves et plus :	740	—

II. — *Ecoles de deux ou plusieurs classes.*

3e catégorie, 20 à 35 élèves par classe : pour l'une des classes, 640 francs; pour chacune des autres classes, 560 francs.

2e catégorie, 36 à 50 élèves par classe : pour l'une des classes, 640 francs; pour chacune des autres classes, 590 francs.

1re catégorie, 51 élèves et plus par classe : pour l'une des classes, 740 francs; pour chacune des autres classes, 640 francs.

III. — *Ecole unique obligatoire.*

(En vertu de l'article 1er de la loi organique.)
Comptant moins de 20 élèves : 640 francs.

IV. — *Écoles établies dans des communes (sections ou hameaux) de moins de 1,000 habitants.*

Comptant de 10 à 19 élèves : 540 francs.

V. — *Ecoles établies dans des communes (sections ou hameaux) de moins de 1,000 habitants.*

Comptant moins de 10 élèves : 30 francs par élève.

N. B. — Le subside à accorder aux écoles de deux ou plusieurs classes sera diminué de 100 francs pour chaque classe tenue par un agent non diplômé.

Digitized by Google

Par l'application du système de Broqueville, ce subside ne serait plus accordé proportionnellement au nombre des élèves; il serait le même pour toutes les classes.

D'autre part, le *Bien Public*, du 17 mars, vient apporter des précisions au projet scolaire développé par le chef de cabinet à Turnhout :

« Les subsides seront, on le sait, accordés par classe. « Pour chaque classe il sera attribué un subside de « 800 francs et un autre de 120 pour l'entretien, l'éclairage « et le chauffage. En tout 920 francs qui se réduiront à « 720 francs pour les classes dirigées par des instituteurs « non diplômés.

« Comme il y a à peu près 6,300 classes tenues par des « religieux, on peut évaluer à 5,300,000 francs, soit « un million de plus que dans le régime actuel, la part qui « ira aux écoles libres. »

Le calcul n'est pas très exact. En 1908, les 3,951 classes d'écoles adoptables ont touché en subsides de l'Etat 2,381,273 francs et les 4,307 classes d'écoles adoptées 2,508,921 francs, soit environ 600 francs par classe.

D'après les mêmes bases les 6,300 classes tenues par des congréganistes recevraient donc $6,300 \times 600 = 3,780,000$ francs; il y aurait donc (5,300,000 — 3,780,000) 1,500,000 francs de plus, au lieu d'un million.

2. *L'Etat interviendra par voie de subside dans la construction des couvents.* — Il y aurait une subvention supplémentaire pour l'entretien, le loyer et *l'amortissement* des écoles libres.

En effet, M. de Broqueville a annoncé dans son fameux discours de Turnhout : « L'Etat versera une subvention supplémentaire annuelle pour l'entretien, le loyer ou l'amortissement de toute classe tenue dans un local n'appartenant pas à la commune. »

Ce qui est le plus grave dans cette disposition, c'est *l'amortissement*. Une congrégation, un comité scolaire, un particulier quelconque, qui n'aurait pas les fonds nécessaires pour élever une école concurrente en face d'une école publique, trouverait une garantie dans l'Etat, qui amortirait

Digitized by Google

le capital par annuités. C'est pis que le bon scolaire et une telle disposition provoquera dans le pays un plus grand mouvement que celui qui a été déterminé par le projet Schollaert.

Donc, le gouvernement clérical est d'avis que l'Etat doit subventionner les écoles libres pour l'entretien (chauffage, nettoyage, badigeonnage, peinture, réparation, entretien du matériel didactique) et le loyer des classes. Or, la construction d'une classe et la fourniture du matériel didactique coûtent, au bas mot, 10,000 francs.

L'exposé des motifs de la loi de 1895 évalua seulement à 7,000 francs, par classe, les dépenses à résulter des installations du mobilier et il calcula l'intérêt du capital au taux très modéré de 3 fr. 50 c., ce qui ferait 245 francs par classe.

Et comme il y a environ 8,000 classes d'écoles adoptables et d'écoles adoptées et même d'écoles communales (comme à Muysen) qui occupent des locaux de couvent, il en résulterait une dépense de $245 \times 8{,}000 = 1{,}960{,}000$ francs.

3. *Les traitements des instituteurs laïques adoptables.* — Le projet de Broqueville contient une disposition importante : « *Les directions des écoles libres adoptables seront « tenues de payer à leurs instituteurs et institutrices laïques « et diplômées des traitements calculés d'après les règles « appliquées au calcul des traitements des instituteurs communaux adoptés* », c'est-à-dire que les instituteurs et institutrices laïques adoptables auraient droit à un traitement minimum, à des augmentations périodiques, à une indemnité de résidence ou une indemnité de logement, prévus par la loi. L'Etat prendrait à sa charge les deux tiers ou la moitié de ces augmentations !

Voilà une disposition, diront les cléricaux, qui ne sera pas de nature à enrichir les couvents, puisqu'elle s'applique uniquement aux instituteurs et institutrices laïques!

Nous ne partageons pas cet avis et voici pourquoi :

L'expérience a démontré que les directions des écoles adoptables ne s'acquittent pas de leur devoir envers leur personnel laïque. Nous avons à ce sujet des preuves, fournies par les gazettes cléricales.

Dans la *Christene School* du 1er mars 1911, un instituteur

Digitized by Google

laïc adoptable demande : A quelle date les instituteurs laïques libres toucheront-ils les 300 francs de répartition du million?

Et la *Christene School* a répondu : Le million est déjà réparti et les parts sont transmises aux comités scolaires.

Du compte rendu d'une réunion tenue par les instituteurs catholiques de Gand, au *Chapeau rouge*, le 28 janvier 1911, il résulte que les institutrices de Gand n'avaient pas reçu leur part (300 francs) du million voté en 1910.

Ces faits ne prouvent-ils pas que certains comités scolaires ont négligé de répartir entre leurs instituteurs la part du million et qu'ils ont gardé le tout pour la caisse des couvents?

Pour les institutrices laïques adoptables des communes rurales, on procède d'une manière plus simple pour s'emparer de leur part.

Ordinairement, ces institutrices prennent leur pension au couvent pour laquelle elles payent 400 à 500 francs. Mais depuis que, par suite du vote du million, elles reçoivent 300 francs en plus, leur pension est augmentée de la même somme!

Et le tour est joué.

Il en résulte qu'actuellement les congrégations encaissent la grosse part des sommes qui reviennent aux instituteurs et institutrices laïques adoptables.

Il en sera de même dans l'avenir.

Plus les instituteurs laïques reçoivent, plus les congrégations encaissent. Et c'est dans ces circonstances que M. de Broqueville ose déclarer à Turnhout : « Les couvents n'ont jamais demandé la revision de la loi scolaire. »

4. *Les mesures financières extraordinaires au profit des écoles congréganistes.* — M. le ministre a déclaré : « Comme dans les communes anticléricales, les catholiques ont aussi droit à des écoles conçues selon leurs idées philosophiques; nous nous proposons de prendre des mesures pour que, au point de vue financier, les écoles libres ne s'y trouvent pas en état d'infériorité vis-à-vis des écoles communales. »

Quelles seront ces mesures? M. de Broqueville ne les précise pas.

Cependant nous croyons qu'il s'agit d'un crédit permettant

Digitized by Google

aux directions des écoles congréganistes de se procurer, avec l'argent de l'État, les fournitures classiques, les matières premières pour les travaux manuels, d'organiser des distributions de prix ; des excursions scolaires et des colonies scolaires. La convoitise des couvents n'étant jamais satisfaite, ils réclameront peut-être également des subsides pour la soupe, le vestiaire et le dortoir scolaires.

Les écoles congréganistes organiseraient ainsi, avec l'argent de l'État, des œuvres scolaires dans le but d'enlever les enfants aux écoles communales. Au nom de la liberté, l'État accorderait donc aux écoles libres un chiffre de subsides peu à peu supérieur à celui accordé aux écoles publiques ; ces subsides devraient servir à favoriser la guerre à l'enseignement public.

C'est la réalisation de la formule : *L'État contre l'école publique.*

II. — Plus de 20 millions aux écoles du clergé et des couvents.

Dans son discours de Turnhout, M. le chef du cabinet a déclaré :

« Comme vous le voyez, dans ce projet il ne sera pas ques-« tion de donner 20 millions aux couvents, comme nos adver-« saires voudraient le faire croire. »

Examinons ce que vaut cette affirmation hasardée de M. le ministre de Broqueville et récapitulons d'abord les sommes qui sont données actuellement aux écoles congréganistes :

a) Traitement des inspecteurs diocésains, 120,300 francs;

b) Bourses aux élèves des écoles normales agréées. Le crédit ayant été porté à 400,000 francs, pour tous les élèves des écoles normales publiques et privées, les bourses d'études aux écoles normales congréganistes et épiscopales seront portées d'après la proposition antérieure à 280,000 francs;

c) Subsides aux écoles normales agréées (100,000 francs). Sur cette somme, les écoles normales congréganistes touchent au moins 90,000 francs;

d) En 1908, les dépenses relatives au service annuel des

Digitized by Google

écoles primaires adoptées montèrent à 4,741,041 fr. 40 c. En tenant compte de la progression annuelle des subsides, les dépenses pour 1912 seront de 5,426,447 fr. 16 c. ;

e) Les dépenses relatives au service annuel des écoles gardiennes adoptées furent en 1908 de 504,790 fr. 50 c., pour l'année 1912 elles seront portées à 665,133 fr. 8 c. ;

f) En 1908, les dépenses relatives au service annuel ordinaire des écoles primaires, gardiennes et d'adultes privées, non adoptées mais subventionnées par les pouvoirs publics, s'élevèrent à 3,873,532 fr. 34 c. En tenant compte de la progression annuelle moyenne de subsides, elles monteront pour 1912 à 4,276,346 fr. 74 c. ;

g) Il est accordé depuis 1910 un crédit compensateur aux écoles libres adoptables de 1 million de francs ;

h) Il y a actuellement 455 instituteurs et institutrices communaux religieux. Actuellement, la moyenne de leur traitement est de 1,600 francs, mais d'après le projet de Broqueville cette moyenne serait de 1,750 francs. Soit un total de $1,750 \times 455 = 796,250$ francs.

Nous arrivons ainsi, sous le régime actuel, à un total de 120,300 + 280,000 + 90,000 + 5,426,447.16 + 655,133.08 +4,276,396.74+1 million = 11,848,226 fr. 98 c. Sans compter la part de l'enseignement congréganiste dans les frais généraux de direction, d'administration et d'inspecteurs de l'enseignement, des jurys d'examen, des traitements des instituteurs qui remplacent les instituteurs adoptés malades, etc., et qui se chiffrent pour cette part à plus d'un million par an. Il en résulte que les écoles du clergé et des congréganistes coûtent actuellement aux pouvoirs publics environ 13 millions de francs ;

i) D'autre part, le projet de Broqueville prévoit, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, une augmentation du crédit pour premier subside aux 6,000 classes tenues par des congréganistes, 1,500,000 francs ;

j) Le loyer des 8,000 classes établies dans les couvents coûtera au trésor public, à raison de 245 francs par classe, 1,960,000 francs ;

k) Les classes tenues par les 2,553 instituteurs (institutrices) laïques diplômés adoptables et adoptés recevront également

Digitized by Google

un premier subside supérieur de 320 francs au subside actuel, soit 847,596 francs.

l) Les classes tenues par les 234 instituteurs (institutrices) laïques non diplômés adoptables et adoptés recevront un premier subside supérieur de 220 francs au subside actuel, soit 51,480 francs.

Enfin, M. de Broqueville promet de prendre des *mesures* pour que, au point de vue *financier*, les écoles libres ne se trouvent pas, dans les communes anticléricales, en état d'infériorité vis-à-vis des écoles communales.

Or, si les écoles congréganistes veulent procurer à leurs élèves les fournitures classiques et les matières premières pour les travaux manuels, leur distribuer des prix et organiser des excursions et des colonies scolaires, comme cela se fait pour les élèves des écoles communales des grands centres, elles réclameront de ce chef du gouvernement une subvention d'au moins 400 francs par classe, d'où une nouvelle dépense pour les 4,500 classes d'écoles adoptables de 1,800,000 francs.

Soit donc ensemble une dépense de **19,159,076** francs.

D'autre part, l'éventualité de l'application du projet de Broqueville amènerait de suite la création de plusieurs centaines de classes congréganistes avec des instituteurs non diplômés, qui s'empresseraient d'être casés, ce qui porterait les dépenses pour les écoles du clergé et des couvents à plus de *vingt millions*.

III. — Pis que le projet Schollaert.

1. *Le louage du travail des enfants.*

Le *XX*e *Siècle*, dans son numéro du 6 mars, écrit : « Si « vous voulez voir un beau désarroi, contemplez la presse « anticatholique de gauche et d'extrême gauche. L'attitude « de ces prophètes en face de leur trépied brisé est du plus « haut comique ».

Ce qui est comique, c'est l'attitude de la presse cléricale qui chante les louanges du projet de Broqueville comme elle a fait le panégyrique du « bon » Schollaert, alors que le projet

Digitized by Google

de Broqueville — à part l'augmentation des subsides aux écoles libres — est le contrepied du projet Schollaert.

Le projet Schollaert défendait le louage des enfants avant l'âge de 14 ans, alors que M. de Broqueville réduit la durée de la fréquentation obligatoire à l'âge de 12 ans.

M. de Broqueville estime donc qu'on peut exploiter le travail des enfants à l'âge de 12 ans, il estime même qu'on peut l'exploiter avant cet âge, car la loi déterminera qu'en dehors des vacances régulières, les directions des écoles pourront donner aux élèves du quatrième et du troisième degré des congés extraordinaires pour l'exécution de travaux saisonniers qui demandent beaucoup de bras !

2. *L'instruction obligatoire pour rire.*

Au point de vue de l'instruction obligatoire, M. de Broqueville fait la déclaration suivante :

« Le projet Schollaert prévoyait l'obligation scolaire jusqu'à « l'âge de 14 ans. L'honorable ministre estime qu'il serait « peu opportun de passer brusquement de la liberté absolue « à une obligation scolaire s'étendant sur huit années. Cette « disposition fut fort critiquée par la plupart de nos amis. « D'ailleurs, en France et en Hollande, les enfants ne sont « soumis à l'obligation scolaire que pendant six ans (de six « à douze ans).

« Aussi bien le gouvernement proposera de ne décréter « l'obligation que jusqu'à 12 ans. Mais la loi donnera en même « temps aux communes le droit d'étendre l'obligation jusqu'à « 14 ans sur toute l'étendue de leur territoire. Cette mesure « se justifie par le fait que les administrations communales « connaissent mieux que le pouvoir central les besoins locaux « des populations. »

M. de Broqueville justifie cette mesure « par le fait, dit-il, « que les administrations communales connaissent mieux que le pouvoir central les besoins locaux des populations ».

C'est un subterfuge !

Dans nos bourgs ruraux des Flandres et de la Campine, les administrations communales ne connaissent habituellement d'autres besoins que ceux du curé et ceux du châtelain.

Digitized by Google

Or, les besoins de ceux-ci exigent le maintien des populations rurales dans la plus noire ignorance.

Et à ce propos nous nous permettons de poser trois questions à M. de Broqueville.

Première question : Tout citoyen belge doit-il être instruit et bien instruit?

Deuxième question : Le temps consacré à l'enseignement pendant la période de 6 à 12 ans est-il suffisant pour acquérir une bonne et solide instruction?

Troisième question : Peut-on compter sérieusement sur le concours des administrations communales rurales pour adapter l'enseignement aux besoins locaux et prendre des mesures en conséquence?

La réponse à ces trois questions prouvera à M. de Broqueville que son projet de loi n'est, en ce qui concerne l'instruction obligatoire, qu'une *loi de façade!*

3. *Le 4e degré est enterré!*

Le projet Schollaert instituait un quatrième degré d'enseignement primaire comprenant deux années d'études et préparatoires à l'enseignement professionnel ou ménager. Que de louanges dans la presse cléricale au sujet de cette excellente initiative du grand ministre Schollaert !

Enterré le 4e degré ! Enterré l'enseignement adapté aux besoins locaux !

4. *L'inégalité des subsides au profit des couvents.*

Le bon scolaire, c'était *l'égalité* de toutes les écoles devant les subsides des pouvoirs publics. Les anticléricaux n'ont pas voulu de cette égalité parce qu'ils sont d'avis que, d'après la Constitution, les écoles libres n'ont aucun droit aux subsides des pouvoirs publics.

Le projet de Broqueville, c'est *l'inégalité* des écoles devant les subsides de l'Etat, en ce sens que chaque classe d'école libre recevra de l'Etat plusieurs centaines de francs de plus qu'une classe d'école communale.

Digitized by Google

5. *L'Etat soutient l'école libre dans sa lutte contre l'école communale.*

Par le système Schollaert, aucune école privée n'aurait pu profiter du bon scolaire, à moins qu'elle ne réunît les conditions d'adoption. Le système de Broqueville aide les écoles privées à réunir ces conditions : il leur assure une subvention pour le loyer, l'entretien et *l'amortissement !*

6. *La chasse aux élèves au profit exclusif de l'école libre.*

Le système du bon scolaire, c'était la chasse aux élèves, mais c'était un stimulant pour que la commune travaille au maintien et même à l'augmentation du nombre des élèves, car chaque élève perdu constituait pour la caisse communale la perte d'un bon de 30 à 36 fr.

Le système de Broqueville, c'est l'indifférence des communes en ce qui concerne la population des écoles, alors que les congrégations et le clergé continueront la chasse aux élèves pour « sauver la belle âme des enfants ».

7. *La ruine des petites communes.*

Le système Schollaert, c'est le traitement de l'instituteur payé par le bon scolaire.

Le projet de Broqueville, c'est l'intervention des communes dans de plus fortes proportions, dans le paiement du traitement de l'instituteur.

Plus que jamais l'instituteur communal, surtout celui des petites communes, sera donc considéré comme un budgétivore communal.

8. *La réalisation du vœu des cléricaux pointus !*

Le projet de Broqueville, c'est la réalisation du vœu exprimé par M. Cyrille Van Overberghe, au sein du Comité de la *Ligue démocratique* : « Si l'on nous proposait moins que ce que comporte le projet Schollaert, nous devrions nous y opposer ». (*Volk* du 13 février.)

Il n'y a pas « moins », il y a « plus » !

Digitized by Google

Les anticléricaux et les démocrates ont donc de plus fortes raisons de s'opposer au projet de Broqueville qu'ils n'en ont eu pour déterminer le mouvement contre le projet Schollaert.

Le projet de Broqueville, c'est pis que le bon scolaire.

La nation n'en voudra jamais !

IV. — La destruction de l'enseignement public.

Dans un discours prononcé à Louvain (voir *Journal de Bruxelles*, du 18 mars 1912), M. le ministre des sciences et des arts s'est écrié :

« Destruction de l'enseignement communal !

« On dénature nos intentions quand on tient ce langage. « C'est une calomnie, disait récemment le cardinal Mercier, « que de dénoncer l'Église et les catholiques comme les « ennemis de l'enseignement communal. »

M. le ministre ignore donc que depuis 1884 :

a) 1,047 instituteurs communaux ont été mis en disponibilité ;

b) 3,316 instituteurs communaux ont subi une réduction sur leur traitement d'activité ;

c) 228 écoles gardiennes communales ont été supprimées ;

d) 877 écoles primaires communales ont été fermées ;

e) 1,079 écoles d'adultes communales ont été supprimées.

M. le ministre semble ignorer aussi que :

a) *Deux cents* communes, parmi lesquelles des bourgs importants de 3,000, 5,000, 8,000 habitants ne possèdent plus aucune école communale;

b) Il n'existe plus que 1,278 écoles communales pour filles. Dans les deux Flandres, la province d'Anvers et le Limbourg, qui comptent ensemble 904 communes, il n'y en a que *cent et cinq* qui possèdent encore une ou plusieurs écoles communales pour filles. Et encore, parmi ces écoles, il y en a

Digitized by Google

plusieurs qui sont organisées dans les couvents avec un personnel religieux ;

c) *Huit cent soixante-cinq* communes ont supprimé, en fait, les travaux manuels pour filles, dans les écoles communales uniques, alors que la loi communale prescrit que l'unique école communale doit avoir un caractère mixte et que son programme doit comprendre les travaux à l'aiguille pour les filles;

d) *Septante-huit communes* des deux Flandres ont fait des conventions illicites avec les directions des écoles des couvents pour éloigner de l'école communale, non seulement toutes les filles, mais les garçons de 6 à 9 ans. La même situation se présente dans plusieurs communes des autres provinces;

e) Quoique l'article 18 de la loi scolaire porte qu' « en cas « de maladie d'un membre du personnel enseignant des « écoles primaires communales, non placé dans la position « de disponibilité, le collège échevinal désigne, pour rem- « placer cet agent pendant la durée de son congé, un inté- « rimaire ». Il y a des communes qui n'observent pas cette disposition légale et qui ferment l'école au lieu de désigner un intérimaire;

f) L'article 2 de la loi scolaire laisse aux communes le droit de supprimer des écoles ou des classes communales.

« Toutefois — ajoute cet article — les résolutions des con- « seils communaux, portant la suppression d'une école pri- « maire communale ou d'une ou plusieurs places d'instituteur « primaire sont soumises à l'avis de la députation permanente « et à l'approbation du Roi.

« L'arrêté royal autorisant ou refusant la suppression est « motivé et inséré au *Moniteur*. »

Cependant nous pouvons citer plusieurs communes, notamment Heusden, Borsbeke et Baevegem (Flandre orientale), où des classes sont supprimées en fait sans approbation de l'autorité supérieure ;

g) Un certain nombre de communes, tout en maintenant leur unique école communale, ont placé des religieux à la tête de celle-ci. C'est ainsi que dans la Flandre occidentale, les

Digitized by Google

communes de Coxyde, Meulebeke, Eerneghem, Denterghem, Oudecapelle, Langemarck, Lampernisse, Dickebusch, Reninghe, ont placé des nonnettes dans leurs écoles communales uniques.

Dans d'autres communes, notamment à Eyne, Auweghem et Baeleghem (Flandre orientale), des nonnettes exercent les fonctions de sous-instituteurs à l'école communale unique pour garçons.

Tous ces faits ne constituent-ils pas la destruction de l'enseignement public? Et voila comment, dans la moitié du nombre total des communes belges, les pères de famille ont la liberté effective et réelle du choix de l'école.

* * *

Cette destruction s'est faite dans le but de cléricaliser l'enseignement populaire. La statistique suivante le prouve :

I. — *Ecoles primaires communales.*

A.	Nombre des instituteurs religieux	11
B.	— institutrices religieuses	444
	Total . . .	455

II. — *Écoles primaires adoptées.*

A.	Nombre des instituteurs diplômés religieux . .	183
B.	— — — laïques . . .	865
C.	— — non diplômés religieux .	103
D.	— — — laïques. .	43
E.	— institutrices diplômées religieuses. .	1,981
F.	— — — laïques . . .	363
G.	— — non diplômées religieuses	1,244
H.	— — — laïques. .	35
	Total . . .	4,729

Digitized by Google

III. — *Écoles primaires adoptables.*

A.	Nombre des instituteurs diplômés religieux . .		393
B.	— — — laïques . . .		573
C.	— — non diplômés religieux .		217
D.	— — — laïques. .		70
E.	— institutrices diplômées religieuses. .		1,426
F.	— — — laïques . . .		752
G.	— — non diplômées religieuses		876
H.	— — — laïques .		86
		Total . . .	4,393

(Situation au 31 décembre 1911.)

A la fin de l'année dernière, il y avait donc dans l'enseignement belge 6,335 religieux et dans ce nombre il y en avait 2,440 sans diplômes. Ces quelques chiffres suffisent pour caractériser le *programme scolaire des cléricaux.*

P. Cnudde.

Digitized by Google

CLARISSE

I

La Chênaie, propriété du comte de Lano, est renommée pour ses bois de chênes et de hêtres, s'étendant sur une superficie d'environ deux lieues carrées. Pour s'y rendre, après avoir suivi l'allée immuablement droite, bordée de fossés qui la séparent de grasses prairies et plantée de sapins géants, on laisse à gauche l'ancien château, dont les toits d'ardoises en poivrières émergent des cimes du parc.

Passant sous le portail, on pénètre dans l'immense cour, flanquée des quatre côtés d'étables, de hangars et de corps de logis, demeures des fermiers du comte, percée à ses extrémités de deux portes charretières, aux ais vermoulus, branlants sur leurs gonds rouillés. Des carrioles et des fourragères l'encombrent, dont les brancards servent de perchoirs aux poules, une mare met dans un coin l'uniformité glauque de ses eaux, où barbottent des canards. Dans une paix tranquille, parmi le velours des mousses, encadrant les pavés, des pigeons aux gorges irisées y picorent à l'aise. Dans l'ombre des étables, on distingue des croupes luisantes s'ébrouant entre les dos étiques de quelques vaches aux flancs gonflés. A l'approche du promeneur, les aboiements d'un chien jaune, toujours le même, tirant sur sa chaîne, l'envol brusque des pigeons effarouchés, amènent aux fenêtres des fermes des têtes ravinées, cuites au grand soleil, de paysannes curieuses coiffées du bonnet ardennais. Puis, tout retombe au calme du silence.

Lorsque l'on a franchi la seconde porte qui clôt la cour au midi, on s'engage dans une allée de hêtres, dont les troncs, droits et lisses comme des fûts de colonnes, montent, pour se perdre dans les feuillages réunis, formant un dôme

Digitized by Google

épais. On se croirait sous la voûte en arceaux d'une cathédrale, n'étaient les champs de blés ondoyants et dorés, qui courent le long de l'allée jusqu'à l'orée des bois fermant l'horizon. En pénétrant sous les ombrages, on reste étonné de la sonorité qui y règne et la fraîcheur tombant de ces frondaisons vigoureuses vous saisit.

Au bout de cette allée commencent les bois de chênes majestueux.

Ce séjour, longtemps recherché par les peintres, autant pour sa tranquillité et l'isolement qu'il procure que pour la vigueur incomparable de ses arbres et les sujets d'études qui s'offrent à chaque pas, avait dès l'abord tenté Georges Dufroy.

Le jeune artiste, charmé par cette nature, apparue dans toute la splendeur d'une belle fin d'été, avait tenté quelques études de plein air.

La diversité des verts, toutes ces notations délicates et presque imperceptibles de la gamme sur un ton unique, loin de le rebuter par la difficulté d'en fixer sur la toile les valeurs subtiles, le tenaient pendant des après-midi entiers, où il luttait, acharné, dans une rage de vaincre. Sa volonté tendue marquait à ces heures son front d'une barre, où se lisait la soif d'idéal qui le pénétrait. Il sentait monter en lui ce frisson délicieux qui secoue l'âme de l'artiste, à mesure que l'œuvre se crée et lui apparaît, combien incomplète, brutale et rudimentaire, répondant si peu dans sa réalisation à ce qu'il ressent si vivement, ne pouvant que rarement l'extérioriser.

Georges Dufroy avait passé quatre ans à Paris, partageant ses journées entre l'Ecole des Beaux-Arts et l'atelier d'un peintre à la mode. Sa nature personnelle et primesautière s'était montrée rebelle à toute influence. Il y avait appris le nécessaire du métier, sans se plier aux exigences d'un maître qui, prétendant faire école, se souciait peu des dons et des tempéraments. Y laissant peu de sympathies, il avait quitté l'atelier, avant tout amoureux du grand air, heureux de s'échapper de cette atmosphère qui l'étouffait, désireux de s'affranchir de concessions, qu'il ne pouvait se résigner à faire à ses goûts personnels. D'ailleurs, le paysage le tentait plus que la figure et il avait trouvé dans les

Digitized by Google

bois de la Chênaie, au milieu de cette nature qu'il sentait par-dessus tout, le cadre idéal, émotionnant, propre à éveiller ses aspirations. Il cherchait moins à en rendre les contours et l'aspect extérieur qu'à en dégager l'impression de charme.

Chaque jour, depuis un mois déjà, il prenait ses pinceaux, plantait son chevalet et s'acharnait à la même étude, jamais satisfait de lui. Mais, sans découragement, sans se rebuter, il grattait l'esquisse de la veille; avec un nouvel espoir, il recommençait, ayant foi dans l'issue, travaillant jusqu'à ce que, le soleil baissant à l'horizon, une ombre discrète commençât à noyer les contours et qu'une buée légère montât des herbes en un fin brouillard crépusculaire. Son chevalet replié, il lui fallait alors abandonner l'étude inachevée et remettre la séance au lendemain.

Par un de ces beaux soirs de la fin d'août, tandis qu'il suivait la sente, où les premières feuilles jaunies mettaient des taches d'or pâle, il aperçut, à dix mètres à peine devant lui, une silhouette féminine. Son attention fut attirée par l'allure fine, la taille svelte et la démarche aisée de celle qui le précédait. Ce n'était guère la massive dégaine qu'il avait jusqu'ici rencontrée chez ces filles des champs, parfois croisées dans ses promenades à travers bois. Au surplus, celle-ci, bien que simplement vêtue, avait apporté à sa toilette une recherche inconnue aux paysannes. Il pressa le pas, intrigué d'autant plus vivement qu'il devinait, dans l'abondance de la chevelure relevée en torsade sur le sommet de la tête, une nuque blanche, dont la pureté de ligne égalait le galbe de la taille.

A sa sortie du bois, où l'ombre régnait déjà, la jeune fille prit un chemin à gauche. Baignée subitement dans ce coup de lumière du couchant, elle lui fit l'effet d'une apparition, idéalisée encore, détachant sur l'or du ciel la gracilité de son corps de vierge. Et maintenant il pouvait voir la pureté du profil, la blancheur du teint, quelque chose dans l'ensemble de si peu fruste, qu'il paraissait une anomalie au milieu de cette nature, comme une nymphe échappée du fond mystérieux de ces grands bois, belle dans sa légèreté et sa fraîcheur de jeunesse. Cette apparition inattendue, la poésie de l'heure et du décor, mirent au cœur du jeune

Digitized by Google

homme un désir violent, une de ces aspirations soudaines et profondes qui remuent tout l'être, déterminées parfois par le concours des circonstances. Il semble, à ces heures, que la nature se fait complice, nous pousse irrésistiblement, qu'une volonté supérieure agit sur nous, en dehors de nous-même, et nous conduit les yeux fermés. Un besoin d'entendre le son de sa voix, de se rapprocher d'elle, lui fit presser le pas. Et, tandis qu'il la rejoignait, contenant avec peine l'émotion qu'il sentait monter en lui, desséchant sa gorge, elle se retourna. Ses lèvres eurent un imperceptible sourire. Par un de ces curieux et inexplicables phénomènes, où dans certaines circonstances de notre vie nous nous sentons paralysés, au moment où nous aurions le plus besoin de tous nos moyens, Georges ne trouva rien à lui dire. Ils marchaient côte à côte, dans une gêne grandissante, et ce fut elle qui rompit le silence.

— Vous êtes peintre? demanda-t-elle.

Il lui sut gré de cette simple phrase qui le rappelait à la réalité. Il s'en voulait de son attitude qu'il jugeait stupide. Heureux de cet encouragement, retrouvant un peu de sang-froid, il lui dit qu'il venait, depuis bientôt un mois, chaque jour à la Chênaie, où il avait commencé une étude. La glace rompue, ils causèrent plus à l'aise. Georges sentait une attirance étrange, irrésistible, pour celle qui marchait à ses côtés. Il ne pouvait se lasser d'admirer l'ovale du visage, la délicatesse de sa peau, la profondeur de ses yeux bruns, la courbe volontaire du menton, la ligne courte et nette du nez.

Il se laissait bercer par la fraîcheur de cette voix jeune et vibrante et chacune de ses paroles l'enchantait. Il vivait dans un rêve délicieux, subissant le charme infini qui se dégageait de toute sa personne, comme dans une voluptueuse ivresse, hors de la réalité. L'impression ressentie dès le premier moment persistait, allait grandissante. L'heure présente lui paraissait divine, inoubliable; il l'aurait voulue éternelle, n'en ayant jamais connu de plus douce, de plus incomparable. Les moindres mots, dans leur banalité, lui semblaient revêtus d'une signification nouvelle. Puis, ce fut lui qui parla. Et, dans l'échange de leurs idées, il s'aperçut qu'elle possédait une intelligence éveillée et curieuse.

Digitized by Google

C'était cependant une vraie fille des champs et, si elle n'en avait aucun des signes extérieurs, ni le teint coloré, ni l'allure sauvage, elle en avait les aspirations. Elle lui contait ses longues courses sous bois, dans la fraîcheur des taillis, au grand soleil, même en hiver, quand la neige vous monte à mi-jambes. Georges éprouvait une joie secrète, en devinant entre eux une similitude de goûts.

Ils étaient arrivés à un carrefour où, le sentier s'élargissant, bifurquait. Le crépuscule tombait.

— Je vais vous quitter, lui dit-elle en s'arrêtant.

— Déjà? fit-il désappointé.

Elle le fixait de ses grands yeux et un imperceptible sourire effleurait de nouveau ses lèvres à la courbe si pure.

— Je suis arrivée, reprit-elle.

Et elle indiquait d'un geste de tête une simple maison, dont on voyait le toit empanaché de fumée bleuâtre, à demi cachée derrière un rideau de sapins.

— Quand vous verrai-je? hasarda-t-il.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— Je ne sors pas quand je veux. Après avoir réfléchi un instant :

— Après-demain, au bois de chênes, si vous voulez, à la même heure.

Pourquoi pas demain? pensa-t-il, mais il n'osa soulever l'objection.

— Eh bien, après-demain alors, dit-il résolument. Est-ce convenu?

— Oui, oui, après-demain.

Comme il tendait ses mains, elle y mit lentement les siennes, qu'il serra, sans rien ajouter; lorsqu'il les rouvrit, les traces de ses doigts y restaient marquées.

— Allons, je me sauve, dit-elle gaiement; adieu.

Mais il la rappela. — J'allais l'oublier, dis-moi ton nom?

— Clarisse, et toi?

— Georges.

— Il est joli. Allons, adieu, après-demain.

— Après-demain, sans faute. Et du bout des doigts, il lui envoyait un baiser.

Digitized by Google

II

Le lendemain, venu plus tôt que d'habitude, se promettant une longue séance, Georges fut désappointé :

Les ombres étaient plus courtes, les lointains plus accusés, la couleur moins chaude, moins vibrante, le soleil trop élevé, ne donnant pas encore cette lumière dorée, dont il enveloppe une dernière fois les choses, comme dans une apothéose, avant de disparaître derrière l'horizon. La main devenait maladroite, il s'impatientait, gâchait la pâte, faussait l'harmonie des tons. Allons, l'heure n'y était pas. Il fallait attendre, plutôt que de gâter l'effet. Et, pour la première fois, il eut un découragement. Cette attente l'énerva, monta jusqu'à l'exaspération, chez ce tempérament d'habitude pondéré, que l'effort ne rebutait jamais.

Il se coucha dans l'herbe, eut une honte secrète et mal définie, de cette heure de paresse, qu'il était au fond heureux de pouvoir passer à revivre son rêve de la veille. Car c'était là surtout ce qui le hantait et lui enlevait la plus large part de ses moyens.

L'image de Clarisse ne cessait de le poursuivre, depuis l'instant où il avait quitté celle-ci. Sa silhouette fine et gracieuse se plaçait entre lui et son sujet comme une obsession. Il ne voyait plus qu'elle et la sensation de ses deux mains dans les siennes lui laissait la peau moite, le corps parcouru d'un frisson délicieux et inoubliable. Il avait essayé d'en chasser l'obsédante vision, mais en vain, elle reparaissait aussitôt, nimbée d'or pâle, comme elle lui était apparue à sa sortie du bois, avec son corsage rose, sa large ceinture et sa jupe courte, qui la moulait si joliment. Couché sur le dos, il fixait machinalement, à travers la trouée des hauts feuillages, un coin du ciel profond et sombre qu'il entrevoyait au zénith.

Il cherchait à s'intéresser aux relations de tons, au réseau vigoureux des branchages, lui apparaissant dans un éloignement démesuré, ainsi vus, comme sur un plafond décoratif. Mais, toujours, c'était l'image de Clarisse qu'il voyait.

Digitized by Google

Cette masse de verdure, planant sur lui, semblant vouloir l'écraser, lui donnait le vertige. Il ferma les yeux, essayant par la pensée de reconstituer son rêve. Cette vision faisait monter en lui un désir ardent de la revoir immédiatement.

Puis, la crainte qu'elle ne fût plus la même, qu'il la trouvât changée, le torturait. Peut-être l'avait-il idéalisée? Ne serait-ce pas préférable d'en rester là, de ne plus y penser? Ces objections ne partaient pas du tréfonds de lui-même. Non, il essayait de se mentir. L'idée de la revoir sur-le-champ, de lui prendre les mains, comme il avait fait la veille, de plonger ses regards dans les siens, lui prouvait assez combien il l'avait aimée dès le premier moment, à quel point son cœur et son être entier avaient été subjugués, pour ne plus désormais pouvoir se reprendre. Il restait étonné de l'empire qu'elle avait dès l'abord exercé sur lui, de la transformation aussi puissante qu'instantanée qu'en lui elle avait amenée. Car il ne pouvait s'en défendre, c'était bien de l'amour, un amour ardent, violent, irraisonné. Ainsi donc, un seul être, à peine entrevu, à un certain moment de notre existence, peut subitement en dévoyer le cours, en modifier la marche régulière, annihiler notre volonté, obséder notre pensée, au point de tout ramener à lui, sans que rien puisse en détacher notre esprit? L'âme humaine est donc à la merci d'un caprice, que la fatalité place sur notre route, et notre vie future va désormais en dépendre? Quoi, voilà une jeune fille, rencontrée par hasard, jolie en vérité, mais séduisante avant tout, en raison des circonstances où elle nous apparaît, à laquelle le cadre surtout prête mille attraits, à qui nous n'avons jamais adressé la parole et, d'emblée, nous nous sentons pris irrésistiblement! Quelle est donc cette force invincible qui nous domine et dont nous subissons la loi? Tout semble, au surplus, concourir en cette attraction magnétique, dont nous démêlons mal l'occulte raison à idéaliser un être à nos yeux. Nous en éprouvons l'inconscient effet jusqu'au plus profond de nos fibres. Qu'on l'appelle amour ou de tout autre nom, nous ne pouvons en nier l'évidence; elle remue en nous ce qu'il y a de plus subtil et, par cela même, nous n'y pouvons échapper.

Ces idées, Georges les avait conçues, essayant de mettre un peu d'ordre dans son esprit exacerbé, par l'unique pen-

Digitized by Google

sée qui le tenait, ne le quittait plus. Il luttait en vain, sentant l'inanité du raisonnement en face d'une loi inéluctable.

Sa rêverie reprit le dessus. Tout de la vie, de la mentalité de Clarisse lui échappait. Un désir s'imposait à lui de la voir dans son milieu, de connaître ses pensées. Quelle impression avait-elle gardée de leur rencontre? Quelle idée se faisait-elle de lui? N'était-ce pas une coquette? Peut-être avait-elle un amant? Il ne devait assurément pas manquer de jeunes gens qui l'avaient remarquée avant lui.

A cette pensée, son cœur battait plus vite. Cette simple supposition lui devenait insupportable, bien que naturelle et logique. Il sentait monter en lui une colère irraisonnée. La jalousie l'aveuglait. Une crainte vague de ne plus la revoir s'insinuait en lui. Peu à peu, un désir de lui parler de ces choses, d'être fixé, de lui entendre dire qu'elle n'était qu'à lui, qu'elle l'aimait, l'aiguillonna. L'aimait-elle? Cette question, qu'il ne s'était pas posée jusqu'ici, l'étonna par son imprévu.

Et, de fait, quelles raisons avait-elle pour l'aimer? Son inquiétude augmenta. De nouveau son image fut devant lui. Cette vision ne fit qu'exaspérer son désir. Il revécut les moments trop courts passés ensemble, tâchant de démêler, dans leurs conversations de la veille, une nuance, si légère fût-elle, de sympathie à son égard. Rien, pensait-il, rien.

En fille des champs, peu effarouchée, habituée peut-être à ces rencontres de hasard, elle s'était montrée aimable, enjouée, avec lui comme avec tout autre. Coquetterie de femme, qui désire plaire avant tout. Et puis? Il en restait stupéfait, étonné de ce que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt à l'esprit. Mais alors, qu'allait-il devenir? Elle m'aimera, elle m'aimera, il le faut, se répétait-il, essayant par cette affirmation volontaire de se persuader. Cette pensée dernière le mit debout, sentant la nécessité d'agir, de se dépenser, comme s'il eût fallu accomplir quelque tâche ardue et nécessaire.

Et comme les heures s'étaient écoulées, le soleil, déjà bas, allongeait les ombres; les lointains s'estompaient dans des vapeurs bleuâtres, une cendre fine tombait des hautes cimes et, dans le fond du bois, une caille espaçait ses trois notes.

Georges sentit une torpeur l'envahir. Il était triste, l'es-

Digitized by Google

prit las. La séance manquée achevait d'engrisailler son âme. Il boucla son sac et reprit d'un pas lent le chemin du retour.

III

Par une de ces journées implacables d'août, où l'air en fusion met une réverbération brûlante au ras des routes, une délicieuse fraîcheur régnait sous les ombrages de la Chênaie. Georges avait repris son étude et le travail avançait régulier. Il sentait monter en lui cette sorte d'émotion qui étreint l'artiste devant la nature, à laquelle il s'efforce d'arracher un peu du secret de sa beauté. Son âme lui semblait plus légère, son sang courait plus vite, désordonné dans ses artères; il aspirait avec délice ce parfum particulier et troublant des bois. Cependant, à chaque temps de repos, ses regards se portaient anxieusement vers le ciel, où couraient quelques flocons blancs. L'air semblait chargé d'électricité. L'orage était à craindre pour la fin de la journée. Cette pensée énervante le ramenait vers Clarisse qu'il devait revoir ce soir-là. Cette idée l'emplissait d'un trouble étrange et ne le laissait pas sans inquiétude. Viendrait-elle? Cette question lui revenait à tout moment à l'esprit. Et si l'orage s'en mêlait? Pour peu qu'elle fût hésitante, il y avait là un prétexte tout trouvé. Ses yeux se reportaient vers l'horizon qu'il interrogeait comme un augure, de même qu'il comptait mentalement les heures sonnées au clocher d'une église lointaine. Cependant, cette sonnerie lui était inutile. L'allongement des ombres gagnant du terrain le renseignait suffisamment sur le temps qui le séparait de l'heure attendue. Le soleil descendait. Une brise légère se leva. Le ciel, à présent, roulait de gros nuages. L'inquiétude de Georges redoubla. De temps en temps, il tournait la tête, croyant voir apparaître Clarisse. Une branche morte qui tombait, la coque d'une noisette, échappée à quelqu'écureuil maladroit, ou simplement quelque bruit perçu par sa seule imagination, le mettaient aux aguets. Un malaise vague l'envahissait peu à peu. Elle ne viendra pas, pensait-il. Peut-être aussi n'allait-elle pas le trouver. Et, subitement debout, il fouilla du regard le bois derrière lui. A

Digitized by Google

la fin, n'y tenant plus, il boucla son sac, donna un dernier coup d'œil à l'étude en train qui le satisfit et gagna la sente. Si elle ne venait pas, il n'avait du moins pas perdu son temps. Mais cette compensation ne pouvait lui suffire et il pressa le pas. A la lisière, il s'arrêta et, s'avançant quelque peu dans le chemin par où elle devait venir, il ne vit rien. Il attendit anxieux, puis, retournant vers le bois d'un mouvement d'humeur, il se débarrassa de son sac et s'assit dans l'herbe.

Le ciel se couvrait davantage. Au couchant, le soleil agonisait dans une nappe d'or en fusion, nimbant d'un léger contour une traînée de petits nuages vaporeux.

Georges ne pouvait réprimer l'impatience qui montait grandissante en lui. Toutes les deux minutes, il reprenait sans succès son poste d'observation sur la route. Maintenant, l'idée de la voir à tout prix l'obsédait et le faisait souffrir. Une rage sourde grondait en son âme. Il évoquait son image violemment, espérant, par une tension constante de sa pensée, l'amener vers lui.

Comme il revenait pour la vingtième fois se rasseoir, subitement elle lui apparut.

— Comment, c'est toi? dit-il, étonné de la voir sortir du bois.

— Mais oui, dit-elle en souriant, j'ai coupé à travers les taillis pour arriver plus vite. Vois, comme je suis faite. Et, rentrant quelques boucles égarées, elle eût ce geste gracieux, les bras levés, dégageant la gorge, si particulier aux femmes.

Qu'elle est belle ! pensait Georges.

— Je te croyais encore au travail.

— J'ai quitté plus tôt, afin que tu me trouves plus facilement. Je pensais que tu ne viendrais plus, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Pourquoi? fit-elle d'un air interrogateur. J'avais promis.

Un désir violent de la prendre lui vint, mais il n'osa. Cependant, il sentait à ce moment combien il l'aimait, à quel point elle emplissait sa vie. Il la retrouvait telle que son imagination la lui représentait depuis deux jours, même galbe, même visage, aux traits affinés et purs, que

Digitized by Google

ceux qui hantaient ses rêves. Soudain, dans un élan presque inconscient et irrésistible, il prit ses mains, qu'elle lui abandonna et lentement, les yeux dans ses yeux, insensiblement, il l'attira vers lui. Elle résista tout d'abord, puis, cédant sous cette pression, rougissante, elle s'abandonna à son étreinte. Et, tandis que leurs lèvres s'unissaient presque instinctivement, un éclair sillonna les nues assombries et un grondement lointain annonça l'orage. Georges avait entraîné Clarisse sous bois. L'ombre y régnait. Entre les cimes, le ciel apparaissait livide. Une odeur âcre se mêlait au parfum des chèvrefeuilles. Dans le silence de la nuit, un hibou hululait. Après quelques pas, Clarisse refusa de s'aventurer plus loin.

— Retournons, dit-elle.

Il la prit de nouveau dans ses bras, posa ses lèvres sur celles de la jeune fille, qui cherchait mollement à se dégager, puis, consentante, lui rendit son baiser. Alors, il enlaça sa taille souple et lui parla de son amour, de l'impression qu'elle avait faite sur son âme dès qu'il l'avait aperçue, de son image qui ne le quittait plus, des heures d'angoisse passées en l'attendant, du désir irrésistible qu'il avait eu de la revoir.

Elle l'écoutait, délicieusement bercée par ces mots qui l'enivraient. Et, lui, sentait, sous l'étreinte de sa main, sa petite main se crisper.

Comme ils sortaient du bois, les premières gouttes d'une pluie tiède commençaient à tomber. La nuit était tout à fait venue et le ciel roulait de lourds nuages menaçants.

— L'ennuyeux contre-temps pour toi, dit Georges.

— Bah ! j'y suis habituée, la pluie ne me fait pas peur.

Ils pressèrent le pas sous l'averse qui gagnait en violence et, ainsi enlacés, ils arrivèrent au croisement des chemins.

— Adieu, mon amour, lui dit-elle la première.

— Adieu, répéta-t-il, après une dernière étreinte qu'ils prolongèrent.

— Quand nous voyons-nous?

— Après-demain. Attends-moi, je viendrai te surprendre.

Puis, après un dernier baiser, elle se perdit dans la nuit.

Presque chaque jour, dans l'après-midi, Clarisse venait rejoindre Georges. Après l'échange des premiers baisers,

Digitized by Google

c'étaient de longues causeries, assis dans l'herbe, au pied d'un chêne, dont le tronc énorme aurait suffi à les cacher tous deux. Mais ils pouvaient causer librement; les rares promeneurs suivaient la sente, tracée à plus de cent mètres de leur nid. Car c'était un vrai nid, masqué par un buisson de chèvrefeuilles sauvages, qui embaumaient. Et ils passaient des après-midi entiers sans voir âme qui vive. La peinture s'en ressentait, mais Georges en faisait légèrement le sacrifice. Son amour pour Clarisse grandissant chaque jour ne lui laissait guère le temps d'y penser. L'amour ne suffit-il pas à lui seul pour combler une journée? Georges en était arrivé à ne plus vivre d'autres heures que celles qu'il passait auprès de son amie. Les journées pour lui s'écoulaient dans une sorte de béatitude, d'anesthésie de tout son être. Et le temps s'envolait avec une rapidité cruelle.

Août touchait à sa fin. La décroissance des jours s'accentuait, raccourcissant à chaque rendez-vous les instants qui leur étaient comptés.

Dans l'intimité de leurs causeries, elle lui avait confié que, pour justifier chez elle ses absences prolongées, elle prétextait des visites à sa nourrice malade. Les premiers jours de leur liaison, elle courait chez celle-ci s'informer de sa santé et revenait au plus vite retrouver le peintre. Mais, bientôt, elle ne put se résoudre à écourter ces instants qu'elle jugeait déjà trop réduits et se borna à des visites de loin en loin.

Georges trouvait un charme étrange à sa nouvelle vie. A vingt-quatre ans, il avait conservé une âme enthousiaste et presque vierge. Il avait bien eu quelques passades, quelques relations éphémères, pendant les années qu'il avait habité Paris. Mais, outre que celles-ci s'étaient bornées à des modèles d'atelier, aux professionnelles de l'amour, vénales avant tout, où sa chair seule était en jeu, ses préoccupations d'art et l'idéal qui dominaient ses aspirations, l'écartaient de passions qu'il jugeait grossières et basses. Clarisse lui apparaissait comme, au premier jour, une vierge de Raphaël, descendue de son cadre, conservant l'auréole qui nimbait son front virginal. Le décor bucolique, dont s'entourait son idylle, l'embellissait à ses yeux, lui

Digitized by Google

donnait un caractère poétique et tendre qui exaltait son enthousiasme d'artiste.

Clarisse l'intéressait au surplus. Dans sa simplicité naïve, contemplative par tempérament, élevée au milieu de cette nature sauvage, sa vision s'identifiait souvent avec celle de Georges, par cette affinité qui rapproche davantage les simples, de l'âme de l'artiste restée naïve aussi. Son intelligence, d'ailleurs ouverte, s'intéressait à maintes choses, indifférentes généralement aux femmes d'un rang social plus élevé. Elle se faisait expliquer, ce qui l'étonnait. Pourquoi? demandait-elle, comme le font les enfants. Certaines réparties mettaient Georges en gaîté. Elle avait un tour original d'esprit, une façon de dire les choses qui amusait l'artiste. Après certains mots drôles, il ne pouvait résister au désir de l'embrasser, de la serrer contre lui.

Mais, si chaque jour resserrait le lien qui l'unissait à Clarisse, elle, de son côté, arrivait haletante au rendez-vous; ses yeux avaient une expression profonde et douce, lorsqu'elle les posait sur lui, l'amour semblait grandir en elle, ses étreintes se faisaient plus violentes et, lorsqu'ils se séparaient, c'était elle qui revenait vers lui.

(A suivre.) WILLY HALER.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

L'arrière-faix.

M. Jaurès a mis un acharnement singulier à demander l'exhibition du linge sale des négociations franco-allemandes. Tout accouchement se complique d'une lessive ; des loques ensanglantées, des sanies et un vilain morceau de corde attestent le labeur d'une gésine, même de la plus heureuse. Est-il bien nécessaire de promener triomphalement ces dépouilles sous le nez de tous les membres de la famille, le jour du baptême ?

Non, n'est-ce pas? Et c'est ce qu'a pensé M. Poincaré. Avec une grande dignité et une fermeté non moins grande, il a imposé silence aux accusés, puisqu'il ne pouvait fermer la bouche aux accusateurs. Ce silence a paru impressionnant. On n'ose dire qu'il a été favorable à ceux qui eurent le tort de brouiller les rôles et même les cartes. Et pourtant il n'était pas sans quelque grandeur. La dignité parlementaire y a gagné. Espérons que désormais elle ne subira plus de telles atteintes et que les préliminaires d'une entente internationale ne seront plus entachés de suspicions, douloureuses pour l'amour-propre français. Nous avons un ministère, dont la façade d'intégrité et de sérieux ne porte pas une fissure. Gardons-le.

R.

* * *

Enthousiasme.

L'enthousiasme est une vertu bien française. Et nous la poussons jusqu'au vice. Il est rare que nous admirions avec calme; nous nous excitons aussitôt; il nous faut crier, battre des mains, trépigner, hurler; une frénésie bizarre nous saisit; nous ne raisonnons plus; nous devenons capables de toutes les extravagances. Ceux qui savent susciter en nous ces étranges sentiments peuvent aspirer aux honneurs suprêmes; nous les jugeons dignes de la plus haute fortune, et nous avons la manie de leur offrir, pour commencer, un siège de député.

L'aviation ne pouvait échapper à cette règle inflexible. L'exal-

Digitized by Google

tation générale que provoquent, justement, les aéroplanes s'est manifestée, comme nous devions le prévoir, par la candidature législative d'un aviateur. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Védrine, et nul plus que moi n'admire l'habileté, l'énergie, le courage de ce merveilleux pilote. Pourquoi, cependant, les électeurs de Limoux l'ont-ils choisi comme candidat à la succession de M. Dujardin-Beaumetz? M. Védrine s'est-il imposé par son expérience des affaires, la prudence et la justesse de son esprit, sa connaissance des questions sociales, économiques, financières? Possède-t-il une compétence particulière en matière d'assistance, de travaux publics, de mutualité, d'hygiène, de fiscalité? A-t-il étudié spécialement les problèmes industriels, commerciaux, agricoles? Est-il renseigné sur les chemins de fer, les douanes, les postes et télégraphes, l'armée, la marine, les colonies, l'enseignement, que sais-je?

Nullement. Les gens de Limoux ont voulu faire de M. Védrine un législateur parce qu'ils l'admiraient passionnément comme aviateur. Y a-t-il là quelque logique? Et, si l'on dirige un monoplan avec une incomparable adresse, s'ensuit-il qu'on soit apte à voter de bonnes lois ouvrières et à conduire sagement la politique étrangère de son pays? Les gens de Limoux eux-mêmes, quand ils seront un peu calmés, auront peine à l'affirmer. Mais les sept mille électeurs qui ont donné leurs suffrages à l'aviateur n'ont pas songé à cela, sans doute, car on ne réfléchit plus, à Limoux ni ailleurs, quand on s'enthousiame. Souhaitons que M. Védrine continue à nous émerveiller; qu'il forme des élèves, qu'il perfectionne ses appareils, qu'il fasse progresser la locomotion nouvelle, et nous l'applaudirons avec joie. Mais dans quelle baroque cervelle a pu germer l'étonnante conception de cette candidature législative?

Ah! qui nous donnera, au lieu de bruyantes et folles incohérences, l'enthousiasme sage et méditatif, l'exaltation raisonnée, l'ardeur raisonnable, prudente, utile, féconde?

MAURICE DARIN.

* * *

Rabelais et Anatole France.

Les agapes pantagruélines de la *Société d'études rabelaisiennes* qui, par ce temps de dyspeptiques et de buveurs d'eau, consistent surtout en une agréable débauche de paroles, ont pris jeudi dernier, 21 mars, les proportions d'un événement littéraire. C'est

Digitized by Google

qu'en effet, la société célébrait, cette fois, la venue au monde de son dernier né : Gargantua. Il a été porté, ainsi qu'il appartient à un tel personnage, plus de onze mois, car il a coûté bien des veilles laborieuses à M. Abel Lefranc et à ses collaborateurs, ce gros volume luxueusement édité grâce à la munificence d'une bonne fée, la marquise Arconati-Visconti. Or, il s'agissait ce soir-là d'offrir l'enfant à notre maître l'abbé Jérôme Coignard, dans le siècle Anatole France, lequel devait l'ondoyer... au champagne ou, comme on disait jadis, en lui faisant « humer le piot ». Ce fut une heure glorieuse. Abel Lefranc présenta Gargantua dans ses langes de papier couché et avec une verve pantagruéline et chaude, il dit que M. France, réincarnation affinée de Rabelais, était le seul parrain qui convînt à Gargantua ressuscité, car l'auteur du *Lys Rouge* assigne comme témoins aux actions humaines, l'Ironie et la Pitié. Toute son œuvre démontre cette haute parole de Bacbuc, pontife de la dive bouteille : « La Vérité, fille du Temps ».

Anatole France se lève. L'acclamation interminable des cent cinquante convives le salue. Très ému, le maître lit sa réponse : Jérôme Coignard, Sylvestre Bonnard et M. Bergeret, trinité spirituelle où France a incarné l'âme la plus variée, la plus mouvante, et la plus vive qui fût jamais, voient dans Pantagruel leur propre image. Le doute est la source de toute sagesse et de toute bonté. Si l'on avait douté davantage, les « farfadets » méchants n'auraient pas brûlé ceux dont le seul crime était de ne pas leur ressembler. Les farfadets ne brûlent plus, non que l'envie leur manque, mais parce que les mœurs et la loi les en empêchent; par contre, ils emprisonnent. Il n'est pas beau de condamner un homme à onze ans de prison pour délit d'opinion. (A cette allusion non déguisée au cas Hervé, les belles dames présentes cessent de battre des mains.) Mais le doute ne doit pas nous empêcher d'agir. « Dans l'action, la vérité nous apparaîtra si nous sommes courageux et désintéressés. Ce qu'il convient d'admirer particulièrement dans la philosophie pantagruéline, c'est qu'elle est proportionnée à la faiblesse humaine et qu'elle ne nous fait point tendre à la perfection, à la fâcheuse perfection. Elle craint tout excès, même l'excès de la vertu, qui est, à vrai dire, un terrible excès... »

Et France nous invite à vivre en joie en colorant les choses à notre fantaisie.

Digitized by Google

Contraint par un appel bruyant et impérieux des convives, Jaurès, qui est là, se décide à parler : « J'espérais avoir une fois au moins, dit il, ce rare bonheur de me taire et d'écouter. Il faut des adversaires pour improviser et je n'ai ici que des amis. » La parole, d'abord hésitante, s'affirme, grandit, s'élève et l'on assiste à cette prodigieuse éclosion d'images qu'est l'éloquence de Jaurès. Ducs et duchesses, qui sont ce soir mêlés à de plus humbles mortels, s'attendant à voir fulminer un gros diable cornu, s'émerveillent de cette parole si française qui chante Rabelais, « fleuve immense, fait de toutes les sources profondes jaillies du creux des forêts et reflétant dans son large cours sinueux le ciel le plus varié et le plus fin qui soit, le ciel de France ». Et comme il faut bien finir sur un éclat de rire, Jehan Adès, Mme Lily Ritto et leurs camarades jouent avec une loquacité toute rabelaisienne *La comédie de celui qui épouse une femme muette*, qu'Anatole France a composée sur un thème conté par Panurge. Un homme a une femme muette. Il s'en désespère. Un bon médecin lui vient en aide et ayant coupé un cnyliglotte qu'elle a sous la langue, la fait parler. Que trop...! Son mari en pense devenir fou. Il rappelle le médecin pour lui clore le bec, mais l'art d'Hippocrate ne va pas jusque-là. Il est remède pour faire parler les femmes ; il n'en est pas pour les faire taire. « Contre cestuy interminable parlement de femme », il est un remède unique, c'est « surdité du mari ». Mais quand l'épouse aperçoit que, par la vertu d'une poudre magique, son mari ne l'entend plus, elle devient enragée. Et comme le docteur présente sa note, le mari fait... la sourde oreille.

GUSTAVE COHEN.

Digitized by Google

Chronique artistique.

On se rappelle les étonnements et même les indignations que suscitèrent parfois chez certains amateurs d'art les expositions de la *Libre Esthétique*. Ceux-ci n'avaient pas assez d'anathèmes pour condamner les œuvres audacieuses qui y figuraient. Les temps sont bien changés maintenant. Le Salon de la *Libre Esthétique* étonne encore cette année, mais c'est par sa modération. Certes, il y a quelques Van Dongen et quelques Vuillard qui jouent le rôle d'enfants terribles, mais ils constituent des exceptions. Les autres, ceux qui vraiment triomphent, c'est Forain, c'est Claus, c'est Baertsoen, artistes qui depuis longtemps ont gagné des victoires. On pouvait craindre les « cubistes » et les « futuristes ». Ils ne sont pas là. Le goût très averti de M. Octave Maus nous a préservé de leur présence. Ces « curiosités » sont réservées à d'autres expositions de tenue moins artistique.

Le peintre gantois Albert Baertsoen est représenté à la *Libre Esthétique* par douze tableaux qui représentent des aspects très divers de la cité de Van Artevelde. On sait que l'artiste a le culte de sa ville. Il nous la montre éclairée des rayons du soleil de juin; mais, comme il la connaît bien, il sait que sa mélancolie s'apparie délicieusement aux paysages d'automne et d'hiver, aux temps gris et presque douloureux, à l'heure du crépuscule. Le ton glauque des eaux, la blancheur triste des neiges, la vétusté des hauts murs, l'apothéose des soirs, c'est ce que rend avec la belle maîtrise qu'on lui connaît ce peintre au suggestif pinceau.

M. Emile Claus n'a pas de ces tristesses. Chacun de ses tableaux est, on le sait, un hymne à la lumière. Qu'il nous peigne les campagnes, à la fin du jour ou aux premiers rayons de l'aube, c'est toujours la lutte triomphante du soleil contre les ombres ou contre les brumes. Son *Matin d'octobre au bord de l'eau* s'irrise des couleurs du prisme. Ce sont les tons délicats en lesquels se décompose la lumière, qui semble prendre des formes

Digitized by Google

nouvelles pour combattre plus sûrement les brouillards que la nuit a laissés accrochés aux arbres.

L'envoi de l'artiste français Jean-Louis Forain est un des grands attraits du Salon de la *Libre Esthétique*. Les dessins de Forain sont populaires, ses tableaux le sont moins. Nous retrouvons dans le peintre des qualités semblables à celles du dessinateur. Une observation précise les caractérise, l'art de faire d'un personnage un type d'humanité : le financier au large dos arrondi, l'avocat, le magistrat et l'accusé, ouvrier ou fille-mère, puis la danseuse. On songe parfois à Rops, en présence de ces synthèses. On admire presque toujours la fermeté du dessin, la composition serrée, et surtout, nous le répétons, le don rare de l'observation. Ne demandons pas à l'artiste la magie de la couleur. Ses toiles sont ternes si nous les comparons aux rutilances de celles des nôtres. C'est de l'art grave et sincère.

Cette couleur, nous la trouverons dans les larges compositions du décorateur russe Léon Bakst, dans sa *Daphnis et Chloé*, ou dans sa *Chloé abandonnée*. M. Marcel Jefferys a fixé sur sa toile *Le Théâtre des singes* un fourmillement de tons les plus divers. M. Willem Paerels aime, lui aussi, cette couleur et il lui trouve des modalités exquises : le *Soir dans l'atelier*, la *Dame en noir*. Voici un peintre allemand symboliste, M. Walter Ophey, qui expose une toile d'un très joli aspect décoratif : *Colline fleurie*. Le sujet importe peu. Il pourrait porter tout autre nom, ou même ne rien représenter du tout. Il ne faut retenir que le charme de la couleur.

M. Robert Picard imagine un paysage aux lignes simples, aux tons un peu ternes. C'est un procédé qui lui est particulier. Nous ne nous prononçons pas sur sa valeur.

M. George Lemmen expose de délicieuses toiles, *Femme assise*, l'*Allée à midi*, c'est le rappel d'un artiste charmant. Voici Heymans, représenté par deux toiles; de curieuses peintures de Léo Jo, la *Matinée* de Willy Kukuk, un portrait de jeune fille de Henri Lebasque; la *Blouse noire*, *Georgette*, le *Nu esthétique* de Kees Van Dongen, qui ne laisseront pas le visiteur indifférent.

Le compartiment des eaux-fortes et dessins n'est pas moins intéressant, nous y relevons les noms d'Austen Brown, de Nelson Dawson, de Charles Doudelet, de Hankey, de Marc-Henry Meunier, de René Piot.

La sculpture est représentée par Victor Rousseau (*Tête de jeune*

Digitized by Google

fille, l'*Ingénu*), Paul Du Bois, dont nous signalerons l'*Adieu* et l'*Ame inquiète*, les *Danseuses* du gracieux statuaire Marnix d'Haveloose, les bustes de Mme Louise Mayer-Ochsé.

Il est de règle à la *Libre Esthétique* — et combien nous félicitons M. Maus d'avoir érigé cette idée en principe — de donner la plus large place aux arts mineurs. C'est ainsi que l'œil peut se reposer quelque temps sur les vases, amphores et potiches, aux belles flammes colorées, de M. Willem Delsaux, ou sur les écharpes et coussins de Mlle Gabrielle Montald, d'une réelle richesse de couleur et de dessin.

Chaque année, à cette époque, s'ouvre dans les salles de la place de Meir, à Anvers, l'exposition de l'Art contemporain. Peu à peu ce Salon a acquis l'importance d'un « triennal ». La plus large hospitalité y est accordée aux peintres français. Nous avons pu admirer l'année dernière des œuvres de Maurice Denis, Henri Martin, René Ménard; nous remarquons aujourd'hui celles d'Ernest Laurent, Xavier Prinet, Bernard Boutet de Monvel, etc.

M. Bernard Boutet de Monvel est un fantaisiste délicieux. Son art caricaturesque, la fraîcheur de son imagination, la joliesse de ses tons l'imposent à l'attention. M. Xavier Prinet est le peintre des intérieurs. Il les représente avec une incontestable habileté. Quant à M. Ernest Laurent, il peint avec un charme exquis des femmes et des fleurs. Son *Voile mauve*, sa *Parisienne*, ses *Chrysanthèmes* sont d'un coloris charmant. Ce n'est point du grand art peut-être, mais de l'art plein de séductions. Nous avouons ne point goûter les fantaisies picturales de M. Edouard Vuillard, représenté par plus de vingt-cinq toiles sans dessin, perspective ni couleur.

Nous connaissons, pour les avoir remarqués à des expositions précédentes, les envois de MM. Fabry, Ciamberlani, Fernand Khnoppf, Delaunois, Camille Lambert, Montald, Paulus, des sculpteurs Lagae, d'Haveloose. Parmi les meilleures toiles de nos peintres, nous signalerons la *Gloriette*, de M. Albert Crahay, en beaux tons lumineux et clairs, l'*Eté*, l'*Aurore* et la *Nature morte*, quelques exquises notations du Gantois Gustave De Smet, les subtiles impressions de printemps de M. Auguste Donnay, les dessins de M. James Ensor (*Les aréoles du Christ ou les sensibilités de la lumière*), les types juifs de Victor Hageman, les marines de Richard Baeseleer et de Frans Hens, le paysage de

Digitized by Google

Heymans, la *Fête des ballons* de Marcel Jefferys, une série d'esquisses très impressionnantes du maître Eugène Laermans, les *Fiancés* de Xavier Mellery, l'*Août* d'Auguste Oleffe, le *Piano* de Willem Paerels, les femmes du peuple de M. Armand Rassenfosse, les *Tulipes* de Mlle Alice Ronner, les portraits de Victor Vaes, les toiles si caractérisées de M. Jakob Smits, le peintre campinois.

C'est un salon qui plaît au visiteur par le choix et la variété des œuvres exposées. Les tendances les plus diverses y sont représentées. Nous n'osons plus dire les écoles. Vuillard voisine avec Khnoppf, Boutet de Monvel avec Jakob Smits. Il n'est pas indifférent de voir, rapprochés aux mêmes cimaises, une vision hallucinante de Laermans, un intérieur délicatement traité du Français Xavier Prinet, une marine de l'Anversois Richard Baeseleer, une subtile impression du Liégeois Rassenfosse. Les « ensembles » de ces artistes sont assez importants pour nous rappeler leur manière, et pour nous permettre de comparer la nature de leurs inspirations et le caractère de leurs races.

Arthur De Rudder.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Peu d'articles à signaler cette quinzaine. Dans la REVUE HEBDOMADAIRE, où Jules Lemaître continue sa besogne de démolisseur et n'épargne, en jugeant Chateaubriand, aucune petitesse du génie, on lira aussi avec intérêt (N° du 23 mars) la conférence de M. Hallays sur *Mérimée et les Tuileries* et surtout le dernier « mouvement des idées » de M. André Chaumeix, où est analysée l'œuvre historique (est-ce bien le mot ?) de M. Anatole France. Il est incontestable que depuis *Le procureur de Judée* ou *Thaïs* en passant par *Jeanne d'Arc*, sa sœur chrétienne, et *Les Dieux ont soif* pour arriver à l'époque contemporaine, M. France n'a point paru se désintéresser des peintures de mœurs et de sentiments encadrées dans la vie historique. On peut dire que c'est l'homme, non les hommes, qui n'a cessé de le passionner. Son scepticisme regarde les événements de très loin et avec méfiance. Sa méthode consiste à les « dissoudre dans la masse des circonstances contemporaines ». C'est que « cette méthode remet les choses et les hommes à leur place », qui est plutôt modeste. Nous serions incapables de créer quelque chose de puissant et de durable. M. Chaumeix concède « ce que le pyrrhonisme de M. Anatole France peut avoir renfermé de vérité »; il nous le montre ironique, désenchanté, indulgent et, plus que tout autre, ayant « péché contre l'esprit. — Les cinq premières pages du MERCURE DE FRANCE (16 mars) sont de Fr. Vielé-Griffin et consacrées à *La délimitation du Barrésisme* ». Elles sont sévères. On y voit l'auteur d'*Un homme libre* de plus en plus isolé dans des attitudes à la René, réduit à évoluer dans « quelque chose comme le département de Haute-Loire où vécurent les ancêtres du volontaire Lorrain ». — L'OCCIDENT, qui a fait entendre une note assez semblable, quoique moins brutale, contient des pages de M. Raoul Narsy (n° 111), *Pour la critique contre les critiques*. On connaît le thème. Un couplet, joli ma foi, sur « la critique par ordre » vaut d'être lu, et la conclusion est louable. — Toujours intéressante, la REVUE DES FRANÇAIS nous donne la suite de l'enquête signalée de Henri Mazel sur « Nos enfants ». Plusieurs des lettres publiées ont une signification indéniable, celles de M^me^ Alphonse Daudet et de MM. Batilliat et Desguerrois surtout. Dans ce même numéro (25 mars) *Un Sainte-Beuve Conspirateur* de M. Léon Séché. — LES MARCHES DE L'EST, outre une abondante chronique contenant plusieurs articles de prix, une étude de

Digitized by Google

l'abbé Wetterlé sur *Les élections pour le Reichstag* et un médaillon de M. Henri Lichtenberger par Pierre Leguay. — La Revue de Hongrie (15 mars) tape à tour de bras sur *L'Encyclopédie universelle du XX^e siècle* qui a tout travesti dans ce pays où l'on aime la France. — Des Revues belges rien à dire cette fois, sauf que Wallonia se corse des notes et informations de la Fédération Destrée et que l'on trouvera dans *La Société nouvelle* un discours rectoral de M. A. De Greef. Ce n'est pas trop tôt !

* * *

Livres relatifs à l'Italie.

C'est le pays de la production la plus abondante et la plus inégale. Pour rester dans le domaine de l'histoire littéraire, ce ne serait pas trop d'une chronique mensuelle pour orienter le curieux à travers cette forêt d'imprimés, voyant le jour un peu partout, et non pas seulement à Milan, Florence ou Bologne, c'est-à-dire dans les principaux centres d'édition italiens. Dans le dernier numéro du *Literaturblatt* publié chez Reisland, à Leipzig, je trouve dans le relevé bi-mensuel la mention de trente-six périodiques d'outre-monts, renfermant des travaux d'histoire littéraire et de vingt-cinq livres et brochures ayant le même objet ; sans doute le fatras et l'insignifiance prédominent ; mais l'ampleur de l'effort n'en est pas moins manifeste.

Ici nous ne signalerons que quelques livres offrant un intérêt général. Tel est, et avant tous autres, le *Dante* de M. Hauvette (Hachette, in-12). Encore un volume sur Dante, diront quelques-uns avec un geste résigné. Eh oui ! Mais qu'importe si ce volume est neuf par son plan, par la méthode critique de l'auteur, par l'attrait d'un exposé sobre, précis, clair, convaincant ! M. Hauvette a déjà un passé considérable de chercheur et de laborieux, et notamment son *Histoire de la littérature italienne* (chez Colin) est classée avantageusement. Mais cette fois il s'est surpassé. Tenter de renouveler un tel sujet et (pour ne rien dire de l'immense bibliographie italienne, allemande et anglaise) imposer à l'attention du public français un nouvel essai sur Dante après la vingtaine publiée depuis Fauriel et Ozanam jusqu'à M. Paléologue, c'était une entreprise peu ordinaire. M. Hauvette l'a fort adroitement menée. Il a extrait de l'œuvre même de Dante toute la moelle de son livre ; il a fait revivre le milieu où il avait vécu, aimé, souffert ; il a raconté sa vie d'après des données enfin certaines ; il a analysé sa *Divine Comédie* avec une attention pieuse et une clairvoyance remarquable ; notamment le chapitre sur l'allégorie dantesque est à la fois riche d'information et d'originalité.

Mais Dante peut-il être isolé de son temps, et ce temps lui-même, le juge-t on favorablement si l'on ignore ceux qui l'ont précédé et suivi ? C'est à quoi je pensais en parcourant l'excellent manuel de M. Finzi, qui vient d'être traduit par M^me^ Thiérard-Baudrillart (in-12, chez Perrin). Cette *Histoire de la littérature italienne* n'est pas seulement un aide-mémoire ;

Digitized by Google

l'auteur a eu souci de l'enchaînement littéraire et historique. Le chapitre II est une curieuse et habile synthèse de tout ce qu'a légué la culture prédantesque, sans omission des lettres latines ni des arts; peut-être regrettera-t-on que l'écrivain ait renoncé à certains parallèles avec les productions septentrionales et se soit borné à n'invoquer celles-ci que lorsqu'elles ont servi de modèle direct aux œuvres de ses compatriotes ; les vieux ouvrages des XII^e^-XIII^e^ siècles en dialecte picard, wallon et normand, valaient la peine d'être rapprochés de ceux des solitaires d'Assise ou des rudes écrivains lombards.

Le début du chapitre III nous montre Dante et son temps ; il n'a ni l'ampleur ni la précision minutieuse des cent pages que M. Hauvette a consacrées à cet objet ; néanmoins, il résume très exactement les données acquises à la science. Ce qui y frappe et ce qu'on retrouve plus loin, c'est un sens des proportions trop rare dans ces vastes ensembles. Ou bien on y sacrifie le passé, ou c'est lui qui absorbe toute l'attention. Ici, les cent premières pages nous mènent à la Renaissance, qui, avec les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, en occupe cent autres. La seconde Renaissance (pour employer la terminologie d'école) vient ensuite et est largement traitée (1748-1815). Mais il reste encore cent pages pour le XIX^e^ siècle, et c'est assez pour n'en négliger aucun aspect essentiel. Tout au plus peut-on regretter l'omission des contemporains, qu'un dernier chapitre aurait utilement compris dans l'exposé.

A cet exposé, mais à un point de vue spécial, il convient de rattacher des travaux sur l'influence française en Italie. Elle a été souvent étudiée, mais jusqu'ici aucun travail d'ensemble. Celui de M. Hazard (Paris, Hachette, in-8°) ne porte que sur une période bien courte (que déjà M. J. Luchaire, dans sa thèse de 1906 avait abordée de biais), celle de la domination républicaine et impériale dans la Péninsule. Encore n'est-ce que dans sa relation avec les lettres italiennes que l'auteur envisage cette domination, qui fit à la fois tant de bien et de mal. Mais le thème est déjà bien vaste lorsqu'on sort des généralités coutumières. La table des matières du livre de M. Hazard est instructive à cet égard. Successivement il a examiné le contre-coup de la conquête révolutionnaire sur les cerveaux italiens, la façon dont s'est exercée l'influence française, les résistances, surtout littéraires, soit qu'elles se manifestent en haine de la pression officielle, dont les côtés odieux ne sont pas dissimulés, soit qu'elles tendent à créer une atmosphère nationale et un esprit public, absent jusque-là (sociétés savantes, pamphlets, presse, etc.). Puis vient la pénétration des littératures du Nord, qui est postérieure à celle qu'a subie la France et dont M. Hazard aurait pu suivre la trace jusqu'aujourd'hui (pensez à Fogazzaro et aux dramaturges contemporains). Enfin, la France elle-même renonce à l'hégémonie et l'on voit ses savants et ses écrivains encourager une émancipation totale du génie italien, quand ils ne vont même pas jusqu'à le proposer en modèle. Il y aura plus tard une suite tout indiquée de ce beau

Digitized by Google

travail ; ses conclusions optimistes la font prévoir. Dès maintenant il s'impose à l'attention comme renfermant un programme d'enquête, dont l'application à l'Allemagne, à l'Angleterre, à nos Pays-Bas serait singulièrement féconde. Il en résulte d'ores et déjà que la Révolution n'a pas semé que des idées politiques, qu'elle a renouvelé la pensée artistique et jusqu'à l'arsenal des formes littéraires des nations voisines de la France (et même de plus lointaines); qu'elle a provoqué des réactions puissantes et bienfaisantes, préparé la voie aux divers nationalismes, en opposition avec les vieilles et uniformes tyrannies de gouvernement aussi bien que d'école, permis enfin à des tendances, obscures et vagues, de se préciser, de se reconnaître et de sélectionner parmi les éléments assimilables, donc nutritifs qu'elle leur offrait. La Révolution, en un mot, a donné le sens et le goût de la liberté aux nations ; là est sa vraie et pure gloire.

Mais voici qui, de ces grands horizons, nous ramène à des contemplations plus modestes, non moins dignes d'intérêt. Je pense au beau livre de M. Pietro Toldo sur l'*Œuvre de Molière et sa fortune en Italie* (Turin, Lœscher, 8°). Ah ! si nous possédions sur les autres classiques, sur Voltaire et J.-J. Rousseau des monographies analogues, l'histoire comparée des littératures aurait fait un grand pas (1) Il n'en résulterait pas seulement des données plus précises sur un point d'histoire, c'est la connaissance de tout le passé littéraire qui en serait modifiée avantageusement. M. Toldo a écrit près de 600 pages. C'est que la matière était vaste, c'est aussi que les érudits italiens sont verbeux. Déjà on est surpris de constater qu'un gros quart de son livre est consacré à Molière lui-même. C'est beaucoup ; ce serait trop si les sources italiennes n'y tenaient une large place. Encore est-il incomplet ! Car sur le personnage de l'entremetteuse (p. 71 et ss.) il n'a pas connu certains travaux résumés par M. Brunot dans son édition de *Macette* ; il ne dit pas — sauf erreur mienne — que le premier crayon de Frosine est dans le *Dépit amoureux* (II, 1 et V, 5), que le second est dans l'*École des femmes* (II, 6 ; III, 4) et rien de plus italien que cela ; que le nom de *Tartufo* est défini dans la *Calandra*, sc. II, etc. Mais

(1) On pourrait rattacher à cette nomenclature un recueil d'articles de M. A. Reggio, *Regards sur l'Europe intellectuelle* (Paris, Perrin, in-12). M. Reggio est un critique italien de grande information et de louable indépendance. Ses articles sur des écrivains du Nord et du Midi (par exemple, Bojer et Perez Galdos) sont remarquables d'intuition et de sincérité. Leur synthétisme parfois rapide n'a pas la prétention de formuler des jugements absolus ; ce sont des coups de plume heureux qu'il donne de-ci de-là. Nous aimons la clairvoyance avec laquelle il parle de ses compatriotes, dont il est de mode d'exalter maintenant avec quelque exagération l'originalité et l'influence. Il montre, dans un article intitulé : « Autour de l'Italie intellectuelle et littéraire », les faiblesses du roman ultramontain, qui cherche encore ses formules nationales et continue à tâtonner entre les servitudes du cosmopolitisme et les puérilités du régionalisme. Il y a là des leçons à méditer, même et surtout pour un Belge.

Digitized by Google

ne voyez ici nul reproche, car c'est ailleurs que je le vois justifié, dans la surabondance un peu stérile des rapprochements, dans la mise sur le même plan et dans la même valeur de trop d'analogies, qui, pour la plupart, restent hypothétiques; les arbres nous cachent la forêt.

J'omets des digressions sur le rire de Molière et sur ses rapports avec Louis XIV pour arriver au sujet lui-même, abordé à la page 169. Je ne puis que louer la façon érudite et critique à la fois dont il est traité. Toute discussion m'est interdite ici; j'y reviendrai ailleurs. Qu'il soit acquis qu'on n'écrira plus une page sur Molière sans consulter l'ouvrage de M. Toldo (1).

M. W.

P.-S. — Entre autres livres reçus, se rapportant aux lettres italiennes, signalons encore un travail d'histoire, dû à M. P. D. Pasolini, sur *Catherine Sforza* (trad. Marc Hélys, chez Perrin, in-8°). Il y est, il est vrai, question de luttes civiles plutôt que de poésie et de peinture. La femme, dont la vie romanesque est racontée avec beaucoup de charme, avait les vertus mâles d'un prince et d'un général. Elle méritait d'être tirée de l'oubli. C'est ce qu'a fait le comte Pasolini dans un vaste ouvrage, dont on retrouvera ici la substance, et c'est ce qui convenait au lecteur français.

En revanche, *Les poésies de Michel-Ange Buonarroti et de Vittoria Colonna*, que M. Pierre de Bouchaud étudie dans un livre récent (Paris, Grasset, in-12), constituent une contribution intéressante à l'histoire de la littérature ultramontaine. Sans doute il ne manque pas d'analogie entre l'existence mouvementée de la femme qu'aima le grand artiste et celle de la fille de Sforza. Mais l'essentiel de cette étude est dans les rapprochements que fait l'auteur entre les événements auxquels Michel-Ange et son amie furent mêlés et les poèmes où s'expriment leurs joies et leurs angoisses. L'étude intrinsèque de ses poèmes y tient une place non moins considérable, et un chapitre de début, peut-être un peu sommaire, rattache ces créations de la Renaissance au passé, en marquant toutefois certaines oppositions (notamment avec Dante), comme aussi certaines consanguinités.

* * *

Pierre-Maurice Masson, *Lamartine* (Paris, Hachette). Ce discours, qui a obtenu en 1910 le prix d'éloquence, ne rappelle que d'assez loin les compositions qui, il y a cinquante ans, étaient primées pour des qualités de belle rhétorique. Il est fortement pensé; il se corse d'analyses parfois subtiles de la pensée et des formes d'art lamartiniennes; il bouscule quel-

(1) L'Académie royale de Belgique a accueilli et va publier sur Molière en Angleterre un essai de moindre envergure, que nous signalerons bientôt.

Digitized by Google

ques admirations et beaucoup de préjugés. Même au physique il nous montre un Lamartine bien différent des attitudes qu'on lui prête ; il le met plus près de la vie, donc plus près de nous.

* * *

En trois volumes, l'éditeur Stock a publié les *Œuvres* d'Ernest Cœurderoy Nom symbolique, car l'auteur oublié de tant de pages ardentes, eut jusqu'au dernier jour cette forte conviction philosophique, sans laquelle la vie lui eût été intolérable. C'est de 1849 à 1855, c'est-à-dire dans la période de défaite et de découragement qui a suivi l'essor révolutionnaire que Cœurderoy composa ses *Jours d'Exil*, où il mécontenta presque autant ses frères en proscription, que ses persécuteurs eux-mêmes. Après de solides études médicales, ce fils de l'Yonne s'était mêlé à l'activité réformiste et avait été compromis dans les événements de juin 1849. Il mena ensuite une vie errante, au cours laquelle il multiplia les écrits virulents contre toutes les sortes de tyrannie. Que ce libertaire, d'une indéniable sincérité, ait été, comme le dit une préface de l'ouvrage, « une haute conscience », on peut l'admettre, mais c'est aller loin que de lui appliquer l'éloge de « grand écrivain ». Il a l'abondance, l'emphase, le lyrisme vague et soutenu de cette époque si différente des temps actuels ; tantôt familier, tantôt solennel, son verbe est toujours coloré et facile. Il est un témoin curieux, sinon plus.

* * *

Nous espérons faire analyser bientôt par un spécialiste le nouveau livre de M. Albert Boissière, *L'accusation publique et les délateurs chez les Romains* (Niort, Clouzot). Mais en le recevant, nous avons eu un vif remords, celui de n'avoir pas annoncé à leur date, deux volumes, in-8° (en dépôt chez Champion, à Paris), de ce laborieux professeur du lycée de Niort. Ils se rapportent l'un et l'autre à la vie et à l'œuvre d'un érudit injustement oublié, *Urbain Cherveau*, qui fut secrétaire de la reine Christine de Suède, précepteur de duc du Maine, et entretint une correspondance active avec des savants de toute l'Europe. Il vécut dans le Nord, en Allemagne, en Hollande et vint mourir à Loudun dans l'extrême vieillesse. M. Boissière, qui a eu et ses livres et ses manuscrits à sa disposition, a reconstitué cette existence mouvementée et infiniment productrice. On est épouvanté de la somme de labeur qu'a produite Cherveau et la liste de ses ouvrages est tout un catalogue de librairie. Je ne sais s'il est désirable qu'on exhume ses poèmes, ses romans et son théâtre ; mais un choix de sa correspondance, notamment avec Chapelain, La Fevre, etc., aurait son genre d'attrait et d'autre part M. Boissière a rendu service à l'histoire littéraire en réimprimant ses *Remarques* sur les poésies de Malherbe, d'après le manuscrit autographe de Niort, qui nous en offre une meilleure leçon.

W.

Digitized by Google

Les trois récits que renferme le volume intitulé *Trois drames de l'histoire de Russie* (chez Colin) furent publiés, il y a plus de vingt-cinq ans, sous le titre : *Le Fils de Pierre le Grand,* qui ne correspondait qu'au premier morceau. En réimprimant cet ouvrage, on a pensé qu'il convenait de lui donner un titre plus général : *Trois drames de l'Histoire de Russie.* Ces études remontent à l'époque où le vicomte de Vogüé était secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg : elles parurent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes,* en 1880, 1881, 1883. Elles attestent de patientes et fructueuses recherches, les ouvrages consultés étant presque tous en langue russe.

* * *

Il y a deux méthodes pour initier les jeunes gens aux beautés d'une littérature; il y a celle qui consiste à leur offrir tout ce qui a été, depuis longtemps, proposé à l'admiration des foules et, ainsi, à développer en eux cet instinct plus sûr, mais timide et routinier, qui git en chacun de nous ; il est une autre façon de procéder, et c'est de chercher des beautés plus rares, moins périmées par l'usage admiratif et de demander, par conséquent, à la mémoire et à l'intelligence des élèves un effort personnel. M. A. Smets a préféré la première méthode à la seconde dans son *Traité de littérature française pour les écoles de Belgique* (Bruxelles, Lebègue). On peut le regretter. On peut s'étonner de retrouver là les adieux à la forêt de Ronsard, les *Consolations* de M. de Malherbe, les fables de La Fontaine que tout le monde sait par cœur, la lettre de M^me^ de Sévigné sur le mariage de Lauzun, Rocroy extrait de l'oraison funèbre de Condé, la querelle de Vadius et Trissotin, la présentation de Joas à Athalie, la *Jeune Captive* de Chénier, bref, ce que des siècles de nmémotechnie ont gravé dans les méninges les plus réfractaires. Il est vrai qu'on trouvera autre chose dans ce volume copieux, et que l'auteur a feuilleté pas mal de livres pour composer le sien. On aura même la surprise d'y lire une médiocre homélie de M^gr^ Deschamps, et quelques phrases de M. Leclercq, prononcées en 1880, fleurettes décolorées qu'on sèche entre deux feuillets de vieux bouquins. Mais où l'on est surpris, c'est quand voulant être renseigné sur l'admirable mouvement symboliste qui a donné une poésie et une nouvelle formule de roman à la France, on trouve trois lignes plutôt dépréciatives de M. H. Chantavoine. En quel siècle nos élèves-instituteurs apprendront-ils donc l'histoire littéraire de 1880-1900 ?

* * *

L'auteur des *Grandes mystifications littéraires* (Paris, Plon) a borné son dessein aux écrivains apocryphes, aux pasticheurs les plus marquants du dix-huitième siècle et du dix-neuvième, en écartant prudemment la période qui a suivi 1870. Dans cet exposé, vivant et pittoresque, rapide et substantiel tout ensemble, nous voyons successivement défiler Mac-

Digitized by Google

Pherson, dont les poèmes ossianiques donnèrent le ton à l'école romantique, Chatterton, plus connu par son dramatique suicide que par son ingénieux pastiche de Rowley, Caillot-Duval, précurseur de Sapek, l'énigmatique Clotilde de Surville, dont les vers touchants furent peut-être l'œuvre de plusieurs esprits distingués, Fabre d'Olivet, occultiste et héraut de la poésie *occitanienne*, ancêtre authentique du félibrige, Nodier avec son curieux roman des *Philadelphes*, Mérimée avec *Clara Gazul* et la *Guzla*, dont les inventions merveilleuses en imposent encore à des critiques attardés, la pléiade des fabricants de Mémoires sous Louis-Philippe, l'étonnante aventure de Vrain-Lucas et du géomètre Michel Chasles, que Daudet a transportée dans *L'Immortel*. Tout en racontant les fraudes plus ou moins habiles qui amusèrent, ravirent ou illusionnèrent au plus haut point le public lettré, M. Augustin Thierry s'est défendu de moraliser à ce sujet.

* * *

Les conférences de M. Jules Lemaitre ont provoqué — et ce n'est pas la moindre preuve de leur actualité—plusieurs publications sur Chateaubriand. Je ne sais si elles sont étrangères à la date de parution du premier volume de la *Correspondance de Chateaubriand* (chez Champion). En tout cas, c'est là plus qu'une entreprise de librairie occasionnelle, et cela suppose un grand dessein et une remarquable persévérance. Ce premier volume nous conduit jusqu'en 1816. On s'en étonne, car il embrasse vingt-cinq années d'activité intellectuelle, sinon littéraire. On peut espérer que de nombreux inédits viendront combler les fâcheuses lacunes relevées dans ce tome I et que nous ne songeons pas à critiquer, puisqu'il n'y a de la faute de personne. De 1789 à 1797 tout manque, et c'est un désastre, d'autres hiatus subsistent. L'ensemble n'en est pas moins important. Rattachons à cette simple note : 1° l'annonce des *Mémoires d'Outre-Tombe* (extraits) que publie M. V. Giraud (Hachette). Nous avons jadis fait des réserves sur des *Pages choisies* du grand écrivain dont M. Giraud avait pris la responsabilité. Ici, il n'y a qu'à applaudir; 2° un charmant petit livre, intitulé *Amours* et où les passages les plus significatifs de l'écrivain sur ses passions ont été réunis, en s'aidant et de ses œuvres et de sa correspondance. C'est un bréviaire délicieux. (Paris, Sansot, in-18).

Digitized by Google

LA LIBERTÉ SUBSIDIÉE

Il a été beaucoup question, au cours des récents débats de la Chambre, de la liberté subsidiée. Qu'est-ce au juste que cette liberté subsidiée qui a envahi petit à petit tous les domaines, qui a couvert le pays d'« œuvres » de toute espèce, qui émargent aux budgets de l'industrie et du travail, des sciences et des arts, de l'agriculture?

Si l'on veut en donner une définition exacte on s'aperçoit qu'elle se présente sous deux formes bien distinctes : tantôt c'est la liberté d'enseignement ou d'association ou toute autre liberté avec la faculté de recevoir des subsides de l'État, tantôt c'est la même liberté avec le droit au subside. La distinction entre ces deux modes de subvention et la transition de l'un à l'autre sont une des caractéristiques de ce principe qui, érigé par le parti catholique en système de gouvernement, poursuit dans toutes ses applications un seul et même but : créer des « œuvres » qui forment des électeurs futurs ou qui attirent ceux du présent par l'offre d'avantages matériels, les groupent et les conservent.

« Faites-nous de bonnes écoles et nous ferons de bons électeurs », disait le fils d'un député catholique ; et le soir des élections législatives de 1910 des ministres catholiques déclaraient publiquement : « Partout où nous avons créé des œuvres, nous avons réalisé de sérieux progrès électoraux. » Voilà l'aveu. Quant au procédé, il est presque invariablement le même.

Qu'il s'agisse d'enseignement primaire, professionnel ou agricole, d'associations en vue d'assurances sociales, d'unions

Digitized by Google

professionnelles, de syndicats agricoles ou de toute autre institution en faveur des classes laborieuses, on invoque le principe de la liberté pour justifier la non-intervention de l'État et pour permettre la création d'œuvres. Comme celles-ci répondent presque toujours à un réel besoin social, le gouvernement s'en autorise pour les subsidier. Seulement la répartition de ces subsides facultatifs se fait sans règle fixe et sans contrôle ; elle est laissée à l'arbitraire du gouvernement qui favorise tant qu'il peut les œuvres catholiques tandis qu'il s'efforce, par une hostilité plus ou moins ouverte, d'enrayer et d'étouffer les œuvres non confessionnelles. Quand, grâce à ce système, les œuvres catholiques sont devenues florissantes, le subside qui avait commencé par être facultatif est rendu obligatoire par une loi afin de donner aux œuvres toute la stabilité désirable.

C'est ce même procédé qui se répète toujours d'une façon plus ou moins nettement caractérisée. Il est aisé d'en suivre l'évolution complète en matière d'enseignement, de sociétés de retraite et de mutualités, pour maladies et invalidité prématurée.

Grâce à la liberté d'enseignement inscrite dans la Constitution et grâce aux subsides qui leur étaient accordés, le nombre des écoles primaires privées, presque toutes confessionnelles, s'est accru rapidement.

Pendant la période de la guerre scolaire, de 1879 à 1884, leur nombre est monté de 463 à 1,465. Aussi le premier soin du gouvernement catholique en arrivant au pouvoir en 1884 fut de décréter par une loi, complétée en 1895, le droit aux subsides de l'État pour les écoles adoptées et adoptables. Le résultat de ces deux lois fut de porter à près de 3,000 le nombre d'écoles primaires privées, subsidiées par l'État. Mais cela ne suffit pas encore au parti catholique qui réclame pour ses écoles de nouvelles subventions. C'est le but des projets Schollaert et de Broqueville.

Digitized by Google

Pour les écoles professionnelles, industrielles et ménagères, l'évolution n'est pas encore terminée. Il n'y a pas longtemps que ces écoles reçoivent des subsides, mais déjà, grâce à la partialité du gouvernement qui vient d'être dévoilée à la Chambre, la marche ascendante de l'enseignement privé se dessine nettement : il y avait, en 1908, 362 écoles et classes professionnelles, commerciales, industrielles et ménagères privées, contre 244 communales. Le terrain semble ainsi bien préparé pour une loi rendant les subsides de l'État obligatoires.

Un phénomène analogue s'est produit avec les sociétés de retraite. La loi de 1894 accordant la reconnaissance légale aux sociétés mutualistes et les avantages et subsides qui leur furent octroyés à la suite de cette loi avaient provoqué une véritable floraison de sociétés dites « mutualités de retraite » qui, en réalité, n'avaient de la mutualité que le nom et qui n'étaient que des intermédiaires entre la caisse générale de retraite et ses affiliés. De 1894 à 1899, le nombre de ces sociétés avait passé de 118 à 1,887 et celui des affiliés de quelques milliers à 160,000. Ces mutualités avaient en majeure partie un caractère nettement confessionnel, étant dirigées par des membres du clergé ou des « hommes d'œuvres » catholiques. Aussi les subsides du gouvernement grandirent-ils tous les ans et furent-ils finalement rendus obligatoires par la loi du 10 mai 1900 sur les pensions de vieillesse.

Cette loi montre d'une façon particulièrement suggestive le véritable but du système de la liberté subsidiée. Ici, le désir d'encourager la création d'œuvres confessionnelles l'emporte même sur le souci des intérêts financiers de l'État et mène à des abus criants : tandis que les affiliés directs à la caisse de retraite n'ont droit aux subsides de l'État que s'ils ne paient pas plus d'une certaine quotité d'impôts, les personnes affiliées par l'intermédiaire d'une société de retraite reçoivent des subsides sans aucune restriction ni condition.

Digitized by Google

Le but a été pleinement atteint. Sur 631,331 affiliés à la caisse de retraite ayant fait des versements en 1909, 248 seulement n'étaient pas membres d'une société de retraite, et sur 5,727 sociétés existant en 1911, 3,178 faisaient partie de l'Alliance nationale des fédérations mutualistes chrétiennes.

Le revers de la médaille est que l'État dépense annuellement des centaines de mille francs pour créer avec l'argent de tous les contribuables, riches ou pauvres, des pensions de vieillesse à des quantités de propriétaires, rentiers, juges, avocats, notaires, curés, etc., etc., tandis que les six septièmes des ouvriers n'auront jamais aucune pension.

Cet exemple montre, d'une façon saisissante, les dangers que peut entraîner l'application d'un système de gouvernement qui, sous prétexte de poursuivre un but social, vise surtout l'intérêt d'un parti.

Quant aux sociétés de secours mutuels pour maladies qui, elles, sont de vraies mutualités, le gouvernement leur témoigne beaucoup moins de sollicitude, quoique leur besoin se fasse sentir d'une façon beaucoup plus pressante que celui des sociétés de retraite. On trouvera l'explication de ce manque de sollicitude dans le fait qu'à peine 1,300 de ces mutualités sur un total de près de 3,000 font partie de l'alliance des mutualités chrétiennes. Dans ces conditions, le gouvernement préfère ne pas légiférer et s'en tenir aux subsides facultatifs répartis arbitrairement.

Il a réservé la faveur d'une loi aux fédérations de mutualités faisant de la réassurance contre l'invalidité prématurée. En effet, la difficulté de se grouper et les tracasseries gouvernementales ont empêché une grande partie des sociétés mutualistes non confessionnelles de se constituer en fédération et ne leur permettront guère de bénéficier des avantages de la récente loi qui règle les subsides octroyés aux associations de réassurance.

Digitized by Google

Les deux lois citées, celle de 1900 et celle de 1912, montrent bien à quelles absurdités doit aboutir l'application tendancieuse qui a été faite de la liberté subsidiée : tandis que, pour l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse, des lois, d'ailleurs insuffisantes, ont été faites, on n'a pas encore légiféré sur l'assurance contre la maladie qui constitue pourtant le plus immédiat des trois risques !

Ces quelques exemples suffiront pour montrer l'usage qu'a fait le gouvernement catholique du principe de la liberté subsidiée. Mais s'il fallait une dernière preuve du véritable but poursuivi sous le couvert de ce principe, on la trouverait dans l'attitude prise en ces derniers temps par ceux qui dirigent la politique sociale catholique. Comme il est impossible de nier la faillite du principe sur lequel ils ont étagé tout l'édifice de leurs œuvres, ils sont prêts à faire bon marché de la liberté elle-même une fois que leur but est atteint, c'est-à-dire que les œuvres sont créées.

Le vœu émis par le dernier congrès de l'alliance des mutualités chrétiennes qui groupe 422,000 membres est très significatif : reconnaissant l'insuccès de la loi de 1900 sur les pensions de vieillesse, le congrès émet le vœu de voir l'application à la caisse de retraite rendue obligatoire pour certaines catégories d'ouvriers, à condition qu'ils consentent le libre choix de la mutualité par l'intermédiaire de laquelle ils s'affilieront à la caisse de retraite.

Ce vœu reflète bien l'opinion des politiciens catholiques, « hommes d'œuvres ». Ils sont même prêts à aller plus loin et à sacrifier le principe de la liberté en matière d'assurances contre la maladie et l'invalidité, du moment que l'assurance obligatoire se fera par l'intermédiaire des mutualités. Ils ont fondé des œuvres au cri de : « Vive la liberté », et quand l'insuccès apparaît, ils crient : « A bas la liberté, mais respect aux œuvres ». Quelle politique sociale peu élevée et incohérente !

Digitized by Google

Mais cela prouve que l'évolution naturelle de la liberté subsidiée, du moins en ce qui concerne les assurances sociales, aboutira à sa disparition. Nous arriverons ainsi en Belgique, pour les grands problèmes sociaux, à peu près aux mêmes solutions que l'Allemagne et surtout l'Angleterre, avec la différence que ces pays nous auront précédés de loin, n'ayant pas dû passer par le stage de la liberté subsidiée.

C'est une constatation rassurante pour ceux qui, comme nous, estiment que le système de la liberté subsidiée est très souvent insuffisant et même dangereux, et que pour les questions sociales intéressant tous les membres de la collectivité, l'État n'a pas le droit de se borner à jouer le rôle de bailleur de fonds, mais qu'il a au contraire le devoir d'intervenir d'une façon plus directe et plus efficace.

Cette évolution de la liberté subsidiée nous montre comment la question se posera pour les gouvernements futurs : il ne s'agira pas de décider si telle œuvre doit conserver ses subsides ou s'ils doivent être majorés ou diminués pour telle autre, il s'agira avant tout de tracer une ligne de démarcation bien nette entre les services qui, sans inconvénient ou même avec avantage pour les intérêts de la collectivité, peuvent être confiés à l'initiative privée, subventionnée par l'État, et ceux qui doivent être transformés par des lois en services publics sous peine de faire courir un grave danger à la société tout entière. Quant aux innombrables œuvres dont le parti catholique semble vouloir faire la rançon de la suppression de la liberté subsidiée, leur rôle pourra encore être prépondérant du moment quelles renonceront à leurs préoccupations politiques et confessionnelles et qu'elles se confineront dans leur véritable mission, qui doit être purement sociale.

ADOLPHE MAY.

Digitized by Google

Les femmes dans la littérature scandinave.

Il nous est difficile, à la lumière du soleil de France, dont la chaleur attiédie nous a mûris, de comprendre les âmes lointaines et brumeuses des gens de l'extrême Nord. Les vastes plaines de neige et de silence leur ont donné une vie toute concentrée, intérieure, illuminée d'idées qui se cristallisent en faits. Aucune considération pratique ne les arrête. Dans toute la littérature scandinave, nous trouvons des gens accomplissant très simplement des actes extraordinaires sous l'empire de sentiments, voire de pressentiments, sans que personne autour d'eux ne songe à s'en étonner. Chez ces peuples, *l'idée* une fois née, une impitoyable logique, un courage ignorant l'hésitation transforme cette idée en résolution inébranlable. Jamais ils ne reculent devant les conséquences d'un acte. Aussi, dans ces âmes de rêve est-il extrêmement difficile de démêler où commence l'idée et où finit le sentiment. En elles, ces deux grandes forces paraissent ne jamais agir qu'ensemble.

Dans les admirables et poétiques récits de Selma Sagerloef, nous voyons constamment des hommes et des femmes accomplir des actes décisifs, entreprendre de longs voyages, s'expatrier, et même engager leur vie pour des motifs qui semblent puérils à notre sensibilité moins délicate, à notre mentalité plus pratique et raisonneuse. Peut-être, parmi les héroïnes de l'autoresse suédoise, une des plus caractéristiques sous ce rapport est cette Ingrid aux yeux d'étoile, autour de laquelle se déroule le merveilleux conte du *Vieux manoir*. Ingrid à douze ans est une orpheline que protègent des saltimbanques errants. L'enfant souffre de ce qu'elle croit être son infériorité. Elle ne sait ni danser, ni chanter, elle ne sera jamais une artiste. Un jour, elle rencontre un jeune étudiant, Gunnar Hede, qui, ému par l'étrange regard de la fillette, prend sa défense et démontre à l'enfant et à ses protecteurs qu'il y a d'autres buts dans l'existence que celui d'être artiste ambulant. « Non, celui-là est assez artiste qui sait rendre heureux un seul être humain. Ingrid n'aura d'yeux et de sourires

Digitized by Google

que pour un seul être. Elle se réserve à lui ; et ce seul être ne l'abandonnera pas. Il lui offrira un foyer où, tant qu'elle vivra, elle se sentira protégée. » Cette scène, ces paroles se graveront dans l'âme de l'enfant, deviendront le ressort de sa vie, la légende mystérieuse qui sommeillera au fond de son cœur et autour de laquelle ses rêves lui tisseront la merveille de son amour. Ainsi que les pins graves et purs se mirent éternellement dans l'eau profonde des lacs, ainsi l'amour veillera dans la conscience d'Ingrid. Elle se replie sur elle-même, elle regarde vivre ses songes, le visage de l'étudiant l'accompagne partout, sa présence invisible semble la protéger. En entendant pendant son sommeil le son du violon du bien-aimé, — ce bien-aimé, devenu un triste fou qu'elle ne reconnaît pas, — elle ressent un tel bonheur qu'elle s'éveille soudain : « Alors, l'amour s'épanouit et se répandit en frissonnant dans son être. *Il n'eût pas été plus réel si elle avait eu sous les yeux son bien-aimé et si elle lui avait parlé.* » Par la force de cet amour, Ingrid guérit le fou en qui un songe lui a fait reconnaître l'étudiant de jadis. Avec l'absolu de son idée fixe elle se donne à cette tâche, s'aventurant seule sur la route déserte, inconsciente des commérages, obéissant à la loi qui s'impose à son être. Toujours ses actes sont mus par des intuitions, par des pressentiments.

Ce mélange de rêve et de vérité produit une atmosphère si étrange que nous ne savons en lisant ce conte si nous sommes en pays de légende ou dans l'humble réalité quotidienne. C'est qu'en Suède et en Norvège la porte de la plus petite cabane est ouverte aux « trolls » et aux lutins des forêts, et ce sont leurs pas silencieux, leurs formes irréelles qui glissent autour des personnages les plus concrets et les font se mouvoir sur un fond de mystère. C'est aussi qu'en ces contrées, le silence et la gravité des sites s'impriment d'une manière vivante dans les cœurs et les esprits, qu'une étroite communion relie les humains à la nature, qu'ils se fondent et semblent presque échanger leurs attributs.

Le doute, le scepticisme sont absents de ces âmes. Le christianisme est entré dans les mœurs, il s'est greffé sur l'ancien fond des légendes païennes, il y a pris une couleur, une force, une vitalité particulières. Croyants ou incroyants, ces peuples ont la foi. Qu'elle s'exprime par l'émigration des paysans de la Dalécarlie, s'expatriant par suite d'une crise de mysticisme, ou bien par le suicide de Rebecca West, dans *Rosmersholm* d'Ibsen, toujours cette foi nous apparaît être le dévouement entier à une idée.

Digitized by Google

Dans le *Jérusalem*, de Selma Sagerloef, songeons donc combien est loin de nous cette vieille paysanne que l'on croirait ancrée à sa terre natale et qui s'épouvante et s'indigne parce qu'elle n'a pas reçu « l'appel mystique » pour le départ! L'apôtre a envoyé le fatal mandement; il semble qu'on entende à travers les siècles résonner le cri de : « Dieu le veut! » : les croisés modernes s'ébranlent vers la Jérusalem antique. Mais au moyen âge les femmes sont restées au foyer auprès des enfants, elles ne se sont pas aventurées à partager avec les hommes les risques du voyage. Chez les Scandinaves, la femme, se considérant avant tout comme un « être humain » au même titre que l'homme, reçoit aussi l'empreinte de « l'idée »; avec sa nature plus intuitive, elle s'abandonne encore plus entièrement que l'homme à la puissance des sentiments agissants. Pas une des femmes « hellgumiennes » ne pense à se soustraire à l'obligation du départ. Gunnhild, la mort dans l'âme, part, se disant : « J'assassine mère. Il n'y aura plus désormais pour moi aucun jour de bonheur, même en Terre-Sainte. » Tandis que Hok Matts Erikson trahit sa foi et ne peut se résoudre à quitter la terre qui lui appartient, Karine, la fille des Ingmar, regarde sans broncher vendre la vieille demeure, héritage sacré de l'ancienne famille. Elle voit s'éparpiller les meubles, les objets qui semblent faire partie d'elle-même, qu'elle aime avec l'orgueil et l'émoi des souvenirs s'y rattachant. Cela nous semble presque incompréhensible. Pourtant, la femme de l'émigrant, par raison de pauvreté, doit aussi abandonner ce qu'elle aime, le chaume sous lequel sont nés ses enfants, le cimetière où dorment ses parents. Elle y est forcée par une contrainte matérielle et, cela, nous le comprenons. Pour l'âme scandinave, une cause morale est une contrainte tout aussi évidente. C'est là, je crois, la clef de ce qui nous semble leur mystère.

« Voilà bien mon peuple », dit le juge dans *La Fille du Grand Marais*, lorsque Helga, pour sauver son amant d'un parjure, lui arrache la Bible sur laquelle il allait prêter un faux serment et, sans réfléchir à sa propre détresse, retire la plainte qu'elle avait déposée contre lui. Cette absence de tout motif intéressé se retrouve dans presque toutes les héroïnes de la littérature scandinave. Cette Helga n'est-elle pas, dans son dévouement naïf, la sœur de Kersti dans le beau poème de Snoilsky *Sur la foire de Vernamo?* Kersti est fiancée à Per, mais la pauvreté les sépare. Ils travaillent chacun de leur côté pendant six ans et se réunissant un soir à la foire de Vernamo, ils font sonner les écus gagnés. Déjà leur foyer se dresse en mirage

Digitized by Google

devant leurs yeux, déjà le bonheur les enveloppe, leur faisant oublier les privations passées, lorsqu'un édit royal est lu sur la grand'place. La monnaie qu'ils ont amassée, cette rançon d'amour dont chaque pièce de cuivre est pétrie de leur sueur et nimbée de leur espoir, cette monnaie ne vaut plus rien. Un âpre désespoir s'empare des fiancés, Kersti pleure et se lamente. Mais Per tâche de trouver des mots de consolation : « C'est à recommencer », dit-il... Et dans un sublime élan, la jeune fille se tourne vers lui et séchant ses larmes, demande : « Nous nous reverrons donc dans six ans, ici, à Vernamo ? »

Cette patience, cette confiance, cet espoir fort et inlassable, cet optimisme que rien n'arrive à décourager sont, avec une curiosité d'esprit que rien n'arrête, les éléments que nous rencontrons le plus souvent dans le tempérament des peuples du Nord. Ils en sont caractéristiques et nous sont tout spécialement révélés par les femmes. Toutes prennent la vie « au sérieux ». Elles ne jouent ni avec leur amour ni avec leur conscience. Ebba Dohna, dans *Gösta Berling* de Selma Sagerloef, veut se tuer pour se punir d'un amour qu'elle juge indigne d'elle ; Astrid, une des *Reines de Kungahalla*, tente de se suicider parce que voyant la sainteté de son mari, elle ne peut souffrir de vivre à ses côtés en état d'infériorité morale.

Certains sont tentés d'expliquer cette prépondérance de l'idéalisme dans les relations sexuelles par une froideur de tempérament qui mettrait les hommes et les femmes du Nord à l'abri des emportements des sens. Le Latin, matérialiste et positif, est épris de beauté claire et de formes tangibles, le soleil qui mûrit les vignes brûle dans son sang, ses passions flambent et meurent. Il possède de naissance « la joie de vivre », la puissance des biens de la terre est son droit d'aînesse. Il ignore ce qui est le propre du génie scandinave et germain, le pouvoir de *concentrer* toutes les forces de son être en vue d'un but déterminé. L'histoire de fiancés qui s'attendent douze ans le déconcerte. Devant l'amour de Per et de Kersti dont la tendresse et la confiance ignorent les vicissitudes du temps, il conclut que pour avoir la force de cette attente, les deux fiancés ne se désirent pas véritablement. Il faut qu'ils ne s'aiment pas d'amour humain et sensuel. Cette accusation de froideur est-elle justifiée ? Dans *Gösta Berling*, ne voyons-nous pas la vie matérielle éclater dans toute sa puissance ? Ce curé défroqué est un Don Juan païen portant en lui la force des Vikings anciens. Les femmes qui l'aiment sont vives, farouches et passionnées, elles se laissent enlever, elles rendent les baisers du séducteur, elles ont du tempérament à souhait ! La jeune fille

Digitized by Google

que son père a surprise au bal dans les bras de Gösta Berling trouve la porte fermée quand elle retourne chez elle. Dans sa rage elle se couche dans la neige pour y passer la nuit en robe de bal, résolue d'accabler ses parents de remords pour la vie. La violence des passions est inimaginable, mais côte à côte avec la vie du corps, nous voyons régner la vie de l'âme qui la domine et indique les instincts ; l'esprit semble transfigurer la chair et non l'anéantir. Involontairement je pense à cette parole de notre grand Maeterlinck : « On dirait qu'au fond de nous notre âme n'a pas encore souri ». Certes, cela s'applique surtout à l'âme du Nord et devant ces figures féminines évoquées par les littératures de Suède et de Norvège, cette parole ne peut que frapper avec une sonorité nouvelle et significative ! Car elles sont toutes graves, ces femmes et ces jeunes filles. Le sourire n'effleure que leurs lèvres, les plus frivoles gardent au fond de leurs pupilles le reflet des lacs dormants, des forêts sombres, des monts fiers dont la pureté neigeuse étincelle. Il semble qu'elles portent toujours en elles le silence et le mystère de la région des aurores boréales, des soleils de minuit, et que le cri de leur passion comprimée et concentrée se répercute à travers leur âme, sondant les profondeurs ainsi que l'écho d'une voix humaine brise la solitude des plaines de leur pays.

Peut-être est-ce surtout chez Selma Sagerloef que nous arrivons à mieux comprendre l'âme de la femme scandinave. Grâce à elle il nous semble posséder comme une échappée sur ces pays étrangers. Chez elle, pas de thèses philosophiques ou morales, peu d'idéologie, son art instinctif nous révèle l'âme même de la race, il semble que son œuvre en soit l'incarnation.

Lorsqu'à l'aide des « révélations » que nous fait ainsi l'autoresse suédoise, nous examinons l'œuvre norvégienne de Henrik Ibsen, nous nous apercevons de ce que toutes les figures de ses femmes ont les traits de la vie. Toutes, depuis Solweig, la vierge de légende, jusqu'aux Madame Alving, aux Nora, aux Rebecca West, toutes sont vraies, humaines, des femmes en chair et en os dont les actes et les paroles peuvent renfermer les symboles de la pensée du maître, mais qui n'en restent pas moins de véritables créations d'art, vivant de leur vie propre. L'artiste impeccable qu'est leur créateur touche à la perfection lorsque sa maîtrise nous présente une idée abstraite dans le moule d'une forme concrète. Quoi de plus humain, de plus touchant que le personnage de Nora dans *Maison de Poupée* ? L'allégorie se cache sous chaque parole, la thèse défendue surgit à chaque phrase et pourtant l'abondance du détail, la précision du moindre

Digitized by Google

geste crée une Nora singulièrement vivante. Cependant *Maison de Poupée* a soulevé assez de polémiques pour qu'on mît en doute la vérité de l'action. Il existe une version de la pièce qui ferait rester Nora auprès de ses enfants. Serait-elle la seule acceptable au point de vue purement humain ? Je ne le crois pas. Nora attend un miracle. Sa foi, sa conscience, ignorent le doute. Pour sauver l'honneur de son mari, cet « honneur » qu'il va, croit-elle, lui sacrifier, la petite femme-poupée va se tuer. Elle a fait à ses enfants le suprême adieu. Elle a résolu d'abandonner son foyer pour l'éternité. Son exaltation va croissante dans l'attente du miracle d'amour. Soudain, brusquement, le voile se déchire, elle se voit telle que cet homme l'a faite : un jouet et une esclave Pour celle qui a regardé la mort en face, toute chose prend un aspect différent. Perdant la foi en son mari, Nora perd tout appui, tout s'écroule autour d'elle, il ne reste rien. Ses enfants peut-être ? Mais que peut-elle pour eux? Que leur enseignera-t-elle puisqu'elle ne sait rien, qu'il lui faut tout réapprendre ? Entière dans tout ce qu'elle annonce être ses « devoirs envers elle-même », elle met à les accomplir le même sentiment absolu qu'elle avait mis dans son amour pour son mari. Au second acte, la vieille bonne Anne-Marie raconte comment elle a dû quitter son enfant pour devenir la nourrice de la petite Nora. Pouvait-elle refuser quand s'offrait « une si bonne place » ? De cette situation le public ne s'est jamais ému ! C'est ici de nouveau l'évidence de la *contrainte morale* qui prime tout. De même qu'Anne-Marie ne peut rester auprès de sa fille parce qu'elle ne sait lui procurer la pâture quotidienne, de même Nora ne peut rester auprès de ses petits, parce qu'elle ne sait leur procurer une nourriture spirituelle. Et elle part seule dans la nuit, elle va vers la vie, destinée à souffrir mais à apprendre. Elle est ignorante et faible, mais dans ses mains fragiles elle porte un flambeau : le courage très scandinave d'avoir *osé agir*.

La femme dans le théâtre d'Ibsen joue un rôle très grand. C'est souvent elle qui apparaît comme la libératrice, c'est elle qui semble apporter comme un souffle d'espoir au vieux monde. Ibsen croit en elle : ce pessimiste sent en elle un sol vierge encore. Dans toutes ses œuvres il se tourne vers elle comme un soleil levant dont il pressent la grandeur, dont il attend la rédemption de l'humanité. Solweig sauve Peer Gynt par la force de son pur amour. Revenu de son long voyage infructueux, le triste héros s'écrie : « Allons, dis ce que tu penses, où étais-je *moi-même* dans ma plénitude et dans ma vérité ? Où étais-je tel que je fus marqué du sceau divin ? » Et Solweig répond :

Digitized by Google

« Dans ma foi, mon espérance, dans mon amour. » Peer Gynt s'endort sur le cœur de la fidèle amie tandis que le soleil se lève à l'horizon comme un annonciateur. « Tu as vaincu l'esprit de la nuit par ton amour », dit Catilina mourant à son épouse Aurélie. Ici aussi l'aurore se lève tandis qu'entre les bras de celle qui lui pardonne, Catilina reconnaît la vertu de cet amour qui l'a accompagné toute sa vie.

Dans les *Prétendants à la couronne*, ce sont des femmes qui annoncent au roi Skule un repos éternel dans un royaume de béatitude et lorsque dans *Maison de poupée*, Nora s'en va, elle dit à son mari que pour qu'il ne lui soit plus un étranger, le plus grand des prodiges doit s'accomplir. Ils devront se transformer tous les deux à tel point que leur union devienne « un vrai mariage ». Et le mari se tourne vers celle qui le quitte en répétant « *avec un espoir naissant* : le plus grand des prodiges! » Ibsen a foi dans ce prodige; de ce « vrai mariage », résultat de l'affranchissement de la femme, naîtront les enfants de l'avenir, de cet avenir qu'appellent tous ses rêves. Ce mariage complet, il nous en présente un exemple dans *Braut*, où nous voyons une union parfaite dans la poursuite d'un même idéal. Agnès a tout quitté pour suivre son époux. Ensemble ils marchent dans les sentiers douloureux qui mènent aux hauts sommets, au but visé et l'épouse s'y révèle héroïne au point de sacrifier la santé, la vie et jusqu'à la mémoire de son enfant à l'inexorable devoir de son mari.

Souvent la femme est elle-même l'incarnation de la liberté, de la témérité, de la jeunesse. C'est alors Hilde, dans *Solness le constructeur*, Rebecca West dans *Rosmerholm*. Toutes deux sont de l'extrême Nord où les passions sont âpres, où la volonté libre a gardé sa puissance païenne. Hilde pousse Solness à couronner son œuvre, à gravir les sommets qu'il découvre, à se réaliser lui-même. Rien ne l'arrête. Cette « folle du logis » le provoque à l'action, quelles qu'en puissent être les conséquences. Elle ne s'effraye point lorsqu'elle amène la mort du héros. Il a touché au but, qu'importe qu'il meure!

Rebecca West travaille à l'émancipation du pasteur Rosmer. De propos délibéré elle a poussé sa femme au suicide. Elle ignore les remords d'une conscience chrétienne. Illuminée par sa passion pour Rosmer, elle est confiante dans la beauté de son but, elle *agit*, sa volonté est une force qu'elle croit ne devoir jamais reculer. Pourtant elle est vaincue. Le christianisme a ennobli le monde, mais il a tué la joie. Rebecca subit l'influence de Rosmerholm, la noblesse d'âme du pasteur triomphe de sa volonté païenne, elle connaît le remords, elle est

Digitized by Google

brisée. Rosmer, lorsqu'il découvre le crime de Rébecca, perd toute foi en elle et conséquemment en lui-même. Il abandonne l'œuvre de libération qu'il s'était proposée. Il ne peut agir sans la pureté de conscience, il se croit le complice de celle qu'il aime. Pour lui démontrer sa puissance, pour qu'il se sache capable d'ennoblir les âmes, Rebecca lui prouve son propre repentir. Elle prendra le chemin du torrent où la pauvre Félicie s'est jetée. Poussé par une force mystique, Rosmer la rejoint. Leur union sera scellée dans l'eau du torrent. Vaincus, ils montent sur la passerelle fatale et leur étreinte se prolonge dans la mort. Dénouement d'une beauté artistique pure, où toutes les puissances d'un pays mystérieux semblent être un peu pour nous envelopper d'un charme énigmatique.

La *Dame de la Mer* est sous sa forme vivante de jeune Norvégienne, habitante des fjords d'où l'on découvre les horizons éternels, le symbole de l'esprit de liberté qui ne peut se plaire dans la vie étroite des conventions sociales. S'étant vendue, elle s'étiole, elle en meurt. S'étant reprise et *donnée* librement, elle vivra sans angoisse. Dans ses grands yeux toujours dirigés vers l'immensité de la mer, nous voyons passer les rêves d'affranchissement, les aspirations vers une ère de beauté, qui hantent le génie d'Ibsen.

Dans le terrible drame des *Revenants*, Mme Alving, avec une témérité d'esprit sans bornes, détruit un à un tous les axiomes de la morale courante. Elle est prête à pousser jusqu'aux limites les plus extrêmes les conséquences logiques de ses théories. Pour le bonheur de son fils, elle admettra tout. La « joie de vivre », la belle joie antique et païenne, cette même force qu'apporte Rebecca West, lui semble le seul idéal vers lequel il faut tendre. Dans son épouvantable courage, elle est peut-être la plus puissante des héroïnes d'Ibsen. Nora se promet d'examiner toute chose. Mme Alving en a fait l'examen et rien ne résiste à son esprit aiguisé par une vie de souffrance. Car elle ne s'est pas libérée ainsi que Nora, elle est restée auprès d'un mari indigne, elle a voulu sauvegarder son foyer. Qu'en est-il advenu? Elle a vécu une vie d'horreur et de mensonge, elle a donné le jour à un malheureux, condamné dès l'heure de sa naissance; la débauche du père a porté ses fruits dans l'enfant, Oswald sombre dans la folie. Contre l'hypocrisie de sa vie, la révolte intellectuelle de Mme Alving n'a pas de mesure. Les lois sur lesquelles se base la société tombent autour d'elle dans le fracas d'un tragique écroulement.

Dans *L'ennemi du peuple*, Pétra nous apparaît comme un des

Digitized by Google

plus beaux caractères de femme créés par le génie d'Ibsen. Cette pure et fière jeune fille, que son travail affranchit de toute dépendance, se dresse comme une Ève nouvelle, faite de droiture et de courage. Elle refuse de traduire un roman anglais parce qu'on y prône des préceptes qu'elle sait être faux, elle voudrait pouvoir créer une école où l'on ne serait pas obligé de mentir aux enfants. Elle encourage son père à proclamer la vérité, quoiqu'elle en comprenne les terribles conséquences. C'est la femme consciente et intellectuelle qui semble bien personnifier l'idéal féminin du maître. Aussi n'est-il pas significatif que dans Hedda Gabbler, cette incarnation du scepticisme moderne, l'ouvrage qui traite de la marche future de la civilisation, soit inspiré par une femme et que, lorsque le manuscrit est détruit, c'est aux côtés de cette même femme, la tendre Théa, que Tesman, le compilateur, le reconstruit?

Il faut considérer le théâtre d'Ibsen comme le développement harmonieux d'une même pensée de philosophe et d'artiste, et l'œuvre entière apparaît comme un merveilleux hommage rendu à la femme. La question du mariage y revient constamment. Des nouvelles relations entre les sexes dépend le sort de l'humanité, de l'émancipation de la femme naîtra le bonheur futur. Ibsen possédait une foi illimitée dans les possibilités latentes de la nature féminine. Du fond de son pessimisme désabusé, le dramaturge norvégien avait en elle une confiance inébranlable et magnifique, illuminant la sombre profondeur de son génie.

Nous ne devons jamais oublier que, pour les Scandinaves, la véritable action est la pensée. Chez eux, les révolutions sont morales, on n'y verse point de sang. Aussi, dans ce domaine, leur audace est-elle sans limites. Jamais on n'a poussé les revendications féministes plus loin que lorsque Bjoernson écrivit *Le gant*. Contrairement aux doctrines de George Sand, il demanda qu'une même loi de sévérité sévisse entre les deux sexes. Svara refuse d'épouser son fiancé parce qu'elle découvre qu'il a eu une maîtresse. Pour lui prouver son mépris, elle lui jette son gant au visage. Ce geste, tout frémissant de la superbe intransigeance du Nord, est comme un défi jeté à la face de la société.

Comment parler de la femme scandinave sans penser à cette Suédoise célèbre, cette extraordinaire Ellen Key, dont l'œuvre demanderait une étude spéciale? Ses ouvrages, purement révolutionnaires, sont conçus dans un esprit aussi lucide que téméraire; elle détruit, comme en se jouant, les institutions les plus solidement établies.

Digitized by Google

Son cœur de femme bat à l'unisson de son rêve d'avenir, rêve idéal d'amour et de beauté, construit sur les bases solides des sciences exactes. Elle espère en un jour où les lois qui régiront les mœurs et la société seront dictées non par un fondateur de religion, mais bien par un médecin physiologiste ! Ne veut-elle point ainsi réaliser les paroles d'Ibsen, lorsque, par la bouche de Solness, il dit vouloir construire des maisons où les hommes puissent abriter leur foyer, mais qui seront aussi surmontées de hautes tours?

Car l'idéalisme ne perd jamais ses droits, même dans les questions les plus réalistes. « Il y a donc aussi de la sorcellerie en vous? », s'écrie Hilde, au deuxième acte de *Solness le constructeur*, et c'est cette « sorcellerie », cette obéissance à des lois tout intérieures que nous retrouvons partout chez les femmes de la littérature scandinave, c'est peut-être elle qui en forge l'étrange et pure beauté.

ELLA DALVILLE.

Digitized by Google

CLARISSE[1]

IV

Clarisse avait vingt ans. Son père, Jérôme Servin, garde-chasse du comte de Lano, avait la besogne rude à faire la chasse aux braconniers, dont il était la terreur. Ancien gendarme, retraité à la suite d'un accident qui l'avait rendu borgne, il conservait de son ancien métier le respect de la loi et des règlements. Dur pour les ramasseurs de bois, comme pour les poseurs de bricoles, il verbalisait sans merci, impitoyablement. Il rusait, avait le flair d'un vieux renard et, malgré ses soixante ans bien sonnés, il restait vigoureux, abattant aisément ses six lieues en sa journée. Marié sur le tard, il avait eu trois enfants, une fille et deux garçons, dont Clarisse était l'aînée.

La maison du garde-chasse, située à la lisière du bois, mettait une jolie tache claire dans les verdures, dont elle égayait les masses funèbres des hauts sapins qui l'entouraient. Sa blancheur s'animait çà et là du rouge éclatant des géraniums en pots, dont les petites fenêtres s'encombraient. Le gris fin des tuiles qui la coiffaient adoucissait la crudité du badigeon et la courte cheminée filait un long panache bleu, s'élevant vers l'azur les jours où la mère Servin cuisait son pain de la semaine. Un jardinet lui faisait suite, où s'épanouissaient de larges tournesols, des dahlias, entre des carrés de choux, tandis qu'un champ exigu fournissait l'habituelle ration de pommes de terre.

Clarisse avait poussé dans ce milieu. Née dans de mauvaises conditions, — sa mère ayant été malade pendant le temps qu'elle la portait, — il avait fallu, celle-ci trop faible, avoir recours à une nourrice. Grâce à cette intervention, la

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 1er avril 1912.

Digitized by Google

petite, délicate à sa naissance, s'était rapidement développée. Son être s'était épanoui comme une plante au soleil. A trois ans, elle en paraissait cinq. Elle était devenue vigoureuse, conservant toutefois une petite figure fine et régulière, dont le teint diaphane contrastait étrangement avec son développement précoce. La vie au grand air se manifestait chez elle d'une façon bienfaisante et endurcissait son corps. Toute jeune, elle accompagnait parfois son père dans ses longues tournées à travers bois, sans se plaindre de la fatigue. Plus tard, elle supporta aisément les trois lieues qu'il lui fallait faire chaque jour pour se rendre à l'école et en revenir. Après huit ans de classe, son intelligence éveillée, un désir de s'élever, de ne pas être une paysanne, la poussaient vers l'école normale. Mais, aux premiers mots qu'elle en toucha chez elle, une rebuffade violente du père ne lui laissa pas le moindre espoir.

Jamais de la vie ! Et pourquoi? demandait le garde-chasse ironique. Voilà assez de temps perdu, vous êtes nécessaire ici. L'école normale, cela coûtait bon. Un diplôme ! Ben oui, mais il fallait se caser après. Et ce serait de nouvelles années perdues à attendre une nomination, de l'argent jeté en pure perte. Et, pendant ce temps, la mère aurait la maisonnée entière sur le dos. Clarisse tenta une seconde démarche, se butant au même refus catégorique. Il fallut donc se résigner, se plier aux besognes journalières du ménage, mais la jeune fille gardait rancune à ses parents de leur entêtement. Car sa mère, de l'avis de son mari, ne voulait l'aider à fléchir la résistance obstinée de celui-ci. Et, pour la distraire de son idée — comme elle disait — elle ne lui épargnait pas la tâche. Clarisse, l'esprit ailleurs, n'y apportait qu'un zèle médiocre; aussi les reproches aigres ne lui étaient-ils pas ménagés. A la fin, cependant, elle sembla se résigner, mais, à chacune de ses courses à la ville, elle ne manquait pas de rapporter quelque roman qu'elle lisait en cachette. Ces lectures lui étaient devenues indispensables.

Nullement préparée, sans aucune direction, passant au gré du hasard, aux genres les plus divers — elle s'en rapportait pour le choix au goût de la loueuse de livres — son imagination se faussa, s'encombrant de tout le fatras romanesque et banal, du roman-feuilleton. Elle vivait dans une

Digitized by Google

sorte d'exaltation mal contenue. Une comparaison s'établissait en elle, entre les milieux sociaux où se déroulait l'action et celui où se passait sa vie. Un dégoût lui venait de sa modeste condition. Sa coquetterie s'éveillait. Des troubles vagues, une sorte de mélancolie l'envahissait. Parfois elle cherchait à s'étourdir, étonnant sa mère par son activité fébrile. Puis, à ces accès subits succédaient des périodes de lassitude. Un besoin de poésie tourmentait son âme et la rendait rêveuse. Sa pensée vagabonde la transportait dans les régions idéales créées par son imagination. Elle s'incarnait dans les héroïnes de ses lectures qu'elle embellissait encore par son goût du romantique. Des courses folles à travers la forêt, dans un désir d'être seule, avec le pressentiment de rencontrer quelque prince, au retour de la chasse, emporté sur son cheval de sang, entouré de sa meute et des piqueurs en habits rouges, la ramenaient déçue au logis, où la vulgarité de la vie quotidienne lui donnait un écœurement indiscible. Il lui était arrivé parfois, dans ses courses au château, de traverser la cour de la Chênaie, mettant en révolution les jeunes gars qui l'accablaient de compliments, mais elle passait, sans les entendre, pressée de se dérober à ces faveurs qu'elle jugeait vulgaires. Cependant, à la longue, ce prince charmant qui tardait à venir, l'habitude des travaux journaliers prise et qu'elle subissait inconsciemment, peut-être aussi la raison, un engourdissement passager, avaient apporté un calme relatif à son exubérance première.

Il y avait quelque temps déjà que ce nouvel état d'âme avait remplacé les bouillonnements de son être, lorsqu'elle rencontra Georges. Cette aventure inattendue eut tôt fait de remettre en travail sa folle imagination. La fine et intéressante figure du peintre, sa longue chevelure, sa voix douce, ce qu'il y avait de dégagé dans sa démarche, avaient dès l'abord produit sur elle une profonde impression. Un besoin d'aimer et, plus encore, de se sentir aimée, l'avait de nouveau saisie.

Et, maintenant, à chacune de leurs rencontres, sa passion grandissait. Un lien puissant s'établissait entre eux. Dès qu'elle l'apercevait, elle s'élançait, se précipitait dans ses bras, goûtait une joie nouvelle à se donner toute à lui. En

Digitized by Google

rentrant de ces promenades, elle aurait voulu crier à tous son amour, elle se sentait légère, heureuse, et le bonheur donnait à ses yeux cet éclat de fièvre qui révèle la femme aimée. Les remontrances de sa mère la ramenaient à la réalité. On trouvait que ces visites à sa nourrice se prolongeaient, la besogne restait là sans être faite. Sans répondre, Clarisse se mettait à l'ouvrage, recurait, épluchait des pommes de terre, poussée par une activité machinale, lui laissant l'esprit libre. Songeant à Georges, elle revivait son rêve qui se prolongeait délicieusement. Loin, bien loin, près de lui, ce qui se passait autour d'elle lui restait étranger. Comme une hallucinée, elle agissait dans un demi-sommeil; ses mains seules s'agitaient, mues par habitude, en dehors de sa volonté.

Depuis quelque temps, elle surveillait celles-ci. Elle avait remarqué que Georges avait les mains très blanches, les doigts longs, où s'enchâssaient des ongles soignés. Elle aurait voulu que les siennes fussent plus jolies, plus douces au toucher. Les eaux de vaisselle, les savonnées et l'usage du couteau à peler n'étaient point faits pour en adoucir l'épiderme. Cependant, elles étaient petites et grassouillettes, mais ses ongles lui paraissaient trop courts et la peau manquait de finesse. Elle cherchait un moyen de les embellir; sa coquetterie, le souci qu'elle apportait à sa coiffure devenaient également un sujet de reproches. D'où lui venaient ces allures de duchesse? Qu'avait-elle besoin de se mettre tous ces colifichets? Le père Servin, qui trouvait sa « grande » jolie, se contentait d'en rire et de la taquiner. Dame, disait-il en manière de conclusion, faut bien que les jeunesses s'attifent un peu pour plaire aux amoureux. La mère se trouvait désarmée. Elle songeait qu'elle aussi, autrefois, avait été coquette, même qu'aux bals de kermesse on la jalousait pour sa tournure. Et, comme Clarisse n'était pas paresseuse, ne rechignait pas à l'ouvrage, elle passait là-dessus, ne grondant que par habitude. Clarisse ne cachait plus les livres qu'elle lisait. Au début, sa mère avait bien trouvé là nouvelle occasion de gronder, ne comprenant pas que l'on perdît son temps à semblables balivernes, comme elle disait. Pendant des soirées entières, la jeune fille muette et semblant lire revivait son bonheur ou, assise au pied

Digitized by Google

d'un sapin devant la maison, elle suivait les nuées qui roulaient dans le bleu profond du ciel et voilaient dans leur course les étoiles. Ce calme de la nuit, le léger frissonnement de la brise dans les hautes cimes, cette nappe confuse d'un bleu sombre qui s'étendait devant elle, piquée au loin de quelques faibles lueurs distancées, indiquant les premières fermes du village de Ster, servaient de cadre aux longues rêveries, dont elle sortait frissonnante. Les heures s'écoulaient, pleines de l'unique pensée, où son amour pour Georges s'exaltait davantage chaque jour. Elle se sentait heureuse et, au souvenir de ses chauds baisers qui la troublaient si étrangement, un flot de sang lui montait au visage.

Septembre était venu. Les moments passés ensemble s'écourtaient, la nuit venant plus rapide. Clarisse rentrait échevelée, les cheveux trempés de brume vespérale. La séparation devenait plus pénible pour elle à chaque rendez-vous. C'était elle qui s'accrochait à lui, le couvrait de caresses et lui faisait répéter ses serments. Au moment de le quitter, elle revenait encore et, prenant entre ses mains la tête du jeune homme, posait une dernière fois ses lèvres sur les siennes. Elle se trouvait profondément heureuse. Ces longues étreintes, d'où elle sortait anéantie, cette béatitude délicieuse comblaient les aspirations de son âme vierge qui ne rêvait pas autre chose. Dans sa pureté, elle se livrait toute, sans arrière-pensée.

Cependant, l'arome pénétrant des chèvrefeuilles sauvages, tous ces parfums âcres qui montaient de la terre la jetaient parfois dans des griseries qui troublaient étrangement ses sens. Un élan irrésistible la poussait vers Georges. Et ce fut dans un de ces moments suprêmes qu'il la prit, consentante, fermant les yeux, sous cette caresse plus vive. Leur amour sembla s'en être agrandi. Revenue à elle, lorsqu'elle eut quitté Georges, Clarisse demeura épouvantée, sentant enfin ce qui s'était passé d'irrémédiable entre eux. Ses joues brûlaient de fièvre et la honte l'envahit. Comment avait-elle cédé?

Puis, ces angoisses dissipées, à la maison, au milieu du va-et-vient, elle n'eut qu'une pensée : être seule, revivre ces instants, ces minutes qui avaient bouleversé son âme.

Digitized by Google

Dehors, un ciel pur, constellé, lumineux, une nuit tiède et parfumée. Elle reprit sa place coutumière sous les sapins. Des grenouilles cloches poussaient à intervalles réguliers leurs notes grêles. Clarisse avait besoin du silence de cette nuit radieuse pour retrouver un peu de calme. Ses mains portées à son front étaient glacées. Elle ne se sentait plus la même. Elle avait l'impression qu'une chose profonde et douce l'avait bouleversée, transformée, que sa vie entière en était modifiée, comme à la suite d'une catastrophe. Elle ne se rendait pas compte de ce qui était changé en elle. Et lorsqu'elle essayait de préciser, de s'analyser, elle voyait tout se troubler devant ses yeux, un voile semblait passer sur le ciel pur, un frisson mystérieux la parcourait. Elle resta longtemps les regards perdus, sans rien voir autour d'elle, engourdie et figée, comme inanimée, et ne fut rappelée à la réalité que par un bruit de pas dans le sentier. C'était son père qui rentrait.

Clarisse et Georges se voyaient presque chaque jour. La jeune fille avait cessé ses visites à sa nourrice. Elle ne songeait même plus à donner des prétextes pour s'esquiver l'après-midi. Dès que sa mère avait le dos tourné, elle s'échappait pour rejoindre son amant. Ils passaient de longues heures à leur place favorite.

L'automne avait roussi le feuillage des grands bois, tendu son tapis bigarré sur le sol et les prés. Les couchants s'irradiaient dans une magnificence féerique. La nature entière resplendissait sous le soleil, dont le pinceau magique prodiguait les tons les plus vibrants de sa somptueuse palette.

Au milieu de cette fête de la couleur, Georges sentait son inaction lui peser comme un remords. Mais, lorsque sa maîtresse était là, il oubliait tout et la présence seule de celle qu'il aimait endormait ses regrets. Cependant, un besoin de se secouer l'avait pris depuis quelques jours. Il avait commencé une étude qu'il abandonnait dès l'arrivée de Clarisse. Celle-ci, pour prolonger davantage le temps passé ensemble, s'échappait le plus tôt qu'elle pouvait et venait parfois retrouver son ami, alors qu'il terminait à peine sa palette.

Georges en éprouvait une vive joie, mêlée d'un imperceptible regret de n'avoir pu même achever l'ébauche. Quel-

Digitized by Google

quefois, distrait par l'idée d'une mise en page qui le hantait, un silence passait entre eux. Elle suivait son regard perdu loin d'elle, le voyait préoccupé.

— Pourquoi ne travailles-tu pas? lui dit-elle un jour. Cela m'amusera et puis cela ne nous empêchera pas de causer. Georges accepta cette offre qui venait d'elle, embrassa son amie, à laquelle il sut gré de l'avoir deviné. Il se mit au travail. Mais, forcé de suivre le fil de leur causerie, de répondre à ses questions, distrait, n'ayant pas le recueillement, l'isolement nécessaires, gêné par ce témoin qu'il sentait derrière lui, lui faisant des agaceries, l'embrassant dans la nuque, gagné lui-même du désir de la prendre dans ses bras et de boire son haleine, il dut y renoncer. Il ne sentait pas son sujet, il ne faisait que gâcher la couleur.

Cependant, les longues siestes où son inaction s'énervait finirent par lui peser. Il fit à Clarisse la proposition d'un peu se dégourdir. Elle battit des mains joyeuse et ce fut le temps des longues promenades. Il y avait bien le danger des rencontres importunes du père Servin notamment, mais ils n'avaient nulle inquiétude. Georges interrogeait Clarisse sur les heures de tournées du garde, sur l'impression qu'il pourrait ressentir en les voyant ensemble. La jeune fille, sans lui répondre sur ce point, affirmait qu'il n'y avait aucun danger. Elle devenait imprudente, éprouvait même une certaine joie à se compromettre pour lui.

Ils firent ainsi des promenades délicieuses. Georges, qui ne connaissait que le bois de chênes, fut émerveillé par certaine clairière qu'entourait un rideau de hêtres majestueux, resplendissante de lumière blonde, dont le souvenir le hanta pendant tout un après-midi. Ils promenèrent leur amour dans l'épaisseur des taillis, le long des drèves ensoleillées, où les feuilles jaunies étalaient sous leurs pieds de l'or en paillettes, dans les sentes étroites où leurs lèvres s'unissaient dans d'interminables baisers. Au milieu de cette nature qui semblait leur sourire, ils marchaient, pareils à deux jeunes dieux, le front ceint de la même auréole d'amour.

Cependant, un soir, ils eurent une alerte assez vive en sortant d'un fourré. Un homme s'avançait dans le chemin. Georges n'eut que le temps de repousser Clarisse et de se cacher avec elle à plat ventre dans l'herbe. Ils attendaient

Digitized by Google

anxieux. Le sang battait ses tempes à coups de marteau Les pas se rapprochaient, écrasant les feuilles mortes. A trois mètres d'eux, sans soupçonner leur présence, l'homme passa.

— C'est bien lui, dit Clarisse tout bas. — Dieu, qu'il m'a fait peur !

Georges la regarda. Elle était blême. Il sourit, releva la tête et vit le garde, s'éloignant, coiffé d'un vieux képi, guêtré, le fusil en bandouillère, une écharpe rouge à carreaux noirs entourant son cou.

Dès qu'il fut loin, ils se relevèrent.

— Deux minutes plus tard, et il tombait sur nous, dit Georges. Ma chérie, il s'agira d'user de prudence à l'avenir. Au surplus, les arbres se dépouillent et l'on n'est plus guère en sûreté.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte sans mot dire. Clarisse paraissait soucieuse. Georges essayait de pénétrer sa pensée. Il y avait une gêne entre eux. L'effroi de la jeune fille lui causait une surprise. Elle, pour la première fois, venait d'avoir conscience de ce qu'il y avait d'irrégulier dans leurs relations. Cette obligation de se cacher comme des malfaiteurs l'emplissait d'une honte vague. Elle ne pouvait chasser cette impression pénible de sa pensée. Ce fut lui qui rompit le silence.

— Qu'aurait fait ton père, s'il nous avait vus?

Elle hésita un instant avant de répondre. Puis, désireuse avant tout de le rassurer :

— Bah ! Il m'aurait grondée, bien sûr, fait surveiller probablement. — Après tout, il n'y avait là rien de bien grave. Ils pourraient toujours dire qu'ils venaient de se rencontrer. L'argument ne le tranquillisait pas. Il s'imaginait la colère du vieux Servin, les reproches qu'il sentait justifiés d'ailleurs, les menaces, les larmes de Clarisse et les désagréments dont elle seule supporterait tout le fardeau. Elle, de son côté, connaissait les accès de violence du vieux garde et n'osait se représenter la scène qui eût été terrible, les gros mots et les invectives à son adresse, comme à celle de son ami. L'inquiétude de voir s'espacer leurs rendez-vous, de le perdre peut-être, lui, dont l'amour était devenu l'unique but de sa vie, l'empêcha de lui révéler ses craintes.

Digitized by Google

— N'y pensons plus, dit-elle en manière de conclusion.

Il faudra cependant, insinua Georges, trouver une retraite où nous soyons en sécurité, éviter le retour de semblables alertes.

Au fond, Georges avait surtout voulu épargner son amie, mais il éprouvait une honte, une certaine répugnance de cette obligation de se cacher comme des maraudeurs. Sa nature intrépide s'en révoltait. Et, tandis qu'un silence s'était fait de nouveau entre eux :

— Si je demandais à la Germaine? dit Clarisse. Elle m'aime. Je suis sûre qu'elle consentira et nous serons en sûreté chez elle. Cette idée lui était venue subitement comme une inspiration. Etonnée d'abord d'y avoir songé, elle lui paraissait maintenant naturelle et logique, satisfaite d'avoir aussi aisément trouvé une solution.

S'il fallait mettre quelqu'un dans la confidence, mieux valait sa nourrice qui lui était dévouée que toute autre. Et puis, l'important, n'était-ce pas de se voir, de continuer à s'aimer à tout prix?

Georges restait perplexe, soulevait quelques objections. Etait-elle sûre de la discrétion? Pouvait-on compter sur cette Germaine? N'allait-elle pas tout raconter à ses parents?

— Rassure-toi, dit Clarisse, nous pouvons avoir confiance.

— Après tout, reprit-il, peut-être serait-ce le plus sage. Et il se résigna.

— J'irai demain, dit-elle, et viendrai te mettre au courant. Attends-moi à notre nid. Et, comme ils se quittaient dans un dernier baiser :

— Tu m'aimes toujours? demanda-t-elle en mettant ses yeux dans les siens.

— Tu sais bien que non, dit-il en plaisantant, mais elle restait sérieuse.

— Ne ris pas, dis, que je l'entende de ta bouche.

— Folle, tu sais bien que je t'adore par-dessus tout.

— Adieu, fit-elle redevenue rieuse, en se sauvant.

(A suivre.) WILLY HALER.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Les deux doigts de la main.

Quelqu'un l'a dit, et je crois bien que c'est Duclos, dès le milieu du XVIII[e] siècle; la France a besoin d'une révolution tous les quarante ans. Et l'on pourrait échelonner quelques preuves de cette maxime : 1715, 1750, 1789, 1830, 1870, hélas! Pas n'est besoin que toutes ces transformations soient violentes, bruyantes et décoratives. Elles peuvent se passer en profondeur, dans les esprits, plutôt qu'en surface, comme ce fut le cas pour celle de 1750 dont Duclos a été le subtil témoin.

Or, quarante ans se sont écoulés depuis l'année terrible. Quarante ans d'abattement, de recueillement, de reconstruction, au au bout desquels éclata une force toute nouvelle et jeune. C'est bel et bien une révolution, à la fois pacifique et guerrière; et comme dans la grande épopée, où les Danton, les Robespierre, les Bonaparte, les généraux avaient 30 ans, le mouvement de rénovation actuelle est une œuvre de jeunes hommes et de gamins splendides. Il y a ceux qui escaladent les nues au grand effroi de l'Allemagne, et il y a ceux auxquels on ne songe pas assez : toute cette population des lycées qu'il faut voir, qu'il faut entendre, et qui ne ressemble plus du tout à celle d'il y a trois lustres. Agadir est venu révéler tout cela : le pays a vibré, s'est refait une cohésion, et nous avons eu la fameuse souscription nationale.

Mon Dieu, oui ! l'idée d'une telle souscription n'a rien d'exceptionnel. Il ne faut aucun brevet pour la mettre au œuvre. Et l'Allemagne nous a tout de suite emboîté le pas. La réussite financière d'une telle souscription n'a rien d'exceptionnel non plus. Et l'Allemagne, par l'organe de sa presse, a déjà réuni 12,500 francs, contre les 2,500,208 francs de la nôtre. Et l'on a déjà eu, dira-t-on, tant d'enthousiastes de cette sorte : raids d'automobiles, circuits de l'Est et d'ailleurs, records, records et records, qu'un épisode de plus ne changera rien à l'affaire. Pourtant, un fait inouï s'est produit, un fait d'apparence minime,

Digitized by Google

à peine visible de qui habite au delà des frontières : *Le Matin* et le *Journal* sont réconciliés ! Enfin !...

Hier encore, l'un ne pouvait entreprendre quelque chose sans que l'autre ne copiât son rival. Et chacun faisait le silence sur l'entreprise, fût-elle patriotique, du voisin. Si Pierre était le maître de Richeville-sur-Océan, Jean n'avait de cesse qu'il n'en eût débouté Pierre. Celui-ci était parvenu, sur telle plage lointaine, à servir ses clients à 8 h. 40', tandis que celui-là débouchait dans les rues avec furie à 8 h. 45' seulement. Vite, celui-là frétait une automobile qui lui permît d'arriver de Paris à 8 h. 15'. Aussitôt l'autre ripostait en envoyant Védrines chaque matin par la voie des airs vers la Manche, et Védrines arrivait à 8 heures. -

C'est justement l'aéroplane qui les a réconciliés. Et ce fut une vraie joie, la plus imprévue de toutes, lorsqu'on lut dans le *Matin* l'éloge du *Journal* et dans le *Journal* l'éloge du *Matin*, et qu'on assista à leur lancement commun de souscription nationale. Cela vaut mieux que leurs éternels procès en diffamation. Et peut-on, là-dessus, douter encore que l'union ne soit refaite entre tous, après les quarante ans fatidiques assignés par Duclos !

E. GÉRARD-GAILLY.

* * *

Le ménage de Molière.

Est-ce un ménage à trois? On le croirait sans peine, tant, dans la pièce de M. Donnay, Mlle Cerny est jeune et Mlle Lecomte a l'air sage et rassis. La coquetterie d'Armande est plus réservée, en somme, que la maturité brouillonne et pratique de sa sœur, d'une sœur qui est sa mère! Seul Molière s'agite, hurle et tonitrue. M. Grand en fait un épileptique, et non un passionné. Que les professeurs de littérature le lui pardonnent! Qu'ils soient indulgents aussi pour une caricature de Corneille et le paquet d'injures qu'un soudard ivre décharge, comme un seau d'eau, sur la perruque de Nicolas Boileau. Ceci n'est pas du théâtre pour collégiens, ou il faudrait désespérer de la culture française...

Mais est-ce du théâtre? Oui et non. C'est du théâtre si les ficelles, les mots d'esprit, dont quelques-uns datent (mais pas du XVIIe siècle, hélas!), les jeux de scène savamment gradués, la gouttelette d'émotion finale, le décor, la danse, les cos-

Digitized by Google

tumes luxueux suffisent pour attacher nos regards et rassurer notre humeur oisive d'un soir. Non, si à un auteur qui, après Goldoni, Mercier et tant d'autres, a l'extrême audace de sortir du tombeau son plus illustre devancier, nous demandons une connaissance exacte et minutieuse du temps et du milieu où a vécu son héros, et point une familiarité rapide avec la vie et les ouvrages de ce héros lui-même.

Or, en vain chercherait-on à percevoir ici l'écho, même faible, des passions qui déchirèrent tant d'âmes sous le Roi-Soleil. Ni de Saint-Simon, ni des autres mémorialistes, ni des lettres de flammes, ni des complots ténébreux qu'une Voisin seconda de sa magie, ni des adultères triomphants, étalés, encensés, on ne trouve nulle trace en ce qu'une critique mordante a pu nommer un long à-propos. Molière lui-même n'y apparaît que dans la posture humiliée d'un assez pauvre homme, torturé par la jalousie.

La jalousie, c'est tout le drame ; celle de Madeleine, au début, qui ne se résigne point à abdiquer en faveur de sa « présomptive », celle de la de Brie plus tard, rageuse d'être supplantée par une cadette dans les emplois avantageux, celle d'Armande elle-même, qui dispute son amant, Baron, aux grandes dames dont ce jouvenceau calculateur escompte les faveurs sonnantes. Et Molière, n'est-il pas ici la jalousie incarnée? Chaque tableau, à partir du second, ne nous le montre-t-il pas, trépidant ou résigné, jouant au naturel le rôle de cocu, dont son théâtre nous offrira toutes les ressources ?

Étrange pièce, en vérité, qui tantôt n'est qu'une mosaïque savante et nous remémore — jusqu'au couplet du professeur inclusivement — les conférences de M. Donnay; qui tantôt par des « c'est gentil à vous » ou d'autres propos de réalisme boulevardier, nous insinue que les marquis de Molière sont, comme les femmes d'Athènes, de simples travestissements de la Parisienne quintessenciée, dont l'écrivain a écrit l'historiette.

La critique a eu pour *Le ménage de Molière* ou des admirations de commande ou des parti-pris dédaigneux. M'est avis que la pièce de M. Donnay ne justifie ni les unes ni les autres. Elle est d'une jolie fantaisie, d'un caprice plaisant, étroit et aisé. L'émotion est rare et le vrai historique peu apparent. C'est de la besogne saisonnière, sans plus. J. DE W.

Digitized by Google

L'industrie automobile en Belgique.

Dans la *Revue de Belgique* du 1er décembre 1911, j'ai donné un aperçu du mouvement d'extension de l'automobile dans les principaux pays du monde. Je m'en voudrais de passer sous silence la part prise par l'industrie belge dans cette révolution des moyens de transport. C'est ce que je me propose de faire aujourd'hui avant de reprendre la route des airs.

Le XIe salon organisé par la Chambre syndicale de l'automobile a montré les nouveaux perfectionnements réalisés dans la construction des automobiles, des motocycles et des cycles.

L'automobile, par son mécanisme plus compliqué, ses nombreuses adaptations, la recherche constante des garanties de solidité et de sécurité, avec au programme l'étude des problèmes visant la réduction des frais de consommation, de réparation et d'entretien, se prête davantage aux incessantes recherches et innovations des inventeurs et des constructeurs.

Les techniciens, les acheteurs et tous ceux qui s'intéressent à la locomotion automobile ont pu aisément, par cette nouvelle exhibition internationale des produits des firmes les plus réputées, se rendre compte des progrès accomplis depuis l'an dernier.

Elle leur a offert aussi l'occasion de mettre en parallèle les résultats acquis par nos constructeurs nationaux avec ceux à l'actif des fabricants étrangers, et cette comparaison ne laissera point de faire ressortir la grande valeur de la fabrication belge.

En écrivant ces quelques lignes sur la construction de l'automobile en Belgique, je n'ai pas en vue, à propos de ce meeting industriel où chacun des participants est appelé à faire apprécier les avantages de ses fabricats, de vanter plus spécialement les produits de nos nationaux.

La réputation de nos industries de la construction automobile s'est d'ailleurs rapidement affirmée, à l'étranger comme ici, et a été maintes fois reconnue par nos concurrents les mieux qualifiés.

Tout récemment encore, nous lisions avec une légitime satisfaction, dans le *Bulletin de la Chambre de Commerce française* des

Digitized by Google

provinces de Liége, Namur et Luxembourg, n° 4, 1911, que l'industrie automobile belge traverse en ce moment une ère de prospérité qui résulte autant du développement du sport à l'intérieur du pays que de l'accroissement des ventes à l'étranger

On compte actuellement en Belgique, dit cet organe, qui publie périodiquement des études sur l'une ou l'autre de nos industries nationales, une vingtaine d'usines d'automobiles. A la suite d'épreuves sportives, tant en Belgique qu'à l'étranger, plusieurs maisons belges se sont révélées de tout premier ordre.

Il signale aussi l'extension de l'industrie belge de la carrosserie automobile, dont plusieurs établissements agrandissent leurs installations pour faire face aux commandes de plus en plus nombreuses. Les carrosseries, dont les prix sont, d'une façon générale, moins élevés que ceux des fabricants français, sont robustes et construites, ainsi que le châssis du reste, de façon à résister aux mauvaises routes du pays.

La plupart des châssis belges exportés étant destinés à des pays d'outre-mer, les voitures y sont envoyées toutes carrossées.

Ces constatations, d'une source aussi impartiale, sont des plus flatteuses et encourageantes pour nos constructeurs, qui se sont appliqués, avec une ténacité et un esprit d'initiative dont on doit grandement les louer, à faire acquérir à la Belgique, pour cette fabrication nouvelle, la notoriété qui lui est universellement reconnue pour de nombreuses autres branches de la production nationale.

Je voudrais, par quelques brèves indications, montrer la place marquante que cette fabrication a prise dans l'activité industrielle du pays.

Certes, le sujet à traiter mérite plus de développements que je ne puis lui en donner ici. Une monographie complète de l'industrie et des établissements belges de la construction de l'automobile et du cycle est à faire. La Chambre syndicale belge recueille en ce moment la documentation nécessaire à cet effet.

C'est à dater de la première course d'automobile sur route, Paris-Rouen, en juillet 1894, que la fabrication de ces engins de locomotion entra réellement dans le domaine des réalisations industrielles.

La France, en première ligne, donna l'impulsion à l'industrie naissante.

Dès la fin de 1894, des voitures automobiles furent construites en Belgique. Essais timides d'abord, pas toujours couronnés de

Digitized by Google

succès, mais qui ne devaient pas tarder à stimuler l'ardeur et la persévérance de nos industriels.

Les renseignements nous font malheureusement défaut quant au nombre de voitures fabriquées au début, mais je puis dire que, d'emblée, notre production acquit une certaine importance et se révéla rapidement à l'attention des acheteurs étrangers, puisque d'après la statistique douanière, en 1901, nous exportions déjà 209 voitures complètes, abstraction faite de sept voitures d'origine étrangère parachevées dans le pays, alors que l'importation en Belgique, pendant cette année, n'était que de 85 voitures, en y comprenant 13 véhicules à réexporter.

Au cours de la dernière décade, la création de nouveaux et vastes établissements donna un splendide essor à la construction de l'automobile dans notre pays et développa sensiblement notre commerce d'exportation.

Si nous ne possédons pas des données suffisantes quant à la fabrication annuelle, il nous suffira d'indiquer les chiffres de nos exportations depuis 1901 pour faire constater nos progrès incessants.

	Fabrication belge.		Fabrication étrangère et parachèvement en Belgique.	
ANNÉES.	Voitures complètes. Pièces.	Parties d'automobiles. Kilog.	Voitures complètes. Pièces.	Parties d'automobiles. Kilog.
1901.	209	20,727	7	2,575
1902.	192	39,409	13	1,970
1903.	172	82,062	7	11,265
1904.	151	85,327	28	3,427
1905.	481	218,723	24	9,527
1906.	461	483.294	91	18,495
1907.	368	617.211	86	16,550
1908.	374	572 871	80	14,058
1909.	511	630,528	81	13,278
1910.	686	1,018,963	125	27,446
Totaux. . .	3,605	3,769,115	542	118,591

Pour apprécier exactement l'importance de la production de notre exportation, il faut tenir compte des chiffres mentionnés ci-avant sous la rubrique « parties d'automobiles ».

La douane belge classe, en effet, sous cette dénomination les châssis non carrossés, ainsi que les voitures dont l'expédition, pour des raisons diverses, s'est faite en plusieurs envois.

Notre exportation en « parties d'automobiles » se rapporte donc, en presque totalité, à des voitures ou châssis.

Digitized by Google

Le nombre de 686 automobiles exportées en 1910 ne représente en réalité qu'une faible partie de la quantité des voitures et châssis fournis à l'étranger par nos constructeurs.

Ces 686 automobiles, avec leur carrosseries et accessoires, atteignent un poids total de 925,435 kilogrammes alors que nos exportations de voitures incomplètes, châssis et parties d'automobiles, s'élèvent à 1,018,963 kilogrammes.

Pour suppléer à l'imprécision des renseignements de la statistique douanière, le Comité de propagande de la Chambre syndicale a adressé à tous les constructeurs un questionnaire. Presque tous ont satisfait à cette demande.

L'ensemble de leur fabrication, en 1910, est de 3,632 voitures et châssis, dont 2,377 ont été exportés.

Il appert de cette consultation que les deux tiers environ de la fabrication belge sont actuellement destinés à la clientèle étrangère, et qu'un tiers est livré dans le pays.

Cette documentation a fourni d'autres renseignements intéressants à citer. En totalisant les nombres d'employés et d'ouvriers occupés par chacune de ces firmes pendant la première année d'exploitation régulière de ses établissements, on obtient un ensemble de 1,680 personnes ayant donné lieu à une rémunération de 2,320,100 francs.

En 1910, les chiffres correspondants sont respectivement de 4,568 personnes et 7,386,050 francs.

La quantité totale de voitures et châssis fabriqués pendant la première année d'exploitation de ces établissements est de 734 unités, d'une valeur de 7,067,900 francs.

En 1910, ainsi que je viens de le dire, ces constructeurs ont livré 3,632 véhicules, valant 32,144,200 francs.

Rien mieux que la comparaison de ces données positives n'établit les progrès rapides et le succès de notre industrie de la construction automobile.

Les fabricants belges étaient, en 1910, au nombre de 20, ayant occupé ensemble environ 5,000 employés et ouvriers.

Mais il ne s'agit là que du personnel même des usines livrant les châssis et parfois aussi la voiture achevée.

En dehors de ces usines, de nombreuses catégories d'industries participent aux fournitures destinées à la construction des automobiles, ainsi qu'à leur parachèvement.

La fabrication des diverses matières à mettre en œuvre, des longerons et pièces en emboutis, des ressorts, des essieux, des

Digitized by Google

différents organes moulés et coulés, des pneus et des multiples accessoires, ainsi que la carrosserie, pour ne donner qu'une nomenclature succincte, exigent l'emploi d'un personnel plus nombreux encore.

A elle seule, l'industrie de la carrosserie automobile, dont j'ai signalé la grande extension, comporte une quarantaine d'établissements, avec un effectif de plus de 3,000 ouvriers spécialistes dans cette partie.

Dans un discours qu'il a prononcé au Parlement, lors de la session dernière, au sujet du mauvais état des routes en Belgique, l'honorable sénateur M. Cateau évaluait à près de 12,000 le nombre d'ouvriers occupés dans les différentes branches de notre industrie automobile.

Cette main-d'œuvre importante assigne déjà par elle-même une place de tout premier rang à la construction de l'automobile parmi les spécialités de la production nationale.

Mais cette industrie nouvelle mérite, à d'autres égards, de retenir l'attention de nos compatriotes.

La construction de l'automobile réclame les soins les plus minutieux, la mise en œuvre de matières de qualité supérieure, un façonnage tant mécanique que manuel exécuté dans toutes les règles de l'art.

Nos industriels n'ont pas hésité, envisageant l'avenir avec confiance, à engager des capitaux considérables pour outiller leurs établissements des machines les plus perfectionnées, pour les doter de laboratoires et d'installations d'épreuves et d'essais répondant à toutes les exigences d'une fabrication parfaite. Ils ont aussi recruté et formé une main-d'œuvre d'élite particulièrement bien payée.

Leurs efforts en vue d'assurer le développement et le succès de cette industrie si spéciale, tout en favorisant la rémunération de la main d'œuvre, ont produit les meilleurs résultats.

Ainsi que je l'ai dit en citant l'appréciation du *Bulletin de la Chambre de commerce française* des provinces de Liége, Namur et Luxembourg, la prospérité de l'industrie automobile belge s'accentue encore.

Il résulte d'informations que les chiffres de la fabrication de 1911 sont sensiblement supérieurs à ceux de sa devancière.

Cela se constate d'ailleurs par la statistique douanière, qui accuse pour les onze premiers mois de 1911 une exportation

Digitized by Google

totale de 1,194 voitures complètes, contre 693 pour la période correspondante de 1910 ; le tonnage des parties d'automobiles expédiées hors frontières, comprenant les châssis, est également en augmentation.

De même qu'à l'étranger, les ventes d'automobiles de fabrication belge se sont accrues considérablement à l'intérieur du pays.

L'usage de l'automobile, à ses divers titres d'utilisation, s'est fortement développé en Belgique depuis quelques années.

Alors qu'en 1903, d'après les renseignements de MM. les gouverneurs de nos provinces, il y avait dans le pays 1,647 automobiles, ce nombre est passé à 5,938 en 1910.

La différence de 4,291 voitures est, en réalité, de beaucoup inférieure à la quantité de véhicules livrés à la clientèle belge pendant la période envisagée, car il faut considérer qu'il y a eu de nombreuses mises hors de service.

Pour déterminer exactement, de cette façon, le nombre des voitures vendues dans le pays, la différence ci-dessus devrait donc être majorée de la quantité des véhicules retirés de la circulation ; mais c'est là un élément d'estimation que je ne possède pas.

D'autre part, il serait intéressant de noter la quantité de voitures et châssis importés depuis le début de l'année 1904 jusqu'à fin 1910.

Mais, comme pour les exportations, la statistique douanière ne mentionne, en unités, que les voitures complètes et classe les châssis sous la rubrique « parties d'automobiles » qui comprend également certaines spécialités d'organes et pièces détachées dont nous nous approvisionnons encore à l'étranger.

Voici néanmoins les relevés de la douane en ce qui concerne les importations pour la consommation dans le pays :

	Voitures complètes.	Parties d'automobiles.
Années.	Pièces.	Kilog.
1904	146	129,789
1905	145	201,058
1906	168	272,707
1907	192	289,998
1908	180	216,466
1909	313	312,816
1910	380	507,170
Totaux.	1,524	1,930,004

Digitized by Google

Pour les années 1909 et 1910, on constate une sensible majoration des importations, mais elle est due presque entièrement à l'instauration dans notre pays des transports par auto-taxis.

En effet, les compagnies qui, les premières, ont créé ici les principales entreprises de ces transports avaient des attaches avec des constructeurs étrangers, à qui elles se sont adressées pour la fourniture de leurs véhicules.

En exceptant la majoration des importations pendant les deux dernières années, occasionnée par l'introduction d'auto-taxis, on voit que l'importation des voitures complètes et châssis n'a guère gagné en importance et que sa progression n'a pas été en rapport avec l'augmentation des ventes à la clientèle belge.

Nos constructeurs de châssis, nos carrossiers et nos fabricants de pneus ont été largement favorisés des ordres de leurs compatriotes, et ces nombreuses commandes, en assurant à l'intérieur un écoulement régulier d'une notable quotité de la production et en permettant le développement progressif de nos industriels de l'automobile, ont puissamment aidé à l'expansion de notre commerce d'exportation.

La nécessité de consolider la base même de notre industrie de l'automobile nous impose l'impérieux devoir de conquérir davantage encore le marché intérieur, et nous est-il permis d'émettre le vœu de voir les acheteurs belges associés aux considérations personnelles qui président au choix d'une voiture, celles qui doivent leur inspirer le patriotique désir de contribuer à la prospérité du pays.

Au reste, l'exemple vient de haut.

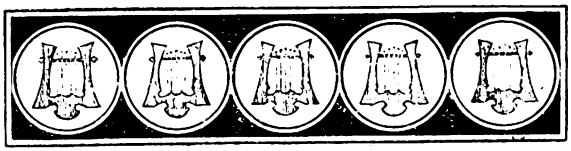
Sa Majesté le roi Albert a fait à notre industrie l'insigne honneur de lui réserver ses commandes et de reconnaître ainsi le grand mérite de notre fabrication.

Nous savons aussi l'intérêt que le Roi attache aux efforts de nos industriels pour réaliser les types d'automobiles devant satisfaire le mieux aux exigences spéciales de certains pays et notamment de notre colonie.

Suivons l'exemple de notre Roi. Nous accomplirons ainsi un devoir patriotique. Nous favoriserons l'industrie belge. Nous procurerons des salaires raisonnables à nos ouvriers et nous les aiderons ainsi à franchir une des étapes, si dures pour eux, de la lutte pour l'existence.

L.-G. SUAIN.

Digitized by Google



Chronique musicale.

Au programme de la Société Bach, le sixième concerto brandebourgeois. Ces ouvrages qui portent la date de 1721 sont dédiés au margrave de Brandebourg. La dédicace est en français. Elle indique : « Six concerts avec plusieurs instruments ». Ces instruments se groupent de manière à balancer leur jeu dans une sorte de dialogue. Ils s'imitent, se répliquent, discutent, « concertent ». Quelquefois ils se mêlent en *tutti* ; quelquefois aussi deux ou plus de deux d'entre eux se détachent en solistes, formant ce qu'on nomme le *Concertino*. Bach procède là du *Concerto grosso* des Italiens qu'il transforme et développe. Ces pièces dont son imagination varie la couleur et les formes sont pour lui, en même temps qu'un jeu, une étude. On pourrait y voir de petites symphonies de chambre, quelque chose qui demeure ajouré, délié, polyphonique comme le quatuor et qui a déjà la richesse d'une symphonie. C'est intime. Cela se passe dans la chambre de l'âme ; mais les fenêtres de la chambre s'ouvrent sur des paysages. Le sixième concerto brandebourgeois écarte les instruments à vent. Il joint le clavecin à la contrebasse, au violoncelle, aux violes de gambe qui remplacent les violons. Il détache en *concertino* deux altos. Leurs épisodes délicieux allègent le rythme en douze huit de la Sicilienne qui forme le troisième mouvement. Les violes, pathétiques et douces, donnent une ampleur religieuse à l'*adagio*. Citons les altistes Rogister et Baroen et M. Minet qui était au clavecin. L'excellente exécution de cette œuvre, l'interprétation par M. Risler du concerto de piano — ou de clavecin — en *mi* majeur et de quatre préludes et fugues, choisis parmi les quatre-vingt seize chefs-d'œuvre que Sébastien Bach écrivit à la louange de la gamme tempérée, ont fait le succès de la matinée.

On peut penser que si les chœurs de M. Zimmer sont animés, disciplinés, intelligents, son orchestre lui échappe un peu et qu'il faudra qu'il casse un ou deux bâtons pour affirmer son

Digitized by Google

autorité. Mais il faut louer le chef de la Société Bach pour les programmes qu'il compose comme aussi pour le choix de la plupart des artistes qu'il invite à les réaliser. Une interprétation de Risler c'est de la sculpture sonore. Vous ne sourirez pas quand je dirai que ce pianiste a un prodigieux esprit d'ordre parce que, en songeant au maître du *clavecin bien tempéré*, vous vous rappellerez que cet esprit signifie l'équilibre, c'est-à-dire la souplesse dans l'art de distribuer les motifs aussi bien que la netteté dans la façon de les dessiner. Du reste, une âme circule dans ces constructions parfaites. M. Risler a la plénitude et la pureté du son. Ecoutez sa main gauche. On croirait entendre des cordes frémir sous la pression de l'archet. J'entends chanter en moi le thème de plain-chant de l'admirable fugue en *mi* majeur du deuxième cahier. C'était d'une beauté inoubliable. Je laisse encore aujourd'hui les cantates et les fragments de cantates. J'y reviendrai à la façon de la saison quand plus rien d'autre ne distraira mon attention. Pour l'instant, les feuilles poussent et cette heure printanière appartient à la musique nouvelle. C'est le mois de la « libre esthétique ».

* * *

Aux deux premières matinées de mars, nous n'avons rien entendu qui fût de nature à trop effaroucher les néophobes. Si la sonate pour piano et violon de M. Joseph Jongen n'a pas beaucoup plu, c'est que les idées dont elle est faite sont pâles. Elle est écrite, elle est construite; c'est une œuvre d'un art très intime. Ceux qui la liront, ceux qui, en la jouant, lui apporteront comme M. Chaumont toute leur âme, y découvriront sans doute les nuances d'une sensibilité fine et intéressante.

Le quatuor (1) de M. Vincent d'Indy qui met très classiquement en jeu deux violons, un alto et un violoncelle, est rempli d'une musique qui se condense en de beaux thèmes. Cette musique est puissante; elle retient, elle attire, on s'y penche. C'est une méditation dans un paysage. Aucune de ces quatre parties ne commence dans un mouvement vif. C'est toujours une pensée qui en est le motif. L'animation qui en transforme le rythme et le caractère vient de la rêverie où l'âme peu à peu s'exalte jusqu'à crier sa passion et danser sa joie. En parlant du classicisme

(1) Joué pour la première fois il y a dix-huit ans.

Digitized by Google

de cette œuvre, je ne veux qu'indiquer la simplicité de ses formes, la sobriété des moyens qu'elle prend pour se réaliser, car l'esprit le plus libre préside à son ordonnance. Cependant, du moule qu'elle brise on retrouve ici tous les fragments et sur le plan poétique choisi par le musicien ils se rangent dans un ordre qui nous ramène à la tradition.

M. Maus nous a fait connaître l'année dernière une artiste qui compose, avec les plus heureuses intuitions, une musique fantasque pleine de verve et de coloris. Elle est, par son origine, à moitié Polonaise, à moitié Anglaise. Le nom de Poldowski va bien à sa fantaisie. Elle a un vrai talent de pianiste. Ses mains jettent à profusion les notes avec une énergie et une volubilité étourdissantes. Elle attaque un *allegro* ou un *scherzo* comme un soldat s'élance à la charge. Il y a de l'humour dans les petites pièces anglaises qu'elle a jouées en manière de divertissement. Il y a de l'ardeur, une réelle entente de la composition, des phrases mélodiques bien liées dans la sonate qu'elle a interprétée avec M. Chaumont, si on peut dire qu'un auteur se dédouble de manière à n'être, à certaines heures, que son interprète, ce qui ne serait pas invraisemblable chez une artiste aussi spontanée que celle-ci. J'ai dit, l'année dernière, l'attention que méritent ses mélodies. Un éditeur parisien en a publié quelques-unes. Tout cela est selon les formes de la vie d'une femme qui n'a, ni la crainte des formules, ni le souci de se conformer à telle ou telle esthétique et, parce que cela porte les couleurs d'une nature vive en même temps que la marque d'un caractère, c'est séduisant.

M. Ravel a composé des choses plus admirables que ses *Valses nobles et sentimentales*. Les trois préludes de M. Debussy, sous leur parure légère, sont charmants. J'aime surtout la *Fille aux cheveux de lin*, une courte légende nonchalante et les *Collines d'Anacapri*. Le climat de cette musique convient-il au talent du bon pianiste qu'est M. Bosquet? Son exécution des *Collines d'Anacapri* m'a paru nerveuse, brusquée, un peu sèche pour évoquer les chansons qui s'envolent dans l'atmosphère ensoleillée du golfe de Naples. Je n'ai pas entendu la première pièce de l'*Almanach aux images* de M. Grovlez d'après Tristan Klingsor. C'est la faute du loueur de chaises. Des dames étaient debout. J'étais allé m'informer d'un moyen de les asseoir. Tandis que je revenais bredouille, M. Grovlez jouait, non sans ironie pour moi,

Digitized by Google

sa *Chanson du chasseur*. La sonnerie de cor qui illustre cette fantaisie m'a consolé de tout. Cette sonnerie de cor est une merveille de transcription de timbre. M. Grovlez fait de ces miracles. C'est un trouveur d'images. Il sait, au surplus, choisir les poètes qui les lui suggéreront. Il vient d'écrire trois mélodies sur des poèmes de Me Jean Dominique, poèmes profonds et frêles dont les vers ne se déroulent pas en périodes, mais se détachent et tombent pensivement comme d'un bouquet « chaque rose trépasse et choit, endolorie... » (1). *Des Œillets japonais*, *Sérénade*, le *Don silencieux*. Ce dernier poème a été mis en musique par M. Fauré dans une page, jolie certes, mais où les vers, anxieux du mouvement que leur imprime le musicien, sont plutôt débités que songés. M. Grovlez sent autrement cette poésie. Il comprend qu'elle n'a pas, à proprement parler, d'impulsion. Il en espace les phrases dans un mouvement lent Sa recherche d'une version fidèle du poème et d'une notation exacte de la parole par les sons le mène à adopter une manière de diction analytique qui convient peut-être mieux au drame qu'a la mélodie. La voix dont le rôle n'est que d'accentuer des mouvements prosodiques renonce au lyrisme. Mais le lyrisme de M. Grovlez se réfugie au cœur de ses agrégations harmoniques. C'est là, dans l'âpreté fine de ses quartes et de ses quintes et sous le tissu frippé, plissé, tout frissonnant de ses dissonances qu'il règne pour nous charmer. Je ne sais personne qui réussisse comme ce musicien-ci à fixer en des cristallisations sonores les nuances de la sensibilité. La *Sérénade* et ses pizzicati sont assurément trop espagnols pour le poème de nostalgie celtique qu'ils illustrent. Mais lisez le *Don silencieux* et surtout *Des Œillets japonais*. Il y a là des successions harmoniques d'une candeur et d'une ferveur de primitif, des accords d'une somptuosité voilée qui ont pris leur lumière aux sources de l'Orient. M. Grovlez n'ignore ni M. Debussy, ni César Franck, ni Chabrier, ni l'auteur d'*Obéron*; toutefois, on dirait que la science et l'expérience, au lieu de dessécher son âme, l'ont rafraîchie. Ses frères en poésie se nomment Jean Dominique, Max Elskamp, Van Lerberghe, Marcel Schwob. Il a en lui les formes de langage qu'il faut pour les interpréter tour à tour. Le grand talent de Mme Croiza est ce qu'il faut au lyrisme

(1) *Des Œillets japonais*, poème extrait d'un recueil qui a pour titre : *L'anémone des mers*.

Digitized by Google

élégant, abondant et chaud de M. de Bréville. Un chant et trois mélodies de l'auteur d'*Eros vainqueur* ont passé trop rapidement au cours du deuxième concert de la *Libre Esthétique* pour que j'en garde autre chose qu'un souvenir vague. J'en reparlerai si j'ai l'occasion de les lire. Je les cite : *Sur une tombe*, poème de Victor Hugo; *Venise marine*, poème d'Henri de Regnier; *Berceuse* et *Sous les arches de roses*, poèmes de Charles Van Lerberghe; *Une jeune fille parle*, poème de Jean Moréas. Au premier concert, on avait entendu, non sans agrément, M. Paul Dean dans du Brahms et du Richard Strauss. Mme Marie-Anne Weber avait chanté avec un sentiment pénétrant et une excellente articulation le *Cantique à l'épouse* de Chausson et le *Soir* de Fauré; aussi une mélodie de M. Stavelot... dont il vaut mieux ne rien dire.

* * *

Au troisième concert de la *Libre Esthétique* on a réentendu le quatuor de M. Debussy. L'élasticité du thème exposé dès l'entrée du premier *allegro* de cette œuvre permet une formation aisée des figures rythmiques qui en dérivent au cours des trois autres parties. Tissue de ces motifs dont le jeu l'échauffe, la matière musicale, en se condensant dans l'*andantino*, donne un chant délicieux. Il est en *ré* bémol et s'ouvre comme une fleur timide au cœur de l'ouvrage. Il s'ouvre à peine, car un mouvement vif revient en intermède. Composition à la fois capricieuse et bien cohérente, dessinée de traits légers prompts aux courbes gracieuses par lesquelles on se dérobe à l'affirmation. Il y a de l'oiseau dans cette musique qui choisit pour supports les ramures flexibles. Aussi quelque chose du félin souple, habile à mesurer son élan. Dans les harmonies, c'est la patte de velours de ce félin et sa griffe que nous sentons tour à tour (1).

Après ce quatuor, quatre mélodies de Mme Poldowski... ou ska... sur des poèmes de Verlaine et d'Albert Samain; petites œuvres brèves, nettes, claires, d'une expression très directe, où la parole des poètes, autant par l'accent du chant que par le commentaire dont le piano l'enveloppe, se fait singulièrement vivante. Il y a autant de force que de justesse dans ces adaptations et, par le relief du trait, elles prennent une forme pour ainsi dire scénique.

(1) Cette œuvre a été jouée à la perfection par les excellents instrumentistes du quatuor Zimmer.

Digitized by Google

Elles ont été interprétées avec bonheur par Mme Demest, dont la voix étendue est d'un joli timbre. La valeur des pièces de piano de M. Théo Ysaye vient de leurs qualités techniques. On y aperçoit cette fâcheuse tendance qui nous ramène aujourd'hui, par un détour, vers la virtuosité pure. Quant au *quintette* de M. Weingartner, la vulgarité de ses idées mélodiques et de ses formes eût dû lui interdire l'entrée d'un salon d'art où l'on demande d'habitude aux auteurs, à défaut de génie, de la tenue.

Au quatrième concert, deux sonates pour piano et violon. La première, douce, gracieuse, languide, remplie de jolis détails, est signée de M. de Castéra. La seconde, plus étoffée, plus ample, au dessin plus robuste et plus caractéristique, est de M. Vierne. Son « intermède », un scherzo aux colorations falotes, renouvelle une manière de fantaisie musicale dont les pièces du *Carnaval* de Schumann sont le type. Ces œuvres attachantes ont été mises en valeur par M. Chaumont, violoniste au talent nerveux et sensible, par Mlle Chaumont, une pianiste chez qui la technique accomplie sert une très sûre intelligence musicale. M. Chaumont a joué aussi trois pièces inédites pour le violon. L'*andante* de de M. Sylvain Dupuis, sorte de méditation pathétique qu'encadre un accompagnement de piano discrètement orné, est agréablement mélodique. Mais le *Caprice* du même auteur entre trop complaisamment dans les formes rythmiques que ce genre de composition a depuis longtemps épuisées. J'aime mieux le *Poème* de M. Buffin, où le développement généreux d'une oraison sur des marches d'harmonie très simples, est coupé par un épisode vif. Il y a là un ouvrage d'une émotion riche et d'une ligne pure.

L'Oudelette de M. Roussel sur un poème de M. Henri de Régnier est une des plus délicieuses pages lyriques qui soient. Je dis « lyrique », car, ici, la voix chante vraiment le poème et la partie de piano qui la suit en ses inflexions est vivante, chatoyante, lumineuse à ravir. Tout autre est la *ballade des femmes de Paris*, où M. Debussy interprète spirituellement Villon. Dans cette pièce, bâtie sur des gammes étroites où les timbres s'éteignent, se faufile la ligne preste d'un bavardage : « Il n'est bon bec que de Paris ». Le refrain de la ballade indique le caractère de ce petit tableau mélodique. C'est du parler nuancé. Un fragment du *Faust* de Gœthe a fourni à M. du Chastain le sujet d'un beau chant tragique. C'est l'épisode de *Gretchen devant la Mater dolorosa*. Moins théâtral que la scène de l'église, il a été

Digitized by Google

négligé par les dramaturges. Par sa structure, par l'élan religieux et passionné de sa déclamation, ce morceau rappelle certaines grandes pages vocales de Schubert et de Brahms. Il a du souffle et du style. On connaît la jolie voix, la diction animée et précise, le talent vif et souple de Mlle Rollet. Elle a donné tout leur sens musical à ces différentes œuvres et à deux *Chansons populaires du Vivarais* sainement harmonisées par M. d'Indy ; je veux dire sans l'afféterie de ces accords ultra-modernes que certains auteurs piquent dans la musique du folk-lore comme une fleur artificielle dans un bouquet tout parfumé de l'odeur des champs. Ce quatrième concert terminait la saison de la *Libre Esthétique*. Faut-il rappeler que nous devons à M. Octave Maus l'organisation de ces festivals intimes si nécessaires à notre culture ?

* * *

Mme Miry-Merck a donné au cours du mois de mars, à la Salle Nouvelle, une soirée de « lieder ». Elle a chanté du Bach, du Beethoven, du Brahms et, avec Mlle Henriette Merck, quelques duos. Programme de choix, composé d'œuvres qu'on chante rarement ou qu'on ne chante jamais. Je n'ai pas à rappeler les qualités de cette cantatrice qui excelle dans les œuvres de nuance et d'expression intime dont la musique allemande est riche. De sa voix blonde et nerveuse, elle les chante gracieusement, moelleusement, avec ampleur quand il le faut, n'en traduisant la tendresse et l'ardeur que par des moyens purement lyriques et du meilleur style. La voix d'alto de Mlle Henriette Merck est déjà ample et d'un timbre chaud qui émeut. Quelle heureuse idée de varier une audition de mélodies en ressuscitant des pages en duo comme *Le Vieux donjon* de Beethoven, *La Source* de Marcello et cette admirable prière de la soixante-dix-huitième cantate de Bach : *Jesu, der du meine Seele!* Mlle Louisa Merck était au piano d'accompagnement, dessinant de ses doigts légers l'ornement des motifs, articulant les rythmes qui portent le chant, faisant sonner discrètement les modulations qui l'éclairent. Et cela formait un ensemble d'une qualité d'art qui ne nous est pas offerte tous les soirs de l'année.

MAUBEL.

Digitized by Google

Le Salon des Futuristes

Enfoncé le cubisme ! Voici le dernier cri du jour, le dernier jouet de l'année : les FUTURISTES.

« Le geste que nous voulons reproduire sur la toile ne sera pas un instant fixé du dynanisme universel, ce sera simplement la sensation dynamique elle-même...

« Un cheval courant n'a pas quatre pattes, il en a vingt et leurs mouvements sont triangulaires.

« Les seize personnes que vous avez autour de vous dans un autobus en marche sont tour à tour et à la fois une, dix, quatre, trois; elles sont immobiles, elles vont, viennent, bondissent dans la rue, brusquement dévorées par le soleil, puis reviennent s'asseoir devant vous comme des symboles persistants de la vibration universelle. Que de fois, sur la joue de la personne avec laquelle nous causions, n'avons-nous pas vu le cheval qui passait très loin, au bout de la rue ..

« Nos corps entrent dans les canapés sur lesquels nous nous asseyons et les canapés entrent en nous. L'autobus s'élance dans les maisons qu'il sépare et à leur tour les maisons se précipitent sur l'autobus et se fondent avec lui...

« La construction des tableaux a été jusqu'ici stupidement traditionnelle. Les peintres nous ont montré les objets et les personnes placés devant nous. Nous placerons désormais le spectateur au centre du tableau...

« Il n'assistera pas, il participera à l'action...

« Nous déclarons, par exemple, qu'un portrait ne doit pas ressembler à son modèle...

« Après avoir donné, par exemple, dans un tableau, l'épaule ou l'oreille droite d'un bonhomme, nous trouvons absolument oiseux et vain de donner également l'épaule ou l'oreille droite de cette figure...

« Nous coupons brusquement et à plaisir chaque motif par un ou plusieurs autres dont nous n'offrons jamais le développement entier mais simplement les notes initiales — centrales ou finales...

« Comme vous voyez, il y a chez nous, non seulement variété, mais chaos et entrechocs de rythmes absolument opposés que nous ramenons à une harmonie nouvelle. Nous parvenons ainsi à ce que nous appelons la peinture des états d'âme...

« Nous déclarons :

« 1° Qu'il faut mépriser toutes les formes d'imitation et grouper toutes les formes d'originalité;

Digitized by Google

« 2° Qu'il faut se révolter contre la tyrannie des mots « harmonie et bon goût », expressions trop élastiques avec lesquelles on peut facilement démolir les œuvres de Rembrandt, de Goya et de Rodin ;

« 3° Que les critiques d'art sont inutiles ou nuisibles ;

« 4° Qu'il faut balayer tous les sujets déjà usés, pour exprimer notre tourbillonnante vie d'acier, d'orgueil, de fièvre et de vitesse ;

« 5° Qu'il faut considérer comme un titre d'honneur l'appellation de « fous » avec laquelle on s'efforce de bâillonner les innovateurs ;

« 6° Que le complémentarisme même est une nécessité absolue en peinture, comme le vers libre en poésie et la polyphonie en musique ;

« 7° Que le dynamisme universel doit être donné en peinture comme sensation dynamique ;

« 8° Que, dans la façon de rendre la nature, il faut avant tout de la sincérité et de la virginité ;

« 9° Que le mouvement et la lumière détruisent la matérialité des corps.

« Nous combattons :

« 1° Contre les teintes bitumeuses par lesquelles on s'efforce d'"obtenir la patine du temps sur des tableaux modernes ;

« 2° Contre l'archaïsme superficiel et élémentaire fondé sur les teintes plates et qui, en imitant la facture linéaire des Egyptiens, réduit la peinture à une impuissante synthèse, puérile et grotesque ;

« 4° Contre le nu en peinture, aussi nauséeux et assommant que l'adultère en littérature.

« Expliquons ce dernier point. Il n'y a rien d'immoral à nos yeux : c'est la monotonie du Nu que nous combattons. On nous déclare que le sujet n'est rien et que tout est dans la façon de le traiter. D'accord. Nous l'admettons aussi Mais cette vérité inattaquable et absolue, il y a cinquante ans, ne l'est plus aujourd'hui, quant au Nu, du moment que les peintres, obsédés par le besoin d'exhiber le corps de leurs maîtresses, ont transformé les Salons en autant de foires aux jambons pourris !

« Nous exigeons, pour dix ans, la suppression du Nu en peinture ! »

. . . . . .

C'est autour de ces propositions que les *Futuristes* ont échafaudé leur art. Leur art? A franc parler il ne peut être question ici, ni d'art, ni de peinture, ni même de peinture littéraire. On accusait jadis la littérature d'être la mort de toute expression picturale : la pratique de ces propositions et de ces théories en est la négation la plus absolue.

Peindre un portrait et s'arrêter dans la représentation des traits de la figure, pour y juxtaposer au petit bonheur sans logique aucune, les objets les plus divers et les plus hétéroclites : faire que la gravure accrochée au mur, intervienne entre l'œil et le nez de son modèle, que le faux col devienne un pot de fleurs,

Digitized by Google

que la main finisse en la moitié d'un livre, n'a jamais et ne pourra jamais rentrer dans les lois, les plus conciliantes, du dessin, ni de la peinture.

Je sais bien qu'ils affirment qu'un portrait ne doit pas ressembler à son modèle, mais alors pourquoi diable appeler cet imbroglio redoutable et grotesque du nom de « portrait », ce terme si usagé depuis toujours ? Les futuristes sont-ils donc si à court de pensée, d'invention et de vocables qu'ils ne puissent instaurer une expression dynamique, futuriste et adéquate pour exprimer ce nouveau genre de puzzle ?

Représenter le Rire en peignant une figure entière (quelle concession !) de femme rieuse au milieu d'un tohu-bohu indescriptible de tables de café, de moitiés ou de quarts de consommateurs, de bouteilles, de carafes, de lampes électriques, se poursuivant et se chevauchant ; ajouter ici un torse habillé de fourrure, cravate et col blancs, sans tête et mettre dans l'autre coin une vague tête d'homme... des mains ici et là sans bras, des verres vides, des coupes, tout l'indéfinissable et l'incompréhensible, — cela, comme je l'ai entendu dire, ne représente plus le « Rire » c'est tout au plus le « pêle-mêle ».

Cela confine aux rébus, aux charades, aux logogriphes, aux misérables à peu près, idoines à faire pâlir de dépit tous les habitués de tous les cafés du Cheval Blanc et du Soleil d'Or, des plus tardigrades provinces, sans plus... Cela ne mérite ni plus d'intérêt, ni plus d'attention.

On nous accusera, disent-ils, de cérébralisme tourmenté. Il faut considérer comme un titre d'honneur l'appellation de « fous ». Quelle candeur ! De fous, de maniaques, d'illuminés, il ne saurait être question ! On a toujours le droit d'être fou avec génie.

Il ne s'agit ici ni de folie, ni de génie, hélas !

Ces gens savent et très bien, trop bien ce qu'ils font. Nous assistons seulement à une manifestation d'arrivisme et de cabotinisme éhontés. Il faut se faire remarquer coûte que coûte, de quelque manière que ce soit en ces jours où l'alcibiadisme sévit avec plus d'intensité que jamais ! Il faut du nouveau et de l'étrange ! Nous n'en pouvons donner ! Faisons de l'absurde !

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ! Mais qu'ils se vantent d'avoir inventé quelque chose, cela dépasse un peu les bornes !

Exprimer des souvenirs de voyage par un assemblage de rouges, de verts, de jaunes, de bleus et de violets, mettre dans le coin d'une toile une moitié de fiacre avec une petite femme robe entravée, se reliant à une autre moitié de fiacre conduit par une femme cocher, par un autobus en délire.

Etager là-dessus pêle-mêle, un puits déhanché, deux amoureux bouche à bouche, un vieil homme courbé sur sa vigne, une femme en peignoir, faire dominer tout cela par les sommets neigeux d'une montagne, une cathédrale et l'Arc de Triomphe de l'Etoile torturé comme un accordéon, ce n'est pas plus neuf que les cartes postales qui nous offrent, autour d'un motif central, les différents aspects d'une ville.

Déclarer qu'un cheval a vingt pattes quand il court et que leurs mouvements sont triangulaires, et pour exprimer cette sensation

Digitized by Google

dynamique, multiplier des fantômes de pattes sur la toile, exprimer les cahots d'un fiacre par des personnages dont les silhouettes se dédoublent en attitudes différentes juxtaposées, c'est du plus mauvais cinématographe...

Il n'y a rien de nouveau là-dedans, comme vous le voyez.

Quant au Nu, évidemment je comprends que les futuristes ne veuillent point se risquer à le représenter.

Pensez donc : ils déclarent « que le droit d'intensifier l'émotion esthétique fondant en quelque sorte la toile peinte avec l'âme du spectateur, leur fait déclarer que celui-ci doit être placé désormais au centre du tableau, qu'il n'assistera pas, mais qu'il participera à l'action... »

Alors !. .

Mais pourquoi les futuristes s'ingénuent-ils si mal à peindre des sensations passées et des souvenirs ? Quels passéistes ! Comment, si vous êtes futuriste, n'osez-vous penser à donner des objets, des gens et des choses que leur aspect passé?

C'est l'impression que vous aurez de tout cela, dans dix ans, dans vingt ans qu'il fallait peindre ! Ce serait au moins dans les termes de votre déclaration « qu'un peintre porte en soi les paysages qu'il veut fixer sur la toile » et que le spectateur doit participer à l'action. Pensez donc quel intérêt il y aurait pour lui à savoir ce que vous ressentiriez dans le Futur, ô futuristes ! Quel intérêt ? Et quel imprévu ? L'Arc de Triomphe serait devenu sans doute le soubassement du dôme de la cathédrale, la petite femme entravée serait sur le siège, la femme cocher devenue « cliente », les amoureux seront divorcés, le puits tari, le vieil homme mort, les neiges éternelles fondues. Bien plus même ! Si vous êtiez futuristes vraiment, si, comme vous l'affirmez encore : « l'espace n'existe plus », s'il ne faut pas oublier dans vos créations la puissance redoublée de notre vue qui peut donner des résultats analogues à ceux des rayons X, votre toile devrait déjà être craquelée, les rouges éteints, les bleus noircis, même elle ne devrait plus être qu'une faible résille de lambeaux sans suite, sans cohésion, sans adhérence, sans toile ! N'est-ce pas ce que sera devenu votre souvenir dans trente ans ! N'est-ce pas ce que sera votre toile bien avant? Je le crains et je l'espère ; et d'ailleurs n'auriez-vous pas dû peindre tout cela comme des squellettes et des débris puisque c'est ainsi que deviendront toutes les apparences trop fugitives des choses et des êtres qui nous entourent. Bien plus, des cendres. Bien plus ! rien ! car des futuristes, tout ce bruit falot de snobisme évanoui, c'est sans doute tout ce qu'il restera jamais dans la mémoire !

Et c'est la grâce que je nous souhaite !

RAOUL MERCIER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Histoire religieuse.

Parmi les publications récentes, outre le grand ouvrage de M. Goblet d'Alviella, analysé ici par M. F. Cumont, l'éminent spécialiste belge, signalons un très curieux volume de M. J.-L. Courcelle-Seneuil, se rattachant au même objet. Bien illustré, il est intitulé *Les Dieux Gaulois* (Paris, Leroux), d'après les monuments figurés. Ces monuments, de l'époque gallo-romaine, dévoilent une partie des attributions reconnues aux dieux gaulois par leurs adorateurs des temps antérieurs à la conquête romaine.

Ces attributions, rapprochées des terroirs et de la climatologie de l'Europe occidentale, rapprochées des légendes séculaires et des survivances qui influencent encore l'esprit de nos contemporains sur le sol des Gaules, paraissent recevoir des auteurs classiques une confirmation inattendue, bien que vaguement pressentie par nombre d'observateurs des derniers siècles.

Si la thèse présentée dans cet ouvrage subit avec succès la critique moderne, elle pourra projeter de nouvelles clartés sur l'origine de quelques idées religieuses des peuples païens des Gaules, comme sur l'origine de l'industrie du bronze.

Un autre ouvrage mériterait un long examen, dont on n'a pas ici le loisir. Ce sont les leçons que M. Montet, le savant genevois, a faites au collège de France sous le titre *De l'état présent et de l'avenir de l'Islam* (même éditeur). On y trouve successivement envisagés l'extension actuelle et la propagande de cette religion, les sectes entre lesquelles elle se partage, les schismes et les hérésies qui la déchirent, le culte des saints, les confréries dévotes et leur influence, les essais de réforme qui se sont fait jour parmi les croyants, enfin l'avenir des peuples musulmans, ainsi que les nouvelles tendances (monogamie, suppression de l'esclavage, interprétation allégorique des joies et peines de l'au-delà, etc.), dont le triomphe encore hypothétique modifierait profondément l'essence même de l'Islamisme. Tout cela dans un style sobre, ferme et clair.

Dans le même domaine signalons aussi des *Essais sur le chéïkhisme*, dus à M. Nicolas, consul de France à Tauris (Paris, Geuthner). On y trouvera exposée la doctrine du Cheïkh Ahmed Lehsahi et l'histoire du conflit entre ses adeptes et les Chiites. Du chéïkhisme est sorti normalement le bâbisme et on trouvera dans un article du même spécialiste, publié dans la *Revue*

Digitized by Google

du monde musulman, en cette présente année, des détails très complets sur la doctrine-mère et sa dérivation. M. Nicolas a enfin publié le tome I du Béyan persan, la doctrine du *Báb*, pour laquelle ce spécialiste paraît avoir une vénération justifiée.

M. L. Chachoin publie enfin sous ce titre un peu ambitieux : *Évolutions des idées religieuses et des religions* une brochure (Bruxelles, Lebègue), qui est un résumé de l'histoire générale des religions, nous montrant les diverses évolutions des religions, d'où se dégage l'évolution de la religion considérée dans sa généralité, née d'un sentiment poétique, puis développée par des dirigeants, chefs ou prêtres, qui s'appuyèrent sur de prétendues révélations de Dieu qu'ils formulèrent en dogmes pour l'enseignement moral et la direction des hommes.

Suivant les diverses révélations autant de religions se formèrent.

L'évolution actuelle née de l'examen critique des diverses religions nous guide, d'après l'auteur, vers une *religion de vérité* basée, non plus sur une prétendue révélation, mais bien sur nos conceptions morales, religion dont les affirmations s'arrêtent aux limites de ce que notre esprit peut connaître.

* * *

M. Xavier Paoli, après s'être acquitté fort habilement pendant des années du rôle délicat de « Gardien des Rois », se révèle aujourd'hui comme un conteur de talent. Il s'est plu à recueillir sur ses « clients royaux » des souvenirs personnels qui forment un livre intitulé : *Leurs Majestés*, livre d'une bonhomie pleine de saveur et c'est presque de l'histoire (Paris, Ollendorff, illustré).

* * *

Sous ce titre : *Autour de Sainte-Hélène* (Paris, même éditeur), M. Frédéric Masson — de l'Académie française — publie un volume qui complète le cycle de ses études sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. C'est l'émouvant procès de la douloureuse agonie de l'Empereur, et l'on devine avec quelle passion l'auteur a su accuser ceux qui furent responsables des suprêmes souffrances du vaincu et célébrer la mémoire de ceux qui jusqu'au bout restèrent fidèles à leur souverain. Le même académicien a recueilli d'autre part, sous le titre de *Petites histoires*, quelques études historiques pleines d'intérêt sur des sujets divers. Entre autres celles sur l'*Affaire Naundorff*, qui ont fait naître l'an dernier une polémique à laquelle, tant au point de vue historique qu'au point de vue politique, nul ne peut rester indifférent.

* * *

Les romans.

Il en pleut, il en pleut...! De cette averse tantôt tiède et tantôt glacée, on se gare comme on peut. Notons pourtant quelques œuvres particulièrement attachantes.

Digitized by Google

Et tout d'abord, d'un des maîtres de la prose française un nouveau volume, *La mort de la Terre*, de M. J.-H. Rosny, ne peut nous laisser indifférents. Qu'il nous entraîne, à sa suite, dans les coins les plus sinistres des quartiers pauvres, où s'élaborent les crimes, les révoltes du pavé, où la prostitution à bon marché s'étale, où fermentent toutes les passions basses de l'humanité, ou bien qu'il nous reporte aux âges primitifs de l'humanité, toujours il sait nous attacher, nous faire vibrer ou réfléchir. Avant Wells, et sans nulle analogie de conception ou de procédés avec le célèbre Anglais, il a possédé cette imagination, qui franchit les limites d'un monde. Le bref récit où il met en scène, avec une précision tragique, *La mort de la Terre* (Paris, Plon), nous montre les suprêmes énergies humaines fléchissant, malgré leur outillage perfectionné, devant la plus terrible calamité, le manque d'eau, et la volonté de vivre dans le cadre traditionnel, dominée par le fatalisme formidable du nouvel ordre de choses en faveur duquel conspirent toutes les puissances de destruction. Le laconisme même de l'expression ajoute à l'effet de cette « anticipation » grandiose. Le volume se complète d'une double série de contes où défilent, comme dans un cinéma parlant, des souvenirs vécus, des types d'une vérité cruelle, des scènes de mœurs amusantes et des tableaux d'un pittoresque achevé. Si un sonnet sans défaut vaut un long poème, on peut dire que chacune de ces rapides évocations égale, par la qualité de l'émotion qu'elle soulève, le plus touffu des romans.

Sans nulle idée de rapprochement entre ces deux écrivains, Rosny et Barrès, on est bien forcé de signaler sur le même plan et cette *Mort de la Terre* du premier et le *Greco* du second. Ce sont des morceaux solides et durables de belle prose française.

Le Greco est moins une étude de critique picturale qu'une série de méditations, lentement composées et graduées avec art, pour conduire le lecteur aux suprêmes étages de l'exaltation la plus noble. L'œuvre est distribuée et orchestrée comme une symphonie, dont l'allegro lui-même serait sévère et, par endroits, bellement pompeux. Le final, mouvementé et plein de lyrisme, est fourni par l'analyse de l'œuvre du peintre de Tolède, qui avait aussi occupé le début dans une forme plutôt anecdotique; mais c'est la description de cette ville, déjà esquissée dans *Du sang, de la volupté et de la mort*, qui est le cœur du livre et nous attache davantage. Sans doute le pittoresque de Tolède avait frappé maint voyageur; mais, dit l'auteur, « l'esprit, la qualité morale de cette reine détrônée, voilà ce qu'il nous faut comprendre ». Il s'y essaie et s'y reprend, et, en fin de compte, c'est à son peintre qu'il demande le « secret » d'une cité si rare.

Sans nous maintenir à cette hauteur, plus d'une œuvre digne d'être lue a paru récemment chez les éditeurs. C'est d'abord, faisant suite à *Trott* et à tant de jolies études spirituelles, ironiques, émues, *Petite Madame* d'André Lichtenberger. Cette fois, ce ne sont plus des enfants, mais c'est une jeune femme, dont on nous montre l'éveil à l'amour et à toutes les

Digitized by Google

sensations inédites de la vie conjugale. Certes, on ne saura mieux dépeindre, en traits plus délicats et plus chastes, les premiers émois, la gaucherie adorable, les menus incidents qui acheminent les rêves indistincts de l'adolescence féminine à des réalités très différentes, parfois déconcertantes, et depuis les récits sucrés, d'ailleurs plus en surface, de Gustave Droz, on n'avait jamais mis la même grâce et le même tact au service d'un thème banal et scabreux entre tous.

Puis c'est du romancier bretonnant, Iann Karmor, *Ame de Breton* (chez Sansot), œuvre qui fait suite à d'autres études, *Plus qu'amie*, *Presqu'amant*, à cette étrange *Evoluée*, riche d'un parfum d'exotisme, enfin aux *Escales d'Orient*, dont la presse a loué les mérites de pensée et de style. *Ame de Breton* ne manque ni de mouvement, ni d'intérêt humain ; pourtant on ne peut, sans quelque résistance, en accepter la donnée et surtout la conclusion. Cette querelle d'anticléricalisme qui brise un grand amour, et dans cet amour même, la part de coquetterie et de calcul nous indisposerait davantage sans le ton soutenu et l'élégante écriture du récit.

Mais voici deux romans bien divers, que nous envoie M. Grasset, *Il Giorgione* d'Albert Erlande, où est ranimée avec talent la figure du célèbre artiste. Tantôt émouvante, tantôt poétique et tantôt gaie, cette histoire mêlée de fables se déroule dans les plus beaux décors, en des temps où les combats alternaient avec les fêtes, où la joie de vivre et de philosopher enivrait tous les esprits.

Les femmes liront avec attachement les péripéties amoureuses et pathétiques qui amènent la mort du grand peintre, tandis que l'évocation de la Renaissance à Venise intéresse surtout les amis du passé italien.

Dans *Le Tournant*, M. J. Morian nous initie à la crise conjugale, après la servitude, née de l'indifférence à trop de foyers. Après dix ans de ménage, Robert Lozet et Madeleine se connaissent moins que le premier jour de leur mariage d'amour. Lui, tout à sa politique et aussi à son flirt avec une sèche intrigante qui veut se faire un salon. Elle, sans enfant, détachée par son mari de toute croyance, désœuvrée, désenchantée, dépaysée dans le nouveau monde où les a mis la politique et par-dessus tout jalouse.

Cette jalousie, dissimulée par orgueil très longtemps éclate dans une scène tragique où elle signifie à Robert qu'elle quittera la maison plutôt que de recevoir sa rivale à dîner. Il ne cède pas, et elle part.

Dans sa retraite elle revient à ses goûts studieux, et dans les vieux livres qu'elle cherche sur les quais, elle retrouve ses croyances d'autrefois. Alors une lumière se fait peu à peu en elle. Elle voit les choses de plus haut ; mieux. Elle comprend que le pardon de l'épouse chrétienne est plus beau que la révolte de la femme ; elle se rapproche insensiblement de son mari et une promesse de maternité achève la réconciliation, et dissipe les dernières préventions et les dernières rancunes.

Mais la *Serre de l'aigle* (Ollendorff) de M. G. Ohnet nous remémore

Digitized by Google

que nous voici en présence des gros tirages et des succès de librairie incontestés de l'auteur du *Maître de forges*. Une illustration attrayante est loin de déparer ce nouveau récit, dont le sujet est emprunté à un incident dramatique de la vie napoléonienne. Enfin, chez Colin, dans cette série des romans pour jeunes filles, dont quelques-uns ont obtenu une vogue si méritée, signalons *Cousine Sans-Gêne* de Roger Dombre. Déjà, on a dit la verve de bon aloi de cet écrivain, son observation sans méchanceté des petits ridicules et des petites manies du jour. Ici, ces facultés s'exercent, en quelque sorte, au profit de cette famille parisienne un peu gênée et qui se voit tirée un beau jour de sa médiocrité par un héritage échu à la « Cousine Sans-Gêne ». C'est une jeune personne tout bonnement exquise, que cette Cousine Sans-Gêne, et sa figure souriante et malicieuse éclaire d'un rayon de gaîté ce livre où le récit des difficultés de l'existence met une note de douce mélancolie. J.

* * *

Et il y a encore *Isabelle* de M. M. Gide. Chose fragile, charmante, qui ravit et déçoit tout ensemble, qu'on quitte et reprend, à la façon d'une maîtresse jalouse. Comme dans *La porte étroite* un scrupule décide de la vie et du bonheur de deux êtres, ici une curiosité est la force agissante qui tend et détend l'arc; Gérard Lacase, épris d'un fantôme qu'il a idéalisé, retombe sur la terre le jour où l'apparition prend corps et devient un être de volupté facile et vulgaire : les morceaux de son rêve sont là à ses pieds ; il les contemple avec stupeur, détourne la tête, et c'est la fin. Qu'importe d'ailleurs, car on a entendu les palpitations de ce cœur tout neuf; les fantoches, qui sont la figuration nécessaire, ont évolué suivant un caprice savant; l'atmosphère voulue a imprégné ce drame tout intérieur. Il n'est pas d'art plus accompli. W.

* * *

Les fortes études que M. Charles Merki a consacrées précédemment à la *Reine Margot et la Fin des Valois* et à l'*Amiral de Coligny* l'avaient préparé à aborder l'histoire de la grande favorite à qui Henri IV avait promis le mariage en cas de descendance et qui succéda à la belle Gabrielle (chez Plon). Il a su mettre de l'ordre et de la clarté dans l'amas confus des témoignages de l'époque, des médisances intéressées, des accusations des mémorialistes et, tout en s'armant d'une méthode de critique sévère, il a, sur la vie intime du premier Bourbon et de la société mêlée qui l'entourait, formulé des conclusions nouvelles, appuyées de pièces inédites et de déductions sérieusement conduites On lira son livre, édité avec goût par la maison Plon, avec le plus vif intérêt.

* * *

Chez Bloud un gros volume de M. l'abbé Mocquillon, *L'art d'être un homme*, dont il est inutile de souligner le caractère, mais qui vaut d'être lu. Une première partie passe en revue les diverses professions, en

Digitized by Google

trace les avantages matériels, les inconvénients pécuniaires et moraux et décrit les qualités physiques et morales qu'elles exigent pour y réussir. Mais il ne suffit pas d'être *quelque chose* dans la vie, il faut aussi, il faut surtout être *quelqu'un*. Aussi M. Mocquillon consacre-t-il toute la seconde partie de son livre à exposer les « principes directeurs de la vie pratique ». On ne trouvera dans cet ouvrage aucune déclamation, et presque pas de considérations purement théoriques. Tout y est conçu, écrit en vue de « la pratique ». Il n'est point jusqu'aux vues sur le mariage, sur la patrie qui ne dénotent un esprit essentiellement occupé des réalités. Ce n'est certes pas un esprit libéral ; mais la contradiction n'est pas pour nous intimider.

* * *

Chez Bloud aussi, trois études de philosophes dignes d'être lues. D'abord *Guyau*, mort à 33 ans, après avoir déployé une activité admirable et variée. Peut-être cette vie si courte explique-t-elle que ce philosophe, médiocre inventeur, n'ait eu en somme que peu d'idées. Du moins sut-il leur donner un relief et une animation extraordinaires. Aussi son œuvre a-t-elle exercé et exerce-t-elle encore une influence considérable. Il importe donc de la connaître, au moins dans ses grandes lignes. On en trouvera, dans ce petit livre, un résumé assez fidèle en même temps qu'une critique sans doute tendancieuse, mais où un lecteur attentif saura prendre et laisser.

Même observation pour l'étude de M. Fidao-Justiniani sur *Pierre Leroux*. Parmi les « vieilles barbes » de 1848, et dans la légion d'hiérophantes que vit naître et fleurir cette étrange époque, Pierre Leroux tient un rang d'honneur. Moins original que son maître Saint-Simon, et que Proudhon lui-même, il les passe tous deux par sa capacité d'assimilation. Il a parcouru successivement toutes les régions de la pensée, un peu au hasard il est vrai et sans méthode, mais armé de ce « flair » qui parfois supplée, avec avantage, les ordinaires instruments de la recherche. Il a fait, dans certains domaines, un assez long séjour, et, par exemple, il possédait mieux qu'homme de son siècle la philosophie alexandrine, si curieuse et si profonde. On aimera, guidé par M. Fidao-Justiniani, à découvrir toutes les avenues de cette pensée si diverse.

Enfin, *Berkeley*, par J. Didier. Berkeley qui fut longtemps à peu près ignoré en France. A peine y est-il connu aujourd'hui et son œuvre n'est point encore intégralement traduite. Il occupe cependant dans l'histoire de la philosophie, de la philosophie anglaise en particulier, une place de tout premier rang. Au premier abord, cette philosophie semble, il est vrai, extrêmement disparate ; certaines parties même choquent et hérissent le bon sens. M Didier, toutefois, a tenu à ne rien omettre de toutes les manifestations, si diverses soient-elles, de sa pensée. Aussi la lecture de ce petit livre, aussi court que substantiel, permet-elle d'apprécier Berkeley dans toute sa paradoxale complexité.

Digitized by Google

La nouvelle Lotharingie

RÊVERIE POLITIQUE

Pour constituer une patrie, dit à peu près Renan, il faut avoir souffert ensemble de grandes douleurs et avoir la volonté de faire ensemble de grandes choses. Ce qui a manqué à la Belgique pour qu'un sentiment national vraiment fort s'y constitue, ce sont ces deux conditions. Personne assurément ne souhaiterait que la première se réalisât. La seconde, quelques hommes, les uns généreux et un peu chimériques, les autres, ornant d'un peu de chimère un esprit très positif, ont cherché à l'imposer à leur nation. On a pu craindre, on a pu railler les rêves de l'expansion économique du feu Roi; ils avaient, par la contradiction même qu'ils excitaient, la valeur d'un de ces mythes sociaux dont parle M. Georges Sorel; ils étaient pour les Belges expansionnistes ce que la grève générale, « le mythe catastrophique », comme dit ce dernier, est pour le syndicalisme : l'idée fausse ou vraie, peu importe, qui fait agir. Au temps où la politique coloniale avait des adversaires sérieux, tant qu'il y avait, contre la reprise du Congo, une opposition déterminée, on pouvait, à propos de la colonie future, rêver des grandes choses que l'on allait faire ensemble pour l'acquérir ou pour la conserver, elle était un prétexte à l'impérialisme ingénu qui fait gonfler certains cœurs. Mais depuis que la reprise s'est effectuée sans encombre, que le Congo n'est plus qu'un vaste domaine où s'exerce l'activité administrative en attendant l'activité industrielle et commerciale qu'elle prépare, il n'a plus rien de très excitant; il faut proposer d'autres thèmes aux rêves utiles de ceux qui veulent la plus grande Belgique, et, grâce à ces rêves, arrivent malgré tout à donner quelques cohésions au sentiment national longtemps timide et hésitant. Voici que le Luxembourg s'est offert; on a dit que le Roi regardait d'un air méditatif la carte

Digitized by Google

du Luxembourg; un air méditatif, cela n'engage à rien, et cela permet de supposer bien des choses. Puis, voici que M. Léon Hennebicq qui fut le vaillant éclaireur, le théoricien éloquent d'un parti national — qui ne s'est pas créé parce que nos vieux partis politiques sont trop solidement clichés, mais qui n'en a pas moins exercé sur notre vie publique une action considérable, — publie en tête d'une revue nouvelle, *La vie nationale*, un curieux article dont il faut rappeler la conclusion :

« Il y a, Wallonie prussienne de Malmédy ou Grand-Duché, dit-il, une Belgique du dehors, mutilée ou asservie, qui a besoin, non de notre secours, mais du sentiment de notre amitié.

« Ne nous oublions pas par-delà une fausse frontière. Nouons de ces liens tendres et souples, à l'apparence, fragiles, mais, à la réalité, durables.

« Quelle forme prendront-ils? Nous ne sommes plus au temps où l'on admet autre chose que la volonté des peuples. La conscience générale nous dicte une mission toute fraternelle. Elle peut prendre bien des formes de cordiale entente, y compris un mariage avec un prince belge, plutôt qu'avec un *Junker*.

« Combien j'aimerais mieux une solution qui laissât hors des projets sournois de la politique cette charmante princesse héritière! Ne peut-on pas aller très loin dans la voie des ententes libres, très loin et même très près de la situation où fut conduit Banning, si on se fie à la cordialité réciproque de nos sentiments? Ni le traité du 11 mai 1867, ni le Zollverein ne sont des obstacles insurmontables à des cœurs dont l'ardeur brûle sur l'autel de nos communs souvenirs. »

On ne voit pas très bien quelle peut être la conclusion pratique de ce lyrisme; mais M. Hennebicq croit à la force des idées et des sentiments : il suffit de les jeter dans le monde pour qu'ils fassent fortune s'ils en sont dignes.

Du moins l'union des cœurs belges et luxembourgeois n'est pas un mythe.

* * *

Que de souvenirs communs! Si les difficultés du pays, les profondes vallées, les rochers et les forêts qui donnent au

Digitized by Google

Luxembourg son agreste beauté, ont fait aussi qu'il fut moins traversé que la plaine belge par les terribles armées de l'ancien régime, il n'en a pas moins subi, comme nos provinces, l'inconvénient d'être situé aux confins de deux races et de deux civilisations; bien des fois, il a partagé nos misères. Au moyen âge, son histoire se confond avec celle de ses princes qu'une heureuse destinée appelle à l'empire et au trône de la Bohême. Heureuse destinée, mais qui fait que la Maison de Luxembourg, mêlée à toutes les combinaisons de la plus grande politique, négligea quelque peu le petit pays où elle avait ses origines. Leur race s'éteignit avec Elisabeth de Gœrlitz, qui épousa Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, et finit par céder ses États à Philippe le Bon. Depuis lors, l'histoire du Luxembourg, c'est l'histoire des Pays-Bas méridionaux, et le Gutland, le bon pays, sinon les provinces du Nord plus abruptes, subit, comme nos provinces, le contrecoup de l'ambition des rois et des peuples. Les bandes de Henri II, vengeant le sac de Thérouane, passèrent dans le Luxembourg après avoir ravagé les châteaux de la vallée de la Meuse. Puis, au XVII^e^ siècle, les Français, les Hollandais, les Espagnols, les Allemands, les Croates s'entretuèrent le long de la vallée de la Moselle, ou autour de cette place de Luxembourg que Vauban fortifia. Il eût été juste qu'il connût l'heureuse fortune qui a fait, de la Belgique du XIX^e^ siècle, un État indépendant et neutre, libre de se développer selon ses destinées propres.

Certes, depuis 1867, le Luxembourg aussi connaît les bienfaits de la neutralité. Mais son exiguïté même rend son existence indépendante et paisible plus précaire encore que la nôtre, et son développement industriel l'a obligé à accepter la protection tant soit peu tyrannique du Zollverein. Il lutte avec l'habileté prudente et tenace des petits pour éviter l'absorption, mais avec la crainte constante que le moindre accident diplomatique ne rende cette absorption inévitable.

Cette lutte dure depuis 1839, et d'abord, comme de raison, le Luxembourg chercha l'appui de la France. Au lendemain de Sadowa, Napoléon III, à qui l'opposition en France et l'opinion publique tout entière avaient vivement reproché de n'avoir rien fait pour empêcher l'agrandissement de la Prusse, eut l'idée d'offrir à la nation une compensation, avec

Digitized by Google

l'appui même de Bismarck. Il fit proposer à celui-ci deux conventions, dont le texte fut trouvé, en 1870, parmi les papiers de Rouher, au château de Cercey, et publié par les soins du gouvernement prussien. L'une, publique, devait donner à la France le droit d'occuper, à la place de Sarrebruck et Landau, Luxembourg au moins; l'autre, très secrète, lui permettait de faire entrer ses troupes en Belgique avec l'espoir d'être soutenu par la Prusse dans cette conquête d'un pays de langue française. Bismarck eut l'habileté de tergiverser et, par manière de réponse, finit par marier la parente du roi de Prusse, la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, au comte de Flandre, l'héritier présomptif du royaume de Belgique. C'est alors que Napoléon III se rabattit sur le Luxembourg. Quand l'Allemagne du Nord était devenue prussienne, le roi de Hollande et son ministre luxembourgeois, M. de Tornaco, avaient essayé en vain d'échapper à l'incorporation, et c'est après leur échec qu'ils eurent même l'idée de se tourner vers la France et d'offrir le Luxembourg à celle-ci contre une indemnité, à condition que l'empereur obtînt de la Prusse sa renonciation formelle aux droits de l'Allemagne sur le Limbourg. L'affaire semblait faite, quand les Hollandais demandèrent le consentement de la Prusse, sa garantie contre les revendications et les colères possibles des patriotes allemands, des pangermanistes de l'époque, pour qui le Luxembourg était, à n'en pas douter, un territoire germanique, quelque envie qu'eussent les Luxembourgeois de se donner à la France. Bismarck a dit et répété que ni lui, ni son roi n'eussent soutenu les patriotes belliqueux si l'affaire alors se fût réglée vite et sans intervention officielle de la Prusse. Mais il ne voulait à aucun prix donner son assentiment à un acte qui pouvait être regardé en Allemagne comme une trahison. Les lenteurs, l'obstination du roi de Hollande à réclamer le consentement formel de la Prusse eurent le résultat attendu. Le parti national allemand s'agita, le leader des libéraux patriotes, Bennigsen, fit une interpellation au Reichstag et les pourparlers furent brutalement rompus à l'intervention directe de la diplomatie prussienne.

Peut-être l'Allemagne nationaliste eût-elle fait moins d'opposition à une réunion du Luxembourg et de la Belgique. Il en fut question. M. Paul Hymans, dans son beau livre sur

Digitized by Google

Frère-Orban, fait allusion à ces négociations qui, malheureusement, n'aboutirent pas. « Rogier était un homme de 1830, dit-il. Il se rappela les angoisses que la question du Luxembourg avait fait souffrir aux patriotes belges, lorsqu'elle s'était posée pour la première fois, au lendemain de l'effort accompli pour la conquête de l'autonomie, la douleur qu'avait infligée la séparation forcée de 1839. Il rêva de réparer la brèche faite à l'œuvre nationale. Discailles, dans sa scrupuleuse biographie, a mis en lumière la conception de Rogier. Il semble qu'elle ait rencontré des sympathies, platoniques d'ailleurs, de certains hommes d'État étrangers. De son côté, Émile Ollivier la prône (dans *L'Empire libéral*), estimant qu'elle aurait été bien accueillie et peut-être même adoptée, si le gouvernement belge l'avait résolument soutenue. »

Peut-être, en effet, le gouvernement de Napoléon III eût-il pu présenter à l'opinion déçue l'union du Luxembourg et de la Belgique comme un succès de la diplomatie française. Dans les complications et les contradictions que présente l'histoire diplomatique de cette époque, il est difficile de distinguer ce ce qui eût été possible et de discerner à quel point certains froissements, qui se produisirent alors entre Rogier et Frère-Orban, firent échouer une combinaison que les deux peuples, le Belge et le Luxembourgeois, eussent accueillie avec joie. On a raconté récemment qu'Émile Banning se serait rendu à Luxembourg avec des drapeaux belges et des proclamations rappelant les liens qui unissaient les Luxembourgeois à la Belgique. Un de ces mouvements populaires qui paraissent d'autant plus spontanés qu'ils ont été mieux préparés eût servi de base à une action diplomatique. Banning comprit-il qu'il courait à un échec? Toujours est-il qu'il ne tenta rien.

Depuis lors, le Luxembourg, partie intégrante du Zollverein, a été soumis à une prussification méthodique : l'empire n'a cessé de s'efforcer par tous les moyens de l'attirer dans son orbite économique. Mais, au point de vue intellectuel du moins, le Luxembourg résiste, et ses efforts ne font même qu'accentuer ses vieilles sympathies françaises. Le français, qui a toujours été la langue officielle de l'administration, est parlé, concurremment avec l'allemand, dans toute la classe cultivée et est demeuré la langue de luxe, la langue de la culture. Les jeunes Luxembourgeois, à qui leur fortune le per-

Digitized by Google

met, vont de plus en plus parfaire leur éducation à Paris, qu'ils considèrent comme leur capitale intellectuelle. Mais ces sympathies françaises ne sont nullement incompatibles avec des sympathies belges et les acclamations qui ont accueilli à Luxembourg le roi Albert, revenu tout exprès d'une villégiature dans le Midi pour assister aux funérailles du grand-duc, ont paru à tous singulièrement significatives.

* * *

Les rêves de ceux qui voient la frontière de la Belgique reportée jusqu'à la Moselle ne sont donc pas dénués de fondement. Mais ils vont plus loin : ils retrouvent, par delà les siècles, les désirs impérieux de ce prince visionnaire que l'histoire a nommé Charles le Téméraire. Eh quoi! Tous ces pays qui s'égrènent le long de la frontière franco-allemande, de la Suisse à la Hollande, n'ont-ils pas des points de ressemblance et des sympathies plus ou moins claires? Particulièrement la Belgique, le Luxembourg, l'Alsace-Lorraine, n'ont-ils pas été placés par l'histoire dans des conditions à peu près identiques? Ces peuples bilingues et de race composite où le sang celtique et le sang germanique se mêlent en proportions à peu près égales, mais que la culture française a policés au point de permettre à leur élite de jouer un rôle capital dans l'élite européenne, ne sont-ils pas destinés à servir d'intermédiaires pacifiques dans la politique internationale, comme dans la culture? Que la France les annexe, l'Europe inquiète constate que son équilibre est rompu, et s'effare de la puissance grandissante de la France; que l'Allemagne les possède, l'Europe pareillement se sent menacée, tandis que, d'autre part, ces populations de tempérament libre, et que la culture française a définitivement conquises, souffrent du régime impérial et prussien comme de la plus dure domination étrangère.

Les quatre-vingts ans d'indépendance que vient de vivre la Belgique, la prospérité indiscutable dont elle jouit, montrent au contraire que, livrées à elles-mêmes, ces populations ont assez de sens politique pour que personne ne puisse leur contester le droit de se gouverner par elles-mêmes. Dès lors, le bon sens, la logique, le droit, tout ne devrait-il pas concourir à unir ces peuples par un lien politique solide, à en faire

Digitized by Google

une sorte d'Etat fédératif, dont la Belgique serait tout naturellement le centre et aux destinées de qui présiderait tout naturellement aussi un souverain libéral de race franco-allemande, comme le roi Albert, à la fois Cobourg et d'Orléans?

Quel appui mutuel ne se donneraient pas l'industrie de l'Alsace-Lorraine, celle du Luxembourg et celle de la Belgique? Cet État nouveau, cette Lotharingie retrouvée ne deviendrait-elle pas la première puissance métallurgique de l'Europe? Le charbon belge et le fer lorrain apporteraient à l'État nouveau des richesses inouïes: Mulhouse et Strasbourg, Dudelange et Esch-sur-l'Alzette auraient dans Anvers leur port naturel. Les vins de l'Alsace trouveraient dans nos caves wallonnes de merveilleux débouchés... Il n'y a pas de limite à l'imagination d'un économiste qui rêve.

Mais, hélas! ce ne sont là que des rêves: le bon sens, la logique et le droit tels que les conçoit notre infirmité n'ont jamais suffi à régler les destinées des États et des peuples. Les revendications des races, les intérêts des financiers et des industriels, les rancunes des nations, les vanités des politiques nous mènent un peu au hasard. Depuis quarante ans, l'Europe vit dans un équilibre instable dont personne n'est satisfait, mais que personne n'ose chercher à modifier par crainte de ce qui pourrait s'ensuivre. En tous cas, il apparaît que cette belle combinaison qui nous unirait aux Luxembourgeois et aux Alsaciens-Lorrains, ne serait possible qu'à la suite d'un bouleversement plein de danger. N'importe; il n'est pas défendu de rêver, et les rêves qui donnent à une nation confiance en son avenir, sont de bons rêves.

L. Dumont-Wilden.

Digitized by Google

Une grève d'avocats au XVI^e siècle.

La basoche belge est en émoi et s'agite comme de simples mineurs. Il y a quelque temps, les magistrats de Charleroi se mirent en grève; puis ce furent les avocats de Louvain qui les imitèrent; l'exemple sera-t-il contagieux ? Espérons que non et que nous ne verront pas souvent les palais de justice désertés, comme ils l'ont été dernièrement et comme ils le furent, lors de la fameuse grève d'avocats, dont les détails sont si peu connus, et qui, vers la moitié du XVI^e siècle, réunit pendant quelques jours, dans une commune inquiétude, défendeurs et défenseurs dont les intérêts étaient complètement oubliés par les membres du barreau uniquement préoccupés de questions d'amour-propre.

Le duc de Luxembourg s'étant plaint un jour à Sully, son parent, de ce qu'un avocat eût exigé de lui, pour plaider un important procès, la somme de 1,500 écus (environ 12,195 francs de notre monnaie actuelle), Sully, indigné, prévint du fait le chancelier de Bélièvre et l'engagea à en référer au parlement, afin d'empêcher le renouvellement de semblables exactions.

Le palais, calme en apparence, vivait cependant sur un pied de guerre sourde, car les rancunes suscitées par la guerre civile n'étaient pas éteintes, et la scission qui s'était produite lors de la fuite de Henri III n'était pas oubliée.

Les membres « rentrants » du parlement affectaient de traiter avec dédain les arrêts rendus par leurs collègues, ne prenant pas au sérieux les décisions de ce « soi-disant parlement », de ce « parlement ligueur », de ce « faux parlement » et reportaient leur désapprobation sur les avocats qui avaient plaidé devant lui.

La plainte du chancelier fut donc très bien accueillie, si bien même que, le 6 mai 1602, le parlement rendit un arrêt de règlement portant « injonction aux avocats de se conformer à l'article 161 de l'ordonnance de Blois de 1579 et, en conséquence, de signer les écri-

Digitized by Google

tures qu'ils feraient pour leurs parties et, au-dessus de leur seing, écrire et parapher de leurs mains ce qu'ils auraient reçu de leur salaire et ce sous peine de concussion ».

Il faudrait ignorer absolument combien de tous temps les avocats avaient été jaloux de leurs prérogatives et chatouilleux sur cette question d'honoraires, pour ne pas comprendre l'état d'exaspération dans lequel les mit cet arrêt. Ce n'est pas qu'ils prétendissent être désintéressés, — cela leur eût été difficile, cette affaire du duc de Luxembourg n'étant pas un fait isolé, — mais ils soutenaient que « leur carrière était « libérale » entre toutes; que l'argent qu'ils en tiraient n'étant point un salaire, mais un témoignage de reconnaissance offert par ceux auxquels ils prêtaient l'appui de leur talent, ne pouvait être sujet ni à taxe ni à réductions ». Les membres de l'ordre n'étaient-ils pas d'ailleurs soumis au seul contrôle de leur bâtonnier?... De quoi venaient donc se mêler les magistrats?...

Le barreau décida de se réunir aussitôt dans la chambre « des consultations » en assemblée générale et, à l'unanimité, l'on convint d'adresser une « remontrance » au parlement pour obtenir le rapport de son injurieuse décision.

Dès le lendemain, les délégués de l'ordre se rendirent au parquet, « son protecteur-né », pour obtenir une audience.

L'avocat général Servin se chargea de la solliciter et elle fut accordée pour le 15 mai devant la grand'chambre de la Tournelle et la Chambre de l'Édit réunies pour juger la question.

Cette procédure ne satisfit pas l'ordre : appartenant au parlement tout entier, il était juste qu'il fût entendu par tous ses membres.

Faisant droit à cette protestation, une délégation de la chambre des « enquêtes » se présenta au début de l'audience du 15 mai pour prendre part à la délibération. Après examen, le premier président repoussa l'intervention, affirmant la compétence des trois chambres réunies.

La députation des avocats entra alors. Elle était composée de vingt-quatre membres choisis parmi les plus notoires; le bâtonnier à sa tête et ce fut le plus ancien, Nicolas Duhamel, qui porta la parole. Il exposa d'abord les inconvénients et les difficultés auxquels cet arrêt de règlement allait donner lieu; puis il insista sur l'atteinte qu'il portait à la liberté et à l'honneur de la profession. Il rappela ensuite que le parlement fut maintes fois de cet avis : témoin cette audience où M^e Claude Mangot, s'étant permis de dire à M^e Versoris, son confrère, « qu'il en avait assez dit pour avoir gagné son avoine »,

Digitized by Google

fut réprimandé par le président de Thou en ces termes : « La Cour me charge de vous dire que ce qui se donne à un avocat pour son labeur n'est pas de l'avoine, mais un honoraire », et, enfin, il rappela habilement dans sa péroraison que l'ordonnance de Blois n'avait pas été rendue uniquement pour mettre fin aux seules exigences du barreau. — Personne n'ignorait dans l'enceinte que cette fameuse ordonnance, autour de laquelle on s'agitait, avait en effet été rendue après un plaidoyer de l'avocat général Jacques d'Espeisse, qui se plaignait des épices que recevaient les magistrats et de leurs concussions, — et il conclut en annonçant que l'ordre tout entier se désisterait de ses fonctions si la Cour persistait dans sa décision.

Le premier président chercha à arranger les choses en expliquant que l'intention de la Cour n'était nullement de porter atteinte au prestige de l'ordre, mais seulement d'atteindre les individus qui déshonoraient la profession. Les avocats répliquèrent qu'ils étaient solidaires les uns des autres et maintinrent l'intégralité de leur protestation, puis se retirèrent. L'avocat général prit la parole pour les appuyer; on délibéra et le parlement maintint l'arrêt... en l'aggravant, car, pour répondre à la menace de grève, il ajouta que « injonction est faite aux avocats de venir au palais pour faire leurs charges, desquelles, si aucuns veulent se désister, seront tenus de le déclarer et signer au greffe et, en ce cas, les « a privez de l'exercice d'icelle..., ordonne qu'ils seront rayés de la matricule et, à eux, fait deffense de consulter, escrire ou plaider ci-après à peine de faux ».

Le parlement se flattait d'avoir ainsi intimidé les avocats et pensait que le pire serait qu'une partie de l'ordre résistât, tandis que la majorité se soumettrait. Il fut mauvais psychologue, car ces prévisions optimistes ne se réalisèrent pas.

Immédiatement après que la notification de l'arrêt lui eut été faite dans la personne du bâtonnier, l'ordre s'assembla de nouveau. Les trois cent sept avocats inscrits y assistèrent, « les plus jeunes y étant accourus, les vieux s'y étant fait porter ». A l'issue de cette réunion, on les vit se rendre, rangés deux par deux, derrière le bâtonnier, au greffe, où ils déposèrent solennellement leurs chaperons, en signe d'abdication, et chacun signa la déclaration par laquelle ils se désistaient de leurs fonctions.

Cela se passait le samedi 19 mai 1602 Ce ne fut pas sans appréhension que les magistrats se rendirent au palais le surlendemain. Dès leur arrivée, ils virent que quelque chose de grave allait advenir.

Digitized by Google

Lorsqu'ils ouvrirent l'audience des trois chambres à l'heure accoutumée, elle resta déserte : personne ne se présenta qu'un public gouailleur qui attendait les événements.

On mande les gens du roi, on s'enquiert auprès d'eux. Ils répondent qu'ils ont pris garde en la salle du palais, et n'y ont point vu d'avocats et fort peu de procureurs. M. Servin et le procureur général corroborèrent cette réponse, car les huissiers venaient de leur faire savoir d'autre part « qu'ils n'avaient vu aucuns avocats ».

L'audience fut donc forcément levée, ainsi que celles de la Cour des comptes, de la chambre des aides, et du Châtelet, « faute d'avoués et de procureurs ».

On peut s'imaginer la sensation que produisit ce fait incroyable dans Paris. « Les parties dont les intérêts étaient suspendus s'irritaient, » et les avocats, loin de les calmer, s'empressèrent d'inonder la ville de mémoires justificatifs, rédigés avec toute leur subtilité professionnelle.

Pour expliquer la suite des événements, un retour en arrière est indispensable.

Pendant toute la période des troubles, les deux tiers du barreau avaient été contre la Ligue, et ils cherchaient par tous les moyens à faciliter l'entrée de Henri IV à Paris. L'un d'entre eux, Martin Langlois, premier échevin de la capitale, et surnommé au palais à cause de sa voix vibrante MEMNON, dirigeait la conspiration. Il fut dépêché au Béarnais et lui déclara que les Parisiens étaient prêts à lui ouvrir leurs portes « s'il promettait d'être un roi, et non un conquérant, et de ne pas traiter ses nouveaux sujets prisonniers de guerre. » Le roi ayant répondu que tel était son vœu le plus cher, les négociations s'entamèrent.

Afin d'éviter les gloses en cas d'échec, on choisit comme mandataires deux seigneurs en procès l'un avec l'autre, — les pourparlers seraient ainsi plus facilement dissimulés sous le couvert de négociations personnelles — M. Despinoy de Saint-Luc fut chargé des intérêts de Henri IV et le comte de Brissac représenta les Parisiens. La conférence aboutit. Les termes de la reddition de Paris, arrêtés le 19 mars 1594, furent soumis aux Béarnais, et le lendemain le premier président Lemaître recevait son acceptation.

L'entrée était décidée pour le 22 mars à quatre heures du matin. Le 21 au soir, Langlois rassembla ses confrères royalistes dans les souterrains du palais de justice et leur proposa de se mettre en

Digitized by Google

mesure de résister à ce que pourraient tenter contre l'armée royale les 6,000 hommes de troupes étrangères qui, dans la ville, essaieraient de s'opposer à l'arrivée de Henri IV. Il pria en conséquence ceux qui accepteraient de se transformer en soldats de vouloir bien s'inscrire, afin qu'en sa qualité d'échevin il prît les dispositions nécessaires. Sur 78 avocats présents, 75 signèrent; les trois qui s'abstinrent avaient près de quatre-vingts ans, et malgré cela, ils demandèrent à surveiller la distribution qui devait se faire de billets promettant l'amnistie générale à tous.

Grâce à ces soldats pacifistes, tout se passa sans effusion de sang, et Henri IV rentrant dans sa bonne ville, reconnut Langlois qui se tenait au premier rang; il le remercia et lui demanda quels étaient les gens qui l'accompagnaient, Sur sa réponse que c'était le barreau de Paris, le roi s'écria : « Messieurs les avocats, entre nous, c'est à la vie à la mort. »

Etant données ces circonstances, il est facile de comprendre que Henri IV ne resta pas indifférent aux échos qui lui parvinrent à Poitiers de la querelle des gens de robe. Outre qu'il n'était pas homme à oublier les services rendus, il ne voulait pas laisser se compliquer une affaire qui désorganisait un des services les plus importants de son royaume; il l'évoqua donc à son conseil d'Etat.

A la Cour, on ne parlait que de cela ; les deux partis y étaient représentés par des partisans également chauds et influents. D'un côté, Sully ne pouvait que protéger ouvertement le parlement, puisqu'il avait été le provocateur du conflit. De l'autre, l'ordre était lié aux affaires les plus intimes des plus hauts personnages ; les influences étaient donc égales; cependant la balance penchait plutôt dans l'entourage du roi pour les magistrats, comme le prouve le succès qu'obtint un nommé Sigogne, ancien prisonnier d'Ivry, devenu courtisan de Henri IV, qui amusa prodigieusement le roi lui-même par la sortie burlesque et violente qu'il fit contre les avocats, déclarant « qu'il fallait leur ordonner de reprendre leurs fonctions dans la huitaine sous peine d'être obligés de regagner la boutique ou la charrue qu'ils ont quittée, ou de s'en aller servir en Flandre un fusil sur l'épaule », et il affirmait qu'en ce cas « on les verrait accourir pour reprendre ces superbes chaperons comme vermine après tas de froment ».

Henri IV, afin de connaître l'incident par le menu, manda près de lui « ses gens » (le parquet). Ceux-ci étant pleinement d'accord avec l'ordre, leur témoignage acheva de convaincre le souverain, qui

Digitized by Google

ne demandait d'ailleurs qu'à être agréable à « ses amis les avocats si cela était conciliable avec une bonne entente de la justice ».

Le 25 mai 1602, il signa une habile *déclaration-transaction* dont le premier article confirmait l'arrêt du parlement, du chef ordonnant l'exécution de l'article 161 de l'ordonnance de Blois, tandis qu'une disposition subséquente l'annulait en réglant la situation des avocats en ces termes : « Ce qui étant par nous mûrement considéré avons de notre pleine puissance et autorité royale deschargé les dits avocats de la rigueur de la susdite clanse, voulons et nous plait que, nonobstant le contenu en icelle et en la déclaration par eux faite au gréffe qu'ils se déportent de la fonction d'avocats, ils puissent et leur soit loisible de continuer ladite fonction comme ils ont fait et faisaient auparavant le dit désistement ; à quoi nous les engageons et commandons expressément d'obéir et satisfaire, et à vous de les y admettre et introduire par les voies que adviserez nécessaires et convenables n'estant raisonnable que les parties des procès lesquels ils ont pris la charge et reçu le salaire de leurs vacations demeurent dépourvues de conseils et de leur assistance, et si de la part desdits avocats nous sont ci-après fait quelques remontrances concernant le fait de leurs charges icelles leues et bien considérées en notre conseil il y sera pourvu par nous comme il appartiendra par raison. »

La sagesse de cette ordonnance qui terminait le différend en réservant les droits de chacun fut approuvée généralement, — officiellement du moins, — car au fond, elle ne satisfaisait personne. Le parlement se trouvait sacrifié, et plusieurs avocats refusèrent de reprendre leurs fonctions. Sully se fait l'écho du mécontentement général en parlant dans ses mémoires du murmure qui se fit à Paris surtout de la part des « pédants et des badauds, deux misérables espèces dont cette ville abonde, et qui se croyant plus sages que le roi, le parlement, l'assemblée des Pairs et les Etats désideraient vite en faveur des avocats ».

Toutefois, le parlement qui regrettait de s'être trop avancé reçut cette déclaration avec soumission et s'empressa de l'enregistrer le 3 juin.

Le lendemain, dès que les gens du roi entrèrent dans la Grande Chambre, le procureur général exposa que « la veille, il avait fait signifier à l'ordre des avocats l'arrêt et les lettres patentes du Roi, et que dés le soir, le bâtonnier (c'est la première fois que ce titre était officiellement donné au chef de l'ordre), le doyen et une quinzaine des plus anciens le furent trouver lui disant qu'ils étaient les

Digitized by Google

très fidèles et dévoués sujets du roi et serviteurs de la Cour, le priant de faire entendre à la Cour qu'ils obéiraient aux dites lettres patentes en leur forme et teneur », il ajouta « que les avocats s'étaient réunis en grand nombre dans la salle du palais prêts à plaider quand il plairait à la Cour de faire ouvrir l'audience » et « parce qu'aucuns avaient rendu les sacs on fait néantmoins qu'il se trouvera des causes pour ce matin ».

Quelques instants après, l'audience s'ouvrit devant une prodigieuse affluence de monde.

Cette singulière grève avait duré seize jours...

J. LORTEL.

Digitized by Google

CLARISSE[1]

V

La Germaine, comme on l'appelait dans le pays, habitait une masure, s'accoudant au croisement de la route de Ster et d'un chemin difficile, aux ornières profondes, qui menait en raccourci à ce village, à travers bois. A deux kilomètres des premières fermes, cette bicoque, dressée à mi-côte, dominait le paysage.

Elle avait été autrefois blanchisseuse de son métier, s'était mariée jeune, avait perdu son enfant au berceau, reportant toute son affection sur Clarisse, dont elle était aussi la marraine. Quelques années après, devenue veuve, sans ressources, le métier de blanchisseuse ne rapportant guère au village, elle avait ouvert un débit de liqueurs, où s'arrêtaient volontiers les rouliers pour laisser souffler leurs chevaux, peut-être aussi parce qu'elle était restée fraîche et appétissante, en dépit de ses quarante-cinq ans.

Elle ne jouissait pas d'une trop bonne réputation dans le pays. Et, sans que rien de précis eût jamais été révélé sur sa conduite, sa situation de femme veuve, vivant seule, et une certaine coquetterie servaient de prétexte à la médisance toujours à l'affût.

Lorsque Clarisse la mit au courant de son intrigue amoureuse, elle ne songea guère à lui faire aucun reproche, amusée au fond par cette histoire d'amour, s'intéressant, se faisant raconter longuement, dans les plus menus détails, leurs promenades et leurs rendez-vous. Clarisse, par pu-

(1) Suite et fin, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1912.

Digitized by Google

deur, dans un sentiment de ne pas dévoiler à autrui ces confidences qui lui semblaient devoir déflorer son amour, ne confiait que ce qu'elle jugeait suffisant à satisfaire la curiosité éveillée de sa marraine. Mais celle-ci ne tarissait pas en questions indiscrètes, mue par ce secret plaisir qu'ont certaines femmes, auxquelles l'amour a dit adieu, de servir les autres, de recevoir leurs secrets, d'en devenir même la proxénète.

Les yeux de la Germaine s'allumaient au récit de Clarisse; elle riait, lui tapotait les joues, se faisait insinuante. Lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus rien à en tirer :

— Quand tu voudras, lui dit-elle, amène ton amoureux; vous serez bien tranquilles, pas de danger qu'on vienne vous déranger ici.

Maintenant, Georges et Clarisse se voyaient trois fois par semaine chez la Germaine. La première fois qu'ils s'y étaient rendus, celle-ci s'était montrée accueillante pour le jeune homme. Ils avaient pris le goûter ensemble, puis elle les avait quittés pour servir un charretier avec lequel elle avait causé et rit. L'homme s'en alla, fouetta ses chevaux, eut un « hue » sonore et la Germaine, rentrant, dit à Clarisse :

— Tu sais, si tu veux monter, ça vaudrait peut-être mieux; tu vois, il vient du monde, on pourrait vous voir. Va dans la chambre devant.

— Allons, dit Clarisse, et elle entraîna Georges.

Désormais, c'est là qu'ils se virent. C'est là qu'ils s'aimèrent. Leur amour de chaste qu'il était autrefois s'exaspérait, secouant leur chair, les jetait l'un vers l'autre dans un désir violent de retrouver sans cesse dans leurs étreintes les plus aiguës sensations de la volupté.

Ils passaient ainsi des heures aux bras l'un de l'autre, dans la béatitude de longues causeries, succédant aux caresses, et la nuit, lentement, emplissait d'ombre la chambre. Cette paix tranquille n'était troublée de loin en loin que par la voix de quelque roulier, arrêtant son attelage pour prendre un verre chez la Germaine. Ils entendaient alors le bruit des voix et les rires de la tenancière. Puis, après les claquements de fouet et un « bonsoir » jeté par le rustre, la charrette s'ébranlait dans un bruit de grelots qui

Digitized by Google

se perdait, diminuant peu à peu, et tout retombait au silence.

Georges, par un sentiment de délicatesse, après bien des hésitations, avait offert à la Germaine de lui payer le loyer de la chambre qu'ils occupaient. Mais celle-ci s'y était refusée. Il se sentait mal à l'aise à la suite de ce refus et, ne sachant comment reconnaître sa complaisance, il avait interrogé Clarisse.

— Laisse donc, avait répondu la jeune fille, n'insiste pas, tu la froisseras. Tu vois bien qu'elle le fait avec plaisir.

Cette chambre était claire et propre dans sa simplicité. Le papier était bien déteint par places, mais ils ne voyaient guère le cadre qui les entourait.

L'amour ne suffit-il pas à captiver à lui seul notre réceptivité? Qu'il ait pour théâtre le plus somptueux palais comme la plus modeste chaumière, la force qu'il porte en lui n'en subira nulle atteinte.

Cependant, Clarisse avait à supporter, de la part des siens, des scènes continuelles justifiées par ses absences prolongées. Ces reproches, qu'elle acceptait autrefois presque indifférente, aujourd'hui l'exaspéraient. L'idée de s'y soustraire, de quitter le toit paternel, de se réfugier chez « nourrice », comme elle l'appelait, jadis vaguement germée en elle, maintenant se précisait. Elle y songeait parfois et la pensée qu'elle y verrait Georges plus à l'aise pesait dans sa détermination.

Depuis ces derniers temps surtout, son amour semblait avoir encore grandi, s'élevant au degré d'un culte qu'elle vouait à son amant, en qui elle se plaisait à reconnaître la personnification de toutes les qualités. Elle s'exaltait, ne vivant plus que dans l'attente des heures suprêmes. Certains moments pour elle étaient traversés de transes subites. Le perdre ! Si elle allait le perdre, s'il allait ne plus l'aimer ! Cette pensée la glaçait d'effroi et elle ne tenait plus en place, s'exaspérant à cette idée, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé dans les bras de Georges la certitude que rien n'était changé, que son amour pour elle était resté le même.

Cette intimité, qui chaque jour avait augmenté entre eux, favorisée par les conditions nouvelles de leurs relations autant que par l'espace restreint et isolé où leurs épanche-

Digitized by Google

ments se donnaient libre cours, en toute sécurité, avait amené Clarisse à faire à son amant des confidences sur sa vie quotidienne chez ses parents.

Au cours des heures passées autrefois en plein air, où leur liberté de gestes se limitait forcément dans l'éventualité toujours à craindre d'une surprise, elle s'était montrée réservée aussi en paroles sur ce qui touchait les siens. Mais aujourd'hui l'intimité des caresses semblait naturellement amener entre eux certains aveux sur les incidents de leur vie qu'un coin de voile avait recouvert jusqu'ici. Ils venaient d'autant plus volontiers aux lèvres de la jeune fille qu'elle traversait des moments difficilement supportables, où les scènes de la part de sa mère se renouvelaient à chaque repas. Les invectives et insinuations toutes gratuites d'ailleurs — la mère étant loin de soupçonner le but de ses fréquentes sorties et la croyant chez la Germaine — ne laissaient pas cependant de révolter Clarisse par la puérilité des raisons qui souvent les faisaient naître.

Georges souffrait de ces confidences. Elles lui étaient souverainement désagréables à entendre et, au fond, il en voulait un peu à sa maîtrsse de l'entretenir de choses qui, sans doute pour elle, avaient de l'importance, mais, pour lui, n'avaient qu'un intérêt bien relatif. Il lui reprochait secrètement de manquer de tact, de ne pas respecter l'attitude que lui avait toujours observée à son égard. Et puis, Clarisse se dépouillait à ses yeux d'un peu de ce mystère, de cet inconnu qu'il aurait aimé lui voir conserver. Elle lui en apparaissait diminuée, maintenant qu'il se la représentait frottant, écurant, dans un intérieur, dont il commençait à connaître les habitants et leurs manies. Il ne pouvait plus guère évoquer l'image de Clarisse sans avoir sous les yeux le tableau de toute sa famille, père, mère, frères, et tout cela au milieu de querelles de ménage. Georges avait observé, en outre, depuis qu'il la voyait plus souvent, que la voix de Clarisse, lorsqu'elle lui narrait quelque scène, s'échauffait et qu'elle montait à un diapason criard et dur du plus désagréable et du plus vulgaire effet. Son rire, parfois aussi, avait quelque chose de perçant qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors, peut-être parce qu'en plein air le défaut s'accentuait moins sensible. Enfin, un jour, elle arriva en pleurs et

Digitized by Google

lui annonça sa résolution de quitter définitivement la maison pour vivre chez Germaine.

— Nous pourrons nous voir chaque jour; nous serons à peine séparés, disait-elle dans un élan où elle mettait tout son cœur. Georges la calma le mieux qu'il pût, l'engageant à renoncer à cette grave détermination qui pouvait beaucoup lui nuire.

— Tout s'arrangera à la longue, tu verras, lui affirmait-il en dernier argument. Il jugeait, dans l'intérêt de Clarisse même, combien ce coup de tête était illogique. Il fallait à tout prix l'empêcher, sinon il porterait, lui, une part des conséquences qu'il pouvait entraîner sur l'avenir de sa maîtresse. Après tout, pensait-il, je ne puis amener la brouille entre cette jeune fille et ses parents, sans avoir des reproches à me faire. Au fond, inconsciemment, il plaidait sa cause.

Georges commençait à sentir l'influence considérable que sa maîtresse avait prise sur lui. Son amour devenait une chaîne, légère encore, mais une chaîne cependant qui s'alourdissait de jour en jour. Ce travail s'était fait lentement, sourdement; il était étonné de s'en rendre compte aujourd'hui. Lorsqu'il considérait l'empire qu'insensiblement Clarisse avait pris sur sa propre volonté, il en restait effrayé. Il ne peignait presque plus et ses derniers essais manquaient de vigueur; l'enthousiasme n'y était plus. Deux fois par semaine, il retournait à la Chênaie. Il esquissait en hâte, se contentant de pochades devant ces effets fugitifs. Clarisse le réclamait. Ce temps, dérobé à la peinture, qu'il avait perdu en causeries si douces au pied du grand chêne, le laissait songeur. Certes, ces heures avaient été délicieuses. Quoi de meilleur que l'amour? Y a-t-il une chose qui ne puisse lui être sacrifiée? A cette question, que mentalement il se posait, il n'avait pas le courage de répondre; un doute lui venait. Ces regrets lui faisaient honte. Et, cependant, les journées gâchées, perdues, l'épouvantaient. Il en éprouvait une rage secrète contre lui-même, bien résolu à se remettre au travail.

Il s'était assis seul cette fois à leur place habituelle et il sentait une immense tristesse l'envahir. Dans le ciel pâle, le soleil, descendant rapidement, semblait le défier. Il évoqua

Digitized by Google

l'image de sa maîtresse et, pour la première fois depuis leur liaison, le sentiment qu'il l'aimait moins lui vint à l'esprit. Il hésitait encore à se l'avouer, se rattachant désespérément à elle, se jugeant lâche. Mais, quoi qu'il fît pour se mentir, l'évidence s'imposait à lui. Il connaissait tout d'elle. Le charme qu'elle dégageait autrefois avait perdu son pouvoir. Son âme ne s'élevait plus vers elle, ne vibrait plus comme jadis.

Le jour baissait. La parure des chênes s'était rouillée. Un vent léger en détachait quelques feuilles qui tombaient, une à une, dans cette mélancolique fin de jour.

Et il s'en alla, quittant en hâte ce lieu où il avait goûté des joies inoubliables et d'où il n'emportait aujourd'hui que regrets et amère désenchantement.

VI

Sorti de cette crise de découragement, Georges avait résolu de se remettre sérieusement à la peinture. Il s'était tracé une ligne de conduite qu'il se promettait de scrupuleusement observer. Il s'en était ouvert à Clarisse qui l'avait approuvé. Mais, dès le premier jour, il eut l'intuition que si celle-ci se rangeait à son idée, c'était uniquement sa raison qui parlait. Elle lui en voulait secrètement dans son cœur, de cette passion, avec laquelle elle devait partager et qui allait lui enlever une part de son amour, peut-être la plus large. Cette concession, qu'elle s'était cru obligée de faire, lui parut bientôt insupportable et lui inspira une rancune qu'elle sentait plus violente chaque jour contre cette peinture qu'elle maudissait. Cette jalousie se traduisait chez elle par des mouvements d'humeur. Elle boudait, devenait capricieuse, lui faisait des reproches. Georges, lorsqu'il la voyait ainsi, faisait de vains efforts pour la distraire, redoublant de tendresse, attribuant ces boutades au ressouvenir de quelque scène de famille, dont il tenait à éviter la narration. Dans le ressaisissement subit de sa passion pour l'art, il se sentait secoué par une fièvre nouvelle. Un sujet entrevu, lors de leurs courses folles à travers bois, ne cessait de hanter sa pensée. Il avait esquissé sa toile et, depuis quelques jours, cherchait l'effet le plus intéressant.

Digitized by Google

Clarisse s'apercevait que des silences coupaient leurs causeries. Il lui suffisait de regarder son amant pour se rendre compte que son esprit était ailleurs. La peinture ! se disait-elle, et elle lui en voulait. A la longue, pourtant, dans sa tête s'insinuait l'idée que Georges l'aimait moins. Mais cette seule pensée la torturait; elle n'y pouvait croire. Cependant, cette révélation s'imposa, ne la quitta plus. Elle observait son amant. Ces idées noires s'envolaient à certains jours, quand, tendrement enlacés, ils avaient passé une de ces après-midi délicieuses, comme au premier temps de leur liaison. Alors elle se sentait heureuse et se répétait : « Je suis folle, il m'aime ! » Le surlendemain, elle courait vers lui, de la joie plein le cœur. Mais tout était changé. Georges, nerveux, avait des moments d'impatience. Pendant leurs silences, lorsqu'elle lui demandait :

— A quoi penses-tu?

Il répondait :

— A rien.

Elle sentait son esprit loin d'elle. Non, se disait-elle, il n'est plus le même. Et ce fut, dès lors, l'éternel malentendu qui s'insinua entre les deux amants. La lassitude qui vient lentement, les sujets de discussion qui provoquent les mots aigres, échappés, que l'on voudrait reprendre, mais qui ne s'oublient pas et empoisonnent peu à peu l'intimité des tête-à-tête. Ces coups d'épingles répétés, ces reproches, vagues d'abord et qui se précisent, dont on garde rancune et ne laissent qu'amertume et colère.

Georges souffrait de ces dissentiments survenus entre eux et ne savait à quelle cause les attribuer. Certes, il se rendait bien compte que Clarisse n'était plus tout pour lui. Il pressentait la décadence de leur amour. Il essayait avant tout de lui cacher sa déception. Mais la coupe était vide, le vocabulaire des mots tendres épuisé, tout avait été dit, redit à satiété, les caresses n'offraient plus d'inédit.

Elle fut prise de mélancolies, de langueurs, dont elle ne démêlait pas le secret. L'abîme qui les séparait déjà continuait son œuvre. Tous deux le sentaient, sans oser se l'avouer. Il ne se passait plus de rendez-vous, sans que Clarisse eût quelque crise de larmes au milieu de laquelle elle bégayait les mêmes reproches :

Digitized by Google

— Tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus !

Et maintenant, pour la rassurer, lui manquait de la conviction nécessaire, de ces mots que l'on trouve qui, partant du cœur, ramènent la foi dans l'âme de celle qui ne demande qu'à croire.

Les joies d'amour n'étaient plus pour Georges qu'un délicieux souvenir, mais un souvenir simplement, comme quelque chose d'un passé très doux, auquel on se rattache désespérément. Chaque jour, de nouvelles querelles s'élevaient dont il sortait lassé, ennuyé. Tout dans cette chambre, où ils s'étaient aimés, lui était sujet de répulsion, maintenant que les égarements de la passion s'étaient changés en heures douloureuses.

Il remarquait les moisissures du papier, la simplicité du meuble, la fêlure de la glace et la poussière qui recouvrait sur la cheminée les vases à fleurs roses au feuillage vert-pomme. Une mélancolie, qu'il n'avait pas autrefois ressentie, lui venait à l'aspect de ces choses. Clarisse, habituée à la modestie de son logement et toujours éprise de Georges, ne voyait rien en dehors de lui. Entre deux êtres qui s'aiment, il est rare que la passion soit de la même essence; si, par l'œuvre destructrice du temps, un écart s'établit entre les deux plateaux de la balance, le désaccord ne tarde pas à survenir. Les circonstances sont là pour favoriser ce manque d'équilibre et ce travail inconscient de désagrégation entre les âmes offre quelque chose, dans son implacable logique, de profondément décevant.

Les rendez-vous s'étaient espacés. Ils ne se voyaient plus guère que deux fois par semaine. Défense avait été faite à Clarisse de courir chaque jour chez la Germaine avec menace, si elle continuait, de « coucher dehors ».

Octobre touchait à sa fin. Le temps beau, mais froid, obligeait Georges à écourter les séances sous bois.

Tous deux évitaient à présent les sujets de discorde. Mais les silences se prolongeaient entre eux et, si Clarisse n'adressait plus guère de reproches à son amant, ses yeux parfois en étaient chargés. Des choses, qu'elle ne disait pas, semblaient la faire rêver. Un pli de lassitude s'accentuait à ses lèvres et elle essuyait furtivement de grosses larmes qu'elle cherchait à cacher. Sa nourrice, la voyant triste, l'avait

Digitized by Google

interrogée, mais ne voulant pas révéler la détresse de son cœur, elle s'était plainte de la vie qu'elle endurait chez elle.

Elle aimait toujours Georges profondément et pourtant un découragement, un dégoût immense l'avaient prise. Elle sentait bien qu'il se détachait d'elle et restait étonnée d'y pouvoir penser maintenant avec calme. Quelque chose s'était brisé en elle; elle attendait tout d'un avenir, auquel elle ne pouvait songer sans effroi.

VII

Depuis quelque temps déjà, le père Servin, dans ses tournées, avait relevé des traces de pas, des empreintes de souliers à clous. Quelque braconnier trompait sa surveillance. Des branches, dont la brisure encore fraîche laissait voir l'aubier, la terre, remuée par endroits où traînaient des touffes de poils de lièvre ou de lapin, attestaient l'évidence. Le vieux garde n'en dormait plus, n'en décolérait pas, piqué au vif, humilié, tout son instinct d'ancien policier subitement mis en éveil. Il rôdait le long des sentiers, fouillait de l'œil les lointains, rusait, explorait les taillis, repassant sans cesse au même endroit, où il avait enfin découvert une bricole. Malgré sa vigilance, il ne trouvait rien. Il avait bien vu sortir un jour d'un taillis deux jeunes rôdeurs, quelque gibier de correctionnelle, comme il les appelait autrefois. Mais, après les avoir suivis longtemps sans que rien dans leurs faits et gestes ne révélât quelque intention délictueuse, il était rentré bredouille. Cependant, il ne désarmait pas, étant persévérant par nature, et il se multipliait en rondes infructueuses. Un matin pourtant, avant l'aube, sortant de chez lui, il découvrit, à cent mètres à peine de sa demeure, un lapin pris à la bricole. Son sang ne fit qu'un tour; la capture était certaine. Les brigands allaient revenir lever le gibier. Son fusil armé, blotti dans un buisson, à plat ventre, il attendit anxieux. Mais le jour parut; il eut beau lever le nez au plus léger froissement de feuilles, au plus imperceptible craquement de branche, il rentra les mains gourdes, les os rompus, sans avoir verbalisé. Son amour-propre en subit du coup une sérieuse

Digitized by Google

atteinte et il se promit d'en tirer vengeance, bien décidé cette fois à faire le guet la nuit.

Chaque soir, enveloppé d'un cafetan, il retournait à l'endroit où il avait relevé la bricole, résolu à donner du plomb au premier « braco » qui ferait mine de déguerpir. Il essayait, de son œil unique, de percer le brouillard qui chaque nuit envahissait le bois. N'osant bouger, pour ne pas donner l'éveil, il se tourmentait, craignant toujours que l'on opérât à quelques mètres de lui, favorisé par la brume, sentant stoïquement le froid l'engourdir.

Les bises de novembre avaient fait tomber la première neige. Georges avait essayé une esquisse, mais l'onglée l'empêchait de peindre. Il dut y renoncer. L'inactivité qu'il pressentait pendant cette période hivernale le fit penser à Paris. Un changement de milieu, d'ailleurs, lui semblait nécessaire. Il redoutait d'en parler à Clarisse, prévoyant une crise terrible de larmes et des reproches. Il retourna cette idée pendant quelques jours dans sa tête, sans pourtant s'arrêter à une décision qui le satisfît. La situation lui paraissant délicate, il tâchait de l'envisager froidement. La pensée de quitter sa maîtresse lui laissait moins de regrets qu'un sentiment vague de mécontentement de lui-même pour l'acte qu'il allait poser. Il ne se cachait pas que les dernières entrevues avaient été plutôt pénibles pour tous deux, que l'amour était à son déclin. Il jugeait donc préférable de se séparer à l'amiable et sans violence, en ne conservant que le souvenir des heures charmantes envolées, évitant ainsi une brusque rupture à la suite de mots aigres échangés. Il se demandait néanmoins comment Clarisse prendrait la chose. Elle devait s'attendre à cette séparation, pensait-il dans son égoïsme. Peut-être l'avait-elle déjà prévue, souhaitée même. Et, rassuré par cette pensée, il résolut de lui annoncer son départ le lendemain. Cependant, il n'était pas à l'aise avec sa conscience. Après tout, se dit-il pour conclure et se donner raison, je ne puis m'enterrer ici l'hiver entier pour plaire à ma maîtresse. Cette exigence est excessive. Cette inaction forcée me pèse. J'ai l'occasion de travailler à Paris. Je suis au regret, fort peiné même de ce qui arrive, mais ce départ est nécessaire, mon avenir en dépend. Cette dernière conclusion l'avait convaincu. Mais une mélancolie ne le quitta

Digitized by Google

plus. Sa pensée revenait vers Clarisse, le reportait aux premiers temps de leur amour. Quel changement s'était accompli! Tous les épisodes de sa liaison passaient devant ses yeux et il leur jetait un dernier regard, comme sur les lieux auxquels on s'est attaché et que l'on va définitivement quitter. Le lendemain, bien décidé à en finir, Georges se rendit chez la Germaine. Il n'osa, dès l'abord, soulever la question, voulant y amener lentement sa maîtresse, l'y préparer, faire passer la chose en douceur, éviter la scène à tout prix. Il hasarda quelques insinuations sur les difficultés qui allaient entraver leurs rendez-vous; l'hiver allait venir.....

Clarisse ne semblait pas comprendre. La réserve de son amant la glaçait. Elle sentait qu'il avait une chose à lui communiquer dont la confession lui pesait. Il faisait des efforts visibles pour paraître naturel, enjoué.

Cependant, l'idée qu'il devait parler — il se l'était promis — que tout de suite était préférable à une longue attente, le détermina.

— Ecoute, Clarisse, lui dit-il d'une voix mal assurée, je vais probablement te faire de la peine; j'ai longtemps hésité, mais aujourd'hui il le faut. Je dois partir pour quelque temps à Paris.

La jeune fille muette le fixait d'un regard égaré, ne semblant pas saisir le sens de ses paroles. Il ajouta, tâchant d'atténuer la brutalité de son aveu :

— Oh! ce ne sera pas pour longtemps, quelques mois peut-être.

— Et tu as attendu jusqu'aujourd'hui pour m'en parler et c'est pour t'entendre dire cela que tu m'as fait venir, et tu t'imagines que je vais accepter cela tranquillement, comme tu l'acceptes, toi? Mais tu ne m'aimes donc plus? Je n'ai donc été qu'un jouet pour toi? — Il voulut protester.

— Tais-toi, tais-toi, ce que tu vas dire ne sera qu'un mensonge, un mensonge odieux! — Elle accentua le mot, le répéta, haussant la voix, gagnée par la colère.

— Voilà longtemps que tu y pensais, à ce départ. C'était cette idée qui te rendait songeur. Tu ne savais comment me l'avouer. Eh bien, tu n'es qu'un lâche, un sans-cœur. Je t'ai tout donné, tout sacrifié et voilà comment je suis payée en retour. Moi qui te plaçais si haut, qui avais fait de toi mon

Digitized by Google

dieu. Ai-je été assez naïve, assez bête, oui, assez bête, de croire en toi.

Et, comme Georges se levait :

— Attends, je n'ai pas fini, où vas-tu? Elle marcha vers lui et lui prenant les mains, sa voix se calma subitement et devint suppliante :

— Georges, mon cher aimé, ne fais pas cela, ne me quitte pas. J'en mourrai. Tu sais combien je t'aime, à quel point je suis à toi, ta chose, ton esclave. Aimons-nous encore. C'était si délicieux, rappelle-toi ! Maintenant que j'ai connu ton amour, que veux-tu que je devienne? Dis, Georges, dis que tu m'aimes encore, que tu ne me quitteras pas.

Cette voix qui implorait, où l'on sentait monter des sanglots contenus, ces larmes brûlantes qui débordaient, ce masque contracté nerveusement par l'émotion faisaient une impression pénible au jeune homme. Il se sentit ému, bien près de fléchir, d'être repris, envahi d'une immense pitié devant cette femme qui, sincèrement, l'aimait encore. Mais il avait aussi conscience que ce ne serait chez lui que passager. Ce n'était pas l'amour qui le ramenait vers elle; sa flamme n'était plus chez lui qu'une lueur vacillante, prête à s'éteindre. Vivre aux côtés d'une femme qui ne vous inspire plus que de la compassion, recommencer d'autres heures froides, monotones, bientôt ennuyeuses, coupées de querelles, où s'aigrissent les rancunes, lui paraissait un sacrifice au-dessus de ses forces. Il eut un hochement de tête, où Clarisse lut sa formelle résolution. Décidément, il était bien perdu pour elle ! Elle relâcha son étreinte, laissa retomber les mains du jeune homme et, tranquillement, remit son chapeau. Mais les larmes l'aveuglaient. Elle ne trouvait plus ses épingles et de gros sanglots qu'elle contenait avec peine lui soulevaient la gorge. Le peintre la vit si misérable qu'il essaya de lui rendre quelque espoir, d'adoucir au moins ce que cet adieu avait de cruel et de définitif. La séparation ne serait pas bien longue. Ils s'écriraient d'ailleurs et, lui, reviendrait pour le printemps. Et, voyant qu'elle séchait ses larmes, paraissait calmée :

— Je viendrai te dire adieu demain. Veux-tu?

Elle fit signe de la tête qu'elle acceptait.

Ils s'en allèrent sans rien ajouter.

Digitized by Google

Un vent glacial hurlait à travers les arbres dénudés qui détachaient durement leurs hauts squelettes sur le ciel blafard, où la lune large et rouge semblait courir très vite. Cette nuit lugubre leur donnait le frisson. On eût dit que la nature entière s'associait à l'état de leurs cœurs ulcérés. Elle, qui longtemps dans sa plus somptueuse parure avait servi de cadre à l'évolution de leurs âmes, s'entourait de son plus sombre voile, déchaînait ses plus sinistres clameurs pour assister aux funérailles de leur amour.

Georges, après une dernière étreinte, se dégagea des bras de sa maîtresse qui s'enfuit étouffant ses sanglots.

Il avait été entendu que le lendemain Georges viendrait aux environs de la maison du garde et sifflerait pour avertir Clarisse, qu'elle, s'échappant un instant, le rejoindrait. Le peintre tenait à écourter l'entrevue, afin de prévenir le retour des supplications et des larmes. Après s'être demandé si ce dernier rendez-vous n'était pas une maladresse, s'il n'eût pas été préférable de se borner, en l'occurrence, à une simple lettre, — le billet d'adieu traditionnel, — il résolut cependant d'accomplir cette promesse. Sa nature répugnait instinctivement à tout ce qu'il considérait comme une lâcheté.

Il partit donc, l'âme triste. Le souvenir de leur idylle le hantait pendant qu'il accomplissait ce parcours, si souvent effectué avec de la joie plein le cœur. Quel contraste saisissant entre cette nuit froide, ces sentiers détrempés, où ses pieds enfonçaient comme dans la terre meuble d'un cimetière, ces arbres nus et décharnés, faisant songer à des gibets gigantesques et leurs douces après-midi ensoleillées sous les ombrages de la Chênaie !

Il y voyait à peine, tant le brouillard s'épaississait. Ces chemins qu'autrefois il suivait, courant pour arriver plus tôt avec l'espoir des longues étreintes, difficiles et boueux aujourd'hui, ne lui semblaient plus qu'un morne calvaire, où le menait le seul respect d'une dernière promesse.

Tout finit, tout nous lasse; les heures les plus exquises ne nous laissent donc que douleurs, amertume et regrets? Ce qui nous semblait beau, incomparable, éternel, nous apparaît soudain, le temps des illusions passé, sous l'aspect d'une froide et décevante réalité que notre imagination seule revêtait des couleurs idéales du rêve.

Digitized by Google

— Halte ! Arrêtez ! crie une voix dans la nuit. Georges voit à quelques mètres se dresser un homme. Il reconnaît le képi du garde. Et, à ce moment, une idée s'impose, précise à son esprit : Clarisse l'a trahi. Il hésite une seconde, puis, tournant le dos, il prend sa course. Des mots parviennent confus à son oreille. Une courte lueur déchire les ténèbres, suivie d'une détonation.

Une poussée violente le jette en avant et il roule dans la boue du chemin. Une angoisse horrible l'étreint. Un flot de sang l'étouffe. D'un suprême effort, il veut se redresser, mais en vain. Et là-bas, au loin, dans la nuit, une voix l'appelle... C'est la voix de Clarisse.

WILLY HALER.

Digitized by Google

POÈMES

REPROCHES AUX FÉES ET AUX LUTINS.

Pour Maurice quand il sera grand.

Vous toutes aux doigts fins, ô délicates fées
Qui voltigez sur les herbes ébouriffées,
Qu'on dit prêtes à rendre un service à chacun,
Aviez-vous l'autre jour peur d'un griffon taquin
Ou bien, l'âme nâvrée, étiez-vous réunies
Autour des papillons d'octobre à l'agonie,
Ou bien dans les taillis, les parcs, les jardins roux,
Le cœur compâtissant encor rattachiez-vous
Les feuilles qui déjà ne tiennent plus qu'à peine
Et que la moindre brise emporte d'une haleine ?
Mais vous, lutins, follets, pourquoi n'étiez-vous là ?
Nul ne doit oublier la mission qu'il a !
Vous si vifs qui grimpez aux toiles d'araignées
Et passez en dansant le tranchant des cognées,
Si légers que parfois vous saisissez au vol
Les pois qu'une fillette écosse auprès d'un bol,
Et vous, les plus rusés des espions, qui dites
Savoir exactement où se cachent les mites,
Vous tous, qui surprenez les complots des souris,
Qui, subtils, fourmillez au fond des angles gris,
Qui connaissez les mots que les meubles soupirent,
Kobolds et Gobelins bien aimés de Shakspeare,
Farfadets familiers, ingénieux et bons,
N'êtes-vous plus partout parmi nous vagabonds ?
Vous, mignons qui buvez les gouttes cristallines
Sur les feuilles de choux et sur les capucines,
Qui savez quels dessins mobiles et troublants
Font les mouches, l'été, dans l'espace, en volant,

Digitized by Google

Espiègles qui tirez la langue aux pleines lunes
Mais qui, soigneusement, éteignez une à une
Les étincelles dangereuses que le feu
Fait quelquefois jaillir hors du foyer poudreux,
Pourquoi n'étiez-vous pas ainsi que d'ordinaire
A jouer dans la rue à l'heure tiède et claire?
Pourquoi n'étiez-vous pas sur le bord du ruisseau
A taquiner sans fin vos amis les moineaux,
Soufflant à l'improviste au milieu de leurs plumes,
Ou chez le forgeron, blottis sous les enclumes,
A regarder les brusques sauts des miettes d'or?
Vous auriez tout à coup, lutins, pris votre essor,
Et vous toutes d'un trait, ô charitables fées,
Vous auriez accouru, la robe dégrafée,
Haletantes, parlant trois ou quatre à la fois,
Et m'auriez répété de votre douce voix
Les mots qu'aurait surpris votre oreille subtile
Dits par un garçonnet au milieu de la ville!
Quoi! Le petit Maurice a désiré me voir
Et pas le moindre avis ne me l'a fait savoir!

Ah! vous ne sortez plus des contes des grand-mères
Où vous êtes partis sur le dos des chimères!
Sans cela, bons lutins, le fait vous aurait plu
Comme un rais de soleil après qu'il a bien plu;
Vous n'auriez pu connaître un si gentil caprice,
Lutins, sans vous en faire à l'instant les complices,
Et vous auriez aimé, reine Mab, à l'œil bleu,
La naïve douceur de ce tout petit vœu!
O vous qui souteniez en l'air les bulles pures,
Vous n'auriez pas laissé s'égarer ce murmure.
Oui, vous aimiez à faire éternuer les chats,
Mais n'auriez pas voulu qu'un enfant s'affligeât,
Et toi qui délivrais les abeilles captives,
O bienfaisant Trilby, ton oreille attentive
Tout de suite aurait su distinguer ce désir.
Quelqu'un eût-il osé manquer de m'avertir?
Vous fussiez-vous trouvés au fond d'une noisette
A surveiller le ver qui la ronge en cachette,

Digitized by Google

Vous fussiez-vous trouvés à dérober du miel,
A teindre vos manteaux dans un pur arc-en-ciel
Ou bien à sommeiller au bord d'une gouttière,
Agiles, empressés, joyeux, la bande entière
Aurait volé me dire en deux temps et demi
Que ce petit garçon cherchait son grand ami !

***

SUR TROIS FLEURS.

J'avais mis trois fleurs dans ma poche
Pour me parfumer :
C'était de ces légères cloches
Qui tombent en mai.

Or, j'ai saisi chacune d'elles
Et j'ai tour à tour
Déchiré leurs pétales frêles,
Mis leur cœur à jour.

Je voulais sonder le mystère
De leur corps subtil.
J'ai vu le pollen dans l'anthère,
J'ai vu le pistil !

Je voulais savoir davantage,
Mieux voir chaque fois,
C'est pourquoi j'ai fait ce carnage
De toutes les trois.

Mes amis en riront peut-être,
Mais je suis heureux :
Pour aimer il me faut connaître,
Et les cornets bleus

M'ont ainsi fait double largesse,
Car j'ai vu leur cœur
Et sur mes doigts et mes mains, qu'est-ce
Sinon leur odeur ?

***

Digitized by Google

LE JARDIN.

A ma cousine G. L.

Tout le jardin remue harmonieusement
D'un bout à l'autre bout sitôt qu'un peu de vent
Passe. On voit s'agiter dans le ciel les platanes
Et les sapins obscurs avec leurs branches planes
Et les bosquets formés de dômes rapprochés ;
On voit en un instant trembler et se pencher
Là-bas, les hêtres durs, ici, les sycomores
Et l'arbuste anguleux, tendre et fragile encore
Sous le chêne héroïque et grave qui bruit.
Parmi le double émoi qui l'annonce et le suit
Le mol écroulement des cimes se propage.

Bel orme qui parfais ta tête de feuillage
Et vous, beaux marronniers si revêtus de fleurs
Que le bassin reflète un cirque de blancheurs,
Bel acacia tardif à l'odeur bienvenue,
Comme vous ondulez sous l'azur de la nue !
Le pigeon familier passe entre les rameaux
Que désertent soudain les bandes de moineaux
Pour la pelouse creuse où coule la lumière.
Des pétales épars neigent dans la clairière,
Tandis que les iris, à des sceptres pareils,
Oscillent sur leur pied dans l'ombre et le soleil.
Suivant des rythmes purs tout bouge et s'associe,
La tige avec la feuille et la branche noircie
Avec la cime ronde où pèse la clarté,
Et l'érable s'émeut quand le saule a chanté.
Comme j'oublie en un instant toute la vie,
Les soucis, les travaux et les lois ! Oui, j'oublie,
Et me dis seulement devant ce beau matin :
Le paradis terrestre était un grand jardin !

* * *

Digitized by Google

A UN ÉDIFICE.

Je te vois donc debout, noué de belles pierres,
Plein d'orgueil et d'espoir,
Serrant tes cintres nets, tes formes régulières,
Autour du porche noir !

Puisque, libre et complet, tu livres à la vie
Ton bel achèvement
Comme un arbre qui tend sa cime épanouie
Au jour, à l'onde, au vent,

Puisque tu prends ta place au bord de notre route
Avec ton fronton fier,
Puisque nos pas pressés font retentir ta voûte
Qui s'élève d'hier,

Il te faut consentir au sort commun des choses,
Il faut t'attendre à tout :
A l'orage, à l'attaque, à l'affront. Tu t'exposes
Rien qu'en restant debout.

Mais tu verras l'aurore, et des hommes peut-être
Viendront pour t'admirer,
Il te faudra servir puisque tu viens de naître,
Mais tu pourras rêver.

La nuit tombe et voici qu'une troupe ouvrière
S'arrête au pied des murs
Et couvre de placards et d'affiches grossières
Ton socle de blocs purs.

Et cependant, autour de ton dôme sublime
Les étoiles du ciel
Groupent leurs rayons d'or qui percent les abîmes,
Diadème éternel !

NOËL NOUËT.

Digitized by Google

Le Chapitre de la femme.

A propos d'une lettre inédite de Marceline Desbordes-Valmore.

I

On reparle aujourd'hui d'une chose qui occupa beaucoup la dernière moitié du XIXe siècle : du canal de Panama. En même temps, l'annonce d'une nouvelle édition des *Lettres intimes* de Mme Desbordes-Valmore rappelle l'attention vers le souvenir de cette femme, nommée par un humoriste un peu dur : « notre lacrymatoire Marceline ! » mais dont la vie douloureuse explique si parfaitement, excuserait — si c'était nécessaire — l'œuvre monotone, désespérément élégiaque.

Vous vous demandez où je veux en venir et quelle inspiration bizarre me conduit à faire un rapprochement entre le chantre des *Pleurs* et l'affaire du Panama ?

Voici : je songe à certaines lettres adressées, naguère, par Marceline Desbordes-Valmore à un correspondant qui n'était point cité dans l'édition princeps de son recueil épistolaire, qui ne le sera pas davantage, sans doute, dans les suivantes, et qui fut de mes amis personnels, que j'ai estimé, admiré... que j'ai plaint aussi, car il fut digne de pitié. Or, c'est, précisément, l'homme qui, avant nul autre, songea au percement de l'isthme américain, par le moyen du canal de Panama.

Je veux parler de Félix Belly, un ingénieur français, écrivain remarquable, orateur entraînant, qui fit chez nous de fort belles conférences et dont les abonnés de la *Revue de Belgique* se plaisaient à lire les articles il y a quelque vingt ans. Il mourut dans la pauvreté et le désespoir, après une existence singulièrement tourmentée, tissée d'oppositions et de contrastes. Le succès, par cruel caprice, s'était plu à l'effleurer du bout de son aile décevante : un instant, Belly avait pu croire que la destinée lui serait favorable, que son intelligence haute, lumineuse et féconde lui

Digitized by Google

servirait de quelque chose. Hélas ! le malheureux devait mourir à l'hôpital !

Il était tout jeune et venait à peine de terminer ses études quand il reçut de Mme Desbordes la lettre qui, entre toutes celles léguées par Belly à son exécuteur testamentaire, m'a frappée : cette lettre est toujours demeurée énigmatique, même pour les plus intimes amis de Félix Belly ; il y est question d'un sentiment tendre, d'une passion vaincue, d'une romanesque intrigue, dont on ne peut rien préjuger sinon ceci : que Mme Desbordes en connaissait l'existence pour en avoir été la confidente ; que cette intrigue était coupable et, bref, qu'en loyale conseillère, la femme si exquisement bonne qui en avait été faite juge, avait indiqué la séparation définitive des deux amoureux, le renoncement, comme la seule solution possible d'une situation sans issue. Les raisons circonstancielles, justificatives d'une sentence si austère, je les ignore. Cette lettre est datée du 3 mars 1839 : l'homme à qui elle était adressée avait 22 ans ; la femme qui l'écrivait, 54. Je me défends de supposer que le poète des *Pleurs* fût, elle-même, la personne ayant inspiré au jeune Belly l' « impérieux » amour auquel elle félicitait celui-ci d'avoir « résisté » La différence d'âge, entre eux, était vraiment trop considérable et c'est plutôt, c'est apparemment une affection maternelle d'un côté, filiale de l'autre, qui unissait ces deux êtres.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre de Mme Desbordes :

« La Providence est ingénieuse à calmer de grandes douleurs, « cher Monsieur ; votre lettre a été dirigée par elle, comme un « de ses rayons, sur une âme bien écrasée. Merci ! Gardez-vous « surtout de croire, dans le passé et dans l'avenir, que rien « d'amer ne soit mêlé contre vous à l'inquiétude que m'a donnée « votre silence. Quelle ombre de reconnaissance me devez-vous, « pour redouter que je vous accuse jamais d'oubli ou de négli- « gence ? Mais c'est moi qui vous suis redevable d'un moment de « consolation vraiment pure, puisque ma sincérité a servi de « pente à vos résolutions et que vous vous louez du parti que « j'ai osé vous conseiller !

« Voyez comme les arts où la poésie domine entraînent de dan- « gers et d'orages : notre adorable ami, Adolphe Nourrit, en est « la grande et belle victime, et c'est, le cœur en deuil de cet ami, « que j'ai trouvé dans votre lettre la première action de grâces à « Dieu qui m'éprouve si cruellement de partout.

Digitized by Google

« Mettez donc ma reconnaissance pour quelque chose dans le « bien-être que vous assure votre courage. Vous êtes digne de « l'intérêt le plus tendre; j'en suis sûre, car vous venez de « résister à la plus impérieuse des passions. Croyez-moi, je « prédis : l'avenir vous en fera aussi ses remerciements et vous « rendra tous les sacrifices que vous venez de faire dans un « sentiment d'honneur.

« Partout où je vous rencontrerai, ce sera doux pour moi. Si « vous venez, tant mieux; si vous ne le pouvez, écrivez-moi « quelquefois. Si vous êtes triste, je m'affligerai avec vous; si « vous êtes content, vous m'aiderez à supporter quelque peine, « car, de la manière dont tout s'est arrangé, je suis, comme vous « le voyez, devenue

« Votre affectionnée,

« MARCELINE VALMORE. »

Il y a là un mystère que nulle investigation, que nulle indiscrétion n'est, jusqu'ici, parvenue à dévoiler. Quelle était la femme aimée par Belly, à 22 ans? Et si ce n'était pas Mme Desbordes, quel rôle, au juste, avait joué cette femme mûre dans le roman juvénil, dont elle redoutait pour son impétueux correspondant « les orages et les dangers » ? Nous ne le savons pas; nous ne le saurons probablement jamais. Ce que nous savons, c'est que la « prédiction » optimiste de la *Fée de la Poésie*, annonçant à Belly que « l'avenir lui ferait ses remerciements » d'avoir été si stoïque, en lui payant « tous les sacrifices accomplis par ce jeune homme dans un sentiment d'honneur » ne se réalisa point. Rien ne fut plus douloureux, plus tragique, plus effroyable que la vie de celui dont le premier amour avait été si vertueux.

II

D'abord, je le répète, tout semble lui sourire : Belly conquiert rapidement une place éminente dans les lettres. Il dirige un grand journal (*Le Pays*), dont il est rédacteur en chef, collabore aux revues les plus considérables de l'époque et y traite les sujets spéciaux qui sont de sa compétence et de sa prédilection : la sociologie et l'économie politique; comme ingénieur, nous allons le voir participer aux plus glorieuses conquêtes de la

Digitized by Google

science contemporaine; il fait partie des équipes d'élite qui contribuèrent à la perforation du Saint-Gothard, à la percée du Mont-Cenis, à l'installation du chemin de fer transcontinental du Pacifique, trois des extraordinaires entreprises qu'il a nommées lui-même, dans un livre admirable, *Les sept merveilles du monde moderne*. Enfin, deux fois concessionnaire des travaux pour le percement de l'isthme de Panama, le voici traitant d'égal à égal avec les puissances, tandis que les républiques sud-américaines l'accueillent comme un souverain, par des salves d'artillerie, aux acclamations de leurs peuples!

Mais, soudain, la chance a tourné : les déconvenues vont obscurcir l'éclat d'un bonheur jusqu'alors constant et une catastrophe se produit qui a toute la perfidie d'un lent complot du Destin : le projet de Belly, ce projet d'un isthme reliant deux mondes par l'union de deux océans et qui, bien antérieur à celui de Ferdinand de Lesseps, établissait le canal non point par Panama, mais par Nicaragua et la baie de Salinas, en s'aidant du fleuve San-Juan, ce projet est rejeté. Il allait réussir, grâce à l'approbation des gouvernants des pays intéressés : le Honduras, Nicaragua et la Costa-Rica, quand une révolution, suivie de deux ou trois autres — c'est dans les mœurs politiques locales — vinrent annuler le traité du concessionnaire; le président avec lequel Belly s'était entendu venait d'être passé par les armes. Ce fut un désastre pour l'homme qui avait voué sa vie à la réalisation de cette « merveille » sur laquelle il fondait tant d'espoirs.

Pendant vingt ans, de 1858 à 1878, Belly n'obtint du côté de l'Amérique méridionale aucune espèce de satisfaction ni de dédommagement; pourtant, il avait laissé là-bas des chantiers en pleine activité, d'après des plans à lui; des constructions assez importantes y annonçaient, déjà, visiblement, le mérite de son œuvre pour l'achèvement de laquelle l'argent manquait.

En 1879, un banquier belge, c'était, je crois, l'audacieux Philippart, se donnait la peine d'étudier l'affaire, la jugeait bonne et proposait à Belly d'en supporter les charges financières. Le malheureux toucha du doigt sa chimère : « Allons, rien n'était perdu; on le creuserait tout de même, ce canal! » Le labeur de tant et tant d'années ne serait pas vain, l'ouvrier de la première heure aurait la joie de pouvoir parachever la tâche si longtemps différée et d'y mettre son nom pour jamais!

Digitized by Google

III

Désillusion ! Belly n'était pas né pour une fin si sereine, si justement honorante. A peine commençait-il à se réorganiser au Nicaragua, que le financier dont les capitaux lui étaient promis faisait faillite et, encore une fois, l'entreprise fut à vau-l'eau.

L'ancien correspondant de Mme Desborde-Valmore, déçu, mais non découragé, revint en Europe. On était en 1880. C'est alors qu'il donna chez nous cette série de conférences sur la question du percement de l'isthme américain ; claires et fougueuses, aussi passionnantes pour les profanes que pour les techniciens, elles devaient convertir à sa religion bon nombre de ses auditeurs. Pourtant, elles coïncidaient avec les bruyants succès de de Lesseps et c'est ce dernier qui allait être nommé, bientôt, contre toute équité, concessionnaire des travaux de Panama.

On sait quel krach suivit et termina la nouvelle entreprise ; on sait également de quelles ruines cette entreprise suprême du « Grand Français » fut la cause.

Tout cela arriva trop tard pour la revanche de Félix Belly : on ne saurait trop le répéter : ce dénouement funeste, il l'avait prévu, il l'avait prédit ; le premier, il avait osé dénoncer la combinaison panamique de de Lesseps comme « aventureuse et téméraire, sinon pis... ».

Mais que pouvait la voix, fût-elle éloquente et persuasive, et prophétique — celle de Belly, timbrée de l'irrésistible accent de la vérité, était tout cela superbement — que pouvait la voix d'un pauvre homme vieilli, malade, en proie à l'exaspération et tombé dans la misère, devant la popularité imposante d'un rival qui avait la confiance du monde entier ?

Rien, rien du tout. Les protestations véhémentes de Félix Belly n'eurent d'écho que dans le cœur de ses amis. Il en comptait bien quatre à ce moment, j'en étais. Le malheureux, atteint d'un lupus qui lui dévorait la face, voulut, à deux reprises différentes, se détruire ; il ne réussit qu'à se blesser affreusement. Il avait été très beau et l'était encore, avec grâce et distinction, au moment où il s'était échoué à Bruxelles. Le chancre qui, peu à peu, s'était étendu des joues au front, en passant par les yeux qui furent aveuglés l'un après l'autre, en fit un épouvantail.

Digitized by Google

C'est dans cet état qu'il parcourut divers hôpitaux de Belgique et de France. Enfin, la mort, compatissante, voulut bien de ce martyr : il s'éteignit le 6 novembre 1886, sur son lit d'indigent, après une longue agonie dont ceux qui en eurent le spectacle garderont toujours le souvenir navrant et terrifié.

Aussitôt après cette mort, l'ironie du hasard voulut qu'un article nécrologique, consacré par un maître critique, Désiré Nisard, à la belle et haute figure du lutteur supplicié et disparu, se trouvât immédiatement précédé, dans le même journal, par une note concernant Ferdinand de Lesseps; celle-ci annonçait, avec enthousiasme, le retour du « Grand Français » en Europe, après un séjour au Panama pour le compte de sa compagnie financière et la surveillance des travaux du fameux canal : « Bon vent et bonne route à notre cher compatriote ! » souhaitait le journal pour conclure. C'était le 10 novembre 1886. On venait d'enterrer l'autre.

Bien peu d'années passèrent et le triomphant concessionnaire du Panama, déchu de tout son prestige, vaincu à son tour, n'allait devoir qu'à son grand âge d'être sauvé de la Cour d'assises où ses actionnaires, mis sur la paille et exaspérés, prétendaient qu'il comparût. Ferdinand de Lesseps réalisait enfin, et à la lettre, tout ce que son précurseur malheureux avait annoncé.

Ce qui ne s'était pas réalisé, c'était l'horoscope fait par Marceline Desbordes-Valmore au jeune homme à qui elle prédisait, un demi-siècle plus tôt, « que l'avenir allait lui rendre tous les sacrifices accomplis par lui dans un sentiment d'honneur... »

En vérité, l'événement se plaît trop souvent à nous démontrer combien l'avenir est peu équitable et en quel mince considération il tient les sacrifices qu'il nous arrive de faire dans un sentiment d'honneur !

Cependant, cette lettre féminine avait dû être bien précieuse à l'âme ulcérée de Belly puisque, après tant d'années, après tant de vicissitudes et de tourments, il l'avait conservée. Elle était, en effet, parmi les tristes reliques que l'infortuné légua, comme autant de trésors, à ses derniers et fidèles amis.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les livres belges.

Ils sont nombreux, trop nombreux peut-être. On voudrait nos écrivains plus attentifs, moins assujettis, moins pressés de conclure... Tel qui publie, à la mode parisienne, un in-12 par an, gagnerait à se recueillir, à tenter de se renouveler. Comme la plupart des vieux peintres de Flandre brossaient toujours le même tableau, il refait incessamment le même livre.

On ne peut, certes, adresser ce reproche à Albert Giraud, ni à Georges Eekhoud. Le premier, après un silence de vingt ans, une seule fois interrompu, nous apporte sa *Frise empourprée*. Laissons à notre collaborateur, M. Gauchez, le soin de lui tresser des couronnes sans épines et parlons un peu du nouveau volume d'Eekhoud.

C'est la première fois que ce soin nous incombe dans cette revue. Il y a dix-huit ans que j'écrivis sur l'auteur de la *Nouvelle Carthage* des pages qui, pour être officielles, ne manquaient assurément pas de sincérité. Je louais alors déjà l'originalité d'un art qui n'emprunte guère d'éléments qu'au terroir. Une sorte d'imperméabilité le protégea, dès le début, contre les influences étrangères. Encore maintenant, la vaste culture d'Eekhoud n'a réussi ni à assouplir sa forme restée rugueuse, ni à changer l'orientation de son esprit : fils de sa terre sauvage et ardent comme elle, il a en totale indifférence, souvent en mépris nos plaisirs urbains, nos conventions de classe, nos étroitesses de civilisés, nos glorioles politiques et philosophiques.

« Ce qui caractérise M. Eekhoud, plus que tout autre artiste belge, écrivais-je en 1884 dans le *Moniteur*, c'est la sincérité d'impression et le labeur probe dont ses ouvrages portent l'inimitable cachet. Tels ses ouvrages, tel l'homme lui-même. Le peu qu'on sait de lui, et qu'il importe de savoir pour le juger, nous permet d'affirmer que chacun de ses livres a été intégralement vécu, qu'il en a procréé le thème et porté le souci partout où ses pas le conduisaient, qu'il en a nourri l'embryon de son sang et de sa moelle de générateur.

« Ce sincère est aussi un ardent, comprimé et comme vinculé dans nos règles sociales, un libre esprit, qui ne ménage ses dédains ni ne tempère ses éclats pour l'amour d'aucune convention. Ses livres sont traversés de furieuses colères, qui se déchaînent avec la soudaineté de l'ouragan et s'apaisent comme sur un signe invisible. D'autres fois, ce sont des brutalités sans nom, qui les tachent de boue et même de sang; on dirait d'un

Digitized by Google

besoin de scandale, d'une rage d'assouvissement qui nous reportent vers les primitives barbaries. »

Depuis lors, dans *Mes communions*, *La Faneuse d'amour*, *Escal-Vigor*, Georges Eekhoud a mis une sorte d'acharnement à confirmer un jugement qui ne nous détourna pas, mes collègues et moi, de lui conférer la plus haute consécration officielle, le prix quinquennal de littérature française. On pourrait même soutenir qu'il s'est engagé davantage dans cette voie particulière où un certain langage de secte prétend qu'il est diabolique de persévérer. On peut s'en indigner ou en sourire ; on peut aussi reconnaître là les signes indélébiles d'une nature forte, altière, capable de résister aux afflux extérieurs, aux vains conseils de sagesse, insoucieuse d'abandonner sa vérité à soi pour se conformer au mensonge d'autrui.

Certes, il résulte de cette étonnante ténacité quelque monotonie ; car la vérité est malaisée à celui qui, rarement sollicité par la complexité psychologique et fidèle à l'observation d'êtres rudimentaires, dirige toute sa curiosité vers les gestes physiques de héros peu dissemblables les uns des autres. Dillette, la seule figure de tendresse et de dévouement féminin dans *Les libertins d'Anvers*, est la sœur cadette de cette Blandine d'*Escal-Vigor*, à la fois maternelle, aimante, prête à l'abnégation et attentive aux intérêts de son seigneur ; la virago qui, dans ce dernier ouvrage, est nommée Claudie, rappelle à s'y méprendre la robuste et ardente plébéienne, dont Eekhoud a fait l'héroïne de *La Faneuse d'amour*. Les personnages mâles nous offrent aussi la même complexion, les mêmes passions belles ou mauvaises ; leur sensualité est toujours courte, impérieuse et brutale. Et le sourire, dont Loïs enveloppe la nudité équivoque des petits enfants, venant à lui comme à un nouveau rédempteur, est bien celui du jeune comte de Kehlmark, préférant s'acoquiner avec un petit vacher et le déniaiser, au lieu de répondre aux avances de la sœur de ce galopin.

Il ne serait pas difficile de relever d'autres analogies. Elles sont la rançon d'une conception littéraire, qui fait du romancier régionaliste qu'est M. G. Eekhoud le dernier survivant d'un réalisme, l'apparentant à Cladel et à Huysmans, bien plutôt qu'à Émile Zola. Surtout à Huysmans, qui était de chez nous, d'ailleurs, et qui semble avoir, dans une certaine mesure, exercé une séduction d'âme et de couleur sur ce curieux cerveau de poldérien indécrottable. Car il y a chez l'auteur d'*Escal-Vigor* autre chose qu'un observateur attentif et bienveillant des pires réalités ; ce Flamand aime le passé de sa race avec une sorte de fanatisme ; il est, comme Verhaeren, l'admirateur résolu d'un moyen âge crédule et pompeux, puéril et cruel à la fois ; les grands moines de la légende trouvent chez lui aussi un apologiste ; l'iconoclastie révolutionnaire l'indigne au même degré. Dans son dernier volume, il se moque frénétiquement de nos soi-disant conquêtes morales. Il n'y voit que le triomphe d'appétits mesquins et de conventions bourgeoises ; il n'y a pas jusqu'à notre estomac débile qu'il ne compare

Digitized by Google

désavantageusement au sac de chair où nos aïeux entassaient d'abondantes victuailles. Nos « supériorités impies et factices », fondées sur la naissance et la richesse, lui apparaissent cent fois pires que celles des siècles d'antan. De même, dans un chapitre de *La Faneuse d'amour*, il avait fait la caricature peu engageante d'un meeting libéral au village et l'histoire — assez vilaine au surplus — d'un guet-apens où ses héros avaient tenté d'écharper les propagandistes bleus.

Mais c'est trop insister là-dessus. Pour revenir à son dernier livre, on est d'abord surpris d'y découvrir moins une œuvre d'imagination qu'une étude historique. Mais le naturel a beau être chassé; la fiction reprend tôt ses droits. L'enveloppe a beau être faite de vieux parchemins; ce qu'elle contient est de l'aventure, de la belle folie, du rêve traduit en gestes et en couleurs. Ces hérésiarques anversois, tous également voluptueux et cyniques, tous confondus dans un rêve de grandeur sans frein, de liberté jamais assouvie, n'ont, je le crains, pas grand'chose à faire avec les personnages qu'exhument nos archivistes. L'opinion de Mme Williams, la brave femme d'un musicien pauvre et réduit à la bohème, a plus de poids pour Georges Eekhoud que celle de M. Frederics, abritée derrière de poudreuses paperasses. Ne nous en plaignons pas, puisque nous devons à cette trop légitime préférence une fresque au coloris et au mouvement irréprochables.

M. W.

Signalons l'anthologie d'Eugène Demolder, publiée par l'Association des écrivains belges. Elle est accompagnée d'une brève notice et d'un bon portrait.

* * *

Notes de philosophie.

Jean De Boeck, *Quelques notes pouvant contribuer à une théorie de la détermination sur la base du Panenthéisme de Krause* (Henri Lamertin, Bruxelles, et Félix Alcan, Paris). — M. Jean De Boeck est un disciple de feu Guillaume Tiberghien, qui enseigna le Panenthéisme de Krause à l'Université libre de Bruxelles. On sait que, pour Krause, Dieu est dans tout, il est immanent et transcendant. Mais alors que, d'après Krause, Tiberghien unissait sans confondre l'esprit et la matière, M. Jean De Boeck, lui, les unit plus étroitement. Il croit qu'il y a une matière raisonnable et spirituelle, comme il y a une matière vivante et une matière simplement active. Pour lui, Dieu n'est autre que la cause première qui contient en sa substance toutes les propriétés et tous les phénomènes de l'univers.

La théorie développée par notre auteur est très habile et très séduisante, trop séduisante peut-être. Il est divers points sur lesquels nous ne partageons pas l'avis de M. De Boeck. Où nous tombons pleinement d'accord avec lui, c'est lorsqu'il dit, à propos de M. Ernest Solvay, qu'en suivant une bonne direction, les adeptes de la métaphysique et ceux de

Digitized by Google

l'expérience finiront par se rencontrer. Très bien; mais sera-ce sur le terrain prévu par M. De Boeck? On en peut douter. L'auteur voudrait épurer le christianisme au double point de vue de l'histoire et de la philosophie Le christianisme est sorti des langes du judaïsme et de l'hellénisme, et il occupe aujourd'hui la première place, dit-il. Oui, mais le christianisme eut Jésus, il eut des prophètes et des saints, il eut des martyrs. Le christianisme rationaliste rêvé par M. De Boeck aura-t-il les siens? Je ne le pense pas. Ces temps-là, n'est-ce pas, sont révolus!

* * *

Edmond Thiaudière, *L'école du bonisme* (Fischbacher, Paris). — M. Thiaudière ne s'est pas proposé de créer une nouvelle école de philosophie, tout au plus voudrait-il en avoir « suggéré à plus autorisé que lui la fondation ». Il s'est donné comme tâche de dégager des différents systèmes philosophiques tout ce qui pourrait concourir au culte de la bonté, et, grâce à sa contribution personnelle, il a composé un agréable recueil en ne peut plus substantiel. On y trouve des maximes ingénieuses, des pensées profondes et même d'amusantes boutades. Je comparerais volontiers ce petit volume à un jardin où abondent les sentiers aux détours imprévus, qui serpentent parmi les massifs fleuris, où l'on peut cueillir des fleurs luxeuses et hautaines, des roses saines et éclatantes, et aussi d'aimables et modestes fleurs des champs.

Je me promets, comme un plaisir délicat et rare, de longues flâneries dans cet exquis jardin.

* * *

Th. de Cauzons. — *La Magie et la Sorcellerie en France.* (Dorbon aîné, 19, boulevard Haussmann, Paris.) Voici le IVe volume — nous regrettons de n'avoir point reçu les trois premiers, fort intéressants, si l'on s'en rapporte au titre des chapitres — d'une Histoire de la Magie et de la Sorcellerie en France. Si bizarre que cela puisse paraître en ce siècle de lumière et de scepticisme, ce volume traite de la magie contemporaine. Est-il donc aujourd'hui encore des diables et des sorciers? Et surtout est-il encore des gens assez simples pour y croire? Lisez le livre et vous resterez stupéfait devant l'immense, devant l'incurable crédulité des hommes.

En auteur impartial, M. de Cauzons ne prend pas position dans le débat, il se contente — et c'est là un grand mérite — d'exposer les faits historiquement. Chacun conclura suivant son tempérament. Le lecteur épris de merveilleux et voulant voir un peu partout l'ingérence d'êtres supra-terrestres, trouvera dans ce volume maints arguments en faveur de sa croyance, le lecteur à l'esprit scientifique n'en trouvera pas moins, tous y trouveront des renseignements précieux sur mille choses dont on parle souvent sans les bien connaître.

* * *

Digitized by Google

Pierre Balsac, *La Marche à l'absolu* (Ed.-Em. Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris.) Mon dieu, oui, la Marche à l'absolu, avec ce sous-titre avertisseur : « Divagations dialoguées ». L'auteur — il en convient lui-même — eût très bien pu intituler son volume : « L'Escalier », il a préféré « la Marche à l'absolu » pour que « cela ait l'air symbolique et bien norvégien ». C'est son droit.

La « Marche à l'absolu » est une sorte de farce de rapin, émaillée de plaisanteries peu sensationnelles et pas très neuves sur les philologues. Le seul mérite de l'œuvre c'est d'être alertement écrite, jamais le dialogue ne languit.

* * *

Raymond Meunier, *Les fous* (E. Sansot, Paris). — M. Raymond Meunier est psychologue et philosophe. Il s'est penché, sympathique, sur ceux qu'il appelle les « âmes en peine ». Il en est de plusieurs sortes : les fous, les désemparés, les rêveurs, les stagnants, les ennuyés et d'autres, et d'autres... Et c'est le fruit de ses méditations sur les fous qu'il nous offre aujourd'hui.

On sent, à la lecture de ce petit volume, que M. Meunier éprouve plus que de la pitié pour ceux qui sont l'objet de ses études. S'il sourit aux élucubrations abracadabrantes des pauvres déments qui briguent la députation, on devine quelle émotion l'étreint quand il dépeint la mort des fous et surtout quand il évoque leur cimetière. Car, en France — j'ignore si cela se passe ainsi en Belgique — les fous ne sont pas enterrés dans le cimetière commun ; leur tombe se creuse dans un jardin contigu à l'asile. Et jamais, en tout cas, l'asile ne rend qu'un cadavre mutilé : toujours le cerveau est prélevé pour enrichir les collections anatomiques ou brûlé si la lésion n'intéresse pas le médecin. Cela se fait dans un but scientifique et pour le bien-être futur de l'humanité. Sans doute. Cela n'en est pas moins navrant.

J'extrais du chapitre sur le bonheur dans les maladies mentales ce paragraphe terriblement vrai, que je livre à vos méditations : « Je me suis souvenu que les seules gens vraiment heureux que j'eusse connus étaient fous, et j'ai pensé que les fous nous donnent des leçons de bonheur autrement efficaces que celles des moralistes. Mais nous n'en profitons guère, parce que, peut-être, nous cherchons quelque chose de plus élevé que le bonheur... »

H. Sch.

Digitized by Google

L'ENJEU DE LA BATAILLE

Pendant les vingt-huit années que le parti clérical a gouverné les intérêts du pays, il a pleinement réalisé tout ce que l'on était en droit d'attendre de lui : le parti du clergé et des couvents, le *parti-prêtre* n'a pu entreprendre quoi que ce soit qui ne profitât point d'une manière quelconque à lui-même, à ses créatures, au clergé et aux couvents. Au point de vue social, tout d'abord : pendant ce quart de siècle de domination cléricale, les usines et les fabriques sont sorties de terre par milliers. L'agriculture s'est complétement transformée par l'introduction du machinisme et par l'application de la chimie industrielle et agricole. Les moyens de communication et de transport se sont développés dans des proportions extraordinaires. Les accidents, la maladie professionnelle, l'invalidité prématurée, le chômage involontaire, la vieillesse et cent fléaux divers se sont abattus sur une population ouvrière, industrielle et agricole, de jour en jour plus considérable.

Et cependant les cléricaux, impuissants à l'égard des classes laborieuses, n'ont absolument rien fait pour améliorer la situation du prolétariat et pour résoudre la douloureuse question sociale.

Tous les autres pays de l'Europe civilisée ont accompli à cet égard des efforts méritoires et souvent couronnés de succès. Chez nous, le gouvernement clérical s'est contenté de faire voter quelques lois de façade et a inventé la liberté subsidiée. Grâce à celle-ci, les cléricaux ont couvert le pays d'un réseau aux mailles serrées d'œuvres confessionnelles, qui sous prétexte de solidarité et d'entr'aide ne pratiquent pas autre chose qu'une exploitation politique électorale des citoyens.

Au point de vue agricole, les cléricaux n'ont jamais eu en vue que les intérêts des grands propriétaires terriens cléricaux

Digitized by Google

et de leurs amis et grands électeurs, les gros éleveurs des Flandres.

Leurs fameuses mesures de protection, qui ont tant contribué à rendre la vie plus chère, n'ont pas empêché la diminution annuelle et régulière du rendement de l'élevage. Et ceci provient de ce que les petits, petits propriétaires et locataires fermiers, ne parviennent pas à soutenir la concurrence des grands. Il importe très peu que le cultivateur et l'ouvrier agricole améliorent leur situation, il importe surtout qu'ils aillent à la messe et à confesse, qu'ils mettent leurs enfants à l'école du couvent et qu'ils votent pour les cléricaux.

Point de mesures pour améliorer le crédit agricole, pas de dégrèvement de l'impôt foncier qui pèse si lourdement sur le petit cultivateur, aucun relèvement des salaires de famine qui sont de règle pour les ouvriers agricoles : les cléricaux se sont surtout préoccupés de mettre le cultivateur à la merci du curé et du châtelain clérical, de le maintenir dans une situation économique et morale voisine de l'ancien servage. Dans nos campagnes, la Constitution est devenue lettre morte : pas de liberté de pensée, de parole, de conscience, de réunion. Le cultivateur est même obligé d'acheter ses semences, ses engrais, ses instruments aratoires, non pas là où c'est le meilleur marché, ou simplement là où cela lui plaît, mais au syndicat catholique, sinon au régisseur du propriétaire clérical, voire au curé lui-même. Les cléricaux tiennent le cultivateur par la terre. Le cultivateur est entravé, ligotté, et la pression par la terre s'exerce à l'occasion des moindres actes de sa vie privée.

Au point de vue scolaire, jusqu'en 1911, la politique du gouvernement clérical a consisté à procéder par petites étapes, cherchant à endormir l'opinion publique, tout en conduisant lentement le pays là où il veut le mener : à l'asservissement complet vis-à-vis de l'Église. Cette politique scolaire a commencé avec la loi de 1884, par un régime de tolérance et de liberté relatives, pour aboutir en 1910 au million des congrégations et à la ruine de l'enseignement officiel au profit du clergé, en passant par la loi funeste de 1895. En 1911, s'imaginant qu'il était le maître et que le pays était bien endormi, le fanatique Schollaert a voulu couronner l'œuvre patiente de ses prédécesseurs et brusquement le projet du bon scolaire est

Digitized by Google

apparu. Devant les protestations indignées de la nation entière, M. Schollaert retira son projet et dut s'en aller. Mais, ce projet odieux, nous savons que les cléricaux ne l'ont nullement abandonné. Hier encore, ils le déclaraient formellement à la Chambre : en se leurrant du chimérique espoir de conserver le pouvoir après le 2 juin, dès à présent les cléricaux manifestent l'intention d'imposer à nouveau au pays le projet Schollaert, peut-être sous une forme plus odieuse encore : celle que rêve de lui donner M. de Broqueville.

Au point de vue financier, le gouvernement clérical, bien qu'il ait profité largement de la prospérité générale des affaires, s'est montré incapable et malhonnête. Il s'est montré incapable de gérer les finances nationales. Il a refusé de frapper par l'impôt la richesse là où elle se trouve réellement, dans les coffres-forts de ses amis, du clergé et des couvents. Il a refusé de frapper les valeurs mobilières, mais il a augmenté les impôts fonciers et surtout les impôts de consommation, dits *impôts des pauvres*, en les doublant presque, par des lois nouvelles, soit en changeant l'assiette de l'impôt pour le rendre plus productif, partant plus lourd à supporter, soit en augmentant purement ou simplement le taux lui-même de l'impôt. D'un autre côté, le gouvernement clérical est parvenu à tripler la dette publique et à imposer de ce chef au pays une charge annuelle de 181 millions, au service de laquelle disparaît près de la moitié de tous les impôts. En réalité, le gouvernement clérical a dépensé et dépense encore aujourd'hui des milliards qu'il a recouverts soit en pressurant les petits par l'impôt, soit en appauvrissant la nation par l'emprunt. Qu'en a-t-il fait? Les a-t-il consacrés au bien des classes peu fortunées? A l'amélioration du sort des classes laborieuses? A assurer aux travailleurs du pain pour leurs vieux jours? Nullement. Les a-t-il consacrés tout au moins à des travaux d'utilité publique incontestable? Pas davantage.

Il a entrepris sur tous les points du pays des travaux d'utilité publique, qu'il laisse inachevés, faute d'argent disponible, mais il a décrété, entrepris et mené à bonne fin une foule de travaux somptuaires où il gaspille, d'une manière éhontée, les deniers public. Il trouve 7 à 8 millions par an pour les écoles congréganistes; il a trouvé 32 millions depuis 1884 pour les fabriques d'église; il trouve des millions pour l'entretien

Digitized by Google

d'un clergé de combat et pour subsidier des œuvres confessionnelles, mais il ne trouve pas d'argent pour les pensions de vieillesse gratuites ou pour des indemnités de chômage. Il a tellement mal géré la fortune publique, que le papier de cette grande société qu'est le pays, diminue tous les jours de valeur. En 1884, la rente rapportait 4 p. c. et était à fr. 104.90. Aujourd'hui, elle ne rapporte que 3 p. c. et est tombée à fr. 84 50. L'épargne belge, volontaire ou forcée, perd à l'heure actuelle 180 millions et le crédit national court droit à la ruine. Le gouverment clérical gère malhonnêtement, car il produit chaque année des bilans truqués. Ses fameux bonis sont dévorés par l'emprunt et la dette flottante des bons du Trésor échappe à tout contrôle permanent et sérieux.

Au point de vue militaire, les événements de la dernière session parlementaire ont été significatifs. Le pays a maintenant la certitude qu'un ministre de la guerre clérical, quel qu'il soit, serait mis dans l'alternative, ou bien de marcher d'accord avec le gouvernement dont il fait partie et alors de ne rien faire qui puisse remédier à la situation lamentable de l'armée, ou bien de lâcher son portefeuille et de s'en aller, s'il manifeste l'intention de réaliser des réformes efficaces.

Au point de vue colonial, les cléricaux profitent de l'éloignement et de la difficulté de contrôle, pour transformer le Congo en un paradis de moines, en une nouvelle « île sonnante de papimanes ». Le fanatisme, le favoritisme, la délation, la pression administrative, toutes ces fleurs empoisonnées du régime clérical s'y épanouissent. Sous l'impulsion d'un ministre qui se souvient en toutes occasions d'avoir été l'élève des jésuites, notre colonie devient un nouveau Paraguay.

Au point de vue politique, les cléricaux sont responsables d'un système électoral condamné aujourd'hui par toute l'Europe et par la grande majorité du peuple belge. La loi du vote plural permet toutes les fraudes dans la confection des listes électorales et dans la répartition des voix et elle permet à 600,000 électeurs conservateurs et cléricaux, ayant à eux seuls un million et demi de voix, d'écraser un million d'électeurs démocratiques, parce que ceux-ci n'ont tous ensemble qu'un million de voix. Les cléricaux sont encore responsables

Digitized by Google

d'une loi électorale communale qui leur accorde la R. P. et leur permet ainsi d'entrer à l'hôtel de ville là où ils sont en minorité, dans les villes et dans les grands centres, mais qui exclut impitoyablement les anticléricaux de la maison commune, en leur refusant la R. P. là où les cléricaux sont en majorité, dans les centres peu importants et dans les petites communes rurales.

A cause du vote plural et de la R. P. truquée, la représentation nationale n'est qu'un leurre. Le corps électoral, opprimé et corrompu, est muselé par une minorité conservatrice et cléricale. Cette minorité a converti le pouvoir en une assiette au beurre. Ce plat, les cléricaux le lèchent avec délices et ils s'y accrochent désespérément.

Mais au 2 juin prochain, le corps électoral brisera cette assiette au beurre, car l'intérêt du peuple exige des réformes qui soient faites dans l'intérêt de tous et non seulement pour remplir les coffres de tous ceux qui se disent cléricaux!

A l'heure actuelle, des négociations honteuses se pratiquent dans le pays, pour faire élire des représentants soumis à la volonté de la minorité cléricale; dans le Parlement, pour élever aux postes rénumérateurs et même honorifiques, les hommes qui semblent les plus utiles ou mieux les plus dociles, entre les Chambres et les ministres, pour obtenir l'appui du gouvernement dans des entreprises industrielles ou dans des spéculations financières. Il est permis d'affirmer que les cléricaux ont formé un syndicat pour l'exploitation du pouvoir. Les hommes de la droite cherchent à devenir ministres, non pas pour mieux administrer le pays et gérer les intérêts de tous, mais uniquement en vue d'obtenir de belles prébendes dès qu'ils abandonnent le pouvoir.

Nous sommes, à l'heure actuelle, gouvernés par l'épiscopat et par les jésuites. Comme les jésuites se sont emparés de l'éducation des enfants, les évêques se sont emparés du pouvoir. Ceux qui devraient être les mandataires du pays ne sont que des polichinelles dont le clergé tire les ficelles. Et comme les politiciens cléricaux font argent de leur mandat, les prêtres ont fait argent de la religion. Non seulement les prêtres sont devenus des marchands de beurre, de charbon, de semences, d'engrais, des courtiers d'assurance, des agents de placement, pis encore, des courtiers et des agents électoraux, mais encore,

Digitized by Google

ils vendent le salut des âmes en gros et en détail. C'est la foire aux reliques, c'est l'exploitation industrielle du purgatoire et du paradis, mis en société anonyme.

Les prêtres catholiques voudraient que toute l'activité du pays soit commandée, guidée et exploitée par eux. Ils attaquent et ruinent tous ceux qui ne veulent pas se soumettre à leur domination, et lorsqu'on se défend, ils crient que la religion est en péril et que Dieu est persécuté En réalité, ce sont eux les seuls ennemis de la religion, ce sont eux qui l'ont profanée en se lançant dans la mêlée des partis politiques et en battant monnaie avec la crédulité du peuple.

Mais il y a quelque chose de plus grave encore : c'est l'atmosphère de fraude et de corruption que vingt-huit années de régime clérical ont introduit dans nos mœurs politiques. Vingt-huit années de cléricalisme ont avili le caractère de l'électeur belge. Pour conserver le pouvoir qu'ils voient lentement mais sûrement s'échapper de leurs mains, les cléricaux ont abusé de la pression administrative auprès des fonctionnaires de l'État, auprès des employés et des ouvriers de l'administration. Ils ont chassé les ouvriers des usines et les cultivateurs des terres, lorsqu'ils les soupçonnaient de ne pas voter pour eux.

Pis que cela, ils nous ont obligés, nous anticléricaux, pour défendre la Constitution, les finances nationales, l'âme de nos enfants, les intérêts de la démocratie, contre leurs entreprises jésuitiques et perfides, à retourner contre eux les armes mêmes qu'ils emploient contre nous. Ils nous ont obligés, pour ne pas être écrasés, à employer parfois des moyens contraires à nos principes les plus sacrés, des moyens qui nous répugnent et que nous haïssons. Et lorsque les cléricaux n'ont pas réussi par la violence, ils ont fait appel aux instincts les plus bas et les plus vils, à l'appétit de l'argent, et ils ont corrompu l'électeur.

Il est grand temps que cela finisse. Il est temps que l'on puisse respirer. Il est temps, si nous ne voulons pas tomber dans une déchéance morale complète et dans les mœurs politiques les plus abominables, si nous ne voulons pas voir la Belgique devenir un pays pourri, il est grand temps de chasser les cléricaux du pouvoir.

Voilà l'enjeu de la bataille !

Digitized by Google

Depuis plus de douze ans le bloc clérical se désagrége et s'effrite. Chaque élection a entamé ses forces et lui a enlevé des siéges et des voix. Grâce à des lois électorales d'injustice et de fraude, les cléricaux se sont maintenus longtemps au pouvoir. Mais maintenant c'est fini. Aux élections communales d'octobre, le pays a montré clairement sa volonté formelle de changer de régime, il n'attend que l'occasion d'un scrutin pour réaliser son désir, et cette occasion va se présenter : c'est le scrutin du 2 juin.

Il n'y a pas de mouvement ! crient nos adversaires Le pays est calme et l'opinion publique est indifférente. Cependant, les foules enthousiastes qui se pressent à nos meetings, à nos conférences, les manifestations magnifiques qui se déroulent dans toutes les communes du pays ne suffisent donc pas à démontrer l'orientation nouvelle de tous les esprits ?

Que faut-il donc à ces messieurs ?

Souhaiteraient-ils par hasard que nous allions casser les carreaux des ministéres ?

D'ailleurs les cléricaux sont affolés ! Lorsqu'ils dressent le bilan de leur activité passée et quand ils établissent leur programme pour l'avenir, ils s'aperçoivent de ce qu'ils n'ont rien à dire. Alors ils mentent, ils mentent cyniquement, partout et toujours.

Ils mentent lorsqu'ils parlent de la prospérité intellectuelle et économique de la Belgique, alors que 125,000 enfants ne fréquentent aucune école et courent ainsi le risque de devenir des vagabonds et du gibier de potence ; alors que des milliers de vieux travailleurs se trouvent dans la misère ; alors que sous le régime clérical, la Belgique, pays de l'ignorance la plus grande, est devenue le pays des salaires les plus bas et de la vie la plus chère ; alors que la vermine noire des couvents industriels ronge nos champs et nos villes comme une lèpre hideuse, et que cette concurrence atroce pour nos ouvriers et pour nos ouvrières est encouragée par le gouvernement clérical. Ils mentent lorsqu'ils soutiennent que notre situation militaire est excellente, et qu'il ne manque pas un « bouton de guêtre », alors qu'en réalité nos frontières sont ouvertes et que nous sommes à la merci d'une invasion étrangére.

Ils mentent quand ils produisent de fausses statistiques,

Digitized by Google

tendant à établir qu'ils n'ont pas clérícalisé jusqu'à la moëlle l'administration, le notariat, la magistrature.

Ils mentent quand ils prétendent qu'ils n'ont presque pas naturalisé de religieux et religieuses budgétivores, pour les caser dans l'enseignement. Car au ministère, on fabrique de faux dossiers où l'état civil des postulants est truqué.

Ils mentent lorqu'ils prétendent que le citoyen est libre en Belgique, alors qu'en réalité ils l'ont mis en demeure de choisir entre sa conscience et son gagne-pain quotidien.

Ils mentent aussi lorsqu'ils disent que leur projet scolaire apportera l'instruction obligatoire et la liberté des pères de famille, alors qu'en réalité ce projet n'est qu'un moyen nouveau d'opprimer les consciences et de piller les deniers de tous au profit des couvents.

Ils mentent encore lorsqu'ils viennent parler de la situation brillante des finances nationales, alors qu'ils ont conduit le crédit du pays à deux doigts de la ruine.

On a dit que le cabinet de Broqueville était un ministre de liquidation. Ce qu'il faut dire, c'est que le clérícalisme a fait faillite. Le gouvernement clérical a fait banqueroute frauduleuse, parce qu'il a trompé le pays depuis qu'il est au pouvoir. Et c'est pour cela qu'au 2 juin le corps électoral a le devoir de le renvoyer, comme administrateur incapable et indigne du patrimoine moral et économique de la nation.

FÉLIX GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'ART DE L'ENFANT

Combien de choses ou jolies ou touchantes l'enfance n'a-t-elle pas inspirées aux poètes! Elle n'a guère en échange excité l'intérêt des savants, qui sans doute ont pensé que l'homme fait offrait à leurs recherches un champ déjà trop vaste.

Seul le monde des pédagogues s'en était occupé jusqu'au jour où le grand naturaliste Darwin, au cours de ses études sur les manifestations émotives, s'avisa de chercher en partie au moins dans les mouvements instinctifs de l'enfant l'origine de ces manifestations. Puis vingt années s'écoulèrent avant que le physiologiste Preyer publiât ses remarquables observations sur le psychisme infantile; et c'est seulement d'hier que datent les premières applications — si ingénieuses et si fécondes — de la méthode expérimentale à l'étude de cette psychologie nouvelle.

Aujourd'hui, la science ne professe plus pour la cérébralité de l'enfant son dédain de naguère. Elle sait maintenant que tous les phénomènes dérivant de son activité possèdent une valeur virtuelle, et qu'en bien des cas le plus insignifiant d'entre eux a pu livrer la clé de certaines énigmes posées à la sagacité du psychologue par la mentalité de l'adulte.

Comme tel et tant qu'il reste tel, l'enfant ne remplit pourtant aucun rôle actif dans la machine sociale. Son impotence physique et l'indigence de son cerveau en font, pratiquement, une non-valeur. C'est dire qu'au point de vue utilitaire on doit le considérer comme une quantité négligeable. Mais on aurait tort d'oublier que suivant la doctrine évolutive le développement de l'*individu* ne serait autre chose que la récapitulation ou, si l'on veut, la synthèse brève et rapide du développement de l'*espèce* à laquelle il appartient. Autrement dit toute créature humaine, depuis l'instant de la conception jusqu'à son parfait achèvement, passerait, dans le sein et en dehors du sein de la mère, par les états successifs qui ont précédé et préparé l'avènement de son espèce. A chacun des degrés de son

Digitized by Google

évolution correspondrait ainsi une étape ancestrale : d'où cette conséquence que la *phase infantile de l'homme reproduit en raccourci un des stades de l'humanité.*

Si cette loi primordiale, entrevue déjà par Harvey, communément attribuée à Fritz Müller, mais que formula cinquante ans avant lui — ainsi que l'a récemment démontré Van Bambeke — l'anatomiste Meckel, on devra s'attendre à rencontrer chez l'enfant certaines aptitudes, certaines dispositions physiques et mentales propres aux races humaines dont nous sommes descendus.

Allons-nous donc retrouver dans son art, pour autant qu'on puisse désigner sous ce nom ses maladroits essais, les traits particuliers à l'iconographie préhistorique que j'ai tenté de préciser dans une autre étude parue ici même? Le crayonnage naïf de nos jeunes écoliers rappellera-t-il ou non les qualités et les défauts des fresques coloriées dont s'adornent les murs des grottes troglodytiques? Et si, au mépris de la loi qui vient d'être énoncée, on constate que de grandes dissemblances les séparent, à quelles différences d'organisation ou de milieu conviendrait-il d'attribuer cet écart?

Il y avait là, m'a-t-il paru, un problème intéressant à résoudre parce que — chose assez rare — il ressortit à deux domaines en apparence absolument distincts : d'un côté, en effet, il touche à la *psychologie de l'art* et se rattache de l'autre à la *doctrine de l'évolution.*

I

Lorsque s'ouvrent ses yeux à la clarté du jour, le maître futur de l'univers apparaît comme un être débile que seules ses puissantes virtualités différencient du jeune animal. Psychologiquement, son cerveau est une page blanche où plus tard seulement viendront peu à peu s'inscrire, avec une netteté croissante, les impressions du monde extérieur. Il a déjà le sens de la lumière, mais il lui manque encore celui de l'espace et du temps.

Aussi, dans les années suivant de près sa naissance, ne lui demandez rien qui présuppose la notion de la *forme.* Le crayon que vous lui mettez aux doigts, s'il accepte de s'en servir, va tracer sur la feuille immaculée de bizarres arabesques hachées de traits brisés : indéchiffrable gribouillis dont souvent il se montre très fier, mais qui en réalité n'exprime rien et ne répond à rien. L'enfant lui-même ne prête aucun sens à ce graphisme informe, que n'inspire nul

Digitized by Google

souvenir, que même ne lui suggère aucun caprice de son imagination.

A l'exécuter il éprouve cependant un double plaisir : celui de déplacer sa main sans entrave; celui aussi de voir, nés de sa fantaisie, des traits noirs, bleus ou rouges apparaître nettement sur un fond sans couleur. Et peut-être, dans cette dernière impression, dans la perception de ce contraste et surtout dans l'obscure intuition de sa valeur picturale y a-t-il déjà comme le vague éveil d'un instinct esthétique encore rudimentaire.

Un peu plus tard, vers la quatrième ou la cinquième année, le sentiment et le goût de la forme se manifestent avec plus d'évidence et l'enfant commence à voir avec les yeux de son esprit. Quelque inhabile que soit encore sa main, les mouvements qu'elle accomplit sont plus ou moins médités; déjà ils représentent ou veulent représenter quelque chose. La plupart du temps, les lignes sillonnant le papier prétendent figurer un objet qu'il a vu, une personne de son entourage, un arbre, une maison. Lui seul, à vrai dire, y retrouve son modèle, comme ces faiseurs d'énigmes dont personne autre qu'eux n'arrive à deviner le mot. A travers l'invraisemblance du dessin l'œil illusionné de l'enfant croit apercevoir la réalité.

J'ai devant moi un croquis au crayon spontanément improvisé par une fillette de quatre ans. Il se compose en tout et pour tout de trois carrés assez réguliers et à peu près égaux, obliquement superposés, ou, si l'on préfère, d'un grand rectangle séparé en trois compartiments par des cloisons transversales. Dans l'espace supérieur on distingue un point noir fortement appuyé. Que penser d'une pareille image? Est-ce une fenêtre, une porte, une table, ou bien encore la façade borgne d'un édifice à trois étages comme pourrait le faire supposer sa configuration géométrique? Inutile de chercher : vous ne devineriez jamais.

Ce qu'a voulu dessiner l'enfant, c'est une dame assise et posée de profil à qui, disons-le à sa décharge, elle a tourné le dos durant la plus grande partie de la séance. Les trois circonscriptions du rectangle correspondent respectivement à la tête du modèle, à son tronc et à ses jambes, ces dernières restant naturellement invisibles sous l'étalement de la jupe. Quant au point noir unique dont j'ai signalé la présence, il marque — tant bien que mal — la position de l'*œil*. Enfin, l'inclinaison de la figure tend évidemment à rendre l'obliquité générale qu'affecte l'axe du corps dans la position assise — laquelle était précisément celle du modèle.

Digitized by Google

Le crayon, au surplus, n'a pas hésité; il ne s'en faut guère que les traits — remarquablement assurés — ne présentent une rectitude parfaite, et tous se rencontrent sans jamais se couper.

II

Quel enseignement tirer de ce naïf essai? La rétine de l'enfant a-t-elle perçu le modèle sous cette forme? Assurément non, car sa vision est aussi correcte que la nôtre; et si, à quelques jours de là, vous lui représentiez son dessin, il n'y reconnaîtrait plus lui-même la personne qu'il pense avoir portraiturée.

Cette curieuse aberration n'a rien d'inexplicable. Mais on n'en comprendra le mécanisme que si l'on suit pas à pas la marche et les transformations de l'impression visuelle le long des nerfs et des centres nerveux, depuis l'instant où l'objet extérieur s'imprime sur la rétine jusqu'au moment où elle se trouve — exactement ou non — reproduite en blanc et noir sur la feuille de papier.

Projetée au fond de l'œil, l'image — tel un télégramme chiffré — est d'abord transmise à un premier centre où s'opère la *perception* visuelle. Ce trajet initial s'accomplit sans plus d'encombre chez l'enfant que chez l'adulte; c'est-à-dire qu'aucune différence n'existe entre les deux visions tant qu'elles se limitent au territoire sensoriel. Mais l'excitation ne s'arrête point là. Cette première étape une fois franchie, elle pénètre dans un autre domaine intermédiaire aux zones sensitive et motrice et dont les cellules assument une fonction mixte. C'est en elles en effet que se formera *l'image du mouvement*, ou, en d'autres termes, la représentation mentale de ce que sera l'acte réclamé pour l'exécution du dessin : car, sachez-le bien, il n'est pas un seul mouvement voulu que nous ne *voyions* à l'avance avec les yeux de l'esprit.

Or, c'est ici que chez l'enfant déraille le train mental. Insuffisamment exercé, le centre dont il s'agit conçoit mal et combine mal le mouvement projeté; et tenue d'obéir aux ordres qu'elle reçoit, la main inscrit sur le papier une image souvent très différente de l'empreinte rétinienne. Qui plus est, le dessinateur novice ne soupçonne nullement sa méprise; vous l'étonneriez grandement si vous lui disiez que son œuvre n'est rien moins que parfaite au point de vue de l'art et de la ressemblance.

A qui de nous n'est-il pas arrivé dans le plein du sommeil de trouver sans effort les plus fines réparties, de composer d'admirables

Digitized by Google

poèmes, de débiter devant un auditoire charmé des discours d'une entraînante éloquence pour constater au moment du réveil que tout cela n'est qu'illusion ! En l'instant précis où l'on reprend conscience de la réalité sans entièrement cesser de percevoir les impressions du rêve, on s'aperçoit, hélas ! que ces phrases magnifiques, si heureusement conçues, si élégamment dites, n'étaient véritablement que des propos sans suite, d'insanes élucubrations, bien souvent même un inintelligible baragouin où des syllabes quelconques fantasquement justaposées forment des mots dénués de sens. Il en va du dessin de l'enfant comme des splendeurs du rêve. Son intelligence obtuse, son amour-propre aussi ne lui prêtent que des beautés : et c'est longtemps, bien longtemps après que son cerveau mûri en discernera les défauts.

Encore, dans le cas présent, l'auteur du dessin a-t-il eu sous les yeux le modèle dont il cherchait à reproduire les traits. Que sera-ce donc quand seule sa mémoire lui servira de guide ? L'impression rétinienne qui, elle du moins, demeure toujours conforme à la réalité ne sera plus là pour contrôler le travail de la main; et lorsqu'elle quittera le centre visuel pour gagner les cellules où s'organise l'image du mouvement, au lieu d'atteindre en droite ligne ces derniers, l'excitation rencontrera sur son trajet des *centres d'association* meublés déjà de souvenirs divers qui, se mêlant à elle, en altéreront la pureté. Dans ces conditions, l'image du mouvement et par conséquent le mouvement lui-même cesseront plus que jamais d'être adéquats à l'impression visuelle.

Il se fait même parfois que l'immixtion de ces éléments étrangers communique au dessin un aspect imprévu. Par la description que j'en ai faite tantôt, on a pu voir que l'effigie de la dame assise présentait un agencement géométrique. Or, quelques instants auparavant l'enfant avait essayé, non sans quelque succès, de croquer une fenêtre avec son encadrement rectangulaire et ses croisillons rectilignes. Ne peut-on pas penser que l'impression laissée dans le cerveau par cette première image a eu pour résultat de déformer la seconde?

III

A mesure que grandit l'enfant, il acquiert un sentiment plus précis des formes et une aptitude plus grande à les imiter. Vers la septième ou la huitième année, son esprit saisit avec une facilité

Digitized by Google

relative les attributs différentiels des objets extérieurs et sa main parvient plus aisément à les objectiver.

Toutefois, même à cet âge, le dessin reste fruste. Non seulement l'enfant ne traduit qu'imparfaitement sa conception visuelle, mais le graphisme lui-même demeure défectueux. Et voici, d'après les comparaisons que j'ai pu faire, par quelles *particularités* se distinguent d'habitude les produits infantiles.

Ce qui frappe tout d'abord c'est l'abréviation, la *sommarisation* du dessin. S'agit-il d'un portrait, l'enfant ne distinguera et ne retiendra que les grands contours : de là le profilement habituel du corps, la brève indication des traits du visage, la rigidité des vêtements sans drapage et sans plis, l'inflexibilité des bras et des jambes, leur projection en avant du tronc, l'extension invariable des mains, la divergence des doigts : le tout imité, dirait-on, de ces petits bons hommes de Nuremberg taillés d'après un type uniforme dans du bois de sapin et dont, moins blasés que les nôtres, savaient encore s'amuser les enfants d'autrefois. On y retrouve en effet cet aspect monotone, ce faux air de famille que revêtent la plupart des figures enfantines.

Néanmoins, si vous y regardez d'un peu près, voici ce que l'observation vous apprendra : presque toujours, malgré le vague de son dessin, malgré l'inhabileté patente de sa technique, l'enfant s'attachera à reproduire avec une application toute particulière l'un ou l'autre *détail* insignifiant en soi, mais qui sans doute ne lui paraît point tel. Et bien perspicace celui qui saurait en trouver la raison. Le goût de l'enfant — on ne peut trop le répéter — diffère singulièrement du nôtre. Tel jouet qu'il devrait préférer ne lui cause aucune joie ; tel autre jugé par nous déplaisant ou banal lui semblera superbe. Souvent, dans l'armoire aux bimbelots, celui que choisira votre fillette sera le plus commun de tous, le plus loqueteux, le plus douloureusement éprouvé par le temps ; plutôt qu'à la jolie poupée bien fraîche, bien entière, encore vêtue de ses pimpants atours la sympathie de l'enfant ira vers la pauvre blessée qui dans la bataille aura désarticulé ses membres, cassé son nez et perdu sa perruque. Et tout intelligent qu'il soit, votre fils délaissera plus d'une fois son moteur, son cinématographe, son beau livre illustré pour chevaucher un vieil âne depuis longtemps remisé dans les combles, pour danser avec son ours, pour grimacer avec son singe. De même vous chercheriez en vain ce qui dans la personne lui servant de modèle excitera d'une façon spéciale l'intérêt de l'enfant.

Tantôt c'est une pièce du costume qui fixera son attention; tantôt

Digitized by Google

ce sera le port particulier de la barbe, ou l'arrangement des cheveux, ou le nœud de la cravate, ou bien encore les boutons du gilet, la chaîne de montre, les lacets du soulier.

J'ai l'avantage de compter parmi mes jeunes clients un garçonnet de 5 ans — dont le père est ingénieur aux chemins de fer de l'Etat — qui déjà dessine gentiment, au courant du crayon, des locomotives pourvues de leurs accessoires, y compris le mécanicien et le chauffeur. L'ébauche d'une automobile ne lui coûte non plus aucune peine. Malheureusement, il réussit moins bien les portraits auxquels d'ailleurs il s'essaie rarement. Sur mes instances cependant, « parce que j'étais son ami, » il s'était engagé à exécuter le mien, en me dispensant même de toute pose. Un jour, fidèle à sa parole, il m'apporta, crayonné sur une belle grande feuille de papier, un bonhomme dont il se montrait extrêmement satisfait, mais en qui nul autre que lui n'eût reconnu mes traits. Seulement, Dieu sait pourquoi, il avait remarqué et noté avec une irréprochable exactitude un détail du costume : le médaillon-breloque de lapis-lazuli suspendu à la chaîne de ma montre. Non content d'en reproduire fidèlement le dessin, l'enfant avait pris soin, de peur que l'on s'y trompe, d'en teinter en bleu le couvercle, alors qu'il avait usé seulement du crayon noir pour tout le restant de l'image. Rappellerai-je aussi que dans la figure aux trois carrés dont il a été fait mention plus haut, l'œil fut le seul point que la dessinatrice s'avisa d'indiquer dans le grand espace blanc réservé à la tête?

IV

A côté de ces prédilections bizarres et tout individuelles dont la raison nous échappe, certaines préférences se manifestent qui sont communes à la généralité des enfants. C'est du moins ce qui m'a semblé ressortir des examens comparatifs auxquels je me suis livré.

Pour ne parler que des essais portant sur la figure humaine, je signalerai en toute première ligne la présence, pour ainsi dire inévitable, du *chapeau* — j'entends le chapeau haute forme. Lors même que l'auteur du portrait n'a jamais vu l'original que la tête découverte, il négligera bien rarement d'en coiffer ses sujets, s'imaginant que sans cela son œuvre ne serait point complète.

Autant que le chapeau, la *canne*, la fameuse canne, exerce sur l'esprit de l'enfant une attraction très vive. L'oubli de cet accessoire est chose exceptionnelle, même si son modèle n'a pas la coutume

Digitized by Google

d'en user. Un professionnel hésiterait devant la difficulté technique que comporte une semblable addition. L'enfant, lui, trouve la chose toute simple : il allonge horizontalement le bras *gauche* (car, dans l'immense majorité des cas, le visage regarde de ce côté), en garnit ensuite l'extrémité de rayons divergents qui forment la main et les doigts, puis, finalement, suspend à ces derniers, sans se demander par quel miracle elle y reste attachée, la badine en question.

Je viens de parler de la main. On peut, à propos d'elle, faire une autre remarque : l'invariabilité du chiffre de ses doigts. Si primitive qu'en soit la forme, en l'absence même de sa paume, la main aura toujours ses *cinq* doigts, pas un de plus, pas un de moins. Et n'est-ce point une chose surprenante que de tout jeunes enfants, incapables parfois de compter jusqu'à cinq, parviennent à figurer avec une si constante exactitude la série de ces appendices?

Aux extrémités inférieures s'observe une particularité du même genre. Toujours vus de profil, les souliers, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, sont munis d'un *talon* très nettement modelé. Une oreille, un menton, un nez pourront rester dans la plume, une grande barre noire en travers du visage pourra tenir lieu de bouche, l'absence d'un bras pourra transformer en manchot le bonhomme déjà si gravement avarié, que jamais la chaussure n'apparaîtra sans talon! Qu'y a-t-il donc dans cet accessoire du costume, d'ailleurs peu apparent, qui stimule ainsi le centre visuel de l'enfant et s'impose si vivement à sa mémoire plastique? Sans être pittoresque, une canne, un chapeau, ont en eux quelque chose qui attire le regard. Mais quoi de plus banal — fût-il du pur Louis XV — qu'un talon de soulier?

Une autre catégorie de dessin, le paysage, donne lieu à des observations analogues : celle-ci entre autres. La plupart du temps, on le sait, le tableau tout entier se compose d'une maison avec ou sans arbres ; la façade n'a parfois ni fenêtres ni porte ; le bâtiment peut manquer de pignon et le toit d'ardoises ou de tuiles. Mais toujours se dressera sur lui, haute et volumineuse, au moins une *cheminée*, de laquelle toujours aussi s'échappera une colonne épaisse de fumée. D'où vient la fréquence de ce dernier détail, dont précisément la nature n'offre le spectacle qu'à d'assez longues intermittences? Ce qui séduit l'enfant, est-ce le contraste entre l'opacité de ce nuage factice et le fond transparent et lumineux du ciel? Ou bien y a-t-il là un rappel instinctif de la présence humaine, un sentiment analogue à celui qui incitait les peintres du siècle dernier à peupler régulière-

Digitized by Google

ment leurs sites de personnages vivants? Ne faudrait-il pas y voir plutôt, tout simplement, une association d'ordre idéoplastique, unissant inséparablement l'objet à sa *fonction* : la cheminée debout sur son toit avec, au-dessus d'elle, le panache fuligineux spécifiant son usage?

Il me semble que l'on doive, toute nouvelle qu'elle est, considérer comme la plus plausible cette dernière opinion ; car il serait facile de trouver des exemples propres à la justifier, parmi lesquels je citerai le suivant : sur une feuille de ma collection, crayonnée dans tous les coins par un petit garçon de 5 ans, s'aperçoivent — Chantecler hantait-il le cerveau de l'enfant? — des poules perchées ou non sur une branche. Or, pour bien montrer ce qu'elles sont, deux d'entre elles sont occupées à pondre. Il y a plus : l'une des deux ne se contente pas d'être une pondeuse ordinaire; au lieu d'un œuf unique, elle accouche de tout un chapelet où les œufs s'attachent bout à bout comme des chipolatas; et non contente encore de manifester une aussi prodigieuse fécondité, elle se débarrasse de son produit à la fois par le ventre et par la queue.

La poule qui pond, la cheminée qui fume sont des représentations du même ordre. Chez toutes deux, la fonction de l'objet aide le dessinateur encore inexpert à en individualiser la forme.

V

Dans tout ceci l'enfant pèche par excès et non point par défaut, ce dont on aurait mauvaise grâce de lui faire un grief. Mais où va s'avérer l'impéritie de l'enfant, c'est dans l'excessive fréquence de certaines bévues occasionnées par l'insuffisance flagrante de sa *vision mentale*.

La plus commune peut-être de ces anomalies consiste en un curieux mélange — imité, dirait-on, de l'art pharaonique — où se trouvent, paradoxalement réunis, des traits appartenant les uns à la face, les autres au profil. C'est ainsi que les pieds sont posés de travers pendant que le reste du corps regarde directement en avant. Plus souvent encore, sur les profils humains, l'œil unique s'allonge en amande comme si le sujet avait le visage tourné vers vous : ce qui rappelle un peu l'aspect que l'antiquité prêtait à ses cyclopes. La configuration triangulaire que prend l'œil humain quand il se présente de profil semble généralement ignorée des enfants.

A la rigueur on pourrait supposer qu'il s'en rend très bien

Digitized by Google

compte, mais trouve plus commode d'en simplifier la forme, pour cette même raison qui lui fait préférer aux autres attitudes le silhouettage du pied. Cette explication pourtant ne saurait s'adapter à d'autres confusions également très fréquentes. Parmi les croquis exécutés par de petits paysans thuringiens et fournis à Verworn par le pasteur Schröder, s'en rencontre un surtout où le contre-sens en question saute littéralement aux yeux (1). Il se compose de deux personnages, un homme et une femme — sans doute l'homme et la femme — debout l'un à côté de l'autre. Outre l'extrême naïveté de leur pose, tous deux sont d'une plastique vraiment déconcertante. Une petite tubérosité, qui prétend figurer l'appendice nasal, se profile en dehors de la joue droite. Les deux yeux, par contre, sont visibles. Quant à la bouche, elle se distingue par sa complète absence. Chaque corps est pourvu de deux bras et de deux mains ; mais celles-ci ressemblent plus à des râteaux à cinq dents qu'à des extrémités humaines. Les deux pieds, à l'instar du nez, sont représentés de profil. Enfin, pour ce qui regarde le tronc, je défie qui que ce soit de deviner sous quel angle on l'a dessiné, tant sa forme est uniformément globuleuse. Je n'ai pas dit encore à quel signe pouvait se reconnaître le sexe des conjoints : il était indiqué, chez l'un d'eux, par une espèce de natte partant *latéralement* du sommet de la tête et descendant vers l'épaule comme le gland d'un bonnet grec.

De semblables *paragraphismes* — un néologisme seul peut exprimer de telles aberrations — se retrouvent dans un second dessin, œuvre d'une fillette de 12 ans, que reproduit le même savant. Les yeux, ici, regardent bien en face. Ainsi qu'il convient, la bouche occupe le milieu du visage. Mais le nez, comme tantôt, se détache de la joue droite, et, sur le côté gauche, une seule oreille apparaît. Vous voyez d'ici le masque grotesque que crée une pareille discordance.

Voici maintenant une autre particularité non moins bizarre, mais d'une rareté plus grande qui n'appartient guère qu'aux images enfantines et dont la collection de Verworn renferme deux ou trois spécimens. Je veux parler de la *transvisibilité* du corps à travers les vêtements.

(1) A vrai dire, la plupart de ces esquisses ont pour auteurs des enfants âgés de 11 à 14 ans, mais tellement arriérés qu'il est permis de ranger leurs dessins parmi ceux qu'on obtiendrait chez nous d'écoliers beaucoup plus jeune.

Digitized by Google

Par une sorte de radioscopie, on apercevra, par exemple, les contours du pied à l'intérieur des chaussures; ceux du corps formeront comme une doublure de la robe; parfois même la personne tout entière transparaîtra sous l'étoffe; les cheveux et le haut de la tête resteront visibles sous la coiffe de la casquette; le profil du bras reflétera celui des manches; le tronc se modèlera nettement sous la blouse; les jambes elles-mêmes flotteront dans une culotte de verre.

Ce genre d'anomalie a cela de curieux qu'elle paraît remonter à une date très ancienne. On la rencontre assez souvent dans les figures égyptiennes de la dernière dynastie où le bas de la robe laisse transparaître toute une partie du corps. Du fait seul qu'elle s'est maintenue jusqu'à nous, on doit induire que cette singulière incorrection ne dérive point d'une circonstance fortuite. Elle possède, en effet, un sens psychologique sur lequel Verworn a longuement insisté et dont j'aurai moi-même à m'occuper plus tard.

Presque toujours aussi l'on peut reprocher aux figures enfantines une *disproportion* très marquée entre les différentes parties du corps. Nos petits écoliers n'ont pas la moindre idée de ce qu'était le canon de Polyclète. Le sauraient-ils qu'ils refuseraient de soumettre leur caprice à ses règles gênantes.

Des yeux, un nez, une bouche placés ou trop haut ou trop bas, un cou immense ou nul, des bras de phoque ou de chimpanzé, des jambes qu'on dirait juchées sur des échasses : tels sont les défauts communs à la plupart de ces dessins, défauts imputables à l'insuffisance de la mémoire visuelle et qui, même très accusés, ne choquent en rien l'esthétique infantile. C'est, je pense, à cette même lacune qu'il convient d'attribuer l'habitude presque indéracinable de percher bien haut sur le sommet des têtes, dans un équilibre des plus instables, le chapeau, la casquette ou le bonnet; imperfection d'ailleurs très excusable si l'on songe qu'un dessinateur comme Gustave Doré n'a jamais su poser convenablement une coiffure *moderne* sur la tête de ses personnages.

Un fait moins explicable, observé sur plusieurs dessins provenant de la même source, est la déformation *systématique* de certains traits du visage, cette déformation s'étendant parfois à d'autres parties du corps. L'une de ces images nous en fournit un exemple typique : le nez y affecte la régularité d'un triangle isocèle; chaque œil est un carré et la bouche un rectangle parfait. Par contre, le visage et l'abdomen sont représentés par des cercles qu'on dirait tracés au compas, alors que le buste et le cou se confondent en un cylindre

Digitized by Google

unissant verticalement ces deux cercles. C'est à se demander si l'auteur du dessin, une fillette de 12 ans, n'avait pas en germe le génie — resté latent chez elle — d'une Sonia Kowalewska !

Dois-je mentionner enfin une dernière illusion dont on n'aura guère la chance d'observer les effets que dans la représentation des choses inanimées : celle d'un chariot, par exemple, où les roues représentées de face gardent leur configuration circulaire, leur moyeu, leurs rais et leur jante, tandis que le corps même de la voiture — caisse et timon — est figuré comme si on la voyait de haut? On croirait, ce qui n'est pas, que le dessinateur a voulu nous montrer un char écroulé à ses pieds, avec ses deux roues détachées de l'essieu et gisant à plat sur le sol.

VI

Plus tard, à mesure que croît le nombre des années, le sens plastique s'aiguise de plus en plus. Non seulement la forme des objets s'imprime mieux dans l'esprit, mais le souvenir en persiste davantage pendant que, d'autre part, augmentent la souplesse et la précision des doigts. Par là s'atténuent les gros défauts du premier âge ; et devenu plus apte à copier les formes extérieures, l'enfant va désormais étendre et varier ses sujets.

J'ai dans ma collection un portrait exécuté d'après nature par un petit garçon de huit ans et demi, le frère de la fillette dont j'ai décrit au début de cet article le bizarre crayonnage. Ici comme alors le modèle choisi était une jeune femme assise vue de profil : mais au regard du premier le second de ces dessins marque un progrès énorme. Aucun trait ne manque au visage; les cheveux, le chignon se trouvent juste à leur place; le corps est posé bien d'aplomb sur la chaise qui, elle-même, observe un parfait équilibre. Enfin, parachevant son tableau, l'enfant a clairement indiqué sur le sol, à l'endroit voulu, l'ombre portée par la chaise et par la robe.

Toutefois, il ne faudrait point croire que le reste de l'œuvre soit également irréprochable. L'anatomie des bras et des mains prise en raccourci enfreint un peu trop les règles anatomiques. La physionomie non plus n'est rien moins que réussie. Encore que la figure soit pourvue d'un œil, d'un nez, d'une bouche et d'un menton, il serait difficile de se prononcer sur le type et l'âge de la personne portraiturée : si l'on devait fixer un chiffre, il oscillerait entre trente

Digitized by Google

et soixante ans, et ce serait faire preuve d'une extrême indulgence que de prêter à ce visage le galbe impeccable de la beauté classique.

Peut-être se souvient-on d'un signe dont j'ai signalé la fréquence dans les dessins d'enfants : la mise en relief d'un détail qui a tout spécialement impressionné l'auteur. Ce signe, nous allons le retrouver dans le portrait que je viens de décrire. Au milieu d'autres bijoux, de broderies, de plis d'étoffe, le garçonnet n'a vu, n'a retenu qu'un seul objet : la boucle d'oreille, laquelle se distingue en effet par l'accentuation du trait et l'exactitude du rendu.

Voici maintenant une aquarelle d'un garçon comptant une année et demie de plus que le précédent. Par le choix et l'ordonnance du sujet, par l'emploi nouveau de la couleur, celle-ci constitue un véritable tableautin. Sur le fond du ciel se détache en vedette un immense dirigeable portant en grandes lettres son nom : PATRIE. L'aérostat est muni de tous ses accessoires : hélices, gouvernail et nacelle. Il plane au-dessus d'une campagne accidentée où s'étagent en une perspective régulièrement graduée des routes bordées d'arbres, des habitations, une église, des champs, des bois, pour tout dire un paysage complet où ne manque même pas, suivant la coutume invariablement suivie par les premiers quattrocentistes, des scènes et des personnages épisodiques : jeunes garçons lançant un cerf-volant, berger faisant paître son troupeau.

On ne peut s'y méprendre, l'auteur n'a fait ici que traduire sous une forme encore un peu simplette mais vivante un spectacle auquel il a certainement assisté. Mais ce n'est déjà pas un si mince mérite que d'avoir su embrasser tout cela d'un coup d'œil, d'en avoir conservé la mémoire et de l'avoir ensuite reproduit avec une si scrupuleuse fidélité.

VII

Tel est, considéré dans ses traits génériques, le bilan de l'art infantile. Désirant tout d'abord en donner la synthèse, j'ai passé sous silence les *différences individuelles*. Le moment est venu de m'y arrêter quelques instants.

Prenez dix, vingt, cent écoliers ayant à peu près le même âge et nul d'entre eux, sous n'importe quel rapport, ne sera l'égal de ses compagnons. Au point de vue artistique comme à tous les autres, on devra donc s'attendre à des écarts parfois considérables. Chez certains enfants, le goût esthétique fera totalement défaut ; d'autres, au con-

Digitized by Google

traire, manifesteront une étonnante précocité. De son côté, la « spécialisation » multipliera les dissemblances. Celui-ci excellera dans le type automobile très en faveur aujourd'hui; celui-là ne confectionnera que des bonshommes; un troisième, habitant la campagne, s'adonnera au paysage. Tel enfin qui réussit admirablement les chevaux, les vaches, les moutons, sera tout à fait incapable de mettre sur pied la moindre figure humaine.

Toutefois, ce n'est pas tant, comme on inclinerait à le croire, la nature même du milieu qui fait que l'on adopte un genre plutôt qu'un autre. Ce n'est pas d'elle non plus que dépend la supériorité de l'artiste dans le genre choisi par lui. Au nombre des figures esquissées par les petits paysans thuringiens se voit le profil d'un cheval qui n'est, en fait, qu'une abominable caricature. Voici sous quels traits ridicules il s'y trouve représenté : une tête sans bouche, mais percée en avant de deux trous circulaires qui veulent être les naseaux, un ovale vide à la place de l'œil, une crinière hirsute, une queue piteuse, époilée, que l'on dirait rongée par les rats, un corps porté sur quatre jambes aux genoux outrageusement noueux, rigides comme des pieux enfoncés dans le sol. Ainsi faite, la pauvre bête ressemble à un affreux cheval de bois. Et cela malgré qu'à n'en pas douter le dessinateur ait eu mainte et mainte fois, sans même quitter son village, l'occasion d'analyser la plastique de son modèle.

(*A suivre.*) C. VANLAIR.

Digitized by Google

Fulgence Doucet, philosophe.

LE SOUPER.

Ce soir-là, Verstraeten avait à sa table, outre Fulgence Doucet, un ami de jeunesse, le chimiste Salmon. Un autre camarade du peintre, l'aspirant député André Vandromme, avait également été invité; mais, retenu sans doute dans quelque réunion politique, il n'avait pas encore paru.

« André ne viendra pas, avait dit Mme Verstraeten.

— Mais si, Marie-Louise, il viendra. Il est en retard, voilà tout, sinon il se serait excusé. Il se sera attardé à pérorer. Ce diable d'homme n'est heureux que quand il parle, alors il oublie tout. Femme, enfants, amis s'évaporent dans un dense nuage d'oubli. Tu verras, il s'amènera bientôt, l'homme à la barbe fauve et or, encore tout vibrant d'éloquence, mâchant des mots sonores en guise d'apéritif. »

Et Mme Verstraeten avait fait servir.

Le front agrandi par le cheveu déjà rare, ses pâles yeux de myope clignotant derrière les verres d'un lorgnon posé de guingois sur un nez mince, Salmon avait toute l'allure d'un savant habile à l'exégèse des grimoires. Quelques découvertes de réelle importance lui avaient assigné une place enviable dans le monde scientifique.

Au grand désespoir de Mme Verstraeten, il mangeait peu et du bout des dents. Il avait beau affirmer qu'il trouvait tout exquis, on n'était pas convaincu.

« Je vous avouerai, Madame, dit-il, que je goûte peu de plaisir à manger. Je souhaite vivement que la chimie nous donne ces petites tablettes qu'elle nous a promises voici quelques années. J'ai moi-même consacré maintes heures à la recherche de l'aliment idéal, où tout serait assimilable, mais je n'ai abouti à aucun résultat appréciable. Il ne faut cependant point désespérer de la science, elle trouvera...

— Peut-être seras-tu heureux, interrompit Verstraeten, si toi-

Digitized by Google

même ou quelqu'un de tes confrères trouve la formule de ces fameux comprimés; quant à moi, je te donne ma parole que je n'en userai jamais.

— Moi, dit Fulgence Doucet, je goûterai volontiers de vos tablettes chimiques, mais ce sera pour satisfaire une légitime curiosité, parce qu'enfin il faut s'efforcer de tout connaître. »

Mme Verstraeten, qui craignait l'embonpoint, s'informa si l'aliment futur empêcherait de grossir.

« Cela ne fait, pour moi, aucun doute, Madame. Il sera très aisé alors d'établir un exact dosage des aliments. Les femmes n'auront plus à craindre de voir leurs yeux lumineux et leur nez spirituel se noyer dans le flot montant de la graisse, ni à redouter cet empâtement déplorable des formes, ni l'alourdissement de la taille qui font d'un corps jadis élégant et mince, une ruine de chairs croulantes. Et puis, le sang ne charriant plus les impurs déchets des nourritures animales, le teint s'éclaircira, la peau deviendra lumineuse, comme s'il s'y était résorbé du soleil. »

Mme Verstraeten laissa sur son assiette une cuisse de poulet qu'elle s'apprêtait à découper, et interrogea :

« Monsieur Salmon, croyez-vous découvrir bientôt cet aliment idéal? »

Mais le chimiste ne sut lui en donner l'assurance.

« Ce n'est guère le moment d'entrer dans des détails physiologiques, dit Fulgence Doucet, mais je doute, Monsieur, que notre organisme s'accommode jamais de vos tablettes. Je pense que l'humanité préférera toujours les produits de la cuisine à ceux du laboratoire; un poulet bien rôti aux flancs dorés — oh! ce merveilleux accord noir et or! — semblera toujours plus aimable que vos rébarbatives tablettes au goût métallique.

— Ne croyez pas, Monsieur Doucet, que ces tablettes auront un goût métallique. Je puis vous donner à ce sujet tous vos apaisements, la chimie leur prêtera des saveurs délicieuses, exquises.

— Je suis sceptique, répliqua le philosophe. Je crains que ces saveurs exquises ne ressemblent trop aux parfums exquis des extraits de fleurs qui sortent de vos alambics. Cela ne sera jamais qu'une pâle contrefaçon. Vos triples extraits de rose n'ont avec le délicat parfum de la fleur-reine que de vagues et lointaines parentés.

— Il ne viendra plus maintenant, dit Mme Verstraeten.

— Mais si, Loulou, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive.

Digitized by Google

— Si nous attendions un peu alors?

— Mais oui, chérie, comme tu voudras.

— Monsieur Doucet, dit Salmon, je crois démêler que vous êtes attaché plus qu'il ne conviendrait aux grossiers plaisirs de la table.

— Vous pourriez bien vous tromper, Monsieur le chimiste, mais que voulez-vous, je confesse avoir un faible irréductible pour le vrai, et un pourpre rosbif me semblera toujours plus vrai que vos ternes comprimés. Et puis il est une chose qui me chagrine : vous allez nous priver de bien des plaisirs. Aujourd'hui, une table bien dressée est un enchantement, un menu est un poème. Ne riez pas, Monsieur. C'est un art délicat que de composer un menu. Il faut que tous les mets s'harmonisent, la moindre faute de goût est une encombrante cheville, un bégayant hiatus, une métaphore échevelée! Songez que tous mes sens participent à un dîner, tous doivent être satisfaits et flattés : le goût, la vue, l'odorat, le toucher, l'ouïe même.

— L'ouïe! s'exclama le chimiste.

— Oh! Monsieur, répliqua Doucet, vous n'avez jamais écouté le bruit rythmique des couteaux et des fourchettes, vous n'avez jamais souri au clair cliquetis des cristaux, vous ne vous êtes jamais laissé bercer par l'aimable chanson du vin qui glougloute dans les verres.

— Fulgence a raison, intervint Verstraeten, c'est beau cette vaisselle qui étincelle sur l'éblouissante blancheur de la nappe, ces verres rangés par ordre de taille et qui s'allument aux feux des lustres, et ces fleurs précieuses qui se penchent comme lasses au bord des vases.

— Il se peut, dit le savant, que tout cela soit beau, mais que voulez-vous, c'est une beauté à laquelle je suis insensible.

— Et vous oubliez les convives, jeta malicieusement Mme Verstraeten. Êtes-vous insensible aussi à la beauté des femmes, aux blanches épaules qui émergent somptueuses des robes d'apparat? »

Rougissant et embarrassé, le savant avait cueilli son pince-nez et en frottait les verres éperdûment pour enlever une imaginaire buée.

« Au fait, Madame m'y fait penser, reprit Doucet, voyez-vous cette élégante assemblée croquant vos tablettes chimiques?

— Quel merveilleux sujet de tableau pour un futuriste, s'esclaffa Verstraeten : « Le banquet de l'avenir. »

Salmon, ayant constaté la parfaite transparence des verres de son lorgnon, le replaça sur son nez.

« Je reconnais, Monsieur Doucet, dit-il, que vous êtes un sophiste.

Digitized by Google

Très habilement vous êtes parvenu à déplacer la question. En poursuivant la recherche de l'aliment idéal, qui pourrait être aussi bien un élixir ou une purée que des tablettes, mon but n'est pas d'empêcher les fastueuses réunions que vous évoquiez il y a quelques instants, ni d'empêcher qui que ce soit d'enfouir dans son estomac complaisant les mets les plus abondants et les plus variés, et de les noyer dans les vins les plus délicats et les plus rares. Mon rêve, croyez-le bien, n'est point de rendre l'absorption de l'aliment futur obligatoire.

— Ça va bien! constata Verstraeten.

— Toute l'humanité pourrait évidemment tirer profit de ma découverte. Ainsi nourrie, l'humanité deviendrait plus belle, plus agile, plus forte et partant meilleure. Les mœurs se feraient plus douces, plus aimables et la divine communion des amants serait moins matérielle, mais plus intime et plus profonde. Mais mon rêve serait surtout d'éviter aux intellectuels, aux penseurs, aux artistes, cette lourdeur, cette paresse de l'esprit qui accompagne les laborieuses digestions. Plus de forces inutilement gaspillées pour cet encombrant viscère : l'estomac! Alors, du cerveau irrigué d'un sang plus pur, plus subtil, les pensées jailliront lumineuses, radieuses, les chercheurs verront s'échafauder d'audacieuses hypothèses, ils pourront élever avec des matériaux imprévus des monuments d'orgueil et de hardiesse; le philosophe parcourra aisément les sentiers inconnus et embroussaillés des raffinés raisonnements, le poète cueillera dans son jardin de rêve la plus fantastique, la plus luxueuse des floraisons.

— Monsieur le chimiste, dit Fulgence Doucet, vous m'avez appelé sophiste, mais cette fois, je ne crains point de proclamer que vous en êtes un autre. Vous oubliez volontairement, je pense, ces banquets fameux dont Platon et Xénophon nous ont légué le souvenir. »

Le savant ainsi interpellé ouvrit la bouche pour répondre, mais Mme Verstraeten s'étant enquise de quels banquets il s'agissait, Doucet s'expliqua :

« Platon, Madame, raconte que Agathon, poète dramatique qui vivait en Grèce au siècle de Périclès, offrit à ses amis un grand banquet pour célébrer sa victoire au concours de tragédie. Sur les lits qui entouraient la table s'allongeaient principalement les philosophes Socrate, Pausanias et Phèdre, le poète comique Aristophane, le médecin Eryximaque et, enfin, Alcibiade, ce souple génie, survenu ivre vers la fin du banquet.

Digitized by Google

— Vous dites?

— Je dis qu'Alcibiade survint ivre vers la fin du banquet. Avancerez-vous, Monsieur le chimiste, que l'ingestion de mets nombreux avait obnibulé le clair génie de Socrate lorsqu'il... »

A ce moment, un coup de sonnette retentit.

« Le voilà, enfin, notre péroreur, s'écria le peintre.

— Alcibiade, ivre, s'amena vers la fin du banquet, observa, rieuse, Mme Verstraeten.

Tous éclatèrent, si bien que lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à André Vandromme, le politicien, celui-ci ne surprit que des visages hilares. Il se mit à rire lui-même, sans savoir pourquoi, par contagion.

« On n'engendre pas la mélancolie ici, constata-t-il de sa belle voix sonore. Serait-il indiscret...

— Du tout, ma femme vient de te comparer à Alcibiade.

— A Alcibiade? interrogea-t-il étonné. En quoi ai-pu mériter cet insigne honneur! Je n'ai pas que je sache fait couper la queue à mon chien. »

« Ah! ah! Madame, fit-il après qu'on lui eut tout expliqué, c'est ainsi que vous m'arrangez. Mais rassurez-vous, si je suis ivre ce n'est ni de vin, ni d'amour, hélas! ni de rêve, c'est d'éloquence.

— Que te disais-je, Marie-Louise?

— Oui, je pensais bien que vous l'auriez deviné. Je sors d'une réunion qui fut quelque peu houleuse. Je dus me démener, et vous l'avouerai-je, les périodes scandées qui s'essorèrent de mes lèvres ont, par une de ces opérations incompréhensibles pour moi, fait un vide douloureux dans mon estomac, et...

— Vous mourez de faim.

— Madame, grâce à votre remarquable aptitude à tirer de subtiles déductions, vous rendriez des points aux philosophes que Doucet a dû évoquer.

— Moquez-vous, débitant de phrases creuses!

— Creuses comme son estomac, blagua Verstraeten.

— Ce qui n'est pas peu dire, surenchérit, souriant, le politicien.

— Au moins, vous, vous n'êtes pas comme Salmon. Vous ferez honneur à mon souper.

— Nous allons même lui rendre les derniers honneurs, Madame.

— Oh! Vandromme, dit le chimiste, il est comme Doucet, il n'est heureux, grandement heureux et en verve que lorsqu'il s'attable. »

Digitized by Google

L'orateur déjà s'apprêtait à tonner contre l'imprudent, mais Fulgence Doucet le devança :

« Voici par deux fois, Monsieur Salmon, que vous me lancez cette accusation. Il est odieux sans doute de s'entretenir de soi-même et de raconter les menus incidents de sa vie, mais considérez, je vous prie, que vous m'y contraignez. Vous souvient-il, Verstraeten, du jour où nous fîmes connaissance?

— Parfaitement. C'était un jeudi, au Parc, sur un banc, à l'ombre charmante de la Vénus aux colombes.

— Vous paraissais-je ce jour-là morose, accablé, mortifié?

— Du tout, vous m'étonnâtes plutôt par la vivacité et l'allégresse de vos propos.

— Eh bien! ce même jour, j'avais mangé une miche de pain que j'avais trouvée, enveloppée dans un morceau de *Soir*, sur un rebord de fenêtre. J'avais fait ce plantureux repas, dans le Parc, et je l'avais arrosé d'un gobelet d'eau claire que m'avait généreusement dispensé la *Fillette* de Dillens. Et ce ne fut pas l'unique fois que cela se présenta durant ma vie aventureuse.

— Fulgence!

— Ne vous apitoyez pas sur mon sort, Madame, reprit Doucet en souriant. Le sage doit toujours savoir se plier aux circonstances et se soumettre joyeusement à ce qu'il n'est pas en son pouvoir d'éviter. Et, croyez-moi, cette libre acceptation des événements est l'un des plus précieux éléments du bonheur. »

HENRI SCHERERS.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Conseillers municipaux.

Qui saura jamais quelles ambitions secrètes, quelles émotions gauchement dissimulées sous une affectation de cavalière indifférence, quels désirs, quels espoirs, quelles angoisses, quels chagrins profonds et tenaces aura suscités sur le territoire de la République cette journée du 5 mai 1912? Les trente-six mille deux cent quarante et une communes de France devaient élire quatre cent vingt-sept mille sept cent quatre-vingt-onze conseillers municipaux, ce qui représente assurément près d'un million de candidats. En faisant la part des indifférents — beaucoup plus rares qu'on ne croit — on peut affirmer que, ce dimanche-là, neuf cent mille citoyens français ont vécu quelques heures d'anxiété véritable et que le prononcé du scrutin a provoqué, selon l'aventure, le même nombre de joies réelles ou de gros chagrins.

C'est une ambition modeste, certes, d'aspirer à devenir conseiller municipal de son village ou de son bourg. Ce mandat, pour honorable qu'il soit, ne confère pas la grande gloire; la petite réputation locale qui s'y attache ne dépasse point les limites de l'octroi; il faut donner un peu de son temps et de sa peine; nul honoraire n'indemnise les conseillers municipaux; leur élévation médiocre les incite au contraire à des dépenses supplémentaires. Quel intérêt ont-ils donc à briguer l'honneur de gouverner leur cité? Ils n'y trouveront pas de profit. Ils ne cherchent que l'honneur, et je ne trouve pas cela si ridicule. Tant d'hommes ne veulent que le profit et la gloire tapageuse! Les conseillers municipaux des bourgades françaises ne désirent, eux, que le bien de leur petite patrie et le plaisir de savoir qu'on parle d'eux au « Café du Commerce ». Penser qu'on est le premier dans la ville ou qu'on appartient à l'assemblée qui l'administre, c'est penser qu'on s'élève au-dessus de la foule; et, pour peu qu'on ait d'imagination, on oublie le reste de la France et du

Digitized by Google

monde, on recule les frontières de la bourgade, on en multiplie la population, on en grandit l'importance industrielle, agricole ou commerciale et l'on a conscience, très sérieusement, avec un petit frisssn d'émotion délicieuse, de jouer un rôle qui n'est pas sans gravité.

Les braves gens! Le matin, ils souriaient, heureux, grisés d'espoir, et chuchotaient : « Ça marche merveilleusement! Tout le pays vote pour nous ! Il y a un mouvement formidable ! Nous sommes sûrs de passer tous au premier tour avec une grosse majorité! » Le soir, combien ont entendu, avec stupeur, désespoir et colère, la lecture du chiffre fatal qui annonçait leur désastre! Parmi la rumeur des foules, dans le tintement des verres sur les tables des estaminets, combien s'en sont retournés, tête basse, au foyer solitaire, révoltés contre le sort injuste et pleurant leurs rêves brutalement ravis ! Qui dira la douleur des candidats malheureux dans les trente-six mille communes de France? Les braves gens ! Et comment leur reprocher l'innocente perfidie des manœuvres de la dernière heure, les calomnies et les insultes pompeuses, puisqu'ils portent en eux — je le dis sans ironie — tant d'idéal ?

MAURICE DARIN.

* * *

« Hélène de Sparte » au Châtelet.

Est-ce que les auteurs belges auraient trouvé la vraie voie? Après *L'Oiseau bleu*, joué chez Réjane, voici que Mme Ida Rubinstein nous donne *Hélène de Sparte* au Châtelet.

Quelle jolie revanche de tant d'échecs ou de refus directoriaux, dans le passé! Quelle revanche aussi de l'humiliant succès d'une satire, qui devait surtout sa vogue au rire provoqué par le mauvais style et les mauvaises façons de bons bourgeois de Bruxelles! Cette fois, on n'osera soutenir que la réussite de deux pièces, où nul sacrifice n'est fait à l'actualité, ni à la bouffonnerie, ni aux passions obscènes, a des causes étrangères au talent des écrivains eux-mêmes.

Et notez que ces écrivains n'ont pas voulu se souvenir de leur origine, peindre des types régionaux, exploiter le pittoresque facile d'une contrée où il y a des moulins à vent, des femmes à bonnets démesurés et à pendeloques d'oreille, des canaux et des

Digitized by Google

bateaux. Non, ils se sont uniquement interrogés eux-mêmes, et l'un dans la fantaisie la plus éperdue, l'autre dans un cadre antique très simple, ils ont fait évoluer des êtres rudimentaires, aux sentiments éternels. Cette féerie qui aurait pu être donnée au Châtelet, le hasard a voulu qu'on la représentât chez Rejane, qui eût logiquement hospitalisé les alexandrins et les péplums grecs, exilés sur la rive de la Seine, où l'on conduit d'ordinaire les petits enfants. Ironie des mobiles humains, sans doute. Et qu'importe puisqu'à défaut d'un théâtre de caractères, de mœurs qui manque encore à la Belgique, Paris lui a permis la révélation de formes dramatiques mieux adaptées à sa mentalité littéraire. R.

* * *

Société des artistes français.

Le Salon des artistes français se recommande par une tenue générale : son habit d'académicien noir, vert et or, quoiqu'un peu vieillot et fort usé par endroits, ne lui donne pas moins cette allure aisée et distinguée du parfait homme du monde. Le public lui rend sa faveur après s'être compromis assez sottement dans de dangereuses admirations. Soyons heureux de ce retour à la belle et saine raison qui fait la grâce française et qui fut abandonnée aux coups du snobisme et de la spéculation.

La meilleure intention du « fauve » le plus poilu ne vaudra jamais, selon moi, la réalisation si honnête du plus humble des Chardin.

M. Henri Martin tient au Salon une place prépondérante.

L'*Automne* et les *Dévideuses* sont deux œuvres magnifiques : elles expriment la joie merveilleuse du soleil. L'image de la terre, de ses saisons, de ses heures est exprimée par ce matérialiste avec tout l'enchantement que nous espérions jadis trouver dans l'au-delà... Quelqu'un me disait que le bonheur ne se trouve pas à quatorze heures, mais bien à midi en automne... Henri Martin est parfaitement de cet avis, et nous le fait partager.

Gourdault est un coloriste robuste qui a des affinités avec le Greco, et plus près de nous, avec Manet. Biloul est le peintre savoureux et passionné de la chair voluptueuse, ferme et lactée.

J.-P. Laurens étonne par la jeunesse orgueilleuse de son admi-

Digitized by Google

rable tableau des *Jeux floraux à Toulouse*. Cette énorme page décorative déchirée par les uns, encensée par les autres, me porte à croire notre époque incompétente à la juger.

Le tableau de Monchablon qui fait penser à Fourqueray ne perd aucunement de son intérêt, bien que se trouvant à proximité de la *Jeunesse* de Max Bohm, dont le talent hautain est un inquiétant voisinage.

Citons, cueillis au hasard de la promenade, les noms de Cauvy dans *Alger la blanche*, Dechenaud dans son beau portrait de Mme Wallus, Adler dans l'*Accident*, Mme Martin, Mlle Delorme, MM. Fourqueray, Deutsch, Cotenet et bien d'autres encore que je regrette de ne pouvoir signaler faute de place.

A la sculpture, trois envois remarquables signés Boucher, Bouchard, Brasseur.

ALLARD-L'OLIVIER.

Digitized by Google

Chronique artistique.

LE SALON DE LIÉGE.

L'Exposition triennale de 1912 est installée dans les salles du palais des Beaux-Arts de Liége, au parc de la Boverie. La situation est ravissante, le palais est charmant dans son élégance sans prétention. Et à ce sujet, nous dirons qu'il n'est pas indifférent qu'un Salon de peinture soit disposé dans un édifice aux belles proportions, dans un paysage agréable. La beauté d'un fleuve dont les eaux s'avancent majestueusement, enfermées entre des rives bien ordonnées, de larges pelouses verdoyantes, les larges feuillages des arbres propices forment un tableau bien propre à rajeunir l'œil appelé à examiner les couleurs de nos peintres. Notre esprit ainsi reposé est bien préparé à participer aux fêtes de la lumière et de la couleur.

C'est donc au palais des Beaux-Arts du parc de la Boverie que s'est ouvert le premier Salon triennal de la ville de Liége. Enfin, la grande cité wallonne a gagné son procès. Pourquoi ne lui accorda-t on pas plus tôt l'exposition qu'elle demandait au même titre qu'Anvers et que Gand? Nous l'ignorons et nous ne croyons pas que le gouvernement, grand dispensateur des faveurs artistiques, le sache mieux que nous. Ne discutons pas, bornons-nous à constater la victoire gagnée par la vaillante Société pour l'encouragement des beaux-arts présidée par M. Paul Van Hoegaerden, auquel revient sa part de ce succès.

Le Salon de Liége a bonne apparence. La participation étrangère, celle de la France et de l'Espagne, est remarquable. Peut-être y eut-il des abstentions parmi les nôtres, peut-être nos peintres n'envoyèrent-ils pas d'œuvres bien marquantes. Mais que les Liégeois se consolent, les œuvres remarquables, qui caractérisent une tendance nouvelle, ou indiquent un progrès, sont rares chez nous. On l'a dit souvent, les expositions sont

Digitized by Google

trop nombreuses dans ce pays pour que des œuvres originales figurent à chaque salon. Et, de plus, nos artistes sont gens prudents. Ils attendent avec patience les grands courants directeurs, qu'ils ne suivent qu'après les avoir étudiés avec soin. En existe-t-il, d'ailleurs, à l'heure présente? On peut en douter. Ni les cubistes ni les futuristes ne feront école, et personne ne le regrettera.

L'originalité dans le bon sens du mot est chose peu commune en Belgique et chez les nations qui nous environnent. On croit cependant la trouver dans les œuvres relativement en assez grand nombre des peintres espagnols, exposées au Salon de Liége. Ces peintures nous étonnent par la composition qui est étrange ou par le coloris aux tons noirs, jaunes, verts curieusement et âprement harmonisés. M. Angel Zarraga expose le *Don*: deux vieillards, l'un à la haute taille, les yeux songeurs et portant un scapulaire, l'autre à demi nu, reçoivent une magnifique grappe de raisin des mains d'une jeune fille, au corps gracieux, qu'accompagne une autre femme qui porte les fruits opulents de l'automne. Des raisins, des melons, des fleurs sont répandus sur le sol. Et tout cela se détache sur le fond d'un ciel verdâtre. M. Angel Zarraga s'est détaché de toutes les réalités. Sa peinture est fougueusement idéaliste, par le choix du sujet, et par l'originalité un peu poussée de la couleur. C'est par des véhémences de coloris que se distingue également M. Vasquez-Diaz, dans le *Retour de la fête du Christ à Tolède*. L'*Église* de M. Ramon Zubiaure et les *Types de Castille* de M. Valentin Zubiaure décèlent la même recherche de l'étrange. Mais ces peintres employaient de préférence les teintes sombres, en voici d'autres qui vont nous surprendre par les rutilances de leur palette. C'est M. André Sureda, avec la *Mauresque tenant son voile* et la *Mauresque d'Alger*; c'est M. Laureano Barrau, avec sa *Rêverie* et sa *Journée d'été*. Ce dernier se rattache à l'école catalane dont les paysages évoquent toute la richesse de la nature méridionale. Il semble bien que la peinture espagnole contemporaine se signale par des qualités remarquables. Trop d'afféterie, l'absence de naturel leur nuit cependant, et l'on ne sait ce qui sortira de ce grand effort qui va des fantaisies sombres, mais pleines d'imagination d'un Zuloaga, aux lumineuses clartés d'un Rusinol.

La France est représentée par des artistes de talent, dont la réputation est bien établie. Voici Jules Adler, le peintre des

Digitized by Google

ouvriers de l'usine, avec ses *Hauts fourneaux de Charleroi*, et sa *Manifestation Ferrer*; M. Francis Auburtin, dont le *Jardin de la mer* groupe au bord de l'Océan de charmants corps de femmes, rappel peut-être d'une fresque de Van Rysselberghe, remarquée il y a deux ans à la Libre Esthétique; M. Franck-Antoine Bail, habile dans l'art de composer de petits sujets intimes et pleins de vie; M. Maurice Chabas, qui nous montre sous le titre de *Sérénité* une figure de femme au milieu d'un site vaporeux d'arbres et de lac; M. Charles Cottet, impressionnant et suggestif dans le *Soleil d'hiver* et surtout dans la *Penmarch en Bretagne*; M. Edouard Cortes, qui se plaît aux effets de lumière renouvelés du Danois Kroeyer; M. Comerre, dont le talent ne nous est pas rappelé par sa *Lumière divine*, au sujet assez banal; M. Gustave Courtois, qui expose un portrait peint à la façon des vieux maîtres hollandais; Mme Marie Duhem, dont la *Causerie au bord de l'eau* a de la grâce; M. Gagliardini, trop habile metteur en scène des paysages méridionaux; M. Girardot, avec le *Bain maure* qui n'est pas une des meilleures choses de cet artiste; M. Grün, avec la *Fin de souper* et la *Liseuse*, aux beaux effets de lumière; M. Laparra, avec la *Dame à la harpe*, aux beaux tons sombres; M. Alfred Roll, dont la *Femme au chien* produit grand effet; M. Paul Signac, qui a deux très belles toiles fortes en couleurs, *Antibes* et *Constantinople*; M. Félix Vallotton, dont nous apprécions fort le *Repos du modèle* et la *Vieille pêcheuse*; M. Edouard Zier, dont l'*Evohé* évoque les belles chairs rubéniennes. Sans doute la réunion de toutes ces œuvres ne nous offre pas une synthèse de l'art français, mais il y a là le rappel de peintres aimés et celui d'un art vigoureux.

D'autres étrangers encore, l'Anglais Austin Brown, familier de nos salons, et sa *Fleur des champs* aux agréables tonalités; Fisher, avec deux jolis pastels le *Poème* et le *Miroir*; les animaux bizarres de l'Allemand Paul Neuenborn; la *Solitude* du Russe Pokitonow; les *Hêtres* et le *Printemps*, en *Petite Russie*, de M. Michel Tkatchenko, si puissamment évocatif de la nature slave, et dans la section de la gravure des Pennell suggestifs, des Copley, des Barker, des Spencer Pryse (*Ceux qui vont vers la ville*), des Hope, l'exposition du Senefelderclub qui fut tant appréciée au dernier salon de l'Estampe à Bruxelles. Ne nous plaignons pas de la présence de ces artistes étrangers à nos expositions d'art, ils nous apportent le vent du large qui vivifie et qui ranime.

Digitized by Google

Parmi les envois de nos peintres, nous retrouvons, comme nous l'avons dit plus haut, bien des toiles connues. Voici M. Alfred Delaunois, qui certes ne change pas sa manière, mais son *Labour au pays monastique* a vraiment de la grandeur. L'*Hiver* de M. De Saedeleer ne nous apporte rien de bien nouveau non plus et nous remarquons dans la *Nature morte* de M. Gustave de Smet et dans l'*Été* de M. Léon de Smet les qualités aimables que nous avons souvent signalées dans les œuvres de ces peintres. M. Edgard Farasyn a une belle toile, aux jolis tons de lumière éparpillés, la *Foire aux chevaux*. M. Georges Guequier révèle un talent sympathique dans *Sérénité* et dans *Légende*. Le *Petit juif* de M. Hageman est une toile bien caractérisée et la *Lettre* de M. Marcel Hess une bien jolie chose. Nous connaissons les *Rhododendrons* de M. Marcel Jefferys et la *Danse des Scythes* de M. Camille Lambert. Une note nouvelle nous est donnée par l'*Amazone* de M. Maurice Langaskens, et surtout par les agréables compositions de M. Paul de Lassence : les *Cygnes* et le *Retour*. Nous signalerons aussi le *Matin ardennais* de M. Paul Leduc, le *Portrait* de M. Lempoels, les *Derniers rayons* de M. Jules Merckaert, les grands panneaux décoratifs, souvent exposés, de M. Constant Montald, et les *Canards de Barbarie* de M. Charles Michel, la *Nature morte* de M. René Révélard, le *Calme* de M. Roidot, la très belle impression de Campine de M. Jacob Smits, la jolie perspective parisienne de M. Gustave Max Stevens, l'amusante toile de M. Thevenet, le *Chat*, les *Vieux quais en Flandre*, de M. Marten Van der Loo, la *Symphonie en blanc* de M. Van Holder, le *Pèlerinage* de M. Frans Van Leemputten, des toiles de MM. Willaert, Vierin, Camille Wollès, de Mmes Juliette Wytsman, de MM. Rodolphe Wytsman, Omer Coppens, la délicieuse *Fileuse endormie* de M. Firmin Baes, la *Rentrée des Foins* de M. Billet, les *Cyprès* de M. Binard.

Les artistes liégeois ont exposé en assez grand nombre. Parmi les meilleurs envois nous signalons la jolie composition de M. Emile Berchmans, *Faunesse*; le *Violoniste* de M. Jérémie Delsaux, l'*Aspect de printemps* de M. Auguste Donnay, le *Soir* de M. Maurice Hagemans, la *Neige dans les Abbruzes* de M. Heintz, l'*Intérieur* de M. Armand Jamar, les *Aspects de Venise* de M. Albert Lemaitre, le *Portrait* de M. José Wolff, etc.

Digitized by Google

La sculpture est représentée à Liége par des œuvres intéressantes, l'*Aveugle* de M. Guillaume Charlier, la *Sérénité* de Paul Du Bois, *Phryné* d'Edgard Joris, *Aria* de Georges Petit, *Mélancolie* de Charles Samuel, et en premier ordre, le délicieux buste de la princesse Marie José, de Victor Rousseau.

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

AÉROPLANES.

Si nous pouvons signaler l'état actuel des progrès de l'aviation, il serait peut-être encore un peu téméraire d'affirmer positivement ce que l'on peut attendre des aéroplanes dans tel ou tel domaine bien déterminé. Cette nouvelle conquête des voies aériennes succédant au ballon libre et au dirigeable a surpris tout le monde par l'inattendu de son éclosion. Jamais la réalité n'aura succédé à l'utopie avec une pareille rapidité.

On croyait vaguement à la possibilité future de l'homme-oiseau agitant mécaniquement des ailes. Cette conception se trouve sinon abandonnée, du moins ajournée, par la réalisation présente et mécanique du *plus lourd que l'air* sous la forme de l'aéroplane.

Il convient de suivre ce progrès dans ses incessants développements, au jour le jour en quelque sorte.

La carrière est maintenant ouverte aux aviateurs et aux aéroplanes de toute espèce. On ne s'étonne plus d'en entendre parler et l'on n'aura pas plus de surprise, d'ici quelque temps, à les voir voltiger dans les airs, que l'on en a, d'ores et déjà, à voir passer au-dessus des toits un ballon libre ou dirigeable.

Je ne me propose donc pas de révéler à mes lecteurs qu'il y a des aéroplanes, ni de dire ce que sera l'appareil de demain. Je me bornerai à poser les bases élémentaires de ce beau problème et à définir ses solutions actuelles, de façon à pouvoir suivre les perfectionnements en cours.

L'aéroplane c'est *le plus lourd que l'air* : c'est une machine qui se soutient dans l'air par elle-même au lieu de tomber.

Il est enfantin de s'extasier à ce sujet et de faire des phrases admiratives. *Le plus lourd que l'air* n'a pas eu besoin d'être découvert : il a toujours existé. Il suffit de lancer en l'air la

Digitized by Google

canne que l'on a à la main ou même une pierre, pour réaliser un *plus lourd que l'air*; mais il ne deviendra aviateur ou aéroplane que si une puissance mécanique lui permet de continuer à évoluer en flottant. Le vent s'en charge momentanément en cas de cyclone ou de tempête ; mais son action ne dure pas. Il est préférable et essentiel de recourir à des organes mécaniques qui en maintenant l'aéroplane dans son état d'équilibre de flottaison instable, lui permettront de planer. C'est d'ailleurs ce que fait l'oiseau.

La difficulté consiste à pouvoir *stopper* en l'air, et c'est ici que l'aéroplane se différencie infiniment du navire, lequel peut *mouiller*. Mais le cas est autre, puisque le navire évolue entre deux éléments qui sont de densité essentiellement différente. Cependant le navire sous-marin se trouve dans des conditions très analogues à celles de l'aéroplane lorsqu'il est immergé; ce qui fait d'ailleurs que le sous marin ne peut jamais stopper à proprement parler : il peut plonger plus ou moins, évoluer à très faible vitesse, et aller se poser quelque part où il s'amarrera. Il serait excessif de demander à l'aéroplane de faire plus et mieux.

Un aéroplane est une architecture légère composée de plans sustentateurs formés eux-mêmes de cadres en bois sur lesquels sont tendues des toiles. Il est muni d'un moteur aussi léger et aussi puissant que possible qui actionne les hélices destinées à *propulser* l'appareil, à la façon dont opèrent les hélices des ballons dirigeables ; mais de plus, il est muni de gouvernails *de direction* et *de profondeur* qui lui permettent d'évoluer. De l'exacte et habile coordination de ces divers organes dépend la sustentation de l'aéroplane, dès lors qu'il a commencé la course : il y a une sorte de *solidarité de fait* entre eux.

Étant donné que l'aéroplane est lancé dans l'air, que sa machine est énergique et bien réglée, que les gouvernails sont dociles, le conducteur de l'appareil, tout extraordinaire que la chose puisse paraître au premier examen, n'a plus à agir que sur un seul point, lequel est le directeur de tout et de toute la manœuvre.

Ce point, c'est le *centre de gravité*, théorique et tout-puissant, de l'aéroplane.

Lorsque l'on est maitre du centre de gravité d'une masse en mouvement, bien qu'il s'agisse là d'un point de passage et de

Digitized by Google

concours de forces impalpables, on peut la faire évoluer, voltiger en développant le minimum d'efforts et avec une docilité étonnante.

On peut en avoir une preuve banale dans la facilité avec laquelle les coltineurs, ces braves gens qui manutentionnent les lourds sacs de farine, les soulèvent, les portent, les reposent, alors que des hommes d'une vigueur presque égale ne pourraient même l'essayer, ou bien se feraient écraser par la charge. C'est que le coltineur est maître du centre de gravité de son fardeau.

Autre exemple, plus rapproché de l'aviation. Un bon nageur devient un bon *flotteur* se soutenant dans l'eau presque sans effort. La chose va si loin que le très bon nageur éprouve de grandes difficultés à s'enfoncer dans l'eau à moins d'y plonger, et même alors, il revient automatiquement à la surface.

On cite des nageurs qui ont vainement tenté de se suicider en se jetant à l'eau : même ligotés, ils ne pouvaient s'enfoncer; les désespérés de ce genre sont obligés de se lester pour accomplir leur funèbre projet.

Cette considération est fort rassurante pour l'avenir des aéroplanes et de l'aviation.

Le problème de l'aviation serait resté pendant longtemps, toujours peut-être, insoluble, si par une merveilleuse coïncidence, par un enchaînement du progrès de la science, le moteur, très léger et très puissant, qui était nécessaire n'eût été réclamé impérieusement par les ballons dirigeables, et créé par l'automobilisme. L'admirable machine à vapeur qui a transformé les relations humaines était inefficace dans ce cas. Le moteur électrique que les frères Tissandier expérimentèrent avec tant de science et de vaillance et qu'utilisèrent aussi MM. Renard et Krebs dans leur célèbre expérience de dirigeabilité en 1884, était beaucoup trop lourd et trop encombrant. Il le restera tant que l'accumulateur électrique à gaz chimiques, patiemment cherché, n'aura pas fourni sous une forme pratique, pour la navigation aérienne, la réserve d'énergie nécessaire.

Mais on peut attendre sans inquiétude : le progrès n'est pas enrayé, grâce aux petits moteurs à essence, qui sont semblables à des pygmées possédant des forces d'hercules.

En 1903, dans une communication à l'Académie des sciences, le colonel Renard établissait que la sustentation aérienne par les

Digitized by Google

hélices, pratiquement impossible avec des moteurs pesant 10 kilogrammes par cheval, commence à être réalisable avec des moteurs pesant 5 kilogrammes par HP. et deviendra très facile avec des moteurs pesant 2 kilog. 500 par HP.

Déjà en 1901, M. Santos-Dumont gagnait le prix Deutsch avec un petit dirigeable muni d'un moteur à essence.

Depuis lors, une branche de mécanique, en quelque sorte spéciale, s'est créée pour répondre aux besoins de la navigation aérienne et de l'aviation.

Parmi les efforts les plus remarquables et les *premiers* résultats obtenus dans cet ordre d'idées, il convient de citer les moteurs Antoinette, Farcot et Esnault-Pelterie.

Le moteur Antoinette pèse 1 kilog. 500 par cheval pour une puissance de 50 chevaux, et peut descendre à 1 kilogramme pour une puissance de 100 chevaux.

Le moteur Farcot, que son constructeur a appelé *aéro-moteur*, correspond *en ordre complet de marche* à 1 kilog. 800 et même à 1 kilog. 100 par cheval, y compris l'appareil de refroidissement des cylindres.

M. Esnault-Pelterie, jeune savant, tout à la fois théoricien remarquable et praticien intrépide de l'aviation, a construit aussi, expérimenté et présenté à la Société des ingénieurs civils de France un *moteur en étoile* peu encombrant, fort élégant, à sept cylindres. Son modèle de moteur de 30 à 35 HP. pèse en ordre de marche 52 kilogrammes, soit 1 kilog. 500 par cheval.

Dans la suite, d'autres constructeurs, au nombre d'une cinquantaine, ont étudié et construit différents types de moteurs spéciaux, tel le *Gnome rotatif*, par exemple (si je dis *une cinquantaine*, alors que l'aviation possède en ce moment plus de 250 types de moteurs, c'est qu'un quart seulement ont donné des résultats appréciables).

Admettons donc que l'on se contente — si l'on peut s'exprimer ainsi — de 2 kilogrammes par cheval ; le desideratum du colonel Renard se trouve déjà largement réalisé. Il ne faut pas finalement demander trop de légèreté aux moteurs ni tomber dans l'excès de ce côté : ainsi que l'a dit un spécialiste, M. Soreau, ce pourrait être aux dépens de la solidité et du bon fonctionnement.

Les nouveaux alliages de métaux que permet de réaliser le *four électrique* donnent des formules sans cesse plus résistantes

Digitized by Google

en étant plus légères; c'est là que l'on trouvera certaines améliorations de poids réalisables, sans rien risquer.

Pour montrer toute l'importance du progrès mécanique, faisons un petit calcul élémentaire approximatif et sans prétention.

Prenons un cheval de trait en chair et en os, pesant le poids raisonnable de 600 kilogrammes.

Il faudra environ trois chevaux de ce genre pour produire le travail continu d'un cheval-vapeur de 75 kilogrammètres.

C'est donc 1,800 kilogrammes de cheval que l'on fera travailler. Ces 1,800 kilogrammes de cheval vivant feront la même besogne qu'un cheval mécanique de M. Esnault-Pelterie pesant 2 kilogrammes. Le moteur mécanique est donc *neuf cents fois plus fort.*

Cela explique comment le moteur mécanique, après avoir permis au ballon la dirigeabilité, permet à l'aviateur, *au plus lourd que l'air*, de prendre sur lui les points d'appui nécessaires.

Jusqu'à nouvel ordre, le *propulseur*, en aviation comme pour les ballons dirigeables, est l'*hélice*, la grande hélice à palettes, en bois, en tissu, ou en aluminium, comme celle que l'ingénieur danois Ellehammer et quelques autres chercheurs ont expérimentées.

Se trouve-t-on lié logiquement à l'hélice aérienne par l'exemple de l'hélice des navires? Ne découvrira-t-on pas quelque chose de mieux?

Le contraire est probable. L'hélice aérienne est un instrument à remous d'un rendement assez médiocre. Son inefficacité apparente était une des causes de l'incrédulité avec laquelle on accueillait au début les tentatives de ceux qui, comme les frères Tissandier, cherchaient le ballon dirigeable. Il semblait que ces grandes ailes fussent tout au plus bonnes à jouer le rôle d'éventail ou de ventilateur.

Cependant, tournoyant à très grande vitesse, elles réveillent la paresse de l'air qui agit si redoutablement par sa masse dès que l'on met cette masse en mouvement sur quelque point et qu'elle y rencontre quelque obstacle. Les petites tempêtes hélicoïdales fournissent des points d'appui. Mais il est probable, nous le répétons, que l'on pourra les obtenir par d'autres combinaisons mécaniques.

Calcule-t-on, peut-on calculer un aéroplane comme on calcule un navire ou un sous-marin, par exemple?

Digitized by Google

Quelque chagrin que cela puisse causer aux gens qui ont le goût de *la formule mécanique poussée jusqu'à la vénération*, il faut répondre : non.

La formule, en thèse générale, ne permet de découvrir quoi que ce soit ; elle permet, avec une extrême utilité, de vérifier, de contrôler et de perfectionner. Encore faut-il qu'elle possède des coefficients parfaitement exacts, ce qui n'est pas toujours le cas. En effet, le coefficient est un réducteur, un *préciseur* de formule, qui s'obtient uniquement par les expériences pratiques et *qui coûte très cher à obtenir*. Il ne suffit pas de l'appeler K ou A et de s'extasier devant des alignements de belles formules algébriques pour faire progresser la navigation aérienne. Il faut être ce qu'étaient de savants et patients chercheurs, tels que le général Morin et Trena entre autres, pour pouvoir livrer des coefficients aux mathématiciens en toute conscience.

Pour le moment, en matière d'aviation, le calcul permet de vérifier, après coup, les éléments de l'appareil. C'est tout, et cela est déjà important. Mais on aurait tort de penser que Wright, par exemple, s'est plongé dans de profonds calculs mathématiques pour arriver à ses premiers résultats. Dans toute la période créatrice, le praticien domine et il efface entièrement le théoricien.

Un gros oiseau lourd, un gros voilier, type d'aéroplane dans son genre, mais avec de grandes différences mécaniques, lorsqu'il veut s'enlever, fait tout d'abord un départ sur le sol en se trainant avec une certaine vitesse pour prendre la *tangente initiale de sa trajectoire aérienne*.

La même obligation s'impose aux aéroplanes et aux machines volantes en général. Il faut partir comme une oie pour pouvoir voler comme un aigle. On peut employer divers moyens. Se jeter d'un point élevé, comme l'ont fait Charles Richet et Tatin, Pilcher et Langley ; ou bien se servir d'un plan incliné comme le faisait Lilienthal, comme l'ont préconisé Hiram Maxim et Eifel ; ou bien employer un manège comme l'ont fait Goupil et Bazin. On a même songé à recourir au dispositif du *looping the loop*, au cerf-volant lanceur, à la catapulte, etc.

Une des premières formules est celle du petit chariot sur rails de lancement : un contrepoids tombant du haut d'un pylône donne l'impulsion.

Wright, par exemple, opérait son lancement sur un rail de

Digitized by Google

21 mètres de longueur. En plus de la puissance des hélices, il utilisait aussi la traction d'un poids de 700 kilogrammes tombant de 5 mètres de haut et tirant au moyen de poulies de renvoi. Les 21 mètres de rail sont parcourus en 3 secondes 2/5, ce qui correspond, au bout du rail, à une vitesse de 55 kilomètres à l'heure. Mais tous ces systèmes sont avantageusement remplacés par un train roulant amortissant en même temps les chocs de l'atterrissage.

La forme de l'aéroplane, qui deviendra prochainement une machine industrielle, sera certainement différente de celles que nous voyons maintenant. Il se passera là ce qui s'est passé pour la machine à vapeur et pour l'automobile : on simplifiera, on allégera. L'aéroplane tendra de plus en plus à s'écarter des dispositions encombrantes et susceptibles de chavirement auxquelles ont, dans leurs recherches, recouru les précurseurs et les promoteurs.

Au lieu des plans multiples, on verra, il semble bien, s'affirmer le succès du monoplan.

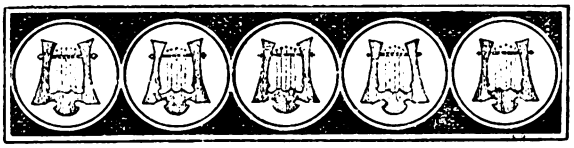
N'oublions pas que l'aéroplane idéal, c'est une flèche en papier fort, telle que la construisent les malicieux écoliers, lestée d'une épingle à son extrémité. Rien ne vole et n'évolue aussi bien.

Ajoutons un moteur sur la flèche avec des hélices de propulsion, des gouvernails de direction et de stabilisation et nous concevons un appareil d'aviation simple et parfait.

La simplicité dans tous les domaines n'est-ce pas l'avenir?

L.-G. Scaix.

Digitized by Google



Chronique musicale.

Sur les cantates de Bach, deux mots pour mettre de l'ordre dans nos impressions. L'exposition de ces œuvres à la Société Bach aussi bien qu'au Conservatoire n'eut rien de méthodique. Mais c'est un commencement d'initiation. Nous ne connaissions guère que les *Passions* et la messe en *si* mineur. Auprès de ces cathédrales, les cantates sont des chapelles. En les étudiant une à une, on pénètre dans l'intimité d'un grand génie; on arrive à connaître parfaitement tous les aspects de son style, qui demeure gothique, même lorsqu'il veut être italien, comme dans la cantate « *Non sa che sia dolore* », écrite pour le soprano et l'orchestre, et qu'il faut ranger dans la catégorie des *concertos* chantés. Nous avons là le type d'une sorte de monologie lyrique qui trouverait son équivalent littéraire dans le roman ou la nouvelle psychologique. Une cantate biblique a été composée sur le même plan pour une voix de basse. C'est celle qu'on pourrait appeler la « Cantate de la Présentation au temple ». Siméon a porté sur ses bras le Seigneur. Il est satisfait. « *Ich habe genug* », dit-il. Il peut mourir.

Ces cantates vont de la simple méditation à la comédie et au drame. On en voit qui ont un relief tout à fait scénique. Il se trouvera peut-être de petits Gunsbourg avisés pour les représenter sur un théâtre. Je pense aux choses humoristiques comme la « Cantate sur le café », dont M. Pirro dit qu'elle évoque des croquis de mœurs bourgeoises pareils à la *Petite ville*, de Kotzebue. Bach, ce grand tragique, avait aussi le pittoresque. Je pense à la *Lutte de Phébus et de Pan*, où il exalte l'art et bafoue la sotte critique dans une action comique qui annonce les *Maîtres Chanteurs*. Parmi les cantates profanes, il faut ranger le « drame en musique », composé pour la fête d'un électeur de

Digitized by Google

Saxe et qui enveloppe l'éloge du personnage dans le décor d'une parabole mythologique. Nous en avons entendu le premier chœur : « *Schleicht, spielende Wellen* » (1), délicieuse représentation figurée de la nature. Glück a beaucoup puisé dans ce domaine.

Plus émouvantes sont les cantates sur des sujets religieux. Je rappelle ici celle qu'on a chantée au Conservatoire : « *Gott ist unsere Zuversicht* » (2), la seule qui fût depuis longtemps au répertoire de la maison. On l'a chantée en français. Les nécessités d'une adaptation, faite, si je ne me trompe, par M. Jules Guilliaume, ont amené un titre qui traduit mal la phrase allemande : « Dieu nous est un ferme appui ». Il vaut mieux, comme le fait la Société Bach, chanter ces cantates en allemand. On évite ainsi des changements de désignation qui portent à confondre. La cantate dont je parle était destinée à une fête nuptiale. Mais la plupart des cantates religieuses furent composées pour le service du temple. Elles paraphrasent l'évangile du jour. M. Zimmer nous a proposé, à son concert de décembre, deux aspects de cette admirable série : la cantate pour la circoncision de Jésus, qu'on chantait à Leipzig le jour de l'an, et celle qui raconte l'aventure merveilleuse des pèlerins d'Emmaüs. On la chantait le lundi de Pâques. La première est une vive et claire jubilation où la petite trompette aiguë joue son rôle avec ardeur, notamment dans les vocalises qui couronnent les strophes du choral de la fin Elle contient un air en forme de menuet. La seconde célèbre l'épisode le plus poignant de la Résurrection. C'est un drame de la vie intérieure et c'est un des sommets de l'œuvre de Bach. Elle est bâtie sur les paroles symboliques : « *Bleib bei uns denn es will abend werden* » (3). On remarque que le thème de son chœur d'introduction répond au thème du chœur funèbre par lequel s'achève la *Passion selon saint Jean*. Il le relève, il le rend au mouvement, à la vie. Ces deux morceaux sont dans la même tonalité. La *Passion* date de 1724 ; la cantate, de 1736.

Dans les cantates religieuses comme dans les *Passions* tout tend vers le choral, qui est proprement le chœur au sens qu'a ce

(1) Glissez, vagues joueuses.
(2) Dieu est notre providence.
(3) Demeure auprès de nous, car le soir vient.

Digitized by Google

terme dans la tragédie grecque. Tout l'élément de la méditation est contenu dans cette prière du peuple. Quelquefois le musicien en répand la substance dans les différentes parties de la cantate. Le plan de ces courtes compositions varie autant que leur caractère et leurs moyens d'expression. Pour la partie instrumentale, Bach se limite à un petit nombre d'instruments dont il tire des effets caractéristiques. Cet orchestre léger et l'orgue où se déploient les accords du choral suffisent à l'atmosphère de ces œuvres. Il y en a comme cela environ trois cents qui nous convient à suivre le prodigieux musicien dans sa vie quotidienne, faite de l'incessant travail où il versait sa foi, sa tendresse, son humour, son souci, sa joie tout à la fois terrestre et surhumaine.

MAUBEL.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Une curieuse enquête sur les sentiments actuels de la jeunesse dans la REVUE HEBDOMADAIRE. Des enquêtes analogues ont été très heureusement menées par la REVUE POUR LES FRANÇAIS, le TEMPS, etc. Dans L'OPINION, on a lu aussi d'intéressantes notes sur cette actualité moins banale que tant d'autres. Il en ressort que l'indifférence politique dont témoignaient, il y a vingt ans, les jeunes Français, a fait place à des conceptions tout autres; un certain héroïsme, auquel l'aviation n'est pas étrangère, un désir de revanche, qui s'est affirmé vers la fin des négociations franco-allemandes pour le Maroc, l'horreur du dilettantisme anarchique qui constituait une attitude fort goûtée jadis, enfin un retour incontestable à l'idéalisme religieux, tout cela est attesté par de nombreux et significatifs témoignages. La REVUE HEBDOMADAIRE a donné la parole à un certain nombre de représentants de tous les ordres sociaux. A ces consultations inégalement intéressantes, j'avoue préférer la méthode de M. Mazel dans la revue de M. G. Bordat, toujours si bien ordonnée et composée avec un souci de plus en plus visible de la variété. Le numéro du 25 avril renferme une étude sur *Boylesve* par M. A. de Tarde et une autre sur *Walt Whitman* par M. Ch. Vildrac. Notre collaborateur, M. Gustave (et non *Pierre*) Charlier, y a publié de très curieuses pages sur *Les Derniers jours de la langue française à la Cour de Berlin*. Au surplus, rien n'est à négliger dans ce numéro du 25 avril. Dans L'OCCIDENT, M. Raoul Narsy, qui avait parlé sans excès d'indulgence des conférences de M. Lemaître sur Chateaubriand, revient à la charge, à la suite d'une polémique qui lui a été suscitée par M. Dufresnois et d'autres contradicteurs, ou plutôt il met *les points sur les i*. Il maintient avec raison une distinction très ferme entre la critique politique et la critique littéraire. Il cite Maurras et Suarès; pourquoi ne remonte-t-il pas jusqu'à Sainte-Beuve dont on s'attendait que M. Lemaître fît la revision dans le sens optimiste et qui apparaît aujourd'hui bénin en comparaison de ce déchiquètement d'une grande renommée? En somme, c'est Sainte-Beuve qui, sauf un ou deux détails, a donné la note moyenne, donc juste.

Dans LE MERCURE DE FRANCE, notre collaborateur, M. Joseph de Smet, qui s'est fait des lettres anglaises une spécialité enviable et a prouvé un flair de découverte dont il est récompensé aujourd'hui, donne un excellent travail sur *Joseph Conrad*, cet écrivain si différent de Loti et de Farrère, sauf en ce qu'il emmagasina, lui aussi, des milliers d'impressions et

Digitized by Google

d'images au cours d'une vie aventureuse, arrêtée net le jour où il se voua aux lettres avec une obstination égale à celle qui avait fait de ce fils d'un proscrit polonais un capitaine de voilier anglais. Depuis quinze ans, J. Conrad a énormément écrit et publié. L'analyse de M. J. de Smet vient à son heure et rend un réel service à l'internationalisme littéraire. Dans LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, toujours attrayante, on lira une étude de M. René Gillouin sur *Jean Moréas*, et, parmi les chroniques, on ne saurait guère indiquer une préférence entre celles de MM. André Suarès, Thibaudet, Copeau, Schlumberger. Mais l'indépendance des avis, qui est devenue si rare dans notre presse périodique (pour ne rien dire de la quotidienne), assure déjà à la revue de M. Gide et de ses amis une valeur d'information toute particulière. Il est curieux de noter que M. Barrès, analysé sans tendresse par M. Vielé-Griffin dans un article déjà signalé du MERCURE, ne trouve pas ici (p. 853 et 902) des juges beaucoup plus complaisants; serait-ce un signe de désabusement contagieux? Dans L'INDÉPENDANCE (15 avril), M. André Fergan chante, il est vrai, une antienne bien dissemblable; dans LES MARCHES DE L'EST, naguère on alla jusqu'à l'agenouillement. En somme, nulle part il n'y a de l'indifférence. Puisque nous avons mentionné la belle revue de M. G. Ducrocq, annonçons qu'elle paraît désormais tous les quinze jours. Le premier numéro de la nouvelle série est très agréablement varié. On y lira des pages de sympathie sur M. J. Destrée. Et pour finir, conseillons la lecture du 3e *Cahier alsacien*, qui n'est pas moins intéressant que les deux premiers.

* * *

Deux romans.

Chez Ollendorff, M. Gilbert de Voisins a publié *L'Enfant qui prit peur*. Il y a maintenant une méthode de conter comme il y a un style ne devant rien, ou du moins pas grand'chose, aux écoles du passé. Certes, lorsqu'on relit — dans l'édition Fayard, qui est récente — *Mademoiselle Cloque* de M. Boylesve, on ne peut s'empêcher de penser à Balzac et à Flaubert. La minutie descriptive, qu'on aime dans cette œuvre d'une si belle simplicité, ne serait pas ce qu'elle est si *Madame Bovary* n'avait pas été écrite, et aussi *L'Éducation sentimentale* et *Un cœur simple*. Non que M. Boylesve soit simplement un disciple très intelligent, et libéré à son heure, du plus illustre prosateur du XIXe siècle après Chateaubriand; au contraire, sa sensibilité le destinait à voir les hommes et les choses sous un angle bien différent, et je connais peu d'originalités aussi solides que la sienne; mais ce sens du détail concret qui ajoute tant au prix de ses analyses psychologiques, qui les vivifie et les extériorise, à qui le devrait-il, sinon aux grands réalistes dont il a étudié les œuvres avec une sympathie indépendante?

M. Gilbert de Voisins se rapproche beaucoup de la manière de M. Boylesve et si je me suis souvenu, en le lisant, de *La Becquée* et de *L'Enfant*

Digitized by Google

à la balustrade, il ne m'en voudra pas de le lui déclarer. Réminiscences de lecteur et réminiscences d'auteur, cela fait deux. Chez le premier, c'est un agrément, chez le second, cela devient aisément une tare. Pour moi, j'ai été plutôt amusé de m'être souvenu, et aussi d'avoir lu les principaux livres où M. Lichtenberger met en mouvement tout un petit monde et note avec une précision presque photographique — et parfois surabondante — ce qui se passe dans ces cervelles d'enfant. Et j'aurais pu penser aussi à M. Chérau, dont le *Champitortu* est un si précieux livre, et aux frères Marguerite. Décidément nous avons toute une littérature de l'enfant (dans un sens moins banal que ne l'entendent les admirateurs de J. Verne et J. Macé).

Pour revenir à M. Gilbert de Voisins, que je crains d'étouffer ici sous tant de rapprochements, j'ai goûté infiniment son dernier livre. Lui, n'est ni surabondant, ni assujetti à la réalité quotidienne. Il choisit les traits qui lui paraissent devoir éclairer cette maigre petite figure de héros; parfois, la lumière qu'il projette sur elle a quelque chose de fantastique, ou bien on se méfie un peu; on craint une transposition de l'homme à l'enfant. N'importe; le portrait apparaît ressemblant. Il est d'un poète plus encore que d'un psychologue, bien qu'une gradation savante prépare les effets tragiques de la fin. C'est très achevé.

L'autre roman, celui de M^me^ Grazia Deledda, est aussi dans la note intime, et des silhouettes d'enfant y ajoutent quelque charme. Mais on peut dire que le centre du tableau appartient à une figure de femme, remarquablement peinte, avec une sobriété et une netteté qui impressionnent. L'autoresse italienne n'en est plus à son coup d'essai, et, avec d'Annunzio et Fogazzaro, elle est l'écrivain italien qu'on lit peut-être le plus dans les pays de langue française. C'est le plus dépouillé, en tout cas, de ces défauts de la race qui trop souvent découragent la bonne volonté française. Ni verbosité, ni désordre, ni insistance fâcheuse, ni dramatisme banal, non, M^me^ Grazia Deledda n'a rien de tout cela. Son écriture, parfois sèche, décharnée, est singulièrement nette et ferme. La vie est maintenue jusqu'au bout. *Dans le désert* (chez Hachette) est une étude mélancolique, celle d'une femme que le sort a marquée pour la médiocrité et le renoncement. Mais faut-il être plus avantagé pour constituer une héroïne de roman? Je ne le crois point. Lia a un cœur, qui connaît les longues fièvres et les nobles exaltations; mais le sentiment d'un désir borné et obscur la retiendra dans la servitude quotidienne, et ce sera la leçon d'une œuvre idéaliste et courageuse, qu'il faut louer Marc Hélys d'avoir traduite avec élégance.

M. W.

* * *

René-L. Gérard, *L'Avenir de la Belgique et la Mauvaise Démocratie*. Une brochure de 52 pages, soc. an. Weissenbruch, Bruxelles. — M. Gérard veut nous faire peur. Ou mieux, il a peur de la politique inter-

Digitized by Google

ventionniste, il a surtout peur des socialistes, il croit qu'il faut crier casse-cou, et il veut nous faire partager les craintes que lui inspire l'alliance avec les socialistes établie pour renverser le gouvernement clérical. Cette alliance, selon lui, c'est de la « mauvaise démocratie », et il cite l'œuvre des radicaux-socialistes pendant les dix dernières années en France.

La brochure contient une charge à fond contre l'état actuel de choses en France. Certes, pas plus en France qu'ailleurs, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le tableau brossé par M. Gérard est très fortement exagéré. Il nous paraît que M. Gérard, à travers toute sa brochure, se bat contre des fantômes et contre des chimères. Il néglige les réalités. Ainsi en France, la plaie actuelle du parlementarisme, qui vicie toute la marche des affaires, c'est le scrutin d'arrondissement ; en Belgique, nous avons aussi notre plaie sociale, et elle s'étale hideuse et de jour en jour grandissante : c'est le cléricalisme. M. Gérard s'imagine-t-il un seul instant que nous en guérirons le pays si nous ne marchons pas la main dans la main avec nos amis, les socialistes? Au surplus, d'après M. Gérard, le parti libéral fait à « un socialisme soi-disant « raisonnable » et assagi — état-major brillant, demain sans soldats — de déplorables sacrifices... Le parti libéral doit donc, avant tout, rester indépendant ». Le parti libéral reste indépendant, il n'accomplit aucun sacrifice. Il conserve son programme propre, et se borne à exercer avec le parti socialiste une action parallèle, partant efficace, contre le cléricalisme. Coopérer n'est pas abdiquer. M. Gérard retarde, en s'imaginant que l'immense succès du parti socialiste tient à ses erreurs et à ses illusions. Il y a longtemps que le parti socialiste s'est révélé un parti d'action pratique et gouvernementale, qu'il a renoncé à ses « erreurs » et à ses « illusions », parce qu'il a compris précisément que c'étaient des erreurs et des illusions. C'est même ce qui fait aujourd'hui sa force et rend possible le rapprochement avec les libéraux. N'oublions surtout pas les nécessités inéluctables de l'heure présente et le mot de ralliement : *Delenda est Carthago*. En résumé, la brochure de M. Gérard ne manque pas d'intérêt, car elle est un spécimen de cette vieille tendance doctrinaire presque complètement disparue de notre sol et qui sera rangée à bref délai dans notre paléontologie politique.

G.

* * *

Joseph Barthélemy, *L'Organisation du Suffrage et l'Expérience belge*. Un fort volume in-8° de 770 pages. Giard & Brière, Paris. — M. Barthélemy, professeur de droit constitutionnel à l'université de Montpellier, vient de faire paraître une étude très complète et très documentée sur notre législation électorale, depuis la fondation de la Belgique indépendante jusqu'à ce jour. Il passe en revue le suffrage censitaire, capacitaire, universel, le suffrage plural, le vote obligatoire et la représentation proportionnelle. Son livre n'est pas un froid exposé de ces différentes formes

Digitized by Google

de suffrage, mais est une analyse vivante et mouvementée de leur application pratique et des résultats qu'ils ont produits dans le pays, sur le terrain communal et provincial aussi bien que sur le terrain législatif. En lisant le livre de M. Barthélemy, nous voyons défiler devant nos yeux tout le passé de notre vie politique. Ce gros livre de 770 pages se lit avec une facilité extraordinaire tant il est vivant, tant il évite cette quintessence d'abstraction que l'on rencontre trop souvent dans les livres de droit et qui les rend ennuyeux et secs. Tous, grands et petits, tireront grand profit de sa lecture : propagandistes, politiciens et hommes politiques, les maîtres du jour et les ministres de demain y puiseront plus d'une leçon. Nous reviendrons sur le travail de M. Barthélemy et nous en ferons une analyse détaillée dans un prochain numéro. En attendant, nous ne saurions trop en recommander la lecture aux hommes de tous les partis.

G.

* * *

Jean Lorrain, *La nostalgie de la beauté*. Pensées choisies par Jean Bouscatel (E. Sansot, Paris). — M. Jean Bouscatel a cueilli des fleurs éparses dans l'œuvre de Jean Lorrain pour en former une gerbe qu'il dépose aux pieds de marbre de l'immortelle beauté.

Ce choix de pensées, souvent cruelles, montre que bien qu'analyste subtil, Jean Lorrain fut un poète fervent, et révèle, à qui l'ignorerait, son insatiable appétit de beauté et de perfection. Et c'est cet ardent amour de la beauté et de la perfection et la haine de la laideur et de la médiocrité contemporaines qui le firent s'évader si fréquemment, hors du siècle, dans les fastueuses époques abolies, et qui l'incitèrent à tracer d'une plume acérée ces peu édifiants portraits des invertis inquiétants, des éphèbes fardés et des grotesques fantoches qui hantent la Riviera. On retrouvera un peu de tout cela dans la *Nostalgie de la beauté*.

* * *

Jules Romains, *Manuel de déification* (E. Sansot, Paris). — Cet élégant opuscule de la collection « Scripta Brevia », de l'éditeur Sansot, se clôt sur cette inharmonique maxime : « Ce que je dis ne sera peut-être entendu que de vingt et saisi que de cinq. » Je n'ose vraiment pas — si flatteur que cela puisse être — me compter parmi ces cinq privilégiés. Alors, vous comprenez, je me réserve, car il se pourrait tout de même que, Œdipe maladroit, je n'aie pas bien résolu l'énigme que me proposait le Sphynx.

H. Sch.

Digitized by Google

La REVUE DE BELGIQUE
et le scrutin du 2 juin.

La Revue de Belgique *a combattu toujours pour le progrès et pour la liberté, pour l'émancipation intellectuelle et économique du peuple et pour le développement de la solidarité sociale.*

Pendant quarante-quatre années elle a livré sans trêve le bon combat, et pendant vingt-huit années de domination cléricale elle n'a cessé d'attaquer un régime odieux. Pour elle la journée de demain sera particulièrement un jour de joie, parce qu'une partie de ses rêves va se réaliser; les idées qu'elle a défendues vont triompher. En même temps qu'un sentiment de bonheur, elle éprouvera un sentiment de gratitude à l'égard des hommes qui l'ont soutenue et encouragée pendant sa longue existence.

Et aujourd'hui même, la Revue de Belgique *a la bonne fortune de compter parmi les membres de son comité de patronage un très grand nombre de mandataires sortants candidats pour la Chambre et pour le Sénat, aux élections législatives du 2 juin. Ce sont MM. E. Braun, député de Gand; Hubert Brunard, sénateur suppléant; E. Buisset, échevin et député de Charleroi; comte Goblet d'Alviella, sénateur provincial du Brabant; Paul-Emile Janson, député suppléant; P. Hanrez, sénateur de Bruxelles; Paul Hymans, député de Bruxelles; Ch. Magnette, sénateur de Liége; Fulgence Masson, député de Mons;*

Digitized by Google

Ed. Peltzer de Clermont, sénateur de Verviers; Sam Wiener, sénateur de Bruxelles. D'autres encore sont candidats nouveaux. Aucun d'entre eux n'est un novice des choses de la politique, tous défendent depuis longtemps les idées démocratiques avec énergie et avec talent, et tous occupent une situation en vue dans le parti libéral.

La Revue de Belgique *s'honore de posséder la collaboration d'hommes pareils, ayant le sens de la vie, ayant une expérience consommée des hommes et des choses, dont les conseils sont précieux dans l'élaboration des lois, et le seraient plus encore dans le gouvernement du pays.*

La tempête démocratique qui secoue le corps électoral et qui demain jettera sur le sol les vieux arbres pourris du cléricalisme, l'enthousiasme et l'élan des troupes de l'opposition, la rage impuissante de nos adversaires certains de leur défaite, tout nous fait prévoir une éclatante victoire de l'anticléricalisme au 2 juin.

La Revue de Belgique *salue d'un geste reconnaissant ces mandataires de la nation qui ont bien voulu être ses collaborateurs politiques, et elle leur souhaite un succès personnel d'autant plus grand qu'il profitera davantage à la cause de l'opposition.*

A bas la réaction ! Vive la démocratie !

Digitized by Google

L'abbé Raynal et les Pays-Bas.

I. — L' « Histoire du Stathoudérat » (1747-1750).

L'abbé Raynal, dont on ne parle plus guère aujourd'hui, connut, à la fin du XVIIIe siècle, les douceurs de la célébrité. Après la mort de Voltaire, de Rousseau et de Diderot, il hérita de leur renommée. On estimait alors son *Histoire philosophique et politique des deux Indes* (1) à l'égal des chefs-d'œuvre dont s'honorait le parti philosophique. Les hommes de la Révolution enthousiasmés s'inspirent de ses idées. Charlotte Corday considère comme son « oracle » le « vertueux Raynal », Bonaparte se proclame son « zélé disciple ». Or, le même écrivain qui eut l'audace de signer un des plus violents réquisitoires publiés contre l'ancien régime, n'avait pas toujours été de l'opposition. Il fut, au contraire, à ses débuts, le docile agent du cabinet de Versailles. C'est ce que prouve l'étude de ses deux premiers écrits : l'*Histoire du Stathoudérat* (2) et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* (3), qui parurent l'une en 1747, l'autre en 1748.

En 1747, Raynal arrive à Paris. A l'âge de 33 ans, il a brusquement quitté son pays natal, le Rouergue, ainsi que la Société de Jésus où sa carrière de professeur et de prédicateur s'annonçait brillante. Il se fait homme de lettres, tout en vivant du sacerdoce; disant des messes au rabais que lui passait l'abbé de La Porte, qui les tenait de

(1) Le titre exact est le suivant : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes.* L'ouvrage parut pour la première fois en 1770, à Amsterdam, 6 vol. in-8°.

(2) *Histoire du Stathoudérat depuis son origine jusqu'à présent.* A La Haye, 1747, in-12, sans nom d'auteur. Le même ouvrage paraît en 1748 et 1749 avec la mention : par M. l'abbé Raynal, 4e édition. Il reparaît en 1750, sans indication de lieu, avec le nom de l'auteur et les mentions « 5e » puis « 6e édition », en 2 vol. in-12.

(3) Par M. l'abbé Raynal, à Londres, 1748, in-12.

Digitized by Google

l'abbé Prévost ; inhumant en terre sainte des hérétiques, moyennant la forte somme ; fabriquant et vendant des sermons à ceux de ses confrères qui avaient besoin d'un surcroît d'éloquence. Puis, un beau jour, on le présente à des ministres, MM. de Saint-Séverin et de Puysieulx, et il met sa plume à leur service ; en toute hâte il rédige à leur intention les deux ouvrages plus haut mentionnés. Or il se trouve que ces deux ouvrages sont également tendancieux, mais que leurs tendances se contredisent. Comme le dit Jay, son premier biographe, Raynal, dans l'*Histoire du Stathoudérat*, « se rangea du parti de la liberté » (1). Il y admire en effet la constitution républicaine des Provinces-Unies ; il y affiche la haine du despotisme, qu'il ne cesse au contraire d'exalter dans l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*. Doit-on chercher sa véritable pensée dans le premier traité, à l'exclusion du second qui, seul, aurait été composé « par ordre » ? On n'y a pas manqué ; on a vanté les principes philosophiques de l'historien du Stathoudérat dans la mesure même où l'on blâmait la coupable complaisance de l'historien du Parlement anglais (2). Mais qu'on blâme ou qu'on loue, peu importe. L'important est de voir que dans les deux cas, Raynal suit les vues du ministère français. S'il y a contradiction entre la thèse despotiste du *Parlement* et la thèse libérale du *Stathoudérat*, la faute en est à la politique qui commande à un gouvernement d'appuyer, selon les nécessités du moment, ici le parti républicain, là le parti absolutiste. C'est de la diplomatie élémentaire ! Albert Sorel a montré que, sous ce rapport, la diplomatie européenne était encore moins scrupuleuse au XVIII^e^ siècle qu'à d'autres époques. Or, en 1747, le gouvernement français avait un égal intérêt et à contrecarrer la politique anglaise dans les Provinces Unies et à refouler, en France, l'anglomanie qui l'irritait et l'inquiétait. Voilà pourquoi Raynal s'est empressé d'écrire l'*Histoire du Stathoudérat* et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*.

Que le premier sujet fût d'une actualité brûlante, c'est ce qu'il est facile de montrer. Les victoires remportées par les armées françaises dans les Flandres avaient si fort ému les Provinces-Unies que, pour garantir leur indépendance qui semblait menacée, elles venaient de rétablir le stathoudérat : le 4 mai 1747, Guillaume-Charles-Henri Frison, prince d'Orange, était nommé capitaine et amiral général de

(1) *Précis historique sur la vie et les ouvrages de l'abbé Raynal* en tête de l'*Histoire des Indes*, édit. de 1820, t. I, p. VI.

(2) *Ibid.*, p. V-X.

Digitized by Google

l'Union, avec tous les pouvoirs conférés jadis à ses ancêtres. Raynal aussitôt dénonce l'ambition d' « une maison puissante et fertile en grands hommes », dont le dessein constamment poursuivi est « d'usurper la souveraineté des Provinces-Unies » (p. VI). Aux partisans du stathoudérat qui, pour en justifier le rétablissement, allèguent le péril couru en 1672, il répond qu'une telle mesure, quand encore elle eût été nécessaire alors pour repousser l'invasion française, ce qui est discutable, n'a plus aucune raison d'être à l'heure actuelle, puisque les dispositions de la France sont essentiellement pacifiques. « La France, dit-il, a bien les mêmes avantages qu'elle eut dans ce temps-là pour faire des conquêtes : un roi puissant, victorieux, adoré; un général également propre à imaginer, à préparer, à exécuter les événements et auquel ses envieux, s'il lui en reste encore, sont réduits à souhaiter des fautes; des armées nombreuses, disciplinées, invincibles quand elles ne sont pas battues par la faute de leurs chefs. Mais les inconvénients qui firent changer la face des affaires dans la première guerre de Hollande ne sont pas à craindre aujourd'hui. La France vit alors toute l'Europe s'armer pour terminer l'éclat ou arrêter le cours de ses victoires. Aujourd'hui, elle fait des progrès, des conquêtes rapides malgré les efforts de l'Europe conjurée. Elle avait alors des alliés qui traversaient ses projets, qui s'affligeaient de ses avantages. Elle en a aujourd'hui dont la fidélité, la générosité égalent la valeur et la prudence. Alors elle partagea trop ses forces pour s'assurer d'un grand nombre de places peu fortifiées ou peu importantes. Aujourd'hui, elle sait conserver des provinces entières sans affaiblir ses armées » (p. 139).

Ainsi la France est assez grande et assez sage pour se contenter de ce qu'elle possède et ne pas vouloir s'agrandir aux dépens de la Hollande. Voilà qui est net. Cette page, publiée au moment où s'engageaient les négociations qui aboutirent au traité d'Aix-la-Chapelle, est bien faite pour préparer l'opinion publique à envisager comme une chose possible cet étrange désintéressement de la France, qui, après avoir prodigué tant de sang, d'argent et de gloire, accepta, en guise de compensation, l'honneur d'avoir « travaillé pour le roi de Prusse », selon l'expression proverbiale qui date de ce temps-là.

Ce beau résultat fut mal accueilli en France. On critiqua vivement le traité d'Aix-la-Chapelle, et longtemps après, Raynal, en écrivant l'*Histoire des Indes*, croyait nécessaire de le défendre vigoureusement dans le passage suivant qui a l'accent d'un plaidoyer *pro domo* :

Digitized by Google

« Les Français, toujours imbus de cet esprit de chevalerie qui a été si longtemps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire quand ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; et ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étaient. Cette fureur de conquêtes qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siècles éclairés ne devraient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituait à l'Autriche tout ce qu'on lui avait pris. La nation trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'infant dom Philippe, on s'assurait de l'alliance de l'Espagne, à qui on donnait de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissait en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditations et de travaux; qu'en rendant Fribourg et les places de Flandre détruites, on se procurait des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençaient, et la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvait et devait être portée à la marine.

« Ainsi, quand la France n'aurait pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement était extrême, quand son crédit et son commerce n'auraient pas été ruinés, quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auraient pas été réduites à manquer de pain, quand elle n'aurait pas perdu la porte du Canada, quand ses colonies n'auraient pas été menacées d'une invasion infaillible et prochaine, quand sa marine n'aurait pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau Monde, quand l'Espagne n'aurait pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre, la conclusion de la paix aurait encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

« La facilité qu'avait le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies était ce qui frappait le plus les Français. On conviendra sans peine que rien ne paraissait impossible aux armées victorieuses de Louis XV; mais serait-ce un paradoxe de dire que les Anglais éclairés ne désiraient rien tant que cet événement? Si la république, qui était dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avait été conquise, ses habitants qui avaient des préjugés anciens et nouveaux contre le gouvernement, les lois, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auraient-ils voulu vivre sous sa domina-

Digitized by Google

tion? N'auraient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglais que l'alliance de la Hollande (1)? »

Raynal, donc, a toujours cru que, loin de jouer un rôle de dupe au traité d'Aix-la-Chapelle, la France, en faisant preuve d'une extrême modération, entendait ses intérêts véritables. Sa sincérité en cette affaire est hors de doute. On peut seulement se demander s'il écrivit spontanément l'*Histoire du Stathoudérat* ou si elle lui fut commandée par quelque homme politique tel que M. de Puysieulx, alors aux affaires étrangères. En tout cas — et cela surtout importe à relever — les tendances républicaines de ce traité, loin d'annoncer un homme de l'opposition, n'étaient pas pour déplaire en cette occurrence au cabinet de Versailles. L'élévation du prince d'Orange à la dignité de Stathouder, recevant l'accueil le plus favorable en Angleterre, constituait un fâcheux échec pour la diplomatie française. C'était donc, aux yeux des ministres français, se montrer bon patriote et sujet loyal du roi de France que de soutenir en Hollande le parti républicain. Le très sage et très prudent Montesquieu ne l'ignorait pas, puisqu'à ce moment même il retranchait de son *Esprit des lois*, qui lentement s'imprimait, le chapitre où il avait démontré « la nécessité d'un Stathoudérat comme partie intégrante de la constitution de la république [des Provinces-Unies] (2) ». Il est donc infiniment probable que, vu les relations de Raynal avec MM. de Saint-Severin et de Puysieulx, l'*Histoire du Stathoudérat* a une origine non moins « officieuse » que l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*. Ce qui confirme encore cette hypothèse, c'est qu'en Hollande le premier de ces traités fut accueilli comme un pamphlet politique écrit par un Français contre les Hollandais, c'est ensuite que la comparaison des deux traités nous révèle, derrière l'apparente contradiction des deux thèses, libérale et despotiste, la même inspiration générale et le même tour d'esprit.

En 1749, paraissait à Amsterdam, chez Jacob Ryckhoff junior, une *Histoire du Stathoudérat*, par M. l'abbé Raynal, « revue, corrigée, châtiée et purgée de ses faussetés, par M. Rousset ». Cette réimpression est une réfutation continue de Raynal. Rousset corrige, soit par

(1) *Histoire des Indes*, Genève, Pellet, 10 vol. in-8°, 1781, t. V, p. 207-8 (l. 10, ch. 13).

(2) *Œuvres complètes de Montesquieu*, Paris, Garnier, t. I, p. LXIX.

Digitized by Google

des remarques jointes au texte sous forme de notes (1), soit par des altérations furtives [additions ou suppressions dans le texte même de Raynal] (2) : « Sans retoucher, dit-il, à votre charmant style [on verra plus loin ce qu'il faut penser de ce jugement], sans retrancher que peu de pages trop infidèles de votre texte, je me suis contenté d'y ajouter le contre-poison... Rien n'a été écrit avec plus de partialité (3). » Et le commentateur s'attache à montrer que Raynal partage tous les préjugés des Français contre la maison d'Autriche, contre les stathouders, contre les Provinces-Unies elles-mêmes. Raynal exagère les droits concédés au stathoudérat. Il rend responsable des guerres civiles au XVI^e^ siècle Guillaume I^er^, alors que le vrai coupable est Philippe II. Il ne rend pas justice à Frédéric-Henri, le troisième stathouder, parce que ce bon patriote lutta contre la politique de Mazarin qui tendait à envahir les Pays-Bas : « Cette réconciliation de Frédéric-Henri avec l'Espagne prouve combien l'auteur a injustement accusé de faiblesse l'esprit de ce prince, qui conçut alors tout ce que sa patrie avait à craindre du voisinage de la France, et combien lui était préférable l'Espagne qui, étant éloignée de ces provinces, était infiniment moins à craindre, quand même elle eût eu la même ambition » (p.89-90). Frédéric II, quatrième stathouder, ne fut pas un ambitieux, mais il dut maintenir ses droits légitimes contre l'insolence des « magistrats de quelques villes, poussés par le ministère de France » (p. 94). La prétendue ingratitude des Hollandais envers la France n'est que de la clairvoyance. Ils savaient que les bienfaits de Henri IV et de Louis XIII étaient intéressés. Raynal croit que les Provinces-Unies firent frapper une médaille offensante pour le Roi-Soleil. C'est une calomnie. La médaille fut frappée par les adversaires de la Hollande afin de la compromettre. Raynal aurait dû observer que si la conquête de 1672 fut si aisée, c'est parce que « la désunion régnait dans ses conseils, au lieu de la concorde dont le stathouder est le lien, *tout comme en 1747.* » Et Rousset revient volontiers sur cette similitude de 1672 et de 1747. A mesure qu'on avance, le ton de la discussion devient plus âpre. Pour compenser la « partialité » française de Raynal, Rousset affiche une partialité antifrançaise. Parce que Raynal avait écrit au sujet des mœurs hollan-

(1) Pages 13, 29, 33, 51, 54, 55, 88-92, 94-95, 97-98, 101, 133-134, 136, 137, 142, 145, 157, 158, 163, 166, 196, 214, 217, 219, 220.

(2) Pages 79, 80, 82, 142, 161, 204, 223.

(3) Pages VII et XI.

Digitized by Google

daises : « La chasteté est héréditaire dans les familles », Rousset flaire dans cette phrase un sarcasme : « Cela est du dernier ridicule, s'écrie-t-il, avec une ironie massive, ce n'est pas la mode de France. » Raynal a parlé de « l'avarice » des Hollandais. « C'est ainsi, répond Rousset, c'est ainsi qu'en France, on nomme l'économie. » Enfin, Raynal s'est permis de constater qu' « il n'y a en Hollande ni pensions, ni prix, ni académies. » Et Rousset, qui voit là un sanglant reproche, bondit sous l'injure : « Il est étonnant qu'il n'ait pas ajouté que nous n'avons pas de savants. La différence qui se trouve entre les nôtres et ceux de la France est que c'est l'amour des sciences qui fait les nôtres et qu'il faut des pensions et des prix pour exciter les Français à s'y appliquer ».

Les Français paraissent tellement dangereux au défiant Rousset, que tous les moyens lui sont bons pour réfuter Raynal. Révolté de son injustice envers le grand Guillaume d'Orange, il lui reproche son silence lorsqu'il serait obligé de louer ce héros; il remplace ce silence pas ses éloges et, en revanche, il « biffe » — c'est lui qui loyalement nous en informe — ce que Raynal dit contre Guillaume. Il biffe de même le passage où Raynal exposait les arguments de ceux qui ne veulent pas rétablir le stathoudérat. Enfin, il recourt aux petits subterfuges de la polémique : il altère, sans l'avouer, certaines phrases de Raynal, pour lui faire dire exactement le contraire de ce qu'il avait dit. « Cette nation, avait dit Raynal en terminant, est... plus faite pour le rôle qu'elle *jouait* que pour celui qu'elle *prend* ou qu'on lui *fait* prendre. » Astucieusement Rousset corrige « ... plus faite pour le rôle qu'elle *joue* que pour celui qu'on lui *a fait* jouer depuis quarante-cinq ans », c'est-à-dire que, selon Raynal, la Hollande est faite pour demeurer sans stathouder et que, selon Raynal falsifié par Rousset, elle est faite pour revenir, après quarante-cinq ans d'erreurs, au stathoudérat.

Raynal donna, en 1750, une nouvelle édition de l'*Histoire du Stathoudérat*. Il mettait ses lecteurs en garde contre l'édition « purgée » par Rousset qui avait paru en français et en hollandais. Les augmentations de Rousset, dit-il, « sont tout à fait étrangères au sujet [pas toujours]; les retranchements peuvent paraître sages en Hollande; les notes sont d'un ton qui ne plaira pas aux honnêtes gens; pour les pièces justificatives, elles m'ont paru utiles et bien choisies; on les trouvera à la fin de mon édition. » Dans le texte de cette édition, Raynal, tout en profitant de mainte observation de

Digitized by Google

son contradicteur (1), maintient énergiquement le « point de vue français » (2).

Quant à l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, Raynal l'a composée en même temps que l'*Histoire du Stathoudérat*, mais celle-ci fut publiée la première parce qu'il fallait le plus vite possible fournir des armes aux adversaires du stathoudérat et amorcer les négociations préliminaires du traité d'Aix-la-Chapelle. La publication du *Parlement* était moins urgente ; elle eut lieu en 1748. La même année, paraissait l'*Esprit des lois*. Ce n'était pas une simple coïncidence : le petit traité de Raynal réfute discrètement, mais continuellement Montesquieu sur un point essentiel. Raynal n'a pris la plume que pour dénigrer cette fameuse constitution anglaise que, depuis les *Lettres philosophiques* de Voltaire, on affecte de vanter, en France, aux dépens des institutions françaises et dont Montesquieu, en son *Esprit des lois*, proclame les avantages avec un enthousiasme réfléchi, bien propre à légitimer, aux yeux des personnes graves, l'engouement des têtes frivoles.

La prévention de Raynal contre le régime parlementaire se manifeste constamment dans l'*Histoire du Parlement*. A l'en croire, l'octroi de la grande charte est un malheur, et toutes les mesures prises par les rois pour conserver ou reprendre un pouvoir absolu sont excellentes. Édouard Ier, en se décidant à ne pas consulter le Parlement, prend un « parti généreux » (p. 129). Plus faible, Édouard II doit être regardé « comme le destructeur de la monarchie anglaise. En partageant l'autorité des lois avec son Parlement, il laissa à sa nation une semence de guerres civiles que des torrents de sang n'ont pu étouffer » (p. 162). Édouard III aurait dû restaurer le pouvoir absolu, mais « il n'eut de courage que pour vaincre ses ennemis; il en manqua pour forcer ses sujets à devenir heureux » (p. 166). — Cette formule, en vérité, ne manque pas de saveur. — Stanley, le « généreux Stanley » (p. 195), a bien raison de préconiser la manière forte. Si Henri VII l'eût écouté, l'Angleterre n'eût pas été « le théâtre d'un spectacle horrible dont aucune autre nation n'a eu à rougir » (p. 261). La mort de Charles Ier, cette mort « instructive et

(1) Tome Ier, pages 1, 5, 43, 87, 108-113, 153-158, 189, 190, 204, 245-249 ; t. II, p. 5, 8-12, 12, 15-17, 42, 47.

(2) Tome Ier, pages 49-57, 99, 118-138, 148, 149, 152, 178-179, 191-193, 203, 212-218, 221, 228, 243, 244, 263, 303-308 ; t. II, p. 32, 47-50, 69.

Digitized by Google

terrible » (1), que l'historien des Indes devait un jour évoquer en termes si menaçants pour le roi de France, est qualifiée ici de « noir forfait » (p. 261). Le partage de la souveraineté, où Montesquieu voit la suprême garantie de liberté pour les citoyens, est selon Raynal une anarchie organisée, qui fomente des troubles sans cesse renaissants.

Dans le *Parlement* comme dans le *Stathoudérat*, s'affiche le mépris de l'homme d'État vis-à-vis de la multitude, également incapable de commander et d'obéir, et toujours inquiète, — à moins qu'un prince énergique *ne la force d'être heureuse*. Si les gouvernants manquent d'énergie, il arrive de deux choses l'une : ou bien l'État est en proie aux politiciens qui vivent de ses dépouilles, comme c'est le cas pour l'Angleterre, ou il devient la chose d'un tyran populaire, comme en Hollande : « Les partisans de la maison d'Orange avaient souhaité, peut-être même préparé cet événement [le rétablissement du stathoudérat]. Le peuple, toujours mécontent du gouvernement actuel quel qu'il soit, a adopté leurs vues, reçu leurs impressions, et la multitude, accoutumée à se faire craindre si elle ne craint point, a tumultuairement demandé que le prince d'Orange fût mis à la tête de la république » (p. 129). On voit que Raynal, s'il se montre bon « républicain » dans ce passage, n'est pas meilleur « démocrate » que dans son *Parlement*. Ne rien attendre du peuple, hostile à l'autorité, aveugle aux lumières et rebelle au progrès, tout faire pour lui, mais tout faire sans lui, telle est sa maxime. Telle est probablement sa conviction, et telle elle restera, même alors que, soutenant la thèse révolutionnaire qui fait de l'insurrection le plus saint des devoirs, l'historien des Indes combattra au premier rang de ces hommes « hardis et factieux » (*Parlement*, p. 320) auxquels tout prétexte est bon « pour fomenter des troubles qui leur donneront du crédit, tout au moins de la célébrité » (*Ibid.*). En attendant, jamais pessimisme plus hautain ne se mit au service de préventions mieux ancrées dans une âme d'aristocrate.

Cet aristocrate est doublé d'un philosophe. Raynal exalte le mérite personnel contre le préjugé de la naissance. Il préfère le négociant au soldat et la paix à la guerre. Ce qu'il apprécie le plus en Hollande, c'est que « les négociants sont le nerf et la gloire de cet État ». (*Stat.* 146.) Sa prospérité s'explique par la grande sagesse des habitants qui résulte elle-même d'un tempérament flegmatique : ils

(1) *Histoire des Indes*, Genève, Pellet, 1781, t. II, p. 23 (l. 3, ch. 6).

Digitized by Google

ignorent les passions de l'amour comme les fureurs du fanatisme : « Le flegme que le Hollandais a dans ses amours, il l'a dans son culte... Le magistrat n'a pas encore senti la nécessité de troubler l'État pour détruire ou pour établir des opinions incertaines et contestées; il paraît convaincu... que toutes les religions font des sujets soumis, lorsqu'ils ne sont pas persécutés par la religion dominante. Il se peut qu'il y ait des pays où la religion fasse plus de bien, mais il n'y en a pas où elle fasse moins de mal. Des écrivains livrés à des préjugés calomnieux et ridicules ont attribué cette précieuse tranquillité aux édits qui excluent les seuls jésuites de la Hollande; ils auraient mieux raisonné en le rapportant à la sagesse du gouvernement qui ne confie aucune portion de l'autorité politique aux ecclésiastiques. » (*Stat.* 151-152.) Au reste, il faut noter que cet anticléricalisme était encore à ce moment le fait de nombreux hommes d'État catholiques et gallicans nullement antireligieux; notons aussi que Raynal ne perd jamais l'occasion de vanter les jésuites. Peut-être a-t-il mis une certaine coquetterie à dire du bien de ses anciens confrères, mais il ne semble pas qu'ici encore on doive suspecter sa bonne foi.

Malgré leur titre, l'*Histoire du Stathoudérat* et l'*Histoire du Parlement* ne sont que des pamphlets politiques; leur valeur historique est mince, elle surpasse cependant leur valeur littéraire. Et pourtant Raynal « piochait » son style qui paraissait « charmant » à Rousset, lequel déclarait encore que « rien n'a paru dans un style plus pur, plus étudié, plus limé ». Et si l'on en juge par le succès de Raynal, les contemporains, eux aussi, goûtèrent fort cet écrivain laborieux à qui la grâce a manqué. Cet écrivain les ravit parce qu'il leur parut un créateur ; il eut l'art de faire quelque chose de rien. En effet, d'un style naturellement plat, terne et flasque, il a su tirer les effets les plus imprévus, sinon les plus heureux.

Voici la manière dont il tourne un compliment; dans l'épître dédicatoire du *Stathoudérat*, il déclare au marquis de B*** qu'il va conter nombre de crimes : « Si c'étaient des vertus que j'eusse eu à peindre, la chose aurait été plus aisée; j'en aurais trouvé le modèle dans vous. » Cette phrase limpide a un mérite : elle réfléchit avec une incorruptible fidélité toute la platitude de la pensée. On appelle cette qualité la candeur du style. Si l'on veut des sentences lapidaires, on n'a que l'embarras du choix : « Guillaume Ier touchait au terme de ses désirs, quand un fer meurtrier termina ses jours, son ambition et ses espérances. » (*Stat.* 59.) En vain Rousset observa que

Digitized by Google

« fer » est inexact : « on aurait dit avec plus de vérité un plomb, car il fut assassiné d'un coup de pistolet. » (56.) Raynal tenait tellement à ce noble cliché qu'il ne put se résigner à changer en un plomb vil son fer meurtrier. Il aurait pu risquer comme Marmontel en ses *Incas* « plomb mortel ». Mais il ne voulut pas altérer ces deux lignes qui évoquent si énergiquement le caractère du prince, le but constant de toute sa vie, le malheur imprévu qui déjoue ses plans. L'expression abstraite *fer meurtrier*, généralisant le cas particulier de Guillaume, en dégage la leçon morale, valable en tous temps, en tous lieux. Les deux mots parents : *terme* et *terminer* rendent doublement frappante l'idée que tout passe. Le dernier mot *espérances* n'ajoute rien, il est vrai, aux mots qui le précèdent; mais qu'importe? condamné par la logique, l'oreille le justifie; il arrondit la phrase qui tomberait, sans lui, d'une chute trop brusque. Or ici, la phrase devait ne pas s'arrondir; pour être expressive, elle devait être irrégulière, heurtée. Voilà bien l'éternel défaut de ces parfaits rhéteurs : si variées que soient les choses qu'ils représentent, ils ne manquent pas de les couler dans un moule uniforme. Ce moule est ici la phrase analytique où chaque idée générale est méthodiquement disséquée et coupée en tout petits morceaux. Exemple : « ce prince [Lancastre] tenait à tout : au Trône par le sang, au roi par ses dignités, à la vertu par des apparences, aux grands par son ambition, aux amis par ses services, à la multitude par ses largesses, au soldat par sa valeur, au Parlement par son éloquence. » (*Parl.* 140.) A l'aide de ce procédé, Raynal remplit une proposition qui semblait vide de sens à force d'être générale : *ce prince tenait à tout*. Et, comme s'il voulait épuiser le contenu de ce petit mot *tout*, et donner l'impression que tout est dans sa phrase, il y entasse les figures de rhétorique : alternance de l'abstrait (*au trône, à la vertu*) et du concret (*au roi, aux grands*); puis c'est le même verbe *tenait* qui prend différents sens suivant ses divers régimes, avec l'alliance de mots indispensable (*tenait à la vertu par des apparences*). On notera encore, non certes l'harmonie, ni le nombre, mais le rythme si fortement scandé de cette phrase constituée par neuf membres de 6, 7 et 9 syllabes. C'est une débauche d'énumération analytique. En règle générale cette énumération comporte trois termes ayant une même fonction dans la phrase, trois noms, trois verbes ou trois adjectifs. On la combine élégamment avec la gradation : « Guillaume I^er^ était assez hardi pour concevoir de grands desseins, assez généreux pour s'y livrer, assez heureux pour les exécuter. Il tenait à la gloire plus

Digitized by Google

qu'au plaisir, plus qu'à sa famille, plus qu'à sa vie. » (*Stat.* 30.)

De toutes ces belles phrases, jamais n'émerge une image, un mot coloré qui évoque la réalité vivante; nul détail caractéristique. Tous les personnages se ressemblent et pourraient fort bien, comme le note Grimm, « troquer de portraits entre eux sans que le lecteur s'en aperçût » (1). Pour réussir dans ce genre noble il faut se rappeler que le portrait comprend comme tout le reste trois parties : les qualités 1° physiques; 2° intellectuelles; 3° morales. Voici le duc d'Albe : « il avait des yeux vifs, mais sévères; le regard assuré et quelquefois terrible; la démarche grave et le maintien austère, l'air noble et le corps robuste; le discours mesuré et le silence éloquent. » Soient dix qualités réparties en cinq couples. Suivent les deux autres séries de qualités (intellectuelles et morales) qui s'enchevêtrent en un savant désordre : jugement; prudence dans le conseil; probité; intrépidité; grandeur généreuse; habileté militaire; et pour finir, l'ombre au tableau : une « sévérité outrée qui dégénérait en barbarie et en cruauté ». (*Parl.* 27.)

Un moyen sûr d'étonner son lecteur est de piquer une métaphore au bout d'une antithèse : « son cœur [de Richard III], toujours fermé à l'humanité, était toujours ouvert à la perfidie ». (*Parl.* 191.) C'est étrange, ce n'est pas encore absurde, mais il arrive que par leur assemblage, certaines locutions abstraites forment tout à coup des images ridicules : on parle couramment par exemple d'un *cœur élevé*, d'un *esprit étendu*. Et l'on se fait fort bien comprendre sans suggérer aucune vision. Or Raynal dit volontiers que tel personnage a « autant d'élévation dans le cœur que d'étendue dans l'esprit ». Et le malheur est qu'alors, par delà les idées raisonnables qui sont exprimées très nettement, on voit des choses invraisemblables et l'on cherche avec inquiétude par quelle opération telle qualité morale parvient à s'élever *dans le cœur*, tandis qu'une qualité intellectuelle s'étend *dans l'esprit*. Puisqu'il s'agit de choses aussi immatérielles que le cœur et l'esprit, la tournure est encore plus bizarre que si l'on disait : « Il y a autant d'élévation dans cette tour que d'étendue dans cette place. »

Raynal, friand de beau langage, connaît les bonnes recettes; il sait qu'une langue qui se respecte n'a pas de synonymes : il se plaît à opposer les mots de sens voisin, le *cœur* à *l'âme*, *l'esprit* aux *lumières*,

(1) *Corr. litt.* Édit. Tourneux, Paris, Garnier, II, 241-242.

Digitized by Google

en homme qui a le sentiment des nuances, et dans les grandes occasions il n'a pas trop de tous les artifices pour en tirer un bouquet magnifique : « Gaveston alliait les grâces d'une aimable femme avec les talents qui font un grand homme. Il avait une figure charmante et un corps robuste, du goût pour les choses frivoles et de l'ambition; la fureur de la parure et la passion de la gloire; le cœur tendre et l'âme héroïque; l'esprit agréable et les lumières étendues. Avec les vertus des deux sexes il avait aussi leurs défauts : il était efféminé et infatigable; galant et terrible; insinuant et brusque; poli et insolent. Il outra les trois qualités qu'il réunissait : la fierté d'un Gascon, les caprices d'un favori, la dureté d'un ministre. » (*Parl.* 138.) Ce portrait se déploie avec la régulière solennité d'un cortège : on y voit d'abord défiler deux par deux les talents du grand homme et les grâces de l'aimable femme, puis viennent, aussi bien assortis, les couples de leurs défauts respectifs, enfin les trois termes inévitables : *Gascon, favori, ministre,* ferment gravement la marche. Mais, comme il arrive, la propriété de l'expression se trouve sacrifiée au cliquetis des antithèses forcées : il a beau dire, jamais le *goût pour les choses frivoles* et la *fureur de la parure* ne seront mis au nombre des *vertus* ou des *grâces* d'une *aimable femme,* pas plus que la *politesse* au nombre de ses défauts; et si d'autre part, c'est une *vertu* ou un *talent* chez le *grand homme* d'avoir un *corps robuste* pourquoi lui reprocher comme une faute d'être *infatigable* ?

Quand on a un goût si prononcé pour la symétrie, on ne s'en tient pas au portrait, on donne encore dans le parallèle. Après avoir énuméré les analogies qui rendent comparables certains personnages, on insiste sur les différences qui les séparent. Si l'écrivain n'a pas de préférences personnelles, il faut que leurs qualités se compensent : soient le prince Eugène et Marlborough : le premier a la prudence, mais le second la vaillance. (*Stat.* 117-120.) Si, au contraire, l'auteur préfère l'un à l'autre, il explique par les ressemblances mêmes comment ce qui est mauvais chez l'un devient excellent chez l'autre : ainsi l'odieux Cromwell et l'infortuné Jean de Witt ont tous deux des amis; tous deux sont religieux et patriotes : « Le premier, dit Raynal, *rapportait à l'accroissement de sa fortune* ses liaisons, sa patrie, sa religion; le second, *sans négliger ses intérêts,* HONORAIT ses amis, son pays, son Dieu. » (*Ib.* 96.) Très adroitement, l'égoïsme de Cromwell est mis en lumière, tandis que celui de Witt, à la faveur d'une petite incidente, glisse inaperçu. Tous deux sont énergiques : « L'un avait une fierté, une arrogance qui faisait tout ployer et qui

Digitized by Google

résistait à tout; l'autre, une dignité, une autorité naturelle qui pouvait tout et à laquelle rien ne résistait. » Ils sont perspicaces : « L'Anglais était également habile à pénétrer les desseins des autres et à cacher les siens, d'autant plus impénétrable qu'il affectait en public la candeur et la liberté; le Hollandais, aussi adroit, sans être fourbe, cachait sous un air aisé et naturel les vues les plus étendues. » Certes, nous n'avons pas le choix, nous savons lequel des deux est haïssable. Il n'est que de savoir placer les mots flatteurs ou désobligeants. Enfin, ces deux grands hommes, malgré leur génie, n'étaient que des hommes : ils ne furent pas heureux. Devant la tristesse de toute destinée humaine, on oublie le reste; le blâme et la louange expirent sur nos lèvres et font place à la pitié : « Il ne manqua à la fortune du Protecteur qu'un fils capable de lui succéder et à celle du grand Pensionnaire qu'une mort digne de lui. » Pourquoi donc faut-il qu'une analogie tirée de si loin couronne ce parallèle et que tant de fausses fenêtres soient indispensables pour sauver la symétrie de la façade?

Suivant l'exemple des historiens grecs et latins, Raynal, pour rendre la narration plus dramatique, a recours aux harangues. Il compose le discours par lequel Jean de Witt *a dû* exhorter ses concitoyens à ne pas élever au stathoudérat Guillaume d'Orange. (*Stat.* 105-107.) Rousset observa qu'au moment où Jean de Witt pérorait ainsi, la nomination de Guillaume était un fait accompli (138). Force fut bien à Raynal de supprimer, en 1750, la dite harangue, ainsi qu'une autre par laquelle il avait imaginé que les Etats de Gueldre étaient engagés, en 1722, à ne pas rétablir le stathoudérat [1].

Parmi ses grands maîtres de l'antiquité, Tacite a ses préférences, « qui, pour se tromper moins souvent, disait le plus de mal qu'il pouvait des hommes ». (*Stat.* 4.) Il y a beaucoup de simili-Tacite chez Raynal; parfois on est ravi de rencontrer des traits fins et neufs, comme le suivant qui, à propos d'un cas particulier, évoque une vérité générale : « Charles-Quint recommanda Granvelle à son successeur comme l'homme le plus essentiel de ses royaumes, et Granvelle fut si adroit courtisan que cette recommandation ne lui nuisit point dans l'esprit de Philippe ». (*Stat.* 23.) A Raynal donc, il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup cherché et parfois rencontré des traits de ce genre.

[1] Cf. *Stathoudérat*, éd. 1748, p. 124-127; éd. de ROUSSET, p. 174-182; éd. 1750, t. II, p. 15-17.

Digitized by Google

Mais le fait est qu'à son heure il fut très goûté; six mille exemplaires de son *Stathoudérat* furent vendus, et, comme il avait imprimé à ses frais cet ouvrage et qu'il le vendit lui-même, à raison d'un écu l'exemplaire, il fit un gros bénéfice. Son *Parlement* eut le même succès (1). Raynal s'entendait merveilleusement à ménager à la fois ses intérêts pécuniaires et sa fortune littéraire. Dès l'année 1747, il était le correspondant littéraire de la cour de Saxe-Gotha; en 1750, il rédigeait le *Mercure de France*, organe officiel; quatre ans plus tard, en quittant ses fonctions, il obtenait sur le *Mercure* une pension de 2,000 livres; il en obtenait une de 1,000 livres du ministère des affaires étrangères en 1761. « Il augmenta ses revenus par l'économie et par le commerce, et ce qui est remarquable, par un bénéfice sur les vaisseaux négriers, au moment où il s'élevait avec tant de force contre la traite des nègres, dans son *Histoire des deux Indes*. Il a fondé des prix dans différentes académies, soit de la capitale, soit des provinces, et il vit à Paris avec l'élite des gens de lettres et dans la meilleure compagnie. » Laharpe écrivait cela en mai 1774, à propos d'une nouvelle édition, fort augmentée, du grand ouvrage de Raynal.

(*A suivre.*) ANATOLE FEUGÈRE.

(1) LAHARPE, *Correspondance littéraire* (œuvres, Paris, Verdière, 1820, t. X, p. 39). — Il n'y eut pourtant pas autant d'éditions du *Parlement* que du *Stathoudérat*, lequel en est à la 6e édition en 1750, sans compter celle de ROUSSET. La 1re édition du *Parlement* est de 1748. Une nouvelle édition, « revue, corrigée et augmentée », parut à Londres en 1750 (2 vol. in-12). Une contrefaçon parut en 1820 à Paris, chez Beaudouin, et fut rééditée en 1821 à Paris, chez Darne, sous ce titre : *Histoire du Parlement anglais depuis son origine, en 1234, jusqu'en l'an VIII de la République française*, par LOUIS BONAPARTE... avec notes autographes de Napoléon. — Ces prétendues notes sont d'ordinaire des phrases enlevées au texte de Raynal et accompagnées parfois de quelque inepte réflexion du pseudo-Napoléon. — Le *Stathoudérat* et le *Parlement* furent publiés, en 1784, à Genève, chez Pellet, dans les *Œuvres de l'abbé Raynal*, avec ses *Mémoires politiques* (nouveau titre de ses *Anecdotes historiques* parues en 1753 et 1754).

Digitized by Google

L'ART DE L'ENFANT [1]

VIII

Plus constante et plus marquée que celle de l'ambiance est l'action exercée par l'*éducation spéciale* du sujet.

On a vu combien étaient médiocres, comme conception et comme exécution, les produits des villageois élevés en des hameaux perdus. Un adolescent de 13 à 14 ans y dessine aussi mal que nos tout petits citadins, chez lesquels d'ailleurs s'accuse plus visiblement l'influence dilective exercée par le genre d'instruction donnée à chacun d'eux.

On multiplie aujourd'hui — avec infiniment de raison — les expositions d'art scolaire [2]. Si la chance vous est offerte de visiter semblable exhibition, ne la dédaignez point : vous n'aurez pas à regretter les instants que vous lui aurez consacrés, car plus d'une fois vous serez émerveillé de la correction quasi professionnelle qui distingue bon nombre de ces œuvrettes. A son défaut, feuilletez le volume de *L'art à l'école* et vous pourrez vous faire une idée du talent déployé par quelques-uns de ces élèves lorsqu'ils ont eu la chance de suivre les leçons d'un maître compétent.

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1912.

[2] La *Société royale de dessin* de Londres vient précisément de réunir une de ces collections comprenant environ 4,000 dessins exécutés par des écoliers dont l'âge variait de 2 à 19 ans. L'œuvre du plus jeune de ces artistes — un véritable petit prodige — s'y distinguait par son abondance et son originalité. A peine âgé de 10 mois, il s'essayait déjà à la figuration des arbres ; et quelques mois plus tard, quand on lui demanda de représenter un chameau, il se contenta de tracer sur le papier la courbe d'une bosse, montrant par là qu'il possédait une faculté bien rare chez les enfants : celle de saisir d'un seul coup d'œil et comme intuitivement le trait caractéristique du sujet.

Digitized by Google

Prenons au hasard un des dessins qui s'y trouvent reproduits : celui d'une fillette de six ans, teinte aux crayons de couleur. Le sujet en est des plus simples, mais il veut dire et dit déjà quelque chose. Deux femmes — servante et maîtresse — se tiennent debout vis-à-vis l'une de l'autre, la première offrant à la seconde en souvenir sans doute de quelque anniversaire un superbe pot de fleurs. N'insistons pas sur les mains déplorablement sabotées; mais admirons en échange le costume caractéristique, l'attitude pleine de naturel de nos deux personnages que seul pouvait saisir un œil observateur. Dominant de sa haute taille celle de sa jeune servante, la patronne abaisse un regard condescendant sur l'objet qu'on lui présente pendant que les yeux de la fille se lèvent humblement vers elle. N'est-ce pas là l'image prise sur le vif de l'offrande et de l'acceptation? Ainsi mimée la scène est suffisamment expressive pour que le sens en saute aux yeux. Mais par défiance sans doute de ses moyens, l'enfant a cru devoir, en signant son factum, y ajouter en exergue la légende suivante : *je vous ofre une ortansia*, laquelle, hélas! prouve fort clairement aussi que notre jeune artiste était beaucoup moins forte en orthographe qu'en peinture.

Un autre grand dessin également colorié signé, lui, par un enfant de huit ans, nous fait assister aux travaux de la classe. Perchée sur son haut tabouret, une institutrice interroge un petit garçon debout devant elle, en même temps qu'une écolière, le dos tourné, s'occupe à inscrire sur le tableau noir, avec la main *gauche*, des lettres et des chiffres. Dans le fond de la salle, groupées sur leurs bancs en des attitudes diverses, huit autres fillettes assistent silencieusement à la scène. Les accessoires eux-mêmes ne sont pas oubliés. Des cartes géographiques, un compteur à boules, des inscriptions variées couvrent les murs et, sur le sol, gisent négligemment un cartable et un livre. Pour le reste, chaque objet, chaque personnage sont à la place qui leur convient; et si le dessin manque de perspective aérienne, la perspective linéaire y est strictement observée. Il y a là, on le voit, une scène d'intérieur fort joliment traitée où déjà la vision est devenue plus large, où s'éveille l'instinct de la *composition*.

IX

A côté de ces « crayons » empreints d'une certaine subjectivité se rencontrent des études purement réalistiques qui ne valent que par la précision des lignes et la justesse des tons. Voici entre autres une

Digitized by Google

aquarelle d'un enfant de 11 ans où posent côte à côte deux grenouilles accroupies que l'on dirait vivantes. Puis des oiseaux, des coléoptères, des coquilles, des légumes, des fruits, des fleurs, voire des figures humaines en pleine action, remarquablement imités. Puis encore un portrait à la mine de plomb qui nous montre jusqu'où peut aller chez de si jeunes apprentis le soin du détail : c'est la silhouette d'une dame assise, en toilette de ville élégante. Chapeau, corsage et jupe sont rendus avec une rare minutie. On notera même sur le côté de la robe trois fausses boutonnières bordées de galon : détail qu'en dépit de son insignifiance l'enfant s'est donné la peine de noter. Enfin, par exception, les mains, soutenant un pot de fleurs, sont toutes deux très convenablement reproduites.

Dans un genre tout opposé, une petite aquarelle nous montre rangés sur un même plan deux pots de pensées entre lesquels, à égale distance de l'un et de l'autre, volètent deux papillons absolument identiques. Ici l'élève n'a pas eu le souci de calquer la nature. La symétrie des images, l'emploi exclusif des teintes plates, la pâleur du coloris, l'absence de toute profondeur dans le dessin du bouquet, la gracilité des feuilles, l'étalement uniforme des fleurs donnent à la peinture comme un faux air de fresque et font penser à ces frises élégantes dont William Morris aimait à décorer ses papiers de tenture. Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, l'enfant a *stylisé* son sujet.

Tournez la page suivante et vous allez trouver dans une dernière aquarelle une manifestation plus accentuée encore de cette tendance déformatrice. Le vase qu'elle nous présente est d'un maniérisme compliqué que l'auteur a sûrement inventé. De son orifice émerge une gerbe de fleurs toutes dessinées de face et maigrement échelonnées sur des tiges très grêles dépourvues elles-mêmes de feuillage. Plus encore que tantôt l'artifice est patent, et l'on serait tenté de croire que l'œuvre tout entière est sortie de l'imagination du sujet.

Outre qu'ils témoignent hautement de l'étendue des ressources infantiles, de tels exemples démontrent par leur variété même l'inéité des conditions d'où dérive l'*individualisme* artistique. Les auteurs de ces croquis fréquentaient en effet la même école, recevaient par conséquent les enseignements d'un même maître : et néanmoins quelles différences dans le profit qu'ils en ont tiré !

Digitized by Google

X

Maintenant que grâce aux documents qui précèdent nous connaissons les données du problème, il ne nous reste plus, pour en obtenir la solution, qu'à comparer à l'art de l'enfant celui que cultivaient, sur notre sol même, les *contemporains du mammouth*.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, ils offrent en même temps que certains points communs des oppositions marquées qui ne permettent point de les confondre.

Pour ce qui regarde leur genèse, remarquons avant tout que des circonstances analogues en ont entouré ces débuts. Au seuil de la préhistoire, nos besogneux ancêtres vivaient au jour le jour. N'ayant pour subsistance que le produit de leur chasse, ne possédant encore d'autre part que des moyens d'attaque et de défense excessivement rudimentaires, l'idée de l'art, même la plus vague, ne pouvait naître dans leur cervelle inculte. Ce ne fut que plus tard, au cours de l'ère suivante, qu'ayant à sa disposition des armes plus parfaites, son existence étant par là même assurée, l'habitant des cavernes vit son esprit s'ouvrir aux jouissances esthétiques. Alors, seulement alors il prit le temps d'embellir ses outils et ses armes et d'orner de dessins ou de fresques la paroi de ses grottes.

De même, eût-il le génie d'un Giotto, le petit miséreux qui court les rues en mendiant son pain n'aura — est-il besoin de le dire ? — ni le goût ni le loisir de s'adonner à des performances artistiques. Il n'appartiendra qu'à l'enfant suffisamment pourvu d'avoir toujours sous sa main du papier, un crayon, une plume et d'employer ses moment perdus au griffonnage de ses bonshommes.

Chez l'un comme chez l'autre, l'apprentissage artistique commencera par l'imitation des objets *familiers* : là des bisons, des chevaux, des mammouths ; ici des êtres humains, des maisons, des paysages et depuis quelque temps — où la mode va-t-elle se nicher ? — des bicycles, des automobiles, des dirigeables et des biplans.

Tous deux aussi, enfant et troglodyte, exécutent leurs dessins de *mémoire*. Et il y a tout lieu de penser que cette prédilection découle d'une cause commune ; ils s'affranchissent ainsi du contrôle gênant de la réalité. Celle-ci, ils en ont la prescience instinctive, leur apprendrait combien en diffèrent leurs essais. Quand au contraire leur souvenir ou, ce qui revient au même, leur imagination sont seuls à

Digitized by Google

diriger leur main, toujours l'image tracée par elle est conforme à l'image mentale et partant sans défaut.

Ceci nous explique cette confiance singulière que le troglodyte aussi bien que l'enfant accordent à la sûreté de leurs doigts. Les tâtonnements, les retouches leur sont à peu près inconnus. Alors que jamais le crayon du Vinci ne traça d'un seul coup la plus banale de ses esquisses, nos malhabiles mais présomptueux artistes donnent à leur dessin une netteté presque égale souvent à celle de la gravure.

Pour le même motif encore on les voit s'attaquer sans vergogne à des sujets d'une exécution parfois fort difficile. Tel le fameux bison d'Altamira dont j'ai décrit ailleurs le profil tourmenté ; tels ces audacieux croquis d'un gamin de cinq ans — réminiscence d'une soirée passée la veille au cirque — représentant, l'une une pyramide humaine, l'autre un cheval en train de gravir une échelle légèrement inclinée.

Par contre, ni l'un ni l'autre n'ont la notion de l'*ombre*, de celle du moins que projettent les corps sur les objets voisins. Le pauvre Schlemihl avait perdu la sienne : l'enfant et le troglodyte ne connaissent point la leur. Ajoutez à cela l'absence complète du sol, de l'existence duquel ni l'un ni l'autre ne paraissent se douter, et vous comprendrez pourquoi les figures enfantines semblent toujours suspendues dans le vide.

Pareille méconnaissance de l'ombre indique une grave lacune dans la vision mentale. Insensible au *contraste*, le centre visuel du cerveau n'a pas acquis la faculté de percevoir à côté et au-dessus de l'objet éclairé l'espace sans lumière qui en épouse la forme... *la sœur jumelle et sombre qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit.*

Et ce n'est pas uniquement dans l'art de l'enfant ni dans l'enfance de l'art que se rencontre cette curieuse cécité : des adultes peu cultivés sont pris du même défaut et ne parviennent que difficilement à s'en corriger.

Témoin l'aventure survenue, dit-on, à Quentin Metsys au temps de son apprentissage. Le jeune forgeron — car ce fut là son premier métier — avait conçu une passion profonde pour la fille d'un peintre anversois. Ayant sollicité sa main, il fut éconduit par le père, lequel n'entendait agréer pour gendre qu'un artiste comme lui. Résolument, délaissant une profession dans laquelle il était déjà maître, Metsys entra comme apprenti dans l'atelier du peintre; mais habitués qu'ils étaient au martèlement du fer, ses doigts n'arrivaient pas à manier

Digitized by Google

le pinceau. Vainement dessinait-il avec un soin extrême les contours de ses figures; vainement appliquait-il sur elles les pâtes les plus éclatantes de sa palette, toujours elles manquaient de relief et de vie : et le pauvre garçon s'en désespérait. Un jour que l'âme en deuil, prêt à renoncer à sa belle, il déplorait une fois de plus son impuissance, une mouche — il faisait au dehors un beau soleil d'été — une mouche vint se poser sur la toile encore fraîche. Tout d'un coup, ô miracle, la bestiole lui apparut pleine de mouvement et de couleur, comme si le voile obscurcissant sa vue s'était déchiré soudain ; et il vit, il apprit alors que c'était à la faveur de l'*ombre* portée par le corps de l'insecte que celui-ci se détachait si vivement sur le fond terne du tableau. Le secret de la lumière venait enfin de lui être révélé. Bénissant le hasard qui l'avait si heureusement servi et mettant à profit sa précieuse leçon, l'apprenti devint à son tour un maître illustre entre les plus illustres ; et si l'histoire dit vrai, il lui fut permis de partager sa gloire avec celle qu'il avait aimée d'un si persévérant amour.

XI

Poursuivant notre enquête, nous constatons que chez l'ancien troglodyte comme chez l'enfant le *naturisme* constitue le mode prépondérant. Ni l'un ni l'autre n'ont cure du symbolisme. Ils prennent dans le monde extérieur le modèle qui leur plaît et se contentent d'en obtenir l'image. Tous deux aussi, en considérant ce modèle, y remarquent tel ou tel détail auquel ils donnent plus ou moins inconsciemment un relief particulier.

J'ai cité précédemment plusieurs exemples de cette prédilection. A ceux-là j'ajouterai les suivants, où elle se manifeste avec la dernière évidence.

Sur un dessin que m'a remis comme un cadeau sans prix le garçonnet au cheval grimpeur dont j'ai parlé plus haut, le même animal porte, attachée au front, une aigrette démesurée, immense, presque aussi longue que le corps entier, et le clown un plumet plus gigantesque encore qui fait le tour de toute une moitié de la feuille. Le même phénomène s'observe, avec un peu moins de netteté, il est vrai, dans les peintures troglodytiques qui décorent la grotte d'Altamira. Seulement, ici, la tendance en question se justifie davantage, attendu qu'elle porte non pas sur une pièce du costume, mais sur un attribut plus ou moins caractéristique du sujet portraituré. Voyez,

Digitized by Google

par exemple, le bison polychrome dont le superbe profil est reproduit partout : magnifiée outre mesure par l'imagination du peintre, sa bosse affecte des dimensions colossales. Et si vous examinez les deux rennes trouvés à Font-de-Gaume, lesquels, de l'aveu de tous, forment un des plus beaux spécimens de l'art paléolithique, votre attention sera immédiatement attirée par l'excessive longueur des cornes, hors de toute proportion avec la taille de l'animal.

Ce n'est pas trop s'aventurer, je pense, que d'assimiler, psychologiquement parlant, la bosse du bison, les bois du renne au médaillon de mon portrait, à la canne imaginaire ou non du monsieur qui se promène, à ce point noir, simulacre de l'œil qui, dans la première des images antérieurement décrites, fait un être vivant de trois quadrangles superposés.

La *particularisation* dont il s'agit tient sans doute à un instinct inné, car elle s'est perpétuée jusque dans l'âge du bronze. Sur un vase datant de cette époque, découvert à Moritzing, dans le Tyrol, s'étale une sorte de frise dont le fragment préservé représente, vu de profil, un homme à pied tenant un cheval en bride. L'homme est une vraie caricature et l'animal outrageusement stylisé : ce qui n'a pas empêché l'auteur de sacrifier à la loi du détail en faisant tomber de la bouche du cheval, en un réalisme inattendu, une énorme larme d'écume!

Non moins typique est l'*attitude* uniforme prêtée à leurs figures par le troglodyte et par l'enfant. On dirait en vérité que ni l'un ni l'autre ne voient les objets qu'en *profil*, attendu qu'ils ne les représentent presque jamais autrement.

Quel peut être le motif de cette commune disposition? Est-ce parce que toute autre pose nécessiterait des raccourcis trop difficiles à rendre? Mais n'ai-je pas dit qu'aux premières époques de l'humanité comme aux premiers âges de la vie la défiance de soi était chose inconnue? L'explication doit s'en trouver ailleurs : dans ce fait, par exemple, que la silhouette est le mode de représentation qui donne l'idée à la fois la plus juste et la plus explicite de la conformation générale du sujet. Pour quelle autre raison, si celle-ci n'était point la vraie, les peintures intérieures des grottes ne nous exhiberaient-elles jamais un animal gagnant au large; pourquoi aussi nos écoliers s'abstiendraient-ils systématiquement, comme ils le font presque toujours, de figurer dans leurs dessins des bonshommes vus de dos?

Digitized by Google

XII

J'ai eu précédemment l'occasion de signaler une erreur de perspective qu'il faut porter au passif de l'enfant et que j'appellerais volontiers, faute d'une expression meilleure, la *vision dualistique*. On sait en quoi elle consiste : certaines parties d'un seul et même objet sont dessinées comme étant vues sous un angle donné, tandis que certaines autres se présentent comme si l'angle réel n'était pas du tout celui-là. Telle l'image du chariot dont la caisse est vue de haut et dont les roues sont horizontales. De cette méprise, les artistes de l'époque glaciaire étaient eux aussi coutumiers. Verworn a reproduit en regard l'un de l'autre le dessin d'un garçon de quatorze ans où se remarque cette anomalie et celui qui couvrait une corne très ancienne trouvée à Oedenburg, et les deux images sont pour ainsi dire identiques. En dépit des milliers et des milliers d'années qui séparent les deux générations, leurs auteurs ont évidemment obéi à une même suggestion, toujours celle de tantôt : le désir latent de mettre en valeur autant que possible les traits discriminatifs du sujet. Pour un œil inéduqué, une roue n'est une roue que si l'on y distingue les différentes parties dont elle est constituée; or, on n'aperçoit rien de tout cela sur une roue qu'on regarde de haut ou que l'on voit s'avancer directement vers soi. Il se conçoit donc que nos naïfs artistes aient instinctivement corrigé le susdit inconvénient au moyen d'un artifice : ils ont faussé leur dessin pour le rendre plus vrai.

De part et d'autre enfin la *composition* reste encore lettre morte. Ni dans les anciennes peintures murales, ni dans les dessins de nos tout jeunes enfants on n'en découvre la moindre trace. Mais alors qu'il faut descendre jusqu'au néolithique, franchir donc une période de plusieurs millénaires avant qu'en apparaissent les premiers indices, il ne faut — et de cela j'ai cité maint exemple — que quelques années, le temps de passer de l'enfance à l'adolescence, pour apprendre à grouper des personnages et reproduire des sites accidentés.

XIII

Le parallèle que je veux établir entre l'écolier d'aujourd'hui et l'homme du quarternaire ne serait pas complet si je ne signalais, après toutes ces analogies, certaines *divergences* peu nombreuses et d'ordre secondaire, mais dont il importe cependant de rechercher la cause.

Digitized by Google

Reconnaissons, à commencer par là, que les *techniques* n'ont pas été les mêmes. Tandis qu'à l'époque des cavernes l'art eut pour première expression la gravure ou le façonnage de l'or et de l'ivoire, et que la peinture n'apparut que très longtemps après, l'enfant, lui, débute invariablement par le dessin, auquel il joint le coloriage lorsque l'occasion s'en présente. Mais il n'ira jamais au delà. La gravure et la sculpture lui demeurent étrangères; elles restent pour lui une *terra incognita* qu'il ne songe même point à explorer. Tout au plus trouve-t-il quelque agrément à estamper dans une pâte argileuse, en s'aidant d'un moule de bois ou de métal, des sortes de médaillons qu'il détruit aussitôt.

Assigner à cela une cause psychologique serait commettre une grave erreur. La raison s'en trouve dans des conditions purement matérielles. Pendant tout un temps, les troglodytes n'eurent à leur disposition que des grattoirs ou des couteaux de silex; et ce fut naturellement de ces outils qu'ils usèrent en guise de gouge et de burin quand ils se livrèrent à leurs premiers essais. Le crayon et la couleur ne furent inventés que plus tard, à la fin seulement de l'ère paléolithique. Quel est l'écolier qui, au contraire, n'ait à sa portée un crayon, une plume, du papier, auxquels il aura instinctivement recours chaque fois qu'il lui viendra l'idée de matérialiser ses impressions visuelles ou présentes ou passées?

Ceci nous donne aussi la clé d'une autre différence. Si l'on admet avec Verworn que les stries laissées sur la surface des os par le tranchant ébréché du râcloir ont été l'origine de l'art paléolithique, on devine pourquoi il a consisté tout d'abord en des juxtapositions symétriques de lignes droites ou régulièrement brisées, alors que de tels motifs n'ont rien qui réponde au goût esthétique de l'enfant. Ce dernier non plus, à l'encontre des sculpteurs de jadis, n'appliquera que rarement son talent à la décoration des objets qui l'entourent. Mais, curieuse et inexplicable inconséquence, pendant que le peintre des cavernes a toujours pris le soin d'ensevelir dans une obscurité profonde ses belles peintures murales, il n'est point pour l'enfant de jouissance plus vive que de soumettre ses productions, si médiocres soient elles, à l'admiration d'autrui.

Enfin, si le cerveau des troglodytes manque totalement, au point de vue artistique, du génie inventif, si les visions enfantines les plus incohérentes reposent elles-mêmes sur une base objective, il arrive parfois que ces dernières dénotent sinon une véritable imagination, au moins la faculté de voir mentalement des choses contraires à la

Digitized by Google

réalité. On se rappelle en effet, pour ne citer que cet exemple, les dessins exécutés par des écoliers de village où s'aperçoivent, à travers les jambes du pantalon, les jambes nues de la personne qu'il vêt.

XIV

Faut-il maintenant, par cet unique motif, placer l'art infantile au-dessus de l'art préhistorique? Du fait seul que l'enfant ne s'arrête pas à l'imitation pure convient-il d'affirmer la supériorité de son art?

Émise d'abord par le physiologiste Verworn, combattue depuis par Dœhlemann, cette conception a pour elle un argument des plus spécieux auquel on serait tenté d'attribuer une valeur probatoire et que l'on peut ainsi formuler :

Avant même d'éprouver les effets de l'ambiance moderne, le nouveau-né porte en lui, acquis par voie *héréditaire*, le germe des futures aptitudes de l'homme civilisé. En même temps qu'augmentent le volume et le poids de l'enfant, ce germe se développe, mûrit et fructifie. De là une précocité mentale qui déjà le rend psychiquement supérieur à l'homme du quaternaire. Ce n'est pas tout. Nos homoncules actuels grandissent dans un milieu incomparablement plus parfait que celui dans lequel végétaient nos ancêtres. Directement ou non, il en reçoit l'empreinte; l'*éducation* achève ce qu'a commencé l'hérédité.

La *vie des idées* s'ouvre ainsi beaucoup plus tôt pour lui; elle y atteint une ampleur que ne connut jamais l'adulte des temps préhistoriques. Chez ce dernier, ce fut toujours l'image brute du souvenir qui guida et l'esprit et la main. Dans les œuvres infantiles on découvre quelque chose de plus : des associations interviennent qui en compliquent et parfois même en idéalisent plus ou moins la transcription.

Suivant l'expression de Verworn, l'art des tailleurs de pierre est purement *physioplastique*, attendu qu'il s'inspire uniquement de la nature, tandis que celui des enfants mériterait déjà la qualification d'*idéoplastique*. Quand l'enfant conçoit et dessine une tête visible à travers un bonnet, quand il fait transparaître les racines d'une plante à travers le pot qui les renferme, les meubles d'une chambre à travers ses murs, les roues d'une voiture à travers la caisse, un corps coupé en deux par un bras placé derrière lui, quand par là il

Digitized by Google

ajoute à ce qu'il voit des choses que lui suggèrent des souvenirs connexes déformés ou non par son imagination, il ferait preuve, d'après Verworn, d'un esthétisme plus raffiné que celui des troglodytes — lesquels n'essayèrent jamais de représenter autre chose que ce qu'ils voyaient avec leurs yeux.

XV

Mais est-il bien vrai que de telles images marquent une ascension dans l'échelle artistique? Est-ce donc un progrès que d'introduire dans l'œuvre d'art un idéalisme fantaisiste, incorrect, parfois contradictoire, qui fausse la nature sans même lui prêter en échange une captieuse beauté? De ce que le travail de l'enfant implique la mise en jeu d'associations mentales dont ne disposait point l'habitant des cavernes, de ce que celles-ci, hantant son jeune cerveau, l'incitent à commettre des hérésies techniques, il ne s'ensuit nullement que son œuvre en acquière des qualités nouvelles. Pourrait-on soutenir que les fresques si vivantes de Bruniquel, du Mas d'Azil, d'Altamira sont d'un art inférieur à celui de l'enfant parce qu'elles se contentent de copier la nature? A ce compte, les portraitistes de tous les siècles, les Franz Hals, les Holbein, les Van Dyck, les Gainsborough, de même que la pléiade des peintres d'intérieurs, les Maas, les Vermeer de Delft, les Terburg, les Chardin n'auraient jamais été que de piètres artistes!

Rien ne reste, au contraire, des œuvres où domine la fiction. L'heure de la décadence est bien près de sonner quand on néglige d'emprunter ses modèles à la réalité. Et si grand que soit le talent du dessinateur ou du peintre, si fidèle que soit sa mémoire, jamais cela ne pourra suppléer à l'insuffisance de l'observation, — car sans elle, fatalement, inévitablement, il se produit dans le centre mental une déformation croissante des images.

Verworn lui-même a fourni de ce fait la démonstration qui suit, aussi probante que simple. Ordonnez à un enfant de copier d'abord un modèle choisi, la chose importe peu, soit par vous, soit par lui; puis de faire une copie de cette copie, sans plus s'occuper du dessin primitif, et ainsi de suite, de façon à en recueillir sept, huit, dix éditions successives. Vous serez alors singulièrement surpris de voir comme va en s'altérant, à chacune de ces transcriptions, le type original et combien la dernière copie ressemble peu au premier modèle.

Digitized by Google

Dans l'expérience de Verworn, le dessin-étalon était une reproduction très exacte de la fameuse gravure sur bois de renne trouvée dans le Kesslerloch, près Thayngen, et représentant un de ces animaux en train de brouter l'herbe. Et savez-vous quel en a été le résultat? Savez-vous ce qu'est devenu, dans la *neuvième* copie, ce renne aux formes admirables? Un animal inclassable que l'on prendrait *ad libitum* pour un crocodile antédiluvien ou un rhinocéros inédit.

On se méprendrait d'ailleurs si l'on croyait que l'imitation constitue un processus très simple. Elle exige au contraire un effort compliqué. N'imite pas qui veut, ni chez les animaux ni dans l'espèce humaine. La preuve en est que jusqu'ici on ne connaît guère que l'homme, le perroquet et le singe qui, parmi le monde vivant, possèdent ce privilège. Chez l'enfant lui-même, suivant la très juste remarque qui en a été faite, la faculté de singer les mouvements exécutés en sa présence ne s'acquiert que longtemps après l'aptitude aux mouvements spontanés. Jusqu'à 3 ou 4 mois, ceux-ci ne sont que de purs réflexes, c'est-à-dire des mouvements où n'interviennent ni la délibération ni la volonté; le mécanisme en est relativement élémentaire. Il devient, au contraire, des plus complexes quand on cherche à les reproduire. Car ceci réclame tout un travail mental : en premier lieu une observation attentive des gestes du modèle et une minutieuse analyse des actes qui les composent; puis la formation dans l'appareil cérébral d'une *image du mouvement* adéquate à l'image extérieure; puis, enfin, un exercice souvent renouvelé pour matérialiser correctement cette image au moyen d'une mimique appropriée.

Je sais bien qu'il existe une différence entre la répétition d'un geste, d'une attitude, d'un son et la reproduction graphique d'un objet quelconque. Mais cette différence n'est qu'apparente. Les deux processus, au fond, sont identiques : il s'agit, dans les deux cas, d'un modèle que l'on se propose d'imiter.

XVI

L'enfant n'est pas, au temps actuel, l'unique représentant de l'homme préhistorique. Plus que lui, le *sauvage* moderne a dû se contenter du modeste héritage légué par ses très vieux ancêtres. En fait, certaines peuplades contemporaines ont conservé dans toute leur intégralité les habitudes, les mœurs et, peut-on dire aussi, l'aspect des hommes de l'âge de pierre. On croirait qu'en passant sur elles

Digitized by Google

sans rien changer à leur organisation physique ni à leurs qualités intellectuelles, le temps ait voulu faire mentir la loi de l'évolution. Quelques-unes même ont baissé d'un cran au point de vue psychique; elles ont perdu entre autres le sentiment de l'art que possédaient à un si haut degré les hommes du quaternaire. A peine en trouve-t-on la trace — comme réminiscence d'une parenté lointaine — dans la coutume de se peindre ou se tatouer le corps.

Il est, par contre, des sauvages relativement policés qui ont produit et produisent encore des œuvres artistiques. Celles-ci, la chose va de soi, figureraient sans honneur dans nos expositions modernes; mais elles n'en remplissent pas moins les conditions qui sont le critérium de l'art : l'application, sans but utilitaire, de la ligne et de la couleur à des réalisations figuratives — plastiques, picturales ou graphiques — dont la vue éveille en nous une impression agréable.

Seulement, comparées à celles des tailleurs de silex, les œuvres des sauvages actuels apparaissent comme d'informes essais. La plupart du temps il s'agit de figures humaines sculptées et peintes, ou hideuses ou grotesques, très sommairement exécutées. Elles sont dénuées de tout mouvement et d'une incorrection telle qu'on la dirait voulue. Souvent, comme certains spécimens rapportés de la Côte d'Ivoire, ce sont des êtres demi-nus à tête d'hydrocéphale, au visage grimaçant, des nains à courtes jambes ou même privés de tous leurs membres, toujours debout, toujours regardant devant eux, toujours figés dans une apathique immobilité. — Non pas, toutefois, que les auteurs de ces étranges statuettes manquent de sens esthétique. L'harmonieuse symétrie de leurs tatouages, les soins extrêmes qu'ils prennent de leur coiffure, le coquet arrangement du costume féminin quand le tatouage n'en tient pas lieu, la recherche des étoffes éclatantes, l'amour des bijoux, la décoration des armes, tout cela atteste manifestement son existence. Mais leur esthétique reste purement ornementale et n'atteint pas l'ampleur de la nôtre.

XVII

On y découvre, d'autre part, un élément psychique nouveau, tout à fait étranger à l'art primitif comme à l'art infantile. Presque toutes leurs figures revêtent en effet une signification *symbolique*. La plupart du temps elles témoignent d'une croyance implicite à des forces inconnues, à des esprits immatériels dont on redoute les

Digitized by Google

maléfices et desquels on cherche à se concilier la faveur. Tantôt on leur accorde une vertu fétichiste, tantôt ce sont de vraies idoles incarnant en une forme grossière quelque divinité.

Dans la confection de ces figures l'imagination peut se donner et se donne généralement libre cours. En certains cas pourtant elle sait imposer des limites à ses divagations, en ce sens que ses plus fantasques inventions concourent toutes à mieux spécifier la personnalité du sujet. Considérez, par exemple, ce *Génie de la mer*, produit monstrueux de l'art mélanésien, où la tête, les mains, les pieds sont des corps de poissons, dont la queue s'étale en éventail comme une nageoire caudale, dont les coudes s'étirent en un long filament auquel s'accrochent des paquets de poissons. Parfois même l'art du sauvage s'élève — ou déchoit — jusqu'à une *demi-stylisation*, comme dans ces hauts-reliefs qui, d'après Delafosse, décorent les murs intérieurs des cases d'un village habité par une tribu Siéna, sur les rives de la Volta noire, dans une région peu connue du Soudan. L'un d'eux reproduit en imitation du « massacre » de nos Nemrods modernes un crâne de cervidé surmonté de deux cornes ondulées comme celles du coudou. Jusqu'ici, rien d'anormal. Mais à côté de cette première sculpture on en trouve une seconde qui diffère de la première en ceci qu'elle porte une troisième corne placée entre les deux autres. Jugeant trop simple, trop peu décorative la première image — la vraie — l'artiste soudanais a trouvé bon de l'enrichir d'un ornement supplémentaire.

XVIII

Chez d'autres peuplades, au contraire, c'est le *naturisme* que l'on tient en honneur. Ici, les traditions paléolithiques ont été précieusement conservées; tous les sujets sont pris directement dans le monde extérieur et tout l'effort de l'artiste consiste à les bien imiter.

A vrai dire, il serre de moins près la nature que les peintres émérites de Bruniquel et d'Altamira. Mais il sait en revanche agencer un tableau et surtout communiquer aux scènes qui le composent une vie, une animation intenses. On possède une série de ces dessins dus à des Boschimen où se trouvent figurées des aventures cynégétiques. L'un d'entre eux nous montre deux chasseurs aux prises avec des rhinocéros. Le premier, debout en face du fauve, semble, comme le chulo dans la Plaza, aguicher l'animal, tandis qu'à

Digitized by Google

quelques pas derrière lui son compagnon s'apprête à percer la bête de son javelot.

Une autre collection, celle de Péringuey, nous offre le pendant de ce premier dessin. On y voit deux traqueurs en quête de gibier, lancés en pleine course, armés non pas seulement de la pique traditionnelle mais aussi d'une massue. Un chien les accompagne; et chacun d'eux, en outre, s'est coiffé d'une tête de cerf ou de bison afin de pouvoir approcher la proie sans lui donner l'éveil.

Un troisième groupe, plus pittoresque encore que les précédents, reproduit par Orpen, est constitué par une troupe entière de chasseurs aux corps sveltes, attelés à une espèce de liane dont l'extrémité s'accroche, dirait-on, à la gueule d'un rhinocéros furieux. Un de ces hommes est armé d'une pique; les autres brandissent, avec force gambades, de singuliers objets ressemblant à des régimes de bananes plus qu'à toute autre chose. Ramènent-ils au foyer une belle proie prise au piège? Accomplissent-ils une sorte de rite solennisant le succès de leur chasse? Il serait difficile de trancher la question. Toujours est-il que la scène tout entière est étonnamment mouvementée et que les gestes des chasseurs, qui ne sont point sans justesse ni sans grâce, trahissent la joie la plus exubérante.

A l'autre bout du monde, parmi les Esquimaux, Hoffmann a découvert des images de chasse, de pêche, de jardinage, de jeux exécutées par les indigènes, et dont le sens est absolument clair nonobstant la naïveté enfantine et l'extrême schématisation du dessin.

Tels qu'ils sont, ces tableautins sont d'une facture manifestement supérieure à celle de certains dessins appartenant au vieil âge du fer et décorant des vases rapportés d'Oedenburg : celui entre autres où l'être humain qu'on a voulu représenter se compose d'une boule qui est la tête, d'un triangle formant le tronc et — en guise de membres inférieurs — d'un double trait vertical terminé par un crochet. Comme complément de cette académie singulière se détachent du corps deux lignes qui, avec leurs extrémités bifurquées, figurent, on doit au moins le penser, une paire de bras et une paire de mains.

XIX

Entre le sauvage et l'enfant, mais plus près du second que du premier, se place dans l'ordre psychologique l'individu qui, né et élevé dans un milieu civilisé, est resté néanmoins vierge de toute culture.

Digitized by Google

On a dit avec raison que l'intelligence moyenne des adultes normaux appartenant à la classe ouvrière ne dépasse pas celle d'un enfant de douze ans au point de vue de la compréhension abstraite. Comme sentiment esthétique ils lui sont même inférieurs, ainsi que j'ai pu m'en assurer par l'analyse des dessins exécutés par de pareils sujets, soit d'après nature, soit simplement de souvenir.

A priori, il y avait tout lieu de croire que la plupart de ces dessins offriraient les mêmes imperfections que ceux des petits enfants. L'expérience a confirmé cette présomption. Là comme ici l'on constate l'insipide monotonie de l'attitude, toujours ou presque toujours le sujet étant représenté de profil et regardant à gauche. L'œil s'allonge en amande et l'iris est figuré par un point noir au centre même de l'espace interpalpébral. Souvent, avec cela, des cheveux en trop et de la barbe en moins, cette dernière généralement très mal placée et très maladroitement rendue. Quoique ridiculement petit, le chapeau n'est jamais oublié, mais il ne tient sur la tête que par un miracle d'équilibre. Les membres aussi sont ceux d'un nain, et les doigts habituellement écartés affectent de préférence la forme spatulée.

Comme dans les images enfantines, les traits vraiment caractéristiques du sujet sont fréquemment omis ; mais un *détail* en tient lieu qui, on ne sait trop pourquoi, concentre l'attention de l'auteur. C'est ainsi que dans les dessins où ma propre personne a servi de modèle, on a constamment oublié mon binocle, mais en figurant par contre le nœud de ma cravate, en ornant mes poignets de manchettes monumentales, en garnissant de fourrure le col de mon pardessus, de façon à donner à celui-ci l'apparence d'une pelisse que je ne porte cependant presque jamais.

XX

De ce qui précède il appert qu'au point de vue artistique l'habitant des cavernes, l'enfant, le sauvage et l'homme dénué de culture forment une même famille, encore que chacun de ses membres conserve dans une assez large mesure sa personnalité propre. Et si la preuve est impossible à fournir d'une corrélation directe entre l'intellectualisme — je ne dis pas la culture générale — du premier de ces groupes et son développement esthétique, on peut affirmer qu'un tel rapport existe pour les trois autres. Disons plus : les produits infantiles ne sont pas sans trahir par quelque indice le

Digitized by Google

psychisme propre de leurs auteurs. Comme l'a fait judicieusement observer Gaston Quénioux, la personnalité de l'enfant s'ébauche déjà dans ces essais. Il est souvent possible de juger par eux de son intelligence et de son caractère : réalisme ou idéalisme, hardiesse ou timidité, originalité ou routine, esprit d'analyse ou de synthèse, instincts délicats ou grossiers.

Ce que les graphologues affirment découvrir dans l'écriture des gens, les croquis naïfs de l'enfant le révèlent bien plus sûrement encore. Aussi, ne fût-ce qu'à ce dernier point de vue, l'intérêt n'en sera-t-il point de si tôt épuisé ; et pour le psychologue comme pour le pédagogue, l'art infantile demeurera toujours un objet d'attachantes et fructueuses études.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

L'odieuse Mère.

Au début, cela s'était chuchoté entre deux ou trois bonnes femmes, le dimanche, à la sortie de la messe, ou le matin, chez la fruitière.

Un jour, Mme Raspal — femme très considérée pour la gravité avec laquelle elle arborait des chapeaux déconcertants — perçut au vol quelques bribes de leurs propos et son bon sens proverbial en demeura frappé. Elle s'empressa d'en informer son fils Evariste, le receveur des contributions, qui promit de demander là-dessus le sentiment d'un instituteur pensionné, son ami, dont les sentences étaient généralement fort prisées.

Elle en dit également deux mots à Jeannette, sa bonne, au père Théophile, son marchand de beurre, et à la « dame » du vétérinaire. — « Naturellement, disait-elle, c'est entre nous. » Ils furent unanimes à trouver, de prime abord, que la chose était bien possible; à la réflexion, Jeannette la déclara probable et Théophile certaine. La « dame » s'abstint de se prononcer davantage, mais leva vers le ciel deux yeux mélancoliques et par avance résignés à toutes les horreurs de ce monde; Mme Raspal pensa qu'une personne qui s'habillait aussi mal ne pouvait avoir que des opinions timides et lui dédia un sourire indulgent.

C'est ainsi que, tout doucement, mais avec la sûreté féroce de la médisance, la rumeur avait grandi... Sans doute, il fallait être juste : Mme Nessonvaux paraissait la femme la plus respectable qui fût : tout un passé de souf-

Digitized by Google

frances fièrement portées plaidait en sa faveur, était parvenu jusqu'alors à décourager le cancan.

Il n'en était pas moins vrai que sa fille Juliette n'avait plus été aperçue depuis environ six mois; que, depuis le même temps, personne, pas même une femme de ménage, n'avait pénétré dans la maison où la mère se terrait, d'où elle ne sortait que rarement, entre chien et loup, furtive et inquiète, pour acheter rapidement, au plus près, quelques provisions indispensables.

Tout cela était louche, évidemment.

Le petit Simon, dit Blondinet, gamin déluré dont ces extraordinaires parlottes avaient surexcité l'imagination, rôdait souvent autour de la maison mystérieuse; il prétendit avoir entendu, deux fois de suite, des gémissements étouffés. Il n'y avait plus de doute : M^me^ Nessonvaux séquestrait sa fille, qui sait? la martyrisait, peut-être. Quelques sceptiques attardés, du coup, se trouvèrent confondus. Blondinet devint le héros du jour. Convoqué sans cesse par les ménagères qui voulaient entendre de sa bouche le surprenant récit, il se vit comblé de douceurs : tablettes de chocolat, « babluttes », sacs de « chiques », galettes, bonbons secs, gonflèrent ses poches et déformèrent ses vêtements; certain jour même, son tablier, transformé en sacoche, se trouva trop petit. Blondinet en conçut un grand orgueil et souffrit un peu de l'estomac. Ainsi apprit-il bien jeune que toute gloire se paie.

Enfin, les suppositions les plus extravagantes s'étant changées en certitude, la Conscience Publique décida qu'il fallait agir; le receveur et l'instituteur pensionné s'adjoignirent le pharmacien, tinrent conseil et prononcèrent le mot sacré de justice.

*
* *

M^me^ Nessonvaux, qui ne recevait plus ni visites ni fournisseurs, avait pris l'habitude de ne point répondre aux

Digitized by Google

coups de sonnette que s'obstinaient à donner chez elle, de loin en loin, un polisson malicieux ou un mendiant mal renseigné. Il fallut l'insistance inaccoutumée de quatre appels autoritaires pour la décider à venir entre-bâiller la porte — sans hâte, mais non sans émoi.

A la vue du procureur du roi, qu'elle avait un peu connu jadis, sa figure blême et dévastée marqua un étonnement douloureux; après un moment d'hésitation, elle lui ouvrit automatiquement la porte d'un petit salon sombre d'où s'exhala l'indéfinissable odeur d'abandon des pièces mortes.

La pauvre femme se crut en plein cauchemar quand il lui expliqua ce que des gens, probablement mal informés, supposaient, et comment, certain qu'il y avait là une erreur, il avait désiré venir seul, en ami, lui demander quelques éclaircissements.

Elle leva vers le magistrat des yeux meurtris qui semblaient refléter la vision de toutes les misères humaines et, doucement, elle dit :

« Je n'en veux pas à ceux dont les propos vous ont envoyé vers moi. Je leur parais bizarre? Comment en serait-il autrement? C'est fatal. Ces gens, au surplus, ne pourraient ni comprendre ni admettre ma bizarrerie. Vous, Monsieur, à qui j'en dois l'explication, vous allez juger si elle est criminelle.

« Il est exact que, depuis six mois, je tiens ma fille Juliette rigoureusement enfermée dans un appartement du second étage, sans communication possible avec l'extérieur. Il est exact que, depuis six mois, elle n'a vu d'autre visage humain que le mien et que personne ne pénètre ici parce que je veux qu'elle ne voie personne et que personne ne la voie. Il est exact, enfin, que je suis décidée à tout pour empêcher, jusqu'à mon dernier souffle, que quiconque n'enfreigne cette consigne. Ma fille est folle, Monsieur, elle est folle et — écoutez-moi bien — je ne veux ni la soigner, ni la guérir.

Digitized by Google

Non..., ne croyez pas..., non... Je lis dans vos yeux la certitude que la mère n'est pas moins atteinte que la fille; vous vous trompez : j'ai toute ma raison. Hélas! elle a résisté à tant de débâcles, déjà! Je crois que, décidément, rien ne l'ébranlera jamais...

« Vous vous rappelez peut-être, vous qui nous avez connus en des jours moins sombres, que l'an dernier, ma fille, toute jeune encore, était fiancée à M. Fernand Loy. La date du mariage approchait quand je perdis à peu près toute notre fortune dans le krach retentissant du Crédit Régional. C'est banal, excusez-moi, mais je dois bien raconter... Le jeune homme, naguère empressé et charmant, affecta, à l'annonce du désastre, une telle attitude que je lui proposai sur-le-champ de reprendre sa parole. Je n'eus pas besoin d'insister, son cynisme frisa l'inconscience. Il était ingénieur; il partit. Où? je ne sais; assez loin, m'a-t-on dit... Il craignait un peu la critique, sans doute.

« Ma fille eut d'abord un chagrin profond, terrible et muet. Je vécus auprès d'elle de ces heures tragiques où l'on sent que toute parole serait vaine, mais où l'on éprouve, d'autre part, le hideux affolement du silence.

« Puis, brusquement, elle changea et apparut, semblait-il, subitement consolée. La santé, les fraîches couleurs lui étaient revenues; je la surpris à sourire, à se parer, à chanter comme autrefois. J'aurais dû être satisfaite, n'est-ce pas? Ce fut pourtant l'âme pleine d'une angoisse étrange que j'accueillis cette transformation ; j'avais le pressentiment d'un nouveau malheur; je l'attendais : il vint.

« Je remarquai que Juliette se prenait à parler seule, rarement, d'abord; puis, davantage. J'observai bientôt que ses paroles, ses sourires, s'adressaient à un être imaginaire ; qu'elle voyait auprès d'elle quelqu'un qui n'était pas moi, tandis que moi, elle ne me reconnaissait pas toujours. Puis,

Digitized by Google

je l'entendis appeler ce fantôme Fernand, faire avec lui des projets d'avenir et je compris...

« Mais, je compris aussi que ce mal, redouté par ma tendresse à l'égal d'une catastrophe, était pour ma pauvre petite un bonheur inespéré. Je me dis que mon seul devoir était de la laisser vivre désormais dans son erreur, sans chercher à guérir son esprit égaré, puisque cet égarement même valait à son cœur une paix et une joie nouvelles.

« C'est depuis lors, Monsieur, que j'ai farouchement écarté d'elle quiconque pourrait troubler ce miraculeux tête-à-tête, car je n'ai plus qu'un but ici bas : conserver intact le cadre dans lequel elle vit sa vie de songe afin que, s'il est possible, le mirage qui s'y reflète, s'y maintienne en sa perpétuelle splendeur.

« Quand elle me reconnaît, elle me parle de *lui*, comme s'*il* était là, et je me prête à cette tragédie. Je fais la conversation avec *lui*, je *lui* souris comme à un personnage sympathique. Je parle avec gaieté du mariage prochain, j'apporte des dentelles pour le trousseau, des croquis de meubles que je *leur* soumets; je prends *leur* avis, je ris de *leur* joie, je *le* remercie des choses aimables qu'*il* est censé me dire...

« Tous les jours, cela recommence et jamais ma fille ne songe à quitter l'appartement où je cultive, où j'encourage sa folie.

« Laisser quelqu'un s'approcher d'elle! Cette idée seule me donne le frisson. Vous imaginez-vous, par exemple, quelque bonne femme qui, s'estimant plus adroite que moi, viendrait psalmodier : « Mais non, pauvre demoiselle, M. Fernand n'est pas là, voyons : il est parti. » — Ou bien un médecin qui lui dirait : « Allons, mon enfant, un petit effort, souvenez-vous bien!... »

« Souvenez-vous bien! Mais c'est justement ce que je ne veux pas, moi, qu'elle se souvienne! Personne, non, personne ici!... On m'indiquerait des traitements, des cures, on me

Digitized by Google

citerait des guérisons. La guérison ! Vous ne pouvez vous représenter l'effroi que ce mot ironique jette en mon âme. La guérison ! L'arracher à son rêve, à la merveilleuse vision qui l'enchante, ressusciter ses souvenirs cruels, la replonger dans la réalité de la vie, en pleine amertume, en pleine douleur, en plein dégoût, quand elle a l'*Illusion* !... »

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Le Salon des Indépendants.

Ce salon est une boutique : une boutique où l'on vend, paraît-il, au rabais. Il est le réceptacle des vieux fonds d'atelier pour certains peintres; pour les autres, l'urne funéraire ouverte à leurs péchés de jeunesse.

Vous perdriez votre temps à chercher dans cette cohue de tableaux et de sculptures plus de cinquante expressions d'art probe et je ne pense pas que cela suffise.

La peinture est ici avant tout autre titre « réclamiste » et les moyens qui jadis ne manquaient pas pour attirer l'attention fatiguée paraissent s'épuiser. C'est à peine si l'intéressant monsieur Public, qui venait hier aux Indépendants pour y rire un brin, consent encore à se déranger.

Je ne désespère pas de voir un jour, pressé par le besoin de renouveau, des expositions de peinture phonographique : j'entends dire qu'un appareil habilement dissimulé attirerait irrésistiblement la foule en lui hurlant des injures..., comme chez Bruant, ou bien encore qu'une ingénieuse image de combat sanglant se recommande de vrais coups de feu tirés à propos sur les gardiens.

A dire vrai, la gloire ne fut jamais plus inconstante qu'à notre malheureuse époque. Matisse a tué Rousseau (le douanier), les Cubistes ont triomphé de Matisse et les Futuristes des Cubistes. De mains en mains les lauriers passent rapidement pour rester en fin de compte dans celles de Bonnot, Garnier et Carouy. Les gloires ainsi que les morts vont vite.

J'ai fait les cent pas dans le désert des Indépendants et voici les quelques noms annotés : Chapuy, Désiré, M^lle^ Stettler qui, malheureusement, ne progresse pas, Pam, humoriste truculent, Plantey avec une étude de nu assez fine, Hubert Heimat, M^lle^ Karpelis, Hope, et c'est à peu près tout.

Parmi les autres on découvre quelques plats valets de Roybet, ou de Henner, ou encore d'obscènes concurrents de la maison Tellier.

Cependant ce Salon arbore le pavillon de l'Indépendance : serait-ce que les artistes comme les enfants demandent à être pris par la main pour suivre la bonne voie?

ALLARD-L'OLIVIER.

Digitized by Google

Chronique musicale.

Pour terminer la série de ses beaux concerts, la Société Bach a mis en parallèle la « haute messe » en *si* mineur et la « messe solennelle » en *ré*. Ces chefs-d'œuvre de Bach et de Beethoven ont rempli les trois journées du festival de mai. Exécutions admirables par leur esprit musical, leur style, leur chaleur, leur élan. Ceux qui y ont participé ont foi dans la musique ; ils la comprennent profondément ; ils sont exercés à l'interpréter et l'effort ne les effraie pas. L'effort d'une mise au point de pareille musique est énorme. La messe en *si* avait été exécutée l'année dernière. Rien d'excellent comme ces reprises après un solide travail et un long repos. Tout est bien en place et parfaitement mûri. On s'est assimilé l'œuvre ; on la vit, on la recrée. La messe gothique nous a semblé plus émouvante, plus mélodieusement tendre, plus variée, plus majestueuse qu'il y a un an. Les chœurs, bien homogènes, pleins de voix fraîches, précis dans l'élocution de la mélodie et du texte, obéissent à leur chef avec vivacité et dans une parfaite discipline. On apprécierait mieux les qualités de l'orchestre s'il s'effaçait moins derrière les voix. Cette disposition de l'orchestre sur un plan horizontal est-elle bonne? Je ne sais : mais il est certain que les voix instrumentales ont, dans les ensembles de J. S. Bach, un rôle de premier ordre à jouer. Il ne faut pas qu'elles soient sacrifiées. Les solistes que M. Zimmer avait conviés à participer à cette fête lyrique, Mme Noordewier-Reddingins, Mme de Haan-Manifarges, M. Baldszun, M. Stéphani sont de grands artistes. Leur talent, aussi bien que la qualité pure et le timbre caractérisé de leur voix ont fait apparaître tout ce qu'il y a de douceur et d'accent dans les vingt-quatre morceaux où se brise et miroite en une profusion d'images l'idée de l'épopée chrétienne telle que le maître de

Digitized by Google

Leipzig l'a conçue. Quant aux inflexions de ces voix dans le *Benedictus* de Beethoven, je renonce à dire la merveille que ce fut et par quelle tension sublime et douce, à la fois exaltée et patiente, elles ont fait planer sur nous « l'esprit du Seigneur ». Le *Kyrie* de la messe est, par la coupe brève et par l'ordonnance, le plus traditionnel des fragments de cette immense composition mystique qui dépasse, comme celle de Bach, les limites d'une messe d'église. Il est en *si* mineur comme l'*Agnus Dei*. Il n'y a rien là que de naturel, puisque cette tonalité est la relative de celle de *ré*. Cependant, cette couleur harmonique fait songer à Bach qui l'employait volontiers et la plastique même de ce *Kyrie* et de cet *Agnus* invite au rapprochement que j'indique. Dans le *Gloria*, dans le *Credo* l'esprit actif et combattif de Beethoven apparaît. Tout ici, ou presque tout, est en tons francs, en traits nets vigoureusement tracés et déroulés, en larges accords. Ces parties oratoires sont longuement développées, fortement construites. Est-ce à cause de cela qu'on nous les propose comme des sommets ? Elles laissent l'âme de l'auditeur assez froide. Il n'y a rien là de comparable à la musique des symphonies, je veux dire rien en tant que substance musicale, si ce n'est le thème militant de la louange, l'ample phrase du cantique sur les mots *pax hominibus* et l'épisode poignant de la montée au calvaire L'inoubliable *Credo* de la messe en *si* est l'image immédiate de la foi. Le *Credo* de la messe en *ré* apparaît comme un témoignage de la volonté du musicien plutôt que de sa croyance. Il est agité; il est dramatique; c'est une lutte pour l'idée de Dieu et bien des fois celui qui la mène appelle à son aide la rhétorique. L'inspiration ne lui revient que quand son imagination se réveille aux splendeurs du *Sanctus* et surtout à l'esprit de tendresse du *Benedictus*. Il chante alors merveilleusement et c'est l'instant du miracle. Instant religieux certes, mais d'une façon qui fait pressentir une interprétation nouvelle des symboles. Le quatuor du *Benedictus,* véritable sommet de ce poème, c'est la vision de la colombe dans la lumière. On devine, dès ce moment, la *coda* de l'*Agnus Dei*. On sent, suspendu, ce grand souffle qui fera tout à l'heure une brèche dans le mur de l'église. Les fanfares d'une sorte d'ode à la joie par quoi s'achève la messe solennelle n'ont rien de commun, remarquons-le bien, avec celles qui résonnaient selon le rite ancien dans le *Gloria*, à moins qu'elles ne les évoquent à dessein pour marquer la méta-

Digitized by Google

morphose de la pensée. Car il s'agit maintenant d'autres douleurs et d'autres fêtes. Pour Beethoven, « celui qui vient au nom du Seigneur », c'est l'esprit par qui Dieu lui-même sera délivré.

Ce festival de la Société Bach terminait la série des intéressantes et excellentes auditions dont j'ai parlé. Il n'y en a pas ici de plus nécessaires à notre culture. Le public l'a compris et il a chaleureusement ovationné les artistes de ces trois matinées de mai. M. Zimmer fait là son école de chef avec un plein succès.

MAUBEL.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Deux manifestations.

Elles ont eu lieu, à Bruxelles, au cours de la dernière quinzaine, et si elles n'ont pas eu un retentissement plus universel en Belgique, cela tient à d'autres causes que la notoriété de ceux qui en furent les héros. Notre pays fête avec plus d'éclat, c'est chose entendue, ses hommes politiques et ses hommes d'affaires que ses écrivains et ses savants. Nous n'avons pas encore, en dehors de quelques milieux d'élection, une opinion publique éclairée et agissante. On s'en est trop aperçu le jour où M. Maeterlinck a été fêté par les soins du Cercle artistique et de l'administration communale de Bruxelles.

Étranges organisateurs, en vérité! Lorsque M. J.-H. Rosny aîné vint parmi nous en mars dernier, on s'adressa, selon les plus élémentaires convenances, à ses confrères les plus réputés pour le recevoir. Il était pourtant l'hôte d'un cercle, lui aussi; il montait à sa tribune littéraire; il revenait, après vingt ans, pour la première fois parmi nous. Donc ce fut, dans un déjeuner à la fois intime et significatif, M. Camille Lemonnier qui harangua l'illustre romancier. A ses côtés se trouvaient MM. Desombiaux, Destrée, Eekhoud, Gilkin, Rency, Virrès, etc. MM. Dumont-Wilden et Paul André s'étaient excusés. Le principal organisateur de la tournée J.-H. Rosny aîné, bien qu'il ne soit pas totalement étranger aux lettres, s'était effacé spontanément. Il ne crut pas que sa dignité présidentielle le contraignît à tenir la première place, pas plus que le jour où MM. Baudin et von Kessler vinrent nous entretenir ici de l'Allemagne et de la France, il ne se crut diminué en cédant la présidence à un ancien diplomate dont l'autorité est reconnue. Mais il ne pensa pas un instant à l'offrir au président du club, où ces deux personnages représentatifs trouvèrent un maigre auditoire. Il avait le souci de certaines proportions.

Il y a donc eu de la stupeur, des indignations ou du fou rire, selon les humeurs et les milieux, lorsqu'on sut comment M. Maeterlinck allait être reçu à Bruxelles. Plusieurs revues et journaux ont employé des expressions énergiques pour qualifier ce manque d'égards dont se sont plaints nos littérateurs. Les deux seuls qui fassent partie de la commission du Cercle artistique ont crié bien haut qu'ils n'avaient pas été consultés par les oracles du lieu; un journaliste-homme de lettres a servi d'intermédiaire entre l'écrivain et l'administration; il n'y a assurément pas de quoi le féliciter.

Digitized by Google

Mais j'estime qu'il n'y a pas non plus de quoi s'émouvoir. Du moment que l'on confiait à des bureaux le soin d'honorer un littérateur, de régler les détails de sa réception et jusqu'au cachet des interprètes de son théâtre, il fallait s'attendre à tout cela ; il fallait s'attendre aussi à l'exclusion systématique de ses confrères. N'était-ce pas prévu ? N'était-ce pas l'équité même ? Dans l'ordre hiérarchique, un chef de service de l'hôtel de ville de Poperinghe est un bien plus gros hère, sachons-le, que M. Camille Lemonnier, qui n'est rien du tout d'officiel. Et de quel droit placerait-on celui-ci, à table, plus avantageusement que M. l'échevin Maes, préposé, si je ne m'abuse, aux générosités de cette Bienfaisance publique, dont la logique administrative voudrait bien qu'on fît dépendre les subsides aux écrivains ? Dans l'humiliation dont on a frappé nos plus beaux talents, il y a une leçon de choses que je ne puis regretter.

Je ne puis regretter, non plus, qu'on n'ait pas prononcé de discours dans ce déjeuner où brillaient les absents Qu'est-ce qu'on eût bien pu y dire ? Eût-on loué chez M. Maeterlinck l'internationaliste avoué, et notamment le dédain amer et cruel avec lequel il a stigmatisé jadis, dans le *Figaro*, les menées turbulentes de certains compatriotes flamands ? Eût-on célébré ses idées philosophiques et politiques ? Mais il aurait déjà été compromettant d'y faire une simple allusion, car comment taire le sens anarcho-socialiste des déclarations que, dans un style admirable, ce grand désabusé a formulées sans ambages et qu'on peut lire dans l'*Intelligence des fleurs* ? Tout cela jure étrangement avec les Brabançonnes familières aux oreilles de ceux qui le recevaient, et le maître a dû sourire intérieurement de la tiède eau bénite dont on l'aspergeait, lui qui manie sans frémir les acides les plus corrosifs !

* * *

M. Pirenne a-t-il eu plus de chance le jour où l'on commémora les vingt-cinq ans d'un professorat si fécond à Bruxelles ?

Certes, oui, il a été honoré avec plus de tact et d'à-propos par ceux à qui était confiée la mission de rappeler les services trop réels qu'il a rendus à l'érudition nationale. Pourtant là encore, que de mesquines préoccupations se firent jour ! On fêtait M. Pirenne dans le palais de l'Académie et l'Académie, en tant que corps scientifique, avait été oubliée ! Sans trois mots de cordiale bienvenue qui furent dits le 8 mai à la séance annuelle d'une des classes, la voix de cette grande institution nationale n'aurait pas été entendue. L'Université de Liége, où M. Pirenne a fait ses études et où il a débuté, avait été traitée avec la même désinvolture ; à ce Gantois de vague adoption, on a tout mis en œuvre pour qu'il ne se souvienne pas trop du foyer où il a chauffé sa jeune science et sans lequel il n'eût peut-être jamais honoré son pays. Si l'on pouvait encore douter de notre régionalisme intellectuel, des faits comme ceux que j'allègue suffiraient à dessiller les plus aveugles.

Digitized by Google

La gloire de M. Henri Pirenne est une gloire belge. Là où d'autres ont échoué, lorsqu'ils ont tenté de nous incorporer une conscience de race présente et active, en inventant soit l'âme belge, soit la littérature belge (et non wallonne ou flamande), l'historien verviétois a réussi au delà de sa propre attente. Avouons que les circonstances le servirent à souhait. La mort de Vanderkindere lui a donné toute l'étendue du champ historique dans son pays. M. Kurth est à Rome et déjà l'oubli enveloppe cette puissante et inquiétante personnalité; et puis il a manqué au maître de M. Pirenne cette première vertu de l'historien, l'impartialité. Homme de parti il fut, est et mourra. M Henri Pirenne n'est pas indifférent à nos luttes politiques; il vote, et, je le crois, vote bien. Mais il a mis une coquetterie savante et imperturbable à éviter toutes les compromissions et tous les engagements à fond qui, dans un pays où le combat politique est un corps-à-corps, lui eussent aliéné des sympathies, dont il croyait avoir besoin. Destiné à être notre unique historien — et il l'est, escorté de monographistes et d'archivistes assez abondants — il a manœuvré avec beaucoup de tact et d'indépendance pour garder son franc parler vis-à-vis de toutes les doctrines. On le vit bien le jour où, dans une salle de l'Exposition de Bruxelles, il envoya de dures vérités à quelques-uns de nos catholiques les plus éminents, dont l'empressement à l'inviter et à le recevoir n'avait pas été prévoyant.

Ce n'est pas le moment de parler ici de son *Histoire*, qui est un monument national. On lui a reproché quelquefois d'être comme la justification anticipée d'un état de choses dont nous goûtons les bienfaits. C'est bien possible, à condition d'admettre que l'effort sincère et prolongé de l'auteur le couvre absolument contre le reproche de prédestination. Il a vu les faits sous un certain angle, et il est advenu que ses conclusions caressaient flatteusement l'amour-propre national. Qu'à mesure qu'il avançait dans son travail la certitude d'être à l'unisson de beaucoup de consciences belges l'ait soutenu, poussé, peut-être entraîné un peu plus loin qu'il ne voulait, je n'oserais le nier. Mais comme disait un grand critique, à l'honneur de Mignet, à qui l'on faisait le reproche d'être aussi systématique : « Que « voulez-vous? C'est ainsi qu'il convient plus ou moins que l'histoire « s'arrange pour être portative et pouvoir entrer commodément dans le sac « de voyage de l'humanité. »

M. W.

* * *

Quelques romans.

M. Romain Rolland a mis le signet, et le 9e volume de Jean-Christophe (Ollendorff) sera le dernier.

On ne sait s'il faut s'en affliger ou s'en réjouir. Neuf volumes, c'est long sans doute, et il n'y a guère que les *Misérables* et quelques récits d'Eugène Suë et de Dumas père dont l'étendue puisse se comparer à celle

Digitized by Google

de l'histoire du musicien Krafft. Encore est-il à observer que la multiplicité des aventures et la richesse du fond romanesque tenaient le lecteur de 1850 en haleine, tandis qu'ici il lui faut tout son souffle et toute sa volonté pour ne pas lâcher pied.

Et pourtant, il ne lâche pas pied. C'est que dans cette nature d'écrivain avec laquelle il s'est progressivement familiarisé, il y a des ressources inépuisées de sentiment et d'observation. Tout le panorama de la vie sociale et morale d'à-présent défile devant ses yeux, et il semble qu'un magicien tienne la baguette et commente. Les hors-d'œuvre sont l'œuvre même. Mais à côté de l'occasionnel, à l'intérêt mouvant et fragile, l'auteur a reconnu son droit et fait sa part à ce qui est éternel dans l'humanité, aux grandes passions, dont l'ouragan furieux l'ébranle, aux courants d'idées qui la traversent, comme des fleuves une contrée.

Dans ce 9e tome, il y deux drames sentimentaux, l'un consacré à l'amitié, l'autre à l'amour. Mais il y a aussi la peinture mouvementée d'un milieu où grouillent des hommes dévorés de haines inextinguibles et de maux inguérissables. Certaines pages nous rappellent les plus beaux chapitres de *La vague rouge* de J.-H. Rosny aîné; la même préoccupation, si opportune, les a inspirées à R. Rolland et en assure l'actualité vibrante. Et là, comme dans les études d'âmes, on retrouve, et malgré tout, on aime l'absence de sobriété, de simplicité géométrique, de précision française, de sévérité noblement classique, bref, les défauts inhérents à l'écrivain (1).

Ces défauts ne sont pas ceux qu'on peut reprocher à M. Binet-Valmer. Il est sobre et précis, maître de son dessein et de sa phrase; dans cette série de contes en dix pages, intitulés : *Notre pauvre amour* (Paris, Ollendorff), il a réuni assez de canevas de romans pour occuper toute une vie d'écrivain; sa fécondité inventive lui permet ce gaspillage. Mais il ne faut pas s'y méprendre. S'il a bientôt fait de tresser sa couronne, c'est qu'il la compose d'assez pauvres fleurettes. Ce n'est pas lui qui se souciera de remonter des effets aux causes. On aime, chez lui, on se donne, on se quitte, et c'est à recommencer. Canevas, vous dis-je...

Et pourtant, dans ces études curieuses qu'on appelle *Lucien*, et avant cela, *Les Métèques*, M. Binet-Valmer avait fait ses preuves de psychologue. En écrivant *Le plaisir*, il a voulu nous rassurer sur la continuité rigoureuse de ses dons naturels. *Le plaisir*, en effet, ne ressemble aux rapides historiettes d'amour du volume qui l'a précédé que par la méthode de l'écrivain. On ne change, en effet, pas facilement de méthode. Celle de

(1) Quelques pensées détachées — et pas toujours avantageusement — de certains développements de ces neuf volumes constituent une sorte d'anthologie morale, sous ce titre : *L'humble vie héroïque*; il est dû à M. Alph. Séché et publié chez Sansot (collection des *Glanes françaises*).

Digitized by Google

M. Binet-Valmer est de traiter avec une certaine hauteur dédaigneuse et impérieuse des choses de l'amour. Il semble qu'il veuille nous signifier qu'il n'en est pas dupe. Pour lui comme pour Chamfort, ce ne serait que l'échange de deux fantaisies, si, le romantisme ayant passé par là, il ne nous décrivait pas les rancœurs, les amertumes, les dégoûts de la passion avec un plaisir singulier. Chez lui, on se prend et se déprend vite, mais les sensibilités restent nouées, et de là des tortures variées, indéfinies. La triste héroïne de *Le plaisir* ressemble à celle du *Scandale*, de Henry Bataille et à quelques autres victimes de ce sentiment, mélange de violence et de répugnance, où la triste féminité se plonge, comme dans la vase. C'est un livre brutal et cruel, mais c'est un livre que *Le plaisir*.

Pour finir cette courte nomenclature, je voudrais donner une brève mention à un tout petit volume, d'aspect élégant et discret, que Mme Henry Maubel (Blanche Rousseau) m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je l'ai lu aussitôt, car j'avais gardé des autres écrits de cet écrivain un souvenir plein de charmes. *Rabaga* (chez Lamertin) ne m'a pas déçu. Une sensibilité très particulière s'y révèle, un don d'animer d'infimes choses, de mettre en une rare valeur les détails menus d'une observation où il entre de la rêverie bien féminine, à la fois indolente et précise. Le style est ferme et tout uni; il ne sous-entend ni une recherche ni un effort. On sent qu'il complète et réalise une très précieuse harmonie.

M. W.

* * *

Dans *L'Amour passa* (chez Grasset) nous avons un début dans le roman, et ce début promet beaucoup. Le thème choisi par M. L. Capillery est peu neuf, mais faut-il en vouloir à l'auteur? Arnold Villebac aime le plaisir, mais non les risques auxquels il expose. Il s'éprend d'une femme dont on lui révèle un jour qu'elle a un passé. Elle aurait tué un amant volage. Ce n'est que fable, et l'ardente créature se justifie. Mais le coup a porté, et il est fatal à l'égoïste tendresse d'Arnold. La rupture qu'il médite et prépare dès lors tuera celle qui s'est donnée à lui.

* * *

La maison Plon publie la traduction d'un nouveau roman russe, *Le terroriste*, de Mme Dimitrief. On y note plusieurs des qualités et des défauts de l'art de Dostoïewsky et de son école. La sensibilité secouée et le dramatisme aigu, voilà par quoi se distingue l'autoresse. La société qu'elle étudie offre de frappantes analogies avec l'époque de transition qui précéda la chute de l'ancien régime. Une sorte de fatalisme farouche semble mener les protagonistes de ce drame poignant qui se déroule, en coups de théâtre impressionnants, dans le décor immense et sauvagement beau de la steppe petite-russienne. Que ce soit la vision d'un inexorable idéal, la cupidité

Digitized by Google

basse ou la passion souveraine qui commandent, on a, en parcourant les pages fiévreuses du récit, la sensation aiguë de l'inévitable. Le *Terroriste* traverse lui-même l'action avec la démarche d'un personnage eschylien qui sait son sacrifice inutile et ne peut se défendre de *tout raser autour de lui et en lui*, suivant sa terrible formule.

* * *

Voici une étude pénétrante et dont on ne sait se détacher. C'est le héros du livre qui se raconte lui-même. L'*Imperturbable silence* (chez Perrin), c'est la surdité, isolant un homme de ses semblables. Quelle attention affectueuse, quelle influence peut-il obtenir dans la vie ; quelle action sur son entourage peut-il exercer, lorsque, depuis l'adolescence, il lui manque le sens de l'ouïe ? Peut-il avoir des amis ; peut-il converser avec ses semblables ; peut-il partager avec quelqu'un les joies les plus vulgaires ? Il est condamné à vivre seul, à ne jamais communiquer ses émotions, ni ses désirs à personne ; condamné à revenir sans cesse, et inlassablement, sur ses pensées dans le silence le plus étouffant, le plus stupéfiant, qui l'entoure et qui l'étreint. Pas un bruit de la nature, pas une parole ne lui arrive nettement. Il est exclu du monde, car le monde pour lui n'a point d'écho. Jamais livre si douloureux ne fut écrit. Lorsqu'on l'a ouvert, il faut aller jusqu'au bout.

L'abondance des matières nous oblige à remettre la chronique du salon du Printemps, par A. de Rudder, au prochain numéro.

Digitized by Google

INSTITUTS SOLVAY — BRUXELLES

Parc Léopold

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

Directeur : Emile Waxweiler, professeur à l'Université

* * *

L'Institut de Sociologie, établi en 1902 par M. Ernest Solvay au Parc Léopold à Bruxelles, constitue un laboratoire de recherches sociologiques.

L'Institut est installé dans un bâtiment couvrant 700 mètres carrés et comprenant notamment une salle de lecture et de bibliothèque (20,000 volumes), quatre cabinets scientifiques (Statistique, Anthropologie, Technologie, Histoire), douze chambres d'étude et des galeries réservées aux collections complètes de 350 périodiques.

L'Institut organise des recherches sur des objets déterminés qui sont mis à l'étude avec attribution d'un prix à chacun d'eux. Les recherches entreprises en vue de répondre aux questions proposées peuvent être poursuivies soit à l'Institut, soit ailleurs. On peut obtenir, en s'adressant à l'Institut, le programme des questions, ainsi que des renseignements sur l'organisation des recherches.

L'Institut est accessible aux personnes désireuses d'y entreprendre des études en dehors du cadre de ces recherches. Les conditions d'admission font l'objet d'un bulletin remis, sur demande, par le Directeur.

A l'Institut se trouve rattaché un Office international d'information pour les sciences sociales, portant la dénomination d'Intermédiaire Sociologique et ayant pour objet d'établir entre les personnalités, les sociétés, les institutions, des relations de documentation et d'aide scientifique mutuelle.

COMPAGNIE BELGE

D'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE

Société anonyme. — Fondée en 1824.

Établie à Bruxelles :

rue de la Fiancée, 24
et boulevard de la Senne, 53-55.

Société agréée par arrêté royal du 25 janvier 1905 pour l'assurance contre les accidents du travail et le service des rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

RENTES VIAGÈRES

Assurances sur la vie et contre les accidents.

Prêts pour la construction et l'achat de maisons d'habitation

pouvant atteindre une proportion très élevée.

Combinaison d'assurance libérant l'immeuble au terme de prêt ou en cas de décès de l'emprunteur.

BROCHURE SUR DEMANDE.

SOUS PRESSE

L'ARDENNE

TROISIÈME PARTIE

Le Grand-Duché de Luxembourg

ET RÉGIONS LIMITROPHES

Metz, Trèves, Eifel volcanique

8 cartes — 2 plans

Nouvelle édition, entièrement refondue.

Un volume, reliure toile, prix : **3** francs.

En vente à la soc. an. M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

General Accident Fire & Life Assurance Corporation, Ltd.

Établie en 1885 à Perth (Écosse). — CAPITAL ET GARANTIES : **fr. 40,000,000.**

Directeur général pour la Belgique et la Hollande : Fr. THYS.

DIRECTION BELGE
Temporairement : *rue Hochstetter, 10, Anvers.*

DIRECTION HOLLANDAISE
Raadhuistraat, 4, Amsterdam.

SUCCURSALES { **70, boulevard Anspach, Bruxelles.**
88, rue des Champs, Gand.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE :

1. Assurances **individuelles** (avec ou sans fièvres).
2. Assurances **collectives** (loi du 24-12-03).
3. Assurances agricoles des cultivateurs.
4. Assurances de la responsabilité civile.
5. Assurances **maladies.**
6. Assurances de la responsabilité vis-à-vis de tierces personnes.
7. Assurances contre les accidents de **voitures automobiles.** — Combinaisons spéciales, polices *Omnium*
9. Assurances des cochers et des palefreniers.
10. Assurances des gens de maison.
11. Assurances **universelles à prime unique** contre les accidents de chemins de fer et de tramways.
12. Assurances **incendie.**
13. Assurances **vie.**
14. Assurances **vol.**
15. Assurances **mortalité du bétail.**

V. & G. ACKERMANS, 4, RUE DU PEUPLIER

TÉLÉPHONE 811 —— **BRUXELLES** —— TÉLÉPHONE 811

◆ ◆ ◆

CARRELAGES ET REVÊTEMENTS EN TOUS GENRES
GRÈS « CARRARE » DOULTON, POUR FAÇADES

APPAREILS SANITAIRES

THE LONDON COMPANY

BRU & Co

TAILLEURS-FOURREURS -:- -:- -:- -:-
-:- -:- -:- -:- 77, RUE DE L'ÉCUYER, 77

COSTUMES VESTON, depuis 85 francs.
PARDESSUS RAYLAN, — 80 —

Nous exposons, en ce moment, nos nouveautés pour dames. Nous recommandons tout particulièrement le costume tailleur en tissu pour hommes au prix de **140** *francs* -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

TÉLÉPHONE 7244

Digitized by Google

INSTITUTS SOLVAY — **BRUXELLES**

Parc Léopold

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

Directeur : Emile Waxweiler, professeur à l'Université

* * *

L'Institut de Sociologie, établi en 1902 par M. Ernest Solvay au Parc Léopold à Bruxelles, constitue un laboratoire de recherches sociologiques.

L'Institut est installé dans un bâtiment couvrant 700 mètres carrés et comprenant notamment une salle de lecture et de bibliothèque (20,000 volumes), quatre cabinets scientifiques (Statistique, Anthropologie, Technologie, Histoire), douze chambres d'étude et des galeries réservées aux collections complètes de 350 périodiques.

L'Institut organise des recherches sur des objets déterminés qui sont mis à l'étude avec attribution d'un prix à chacun d'eux. Les recherches entreprises en vue de répondre aux questions proposées peuvent être poursuivies soit à l'Institut, soit ailleurs. On peut obtenir, en s'adressant à l'Institut, le programme des questions, ainsi que des renseignements sur l'organisation des recherches.

L'Institut est accessible aux personnes désireuses d'y entreprendre des études en dehors du cadre de ces recherches. Les conditions d'admission font l'objet d'un bulletin remis, sur demande, par le Directeur.

A l'Institut se trouve rattaché un Office international d'information pour les sciences sociales, portant la dénomination d'Intermédiaire Sociologique et ayant pour objet d'établir entre les personnalités, les sociétés, les institutions, des relations de documentation et d'aide scientifique mutuelle.

COMPAGNIE BELGE

D'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE

(Société anonyme. — Fondée en 1824.

Établie à Bruxelles :

rue de la Fiancée, 24
et boulevard de la Senne, 53-55.

Société agréée par arrêté royal du 25 janvier 1905 pour l'assurance contre les accidents du travail et le service des rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

RENTES VIAGÈRES

Assurances sur la vie et contre les accidents.

Prêts pour la construction et l'achat de maisons d'habitation

pouvant atteindre une proportion très élevée.

Combinaison d'assurance libérant l'immeuble au terme de prêt ou en cas de décès de l'emprunteur.

BROCHURE SUR DEMANDE.

SOUS PRESSE

L'ARDENNE

TROISIÈME PARTIE

Le Grand-Duché de Luxembourg

ET RÉGIONS LIMITROPHES

Metz, Trèves, Eifel volcanique

8 cartes — 2 plans

Nouvelle édition, entièrement refondue.

Un volume, reliure toile, prix : **3** francs.

En vente à la soc. an. M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

General Accident Fire & Life Assurance Corporation, Ltd.

Établie en 1885 à Perth (Écosse). — CAPITAL ET GARANTIES : **fr. 40,000,000.**

Directeur général pour la Belgique et la Hollande : Fr. THYS.

DIRECTION BELGE
Temporairement : *rue Hochstetter, 10, Anvers.*

DIRECTION HOLLANDAISE
Raadhuistraat, 4, Amsterdam.

SUCCURSALES { **70, boulevard Anspach, Bruxelles.**
88, rue des Champs, Gand.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE :

1. Assurances **individuelles** (avec ou sans fièvres).
2. Assurances **collectives** (loi du 24-12-03).
3. Assurances agricoles des cultivateurs.
4. Assurances de la responsabilité civile.
5. Assurances **maladies.**
6. Assurances de la responsabilité vis-à-vis de tierces personnes.
7. Assurances contre les accidents de **voitures automobiles.** — Combinaisons spéciales, polices *Omnium*
9. Assurances des cochers et des palefreniers.
10. Assurances des gens de maison.
11. Assurances **universelles à prime unique** contre les accidents de chemins de fer et de tramways.
12. Assurances **incendie.**
13. Assurances **vie.**
14. Assurances **vol.**
15. Assurances **mortalité du bétail.**

V. & G. ACKERMANS, 4, RUE DU PEUPLIER

TÉLÉPHONE 811 —— **BRUXELLES** —— TÉLÉPHONE 811

◆ ◆ ◆

CARRELAGES ET REVÊTEMENTS EN TOUS GENRES
GRÈS « CARRARE » DOULTON, POUR FAÇADES

APPAREILS SANITAIRES

THE LONDON COMPANY

BRU & Cie

TAILLEURS-FOURREURS -:- -:- -:- -:-
-:- -:- -:- -:- 77, RUE DE L'ÉCUYER, 77

COSTUMES VESTON, depuis 85 francs.
PARDESSUS RAYLAN, — 80 —

Nous exposons, en ce moment, nos nouveautés pour dames. Nous recommandons tout particulièrement le costume tailleur en tissu pour hommes au prix de **140** *francs* -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

TÉLÉPHONE 7244

Digitized by Google

Vaincus, qu'allons-nous faire?

Le cartel a été battu et des deux partis qui l'avaient conclu, c'est le libéralisme qui est le plus maltraité. Si nous laissons de côté le Sénat, où la répartition des mandats a été altérée par la difficulté de trouver des éligibles au sein du parti socialiste, nous constatons qu'à la Chambre, les libéraux, malgré l'accroissement du nombre des sièges, ont simplement maintenu leur effectif de 44 mandataires, alors que les socialistes passaient de 35 à 39 et les catholiques de 86 à 101, non compris les deux démocrates-chrétiens introduits par le cartel.

Ce qui rend l'insuccès du cartel plus tragique, c'est non seulement qu'il visait le renversement de la majorité cléricale et par suite la conquête du pouvoir, mais encore qu'il se croyait à peu près sûr de la victoire. Nos adversaires eux-mêmes le prévoyaient, comme en témoignent les procédés extrêmes auxquels ils ont eu recours. Enfin, ce qui aggrave encore ce résultat, c'est que la diminution de nos contingents électoraux a été à peu près générale. Le recul est absolu dans douze arrondissements où, malgré l'augmentation du corps électoral, nous sommes descendus au-dessous de nos chiffres de 1908 et de 1910; il a été relatif dans bien d'autres où un faible gain sur les chiffres précédents a été plus qu'annihilé par la multiplication des suffrages cléricaux. Il n'y a guère d'exception que dans nos principaux centres industriels : Charleroi, Mons, Soignies et Liége;

Digitized by Google

encore ne nous ont-ils apporté que quatre nouveaux sièges sur les six que nous y escomptions. Même Bruxelles et Anvers nous ont causé une déception profonde (1).

I

Jamais, depuis la revision constitutionnelle de 1894, les circonstances n'avaient paru plus favorables au triomphe de l'opposition. Pendant les douze dernières années, ses forces n'avaient cessé de s'accroître à chaque renouvellement des Chambres. Les élections communales venaient de consacrer la politique du cartel dans tous les centres importants du pays. En prévision de la dissolution, le travail électoral des anticléricaux avait commencé de bonne heure et ni leurs candidats, ni leurs propagandistes n'avaient pendant de longs mois boudé à la tâche de catéchiser le corps électoral. Notre presse — à une exception près — avait marché avec un ensemble admirable. La masse anticléricale, assez endormie au début, s'était réveillée pendant les dernières semaines avec un élan et un enthousiasme rappelant l'énergique mou-

(1) On est parti de cette constatation pour soutenir que la journée du 2 juin avait accentué l'antagonisme politique entre les provinces wallonnes et flamandes. Il ne faut pas exagérer : sur cinq sièges perdus par l'opposition, il y en a deux en pays wallon (Huy et Nivelles) et sur les dix qu'il a gagnés, quatre proviennent du pays flamand, sans compter l'arrondissement de Bruxelles qui ne peut être classé ni comme flamand ni comme wallon. D'autre part, si l'on fait la comparaison des chiffres électoraux, on trouve qu'en dehors de trois ou quatre arrondissements les pertes et les gains de l'opposition se répartissent indifféremment dans les deux parties du pays. Ce qui est malheureusement fondé, c'est que par suite de la perte des sièges de MM. Peten et Neven, nous en revenons à la situation autrefois créée par le régime majoritaire : une province flamande où l'opposition ne possède plus un seul représentant. Mais c'est là simplement une preuve de l'insuffisance de notre régime proportionnaliste, car si nous possédions les circonscriptions provinciales si justement et si vainement réclamées jusqu'ici, nous aurions conservé au moins un siège dans le Limbourg. Il y a actuellement dans cette province, qui compte 7 mandataires, 25,000 voix qui ne sont pas représentées!

Digitized by Google

vement de protestation devant lequel était tombé, l'an dernier, le cabinet Schollaert.

Aucun incident fâcheux n'était venu troubler ou paralyser l'intensité de la campagne. Libéraux et socialistes, là même où ils présentaient des listes concurrentes, s'étaient généralement abstenus de s'attaquer les uns les autres, réservant tous leurs efforts contre l'ennemi commun. Au sein du parti libéral, — sauf dans un arrondissement, — l'union était complète sur les questions de personnes aussi bien que sur les questions de principes. Même les Flamingants et les Wallonisants avaient fini par comprendre que leurs querelles de race et de langue devaient s'effacer devant un intérêt bien autrement considérable : le salut de nos écoles et l'avenir du pays. Enfin, symptôme significatif, les rats commençaient à quitter le navire.

Comment, après cela, expliquer le faux bond que nous a fait le corps électoral ?

Est-ce notre programme qui lui a déplu? Mais ce programme ne s'est guère modifié depuis deux lustres, sauf par l'abandon de quelques réserves individuelles, portant sur l'opportunité de conserver un double vote aux pères de famille. Il n'est plus aujourd'hui un libéral conscient, je dirai même un esprit impartial dans n'importe quel milieu politique, qui ne reconnaisse l'impossibilité de maintenir le vote plural, tel qu'il a été maquillé et sophistiqué dans nos arrondissements ruraux. Quant aux autres points du programme libéral, l'instruction primaire gratuite et obligatoire y figure depuis plus d'un demi-siècle et jamais nous n'avons admis de transaction sur le principe proclamé en 1878 dans le discours du trône, que l'instruction donnée aux frais des pouvoirs publics devait être placée sous l'autorité et la surveillance exclusive de l'autorité civile.

Ce ne sont pas non plus les votes patriotiques de l'opposition dans la réforme militaire, ni ses aspirations vers plus de

Digitized by Google

justice dans la répartition des charges publiques, qui étaient de nature à alarmer l'opinion. Même nos engagements sur les pensions de vieillesse n'avaient rien que de conforme aux progrès réalisés de nos jours dans le monde entier par les idées pacificatrices de solidarité et de prévoyance sociale.

Faut-il nous en prendre à la virulence des attaques parties d'un clergé qui avait à défendre sa prépondérance politique et qui se voyait à la veille d'être frustré dans sa tentative d'obtenir le monopole de l'enseignement avec la complicité du gouvernement? Assurément, les prêtres se sont surpassés dans la dernière campagne, en fait de dénonciations, de pressions et de calomnies. Ces manœuvres ont pu produire un certain résultat dans des milieux particulièrement exposés à l'influence cléricale, comme le Limbourg. Cependant l'intervention du clergé dans nos luttes électorales ne date pas d'hier. Voici des années qu'il a transformé ses chaires et ses confessionnaux en instruments de propagande électorale. Cette fois il a agi à visage découvert, jusque dans les rues et les réunions publiques, pour ne rien dire de ses démarches à domicile et de ses articles dans la presse. Voilà toute la différence.

Devons-nous accuser les vices de notre système électoral? Le vote plural, comme je l'ai rappelé plus haut, se révèle de plus en plus entre les mains de nos adversaires comme une source de falsifications et de fraudes. Notre organisation proportionnaliste est elle-même à réformer. Il est clair que la majorité de 16 voix obtenue à la Chambre par la droite ne correspond pas aux 75,000 suffrages qu'elle a obtenus en plus dans le pays (1). Mais ces vices existaient déjà aux élections précédentes et nous n'avons plus aujourd'hui la ressource de soutenir que le gouvernement, s'il a quelques voix de majorité

(1) Un exemple frappant nous est fourni par l'arrondissement de Bruges, où le cartel, avec plus de la moitié des suffrages (17,914 contre 32,537 donnés à la liste cléricale), n'obtient qu'un quart des sièges (1 sur 4).

Digitized by Google

dans les Chambres, ne représente que la minorité des suffrages exprimés.

Dans quelle mesure sommes-nous victimes de la corruption qui s'est cette fois exercée partout dans des proportions inouïes, depuis les subsides, les augmentations de salaires et de traitements, les pensions, les congés, les promotions, les gratifications, les faveurs de toute nature que le gouvernement a si largement prodigués la veille même du scrutin jusqu'à l'achat des votes qui s'est pratiqué au grand jour dans villes et campagnes? Nous comptons bien que, dès la rentrée, l'opposition fera la lumière sur ces trafics qui sont une honte pour notre pays. On avait espéré que la loi sur le secret du vote arrachée aux cléricaux en 1878 et l'introduction de la représentation proportionnelle qui a diminué l'importance des votes isolés (1) auraient mis fin à cette plaie de nos mœurs électorales. Or, nous voici revenus au temps où E. Pirmez pouvait dire en pleine Chambre que le trafic des suffrages dans la Belgique censitaire rappelait les plus mauvais jours de la décadence romaine.

On affirme que dans certains arrondissements, des électeurs ont reçu jusque 30, 50 et même 100 francs pour déposer dans l'urne un billet facile à contrôler. La question se pose naturellement : d'où venait l'argent? Jamais la générosité des particuliers n'y aurait suffi. La corruption gouvernementale a pris d'autres formes. Peut-être faudrait-il regarder du côté de certaines congrégations étrangères qui se sont réfugiées chez nous en emportant leur caisse.

Quoi qu'il en soit, ce facteur a eu une part considérable à notre défaite, peut-être même une part prépondérante, dans quelques arrondissements comme celui de Nivelles, mais il ne suffit pas à expliquer l'étendue ni la généralité du recul.

(1) Par contre, les adversaires de la représentation proportionnelle ne peuvent plus guère soutenir qu'elle allait tuer la vie politique dans notre pays.

Digitized by Google

Reste le cartel dans lequel, au premier moment, on a voulu chercher la cause de tout le mal. Or, nous avons perdu des suffrages même dans les arrondissements où, lors des élections précédentes, l'emploi de cet expédient électoral nous avait procuré de nouveaux sièges. D'autre part, le cartel n'a jamais été présenté par les libéraux ni par les socialistes comme un principe ou même but, mais simplement comme un moyen local et temporaire de rectifier le jeu de la balance électorale, faussée par l'existence des déchets électoraux. Grâce à l'application sans cesse plus fréquente du système Janson, il se réduisait, en somme, à une juxtaposition de listes qui laissait à chaque parti sa complète autonomie. Même les libéraux qui d'abord lui faisaient grise mine, avaient cette fois fini par l'accepter, témoin le langage du *Journal de Liége* qui aujourd'hui ne trouve pas à son adresse des paroles assez amères, mais qui écrivait à la veille de l'élection en réponse aux cléricaux essayant d'exploiter les répugnances du libéralisme modéré : « Il est des journaux cléricaux qui n'hésitent pas à mendier les voix des libéraux modérés. Pour qui les prennent-ils ?... Pas un libéral modéré ne permettra au gouvernement de déposer un projet de réforme scolaire qui donnerait 20 ou 25 millions aux couvents. Et c'est pourquoi pas un ne le maintiendra en le soutenant de ses votes. » — On s'était d'ailleurs abstenu de conclure le cartel partout où on l'avait jugé inutile ou dangereux, non seulement à Liége, mais encore à Bruxelles, à Gand, à Mons, etc.

II

Ce n'est donc pas la conclusion du cartel entre les électeurs qui a effrayé la bourgeoisie. Mais ne serait-ce point la perspective du cartel entre les élus? Peut-être ici nous rapprochons-nous davantage de la vérité. Disons-le carrément : La principale cause du renforcement de la majorité, c'est

Digitized by Google

l'inquiétude du lendemain, et d'abord l'appréhension de créer une situation parlementaire qui rendrait tout gouvernement impossible.

Même parmi nos amis, c'était une préoccupation que nous avons entendu fréquemment exprimer : si les cartellistes réussissent, par le déplacement de quelques sièges, à empêcher leurs adversaires de rester au pouvoir, auront-ils une majorité suffisante pour les y remplacer ?

Le cabinet de Broqueville s'est appliqué, depuis son avènement, à se donner les apparences de la modération. En le maintenant, on savait, ou l'on croyait savoir, ce qu'on aurait. En le renversant, on risquait le gâchis : supposons, en effet, que les cartellistes aient obtenu une majorité qui leur permît de gouverner, ou bien ce serait un ministère mixte de libéraux et de socialistes, ou bien, si ces derniers refusaient d'entrer dans la combinaison, un cabinet exclusivement libéral constamment menacé de chantages auxquels il devrait bien céder sous peine de ramener les cléricaux au pouvoir. Les chefs actuels du parti ouvrier peuvent avoir les meilleures intentions du monde et M. Emile Vandervelde était parfaitement sincère, quand il affirmait au meeting du Cirque qu'il demanderait uniquement aux libéraux de réaliser leur programme. Mais que de questions troublantes peuvent surgir et surgiraient inévitablement dans les rapports du capital et du travail! Ensuite, il ne faut pas oublier que dans le parti socialiste, c'est trop souvent la queue qui mène la tête.

Tel est le raisonnement que nous avons entendu formuler autour de nous par des gens étrangers à la politique militante et sa fréquence aurait dû nous rendre moins confiants dans l'issue de la journée. Nous ne sommes que trop enclins à l'oublier. Il n'y a pas que trois partis chez nous ; il y en a un quatrième : celui des gens qui ne sont d'aucun et c'est cet élément flottant qui décide de la fortune électorale. Il est inu-

Digitized by Google

tile et injuste à ce propos de crier à la trahison. Les électeurs qui ne sont enrégimentés dans aucun parti ont bien le droit de voter comme ils l'entendent, au mieux de leurs convictions ou de ce qu'ils croient être leur intérêt. Au lieu de les insulter, il vaut mieux chercher à les convaincre et à les ramener.

La preuve que telle a bien été la note dominante au 2 juin, c'est que, huit jours après, dans un domaine où l'expérience avait établi la valeur pratique des administrations cartellistes, un corps électoral cependant plus pondéré, ou, si l'on veut, plus restreint, a manifesté sa volonté de maintenir au pouvoir les majorités anticléricales et les députations permanentes des trois provinces régies conjointement par des socialistes et des libéraux : le Hainaut, Liége et le Brabant, alors cependant que le vote des deux dernières dans l'élection des Chambres avait engendré chez les cléricaux l'espoir de nous infliger une nouvelle et décisive défaite.

N'est-il pas de toute évidence que, si l'on veut se débarrasser de la domination cléricale, il n'y a d'autre solution possible qu'un gouvernement appuyé à la fois par les libéraux et les socialistes? La constitution d'un « juste milieu » parlementaire est plus éloignée de nous que jamais, bien qu'elle ait pu germer chez quelques esprits désorientés par la tournure des événements.

Ce serait peut-être le secret désir d'un cabinet qui va se trouver aux prises avec les intransigeants de son parti; mais il faudrait qu'il commence par rompre avec ses antécédents et et par adopter... le programme libéral. Le gouvernement parle aujourd'hui de conciliation et fait miroiter aux yeux des libéraux modérés la possibilité de constituer un « centre gouvernemental », comme si le triste sort des « Indépendants » qui s'étaient essayés à ce rôle en 1884 n'était pas fait pour révéler le piège. Ces équilibristes avaient rêvé de devenir les arbitres de la situation; ils sont réduits aujourd'hui à deux membres domestiqués et annihilés par le parti

Digitized by Google

clérical, avec moins d'avenir encore que les démocrates daensistes. Il n'est pas inadmissible qu'un jour on voie se former une combinaison de ce genre, sous un régime de suffrage universel; mais alors ce sera le libéralisme tout entier, et peut-être tout seul, qui sera amené à prendre cette attitude. En attendant, le péril reste à droite.

Nous devons avant tout éviter de décourager ceux que nous avons poussés en avant et qui se sont compromis pour nous, ces modestes, mais énergiques libéraux des cantons ruraux et des petites villes, qui sont traités en parias pour leurs convictions et mis au ban de leurs concitoyens par un clergé intolérant. Quelle que soit la crédulité de nos populations, nous ne devons pas cesser de montrer que les prêtres nous calomnient, quand ils accusent les anticléricaux de rêver une persécution religieuse, rendue d'ailleurs impossible par notre Constitution. Si, individuellement, les libéraux réclament le droit de professer ou de réfuter toutes les doctrines religieuses qu'il leur plaît, le parti libéral, comme tel, n'entend combattre aucune religion, encore moins la persécuter.

Ce qu'il condamne, c'est le cléricalisme, c'est-à-dire l'exploitation de la religion dans un dessein de domination politique. Son but, sur ce terrain, reste ce qu'il a été depuis l'origine : la liberté des consciences et l'indépendance du pouvoir civil. Les écervelés qui, peut-être sous l'impulsion d'agents provocateurs, essayaient dernièrement d'incendier des églises, ne servent pas nos intérêts, mais ceux de nos adversaires. — Ce qui ne doit pas cependant nous empêcher de dénoncer sans relâche l'extension des couvents et de leurs richesses, les subsides qu'ils se font octroyer sous mille prétextes par le gouvernement clérical, la concurrence honteuse qu'ils font au travail national et particulièrement aux ouvrières dont ils avilissent les salaires par leur production à bon marché et leur exploitation de l'enfance.

Sur d'autres points, y a-t-il lieu de changer notre pro-

Digitized by Google

gramme? Ce serait la plus grosse faute que nous puissions commettre, car ce serait faire douter de notre sincérité et, si nous nous avisions de faire machine arrière, il nous arriverait inévitablement ce qui est arrivé en pareille circonstance aux libéraux-nationaux de l'Empire allemand qui, pour cette faute de tactique, ont failli disparaître de la scène politique. Il serait, du reste, impossible d'y amener le gros de notre parti. Or, il est essentiel pour les libéraux, en ce moment critique, de ne pas s'ouvrir à l'esprit de récrimination et de discorde que suscitent trop souvent les défaites. C'est l'unité et la discipline, enfin rétablies après l'introduction de la proportionnelle, qui ont valu au libéralisme tous ses succès de la dernière décade. Ce sont elles qui lui permettront, après un échec dignement supporté, de reprendre sa marche ascendante. Qu'on réfléchisse sur ce qui vient de se passer dans l'élection de Bruges. Les libéraux s'y sont divisés à la suite de circonstances déplorables, qui n'ont d'ailleurs qu'un rapport éloigné avec les questions politiques; d'où cette conséquence qu'un libéral éprouvé comme M. Thooris a été dépossédé de son siège au profit d'un abbé marquettiste. Il ne faut point que le fait se reproduise ailleurs.

III

Un dernier point, et ce n'est pas le moins important, consiste à déterminer l'influence que la leçon du 2 juin doit exercer sur les rapports ultérieurs des libéraux et des socialistes.

Nous nous trouvons, vis-à-vis de nos alliés momentanés, dans une situation assez délicate : celle d'associés qui n'ont pu réaliser un apport escompté, sinon promis. Cependant, ils doivent bien se rendre compte de ce que, après le renversement de la majorité cléricale, si les libéraux demeurent

Digitized by Google

impuissants sans les socialistes, la réciproque sera également vraie. Dès maintenant, quoi qu'il advienne, nos mandataires restent le groupe le plus nombreux de l'opposition, tant à la Chambre qu'au Sénat. Je dirai même que le parti ouvrier a tout intérêt à ce que nous retrouvions nos adhérents temporairement égarés, car ce n'est pas trop de toutes les forces anticléricales pour réussir dans une entreprise dont la récente élection a révélé les difficultés et les écueils.

Au lendemain de l'élection, on a cherché à nous enfermer dans ce dilemme : ou bien vous abandonnerez l'alliance socialiste pour rattraper vos électeurs, mais alors vous renoncerez aussi à la conquête du pouvoir, ou bien vous maintiendrez cette alliance et alors vous devez vous résigner à la diminution croissante de vos contingents.

Dût-on m'accuser de paradoxe, je répondrai que si une partie de la bourgeoisie nous a abandonnés, ce n'est point parce que nous avons conclu le cartel, c'est parce que nous ne l'avons pas poussé assez loin.

Les libéraux ont peut-être eu le tort, en disant franchement, sur certains points essentiels, ce qu'ils voulaient, de ne pas dire suffisamment ce qu'ils ne voulaient point. Leurs alliés socialistes ne se sont pas gênés — et ils ne pouvaient guère faire autrement — pour affirmer qu'ils maintenaient leur idéal collectiviste, en contradiction absolue avec l'idéal libéral, et pour ajouter qu'ils regardaient simplement un gouvernement cartelliste comme une étape nécessaire vers la nationalisation des capitaux et des instruments de travail. Nous n'avons pas assez opposé à cette politique, basée sur la guerre des classes, la politique libérale, qui repose, au contraire, sur la conciliation des intérêts. Sans doute, bien des mesures que nous proposions tendaient pratiquement à ce dernier résultat, mais chaque fois que les socialistes mettaient en avant leur programme final, nous aurions dû davantage insister sur notre objectif constant. A ce jeu, ils ont gardé

Digitized by Google

presque toute leur clientèle; nous avons perdu une partie de la nôtre.

Tout au moins, comme personnellement je l'ai un jour réclamé dans une réunion plénière de l'opposition anticléricale — où j'ai été appuyé par M. Anseele — nous aurions dû chercher à nous entendre avec les socialistes sur un programme de gouvernement plus détaillé, de nature à mieux éclairer le pays sur ce qu'il pouvait attendre du cartel au pouvoir. C'est surtout de l'inconnu qu'on s'effraye, ainsi que nos communs adversaires s'en sont adroitement rendu compte, et, sous ce rapport, nos plateformes renfermaient de regrettables lacunes qui laissaient croire à des malentendus et à des équivoques.

En veut-on deux exemples : la question de l'article 310 du code pénal et celle de l'organisation du Sénat. Le parti ouvrier préconise, dans les deux cas, une solution simpliste dont ne peut se contenter le parti libéral : l'abolition intégrale. Les libéraux sont unanimes à reconnaître que l'article 310, tel qu'il est appliqué par la jurisprudence, fait trop pencher la balance au profit des employeurs; mais, en même temps, il reconnaît la nécessité de mesures spéciales pour sauvegarder l'intérêt de l'industrie et la liberté du travail. D'autre part, il proclame l'urgence de reviser l'organisation du Sénat et en particulier ses conditions d'éligibilité antidémocratiques; mais il entend maintenir l'existence d'une seconde Chambre, et il a même inscrit ce maintien dans son programme particulier. Or, qu'entend-il substituer à l'article 310, dès qu'il arrivera au pouvoir et dans quel sens entend-il réorganiser le Sénat, le jour où l'opposition d'aujourd'hui sera appelée à reviser la Constitution? Il s'est abstenu de le dire et n'a jamais cherché à cet égard un terrain d'entente avec les mandataires du parti socialiste. De même encore, il affirme très sincèrement son désir de concilier les nécessités de la défense nationale et de l'ordre public avec le minimum de charges

Digitized by Google

nécessaire. C'est là une très belle phrase; elle part d'un sentiment loyal et elle fait très bien dans un manifeste aux électeurs. Mais toute la question est de savoir comment la future majorité compte la mettre en pratique. Nous n'avons plus même songé à réclamer des socialistes, comme en 1902, des garanties formelles contre une transaction avec les cléricaux qui nous donnerait avec le suffrage universel le vote des femmes, dût celui-ci consacrer pendant plusieurs générations le maintien de la domination cléricale.

Sur tous ces points on a préféré, de part et d'autre, rester dans le vague, en disant qu'on s'entendrait bien le lendemain. On sait où ce calcul nous a menés. C'est la veille qu'il fallait se concerter, afin que le pays sût à quoi s'en tenir. Les pourparlers auraient peut-être échoué. C'eût été tant pis; mais du moins on aurait dissipé plus d'une équivoque et l'opinion publique aurait fait la part des responsabilités.

Cependant les événements peuvent se précipiter. Le gouvernement va se trouver aux prises avec d'énormes difficultés. L'importance même de sa majorité — et il le sent bien — va lui causer plus d'une insomnie. Déjà avant l'élection, M. Woeste ne déplorait-il pas que la droite fût seulement d'accord sur deux points : la question scolaire et la question religieuse? Peut-être M. de Broqueville se contenterait-il de « vivre », suivant le mot déjà ancien de son beau-père, M. Malou. Mais il sera poussé, l'épée dans les reins, dans la voie des réformes sociales, par les meneurs de la démocratie chrétienne et dans celle des mesures antilibérales, par un clergé qui ne connaît plus de frein. Or, s'il cède, il risque d'amener un nouveau soulèvement de l'opinion qui, cette fois, ne se laisserait plus rendormir comme après la démission du cabinet Schollaert. — La revendication du suffrage universel va peut-être amener le parti ouvrier à organiser une grève générale d'autant plus sérieuse qu'elle aura été plus longuement différée et plus méthodiquement préparée. — Des com-

Digitized by Google

plications extérieures peuvent aussi surgir qui feront ressortir la lamentable imprévoyance du gouvernement. — Enfin, il y a les difficultés financières qui auraient été un lourd fardeau, même pour les anticléricaux, s'ils avaient actuellement saisi le pouvoir, mais qui vont rendre la situation inextricable pour les cléricaux, forcés de réaliser leurs promesses électorales, surtout s'ils s'avisent de faire au Trésor de nouvelles brèches en faveur des écoles libres.

Dans ces conditions, les libéraux ne peuvent que serrer les rangs, en faisant front à leur adversaire traditionnel, sans rien modifier aux points essentiels de leur plateforme; prêts à poursuivre leur rôle de minorité vigilante et énergique, résolus aussi à profiter de toute occasion pour réaliser intégralement leur programme avec le concours de la gauche socialiste, mais en s'appliquant à rester eux-mêmes, aussi bien au pouvoir que dans l'opposition.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'ENFANCE

LE BOUCHON.

Jean vient d'arriver à l'école. Une série d'événements heureux, dont ses yeux gardent la clarté et le rose de ses joues l'émotion, a déjà empli les deux heures écoulées depuis son lever. Pour récompenser sa promptitude à sauter du lit dès le premier appel, sa mère lui a donné un sou; sur le chemin de l'école, il a, ensuite, réalisé une prouesse vraiment remarquable. Le petit compagnon imaginaire, à qui Jean ne s'est jamais soucié de donner un nom et dont la seule raison d'exister est d'être le partenaire docile de ses yeux solitaires, lui a dit, tandis qu'arrêté au milieu de la route il cherchait un sujet de jeu : « Jean, d'ici à l'école, il ne faut jamais poser le pied sur la terre, mais marcher toujours sur des pierres! »

Jean a pris un air grave et étonné tout ensemble; il a paru réfléchir un moment, puis, avec conviction, s'est répondu à soi-même : « Soit! Je vais essayer... mais vous savez, c'est pas si simple! » Et il a été dès lors toute attention pour les conditions saugrenues de ce sport inconnu. Il a consciencieusement déchiré ses souliers dans le lit de cailloux qui couvre le milieu de la route, l'a quitté pour éprouver ses talents d'équilibriste sur le vieux mur de granit qui côtoie la berge de la rivière, a fait un saut impressionnant à l'endroit où une brèche s'y pratique pour permettre aux lavandières de laver le linge à même le courant de l'eau, puis a eu un moment de répit lorsque, arrivé dans le village, il s'est trouvé dans la rue pavée. Il a éprouvé délicieusement la saveur de ce relâchement dans la rigueur du jeu et de sa victoire presque assurée en se laissant distraire, avec une osten-

Digitized by Google

tation puérile, par les spectacles variés du facteur des postes effectuant sa tournée matinale, du maréchal ferrant, de la petite boutique dont les images d'Epinal, les sucreries, les billes et les pétards ont donné à son sou une valeur diversement agréable. Mais soudain, sursautant, il s'est arrêté net. Il a failli poser le pied dans l'alvéole qui marque la place d'un pavé arraché et perdre ainsi tout le bénéfice de ses efforts, au moment même où ils le conduisaient au triomphe final. Le sort a de ces malices, mais de les avoir déjouées, Jean éprouve une grande fierté et il est même heureux qu'elles soient venues compliquer un jeu désormais trop facile. Le voici dans le préau de l'école. Il a gagné, mais magnanime comme tous les triomphateurs, il s'offre encore à accumuler les difficultés en s'imposant l'obligation, pour se rendre à son pupitre, de marcher sur les carreaux jaunes et d'éviter les carreaux noirs. Et, encore une fois, il est vainqueur, malgré que son voisin René, en le poussant du coude, ait bien failli compromettre irrémédiablement une série aussi brillante d'exploits.

Jean, malgré sa grande envie, ne peut vraiment lui faire part de ses prouesses. Bien que la classe ne soit pas encore commencée, le silence est de rigueur. Il a cependant une conscience si magnifique de sa supériorité qu'il voudrait qu'elle éclatât extérieurement. Mais il se souvient de son sou et se félicite de ne l'avoir point converti encore. Il prend un livre dans son cartable, l'ouvre en face de soi, feint d'y lire, puis jette un regard rapide vers le maître et le reconnaît attentif au soin absorbant de se faire les ongles. Alors, il pousse René du coude et, sous le banc, lui montre, dans la main ouverte, son sou.

René a dans les yeux une lueur d'envie. Mais de dépit, il l'éteint vite, hausse les épaules. A son tour, il explore ses poches et en sort des billes, une allumette, un bout de ficelle et un objet que, triomphant et mystérieux, il garde dans la main fermée. Jean ne peut réprimer un mouvement de vif intérêt. Mais René n'est pas pressé de montrer son trésor. Il ouvre et referme rapidement la main et, quand il juge que la curiosité de Jean a atteint

Digitized by Google

son extrême limite, il le lui montre enfin. C'est un rouage d'horloge. Un éclair de convoitise passe dans les yeux de Jean. Mais il feint l'indifférence et sourit dédaigneusement.

Pour bien montrer qu'il n'est pas dupe, son voisin le remet précipitamment en poche comme si Jean avait l'intention de le lui voler. Puis, sournoisement, il le pince rapidement.

Jean, furieux, s'apprête à la vengeance. Mais à ce moment précis, le maître a fini sa toilette et, de deux coups de règle appliqués sur la chaire, il annonce que la classe est commencée.

Tout d'abord, Jean médite une vengeance terrible que la récréation lui permettra d'accomplir. Mais il est trop heureux aujourd'hui pour être longtemps rancunier. Si bien que quand la récréation arrive, il ne songe qu'aux moyens de se réconcilier avec son voisin. Néanmoins, il ne voudrait tout de même pas montrer qu'il a peur. Il s'approche de René, lui demande : « Me pinceras-tu encore ? » Celui-ci répond : « Oui, je te pincerai encore... autant de fois qu'il me plaira ! » Devant cette attitude résolue, Jean hésite, les seuls arguments possibles étant maintenant des actes. Mais quelques « grands » se sont approchés, narquois. Ce sont les héros de l'école; ils la quitteront aux vacances prochaines. Déjà, ils fument des cigarettes et parlent entre eux de leur petite amie. Devant eux, il n'y a vraiment pas moyen de reculer. L'un dit : « Je tiens pour René, moi ! » et un autre immédiatement : « Et moi pour Jean ! ». Et on fait cercle. Tout d'abord, les deux adversaires se tiraillent, se bousculent afin d'exciter leur colère qui n'est encore que bien faible. Puis celle-ci convenablement avivée, ils se saisissent à bras-le-corps et roulent tous deux sur le sol. Jean a le dessous. De surprise, il laisse son adversaire poursuivre sur lui une vengeance qui se traduit par les oreilles tirées, des cheveux arrachés, des coups de poing, des coups de pied. René se relève enfin, regarde fièrement les spectateurs, puis, se tournant vers Jean qui pleure en pensant à sa mère, il prononce triomphant : « Et je te pincerai encore, toujours; je te tuerai ! » Mais soudain

Digitized by Google

une grosse voix dit « Laissez-le donc tranquille, ce petit ! » et aussitôt le silence se fait et le cercle se rompt.

Jean reconnaît la voix de Hector, le grand parmi les « grands », celui qui a toujours raison parce qu'il a les poings les plus solides et déjà des épaules d'homme. Il est l'ordonnateur de tous les jeux et, n'ayant pu organiser celui-ci, sa suprématie lui a commandé de le détruire.

Jean, ayant séché ses larmes, erre à sa suite. A présent, il se sent fort, hardi, méchant presque. De temps à autre, il lui adresse un sourire doux et timide, le sourire des femmes que l'amant vient de faire pleurer. Il se sent pénétré, envers ce protecteur influent, d'une reconnaissance infinie. S'il pouvait la témoigner ! Mais Hector, encore qu'il soit fier de ce petit qui le regarde avec des yeux d'adoration et le suit comme un chien, feint dignement de ne pas le remarquer. Jean n'en continue pas moins de s'attacher à ses pas. Et sa constance est enfin récompensée. Hector, ayant voulu jouer au bouchon, a cherché vainement cet objet. Ni lui ni ses amis n'en possédaient. Jean en a été ravi. Ce bouchon, c'est lui qui l'offrira à Hector, il sera la preuve de sa reconnaissance et, peut-être, l'instrument d'une amitié précieuse.

Chez lui, après l'école, il n'a de cesse qu'il ne l'ait trouvé. Au lieu de s'enfuir, comme d'habitude, de la maison dès que sa mère lui a fait deux tartines, il y flâne. Il attend impatiemment le moment d'être seul. Il cherche à éloigner sa mère qui, inquiète, le croit malade et le questionne longuement. Il réclame enfin de l'eau fraîche et pendant qu'elle court en puiser à la fontaine, précipitamment, nerveusement, il ouvre les tiroirs, les fouille rapidement, le cœur battant, les yeux inquiets. Il trouve enfin l'objet de ses désirs, et tant est grande son émotion qu'il s'enfuit, crie, de loin, à sa mère qu'il n'a plus soif, et va cacher son trésor sous des feuilles, au pied de la haie qui borde d'un côté la route.

Son réveil est fiévreux le lendemain. Il se hâte, part à l'école un quart d'heure plus tôt que de coutume. Dans son impatience, il cherche vainement le bouchon à l'endroit où il l'avait caché la veille et il éprouve une vraie joie de résurrection quand il le retrouve. Il marche vite,

Digitized by Google

sans s'arrêter. De temps à autre, il tâte, à travers l'étoffe, le précieux morceau de liège. S'il le perdait! Rien qu'à y penser, il en a des sueurs froides.

Voici enfin l'école, l'école où se trouve Hector qu'il va rendre si heureux. Il le reconnaît précisément dans un groupe de « grands ». Son cœur bat, sa bouche devient sèche : pourra-t-il parler? Mais il se ressaisit, s'approche, hésite un instant, prononce enfin avec effort : « Hector! ». Celui-ci abaisse vers le petit un regard distrait, négligent : « Quoi? », demande-t-il avec un peu d'impatience.

Alors Jean, très fier, sort le bouchon de sa poche, le lui tend : « Tiens, Hector, voilà un bouchon pour toi... pour que tu prennes encore ma défense! ».

Hector écarquille de grands yeux, puis, soudain, un rire sonore, franc, insultant le secoue. Ses amis les « grands », les petits s'approchent.

« Dites, devinez ce que le « petit nouveau » m'a offert?

— ...?

— Un bouchon!

— Un bouchon? »

Tout autour de Jean, des vagues de rires se soulèvent, déferlent, le soufflètent à la face. Il a rougi, s'est cru un moment fou, puis soudain ses pommettes se contractent, sa gorge est déchirée par une griffe. Il s'efforce de rester indifférent, s'éloigne, puis, tout à coup, se met à courir, vers un endroit qu'il cherche et où il pourra, à son aise, s'abandonner à toute son immense tristesse. Le voici, il est bien seul. Il y pleure, longuement, voluptueusement presque, savourant, pour la première fois peut-être, l'âcre goût du désespoir.

Mais comme celui-ci, à sept ans, ne dure guère, il se console un peu, davantage en se souvenant de son sou auquel, pendant toutes ces émotions, il a oublié de penser. Et, tandis que, seul, il suce un cigare de chocolat dont l'aspect viril le réconforte, sa vue lui donne tout à coup cette pensée : « Ah! quand je serai grand... » Et il se voit fort, fier, respecté de tous, comme Hector!

Luca Rizzardi.

Digitized by Google

L'abbé Raynal et les Pays-Bas. [1]

II. — L'exil de Raynal : La nymphe de Spa (1781).

L'*Histoire des Indes*, publiée dès l'année 1770, ne fut tolérée en France qu'en 1772. Bachaumont écrit le 20 mars : « Le gouvernement a bien voulu, depuis peu, en tolérer l'introduction, mais au nombre de vingt-cinq exemplaires, ce qui rend l'ouvrage extrêmement cher et recherché conséquemment. » Et il écrit, le 1er avril : « On prétend... que l'*Histoire philosophique*... est un ouvrage entrepris ici et imprimé même avec permission tacite, mais resté sans voir le jour par des considérations politiques ; que M. le chancelier y a trouvé des choses répréhensibles contre la religion, les prêtres et les rois. On l'attribue à divers encyclopédistes comme Duclos, Diderot, d'Alembert, etc. » L'ouvrage avait paru, en effet, sans nom d'auteur. Raynal est désigné, le 22 mai, comme l'auteur présumé : « Il est à craindre que l'*Histoire philosophique* ne soit arrêtée incessamment par le bruit qu'elle occasionne. On y trouve des réflexions si fortes, si hardies, si vraies, si contraires aux principes sur lesquels on voudrait établir le despotisme actuel qu'il est difficile qu'on en tolère longtemps la vente publiquement. C'est ce qui engage l'abbé Raynal, assez décidément reconnu aujourd'hui pour l'auteur du livre, à le renier. Cependant, on veut que la plupart des digressions philosophiques qui s'y trouvent insérées ne soient effectivement pas de lui, comme trop vigoureusement frappées et trop énergiquement exprimées, trop contraires à sa manière de penser, petite, mesquine, à sa touche mignarde et léchée. » On voit quelle est la tactique de Raynal. Officiellement, il « renie » son livre, mais c'est à la condition que tous le lui attribuent. Or, tous savent qu'une bonne part du livre est l'œuvre de ses collaborateurs. Il arrive donc qu'on prend au sérieux son désaveu officiel et, quand il

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 1er juin 1912.

Digitized by Google

déclare n'être pour rien dans cette publication, on est prêt à le croire sur parole; et cela l'exaspère d'autant plus qu'il sait qu'on a presque raison. Voulant à toute force jouir d'une gloire sans partage, il se verra contraint d'affronter aussi, sans les partager, tous les périls de l'entreprise. En attendant, le gouvernement « ignore » l'auteur et se contente de prohiber le livre. Un arrêt du conseil, en date du 19 décembre, « le supprime, de l'avis de M. le chancelier, comme introduit de l'étranger en France, attendu que Sa Majesté a reconnu qu'il contenait des propositions hardies, téméraires et contraires aux bonnes mœurs et aux principes de la religion ».

Rien ne pouvait mieux servir les intérêts de Raynal. Le succès de scandale une fois obtenu grâce à la tolérance du gouvernement, cette mesure énergique venait à point pour prêter à l'ouvrage l'attrait de la chose défendue. Un dernier pas restait à faire pour lui conférer le prestige de la popularité : c'était de décerner à l'auteur les honneurs du martyre. Avant d'entrer dans cette voie, le gouvernement hésita. Par clémence ou par intelligence, il lui répugnait de sévir. Malgré l'arrêt de 1772, la seconde édition (1) de l'*Histoire des Indes*, violemment corsée par Diderot, se vendait partout en 1774. Meister s'en étonne : « Serait-ce parce que ce livre attaque toutes les puissances de la terre avec la même audace que toutes l'ont supporté avec la même clémence ? » Qu'on juge du désappointement de Raynal ! Le succès allait s'user de lui-même et s'amortir dans la muette indifférence des autorités dont il voulait aviver les colères. Par bonheur, tandis que les gouvernements fermaient les yeux, le clergé veillait : le 29 août, l'*Histoire des Indes* est mise à l'index. En 1775, elle est dénoncée à l'Assemblée du clergé. Parmi les auteurs dont elle condamne « *in globo* » les écrits comme « scandaleux, téméraires, blasphématoires... l'auteur de l'*Histoire philosophique*... est celui qui a le plus provoqué l'attention de nos seigneurs. Ils l'ont désigné spécialement dans leur avertissement, où ils le qualifient de l'un des plus séditieux écrivains parmi les incrédules modernes ». (Bach, 15 décembre 1775.) Sa Majesté a répondu aux remontrances de l'Assemblée « qu'elle donnerait les ordres les plus précis pour que

(1) J'appelle seconde et troisième édition un texte fortement remanié par rapport au texte antérieur : ainsi la seconde édition comprend les éditions de 1774, 1775, 1776 ; la troisième édition celles de 1780, 1781, 1783, 1784, 1785, 1786, 1787, 1789. Le texte primitif avait été, lui aussi, plusieurs fois édité : en 1770, 1772, 1773.

Digitized by Google

les lois et les règlements sur la librairie, dont le clergé demandait l'exécution, ne fussent pas éludées au préjudice de la religion et des mœurs ». (*Ibid.*) Vaine promesse ! L'ouvrage circule toujours. Raynal cependant prépare une troisième édition toute renflée des déclamations les plus violentes que l'irréligion pouvait dicter à son collaborateur Diderot. On annonçait cette édition à grand fracas.

En 1780, Raynal se rendit à Genève pour surveiller l'impression du livre, et malgré « les ordres envoyés à toutes les barrières du royaume » la nouvelle édition ne tardait pas à s'y répandre aussi aisément que les autres. Raynal, qui comptait partout des amis puissants, avait osé, cette fois, signer l'*Histoire des Indes*, puis il était rentré à Paris, la tête haute, bravant tous les périls. Comme ses amis, sentant venir l'orage, l'engageaient à fuir : « J'ai soixante-dix ans, répondait-il, j'ai la satisfaction d'avoir écrit ce que je pensais; on fera de moi ce qu'on voudra. Si on m'opprime, ce ne sera pas pour longtemps, car je n'ai plus longtemps à vivre (1). » Il croyait, au fond, en être quitte pour un petit séjour à la Bastille. Le bruit courut bientôt qu'il y était enfermé. Mais son cas était plus grave : « M. l'abbé Raynal n'est point à la Bastille, écrit un nouvelliste le 27 mai 1781, mais il est sorti du royaume; on le dit aux eaux de Spa. On a dénoncé au Parlement la nouvelle édition de son *Histoire philosophique...* et ses amis l'ont obligé à se soustraire ainsi au décret de prise de corps décerné contre lui dès vendredi dernier. » Deux jours après, le nouvelliste ajoute : « C'est mardi, 25 mai, Grand'Chambre et Tournelle assemblées, que M. l'avocat général Séguier a fait un long réquisitoire contre un imprimé en 10 volumes, in-8°, *Histoire philosophique...* En conséquence, la Cour a ordonné que ledit livre imprimé serait lacéré et brûlé en la cour du Palais comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil; et l'abbé Raynal a été décrété de prise de corps. Les magistrats ne voulant pas donner suite à ce décret ont, avant de le rendre, laissé à l'auteur le temps de prendre la fuite : il était à Courbevoie, chez M. Paulze, fermier général. C'est de là qu'on l'a fait évader. » Le livre fut brûlé le 29 mai par la main du bourreau.

Quelques jours après son départ précipité, le 4 juin, Raynal écrit à un de ses amis, l'architecte Pâris, pour le prier de mettre en sûreté

(1) *Cor. secrète*, éd. Lescure, Paris, Plon, 1866, t. I, p. 398.

Digitized by Google

certains objets qu'il n'a pu emporter ; il est très préoccupé du sort de son chocolat et de son thé qui se trouvent dans sa bibliothèque, ainsi que deux coffrets à thé, « qui me viennent, dit-il, d'une main chère ». Ailleurs on trouvera son « marasquin et huit bouteilles d'un vin précieux », puis « deux bouteilles de café ».

Raynal s'était rendu à Spa. Il écrit à Paris le 7 novembre : « J'ai passé quatre mois à Spa avec des agréments infinis. J'ai été aussi très caressé aux environs de Liége où j'ai passé un mois. Me voilà depuis quinze jours à Bruxelles, où je n'ai guère vécu qu'avec des Anglais ; les gens du pays arrivent ces jours-ci, et nous verrons. J'entre avec vous dans ces détails parce que vous m'y invitez. Je n'ai pas encore pris de parti définitif sur ce que je deviendrai. On me fait des invitations de tous côtés. » (*Inéd.*)

Le ton de cette lettre n'est pas d'un homme abattu. Raynal est fort satisfait de son exil. Tandis que la Sorbonne censure solennellement l'*Histoire des Indes*, et que M. Le Franc de Pompignan, comte et archevêque de Vienne, en interdit la lecture dans son diocèse, Raynal « heureux et tranquille, parce qu'il n'a aucun remords » (1), se repose en prenant les eaux de Spa, « où le retient » son illustre ami, le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. Il jouit de son triomphe, car « dans son infortune, l'Europe entière et les plus grands potentats » s'empressent à l'envi « de lui prodiguer » les plus flatteuses « consolations » ! (2) Son nom vole de bouche en bouche, il entre vivant dans la gloire. Mais le clergé de l'endroit s'indignait de voir le prêtre apostat, l'écrivain séditieux, entouré d'un prestige tel que non seulement le ministre plénipotentiaire de France à Liége, M. Sabathier, le reçut avec distinction, mais que Sa Grandeur même, Mgr Velbruck, prince-évêque de Liége, « mangea plusieurs fois avec lui » (3). Il poussait l'effronterie jusqu'à vouloir endoctriner le comte de Falkenstein, le futur Joseph II, avec lequel il « mangea » aussi. « L'historien des deux Indes, lisons-nous dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, a eu l'honneur de dîner chez le prince [Henri de Prusse], avec Sa Majesté Impériale ; il s'est contenu, suivant nos mémoires, dans la réserve convenable pendant le dîner ; mais au dessert il n'a tenu presque à rien qu'il n'ait entrepris d'endoctriner Joseph II aussi librement que s'il eût été sur sa chaise de paille, la

(1) Bachaumont, t. XVII, p. 314.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, t. XXII, p. 186.

Digitized by Google

plume à la main. On dit malheureusement quelques mots des abus de la finance ; c'était parler des géants devant le chevalier de la Manche ; il essaya d'entrer en matière en disant avec beaucoup de vivacité : « Je suis bien sûr que M. le comte n'aura jamais de fermiers généraux chez lui (1). » Ainsi, même devant Sa Majesté Impériale, le fougueux contempteur des abus de l'ancien régime ne pouvait contenir une vertueuse indignation, ni s'empêcher d'invectiver les fermiers généraux et les gros financiers au nombre desquels il comptait d'ailleurs ses meilleurs amis !

Certains membres du clergé résolurent de ne pas laisser passer sans protestation les marques de bienveillance prodiguées à un si dangereux personnage par ceux qui étaient constitués en dignité pour réprimer les écarts d'une philosophie révolutionnaire. L'occasion leur fut offerte par un jeune homme de 23 ans, qui devait avoir un jour avec le clergé des démêlés plus graves que ceux que nous allons rapporter : il s'appelait Bassenge. Enthousiaste de Raynal et désireux d'entrer en relations personnelles avec celui qu'il tenait pour un maître, Bassenge lui adressa une pièce de vers intitulée : *Épître de la nymphe de Spa à l'abbé R****. Elle débutait par ces vers :

Tu vas quitter cette aimable retraite,
Où loin du bruit, des fourbes, des cagots,
Libre de soins, ton âme satisfaite
A su goûter les douceurs du repos.

Après l'avoir comparé au chêne altier qui répand son ombre généreuse sur la foule des êtres vils qui rampent à ses pieds, il convie tous les philosophes à venir contempler ce spectacle idyllique : Raynal, ce sage, fêté par ces « héros », l'empereur Joseph et le prince Henri :

Sous mes berceaux, malgré la jalousie,
La calomnie et ses affreux suppôts,
L'amant sacré de la philosophie
Fut couronné par la main des héros...
Oui, des Germains l'espérance première,
Le bon Joseph, aux préjugés fatal ;
Du plus grand roi que l'Europe révère,
Ce fier Henri, le frère et le rival,

(1) GRIMM, *Correspondance littéraire*, t. XIII, p. 6.

Digitized by Google

Sourds aux clameurs des rives de la Seine,
Au bord fleuri de mon humble fontaine,
Des vils cagots t'ont bien vengé, Raynal!
Poursuis en paix ton illustre carrière.
Que la santé file tes jours heureux!
Puisse mon onde et pure et salutaire
En prolonger le cours si précieux!
Longtemps encor que ta voix révérée
Tonne au milieu des peuples corrompus!
Ramène au vrai cette foule égarée
D'êtres rampants sous le joug abattus.
Vers toi l'Europe a les bras étendus.
Venge ses droits et sa cause sacrée,
Fais voir aux rois la sainte vérité,
Fais-leur aimer la douce bienfaisance.
Nous te devons notre félicité,
Et dans ton cœur sera ta récompense.

Or, cette pièce tomba aux mains d'un certain Ghysels, chanoine tréfoncier de Liége, et membre du Synode dont Spa ressortissait. Le chanoine n'hésite pas, il défère la *Nymphe de Spa* au Synode, qui reçoit en même temps une lettre du prince-évêque l'invitant à ne pas donner suite à cette affaire. On n'écoute pas l'évêque et l'on rend en son nom un mandement qui condamnait Bassenge (27 octobre). Mais l'épître était anonyme et Bassenge ne l'avouait pas. Sommé à comparaître devant le Synode, il en appelle à Sa Majesté Impériale, « conservatrice des privilèges et libertés des citoyens de Liége ». Le prince-évêque travaillait toujours à étouffer l'affaire : on trouva une transaction : « Bassenge demanda une conférence dans le palais de Seraing en présence de Son Altesse Celsissime [le prince-évêque]. Quatre membres du Synode s'y rendirent par ordre de l'évêque; le poète s'y expliqua avec beaucoup de noblesse et de fermeté. mais pour prouver à Son Altesse Celsissime combien il la respectait, il renonça à son droit de recours. Messieurs du consistoire se retirèrent fort contents (1). »

De cette querelle sortit une nuée de pamphlets : *La Meuse à la Nymphe de Spa*; *La vraie Nymphe de Spa à l'abbé Raynal*; *A Liége moderne*; *A l'auteur des vers de la nymphe de Spa*; *Discours de la*

(1) Bach., t. XXII, p. 186.

Digitized by Google

patrie aux Liégeois; *Le Prophète liégeois à M. Bassenge*; *La Nymphe de Spa plaisamment flétrie au prône*, sans compter les wallonnades et les paskées (1).

Jusqu'alors Raynal jouissait en silence de tout ce bruit que se faisait autour de son nom. Un article publié dans la *Gazette de Cologne* par un ex-jésuite sur les instances de deux autres ex-jésuites, le Père de F. et le Père Fe..... décida Raynal à entrer en lice. Et de quatre : voilà notre abbé ripostant, de sa meilleure encre — qui n'était pas fameuse — à l'attaque combinée des trois confrères. « Cette agression nouvelle que l'abbé Raynal a senti dirigée encore plus contre lui que contre son panégyriste a provoqué de sa part une *Lettre à l'auteur de la « Nymphe de Spa »*, contre ces *Busiris en soutane*, ainsi qu'il les appelle, très véhémente, où il fait sentir le ridicule, l'absurdité, l'horreur, l'abomination de leur conduite (2). » Raynal mêle à ses grosses injures une argumentation en règle contre le Synode auquel on a eu le tort de concéder des pouvoirs excessifs. Ces dix pages sont assez ennuyeuses et le style en est assez plat pour qu'on ne soupçonne pas ici le pauvre abbé d'avoir recouru à la plume de quelque ami.

Sur ces entrefaites, Raynal quitta la Belgique. Il alla passer l'hiver à Berlin et malgré l'appui du prince Henri, l'accueil de Frédéric II fut plutôt froid.

Les vœux de la *Nymphe de Spa* ne devaient pas se réaliser tous. Que la santé, s'écriait-elle,

> Que la santé file tes jours heureux !
> Puisse mon onde et pure et salutaire
> En prolonger le cours si précieux !

Cette « onde » réussit pleinement à Raynal. « Ma santé est bonne, dit-il à Paris, et les eaux de Spa m'ont fait tout le bien que j'aurais passionnément désiré que vous eussiez trouvé dans celles que

(1) *L'abbé Raynal et Bassenge*, article signé M. L. P., extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* (s. d.).

(2) Bach., t. XXII, p. 186. Voici le titre exact du factum de Raynal : *Lettre de M. l'abbé Raynal* (sic) *à l'auteur de la Nymphe de Spa, précédée d'une lettre de la Veuve Bourguignon, imprimeur de S. A. C. Mgr le Prince Évêque de Liége, à M. G*** son confrère à La Haye*, MDCCLXXXI.

Digitized by Google

vous avez été prendre [en Suisse] (1) ». Et l'effet salutaire fut assez durable. Raynal mourut le 6 mars 1796, âgé de 85 ans.

Mais la *Nymphe* ajoutait :

> Longtemps encor que ta voix révérée
> Tonne au milieu des peuples corrompus !

Or, Raynal désormais garda le silence ; il écrivit encore un peu, bien peu ; mais jamais plus il ne devait « tonner » qu'une seule fois... et contre qui? ô *Nymphe!* contre tes meilleurs amis, contre ceux qui se proclamaient, comme toi, ses fervents adeptes : le 31 mai 91, il présentait à l'Assemblée Constituante une adresse par laquelle il osait dénoncer les fautes de la politique radicale et réclamer hautement, lui, le prêtre apostat, un régime libéral en faveur des prêtres catholiques, déjà suspects et bientôt proscrits. Une telle attitude charma les uns, irrita les autres et surprit tout le monde. De nouveau, les pamphlets partirent. Ils valurent au « vertueux Raynal » un regain de renommée. Que pensa la *Nymphe* de cette palinodie suprême? On ne sait, mais on suppose qu'elle s'en indigna et qu'elle ne pardonna jamais une si noire trahison à cet « amant sacré de la philosophie ».

ANATOLE FEUGÈRE.

(1) Bruxelles, 4 novembre 1781. Inédite.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

La question du répertoire.

C'est de la Comédie-Française qu'il s'agit. La question de son répertoire fut assez vivement posée, cet hiver, par le notoire critique d'un grand quotidien théâtral, qui se sentait fort de l'assentiment tacite d'une bonne partie du public parisien. Il eut le tort de présenter les observations sous une forme trop personnelle. Elles allèrent à l'œil droit d'un auteur du boulevard, dont une pièce agréablement superficielle encombra toute cette saison notre première scène de comédie. Un duel s'ensuivit, et ainsi dégénéra en médiocre querelle une revendication très justifiée dans son fond... Voici l'été revenu, époque de calme théâtral et d'apaisement dramatique. Peut-être est-ce le moment de reprendre, avec plus de sérénité, une question qui ne fut que mal posée.

On ne peut nier, en effet, qu'au cours de ces dernières années la Comédie-Française a paru à nombre de bons esprits s'éloigner singulièrement de la tâche qu'on lui imaginait départie. On s'est étonné d'y voir l'affiche accaparée de plus en plus par des auteurs dont la place semble ailleurs. Assurément il est juste, il est nécessaire d'ouvrir largement la maison de Molière aux écrivains contemporains qui méritent cette consécration. Il ne faudrait point cependant que ce fût aux dépens des chefs-d'œuvre du passé. Si la Comédie-Française n'est plus le conservatoire de la tradition dramatique, on se demande où seront désormais chez eux les maîtres du théâtre classique. Or, il n'y a pas à se dissimuler qu'ils se trouvent en péril. Une invasion venue des boulevards les menace, et on peut prévoir le moment où, succombant au nombre, ils devront céder à la sommation fameuse :

« La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir! »

J'exagère? A peine! Aussi bien rien ne vaut la leçon des faits, et pour donner une base ferme à la discussion j'ai eu la curiosité d'établir, pour deux des dernières années, la statistique des œuvres jouées. Les résultats sont suggestifs. Tandis que le XIX^e^ et le XX^e^ siècle obtenaient respectivement, en 1909 et 1910, un total de 658 et 638 représentations, l'époque classique se trouvait réduite à des chiffres infiniment plus modestes: 88 et 97 pour le grand siècle, 38 et 47 pour le siècle de Voltaire. En somme, sur

Digitized by Google

cent pièces qui voient le feu de la rampe, il y en a à peu près une dizaine du XVII^e^ siècle et cinq à peine du XVIII^e^. C'est bien la portion congrue! Notez d'ailleurs que dans ce chiffre de 10 est compris tout le théâtre de Molière, qui, comme il va de soi, emporte la meilleure part : 61 et 54 représentations. Encore faut-il rappeler que certains de ses chefs-d'œuvre paraissent exclus, et qu'on est resté trente ans sans revoir *Don Juan*. De Corneille, trois pièces seulement au répertoire de ces deux années : le *Cid*, les *Horaces* et *Polyeucte*. Trois ouvrages immortels, certes! Mais il en a d'autres. Pourquoi pas *Nicomède*? Pourquoi aussi négliger ses comédies? Le *Menteur* n'a occupé qu'une seule fois l'affiche. De même, pour Racine, dont les chiffres ne sont pas bien élevés (14 et 17), on regrette de voir oublier *Britannicus*. Après ces trois grands noms, la liste est close de tout ce que la Comédie-Française a révélé de l'époque la plus brillante du théâtre classique. Rien de Hardy, rien de Mairet, rien de Rotrou, rien de Th. Corneille, rien de Quinault! Je me trompe : on a bien voulu, un soir de 1910, faire place à un fragment d'*Armide*. Et la même année on a représenté deux fois une scène du *Pédant joué*. Il n'y a point là de quoi excuser une négligence singulière de la plus noble tradition dramatique.

Le déficit est plus évident encore pour les périodes suivantes. Mais ici il suffira de citer des chiffres : ils ont une éloquence qui dispense de tout commentaire. L'énumération ne sera d'ailleurs pas bien longue, car on estime rue de Richelieu que tout le théâtre français, de Molière à 1800, tient en quatre noms, pas un de plus. Voici la liste, avec, pour chaque œuvre, le nombre de représentations :

		1909.	1910.
REGNARD :	*Les Folies amoureuses* .	6	1
	Le Légataire universel .	2	2
MARIVAUX :	*Arlequin poli par l'amour*	2	3
	Les fausses Confidences .	4	6
	Le Jeu de l'amour et du hasard	5	4.
BEAUMARCHAIS :	*Le Barbier de Séville* . .	5	4
	Le Mariage de Figaro. .	9	18
FLORIAN :	*La bonne Mère*	—	9

C'est tout, et en vérité ce n'est guère... Léon Gozlan pouvait jadis écrire tout un mémoire pour protester contre les représentations trop nombreuses de Molière, « de ce Molière qui empêche les auteurs vivants de prendre leur place au soleil de

Digitized by Google

la rampe ». Ce temps-là est loin. Si l'on joue encore quelquefois Molière à la Comédie-Française, on semble y ignorer Dancourt, Lesage, Destouches, Piron, Gresset. Il y aurait pourtant quelque profit pour le public à faire, à l'occasion, connaissance avec l'un ou l'autre de ces auteurs. Peut-être même ne bouderait-il pas à une comédie de Dufresny ou à un drame de Diderot. Ce qui est plus grave, c'est qu'on laisse dans un oubli complet le théâtre de Voltaire. On peut certes différer d'avis sur la valeur de ses tragédies; on peut estimer, avec Victor Hugo, que « c'est bien mauvais, *Zaïre* ». Est-ce, après tout, aussi mauvais que *Ruy-Blas* (12 représentations en 1909)? Puis il reste que *Zaïre* et *Mérope* caractérisent toute une époque de l'évolution du théâtre français, et c'en est assez pour qu'on n'ait point le droit de les négliger tout à fait.

J'entends l'objection : « Ces reprises d'intérêt rétrospectif n'attireraient pas le public; elles ne feraient pas recette ». En est-on bien sûr? Sans doute ne séduiraient-elles pas le même public que ravissent les « mots » dont farcissent leurs actes MM.... Mais je ne veux nommer personne... Elles en satisferaient un autre, voilà tout, et qui vaudrait bien celui-là La preuve, c'est que ces œuvres oubliées, rejetées, proscrites, on les joue ailleurs, on les joue avec un appréciable succès. Depuis trois ans, le Théâtre des chefs-d'œuvre permet d'applaudir chaque hiver quelques-unes d'entre elles sur la scène de Marigny. On y a monté, avec beaucoup de bonne volonté et de vaillance, la *Cléopâtre captive* de Jodelle, les *Contens* d'Odet de Turnèbe, les *Juifves* de Robert Garnier, la *Fille Capitane* de Montfleury, *Pyrame et Thisbé* de Théophile, *Mérope* de Voltaire. Ce que d'autres ont pu réussir avec des moyens restreints, la première compagnie dramatique de France pourrait, ce semble, le tenter sans crainte aucune. Au surplus, j'ai trop confiance dans les illustres artistes qui la composent pour douter un seul instant qu'ils ne subordonnent pas tout à la supputation de la recette. Sinon... sinon il faudrait le dire, et confier l'administration de la maison de Molière à quelque manager américain, expert dans l'art savant des réclames tonitruantes.

La représentation proportionnelle est à l'ordre du jour de la Chambre. On réclame, sur la scène de la Comédie-Française, une représentation plus équitable des gloires dramatiques de la France.

GUSTAVE CHARLIER.

Digitized by Google

LES POÈTES

FRANÇOIS LÉONARD, *Babylone*. — Bruxelles, Oscar Lamberty.

J'écris d'une petite chambre dont la fenêtre ouverte donne sur la vallée de la Meuse. Les coteaux, en face de moi, sur l'autre rive, sont d'un vert exquis; avril a poudré les arbres fruitiers des vergers; le ciel est bleu; le soleil rit; le fleuve chante et passe dans le mirage clair de l'azur et de l'or comme un interminable chapelet de perles et de diamants. La vie se révèle tout autour de moi; la sève envahit tout et le printemps qui fait bourgeonner les marronniers, fleurir les cerisiers, trembler les primevères au bout de leurs tiges vertes, le printemps rend l'air plus caressant, plus émouvant. Ah! que par un matin d'avril, en pleine nature ivre de santé et de force, la vie apparaît donc belle et grandiose!...

Et j'ai, pour la vingtième fois au moins, relu quelques poèmes de François Léonard. Je les ai relus avec ce désir indulgent, dont certains ironistes à froid et certains contempteurs outranciers aiment à me faire un grief, et, malgré ma volonté de me laisser charmer, séduire, captiver, je n'ai pas senti, je l'avoue, le frisson que me révèle la vie, la joie ou la douleur de l'existence.

François Léonard n'est pas poète. C'est un styliste remarquable, un romancier original; mais, quoi qu'on en écrive ou qu'on en pense, il n'est pas autre chose qu'un très habile joaillier, qu'un très adroit versificateur. Il faudrait, du reste, une belle inspiration pour arriver à dégager un lyrisme intense de tous les travaux archéologiques qui concernent Babylone. François Léonard s'est livré à un labeur plutôt livresque; il s'est appliqué en vue de s'intéresser à son sujet et je doute qu'il réussisse à émouvoir son lecteur aux splendeurs de Babylone. La poésie aussi dépourvue que celle-ci d'émotion n'est qu'une froide et vaine logomachie. Que le versificateur enfile des perles

Digitized by Google

fines, son œuvre n'en demeure pas moins sans couleur. Car, peintre avec des teintes éclatantes sur sa palette, François Léonard ne m'offre que des tableaux ternes, gris et effacés. Son imagination étouffe à ce point son cœur qu'aucune pièce de son recueil ne laisse subsister une image, une impression ; à force d'avoir fait travailler son esprit, le poète a réalisé un tableau gigantesque de Babylone où, malheureusement, tout se confond sur un même plan. Tous ses poèmes sont corrects, d'une exécution technique vraiment louable, mais, l'avouerai-je, c'est incolore et soporifique, même pour ceux qui, comme moi, sont sensibles à la perfection parnassienne d'un vers.

Ah ! que les versificateurs ont tort de ne pas regarder la nature ! Les choses toutes simples qui charment et émeuvent inspirent souvent mieux que l'originalité lointaine et rébarbative.

* * *

Charles de Saint-Cyr, *Laudes*. — Paris, M. Rivière & Cie.

Ce sont des vers libres, des vers blancs que préfère Charles de Saint-Cyr. Tantôt, il ne les appuie que sur des rimes par assonnances ; tantôt, il ne les fait pas du tout rimer. Son style, dépourvu de souplesse, n'est pas exempt d'innovations linguistiques ; je me contenterai de signaler, pour mémoire, celle qui figure au dernier vers de la page 76 :

Et si je défaille, *il m'absolvera !*

La plupart des pièces de ce recueil donnent l'opinion ou l'impression du poète au sujet d'un fait, d'un personnage ou bien d'un vers, d'un passage qu'il met en épigraphe. C'est comme du journalisme critique, philosophique et poétique.

Mais ce livre, malgré ses graves inégalités, ne déplaît nullement. Il paraît à tel point empreint de sincérité et d'émotion qu'il finit presque par charmer. Et, à ce titre, les poèmes que C. de Saint-Cyr a groupés sous le titre de *Laudes de la vie quotidienne* me séduisent bien plus que ceux où il narre la légende de Marguerite, reine de Navarre, que d'autres encore où il évoque les douleurs émues de la chair, les frissons idéals de l'amour, l'émoi de la mort et la foi ardente en Dieu. C'est qu'ici, ne parlant que de sa vie, de son propre moi ou de sa chère enfant, C. de Saint-Cyr atteint, sans le vouloir, — ce qui est l'essentiel,

Digitized by Google

la spontanéité seule décelant la poésie vraie, — les accents du plus haut des lyrismes :

Je songe à mon unique enfant,
Qui m'est plus chère que ma vie :
Elle est malade en ce moment,
Et ma peine en est infinie.

Peut-être jamais il n'y eut
Une tendresse aussi totale
Que le cher lien ingénu
Qui unit fortement nos âmes.
. . . . . .

Charles de Saint-Cyr est loin d'être un poète harmonieux ou musical et, au fond, il est peut-être plus philosophe qu'artiste.

* * *

Albert Londres, *La Marche à l'Etoile.* — Paris, E. Sansot & Cie.

Pour celui qui se bornerait à lire le titre de ce recueil, l'auteur de ce « poème effréné » pourrait s'apparenter à Marinetti, chef de l'école futuriste; mais au critique consciencieux qui prend réellement connaissance du contexte des œuvres dont il rend compte, il apparaît clairement qu'Albert Londres appartient à une lignée bien plus ancienne et plus illustre, qui descend en droite affiliation de Boileau-Despréaux. Il a, comme son glorieux ancêtre, une précoce sagesse; il déborde comme lui de maximes et de sentences dont il inonde ses amis littéraires; il frappe des vers marqués au coin du plus pur bon sens et qui méritent de passer à la postérité, en augmentant le trésor de proverbes qui constitue la Sagesse des Nations :

« La femme est un obstacle aux chimères de l'aile » (p. 39).
« Il faut vivre aujourd'hui de la vie unanime » (p. 20).

Il a une stricte règle de vie :

« Pour moi, ma part est faite et ma route est choisie :
« Je veux, sonnant aux champs, brandir la Poésie. »

Il méprise les dilettanti :

« Nous avons des amis et, tous, sans indulgence,
« Ont reçu le présent de haute intelligence,

Digitized by Google

« Ils ont, jusqu'à ce jour, sans entrain, sans espoir,
« Comme pour s'occuper, entassé le savoir.
« Les voilà bien armés pour affronter la vie,
« Mais, ayant tout pour vaincre, ils n'en ont pas l'envie,
« Ils sourient de la voix qui veut les réveiller
« Et, rassemblant leurs dons, s'en font un oreiller. »

Ce passage n'est-il pas digne de figurer dans l'Art Poétique? Hélas! pourtant Albert Londres n'a pas, comme son illustre prédécesseur, la connaissance approfondie de la langue :

« Les vents coalisés contre vos *fiers* ardeurs » (p. 132).
« Pieuvre, dont chaque rue est *une* tentacule » (p. 64).
« Tourne-toi du côté *que* ton rêve est parti » (p. 149).
« Ah! que c'est désolant de n'avoir qu'une voix
« Quand *sa* gorge est si pleine? » (p. 88).

sont des hardiesses poétiques peut-être un tant soit peu excessives. L'image que voilà :

« Quelque chose plus grand qu'un grand aigle éployé » (p. 98)

n'est-elle pas un tantinet baroque? Et ce vers :

« Crois-tu que c'est bien toi qui t'es tant débattu? (p. 71)

n'est-il pas d'une musicalité aussi spéciale que monosyllabique? Si certaines strophes sont mal construites (p. 103, 1re), il faut louer la phrase parfois ample et bien conduite (p. 77) :

« Puisqu'enfin le soleil émerge et se répand... »

Mais, en général, le poète, sans beaucoup soigner la pureté du style, sans être très bien inspiré, s'encombre de trop de fadeurs, de lieux communs, de banalités, d'images inexactes.

L'argument du livre? L'auteur, chef de cinq compagnons, disciples jeunes et fidèles, rêve de se consacrer à l'art. Ses troupes, découragées, l'abandonnent bientôt. Lui persiste dans son espoir, lâche la proie et garde l'ombre :

« Moi, j'ai préféré l'ombre et j'ai toute la mer » (p. 158).

Moralité : la persévérance, à mon avis, est, ici, mal récompensée.

* * *

Joseph Dalby, *Le vitrail brisé*. — Paris, Sansot & Cie.

Ce sont des poésies détachées, d'inspiration banale. L'auteur tourne et retourne un petit nombre d'idées : l'automne, la mélan-

Digitized by Google

colie, l'amour dolent, les désirs limités, les petites douleurs, le silence et la solitude. C'est un poète de demi-teinte, de grisaille, de nuances, d'intimités et de sentiments plus livresques que naturels :

Je voudrais avoir lu tous les livres du monde
Où l'on parle d'Amour, d'Idéal, de Beauté.

Ses vers, malgré leur émotion superficielle, sont élégants et souvent bons. Ils sont délicats et ne veulent pas dire grand chose.

Je signale à l'auteur, page 64, ce vers :

Les bois ont la blondeur rousse des épéautres,

qui me paraît se jouer de l'orthographe.

* * *

Albert Giraud, *La Frise empourprée*. — Bruxelles, Henri Lamartin.

Si M. Albert Giraud était né Français, s'il habitait même pendant un ou deux mois de l'année la grande cité parisienne, s'il était moins retiré dans sa solitude rêveuse, M. Albert Giraud serait considéré comme l'un des plus grands poètes de l'époque. Et ceci est un éloge appréciable, car, si nous déracinions quelques-uns de nos plus remarquables écrivains, si nous les portions à Paris, que deviendraient, je me le demande, leur réputation et leur gloire? Nous comptons quelques purs artistes, mais beaucoup d'entre ceux qu'en Belgique nous célébrons, ne sont vraiment que des célébrités régionales, de pâles étoiles au ciel littéraire.

M. Albert Giraud ne serait pas entouré de l'estime des seuls lettrés, à Paris. Le public lui-même ferait fête à ses œuvres et l'admirerait à l'égal d'un José-Maria de Hérédia ou d'un Henri de Régnier. Quel poète a des vers mieux rythmés et plus souples que ceux de M. Albert Giraud? Où trouvons-nous des images plus harmonieuses, plus graves ou plus nobles?

L'art poétique du poète de *La Frise empourprée* s'imprime avec fierté et avec orgueil :

Écoute l'esthète avec ironie!
Ris de son jargon qui te fait pitié!
Le talent tout seul n'est pas le génie!
Non, mon cher enfant, c'en est la moitié.

Digitized by Google

Brandis, si tu peux, la lourde massue,
Mais sache avec art cacher ton effort :
Être violent n'est pas être fort;
Jamais, quoi qu'il fasse, Apollon ne sue!

Apprends à choisir : tout le reste est vain.
Recherche le style et fuis la manière;
Et retiens ceci : le vrai don divin
C'est la force souple et la grâce fière!

Cet idéal poétique, parnassien au terme exact de la formule, si l'on veut, n'exclut cependant pas l'émotion. L'émotion anime chacun des poèmes d'Albert Giraud; ce n'est pas une émotion violente ou déclamatoire; mais elle est d'autant plus lyrique, d'autant plus intense qu'elle est discrète et ténue. On dirait un accompagnement écrit par quelque compositeur de génie et qui se rythmerait dans l'ombre d'un temple athénien, cependant que le poète, déclamateur auguste, exalterait en stances merveilleuses tous les aspects mobiles de la Beauté souveraine. M. Albert Giraud, lorsqu'il écrit :

Reviens! Et laisse-nous dans l'ombre, à notre tour,
Respirer d'une âme ravie
Pour la dernière fois le parfum de l'amour
Et la fraîche odeur de la vie!

lorsqu'il nous dicte fervemment ces mots :

Enfants! si votre cœur au charme de la vie,
Facile et plantureux ainsi qu'un gai festin,
Préfère le mortel danger d'un haut destin,
Répondez à l'amour du Dieu qui vous convie!
Mais si vous voulez vivre en joie et mourir vieux,
Ayant pris votre part du bonheur de la terre,
Gardez-vous de quitter la route héréditaire
Et ne vous mêlez pas aux mâles jeux des dieux!

M. Albert Giraud, dites-moi, ne fait-il pas vibrer en nous la corde de l'âme et du cœur? Lorsque l'artiste nous évoque la nostalgie d'Ovide « les yeux tournés vers l'horizon latin » et qu'il nous dit :

Et c'est un exilé dans son pays natal,

ne nous peint-il pas la souffrance muette qui doit l'envelopper lui-même, en cette Béotie belge où son existence le retient?

Digitized by Google

M. Albert Giraud a retrouvé les dieux que l'on croit morts. L'amour, la foi et la ferveur lui ont fait retrouver la lumière et la splendeur de Grèce. Il évoque la race hellène dont le rire est la vertu, la fable, son haleine et par qui le barbare a connu la beauté. Il songe à Byron, à Gœthe et à Schiller qui aimèrent les rêves ensoleillés de la patrie de Pallas. — La sieste divine de Jupiter aquilin qui, se réveillant, emplit le gouffre bleu d'un tumulte de joie; Pan, dont on entend respirer dans la sylve paisible le sommeil ignoré et le rêve sacré; Éros, dont les victimes pleurent l'agonie; Europe, Io, Léda, Danaé, Sémélé, dont les flancs furent violés; Amphitrite qui se lamente :

L'âcre odeur de Vénus nage encor sur mes eaux;

Junon et ses paons, inspirent tour à tour le génie de M. Giraud.

J'oserai dire que *La Frise empourprée* de M. Albert Giraud, par ses sonorités et ses douceurs :

Répand d'un seul flot d'or l'angoisse et le silence.

* * *

Paul Prist, *Le sang des aubes.* — Paris-Bruxelles, Association des écrivains belges.

C'est à vous tous, à vous tous, amis, que je dédie
Ce livre où j'ai saigné le plus clair de ma vie,
Ce livre où le meilleur de moi-même a passé!
. . . . . .
J'ai fait crier, au cours tumultueux des pages,
Tous mes espoirs vivants et mes fiertés sauvages.
. . . . . .

C'est en ces termes que Paul Prist présente fièrement son volume, *Le sang des aubes*, poème lyrique, enthousiaste, vibrant et jeune. Le fougueux écrivain est plein de foi dans l'avenir de l'humanité. Il chante avec ardeur l'optimisme et l'énergie. Chacun de ses poèmes a l'allure de l'épopée, et ses strophes, bâties avec souplesse, sont de vraies stances de ferveur. Le livre entier résume l'effort clair, orienté vers le progrès, de toute l'Humanité. La route est ouverte par où elle avancera. Les ténèbres qui la rendent dangereuse se dissiperont quand sonneront les mâles accents de la symphonie héroïque. L'homme a triomphé de la

Digitized by Google

jungle; il a possédé, avec amour, la puissance terrestre. Le conquérant, le marchand, les tribuns et le poète, synthèses sublimes de l'action humaine, malgré les tumultes déchaînés dans leurs âmes, malgré les révoltes qui surgiront autour d'eux, dresseront petit à petit les monuments grandioses qui orneront le chemin ascendant vers l'Idéal. *Nox iræ!* La Renaissance est éternelle! Après les chants funéraires, une fierté suprême éveillera encore la cendre, la cendre humaine avivée et sonore, qui, sortant du sommeil, fera surgir une nouvelle aurore.

Paul Prist est essentiellement un beau poète lyrique. Il vit, il vibre, il sent et il émeut; il est un des beaux ouvriers de nos dernières années poétiques. Si, au cours de ses pages, on rencontre encore des inexpériences, quelques lourdeurs, si l'obsession de Verhaeren et de Hugo, entre autres, s'y font sentir quelquefois un peu vivement, je dois toutefois louer, sans restriction, le souffle soutenu, la noble construction des phrases qui sont tout à la fois amples, claires et logiques. Je signale en son œuvre l'abondance des images, presque toujours heureusement choisies, et j'épingle celle-ci, par exemple, dans le poème des *Tribuns* :

> Qu'importe leur personne obscure, puisqu'ils sont
> La cloche au clair battant qui sonne, et dont le son
> Éveille la révolte aux cœurs les moins farouches!

Mais, je regrette les trop nombreuses coquilles typographiques que le poète laisse subsister (gif*fle*; je les ai muti*lé*; *taché*; sans qu'il comp*rit*; des *ou* sans accents graves et une omission coutumière du reste de tous les accents circonflexes) et je m'étonne de lui voir écrire (pages 47, 55, 56, 97...) *chaos* avec cette orthographe singulière : *cahos*. Enfin, je ne partage pas non plus certaines idées de l'auteur sur la physiologie :

> Quand on sent dans son cœur (?) s'agiter la pensée.

Je n'insiste pas. Ce ne sont là que peccadilles et je ne voudrais pas qu'on s'imaginât que mes remarques méticuleuses veulent diminuer mon impression admiratrice. Je le répète : Paul Prist est un poète d'avenir.

(*A suivre.*) MAURICE GAUCHEZ.

Digitized by Google

Chronique artistique.

SALON DE PRINTEMPS.

Y a t-il encore un art religieux ? Il semble que cette question doive se poser au visiteur qui pénètre au Salon de Printemps de cette année. Nous croyons bien qu'en sortant de cette exposition, il fera cette réponse : L'art religieux, s'il existe encore, a pris, surtout dans ses tendances modernistes, une forme d'idéalisme qui le rapproche de l'art tout court. On y chercherait en vain une ferveur, une piété qui lui donneraient un caractère confessionnel. Des artistes sont séduits par la poésie de certains sujets et sur ces sujets, empruntés aux légendes divines, leur imagination s'exalte. Les peintres, en qui se remarque une âme de poète, sont, par leurs instincts naturels, attirés vers ces visions séduisantes. La théorie est très vieille. Elle ne fait que se confirmer ici. Pérugin, qui peignit les délicieuses madones que l'on sait, était, dit-on, un athée, et nous ne savons pas que notre Rubens et notre Van Dyck aient été des personnages confits dans la dévotion. Walter Crane, dont on connaît les idées d'avant-garde, ne craint pas de dessiner des cartons destinés à des vitraux d'église.

De plus en plus, d'ailleurs, — nous n'entendons pas parler ici des lamentables tentatives de l'école Saint-Luc — s'accentue le réalisme de l'art religieux moderne, le « réalisme de cet idéalisme », si nous pouvons accoupler ces deux mots si différents. Il y a plusieurs siècles, le vieux Breughel mêlait déjà les personnages sacrés aux paysans des Flandres. Au XIX^e^ siècle, le peintre bavarois Fritz von Uhde cherchait à concilier le goût réaliste de notre temps et l'idéalisme sentimental et naïf des primitifs. C'est cette voie que suivent, si nous exceptons les Anglais toujours attachés aux doctrines préraphaélistes, la plupart des peintres religieux modernes. Notre compatriote, M. Auguste Donnay, représente dans un tableau plein de charme, *Marie et Joseph fuyant en Égypte*, la première sous l'aspect d'une femme du

Digitized by Google

peuple, le second sous l'apparence d'un simple ouvrier menuisier. M. Arthur Craco groupe autour de la *Scène de la Nativité*, des rustauds qu'on croirait originaires d'un bourg de la West-Flandre. M. Maurice Denis va plus loin encore. Il nous montre dans le *Christ aux enfants*, Jésus, ressemblant à quelque prêtre revêtu du surplis, s'approchant de l'enfant de gens très bourgeois, promeneur de nos plus modernes jardins publics, ou bien encore il promène dans la Venise de nos jours, le groupe de *Marie et Joseph fuyant devant les émissaires d'Hérode*. Cet « anthropomorphisme », que je qualifierai d'exacerbé, se retrouve dans les compositions de M. Georges Desvallières. Le *Christ flagellé* est un pauvre corps tordu par la souffrance, perdant son sang par tous les pores de la peau, n'ayant plus rien de divin. Mme Jeanne Simon esquisse des *Annonciation* et des *Vierge à l'enfant* qu'on dirait des compositions tout à fait profanes. Dans une série de portraits d'apôtres, M. Jean Toorop reproduit les mâles et caractéristiques physionomies des pêcheurs de la Néerlande. Mais c'est surtout dans les magnifiques cartons de vitrail, peints par l'artiste polonais Joseph de Mehoffer, pour des églises de Fribourg et de Cracovie, que nous voyons le mieux conciliés cet idéalisme et ce réalisme dont nous parlions plus haut. *Une madone*, aux traits pleins de douceur, idéalisation touchante de la beauté humble et tendre de la Paysanne slave et qui nous rappelle d'analogues figures de saintes remarquées à Prague et en d'autres villes de Bohême; une madone, disons-nous, est entourée d'anges qui reflètent la simplicité naïve d'enfants campagnards. *Sainte Catherine*, peinte sur les vitraux latéraux, n'a rien de la noblesse de la vierge d'Alexandrie, interrogeant fièrement les docteurs de cette ville savante. C'est une délicieuse fille des champs, aux longues tresses blondes, et *Sainte Barbe*, l'imposante patronne des artilleurs, n'a rien qui puisse nous rappeler les attributions de sa sainteté. C'est une petite femme plutôt apeurée à la vue du Sacrement qui s'épanouit devant elle dans toute sa splendeur. *Saint Sébastien* ne nous évoque pas les mystiques compositions italiennes. Il n'a pas ce ravissement divin et cette beauté supra-humaine que lui donnèrent les peintres lombards. C'est une pauvre humanité qui gît pantelante sous la morsure des flèches. Ce réalisme est relevé par l'éclat de la couleur, par la richesse décorative du détail : splendeur des vêtements, fleurs mystiques s'enrou-

Digitized by Google

lant comme une tendresse autour des membres déchiquetés des martyrs, éblouissement des auréoles.

Quelle poésie dans cette interprétation de la *Visite des rois mages*. Il semblait qu'il ne fût plus possible d'interpréter ce sujet. M. Mehoffer a réalisé ce tour de force cependant. Les trois rois mages ont l'aspect étrange d'hommes ou de vieillards qu'on dirait sortis de merveilleuses légendes, acteurs de quelque tragédie de Pelléas et Mélisande ; ils regardent curieusement l'enfant divin que la vierge, une femme polonaise, vêtue de bleu, coiffée d'un foulard noir, offre à leur adoration. Au bas du vitrail, le roi Hérode, horrible à voir, évoque le massacre des innocents, tandis que Judas fait pressentir la trahison future. Une autre composition nous montre le *Sacrement adoré par une vierge*, aux longs cheveux dénoués, tandis que de jeunes éphèbes, pareils à des collégiens revêtus de longues robes blanches, font fumer l'encens des ostensoirs.

Il semble bien que l'exposition des œuvres d'Hippolyte Flandrin n'ait été organisée que pour faire mieux ressortir la différence de deux idéals. Ce peintre classique, aux froides visions, mort il y a près de cinquante ans, n'avait pas, lui, tenté ces subtilités. Sa peinture n'offrait pas aux regards la splendeur rutilante de celle de M. Mehoffer, mais elle avait le recueillement de la prière. Dans les cathédrales où seront placés les vitraux du peintre polonais, l'artiste s'émerveillera, mais le croyant ne retrouvera pas l'accent de sa prière.

Un artiste espagnol, M. José Maria Sert, expose les cartons de la décoration de l'église basque de Vich. Ce sont de très belles peintures décoratives, exécutées en tons chauds de vert et de jaune. Décoration, et pas autre chose. Le sujet religieux a été traité fort librement par cet artiste qui n'a songé qu'à suivre les caprices d'une imagination luxuriante.

Les artistes anglais que nous rencontrons au Salon d'art religieux sont, comme nous le disions plus haut, restés fidèles à l'idéal préraphaélitique. Nous citerons le grand vitrail de Walter Crane, ceux de M. Christopher Wahl et de M. Henri Holiday et l'*Enfance de Jeanne d'Arc*, de M. Reginald Frampton.

Les artistes belges exposent de nombreuses œuvres, dont la plupart ne nous sont pas inconnues. Nous remarquons les jolies lignes formées par les anges et les *Vertus théologales* de M. Arthur Craco, le grand tableau de M. Charles Doudelet, le *Christ insulté*

Digitized by Google

par la foule, les compositions mystiques de M. Léon Frédéric, les *Fontaines* de M. James Ensor, les peintures décoratives de M. Maurice Langaskens, les *Christs campinois* de M. Jacob Smits. Parmi les œuvres de l'art appliqué, la *Belle grille* de M. Brom, le *Bénitier vénitien* de M. Lucien Rion, une très belle lampe d'autel d'un artisan anonyme. L'école de Beuron est représentée par quelques photographies qui nous rappellent l'art savant des moines bénédictins de ce monastère.

Parlons maintenant du Salon proprement dit. Il semble qu'il soit un peu dans l'ombre, puisque le grand intérêt s'attache à la nouveauté de l'exposition de l'art religieux. Il n'en est rien pourtant. Si nous y rencontrons peu de peintres étrangers, les meilleurs de nos artistes sont là. Nous aurons bientôt fait d'examiner les envois qui nous viennent des autres pays : une toile de Max Liebermann, de Berlin, représentant *Samson et Dalila* et qui n'est certes pas le chef-d'œuvre de ce peintre, depuis longtemps célèbre ; quelques jolis tableaux de M. Heinrich Wogeler, de la colonie artistique de Worpswede, près de Hambourg ; deux œuvres intéressantes de M. James Paterson, un des représentants les mieux qualifiés de la nouvelle école écossaise, et c'est tout. L'étranger, nous l'avons dit, expose de l'autre côté.

Certes, ce n'est pas cette fois encore que nous trouverons dans un Salon belge l'œuvre attendue, l'œuvre saisissante que l'on admire ou que l'on discute, mais les toiles présentant de l'intérêt sont nombreuses, et celles-ci donnent au Salon ce caractère de bonne tenue qui le caractérise.

Le Salon de Printemps contient deux ensembles, celui de Claus et celui de M^me^ Louise Collard. Cette dernière artiste est morte depuis un an déjà. On a réuni ici, par un soin pieux, une vingtaine des paysages qui peuvent donner une idée suffisante de ce peintre, le rappeler à ceux qui l'oublièrent, le classer parmi les artistes consciencieux qui, s'ils ne s'imposent pas à la postérité, se recommandent par des qualités sérieuses ou sympathiques. M. Emile Claus nous apparaît, lui, dans toute la puissance de son talent. Dans ces toiles rutilantes d'or ou de soleil, qui sont l'*Aube de juin*, la *Fin d'octobre*, le *Soleil levant*, il nous semble voir la synthèse de cette vision qui fit resplendir sur la toile les plus vibrants aspects de la nature.

Une des œuvres les plus marquantes du Salon est le panneau

Digitized by Google

de Constant Montald destiné à orner le vestibule du Musée Ancien : l'*Ile de la Beauté*. Certes, ces couleurs sont jolies, elles sont rehaussées d'or, ce qui en fait mieux encore ressortir l'éclat. La composition générale est heureuse : un grand arbre au tronc trapu, aux larges feuilles déployées, sous lesquelles, dans l'eau écumante d'un lac, se baignent en se jouant de rieuses jeunes filles; mais si l'ensemble est bien, le détail laisse à désirer. Je trouve désagréable la pose de la femme située à droite au premier plan et ses formes un peu lourdes. Cette lourdeur de la forme humaine qui se remarque parfois dans les œuvres de M. Constant Montald gâte ses meilleures et ses plus poétiques inspirations. Chez un autre peintre, possédant lui aussi des dons très précieux d'imagination, M. Léon Frédéricq, nous remarquons une autre lourdeur, celle du coloris. Nous ne pouvons admettre cette couleur qui sort pour ainsi dire du cadre, ces tons de brique qui donnent aux visages un aspect artificiel. Pourtant son grand tableau, *les Saisons et les Ages*, est bien composé; il est, de plus, doué de vie, senti, ému.

Nous retrouvons encore la trace de cette lourdeur commune à presque tous nos peintres lorsqu'ils abordent des sujets imaginatifs, dans le prestigieux tableau de M. Franz Van Holder, *Soir au jardin*. Un peu plus de légèreté, et c'eût été parfait peut-être.

M. James Ensor attire une fois encore l'attention par des fantaisies de composition et de couleurs d'une originalité et d'un charme incontestables. *Éventails et Étoffes*, le *Squelette regardant des chinoiseries*, sont des œuvres remarquables. Il faut accepter ce peintre avec ses qualités et ses défauts, et les premières font facilement oublier les seconds.

Le paysage est toujours bien représenté. On remarque le *Coin de banlieue*, de M. Armand Apol, peinture solide et consciencieuse; le *Déclin*, une impression un peu trop poussée peut-être de M. Henri Binard; la *Nuit lunaire*, de M. Omer Coppens; les idéalisations des campagnes monastiques de M. Delaunois, de savoureuses études de paysage de M. Fernand Khnoppf, une vision estivale de Hollande, de M. Paul Leduc, un *Nocturne*, de M. Alex. Marcette; le *Béguinage* et surtout le *Christ à Lierre*, de M. Isidore Opsomer; les jolis effets de couleur de M. Willem Paerels; la *Nuit d'hiver*, une vision breughélienne de M. Taelemans; les interprétations très émues de la Campine, de

Digitized by Google

M. Émile Van Dooren ; les *Rives fleuries*, aux tonalités prestigieuses, de Mme Juliette Wystmann ; le paysage de M. Léon Bartholomé, les portraits de M. André Cluysenaar ; l'*Hiver*, de M. Valentin De Sadeleer ; trois bonnes toiles de M. Dierckx, les *Portraits*, assez froids et rigides, de M. Paul Dom, le *Temple délaissé*, de M. Frans Gaillard ; la *Fête des ballons*, une fête de couleurs, de M. Marcel Jefferys, composition malheureusement bien lourde ; les toiles rutilantes de M. Camille Lambert ; l'*Annonciation*, de M. Langaskens ; le *Pays noir*, de M. Pierre Paulus, qui s'obstine à nous peindre la région de Charleroi en couleurs d'encre ; les *Intérieurs*, de M. Alfred Verhaeren ; les suggestifs portraits de M. Ivan de Woestyne, un jeune peintre qui continue à s'affirmer.

Dans le compartiment de la sculpture nous remarquons des œuvres de MM. Godefroid Devreese, Samuel, Georges Minne, De Breemaeker, Georges Van Tongerloo, Wauters Rik, un très expressif buste d'enfant, de M. Paul Van de Kerckhove.

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

La Revue hebdomadaire reste variée de matières et d'intérêt. Dans le numéro du 25 mai, une très belle chronique de Henry Bordeaux, *La vie au théâtre*, où l'on a bien la note moyenne et française sur E. Verhaeren, à propos d'*Hélène de Sparte*; dans le numéro du 8 juin, des extraits de *Ma Vie* de Richard Wagner; le précédent contenait le début (et celui-ci la fin) de très curieuses observations de notre collaborateur, M. Herriot, maire de Lyon, sur l'Exposition d'hygiène de Dresde. A signaler à notre monde administratif. Dans La Nouvelle revue française (1er juin), M. André Suarès disserte sur Jean-Jacques Rousseau. C'est toujours la même fièvre de pensée et de style, la même onction soutenue d'un somptueux appareil métaphorique. Par-ci par-là, des échappées admirables : « Dans les *Essais* (de Montaigne), la vie même est intelligence. Dans les *Confessions*, la pensée même est sentiment. Les *Essais* sont presque tout d'un ancien dans le monde moderne. Les *Confessions* sont d'un homme moderne et chrétien jusque dans l'utopie et le rêve social à la mode antique », etc., etc. La conclusion, généreuse et impartiale, malgré le romantisme du ton, me semble incluse en ceci : « D'un pauvre petit garçon, à l'œil vif, gamin qui polissonne dans les rues de Genève, tirer fibre par fibre, au dévidoir d'un demi-siècle de souffrances, le grand cœur des *Confessions*, voilà ce qu'il convient d'admirer, au lieu de reprendre le petit garçon sur le ruban volé et l'homme sur les enfants de Thérèse. » — Le Mercure de France (16 mai étudie le *Nouveau drame en Angleterre* (il s'agit des essais de M. Barker, qui ont révolutionné la scène britannique, selon l'auteur de l'article, un critique anglais, M. Archibald Henderson). Mme la comtesse van den Steen publie une jolie étude d'enfant dans la Revue du Temps présent. Après *Rabaya* de Mme Blanche Belval-Rousseau, cela semble indiquer toute une veine ouverte à nos autoresses, si bien placées pour cela.

La Revue internationale de l'enseignement publie des pages suggestives de M. Xénopol, l'historien connu, sur *L'intellectualité roumaine*. Elles constituent une bonne synthèse de ce que ce savant et MM. Pompiliu Eliade et Apostolescu avaient déjà écrit; ajoutez des constatations intéressantes, et neuves pour nous, sur la langue roumaine actuelle, sur l'état de l'opinion là-bas, sur la séparation encore profonde des classes, l'infériorité douloureuse du prolétariat agricole, etc. Dans la Revue de Hongrie (15 mai) la suite d'un travail de M. Ervin Roszner sur le *Suffrage universel en France*; c'est le ton et l'ordonnance d'un bon rapport administratif. Un autre Hongrois, M. Haraszti, exprime sur *Edmond Rostand* (avril et mai) des opinions peu révolutionnaires; mais attendons la fin de son analyse. A la fin d'un numéro assez chargé des Documents du progrès (juin), quatre pages fortement pensées de M. Gaston Sauvebois, dont nous étudierons bientôt l'œuvre critique, déjà considérable, en même temps que celle de MM. Suarès, André Gide, Ghéon, etc. L'Ile sonnante, qui ne cesse

Digitized by Google

de progresser, a dans son numéro de juin réuni toute une série de critiques, les unes plus légères et les autres plus solides, qu'on lira avec grand plaisir. Les Marches de l'Est poursuivent leur vaillante tâche de défense civilisatrice; M. G. Ducrocq y parle avec discernement de *La légion étrangère* tant calomniée; il l'a vue de près dans un récent voyage en Algérie.

Parmi les revues belges, signalons Le Thyrse, où M. Counson parle, en termes lyriques, de son éminent et influent collègue Henri Pirenne; La Belgique artistique et littéraire, qui publie (mai et juin) une jolie conférence de Delattre sur *L'inspiration populaire dans la prose française en Belgique*. C'est de l'anthologie, relevée de traits heureux, et c'est du nationalisme si bluffeur qu'il en devient candide. On lira dans la Revue générale (juin), agrémenté de réflexions dont le libéralisme belge ferait son profit, s'il le voulait, un résumé assez sincère de la situation faite aux vieux partis par les dernières élections allemandes. Signé Dr Missiaen. M. Maurice Kunel, dans La Société nouvelle, de mai, avait réuni d'intéressantes données sur *Baudelaire en Belgique*; il continuera dans les livraisons suivantes. La Revue de l'instruction publique, moins spéciale que d'ordinaire, nous envoie un numéro double, où on lira un résumé du livre de Farall, sur *Les jongleurs*, par M. Feller, une étude analytique de M. Lhoneux sur *Le roman anglais d'aujourd'hui*. W.

***

Romans.

Ils sont toujours plus nombreux. Impossible de les analyser; quelques lignes de caractéristique seulement :

Chez Plon, *Sous la neige*, d'Édith Wharton. Déjà on a signalé ici un autre livre de cette autoresse, *Chez les heureux du monde*, étude pénétrante et ironique sur les milliardaires américains. Dans les *Metteurs en scène*, l'auteur a incarné dans des types inoubliables les différentes formes du praticisme yankee, très voisin de l'arrivisme européen, avec quelque chose de plus âpre et de plus brutal, qui trahit la jeunesse d'une race. *Sous la neige* est une tragédie domestique qui a pour théâtre une scierie écartée des montagnes du Massachusetts. Le fatalisme pesant des choses, l'hostilité d'un dur climat, la solitude, la pauvreté, semblent tracer un cercle infranchissable autour des êtres infortunés qui sont confinés là, prisonniers de la vie. Aucune issue pour les époux mal assortis et pour la jeune Mattie, la parente pauvre, qui a apporté à ce morne foyer un rayon d'amour et d'espoir. Vainement, Ethan Frome essayera de se réfugier dans la mort avec l'Aimée. L'accident les laissera tous deux infirmes, plus impuissants que jamais, et le ménage à trois demeurera enfermé dans l'isolement farouche de la vieille demeure délabrée, occupé tout le jour à ruminer son désespoir sans remède et à penser à ce qui aurait pu être.

Chez le même éditeur, signalons de M. Aubry, un poète et un romancier, dont le nom semble devoir accéder à une notoriété consistante, *Sœur Anne*, histoire dramatique d'une jeune femme apparentée à un puissant homme

Digitized by Google

d'État, qui cherche dans la politique plutôt la satisfaction de son orgueil que le profit immédiat. Mais elle s'intéresse peu à ce jeu et met toute son ambition à retenir le grand amour qui remplit son cœur. Quand elle s'aperçoit qu'elle a attendu vainement comme sa douce homonyme du conte, elle se tue bravement. Tous alors s'inclinent avec une émotion momentanée devant cette morte : l'homme frivole qui l'a deux fois trahie, l'ami précieux à qui elle s'est donnée dans une heure d'abandon sans lendemain, son frère, dont elle ornait la vie combative, sa rivale même, rendue à la conscience de son indignité par l'horreur de ce dénouement. L'intérêt de ce récit vécu se double de la curiosité qu'éveille infailliblement une mise en scène tout à fait actuelle, sans viser à la compromettante précision du roman à clef.

La maison Perrin nous a aussi envoyé quelques œuvres d'imagination, dignes d'intérêt. C'est *L'aiguilleuse*, de Lya Berger, dont nous signalâmes une étude critique sur *Les femmes poètes de l'Allemagne* et qui, cette fois, a brossé une fresque, très vivante et très puissante. La vie d'une jeune fille d'aujourd'hui se déroule sous nos yeux, avec une intensité d'émotion incomparable, une vie incessamment traversée de petites joies fugitives, de charmants espoirs trop vite déçus, et d'angoisses tragiques et de renoncements silencieux. Pas un caractère qui ne soit dessiné d'une touche très sûre dans sa simplicité, pas un paysage qui ne s'anime aussitôt d'une douce et limpide lumière poétique ; et, par-dessus tout cela, nous assistons à la lente formation d'une âme exquisement mélancolique et tendre, prédestinée dès l'abord à subir vivement la blessure de chacune des heures du cadran mystérieux de l'existence terrestre, jusqu'au jour où le dernier mouvement de l'aiguille fait enfin sonner pour elle l'heure attendue et bénie de la délivrance.

Dans une gamme bien différente, on nous offre la traduction d'un livre de M. Reymont, des notes de voyage au pays du Chelm, intitulées *L'apostolat du knout en Pologne*. C'est un tableau, par petites touches, d'ailleurs singulièrement vigoureuses, de la lutte soutenue contre l'orthodoxie russificatrice, par le paysan polonais. Il nous promène, comme au long d'une voie douloureuse, à travers ces campagnes de Podlachie, où chaque village est, depuis des années, une citadelle imprenable ; chaque maison, un poste toujours en alerte ; chaque homme, un inlassable combattant de la sainte cause. Et, dans un défilé tragique, il fait passer devant nous les ombres de ces sacrifiés, qui, un à un, s'en vont combler les fosses, après avoir donné leur vie pour leur nationalité et pour leur foi.

Chez Ollendorff, toute une gerbée de nouveautés. *Les lettres d'une divorcée*, de Mme Léona Faber, se lisant agréablement. Une femme raconte à une amie d'enfance son mariage — qui lui a rapporté quelques pauvres joies et bien des déboires, — son divorce enfin qui a brisé sa vie. Cette histoire (vraie peut-être ?) est pleine d'enseignements, mais on la lira aussi parce que la sensibilité féminine, dans ce qu'elle a de plus délicat, a rarement été mise à nu avec autant de sincérité.

Digitized by Google

Tristan Bernard, dont la verve est inépuisable, nous a à peine distrait avec les joyeusetés spirituelles d'un livre signalé ici, que voici qu'il récidive. Mais cette fois, ce sont des aventures extraordinaires, bien dans le goût du jour qu'il conte. Il a su leur donner un fumet de vraisemblance.

La vie ne nous fournit-elle pas des histoires aussi extraordinaires pour le moins que celles que peuvent trouver les imaginations des feuilletonistes? C'est ce qu'attestent *Mathilde et ses mitaines*.

Et voici des détectives vrais, qui n'ont rien de surnaturel, qui peuvent se trouver un moment faibles et désorientés devant l'inconnu et le mystère qui les entoure, mais leur triomphe final n'en est que plus éclatant d'ailleurs, car c'est avec leurs ressources humaines d'adresse et de persévérance qu'ils arrivent à vaincre ce mystère et cet inconnu.

Dans un autre genre, l'extraordinaire aussi nous est offert par André de Lorde, le plus surprenant des inventeurs de récits destinés à nous procurer le cauchemar, l'Edgar Poë du XX^e^ siècle, avec moins de génie peut-être, mais une fertilité inventive supérieure. Donc si vous avez des nerfs, ne lisez pas *Cauchemars*; sinon vous y trouverez ce que vous y avez cherché. Et ce n'est déjà point banal.

De l'éditeur Grasset, outre dix livres très attirants, un seul, signalé aujourd'hui, *Un prêtre* de Léon Cathlin, étude sobre et consciencieuse.

Se sentir dès l'enfance entraîné par une vocation impérieuse, vaincre sa débilité physique, pour arriver quand même à la prêtrise, devenir le pasteur angoissé du salut des âmes que Dieu lui a confiées et rester incompris, bafoué, méprisé, pour mourir enfin à la peine, telle est la triste destinée du prêtre dont Léon Cathlin a écrit l'histoire. Croyants et incroyants liront avec intérêt ce livre et apprécieront le souci d'être vrai qui a toujours guidé l'auteur. Pas de parti pris, pas d'exagérations, pas d'inexactitudes. Combien de pauvres et douloureuses existences s'écoulent ainsi en un lieu quelconque, ignorées!...

Enfin, à la *Nouvelle Revue Française*, où déjà tant de beaux livres de Gide, Claudel, Verhaeren, Ghéon, etc. ont paru, une curieuse monographie où l'imaginatif et le réel coexistent heureusement. Pierre Hamp, connu pour d'autres études de certaines catégories sociales, précises et vivantes, nous montre les hommes qui vivent sur *Le Rail*, rien qu'eux, mais avec une conscience, une impartialité aiguë que seule permet la plus pénétrante clairvoyance : la vie inconnue, patiente, parfois soulevée de colères des serviteurs du rail, des mécaniciens, des aiguilleurs, des inspecteurs de la Traction — le livre de Pierre Hamp la retrace avec une fidélité exacte et nombreuse, avec une émotion qui souvent donne au récit le ton d'une épopée. Et ce livre d'une rare densité, plus précis que les précédents, plus nourri de faits, dûment contrôlés, puise dans sa véracité même son intérêt et tels récits, comme l'accident, la grève, sont d'un pathétique concentré, sobre, sans phrase, que ne connaissent pas souvent les plus romanesques aventures.

Digitized by Google

REVANCHE

Le parti libéral a été battu le 2 juin ; inutile de s'empêtrer dans des calculs ; il suffit de rapprocher quelques chiffres.

Les socialistes avaient :

A la Chambre.	34 sièges ;
Au Sénat	4 —

Ils en ont maintenant :

A la Chambre.	39 sièges ;
Au Sénat	4 —

Les cléricaux détenaient :

A la Chambre.	84 sièges ;
Au Sénat	48 —

Ils reviennent avec :

A la Chambre.	101 sièges ;
Au Sénat	54 —

Quant aux libéraux, le nombre de leurs sièges n'a pas varié :

Ils possédaient :

A la Chambre.	44 sièges ;
Au Sénat	31 —

Ils les ont conservés (1).

Conclusion : les libéraux demeurent avec le même effectif, tandis que celui de chacun des deux autres partis s'est accru.

(1) Nous avons emprunté ces chiffres au numéro d'un journal clérical qui parut le 6 juin.

Digitized by Google

Quelles sont les causes de notre échec ?

A notre avis, il y en a trois :

1° La frousse, l'absurde frousse ;
2° Le défaut d'organisation politique et sociale ;
3° L'absence de discipline et même l'indiscipline.

I

La frousse.

Les cléricaux affirmèrent, dans tous leurs journaux et avec persistance, que le parti libéral avait abdiqué son indépendance, se réduisant à accepter le rôle de vassal du parti socialiste, devenu un maître et un protecteur. Ce dernier était traité de révolutionnaire, de tombeur de trônes, de négateur d'autorité, et de destructeur de la propriété privée ; ce pauvre parti libéral n'avait pas qu'un seigneur ; il recevait aussi le mot d'ordre des Loges à qui était imputé le renversement de la monarchie portugaise et attribuées la haine du culte catholique, la volonté de fermer les églises et l'intention de détruire les couvents.

Que de contre-vérités conscientes et préméditées !

N'a-t-il pas été assez répété et n'est-il pas absolument vrai que les libéraux gardaient leur programme absolument distinct et séparé de celui des socialistes, mais que, sans conclusion de cartel, ni de pacte à Bruxelles et dans la plupart des arrondissements, ils poursuivaient également la suppression du vote plural et l'instauration de l'instruction obligatoire, avec la réduction du temps de service, sans désorganisation de la défense nationale, et avec l'octroi des pensions ouvrières?

Dans les villes et localités où le cartel fut conclu et triompha, telles Anvers, Louvain, Namur, Tournai, la même distinction fut manifestement proclamée.

* * *

Nous n'avons pas mission de défendre les socialistes ; mais les accusations dirigées contre eux, dont la marche est parallèle à la nôtre au regard du cléricalisme, sont trop grossières et trop injustes pour n'imposer pas une trop aisée contradiction.

Digitized by Google

Tombeurs de trônes, eux ?

Ils sont républicains ; c'est leur droit tout; Belge le trouve inscrit et réservé dans l'article 131 de la Constitution ; c'est une thèse, pas plus qu'une thèse.

La bulle pontificale et l'*Apologétique* de Mgr Rutten (p. 429) ne fixent-elles pas la thèse chrétienne : « L'indépendance du pouvoir civil à l'égard de la religion positive et surnaturelle et la reconnaissance des libertés modernes des cultes et de la presse ouvrent *la voie qui, par une pente glissante, mène les sociétés aux bouleversements et aux abîmes* » ?

Nul d'entre les libéraux ne songe à contester à l'évêque de Liége le droit de défendre et même de faire enseigner, dans les écoles libres, cette thèse très certainement archaïque ; mais pourquoi alors se montrer si chatouilleux au sujet de la thèse républicaine qui est réalisée, et aux États-Unis, et en France, et ailleurs encore ? Pourquoi en faire un épouvantail en Belgique ? Discutons-la loyalement et écartons-la par le raisonnement et le sentiment (1).

Négateurs d'autorité ?

Mais les socialistes ont pour programme politique la conquête des mandats publics !

A Gand, n'est-ce pas Anseele qui a lâché M. Siffer plus que le second n'a été retenu par le premier ? A Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, Schaerbeek, pour ne citer que ces communes, les finances ne sont-elles pas gérées par des échevins socialistes ?

A-t-on perdu de vue les discours de MM. Woeste et Berryer aux séances de la Chambre des représentants en date des 17 et 18 avril 1912, au sujet de la nomination des bourgmestres ? Si le maintien de l'ordre public était assuré, déclarait le ministre d'État, il lui était indifférent que les bourgmestres fussent libéraux ou socialistes. Et, quant au ministre de l'intérieur, il commençait par rendre hommage à la façon dont des faisant fonction de bourgmestres socialistes avaient rempli leur mission, mais, avant d'en nommer au poste effectif, il réclamait une déclaration : que feraient les bourgmestres socialistes en cas de conflit entre l'autorité et des ouvriers grévistes ? Aussitôt, M. Camille Huysmans répondait : « Amener l'apaisement et respecter la légalité. »

(1) Les manifestations, les parades, les rixes, les querelles, les accusations, et enfin la division qui se sont produites à Chicago ne constituent pas des incitations à un changement de régime pour notre pays.

Digitized by Google

Que veut-on de plus et n'est-ce pas mieux que la fusillade à volonté sur un local regorgeant de monde et y tuer trois victimes innocentes?

Destructeurs de propriétés?

Quelle ignorance ou quelle méconnaissance de la réalité que l'alléguer!

Les socialistes sont des propriétaires syndicalistes.

A Gand, ils possèdent, notamment, comme organe, le *Vooruit*, une boulangerie, des épiceries, des magasins de vêtements, un tissage, une filature et, en construction, une fabrique de chicorée.

A Bruxelles, le *Peuple*, un palais, la maison du peuple, dont le coût dépasse 2 millions, empruntés à la Caisse d'épargne à concurrence de 700,000 francs, une boulangerie cuisant 12 millions de kilogrammes de pain par an; ils sont à la tête de huit filiales, vingt-cinq succursales, quarante immeubles.

A Jolimont, c'est une brasserie socialiste.

Une société socialiste d'assurance sur la vie a été établie sous la rubrique « La prévoyance sociale » et a conclu des polices au montant total de 6 millions.

Le tissage de Gand a émis des obligations; la Justice de Waremme, des actions, dans le but de fonder une succursale à Waremme.

Les socialistes ont constitué plus de trois mille coopératives dans tout le pays et le chiffre d'affaires de leur fédération s'est élevé en 1911 à 5,746,587.79 francs.

Comment pourraient-ils, dès lors, ne pas répudier, en Belgique, le sabotage et l'action directe et ne pas considérer la grève comme un moyen *extrême* et *ultime*, puisqu'il est de nature à ruiner ou à compromettre leurs œuvres, et leurs propriétés syndicalistes?

Ajoutez à ces considérations, que le parti socialiste s'applique à proscrire l'alcool des maisons du peuple et combat, de façon autrement efficace que la loi-wet, cet abominable fléau; qu'enfin ils sont pacifistes et qu'il semble bien avéré que leur attitude et leurs décisions, au courant du conflit franco-allemand, concernant le Maroc, aida à enrayer des velléités belliqueuses.

Mais ils sont antimilitaristes!

Pas tant que cela, puisqu'ils admettent, au moins à titre transitoire, la nation armée avec service à court terme; sauf, à arriver, quand? à la suppression des armées permanentes.

Digitized by Google

C'est la thèse, comme celle du Pape et de Mgr Rutten, qui a pour objet la destruction de nos libertés constitutionnelles.

Ils sont républicains !

C'est encore la thèse. Interpellés à la Chambre, leur réponse fut : « La question de la monarchie ne fait pas partie de la plate-forme électorale. »

Et puis, en face de la royauté, les socialistes demeurent en minorité; car nous sommes, autant que les catholiques, plus qu'eux-mêmes, partisans de la monarchie par atavisme et par inclination, tout en appréciant exactement le caractère moderne de l'institution; elle représente la plus haute fonction constitutionnelle; notre Roi a le désir de la remplir dignement et s'y efforce et notre Reine, sensible à la solidarité sociale, le seconde au point de provoquer un sentiment de *réelle* affection.

* * *

Mais, hélas ! il n'y a pas entre les socialistes et nous que des divergences de programmes; il se produit aussi, chez nous, de vifs regrets. Comment ne pas blâmer la guerre faite aux jaunes et la séparation hostile jusqu'à la violence entre eux et les rouges ! Qui aime la liberté tient autant à ce que chacun soit maître de travailler quand il lui plaît et ne subisse pas la tyrannie des syndicats, qu'à ce que les enfants ne soient pas classés en bons, appelés à aller au ciel, s'ils vont aux écoles libres, et en mauvais si leurs parents les envoient dans les écoles neutres.

A l'égard de l'article 310 du Code pénal, ceux qui demandent, comme l'a fait M. Crockaert, dans une conférence dont le *XXe Siècle* a rendu compte, sa suppression, ont tort; il n'y a lieu qu'à le reviser, de manière à établir l'égalité entre patrons et ouvriers, comme le préconisait, dans son discours de rentrée, le regretté procureur général à la cour de cassation, Raymond Janssens; mais qu'il soit bien entendu que la revision n'impliquera jamais le droit, pour les employés, de contraindre les patrons à fermer boutique autrement que dans les termes des lois sur le repos légal, ni à d'autres heures qu'à celles légalement spécifiées, ni d'empêcher les acheteurs de pénétrer et de se faire servir dans les magasins.

Toute atteinte à la liberté commerciale ou industrielle doit être répudiée.

Tel est le programme libéral, que nous exposâmes dans les

Digitized by Google

meetings, avec la marche parallèle vers l'instruction obligatoire, les pensions de vieillesse, et le suffrage universel, qui n'y change rien.

Combien les froussards ont eu tort de s'en laisser insidieusement et méchamment conter par les cléricaux !

Serviteur des loges, ennemies des monarchies et des religions.

Nous sommes dépourvu de qualité pour répondre au nom de ces associations, mais nous ne sommes pas sans avoir suffisamment appris au sujet des principes qui les régissent, pour être en mesure de péremptoirement contredire à cette fort injuste imputation.

Ce sont des groupements philanthropiques, réclamant de leurs membres la probité, la sincérité, la tolérance et le sentiment de la solidarité, respectueux des constitutions, des lois et des autorités instituées, s'adonnant à l'étude ainsi qu'à l'amélioration intellectuelle et morale des hommes et répudiant toute action externe et directe.

Non vraiment, on n'y tue, n'y mange ni petits, ni grands enfants; on n'y veut surtout de mal à aucun être humain, quel qu'il soit, et l'on n'y travaille contre aucune religion. On n'y pratique que la bienveillance et les seuls ennemis que l'on y préconise de combattre, dans la vie profane, ce sont l'erreur, l'intolérance et le sectarisme.

Il est donc certain que les loges n'ont participé en rien au mouvement révolutionnaire portugais, ni à la destruction d'aucune église, ni à l'expulsion d'aucun prêtre, ni à la suppression d'aucun ordre religieux, ni à la confiscation d'aucun de leurs biens.

Que les cléricaux les laissent en paix comme elles la leur concèdent.

II

Manque d'organisation politique et sociale.

Du *Times*, le parti libéral reçoit cette semonce « de pratiquer une *politique démodée* ». Le *Temps* lui reproche d'être dépourvu d'*organisation aussi bien politique que sociale*.

Avons-nous le droit de nous plaindre d'être mal ou trop sévèrement jugés ?

Défaut d'organisation politique.

Ne faudrait-il pas, dans chaque commune, sinon une association libérale, au moins un groupe de quelques hommes unis et en rap-

Digitized by Google

port avec l'association cantonnale, puis une fédération des cantonnales en rapport avec l'association arrondissementière, ou la fédération des associations arrondissementières; enfin, un organisme central composé des présidents des associations et fédérations arrondissementières, ayant une existence permanente et siégeant dans une maison libérale, qui fût digne du parti et en état de recevoir tous les organismes libéraux existant dans la ville où elle serait située? A cet organisme central ou conseil général ressortirait la direction générale du parti et la solution des difficultés qui surgiraient entre communales, cantonales et arrondissementières et libéraux en général. Ainsi seraient réalisées, et l'indépendance locale, et la centralisation, sans excès.

Qu'avons-nous actuellement? Un certain nombre d'associations communales, plus ou moins actives, des cantonales, et encore ne sommes-nous pas certain qu'il n'y ait pas de canton qui en soit dépourvu; ces cantonales n'apparaissent guère qu'à la veille des élections provinciales et ont grand'peine à recouvrer les cotisations des membres des communales qui y sont affiliés. Viennent enfin une ou plusieurs associations arrondissementières dans les chefs-lieux. Autant qu'un souvenir, s'évoque et se réveille de temps à autre la fédération libérale. Quant à l'alliance, elle se conclut à l'approche d'une élection législative, pour se dissondre au lendemain de celle-ci. Comment vivent et fonctionnent les arrondissementières? Nous nous abstiendrons de spécifier ou de dénommer; nous nous bornerons à rapporter des appréciations entendues, sans citer de noms. Ici, des chapelles, de petites chapelles, dit-on, — là des *gentes*, à la façon de la *gens* Fabia, ayant à leur tête des chefs de famille ou de clan, avec des parents et des clients. Dans une de ces petites chapelles, ajoute-t-on, se pratique le polythéisme, sous forme presque de trinité laïque. Il y a le Père, maturité alerte, à la barbe et aux cheveux blancs, comme il sied; modèle de désintéressement, de dévouement, de persévérance et d'attachement à l'enseignement, à tous ses degrés; le Fils, à la barbe et aux cheveux bruns, mélangés de fils d'argent; il a le sourire et sait ce qu'il veut, sans aspérités, ni angles et avec accommodements pour les passagers obligatoires et imposés électoralement; les subit-on plus qu'on les aime? Enfin le Saint-Esprit, poivre et sel, glabre, rasé de près, pommettes osseuses, médaille romaine; c'est une colombe qui chante; elle chante bien, remarquablement, inlassablement; quand il lui arrive de présider, ce sont la contradiction et le monologue presque

Digitized by Google

ininterrompus. Cette divinité, comme les deux autres, sait payer de sa personne avec une intensité et une continuité qui sont admirées.

L'oiseau ordinaire aime le mouron; à celui qui nous occupe, on reproche des sympathies qui engendrent l'imputation de népotisme. Ne le vit-on pas louablement se défendre de mêler l'influence présidentielle au choix des candidats; puis, tout à coup, se départir de cette sage attitude pour soutenir avec une particulière ardeur un candidat très méritant, d'ailleurs; son discours d'habitude d'une exactitude, d'une netteté et de débit irréprochables ne fut pas sans en éprouver quelque hésitation compréhensible.

Il y a encore une divinité, de rang notable, déambulant dans les ciels religieux et défenseur attitré et compétent des Loges.

Enfin, un vieux Dieu (à Bruxelles, pas près d'Anvers), quelque peu relégué au magasin des accessoires, surtout depuis l'octroi d'un titre apprécié et ronflant qui souvent clôt les longues carrières politiques; sa spécialité était naguère la discussion des questions militaires; mais un sénateur et un député, spécialement documenté, paraît-il, dans de fumeuses réunions, attitré général parlementaire, mais réputé n'être parfois que d'équilibre instable en selle (est-ce reprochable à la monture seule?) l'ont presque exproprié de ce domaine naguère réservé; il se rejette sur la rédaction de textes ou correspondances destinés à apaiser, dulcifier, lénifier et temporiser, sans rien concéder. Son souci principal est de conserver le premier numéro sur la liste électorale; on prétend qu'il y emploie les plus ingénieuses inventions; ou lui attribue celle des deux candidats désignés par les arrondissementières auxquelles ils appartenaient, sans intervention des cantonnales et qui évitaient ainsi le risque du poll élargi et, d'autre part, de l'extrême exiguité de cet élargissement par le moyen de l'élection à deux degrés.

* * *

Quel nombre de membres comptent les arrondissementières?

Dans un des arrondissements les plus notables, de deux associations, l'une est réputée comprendre onze à douze cents membres, une autre, six à sept cents. Les nombres exacts sont malaisement connus; ils sont très variables; cinq à six mois avant une élection le nombre des adhérents, spontanément ou avec assistance, pécuniaire même, a-t-on assuré, croît en prévision des polls; ceux-ci franchis, les démissions et les radiations par suite de non-paiement de cotisations surviennent. Mais les listes sont mal tenues; les noms

Digitized by Google

de membres décédés, démissionnaires ou défaillants ne sont fréquemment pas biffés.

Or, ce sont ces groupements peu nombreux, de onze à douze cents et de six à sept cents membres séparés ou réunis, qui entendent dicter ses votes au corps électoral; de fait, ils imposent les noms des candidats et sont seuls à présenter des listes aux élections. Quoi d'étonnant à ce que le corps électoral se refuse, à certains moments, à en subir qui ne lui conviennent pas?

* * *

Et comment se fait le choix des candidats?

N'est-il pas des arrondissements où le président, à l'esprit autoritaire et au verbe cassant, impose ses désignations; où les membres, à part quelques réfractaires et quelques insoumis, attendent, comme oisillons la pâtée, les mandats de ce chef et subissent cette autorité quelque peu despotique?

N'en est-il pas où l'on appréhende les assemblées générales, avec intervention de la presse et comptes rendus publics? où tout se réduit à quelques réunions de comité directeur dont les délibérations demeurent ignorées et où l'on s'efforce d'imposer le secret chaque fois que se discute quelque objet important et méritant d'attirer l'attention?

Si l'opportunité d'assemblées générales est signalée, la réponse n'est-elle pas alors que les membres veulent bien rester libéraux, mais désirent ne pas s'occuper de politique?

Ne serait-ce pas à ceux qui jouissent de notoriété et attirent la foule par l'éloquence de leur parole, à éclairer celle-ci et à former son jugement autrement que par des discours prononcés à la dernière heure, pendant l'époque fiévreuse de la période électorale?

Si nous relevons ces points et y insistons, c'est par préoccupation sérieuse et opportune d'obtenir des changements nécessaires.

* * *

Pourquoi, dans un arrondissement, plusieurs arrondissementières?

Leur multiplicité, leur existence sont des causes de divergences, de dépenses frustratoires, de compétitions, en un mot, de faiblesse; car, au détriment de la lutte contre l'adversaire clérical, elles sont la source de rivalités pour les mandats législatifs, provinciaux et communaux entre-elles, puis entre libéraux et socialistes.

Digitized by Google

Elles sont nécessitées par des différences de mentalités, invoque-t-on, comme justification.

Mentalités différentes ! Voyez la composition des listes de membres. Que rencontrez-vous dans toutes les associations ? Des propriétaires, des rentiers, des commerçants petits surtout et grands, des huissiers, des agents et commissaires de police, des instituteurs, des fonctionnaires communaux, rarement des magistrats, des financiers, en petit nombre, des agents de change, des médecins, des pharmaciens, des ingénieurs, peu de gens des campagnes et beaucoup, beaucoup d'avocats, qui décrochent le plus grand nombre de candidatures et de mandats, non sans provoquer, surtout depuis trois ou quatre ans, des protestations et des récriminations, notamment de la part des commerçants et des industriels.

* * *

Les mentalités ne sont guère différentes.

En réalité, il y a survivance d'anciens dissentiments à vestiges encore vivaces et entretenus, comme des champignonnières, au service de situations conquises et que compromettraient un changement ou une extension de membres aux polls.

Ce mot de mentalité, ici employé, amène même le sourire lorsque l'on songe aux incidents qui surviennent ; nous aurons l'occasion d'y revenir lorsque nous arriverons à la discipline du parti.

En réalité, cette explication, empruntée à de soi-disant mentalités différentes, est une résistance au courant démocratique.

* * *

A titre d'illustration à l'appui de ces observations, voyons comment est né le dualisme à Bruxelles.

Le parti libéral n'avait qu'une association ; elle était puissante et comptait près de 5,000 membres après 1878. Mais les progressistes réclamaient le suffrage universel dont Adolphe Demeur, Paul Janson, Feron, feu Eugène Robert surtout étaient les protagonistes ; les doctrinaires s'y opposaient avec une telle âpreté qu'avant les élections de 1884, il en était qui se laissaient entraîner jusqu'à publiquement déclarer que mieux valait voter pour un clérical que pour un progressiste.

La division fut profonde et détermina la victoire cléricale de 1884 ; oui, c'est elle qui plus que la guerre scolaire, plus que les impôts Graux engendra la défaite libérale ; d'elle sortit aussi la scission, et

Digitized by Google

puis la création de la Ligue libérale, en opposition à l'Association libérale.

* * *

En 1894, ce furent les cléricaux qui revisèrent la Constitution et établirent le suffrage universel.

Quelle dérision ! Ils avaient, grâce aux doctrinaires, supplanté les progressistes !

Mais, en leur infinie habileté, ils avaient énervé la réforme au moyen du suffrage plural.

Ah ! qu'ils avaient savamment travaillé !

Ils régnaient n'ayant que des adversaires divisés !

Ils avaient réussi à créer un fossé profond entre libéraux et progressistes et un abîme entre ceux-ci et les socialistes.

Ils étaient certains que leur règne serait long !

* * *

Le mot impérieux qui avait formé bonde pendant trop longtemps au suffrage universel : « Ni en un, ni en deux, ni en trois actes » avait sauté et été projeté au loin sous l'effort combiné des progressistes et des socialistes. Avaient été écartés en même temps les palementaires libéraux.

En 1899, les cléricaux introduisirent habilement la proportionnelle ; sans elle les libéraux se seraient sans doute fractionnés; les plus conservateurs, les amateurs de titres, auraient été aux cléricaux ; les autres, après la période d'appréhension provoquée par les grands mots et les apophtegmes inquiétants des socialistes, eussent, sans trop longtemps hésiter, pris place dans les rangs socialistes.

Entre le conservatisme confessionnel et le socialisme, fut placée la proportionnelle à titre d'amortisseur et de bouclier ; ce fut un nouveau rempart, une nouvelle digue ; les cléricaux eurent l'art de la représenter comme une protection en faveur de la propriété menacée par le socialisme ; elle est surtout un moyen de perpétuer le gouvernement en aidant au maintien de la division entre les fractions du parti anticlérical. La vraie garantie réside dans l'obligation du vote, qui a raison des indifférents et les oblige de prendre parti.

Avec la proportionnelle, furent jetés en pâture quelques mandats de députés et de sénateurs aux libéraux, aux progressistes et aux socialistes qui se les disputèrent avec acharnement ; ils arrivèrent même progressivement à en arracher aux cléricaux.

Digitized by Google

Malheureusement, parmi les libéraux « on n'a plus recherché le « pouvoir pour y faire prévaloir ses idées, y défendre ses principes, « y poursuivre de grandes œuvres, mais pour contenter sa vanité ou « satisfaire son ambition » (1).

Ce furent des compétitions qui les ont affaiblis et dont le profit a bénéficié à leurs adversaires.

* * *

Libéraux et socialistes commençaient à marcher parallèlement. La grande manifestation du 15 août 1911 avait fait défiler leurs longues et interminables cohortes et elle avait été suivie de la victoire communale du mois d'octobre 1911. Malheureusement, les socialistes n'ont cessé de se travestir en monstres chinois; toute leur ancienne phraséologie menaçante avait été soigneusement colligée et fut égrenée dans les journaux cléricaux durant toute la campagne électorale, imprimant chaque matin un frisson aux rentiers, aux commerçants et aux industriels, et, au mois d'avril 1912, M. Vandervelde jugea opportun de déclarer solennellement à la Chambre que le programme socialiste restait intangible et invariable.

* * *

Eh bien! cette affirmation des socialistes niait un changement indiscutable et remarquable, une évolution en 28 ans comparable à celle qu'en 50 ans le Japon avait accomplie en passant de la période moyenageuse à l'organisation parlementaire du temps présent. Leur thèse, en 1894, n'était-elle pas celle exposée dans la « Quintessence du socialisme » par Schaeffler, reposant sur le collectivisme intégral, et aggravée par la loi d'airain et celle de la concentration des capitaux qu'avaient défendues Lassalle et Marx? Ces deux dernières exagérations n'avaient-elles pas déjà été démolies par Bernstein? Puis Anton Menger, tout en admettant encore le régime de la propriété collective, n'avait-il pas prophétisé le fonctionnement des grands services publics par de vastes coopératives étatistes?

Et voici que Laferrière ne parlait plus que de syndicalisme !

Enfin, chez nous, le *Peuple* résumait le programme socialiste, au point de vue politique, en la conquête des mandats publics, et, au point de vue social, en la substitution de la propriété syndicaliste à la propriété collectiviste.

(1) Le *Matin* 17 juin 1912.

Digitized by Google

Mais les monstres chinois, habilement agités par les cléricaux et la manie consistant à nier leur évolution, par nous ne savons quel sentiment de vanité, chez les chefs socialistes, ont déterminé la panique au sein des éléments libéro-conservateurs et commerçants.

Et c'est ainsi qu'au lieu de nous tirer du puits clérical, nous y sommes retombés plus profondément!

Coïncidence digne d'être notée : c'est à ce moment que, d'une part, nous extrayons d'un quotidien libéral ces deux phrases :

« Reconnaissons donc une bonne fois que la tactique de l'entente cordiale n'a pas réussi et ne recommençons pas la fausse manœuvre à laquelle nous devons en grande partie la défaite.

« Le cartel, c'est une pendule, — une pendule mal réglée qui marque une heure et en sonne une autre! »

D'autre part, nous relevons, dans un journal clérical, ces deux passages :

« Sans abuser du jeu des comparaisons, on ressent cette impression que pas plus en Belgique qu'en France, l'alliance avec le socialisme n'est une solution possible. Il y a des mariages qui portent malheur.

« Rien ne sert de gagner des voix, si c'est en sacrifiant ses principes. Bloc ou cartel, c'est tout un. Mieux vaut rester soi-même que se donner des maîtres... »

Méfions-nous des conseils cléricaux et regrettons qu'un organe libéral s'accorde avec un journal clérical pour nous suggérer le maintien de la séparation entre anticléricaux. Il est vrai que le quotidien libéral conseille au parti libéral de se réduire au rôle d'arbitre des destinées, de poids léger servant à équilibrer la balance. Le parti libéral serait-il mûr pour subir cette castration?

Voilà vingt-huit ans que les divisions entre anticléricaux les soumet à des maîtres cléricaux. Ce sont les grands mots et les grands gestes des socialistes qui ont engendré la peur; les cléricaux ont su traîtreusement l'exploiter. Ne nous laissons donc plus prendre, ni attraper. Aux socialistes, d'autre part, à ne plus aider les cléricaux en leurs campagnes de tromperies.

(*La fin au prochain numéro*). HUBERT BRUNARD,
sénateur suppléant.

Digitized by Google

LES PÈLERINS

A Abel Torcy.

L'homme et la femme étaient deux paysans unis par le mariage. Autrefois, chacun possédait un champ, qu'un ruisseau séparait et reliait à la fois, car la même eau qui leur servait de limite partageait son humidité entre les deux terres voisines. Comme les terres se touchaient, ainsi l'homme et la femme se trouvèrent rapprochés, de sorte que leur union parut toute naturelle.

Le paysan cultiva les deux champs.

Avant de se marier, bien qu'il convoitât celle qui ne lui appartenait pas encore, il en voulait au ruisseau d'arroser également les deux terres. Il travailla surnoisement à prendre pour lui la plus grande part d'humidité. Chaque jour son champ s'enrichit d'une douve nouvelle par où s'écoulait lentement l'eau soustraite au voisin. Il voyait avec satisfaction sa terre abreuvée se couvrir de moissons grasses, tandis que celle d'à côté se desséchait peu à peu, et ne produisait que misérable fourrage.

Le champ maigre passa aux mains d'une femme. De même qu'il avait réussi à l'appauvrir auparavant, faute d'argent pour s'en rendre acquéreur, le paysan voulut l'engraisser à nouveau, l'ayant acquis par le mariage. Mais le ruisseau se vengea. Ses eaux baissèrent de jour en jour. L'eau détournée fut bientôt bue; le soleil en absorba la dernière goutte. Bien avant l'époque des moissons, les deux champs se trouvèrent réduits au même état de sécheresse. On voyait des pierres et des ronces dans le lit abandonné; toutes sortes d'herbes agressives s'y étaient fait une place. Et, bien que le fossé ne parût plus marquer aucune limite, il était à vrai dire comme une barrière infranchissable entre deux terres également stériles. En vain le laboureur s'obstinait-il à nourrir les guérets; il y perdait sa sueur et sentait décroître ses forces. Les blés ne montaient plus, ils étaient frêles et si clairsemés, qu'il semblait que le vent pût s'y jouer à l'aise sans les toucher. La pluie parvenait à peine à les ranimer, et

Digitized by Google

s'il arrivait qu'elle tombât avec persistance, la terre détrempée ne donnait au paysan qu'inquiétudes nouvelles et plus cuisants déboires. Comme pour le narguer, jamais la terre ne manquait de fleurs; elles poussaient librement entre les blés épars, ayant assez de la lumière pour nourriture. Si bien qu'à l'époque des moissons les deux champs ressemblaient plutôt à un pré qu'on aurait oublié de faucher. Au lieu d'épis sonnants, le paysan ne récoltait que du foin.

L'homme et la femme mangeaient leur pain sans se parler, car jamais l'eau vivifiante de l'amour n'avait arrosé leurs âmes.

Un jour, à bout de ressources, l'homme déclara :

« On a jeté un sort sur ma terre! »

La femme depuis longtemps nourrissait la même pensée.

Alors tous deux se souvinrent du ciel. Non pas qu'il leur vînt l'idée de l'accuser de leur détresse; ils ne trouvaient rien à se reprocher, n'ayant jamais parlé assez haut pour éveiller entre eux la discorde. Mais les sorts viennent on ne sait d'où, et il n'est que le ciel pour les conjurer. Ils convinrent donc de s'en aller en pèlerins vers le lieu consacré par l'usage; là, sous une niche abritant une statue, sont accrochés mille bibelots jaunis que nul vent ne fait jamais balancer. Les paysans y joindraient l'offrande modeste mais sincère d'un épi de cire.

C'est ainsi qu'un beau matin, ayant revêtu leurs habits neufs, l'homme et la femme se mirent en route et s'en allèrent par le même chemin. Le soleil s'était levé avec eux et les accompagnait. C'était un de ces soleils du plein été, qui empoignent la journée dès l'aurore et la tiennent longuement serrée jusqu'au soir. Les paysans marchaient en s'essuyant le front. Comme s'ils n'eussent jamais regardé d'autres terres que leurs champs, ni aperçu d'autre toit que celui où ils dormaient, tout ce qu'ils voyaient leur paraissait nouveau. Ils semblaient rejeter peu à peu un fardeau qui s'était amassé à leurs reins et sur leurs épaules. Sous leurs habits neufs ils avaient des mouvements nouveaux, affranchis de cette tyrannie dissimulée qu'imposent aux membres les vêtements vieillis, dont les plis se sont resserrés sur toutes sortes d'habitudes pesantes. Et ils continuaient à ne se rien dire, comme par le passé; mais l'un et l'autre pensaient à la vie de chaque jour que l'aspect imprévu de cette route faisait paraître plus monotone encore. L'homme regarda la femme. Celle-ci, à son tour, le regarda à la dérobée. Ils s'étaient un peu oubliés l'un l'autre.

Tandis qu'ils marchaient, côte à côte, sans se toucher, leurs regards se rencontrèrent tout à coup au bord de la route, et demeurèrent

Digitized by Google

fixés sur un spectacle inattendu. Un ruisseau coulait à leurs pieds dans un lit étroit et capricieux. Loin de croupir sous l'ardeur suffoquante du soleil, l'eau avançait gaiement, débordant presque; elle était transparente, et les champs voisins jouissaient de son passage, comme si la fraîcheur de cette onde infatigable pénétrait par mille canaux dans la terre. Au milieu du ruisseau, un petit être étrange se baignait. Sa peau était rugueuse et grise comme l'écorce des saules, ses cheveux et sa barbe flottaient au courant de l'eau comme les herbes. Il regardait les pèlerins d'un œil moqueur, mollement étendu sur le flanc; l'eau semblait jaillir du baigneur comme une fontaine, et le bruit qu'elle faisait en sautant sur les pierres éclaboussait les rives d'un rire sonore et ininterrompu.

Les pèlerins ne pouvaient détacher leurs yeux de cet être bizarre qui ne cessait de leur jeter ses railleries humides. Soudain, le gnome se dressa sur ses jambes et, tout dégoûtant d'eau luisante, vint se placer entre eux deux.

« Peut-on faire route avec vous? » leur demanda-t-il.

« Bien volontiers! fit le paysan, car tu me parais un joyeux compagnon... »

Ils marchèrent en silence; tous trois se touchaient. Le bonhomme atteignait à peine à la hanche de la femme et le paysan, en balançant le bras, sentait ses cheveux qui flottaient entre ses doigts. Les pèlerins ne savaient s'il fallait rire ou trembler : s'ils regardaient le nain, ils ne pouvaient s'empêcher de le trouver drôle avec sa barbe touffue et verdoyante, sa grosse tête ébouriffée, et ses bras si longs qu'il pouvait, sans se courber, ramasser les cailloux du chemin. Mais s'ils fermaient les yeux, ils se souvenaient plus fort de leur misère; le paysan revoyait le ruisseau qui arrosait autrefois les deux champs voisins; ce gnome folâtre s'y fût baigné à l'aise. Maintenant, le fossé se desséchait et ne contenait plus que des ronces et des excréments!

Le compagnon tenait la tête levée, et regardait tour à tour l'homme et la femme.

« Où allez-vous? » demanda-t-il.

Le paysan répondit :

« On a jeté un sort sur nous. Nous sommes ruinés! »

« J'avais reçu un champ en héritage, » dit la femme.

« Et moi, j'en cultivais un autre », ajouta l'homme. Nous les avons joints en nous mariant. Tous deux étaient voisins; un ruisseau les séparait, mais il s'est desséché. »

« Où allez-vous? » demanda le gnome.

Digitized by Google

La femme répondit :

« En pèlerinage. Un mauvais sort nous poursuit. »

Le bonhomme souriait en les écoutant. Lorsqu'ils eurent fini de parler, il se mit à rire tout haut, mais d'une façon si plaisante, que les paysans oublièrent l'ironie de cette gaîeté et se sentirent eux-mêmes envahis par l'envie de se réjouir. La même pensée les occupait : était-il jeune, était-il vieux? A vrai dire, l'abondance des rides sur son visage et la couleur fanée de ses cheveux semblaient trahir de nombreux étés; de plus, ses épaules étaient légèrement voûtées et ses mains poilues avaient des doigts qui ressemblaient aux racines d'un lierre ancien. Mais à peine son visage se tournait-il à la lumière qu'il donnait aussitôt l'illusion d'une ineffable jeunesse. Le soleil en arrachait la joie par fusées; les pommettes fleurissaient comme des bouquets d'églantines, et les yeux verts et profonds pétillaient avec de malicieuses étincelles. Tout son être offrait un mélange comique de décrépitude et de verdeur qui le rapprochait intimement de la terre à la fois enfantine et vieille. Le paysan le sentait si fuyant et insaisissable, auprès de lui, bien qu'il ne cessât de le toucher, qu'il craignait à tout moment de le voir disparaître, absorbé par le sol ou dissous dans l'atmosphère. Cependant, il commençait à s'habituer à la présence du bonhomme, et il songeait déjà à l'employer à la réussite de ses projets.

Ils s'étaient engagés dans un chemin creux, gardé par deux rangs de chênes aux solides feuillages. L'ombre y régnait abondante et ferme. Un troupeau de moutons broutait l'herbe en s'éloignant, tandis que le chien, hésitant au milieu du chemin, regardait tour à tour le berger qui dormait, couché sur le ventre, et les brebis dont le groupe se relâchait. Au loin, on apercevait dans la lumière l'or rutilant du blé.

« Es-tu de ce pays? » demanda le paysan à son compagnon.

Le bonhomme inclina la tête en riant.

« Sans doute connais-tu parfaitement ces campagnes, continua le paysan. Avec toi, nous ne risquons pas de nous perdre ! »

Comme le gnome riait toujours, sans rien dire, le paysan ne savait comment l'interroger sur la chose qui l'occupait. Il commença :

« On dit que l'offrande d'un épi de cire suffit pour conjurer le sort... Peut-être qu'en y ajoutant quelque argent, la grâce serait plus assurée?... »

Ils marchèrent un moment en silence.

Digitized by Google

« Tu n'es guère loquace, dit le paysan. Pourtant, tu parais sans inquiétude, et aussi libre que l'eau qui coule... »

Au rire du bonhomme, ruisselant pour toute réponse, les pèlerins comprirent qu'il se raillait de leur servitude déjà ancienne.

L'homme et la femme se jetèrent un regard qui chemina quelques minutes dans le passé.

« C'est vrai ! dit le paysan, comme s'il continuait la pensée qu'il devinait dans le rire du bonhomme. Cependant, jamais nous n'avons soulevé la dispute entre nous ! »

A ce moment, le compagnon leur montra du doigt deux chênes vigoureux qui voisinaient au bord de la route. Le même vent les avait peu à peu inclinés dans une direction commune. Pourtant on sentait que jamais ils ne se toucheraient, à moins que l'un d'eux, abattu par la tempête ou par l'âge, ne retombât sur l'autre en le meurtrissant.

La femme dit :

« Nous ne sommes pas heureux !

« Nos deux terres recevaient la même eau, reprit le paysan. Le ruisseau s'est desséché. Nos terres ne nous font plus vivre. »

Tandis qu'ils parlaient, leur compagnon disparut à demi dans dans l'ombre verdoyante. Cependant ils le sentaient toujours entre eux, comme une eau fraîche qui coulait en leur léchant les mains. Et le paysan songeait à ses champs privés d'eau ; un sourd remords lui venait de sa cupidité, dont il endurait aujourd'hui le châtiment. De temps à autre un rayon de soleil écartant les feuillages le tirait de cette obsession : alors le joyeux bonhomme semblait ressurgir entre sa femme et lui, et il apercevait son visage épanoui où tout était vie et mouvement.

Le gnome les regarda tour à tour en souriant.

« On dit que le malheur rapproche, » fit la femme.

« C'est pourquoi, poursuivit l'homme, nous avons eu tous deux l'idée du pèlerinage. Et nous sommes partis ensemble. »

Le troupeau, poussé par le chien, se hâtait maintenant vers l'orée du chemin. Le gnome le désigna aux paysans ; et son rire moqueur semblait dire : « Voyez ces moutons : eux aussi cheminent ensemble... »

« Nous avons mêlé notre argent pour faire l'offrande d'un épi de cire, déclara l'homme. Dis-nous ce qu'il faut que nous fassions encore pour que nos champs soient délivrés du sort qui les rend stériles ? »

Digitized by Google

« Depuis qu'ils sont devenus communs par notre mariage, ils ne donnent plus aucun fruit, » dit la femme.

L'homme ajouta :

« Nous voici tous deux devant l'âge, et nous n'avons pas encore joui des plaisirs de l'argent. »

Comme ils débouchaient du chemin creux, ils se trouvèrent soudain en pleine lumière, parmi des champs inondés de soleil. Le troupeau se repandit de tous côtés, mais l'herbe des prairies était moins tendre que celle qui poussait à l'ombre des grands chênes. Et tandis que les pèlerins regardaient le blé avec des yeux agrandis par l'envie, ils entendirent la voix claire et ruisselante du gnome qui disait :

« Il y a un fossé desséché entre vous deux !... »

* * *

Les campagnes s'étendaient à perte de vue, sans collines, écrasées sous le fardeau des moissons. La route avançait entre les champs touffus, dont les gerbes débordaient sur les pavés ; quelques-uns étaient déjà récoltés, mais la plupart mûrissaient encore au soleil. De temps en temps le paysan arrachait un épi et l'écrasait dans le creux de sa main pour voir si le grain était riche ; puis il se mettait à le mâcher lentement en attendant qu'il lui vînt des paroles aux lèvres. Les pèlerins suivaient des yeux les ondulations du blé nonchalant. Chaque champ qu'ils côtoyaient leur procurait une nouvelle extase, et ils supputaient déjà la valeur des récoltes, comme s'ils devaient y trouver leur part de profit.

Le paysan avait fini par accrocher un épi entre ses dents, et, le sentant vibrer à cette place sous le souffle du vent, il éprouvait un avant-goût des joies profondes du moissonneur. D'ailleurs, tous deux avaient presque oublié le compagnon étrange qui marchait entre eux.

Le bonhomme se taisait toujours, mais le silence coulait entre l'homme et la femme comme une eau bienfaisante qui les rapprochait de plus en plus l'un de l'autre. Il arriva qu'en marchant leurs épaules se touchèrent. Et il leur prit tout à coup l'envie de se parler.

A quelques pas de la route, des moissonneurs courbés tranchaient les blés. Sous les chemises agitées par le vent, on apercevait la peau moite de leurs poitrines où le soleil allongeait des taches claires. Les gerbes pleines tombaient lourdement sous leurs coups.

Midi sonna. Les moissonneurs s'arrêtèrent, s'essuyant le front où

Digitized by Google

suintait une sueur dorée, et leurs faucilles rejetées brillaient dans le soleil.

« Les voilà qui se reposent, » dit l'homme à la femme.

Elle ajouta :

« Le pain qu'ils ont gagné leur sera profitable... »

Une voix claire comme l'eau d'une source qui jaillit chanta entre eux :

« Des temps meilleurs viendront pour vous ! »

Ils regardèrent leur compagnon. Son visage riait toujours. Mais déjà les pèlerins relevaient les yeux pour se gorger tout entiers du spectacle de l'abondance.

Le paysan déclara :

« Le sort ne sera pas toujours contre nous ! »

Et, crachant l'épi qu'il mordillait entre ses lèvres, il en arracha un nouveau. Les champs succédaient aux champs. Si loin que s'étendaient les regards, on ne voyait que moissons inclinées sous l'ardeur pesante du soleil. Deci de-la un champ dépouillé montrait un coin de terre brune. Le vent était tombé. Rien ne rompait plus l'immobilité des blés mûrs. Dans l'éloignement ils prenaient des tons plus légers, et, confondus avec l'atmosphère, ils reposaient dans une sorte de sérénité. Selon que le regard demeurait ou s'éloignait, toute cette richesse amassée par la terre semblait s'offrir ou se dérober, reculer dans le passé ou se découvrir aux appétits nouveaux. Au bord de la route, un souffle à peine perceptible caressait la tête des blés; on entendait sonner le grain dans les épis.

« Ce blé-là est de bon métal, dit le paysan à sa femme. Il parle déjà comme de l'or dans la main ! »

« Heureux... celui qui en rassemblera les gerbes ! » ajouta la femme.

Devançant la saison, ils croyaient entendre le bruit du grain qui se répand. La pensée des pèlerins prenait tour à tour la légèreté flexible des tiges que la moindre brise incline et la grasse pesanteur des gerbes assemblées; elle devenait sonore comme les épis et fière comme la terre qui se faisait une parure de sa fécondité.

« Ainsi j'engraissai mon champ jadis, dit le paysan. Le sol me le rendait bien !

« Regarde : le pavot et le bluet poussent entre le froment ! » répondit la femme.

Le paysan se pencha pour cueillir une poignée de fleurs. Il les accrocha au corsage de sa femme.

Digitized by Google

« La terre aime les couleurs vives ! » dit-il.

« Et la fraîcheur de l'eau ! » ajouta le compagnon, qui parut tout à coup rejaillir entre les pèlerins.

A ces mots le visage du paysan se couvrit d'une ombre de tristesse.

« C'est pourquoi nos deux terres se meurent ! » soupira-t-il.

« Si les épis sont rares, les fleurs y poussent encore, poursuivit la femme. C'est un heureux présage ! »

Le paysan regarda les blés et reprit :

« L'eau du ruisseau s'est retirée : je saurai bien la reprendre ! »

« Le sort ne sera pas toujours contre nous ! » dit la femme, en respirant l'odeur âcre des pavots.

« Nos champs seront aussi vivants que ceux-ci ! »

« L'eau nouvelle fera renaître nos deux terres ! »

« Et nous en joindrons les profits pour goûter aux mêmes plaisirs ! ... »

En parlant ainsi ils s'étaient pris les mains, et, comme la chanson du grain résonnait de plus belle autour d'eux, ils se mirent à fredonner des airs entendus autrefois mais qui, n'ayant jamais passé par leurs lèvres, leur paraissaient tout nouveaux.

Ils avançaient de la sorte, sans regret du passé, et sentaient monter dans leurs corps la richesse abondante et souple du blé.

Ils aperçurent bientôt le but de leur pèlerinage. Dans une vallée, à quelques jets de pierre, se dressait un clocher pointu, dépassant un cercle d'arbres dont les cîmes faisaient tout autour une ronde aérienne. Devant eux, une vaste terre moissonnée s'étendait en déclinant jusqu'au village. On aperçevait les rangs croisés des javelles, dont les lignes innombrables et droites fuyaient sur la pente. Jamais les pèlerins n'avaient contemplé pareille récolte, rassemblée sous leurs yeux. On ne pouvait en calculer l'étendue, tant les gerbes s'enfilaient en tous sens. Bien rangées au sommet de la colline, elles semblaient se relâcher en descendant, et se perdre au loin dans une multitude qui se pressait sans intervalles et allait s'entassant jusqu'aux premières haies du village, dont les barrières les contenaient avec peine.

Le vent se leva tout à coup, chassé par des nuages pesants qui montaient dans le ciel. Les paysans venaient de s'engager parmi les gerbes. A peine eurent-ils dépassé les premières javelles qu'ils entendirent, tout près d'eux, le bruit d'un rire sonore ; en même temps leur compagnon, qui ne les avait pas quittés, s'élança sur la pente et se mit à dévaler la colline en bondissant. Les pèlerins l'avaient tout à fait oublié, et ils s'étonnèrent qu'en se tenant par la main ils eussent

Digitized by Google

marché si longtemps sans le sentir entre leurs corps rapprochés. Il courait, gambadant autour des javelles, rapide comme un ruissellement de lumière et bruyant comme une eau qui déborde et se répand. Le vent activait le tumulte de sa course. A tout moment il se glissait derrière les blés serrés, et l'on perdait sa piste. Et comme l'eau finit toujours par retourner à la rivière, sa petite forme humide et fuyante se confondit bientôt dans le courant d'un ruisseau clair qui coulait, en pétillant, entre les gerbes. Mais il semblait que le passage du bonhomme eût soulevé partout une étrange allégresse. Le champ entier se mouvait. Les gerbes embrassées s'agitaient et décrivaient des rondes folles, dressant leurs hautes tailles, offrant au vent leurs têtes échevelées. Si loin qu'on pouvait voir, les javelles soulevées confondaient leurs danses ; le sol en résonnait, l'air en était vibrant, le vent en emportait les rumeurs, et le soleil qui brillait et disparaissait tour à tour dans les nuages mêlait à ce tumulte des alternatives de joie et d'inquiétude.

L'homme et la femme marchaient en se serrant. Il leur semblait que la terre toute entière se soulevait autour d'eux, et de lointaines images de prodiges reparaissaient dans leur mémoire. Plus ils avançaient, plus l'horizon semblait reculer. Les champs n'avaient plus de limite, mais dans la vallée qui s'étendait à leurs pieds, les gerbes en mouvement roulaient pêle-mêle par milliers. Bientôt les pèlerins ne virent plus devant eux que l'amoncellement formidable du blé.

Soudain des sons d'orchestrions et de fanfares leur apportèrent par dessus les champs une joyeuse clameur de fête. Les cloches sonnaient, et des salves s'élevaient entre les arbres du village. Les pèlerins se prirent les bras, s'enlacèrent, et leur danse se mêla à la ronde tourbillonnante de la nature. Ils ne savaient quelle fête ils célébraient. Ils avaient terminé leur pèlerinage. Un même sang abondant coulait entre eux et les unissait, comme un ruisseau nouvellement surgi entre deux terres appauvries.

FRANZ HELLENS.

Digitized by Google

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

I

Voici se lever sur tout l'Occident un souffle nouveau d'Idéalisme. Alors que, dissipant enfin les brumes barbares du Pessimisme qui nous vint du Nord, la Pensée de France, conductrice héréditaire de la civilisation romane — pour ainsi dire l'initiatrice ou la seule efficace — reprend conscience d'elle-même et nous invite déjà à goûter le tonique qu'est cette confiance intérieure, il ne doit point être sacrilege de dénoncer avec force la honteuse laideur de nos défaillances. A côté des abattages que nous préconiserons un jour, désirant les voir se perpétrer, nous avons la foi d'édifier lentement des ouvrages plus rationnels, plus humains, plus harmonieux, plus élevés.

Or, nous ne sommes guère satisfaits de la critique littéraire et artistique telle qu'elle nous apparaît généralement autour de nous. Si notre esprit était demeuré pareil à celui des générations qui nous précédèrent, sans nul doute nous aurions conclu à une décadence; nous, qui avons été élevés dans les tourmentes de l'incertitude, du découragement, du scepticisme, qui en avons souffert, nous tenterons un effort sur nous-mêmes; sans nous laisser influencer par nos faiblesses naturelles ou éducatives, nous nous souvenons que, fils d'une tradition antique, féconde et durable, nous avons à défendre le règne de la raison vis-à-vis de l'instinct. Ici comme en tout autre domaine, avant de tirer quelque conclusion, nous sonderons nos plaies.

Avant tout c'est une tare bien nettement déterminée : de nos jours, tout jeune homme débutant en littérature, s'im-

Digitized by Google

provise critique et ce en toute matière. Bien plus, de la part de certains directeurs de journaux et de revues il est de règle de confier la censure du mouvement esthétique à de nouveaux venus dont ils refuseraient énergiquement de publier la moindre production originale.

Lamentable spectacle que celui qu'offre la majorité de nos jeunes critiques : préparation nulle ; pas même souvent cette petite dose de connaissances classiques nécessaire à tout homme digne de ce nom; aucune base d'appréciation; vagabondage diversement heureux parmi les productions du jour (et il arrive plus souvent qu'on ne le croit que le préposé aux comptes rendus n'a pas lu l'œuvre dont il parle) ; absence de logique ou de sens judicieux dans l'analyse; étalage intempestif d'idées vagues, volées à droite et à gauche ou préconçues, le plus souvent niaises.

Ces jeunes gens, jeunes ou vieux, s'isoleront, rattachés à une chapelle littéraire, incapables de dominer tout un mouvement. Ils feront du reportage partiel et partial, car il serait dommage d'oublier ces petites bassesses que peuvent inspirer des amitiés utiles. Il convient de payer rançon à certains auteurs, parvenus tapageurs, sous peine d'être écarté. Flaubert aurait fait ses délices de ces revuettes où le directeur et ses amis se louangent eux-mêmes; il aurait pris plaisir à collectionner les comptes-rendus tout faits, glissés dans les services de presse. Mais quoi de plus grotesque que cet encensement mutuel de médiocrités qui caractérise notre époque d'arrivisme ? Par contre, vis-à-vis des créateurs, des novateurs, quelle haine, quel acharnement de la part de cette meute dont les bas appétits se trahissent largement : abaisser les grands, ramener tout le monde au même niveau pour s'élever par ce fait même. Ils ne se préoccupent nullement de distinguer dans l'œuvre nouvelle le bon du mauvais, on essaye de saper le tout d'un seul coup, on aiguise la raillerie dans le secret espoir de discréditer à jamais; un mot d'esprit pour juger le labeur d'un écrivain est tout bonnement une fourberie. Quand un idéal nouveau surgit à l'horizon, c'est aux écrivains français de France et d'ailleurs qu'il conviendrait de l'étudier, de s'en emparer, de le vulgariser.

La revue littéraire a perdu son rôle bienfaisant. Ce qui

Digitized by Google

intéressait en elle, ce n'étaient pas quelques pièces de vers ou de prose: c'était son aptitude naturelle à être un organisme de combat pour les idées, c'était la tribune où les différents courants intellectuels étaient décrits, comparés en de solides études suivies de polémiques vivifiantes, constructives. On lui doit beaucoup dans le présent. Espérons qu'on lui devra encore plus. Pourtant cette grouillante multitude de petites revues est composée presque exclusivement de feuilles d'annonces laudatives, non-pensées, hypocrites, entremêlées d'aperçus superficiels, brefs, secs, le tout pimenté de vagues échos et potins de tavernes. C'est l'organe d'un clan ou d'un seul: pour beaucoup de ces fondateurs, la revue est comme une première maîtresse, ce qu'ils ont pu trouver. Ces feuillets lâches, ignares, patelins, devraient être considérés comme un signe de décadence : heureusement ils n'ont pas de lecteurs !

La grande critique, celle qui pourrait jouer un rôle social éminent, celle des journaux, bien qu'ayant encore une certaine tenue, n'est pas indemne de reproches. Dans les quotidiens à grands tirages, elle tend à disparaître à moins qu'elle ne soit restée ce qu'elle fut toujours, existante ou non : nulle. Quand elle s'y manifeste bruyamment, l'on découvre qu'elle pourrait bien s'être prostituée. D'ailleurs, les communiqués payants l'ont rendue depuis longtemps suspecte. Tantôt aussi elle s'abandonne aux caprices de la couleur politique du journal. Il reste, on le sait, quelques grands journaux où l'on accorde une juste attention à la copie littéraire, mais, ce que l'on connaît moins, c'est leur tirage étonnamment plus restreint. Par-ci par-là nous trouvons encore un semeur d'idées condescendant à une tâche obscure d'éducation et de vulgarisation intellectuelles dans une feuille provinciale que la meute arriviste n'a pas songé à accaparer.

Faut-il ajouter — et c'est peut-être le pire mal — que le critique est débordé de livres ? qu'il ne peut plus rien approfondir et qu'il a sur les lèvres le perpétuel regret de perdre son temps, sa peine? Des productions sans intérêt, prématurées, se déversent à flots continus. Auteurs et éditeurs, qui, tous deux, se plaignent de l'indifférence de la critique, tous deux sont coupables. Ces derniers, dira-t-on, n'ont que des raisons matérielles, très terre à terre. Pourtant, au fond,

Digitized by Google

qu'est-ce que cette irascible vanité teintée de cabotinage qu'affichent certains écrivains?

Aussi chez beaucoup de bons critiques s'est manifestée une inconsciente hostilité vis-à-vis des jeunes; parfois même celle-ci s'étend à tous les contemporains et nous avons vu plus d'une fois des critiques borner leur activité aux auteurs dits classiques jusqu'à tomber dans cette erreur de croire qu'on ne saurait les surpasser ou égaler.

Contribuant également à donner un caractère superficiel, instable à ce genre littéraire, il faut mentionner la manie des enquêtes ou du moins la façon de les diriger. L'influence en est ordinairement nulle. Si fait, nous apprenons cette nouveauté appréciable qu'à propos de tout sujet il existe toujours des opinions divergentes. La conclusion qui clôture ce ramassis de réponses, disons-le, bâclées, ne parvient jamais qu'à dévoiler l'esprit tendancieux des organisateurs; mais, cet expédient de revue à court de copie, permet d'imprimer à côté de noms célèbres d'autres noms de valeur plus hypothétique.

Avouons-le : si la pensée moderne évolue vite, se complique, nous vivons en plein désarroi, en pleine anarchie esthétique; notre activité présente a multiplié, diversifié les tendances. Il se forme sans cesse des écoles éphémères, étranges, dont les théoriciens lancent de tapageux manifestes suivis d'un referendum qui leur donne raison à chacun successivement et ce toujours avec les mêmes signatures (1). Pardon, chaque fois il y a celles des tenants de l'école intéressée au grand complet qui sont en plus. Il y a toujours des parasites. Beaucoup de bruit et de moins en moins d'effet. Ces tentatives pour régler la mode ne peuvent aboutir; la Pensée de France, de plus en plus, suit son évolution naturelle, basée sur la tradition.

Le plus souvent, le jeune plumitif couvre ses défauts, symptômes d'impuissance et de paresse intellectueiles, de l'étiquette « Impressionnisme ». Les plus habiles cherchent à se singulariser par une érudition rare et partielle. Avec une impertinente légèreté ces impressionnistes nous jettent

(1) Voyez Florian Parmentier qui, dans une brochure récente, énumère une cinquantaine d'écoles à Paris.

Digitized by Google

à la tête un chaos d'opinions contradictoires, découlant de leur sensibilité non dirigée par la raison cultivée; nous reconnaissons en eux des incomplets, des barbares encore soumis à l'instinct.

Tout jeune à ses débuts a, sans réfléchir, agi ainsi. Bien peu discernent leur erreur ou surtout ont le courage de l'avouer. Bien peu se décident à garder le silence; presqu'aucun n'a la vertu de refaire sa propre éducation au lieu de pontifier à l'aveugle. Il en est qui sont soutenus par l'intérêt bête d'accumuler des bouquins qui les font bâiller d'ennui. Et voici de la critique hâtive, de la critique achetée, de la critique qui n'en est plus. Quoi d'étonnant si le public, qui, en somme, n'est pas toujours bernable, se détourne de cette branche d'art? Seulement pour les représentants probes, c'est une tâche bien ingrate que d'œuvrer sous les attaques, les railleries, le mépris.

Que d'amères doléances! Il faut avoir le courage d'être sincère, dût-il en coûter à l'amour-propre, c'est un service qu'on se rend; le temps consacré à scruter ses défauts est du temps précieux gagné sur l'avenir. Pourtant, il est un travers général qu'il y a lieu de ne point suivre, c'est de muser à démolir individuellement les non-valeurs, faire des personnalités; une chose laide est une chose sans nom.

Le tableau de la jeune critique, esquissé à grands traits, est bien noir et le mot de « décadence » se présente, après cette première analyse, spontanément à l'esprit. Toutefois nous y voyons autre chose: cette situation, lorsque nous aurons examiné l'essence même des belles productions de critique contemporaine, ne sera que la justification de cette inquiétude naturelle à l'homme dans chacune des manifestations de son activité, lorsque son œuvre n'est encore que fragmentairement réalisée. Et cette inquiétude est un bien, un don sacré: c'est un stimulant, c'est le désir de perfectionner qui suppose la foi en un idéal. Pour pouvoir sensément parler de décadence, on doit présumer l'existence d'une apogée. Or, celle-ci n'apparaît nullement si nous étudions l'évolution de la critique littéraire en France, si nous en déterminons les élargissements successifs, les enrichissements progressifs.

Digitized by Google

II

Lorsque de tous côtés l'on s'écrie aujourd'hui : « la critique se meurt », l'on semble émettre en même temps un regret. N'est-ce pas en somme comme une preuve que sa disparition laisserait un vide, que cet énervement actuel ? Sa légitimité ne se discute pas; mais il y a plus, il faut admettre qu'elle fait partie de notre civilisation, que nous avons la croyance en son utilité, bien mieux, jusqu'à un certain degré en sa nécessité. Comment alors envisager l'opinion de grands hommes affichant publiquement tout leur dédain pour la critique déclarée par eux purement stérile ?

Certes, le critique est impuissant à susciter des talents, mais, ayant devant lui des hommes de valeur, il peut efficacement les aider dans cet effort que demande l'acte de s'analyser, de se révéler à soi-même; il peut guider, hâter la mise en œuvre de leur originalité. Son action est loin de se limiter aux artistes; il s'adressera, comme tout grand penseur, au grand public; chez tout un peuple il éveillera la conscience de sa richesse intellectuelle et morale et par ce fait agrandira son élite, la seule classe qui compte vraiment dans une nation. Préparer, ennoblir, sauvegarder une nation, c'est beaucoup.

Mais voilà, il existe et c'est la plaie actuelle, une critique purement négative, singulièrement opulente en représentants ! A côté des quelques rares esprits judicieux et experts d'un siècle, il y a la queue déplorable des petits maîtres qui renchérissent dans le mauvais sens. Ces ennemis de l'art, lorsqu'ils ne s'attachent pas à crouler les talents en formation en les zèbrant de louanges disparates, excessives, inconsidérées, se spécialisent dans les polémiques destructives et personnelles. C'est la critique chicanière, tracassière, démolisseuse des ratés. Cette critique tue mais ne crée point. La littérature est en quelque sorte de la vie, et, pour l'étudier, il faut pour elle comme pour la vie une sympathie intelligente : sous l'impartialité et la science du censeur l'on aime à sentir un secret frémissement d'amour, d'humanité.

Deux genres principaux d'écrivains se sont spécialisés dans l'étude des biens de la littérature : des poètes indivi-

Digitized by Google

dualistes à outrance détachant presque l'écrivain de toute influence extérieure et antérieure, et des philologues positivistes, faisant peu de cas de la personnalité des écrivains et plus attachés au mot, au détail matériel, aux indications d'apparence scientifique qu'à la Pensée d'un rôle si dominant et que l'on ne mesure pas au gramme. Eh bien, franchement, pour la grande majorité, leurs défauts se complètent.

Nous manquons d'esprits d'ensemble ou même simples associateurs d'idées. Dans les dernières années se sont bien dégagés de la multitude médiocre quelques tempéraments réels, mais cependant, ce ne sont, à vrai dire, que de pénétrants et féconds essayistes, dont nous attendions de plus vastes synthèses; aussi leur influence sociale n'est-elle pas ce qu'elle devrait être. D'ailleurs, grandement par la faute de notre presse, dont nous ne songeons pas à exiger, hélas ! la réforme, la masse du public, qui ne fait que grossir, n'a pas encore acquis le goût des véritables idées.

En général, on ne réfléchit plus au sens vital de la critique littéraire, et, malgré l'efflorescence d'articles, d'études, comme nous l'avons vu, nous traversons une crise point irrémédiable, mais regrettable quand on la situe dans l'histoire de la civilisation et de son expression intellectuelle : la littérature.

Au fond, qu'est-ce que la critique littéraire ? Est-ce une causerie aimable, amusante, pleine de fantaisie, un bibelot de luxe pour salons, un moyen d'entretenir une certaine finesse dans les jeux et délassements de l'esprit, ainsi que la comprend un bien grand nombre? Nous dirons délibérément non. Nous sommes lassés par ces causeurs individualistes, dont la piteuse vanité nous entretient plus d'eux-mêmes que des écrivains étudiés.

La critique littéraire en France évolue sans cesse depuis quatre siècles; elle a un passé glorieux, riche, abondant, qui mériterait d'être étudié plus sérieusement qu'on ne le fait d'habitude, mais ce n'est que de nos jours qu'elle acquiert sa valeur positive, grâce aux moyens scientifiques nouveaux, telles la philologie romane, la linguistique, la psychologie des peuples, la sociologie, etc., dont elle dispose pour se solidifier, s'unifier. Elle ne s'attache plus uniquement aux

Digitized by Google

procédés, elle vit avant tout d'idées; elle ne comprend plus seulement l'analyse, la discussion des œuvres contemporaines, isolées dans le lieu, le moment; son champ exact est celui de toute l'histoire littéraire qu'elle parcourt sans cesse pour en relier, après les avoir déterminés, les points principaux. L'histoire littéraire est toute proche de l'histoire, ce sont deux genres qui se renforcent heureusement. Comme l'historien, le critique doit posséder la pénétration du mécanisme intérieur. Tout comme lui, il débute par de longues, savantes recherches: ses premiers travaux sont des estimations, des commentaires. Il ne fait qu'apporter sa pierre au monument de labeur collectif de ses confrères; un génie, si puissant qu'il puisse être, ne se forme pas tout seul, il demeurera toujours tributaire de ses prédécesseurs.

Ce n'est qu'après et s'il possède réellement le sens historique qu'il abordera la structure, le fonctionnement. La critique est donc déjà une physio-psychologie de la littérature.

La préparation du critique digne de ce nom peut se concevoir comme une des manifestations les plus belles, les plus harmonieuses de l'esprit contemporain; elle allie des éléments de science, d'intellectualité pure, de sentiment esthétique et trouvera son plein épanouissement dans les cerveaux provignés d'aujourd'hui, curieux, souples, actifs; son caractère solide et logique n'exclut pas les nuances de la sensibilité. La période d'éducation, celle où s'acquiert la discipline intellectuelle nécessaire, ne donnera guère de joie créatrice. Comme le peintre et le sculpteur, le critique gardera ses ébauches, ses études, ses croquis. Que d'erreurs à redresser chez soi, chez autrui; que de tâtonnements ! Plus tard seulement, il livrera au public un ensemble, condensant pour les vulgariser, les résultats de ses travaux. Mais à l'heure qu'il est, il n'y a guère que des étourdis qui croassent, des pédants qui dogmatisent. La foule, élevée dans l'atmosphère intelligente éternelle de la Pensée de France, ne peut s'inféoder même à ces derniers; car son génie qui affectionne la tradition et les idées bien définies ne les accepte sans les discuter, les analyser. Ces faux critiques ont une lourde responsabilité dont ils font fi, ce sont des amuseurs agréables parfois, néfastes toujours. Ils auront à rendre compte de leur mission devant la postérité et voici déjà que la jeunesse de la nouvelle France intellectuelle les renie.

Digitized by Google

La littérature, par elle-même, est appelée à jouer un rôle important; c'est un élément vital, essentiel pour toute civilisation. Elle en est l'âme, l'expression microcosmique de ses courants. Au début de son évolution nous nous trouvons en face de l'individualisme artistique, du morcellement des forces cérébrales, tout comme en histoire nous avons la division politique à l'extrême; de nos jours les littérateurs tiennent plus ou moins ensemble, l'on travaille en collectivité dans un certain sens — les groupements particuliers en écoles en sont un signe évident — tout en laissant à chacun sa libre individualité sans laquelle un esprit de culture française ne veut rien exécuter. Par ce fait ils ont des devoirs entre eux. C'est vers une union plus forte que nous devons tendre, vers une centralisation d'idées avec variété d'interprétations, de traductions esthétiques.

Cet idéal puissant qui s'ignore se réalisera le jour où sera née la conscience de l'Unité intellectuelle des écrivains français de toutes nationalités, appuyée sur la conviction de la solidarité des œuvres de la pensée romane à travers les temps. Ce jour-là, son influence sera de tout premier ordre, elle conduira la marche intellectuelle et morale, car la sociologie nous apprend que toute littérature inspire et forme dans une certaine mesure les mœurs des générations du quart de siècle suivant.

Le critique approfondissant les auteurs, n'ira point — ô plaie contemporaine du snobisme ou d'un maladif dilettantisme! — rechercher quelles furent leurs maîtresses, leur mobilier, leurs manies. C'est surtout pour les auteurs contemporains qu'il doit faire abstraction, non pas de l'individualité de l'écrivain, mais de sa personne. Ce qui importe ce n'est pas l'homme, c'est l'œuvre, la pensée. La compréhension, aidée de l'intuition, servira à dégager les caractères propres qu'il ne faut pas confondre avec ceux communs à toute une culture. Des principes *a priori* seraient néfastes. Au critique alors de déterminer la valeur exacte d'un ouvrage, sa situation dans l'histoire littéraire, son influence, même future, à l'occasion, ses sources. En jugeant ainsi il accomplit œuvre constructive, mais celle-ci n'est pas toute à lui, elle est à la nation qui engendre la vie.

A tout travail sérieux doit s'attacher une valeur finale.

Digitized by Google

Quelle serait-elle ici ? Le critique réfléchi et lucide, réunissant ses travaux, assemble les divers éléments d'une histoire littéraire. Ce faisant, il sera naturel d'y établir les rapports dans la continuité plus ou moins visible de l'évolution de la pensée conductrice d'une culture.

Par cette étude, l'on vient tout naturellement à la constatation de l'existence évidente de devoirs résultants de ces rapports. Or, n'est-ce point une méthode analogue que l'on suit en philosophie ? Et c'est ici que la critique littéraire atteint vraiment toute son ampleur : c'est la philosophie d'une civilisation, c'est un enseignement général indirect, mais des plus naturel.

La littérature française n'a été véritablement grande que lorsqu'elle s'est éclairée des lumières de la tradition — qui n'est point si rigide qu'on tend à le croire communément — de la pensée triple : gréco-gallo-romaine. C'est l'idéal héréditaire, fait d'humanité et de liberté intellectuelle qui constitue la source de la tendresse si touchante et si spontanée qu'ont tant de provinces de races différentes pour la culture française. C'est cet idéal, idéal qui a été discuté, idéal intelligent, qui unit les générations et transmet le sens de la vie nationale. Trésor de l'avenir, c'est lui que fera ressortir l'histoire littéraire; c'est l'introduction nécessaire à l'étude de l'histoire et de la culture morale et esthétique de France. L'histoire littéraire ainsi comprise est le livre par excellence, c'est le livre de la jeunesse; l'écho émouvant et simplifié du passé lui révélera la richesse de la pensée collective de cette culture française, il lui sera permis d'en exposer et d'en défendre la beauté supérieure vis-à-vis des autres, quand elle sera attaquée. Ce livre contient le solide, le réel par opposition aux théories creuses, fragmentaires, désordonnées, individualistes, délétères, et aux pénétrations pessimistes, malsaines de la barbarie. Il infuse de la vie.

Les grands siècles introduisent dans le domaine de l'histoire littéraire pour ainsi dire toutes les manifestations de l'activité mentale. C'est ainsi que s'y annexent fermement des genres qui autrement n'ont aucun caractère littéraire, tels l'histoire, la philosophie, en un mot, tout ce qui n'est pas purement scientifique. Il ne faut point non plus se figurer, comme l'ont fait plusieurs grands historiens de la

Digitized by Google

littérature française, que seules deux ou trois individualités représentent une époque. De ce large tableau de la civilisation, le critique qui se trouve embrasser le monde de l'esprit, fait ressortir la beauté, la beauté génératrice de plaisir conscient, d'où résulte que la critique littéraire est source de joie réfléchie. Les vrais livres de critique littéraire enseignent le bonheur suprême : la joie et l'art de vivre; ce sont des maîtres d'énergie contribuant à la belle discipline de la Pensée de France.

Il arrive fréquemment que le volume d'études survit aux œuvres analysées. L'histoire littéraire se trouve destinée à être lue, relue, discutée; sa présentation demandera toutes les qualités de l'art véritable. Le critique est un artiste intelligent, cultivé, sensible. L'érudition qui lui est si nécessaire ne pourrait jamais remplacer entièrement cette puissance qu'est la sensibilité. Nous lui demandons des pages de prose claires, frappantes, durables. Il est grand cet homme, qui, en pleine conscience de la culture de son pays, au-dessus des associations littéraires, des tourmentes politiques, jamais n'a trahi, ni calomnié, ni avili la tradition intellectuelle dont il a osé juger les disciples; des erreurs peuvent lui être pardonnées. Tout contribue à la difficulté de ce genre littéraire idéal qui satisfait à la fois l'esprit et le cœur. A l'heure où l'on accuse notre littérature de ne pas apporter du nouveau, voici un horizon grandiose.

La critique littéraire ainsi conçue est un art éminemment français; il répond au caractère même: le désir, le besoin de doctrines, inspirés par le tourment de l'unité lucide, principe de la beauté française; de plus, tous les grands écrivains de culture française ont toujours défendu avec conviction le rôle utilitaire, didactique de la littérature. En France, beaucoup mieux qu'ailleurs, la critique a toujours fleuri; nulle part ce genre n'a eu plus d'incarnations, il a toujours résumé les grands courants d'idées du moment, sa méthode en a été l'image. Nous l'avons vu sans cesse s'enrichir, s'élargir comme la littérature elle-même, même d'une façon plus stable. De chaque influence subie il garde un élément nouveau, et nous songeons à quelques étapes : au début, de simples biographies, puis introduction des méthodes de l'histoire, de l'histoire comparée, de la science

Digitized by Google

positive, de la psychologie; que de rapports avec les formules mêmes de ces écoles qui ont noms : naturalisme, symbolisme, et aujourd'hui idéalisme. Ce genre a été l'âme de la littérature française, il synthétise l'esprit français, la tradition intellectuelle ou mieux encore la Pensée de France, fruit de saisons longues et propices.

Telle qu'elle se dévoile ainsi la critique littéraire, trop négligée jusqu'à nos jours par la masse, est loin d'être en décadence; elle est plus belle, plus propre à la vie que jamais. Son avenir est très grand dans un siècle comme le nôtre qui se prépare à être aussi glorieux que le XVIII^e^; son importance ne fait que grandir depuis qu'on commence à comprendre la nécessité d'une culture fondamentale unitaire pour tous les amis de la Pensée de France, d'une culture générale, humanitaire, libérant l'esprit, à côté des limites imposées par la spécialisation moderne.

La forte éducation littéraire d'un peuple crée sa force morale.

RENÉ KEMPERHEYDE.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

La toile de Pénélope.

Vous savez ce que je veux dire, et qu'il ne s'agit pas d'autre chose que de la R. P. Pourtant il y a l'Impôt progressif, dont on pourrait avancer aussi que le parlement du jour défait, le lendemain, l'ouvrage accompli la veille. Mais ici il y a des accalmies, des temps, comme on dit au théâtre. Tandis qu'en ce qui concerne la R. P., c'est avec une *furia* continue que nos honorables s'acharnent sur le tissu fragile, dont les doigts ministériels ont préparé la trame. M. Poincaré a jugé que le moment était venu d'interrompre ce jeu qui, comme celui de l'oie, est renouvelé des Grecs. Il a donc « posé la question de cabinet ». Il l'a fait dans un langage, dont l'élévation et l'énergie ont impressionné le plus entêté des arrondissements. La partie va-t-elle s'achever? Cela dépendra d'Ulysse. Si le gouvernement a la sagesse volontaire et la prudence du célèbre Ithacien, nous pouvons être assurés d'une solution, qui peut-être rendra à la France une représentation moins préoccupée des intérêts les plus mesquins, réellement dévouée à la noblesse de sa mission et digne enfin de ce grand pays.

R.

* * *

Fiacres à galerie.

Ils sont encore quelques-uns qui ne veulent pas disparaître et s'obstinent, chaque matin, à braver les dangers de la rue. Ils ont remisé pour dormir sous le hangar vermoulu d'un passage mal éclairé, pêle-mêle avec les charrettes à crème glacée, les poussettes de louage, les ânes laineux des chiffonniers, la caneuse de chaises, le réparateur de ballons et l'orgue de barbarie à panorama. Les poules, levées de bonne heure, ont déposé

Digitized by Google

des cacas gris pâle sur le siège et sur les marchepieds de la voiture. Le cheval a somnolé debout, comme s'il craignait de se coucher pour toujours; la pelade a semé sa robe de clairières, comme une bruyère en Ardenne; le harnais, cent fois réparé, toujours solide, maintient les os descellés de son squelette, prêt à se disjoindre à chaque pas. Des cauchemars ont visité son insomnie, et, bien que mille fois plus las que la veille, il salue d'un pied pesant l'aube douteuse du passage, où se dispersent ses terreurs.

Guéri des vaines forfanteries, il hâle d'un pas mesuré la voiture énorme et maussade, condamnée par les carrossiers, avec sa galerie tordue, ses roues voilées, ses moyeux proéminents, sa caisse bossue, prête à verser du côté du ressort faussé; pareille à quelque sédentaire difforme.

Devant l'invasion des sapins à taximètres, les voitures à galerie se sont réfugiées en province ou dans la banlieue, pour y finir des jours placides. Seules, quelques entêtées ont tenu bon, butées par le grand âge ou trop attachées à Paris; et, frappées d'interdit par le nouveau siècle, elles chargent près des gares des campagnards meurtris d'un long voyage, ahuris par le vacarme ou écœurés par les odeurs de la fournaise. A tant la course, ils les mènent à Montrouge ou au Petit-Ivry, avec leurs bagages en tapisserie fanée, leurs en-cas décolorés, leurs cabas à provisions. La loi les dispense du grelot obligatoire: le vacarme de l'équipage avertit d'assez loin le passant.

Des sourires accompagnent ce véhicule invraisemblable et le conducteur d'un autre âge qui préside à sa destinée. A une hauteur vertigineuse, chaussé de socques et vêtu d'un carrick démodé, il soupèse sans passion des rênes recousues de ficelles. A petits coups de ses joues garance, il siffle, depuis quarante ans, la troublante question de savoir si l'on a vu

la casquette, la casquette,
la casquette au pèr' Bugeaud !

Mais personne, jamais, n'a pu lui répondre.

D'un signe de tête conciliant, il cède le pas aux gens pressés, respecte les vitesses acquises, et jamais ne ralentit, d'un air absent, pour forcer les modernes bolides à bloquer leurs freins de secours.

Il appartient à une école qui ne frappe point le cheval. Pour

Digitized by Google

paisible qu'il soit, il n'échappe pas aux diatribes des confrères qui roulent sur pneumatiques; mais sa défense est résignée, son vocabulaire modéré, choisi, presque classique, sa voix presque paternelle. Le trot dandiné de la bête ne dépare point cet ensemble.

Survivante d'un siècle en allé, parente des dames blanches, des diligentes et des batignolaises, attardée dans un état de choses où il n'y a plus place pour elle, la voiture à galerie survit de quelques années à son destin, jusqu'au jour où, frappée à mort par un autobus en délire, elle s'effondrera définitivement, au milieu d'un attroupement du XX^e^ siècle, au cœur de ce Paris où elle a juré de mourir.

MAURICE BEERBLOCK.

Digitized by Google

Le Chapitre de la femme.

L'enfant dans la littérature française.

Profils de Gosses, [1] par Mme la comtesse Van den Steen.

I

Qui donc a prétendu que la littérature française, comme la race française, manquait d'enfants? Ceux-ci sont légion dans nos livres modernes; ils y foisonnent: leur abondance pourrait paraître excessive si, parmi tant de figures puériles, il n'en était pas de délicieuses. Déjà, sous l'Empire, Victorien Sardou nous avait donné Fanfan Benoîton qui réalisait à merveille le type de l'enfant terrible; fils d'un père aux yeux de qui l'argent constitue la seule chose importante, désirable, respectable, et qui ne dédaigne aucun moyen, fût-il louche, de s'enrichir, ce gamin de 1865 est un des grands agioteurs de la Bourse des timbres poste et il spécule sur le marché philathélique comme son auteur sur le marché de la finance : avec astuce et sans scrupule. Fanfan fume comme un Turc, il jure et blasphème, il se grise. Il fit fureur dès son début à la scène et durant de longues années. Selon les contemporains, ce serait là l'enfant parisien d'avant la guerre. D'aucuns ont pu le juger un peu chargé, un peu caricatural, mais la ressemblance n'est-elle pas plus facile à obtenir par l'exagération que par la stricte exactitude? Le jeune Benoîton fit même un peu scandale, car c'était la première fois que l'on voyait au théâtre une figure enfantine aussi perverse.

Cependant, avant Fanfan Benoîton, la France avait connu le « Chérubin » de Beaumarchais, qui n'est pas un saint, lui non plus. Mais Chérubin continuait un type de l'histoire littéraire, tra-

(1) Préface d'André Lichtenberger. Un vol. Paris. Edition du *Temps présent*.

Digitized by Google

ditionnel, séduisant, aimable : celui du petit « Jehan de Saintré », le héros de ce curieux roman de la chevalerie intitulé *La dame des belles Cousines*. Chérubin et Jehan, malgré les nuances morales et les gradations de mœurs qui les différencient et nous mènent du moyen-âge au dix-huitième siècle, sont de la même qualité psychologique ; ils sont de la même famille et possèdent des traits absolument pareils : ce sont des *roués*, mais des rués tendres, délicats, élégants, de qui la grâce infinie et la jeunesse rendent tout, même leur vice précoce, agréable.

Ce sont des « cadets » de haut lignage ; ils relèvent de ce passé lointain où l'autorité paternelle était entière, où l'orgueil de la race, de la *maison* dominait tout autre sentiment dans les rapports habituels entre parents et enfants. Au siècle de Chérubin, comme au siècle du petit de Saintré, les parents n'aimaient que l' « aîné » ou, mieux, ce n'était pas l'aimer qu'ils faisaient : ils chérissaient en lui le principe de l'hérédité et son représentant effectif : « Le duc de Rohan compte ses filles pour rien et, ses cadets, pour peu de chose », a écrit Saint-Simon dans ses *Mémoires*. Or, ce duc de Rohan réalise le modèle accompli du père avant la Révolution. Celui de Jehan, celui de Chérubin devaient être des pères de cette sorte. Cadets tous les deux, sans état, sans douaire, sans avantages autres qu'une jolie figure, de l'esprit, des talents, de l'entregent, ils se pousseront dans le monde par des moyens un peu équivoques. L'honneur du nom n'était pas leur affaire ; cela appartenait à leur frère aîné, au titulaire du majorat et n'était-ce pas leur droit à eux, les exhérédés, les sacrifiés, d'être faibles, mièvres, efféminés, corrompus ? Ils furent tout cela, l'un et l'autre, superlativement : Chérubin, avec un charme irrésistible ; le cadet de Saintré, avec une indolence voluptueuse, une crânerie un peu cynique, mais si spontanée, si naïve qu'on ne saurait lui en tenir rigueur.

Un autre enfant avait précédé le filleul de la comtesse Almaviva sur la scène française : c'est par la porte classique de la tragédie racinienne qu'il y avait été introduit : je veux parler de « Joas », ce doux Eliacin, dont la première interprète fut la plus jolie des demoiselles de Saint-Cyr.

Joas, comme Fanfan Benoîton, comme Chérubin, comme Jehan de Saintré, porte la marque de l'époque qui le vit naître : les autres sont ou roublards et insolents, ou cupides avec désinvolture et espièglerie. Joas, lui, est, à la fois, divin et pédantesque,

Digitized by Google

exquis et bigot; tout de suite, il nous fait penser à la vieillesse austère de Mme de Maintenon et aux années repenties de Jean Racine, déjà repris à l'autorité spirituelle des messieurs jansénistes quand il écrivait *Esther*. La petite fille d'Argan, cette candide Louison, à qui notre savant ami, Maurice Wilmotte, comparait naguère, ici même, le jeune Igniold de *Pelléas et Mélisande*, est singulièrement plus vivante et plus humaine que Joas, si elle est moins suave. Voilà pour les enfants de la littérature d'autrefois, et j'en ai passé beaucoup, car ils sont plus nombreux, certes, qu'on ne se l'imagine.

II

Le romantisme peut revendiquer tous ceux, historiques et royaux, peints par Alexandre Dumas père avec si peu de vérité et d'une manière si entraînante; l'école a eu aussi Gavroche, les jeunes Ténardier, Cosette, dont la philosophie optimiste est si poignante quand elle s'écrie : « Moi, ma maman n'était pas là quand je suis née! » Et Victor Hugo nous a donné encore bien d'autres types d'enfants, sans compter ceux qui parcourent l'*Art d'être grand-père*.

Puis, Alphonse Daudet, qui devait produire *Jack*, nous présente, d'abord, le délicieux Daniel Eysette. C'est le *Petit-Chose* : il est nerveux, impressionnable, rêveur, idéaliste, et c'est le parfait symbole de cette chose, inconnue du passé : la tendresse filiale.

Daniel se désespère de la ruine de ses parents, non pour lui-même, mais pour eux, et il ne pense qu'à rebâtir l'arche sainte, le foyer familial. Combien, avec ce type du fils attaché à ses père et mère, non par le prestige écrasant de leur autorité légale, mais par toutes les sensibilités d'un cœur aimant, nous voilà séparés des souvenirs d'antan ! Ce n'était pas l'amour, sous l'ancien régime, mais le devoir, mais la crainte qui dominaient les relations entre parents et enfants, et ceux-là n'attendaient de ceux-ci que respect et soumission. La petite Jeanne de la *Page d'amour* va plus loin encore dans le sentiment de la tendresse filiale : cette enfant, unie à sa mère par les liens d'une intimité morale, étroite, profonde, absolue, meurt de jalousie le jour où celle qu'elle aime par dessus tout va lui préférer quelqu'un. Et Champi-Tortu, le jeune héros du si remarquable roman de

Digitized by Google

M. Gaston Chéreau, Champi-Tortu est une manière de transposition, du féminin au masculin, de cette fillette nerveuse, vibrante et passionnée : lui aussi, la jalousie le tuera.

Mais, bien avant ces dernières et maladives figures puériles, un enfant nouveau avait surgi dans la littérature française : c'est « Jacques Vingtras » : il ne ressemble à aucun autre dans le passé, mais affirme l'originalité la plus puissante. Celui-ci est solide, vigoureux et fort ; il vit d'une vie intense, inquiétante ; c'est d'un burin violent que Jules Vallès a gravé dans la pierre dure les traits aigus de ce petit garçon. Jacques Vingtras est triste, amer, révolté et il est sardonique. Il tranche sur les autres enfants de la littérature contemporaine. Il n'a lui, pas la moindre sympathie pour ses parents ; il ne les honore ni ne les estime ; il ne les aime pas ; il a, en lui, l'étoffe d'un insurgé et d'un réfractaire.

III

Je me garderais de comparer à cette personnification énergique du fuyard de la vie sociale, due au génie à la fois ardent et souple d'un maître écrivain, la mince figurine qu'a faite Mme Gyp de son impulsif, ingouvernable et cocasse petit Bob. On ne compare pas une statuette de Saxe et un chef-d'œuvre de la glyptique ancienne. Bob est fertile en gredineries ingénieuses ; il est riche en « ficelles » et il formule sur les choses de l'existence et de l'éducation enfantines, voire sur les mœurs élégantes des oisifs de son temps, les axiomes les plus imprévus, dans l'argot le plus salé. C'est un moraliste à sa manière ; il a de l'esprit, de l'à-propos, une assurance inébranlable, un cœur d'or.

A côté de lui, et bien que venus assez longtemps après, le Trott sentimental de M. André Lichtenberger et même le Poum de M. Paul Margueritte paraîtront un peu « romance ». Mais c'est bien à la lignée farouche des Vingtras qu'appartient « Poil de Carotte ». Ce collégien, évoqué par M. Jules Renard, est exaspéré par les vexations sans nombre d'une éducation absurde et il en vient à déplorer que tout le monde « ne puisse pas être orphelin » !

C'est la dernière protestation de l'enfant moderne en littérature ; elle est terrifiante et elle est significative. Que sont, vis-à-vis de la doctrine révolutionnaire de celui-ci, les petits écarts de

Digitized by Google

conduite et même le petit commerce de « Fanfan Benoîton », préoccupé de « rouler » ses camarades à la bourse des timbres-poste? Des peccadilles. Poil de Carotte dépasse de cent coudées tous ses impertinents prédécesseurs, de Jehan de Saintré à Bob; celui-ci, certes, est mal embouché; c'est, chose stupéfiante à son âge, un observateur averti, un juge, et un juge sans indulgence, de la faiblesse humaine.

L'autre est proche parent de Jacques Vingtras; avec lui, nous avons l'opposition saisissante de l'enfant des siècles passés, maintenu sévèrement sous le joug de l'autorité paternelle. Poil de Carotte est plus qu'un insurgé, plus qu'un réfractaire : c'est un affranchi.

Ses prédécesseurs littéraires usaient, sans doute, de quelque hypocrisie, de quelque astuce, sous leur attitude de filiale déférence; il est, lui, d'une sincérité presque monstrueuse. Poil de Carotte me paraît sinistre et il fera frémir tous ceux qui oseront se pencher sur les gouffres obscurs de son âme, bouillonnante de haine. Après cela, les moins pessimistes demanderont à ce que Fanfan Benoîton leur soit rendu, car ce n'était, en somme, qu'un enfant mal élevé.

Ils ne sont pas mal élevés, les enfants dont M^me^ la comtesse van den Steen vient de nous offrir les *Profils*; cela ne les empêche point d'avoir de l'esprit, de la sensibilité, de la séduction. Ce sont des fillettes et des garçonnets d'âge, de position sociale, de caractère différents, et le livre est frais, vif, agréable; il est touchant, parfois, et, parfois, joyeux.

Voici « Moineau », frère de Gavroche; « Jojo » et « Bouboule » frères de Bob; « Guitte », qui n'a ni frère ni sœur et qui est exquise; enfin, voici « Charles Borlon », dont l'âme pure et supérieure est bien celle que Maeterlinck a si délicatement observée chez ses *Avertis*. Et tout ce petit monde nous est présenté avec sympathie et naturel. M^me^ van den Steen dispose d'une verve malicieuse qui n'exclut pas l'émotion; elle a peint ici des esquisses légères, d'une ironie sans causticité ni amertume et d'où se dégage une morale droite, vaillante, sereine. Son livre : *Profils de gosses*, est d'une lecture vraiment attachante et charmeresse.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Quelques livres sur la Révolution et l'Empire.

Il en a paru un très grand nombre en un an, parmi lesquels une sélection s'impose. Le dernier en date est un roman, un roman historique. Ce n'est ni le premier ni sans doute le dernier de l'espèce. Mais il emprunte à la personnalité de son auteur, M. Anatole France, une importance vraiment unique. Depuis *Les Misérables* de Victor Hugo, a-t-on jamais tant tapagé autour d'un livre, dont les événements de la fin du XVIIIe siècle fournissent le prétexte et parfois le texte? *Les Dieux ont soif*, c'est le récit à peine romantisé des journées qui précédèrent le 9 thermidor. C'est la mort de Marat l'incorruptible, le redoublement de rigueur, dont le geste de Charlotte Corday fut le signal, la conspiration des prisons, la chute de Robespierre. Qu'après cela les personnages du premier plan soient tous inventés, il n'importe. L'éclairage de la scène, dans ce drame, est si curieusement disposé qu'on les aperçoit à peine et que les regards sont dirigés vers le fond, où la fresque mouvante — rideau mobile — déroule de l'histoire vraie...

Et cette histoire, voici que M. Madelin nous la conte dans un livre nerveux, ramassé, aussi vivant qu'une fiction bien composée. Evidemment c'est un livre de droite, mais loyal et même courageux. Le parti royaliste y est traité sans les ménagements auxquels la réaction écrivante nous a habitués. Ses fautes répétées, l'espèce d'inconscience avec laquelle il se rend complice des pires violences, des solutions extrêmes, tout cela n'est ni dissimulé, ni épargné. Et, d'autre part, il y a pour cette France en travail, pour ce peuple de héros qui court aux frontières, l'admiration d'un bon fils. *La Révolution* (Paris, Hachette) est l'un des meilleurs tomes de la publication entreprise par M. Funck-Brentano, à savoir « l'Histoire de France racontée à tous ».

A cette période de l'histoire se rattache aussi le volume de M. Matthiez, *Rome et le clergé français sous la Constituante* (Paris, Colin, in-12). On a souvent signalé ici les belles études de M. Matthiez, l'homme en France qui connaît le mieux l'histoire religieuse de la Révolution (soit dit en passant, c'est une sérieuse lacune dans l'œuvre de M. Madelin que d'avoir étranglé cette histoire et nié l'effort rénovateur dû aux théophilanthropes et à d'autres sectes); on lui doit d'inappréciables documents sur les troubles spirituels, qui accompagnèrent — et parfois provoquèrent — les troubles

Digitized by Google

de la rue. Ici, on a l'exposé suivi d'une tentative qui aurait pu réussir, l'émancipation d'un clergé désirée par la majorité de ses ministres, et même de ses dirigeants. Nous savons maintenant que la constitution civile du clergé avait pour elle la plupart des évêques; elle eût pu devenir institution d'État sans l'opposition pontificale, encouragée par l'attitude intransigeante du cardinal de Bernis. Quand la Constituante exige un nouveau serment du clergé français (manœuvre qu'en sens inverse devait recommencer Pie X) il y a dans le sein de celui-ci une émotion profonde et douloureuse, dont l'*Exposition des principes* est l'éloquent témoignage; on espère que Rome cédera et ne mettra pas son troupeau dans l'alternative, ou de désobéir à la loi ou de rompre avec le chef spirituel de l'Église. Hélas! il n'en fut rien. Il n'est donc que plus significatif de constater que, d'après les calculs faits dans quarante-trois départements, il y eut une majorité d'assermentés (14,047 contre 10,395 réfractaires). C'est là un point d'histoire que M. Sagnac a mis en lumière et sur lequel M. Matthiez apporte ses vues personnelles, utilement complémentaires. Mais ce n'est qu'un point entre vingt autres, et tout ce livre est nourri d'idées et de faits.

Un autre livre, dont l'intérêt n'est assurément pas plus restreint, c'est celui de M. Aulard, *Napoléon Ier et le monopole universitaire* (Paris, Colin, in-12). Peu de monographies auront été aussi utiles que celle-là. En fait, on ignorait tout des origines de l'Université de France, qui nous régit à un moment donné (Bruxelles et Liége furent deux sièges d'Académie jusqu'en 1815); on devait, en consultant les deux volumes de M. Liard sur l'enseignement supérieur en France, des travaux spéciaux de M. Aulard lui-même et d'autres savants, les recueils des lois, les revues, etc., reconstituer soi-même l'histoire de cette grande institution napoléonienne. Maintenant on a la satisfaction de trouver en un volume commode et lisible (un peu dense, il est vrai, comment empêcher cela?) l'essentiel sur cette grande réforme de l'enseignement à tous les degrés dont Napoléon dota la France et les pays annexés : Italie, Suisse et Belgique. Le rôle joué par les collaborateurs du souverain, les rétroacts de la réforme, les discussions auxquelles donna lieu la mise en train, la façon dont elle fut entendue et appliquée, les éléments dont elle se compose, tout cela est exposé avec une netteté remarquable par l'historien de la Révolution. Peut-être a-t-il exagéré légèrement les tendances réactionnaires de la politique impériale; ou du moins a-t-il endossé à l'empereur des sentiments qui étaient plutôt ceux du peuple français. Que celui-ci fût resté profondément catholique, c'est ce qui ressort de vingt passages du livre et aussi que la politique de restauration monarchique devait se doubler d'une politique de restauration religieuse (voyez not. p. 9, 48, 55, 94, 95, 107, 116, 144, 145, 150, 160, 168, etc.) (1). W.

(1) Je n'en finirais pas, si je voulais, avec ces publications sur la période révolutionnaire de l'Empire. J'aurai à revenir prochainement sur un beau

Digitized by Google

Dans un des chapitres les plus curieux du livre prémentionné, M. Aulard s'occupe de l'organisation, tout embryonnaire encore, de l'enseignement supérieur en France et dit deux mots, trop brefs, de l'esprit qui y régna dès l'origine Cet esprit fut nettement réactionnaire, le nouveau régime voulant affirmer et par la personne de son catholique grand-maître, M. de Fontanes, et par ses méthodes et ses programmes, un conservatisme qui était d'ailleurs à l'unisson de la conscience nationale. Quelle différence avec l'attitude qu'une certaine opinion reproche maintenant à l'Université! Les plus remarquables professeurs actuels de la Sorbonne, ceux dont l'influence s'exerce activement sur la jeunesse, représentent, en effet, des tendances hardiment novatrices; on peut même dire qu'ils vont parfois au delà du sentiment moyen des classes dont les enfants leur sont confiés.

Ce sont les tendances que M. Pierre Leguay a analysées dans son livre *Universitaires d'aujourd'hui* (Paris, Bernard Grasset, in-12). En nous présentant six professeurs de la Sorbonne, il n'a pas prétendu épuiser sa matière. Car, précisément, M. Aulard n'est pas du nombre, ni M. Boutroux, ni d'autres non moins représentatifs, à certains égards, du mouvement d'idées dont s'honore le haut enseignement français. La province est exclue. Or, elle participe de plus en plus utilement à cette évolution progressive, et il n'est pas vain de rappeler que c'est à MM. J. Luchaire, Mérimée et Lorin, de Grenoble, Toulouse et Bordeaux, que sont dus les Instituts français de Florence et de Madrid, que Nancy est devenu un vaste laboratoire de recherches autonomes, etc., etc.

Néanmoins, M. Leguay a fait des choix suffisamment éclectiques pour qu'ils permettent, même à des non-initiés, de se rendre un compte exact de l'importance de cette « littérature universitaire » dont il est de mode de parler avec un dédain d'autant plus aisé, dans les revues d'art, qu'on l'ignore généralement. Un philosophe (M. *Durkheim*), trois historiens (MM. *Lavisse*, *Seignobos* et *Langlois*), enfin un professeur de littérature française (M. *Lanson*) et un professeur de littérature allemande (M. *H. Lichtenberger*). Voilà les hommes qui, dans leur enseignement et leurs ouvrages, ont paru mériter la préférence : il serait vain de quereller le publiciste à ce sujet. Il l'est peut-être moins de regretter que sa méthode soit plus didactique que synthétique. Prenons l'exemple du premier portrait. M. Leguay nous donne, au fils du temps, l'analyse bien condensée des tra-

livre posthume de M. Henry Houssaye. Avec ceux de Sorel et Vandal, il est de ceux qui, après son *1814* et son *1815*, constituent une réserve délicieuse pour la critique; mais je dois signaler aujourd'hui quatre recueils de documents dus à M. Chuquet, *Lettres de 1792, 1793, 1812 et 1815* (Champion, in-12). Il y a là-dedans une foule de renseignements curieux, des cris échappés à des passions ou à des consciences anonymes, ou du moins à des personnages de faible notoriété, échos d'autant plus fidèles de ce qu'on pensait hors des cours et des clubs.

Digitized by Google

vaux de M. Lavisse; rien d'essentiel n'est négligé, mais il m'a paru que, la lecture achevée, on restait dans une certaine imprécision. C'est en se penchant, en cours de route, qu'il faut ramasser les ingénieuses constatations, les mots-jugements dont devrait être faite la page finale. Le rassemblement, si on le tente, est suggestif. Apprécié sans faiblesse, l'historien de Louis XIV est bien, en effet, l'universitaire doué pour l'activité administrative, ambitieux d'un grand théâtre, plus rhéteur que styliste; écarté à regret de la politique, où il n'eût probablement joué qu'un médiocre personnage, s'étant si fort attardé aux besognes de vulgarisation qu'on put prétendre, jusqu'à ce qu'il donnât ses deux volumes sur le XVII^e^ siècle, qu'il n'était point taillé pour d'autres; enfin, comme historien, c'est « Guizot plus averti, mieux informé, plus familier souvent et sans la haute cravate doctrinaire... ».

Telle est donc la méthode de M. Leguay; elle est fort avantageuse pour ceux qui ne connaissent pas les grands universitaires dont il écrit la vie intellectuelle; elle n'est pas déplaisante, en somme, pour les autres; elle garde une valeur de récapitulation et d'actualisation; je ne sais si je me suis mépris; mais il m'a paru qu'en étudiant M. Gustave Lanson, l'essayiste qu'est M. Leguay s'était toutefois surpassé; le portrait qu'il trace de l'historien des lettres françaises est un beau portrait. W.

***

Encore Chateaubriand. — Lui toujours! Mais il faut être bref. C'est d'abord, chez Champion, une réimpression bienvenue de la brochure paradoxale de M. Maurras, *Trois idées politiques*. On cherche et on trouve, après Chateaubriand et Michelet, devinez qui..., Sainte-Beuve. Après M. Faguet qui l'avait de vive force introduit dans ses *Politiques et moralistes*, il fallait s'attendre à voir le grand critique embarqué sur cet autre esquif. Une commémoration plus ou moins tapageuse paraissait justifier, en 1898, l'initiative de M. Maurras, malgré ce qu'elle avait de fantaisiste; en 1912, il est permis de se demander s'il subsiste quelque opportunité de faire du gros homme génial, sensuel et narquois, qui désavoua dans ses derniers *Nouveaux lundis* et ses articles du *Temps* la temporisation où s'était attardé son goût pour « l'empirisme », le bélier à l'aide de quoi on entend écraser « les défenseurs de l'anarchie démocratique et libérale ». Mais grâce au talent littéraire de M. Maurras, le *puzzle* n'est point ennuyeux.

Du Chateaubriand, que nous trouvons là, il y aurait certes beaucoup à dire. N'y insistons pas, quoiqu'on n'ait point tenu compte de tant de publications dont celles de M. Bédier, des lettres de M^me^ de Duras, etc., sont particulièrement redoutables pour une mémoire illustre (l'aimable jeu d'épingles de M. Lemaître n'a guère détérioré que l'épiderme). Mais parlons tout de suite, au sujet du père du romantisme français, de ce gros livre

Digitized by Google

que lui consacre M. le comte d'Antioche. C'est un dépouillement consciencieux et sagace qui nous montre sous un aspect, en partie nouveau, *Chateaubriand, ambassadeur à Londres* (Perrin, 8°). On se reporte, par exemple, à la copieuse et diffuse biographie de Villemain, et on constate que sur 560 pages in-8°, il en est six tout juste consacrées au second séjour de l'écrivain à Londres, où il avait d'abord vécu en proscrit miséreux. Encore faut-il déduire de ces six pages plus d'une période banale où le beau rhéteur qu'était Villemain se faisait la main pour d'autres travaux de style. Concédons que M. le comte d'Antioche eût pu abréger un exposé, d'ailleurs clair et *plein*, qu'il n'était pas besoin de 192 pages sur 391 pour arriver à Chateaubriand, et de 226 pour nous le montrer débarquant dans l'île le 5 avril 1822; il n'en reste pas moins que l'ensemble gagne à ce traitement, et que nous avons un chapitre d'histoire diplomatique, sinon un chapitre (ce serait trop dire) de la vie de Chateaubriand. Les longs extraits de dépêches du nouvel ambassadeur, des articles et lettres le concernant, commentés avec tact, seront appréciés des spécialistes. Ils ne me paraissent pas ébranler les brèves constatations de Villemain.

Est-ce encore de Chateaubriand qu'il est question dans un gros volume, d'ailleurs très lisible, que M. G. Maugras consacre à *Delphine de Sabran* (Plon, 8°)? Oui, puisqu'elle fut une des meilleures amies de l'écrivain, qu'elle eut toutes les abnégations, toutes les lâchetés, peut-on dire, dans une liaison qui appartient à l'histoire. Après MM. Bardoux, Beaunier, etc. était-ce la peine de reprendre le récit de cette pitoyable aventure? M. Maugras l'a cru. Il le devait, d'ailleurs, nous contant la vie si accidentée de cette femme, dont on ne sait s'il faut condamner l'inconsciente amoralité, la jetant sans cesse dans les bras de nouveaux amants, ou tout pardonner en considération de ses malheurs, de son héroïsme, de l'éducation déplorable qu'elle avait reçue. Avouons qu'en achevant la lecture du livre de M. Maugras l'impression reste plutôt pénible; mais en ce qui concerne celui que Mme de Sabran appelait « le Génie », elle est nette et formelle, et son répugnant égoïsme, le cynisme tranquille avec lequel il dupe son amie, la rudoie, se sert d'elle pour ses desseins ambitieux, nous le rendent encore plus odieux qu'après la lecture des lettres révélées par M. l'abbé Pailhès, et où nous le voyons dans une plus vilaine posture encore chez Mme de Duras.

Décidément la sévérité ironique de M. Lemaître nous apparaît encore bien anodine lorsqu'on sort de telles lectures, et Sainte-Beuve est cruellement vengé.

Mais avant de clore la parenthèse, quelques mots d'un autre livre, écrit sous la même inspiration et dans un même désir de résurrection mondaine, celui de M. le comte d'Haussonville, intitulé *Femmes d'autrefois, Hommes d'aujourd'hui* (Perrin, in-8°). Parmi ces femmes nous retrouvons Mme de Duras et forcément aussi Chateaubriand; mais cette fois il ne s'agit que d'une analyse du livre précité de M. l'abbé Pailhès, complétée, il est vrai,

Digitized by Google

par la publication de lettres qu'échangèrent Mme de Duras et Mme de Staël. Ces lettres ont un intérêt réel; l'auteur les a, en partie, extraites des archives de Coppet (on sait qu'il est l'arrière-petit-fils de l'auteur de *Corinne*) et les doit en partie à un descendant de l'amie de Chateaubriand. Mais ce n'est là qu'un chapitre du livre. Les autres, un peu dispersés de thème et d'intérêt, nous transportent chez Mme de Maintenon, chez Mme de Caylus, dans le boudoir — et même la loge — de la Clairon, dans l'entourage de Lamennais, dont une amie, la baronne Cottu, est étudiée longuement et sort de l'ombre où sa discrétion si affectueuse et si dévouée l'avait volontairement reléguée; puis nous nous rapprochons de l'époque contemporaine, avec Mme Ackermann (sur laquelle on nous offre de l'inédit), et surtout avec quelques figures d'hommes, dont l'esquisse complète le recueil, Prévost-Paradol, Schérer, Gréard et Vogüé. Dans tous ces essais M. d'Haussonville reste l'aimable, facile et élégant publiciste que l'on sait.

* * *

Romans.

A tout seigneur... Le grand prix de l'Académie française, s'il vous plaît !.. On l'a donné à M. André Lafon, l'auteur d'une sorte d'autobiographie qui s'intitule modestement *L'élève Gilles* (Paris, Perrin, in-12). C'est une étude délicieuse, et ce n'est rien, le journal à peine coordonné et synthétisé d'un collégien, dont les épreuves sont sans nouveauté, ni dramatisme. Cela coule comme l'eau limpide et chantante d'un ruisselet dans son lit de verdure, sous un ciel dont l'éclat tantôt et tantôt la mélancolie se reflètent dans cette nappe étroite où le soleil de midi met un éblouissement. L'élève Gilles n'est ni plus malin, ni plus sensible que bien d'autres; mais il a un cœur, il adore sa mère; il aime sa bonne tante; il aime et craint son père, qu'il ne fait qu'entrevoir de loin en loin et pour qui son affection est compliquée d'une horrible inquiétude. Il voudrait aimer ses condisciples, dont les façons le rebutent et le découragent, ses maîtres, dont l'indifférence le glace. Pensez à *Champitortu*, qui, un peu filandreux et désordonné, reste pourtant à nos yeux le livre-type, à *La Becquée* à *L'enfant qui prit peur*, etc. C'est donc toute une veine, incomparable de richesse et de fraîcheur, qui s'est découverte dans le roman français. M. Lafon contribue, par son talent et son succès, à lui gagner une faveur, qui est autant de conquis sur l'obscénité ambiante. W.

* * *

Mais il est d'autres romans, dont la seule énumération est un labeur. Voici une réimpression de quelques nouvelles de Maupassant, pas les meilleures, sans doute, mais qui portent tout de même la griffe de ce grand observateur. Cela s'appelle *Misti*, titre de la première, dont l'ironie est aussi

Digitized by Google

féroce que la conduite habile et la langue ferme et sobre. C'est un excellent apéritif pour aller au delà (Ollendorff, in-12). Puis ce sont des traductions de l'anglais, un roman canadien d'Edouard White, *Terres de silence* (chez Stock), curieux récit d'aventures, dont le réalisme empoigne et séduit : Deux hommes poursuivent un fugitif qui les entraine parmi les vastes forêts du nord de l'Amérique pour chercher jusque dans le désert glacé du Pôle un suprême refuge. Ce livre, qui peut être lu par tous, plaira par son puissant intérêt dramatique, mais certains goûteront surtout l'art de l'écrivain, l'âpre et rude épopée du courage humain, le spectacle de la forêt, et cette vision éblouissante et terrible des régions de neige et de silence.

Chez Stock aussi, des nouvelles d'Oscar Wilde (*Une maison de Grenade*, trad. Savine), qui ont la profondeur philosophique et le verbe amer et sec dans leur forme de légendes, où l'observation se marie à la plus audacieuse imagination (1) ; enfin, le même éditeur a achevé de publier *Résurrection* avec des passages inédits (et notamment une atroce scène de torture dans une prison), et il nous donne, après bien d'autres récits de Rudyard Kipling, qui ne valent pas son *Livre de la jungle*, un nouveau recueil de nouvelles, intitulé *Brugglesmith*. Mais un autre « exotisme » nous guette, c'est un roman finlandais, de Mlle Hilma Pylkkanen. *Saïmi Tervola* (Grasset, in-12) est une œuvre étrange, où se révèle la psychologie de la femme finlandaise, sa droiture un peu rude, sa sensibilité douloureuse et son patriotisme exalté. Telle est *Saïmi Tervola* que Mlle Hilma Pylkanen vient d'offrir à la curiosité des lettrés de France ; à l'étude attentive, un peu tâtillonne d'un caractère, il s'ajoute ici l'écho des conflits de race et de classe, des luttes politiques déchirant un beau pays. A tous ces égards *Saïmi Tervola* vaut d'être lu.

Et d'un bond, bond formidable, nous sommes transportés en Orient, presqu'à l'autre pôle. Nous y vivons, avec Jean Kerlecq (*La chanson de l'Orient*, Ollendorff), une existence de légendes dont la couleur sauvage et l'allure passionnée sont caractéristiques d'une civilisation essentiellement différente des nôtres.

Est-ce nous éloigner de cet Orient voluptueux et mystique que de lire *L'Offrande au Mystère* de Pierre Fons (chez Sansot) ? Non pas, car l'imagination qui y apparaît fait penser aux conteurs arabes, corrigés, il est vrai, par une fantaisie dont Villiers de l'Isle-Adam a donné des modèles. A la même veine se rattache le petit livre de Mme Alice Berthet, *Les Expériences d'Asthénéia* (chez Gastein-Serge). L'autoresse est surtout connue pour des études d'esthétique et de critique littéraire, notamment sur Elisabeth Browning ; elle a aussi publié des *Contes à ma filleule*. Cette fois,

(1) Du même Wilde, on poursuit la traduction d'un théâtre infiniment curieux autant qu'il est peu jouable. Le tome III a paru.

Digitized by Google

elle se guinde jusqu'à des thèmes de philosophie qu'elle traite avec grâce, sinon avec une bien puissante originalité.

Un autre livre de femme nous ramène au niveau plus moyen de l'observation contemporaine. Il est intitulé : *Pour une autre* (chez Grasset) et préfacé par M. Jules Lemaître. L'auteur, Mme Marianne Damad, a déjà un bagage de romancière assez sérieux. Si elle nous conte des histoires d'hier et d'aujourd'hui, des histoires de chez nous, elle n'en est pas moins, elle aussi, d'un pays où la légende n'a pas encore été détrônée par l'observation réaliste. C'est une Arménienne, née à Constantinople, comme Myriam Harry. N'est-il pas significatif que, de même que la Finlandaise, à qui nous devons *Saïmi Tervola*, de même aussi que la Roumaine Mme de Noailles, l'Italienne Grazia Deledda, la Hollandaise Neel Doff, elle vienne demander à Paris la consécration de son talent ? Jamais l'attirance vers ce foyer de lumière unique n'a donc été plus forte que maintenant. Disons que l'une des originalités les plus curieuses de *Pour un autre* (comme aussi d'œuvres antérieures, *Chez eux*, *Rencontres*) c'est l'étude de ce qui peut naître d'intéressant, de curieux, d'émouvant entre personnes n'appartenant pas au même milieu social et que le hasard ou la volonté a rapprochées. Des femmes d'habitudes raffinées et d'esprit cultivé sont mises en contact avec des familles d'ouvriers : il en résulte du bien ou du mal, selon les cas et selon les natures.

Signalons aussi, chez le même éditeur, un nouveau volume de M. Lafage, *Le bel écu de Jean Clochepin*. Ce sont les bons hasards de la vie vagabonde à l'auberge et le long des chemins, c'est la petite ville musarde et badine entre ses vieux murs écusonnés, c'est la belle force rustique de ce Quercy aux coteaux purs, nets comme des collines attiques et où mûrit, sous un soleil égal, un vin de princes et d'abbés. La fantaisie qui, chez nos auteurs, est — par aventure — plus que reine, ne fait nul tort, ici, à la vérité. On trouvera dans ce recueil des paysages avec leur lumière et leur arome, de vrais hommes et de vrais labours, et le même frisson parcourt les êtres et les choses.

Un dernier roman de femme, *Thérèse Dalbran*, par Louise Fisquet (même éditeur). C'est le portrait, délicatement nuancé, d'une jeune fille, d'une vraie jeune fille avec sa foncière innocence, sa gaieté légère, son bon sens pratique qui se met à la traverse de ses rêves romanesques. Au début du roman, Thérèse Dalbran est encore élève au lycée Molière ; c'est là, dans ce milieu animé et amusant que nous faisons sa connaissance. L'heure arrive où il lui faut prendre contact avec la vie; son âme latine éprise de beauté, avide d'idéal, est torturée parfois par la réalité impitoyable, mais trop vaillante pour en être accablée. Le bonheur qu'elle entrevoit dans l'avenir n'est pas celui qu'elle avait rêvé; c'est cependant, comme le penseront les mères, le plus vrai et le plus sûr, et Thérèse quittera sans regret Versailles où se termine le roman, Versailles, dont les voix mystérieuses lui ont murmuré tant de beaux secrets.

Digitized by Google

Une place à part est réservée à M. P. Acker; après ses deux romans l'un militaire et l'autre alsacien, on s'attendait à un renouvellement de thème chez cet écrivain au talent souple et aimable. En effet, ses *Deux cahiers* sont l'étude de deux générations de femmes, avec l'opposition de leurs désirs et de leurs plaisirs (chez Plon, in-12). Une mère raconte son enfance et sa jeunesse à la campagne et à Paris, et raconte l'enfance et la jeunesse de sa fille. Vingt-cinq ans séparent ces deux générations, vingt-cinq ans seulement, et il semble que ce soit le double, si différents sont les goûts, les âmes, les occupations. Pourtant la fille, comme la mère, rit, pleure, espère, désire, aime, se marie, mais les formes de ces mêmes sentiments ont changé!

* * *

On sait que Voltaire s'était pris d'une grande affection pour la petite nièce du grand Corneille et qu'il s'était intéressé d'une façon toute particulière à son sort. De cet épisode, Marcel Dhanys a tiré (chez Ollendorff), en s'aidant des lettres authentiques, un roman ingénieux et charmant, où Voltaire le père de Candide apparaît sous un jour — trop méconnu — d'homme au cœur généreux et sensible. M. Dhanys est expert en ces reconstitutions, et déjà nous avons signalé son *Roman du Grand Condé* et sa *Fille de Racine*.

COMPAGNIE BELGE

D'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE

(Société anonyme. — Fondée en 1824.

Établie à Bruxelles :

rue de la Fiancée, 24
et boulevard de la Senne, 53-55.

Société agréée par arrêté royal du 25 janvier 1905 pour l'assurance contre les accidents du travail et le service des rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

RENTES VIAGÈRES

Assurances sur la vie et contre les accidents.

Prêts pour la construction et l'achat de maisons d'habitation

pouvant atteindre une proportion très élevée.

Combinaison d'assurance libérant l'immeuble au terme de prêt ou en cas de décès de l'emprunteur.

BROCHURE SUR DEMANDE.

SOUS PRESSE

L'ARDENNE

TROISIÈME PARTIE

Le Grand-Duché de Luxembourg

ET RÉGIONS LIMITROPHES

Metz, Trèves, Eifel volcanique

8 cartes — 2 plans

Nouvelle édition, entièrement refondue.

Un volume, reliure toile, prix : **3** francs.

En vente à la soc. an. M. Weissenbruch imprimeur du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

General Accident Fire & Life Assurance Corporation, Ltd.

Établie en 1885 à Perth (Écosse). — CAPITAL ET GARANTIES : **fr. 40,000,000.**

Directeur général pour la Belgique et la Hollande : Fr. THYS.

DIRECTION BELGE
Temporairement : *rue Hochstetter, 10, Anvers.*

DIRECTION HOLLANDAISE
Raadhuistraat, 4, Amsterdam.

SUCCURSALES { **70, boulevard Anspach, Bruxelles.**
88, rue des Champs, Gand.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE :

1. Assurances **individuelles** (avec ou sans fièvres).
2. Assurances **collectives** (loi du 24-12-03).
3. Assurances agricoles des cultivateurs.
4. Assurances de la responsabilité civile.
5. Assurances **maladies.**
6. Assurances de la responsabilité vis-à-vis de tierces personnes.
7. Assurances contre les accidents de **voitures automobiles.** — Combinaisons spéciales, polices *Omnium*
9. Assurances des cochers et des palefreniers.
10. Assurances des gens de maison.
11. Assurances **universelles à prime unique** contre les accidents de chemins de fer et de tramways.
12. Assurances **incendie.**
13. Assurances **vie.**
14. Assurances **vol.**
15. Assurances **mortalité du bétail.**

V. & G. ACKERMANS, 4, RUE DU PEUPLIER

TÉLÉPHONE 811 — **BRUXELLES** — TÉLÉPHONE 811

◆ ◆ ◆

CARRELAGES ET REVÊTEMENTS EN TOUS GENRES
GRÈS « CARRARE » DOULTON, POUR FAÇADES

APPAREILS SANITAIRES

THE LONDON COMPANY

BRU & Cie

TAILLEURS-FOURREURS -:- -:- -:- -:-
-:- -:- -:- -:- 77, RUE DE L'ÉCUYER, 77

COSTUMES VESTON, **depuis 85 francs.**
PARDESSUS RAYLAN, — **80** —

Nous exposons, en ce moment, nos ***nouveautés pour dames.*** *Nous recommandons tout particulièrement le costume tailleur en tissu pour hommes au prix de* **140** *francs* -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

TÉLÉPHONE 7244

Digitized by Google

La vie, l'œuvre, l'Enseignement d'Antoine le Généreux [1].

Antoine le Guérisseur ou, comme les Français l'appellent, Antoine le Généreux, est mort le mardi 25 juin, à Jemeppe-sur-Meuse. Son corps a été exposé dans le temple qu'il a fait bâtir dans cette localité, et pendant toute la semaine le peuple n'a cessé de rendre visite pieusement à celui qu'il honorait comme le Père. L'enterrement a eu lieu le dimanche 30 juin, à 3 heures, au milieu d'une foule recueillie. Le cortège a dû faire un grand détour pour se rendre au cimetière, tant il était nombreux, et sur tout le parcours il y avait une telle affluence que la police parvenait à grande peine à ouvrir le passage. Aux fenêtres, sur les toits, sur les talus du chemin de fer, sur toutes les hauteurs avoisinantes, c'étaient des groupes compacts. Tous les abords du cimetière étaient si couverts de monde que la tête du cortège put seule y pénétrer et la descente du corps dans la fosse commune se fit devant quelques centaines d'adeptes revêtus de la robe antoiniste.

Il n'y a pas d'effet sans cause. Je me suis attaché à l'étude de cette physionomie si peu connue et appréciée encore du monde savant et lettré et dont l'action cependant a été si pro-

(1) Il y a quelques semaines est mort à Jemeppe-sur-Meuse un homme que la gratitude populaire appelait *Antoine le Guérisseur*. Toute la presse s'est à maintes reprises occupée de ce thaumaturge, dont la réputation avait franchi nos frontières. On n'a pas oublié ces cent soixante mille signatures demandant aux Chambres belges, dans une pétition curieuse, la reconnaissance officielle du culte « antoiniste ». Il nous a paru intéressant de prier l'un des disciples les plus fervents et les plus chers de ce héros populaire (nous respectons son exprès désir d'anonymat) de nous rédiger un exposé dont le caractère enthousiaste n'exclut ni l'exacte information ni la portée morale. (N. D L R.)

Digitized by Google

fonde sur le peuple, non seulement en Belgique, mais aussi à l'étranger, et surtout en France, où il y a des centres actifs d'antoinisme à Paris, à Tours, à Nice, à Monaco et autres villes et dans les départements du Nord, de l'Aisne, de la Savoie, de l'Isère, de l'Allier, pour ne citer que les principaux, et il m'a paru que les lecteurs de la *Revue de Belgique* seraient heureux de connaître la vie, l'œuvre, l'Enseignement de celui qui fut un des plus purs caractères de notre époque.

Louis Antoine est né à Mons-Crotteux, province de Liége, en 1846, de parents pauvres et foncièrement honnêtes. Sa mère était très bonne et les pauvres étaient toujours bien accueillis dans son humble demeure, elle privait même les siens pour venir en aide à de plus malheureux. Le fils fut aussi charitable que la mère. Il était très pieux, au point de quitter les jeux de son âge ou le travail, quand il fut plus grand, afin de mieux se recueillir et prier. Pour aider sa famille qui était nombreuse, il descendit à douze ans dans la mine, où il ne resta qu'un an, puis il devint ouvrier métallurgiste à la Société Cockerill. Distingué par ses chefs pour son honnêteté et son mérite, il fut envoyé en mission à l'étranger, en Allemagne et en Russie, où il s'journa dix ans. Grâce à son labeur et aux vertus domestiques de sa compagne, il s'y acquit un pécule qui lui aurait permis de vivre sans travailler. Mais l'inaction aurait été pour lui un châtiment. Rentré dans son pays, il augmenta encore son avoir en faisant bâtir à Jemeppe tout le groupe de maisons qui touche au temple, entra comme caissier à la Société des Tôleries liégeoises, exerça d'autres métiers encore.

Jusqu'alors il avait professé la religion catholique avec une grande sincérité, mais voulant se rendre compte par lui-même, il changea de croyance et se mit à fréquenter les groupes spirites de Liége et des environs. Quand il adhéra à la doctrine d'Allan Kardek, il avait 42 ans. Il se signala tout de suite par un très grand dévouement, délaissant une à une ses occupations matérielles pour ne plus s'attacher qu'à la morale. Il fonda un groupe à Jemeppe, pratiqua le magnétisme et son abnégation attira peu à peu autour de lui beaucoup de malades et d'affiliés. Il n'avait qu'un fils, alors âgé de 20 ans. La mort vint le lui ravir, mais sa grande foi le rassura

Digitized by Google

et cette perte, qui aurait découragé les plus excellents esprits (souvenons-nous du désespoir de Victor Hugo lorsqu'il fut privé de son enfant), ne fit qu'augmenter son dévouement envers l'humanité. Il se consacra entièrement, ainsi que Mme Antoine, à soulager les misères et les souffrances du peuple qui sont bien grandes dans une cité ouvrière aussi importante que celle de Seraing et des environs. Il aidait les malheureux autant matériellement que moralement. Comme il était très bon et qu'il leur inspirait la confiance la plus profonde, ils lui racontaient leurs peines les plus intimes, mettant en quelque sorte leur conscience à nu devant lui, et c'est ainsi que le Guérisseur acquit une grande expérience des êtres, qu'il développa sa sensibilité morale. Ayant compris que les maladies du corps sont la conséquence de celles de l'âme, il s'occupa de soigner celle-ci. Il fit des catéchismes, des brochures avec les pages les plus morales des livres fondamentaux d'Allan Kardek et les répandit à profusion dans le monde. Il ne ménageait ni son bien, ni son temps, ni sa peine. Il était aidé dans sa tâche par d'ardents collaborateurs qui lui témoignaient leur reconnaissance d'avoir été guéris par lui physiquement et moralement. Le groupe spirite qu'il avait fondé à Jemeppe sur une base purement morale était de beaucoup le plus considérable du pays et bientôt il essaima dans toutes les communes environnantes, il y eut même des groupes à Verviers, à Dinant; tous étaient reliés à celui qu'on appelait encore à cette époque « Monsieur Antoine ». Comme on le voit, c'était déjà le commencement de l'antoinisme, car les adeptes suivaient leur guide plutôt qu'Allan Kardek. Au reste, M. Antoine fit bientôt paraître un premier livre d'enseignement, par questions et réponses, qui était le fruit de son travail, car il n'y rapportait que ce qu'il avait expérimenté. N'ayant que le peu d'instruction qu'il avait acquis en dehors de l'école, il avait demandé, pour en soigner la rédaction, le concours d'une institutrice qui faisait partie de la société *Les Vignerons du Seigneur*, ainsi qu'il avait appelé le groupe de ses fidèles. Le nombre de ceux-ci s'élevait alors à plusieurs milliers, parmi lesquels on comptait déjà beaucoup d'étrangers. Des adeptes dévoués allèrent partout pour vendre ce livre d'enseignement, les ouvriers y consacraient tous leurs dimanches. S'inspirant du désintéressement de leur guide, ils

Digitized by Google

ne voyaient nullement la vente, mais un moyen de faire connaître la doctrine morale de celui qui les avait aidés à se réformer.

Aussitôt que M. Antoine eut trouvé un enseignement plus élevé, il fit brûler tous les exemplaires qui lui restaient du premier livre : il y en avait plus de 8,000.

Ce ne fut qu'en 1906 qu'il se détacha du spiritisme pour fonder le nouveau Spiritualisme. Il venait de faire construire un temple de la plus grande simplicité. Sur la muraille d'en face il avait fait peindre entre autres inscriptions celle-ci qui définissait son œuvre : « École professionnelle de philosophie et de morale ». Quand il parut pour la première fois à la tribune, il était revêtu d'un habit religieux. L'Enseignement qu'il donnait par inspiration le dimanche, à 10 heures, était recueilli par une adepte qui avait appris sur son conseil la sténographie, puis travaillé par elle et une autre personne instruite de la société sous le contrôle et la direction du Maître, comme l'entourage appelait alors M. Antoine. Cet enseignement était publié tous les mois dans une revue intitulée : *L'auréole de la conscience*. La couverture portait cette épigraphe : « Lisez et relisez l'œuvre morale dont l'esprit est illimité et ne se découvre insensiblement qu'aux hommes d'expérience, lettrés ou non. » Beaucoup d'adeptes quittèrent leur métier pour colporter la revue dans toute la Wallonie et au sud de la France, le premier centre de l'antoinisme dans ce pays. Ici encore comme pour le premier livre d'enseignement, l'intention du Maître était avant tout de frayer un chemin à la morale, la vente en elle-même était considérée comme sans importance. Aussi la situation matérielle des colporteurs fut bientôt précaire et M. Antoine vendit ses maisons, les seuls biens qui lui restaient, pour leur procurer le pain quotidien.

Dès les premiers temps où parut la revue, M. Antoine fut cité au tribunal de Liége pour exercice illégal de l'art de guérir. Il avait été condamné auparavant conditionnellement parce qu'il prescrivait des remèdes très simples aux malades qu'il magnétisait. Mais il fut cette fois acquitté parce que, respectueux de la loi, il avait cessé toute passe magnétique et renoncé à tout remède matériel. Il guérissait par la foi en imposant la main. Ce fut un événement à Liége et dans les

Digitized by Google

environs, car très vénéré de tous ceux qui le connaissaient et l'appréciaient, celui qu'on commençait à appeler le Père avait été escorté, pour aller au tribunal et en revenir, de la foule de ses adeptes et le peuple était accouru de toutes parts en témoignage de sympathie, remplissant d'une façon inusitée la salle, les galeries et la grande cour du palais de justice. Le même courant de sympathie et plus accentué encore se reproduisit quelques mois plus tard parce que appel avait été interjeté contre son acquittement. M. Antoine sortit de nouveau indemne; cette fois, il n'eut besoin de rien dire pour sa défense et ce fut le ministère public même qui, au nom de la liberté religieuse, plaida pour faire confirmer la décision des premiers juges.

Ces deux procès avaient, comme il est naturel, accentué plutôt qu'arrêté le mouvement, et comme la diffusion de la revue faisait connaître le nom du Guérisseur dans le moindre village, que le bruit de grandes guérisons se répandait partout, le temple ne cessait d'être rempli chaque jour par une foule de malades venus de tous les coins du pays et aussi de l'étranger. Pour en donner une idée, la ligne de Paris-Charleroi-Namur amenait tous les matins plus de trois cents personnes par le train de 10 heures, qu'on avait appelé « le train Antoine », comme on appela plus tard, dans les Vosges, le train Nucci celui qui amenait les paysans de la montagne à Vichy, où cet adepte du Père opérait en son nom. Des centaines et des centaines de malades, souvent plus d'un millier se présentaient chaque jour au temple auprès du Guérisseur et en même temps il lui arrivait, surtout de l'étranger, de deux à trois cents lettres ou télégrammes de personnes qui réclamaient son assistance. Il recevait alors individuellement et ses opérations commencées de très bonne heure le matin se prolongeaient parfois jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Aussitôt ce travail terminé, il commençait la rédaction de l'Enseignement avec l'un de ses secrétaires et la continuait avec l'autre jusque bien tard dans la nuit. Fréquemment des personnes venaient le consulter, surtout les ouvriers, après 6 heures. Il les recevait avec le plus grand amour et ils partaient tous satisfaits. Il ne prenait presque pas de repos pour pouvoir suffire à cette tâche immense.

Digitized by Google

En 1910, sa foi plus puissante lui permit d'opérer tous les malades réunis dans le temple et la première opération générale eut lieu le lundi de Pâques, à 10 heures. La foule fut tellement considérable que le Père dut la renouveler cinq fois et chaque fois le temple fut rempli jusqu'aux galeries. Peu s'en fallut qu'il ne se produisît des accidents, tant le monde se pressait à la grande porte d'entrée. Il accomplit cette opération générale aux grandes fêtes religieuses de l'Ascension, de la Pentecôte et de l'Assomption, où il y eut toujours la même affluence qu'à la première, puis le 1er et le 15 de chaque mois et avant la fin de cette année elle se fit comme maintenant les quatre premiers jours de la semaine, à 10 heures.

Depuis 1909, en même temps qu'avait cessé de paraître la revue, le Père s'était retiré du temple et avait choisi un de ses adeptes pour y lire ses Enseignements. Des groupes s'organisaient partout pour faire également cette lecture. Aussitôt qu'il avait reçu ses malades, il travaillait au couronnement de son œuvre dans le plus grand recueillement, loin de sa compagne et de leurs deux enfants adoptives. Cette œuvre ne fut achevée qu'au bout de plusieurs mois. L'imprimerie de l'*Auréole de la conscience*, qui avait été installée rue Hors-Château, à Liège, fut transportée à Jemeppe, dans une dépendance du temple, et en 1910 parut le livre d'Enseignement qui comprenait les révélations les plus morales déjà parues et le *Couronnement*. Le Père, qui portait la robe depuis plusieurs années, fit annoncer à ses adeptes qu'ils étaient libres de la porter de même.

Le 15 août de la même année, après les opérations générales eut lieu la cérémonie de la consécration du temple où la révélation avait été faite et de la sanctification du culte. Le Père y parla pour la dernière fois à ses adeptes assemblés. Comme on l'avait appelé Seigneur, il répondit que ce titre ne lui convenait pas, que l'honorer ainsi c'était toujours agir comme auparavant par l'intelligence et faire du prophète un Dieu isolé, tandis que Dieu est en nous, que son culte doit être purement intérieur, tout amour et tout désintéressement. Les groupes antoinistes du monde entier s'étaient fait représenter à cette cérémonie par un ou plusieurs délégués.

Quelque temps après, le conseil d'administration du nou-

Digitized by Google

veau culte, voulant en obtenir la reconnaissance légale, recueillit les signatures des adhérents et en quatre mois les registres et listes d'inscriptions étaient couverts de 165,000 signatures de Belges et d'étrangers qui furent envoyées aux Chambres.

Comme le public se plaignait que l'Enseignement fût de compréhension difficile, afin de le rendre accessible, le révélateur en fit le développement où il raisonne surtout la pure révélation du *Couronnement*.

C'était en 1911. Au mois de juillet de cette année, le conseil d'administration, ayant pris l'avis du Père, fonda un bulletin mensuel, l'*Unitif*, pour établir une correspondance fraternelle entre les groupes et adeptes isolés du monde entier. Le bulletin a pour épigraphe : « L'expérience seule peut raisonner les choses ». Il fut surtout composé de nouvelles révélations du Père qui, revues soigneusement par lui avant sa désincarnation, vont être jointes à celles du Développement déjà paru. Il est dit à ce sujet dans un numéro de l'*Unitif* : « Le *Développement* de la *Révélation* est terminé. Pour bien le comprendre, il faut avoir lu le livre d'*Enseignement* dont il reprend, pour les compléter et les éclaircir, certaines questions : ces deux œuvres se donnent un mutuel appui, elles s'expliquent l'une par l'autre. »

Épuisé par un labeur excessif et par les privations qu'il s'imposait pour rester « dans le fluide pur de la révélation », le révélateur s'affaiblissait de jour en jour. Depuis le mois de février, il ne pouvait plus prendre qu'une petite miche de pain aux repas. Bientôt il ne sut plus se mouvoir. Afin de recouvrer l'usage de ses jambes, il sortit de sa demeure qu'il n'avait quittée que deux fois depuis six ans pour aller au tribunal, humble serviteur de tous ceux qui réclamaient son assistance, et il se rendit en voiture dans les bois pour y respirer le grand air et s'y exercer à marcher. Des adeptes l'accompagnaient pour le soutenir, mais il dut bientôt renoncer à sortir, tant sa faiblesse était extrême. Ce n'était plus qu'en chancelant qu'il arrivait devant ses malades et le dernier jour, le lundi 24 juin, il manqua de défaillir. Il dut se tenir d'une main à la balustrade pour ne pas tomber, tandis que l'autre main pouvait à peine se lever et tremblait pour bénir l'assistance comme il en avait l'habitude; la bouche était entr'ou-

Digitized by Google

verte comme si elle allait exhaler le dernier souffle. L'émotion de la foule qui remplissait le temple était indescriptible. Après l'opération, le révélateur fit appeler ses adeptes et dicta à l'un d'eux ses dernières paroles pour leur recommander l'humilité absolue, la pratique du désintéressement, le courage de se réjouir dans l'épreuve et annonça l'influence grandissante de l'Enseignement. Il mourut le lendemain un peu après minuit. Le corps fut exposé pendant toute la semaine et ce fut une procession continuelle de groupes recueillis devant les restes de ce vieillard vénérable qui n'avait jamais voulu voir le mal en rien ni en personne et qui, pour le bien moral qu'il a accompli pendant toute son existence, a été aimé et honoré de son vivant comme aucun prophète ne l'a jamais été. Sa vie avait été toute simplicité, son enterrement eut le même caractère. Il fut mis, d'après sa volonté, dans un cercueil de pauvre et inhumé, comme nous l'avons dit, dans la fosse commune. Il n'avait jamais aspiré à la grandeur matérielle et ses obsèques se sont faites comme il l'aurait désiré, uniquement au sein de l'amour et du respect du peuple.

* * *

Comment exposer aux lecteurs de la *Revue de Belgique* un Enseignement dont l'essence est si contraire à l'esprit matériel de l'époque, où l'on retrouve à la fois les plus idéales conceptions de la philosophie grecque et moderne, l'inspiration bouddhique dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé? Cette tâche me paraît bien malaisée. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette doctrine morale est d'une admirable unité, qu'elle est l'œuvre d'un homme peu instruit, absolument dépourvu d'érudition, qui a tout appris par lui-même, non dans les livres, mais au contact des choses et des êtres et tellement convaincu de la vérité qu'il révèle, que toute sa vie de travail et de désintéressement en est le plus éloquent témoignage. C'est pour cette raison que je l'ai exposée avec tant de détails.

Le *Couronnement* est l'essentiel de l'œuvre révélée, on pourrait dire qu'il est l'Enseignement tout entier. Il révèle que Dieu seul existe réellement et qu'il est tout amour. Il n'est pas un Être suprême, isolé, agissant par une volonté

Digitized by Google

toute puissante, mais le fluide éthéré qui meut tout l'univers et dans lequel tous les êtres peuvent puiser en proportion de leur désir d'être utiles à leurs semblables et de surmonter leur imperfection. Nous sommes donc tous des Dieux, nous avons tous l'infini, l'éternité en nous; mais ce qui nous borne dans l'espace et dans le temps, ce qui nous fait évoluer à travers la matière, c'est notre intelligence, sensibilité purement matérielle qui nous fait interpréter tout contrairement et prendre l'effet pour la cause et la cause pour l'effet, car elle nous convainc de plus en plus en se développant que le corps est la seule réalité et que la mort est l'anéantissement de l'être. Cependant, celle-ci n'est qu'apparente et notre esprit se réincarne aussitôt dans un nouveau corps qu'il façonne instinctivement avec l'imagination du précédent. On peut se rendre compte de cette imagination du corps par les impressions que nous ressentons dans nos rêves, car nous nous voyons agir alors comme si nous n'étions pas endormis. Par l'intelligence, nous redoutons autant l'épreuve et la mort que nous en sommes au contraire réjouis à mesure que nous nous améliorons par le travail moral.

En nous dévouant à nos semblables, en nous efforçant d'aimer et non de nous faire aimer, puisque ceci n'est que de l'hypocrisie, le grand fléau de l'humanité, nous perdons insensiblement le sentiment de la conscience individuelle qui nous divise à l'infini pour atteindre à la pure conscience qui est universelle, nous comprenons d'abord que nous formons, ici-bas, dans l'incarnation, l'unité de l'ensemble des êtres, puis comme l'amour fraternel grandit, nous acquérons la vraie sensibilité, la foi qui nous révèle tout mystère. Au fur et à mesure qu'elle nous pénètre, la fausse vue de la matière et le mal qui en est la conséquence s'effacent, nous rentrons en la Divinité, nous formons l'unité absolue de l'ensemble, la perfection dont l'humanité corporelle et la terre qu'elle habite ne sont que l'ombre. Nous vivons donc, présentement, dans l'ignorance de notre être véritable, dupes de nos sens imparfaits, nous croyons à l'existence de la matière, nous ne visons que le bonheur illusoire qu'elle nous donne et nous renions notre propre essence où réside uniquement le vrai bonheur, nous agissons avec le même aveuglement que l'avare qui se prive de tout amour pour grossir son trésor, son dieu! Voilà

Digitized by Google

comment nous nous dénaturons de plus en plus et nous plongeons dans l'abîme. Nous n'avons plus foi que dans ce que nous palpons et c'est le doute. Au lieu de chercher la vérité en nous, dans le connais-toi, nous la cherchons en dehors, dans ce qui n'en est que le reflet ou l'apparence, et si même nous avons une croyance en Dieu, elle est bien vague parce que nous nous rapportons à d'autres et non d'après notre expérience. Nous devons nous rendre compte de tout par nous-mêmes. Si nous cherchons Dieu avec de la matière, nous ne pourrons qu'aboutir au néant. Pour le trouver, nous devons le chercher avec Dieu lui-même, c'est-à-dire en aimant nos semblables sans faire de distinction de partis, de croyances, ni de nationalités. Aimer plus l'un que l'autre comme nous le faisons, c'est de l'intérêt et Dieu est tout désintéressement. Voilà pourquoi la base de l'Enseignement du Père est l'amour de nos ennemis comme l'indique la révélation de l'*Auréole de la conscience* qui se détache en grandes lettres blanches sur le mur du temple : « Un seul remède peut guérir l'humanité : la foi! c'est de la foi que naît l'amour! l'amour qui nous montre dans nos ennemis Dieu lui-même; ne pas aimer ses ennemis, c'est ne pas aimer Dieu; car c'est l'amour que nous avons pour nos ennemis qui nous rend dignes de Le servir; c'est le seul amour qui nous fait vraiment aimer, parce qu'il est pur et de vérité. » Cet Enseignement moral est plus élevé que celui de Moïse qui proclame la loi du talion et même que celui de Jésus qui dit de pardonner à ses ennemis, donnant ainsi à croire que le mal existerait. « Aujourd'hui, il n'y a plus de raison pour ne pas pardonner, car il est démontré par le progrès qu'on ne nous atteint qu'en dehors de la vérité et que c'est pour nous y faire rentrer. Ne disons donc plus à notre semblable : « Je vous pardonne », mais plutôt « merci! » Mais il faut un grand courage pour pouvoir mettre cet Enseignement en pratique et l'on ne pourrait y arriver sans surmonter l'intelligence qui cherche toujours à s'élever en rabaissant les autres, qui est tout orgueil et toute envie. C'est elle qui nous désunit et nous contrarie en tout aussi longtemps qu'elle n'abdique pas en faveur de la conscience. Aussi l'emblème du culte antoiniste est-il l'Arbre de la science de la vue du mal. Comme on le voit, l'Enseignement est simple. Chaque être se compose de

Digitized by Google

deux individualités opposées l'une à l'autre, le moi conscient par lequel nous sommes Dieu et le moi intelligent qui nous relie à la matière et nous y fait croire comme à une réalité, tandis qu'elle n'en est que l'apparence.

L'Enseignement comprend trois parties : la première se compose des révélations appropriées à l'intelligence et qui, mises en pratique, nous rendent aptes à pénétrer la pure révélation; celle-ci est le *Couronnement* dont nous venons de dire un mot; enfin la troisième partie, le *Développement*, explique les points les plus délicats qui auraient pu paraître obscurs. L'œuvre est d'une puissante unité et tout y est concentré. En voulant l'exposer brièvement, je n'ai fait que la dénaturer. Le style en est simple et naturel et pour permettre aux lecteurs de la *Revue* de s'en rendre compte, nous terminerons par un extrait du *Développement de la Révélation*.

« Un adepte. — Père, nous devons cependant admettre que c'est Dieu qui nous a créés; sans Lui, qui nous aurait faits?

« Le père. — Ne disons pas que Dieu a créé le monde, qu'Il a tiré tout du néant, car ce serait faire croire que Lui-même n'a pas toujours existé et que tout a un commencement. Comment concilier cette manière de voir avec celle d'un Dieu éternel? Si l'homme n'existe que depuis quelques milliers d'années, qu'est-ce que Dieu a fait, avant la création, pendant des centaines de milliards d'autres qui ne sont encore qu'une seconde, dirai-je, dans l'éternité? Dieu possédant l'amour à un degré infini, en étant isolé, qui pouvait-Il aimer et en quoi consistait son bonheur? Quelle était son utilité, son action dans l'immensité? Dieu étant seul, comment raisonner ses vertus, sa toute-puissance? Il a bien été enseigné que le bonheur de Dieu résulte d'autres êtres (appelés anges) qui partagent son grand amour; mais si Dieu a tout créé, le ciel et la terre, les anges sont aussi des créatures, ce qui nous ramène toujours au même raisonnement : qu'est-ce que Dieu faisait avant de les créer, alors qu'Il était seul dans l'univers? Il est dit aussi que les anges ont été créés parfaits. Si Dieu avait créé des êtres parfaits jouissant du bonheur suprême et d'autres imparfaits, plongés dans la souffrance, Il serait partial et cette partialité démentirait sa bonté, ses grandes vertus. Rendons-nous compte de la vérité, si nous ne voulons pas avoir une croyance

Digitized by Google

vague ou de parti pris. Ce Dieu que nous sommes encore bien loin de comprendre, nous révélera tout ce qui nous est nécessaire pour nous convaincre de sa réalité ainsi que des lois appropriées à la nature de toutes choses. Acquérons-nous la foi, elle est la clé de tous les mystères, elle seule peut nous donner le savoir pour raisonner tout problème. Notre manque de foi pourrait nous faire dire des choses déraisonnables, car attribuer des miracles à Dieu, c'est Lui attribuer des vices et des caprices, c'est anéantir toutes les lois et la négation de celles-ci serait la négation de Dieu.

« Devons-nous croire que nous soyons d'une nature inférieure à celle de Dieu en étant éternels comme Lui, ne serait-ce pas nier ses vertus, sa toute-puissance et son amour? Nous sommes nécessairement de son essence, car il n'y a pas deux perfections. C'est notre manque de foi qui nous empêche de nous rendre compte de cette vérité ; dire autrement ce serait vouloir la raisonner sans y avoir atteint. La perfection est une, elle ne peut être relative, car ce qui est relatif n'est pas parfait. »

* * *

Digitized by Google

UN CRIME

Lorsqu'elle sortit de la prison des femmes de Tirlemont, Eugénie Moriamé prit le chemin de la gare.

Depuis les derniers mois qu'elle attendait sa libération, elle avait accepté cette pensée, qu'en quittant la prison elle échangerait contre sa liberté l'assurance d'un toit. Aussi pensa-t-elle à Bruxelles, sa ville natale, pour laquelle elle prit un coupon de troisième classe.

« Ainsi, pensa-t-elle, lorsqu'on a perdu toute assurance de trouver quelque part ou un parent ou un ami, on s'adresse instinctivement aux murs qui vous ont vu naître. » Il lui semblait que, pour elle, un peu de maternité confuse y était accrochée, et ses sensations se portèrent sur le petit clocher de l'église Saint-Nicolas, où elle fut baptisée en grande pompe, à ce que lui dit un jour son père.

Pendant ses quinze années de réclusion, elle était restée, pour ainsi dire, dans un oubli abruti de son crime. La sensation constante d'internement et de tout ce qu'elle comporte d'arrêt pour une créature d'imagination vive et de vie débordante fut, pour elle, une sorte de narcotique de chaque jour, qui accumula dans son cerveau une notion de dépendance absorbante et totale. C'est ainsi qu'expliquèrent son avocat et son ami, animés pour elle des meilleures intentions, l'état de passivité bienveillante dans laquelle on la vit toujours depuis son premier jour de réclusion.

Elle avait maintenant 35 ans; elle était candide et accueillante, avait une âme un peu penchée, sans souvenir mortifiant, prête à créer sincèrement et sans faiblesse toute action qui se fût en ce moment présentée aux possibilités de ses forces vierges.

Lorsqu'elle descendit à la gare du Nord, elle arrêta immédiatement une petite chambre dans un hôtel de la rue Zérézo. Elle s'y inscrivit sous le nom d'Eugénie Moriamé, institutrice, venant de Tirlemont, allant à Bruxelles. Elle y déposa son petit baluchon, changea ses bottines et sortit. Il était 3 heures de l'après-midi et c'était le mois de juillet.

Digitized by Google

La place Rogier lui offrit un tel air d'intimité, malgré les quelques changements qu'elle y trouva, que son cœur se serra, et elle eût voulu sourire. Elle chercha des yeux, sur la place, la maison du petit coiffeur où son père lui-même était venu la conduire quelquefois, le jour de sa première communion, de sa confirmation, et où elle se rendit même une fois toute seule, vers sa quinzième année, lorsque son père fut décoré chevalier de l'ordre de Léopold, jour que l'on fêta avec entrain et quelques larmes. Mais le petit coiffeur n'existait plus, il n'y avait plus au coin de sa porte un morceau de tôle rebondi peint en blanc avec, écrit en grosses lettres noires et rouges, « shampooing », « coiffures pour dames ». Il y avait à la place un superbe hôtel, l' « Hôtel Palace », où maintenant un orchestre tzygane jouait sur la terrasse une valse entraînante, et Eugénie vit dans le fond, parmi le jeu de glaces assombries, quelques couples silencieux de bonne tenue.

Rue Neuve, elle se dépaysa davantage. Elle chercha vainement les deux ou trois magasins de sucreries à bon marché, où elle venait les lundis dépenser en une fois les 10 centimes qu'elle recevait les dimanches. Cela avait disparu. « Il y a certainement eu solution de continuité dans ma vie », pensa-t-elle sans ressentir aucun malaise. Et les souvenirs de son enfance commencèrent à la fatiguer. A ce moment, dans la glace, entre deux vitrines du « Bon Marché », elle rencontra son visage. Elle le trouva familier. Pourtant, ses yeux, jadis si brillants, étaient affadis par une lumière trop rare et mal reflétée. Elle arriva ainsi à la Grand'Place, devant l'Hôtel de Ville, qui contenait un registre des naissances où son nom était inscrit : « 1876, 18 juillet. — Eugénie-Marie-Stéphanie Moriamé, fille de Constant-Louis-Joseph Moriamé et de son épouse, née Eugénie-Christine Fallanster. » « Le registre est là quelque part dans ces murs si chers et moi je suis ici », pensa-t-elle attristée. Une marchande de fleurs s'adressa à elle en flamand qu'elle connaissait, et Eugénie lui acheta deux fleurs rouges, rouges et profondes comme de l'énergie contenue. Deux lourds camions de brasseurs déchirèrent par leur bruit insultant ses pauvres oreilles nourries de silence, et le besoin d'un abri la conduisit à se déplacer. Elle s'engagea dans la rue de la Colline. Arrivée au bas de la rue de la Madeleine, elle faillit se perdre, car la maison même où elle était née, avec tout son quartier, avaient été démolis. Toutefois, elle finit par retrouver la Montagne de la Cour et par atteindre la place Royale.

Digitized by Google

Vers le soir, elle était arrivée boulevard de l'Astronomie et, sentant ses forces un peu diminuées, elle s'assit sur un banc. Depuis 9 heures du matin, elle n'avait rien mangé encore et elle pensa à sa bourse, qui contenait 467 fr. 30 c. Presque toutes les pensées qu'elle avait eues à l'égard d'elle-même, depuis le matin, étaient des pensées de création ou tout au moins d'affirmation à l'égard de sa vie future, ce qui marquait que son énergie était grande. Une chose lui semblait devoir être indispensable, la recherche d'un abri autre que l'hôtel qu'elle avait choisi. Elle se proposait, pour le lendemain, de louer une chambre garnie assez confortable où il y eût pour elle du silence et de l'intimité. Le besoin d'un toit familier à elle-même avait toujours été presque une faiblesse chez elle, tant le désir en était impérieux. Sa détention, pendant laquelle elle avait été transférée en trois prisons différentes, lui réserva toujours, malgré tout, un petit refuge qu'elle imprégna d'elle-même et qui permit la vie à ses pensées et à ses images. Car, comme les créatures fortes et silencieuses, elle maniait les images comme d'autres manient la vie et la répandent. « Demain, pensa-t-elle également, je penserai à rechercher mon diplôme d'école normale, qui ne doit pas avoir été égaré, faisant partie de mon dossier, et j'insérerai quelques annonces pour trouver des leçons. »

Un jeune homme était venu s'asseoir à côté d'elle, et, sans qu'elle l'eût aperçu, il dit d'une voix bienveillante :

« Votre soulier est défait, mademoiselle, me permettez-vous de le lacer? »

Et avant qu'il eût attendu sa réponse, le jeune homme laçait son soulier.

Elle sourit et remercia.

Cette fois, la sensation de parler librement avec un être humain, d'affirmative devint heureuse. Elle livra à cet inconnu sa dernière pensée la plus forte, celle de trouver le lendemain un asile accueillant et imprégné d'elle-même, dont elle avait besoin.

Ils s'étaient levés et marchaient déjà ensemble. Il lui raconta que, vivant seul, il avait aussi créé un petit intérieur agréable qui lui semblait être un peu une projection de lui-même. Il avait 28 ans, était employé au Ministère des sciences et des arts, et avait fait à l'Université de Louvain deux ou trois années de philosophie. Lorsqu'ils furent devant la porte de sa maison, il la pria d'entrer, ce qu'elle accepta sans aucune notion de bien et de mal. Quiconque, en ce moment, eût pu la prendre par la main et la conduire. Elle

Digitized by Google

regardait le sourire humain comme une bénédiction, qu'il fût du passant ou de la légumière, et elle avait appris à ne plus le réclamer jamais.

Ils causèrent ensemble deux heures durant; il la regardait beaucoup, car elle rayonnait de l'intérieur et une paix mystérieuse, dégagée par un regard profond, nimbait son attitude; cette même douce bienveillance, à gestes lents et confondus qu'elle eut en prison, mettait entre lui et elle des distances et un charme qu'il goûtait. C'était un jeune homme un peu courbé devant la société, et qu'aucun amour ni pensée au-dessus des choses n'avait jamais traversé de part en part.

Quand elle voulut le quitter, il lui dit :

« On dirait que vous sortez de quelque château lointain, tant vous êtes discrète de manières et silencieuse.

— Oui, c'est d'un château silencieux que je sors, en effet, dit-elle doucement.

— Eh bien, princesse, vous reverrai-je? interrogea-t-il.

— Pourquoi pas? » dit-elle et elle sortit vers son hôtel.

La soirée d'été était si limpide, l'air embaumé déplaça en elle tant de choses, qu'elle s'accouda au parapet du Jardin botanique. La série symétrique des lumières qui, de la porte de Schaerbeek descend et remonte vers Koekelberg, paralysa sa pensée dans une sensation de « déjà vu ». Mais la confusion en elle devint totale. Sous elle, les plantes du jardin charriaient leur sève capiteuse avec des sourds craquements de débordements... Eugénie, pour la première fois peut-être depuis quinze ans, évoqua l'image de son amour et de son crime. Le matin déjà naissant et argenté ne la rejetait pas hors de ses promesses, et le sentiment de parenté qu'elle sentait d'elle avec la nature, lui fit découvrir, sans effort et sans mystère, le secret oisif comme une page d'éternité que recélait son âme douce et sans complication. « Daniel », pensa-t-elle avec ampleur, et son âme saturée d'amour, se diffusa jusqu'au vertige!

« Daniel! Il avait ce teint délicatement nacré des israélites blonds. La lumière souriait sur sa peau avec des déplacements subtils qu'apportait une circulation vive et vagabonde d'un sang fluide et sensible. Ses yeux bleus s'étalaient, irradiants et larges comme un firmament de juillet à l'heure de midi. Ses dents, fraîches dans le rouge des gencives humides et des lèvres comme une pomme d'api fendue, m'arrachaient toujours le plus innocent sourire parce que je l'aimais. Je l'aimais comme on aime Dieu, avec émanation et réceptivité sans

Digitized by Google

bornes. Je l'aimais avec une énergie contenue et toujours renouvelée. Il était pour moi une expression vivante, si harmonieuse que rien que la pensée de son existence mettait sur mon âme la portion nécessaire de caresse pour que la vie me fût bonne. Tout cela ne pouvait qu'être heureux, si je ne m'étais imaginé qu'il avait besoin de moi pour illuminer sa vie comme moi j'avais besoin de lui. Pourquoi? Parce qu'il avait des yeux qui irradiaient l'espérance, là où ils se posaient, et que, puisqu'il m'avait choisie pour unir sa vie à la mienne, ses yeux, fatalement, se posaient souvent sur moi.

« La Bruyère a dit : « Les femmes s'attachent aux hommes par « les faveurs qu'elles leur accordent; les hommes guérissent par ces « mêmes faveurs! »

« Mais, c'est une chose que je n'ai jamais crue et que je ne croirai jamais! Chaque fois que ses yeux se posaient sur moi, soit en joie, soit indifféremment, je sentais, de moi à lui, un nouveau courant d'éternité dans la possession s'établir. Mon cœur était scellé d'ardeurs et d'espérances toujours renouvelées vers lui. Nous étions seuls au monde. Nous nous étions mariés, lui dans mes yeux et moi... dans les siens. Nos familles et nos religions, dans lesquelles nous étions nés, nous apportaient des difficultés à vivre notre libre amour, qui resta cependant toujours libre jusqu'au jour... Daniel!

« Quelques mois, moins d'un an après notre union, je mis au monde une fille, qui n'avait ni ses yeux ni les miens. J'aimais notre enfant puisqu'il l'aimait. Ah! retrouvera-t-elle un jour en elle les lumières spirituelles que les yeux de son père déposèrent sur sa vie, qu'il regardait s'épanouir avec étonnement et joie? Car il commençait à la regarder plus qu'il ne me regardait.

« Un jour, il me reprocha mon peu de tendresse à l'égard de notre enfant que je n'embrassais jamais, sinon après qu'il l'eut embrassée, pour recueillir la trace de ses lèvres.

« Je m'aperçus alors que j'étais née avec, au cœur, un point d'angoisse qui me fit sentir avec violence l'inégalité de l'amour que je donnais et celui que je recevais.

« Daniel, pour qui l'amour était une des joies de la vie et non toute la vie, regarda mes ombrages comme des déformations désharmoniques, il détourna paisiblement de moi son âme, et ses yeux me regardèrent moins souvent...

« Ce fut un matin, sur l'aube, que, regardant Daniel dormir, je pris conscience de ce qu'il était pour moi. Pour moi, il était Tout! Ainsi endormi, en ma possession, il semblait résumer ma destinée. .

Digitized by Google

En anéantissant sa volonté, je donnais à notre amour la pérennité qu'il m'a toujours semblé réclamer plus haut que le droit à la vie.

« Regarder en un être l'Univers entier en beauté et en durée et devenir criminelle pour cette vision !

« Pour cet amour, je me sentais le droit d'anéantir le monde, et j'en goûtais la puissance dans les sanglots doux qui secouaient un peu mon corps et le lit où il dormait à côté de moi... A ce moment, ses cils châtains étaient légèrement azurés par le dessous...

« La puissance d'amour que je ressentis pendant ces deux heures avant son réveil fut si calme, si heureuse et optimiste devant l'Éternité, que je résolus de supprimer, à l'égard de cette vie, les sentiments de désharmonie qui grandissaient chaque jour entre nous. C'est alors que je décidai de tuer Daniel, et que tout le problème d'une conscience criminelle, que je traînerais pour toujours après moi, devint pour moi-même quelque chose de simple, d'inévitable, de nécessaire.

« Quand il s'éveilla, mes yeux baignés de larmes offensèrent sa vie innocente, sans scrupule, et, dans les astres profonds de ses yeux, s'approfondit quelque chose de lourd à mon égard, comme un reproche.

« — Daniel! lui dis-je, mon amour pour toi s'augmente tous les jours et je t'en demande pardon.

« Il sourit, me baisa le front et s'enquit du sommeil de l'enfant pendant la nuit. »

Eugénie était arrivée à la porte de son hôtel. Elle y entra, se déshabilla, et se coucha.

« Arrivons au but », pensa-t-elle.

Les deux fleurs rouges achetées à la Grand'Place étaient tombées sur le plancher. Elle les fixa avec rêverie :

« Trois jours après cette communion tragique avec la beauté de mon Daniel endormi, je lui plongeai un poignard dans la poitrine. Sa poitrine lumineuse où je m'étais endormie quelques heures auparavant avec la pensée fixe et automatique de mon crime...

« Ses yeux s'ouvrirent grands, grands, suppliants et pitoyables, accablés de l'outrage et de la sauvagerie de mon amour. Car, ma récompense est qu'il détesta mon amour, mais n'en douta jamais... Sa moustache blonde s'affaissait à gauche dans le premier mouvement de résolution de la mort... son bras gracieux et souple s'avança comme pour se défendre, mais il retomba aussitôt en même temps qu'un râle sourd gonflait sa gorge et n'en pouvait sortir. . Je lui

Digitized by Google

murmurais ce qu'aucun poète n'a pu dire de plus beau à l'égard de l'amour, car il me semblait à ce moment que mon cœur comme un amas liquide tombait lui-même goutte à goutte par ma bouche d'amour et de douleur sur lui. Il ne m'entendait probablement pas cependant... »

Eugénie avait chaud ; ses joues enfiévrées cherchaient sur l'oreiller une place fraîche. Son amour, si longtemps assoupi, montait en elle avec l'édifice des détails qu'elle accumulait, et son cœur, maintenant tout large ouvert, lui semblait bercer cette image, enterrée en elle seule, le corps de Daniel baigné de rayons sans offense reposait vers l'éternité dans sa poitrine chaude et audacieuse comme la vie elle-même.

« Je ne me suis jamais un seul instant sentie criminelle, pensa-t-elle. Le médecin de la maison centrale, vu mon état d'inconscience, disait-il, de l'horreur du crime que j'avais commis, me classifia comme une criminelle-type. Après tout, cela veut peut-être dire quelque chose dans le genre d'études auquel il se livre, et je ne protestai jamais.

« Lors du verdict de ma condamnation, un des jurés s'approcha de moi et dit :

« — Je vous ai connue enfant — et sa voix de vieillard s'enrouait d'émotion. J'ai bien connu votre père et votre mère, et c'est en vain que j'ai recherché en eux des tares qui eussent pu servir les circonstances atténuantes.

« Mon avocat me serra les mains avec empressement, et il paraît que je lui répondis par un sourire aisé et mondain comme j'avais été habituée à en adresser aux invités de ma mère, à ses jours de réception.

« L'avocat général lui-même s'approcha de moi et dit :

« — Madame, croyez-bien, ma mission est moins de faire condamner les personnes que de défendre la loi.

« Cette réflexion s'empara de ma pensée fraîche en quête d'idées et je répondis :

« — Il doit y avoir quelque chose d'heureux à aimer idéalement une formule à la lettre.

« Un silence accueillit mes paroles.

« Puis mon vieux professeur de musique, qui sanglotait tout haut, demanda à m'embrasser.

« Je me jetai dans ses bras et caressai ses belles mèches de cheveux blanches et brillantes, et sa nuque de sain vieillard accueillit mon front tranquille.

Digitized by Google

« — Sois courageuse, ma chérie, gémit-il.

« Tout le monde vint me dire cela sur l'un ou l'autre ton. Un soleil d'octobre mettait une flaque rousse sur le parquet devant moi et sur le coin gauche de ma robe. Mon cœur aimant, gonflé de Dieu sait quelle espérance eût voulu s'élargir, s'élargir, et couvrir de son mirage radieux ces hommes, bons ou mauvais, tous étrangers à ma destinée.

« Mes années de prison ne furent pour moi qu'un léger châtiment, puisque, dès que Daniel fut mort, j'avais sauvé notre amour, et, par conséquent, conquis la seule liberté dont j'avais besoin. Daniel ! Daniel ! je lui ai fait pour tombe ma poitrine harmonieuse et libre des êtres épris de spiritualité, et, en ce qui nous concerne, lui et moi, je suis tranquille, nous arrangerons cela, il me remerciera de ses larmes pieuses pour l'avoir assassiné, parce que, là où il repose, il a compris déjà qu'une seule chose importait pour nous, c'est le maintien de notre amour, grand comme un firmament jaillissant d'astres et pur comme une vision de sainte Cécile. Il a compris cela, et c'est pourquoi j'ai accepté la justice sociale comme une chose inévitable et indifférente à notre affaire à nous.

« Le médecin de la prison m'a dit avant mon départ :

« — Madame, je voudrais ne pas vous perdre de vue.

« Et il ne se troublait pas en me disant cela, pas plus que moi en le remerçiant.

« Il trouvait aussi mes yeux trop peu fendus et y voyait quelque chose qu'il ne me communiqua pas.

« Ma pauvre enfant, ma Nicole, qui a aujourd'hui seize ans, m'a fait savoir que ma présence devant elle serait toujours une apparition sinistre et mauvaise pour le maintien de son équilibre. Cette lettre fut aussi signée par ma mère. »

Eugénie se leva, s'habilla et sortit. Son cœur battait largement, délicieusement comme pour deux vies... Sur sa joue encore enfiévrée une larme avait glissé, mais, au dehors, le vent la sécha vite, et, à tort ou à raison, il lui sembla que la lumière de nouveau pouvait entrer dans ses yeux et irradier plus vivement ce qu'elle portait en elle.

BERTHA MERTENS.

Digitized by Google

REVANCHE[1]

Défaut d'organisation sociale [2].

Au parti libéral revient le mérite d'avoir posé les assises fondamentales des mutualités et de la législation relative aux habitations ouvrières.

Mais qu'a-t-il fait pour leur réalisation pratique?

Or, nous sommes à l'époque du mieux-être matériel; on en est arrivé à trouver que beaux discours, mais creux, et ventre creux sonnent de même.

Le crédo socialiste, érigé au niveau d'une croyance religieuse, est l'amélioration du sort de la classe ouvrière par voie législative et syndicaliste; nous avons signalé son étonnante évolution et ses œuvres.

Quant aux cléricaux, ils possèdent leur lien permanent, l'œuvre par excellence, L'ŒUVRE CONFESSIONNELLE, avec ses ramifications infinies et ses agents remuants et salariés par l'État : les membres du clergé, ou par la charité et la bienfaisance privées : les moines; puis, ils ont leurs groupements multiples et détaillés dans le livre documenté du Dr Barnich; d'après les dernières indications, fournies par

(1) Suite et fin, voir *Revue de Belgique* du 1er juillet 1912.

(2) Plusieurs de nos lecteurs et amis se sont émus de certaines appréciations que contenait le premier article de M. Brunard. Qu'ils veuillent observer que la *Revue de Belgique* est une « tribune libre » depuis ses origines et doit le rester, conformément à la doctrine du parti libéral. Cela veut dire que nous n'entendons endosser aucune responsabilité du chef de ces appréciations et que nous publierons avec le plus grand empressement un article sur la réorganisation libérale, conçu dans un tout autre esprit et d'où l'apparence même d'allusions personnelles sera sévèrement bannie. Au surplus, ces allusions, enveloppées d'une rhétorique très imagée, avaient, on en conviendra, dans leur flottement, un certain agrément *sui generis*. NOTE DE LA RÉDACTION.

Digitized by Google

la presse cléricale, les syndicats chrétiens seraient, en Belgique, au nombre de 1,000 et compteraient 70,000 membres, ayant leurs fédérations nationales, leurs feuilles professionnelles, leurs secrétariats permanents, leurs propagandistes libres et leurs caisses de chômage.

A cette masse, sans doute arrondie et peut-être exagérée dans quelque mesure, qui comprend les travailleurs industriels, il faut ajouter les contingents des *boerenbonden* et les membres des autres œuvres diverses.

* * *

Que sommes-nous en droit de revendiquer comme œuvres sociales? Quel est notre programme?

Sans doute il s'est manifesté un effort louable à Bruxelles, rue de la Braie; il s'y trouve une bourse du travail, un comptoir de vente d'engrais, de semences et de matières alimentaires pour le bétail, une fédération des sociétés de secours mutuels, avec perspective de caisse de réassurance, un certain nombre d'unions professionnelles agricoles, un cercle d'études sociales, un service de documentation, un organisme en vue d'établir des champs d'expérience; un service de conférences.

Mais a-t-on franchi l'étape embryonnaire et s'est-on pourvu de concours assez nombreux et assez efficacement appliqués pour assurer un développement persévérant et vigoureux?

Les préoccupations d'arrivisme politique n'exercent-elles pas leur influence affaiblissante et pernicieuse? Il faudrait des apôtres et des zélateurs, pas d'orateurs, dont on est pourvu. Qu'ils viennent donc!

* * *

A notre époque, l'œuvre essentielle, c'est la presse. Combien S. Em. l'archevêque Mercier marquait de doigté en mettant la création d'un nouveau journal bien au-dessus de l'érection d'une nouvelle église! MM. Carton de Wiart, de Broqueville, De Lantsheere, Hellepute et Renkin ne tirent-ils pas une notable partie de leur force du *XX^e Siècle?* D'où provient M. Colfs, sinon du *Patriote* et du *National?*

Et M. Denève, s'il veut se montrer reconnaissant, ne doit-il pas des fleurs à la *Dernière Heure*?

Certes la presse anticléricale, à part un quotidien, a prêté tout son

Digitized by Google

appui au parti libéral : quant au dissident, fût-il mû par la rancune, par l'intérêt ou par quelque cause que ce fût, peu nous chaut ; mais ce qui est certain, c'est que de la tombe où il repose Victor Halleux n'aura envoyé ni approbation, ni bénédiction au collaborateur hebdomadaire du journal qu'il dirigea de si bonne encre durant de si longues années.

Mais avons-nous des journaux politiques, au vrai sens du mot, tout au moins ne nous faudrait-il pas plus des journalistes politiques, proprement dits? Ce n'est pas qu'il n'y en ait pas, mais ne devrions-nous pas en avoir au moins plus que d'orateurs ?

III

Absence de discipline.

A quoi servent les polls d'élimination, les polls de classement, dont, nous ne dirons pas l'usage, mais l'abus, fut étonnamment exagéré pendant la dernière période électorale, si l'exercice subséquent consiste, pour les candidats, à se grimper sur les épaules les uns des autres, et, ce qui est pis, à rétrograder certains candidats, même dès plus méritants?

Il nous faut de la discipline; c'est une vertu nécessaire dans tout parti; les autres nous en donnent l'exemple; il faut le suivre à peine de n'exister plus.

* * *

Nous n'avons point parlé des majorations de salaires, de traitement et de pensions, des promotions, des réductions de délai en vue de parvenir à certains avantages, des parcours semi-gratuits, etc. ; ce sont procédés de bas-gouvernement qui font pendants à ceux du bas-empire. Pareilles pratiques se reproduiront-elles à chaque élection ?

Nous avions cru que les fonctionnaires, objets de ces actes de corruption, s'en seraient montrés offensés et s'en seraient légitimement vengés dans l'isoloir. En a-t-il été autrement? On est désormais tenté de le supposer. Tant pis : car nous sommes minorité et partant sans recours contre ces mesures de décadence.

Quant aux achats de voix, aux actes de violence envers des témoins

Digitized by Google

et aux autres actes délictueux qui sont signalés, il convient d'attendre les résultats des plaintes portées et de l'enquête à laquelle procède la Ligue de propagande libérale.

* * *

La *revanche* est-elle possible? Nous le croyons, moyennant :

Qu'aux petites chapelles, réservées aux ambitions et aux succès individuels, soient substitués des temples particulièrement accueillants aux travailleurs et aux hommes d'action; que nul n'en soit banni, mais que l'encouragement aille plutôt à Aristide qu'aux Alcibiade de villes, de faubourgs et des champs.

Que l'on apprenne à connaître exactement les socialistes et que ceux-ci abandonnent leur phraséologie, leurs menaces et leurs menées pernicieusement et souvent inexactement inquiétantes.

Que tout en conservant pour souverain idéal la liberté des diverses manifestations : de la pensée, de la presse et de l'association, les libéraux sincèrement unis mettent au premier plan la sécurité du travail, et assurent l'entente entre patrons et ouvriers grâce au syndicalisme et à l'arbitrage, et qu'ils prêtent leur concours dévoué aux intérêts de la petite bourgeoisie et de l'agriculture.

Que le parti libéral ait à cœur de se pourvoir d'une organisation politique et sociale et l'institue.

Qu'il veille au maintien de la discipline dans ses rangs.

Qu'il prenne les mesures nécessaires pour conserver sa situation de parti gouvernemental et n'accepte pas le suicide volontaire sous la forme de parti réduit à une perpétuelle opposition.

HUBERT BRUNARD,
sénateur suppléant.

Digitized by Google

LES FÊTES DE ROUSSEAU EN SUISSE

S'est-il donc produit un événement mystérieux dans le monde intellectuel, qui explique et justifie la popularité qu'a prise tout à coup le nom de Jean-Jacques Rousseau, non seulement ici, le pays de sa naissance, mais partout où la pensée moderne, libre et orientée vers l'avenir, rencontre des partisans? Je ne sais que dire. Toujours est-il, cependant, qu'en 1878, c'est-à-dire cent ans après la mort du philosophe, on eut de la peine à convoquer l'une ou l'autre conférence pour célébrer sa mémoire. Ce mouvement ne trouva d'écho dans aucune classe de la population. Et pourtant, alors comme maintenant, on connaissait l'œuvre du citoyen de Genève et l'immense, l'inépuisable influence qu'elle exerçait déjà, qu'elle exerce encore et exercera demain sur la société humaine en général et sur l'éducation, la littérature et la politique en particulier.

Rousseau, en Suisse, a séjourné dans diverses localités. Il est donc naturel qu'au deux centième anniversaire de sa naissance on ait songé à lui un peu partout. A Genève d'abord, où sa famile habitait; à Bossey, où il fut mis en pension chez le pasteur Lambercier; à Vevey, qui le charma par sa situation pittoresque; à Yverdon, où le reçut le colonel Roguin; à Môtiers, qui le retient presque trois ans et d'où il se rend à la Ferrière, dans le Jura bernois, comme nous le verrons plus loin; enfin, à l'ile de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne et dont Rousseau parle avec émotion : « De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint Pierre ». Mais, naturellement, ce sont les fêtes de Genève qui ont revêtu le plus d'éclat, malgré les averses qui les ont inondées.

Voici les lignes principales du programme qui avait été établi pour cette manifestation :

Du 1er au 30 juin, exposition iconographique où se trouvaient

Digitized by Google

de réelles richesses, beaucoup de choses précieuses et rares se rapportant toutes à la vie de l'auteur de l'*Émile*. Dès le 27 juin, c'était le commencement des fêtes, qui se sont terminées le lendemain soir. Il y a eu une séance solennelle à l'université, au cours de laquelle se sont fait entendre MM. Georges Renard, professeur au Collège de France; Schultz-Gorra, professeur à l'université de Strasbourg, et Paul Seippel, professeur de littérature française à l'Ecole polytechnique fédérale. Ce jour-là, à 4 heures, on donnait une représentation du *Devin du village* et de *Pygmalion*, sur un théâtre de verdure dans le parc de l'Ariana.

Le 29 juin, c'était la journée officielle. Dès le matin, les cloches sonnaient et le canon tonnait. La réception des invités s'est faite à l'île Rousseau. La société organisatrice avait convié les autorités cantonales et celles des localités jadis habitées par le philosophe. A partir de 3 heures, un cortège s'est déroulé dans les plus belles rues de la ville et a défilé devant le buste de Jean-Jacques pour se retrouver à Plainpalais, à l'exécution d'une cantate composée, paroles et musique, pour la circonstance. Malheureusement, comme je le dis plus haut, la pluie est venue et tout le monde a dû abandonner la place : chanteurs et chanteuses, fillettes gentiment costumées, qui s'étaient donné tant de peine pour apprendre leurs jeux et leurs rondes. C'était vraiment dommage.

Quant aux discours, on n'en saurait attendre un résumé quelconque : l'espace manquerait totalement. Je dois ajouter pourtant que l'on a mis en relief toutes les qualités de l'écrivain et du philosophe. Un orateur, particulièrement heureux, a su, en une phrase, définir deux existences : « Avec Voltaire, a dit M. Etter, membre du gouvernement vaudois, c'est un monde qui finit; avec Rousseau, c'est un monde qui commence ». Je signale encore les nobles paroles de M. Thurot, conseiller municipal de Paris, délégué de cette ville. Il a terminé par ces mots : « Si Rousseau appartient à Genève et la Suisse par sa naissance, il appartient au monde par son génie. Nous ne pouvons oublier que ce « chemineau » de génie a beaucoup vécu en France, qu'il y a souffert et qu'il y est mort. Si Genève a connu le balancement du berceau, c'est la France qui garde, au Panthéon, l'immobilité de la mort ».

Je m'en voudrais, enfin, de passer sous silence la belle allocution de M. Perrier, représentant le Conseil fédéral, c'est-à-dire

Digitized by Google

le gouvernement de la république helvétique : « Nous sommes heureux, le Pouvoir exécutif de la Confédération, de nous joindre à vous pour célébrer la mémoire de Jean-Jacques, dont les écrits ont eu tant d'influence sur notre moderne démocratie, et, au nom du peuple suisse tout entier, le Conseil fédéral s'associe au tribut d'éloge et de reconnaissance décerné à l'illustre citoyen de Genève. Nous célébrons en Rousseau l'homme qui a proclamé le principe de la souveraineté du peuple, l'écrivain puissant, le philosophe social, le pédagogue et aussi le musicien, l'amant de la nature, qui nous a fait connaître et aimer les beautés de notre pays et a ainsi augmenté en nous la volonté de défendre et de conserver l'indépendance de la patrie... »

En somme, les fêtes de Genève, à part le temps, ont tenu ce qu'elles promettaient. Rousseau est plus vivant que jamais dans les lieux où il naquit et où il passa son enfance et son adolescence mélancolique et passionnée. Et ce qu'il importe de relever, c'est qu'il y avait, dans la cité des bords du Rhône, parfaite harmonie dans les esprits pour rendre à la grande ombre du philosophe l'hommage qu'elle mérite pleinement.

Une seule tache au tableau : un obscur journaliste, s'inspirant de la mentalité cléricale, a essayé de tourner en ridicule cette splendide manifestation de presque tout un peuple. Si, de nos jours, Rousseau est aussi célèbre, a-t-il écrit, c'est qu'il personnifie « toutes les erreurs fondues sous le nom générique de pensée moderne ». Quel crime pour le pauvre errant ! « N'est-ce pas lui, écrit encore ce publiciste, qui a appelé les nouvelles couches à l'assaut de l'ancien édifice social? » Une telle conception ne doit pas surprendre : elle est dans la logique de certaines doctrines.

***

Obligé de fuir, ensuite de la décision du Parlement, qui condamnait l'*Émile*, Jean-Jacques Rousseau, en 1762, se retire d'abord à Genève, puis à Yverdon et Berne, qui ne veulent pas le garder, et demande enfin un asile au roi de Prusse, dans sa principauté de Neuchâtel. C'est alors qu'il se fixe au village de Môtiers, dans le Val-de-Travers.

Ici, on a organisé une petite fête en souvenir du philosophe. Mais, contrairement à ce qui s'est passé à Genève, où

Digitized by Google

l'esprit qui dominait était nettement laïque, à Môtiers, c'est la société des pasteurs protestants du canton qui patronnait la manifestation.

On connait suffisamment, par les *Confessions*, les démêlés que Rousseau eut avec le pasteur de l'endroit, un M. de Montmollin. A en croire le citoyen de Genève, lui seul aurait joué un beau rôle, tandis que le chef spirituel de cette tranquille localité se serait livré, contre le réfugié, à des manœuvres assez suspectes pour exciter la population et les autorités Or, d'après des documents inédits, Jean-Jacques a embelli les circonstances et dénaturé les faits en sa faveur. Il n'y a qu'à lire, pour s'en convaincre, la forte étude que M. Henry Tournier vient de consacrer, dans la *Grande Revue*, au séjour de Rousseau à Môtiers et aux motifs réels de son brusque départ.

Les pasteurs neuchâtelois ne tinrent pas, pour cela, rancune au philosophe. Le 26 juin, ils étaient réunis dans la vieille église de Môtiers où tant de fois, de 1762 à 1765, Jean-Jacques est allé s'asseoir tout près de la chaire qui servait à de Montmollin. Et ils ont parlé de Rousseau, lu des fragments de ses œuvres et montré ainsi qu'en faisant la part du feu on peut trouver, dans le passé, des raisons d'apprécier et aimer le présent et d'avoir foi en l'avenir. On a même émis l'idée d'organiser une fête plus populaire dans ce village, qui porte, mieux qu'aucun autre dans la vallée, le cachet des âges enfuis, et de donner en représentation la comédie en trois actes d'Edouard Rod : *Le Réformateur*, dont l'action se déroule à Môtiers et qui fut jouée pour la première fois à Paris, en 1906. Cette société de pasteurs nous paraît être animée de sentiments très larges et il nous semble que leurs ouailles doivent, au fond, leur en savoir gré.

***

Il est en Suisse un endroit charmant, qui devait convenir à l'esprit rêveur de Rousseau et que l'on ne rencontre pas sur les grandes routes du tourisme universel : c'est l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Autrefois propriété de la fameuse abbaye de Cluny, elle a passé, depuis la Réformation, en la possession de l'Hôpital bourgeois de la ville de Berne. C'est là que Jean-Jacques allait demander un peu de paix en 1765. Lorsque, toujours poursuivi, il quitta ces lieux, il ne put s'em-

Digitized by Google

pêcher d'exprimer ses regrets en des vers dont nous reproduisons les strophes ci-après :

Adieu, paisible rivage,
Où le sort plus indulgent
Déposa, pour un moment,
Les débris de mon naufrage ;
Lieux charmants dont la douceur
Ranimait mon faible cœur,
Fatigué d'un long orage.

Ah ! fuyez, vaines alarmes !
Mon nom vivra dans ces lieux ;
Cet espoir à mes adieux
Peut encore mêler des charmes.
Adieu !... Sur ces bords chéris,
Qu'il me reste, ô mes amis,
Votre tendresse et vos larmes.

On nous montre, dans le bâtiment qui sert d'auberge et de demeure au gérant, une pauvre chambre comme délaissée, dont les quatre parois et le plafond même sont couverts de signatures : c'est celle qu'habitait Jean-Jacques, avec Thérèse Levasseur, et l'on voit encore la trappe par où il se sauvait quand arrivaient d'importunes visites.

Il y a eu, à proprement parler, deux manifestations à l'île de Saint-Pierre. Le dimanche, 23 juin, une centaine de personnes, appartenant à la classe plutôt intellectuelle de Neuchâtel et du Jura bernois, se rencontraient là, devant le buste de Rousseau érigé en 1904. Et le dimanche suivant, le 30 juin, plusieurs centaines de socialistes venaient acclamer le nom de l'homme qu'ils considèrent comme l'un de leurs précurseurs. Les vieux chênes de l'île, deux ou trois fois séculaires et à l'ombre desquels le citoyen de Genève s'est promené, auront peut-être tressailli d'étonnement en constatant l'universelle sympathie dont jouit maintenant le fugitif de 1765.

* * *

A Berne, à Zurich, dans d'autres villes et cités, même dans les centres industriels, partout le bi-centenaire de la naissance de

Digitized by Google

Rousseau a été dignement fêté. Une telle unanimité dans les opinions est chose assez rare. Le recul du temps permet de juger plus impartialement l'œuvre de l'écrivain genevois et je crois m'expliquer cet enthousiasme, surtout par le besoin de liberté qu'éprouvent les peuples d'aujourd'hui. La renommée de Jean-Jacques est désormais établie sur un airain solide que ne détruiront, jamais plus, les vaines attaques de ses adversaires.

En terminant, il me serait agréable de nommer un autre séjour de Rousseau : c'est le village de la Ferrière, dans le Jura bernois, à 4 ou 5 lieues de Môtiers. Là demeurait un savant naturaliste, le Dr Abraham Gagnebin, avec lequel Jean-Jacques fit connaissance par l'intermédiaire d'un ami nommé Du Peyrou, un Français refugié à Neufchâtel. D'après des lettres de Gagnebin et d'autres de Rousseau, si celui-ci s'est adonné avec passion à l'étude de la botanique, il en faut rechercher la raison dans ses relations avec le médecin jurassien. Le philosophe écrivait : « Je repartirai d'ici (de la Ferrière) plus ignorant que je n'y suis arrivé, puisqu'en vérifiant mes connaissances sur les plantes, il se trouve que celles que je croyais connaître, je ne les connaissais point. C'est toujours apprendre quelque chose que d'apprendre qu'on ne sait rien. »

Les fêtes de Rousseau, dont les derniers échos paraissent dans les journaux, auront derechef fourni la preuve que les peuples libres sont reconnaissants, quoi qu'on en dise, à ceux qui leur ont parlé avec éloquence de la liberté.

P. César.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

L'Homme-oiseau.

L'aéroplane, c'est la conquête de l'air par la mécanique.

L'homme-oiseau, ce serait la conquête de l'air par la poésie.

L'une exclut-elle l'autre ? Les brillants et étonnants succès de nos aviateurs doivent-ils nous faire renoncer à réaliser quelque jour le joli rêve mythologique d'Icare ?

Je ne le crois pas ; car il y a déjà de la poésie dans l'aéroplane et de la mécanique dans les tentatives de réalisation de l'homme-oiseau.

Examinons donc quelles paraissent devoir être les qualités de ce gros volatile.

Puisqu'il sera *homme-oiseau*, il dérivera de l'oiseau, mais dans quelle limite ?

Dès que l'on a songé à conquérir l'espace, c'est sur la forme de l'oiseau que l'être humain à tout d'abord fixé son attention.

C'est une pensée qui se présente volontiers. Il a toujours semblé logique aux mécaniciens débutants d'imiter l'œuvre de la nature et de suivre ses indications. Dans l'application, il faut en rabattre : les moyens d'action dont l'homme dispose sont trop différents. On en a eu une excellente preuve dans les recherches sur la construction des bateaux sous-marins. Le sous-marin a, sans doute, quelques analogies avec le poisson, mais ses principes d'établissement sont tout autres : car il est voué à la rigidité, alors que le principe même du poisson c'est la souplesse ou, tout au moins, une certaine souplesse. En conséquence, les organes de sustentation et de propulsion du bateau sous-marin sont forcément tout différents de ceux du poisson, bien que tendant à obtenir des résultats analogues.

Mais ne restons pas au sein des flots, puisque, tout au contraire, nous voulons nous élever, en volant, dans l'espace.

Digitized by Google

Nous nous proposons donc de devenir *oiseau* comme tant d'autres chercheurs se le sont proposé avant nous. Nous devrons, en conséquence, avoir *des ailes*.

La construction et le fonctionnement de ces ailes seront tout différents pour l'homme-oiseau que pour l'oiseau de la nature.

En effet, quel est le rôle de l'aile? Il est *moteur* et *sustentateur* dans une certaine limite.

L'homme arrivera assez aisément, grâce à ses machines énergiques et légères, à posséder des ailes suffisamment motrices. Il devra leur demander, au point de vue sustentateur, de bien autres services que ceux que l'oiseau demande aux siennes pour voler et pour planer. Car l'oiseau a l'avantage *de ne faire qu'un* avec *sa machine motrice* et cela *parce qu'il est oiseau*. Il la soulage au moyen d'une propriété fonctionnelle qui réside dans son instinct et dans sa volonté, chose à laquelle l'homme ne peut aspirer.

Expliquons-nous à ce sujet.

L'oiseau veut s'envoler : il a *la volonté* de s'envoler. Comment cette volonté se transmettra-t-elle à la masse de sa machine? On ne peut guère supposer mieux, comme hypothèse, que ce que nous allons dire.

L'ensemble des *plumes* et des *pennes* de l'oiseau constitue une agglomération, une superposition réglée de petits conduits, de petits tuyaux capillaires, dans lesquels il y a de l'air, sous forme de gaz raréfié, comportant peut-être plus d'oxygène que l'atmosphère environnante et surtout plus de ce gaz singulier qui se nomme *argon*; il figure dans le mélange total sous forme de traces infiniment petites et infiniment puissantes, car elles sont *ionisables* et *ionisées*, c'est-à-dire susceptibles d'un régime électrique sans cesse variable.

Le contenu de ce faisceau capillaire est donc doué, ce semble, d'une *radio-activité* considérable, que la *volonté instinctive* de l'oiseau modifie automatiquement, en augmentant ou en diminuant la *raréfaction* de ce contenu gazeux.

On sait, depuis les recherches récentes sur la *radio-activité*, que son effet est de modifier la *pesanteur*. A distance même, une quantité infinitésimale de sel de radium, de bromure de radium, par exemple, influe sur l'équilibre de la balance.

En modifiant l'état *radio-actif* de son réservoir empenné, l'oiseau modifie donc ses états de pesanteur successifs : il

Digitized by Google

s'allège ou s'alourdit, au point de pouvoir monter, descendre, *stationner* même dans l'espace, chose qui est impossible au bateau sous-marin et que cependant le poisson réalise en agissant, lui aussi, par modification de *radio-activité*, sur sa *vessie natatoire*.

Une fois lancé dans l'espace, voilà donc notre oiseau en équilibre, non pas instable, mais modifiable, suivant sa volonté. Le fonctionnement mécanique de ses ailes ne lui sert plus qu'à progresser, à évoluer, à mettre à la voile, à virer de bord. Fort bien combinées suivant les différents principes du *levier*, les ailes se prêtent admirablement à ses diverses besognes.

Elles ne sauraient être, par *elles-mêmes*, sustentatrices : on le voit bien lorsque l'oiseau reçoit un coup de fusil qui arrête brusquement son fonctionnement vital et sépare son *âme d'oiseau* de sa carcasse empennée. Il redevient aussitôt *un plus lourd que l'air* dans l'acception la plus rigoureuse du terme et tombe net sur le sol. On peut relancer en l'air ce corps qui y naviguait si bien il n'y a qu'un instant : autant vaudrait lancer une pierre.

Comme il est impossible de supposer qu'un être humain puisse exercer sur un plumage dont il se couvrira l'action radio-active, dont je viens de parler, on peut conclure que l'homme ne sera jamais oiseau, à proprement parler. Les ailes dont il se munira ne joueront jamais que le rôle de grands propulseurs à fonctionnement alternatif. Leur sustentatrice devra se borner, sans que cela soit, d'ailleurs, négligeable, à l'utilisation de certaines *décompositions de forces*.

Mais l'*homme-oiseau* demeurera toujours, jusqu'à nouvel ordre, un *plus lourd que l'air*, un appareil d'aviation, incapable de *stopper* dans l'espace, à moins qu'il ne se munisse de quelque ingénieuse *machine à radium* lui constituant une *vessie volatoire* à puissance variable. Empressons-nous de dire que nous sommes là dans le domaine de l'imagination. Cependant avec les surprenants progrès de la science actuelle, il ne faut plus nier systématiquement aucune découverte possible, si invraisemblable qu'elle puisse paraître, d'après ce que l'on connait du passé.

En tout état de cause, l'homme-oiseau qui n'a pas dit du tout son dernier mot, bien que possédant des ailes, devra, pour quitter ce sol, se lancer, ou se faire lancer comme un simple aéroplane. Une fois parti, quelles belles et gracieuses bordées il tirera dans

Digitized by Google

l'espace, profitant du vent et des courants aériens, allant les chercher à la hauteur où ils seront les plus favorables.

On a fait des calculs inexacts et déconcertants tendant à démontrer qu'il faudrait une surface d'ailes énorme pour sustenter un *homme-volant* dans l'espace. La dimension des ailes des oiseaux en montrait, tout d'abord, l'exagération : cela est confirmé par celles des plans de sustentation des aéroplanes, dimensions qui sont déjà admissibles et qui certainement se réduiront encore.

Un savant, dont la compétence est parfaite, a donné naguère des chiffres qui peuvent servir de base dans un remarquable ouvrage intitulé : *Du vol des oiseaux* (par M. D'Esterno).

Il établit que, chez les oiseaux en général, 10 à 11 décimètres carrés de surface d'aile correspondent, à peu près, à un poids qui varie de 250 à 1,000 grammes.

Un homme moyen pèse 60 kilogrammes : admettons-en 90 pour l'appareil ; nous obtenons un total de 150 kilogrammes correspondant, d'après l'indication de la nature, à 16 ou 40 mètres carrés selon l'espèce d'homme-oiseau que l'on voudra être.

Prenons, par exemple, 20 mètres carrés d'ailes, plus le gouvernail. La forme moyenne d'une aile étant dans le rapport de 1 mètre de large pour 2 m. 50 de long, les ailes auront chacune 10 mètres carrés, soit 2 m. 13 de large sur 4 m. 70 de long.

Cette envergure donnera certainement un aspect imposant aux sportsmen ailés, mais elle n'a rien de monstrueux ni d'invraisemblable. Quant au fonctionnement mécanique des ailes, on peut supposer qu'il sera très puissant avec les légers petits moteurs qui ont été et seront encore créés pour les aéroplanes. Les premiers *hommes-oiseaux*, les précurseurs, depuis le marquis de Bacqueville jusqu'à Lilienthal, ne comptaient, et ne pouvaient compter que sur leur force musculaire et sur d'ingénieuses dispositions de leviers. L'intervention des petits moteurs ouvre, dans toute l'acception du terme, de bien autres horizons.

Cependant, ne reléguons pas entièrement au second plan l'utilisation de la force musculaire. Elle est importante, très maniable, et nous avons vu le parti que la bicyclette a tiré au ras du sol. Sans se charger d'en donner actuellement la formule, on peut imaginer la *bicyclette aérienne* ayant des ailes au lieu de roues et permettant à celui qui la monterait les plus larges envo-

Digitized by Google

lées individuelles sans obligation aucune de s'arrêter pour un ravitaillement d'énergie quelconque, et ne comptant que sur lui-même. Le jour où l'on serait doté de cet appareil idéal serait un beau jour pour l'aviation. Cette forme d'appareil volant laissera toujours à l'aéroplane la précieuse qualité au point de vue des relations humaines de pratiquer les *transports en commun*. On ne peut songer à faire des appareils à ailes emportant deux personnes simultanément, à moins de retomber dans l'aéroplane avec propulseur spécial. D'ailleurs, là encore, nous trouvons l'indication initiale de la nature : aucun oiseau ne se charge de porter son voisin et malgré leur instinct maternel très touchant et très développé, les femelles des oiseaux laissent leurs petits mêmes *se débrouiller* lorsqu'ils font leurs premières tentatives d'excursion aux environs du nid ; à peine, en voletant autour, leur donnent-elles parfois quelques sommaires indications sur les principes élémentaires du vol.

Ce serait déjà fort intéressant et amusant pour les hommes-oiseaux de l'avenir, de se promener par groupes et en troupes joyeuses ; il ne faut pas demander trop. Lorsque ces excursionnistes rencontreront un *aéroplane de famille*, quelles acclamations !

Récemment encore, on aurait pu se demander l'influence probable de l'homme-oiseau sur les douanes au temps de paix et sur la défense du territoire en temps de guerre. Cette question se trouve résolue en principe par les ballons dirigeables et par les aéroplanes ; peu importe désormais le moyen de locomotion aérien dont on disposera ; il aura des avantages et des inconvénients sensiblement identiques, mais l'ensemble constituera un immense progrès.

L'avenir s'ouvre devant nous avec ses promesses et ses espérances. Attendons avec patience.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

LES POÈTES [1]

MARGUERITE COPPIN, *Nouveaux poèmes.* — Bouchery.

Les fleurs, les pierres, les saisons, les hommes, les dates, les sentiments, les passions sollicitent à un égal degré l'attention de Marguerite Coppin, et lui inspirent de nombreux poèmes qu'elle nous chante avec abondance et modestie. Le passage suivant vous expliquera la tendance de son esprit :

... un travail constant, utile,
Et l'humble conscience de soi,
Le self divin, prêt pour la Loi.
Et devant l'inconnu, docile,
Sachant son immortalité
Tâchant le Bien et la Beauté,
Voilà ce qui satisfait l'âme,
Le pain de vie et de bonheur,
La force pour le voyageur.
Je ne suis rien qu'une humble femme :
Mais j'ai souffert — leçon sans prix ! —
Et je crois bien que j'ai compris.

Je félicite l'auteur, car j'avoue ne pas pouvoir en dire autant. Son livre, au reste, est quelque peu entaché par des négligences :

Il est des jours affreux où les fleurs sont muettes,
Où les oiseaux s'en sont volés !

ou par des « perles » de ce genre :

(1er vers) Ma vie est comme un *long* chemin,
Un *long* chemin entre deux haies

(dernier vers) Marchant mon chemin hasardeux
Sans hâte, car la route est *brève*...!!!

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 15 juin 1912.

Digitized by Google

Pourtant, Marguerite Coppin a parfois de jolies strophes :

Tout est fin, pâle, monochrome;
Et le printemps a pour royaume
Le sol gris, et le ciel brouillé.
Parfois les averses légères
Jettent des ombres passagères
Sur les horizons défeuillés.

Au demeurant, cet ouvrage dénote, à tout prendre, un travail consciencieux et persévérant; quelques pièces que la poétesse consacre à sa mère révèlent un délicat amour filial; ce ne sont certes pas les plus mauvaises du recueil.

Comme détail biographique, je m'étonne que Marguerite Coppin ne fasse pas figurer à la liste de ses ouvrages les quelques romans naturalistes qu'elle écrivit naguère.

* * *

Nicolas Beauduin, *Les princesses de mon songe.* — Paris, Les Rubriques nouvelles.

Nicolas Beauduin, vers-libriste fervent, à force de publier, apparaît monocorde. Il a des vers un peu longs, mais il en écrit d'autres qui sont cadencés et musicaux, d'une inspiration mélancolique et délicate :

Les années tombent, les années
Sur les ailes du souvenir
Reviennent, mais c'est pour mourir
Parmi mon âme inconsolée.

C'est un poète qui gagnerait, pour l'instant, à se reposer un peu, à laisser se mûrir les impressions trop nombreuses et trop fougueuses de son âme, mais, je ne cherche pas à le nier : c'est un bon poète de l'heure présente.

* * *

Louis Mandin, *Ariel esclave.* — Paris, Mercure de France.

J'ai plongé dans mon cœur l'orgueil comme un couteau.

... Voilà un vers superbe, un de ces vers par où se reconnaissent les vrais et beaux poètes. Je l'extrais de cette œuvre intéressante que Louis Mandin m'envoie.

Ariel esclave est un livre à conserver, à la place d'honneur, dans sa bibliothèque. Il est de pensée haute et d'expression châtiée. S'il me fait penser à Henri de Régnier, ce n'est pas par

Digitized by Google

des similitudes de sujet ou de langue, mais par un égal souci d'art et de perfection, par une égale recherche des images et des symboles.

La tendance de ce poème? Voici : si vous êtes asservi aux besognes inférieures, et s'il y a en vous un Ariel enfermé, c'est-à-dire un sens ardent de beauté, de création, de vie et d'harmonie, il a le droit impérieux de vivre, et s'il n'est pour vous qu'un don de souffrance, vous avez, pourtant, le devoir de le nourrir en vous, de le défendre contre toutes les laideurs ambiantes...

Celui qui s'est laissé tuer par les Barbares
N'aura pas le refuge où l'on étend les morts.
La terre avec dédain va rejeter son corps.
La terre ne veut pas ce reste des Barbares.

Ce recueil veut dire encore : il ne faut jamais consentir à déchoir, et il faut lutter inlassablement pour conquérir la Liberté, sans qui la vie n'est qu'un outrage. Il faudrait lutter, même si l'on n'avait plus d'espérance, car toute lutte inutile est du moins une noblesse... :

Quand tu seras celui que l'espoir a quitté
Et qui ne doit plus rien atteindre,
Chante pourtant l'azur et les fruits de l'été,
Fût-ce d'une bouche de cendre.

Le lâche n'a pas droit au berceau funéraire
Sous l'arbre résistant et sous les roses fières,
Pour y boire leur sève et dans leur sein fleurir.

Ariel esclave est un livre « ardemment voluptueux », et Louis Mandin, dans *Le Cœur et les Lèvres* et dans *Les Seins :*

Ils sont comme la mer qui monte et qui descend
En des blancheurs de lune et des soleils de roses.
Un flot secret les gonfle, et les offre et les tend
Comme un fruit, pour qu'un jour de petites lèvres s'y posent,

Louis Mandin exalte avec émotion

La source de la vie et la houle du rêve.

Et l'idéal suprême lui paraît être de pouvoir, noblement, s'écrier, en songeant à l'existence plénière :

Que je vécus d'amour et mourus de beauté.

Digitized by Google

Ah! le beau livre et le noble poète! Je voudrais tout citer et je dois me contenter de cette strophe, entre toutes :

Tu dors et je te tiens sur mon cœur embrassée,
Et je sens tes seins blancs se soulever vers moi
Comme un désir inconscient d'être baisée
Qui parle encore et bat de l'aile en toi.

* * *

MARGUERITE BURNAT-PROVINS, *La Fenêtre ouverte sur la vallée.* — Paris, Ollendorff.

On sait dans quelle estime je tiens l'art éminemment sincère et passionné de Marguerite Burnat-Provins. Chacun de ses livres m'apporte un frisson nouveau de beauté et d'amour. Dans celui-ci, *La Fenêtre ouverte sur la vallée*, le poète qu'elle est s'est fait plus panthéiste que jamais, et il est merveilleux de voir combien cette femme sait faire communier la grande et inépuisable source de splendeur qu'est la nature ample et magnifique, avec l'essence même de son charnel et harmonieux amour. L'émotion du cœur, jointe à celle de l'âme, clarifie et magnifie le sens de la vision. Marguerite Burnat-Provins voit, non pas avec les yeux de son esprit, mais avec les yeux mêmes de ses désirs amoureux. Elle étreint son rêve de volupté, son rêve tour à tour dolent et joyeux, comme avec des mains de sculpteur qui pétriraient fervemment des corps suaves dans de la molle et argileuse terre.

« On a trop parlé de l'amour, il n'en faudrait pas parler,
« mais chanter ou gémir, suivant qu'il nous exalte ou nous
« torture. »

dit-elle, et, en sa prose rythmée comme d'amples alexandrins, écoutez comme elle parle avec vigueur :

« Je sais que mon ami est une grande fleur vivace et
« droite au chef doré comme un tournesol; je sais que son
« souffle m'anime autant que l'air du matin, que ses mains
« tendues me réclament ce que l'on ne peut voir donner, le
« bouquet mystérieux que la destinée attache dans le secret
« du cœur pour l'offrir à l'élu. »

* * *

Digitized by Google

GABRIEL D'ANNUNZIO, *Poésies* (1878-1893), traduites de l'italien par G. Hérelle. — Paris, Calmann-Lévy.

L'axiome que les poètes sont intraduisibles est assurément exagéré. Ce qui ne peut se rendre dans une traduction, c'est la sensation physique, le chatoiement et la sonorité des mots. Il se trouve que cet élément de l'art des vers a été considéré à notre époque comme le plus précieux, sinon comme le seul qui comptât. Cependant, avouons-le, la beauté poétique réside avant tout dans la conception et dans le sentiment, dans l'éclat ou la délicatesse des images, dans l'ordre et le rythme de l'expression, laquelle ne dépend pas uniquement de la matière verbale. La phrase, avant d'être une harmonie lumineuse ou sonore, doit avoir un sens. Aussi n'a-t-on pas le droit de prétendre qu'une traduction ne laisse rien deviner d'un poète : elle conserve, au contraire, les idées, la sensibilité, l'imagination, voire la qualité générale et le mouvement du style. L'armature intellectuelle, le plan organique, l'essence purement humaine subsistent. Certes, il faut un traducteur intimement familier avec les deux idiomes et avec l'œuvre de son auteur. Les bonnes traductions n'abondent point. On n'en connaît pas de supérieures à celles de M. Hérelle, à qui nous devons la version française de presque tous les ouvrages de Gabriel d'Annunzio.

D'Annunzio est un grand virtuose et un grand poète. C'est un artiste magnifique dont les lyrismes s'embrasent des féeries du soleil et de l'azur, des roses de l'aurore ou des pourpres du couchant, des radieux sourires printaniers ou des ors assombris de l'automne. Le tragique même est d'une souveraine splendeur chez lui. Tout vit d'une vie intense, enflammée et bouillonnante. Comme son héros, Stelio Effrena du *Feu*, il est au plus haut degré un *animateur*. La nature aime, rêve ou s'enfièvre. Les passions se déchaînent avec fureur. Les êtres et les choses sont secoués par une constante frénésie. La joie, comme la douleur, est un drame. D'Annunzio est bien un dionysiaque, un voluptueux comme je les rêve. Toutefois, le paganisme violent et somptueux de d'Annunzio rappelle moins la Grèce antique que la Renaissance italienne.

D'Annunzio est un homme de la Renaissance, saturé d'humanisme et de beauté. Il est le soleil qu'on peut opposer au Futurisme.

Digitized by Google

La poésie de Gabriel d'Annunzio, chargée d'atours et de joyaux flamboyants, est une série de galas, une perpétuelle fête de l'esprit et des sens.

* * *

RÉMY DE GOURMONT, *Divertissements*. — Paris, Crès.

Rémy de Gourmont vient de réunir, en un volume de luxe, les poésies qu'il avait publiées naguère en de minces et rares plaquettes. Une préface nous avertit que le goût de Rémy de Gourmont ne l'a jamais porté bien loin de la métrique traditionnelle. « J'ai, dit-il, un faible pour le vers incertain, né au temps de ma jeunesse, au nombre incertain, aux rimes incertaines. » Pourtant, la vraie personnalité de Rémy de Gourmont n'est pas marquée dans ses vers. Il y subit l'influence baudelairienne et, après le mysticisme et la perversité, la naïveté et la candeur de Maeterlinck et de Francis Jammes se retrouvent dans son œuvre. — Romancier plus sensuel que sentimental, il écrit :

« Les jours d'amour sont doux quand la vie est un songe. »

Mais ce vers vient après cette déclaration : « Les poésies de « joie n'ont pas fleuri dans les moments les plus heureux, ni les « plus douloureuses dans les jardins les moins ensoleillés », qui confirme l'idée qu'entre l'œuvre et la vie d'un homme il y a tout un mystère.

* * *

GEORGE BONNAMOUR, *La splendeur des choses*. — Paris, B. Grasset.

Eh ! oui, c'est bien la « splendeur des choses » que célèbre le poète George Bonnamour ! Ses strophes sont cadencées d'un rythme harmonieux et plein, qu'une mièvrerie tendre adoucit sans le banaliser. Ses vers sont sonores et chantants, bien frappés, délicatement écrits, et les images qu'ils font se dérouler sous nos yeux sont habilement amenées et développées.

George Bonnamour dit les aspects infinis de l'univers, et il les considère comme les décors changeants entre lesquels le drame humain se meut; il fait sourire ses bonheurs, chanter ses chagrins et ses regrets, car, tout ce qui étonne l'homme, lui a mis

Digitized by Google

au fond de l'âme une immense harmonie Il aime avec ferveur la Nature parce qu'il la sait d'âme tendre, parce qu'il n'ignore pas ses secrètes beautés, parce qu'il connaît ses ressources en parfums, en clartés, et parce

... qu'au centre de tout, un merveilleux aimant
Met son arc invisible et son attrait magique...

George Bonnamour aime la vie qui dispense le divin, le mystérieux et l'impérissable amour.

Son recueil est d'une inspiration belle et lyrique, d'un accent tout à fait moderne, et je ne pourrais donner plus exactement la synthèse de son idée poétique qu'en transcrivant ces vers :

J'ai rencontré le Dieu qui règne sur le monde.
L'aurore caressait sa chevelure blonde,
Il marchait en cueillant des fleurs, le long des haies,
La pourpre d'un manteau me dérobait les plaies
Dont sa poitrine d'homme est à jamais couverte...
Je rêvais, enfoncé dans ma tristesse inerte,
Lorsque le blond marcheur a passé sur la route.
Ses yeux m'ont fasciné, sa voix m'a dit : « Écoute,
« J'enchanterai les jours qui te restent à vivre. »
Et je me suis levé, brusquement, pour le suivre...

Les poètes ne devraient-ils pas nous dire l'universel enchantement de l'existence? Et les hymnes à la splendeur des choses sont plus ardents, plus voluptueux et plus beaux, que tous les « leit-motiv » de la douleur dont on nous a saturés.

Memento. — Gaston Robert, *Après la retraite*. Namur, J. Godenne. Un guerrier s'isole après la retraite, pour, d'une âme innocente et blanche de jeune fille pieuse, faire des vers. Souvenirs d'enfance! Petits frères de Carlsbourg! Mort d'un oiseau! Songes bleus d'enfantelet! Une prière dévote et respectable tout au long du recueil. Œuvre sans scandale de témérité, elle se maintient dans une sage moyenne qu'elle se garde de dépasser. Oui.

Ce livre est honnête partout!

C. Desbonnets et C. Henry, *La belle illusion*. Bruxelles; *La plume*. C'est une petite comédie en vers faciles et agréables, une petite comédie sur un sujet d'une simplicité ingénue. Il y est parlé exquisement d'amour, de baisers, de rêves et de réalités vénales par les deux collaborateurs. — A. de Berseaucourt, *Louis Mercier*. Paris, Jouve. Il y a toujours à glaner dans les études que de Berseaucourt consacre aux poètes de notre époque. — A. de Berseaucourt, *Charles Guérin*. Paris; *Le temps présent*. M. de Berseaucourt s'est fait

Digitized by Google

une spécialité d'essayiste. Il étudie avec conscience et avec justesse. — A. Séché, *Les accents de la satire dans la poésie contemporaine*. Paris, E. Sansot & Cie. Voici un livre de documentation savante et de critique éclairée. Je le recommande à tous les lettrés. — Jean Metzinger, *Alexandre Mercereau*. Paris, E. Figuière. Étude enthousiaste sur le poète des *Thuribulums affaissés*, poète rompu aux jeux de l'assonance et du nombre, chantre des fictions et des pourpres traditionnelles. — Georges Duhamel, *Propos critiques* (1re série). Paris, E. Figuière & Cie. Je ne puis passer sous silence ce délicieux recueil de critiques littéraires où Georges Duhamel étudie, avec amour, c'est-à-dire avec le désir sincère de comprendre leur art et de le synthétiser en l'analysant, les œuvres des différents poètes que mes lecteurs et moi avons pu apprécier. Il s'agit de Jules Romains, de Charles Vildrac, de René Arcos, de Georges Chennevières, d'André Spire, de Paul Castiaux, de Varlet, de Georges Périn. C'est là toute une pléiade que Georges Duhamel aime et fait aimer. — Camille Lemercier d'Erm, *Les poètes de Paris*. L. Michaud. Anthologie poétique du XVe siècle à nos jours, bien complète et très intéressante. — Paul Madières, *Les poètes parodistes*. Paris, L. Michaud. La collection de ces petits recueils qu'édite la maison Louis Michaud s'enrichit là d'un document amusant dont la matière embrasse la période des cinq derniers siècles. — Marius Boisseau, *Les poètes du baiser*. Paris, Louis Michaud. Et voici les plus jolies pièces, les plus tendres accents des poètes de l'amour et de la plus douce des caresses. — Alexandre Mercereau, *La littérature et les idées nouvelles*. Paris, E. Figuière. Alexandre Mercereau étudie avec amour et enthousiasme les dernières années de la poésie contemporaine. Peut-être aurait-il pu, au cours de ses rapides mais claires analyses, ne pas omettre tant de bons poètes de chez nous, qui, pour n'être édités qu'à Bruxelles, en Brabant, ne sont pas toujours à dédaigner.

M. G.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Elles sont, en général, bien incolores. Signalons pourtant les articles consacrés à Jean-Jacques Rousseau, dont le centenaire a eu cet effet prévu d'accentuer les antinomies doctrinales d'un certain nombre de nos contemporains (1). M. Barrès n'a pas laissé échapper l'occasion de s'exprimer, sur l'un de ses ancêtres littéraires, avec une mélancolique sévérité. Qui, mieux que lui, sait les ravages opérés par la magie verbale? L'*Indépendance* publie son discours de la Chambre. Cette phrase en résume la tendance : « Il est « un grand artiste, mais limité par des bizarreries et des fautes que seul « l'esprit de parti peut nier ». A ce compte, quel est le grand artiste qu'on pourrait célébrer sans remords? M. Fonsegrive, dans LA REVUE HEBDOMADAIRE, (22 juin), y va plus gaillardement, mais aussi plus en profondeur. La vérité, plus forte que ses répugnances, lui arrache l'aveu suivant, bon à retenir d'une plume catholique : « Rousseau, à force d'ingénuité et je dirai presque « d'impudique candeur, finit par se concilier nos sympathies. L'homme n'est « pas admirable, non ; mais il est tellement homme, nous nous sentons telle- « ment ses frères en misères, en faiblesse, en orgueil... que nous ne pou- « vons échapper à la séduction » (p. 457). La suite est à lire. A lire aussi des pages sur Montmorency, signées Germain Lefèvre-Pontalis (29 juin), et qu'on aura avantage à rapprocher d'un livre tout récent de M. A. Martin-Decaen, sur un protecteur du philosophe, *Le marquis René de Girardin* (Paris, Perrin, in-12). Il constitue un excellent bréviaire pour le pèlerinage à Ermenonville, que tant de célébrités passées ont déjà fait (l'empereur Joseph II, Gustave III et parmi de moindres héros, l'abbé Gabriel Brizard, dont on communique, en extraits un peu longs, le journal tout imprégné

(1) Bien entendu, ce ne sont pas les seules publications relatives à Rousseau. Trois volumes de M. Emile Faguet consacrés à sa vie, ses amitiés et ses jugements sur Molière (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie), un autre de M. Pierre-Paul Pan (*J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps*) seront analysés bientôt. Une brochure anonyme (et féminine, paraît-il) en dit assez long par son titre pour nous dispenser de commentaire : *J.-J. Rousseau infirme n'a jamais eu d'enfants* (Nice, 1912). Elle ne révolutionne rien.

Digitized by Google

de ferveur sentimentale). Est-ce tout ? Que non ! Il faut encore citer un article de M. Hipp. Buffenoir, dans le *Mercure de France* (1er juillet), consacré à la fin de Rousseau et au masque que prit Houdon, le 3 juillet 1778. Ce masque appartient à M. J. Raspail ; celui conservé au Musée d'histoire naturelle à Paris ne serait point, selon les conclusions du critique, le véritable. Une étude sur les bustes et médaillons de Jean-Jacques, dus à Houdon, complète cet intéressant exposé. Dans la Revue du Temps présent, notons le texte d'une conférence de Mme Alphonse Daudet, sur *Marceline Desbordes-Valmore*. Elle est, comme on devait l'attendre de cette femme distinguée, délicatement pensée. On s'étonne que l'étude, publiée ici même, et dans laquelle les relations de Latouche et de Marceline ont été élucidées définitivement par M. Vrancken, ait échappé à Mme A. Daudet.

Dans les revues belges, on lira dans *Wallonia* (juin), deux études sur Saint-Walthère et l'église de Hastière par delà, à propos de la restauration de cette église. M. Marcel Laurent et M. Colson, en se plaçant à des points de vue différents, ont renouvelé notre connaissance de ce chapitre de notre histoire archéologique. Des pages abondamment illustrées sur Auguste Donnay, dans ce même numéro. La Revue Générale publie (juillet) une étude de M. Woeste, sur *Lacordaire et les jeunes gens*. Prétexte, on s'en doute, à d'aigres admonestations, alternant avec des rétrospectivités qui sont piquantes. A entendre le leader catholique, la jeunesse actuelle (celle de son parti) ne « rend » pas autant qu'elle devrait le faire ; jadis elle se croisait les bras : il y a donc progrès, mais progrès insuffisant. Les écoles confessionnelles font éclore trop de tiédeur. Combien négligent « d'apporter leur pierre à l'édifice de la science sociale et religieuse » ! Puis trop de jeunes gens sont voués au plaisir ; il en est trop qui mésusent de leur temps et de leurs facultés, etc., etc. L'homélie est longue ; Lacordaire n'est évidemment qu'un prétexte heureux.

* * *

Les livres.

On vient de publier sur Ibsen un livre (chez Perrin, in-12), dont la lecture est facile, agréable même. C'est moins une étude synthétique qu'une analyse des principales œuvres du célèbre Norvégien, agrémentée de réflexions dont certaines ont du piquant, d'autres peu de nouveauté. Je m'attendais à autre chose ; sur Ibsen lui-même, sur l'élaboration de ses pièces il y a maintenant toute une exégèse dont on ne peut faire fi. Les trois volumes publiés en 1910 par MM. Halvdan Kobt et Julius Elias nous révèlent les hésitations de la conscience et les variations de la pensée chez le dramaturge. M. William Archer a montré que grâce aux manuscrits d'Ibsen, on assiste à la formation de l'idée dans tel ou tel ouvrage. Simplifiant le mécanisme, réduisant le nombre des personnages, développant les caractères, Ibsen arrive peu à peu à sa conception personnelle d'un

Digitized by Google

genre où il est incomparable. Notamment dans *Maison de poupée* il a modifié, modifié encore. Le rôle de Rank a été transformé; de simple confident qu'il était, il devient un des protagonistes, etc.

J'aurais voulu voir trace de cela chez M. Berteval. Il est bien question d'une variante imposée à l'auteur par le caprice d'une tragédienne. Ce n'est pas assez de consulter le comte Prozor, de discuter avec l'auteur; il faudrait nous montrer par quelles voies celui-ci a été conduit à cet aboutissement.

La même remarque s'applique à d'autres pièces. Mais y insister, serait déplaisant. Car j'ai lu avec un réel intérêt et un incontestable profit le livre de M. Berteval. C'est de la critique « à la française », agréable et sérieuse à la fois.

* * *

Quelques livres sur l'Allemagne et les Allemands.

La production française de livres relatifs à l'Allemagne s'est beaucoup ralentie. Est-ce le calme politique dont on bénéficie depuis les incidents marocains? Est ce d'autres causes, notamment le reflux d'attention qui s'est porté vers l'Angleterre, la « nation amie »? Difficile à démêler. Mais cela est. Les rares livres qui ont été écrits sur l'Allemagne sont d'une allure plutôt grave : thèses doctorales, études biographiques ou historiques, etc. Dans le nombre, il en est qui méritent une mention particulière. M. Tonnelat, en publiant *Les frères Grimm* (Paris, Colin), a rendu un réel service. Sans doute on n'ignorait pas le rang éminent où l'on place, outre-Rhin, ces deux promoteurs d'une science germanique entre toutes, la philologie; on n'ignorait pas les motifs de haut patriotisme auxquels ils avaient obéi. Mais il était utile de préciser ces notions, de les compléter, de nous présenter, dans sa suite, le tableau des progrès réalisés en cinquante ans par l'érudition la plus appliquée et la mieux disciplinée qui soit. Et puis, parler des frères Grimm, c'est s'occuper de l'ensemble des écrits où fut exalté le passé d'une race, soit par des poètes (Schiller, Tieck, Uhland), soit par des critiques (les Schlegel, après Lessing), soit par des travailleurs plus obscurs. M. Tonnelat a estimé qu'en élargissant son cadre, il répondait à un désir souvent exprimé. Certes, il ne perd jamais de vue le fil conducteur, mais il ne se refuse pas les incursions à droite et à gauche. Sur les institutions, les contes, la poésie savante ou populaire, héroïque ou bourgeoise, sur la langue, envisagée dans son organisme, dans ses lois, dans son devenir historique, M. Tonnelat a écrit autant de chapitres savoureux, replaçant les frères Grimm dans leur temps, dans leur atmosphère intellectuelle, au milieu des activités diverses auxquelles se mêle la leur, si combattive et si persévérante. Il y a là beaucoup à récapituler, beaucoup aussi à méditer.

De M. Tonnelat, j'avais lu jadis une étude sur l'expansion allemande

Digitized by Google

hors d'Europe; cette fois, il s'est élevé au-dessus de la nomenclature adroite des cargaisons de navires, des chèques et des traités de commerce; il s'est ouvert l'accès du monde de la pensée, et il nous l'a ouvert aussi.

Faut-il rapprocher de son gros ouvrage celui de M. Lichtenberger sur *Novalis* ? Et pourquoi pas ? Ce fluet volume, qui fait partie d'une remarquable collection, publiée chez Bloud (et dont nous signalâmes le *Chaucer* de M. Legonis, si sobre et si substantiel), est évidemment d'une portée moins générale que la thèse de M. Tonnelat. Pourtant, n'oublions pas que *Novalis* fut un des héros du réveil d'âme dont s'accompagne la reconstitution matérielle de l'Allemagne, qu'il exerça un rare prestige, dont l'œuvre de M. Maeterlinck est un témoignage encore caractéristique. En traduisant l'auteur de *Henri d'Ofterdingen* (écrit qui nous fut révélé en 1908 par MM. Polti et Morisse), notre grand écrivain se révéla, en quelque sorte, lui-même. Mais il ne se crut pas obligé d'éclairer toute la face de cet étrange personnage, dont l'œuvre poétique et philosophique troubla tant de consciences. Dans 250 pages brèves, claires, délicatement écrites, M. Lichtenberger nous a donné enfin une véritable biographie, suivie d'une analyse doctrinale qui semble ne rien laisser à désirer.

Dans la même collection Bloud, M. Seillère nous offre un Schopenhauer qui, malgré les travaux de Bourdeau et de Ribot, sera le bienvenu. Ne l'a-t-il pas pris de biais, isolant dans l'œuvre du célèbre philosophe les parties qui lui paraissaient répondre à certaines préoccupations cardinales de son temps ou du nôtre? On n'oserait le nier. Mais cette simplification offre des avantages et si pour l'homme de science, ce livre ne rend pas inutiles ceux qui l'ont précédé, pour l'homme de goût, simplement il constitue déjà un bréviaire élégant et sûr.

Il reste juste assez de place pour signaler deux travaux sur Hebbel. Ce grand poète, qui dut à Saint-René-Taillandier, si je ne m'abuse, le premier signe d'attention en France, n'a guère trouvé d'admirateurs en dehors de sa patrie. En Belgique, en dehors d'une initiative non suivie de réalisation de M. Dwelshauvers, on ne le lit guère et on ne le joue pas. L'étrangeté de son art, en 1852, le critique français la constatait déjà, et il ajoutait qu'un théâtre comme celui de Hebbel « ne doit pas espérer de succès en dehors des frontières de l'Allemagne ». Il en fut ainsi. Pourtant cette *Judith*, que viennent de traduire MM. G. Gallimard et Pierre de Lanux, a des parties de chef-d'œuvre (édition de la *Nouvelle Revue française*). Sans doute, la progression de l'intérêt y est de-ci de-là sacrifiée à une curiosité d'analyse et à une somptuosité lyrique, peut être inégalées en Allemagne depuis soixante ans. Mais il reste que nous devrions être confus d'avoir connu tardivement un drame, dont les analogies avec *Monna Vanna* m'ont frappé et mériteraient une étude. Dans son *Ésotérisme de Hebbel*, (Paris), M. Paul Bastier a donné une suite à un essai accompagné de traductions déjà consacré au poète allemand. Il croit avoir découvert un

Digitized by Google

sens plus rare et plus mystérieux à certaines idées et certains thèmes que Hebbel affectionne et enveloppe de la pourpre magnifique de sa rhétorique. Je n'oserais garantir l'exactitude de toutes les interprétations de M. Bastier; il en est qui, appuyées sur des révélations du journal intime de Hebbel, offrent une indéniable séduction.

W.

* * *

Maurice Caudel, *Nos libertés politiques*, in-18°, Paris, Colin. — Nos libertés politiques auraient dû former, depuis cent ans, le fond permanent, la trame journalière de notre vie publique. En fait, elles sont toujours restées l'élément le plus médiocre, le plus négligé et le plus fugace de nos Constitutions.

Pourtant les droits et libertés du citoyen, lorsqu'ils sont fondés sur des principes qui échappent à la politique du moment, mesurés par un pouvoir indépendant du politicien du jour, deviennent la base des institutions. C'est leur équilibre avec les droits de l'État et les prérogatives des gouvernants qui fait la Constitution.

Mais nos libertés, mal distribuées et mal équilibrées, tantôt nulles, tantôt débridées, souvent restreintes par la loi, presque toujours émancipées par les mœurs, sont tombées aux mains d'un citoyen indifférent jusqu'à l'apathie ou impatient jusqu'à la révolte, et plus disposé à poursuivre ses desseins par les voies emmêlées de la *politique* que par la revendication et l'exercice de son *droit*. De là les apparences, les allures et les démarches de notre régime actuel. Pour le comprendre il faut remonter très haut dans notre passé et tenter quelques comparaisons avec l'étranger.

Ce sont les grandes lignes de cette histoire et de cette comparaison qu'a tracées l'auteur de ce livre, qui pose à tous les esprits réfléchis un des problèmes politiques les plus urgents de l'heure présente.

En général, les livres traitant de l'économie politique ou bien de la politique pure sont arides et d'une lecture difficile. Le livre de M. Caudel échappe complètement à ce défaut. Il est écrit dans une langue à la fois claire et imagée et la lecture en est réellement captivante.

Digitized by Google

La représentation proportionnelle en France

Notre Chambre des députés a terminé le 10 juillet dernier la discussion du projet de réforme électorale, qu'elle avait commencée le 29 mai 1911. On a pu craindre, pendant de longs mois, qu'elle n'aboutirait pas, tant était vive l'hostilité d'une fraction du parti radical contre tout changement de la législation en vigueur. Ces résistances sont, d'ailleurs, les mêmes dans tous les pays et sous tous les gouvernements : n'a-t-il pas fallu, en France, une révolution pour convaincre la majorité parlementaire, qui soutenait le ministère Guizot, de la nécessité d'accroître le nombre des électeurs? Les « satisfaits » du règne de Louis-Philippe invoquaient alors les mêmes arguments que les arrondissementiers d'aujourd'hui : pourquoi renoncer à un système qui nous assure, avec la majorité, les avantages du pouvoir? Le second Empire n'a pas voulu à son tour remplacer la candidature officielle par la liberté électorale; il a succombé, comme la monarchie de Juillet, sous le poids des fautes accumulées par des ministères dont l'unique souci consistait à faire élire par la corruption des députés domestiqués, afin de pouvoir gouverner sans contrôle. Mais les événements du passé ne sont pas une leçon pour les politiques qu'aveugle le sentiment égoïste de l'intérêt personnel. Sans cesse absorbés par la préoccupation d'être réélus, un assez grand nombre de nos députés ne peuvent admettre qu'on touche à des abus dont ils profitent. Ils se persuadent volontiers que l'exercice du droit de vote doit être réglementé à leur convenance, que le suffrage universel est fait pour les candidats et que les députés, au lieu d'être les serviteurs du pays, doivent en rester les maîtres.

Dans ces conditions, on ne peut guère réaliser une impor-

Digitized by Google

tante réforme électorale sans soulever d'ardentes protestations. Il eût été fort difficile d'en triompher si, d'une part, des élections partielles n'avaient démontré le péril que faisait courir au parti radical le maintien du scrutin majoritaire et si, de l'autre, le cabinet Poincaré, plus clairvoyant que beaucoup de ses amis, n'avait pas défendu avec vigueur la cause du scrutin proportionnel. Le véritable auteur de la réforme est, en effet, le chef du ministère actuel, M. Raymond Poincaré, dont le talent et les anciennes convictions ont si largement contribué à assurer le succès de la représentation proportionnelle. Depuis quinze ans, pour ne pas dire depuis qu'il siège dans nos assemblées, le président du conseil n'a cessé de protester contre les vices du régime parlementaire tel qu'il est pratiqué en France, contre l'asservissement de l'élu aux intérêts locaux et particuliers de sa clientèle, contre l'indiscipline des partis. M. Raymond Poincaré s'était donc associé avec éclat à la campagne proportionnaliste avant de prendre le pouvoir. Loin de la considérer comme une menace pour le régime actuel, il l'envisageait au contraire comme un moyen de salut, d'accord avec le Comité républicain de la représentation proportionnelle (1), dont son cousin, M. Henri Poincaré,

(1) Je me permets de citer le passage essentiel du programme du Comité républicain de la représentation proportionnelle qui a été signé par les hommes les plus éminents de notre pays :

« Nous voulons la *représentation proportionnelle* pour fortifier la République et pour améliorer notre régime parlementaire. Dans un pays qui s'est toujours montré énergiquement hostile, depuis plus d'un demi-siècle, à toutes les entreprises des partisans de la monarchie, de l'empire ou de la dictature, nous ne craignons pas qu'une œuvre de justice mette en péril nos institutions démocratiques.

L'usage du scrutin d'arrondissement a perpétué des mœurs électorales et politiques intolérables : la candidature officielle, l'arbitraire dans les actes administratifs, l'arbitraire même dans l'application des lois, la faveur substituée à la justice, le désordre dans les services publics, le déficit dans les budgets où les intérêts privés et de clientèle prévalent sur l'intérêt général.

Il faut affranchir les députés de la servitude qui les oblige à satisfaire des appétits pour conserver des mandats. Il faut mettre plus de dignité et de moralité dans l'exercice du droit de suffrage; substituer la lutte des idées à la concurrence des personnes; contraindre les partis à s'organiser,

Digitized by Google

l'un des plus grands savants de la France et sans doute aussi du monde, n'a pas hésité à encourager la propagande (1). Il ne faut donc pas s'étonner que, devenu le chef responsable du gouvernement, M. Raymond Poincaré ait tenu à porter remède aux abus qu'il avait si loyalement dénoncés pendant toute sa carrière parlementaire. Pour être juste, il convient d'ajouter qu'il a été secondé avec la plus éloquente énergie par son adversaire politique et ami M. Jaurès, par le vénéré président de la commission du suffrage universel, M. Ferdinand Buisson, et par M. Arthur Groussier, l'honnête et conciliant rapporteur du projet de réforme électorale.

Tel qu'il a été voté par la Chambre des députés, dans la séance historique du 10 juillet, par 339 voix contre 217, ce projet réalise des progrès énormes sur la loi électorale actuelle. Il n'applique point la représentation proportionnelle, mais un système mixte de représentation des minorités et il laisse un avantage considérable aux partis qui obtiennent la majorité absolue des suffrages dans un même collège. Le système un peu compliqué qu'il organise pour la répartition des sièges entre les listes est assurément moins bon que le système belge de d'Hondt. Pour comprendre les raisons de son adoption, il faut se rappeler qu'il est une transaction entre le scrutin majoritaire et le scrutin proprortionnel. Depuis deux années qu'elle est en fonctions, la commission du suffrage universel, chargée de l'examen du projet, n'a pas cessé d'ailleurs de rechercher des compromis entre les partisans des deux méthodes opposées. Son président, M. Ferdi-

à se discipliner, à présenter aux électeurs des idées claires dans des programmes précis, afin que puisse se faire l'éducation à peine commencée de notre démocratie. Il faut enfin rappeler à ceux qui seraient tentés de l'oublier, qu'une nation ne peut être grande et même ne peut vivre qu'à la condition que ses citoyens aient le sentiment d'une solidarité qui commande à chacun des sacrifices à l'intérêt de la patrie. »

(1) M. Henri Poincaré a malheureusement succombé aux suites d'une opération, le 17 juillet dernier : sa mort a causé une émotion universelle. Il était non seulement un grand esprit et un grand cœur, mais un vrai libéral et un ardent patriote. Partisan convaincu de la réforme électorale, il avait bien voulu écrire une préface à notre livre : *La R. P. en France et en Belgique.*

Digitized by Google

nand Buisson, et son rapporteur, M. Arthur Groussier, ont fait preuve, l'un et l'autre, du plus large esprit de conciliation républicaine. Ils ont tenté, par des sacrifices sérieux à leurs propres idées, de rallier à la réforme le plus grand nombre possible de députés républicains et, mieux encore, s'ils le pouvaient, la quasi-unanimité de la Chambre. Aux proportionnalistes qui manifestaient quelque étonnement de tant de condescendance, M. Buisson et M. Groussier répondaient qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'aboutir : se montrer intransigeant serait s'acculer à ses difficultés insurmontables, en provoquant une obstruction qui ne permettrait peut-être pas de faire voter la loi électorale.

Le système de d'Hondt a d'abord été accepté, parce qu'il constituait précisément une transaction. N'accorde-t-il pas aux partis les plus unis et les plus forts une prime incontestable? Mais M. Painlevé a formulé deux objections : il a soutenu que le système de d'Hondt devait fatalement nuire au parti républicain, qui est le plus divisé, et favoriser par cela même les partis d'opposition; il a ajouté que, dans les collèges où il n'y aurait qu'un nombre pair de députés à élire, la minorité pourrait obtenir autant de sièges que la majorité, ce qui, à son sens, n'était pas admissible. Voici son raisonnement : Si, disait-il, dans un collège où il y a cinq dépulés à élire, une liste de droite obtient 35,000 voix, une liste républicaine 34,000 et une liste socialiste 11,000, la liste de droite aura 3 sièges et la liste républicaine n'en aura que 2, bien que le total des voix de gauche, 34,000 + 11,000 = 45,000, soit très supérieur au total des voix de droite. En outre, si, dans un second collège ayant quatre députés à élire, une liste obtient 24,000 suffrages + 1 et une autre 36,000 suffrages — 1, chacune aura deux sièges, ce qui paraîtra singulier. M. Painlevé, soucieux de ne désavantager son parti dans aucun cas, a donc défendu le système de l'apparentement qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le système de l'utilisation régionale des excédents que M. Van de Walle essaye de faire triompher en Belgique. C'est entre plusieurs listes d'un même collège que s'opère l'apparentement : une liste radicale pourra s'apparenter, par exemple, avec une liste modérée et une liste socialiste, afin d'empêcher la liste de droite de gagner les sièges qui lui reviendraient par l'application de la règle de

Digitized by Google

d'Hondt. Et si les trois listes coalisées réunissent ensemble la majorité absolue des suffrages, elles obtiennent tous les sièges que la répartition par la méthode du quotient a laissés en l'air. Un pareil système ne pouvait se soutenir : il a été repoussé par une énorme majorité.

Poursuivant son dessein de conciliation, la commission du suffrage universel a défendu un autre système transactionnel, comportant encore une prime à la majorité absolue, mais permettant aux listes d'un même parti, qui se seraient apparentées entre elles dans plusieurs collèges voisins, de bénéficier d'un ou de plusieurs sièges, si la somme de leurs restes atteignait une ou plusieurs fois le quotient. Malgré ses complications et ses injustices, le système n'en a pas moins été adopté par la Chambre en première lecture. Résisterait-il aux objections légitimes qui lui seraient faites au Sénat? C'était peu vraisemblable et mieux valait, pour aboutir, ordonner le retrait de l'urgence et délibérer, en seconde lecture, sur un nouveau projet que le gouvernement s'était engagé à déposer. C'est ce qui a été fait et, avec une bonne grâce et un esprit absolu d'abnégation, la commission du suffrage universel et M. Groussier n'ont pas hésité à se rallier au projet du gouvernement.

* * *

Il serait trop long et peut-être inutile d'expliquer à la suite de quelles transactions nouvelles le système du gouvernement a été remplacé à son tour par un autre, d'ailleurs plus juste. Tous les proportionnalistes savent les difficultés auxquelles on se heurte, quand on veut, dans un même collège et surtout dans un collège restreint, répartir des sièges entre plus de deux listes. Le problème devenait d'autant plus malaisé à résoudre que la Chambre se refusait à élargir les circonscriptions au delà des limites du département. Comment faire, alors, pour partager des sièges entre trois ou quatre listes dans des collèges n'ayant qu'un nombre infime de députés à élire? D'après le tableau des circonscriptions formées par les départements, la plupart des collèges n'auront pas plus de six députés, beaucoup n'en auront que cinq, quatre, trois et même deux. Après bien des hésitations, bien des dis-

Digitized by Google

cussions oiseuses et bien des contradictions, la Chambre s'est arrêtée à un système dont le mécanisme est le suivant :

Première opération. — Il est d'abord accordé à chaque liste autant de sièges que la somme de ses suffrages contient de fois le quotient électoral, qui est obtenu en divisant le nombre des votants, par le nombre des députés à élire.

Seconde opération. — S'il y a, dans le même collège, plusieurs listes dont les candidats ont déclaré mettre en commun leurs restes électoraux pour le partage des sièges en l'air, ces diverses listes obtiennent autant de sièges que la somme de leurs restes contient de fois le quotient électoral.

Troisième opération. — Si un groupement de listes a recueilli la majorité absolue des suffrages, il lui est accordé, en outre, un siège de plus, sauf dans le cas où, avant cette troisième opération, il aurait déjà obtenu la majorité des sièges.

Quatrième opération. — Si, après ces trois opérations, il reste encore des sièges vacants, ces sièges sont répartis par le système des moyennes.

Cinquième opération. — Les sièges attribués à un même groupement de listes sont répartis entre ces listes par le système des moyennes (1).

Il est évident que ces cinq opérations ne permettront guère aux minorités d'enlever indûment des sièges aux majorités. Elles sont un peu singulières. Elles pourront, en outre, donner des résultats choquants : si, par exemple, dans un collège ayant 5 députés à nommer, une liste A réunit 37,000 suffrages et trois autres listes groupées, 11,000, 13,000 et 14,000 suffrages, il sera bizarre que la liste A n'obtienne que 2 sièges avec 37,000 voix, alors qu'une autre liste obtiendra 1 siège avec 11,000 voix seulement. Mais, quand la majorité absolue ne sera pas atteinte, le système donnera à peu près les mêmes résultats que la règle de d'Hondt, à cette différence près

(1) Le système des moyennes dont il est ici question est exactement le système de d'Hondt appliqué par une autre formule, mais donnant des résultats identiques. Il a été imaginé par le Comité républicain de la représentation proportionnelle, dans le dessein de répondre à cette objection des adversaires de la représentation proportionnelle que le système de d'Hondt est incompréhensible. Le système des moyennes explique, en effet, les raisons de la division des suffrages de chaque liste par 1, 2, 3, 4, etc.

Digitized by Google

qu'un parti conservera le même nombre de sièges s'il se divise que s'il ne se divise pas. Au lieu de favoriser l'union, le système pousse à l'indiscipline. A tout prendre et malgré ses défauts, le système de d'Hondt est donc meilleur que le système voté par notre Chambre des députés.

Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que l'exercice du droit de vote est réglé, dans le projet de la Chambre, de la manière la moins conforme au bon sens. Il comporte, en effet, le « panachage » : chaque électeur dispose d'autant de suffrages qu'il y a de députés à élire et il peut voter comme bon lui semble pour des candidats appartenant à plusieurs listes. Ainsi l'électeur de Digne ne disposera que de 2 suffrages, parce qu'il n'y a que 2 députés à élire dans les Basses-Alpes, tandis que l'électeur de Paris disposera de 57 suffrages, parce qu'il y a 57 députés à élire dans la Seine! Ce n'est pas seulement illogique, c'est absurde. Sous prétexte de respecter la liberté du vote, en enlève de la sorte à l'électeur conscient et réfléchi le droit de désigner, sur la liste de son parti, les noms des candidats qu'il préfère. Si 40,000 électeurs votent, par exemple, pour une liste compacte de 6 candidats, ils donneront 40,000 suffrages à chacun de ces candidats : quels sont ceux qui seront proclamés députés, si la liste a droit à trois sièges? Ce seront évidemment les candidats dont les noms auront figuré sur des bulletins panachés, ceux qui auront réussi à capter des suffrages d'électeurs sans conviction ou sans discipline. Avec le panachage, l'élection des députés dépend, par conséquent, du hasard, de la fantaisie ou de l'indiscipline, à moins qu'il ne dépende des manœuvres ou des trahisons des candidats d'une même liste : on ne saurait imaginer rien de plus immoral.

Il est étrange qu'on n'accorde, en France, qu'une importance relative à la méthode du classement des candidats, à ce second problème de la représentation proportionnelle, plus important encore, à mon sens, que celui de la répartition des sièges entre les listes. On considère, chez nous, le panachage comme un dogme; on fait remarquer qu'il est pratiqué dans les élections municipales et qu'il l'a été dans les élections législatives faites, en 1885, au scrutin de liste. Mais on ne se rend pas compte que le régime majoritaire et le régime proportionnel sont très différents. Sous le régime majoritaire, il

Digitized by Google

suffit à une liste de recueillir la moitié des suffrages plus un pour être élue tout entière; sous l'autre régime, une liste n'a droit qu'au nombre de mandats proportionnel à sa force numérique : il faut donc que la loi électorale détermine l'ordre de classement des élus, ce qui n'est point facile, car il s'agit ici de donner à l'électeur une liberté assez large et de maintenir en même temps, dans le corps électoral et dans les partis, une discipline indispensable à l'application régulière du parlementarisme.

Si chaque électeur prétend voter à sa guise sans se préoccuper du vote de son voisin, il n'y a point d'élection sérieuse, ce sera l'anarchie. Et si chaque candidat veut obtenir des suffrages de préférence comme bon lui semble, par la corruption ou la candidature officielle, s'il ne songe qu'à son succès personnel, sans s'inquiéter du sort de ses amis, il n'y a plus de partis politiques, plus de régime représentatif : les Chambres seront alors condamnées à l'incohérence, aux intrigues et aux manœuvres suscitées par les ambitions individuelles. Il est bien regrettable qu'on s'obstine, chez nous, à ne pas le comprendre. Il a été admis, dès le premier jour, que le panachage était une concession faite aux partisans du système majoritaire et aux électeurs eux-mêmes, alors qu'il n'est au fond quel'organisation systématique du désordre. Outre ses inconvénients moraux, il offre les plus graves inconvénients matériels : comment fera-t-on pour dépouiller et recenser les votes des 900,000 électeurs du département de la Seine qui aura à élire 57 députés et où il y aura probablement une dizaine de listes en présence?

Si le panachage est une solution absurde, le système belge me semble d'ailleurs une solution imparfaite, en ce sens qu'il accorde aux associations politiques une trop grande influence sur le choix des élus et qu'il confère à la plupart des députés une véritable inamovibilité. On aurait pu l'améliorer, en accordant, chez nous, à chaque électeur un seul suffrage de liste, mais plusieurs suffrages de préférence sur la même liste : 1, 2, 3, 4 ou 5, selon le nombre des députés à élire. Les votes de liste serviraient à faire le partage des sièges; les votes de préférence serviraient à faire le classement des candidats de chaque liste et à déterminer l'ordre dans lequel ils seraient proclamés élus. Le système n'est pas nouveau : il a

Digitized by Google

été imaginé, il y a plus de dix ans, par M. Adolphe Carnot, président de la commission d'études du Comité républicain de la représentation proportionnelle. C'est celui qu'on aurait dû adopter en France. Proposé par M. Abel Ferry, il a été malheureusement repoussé, dans la séance du 9 juillet, par 370 voix contre 195.

Les 370 députés hostiles à cet amendement sont évidemment persuadés que le panachage favorisera leur réélection. Ils s'imaginent que les électeurs dont ils sont déjà connus inscriront leurs noms sur la plupart des bulletins de vote, qu'ils recueilleront ainsi des suffrages dans tous les partis pour des raisons locales et qu'ils distanceront, par conséquent, les autres candidats qui figureront sur la même liste. Ce n'est pas sûr et il est même probable que les candidats nouveaux obtiendront plus de suffrages de préférence que les anciens députés : on ne songera pas à rayer leurs noms de la liste pour les remplacer par un autre; on rayera, au contraire, impitoyablement, le nom du député sortant qui aura suscité des mécontentements dans son ancien collège électoral. Dans tous les cas, c'est bien le hasard des votes personnels émis par les panacheurs qui décidera de l'élection des députés. Ce sont les électeurs sans convictions ou sans idées, c'est-à-dire des électeurs peu intéressants, qui assureront le succès de tels ou tels candidats de préférence à tels ou tels autres.

* * *

Les imperfections évidentes du projet de réforme électorale voté par la Chambre ont permis à M. Clemenceau et à ses amis du Sénat de l'attaquer sans trop de ridicule. Tous leurs arguments contre la représentation proportionnelle, à la fois puérils et contradictoires, ont été cent fois réfutés. Par contre, il est trop facile de démontrer l'illogisme et les complications du panachage, l'immoralité de l'apparentement, la difficulté d'attribuer un nombre déterminé de sièges aux diverses listes en présence dans des circonscriptions trop étroites. J'ai toujours soutenu, pour ma part, que, si l'on voulait faire une loi électorale à l'abri de tout reproche sérieux, il fallait s'inspirer de la loi belge, en corrigeant les défauts que

Digitized by Google

l'expérience de douze années a fait apparaître. Il est en effet certain que, en Belgique, le système d'Hondt favorise le parti catholique, en l'obligeant à rester uni, tandis qu'il désavantage le parti libéral et le parti socialiste, en les contraignant l'un et l'autre à former des cartels dans les petits collèges. En outre, la division nécessairement un peu arbitraire des circonscriptions, combinée avec le vote plural, a ce résultat fâcheux de faire élire des députés, dans chaque collège, par un nombre de suffrages assez différent, puisque le diviseur électoral est variable. Si nous n'avons pas, en France, le vote plural, nous avons des départements d'une population et d'une étendue fort inégales, et par suite le diviseur, que nous appelons le quotient, va se trouver plus élevé dans certaines régions que dans les autres. Mais il serait facile de remédier à cette injustice, en établissant un quotient électoral uniforme et en faisant dépendre alors le nombre des députés, non plus de la population, mais du nombre des suffrages valablement exprimés. Le système du quotient uniforme ou du nombre unique est d'ailleurs le seul qui permette une réparation exacte des sièges, à la condition, cela va de soi, d'être complété par l'utilisation régionale ou même nationale des restes électoraux de chaque parti. Enfin, en améliorant le système belge de votation et en le remplaçant par le système de M. Adolphe Carnot, je crois bien qu'on aurait pu se rapprocher assez sensiblement de l'idéal de justice pour que notre loi électorale fût inattaquable.

J'ai fait connaître plus haut les raisons d'ordre parlementaire qui s'étaient opposées à l'élaboration d'une loi susceptible de réaliser pleinement l'idée de justice et de moralisation qui est la raison d'être de la représentation proportionnelle. Sans doute, le Sénat pourra améliorer certaines dispositions du projet de la Chambre, mais il ne voudra pas le modifier très sensiblement. Dans tous les cas, il ne se hasardera point à le repousser. Il a le plus grand intérêt à ne pas engager, sur ce terrain, un conflit avec l'assemblée nommée par le suffrage universel. Si, en effet, sous prétexte de sauver la République d'un danger imaginaire, il se refusait à ratifier le projet de réforme électorale, la seule issue possible serait la dissolution de la Chambre : or, une nouvelle consultation du pays aurait lieu dans les conditions les plus désavantageuses

Digitized by Google

pour les adversaires de la représentation proportionnelle. La lutte électorale s'achèverait, à coup sûr, par une éclatante défaite des arrondissementiers contre lesquels se dresserait la coalition redoutable de la droite, du centre et des socialistes. Comment résister à un assaut qui se livrerait au nom de la justice? M. Clemenceau soutient que la représentation proportionnelle n'a point soulevé dans le corps électoral l'enthousiasme qu'on suppose, qu'elle n'est pas comprise et que, mieux éclairé, le suffrage universel la repousserait avec énergie. Il se trompe étrangement. Certes, la plupart des électeurs français ne se sont point passionnés pour les systèmes de représentation proportionnelle, pour le système de d'Hondt, des moyennes ou des plus forts restes; mais ils croient, non sans raison, qu'un régime de justice électorale permettrait d'aboutir à un régime de justice administrative : notre pays est las d'être gouverné dans l'intérêt particulier des députés d'arrondissement; il est exaspéré d'un régime de corruption et de candidature officielle, qui a provoqué un énorme accroissement du nombre des fonctionnaires et, par suite, une aggravation considérable des dépenses publiques dont le total s'est augmenté de plus de 1,200 millions depuis quinze années (1). Dans l'esprit de nos populations, représentation proportionnelle signifie surtout, comme le faisait remarquer un jour M. Ferdinand Buisson, réforme parlementaire : l'opinion publique espère qu'un nouveau régime électoral fera disparaître les abus dont elle souffre et que le parti au pouvoir a été impuissant à déraciner.

Si l'on faisait un nouvel appel au pays, sa réponse serait plus nette encore qu'aux élections générales de 1910. Voilà pourquoi le Sénat n'osera pas s'opposer à un commencement

(1) Dans les annexes du projet de budget pour l'exercice 1913, le ministre des finances constate qu'il y avait, au 31 décembre 1911, en France, 995,249 fonctionnaires de l'État, des départements et des communes, sans compter, bien entendu, les agents des chemins de fer et les soldats de terre et de mer.

Dans le même document officiel, on relève les chiffres que voici : en 1898, les dépenses publiques se sont élevées à 3,431 millions; le total des crédits réclamés pour l'exercice 1913 s'élève à 4,664 millions. A ce formidable total il faudra ajouter les crédits supplémentaires qui, cette année même, atteignent déjà 110 millions.

Digitized by Google

d'application de la représentation proportionnelle : il craindrait d'être tenu pour responsable de la défaite qui atteindrait le parti radical; il craindrait surtout d'être victime d'une campagne qui serait dirigée contre lui et qui se terminerait fatalement par la revision de sa propre loi électorale, plus injuste et plus détestable d'ailleurs que celle de la Chambre. Enfin, il se rendra compte, car on le lui démontrera aisément, que, loin d'être une atteinte aux droits du suffrage universel, la représentation proportionnelle est la conséquence logique et nécessaire du principe d'égalité de tous les électeurs, de même qu'elle est la conséquence de la liberté politique qui ne serait plus qu'un vain mot, si elle n'était pas la même pour tous les partis et pour tous les citoyens. Il n'est pas seulement inique, il est dangereux d'accorder tous les mandats au parti qui obtient la moitié plus un des suffrages exprimés et de n'en laisser aucun au parti qui n'en obtient que la moitié moins un. En persistant à violer les droits des minorités, on acule les majorités à subir tôt ou tard la loi du plus fort : on contraint les plus faibles à s'unir et à former des coalitions qui leur assurent la victoire. Je ne crains point de répéter que le maintien du scrutin d'arrondissement serait la ruine de nos institutions parlementaires et qu'elle favoriserait le retour du césarisme, ce qui explique, du reste, l'acharnement avec lequel M. Émile Olivier continue à le défendre.

GEORGES LACHAPELLE.

Digitized by Google

SAINT-MÉGRIN

CHAPITRE PREMIER.

Par un despiteux temps d'avant Pâques, où la pluie tombant à belles brassées ne laissait fil de sec aux passants, par devant l'église royale dite Saint-Germain de l'Auxerroys, un cavalier de bonne taille se tenait debout. Il portait manches de maille et bonnet de reître, et n'osait rentrer en l'église pour ce qu'il était ruisselant d'eau.

Il attendait donc non sans grand peine qu'il plût au ciel retirer ses eaux, lorsque, vêpres étant dites, une foule avenante en parements de fête se répandit sous le parvis.

Le cavalier tourna la tête.

Un homme de brave aloi en pourpoint à taillades l'ayant aperçu de ce fait, vint à lui et lui frappant l'épaule du bout de son livre d'oraison.

— Eh! par la croix! n'est-ce point là Bordenave? le brave appareil que voici! En ma conscience, que fais-tu céans? Il y a temps qu'on n'a vu ta face.

Le reître hocha du front.

— C'est bien parler, Fervacques et, pour vrai, le cas est déplaisant, mais il n'est heure pour servir son maître. Il n'y faudrait faillir.

— Quoi! reprit l'autre, ouvrant haut les yeux, Monseigneur est donc revenu d'Amboise? Hier, vespres closes, je fus en son hôtel pour lui faire compte de maints devis qui péculièrement l'intéressent, et il n'étoit encore céans.

Bordenave se prit à rire.

— Si Guise est en ville, c'est ce que je ne sais. Mais où qu'il dise son *Pater nostre*, il se peut assurer sur moi.

Fervacques prit la main du reître.

— Bon! si j'en crois ce boutehors, tu mènes quelque

Digitized by Google

haute affaire. Ne sommes-nous zélés servants? Mais d'où viens-tu pour ta franchise? car je te prends au saut de la selle.

Il désignait les chausses boueuses et les talons marqués par l'éperon. Bordenave serra les lèvres.

— Prenons du large, par l'hostie! on flâne fort autour de nous.

Les deux hommes, sans en dire plus, s'enfoncèrent dans la ruelle qui courait vers le fleuve entre deux murs noirs. La pluie tombait, rayant le ciel jaune, flagellant les pignons aigus qui déchiraient d'une arête vive le froid suaire du brouillard.

Fervacques reprit d'une haleine :

— Oh! Dieu! camarade! cela va bien. Si tu redoutes, comme il paraît, que d'aucuns t'ouyssent par feintise, nous ne saurions être mieux qu'ici. S'il y a foule, je ne la vois.

Bordenave cracha à terre.

— De la foule je me soucie comme d'un coup d'arquebuse, mais il ne faut qu'on soit instruit comme se portent nos affaires. Or sus, compagnon, tends l'oreille à ce coup. Ainsi fraisé, je viens de Blois où m'attendait le sire d'Humières, lieutenant de Guise et chrestien très bon. Monseigneur m'avait baillé un message à mettre sans feinte en ses mains et, sur la croix, avant que partir, fait jurer de ne faillir en route.

— Eh! reprit Fervacques, piétinant la boue, quel diable de messe allais-tu chanter? Ce doit être bien grande affaire pour qu'on mène tel carillon.

— Apertement, reprit le reître, baissant la voix comme une torche passait, et, par le Christ! M. de Guise est fort en branle, comme on dict. Il se file un plan en ces jours contre le Sire du Louvre où d'Humières doit jouer grand rôle et Périsole, l'arquebusier, aussi.

— Bon! s'écria Fervacques, ce sont nobles têtes et la besogne est trop haute pour nous. Mais n'importe! Si Guise quelque jour tient le trône, ce qu'à Dieu plaise! à tout le moins nous y aurons part.

Bordenave l'interrompit.

— Et pour lui aurons reçu force maschures. Ains, tire l'œil de mon côté. N'aperçois-tu rien sur ma face?

Digitized by Google

Fervacques se pencha en avant.

— Rien, par ma dague, fors l'eau qui coule.

— Fait-il si sombre en nostre lieu? Ecoute lors et tiens pour bon et véritable le fait qui m'est advenu. J'allais donc en toute fiance, galopant par le Vendômois, porter message au Sire d'Humières, comme paravant je l'ai dit. Je portais la lettre tant précieuse dedans la bourse du cuissinet et suivais un sentier, de belle et bonne grâce, frétillant de la gourmette et le cœur des plus esjouis. Soudainement, j'oys fort grand bruit sur mes derrières avec galop de maint cheval. J'enlève bête et selle et, droit comme dard, je pousse fort en avant à manger mon ombre. A ce coup, je crus bagues nettes, mais par les Lys! un bon poignard crossé à double tige bondissait à ma suite vitement. Mal m'en prit de tourner face, je le reçus droit au museau. Par grâce, il coula sans force et pour le trou, une belle n'y mettrait le doigt; cependant, j'en suis tout de rage et les dents me grincent d'y penser!

— Eh! dit Fervacques, frappant son livre, c'est quelque paillard de huguenot! Ils auront su ton zèle pour notre Sire et t'auront voulu branqueté. Dieu bon! j'en voudrais pendre un les pieds dans la braise pour m'y réchauffer quelque peu!

Bordenave hocha la tête.

— Ne savaient-ils de quoy j'étais porteur? Moins des huguenots me méfierai-je que du roy Henri très-chrestien!

Fervacques heurta le poing du reître.

— Compagnon, lève un peu les yeux. Si, par grand faute, je ne me trompe, nous voici près la porte du Sire duc. N'est-il point séans de montrer figure pour l'advertir de nos faits?

Un bloc sombre aux flancs blasonnés se dressait entre deux tourelles.

Fervacques fit branler la poutre dont le bois vermoulu craqua. Le vantail s'enfonça dans l'ombre et ils entrèrent l'un après l'autre. La cour ruisselait sous le ciel bas. Un chariot doublé de velours, brancarts vides contre la muraille, allongeait son ombre sur le puits, et une tache couleur de feu trouait le sol livide aux pierres lisses. C'était le reflet d'une fenêtre toute claire de torches, là-haut.

Un valet portant un moignon de cire éteint par l'orage et

Digitized by Google

bavant de pluie fit un signe aux hommes qui entraient. Bordenave leva sa toque.

— Guise! cria-t-il, et le vantail retomba.

Un boyau sombre traversé par le jour blême d'un soupirail menait à l'escalier en spirale aux murs gluants sous les meneaux. A tâtons, Fervacques et le reître parvinrent au dernier degré et, comme ils s'arrêtaient, fouillant l'ombre qu'un torse en pierre tachait de gris, ils entendirent maints éclats de voix dans le bruit du vent sous les solives.

— Eh! cria Fervacques tout à coup, maudit suis-je, si apparemment la duchesse ne tient sa cour. Pour doute du fait, coulons-nous en cette voie. Je connais fort la ruelle et nous serons bienveignés.

Puis, riant dans l'ombre, il reprit :

— Dieu nostre! l'heur est favorable! Il ne se peut manquer que nous voyions Périsole, qui suit fort la dame quand le duc est hors. Tu lui diras deux mots d'Humières. Cela vient à propos.

Ils avancèrent au long du mur sans échanger autres paroles et soudain virent à leurs pieds, par-dessous un panneau de chêne, un rayon fauve qui tremblait.

Tous deux passèrent au travers.

Un instant dans la clarté d'or brillèrent les yeux et les fils des dagues, puis une main gratta au panneau qui se retira doucement.

Une salle vaste, haut lambrissée, à dalles rondes et à foyer bas, s'ouvrait devant eux sous la lumière de vingt torches plantées au mur. Tout au bout, dedans une alcôve, en forme de niche et peinte au pourtour, était dressé un fort grand lit couvert jusqu'au bas de soie écarlate et portant flambeaux aux quatre coins.

Des bancs à coudes étaient rangés devant. M^me^ de Guise, sur le lit, en corset long et fraise à pointe, faisait sauter un petit chien, blonde et blanche et riant très haut. Près d'elle, un cavalier de haute taille portant corps de cuirasse et morion se tenait debout, tourné vers l'alcôve, et parlait avec grands éclats.

Quelques gentilhommes assis sur le banc ne disaient mot par révérence. Bordenave poussa en avant.

L'homme d'armes tourna la tête.

Digitized by Google

— Eh! par la Vierge! s'écria-t-il, nos gens ne sauraient mieux venir. En ma conscience, c'est miracle. Bordenave, j'avais peine de toi.

— Messire, reprit l'autre, tirant bas son bonnet, ce m'est joie extrême que telle parole, mais, si l'on ne me trouve guère, péculièrement en ces lieux, c'est que j'ai grand branle pour notre sire que Dieu saulve éternellement!

— Bien, reître, reprit le cavalier, mets dessus, et prends place au bout libre. Voilà parler comme il faut.

La duchesse frappa des mains.

— Çà, que dites-vous, Périsole! Bordenave revient de Blois et d'Humières tient le message?

— Il ne lui servira de guère, dit un jeune homme vêtu de noir, à Dieu plaise qu'un tel projet ne s'entreprenne qu'en paroles!

Périsole fit un pas en avant. L'éclair d'une torche zébra ses armes.

— Sur mon âme, Monsieur de Thoré! je trouve votre pointe estrange! Ne vous fiez-vous en la hardiesse de ceux qui tenteront le fait?

— Dieu m'en garde! reprit Thoré, mais une attaque si hardie... Dedans la procession même... Il n'est trop de vous et d'Humières pour la mener à chef.

— Ne le sait-on au Louvre? dit un autre, et ne fait-on garde contre nous?

— Eh! s'écria l'arquebusier, boutez tant de pierres en ma route! Vous êtes de plaisants archers et servants de Guise, pleins de zèle! Il se voit bien à vos propos que notre sire est à Amboise. Par Dieu! qui fera grande chose s'il craint de se mettre en hasard?

Il se redressa dans la lumière et la duchesse lui saisit la main.

— N'aie point de hâte, Périsole, que marrie serais-je s'il t'advenait mal! Va! laisse les passer plus outre. Ils se départiront de l'entreprise! — Et, rieuse, elle leva vers lui ses longs yeux clairs tachés de flamme.

L'arquebusier ne répondit pas, mais son regard brilla dans l'ombre.

— Bordenave, dit M^me^ de Guise, contez-moi bien comme se porte mon cousin d'Humières.

Digitized by Google

Et elle se pencha en avant.

— Par saint Denis! Madame, mieux que j'en puis dire. Il était à courre le cerf en Vendômois, et c'était esjouissance que son visage.

— Saulve son âme! reprit-elle, a-t-il eu plaisir extrême, ouï le message de Monsieur mon époux?

Tous se tournèrent vers Bordenave qui demeura court sur le champ.

— Madame, s'écria-t-il, à Dieu ne plaise que je parle pour ce que j'ignore ce qui en est. Le vrai est qu'il me chault de porter message et qu'il n'a failli que je sois lardé...

— Eh! cria Viteaux, est-ce là mon compte et n'avais-je dit qu'on nous espiait? Sus! dis-nous le fait Bordenave!

Et les bancs se serrèrent bout à bout.

Le cou tendu, la toque haute, le reître parlait riant haut et, autour de lui, dans le silence, craquaient seules les langues des torches, ou deux bords de fraises s'effleurant...

Le dernier mot tombé, Périsole, penché sur sa dague, s'écria :

— Il n'y a péril en tout ceci. C'est quelque joyeuseté de gens d'armes et non attentat d'ennemis. Par la mort Dieu! d'où sauraient-ils le sujet de notre message?

Viteaux prit une torche en son poing.

— Doux seigneur, il en est parmi nous d'aussi muables que cette cire. Me saulve Marie! qui sait si des traîtres ne nous vendent à beaux marchands? D'Humières ferait bien d'en craindre ou il lui en cuira très fort.

— Eh! par la croix! reprit Périsole, ne doit-il obéir au duc? et notre sire n'est-il au fait de ce qu'il est bon d'entreprendre? Pour le roy très-chrestien, il n'a garde de nous. Nos desseins lui font belle grève. Plus prend-il soin de testonner quelque dameret à double fraise que de prévenir notre coup... Oh çà! Fervacques! toi qui tiens les nouvelles, aurais-tu ouï dire, par adventure, que la procession menée par le roy pour mettre fin à l'extrême pluie n'ait lieu au jour que nous sçavons?

— Non, messire, c'est d'iceluy à deux bonnes vespres, sans faute.

— Par la Saint-Jean! cria l'arquebusier, que ledit jour ne mésadvienne et toutes choses s'accompliront!

Digitized by Google

Puis, se penchant vers la duchesse qui le regardait tendrement :

— Ne craignez pour moi, ma dame et mie, tout heur m'est bon en servant Guise et nommément vous, jusqu'en la mort.

Ses yeux s'embrasèrent comme deux torches et le gantelet bordé de mailles serra la main blanche qui pendait.

Tout à coup un bruit retentit, loin sous les voûtes et les poutrelles. Dans la cour, le sable craquait aux roues épaisses d'un chariot. Viteaux, près du seuil, tendant l'oreille, allongea la tête au dehors, et l'on vit courir de grandes ombres sur le mur noir aux blasons rongés. Puis un rire aigu vint résonner contre les solives, mêlé au sifflement du vent, et des pas se hâtèrent dans l'ombre répétés par l'écho des murs.

— Qui vient? demanda la duchesse, laissant retomber le gantelet.

— Sur mon rosaire, gentille dame! si mes yeux ne rêvent, c'est le beau Stuer!

— Saint-Mégrin! répéta-t-elle, et le blanc visage s'empourpra.

Périsole ne l'avait point vue. Penché vers le sire de Thoré, il murmurait d'une voix aigre :

— Que vient ci faire ce bouffon de roi? Il ne me plaît fort qu'il rôde en nos jambes. De par le diable! on est fort bon de l'y garder!

La porte s'ouvrit en grinçant, et dans la lueur blafarde des torches que portaient, piquées à leurs dagues, deux valets en cottes de velours, un jeune homme se dressa soudain tout secoué d'un rire étrange. La tête rejetée en arrière, il se cramponnait au porte-flambeau et l'aigrette de sa toque pendante, poudrée de perles et fleurant le musc, se brisait aux pointes de la fraise qui noyait son visage blond.

— Par Dieu ! murmura Périsole, quel esjouissement est-ce là?

Tous se regardèrent en silence.

Le jeune Stuer riait toujours.

Mme de Guise se surprenant fort d'une gaieté si extrême s'écria en joignant les mains et secouant la tête doucement :

— Ah! comte! qu'il ferait beau savoir ce qui vous tient

Digitized by Google

en si grande joie! Que vous êtes plaisant enfant! Ça, contez-nous l'heur dont vous tirez liesse, et de sincère contenance, ou nous vous croirons le plus grand faultier de tout ce royaume que saulve Dieu.

Saint-Mégrin avança un peu, traînant sur le sol ses souliers de soie.

— Dites vous? reprit-il enfin, pour vray l'aventure est plaisante, et sans peine la conterai. Comme j'entrais en cette rue, je fus m'embattre sur des archers qui, me voyant bien clos en ma cape, me prirent pour quelque paillard qu'ils quêtaient. Ils se jetèrent à mon entour, et moi, voyant bien leur méprise, je n'écartais du tout le masque, mais les fit rouer par mes gens.

Et il se reprit tout soudain à rire de belle volée.

Périsole serra les lèvres et poussant le bras de Viteaux :

— Il fait bien piteux en ce jour de prendre messire pour autre.

— Cela est bien, reprit la duchesse; oh! que vous sentez fort la hart! Vierge douce! je ne vous croyais vilain de tant! mais pour ce coup je vous veux faire pleine indulgence si, comme je crois, vous vous repentez. Messires, laissez quelque place. Nous ne sommes trop larges ici.

Lors elle fit signe de la main en se jouant de sa cornette.

Les bancs grincèrent sur le pavé dans l'âpre odeur des cires fumeuses, et Périsole s'écartant du lit s'en fut en grondant vers la fenêtre.

Saint-Mégrin venait de s'asseoir. Il releva du bout des doigts sa toque couleur de rose et frappa sans bruit, du gant replié, en inclinant un peu la tête, son corselet à glands de perles et son pourpoint clair fileté d'or.

Fervacques, Bordenave et les autres le contemplaient stupéfaits, tandis que sur les vitres rouges, flamboyantes comme un vitrail, l'ombre noire de Périsole se dressait le poing sur le flanc.

— Eh bien! demanda la duchesse, que nous conterez-vous meshuy? Il se prépare, ce dit-on, maintes fêtes par devant Pâques. N'en est-il pas bruit à la cour?

— De vray, reprit Thoré, on n'y voit autre chose que les apprêts d'un festoiement. Ce devra être grand'merveille tant on s'en échauffe par devant le jour, et ne doute qu'on n'y fasse état des choses les plus galantes.

Digitized by Google

Saint-Mégrin, les yeux sur la flamme, entrait ses gants doigt par doigt, puis, relevant soudain le front, il se tourna vers la duchesse.

— Ah! Dieu! Madame! s'écria-t-il, comme ce fait me vient en l'esprit, il faut que grandement je me plaigne. Je n'ai plus en vous nulle fiance pour ce que vous êtes fausse en serments. Ne m'aviez-vous, à la Saint-Denis, donné votre haulte parole de m'envoyer des gants d'Espagne, comme Mme de Bourdeilles en a? Or, vous n'avez tenu promesse non plus que serf et huguenot. Plaise au roi, mon cousin, ne hâter les fêtes que vous répariez telle faute auparavant.

Mme de Guise se prit à rire.

— Oh! bien advisé êtes vous! Il ne faut faillir en votre endroit ou vitement vous faites la mine. Mais, Périsole, qu'est ceci? Est-il si plaisant de regarder hors? Venez çà, que je ne le dise, et ne vous tenez morfondément.

L'arquebusier quitta la fenêtre, traversa la salle à pas lents et revint au chevet du lit, entre Saint-Mégrin et la duchesse. Il frappait les dalles de la botte et tordait les mailles de son haubergeon.

— Eh bien! demanda Mme de Guise, la pluie ne tombe-t-elle des mieux?

— Pour vray, s'écria Périsole, le diable s'en mêle à n'en point douter! et il sera certes bon besoin de procession et prières pour venir à bout d'un si méchant plan.

Et il se pencha en souriant vers la coiffe à côtes de perles.

— N'est-il vrai, sire comte, qu'il y aura quelque jour procession de châsses pour ce que l'eau tombe sans chevir? J'ai ouï ce fait, hier, chez Dumortier, près les Filles Repenties, et ne sais s'il est bon de manger la chose toute crue.

Le jeune Stuer retroussa sa fraise.

— Il se peut que la chose advienne, mais à ce jour je n'en ai avis. Que voilà un plaisant rosaire gente dame! D'où le tenez-vous?

L'arquebusier revint vers la fenêtre, et se penchant vers Thoré.

— Oh! l'âme fausse et mal bâtie! gageons qu'il a garde de nous. Je le voudrais tenir au bout de ma dague! Vive Dieu! que fait-il céans?

Saint-Mégrin avait pris le rosaire et le maniait noncha-

Digitized by Google

lamment. Un des grains, entr'ouvert comme une perle fendue, allumait au rayon des torches les diamants qu'il contenait, et le heurt grêle des chaînons se mêlait aux craquements des flammes.

Mme de Guise tendit la main vers le rosaire.

— C'est belle chose, en vérité. Il me vient d'un minime du couvent de Nigeon, dit Bonhomme, qui me le bailla à ma grand'prière, bien qu'il y tînt plus qu'à ses bragues. Or çà, comte, rendez-le-moi. Je n'ai du tout fini mes prières et devant votre partement je vous veux envoyer quérir mes grosses heures en ce coin de salle, là-bas, près le portrait de M. de Guise.

Périsole s'élança fort vite, et comme Saint-Mégrin se levait, il posa le livre d'oraisons près du rosaire de la duchesse.

Le jeune Stuer demeura court, rose de dépit, et faisant la moue. Ses yeux cherchaient ceux de l'homme d'armes qui froissait sa dague de la main. Mais comme tous se taisaient alentour ne sachant ce qui s'allait dire, le rire de Mme de Guise retentit soudain haut et clair. L'arquebusier traversant la salle venait d'éteindre de son manteau la torche attachée au portrait du duc.

Sur le fond livide du mur, les traits noirs ressortaient dans l'ombre, et Mme de Guise toute esjouie ne se pouvait tenir à cette vue.

— Ah! Périsole! qu'avez-vous fait en conscience? N'est-ce un fantôme que voilà ci? De ce bout-là, on en jurerait son âme! Savez-vous que sur ce présage, j'ai grand peur que, par cas d'adventure, il n'arrive mal à Monsieur mon époux?

Et elle riait plus hautement, secouant les coussins sous elle, et reflètant en son visage l'écarlate des vertugadins.

Saint-Mégrin, pour sortir de peine, la voulut prendre sur ce propos, et commença par raillerie.

— Doncques, le duc est présentement à Amboise? En la ville, on s'en surprend fort, et de vray, c'est bien long voyage.

— Par la Mort-Dieu! Beau sire! quels propos sont-ce là? cria Périsole, l'œil en flamme et versant sa rage du coup, je voudrais ouïr à perdre mon corps ceux qui boutent telles paroles! Il y ferait beau médire de Guise! Notre sire est ser-

Digitized by Google

vant au roi. Il aime trop Monsieur le pape pour tailler querelle à son fils!

Saint-Mégrin détachant ses bagues reformait du doigt les godrons de son col. Il leva la tête par-dessus l'épaule et regardant l'arquebusier.

— Reître, tiens ta langue en repos. Ce m'est prud'hommie que de ne répondre à un aussi méchant discours. Louemoi donc de passer plus outre avant de tâter à la dague.

L'autre se dressait en grondant.

— Il n'est que Dieu seul à louer pour m'avoir fait homme et mis fer en la dextre par quoi je ne crains nul danseur. Bien plaisante est la prud'hommie! et je me réjouis du cas!

Un murmure remplit la salle. Saint-Mégrin bondit en avant.

— Paillard! tu mens par ta gorge! je vais t'haranguer disertement!

Bordenave, Fervacques et Thoré se jetèrent à son entour, tandis que Périsole grimaçant le menaçait du bout de sa lame.

— N'enragez point, joli sire! nous nous reverrons. *Pax vobiscum!*

La porte retomba sur sa dague. Tous demeurèrent stupéfaits.

Au loin, le vent fit grincer des chaînes, et le gond du vantail craqua. Bordenave se levant alors en travers du rayon que projetaient les flammes, se signa, prit une torche et dit :

— Saulve nos âmes! messires, j'ois le couvre-feu!

Dans la ruelle, des pas résonnèrent, et tous se levant à grands bruits, Fervacques, Thoré, Viteaux, Bordenave saluèrent M^me^ de Guise, puis s'en furent hors de la salle, tirant la porte derrière eux.

Le jeune Stuer demeurait seul avec la duchesse. De l'écartement des nuages, par la haute fenêtre en deuil, un jour blafard tombait, mêlé aux torches, verdissant les croix des meneaux.

M^me^ de Guise était encore pâle avec un peu de rose au front. Ses cheveux lourds, traînants, d'un blond de fauve se cassaient aux angles du col, et ses yeux clairs, au déclin des torches, s'emplissaient d'étranges langueurs.

— Eh bien! comte! s'écria-t-elle, il y va de bon à ce coup,

Digitized by Google

et j'ai belle envie de vous mettre hors pour une telle aventure! Peut-on brider ces croiseurs de fer? Ils s'entrepiquent de paroles et se parlent à grosses dents, puis, tout soudain, se jettent à la dague et mâchent leur rage comme du vent. Pour vrai, vous n'êtes plus qu'enfant, et de vous louer, je n'ai garde!

Saint-Mégrin, assis à ses pieds, mordillait son gant à houppes de soie. Il s'était soudain apaisé, et sans plus songer à Périsole, il murmura du bout des lèvres, en rangeant ses bagues sur un doigt.

— Catherine, ma mie, ne me querellez pour Dieu! A mal mortel je hais les poinctures, et de vous les supporte mal. Mais tout de bon, ne dites-vous rien de ma contenance? N'est-elle point bonne à la vérité?

M^me^ de Guise le tira vers elle.

— Dieu! qu'il aime le doux parler! Il ne faut broncher à sa louange ou vitement le fil est rompu. Mieux te vois-je que tu n'es sans doute...

Le jeune homme l'interrompit.

— C'est grand'douceur, à ce qu'il me semble, et le propos est bien galant! Ah! Catho! seriez-vous tant vilaine que me mener ainsi à bout? En hors, je ferai prudemment, et ne me mettrai de vous en peine!

Et il se recula un peu, laissant tomber la main de la duchesse.

M^me^ de Guise voulut parler, mais une clameur déchira la nuit.

« — Gens de la ville haute et basse, sans réservation d'au-
« cuns, départez dedans votre huy, et toutes flammes faites
« mortes. Oh!... Oh!... poignez vitement loquets et chaînes!
« Sus! tirez les portes et vous tenez bien coi, ne laissez vos
« femmes en la ruelle, car l'heure sonne du couvre-feu! »

Catherine branla la tête.

— Pour le vrai, il a belle voix! Çà, comte! que je vous le dise! vous êtes bien fort desvoyé du blanc. A Dieu ne plaise que je vous poincte pour ce que sais qu'il n'y ferait bon. Venez ci et quittez cette mine renfrognée. C'est trop vilaine contenance pour vous.

Et avec de tendres œillades, l'attirant doucement de la main, elle lui fit tourner la tête et sourire au miroir qui la reflétait.

Digitized by Google

— Saint-Mégrin, reprit-elle aussitôt, il ne se peut couler grand temps devant qu'on fasse la procession aux Célestins. N'iras-tu point par aventure? Il fera, ce dit-on, très beau la voir.

— Oui, par la Vierge! reprit le jeune Stuer, prenant le petit chien sur sa manche, je n'y saurais manquer. Le roi mon cousin y tiendra rosaire, et j'ai pour ce jour un pourpoint à nœuds dont les perles sont fort galantes.

Mme de Guise garda le silence. Elle regardait Saint-Mégrin. Puis, fixant les yeux sur le seuil qu'avait franchi Périsole, elle se rappela soudain l'entreprise de l'homme d'armes, et l'or de ses yeux se ternit.

« — Gens de la ville haute et basse sans réservation d'au-
« cun, départez dedans votre huy et toutes flammes faites
« mortes! »

Mme de Guise tressaillit.

— Stuer! s'écria-t-elle soudain, j'ai pensement qui m'estreint l'âme! Oys bien, car, par Madame la Vierge! je ne puis m'en taire bonnement. Mais sache, devant que je parle, que c'est grand secret à tenir ou il m'en reviendra mal et peine. Cy, ne le fais-je que pour toi.

Et se penchant vers Saint-Mégrin jusqu'à faire heurter les fraises.

— En la procession des Célestins, il te faut vestir contre survenance ce gantelet que voilà-ci. Ne le cèle que je t'en prie, mais, sur ton âme, tiens le bien haut.

Lors, de son sein, tira un gantelet de soie, ouvrée au bord, et d'un fin tissu, et portant, brodé de vives couleurs en manière d'écusson d'arme, le blason des Guise au milieu.

Le jeune Stuer parut surpris, puis, frappant le gant de la paume, il l'étala sur son genoux et reprit tout pensivement :

— En ma conscience, ce gantelet est à ma main de grande taille, car pour vrai, je n'ai les doigts fort gros et pattus, mais de gente forme et bien fine.

Et renversant un peu la tête, il plaça ses doigts sur le velours.

Catherine se prit à rire.

— De vrai, ne te brave de tant pour ce qu'il n'en restera aux autres. Oh! le plaisant sire sur la croix!...

Digitized by Google

Le choc du vantail vint l'interrompre. Des pavés craquèrent sous l'éperon, et sur la muraille, près d'eux, se hâtèrent des formes noires.

Mme de Guise s'était dressée, plus pâle que ses perles, dans l'ombre.

— Va! sur ton âme! murmura-t-elle, contre aventure ne demeure ici!

Et le repoussant de ses bras, elle bondit hors de l'alcôve, toute tremblante dans le brocart.

Elle courut au vitrail étroit par qui s'engouffrait la tempête, puis elle traversa la salle.

Le jeune Stuer s'était enfui. Comme elle s'élançait sur le seuil, une main effleura la sienne, un souffle haleta près d'elle, mêlé au cliquetis du fer.

— Dieu! Périsole! qu'advient-il donc? s'écria Mme de Guise, d'où vient ce branle en notre lieu, et quels gens sont-ce, dis-moi?

L'arquebusier éclata de rire.

— Belle dame, vous estrangez-vous? c'est le train de M. le duc qui présentement revient d'Amboise. L'heur est bienheureux pour nous tous.

Et il montra du doigt les torches qui couraient sous le ciel blafard.

La duchesse secoua la tête.

— Ah! Périsole! que ne lis-tu en mon cœur! Si le duc revient, j'ai grand'peine à ce qu'il mène votre plan. Ce m'est sang que toi et d'Humières ayez médité ce dessein, car s'il en découle quelque chose, on te poignera grandement.

L'homme d'armes la saisit aux bagues.

— Belle dame, vous la baillez d'or! Il vous chault de doloir sur moi qui fidèlement vous sert dans l'âme, alors que vous flattez de la bride votre mignon musqué! Qui sait même si, traîtreusement, Stuer n'espionne nous autres Guise, et ne conte de nous au roi? Par Dieu! je crains fort que nos secrets n'aillent de vos lèvres en son oreille, mais, me saulvent le ciel et l'enfer, il le payera hautement si rien ne chancelle en nos vues!

Catherine pencha la tête sur son épaule.

— Sire, me crois-tu fausse de tant? Ah! Dieu! c'est grand

Digitized by Google

outrage pour ta mie! Ores, je t'aimais plus que tout autre, Dieu perde mon âme s'il n'en est ainsi!

Rose, dans la fraise emperlée, elle se serra contre lui, et l'or fauve de ses annelures noya l'épaule de l'arquebusier.

(A suivre.) ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

GEORGES EEKHOUD [1]

... Le réalisme de Demolder est mitigé par des raisons et des moyens qu'une connaissance plus précise de l'homme permettrait de mieux définir (le séjour de Paris n'y fut pas étranger); celui de Georges Eekhoud le serait davantage si, maître de sa plume autant que de sa pensée, il s'exerçait — ou se résignait — à un dosage qui est partie essentielle de l'élaboration artistique. Mais son tempérament et ses prédilections, soigneusement cultivées, l'ont poussé à des outrances qu'il ne m'appartient point de condamner avec la pusillanimité de certains censeurs, si je ne puis les admirer totalement non plus. On a souvent reproché au naturalisme de se laisser fasciner par l'obscène et le hideux. L'auteur de *Kees Doorik* n'échappe point à une critique qui, comme toute critique de doctrine, est forcément unilatérale. Il ne se défend pas d'une affection tenace pour les natures élémentaires, riches de sève et pauvres d'intellectualité. Lui-même se targue de curiosités subversives, ou du moins exceptionnelles; il estime que le « fumier » où grouillent les pires instincts « est favorable à la flore humaine ». Et botaniste intrépide et point dégoûté il ajoute : « J'ai butiné çà et là au passage, devant ces parterres « de gueusillons, plus d'un détail avec les aromes duquel je « tentai de composer, à mon tour, sinon le miel des poètes, « du moins la cire des historiens [2] ».

Historien, il l'est à sa guise. Le pacant illettré, prompt au désir, taillé en géant et vaillant au labeur, mais aussi le vagabond sordide et équivoque, la « gouge » qui s'offre au

(1) La publication récente de deux ouvrages de G. Eekhoud (dont l'un fut apprécié ici) nous justifiera si nous donnons à nos lecteurs la primeur des pages consacrées à cet écrivain par M. Wilmotte dans son prochain livre : *La culture française en Belgique*. N. DE LA RÉD.

(2) *Les libertins d'Anvers*, p. 171.

Digitized by Google

baiser anonyme, le larron, le gamin précocement vicieux, le flâneur de barrière ou de rivage, toute cette lie des villes et des campagnes, que mène un destin confus, voilà ses héros ordinaires; nul en Belgique, ni même en France, ne les a décrits avec une fougue aussi passionnée et une sympathie aussi visible. Léon Cladel est le seul écrivain, trop oublié peut-être, auquel on puisse comparer Georges Eekhoud. Mais son romantisme est comme un verre grossissant, à travers quoi il découvre une humanité haussée au-dessus des moyennes de nature; celle que le maître anversois a cru entrevoir est mieux proportionnée, en somme; elle n'en devient, il est vrai, que plus rebutante.

Elle le serait plus complètement encore si, très fervent du passé artistique de sa race, Eekhoud n'avait, comme ses aînés, passé de longues heures dans les musées, où il retrouva, sans doute, ses modèles coutumiers dans d'innombrables toiles des Breughel, des Jordaens et des Teniers; or, ces magnifiques brutes ou ces déchets humains, les peintres anversois les ont idéalisés à leur manière; ils ne se contentèrent pas, en effet, d'une traduction photographique, qui eût, à la continue, engendré l'indifférence, ou même le mépris. Sans aller aussi loin dans la synthèse que Murillo ou Rembrandt, dont les vagabonds sont des « types » d'une animalité déjà supérieure, ils ont peint avec tendresse des êtres, voués par un sort injuste aux basses besognes et aux vices sordides. Ainsi procède Eekhoud, à qui, d'ailleurs, pareil en cela à Camille Lemonnier, Verhaeren, etc., il est arrivé parfois de poser son chevalet dans les musées au lieu de vivre à même la nature. C'est la rançon d'une race douée pour les transcriptions picturales, mais inattentive aux mouvements secrets de l'âme. Lorsque le romancier veut nous convaincre du charme physique de son héroïne, il n'hésitera pas à aller chercher des éléments comparatifs dans l'art : « Ainsi, dans certains tableaux de « Jordaens... Mes rustauds de Campine évoquent plutôt les « églogues des faunes bruns de Jordaens que les bambochades « de Teniers... (1) », etc., etc.

(1) Voyez tout le début de *Ex-Voto* dans *Kermesses* (édition Kistemaekers, p. 57); l'autre citation est prise dans *La fameuse d'amour*, p. 76. On pourrait les multiplier.

Digitized by Google

Bernard Shaw et son théâtre.

B. Shaw est très certainement un homme de beaucoup d'observation, un écrivain très spirituel et de grand talent. Ses comédies sont curieuses, vives et bien tournées; d'ailleurs, lui-même s'en félicite hautement, — il n'a pas de fausse modestie.

Ce don de dramatiste qu'il possède à un si haut point, il se le découvrit dès le début de sa carrière littéraire; toutefois, il ne chercha pas à en tirer profit. Il savait qu'il aurait pu gagner immédiatement une fortune en écrivant des pièces qui plussent à l'imagination de ses contemporains, en mettant en scène les personnages conventionnels que l'on retrouve toujours au théâtre; mais il ne voulut pas écrire des pièces dans le seul but d'amasser de l'argent en jetant de la poudre aux yeux des spectateurs. Ses idées étaient tout autres; il avait un certain idéal; il songeait à une réforme théâtrale, mais il sentait que le moment n'était pas encore venu. Il mit donc de côté les plans qu'il avait jetés sur le papier vers 1885 — il avait alors 24 ans — et il chercha à gagner sa vie d'une autre manière. Il commença à écrire des romans, il ne réussit pas; les éditeurs anglais et américains refusèrent de risquer leurs capitaux sur lui... Malgré ses échecs il n'abandonna pas la plume, il tenta d'un autre genre; il fit de la critique d'art. Lui, qui éprouvait le besoin d'exprimer ses pensées, il put à son aise, en critiquant les autres faire, de la propagande pour ses idées. Il acquit bien vite une grande notoriété. On lui pardonna d'oser dire sa vraie façon de penser parce qu'il s'exprimait d'une manière humoristique... C'était un humoriste, on le traita comme tel, c'est-à-dire en enfant gâté, et l'on n'attacha pas trop d'importance à ses propos impudents .. et un peu choquants... En tous cas, les journaux lui ouvraient leurs colonnes avec empressement, — il y répandait ses idées, il n'en demandait pas davantage. Sa fortune fut rapide. Ayant un sens inné du juste, il excella comme critique d'art dans tous les genres : théâtre, opéra, concerts, expositions diverses. Il se créait des ennemis et des amis, mais personne ne restait indifférent à son opinion, et il en était pleinement satisfait. Cependant, lui, le novateur, sentit que les jeunes mordaient à l'hameçon et non seulement commençaient, à comprendre les

Digitized by Google

doctrines qu'il prêchait, mais eux-mêmes étaient disposés à le seconder. C'est alors qu'il fut question d'établir le « Nouveau Théâtre ». B. Shaw jugea que l'instant était propice, il sortit des cartons les vieux plans poussiéreux et il développa l'un d'eux en 1892. Ce fut *Widower's House*, que l'on intitula plus tard *Non Olet*, et où il montra la respectabilité de la bourgeoisie et la distinction des cadets de la noblesse reposant sur l'exploitation des bouges. Cette pièce fut sans succès, mais elle révolutionna Londres; la société et les journalistes s'en emparèrent et firent tant de bruit à son sujet que cela servit à B. Shaw de merveilleuse réclame. Puisqu'on lui avait prêté tant d'attention, il jugea bon de lancer immédiatement une autre pièce; en 1893, il écrivit *L'Homme aimé des Femmes*, mais il ne la mit pas à la scène parce qu'il n'avait pas à sa disposition le seul acteur qu'il jugeât capable d'interpréter le rôle. C'est alors qu'il écrivit *La Profession de Madame Warren*. Il est bon de s'étendre un peu sur cette pièce, tout d'abord parce qu'elle est caractéristique de l'auteur et puis parce qu'elle a scandalisé, à tort, bon nombre de spectateurs.

A Paris, où cette pièce fut jouée, en février dernier, au Théâtre des Arts, elle ne fut pas comprise.

La profession de Mme Warren fait partie de la série des pièces dites « déplaisantes » ou, comme dit la douane américaine, « *undesirable* ». L'auteur les a ainsi nommées, parce que les spectateurs se voient forcés d'envisager des faits réels, mais déplaisants; l'humanité se trouve en présence de ses grandes faiblesses, qu'elle ne s'efforce pas de corriger.

Cette œuvre stupéfia les Français. Bien qu'on eût beaucoup parlé de B. Shaw ces années dernières et que ses pièces eussent été examinées par des professeurs de l'Université, la plupart des Parisiens ne connaissaient du grand dramatiste irlandais que sa brillante réputation. Le Dr L.-N. Chase, de l'Université de Bordeaux, dit au cours d'une conférence qu'il adressa aux membres du *Bedford Literary and Philosophical Society* : « Comme philosophe, Shaw est comparable à Darwin, Schopenhauer et Herbert Spencer. » Mais les deux noms invariablement mis en avant avec le sien en France, sont ceux d'Ibsen et de Nietzsche. Un critique qui compara Shaw à Nietzsche reçut de Mrs Shaw la lettre suivante : « M. Shaw pense que vous avez trop surestimé sa dette envers Nietzsche; mais il ajoute que si Nietzsche avait été un Irlandais vivant à Londres, au lieu d'être un Polonais vivant en Allemagne, il aurait été plus

Digitized by Google

Néanmoins, la sincérité de l'observateur ne peut être mise en doute; il a célébré avec un lyrisme qui impressionne cette terre ingrate et monotone, où l'homme et la bête partagent une existence de labeur et d'assouvissement facile. Cette existence, il a voulu la vivre lui aussi, pendant de longs jours. Et c'est pourquoi tel il est lui-même, tels sont ses livres, frustes et colorés. Le peu qu'on sait de lui nous révèle le « poldérien » attendri devant la nature patriale, comprimé et comme vinculé dans notre gangue sociale, un libre esprit, qui ne ménage ses dédains ni ne tempère ses éclats pour l'amour d'aucune convention. Ses livres sont traversés de furieuses colères, qui se déchaînent avec la soudaineté de l'ouragan et s'apaisent comme sur un signe invisible. D'autres fois, ce sont des brutalités sans nom, qui les tachent de boue et même de sang; on dirait d'un besoin de scandale, d'une rage d'assouvissement qui nous reportent vers les primitives barbaries.

Sans doute dans *La Nouvelle Carthage*, *Les Milices de Saint-François* et certaines pages de *La Faneuse d'amour*, il a été préoccupé d'autre chose que d'une descriptivité littérale et familière. Mais, à bien considérer, il n'y a qu'apparence dans la démarcation qu'on voudrait établir entre les personnages de ces œuvres (et même de son étude sur les hérésies du passé, notamment celle des « Loïstes ») et ceux, dont il se complaît à analyser ailleurs le tempérament fougueux et les passions élémentaires.

Qu'est-ce, par exemple, que cette comtesse des *Milices de Saint-François*, ou cette parvenue, qui épouse Werner d'Adembrode dans *La Faneuse d'amour*, sinon la dame, goulue de chair plébéienne, dont la silhouette étrange se profile mystérieusement dans *Cycle patibulaire?* Dégageons-la de certains attributs contingents, oublions qu'elle est d'un sexe et d'un monde bien distincts, pour ne voir qu'une âme assoiffée de curiosités sensorielles. Dans le Laurent de la *Nouvelle Carthage*, il nous sera permis de dénoncer une autre incarnation de cet être synthétique, dont les veines sont rouges du beau sang populaire, dont la sympathie va aux mâles bien râblés et ne s'effarouche ni des contacts familiers, ni des bousculades d'une foule en liesse, ni des bourrades joyeuses des solides gars, qui peuplent les quais anversois, les briqueteries de Boom et les granges de la Campine poldérienne.

Digitized by Google

Les pages consacrées au Riet Dyck, dans *Cycle patibulaire*, et plus tard dans *La Faneuse*, se retrouvent, à leur tour, dans la première édition de la *Nouvelle Carthage*. Elles reparaissent, amplifiées avec un soin méticuleux, dans les chapitres complémentaires de cette dernière œuvre, qui est une peinture curieuse et animée du populaire anversois (1). Enfin, dans tous ces livres, nons sommes arrêtés et impressionnés par le même apitoiement pour les humbles, pour les sacrifiés et pour les vaincus de notre organisation sociale, qu'ils portent la douloureuse livrée de Merxplas (*Cycle patibulaire*), ou le bourgeron de toile (tels les petits ouvriers de la cartoucherie dans la *Nouvelle Carthage* ou les manœuvres maçons de Boom dans les *Milices de Saint-François*) ou encore qu'ils s'éternisent dans une domesticité n'excluant pas la tendresse et même l'abandon de sa chaire (*Escal-Vigor*). La religion de la souffrance humaine, comme l'a formulée Dostoïewsky, résume, semble-t-il, les aspirations si variées et parfois si ondoyantes de G. Eekhoud. Cet artiste à la patte rude, au verbe mâle et coloré, est un sensitif, dont la plume a des délicatesses infinies pour décrire les infortunes qui se cachent dans l'obscurité indifférente des villes.

M. Wilmotte.

(1) Toutes ces descriptions d'un quartier mal famé pâlissent toutefois devant l'admirable synthèse, en dix pages, qu'on trouvera dans *Le bestiaire* de Camille Lemonnier.

Digitized by Google

nietzschéen qu'il ne le fut. » La manière dont B. Shaw traite l'amour comme un duel entre les sexes est nouvelle pour les Français ; malgré l' « Entente cordiale », ils se réjouissent des moqueries et des remarques caustiques adressées aux voisins d'outre-Manche ; ils acclament déjà l'œuvre de Shaw, parce qu'ils voient en elle un excellent moyen de satiriser la vie anglaise. Un autre critique français le compare à Voltaire et à Anatole France ; comme eux, il est ironique — trait essentiellement français — et l'idée de voir en Shaw un Anatole France anglais plaît beaucoup là-bas.

Le sachant très spirituel, les Français étaient prêts à l'acclamer comme un des leurs ; Tout-Paris l'attendait pour le fêter, le louanger ; quand, tout à coup, on découvrit que l'esprit de B. Shaw n'était que grossièreté ! La surprise fut vraiment « déplaisante ». B. Shaw joua là un tour pendable aux Parisiens et ceux-ci lui en gardent un peu rancune. Depuis si longtemps, à Paris, on parlait de lui en bons termes...

Nos auteurs ne nous ont pas habitués à ce certain « ton ». La forme mordante et crue employée par B. Shaw est non seulement incompréhensible, mais on la déclare de très mauvais goût. Cet auteur est d'une impudence outrée ! Ses personnages ont un laisser-aller effronté ; les hommes sont par trop irrespectueux ; et quant aux femmes, elles sont ridiculisées... Ce ne sont pas seulement les Anglais qui sont attaqués, mais c'est la société de tous les pays. B. Shaw aurait pu montrer certains travers, d'une manière moins « déplaisante ». Et ainsi les Français se récrient.

Les doctrines philosophiques de Shaw ont été vivement discutées. Evidemment, elles sont révolutionnaires ; son but est de détruire ce qui existe et, pour y parvenir, il s'amuse avec les vieilles conventions, assises majestueusement sur leur trône de préjugés ! Il les maltraite sans se soucier de leur âge vénérable ; et malgré les exclamations scandalisées et les cris de désespoir, il multiplie les attaques, presque à plaisir ; tout comme Voltaire, « il marche en ricanant dans le chemin de la vérité ». Son entreprise est très vaste ; il voudrait non seulement transformer la société, mais modifier un peu toute l'humanité.

L'influence du théâtre se faisant de plus en plus sentir en Angleterre, B. Shaw voudrait qu'il y eût moins d'hypocrisie sur la scène — c'est une idée fort louable — car les pièces modernes faussent les idées des spectateurs, la simple Vérité y est si bien voilée qu'elle glisse inaperçue parmi les Mensonges brillants qui s'étalent avec complaisance.

Digitized by Google

Le théâtre en général et le théâtre anglais en particulier est essentiellement hypocrite; les fautes, les faiblesses, les travers humains sont présentés si habilement qu'ils semblent attrayants, et comme la plupart des gens qui assistent aux spectacles, viennent au théâtre pour se distraire ou se reposer, ils n'observent pas beaucoup le fond des caractères, ils n'approfondissent pas le sujet traité; ils jugent superficiellement et ne comprennent pas la vraie signification de la pièce.

Dans sa préface de *La Profession de M^me^ Warren*, B. Shaw accuse très justement la censure de tout le mal qu'il déplore. Voici ses propres paroles que je traduis : « Supposez que le « Lecteur de Pièces » ou le « Chambellan du Roi » appuyé par la presse établisse une loi, non écrite, mais parfaitement comprise, disant que les personnes appartenant à la profession de M^me^ Warren seront tolérées sur la scène, pourvu qu'elles soient belles, merveilleusement habillées, somptueusement logées et bien nourries, et qu'à la fin de la pièce elles meurent poitrinaires en arrachant à tout l'auditoire des larmes de compassion; ou qu'elles passent dans la pièce voisine pour se suicider; ou, tout au moins, qu'elles soient chassées par leurs protecteurs pour être « rachetées » par d'anciens et fidèles amoureux qui les adorent toujours malgré toutes leurs légèretés. Naturellement, les pauvres filles « au pigeonnier » croiront à la beauté, aux jolies robes, à la vie luxueuse et elles penseront qu'il est improbable de devenir poitrinaire, de se suicider, ou d'être chassée par son amant. Ces formes ne sont nécessaires que sur la scène! Même si ces catastrophes « purement officielles » apportent quelques convictions, la plupart des ouvrières anglaises sont si pauvres, si dépendantes, si certaines qu'un honnête et dur travail les conduira éventuellement à la tuberculose, à la mort prématurée, aux infidélités conjugales, qu'elles trouveront de bonnes raisons pour préférer le sentier fleuri au sentier épineux de la vertu ; puisque l'un et l'autre, le pire des vices et la plus grande vertu conduisent à la même fin. Demandez-vous si, étant à la place de ces pauvres filles, vous ne préféreriez pas le sort de Cléopâtre, de Théodora, de la Dame aux Camélias, de Mrs Tanqueray, de Zaza ou d'Iris ...! Si votre intelligence cultivée vous permet d'étudier le problème et que vous répondiez : « Non », combien de misérables créatures ignorantes, à demi-affamées, penseront que votre réponse est sincère !... Pour elles, le sort des Iris est merveilleux en comparaison du leur. Cependant, notre Roi, comme ses prédécesseurs, dit aux dramaturges : « Ainsi,

Digitized by Google

et seulement ainsi vous présenterez la profession de Mme Warren, ou... vous mourrez de faim. Témoin B. Shaw, qui a dit la peu tentante vérité, et que Nous, par la grâce de Dieu, en conséquence désapprouvons et supprimons. Nous le réduisons au silence ».

La Profession de Mme Warren fut donc condamnée par la censure, parce que B. Shaw voulut montrer sous son véritable aspect ce qu'est la prostitution, cette traite des blanches dont certains font le commerce. Il fit comprendre que ces femmes étaient, non pas des idoles, mais des esclaves, que l'on vendait au plus donnant. B. Shaw ne les montre pas sur la scène comme de merveilleuses déesses; il fait tout simplement parler Mme Warren, la tenancière d'une de ces maisons accueillantes.

Voici, d'ailleurs, l'analyse sommaire de cette pièce très forte et très neuve; les caractères y sont décrits avec une telle maîtrise, que c'est encore plus l'œuvre d'un artiste que d'un dramatiste. Mme Warren, directrice de maisons spéciales, a passé sa vie à s'occuper sérieusement... de ses affaires dans différentes capitales de l'Europe; ayant une fille, elle lui fit donner une belle éducation en Angleterre. Vivie, intelligente, fort douée pour les mathématiques, vient de sortir du collège, ayant obtenu un brillant diplôme. Pour passer quelques semaines de vacances, elle a loué un petit cottage à la campagne, dans un endroit tranquille, où elle mène une existence paisible partagée entre le travail et les sports; elle a pour distraction un flirt aimable et décent avec son voisin Franck, fils du pasteur. Vivie est une jeune personne moderne, pratique, très « *matter of fact* », qui veut tirer parti de la science qu'elle a acquise; elle veut gagner sa vie et se créer une situation indépendante afin de conserver toute sa personnalité.

Un beau matin, Mme Warren apparaît, accompagnée de deux amis, dont l'un Sir George Crofts, un horrible viveur, est son associé. La brave dame arrive, ornée de bijoux, portant une toilette tapageuse; elle est tout naïvement heureuse de venir faire connaissance avec « sa petite fille » qu'elle est prête à chérir et à gâter. Il fallait l'habileté artistique de B. Shaw pour mettre en présence deux natures aussi opposées que celles de ces deux femmes liées par le sang, mais qui ignorent tout l'une de l'autre. Mme Warren est habituée à une vie de plaisir et de confort; elle est donc surprise de trouver sa fille dans ce simple cottage, une espèce de retraite, où elle mène une vie sérieuse. Vivie montre du dédain pour cette femme sentimentale, très parée, assez bruyante et qui semble croupir dans le bien-être.

Digitized by Google

Tandis que la vie s'organise dans la maisonnette, on sent le malaise s'emparer des différents personnages. B. Shaw a su rendre à merveille cette étrange atmosphère que produit la gêne qu'on essaie en vain de dissimuler.

Vivie ne connaît rien de la vie de sa mère. Mais instinctivement elle se méfie. Elle éprouve comme du ressentiment à cause du mystère qu'elle sent planer; elle se tient sur ses gardes; loin de répondre aux tendres avances maternelles, elle se montre brusque et dure. Après une quinzaine de jours de froideur, lasse de l'attitude de Vivie vis-à-vis d'elle, Mme Warren demande enfin une explication à cette enfant, qui semble si peu sa fille. Cette scène est tracée de main de maître, le dialogue est conduit avec une justesse merveilleuse. Les deux natures ressortent clairement avec leurs défauts et leurs qualités. La jeune Vivie est une petite personne très pure, orgueilleuse, maîtresse d'elle-même, méprisante pour tout ce qui ne vise pas au perfectionnement moral. Ne cherchant aucune excuse pour ce qu'elle juge mal, dure pour elle-même, elle l'est pour les autres, très volontaire, ayant conscience de sa valeur, elle ne veut pas se laisser faire la loi. Mme Warren est tendre, emportée, simple, rusée, naïve, émouvante, pratiquement illogique; n'ayant aucun préjugé, elle se révèle tout à coup conventionnelle quand il s'agit de sauvegarder les apparences.

Le ton de Vivie a scandalisé bien des gens; il leur semble invraisemblable qu'une jeune fille parle à sa mère comme le fait cette jeune héroïne; mais, ne l'oublions pas, Vivie considère sa mère comme une étrangère, une inconnue.

« Vivie. — Ne vous est-il réellement jamais venu à l'esprit que j'aie le droit de choisir ma manière de vivre?

Mme Warren. — Quelle bêtise dites-vous là? Est-ce que vous cherchez à me montrer votre indépendance à présent que vous êtes une petite personne sortie du collège? Ne dites pas de sottises, enfant.

Vivie (*indulgente*). — Est-ce tout ce que vous avez à dire sur ce sujet?

Mme Warren (*surprise, puis fâchée*). — Ne continuez pas à me poser des questions de ce genre. (*Violemment.*) Taisez-vous. (*Vivie ne répond pas et continue de travailler.*) Vous et votre manière de vivre, ma foi! Et quoi encore? (*Silence de Vivie.*) Votre manière de vivre sera celle qui me conviendra. (*Même silence.*) J'ai déjà remarqué ces airs que vous prenez depuis que vous avez vos espèces

Digitized by Google

de diplômes de... je ne sais comment vous appelez cela... Si vous croyez que j'endurerai ces airs-là, vous vous trompez, et plus tôt vous le comprendrez mieux cela vaudra. (*Murmurant.*) Tout ce que j'ai à dire sur ce sujet, eh ? Savez-vous à qui vous parlez, mademoiselle ?

VIVIE (*relevant les yeux de sur son livre et la regardant*). — Non. Qui êtes-vous? Qui êtes-vous?

Mme WARREN (*se levant suffoquée*). — Petite drôlesse.

VIVIE. — Tout le monde connaît ma réputation, ma position sociale, la profession que je veux embrasser. Je ne sais rien de vous. Quelle est, je vous prie, cette espèce de vie que vous voudriez m'obliger à partager avec vous et sir Georges Crofts ? »

La scène se poursuit ainsi; Vivie très dure, Mme Warren pleurniche, se lamente, et enfin elle se décide à raconter sa vie à sa fille. Toute jeune elle souffrit de la pauvreté; elle essaya de travailler, le propriétaire d'un bar exploita sa beauté pour attirer les clients et gagner de l'argent, tandis que sa pauvre employée traînait la misère. Un jour qu'elle servait dans ce bar, une dame bien habillée entra se rafraîchir; c'était sa sœur Liz, qu'elle croyait morte. Je laisse ici la parole à Mme Warren : « Quand Liz vit que j'étais devenue une belle jeune fille, elle me dit par-dessus le comptoir : « Qu'est-ce que tu fais ici, petite sotte ? A quoi bon user ta santé et ta beauté pour enrichir les autres ? » Liz mettait alors de l'argent de côté pour prendre une maison à Bruxelles, elle pensa qu'à deux nous économiserions plus vite. Elle me prêta un peu d'argent et me lança; j'économisai immédiatement; je lui rendis tout d'abord ce qu'elle m'avait avancé et alors j'entrai dans les affaires avec elle. Pourquoi n'aurais-je pas agi ainsi ? La maison était de premier ordre; mieux valait pour les femmes être là plutôt que dans une manufacture où, au lieu de gagner de l'argent, elles s'empoisonnent lentement. Aucune de nos filles ne fut jamais aussi mal traitée que je le fus dans ce bar à la gare de Waterloo. »

Plus loin elle ajoute :

« Si une jeune fille respectable est élevée dans le but de plaire à la fantaisie d'un homme riche et qu'elle en profite en l'épousant, quelle différence la cérémonie du mariage fait-elle au marchandage? Oh! je ne puis supporter l'hypocrisie du monde. »

Enfin elle poursuit :

« Naturellement, j'ai souvent eu pitié d'une pauvre fille fatiguée, triste et ennuyée qui devait essayer de plaire à quelque homme qui lui déplaisait, à un homme demi-ivre, qui pensait se rendre agréable

Digitized by Google

tandis qu'il taquinait, agaçait et dégoûtait une femme au point que tout l'argent qu'il donnait ne payait pas ce qu'elle se trouvait forcée de supporter. Mais il faut prendre le bon et le mauvais comme les gardes-malades dans les hôpitaux. Certes, ce n'est pas un travail qu'une femme ferait pour son plaisir, Dieu merci! quoique à entendre certaines gens en parler, on croirait que c'est un lit de roses! »

Vivie est saisie des paroles de sa mère, elle voit les difficultés auxquelles se heurtent les infortunées jetées dans la mêlée de la vie; elle comprend que la misère pousse fatalement les femmes à la prostitution. C'est la société qui a tort de ne pas aider les malheureuses. Sa mère lui parle avec un tel bon sens populaire, d'une manière si émouvante, elle lui fait des descriptions si poignantes des souffrances et des horreurs qu'elle a vues de près, que la jeune fille, émue, lui ouvre enfin son cœur et se sent prête à l'aimer.

Toutefois, la bonne entente ne dure pas longtemps. Un certain jour, l'abject Crofts, qui s'est épris de Vivie, lui fait comprendre qu'il désire l'épouser; elle lui montre sa répugnance en lui disant ce qu'elle pense de lui. Il lui répond avec calme qu'elle a tort, que ce mariage simplifierait beaucoup les affaires d'argent, et avec un hideux cynisme il lui démontre que ce métier rapporte à lui et à Mme Warren, 35 p. c. Vivie est bouleversée devant un tel aveu. De plus, elle croyait que depuis longtemps il n'était plus question de ces fameuses maisons, elle pensait que les capitaux de sa mère étaient placés ailleurs. Quand on lui annonce que les affaires vont toujours fort bien, elle est écœurée, froissée, révoltée. Sa mère, qui est riche et prend la vie si facilement, ne songeant qu'à s'amuser, reste donc la tenancière de ces maisons; elle continue la traite des blanches. La jeune fille laisse paraître son dégoût; son mépris pour une telle exploitation lui échappe en paroles acerbes. Crofts, pour se venger du refus qu'il vient d'essuyer, laisse entendre à la jeune fille que Franck, qu'elle aime, est probablement son demi-frère. Vivie renonce à l'affection maternelle et à l'amour; elle veut vivre une vie utile de travailleuse et refuse de recevoir un centime de l'argent gagné si ignoblement; elle part pour Londres, où elle s'associe avec une amie qui tient une maison de commerce. Au dernier acte seulement, Mme Warren réapparaît; c'est à Londres, dans le bureau où sa fille est installée. Cette dernière explication entre elles deux comprend une philosophie profonde. Vivie ne pardonne pas à sa mère de vivre en dehors de toutes les lois sociales et de vouloir malgré tout être considérée comme une femme de haute respectabilité, et

Digitized by Google

puisqu'elle a reconnu que la prostitution est horrible, pourquoi continue-t-elle à y pousser les autres femmes?

Toutes deux se quittent sans même se serrer la main et chacune va vivre selon ses idées, l'une sous des apparences respectables continuera à vivre largement des revenus que lui procure un métier peu avouable; Vivie ne veut pas toucher un centime de l'argent amassé par sa mère, elle gagnera sa vie honnêtement, sérieusement, par un travail constant, repoussant loin d'elle toute sentimentalité et toute romance.

B. Shaw, dans cette pièce, est allé droit au but, comme le dit Mme Warren : « Le seul moyen qu'a une femme de pourvoir décemment à son bien-être, c'est de plaire à quelque homme suffisamment riche pour qu'il puisse se montrer bon vis-à-vis d'elle. »

Par cela, il veut montrer que la vie sociale est mal organisée puisqu'il faut que certains, pour vivre, vendent et leurs affections, et leurs convictions. Mais les privilégiés de la fortune ou tout au moins du bien-être ne cherchent pas à remédier au mal; le riche est toujours prêt à exploiter le pauvre; quant au bourgeois, — c'est la plaie de la société moderne, — tout honorable et bon qu'il puisse être, sorti de son foyer, il ferme les yeux sur les pires abus, parce que songer au remède c'est songer à ouvrir sa bourse... et la petite économie est en péril, — alors volontairement il ignore les horreurs sociales.

Certains disent que B. Shaw est un détracteur du foyer. Ce n'est pas très exact; ce qu'il veut, c'est que chaque individu comprenne son rôle de citoyen et remplisse ses devoirs vis-à-vis des autres membres de la société. Tout en restant attaché à sa famille, chacun devrait se préoccuper un peu des misères publiques et essayer de les soulager. Si le théâtre de B. Shaw est incompris, c'est qu'on ne veut pas le comprendre; on se scandalise et on prétend que Shaw est un original qui désire « épater ». Qu'il soit très infatué de sa propre valeur, il serait difficile de le nier; mais, tout satisfait de lui-même qu'il soit, il n'en est pas moins vrai que son œuvre a une haute portée philosophique. On condamne B. Shaw simplement parce qu'il fait appel à la conscience des spectateurs, parce qu'il accable son public de dures vérités. Evidemment, il y a là quelque chose de déplaisant.

Les pièces à la mode sont autant de pièges pour les pauvres filles à qui on présente les aspects séducteurs des choses en leur cachant soigneusement les revers de la médaille sous des sentiments et de la sympathie.

Digitized by Google

B. Shaw, dans son théâtre, évite toute sentimentalité, toute rêverie trompeuse ; il cherche à éveiller l'intérêt intellectuel en abordant les questions sociales. Le théâtre, pour lui, n'est pas l'étalage des grands couturiers, ce n'est pas non plus le lieu de plaisir que l'on quitte sans avoir rien appris. Non, il veut faire du théâtre un endroit où chacun puisse s'instruire, il veut que les pièces que l'on donne puissent aider à la réforme sociale. Il ne suffit pas d'amuser, il faut intéresser et faire réfléchir les spectateurs. Au lieu d'aveugler l'auditoire, il faut l'éclairer en mettant à la scène des problèmes sociaux. C'est ainsi que B. Shaw étale la vérité au grand jour — et peu de gens aiment à être confrontés avec la vérité. C'est pourquoi tant de monde pousse de hauts cris en entendant tenir certains propos qui, pour être brusques et... inattendus au théâtre, n'en sont pas moins très justes et souvent échangés dans la vie réelle. Les personnages de B. Shaw ne sont pas des héros de romans, ils ne jouent pas la comédie sentimentale, ce sont de simples êtres humains du XX^e^ siècle, tels qu'on en rencontre partout — et surtout en Angleterre.

Il est regrettable que les Français n'aient pas saisi la signification de ces pièces sociales. Il est vrai qu'en France on est plus fortement asservi qu'ailleurs aux conventions, fût-ce celles de la scène. On désire que les auteurs étrangers s'adaptent à l'humeur de la race et à sa tournure d'esprit ; il faut aussi que les yeux soient flattés par de magnifiques toilettes, qu'une certaine réclame de presse y trouve son compte, qu'un certain snobisme soit satisfait. Ainsi s'explique que les pièces de B. Shaw, bien qu'elles soient spirituelles, n'aient pas plu de prime abord au public français ; elles sont trop différentes de ce à quoi il est habitué ; peut-être plus tard comprendra-t-il enfin l'idée dominante de ce théâtre qui est de montrer le mal pour qu'on y remédie. La soi-disant grossièreté de l'auteur est simplement la réalité ; de nos jours, on a peu le temps d'être poli, attentionné et courtois, on est toujours pressé ; la sentimentalité n'est plus la monnaie courante — heureusement ! La raison l'emporte sur l'émotion : aussi je crois et j'espère que B. Shaw fera école et que son théâtre est le théâtre de l'avenir ; c'est ce que doivent souhaiter tous ceux qui s'intéressent aux problèmes sociaux. Il faudra que bon gré, mal gré, la censure accepte de présenter au public la Vérité toute dévoilée, la Vérité toute nue : ce sera très indécent, on se choquera, mais on s'y habituera, et le théâtre aura au moins quelque bonne influence sur la société.

H. LAILLET.

Digitized by Google

La Revue de Belgique à Paris.

Un duel épistolaire.

MM. Raymond Poincaré et Georges Clemenceau ont croisé... la plume. Nous n'avons le procès-verbal que de la première passe; elle a été brillante. Mais il est malaisé de dire s'il y aura des reprises et, en ce cas, de pronostiquer qui sera touché à l'avant-bras (car c'est ainsi que les duels parisiens se terminent en général; les piqûres d'épingle qui les déchaînent, exigent les piqûres d'épées, sans plus). Est-ce se méprendre que d'accorder l'avantage au ministre-académicien ? Nous ne le croyons pas. Il a défendu les thèses de progrès, tandis que son adversaire se réfugiait dans la commode attitude de ceux qui sont pour le piétinement, parce qu'ils l'estiment avantageux à leur dessein. Le système majoritaire a assuré le maintien d'une majorité républicaine; donc il vaut mieux que le système proportionnaliste. Quelle faiblesse de dialectique ! Le principe de causalité reçoit ici une entorse, capable de justifier tous les scepticismes à la Hume. Quoi donc vous prouve que la foi républicaine tient à telle ou telle répartition des électeurs dans les comices? Et s'il en était ainsi, ne faudrait il pas désespérer de la forme actuelle du gouvernement en France? La vérité, c'est que les radicaux français confondent la République avec une certaine tyrannie des comités dont la grande masse du pays ne veut plus. Les Jacobins de village sont usés; la France est mûre pour un renouvellement de son personnel politique. Après M. Combes... hélas !... Après M. Caillaux... haro ! R.

* * *

Un cri d'alarme.

Sous ce titre, M. Gérard Harry vient d'exprimer dans la *Grande Revue* les inquiétudes que provoquent, parmi le public bruxellois le plus cultivé, les œuvres de nos dramaturges parisiens, et il a donné aux lecteurs français le plaisir — assez amer

Digitized by Google

— de connaître l'opinion d'écrivains tels que M. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Dumont-Wilden (1). Nos drames sont sévèrement jugés; ils ont perdu, dit-on, toute tenue morale; le langage de nos héros, leurs attitudes, leurs gestes reflètent universellement des âmes basses, vulgaires, cyniques, sans pudeur, sans moralité, sans grandeur; les braves gens ne figurent là qu'en comparses falots, presque ridicules; les grands premiers rôles ne connaissent pour guides que le plus plat orgueil, la cupidité, l'instinct que rien ne mâte, le rut. On ne songe plus à glorifier sur notre scène de magnifiques pensées, la noblesse de l'amour, le désintéressement, le sacrifice; on ne se plaît qu'à peindre, avec sympathie, avec prédilection, les mœurs les moins recommandables et la plus subtile perversité. Cette bassesse n'existe pas seulement dans la gaieté des vaudevilles; elle règne en maîtresse dans le cœur des hommes et des femmes que nous présentent les plus applaudis de nos auteurs dramatiques, Henry Bataille, Henry Bernstein, Abel Hermant, Romain Coolus.

Voilà ce qui est inquiétant. Les belles œuvres françaises, celles qui sont représentatives du génie de notre race, celles que nous opposons aux entreprises grandissantes du pangermanisme et du flamingantisme, témoignent d'une moralité frelatée, faussée, souvent répugnante. M. Gérard Harry, fort de l'avis motivé des maîtres belges, conclut que l'influence française en Belgique risque d'en être à la fin compromise, si une réaction salutaire ne se produit.

Ce cri d'alarme sera-t-il entendu? J'en doute. Nos drames troubles, sans grandeur ni sérénité, ne sont pas le produit d'une mode passagère : ils sont les fruits de la crise morale que traverse notre société; ils sont l'expression brutale des incertitudes

(1) Ce que ne dit — ni ne peut savoir — notre collaborateur parisien, c'est qu'il y a dans l'indignation de quelques écrivains belges une part de préoccupations nationalistes; depuis des années on fait ici campagne pour un théâtre belge, comme si un théâtre belge pouvait se passer des sanctions parisiennes! L'exemple de Maeterlinck, Kistemaekers, de Croisset, etc., atteste que nos voisins n'ont aucun parti pris de dénigrement ou d'indifférence pour notre art... quand il est de l'art. Et d'un autre côté notre public, en accueillant avec une sorte de frénésie tout ce qui vient de là-bas, ne condamne-t-il pas des efforts particularistes qui, je l'ai démontré, ne datent pas de 1912?

M. W.

Digitized by Google

qui hantent une république, jeune encore. On ne réalise une démocratie parfaite qu'après avoir traversé les passes dangereuses de la démagogie; nous n'avons pas encore franchi tous les récifs sournois ni tous les mauvais courants; l'avènement de la foule au pouvoir et aux affaires a multiplié les ambitions, les vanités, la frénésie du désir et de l'orgueil; au lieu de la vieille morale traditionnelle, pédagogues et sociologues nous ont enseigné d'autres dogmes; nous nous débattons parmi les ruines d'un vieux monde et les fondations d'un édifice nouveau; nous vivons entre des débris et des ébauches, entre ce qui finit et ce qui commence. Après le crépuscule, avant l'aube, il y a les ténèbres de la nuit, et cette nuit a obscurci en nous les lumières de l'ancienne sagesse. Nos dramaturges ne donneront aux spectateurs de Bruxelles et d'ailleurs de belles œuvres graves et calmes, de nobles drames apaisés, qu'au jour où la sagesse nouvelle aura pénétré dans nos cœurs et les aura définitivement conquis.

Il faut nous faire confiance et ne point nous juger sommairement. Ces drames sombres, ces tableaux déplaisants que nous vous présentons ne sont pas l'image d'un peuple dépravé ni sceptique, qui hausse les épaules en ricanant. C'est le tragique effort d'une grande nation, et c'est, parmi des laideurs, des défaillances, des fautes, des violences et des erreurs, le travail énorme et douloureux de la pensée moderne qui lutte pour venir au monde, péniblement.

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Trois livres d'art.

Deux de ces livres nous concernent d'autant plus directement que leurs auteurs sont des Belges. Il se fait tard pour les signaler; mais leur intérêt durable met notre conscience à l'aise. Car dans un, dans dix ans on consultera encore avec profit la monographie de M. G. Eekhoud sur *Les peintres animaliers de Belgique* (Bruxelles, Van Oest, illustré). Pensée louable que celle qui a présidé à ce rassemblement; la richesse de notre peinture en ressort de façon éclatante. Certes, tout le monde connaît les vaches de Verwée, les chiens de Joseph Stevens, les fauves de Verlat, les chairs pantelantes de Stobbaerts. Mais il faut déjà de la mémoire, sinon de l'érudition, pour se rappeler les noms de Robbe, de Tschagény, de De Pratere, etc. M. Eekhoud a des précisions plus rares, appuyées sur des images fort belles. Les disciples de Stevens, par exemple, un Van der Meulen, un Raphaël Robert, reçoivent de lui l'hommage qu'ils méritent. Chez les plus récents de nos artistes, il s'enquiert du talent d'animalier, il s'efforce à l'individualiser avec cette abondance d'épithètes qui est, on le sait, une des caractéristiques littéraires du romancier-historien.

Mais chez lui l'intérêt n'implique pas nécessairement l'indulgence égalitaire. On n'oserait en dire autant des notices que Mlle Biermé a réunies sous ce titre : *Les artistes de la pensée et du sentiment* (Bruxelles, édition de la « Belgique artistique et littéraire »). Titre quelque peu arbitraire, car à quelles études critiques ne conviendrait-il pas? Arbitraire aussi l'assemblage qui est fait de talents aussi inégaux et aussi disparates que ceux de Constantin Meunier, de Mellery, de Khnopff, de Laermans, de Delaunois, de de Gouve de Nuncques, enfin de Beauck. Pourtant, à quelques adjectifs près, c'est le même agenouillement, et on ne perçoit pas les degrés et les nuances dans l'impression ressentie. Il reste à louer une grande bonne volonté et un désir d'exactitude dans ces sortes de promenades à travers des ateliers, complaisamment ouverts à la visiteuse.

Le troisième livre nous sort des contemplations nationales; il est d'un journaliste français, dont les notices un peu sommaires, mais lestement rédigées, avec l'aisance du métier et le sens de l'actuel, se relisent agréablement.

Pourquoi M. Abel Letalle a-t-il intitulé son recueil *Idées et figurations*

Digitized by Google

d'art (Paris, Sansot, in-8°)? Je n'en sais rien, et, au fond, ne m'en soucie guère. Ce qu'on peut concéder, c'est qu'il se tire dextrement d'affaires dans des matières assez complexes ; qu'il nous invite à le suivre dans des expositions d'hier, ou qu'il nous entretienne d'un Ziem ou d'un Carrère, ou, encore, que de ces aînés il remonte à Ingres, ou même au XVIII^e^ siècle, on le suit toujours avec la complaisance acquise aux professionnels, qui ne sont dénués ni de style, ni de goût. J. DE W.

***

Nous avons déjà signalé les *Lettres de jeunesse* de Fromentin. Encadrées dans une biographie du célèbre artiste, elles nous permettaient de mieux le connaître et l'aimer. Voici que celui qui les publie, M. Blanchon, récidive avec bonheur. Son nouveau recueil (Paris, Plon, in-12, sous ce titre : *Correspondance et fragments inédits*) prend le maître juste à ce tournant de sa vie où sa vocation se précise, où il revient d'Algérie, riche de souvenirs et de documents, qui deviendront, sous son pinceau, autant d'évocations éclatantes de la vie arabe, et sous sa plume, les descriptions lumineuses du *Sahara* et du *Sahel*. Ce sont des lettres à ses amis, des notes d'art, de courts fragments de ses carnets de voyage, des impressions cristallisées toutes fraîches en face du tableau qui les fit naître, et qui révéleront dans Fromentin la sensibilité aux prises avec la pensée critique et la science du métier. On pourra aussi, grâce aux jugements contemporains sur ses Salons, suivre, année par année, l'évolution de son talent de peintre. Enfin, un chapitre est consacré à l'influence que Fromentin exerça sur les artistes de son temps et à la définition de sa nature intime, de sa vraie personnalité, telle que l'ont connue ses familiers.

***

Signalons sommairement, quitte à y revenir, quelques volumes inspirés par nos lois pénales et la psychologie de criminels. Celui de notre confrère de l'*Indépendance*, M. Roussel, n'est pas qu'une collection de chroniques, écrites au fil de l'actualité. Mais il s'en dégage des conclusions permanentes et des vérités générales vraiment saisissantes. Il n'outrepasse point son ambition en l'intitulant *Psychologie judiciaire*. D'un autre côté, on conçoit fort bien que M. Waxweiler ait accueilli dans ses « actualités sociales » le livre que M. Ad. Prins publia jadis sur *La défense sociale* et dont nous rappelons simplement ici le durable intérêt. Les *Essais de statistique morale*, de M. Jacquart, publiés à Louvain, intéressent la criminalité belge pendant un espace de quarante ans; ils ne sont pas rassurants pour la partie flamande du pays. Curieux à de tous autres égards sont *Les criminels peints par eux-mêmes*, de M. R. Hesse (Paris, Grasset). Comme M. Roussel chez nous, M. Hesse est un spécialiste dont l'autorité est établie dans la presse de nos voisins. Il n'eût pas entremêlé ses notes d'ex-

Digitized by Google

traits significatifs, de mémoires et de lettres de ses tristes héros, qu'on l'eût suivi sans effort. Reconnaissons que sa documentation littéraire offre un rare soin et que le Dr Grasset, son préfacier, n'a pas surfait l'utilité de son ouvrage.

* * *

L'agent secret (Mercure de France). Il semble que les industries littéraires d'outre-Manche tendent, de plus en plus, à diriger vers des genres d'une exploitation un peu vulgaire les talents personnels, rares en somme, que possède en ce moment l'Angleterre. Inutile d'insister sur les cabrioles patriotardes du célèbre auteur du *Livre de la jungle;* elles sont de tous les temps et de toutes les nations, ces harmonieuses crises de nerfs, qui prouvent que le poète est femme. Mais Wells n'est-il pas un Jules Verne supérieur, très sensible, en somme, aux avantages d'une production essentiellement destinée aux amateurs d'extraordinaire, portant culotte longue? Conan Doyle ne s'est-il pas, de son côté, appliqué à meubler des plus folles aventures les imaginations adolescentes? On peut accorder, toutefois, que par sa fertilité, la couleur de sa narration et d'autres trouvailles, il a relevé un genre où trop de ses devanciers n'attiraient les lecteurs qu'à la façon dont on attire, pour les détrousser, les voyageurs au coin d'un bois.

On peut regretter que Conrad n'ait pas eu des scrupules plus grands dans le choix de l'affabulation dont il a vêtu une des plus curieuses études d'âme sorties de sa plume. Sa puissance dramatique en eût été accrue, et il a dépendu de lui, non de nous, qu'elle constituât un élément important de cette œuvre qui se rattache très directement à Edgard Poë. De celui-ci, n'attendez ni la sobriété, ni l'habile coordination des épisodes successifs, ni ce *crescendo* de terreur, dont la certitude prédispose déjà favorablement le lecteur. L'œuvre va cahin-caha, dans l'obscurité plus encore que dans le mystère. Mais les caractères en sont tracés avec une acuité de visionnaire. Celui de M. Verloc est une merveille d'observation; présenté d'abord de biais, il est ensuite éclairé de face, et chaque détail de l'activité du personnage se surajoute ingénieusement aux autres pour préciser l'image que nous nous en faisons. Mme Verloc n'a pas le même relief, et pourtant le tragique renfermé en elle a inspiré au romancier une de ses plus belles scènes, celle de l'assassinat de l'agent secret. Mais que d'autres passages où une faculté vraiment exceptionnelle d'analyse se révèle! La vie des compagnons anarchistes, les conciliabules de policiers, l'intérieur d'une ambassade, où les pratiques louches se dissimulent mal sous l'élégance détachée, autant d'eaux-fortes, où s'est employé un burin savant.

* * *

On a beaucoup parlé des Guérin depuis quelque temps, et si l'on veut bien tenir compte des publications innombrables dont les romantiques ont fait les frais, on reconnaîtra qu'à l'origine de cette curiosité il y a comme une

Digitized by Google

épidémie sentimentale, dérivatif ordinaire des époques de sécheresse et de calcul. Un nouveau livre sur Mme Desbordes-Valmore devait donc plaire à notre larmoyance. De toutes les femmes de la génération romantique, Marceline, en effet, est celle qui, dans ses attitudes profondément sincères, incarne le plus complètement la douleur d'être. Chez les autres, chez Eugénie de Guérin, par exemple, on note, dans les heures de crise, quelque chose comme les éclats d'un cœur qui se brise; mais chez l'épouse du comédien Valmore la vibration est si prolongée qu'elle en devient continue. Sa vie n'est qu'un long sanglot : « Eh! que puis-je dire, s'écrie-t-elle, sinon ma douleur! »

Par toute une série d'œuvres, qui toutes contenaient de l'inédit plus ou moins émouvant, on connaissait déjà la vie aventureuse, cahotée et souvent endeuillée de la pauvre femme. Parmi ces livres, celui de M. Jacques Boulenger tient une place distinguée. Après l'essai en demi-teinte de Sainte-Beuve, c'est évidemment ce qu'on a écrit de plus précis sur elle, et on n'a guère à y critiquer qu'un détachement confinant à l'ironie en plus d'un endroit. La biographie peu originale de M. A. Dorchain est, au contraire, à l'unisson des souffrances qu'endura ce martyr de la misère, de l'amour maternel et de la vanité exacerbée d'un mari, auquel on ne peut reprocher de criminel que son impuissance morale.

Dans des lettres recueillies par le fils de Marceline et publiées récemment chez le libraire Michaud (in-12), il y a encore à apprendre sur ce noble caractère et surtout sur la spontanéité d'écriture de la femme peut-être la plus douée, après George Sand, de sa génération. Nulle autre n'a trouvé comme elle des cris qui, selon le mot du poète, soient de purs sanglots.

Parle-t-elle des « épines » de son petit ménage, ou nous confesse-t-elle l'affreux désespoir d'une séparation éternelle d'avec un être qu'elle aimait « presque dans ses os. »; la voyons-nous tituber « sur la lisière de la pauvreté », toujours c'est du « fond d'un orage » qu'elle fait entendre sa voix éplorée. Elle est romantique avec inconscience; mais elle a plus que Hugo et Lamartine, cette pitié réelle et profonde, dont les événements de 1848, les émeutes sanglantes de Lyon, un drame entrevu au coin d'une rue lui arrachent l'expression hautement lyrique. La politique lui est étrangère, mais elle suit les événements de la rue avec une sorte de passion : « Je n'en prends rien, dit-elle, que la part saignante ».

Sur les maîtres de la littérature contemporaine, sur Dorval, dont elle analyse le talent, elle a des jugements d'une précision et d'une finesse remarquables. Elle met, par exemple, Casimir Delavigne et Ponsard à leur rang ; elle a pour Vigny de l'exaltation dans l'estime admirative. Son cœur la guide peut-être mieux que les compas de la critique. Mais surtout elle est femme et mère, suprêmement, et aucun éloge ne résume mieux l'impression que laissent ses lettres dont les inévitables répétitions n'engendrent pas la monotonie, tant elles sont richement pourvues de vérité humaine.

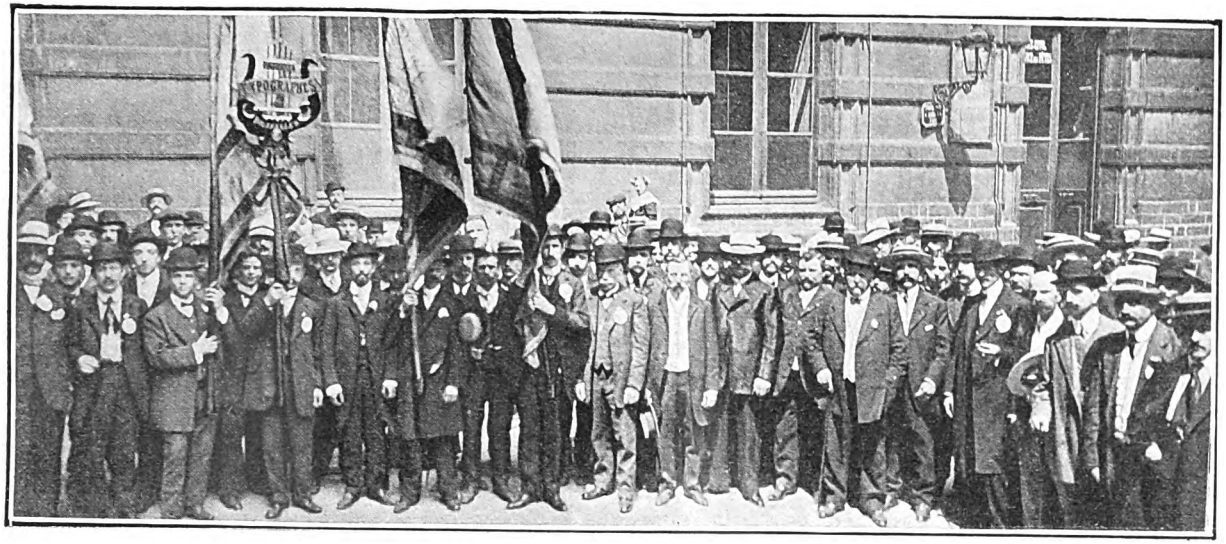
W.

Digitized by Google

La *Revue de Belgique* publiera dans son prochain numéro un article de M. E. Blum, sur M Henri Poincaré, mort récemment et dont on trouvera ici un récent portrait d'intérieur.

Digitized by Google

Digitized by Google



Les typographes bruxellois, à Lille.

Le 14 juillet, 400 membres de la Fédération typographique bruxelloise ont rendu visite à leurs confrères lillois. Ils furent reçus par M. Charles Delesalle, maire de Lille, entouré de son conseil. M. Louis Masson, président de la section lilloise, les présenta à la municipalité. Puis, M. Durieux, secrétaire de la Fédération belge, et M. Keufer, secrétaire général de la Fédération française des travailleurs du livre, répondirent à M. le Maire.

(*Photo Bauchart.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre au Roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre.

Je m'excuse de la liberté que je prends de Vous écrire, Sire. Je m'en excuse respectueusement. Mais il me paraît que mon devoir m'y force. Vous devez être étrangement renseigné sur les questions dont je veux Vous entretenir; Votre formation intellectuelle, Votre entourage, tout doit Vous mettre, vis-à-vis de nous, en prévention défavorable.

Et d'autre part, parce que Vous êtes le premier citoyen du pays, placé au-dessus de nos batailles coutumières, peut-être, comme le voyageur au sommet de la montagne qui découvre un plus large horizon, verrez-Vous mieux que Vos conseillers en proie aux soucis de la plaine, les nuages noirs qui là-bas se forment et s'amoncellent, et l'orage qui menace.

I

Il faut donc que je Vous parle. Et veuillez oublier tout d'abord, Sire, que celui qui ose ainsi s'adresser à Vous est un député socialiste. Ce que je veux Vous dire, un catholique, un libéral pourrait Vous le dire, comme moi. Un citoyen n'appartenant à aucun parti, aussi. La question dépasse les partis politiques. Elle s'y mêle parfois, mais elle leur est supérieure. Et pour bien la voir, il faut la voir de haut.

Je sais qu'on Vous dira que les socialistes sont des sans-patrie, que la propagande wallonne est une œuvre malsaine, et que nous cherchons insidieusement à détruire Votre royaume. Ecoutez-moi jusqu'au bout, Sire; ensuite, Vous déciderez. Il y a peut-être plusieurs manières d'aimer son pays et de le prouver; il y a peut-être, dans l'appréciation de notre propagande, le dépit d'un égoïsme

Digitized by Google

dérangé; il y a peut-être deux façons de comprendre l'avenir de l'unité nationale.

Sans doute, les socialistes sont internationalistes, et je pense, avec mes amis, qu'il est bon de multiplier les ententes entre les peuples, de généraliser les conquêtes de la civilisation, de resserrer les liens entre tous les membres de la grande famille humaine. Mais, l'Internationale, par définition, suppose des nations. Plus ces nations seront logiquement constituées, fortement organisées, indépendantes et libres, plus les conventions qu'elles formeront entre elles seront fécondes et solides. Un despotisme centralisateur qui supprimerait par la force la vie propre des nationalités serait exactement le contre-pied de l'Internationale.

On peut donc rêver aux Etats-Unis d'Europe et chérir sa patrie. Dois-je rappeler à Votre Majesté que les socialistes belges ont prouvé, il y a quelques années, lorsqu'il s'est agi d'assurer la défense du sol belge par une réorganisation militaire, qu'ils comprenaient leur devoir au moins autant que quiconque ?

Lorsque l'on songe aux déviations abominables du sentiment patriotique, aux spéculations immondes qui s'abritent sous ce noble manteau, on pense à ce mot de Sheridan : Le patriotisme, c'est l'argument suprême des scélérats ! Et l'on hésite à se dire patriote. Pourtant, m'est-il permis, Sire, de citer ici quelques lignes que j'écrivais, il y a plusieurs années déjà, alors que je cherchais à expliquer la formation du sentiment patriotique, en le rattachant, pour chacun, à des souvenirs personnels. On s'est généralement accordé à y découvrir un accent sincère et ému. Si elles réussissent à Vous donner cette impression, Vous croirez moins aisément, j'ose l'espérer, aux noirs desseins de l'auteur de cet acte de foi.

Patrie, chère et douce terre du Père.., Et je revois la maison familiale, au bord de la route, au milieu des arbres et tapissée de lierre... O ma chère maison, où je vins tout enfant, où se sont écoulées les heures tristes et joyeuses de ma vie; où les miens ont vécu : ma mère si tendre, trop tôt partie, et à laquelle je ne puis penser sans me sentir l'âme toute parfumée de clémence et de bonté; mon père, aux allures sévères, mais si affectueux, d'une si large culture d'esprit et d'une si belle droiture de cœur, si noblement compréhensif; ô ma chère maison, où les miens m'ont donné tout ce qu'il y eut de meilleur en moi-même, la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice; où ces leçons augustes surgissent maintenant dans ma mémoire

Digitized by Google

en images frémissantes, multiples, confuses, et auxquelles je n'ose m'arrêter de peur de ne plus pouvoir poursuivre; où chaque dalle du corridor, chaque marche de l'escalier, chaque coin de chaque chambre, chaque meuble dans chaque chambre, chaque bibelot sur chaque meuble, a son histoire et sa vie et me parle de choses qu'il ne dira qu'à moi-même ; ô ma chère maison, où j'ai aimé, où j'ai pleuré, où sont mort les miens !

Et je pense encore à ceux qui sont partis : à ce frère d'un esprit si ouvert, si délicat, entré, par quelle soudaine surprise de la destinée, dans l'ordre bénédictin ! Batailles d'écoliers, escapades de gamins, folles et franches gaités de jouvenceaux, ferveurs d'art communes, qui eût dit, oui, qui eût prédit, quand souriaient nos vingt ans, que vous finiriez dans le gravité du froc noir ! Et nos vacances, au loin, dans le petit village d'Erbisœul, où des parents avaient une maison de campagne grande comme un château, et un jardin comme un parc. Il y avait, au fond du jardin, à droite, un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus du jardin du curé et dont les pommes blanches, frottées de rouge, avaient un petit goût acide et sucré que je sens encore. Il y avait un étang qui nous semblait un lac ; et, plus loin que l'étang, quelques arbres que nous appelions le bois. Vers la source du bois, le soir, le pâtre menait les bestiaux en chantant : Ali ! Alô ! Ali ! Alô ! O douce mélancolie de ce chant psalmodié dans le couchant rose !... Il y avait... Il y avait nos cousines... Mais je ne saurais dire jamais tout ce qu'il y avait à Erbisœul ! O la douce Patrie, terre bénie, que celle où l'on trouve de tels villages...

Et d'autres vacances, encore, nous amenèrent à Mons, chez des grands-parents, dans une rue où l'on voyait un gros bœuf de fonte au-dessus d'un marché. La tour du Château sur la colline, la Grand'Place, le Mont Panisel, toutes ces rues charmantes et pittoresques, si curieusement vieillottes et dont la vie semble s'être arrêtée vers 1820, et au loin le Borinage, tragique et si pitoyable avec ses petites maisons tapies au pied des triangulaires terris, les voyais-je alors comme je les vois maintenant? Non, sans doute, mais leurs détours gardent des lambeaux de mon enfance, évoquant des figures aimées qui se sont évanouies, « des voix chères qui se sont tues »...

Et j'y devais revenir plus tard pour, en une demeure sur qui pleuvait la chanson du carillon, au bout d'une allée d'arbres complices dans le soir, chercher celle à qui la Destinée avait confié d'apporter dans la maison familiale, le bienfait de sa bonne tendresse et le charme des choses d'art...

O la chère maison, dans ce pays noir, si étrangement, si magni-

Digitized by Google

fiquement tourmenté par un formidable labeur humain : bruits des usines, grondement des marteaux, ronflement des machines, longues plaintes de locomotives, et, dans les nuits, les embrasements superbes des fumées et des feux ! O mon Pays, que tu me parais beau ! Pourquoi est-ce que je me sens pris tout à coup d'un si frénétique besoin de te revoir et de te retrouver? La vieille église de pierre est-elle toujours là, au milieu du village? Et le cimetière, dites, avec la route qui monte, le cimetière où dorment les miens ?

Plus loin, c'était la ville, les affaires, les batailles de la politique et du barreau. Succès et déceptions. A certains jours, l'humanité m'y parut basse. Mais maintenant, comme toutes ces misères s'estompent et s'effacent ; comme je les juge mieux, comme je suis plein d'indulgence et de sympathie pour mes adversaires ; ne parlions-nous pas la même langue? Pour quelques différences superficielles, que de ressemblances profondes ! N'étions-nous pas tous de la même race, du même pays, de la même famille humaine? Comme je voudrais entendre l'accent du terroir ; quelques mots de wallon me seraient plus rafraîchissants qu'un peu d'eau pure à un voyageur altéré !

Et puis, ce sont les autres villes, Bruxelles d'abord, la capitale, le centre de l'agitation nationale, avec sa Grand'Place où se perpétue, dans des dentelles de pierre, la vie héroïque du passé communal, Sainte-Gudule gothique, le Palais de Justice babylonien où j'ai si souvent plaidé, le Passage qui connut mes flâneries d'étudiant, les vieux arbres du Parc, témoins bienveillants d'entretiens enivrés, le Palais de la Nation, où s'écoulèrent des heures de fièvre et des heures d'ennui, le Musée avec les Rubens et les Roger de le Pasture, les salles de spectacle où je recontrai les émotions ardentes des musiques ; Bruxelles et ses alentours, Laeken, Uccle, Tervueren et la forêt de Soignes vêtue à l'automne de si somptueux manteaux de pourpre et d'or fauve ; Liége, si vivante, bruissante, spirituelle, étendue au bord du large fleuve, dans un cadre de collines hérissées de charbonnages ; Gand, sombre et farouche, avec son lourd beffroi, ses tristes filatures, et son van Eyck en une chapelle ; Tournai, aux Chonq Clotiers ; Louvain aux monastères ; Bruges, dormante en ses canaux mélancoliques sur lesquels glissent des cygnes blancs, dormante, dolente et presque morte, malgré cloches et carillons, Bruges où sont les Memling ; Anvers, avec la flèche aiguë de sa cathédrale, dont l'élan n'est pareil qu'au sursaut du cœur de celui qui, après un long voyage outre-mer, l'aperçoit enfin se dresser à l'horizon : vigie de la patrie, avec son port et ses vaisseaux et le peuple fort que Constantin Meunier a si puissamment

Digitized by Google

symbolisé dans son *Débardeur*, Anvers, où me sourit si étrangement, en sa robe rose irisée, et son geste détaché, la petite Salomé cruelle avec ingénuité de Quentin Metsys!

La Patrie, c'est encore cette merveilleuse succession de paysages qui va des coteaux de l'Ardenne aux plages de la Flandre. Les forêts du Luxembourg aux vieux arbres magnifiques, les vastes horizons d'où l'on voit, au matin, les vallées enveloppées de la gaze légère des brouillards, les routes qui vont, qui montent, descendent et tournent vers les villages, les rivières noires qui bavardent sur les feuillages en entraînant les sveltes truites d'argent, la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et leurs affluents, plus séduisants encore; c'est la Meuse qui concentre leurs eaux et leurs beautés, dans cette vallée, parfois grandiose, toujours aimable, qui va de la frontière du Sud à la frontière du Nord; c'est l'Entre-Sambre-et-Meuse, chantée par Delattre, ô ce Bruly-de-Pesches si émouvant; c'est la Thudinie contée par des Ombiaux; le Borinage décrit par Marius Renard; c'est le gras et fertile Brabant wallon dont les plaines ont vu la fin de l'épopée napoléonienne; c'est la Bruyère et Genck, les marais mirant les cieux changeants; c'est les étendues silencieuses et désertes de la Campine; c'est l'Escaut splendide devant Anvers, y apportant quelque chose de l'immensité de la mer; c'est toute cette Flandre cultivée tenacement comme un jardin, les perches où s'enroule le houblon grimpant, les champs de pommes de terre, les moissons d'or, les prairies vertes et leurs bestiaux; c'est la dune enfin, la dune de sable clair aux herbes grises, avec sa parure de villas riantes et propices aux séjours de l'été, et la vaste plage que le flot marin vient caresser voluptueusement, en y laissant de blancs festons de dentelle d'écume...

C'est tout cela, tout cela sous des cieux toujours autres, dont la mobilité, pour qui sait voir, fait un spectacle enchanteur, intarissablement varié. Cours des saisons: joies fraîches du printemps, splendeur du triomphal été, opulentes mélancolies de l'automne, deuils blancs de l'hiver; cours des heures: aurores tremblantes et douces, matins légers, midis rayonnants, crépuscules enflammés, soirs fiévreux, vous nous amenez sans cesse, par le jeu des nuages et les magies de la lumière, à découvrir en la terre aimée de nouvelles beautés. Vraiment, est-il une autre région du globe où la clémente destinée ait consenti à rassembler, dans un espace aussi restreint, tant de raisons de vivre? Comprend-on maintenant le geste admirable des Flamands, à la bataille des Eperons d'or, portant à leur bouche un peu de cette terre pour laquelle ils allaient mourir? Comprend-on

l'héroïque baiser de ces mangeurs de terre?

Digitized by Google

La Patrie, enfin, c'est non seulement le sol, mais l'ensemble des hommes qui y vivent et qui y ont vécu. C'est, pêle-mêle, avec des amis d'hier et d'aujourd'hui, Breydel, Van Artevelde, Anneessens; Van Eyck, Breughel et Rubens; Baudouin de Constantinople et Godefroid de Jérusalem; et tant d'autres figures familières des temps disparus! C'est tout ce peuple vaillant, d'une aptitude à l'effort jamais épuisée; c'est les deux races qui le composent, celle du nord, lente, patiente, opiniâtre; celle du sud, ardente, enthousiaste, généreuse; c'est leurs souffrances et leurs joies, leurs colères et leurs pitiés, leurs traditions, leurs coutumes, c'est leur langue. Je les aime parce que je les connais, parce que je les comprends, parce que ma vie est faite de morceaux de leur vie...

Et maintenant que me voilà introduit auprès de Vous, grâce à cette sorte de confession, laissez-moi Vous dire la vérité, la grande et horrifiante vérité : il n'y a pas de Belges.

J'entends par là que la Belgique est un État politique, assez artificiellement composé, mais qu'elle n'est pas une nationalité. Elle date de 1830, ce qui est vraiment peu. Je sais qu'on prétend qu'elle existait antérieurement, à l'état latent et que notamment sous les ducs de Bourgogne, elle faillit se réaliser déjà. Mais combien il faut, pour cela, solliciter les faits. De ce que deux fragments, extrêmes tous deux, l'un de l'empire germanique, l'autre de la royauté française, ont pu tous deux chercher pareillement à s'affranchir du pouvoir lointain, de certaines similitudes de leur histoire, il est vraiment osé de conclure à la communauté de vie, de mœurs et d'aspirations qui constitue un peuple. Au reste, laissons ces controverses sur le passé aux historiens et aux journalistes, et voyons les faits actuels.

Nos superbes forêts de l'Ardenne étalent leur manteau vert sur des collines aux assises rocheuses, et les jardins de la Flandre s'étendent dans le vaste horizon calme sur des terrains de sable. Géologiquement, le pays est double et les aspects du paysage correspondent à la différence du sous-sol.

Les gens qui vivent dans ces contrées diverses sont divers comme elles et les âmes sont aussi différentes que le sont les paysages. Un paysan campinois et un ouvrier wallon sont deux types distincts d'humanité. L'un et l'autre Vous ont pour Roi, Sire; mais une communauté d'existence politique ne suffit point à les rendre semblables.

Observez-les : et Vous constaterez tout d'abord combien les activités auxquels ils se vouèrent, par l'influence du milieu, sont diffé-

Digitized by Google

rentes et presque opposées. La Flandre est en grande majorité, agricole ; la Wallonie est, en grande majorité, industrielle.

Et, nécessairement, cette diversité des conditions économiques devait accentuer, au lieu de l'affaiblir, la diversité originale commandée par la race et par le sol.

Observez-les encore et tâchez à comprendre leur mécanisme intérieur. En dehors de traits communs à tous les habitants de l'Europe occidentale, vous apercevrez vite des différences profondes : le Flamand est lent, opiniâtre, patient et discipliné ; le Wallon est vif, inconstant et perpétuellement frondeur de l'autorité. Les sensibilités sont différentes : telle idée, tel récit, qui enthousiasmera les uns, laissera les autres indifférents, peut-être même leur fera horreur.

Il s'explique dès lors que les divergences sur la façon de comprendre la vie aient leur écho dans la manière de se laisser impressionner par les problèmes de l'au-delà de la vie. La Flandre est en grande majorité catholique et parfois, assez agressivement et bassement catholique ; en Wallonie, au contraire, la foi n'est plus guère qu'une habitude et les libre penseurs sont très nombreux.

Mais il est une preuve plus caractéristique et plus décisive encore de la dualité foncière de Votre royaume, plus incontestable que celles qui se peuvent déduire du sol, des paysages, des activités, des tempéraments et des croyances, c'est la langue.

Une langue est un trésor accumulé au cours des âges par une communauté humaine. Elle y a inclus le souvenir et l'écho de ses mœurs, de ses croyances, de ses douleurs. Elle éveille chez ceux qui la parlent des impressions confuses qui remontent aux jours incertains de l'enfance balbutiant sur les genoux maternels, et plus loin encore, des correspondances avec les ancêtres immémoriaux. Il y a du mystère dans l'attachement à la langue, parce qu'il tient, moins à notre être raisonneur, qu'à notre inconscient profond. Et ce n'est que lorsqu'on conçoit ainsi le problème, qu'on pense à ses millions de racines ténues qui s'enfoncent dans le passé le plus reculé, que l'on comprend le caractère sacré d'une langue, et combien sont délicates et insolubles par les seuls procédés de l'intelligence, les questions que son usage soulève.

Dès 1836, sous l'inspiration de M. Snellaert, les Flamands fondaient à Gand une société sous ce titre-programme : *De taal is gansch het volk*. Ils affirmaient par là que la langue est la caractéristique essentielle de ce qui constitue un peuple.

Or, si nous ouvrons l'*Annuaire statistique*, à la page répartissant

Digitized by Google

les habitants âgés de plus de 15 ans, d'après la langue parlée, d'après le recensement général de 1900, nous y trouvons :

1,896,003 ne parlant que le français, soit 41.47 p. c. ;
1,874,722 ne parlant que le flamand, soit 41.01 p. c. ;
18,385 ne parlant que l'allemand ;
673,554 parlant le français et le flamand ;
57,279 parlant le français et l'allemand ;
6,251 parlant le flamand et l'allemand ;
39,870 parlant les trois langues.

Retenons surtout les deux premiers chiffres. Leur énormité, relativement aux autres, est saisissante, et achève définitivement la démonstration que je voulais faire : Vous régnez sur deux peuples. Il y a, en Belgique, des Wallons et des Flamands ; il n'y a pas de Belges.

Il est bien évident que cette proposition est l'expression d'une vue d'ensemble. Elle est trop absolue si l'on veut s'attarder aux détails.

On pourrait m'objecter par exemple qu'il faut considérer comme Belges, au point de vue qui nous occupe actuellement, les 673,554 parlant les deux langues nationales. Même si l'on y ajoute, les 39,870 polyglottes, qui ne voit que ces « Belges » ne sont encore qu'une proportion infime en comparaison des deux autres groupes et qui ne sait, en regardant un peu autour de soi, que la majorité de ces bilingues est de race flamande?

Nous n'avons donc dans cette statistique, pour établir l'existence d'une mentalité belge, aucun indice révélateur. Nous en sommes réduits à des investigations personnelles : elles nous renseignent deux catégories de Belges : la première, la plus importante par le rôle en évidence qu'elle joue, comprend le monde officiel, constituant toute la structure de notre État politique, tous les fonctionnaires attachés à la Belgique par leur situation, leurs honneurs, leurs traitements, chez lesquels les *Brabançonnes* tant entendues et les clichés des discours de parade ont développé un patriotisme superficiel plus ou moins sincère. C'est tout ce monde-là qui vous entoure, Sire et je crains qu'il ne Vous fasse illusion. Il faut regarder par-dessus pour apercevoir les forces vives de vos deux peuples.

Une seconde espèce de Belges s'est formée dans le pays, et principalement à Bruxelles. Mais elle est vraiment peu intéressante. Elle semble avoir additionné les défauts de deux races, en perdant leurs qualités. Elle a pour moyen d'expression, un jargon innommable

Digitized by Google

dont les familles Beulemans et Kakebroek ont popularisé la drôlerie imprévue. Elle est ignorante et sceptique. Elle a pour idéal un confortable médiocre. Elle ne croit à rien, est incapable de générosité ou d'enthousiasme, soupçonne toujours chez autrui le mobile bas et intéressé, abaisse par la « zwanze » toute idée qui la dépasse. Certains laudateurs de cette platitude en ont voulu faire une vertu : le « middelmatisme », mot aussi laid que l'état d'esprit signifié. Le patriotisme de ces middelmates est nul, ils accepteraient bénévolement toute domination qui ne dérangerait point leurs aises coutumières. Cette population de la capitale, dont quelques échantillons épars existent en province, n'est point un peuple : c'est un agglomérat de métis.

Il n'est point de règles sans exception. Lorsqu'on cherche à établir des vues générales, il est toujours possible de se voir objecter des cas isolés. Il est, certes, parmi ces produits croisés, des individualités particulièrement éclatantes de nature à faire oublier les autres. Un homme comme Edmond Picard, par exemple, est le fils d'un père wallon et d'une mère flamande. Mais que de Kakebroek pour un Edmond Picard !

Et si M. Edmond Picard a été l'un des plus ardents défenseurs de cette illusion falote qu'on a appelée « l'âme belge », l'ironie des destins a voulu qu'il fût aussi, dans ses écrits sur l'Antisémitisme par exemple, le théoricien des races, du danger et de la stérilité de leurs croisements, le dénonciateur implacable de l'infériorité des métis.

Non, Sire, il n'y a pas d'âme belge. La fusion des Flamands et des Wallons n'est pas souhaitable ; et la désirât-on, qu'il faut constater encore qu'elle n'est pas possible.

La distinction des races et des langues a pu s'expliquer jadis par la Forêt charbonnière ; depuis des siècles, cet obstacle aux communications a disparu et l'interpénétration ne s'est point faite. Des gouvernements se sont usés à cette œuvre vaine et ont cherché à faire reculer soit le flamand, soit le français. La frontière linguistique est restée immuable, attestant la volonté têtue des deux peuples de ne point se confondre.

II

Ceci constaté, une règle s'en déduit avec évidence : pour que cet État politique formé de deux peuples distincts puisse poursuivre harmonieusement ses destinées vers une prospérité commune, il faut qu'aucun de ces deux peuples ne soit lésé, ou ne puisse se croire

Digitized by Google

lésé, au profit de l'autre. Equilibre que Votre charge Vous convie à réaliser, équilibre difficile et délicat, mais qui est la condition même de l'unité et de l'avenir de Votre royaume.

Or, au lendemain de 1830, l'équilibre fut rompu au détriment des Flamands. La Révolution avait été faite contre la Hollande et consolidée par l'appui de la France; ses principaux artisans étaient des Wallons; l'une de ses causes était l'obligation du néerlandais. L'arrêté du prince d'Orange du 1er octobre 1814 avait provoqué, dès sa promulgation, les plus vives protestations et il était vraiment insolent de placer une inscription flamande sur une porte de la forteresse de Charleroi.

Ces circonstances expliquent aisément la primauté accordée au français. Tout en reconnaissant, de façon assez vague, la faculté des deux langues, les Constituants déclarèrent que le texte français serait le seul texte officiel des lois (art. 23, Const., art. 5 de la loi du 19 septembre 1831).

Sans doute, il n'y avait dans le fait que la législation fut officiellement française, qu'un inconvénient bien léger pour les Flamands. Mais ce fait correspondait à d'autres, infiniment moins acceptables : l'enseignement, la justice, l'administration étaient en pays flamand exclusivement français.

Les réclamations ne tardèrent point. Ce furent des littérateurs, J.-F. Willems (Vader Willems) et Henri Conscience qui leur donnèrent le plus solide point d'appui. Dès 1840, des pétitions qui trouvèrent un chaleureux défenseur en M. P. de Decker, esquissèrent un programme de réformes qui fut précisé à Gand le 26 novembre 1847 et dont les Flamands ont poursuivi jusqu'aujourd'hui la réalisation, avec cette indomptable ténacité qui est l'une de leurs qualités essentielles.

Au mois d'août 1849, un Congrès flamand se réunit à Gand. Ses organisateurs avaient audacieusement dépassé les frontières politiques pour mieux affirmer la communauté de race. Ils avaient fait appel aux Flamands de France, de Hollande et de d'Allemagne. Si nous, Wallons, nous tendons quelque jour la main à nos frères du nord de la France ou de l'est de la Prusse, nous ne ferons que suivre un exemple ancien.

L'agitation se perpétua. Des travaux linguistiques, tels que la réforme de l'orthographe, unifiant en une langue des dialectes qui pouvaient paraître n'être que des patois locaux, le *Dictionnaire néerlandais* dont MM. de Vries, te Winkel et David dressèrent le

Digitized by Google

plan, augmentèrent sa cohésion et son importance. En 1855, M. de Decker étant ministre, une commission royale flamande fut instituée pour « assurer le développement régulier de la littérature flamande dans ses rapports avec les diverses parties de l'administration publique ». Des manifestations appuyèrent ses conclusions, notamment un cortège suivi de banquet, le 25 avril 1859, banquet présidé par un Wallon : M. L. Jottrand. En 1862, à l'occasion de la discussion du projet d'adresse en réponse au discours du Trône, la question flamande fut posée pour la première fois à la Chambre des représentants. M. P. de Decker signala « l'irritation » et « la désaffectation » qui commençaient à se manifester dans les districts flamands. « Il serait fâcheux de jeter un germe nouveau d'irritation au sein de populations qui doivent nous servir de barrière contre l'étranger. Elles ne sont déjà malheureusement que trop désaffectionnées au point de vue politique. »

Nous pouvons dire aujourd'hui, en 1912, au nom de la Wallonie, ce que M. de Decker disait il y a cinquante ans, au nom de la Flandre.

En 1863, des poursuites engagées contre un joaillier d'Anvers, M. Karsman, posèrent la question du flamand devant les tribunaux. Et d'année en année, sous les aspects les plus divers, la question flamande réapparut s'imposant à l'opinion, derangeant les habitudes des bourgeois des Flandres, mais trouvant dans le peuple d'ardents partisans.

Je n'ai ni le loisir ni l'intention de faire l'historique de ce mouvement flamand. Il me suffit d'en avoir noté les raisons et reconnu le caractère légitime. Mais si, à l'origine de ce mouvement, nous découvrons les griefs les plus justifiés, nous y découvrons aussi un sentiment déplorable de haine vis-à-vis de la France. Les vieilles querelles des Klauwaerts et des Leliaerts sont ravivées; on appelle « Fransquillons » les partisans de la culture française; on déclare la guerre à l'influence étrangère; M. Josson offre à son défenseur un poignard avec une inscription révélant crûment l'état d'âme des flamingants. Tant de coups portés à la France atteignent les Wallons.

Mais les Wallons sont généreux et lorsqu'une iniquité leur est signalée, ils oublient les injures et s'associent aux Flamands pour la réforme réclamée. Successivement, les Flamands virent ainsi faire droit à leurs protestations; moi-même, à certains jours, je fus parmi les artisans de cette justice.

La première revision constitutionnelle donna au mouvement

Digitized by Google

flamand une extraordinaire puissance. Les bourgeois des Flandres avaient pu, avec quelque dédain, reléguer le flamand à l'office ou le laisser aux disputes du peuple dans la rue; ce peuple, une fois investi du droit électoral, voulut être honoré dans sa langue et contraignit ses maîtres à une humiliante soumission. Il ne faut pas chercher ailleurs l'explication de l'intrusion du flamand dans les débats parlementaires : discours et prestations de serment.

A l'heure présente, le mouvement enivré de ses succès et de sa force populaire, a atteint son but. Il le dépasse. Il menace la Wallonie.

C'est un phénomène que constate fréquemment le spectateur de nos agitations humaines : actions et réactions se succèdent, également excessives et injustes, pareilles à un pendule oscillant, incapable de s'arrêter au point mort de l'équité absolue. Peut-être aussi est-il vain, en semblable matière, de chercher la conciliation et la justice : la satisfaction des uns ne peut sans doute être obtenue qu'au prix du mécontentement des autres. Les Flamands, d'un effort patient et vigoureux, ont rejeté le fardeau inique et voici maintenant que les Wallons le sentent peser sur leurs épaules.

III

Ce qu'ils nous ont pris déjà? Je vais essayer de Vous l'indiquer.

Ils nous ont pris la Flandre, d'abord. Certes, c'était leur bien. Mais c'était aussi un peu le nôtre. Confiants dans l'illusion belge, nous avions appris à considérer comme des expressions de l'âme de nos aïeux, la fierté farouche des beffrois et des hôtels de ville, l'élan religieux des églises du beau pays de Flandre. Si les hasards de la vie nous amenaient à nous déplacer, nous nous retrouvions un peu chez nous à Gand ou à Anvers. Hélas! ces temps ne sont plus et s'éloignent de nous chaque jour.

L'ancien principe de la nationalité des lois a fait place à leur régionalité, en matière de justice ou d'enseignement. Il y a, dans les détours de leurs textes, mille prétextes à vexer les Wallons qui s'égarent en Flandre. Des municipalités hargneuses vis-à-vis de nous, ont encore renchéri. La revendication : *In Vlaanderen vlaamsch*, légitime aussi longtemps qu'elle se bornait à réclamer l'usage facultatif du flamand en Flandre, est devenue un cri de guerre signifiant l'usage exclusif de la langue locale.

A Anvers, un Wallon écrit à l'administration communale, en français; on lui retourne sa lettre avec la mention impérative et dédai-

Digitized by Google

gneuse : « In vlaamsch ». Les établissements publics sont flamands. Les petits fonctionnaires, avec lesquels le public est en rapport, vous répondent agressivement en flamand. Nous nous sentons actuellement en Flandre des étrangers, au moins autant qu'à la Haye ou à Amsterdam. Et nous sommes parfois moins bien traités que des étrangers. Des industriels de Charleroi m'ont rapporté que l'on avait au port d'Anvers, infiniment plus d'attentions pour les Allemands que pour eux. J'ai demandé au Musée d'Anvers, le catalogue de l'art ancien. Il n'y en a pas en français ! Mais il y a une édition flamande et une édition... allemande.

On pourrait citer des milliers de ces menus faits, révélateurs de cet étrange état d'esprit, l'affirmation systématique de la culture flamande, la proscription systématique de la culture française.

L'injure, la menace, l'intimidation, la contrainte sont incessantes. Les Flamands qui veulent garder contact avec la civilisation française sont méprisés et bafoués. Le couronnement de cette entreprise, poursuivie avec leur inlassable ténacité, sera l'extinction de ce dernier foyer de culture française en Flandre, l'Université de Gand.

Ils nous ont pris notre passé. Nous les avons laissé écrire et enseigner l'histoire de Belgique, sans nous douter des conséquences que les traditions historiques pouvaient avoir dans le temps présent. Puisque la Belgique, c'était nous comme eux, qu'importait que son histoire, difficile à écrire, fût surtout celle des jours glorieux de la Flandre? Aujourd'hui, nous commençons à apercevoir l'étendue du mal. Lorsque nous songeons au passé, ce sont les grands noms de Breydel, de Van Artevelde, de Marnix, de Anneessens qui se lèvent dans notre mémoire. Tous sont des Flamands ! Nous ignorons tout de notre passé wallon. C'est à peine si nous connaissons quelques faits relatifs aux comtes du Hainaut ou aux bourgmestres de Liége. Il semble vraiment que nous n'ayons rien à rappeler pour fortifier les énergies et susciter les enthousiasmes.

Des milliers et des milliers d'écoliers ont subi le même enseignement tendancieux Je suis confus de mon ignorance quand je m'interroge sur le passé wallon. Des amis mieux informés m'assurent que notre grand Pirenne, malgré tant d'aperçus ingénieux, n'a pas su, sur ce point, se dégager de la traditionnelle glorification flamande et faire à la Wallonie la place qu'elle mérite. Il est assez frappant qu'à Liége, comme dans le Hainaut, on réclame maintenant des histoires régionales, dont on sent la nécessité.

Mais quelle que soit mon incompétence sur ces sujets controversés,

Digitized by Google

un aspect significatif des dernières commémorations me paraît à noter. Il semble que le patriotisme rétrospectif des Flamands ne se plaise qu'à célébrer des massacres de Français. La bataille des Éperons d'or, si éloignée (1302!) est devenue extraordinairement populaire parce qu'elle fut l'écrasement de la chevalerie française. Toute la Campine fut soulevée en 1898 pour le centenaire de la Guerre des paysans; on exalta avec raison l'héroïsme de ces pauvres gens révoltés par amour de leur terre et de leur foi, mais dans tout cet élan, dans tous ces discours, on découvrait le sentiment mauvais de la haine de la France, la malédiction de l'étranger. Certains fanatiques flamingants, quand ils vous parlent d'histoire, semblent toujours regretter le temps où la mauvaise prononciation de *Schild en vriend* était punie de mort immédiate.

Ils nous ont pris nos artistes. Le maître pathétique de Tournai, Roger de le Pasture, l'un des plus grands artistes du xv^e^ siècle, est incorporé parmi les Flamands sous le nom de Vander Weyden. L'art flamand brille d'un éclat radieux. L'art wallon est ignoré.

Je me souviens, Sire, de l'honneur que j'eus de guider Sa Majesté la Reine et Vous dans cette exposition des Beaux-arts de Charleroi qui fut un essai de réagir contre l'erreur courante. Je n'ai pas oublié Vos étonnements et Votre attention bienveillante et compréhensive. Vous avez voulu tout voir. Vous avez voulu apprécier la variété et l'éclat de ces fleurs de Wallonie.

On peut discuter encore s'il y a un art wallon; on ne peut plus contester qu'il y ait eu des artistes wallons, à toutes les époques de l'histoire. La filiation de Jacques Dubroeucq et de Victor Rousseau est saisissante et si l'on joint à ces deux noms ceux de Beauneveu et de Constantin Meunier, on peut affirmer, contrairement à l'opinion généralement répandue, que nous ne sommes pas exclusivement des peintres. Je m'illusionne sans doute, en raison de la part que j'y ai prise, sur la portée d'une démonstration comme celle qui fut tentée à Charleroi; mais j'espère qu'elle a rendu à la Wallonie conscience de son glorieux passé méconnu et stimulé ainsi les possibilités de l'avenir.

Ils nous ont pris les emplois publics. Partant de ce principe juste : que le fonctionnaire est fait pour le citoyen et non le citoyen pour le fonctionnaire, ils ont exigé que tout agent de l'Etat connût les deux langues, en Flandre d'abord, dans tout le pays ensuite. A multiples reprises, cette exigence s'est manifestée, toujours plus impérieuse. Sa conséquence directe, c'est l'exclusion des emplois publics de ces

Digitized by Google

deux millions de Wallons qui ne comprennent que le français. Nul n'est forcé d'être fonctionnaire, me dira-t-on, et si le Wallon le veut devenir, qu'il apprenne le flamand! Le raisonnement est plausible en théorie, mais il ne tient pas compte des faits. Le premier fait, qu'on peut déplorer, mais qu'on doit constater, c'est la répugnance marquée que le Wallon a pour l'étude de la langue flamande. Le second fait, c'est que les Flamands des grandes villes se trouvent, pour apprendre le français, dans des conditions infiniment plus favorables que le Wallon désireux d'apprendre le flamand. Le troisième fait, enfin, c'est qu'il est déraisonnable d'exiger le bilinguisme de toute une série de fonctionnaires et d'agents qui ne sont pas en rapports directs et fréquents avec des populations bilingues. La vérité, c'est qu'il serait à souhaiter que le juge d'instruction, le gendarme chargé de faire une enquête, le juge de paix connussent les patois de leur région; mais qui donc se souciera de cette application saine et pratique de la règle que j'énonçais au début de ce paragraphe? Ce sont des examens sur le néerlandais littéraire qu'on exigera des fonctionnaires, des plus modestes agents d'autorité ou de gestion, d'un garde-barrière d'un passage à niveau en Wallonie, du greffier du conseil de prud'hommes d'appel! Et ainsi quand la rigueur des principes théoriques remplace la bonne volonté, l'exigence devient blessante et vexatoire et les Wallons se trouvent et se trouveront de plus en plus écartés, en Flandre et en Wallonie même, des emplois publics.

Ils nous ont pris notre argent. Nous payons tribut, ainsi qu'un peuple vaincu. Ceux qui s'occupent de ces calculs ardus ont maintes fois prétendu que la Wallonie payait plus à l'État qu'elle n'en recevait. Ils ont comparé les dépenses faites par le Trésor public dans le nord et dans le sud du pays. Ils ont dit que la Wallonie était sacrifiée. Ce sont questions complexes et d'une étude malaisée. La comptabilité étant unique, il est périlleux de distinguer dans les recettes la part des deux régions, et quant aux dépenses, il ne suffit évidemment pas qu'une dépense soit faite en Flandre pour qu'elle soit au bénéfice exclusif des Flamands. Je n'ai pas besoin, par exemple, de rappeler l'intérêt énorme de nos centres industriels à voir aménager convenablement le port d'Anvers. Mais quoi qu'il en soit, des observations quotidiennes peuvent nous démontrer que la Wallonie est moins bien traitée que la Flandre. Il suffit de récapituler les grands travaux publics en souffrance ou en projet. Il suffit d'aller de Bruxelles à Anvers, de Bruxelles à Charleroi, et de comparer. Il suffit d'opposer

Digitized by Google

les gares de Charleroi et de Liége, à la gare de Bruges, comme une église, ou à la gare d'Anvers, comme un palais. Il suffit d'écouter chaque hiver les lamentations de nos industriels wallons à qui l'Etat ne fournit point les wagons réclamés. Il suffit de rappeler les malencontreux projets de détournement des grands express internationaux. D'autre part, on ne peut oublier que par le jeu des droits protecteurs, la cherté des vivres, des produits de l'élevage et de l'agriculture, fait le désespoir de la ménagère wallonne et la joie du propriétaire et du paysan flamand. C'est encore une façon, et cruelle, de payer tribut! Enfin, la différence de traitement entre l'exposition de Charleroi et l'exposition de Gand laisse une impression douloureuse. A l'une, le bénéfice problématique d'une tombola et une promesse d'une garantie de 400,000 francs; à l'autre, sept millions! Dans le premier cas, le maigre subside subordonné à pareille contribution de la province du Hainaut; dans le second cas, rien ne fut demandé à la province de la Flandre orientale.

Ils nous ont pris notre sécurité. Nous ne sommes plus à l'aise vis-à-vis d'eux; nous sommes, à cause d'eux, inquiets vis-à-vis de l'étranger. Nous la sentons chaque jour approcher comme un fléau terrible, la guerre entre nos voisins du sud et de l'est et nous savons par des révélations récentes, que nous sommes le chemin de l'invasion et impuissants à l'empêcher. La répugnance des Flamands à accepter le devoir militaire, le *niemand gedwongen soldaat*, la veulerie des gouvernants fait que nous n'avons pas préparé la résistance nécessaire. Les Flandres resteront loin des conflits; Anvers, réduit national, s'il n'est pas aux mains des Allemands qui y sont déjà installés en maîtres, laissera passer l'orage à l'abri de ses forts, mais nous, Wallons, nous serons livrés aux horreurs des combats. Les vallées de la Meuse et de la Sambre sont un chemin commode pour l'envahisseur, — on le lui facilite encore par la construction d'un chemin de fer de Malmédy à Stavelot! — et les grandes plaines de Fleurus, un merveilleux champ de bataille. Ah! si, au lieu de nous demander chaque année des sacrifices énormes pour un vain simulacre de protection, on nous laissait libres d'organiser nous-mêmes la garde de nos frontières! La seule Wallonie, avec le système suisse de la nation armée, pourrait mettre en ligne une armée de 200,000 hommes, supérieure à tout ce que pourrait donner l'organisation militaire de la Belgique entière à l'heure actuelle; et cette armée, ayant à défendre ses foyers et sa terre, aurait une cohésion et une énergie morales incomparables dans l'action défensive!

Digitized by Google

Ils nous ont pris notre liberté. Ce point touche directement à la politique, Sire. J'ai été mêlé à celle-ci, passionnément, avec toute l'impétuosité de convictions ardentes. Cependant, j'essayerai d'en parler de façon toute objective, avec l'indifférence d'un entomologiste observant des insectes ou d'un chimiste suivant une expérience de laboratoire.

L'an dernier, le 15 août, les partis d'opposition réunirent à Bruxelles une formidable manifestation pour revendiquer le suffrage universel et protester contre le projet de loi sur l'enseignement primaire dû à M. Schollaert. Quelques jours plus tard, les catholiques réunissaient à Louvain une manifestation non moins colossale en l'honneur de M. Schollaert. C'étaient deux armées ardentes, enthousiastes, décidées à la lutte. Si elles s'étaient rencontrées, cela eût fini par des coups. A Bruxelles, la très grande majorité des manifestants venait de la Wallonie. A Louvain, la très grande majorité venait de Flandre. Attestation nouvelle de la dualité de Votre royaume, divergence fondamentale affirmée cette fois sur le terrain politique, avec toute la violence et la passion qu'on y sait apporter.

Les élections générales de cette année enregistrèrent à nouveau cette profonde divergence, avec une netteté qui peut-être n'avait jamais été aussi éloquente. La Flandre s'avéra dévouée au gouvernement; la Wallonie, hostile. Il y eut en Belgique quatre arrondissements qui, malgré la représentation proportionnelle, n'accordèrent aucun député à l'opposition ; tous quatre sont des Flandres : Roulers, Turnhout, Hasselt, Tongres-Maeseyck. Dans les autres arrondissements flamands, les majorités catholiques furent énormes. En revanche, l'opposition recueillit des majorités considérables en Wallonie. La Wallonie anticléricale s'oppose à la Flandre catholique aussi péremptoirement que les manifestations de Bruxelles et de Louvain. Je sais qu'on a raillé la simplicité de cette vision. Qu'il y ait des libéraux et des socialistes en Flandre, des catholiques en Wallonie, qui le niera ? Mais lorsqu'on cherche à étudier des phénomènes d'ensemble, il faut se contenter de vues générales. Nous disons en histoire naturelle que les poissons nagent et les oiseaux volent, et cela reste, dans la généralité, exact, malgré l'existence des canards et des poissons volants.

Au surplus, voyons les chiffres. Je prends ceux qui suivent au *Bien Public*. Ils ne sont peut-être pas rigoureusement exacts, mais les modifications qu'ils pourraient devoir subir ensuite des opérations de validation des pouvoirs, ne sont pas de nature à affaiblir les conclusions que j'en veux tirer.

Digitized by Google

Arrondissements de langue française : Charleroi, Thuin, Mons, Soignies, Tournay, Ath, Liége, Huy, Waremme, Verviers, Nivelles, Arlon, Marche, Bastogne, Neufchâteau, Virton, Namur, Dinant, Philippeville.

Opposition.	708,056
Gouvernement	466,927

Arrondissements de langue flamande : Gand, Eecloo, Alost, Audenaerde, Saint-Nicolas, Termonde, Tongres, Maeseyck, Hasselt, Saint-Trond, Louvain, Anvers, Malines, Turnhout, Bruges, Courtrai, Ostende, Furnes, Dixmude, Roulers, Thielt, Ypres.

Gouvernement	733,097
Opposition.	382,924

Le parallélisme inverse de ces résultats est extraordinaire. Il serait plus caractérisé encore si les circonscriptions électorales correspondaient plus exactement à la division linguistique.

Cette situation est évidemment grave. Elle révèle l'opposition des idéals du Nord et du Sud. L'on n'y conçoit pas de même les directions à donner aux affaires publiques. Bien plus, les mêmes mots essentiels : liberté, justice, prospérité nationale, divisent, au lieu de rapprocher, puisqu'ils ont un sens différent selon qu'on les prononce en Flandre ou en Wallonie. La petite presse électorale est particulièrement édifiante à cet égard ; alors que dans les milieux de culture intense et contradictoire, la discussion ne porte que sur l'appréciation des faits, et non sur les faits eux-mêmes, les malheureux lecteurs de ces petits journaux ont du monde extérieur la vision la plus faussée qu'on puisse imaginer. Un paysan de la Campine et un ouvrier wallon ont ainsi chacun des sympathies et des admirations qui feraient horreur à l'autre. La propagande électorale ainsi entendue prépare à la guerre civile deux peuples ennemis et ne pouvant se comprendre.

La force seule donc décidera dans ce conflit redoutable. Et voici, entre ces deux peuples dressés, que Bruxelles vient assurer définitivement la prédominance flamande. Les Wallons sont donc vaincus, et pour longtemps. Ils mettent maintenant dans le suffrage universel l'espoir d'une revanche. Il n'est pas du tout certain que le suffrage universel la leur procurera. Il n'est pas du tout certain qu'un gouvernement de gauche oserait s'affranchir de la tutelle flamingante. D'ailleurs, les Flamands, plus nombreux déjà, sont plus prolifiques. Les Wallons sont donc, et seront de plus en plus exposés à voir le

Digitized by Google

pouvoir central contrecarrer leurs directions mentales, anéantir leurs espoirs, leur imposer des conceptions étrangères.

Jadis, l'alternance des partis était aussi l'alternance des influences régionales. Aujourd'hui, l'avenir parait fermé à cette éventualité. Nous nous trouvons, en fait, dans la situation d'un peuple vaincu et annexé, comme l'Alsace-Lorraine vis-à-vis de l'Allemagne. Nous avons des maîtres de race étrangère. Les lumières qui éclairent les chemins de la nation nous viennent de Vorst ou de Turnhout.

Il n'est point d'épisode plus caractéristique de l'oppression du pouvoir central que la lutte sournoise entreprise par le ministre de l'industrie et du travail contre les institutions de la province du Hainaut. Vous connaissez, Sire, ce magnifique effort. Vous vîntes autrefois, en Votre qualité d'héritier présomptif, poser la première pierre de l'Université du travail, et Vous êtes revenu, en roi, visiter le monument achevé. Vous avez compris, Vous, que ces œuvres d'enseignement technique étaient un merveilleux et fécond moyen d'améliorer la condition ouvrière, et que cette démocratie s'accordait adéquatement aux intérêts vitaux de notre région qui ne peut prospérer et soutenir la concurrence sur le marché du monde qu'au prix d'un personnel ouvrier d'élite. C'est à cette œuvre-là, c'est à l'institution touchante de l'École des Estropiés, c'est à l'École des Mines qu'un ministre, aveuglé par l'esprit de parti, a déclaré une guerre sans merci. Ainsi, quand la Wallonie cherche à se réaliser, dans le cadre restreint de l'autonomie provinciale, le pouvoir central intervient pour paralyser son essor. Si cela doit se généraliser, si de plus en plus, nous devons subir, même chez nous, la loi d'un gouvernement qui nous est imposé par la Flandre, que restera-t-il de notre liberté wallonne?

Ils nous ont pris notre langue. Plus exactement, ils sont occupés à nous la prendre. Nous ne connaissons encore que la menace et l'humiliation. L'œuvre maudite se poursuit lentement, par degrés, sans brusque éclat, avec la patiente opiniâtreté qu'ils apportent en leurs conquêtes. On y distingue trois étapes : d'abord, le flamand se glisse insidieusement, humblement, auprès du français. Il ne s'agit que d'une traduction ; qui pourrait refuser ce service fraternel à nos frères? Puis, un beau jour, le flamand s'affirme en maître; il revendique la première place qu'il appelle l'égalité ; le français n'est plus que toléré. Enfin, le français sans cesse anémié, diminué, proscrit, disparaît. Et le lion de Flandre est souverain sans partage.

Je m'empresse de dire que l'évolution n'est complète que dans

Digitized by Google

certaines villes de Flandre. En Wallonie, nous n'en sommes encore, le plus souvent, qu'à la première ou à la seconde étape. Mais petit à petit, si l'on n'y prend garde, nous en revenons au régime inauguré par le prince d'Orange en 1814.

L'horaire des chemins de fer est à cet égard un incomparable monument de la frénésie des traducteurs. Il y a dans les bureaux de ce ministère des employés que nous payons pour défigurer, de la manière la plus saugrenue, les noms de nos villes et de nos villages. Tout traduire est leur rêve; puis, la contrainte administrative nous imposera ce bilinguisme inutile et vexant. Jeux puérils, pourrait-on croire. Non pas. D'abord le ridicule ne tue pas en Belgique. On s'y habitue assez facilement. On rit, on plaisante, on s'indigne, mais la traduction reste. Le Flamand ne recule jamais. Il a la douce obstination têtue du fanatisme.

Le ministère des travaux publics vient de suivre l'exemple des chemins de fer. Il a fait placer, au coin des routes, des plaques indicatrices bilingues. Près de Chimay (Chimei), on peut lire Solre Sint-Goorinckx; à Huy (Hoei), le chemin de Borgworm; à Charleroi, Marchiennes Ter Brug. Notez, Sire, que le piéton, le cycliste, l'automobiliste flamand qui demanderait à nos habitants du pays la direction de Sint-Goorinckx, de Borgworm, ou de Marchiennes ter Brug, se verrait accueilli avec stupéfaction et renvoyé d'un geste vague, vers le Nord. Les traductions sont donc parfaitement inutiles pour les Flamands; elles sont agaçantes pour les Wallons, parce qu'elles sont l'affirmation permanente de la conquête. Vis-à-vis de ces noms déformés, il y a chez nous un froissement analogue à celui qu'éprouvent les Alsaciens-Lorrains à voir substituer les noms allemands aux anciens noms français. Les mêmes vexations quotidiennes, ces constantes piqûres d'épingle font peut-être plus pour l'irritation et l'exaspération d'un peuple que quelque retentissant déni de justice.

Ils nous ont pris... Mais je m'arrête. Ce n'est pas le cahier de nos griefs que j'entends dresser ici. J'ai simplement voulu Vous montrer quelques points douloureux. Peut-être, malgré ma volonté de modération, ai-je trop assombri quelques traits du tableau; peut-être ai-je, à certains moments, exagéré le mal. J'en sais pourtant qui diront que je suis resté en deçà de la vérité. Je n'ai pas le loisir aujourd'hui d'apporter en tout cela les précisions nécessaires. Des hommes de bonne volonté vont incessamment s'y employer. Je désire seulement Vous signaler l'état de malaise et d'inquiétude de la Wallonie.

Digitized by Google

Est-elle sacrifiée autant qu'elle le croit? Nous le rechercherons plus tard. Il suffit qu'elle se croie menacée pour que cette opinion crée un danger.

IV

Un danger pour l'unité nationale, un danger pour Votre royaume, évidemment. Aveugle qui ne le voit pas! « Il serait fâcheux, disait M. de Decker, de jeter un germe nouveau d'irritation au sein de populations qui doivent nous servir de barrière contre l'étranger. Elles ne sont déjà malheureusement que trop désaffectionnées au point de vue politique; nous avons le plus grand intérêt à ne pas les laisser se désaffectionner encore au point de vue des réclamations légitimes en faveur de leur langue. »

Il est, parmi Vos conseillers et les dirigeants de nos affaires publiques, deux sortes de politiciens dangereux, dangereux parce qu'ils n'ont pas l'esprit ouvert. Les premiers voient le mal, mais s'imaginent que l'autorité en aura facilement raison. Si les Wallons ne sont pas contents, on leur enverra des gendarmes. Évidemment, le procédé est expéditif et dispense de fatigantes méditations. Mais il n'atteint pas toujours le résultat souhaité. On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus. Les seconds voient le mal et accusent ceux qui le dénoncent. Ce n'est pas plus intelligent. Ces gens-là ont la mentalité des paysans russes insultant et massacrant les médecins qui viennent essayer de les préserver du choléra. Pour ma part, pour avoir dit qu'il y avait une question wallonne, j'ai déjà à choisir entre « criminel » et « hurluberlu ». J'en verrai d'autres. Je leur répondrai tranquillement, selon la leçon de Thémistocle : « Frappe, mais écoute. »

La répression ou la négation ne sont donc point des remèdes dont Vous puissiez Vous satisfaire. On en a proposé un autre : la séparation. Ce fut au Sénat, dans cette assemblée dont Vous avez pu, autrefois, apprécier l'atmosphère lénifiante, qu'un homme éminent, modéré entre tous, jurisconsulte avisé et prudent, M. Dupont, s'écria, un jour que les prétentions flamandes lui avaient paru particulièrement exaspérantes : « Vive la séparation administrative! » Ce n'était point, assurément, un criminel ni un hurluberlu. Je viens de relire la brochure en laquelle on réunit les discours prononcés sur sa tombe. Tous les partis ont tenu à honneur de le saluer magnifiquement. Vos

Digitized by Google

ministres eux-mêmes, au nom du monde officiel, ont prononcé d'admiratives oraisons funèbres. Il me paraît donc que je puis m'abriter sous le bouclier de cette grande mémoire.

Au surplus, à quoi bon? Quelque autorisée que soit la voix d'un homme d'État, elle n'est que peu de chose à côté de la voix populaire. Et si l'opinion de M. Dupont doit retenir Votre attention, Sire, c'est non seulement en raison de la valeur et du caractère de son auteur, mais surtout parce qu'elle a rencontré des adhésions de plus en plus nombreuses dans les cœurs wallons. Ces échos réveillés, la soudaine faveur du mouvement apparaissant, en juin dernier, dans les diverses parties de la Wallonie, les ordres du jour des conseils provinciaux du Hainaut et de Liége mesurent la profondeur du malaise dont je vous parlais.

Assurément, la grande masse est encore indifférente. Nous ne sommes pas encore au cœur de la tempête. Mais quand elle s'éveillera tout à fait, qui donc la pourra régir? Nous n'avons pas les méthodes lentes et disciplinées des Flamands; ce sera tout à coup que l'on se trouvera un jour, brusquement, si l'on continue à fournir des griefs à cette irritation, en présence du problème tout entier de l'indépendance wallonne.

Gouverner, c'est prévoir. Est-ce trop Vous demander que de Vous demander de prévoir ce jour-là? N'est-ce point faire œuvre salutaire et utile au pays que de préparer, pendant qu'il en est temps encore, les solutions que nous pourrons offrir, s'il le faut, à ce peuple excédé?

Qu'est-ce donc au juste que cette séparation préconisée par M. Dupont? Il ne s'en est pas expliqué. Je ne pourrais, pas plus qu'il ne l'a fait, Vous soumettre actuellement des précisions détaillées à cet égard. Les gens qui prétendent exiger des socialistes le plan de la société future, et tous ceux qui essayent de leur répondre, m'ont toujours paru se livrer à des spéculations assez fastidieuses. Le système le plus élégamment construit dans un cabinet de travail se trouve culbuté lorsqu'il doit s'adapter aux faits. On n'opère pas sur des hommes comme on peut le faire sur des nombres. Le plus habile prophète ne prévoit pas tous les événements qui rendent vaines les solutions les plus ingénieuses. La séparation sera donc, avant tout, ce que les circonstances la feront. Si les gouvernants ont la sagesse d'éviter de froisser davantage la Wallonie, d'étudier ses griefs et de donner satisfaction à ceux qui seraient reconnus fondés, il est possible que le mouvement s'apaise et se contente d'une autonomie un peu

Digitized by Google

plus assurée, de relations un peu plus souples avec le pouvoir central. Mais si, comme tout le fait, hélas! prévoir, nos gouvernants continuent à méconnaître les aspirations wallonnes, à subir l'impulsion des Flamands dont ils dépendent, alors les solutions les plus radicales s'imposeront.

Au pis aller, si c'était la séparation complète, pourquoi ne pourrait-elle pas se réaliser dans la concorde et l'harmonie? Si nous étions des États unis, comme la Suisse ou l'Amérique, si nous avions notre *Home rule* comme l'Irlande, le mal serait-il si grand? Une Belgique faite de l'union de deux peuples indépendants et libres, accordés précisément à cause de cette indépendance réciproque, ne serait-elle pas un État infiniment plus robuste qu'une Belgique dont la moitié se croirait opprimée par l'autre moitié? Au jour critique des complications internationales, Flamands et Wallons sentiraient battre leur cœur d'un même battement pour leur patrie et leur liberté, tandis que si on laisse croitre « l'irritation » et la « désaffection », comment peut-on espérer que les Wallons défendraient avec pareille ardeur, la patrie et la liberté... des Flamands?

Vos paroles d'Anvers ont heureusement souligné ces choses. Vous avez constaté que Votre royaume était fait de « *deux* populations également vaillantes, également douées ». Vous avez préconisé « avec émotion », « la force par l'*union*, par l'entente loyale et cordiale. On ne saurait mieux dire. L'union fait la force, mieux que ne pourrait la faire l'unité. Une unité menteuse, imposée, basée sur la brutale contrainte du nombre, une unité qui serait dans les proclamations officielles et non dans le cœur des citoyens ne vaudra jamais une union librement consentie, une entente loyale et cordiale. Cette union-là peut-elle s'établir dans le cadre constitutionnel actuel? Voilà toute la question.

Je n'ai, pour la solution de cet inquiétant problème, qu'un espoir limité dans notre monde politique. Tout y est fâcheusement tranché selon l'intérêt de parti. Cette démarcation rigoureuse de catégories politiques peut avoir des avantages, mais elle a bien aussi des inconvénients. La presse quotidienne, qui forme l'opinion de tant de gens incapables de réfléchir par eux-mêmes, adopte ou repousse ainsi, selon l'intérêt du parti aux affaires duquel elle est associée, toute idée nouvelle. Et j'ai grand peur que le projet de séparation de Vos deux peuples ne trouve d'appui immédiat nulle part. Les socialistes accueillent sympathiquement les doléances des nationalismes lointains, mais le régionalisme wallon semble, à certains de mes

Digitized by Google

amis, vaguement réactionnaire et déplorablement décentralisateur. Les libéraux, eux, restent hypnotisés par l'espoir tenace du « réveil de la Flandre », comme ils disent, et la Flandre ne se réveille que pour s'éloigner d'eux. Quant aux catholiques, parmi lesquels il est tant de Wallons fervents — tant et tant de confidences et de discrets encouragements me l'ont prouvé, — pas un n'osera s'associer à un mouvement qui parait hostile au gouvernement, et le gouvernement n'osera jamais s'affranchir de la tutelle des Flandres dont il tire le plus clair de sa force. Je ne vois, parmi Vos conseillers, Sire, personne dont la taille soit assez haute pour se dresser au-dessus des cuisines électorales et des intérêts immédiats de son parti et voir ainsi les intérêts de la nation. Dès lors, quelques esprits libres pourront seuls méditer sur les problèmes qui dépassent les cadres habituels, mais ceux-là, Sire, sont le sel de la terre, le levain du monde, les préparateurs de l'avenir. En Vous y rangeant, je Vous fais le compliment le plus déférent qu'il me soit permis de Vous adresser, et cet hommage contribuera, je l'espère, à me faire pardonner l'importunité de cette longue, trop longue lettre.

JULES DESTRÉE.

Digitized by Google

Le suffrage universel organisé [1].

Les lois et les institutions politiques, quelqu'excellentes qu'on puisse les supposer, n'auront jamais le pouvoir de constituer des sociétés parfaites avec des individus imparfaits. Le progrès de l'individu — consistant en son instruction, sa moralisation, son éducation économique et sociale — sera toujours la condition première d'un progrès indéfini des sociétés. Mais les institutions politiques adéquates en resteront la condition seconde.

Disposant de bonnes institutions électorales, des individus incomplètement instruits, moralisés, éduqués, pourront faire une politique satisfaisante, relativement à leur état d'avancement, alors qu'avec des institutions électorales défectueuses, ils n'eussent pu en faire qu'une détestable.

Seules, des sociétés composées d'individus d'instruction et d'éducation sociale complètes — idéal vers lequel les sociétés doivent tendre, mais qu'elles ne réaliseront jamais — pourraient se passer de bonnes institutions électorales : capables de vivre et prospérer sans lois, ni ordre juridique quelconque, elles n'auraient nul besoin d'institutions électorales. Mais l'anarchie n'est qu'un beau rêve...

I

Le suffrage universel doit être à la base des institutions politiques des peuples libres. Mais il doit être organisé.

L'organisation du suffrage universel — concurremment avec

(1) Nous publions très volontiers cette étude d'un excellent libéral, dont le talent de publiciste est connu à Paris comme en Belgique. Mais nous avons à peine besoin de faire observer que ses vues sur la représentation proportionnelle sont en désaccord avec celles de la très grande majorité de nos amis. Dans un parti de tolérance éclairée, la discussion ne peut qu'être attrayante et féconde.

N. D. L. R.

Digitized by Google

l'organisation du droit d'association — est le problème même, constitue, à peu près, tout le problème de l'organisation des démocraties. Le reste n'est que question de libertés et de responsabilités individuelles à garantir par des lois de police ou de sécurité, après avoir aboli tous privilèges et monopoles.

Tel qu'il fonctionne encore actuellement chez tous les peuples, le suffrage universel n'appelle et ne recueille que des votes dont l'importance est fort illusoire. Ils n'ont, en effet, de signification, de valeur et de poids, qu'autant il peut s'en attacher à ces intérêts, généralement vagues, inconsistants, factices, qu'on décore du nom d'« opinions politiques ». Ces « opinions », le plus souvent, — surtout dans nos pays latins, — n'ont aucune importance réelle dans la vie des individus et ne sont susceptibles que d'une influence néfaste sur la destinée des nations. Organiser le suffrage universel, c'est proprement, utilement, lui constituer des organes, en vue de lui permettre de prendre et de garder contact avec ses intérêts vrais et « réels », et de les exprimer. L'expression des intérêts vrais et réels du suffrage universel fournira la notion de l'intérêt général, qui se confond avec l'intérêt public.

Pour l'organisation du suffrage universel, il n'a guère été question jusqu'ici que du système de la représentation proportionnelle. Et cependant, la représentation proportionnelle ne présente, ne renferme, en elle-même, aucun principe d'organisation. Ce système, qui procède d'une idée tout à fait simpliste et sans valeur politique, née d'un vague désir de meilleure justice distributive, consiste en l'application de la règle de trois à l'attribution des sièges. D'après ceux qui placent leur confiance et leurs espoirs en la représentation proportionnelle, la réforme de l'électorat et du parlementarisme, qui est une des deux ou trois questions les plus graves et les plus complexes de la politique moderne, pourrait se trouver réalisée par la simple intervention d'une opération d'arithmétique au dépouillement des scrutins. C'est d'une grande simplicité..., mais d'une naïveté invraisemblable.

II

Le principe fondamental de la représentation proportionnelle est le suivant : le meilleur système électoral sera celui dont résultera la Chambre législative représentant le plus exactement

Digitized by Google

les divers partis politiques, considérés au point de vue de l'importance numérique de leurs adhérents. En d'autres termes, la meilleure Chambre sera celle qui fournira la photographie-réduction la plus rigoureusement exacte de ce qu'on appelle « le pays politique ».

Or, ce principe, jusqu'ici indiscuté, est faux.

J'ose lui opposer celui-ci : **le meilleur système électoral sera celui qui permettra de dégager et de représenter le mieux et le plus vigoureusement l'intérêt général.**

On ne peut concevoir une société démocratique en progrès réel et durable que moyennant le progrès des individus mêmes qui la composent. Le progrès des individus, dans les domaines économique et social, — qui sont ceux à envisager spécialement ici, — ne peut résulter que du développement de leurs libertés et des responsabilités qui y correspondent. Ce développement ne pourra être le fruit que d'une politique d'intérêt général. Concevez bien, en effet, l'intérêt général, et vous aurez la vision nette de l'utilité d'éviter tous privilèges, d'écarter tous monopoles et de permettre la libre concurrence des efforts entre les individus, seule origine du mieux être au profit de tous et de chacun — ce qui équivaut à assurer le libre jeu des libertés et des responsabilités individuelles. Le progrès social dépend du triomphe de l'intérêt général.

Pour que la politique soit d'intérêt général, il faut que le mandat soit d'intérêt général. Pour que le mandat soit tel, il faut que son origine, que sa source soient l'intérêt général. Il est donc indispensable d'organiser le suffrage universel de manière à en faire une origine, une source d'intérêt général.

Or, il faut bien reconnaître que rien n'est plus défavorable, plus contradictoire, plus opposé à l'intérêt général que la représentation *directe* et *exclusive* de partis, de groupements, ou d'intérêts, telle qu'elle se trouve réalisée par la représentation proportionnelle. Avec la représentation proportionnelle, le député ne représente plus le pays; il ne représente plus les citoyens d'une circonscription qui l'ont choisi et lui ont délégué à la majorité un pouvoir législatif; il ne représente même plus les intérêts localisés d'une région : il représente, avant tout, et directement, un parti, un groupe ou un cénacle politique, voire un intérêt particulier, qui lui a conféré un mandat plus ou moins impératif. Ce système doit fatalement aboutir, tôt ou tard,

Digitized by Google

à l'impossibilité de constituer des majorités gouvernementales homogènes, ne laissant place qu'à des majorités de hasard, formées de coalitions occasionnelles de minorités parlementaires, représentant impérativement des coteries d'intérêts, politiques ou autres. Est-il concevable que de ces coalitions puissent résulter les satisfactions nécessaires à l'intérêt général et public, condition *sine qua non* du gouvernement des peuples par eux-mêmes (1)?

La majorité seule est capable, dans une démocratie, de fournir l'expression de l'intérêt général. Dans nos sociétés démocratisées — débarrassées du pouvoir personnel — le suffrage universel majoritaire est resté seules compétences et volonté souveraine pour décider de l'intérêt général et public. Sans régime majoritaire, pas de démocratie progressive et durable.

Envisageant les phénomènes dans le temps — et non dans le présent seulement, — on peut poser théoriquement ces équations en axiomes :

Systèmes proportionnalistes = régime représentatif = assemblées simplement consultatives = pouvoir absolu.

Systèmes majoritaires = régime parlementaire = assemblées législatives = démocratie.

A moins de situations très exceptionnelles, comme peut être celle de la Suisse, ces équations théoriques finiraient toujours par se vérifier.

III

Il est inconcevable que des hommes politiques de grande valeur, à la recherche d'une réforme profonde du régime électoral et parlementaire, s'arrêtent (comme c'est le cas en France) au système simpliste et manifestement incomplet de la représentation proportionnelle, qui ne tient compte que de l'élément

(1) Il est d'ailleurs évident que la représentation proportionnelle tend à refouler, parquer et « bloquer » les classes prolétariennes dans les partis socialistes ou anarchistes et les classes possédantes dans les partis conservateurs. Elle transporte et traduit dans la politique l'opposition qui se manifeste entre les classes dans l'économique. L'intérêt général peut-il bénéficier de l'opposition parlementaire d'un conservatisme et d'un réformisme également systématiques?

Digitized by Google

nombre pour l'organisation du droit de suffrage et de la représentation politique. La représentation du nombre est certes une importante nécessité, puisque le nombre, seul, peut former et fixer la majorité indispensable au fonctionnement gouvernemental des démocraties. Mais elle n'est qu'une des nécessités et elle ne constitue que l'un des éléments du problème à résoudre. Les autres éléments et nécessités — de primordiale importance, — auxquels une vraie réforme électorale et parlementaire doit répondre, sont les suivants :

1. Le suffrage universel doit être coordonné et constitué organiquement : composé d'individus, sans autre lien que leurs opinions politiques — lesquelles, selon le mot d'un éminent écrivain politique « ne sont en nous que fort peu de chose » — le suffrage universel n'est qu'une foule, qu'une poussière d'individus et de votes, sur laquelle ne peuvent être établies des institutions stables, solides, durables. L'association libre et volontaire des intérêts, comme étant la seule propre à placer et à conserver ceux-ci dans leurs groupements naturels, doit être et sera pour le suffrage universel le facteur d'organisation nécessaire. L'association, libre et volontaire, des individus groupés selon leurs intérêts naturels, vrais et *réels*, sera l'élément de consistance, de cohésion, de vie, de force et de raison du suffrage universel.

2. L'assemblée législative doit être recrutée parmi les personnalités les plus compétentes, les plus dignes de la Nation ; elle doit être composée d'hommes de premier ordre, d'une élite, littéralement « triée sur le volet » — expression qui donne une idée adéquate du mécanisme de la proposition que nous allons traduire en formule. De plus, la proportion dans laquelle les diverses professions sont représentées au sein des assemblées législatives étant un facteur de capitale importance dans leur fonctionnement, la réforme électorale et parlementaire comportera, dans la mesure utile, l'organisation de la représentation professionnelle.

3. Les grands intérêts sociaux, correspondant aux forces sociales productives des richesses, qui, indubitablement, comme l'ont démontré tant d'économistes, de sociologues, de philosophes, sont : le *savoir*, le *capital*, le *travail*, doivent être *assurés* d'une représentation politique. En outre, les représenta-

Digitized by Google

tions de ces grands intérêts doivent s'équilibrer (1). Leur équilibre est à réaliser de telle sorte qu'il soit la sauvegarde de l'intérêt général, sans cependant qu'il puisse en résulter une entrave au progrès. Cet équilibre doit être dynamique et non statique, car le progrès est un mouvement.

La représentation équilibrée des trois grands intérêts sociaux nécessitera l'attribution à chacun d'eux du tiers du nombre total des mandats législatifs.

Les intérêts économiques et sociaux sont devenus la cause et le but, ainsi que la base rationnelle, des grands mouvements politiques qui se produisent au sein des nations. Ces mouvements, à notre époque, se caractérisent par une divergence, une inconciliabilité apparentes, mais nullement réelles, des intérêts du Capital et du Travail, se traduisant par l'antagonisme des doctrines, des tendances, des volontés de ces deux facteurs de la production des richesses. Avant tout, la politique moderne est celle des rapports entre les grands intérêts sociaux. Négliger ce fait capital, cette vérité primordiale, les perdre de vue, feindre en quelque sorte de les ignorer, alors qu'il s'agit de réorganiser l'électorat et le parlementarisme — c'est-à-dire l'expression politique des aspirations et des revendications des peuples — c'est vouloir aller à l'encontre de la nature et par conséquent de la force même des choses (2). La désidératum le plus impérieux

(1) Les systèmes qui se bornent à dénombrer les adhérents aux divers intérêts ou opinions procèdent d'une conception simpliste et, en quelque sorte, primitive de la constitution et du fonctionnement politiques des sociétés. « L'équilibre des fonctions est nécessaire à la santé de l'organisme social, dit Herbert Spencer, et il est impossible de le maintenir en donnant à chaque fonction un pouvoir législatif proportionnel au nombre des fonctionnaires qu'elle entretient. L'importance relative des fonctions différentes ne se mesurant pas au nombre des unités qu'elles emploient, le bien-être général n'est pas assuré par l'attribution aux diverses parties du corps politique de pouvoirs proportionnés à l'espace qu'elles occupent. Aussi est-il évident que la constitution de l'État qui sera appropriée au type social industrialiste (c'est-à-dire pacifique), appelé à réaliser pleinement l'équité, établira la représentation politique des intérêts sociaux et non celle des individus. » (Les Principes de la morale. — « La justice ». Chapitre XXIV sur « la constitution de l'État ».)

(2) Montesquieu ouvre son immortel écrit sur « L'Esprit des Lois » en disant : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Ce qui signifie qu'il y a, pour toute question d'ordre politique

Digitized by Google

auquel doive satisfaire une organisation utile du suffrage universel, c'est incontestablement d'assurer la représentation des trois grands intérêts sociaux, de façon appropriée à leur conciliation dans l'intérêt général et public.

Est-il besoin de faire remarquer que les protagonistes de la R. P. paraissent ne rien connaître de ces éléments capitaux de la question électorale, ne rien comprendre, de rien soupçonner de ces nécessités d'une importance primordiale incontestable. En vérité, la R. P. est un système ridiculement simpliste, qui ne serait qu'une plaisanterie, s'il n'était une si redoutable plaisanterie. Car, procédant exclusivement de la théorie de la représentation politique en proportion des nombres, tendant ainsi à assurer le pouvoir au nombre, à l'exclusion de toutes autres forces sociales, la R. P. n'est, au fond, que l'apothéose du nombre érigé en vérité, en dogme social et politique. La R. P. est un système démagogique, qui fera sombrer les démocraties dans l'anarchie ou les rejettera sous le pouvoir absolu.

IV

Pour organiser la représentation politique équilibrée des grands intérêts sociaux : Savoir, Capital, Travail, de façon appropriée à leur conciliation dans l'intérêt général et public, on ne peut songer à ce moyen — qui se présente immédiatement à l'esprit, mais rappellerait le simplisme de la R. P. — consistant à diviser le corps électoral en trois classes d'intéressés (savants, capitalistes, prolétaires), correspondant aux trois grandes fonctions sociales, et élisant chacune un tiers du nombre total des députés. Un tel système, rétablissant les classes, accentuerait les oppositions ou antagonismes d'intérêts, au lieu de les atténuer et concilier. Il est indispensable que les représentants des trois catégories d'intérêts tiennent leurs mandats du suffrage universel majoritaire, *sans distinctions ni catégories*, c'est-à-dire, puisent ces mandats au grand réservoir des intérêts généraux.

Remarquons, d'ailleurs que la société, envisagée au point de vue des trois grandes fonctions sociales, peut être l'objet d'un classement rattachant chacun de ses membres, plus spéciale-

et législatif, une loi naturelle, dont la loi écrite doit s'inspirer pour se borner à la traduire. La législation électorale organisant le suffrage universel doit dériver de la « nature des choses ».

Digitized by Google

ment, *mais non exclusivement*, à l'une ou l'autre d'entre elles.

Nous reconnaîtrons ainsi : les citoyens exerçant des professions libérales — magistrats, avocats, ingénieurs, médecins, professeurs, savants, artistes, écrivains, ecclésiastiques, militaires, fonctionnaires et employés supérieurs — attachés plus spécialement aux intérêts, moraux ou intellectuels, du *Savoir*; les industriels commerçants, propriétaires fonciers ou mobiliers se rattachant plus directement aux intérêts du *Capital*; les ouvriers manuels, les fonctionnaires ou employés subalternes, s'affiliant plus étroitement aux intérêts du *Travail*.

Ce classement frappe immédiatement par ce fait décisif que tous les citoyens rangés dans l'un des trois groupes, ont également des intérêts dans l'un des autres groupes, ou même, presque toujours, dans les deux autres : n'en ayant pas, ils seraient en tout cas susceptibles d'en acquérir d'un moment à l'autre. *S'il est juste, désirable et utile, par conséquent que chacun puisse exercer sa part d'intervention dans la désignation des candidats qui pourront être chargés de la représentation de son intérêt plus spécial et direct, il est non moins équitable, rationnel et nécessaire que tous soient appelés à contribuer à l'élection des mandataires des trois fonctions sociales, et la classification doit se faire parmi les candidats, et pourra avoir lieu dans le corps élu, mais non dans le corps électoral.*

Tel est le principe de notre formule de représentation des fonctions sociales, en vue de l'intérêt général.

* * *

Très simple et concrète, cette formule se présente comme suit :

1. Le pays est divisé en circonscriptions électorales territoriales et régionales, élisant chacune trois députés — ou un multiple de trois — l'un d'entre eux devant représenter la fonction sociale : *Savoir*; le second la fonction : *Capital*; le troisième la fonction : *Travail*.

2. Les candidats sont répartis dans chaque circonscription en trois groupes, selon la qualité des signataires de la présentation de leur candidature :

Groupe *A* : Candidats à la représentation des intérêts du *Savoir*. La présentation doit être signée par deux cents électeurs exerçant notoirement des professions libérales, ou occupant des

Digitized by Google

fonctions publiques ou privées aux appointements de deux mille francs au minimum (1).

Groupe *B* : Candidats à la représentation des intérêts du *Capital*. La présentation doit être signée par deux cents électeurs notoirement connus comme industriels, commerçants, propriétaires fonciers ou mobiliers, dont cent devront justifier du paiement à l'État d'un impôt de 200 francs au minimum, les cent autres pouvant ne justifier du paiement que d'un impôt de 50 francs au minimum.

Groupe *C* : Candidats à la représentation des intérêts du *Travail*. La présentation doit être signée par deux cents électeurs notoirement connus comme ouvriers manuels, ou pris en partie ou en totalité parmi ceux ne pouvant intervenir comme présentateurs dans les groupes *A* et *B*.

Aucun électeur ne peut figurer dans plusieurs catégories à la fois, soit comme présentateur, soit comme candidat; ceux qui réunissent les conditions voulues pour pouvoir intervenir dans plus d'une catégorie, choisissent eux-mêmes celle à laquelle ils se rattachent.

3. Lorsque dans un groupe, une seule candidature est présentée, le candidat est proclamé élu, sans autre formalité; de même pour deux ou la totalité des groupes.

4. S'il y a lieu de procéder à un scrutin, le bulletin contient une colonne pour chacun des trois groupes de candidats; les noms de ceux-ci sont placés par ordre alphabétique. **Tous les électeurs votent dans chaque colonne pour un candidat.**

5. Est élu dans chaque groupe le candidat qui obtient la majorité absolue. Si aucun des candidats n'obtient cette majoté, il y a un second tour de scrutin entre les deux candidats les plus favorisés du groupe.

V

Nous ne croyons pas avoir à commenter longuement cette formule. Nous faisons-nous illusion ? Mais il nous semble qu'elle « parle » d'elle-même.

(1) Nous avons cru devoir indiquer des chiffres, qui n'interviennent d'ailleurs dans la formule qu'à titre de suggestions. Les nombres utiles seront ceux qui assureront une sérieuse qualification des candidats, sans entraver la présentation et la concurrence des candidatures.

Digitized by Google

Pour que le suffrage universel exprimât sûrement l'intérêt général, il ne suffisait pas qu'il fonctionnât majoritairement; il fallait aussi qu'il se prononçât dans certaines conditions et formes appropriées :

Tous les citoyens devaient *de par le système électoral*, se trouver obligés de s'intéresser et de participer à la politique — ce qui se produirait automatiquement si la politique se trouvait, de par le système électoral, transportée sur un terrain intéressant, puissamment, irrésistiblement et « réellement » tout le monde. Ce terrain ne peut être que celui des grands intérêts généraux, sur lequel tout le monde se verra obligé de se placer à l'élection, de par notre système électoral. En effet, tous les électeurs, sans exception, se trouveront appelés à faire un choix parmi les candidats de chacune des trois grandes catégories d'intérêts : l'ouvrier votera pour l'entrepreneur d'industrie, l'employé pour l'employeur, l'employeur pour l'employé; les professions libérales apporteront aux uns et aux autres un appoint souvent décisif. Quant aux candidats et aux élus, ils seront également, quels qu'aient été leurs présentateurs, obligés de se placer à l'élection, et de se tenir au cours de leur mandat parlementaire sur le terrain de l'intérêt général, puisqu'ils devront solliciter, obtenir et conserver les suffrages du corps électoral, sans distinction ni catégories d'intérêts : l'électeur et le candidat ne pourront, dès lors, espérer triompher, l'élu ne pourra espérer se maintenir que s'il épouse l'intérêt du plus grand nombre, qui, dans les conditions et la forme de notre consultation électorale, ne pourra être que l'intérêt général. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on se rendra compte que notre système mettra fin à ces plaies du suffrage universel qu'on a appelées la « surenchère électorale » et l' « arrivisme » politique.

Nous savons qu'il nous sera néanmoins objecté que la simple présentation catégorisée des candidats apparaît comme une barrière trop frêle aux entreprises de la démagogie. A quoi nous répondrons qu'il ne peut y avoir à ces entreprises d'obstacle plus efficace, ni même d'autre obstacle efficace, que la compréhension, par la démocratie, de la solidarité qui existe entre les trois grands intérêts sociaux, entre les trois facteurs de la production des biens matériels et moraux : le Savoir, le Capital, le Travail — solidarité ne pouvant trouver que dans l'intérêt

Digitized by Google

général son expression et les satisfactions qu'elle réclame. Il appartient aux membres des classes les plus éclairées, et les plus intéressées à la conservation et à l'amélioration sociales — classes composées des adeptes du Savoir et du Capital — de rechercher et découvrir cet intérêt général, de s'en inspirer, de le vouloir, et d'aller ensuite, en grand nombre, aux classes laborieuses, aux masses populaires, afin de les en instruire (1). Notre système électoral leur fournira l'occasion de ce contact et de cette propagande; il engagera non seulement les citoyens éclairés à entrer dans telle voie : il les obligera à s'y tenir. Si les masses populaires n'étaient pas susceptibles de s'instruire, de se moraliser, de s'éduquer, la démocratie ne serait qu'un vain mot. Or, la démocratie n'est pas qu'un mot : elle est un fait, et un fait heureux.

VI

Montesquieu donnait la « vertu » pour principe et pour fondement nécessaires aux « républiques ». Il entendait par là que le dévouement à la chose publique, l'amour du bien public, l'esprit

(1) « Avec plus d'instruction, disait récemment à la Société d'économie politique de Paris M. Louis Strauss, échevin de la ville d'Anvers, avec une meilleure éducation et la pratique de la liberté, on verra fraterniser les ouvriers manuels, les ouvriers intellectuels et les hommes, qui, par leur prévoyance ou celle de leurs parents, ont conservé et multiplié les capitaux nécessaires pour assurer le progrès. Et cette harmonie des intérêts des hommes donnera la paix, la fraternité internationales. »

D'accord avec notre collègue et ami M. Strauss, nous croyons cependant devoir faire remarquer que plus d'instruction, d'éducation, de liberté (et nous ajoutons : plus de pratique de l'association, *libre*, *volontaire* et *responsable*) doivent être accompagnés dans l'ordre politique d'une organisation correspondante et adéquate, si on veut empêcher que les résultats des efforts des individus dans le sens du progrès soient annihilés par les efforts des collectivités dans le sens de la régression. La rudimentaire représentation proportionnelle des « opinions politiques » n'est certainement pas cette organisation. Procédant d'une conception primitive de l'organisation politique des sociétés, elle ne peut guère donner lieu qu'à une politique antiéconomique ou « anti-industrialiste » (Herbert Spencer), se traduisant par une législation oppressive de la liberté à l'intérieur et, à l'extérieur, par des activités internationales d'un caractère plus ou moins agressif.

Digitized by Google

de sacrifice à l'intérêt général, sont plus nécessaires de la part des citoyens des démocraties que de celle des sujets des autres régimes.

Mais il serait d'un singulier optimisme d'attendre, dans un avenir immédiat, ou même prochain, le sacrifice *volontaire* des intérêts particuliers à l'intérêt général, de la part de la majorité du corps électoral du suffrage universel. C'est pourquoi leur subordination électorale et parlementaire *imposée*, de par le système d'organisation du suffrage universel, doit être considérée comme nécessaire et apparaît comme la condition *sine qua non* de la solution de la crise de l'Etat moderne, en ce que celle-ci tient à la politique (1).

(1) Pour conjurer la crise sociale dans son ensemble — économique et politique — il restera, en effet, à mettre au jour les causes profondes, à extirper les racines mêmes du mal social dans l'économique. Car il ne faut pas se dissimuler que la crise politique n'est qu'une manifestation, un effet, et ne peut, en aucun cas, être rangée parmi les causes du malaise social.

Il en résulte que la réforme électorale et parlementaire ne pourra avoir son entière efficacité qu'après application des réformes qui seraient reconnues nécessaires dans l'économique. Celle-ci consistent — presque exclusivement, selon nous — en la réorganisation du droit d'association, qui a été établi partout sur des principes faux ou ayant fait leur temps, et en la refonte, ou la suppression, de certaines législations consacrant des monopoles ou des privilèges funestes. Tel, à notre avis, le privilège de l'anonymat et de la responsabilité limitée, qui, en engendrant l'action au porteur, a été la cause principale, directe ou indirecte, des maux les plus graves dont souffre la société contemporaine : le développement des activités parasitaires ou spoliatrices (exagération de la vie de Bourse, concentration ou centralisation industrielles et financières, trusts, protectionnisme douanier et ouvrier); la répartition faussée des richesses; la rupture, dans toutes les classes sociales, de l'équilibre et du parallélisme nécessaires des activités et des progrès dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. Sans doute, des maux analogues ont existé de tous temps, sous des formes plus ou moins différentes et dans une mesure plus ou moins accentuée, mais ils apparaîtront de plus en plus intolérables à une démocratie qui a commencé à prendre conscience de ses intérêts et de sa force.

Des réformes économiques portant sur des législations universellement adoptées et que tout le monde, ou à peu près, considère favorables au progrès humain — ne pourront être le fait que d'une politique d'intérêt général très éclairée et très vigoureuse, qui ne sera, elle-même, possible

Digitized by Google

Les intérêts de parti, les intérêts de classe, les intérêts particuliers, quels qu'ils soient, doivent donc, de par le système électoral, se trouver « noyés » dans l'intérêt général. Réalisant ce désidératum, notre système apparaît capable d'introduire graduellement, dans l'exercice du droit de suffrage, un esprit nouveau, qui sera, *dans l'ordre politique*, l'antidote actif et puissant que nécessitent la conception et le système de la lutte des classes.

S'exprimant dans les conditions et le mode de notre formule d'organisation, le suffrage universel pourra devenir ce qu'il doit être et donner ce que l'on en attendait : l'expression des intérêts vrais et « réels » du plus grand nombre et l'impulsion au progrès social dans la paix et par la liberté. La vieille politique, creuse, stérile, malsaine, la « politique pour la politique » des politiciens, sera régénérée, rénovée de fond en comble. La nouvelle politique sera vivante, active, passionnée, violente même, au besoin, dans le sens de l'intérêt général. Elle se substituera à celle des « mares stagnantes » que forment incontestablement les circonscriptions uninominales, ou à celle, également croupissante, figée, morte, des « vastes marécages » que ne manquera pas de former, après un certain temps, la R. P. appliquée à des circonscriptions très étendues.

VI

On remarquera que notre système n'enlève à personne son vote, ne confère à personne plus d'un vote, et conserve à tous les votes la plus parfaite égalité en étendue et en poids. Il n'exclut personne du droit de prendre part à la présentation des candidats et procède par une sélection de ceux-ci, d'après certaines conditions qui n'excluent cependant personne de l'éligibilité, puisqu'il suffit, pour être candidat et éligible, d'être présenté par un certain nombre de citoyens électeurs. Par le mode de présentation des candidats, ce système tend à l'organisation du corps électoral en associations libres, privées et ouvertes, sans aucun caractère obligatoire, officiel ou étatiste.

que moyennant l'effacement, la disparition parlementaires des intérêts particuliers. C'est en vue d'une réaction, devenue indispensable, de la politique sur l'économique, — de l'effet sur la cause, — que l'on peut et doit utilement, selon nous, commencer la refonte de l'Etat moderne par la réforme électorale et parlementaire.

Digitized by Google

Tout en conservant au *nombre* l'influence décisive à laquelle il a droit, notre formule assure cependant aux intérêts sociaux, une représentation permanente et équilibrée, dans la mesure où cet équilibre ne peut nuire au progrès social : on remarquera, en effet, que la représentation de ces intérêts se trouve constituée en un équilibre dynamique, en un équilibre en mouvement dans le sens du progrès, sous l'impulsion du suffrage universel devenu organe et expression de l'intérêt général.

Notre système ne porte aucune atteinte à la souveraineté populaire. Il est majoritaire, tout en opposant un frein à la toute puissance du nombre, et réalise ainsi deux conditions essentielles — et que l'on eût pu croire inconciliables — du bon fonctionnement des régimes démocratiques. « Il faut, a écrit M. Charles Benoist au cours de ses études sur la « Crise de l'État moderne », former dans le suffrage universel comme des brise-lames et présenter à la vague montante comme des compartiments, comme des cloisons. Que seront-ils, ces brise-lames? Et ces cloisons, que seront-elles? » Ces brise-lames, avons-nous pensé, doivent être formés des trois grandes fonctions sociales agissant dans l'État, et ces compartiments ou cloisons, de tous les intérêts contribuant à la prospérité de la nation. En affirmant et consacrant, dans le suffrage universel, le parallélisme et la solidarité de ces fonctions et intérêts, nous avons eu en vue non l'entreprise, qui serait insensée, de retarder la marche progressive de la démocratie, mais bien celle de régulariser cette marche et de la rectifier dans le sens de l'intérêt général et de la liberté, en dehors desquels il n'y aura jamais de démocraties progressistes, ni durables.

HENRI LAMBERT.

P.-S. — Je n'entends pas faire ma proposition d'organisation du suffrage universel en vue d'une application à la Belgique seulement. Elle a un caractère général et je la considère comme pouvant être appliquée avec avantage dans tous les pays où fonctionne le suffrage universel. Mais il ne me paraît pas sans intérêt de faire ressortir avec quelle utilité et quels avantages spéciaux on pourrait l'adopter en Belgique.

Il est incontestable que la situation politique prend en Belgique une certaine gravité (moindre cependant que ne voudraient le faire croire quelques intéressés). La raison en est assez complexe : les luttes politiques semblent appelées à se produire,

Digitized by Google

plus encore dans l'avenir qu'autrefois, sur le terrain confessionnel, où les politiciens ont beau jeu pour irriter l'esprit de parti parmi les masses « libérales » et populaires. Sans vouloir supprimer les questions d'ordre confessionnel — ce qui n'apparaît ni possible, ni même désirable — on peut affirmer que si l'on parvenait à les refouler au second plan des préoccupations et des passions politiques, une grande amélioration, un grand progrès sur l'état des choses actuel, se trouveraient réalisés. Toutefois, des questions ayant pris pareille importance, ayant fourni traditionnellement le pivot de l'activité politique d'un pays, ne pourraient évidemment céder le pas qu'à d'autres questions qui s'imposeraient à tous comme de capitale importance. Et il ne peut y avoir de telles que les questions sociales envisagées du point de vue de l'intérêt. Si l'examen critique attentif de ma proposition emporte la conviction qu'elle est susceptible de transporter l'activité politique du terrain confessionnel sur celui des intérêts généraux, sa valeur pour la Belgique s'en trouvera, par le fait, mise doublement en évidence.

Mais les questions d'ordre confessionnel se compliquent d'une prétendue opposition d'intérêts économiques entre les parties wallonne et flamande du pays et, même, d'une légère antipathie des tempéraments « raciques ». Il a été question d'une « séparation administrative », au sujet de laquelle un homme distingué, M. F. André disait récemment au Conseil provincial du Hainaut : « Je me hâte de dire que je ne crois pas ce particularisme fatal et irrémédiable; il s'abolira de lui-même avec les incompabilités des intérêts économiques dont il procède, avec les divergences de tendances qu'il détermine. Notre unité nationale se réalisera un jour : elle sera l'œuvre d'une éducation rationnelle et d'une politique honnête qui solidarisera des intérêts aujourd'hui incompatibles. » A cette citation des idées très justes de M. F. André, il y a lieu de joindre le même corollaire de remarques que celui dont il m'a paru utile d'accompagner les idées, citées plus haut, de M. Louis Strauss. Au surplus, il ne peut y avoir de politique progressiste, capable d'harmoniser et de concilier les intérêts divergents dans l'intérêt général et national, en l'absence d'une organisation électorale et parlementaire appropriée à un tel but.

HENRI LAMBERT.

Digitized by Google

Les Rubbāiyāt d'Omar Keyyām.

Il est une œuvre dont la beauté s'est à peine révélée au public de langue française. Pourtant sa splendeur poétique égale, si elle ne surpasse, tout ce que nous connaissons de la poésie orientale. Je parle des *Rubbāiyāt* (1) d'Omar Keyyām, le poète-astronome de la Perse. Il existe une traduction française de l'original par Nicolas, une des premières en date, mais elle ne semble pas avoir beaucoup contribué à répandre le nom d'Omar en France. Bien supérieure lui est, en Angleterre, l'œuvre du poète Edward Fitz-Gerald. On ne pourrait strictement la nommer une traduction. Son auteur a su se pénétrer de la pensée d'Omar à tel point qu'elle lui a, en quelque sorte, « inspiré » son poème. Cette version des *Rubbāiyāt* est devenue l'un des joyaux les plus brillants de la littérature anglaise et possède toutes les beautés d'une œuvre originale. De l'autre côté du détroit, et aussi, paraît-il, aux États-Unis, il n'est pas un *home* où l'on n'en trouve une ou plusieurs éditions. Les quatrains de Fitz-Gerald servent d'inspiration aux peintres modernes et le théâtre contemporain y fait de fréquentes allusions. La mode s'en est mêlée. Les âmes pieuses, que les idées exprimées dans les *Rubbāiyāt* auraient dû éloigner, ont semblé tellement éblouies par l'imagerie poétique de l'œuvre qu'elles en ont pardonné les sentiments épicuriens. Et même, en y retrouvant certaines cadences et métaphores orientales avec lesquelles la lecture de la *Bible* les a familiarisées, elles y ont vaguement rattaché une signification quasi religieuse! En revanche, sur les lèvres de la jeunesse sceptique dont le nombre va croissant au sein même de la traditionaliste Angleterre, les quatrains fleurissent avec un éclat triomphal. Nul doute que Fitz-Gerald ne soit arrivé à son heure Les *Rubbāiyāt* sont devenus la profession de foi de cette jeune génération dont Wells a si bien personnifié certaines tendances dans son livre *Ann-Veronica*. C'est elle qui lit Swinburne et Nietzsche, qu'amuse Bernard Shaw et qu'enthousiasme Oscar Wilde. L'esprit d'Omar s'accorde avec ce qu'il y a de négatif dans cette littérature moderne. L'individualisme poétique de Wilde, le socialisme intransigeant et

(1) Le quatrain persan s'appelle « rubāiy », au pluriel « rubbāiyāt ». Mrs. H. M. Cadell fait dériver ce mot du chiffre arabe *arba* ou quatre.

Digitized by Google

constructeur de Shaw, la foi dans l'humanité que possèdent Swinburne et Nietzsche n'inspirent pas encore cet confiance à cette génération nouvelle souffrant de la perte de ses idées religieuses. Elle ne retire de ces œuvres que ce qui s'accorde avec son état d'âme actuel et répète volontiers cette boutade tant reprochée à Swinburne :

From too much love of living,
From hope and fear set free,
We thank with brief thanksgiving
Whatever gods may be :
That no life lives forever,
That dead men rise up never,
That even the weariest river,
Winds somewhere safe to sea (1).

La philosophie du poète persan du XI^e^ siècle et celle de certains d'entre nos contemporains se rapprochent et s'assimilent. De siècle en siècle, l'humanité oscille dans un balancement qui semble quelquefois devoir être éternel. Les neuf mille ans séparant Omar Keyyām d'Anatole France semblent ne nous avoir apporté aucune certitude. Souvenons-nous de cette parole de Maeterlinck, certifiant que les mouvements de l'espèce sont empreints « d'une sage lenteur ! »

Mais écoutons Omar tel que nous le présente Fitz-Gerald dans la traduction de M. Fernand Henry : Ce dernier a entrepris la tâche difficile de mettre la version anglaise en quatrains français. Toute imparfaite que soit cette tentative, elle a plus de valeur poétique que les traductions françaises de l'original.

Qui, sans nous en avoir demandé la licence,
Nous donne et nous ravit tour à tour l'existence?
Dans ce vin qu'on défend, ô! noyons un instant
Le souvenir cruel d'une telle insolence!

J'ai pu monter jusqu'au septième ciel pourtant,
Voir Saturne et m'asseoir sur son trône éclatant.
En route, j'ai défait plus d'un nœud fort tenace,
Mais je n'ai rien appris du sort qui nous attend.

(1) Libérés de trop d'amour de la vie — de l'espoir et de la crainte — nous remercions avec de brefs remerciments — tous les dieux qui puissent être — de ce que la vie ne dure pas toujours ; — de ce que les hommes morts ne se relèvent jamais ; — de ce que même le fleuve le plus fatigué — s'écoule quelque part à la mer, sauvé.

Digitized by Google

Là, je vis, mais sans clef, la porte où nul ne passe,
Et fixai vainement le voile face à face.
Une voix chuchota quelques mots, brefs éclairs
Sur moi comme sur toi — puis mourut dans l'espace.

Et tout resta muet, et la terre et les mers,
Qui sur leur roi perdu versent des pleurs amers,
Et le ciel avec sa mouvante fourmilière
D'astres journellement cachés et découverts.

Comme du toi dans moi qui gouverne en arrière
Du voile, j'implorais ensuite une lumière.
La voix, qui provenait, cette fois, du dehors,
Me dit : « Comme la tienne aveugle est ma paupière. »

L'œuvre entière est une hymne à la louange du vin. « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », dit l'Ecclésiaste. A ces jouissances purement matérielles, Omar ajoute quelques délectations plus élevées :

Un volume de vers à lire sous l'ombrage,
Un broc de vin, un pain et, dans cet ermitage,
Toi tout auprès de moi, chantant quelque refrain,
Du paradis un tel désert serait l'image!

Le poème commence par une évocation du soleil levant :

Réveille-toi! Voici que le soleil montant,
Qui vient de disperser les astres à l'instant,
Chasse à son tour du ciel la sombre nuit et dore,
De ses flèches de feu, le donjon du sultan (1).

A peine éveillé, le poète entend une voix appeler les fidèles à la taverne, et bientôt une foule en implore l'accès avec impatience. Omar médite sur l'approche de la nouvelle année. Songeant à tous

(1) Le poème de Fitz-Gerald contient deux versions de ce quatrain. C'est la seconde et définitive que s'est appliqué à rendre le traducteur français. Voici la première, qui contient une image d'une splendeur bien orientale :

Awake! for morning in the bowl of night
Has flung the stone that puts the stars to flight,
And lo! the Hunter of the East has caught
The Sultan's Turret in a Noose of light.

Digitized by Google

les philosophes disparus, il se dit que les seules satisfactions réelles sont procurées par le vin et les roses. Il enjoint l'homme à jouir du présent :

Viens donc ! Emplis la coupe et jette ton habit
Du repentir au feu du printemps qui fleurit,
Le temps est un oiseau qui, sous l'immense voûte,
Ne peut voler bien loin... et le voilà qui fuit.

Plus loin il s'écrie :

Regarde autour de nous comme la rose est belle
— Sur la terre je pousse en souriant — dit-elle
— Et quand le gland soyeux de ma bourse a glissé
A travers le jardin tout mon trésor ruisselle.

Il se plaint de ce que l'espérance humaine n'aboutisse jamais. Le monde est un caravansérail dont les hôtes ne demeurent qu'un jour. Tout se renouvelle. La vie se nourrit de la mort :

Et ce gazon nouveau qui met sa douce teinte
Aux lèvres du ruisseau, ne pose qu'avec crainte
Ton corps sur son velours ; ne peut-il pas venir
De lèvres de rubis aujourd'hui, las ! éteintes !

En vain a-t-il pratiqué les sciences et cherché la clef des énigmes. Il n'a trouvé que cette certitude :

Arrivé comme l'eau, comme le vent je cesse.

Jouis, répète-t-il, presse la vie sur tes lèvres comme un beau fruit de vigne et bois-en le jus. Alors seulement oseras-tu affronter la mort.

C'est pourquoi tu pourras, lorsque l'ange Azraël
T'abordant pour remplir son message cruel
Viendra tendre à ton âme une coupe dernière,
Boire sans un frisson son breuvage mortel.

Cette image de l'homme acceptant avec dignité la mort inévitable n'est-elle pas d'une noblesse et d'une élévation stoïque? On croirait y entendre l'écho des plus belles pensées de Marc-Aurèle.

Omar doute de l'immortalité de l'âme, mais ne la nie pas. Sa philosophie est d'un parfait agnosticisme. L'idée de l'anéantissement le hante et le torture. Pourquoi passer ses jours si fuyants à démêler le « vrai du faux ? » Un fil les sépare. La vie est trop courte. La cara-

Digitized by Google

vane humaine a « rejoint le néant » dont il est sorti (*the nothing it sets out from*). L'entendement ne lui a pas été accordé. Réformateur du calendrier, Omar raille l'utilité de son œuvre.

Le peuple croit que mes calculs doivent servir
A mieux compter l'année ? Oui, car j'ai su bannir
De mon calendrier ces deux jours chimériques :
Celui qui naît demain, — celui qu'hier vit mourir.

Seul, le vin console :

L'alchimiste étonnant qui d'un sûr amalgame
Sait transmuer le plomb de notre vie en or...

Et plus loin :

S'il est un doux bienfait, pourquoi nous le défendre ?
Si c'est un don maudit, à qui donc est-il dû ?

C'est étrange ! dit-il, personne n'est revenu pour nous parler de l'éternité :

Les révélations des saints et des lettrés
Prophètes, qui croyaient nous avoir éclairés,
Sont des contes d'enfant que pour leurs camarades
Entre les deux sommeils ils ont élaborés.

Nous sommes, dit-il,

... simplement la troupe vagabonde
Des fantoches obscurs qui dessinnent leur ronde
Sur la lanterne d'or que vers minuit fait voir
Sous l'éclat du soleil, le Maître de ce monde.

Nous sommes les pions privés de tout espoir,
Que sur cet échiquier terrestre il fait mouvoir,
Qu'il arrête et supprime au gré de sa puissance
Puisqu'il place un à un au fond du coffre noir.

Sans répondre oui ni non, la balle à la distance
Où le joueur le veut, va frapper en silence ;
De même pour celui qui t'a mis ici-bas,
Il sait, *Il* sait, *Il* sait, seul, ton but par avance.

Le doigt écrit toujours ; jamais tu n'obtiendras
Pas plus par piété que par adresse, hélas !
Qu'il biffe la moitié de la ligne qu'il trace ;
Fût-ce un seul mot, tes pleurs ne l'effaceront pas.

Digitized by Google

Et quant à ce grand bol renversé dans l'espace
Qu'on appelle le ciel et sous lequel se passe
Notre vie, o! renonce à sa protection;
Comme toi, comme moi, l'impuissance l'enlace. »

Et il conclut :

« Bois, car tu ne sais d'où tu viens ni comment.
Bois, car tu ne sais ni pourquoi tu t'avances.

L'idée d'une rétribution lui semble plaisante. Comment! victimes de la prédestination dans un monde où l'on nous a placés sans nous consulter, nous trouverions quelqu'un pour nous demander des comptes? Il adresse au Créateur ce superbe défi où se mêlent la révolte et une immense mansuétude :

O Toi qui nous tira d'un indigne limon
Et pour le Paradis fit même le démon
Pour l'horreur du péché dont est noire sa face
Allons, pardonne à l'Homme — et reçois son pardon!

Puis vient l'ingénieuse parabole des pots. Omar expose sa croyance déterministe. Au dernier jour du Ramazan (1) le poète surprend, chez un potier, une conversation entre les pots. L'un dit qu'il ne peut croire qu'on l'ait moulé avec tant de soin pour qu'un jour il se « confonde encore avec la terre ». Le second s'écrie qu'il est déraisonnable que Celui qui crée ait l'intention de détruire son œuvre. Puis :

Après un court moment de silence et d'attente,
Un vase, dont la forme était un peu choquante :
— On raille de me voir aussi mal réussi?
Serait-ce que la main du potier fut tremblante?

La conversation se déroule. Certain pot doute de l'existence du potier. Un autre nie qu'il puisse jeter en enfer ceux « que ses doigts ont gâchés ». Enfin, l'un d'eux s'écrie que tout ira bien lorsqu'on le remplira du « jus qui fut mon vieux péché » et tous se rejouissent à la vue du portier qui, à l'avènement de la nouvelle lune, descend avec « une outre pleine ».

Omar demande qu'on ne prive pas de vin ses derniers jours. Il veut qu'à sa mort on lui lave le corps avec « le jus divin » qu'on le

(1) Mois de jeûne qui prend fin au premier rayon de la nouvelle lune.

Digitized by Google

recouvre de « la feuille de vie » et qu'on l'enterre là où les passants pourront sentir le parfum du vin « comme un piège d'odeur ».

Pourtant dans la vie le vin a ruiné sa réputation. Souvent il s'est repenti, mais n'était-ce pas dans un moment d'ivresse?

Puis venait le printemps qui, de ses doigts fleuris,
Déchirait mon remords comme un haillon vulgaire.

Hélas! si quelque certitude nous était donnée! Mais le printemps passe avec la rose et le rossignol et nul ne sait où ils vont. Si quelqu'ange avait le pouvoir de changer la trame de notre destinée!

Ah! s'il pouvait, ami, nous faire la faveur
De détruire avec nous ce globe de malheur
Pour en refaire ensuite un autre qui sut être
Plus conforme au désir que nous avons au cœur!

Quel est l'être pensant qui ne vibre à ce cri passionné! Qui n'a senti ce désir de recréer l'univers conformément à son rêve! Qui ne s'est senti meilleur que Dieu, plus juste que la loi qui régit la création! La version de Fitz-Gerald revêt cette parole, si profondément humaine, de toute la beauté dont la forme peut orner la pensée. Le quatrain est d'une grâce tragique et chantante dont la traduction française ne donne qu'une idée imparfaite (1).

Le poème se termine à la tombée de la nuit. Le jour est révolu. La lune se lève. Mélancoliquement, Omar se demande s'il est destiné à revoir souvent encore l'astre « qui là-bas semble nous connaître ».

Combien de fois plus tard dans le même horizon
Cherchera-t-elle en vain *tel* d'entre nous peut-être?

Puis il exprime une dernière prière. Lorsque : « glissant comme elle » — « dans les rangs des buveurs constellant le gazon », le « joyeux échanson » atteindra la place qu'occupait le poète :

Renverse un verre vide en guise d'oraison.

Les biographes d'Omar Keyyam nous apprennent que le vin lui a plus servi d'inspiration poétique qu'il ne lui a été une cause d'ivresse! Peut-être était-ce pour lui un symbole de toutes les jouissances

(1) Ah! Love! could thou and I with Fate conspire
To grasp this sorry scheme of things entire
Would we not shatter it to bits — and then
Remould nearer to the hearts desire!

Digitized by Google

morales et intellectuelles, à en juger par la vie du poète. Ayant refusé de vivre à la cour, il mena une existence paisible et retirée. Il s'occupa toute sa vie de cette science qu'il semble railler. Il enseigna la philosophie à la jeunesse dans les jardins de sa maison. La légende de sa fortune semble être tirée d'un des contes que Schéhérazade inventait nuitamment pour son époux :

Vers l'an 1040 naquit en Perse un enfant appelé Omar, fils d'un fabricant de tentes. Il fit ses études au collège de Néchapour. Il s'y lia avec un certain Abdul-Hassem et avec Hassan-Sebbah. Elèves du célèbre Iwan Mouwafak, ils connaissaient le dicton qui prédisait la fortune à tout disciple de cet illustre professeur. Les trois écoliers firent un serment : celui qui le premier atteindrait au succès partagerait sa gloire avec les deux autres. Ce premier fut Abdul-Hassem. Il attira la faveur du sultan et devint premier ministre, recevant le titre de Nazam-Oul-Mouk. Les anciens camarades vinrent lui rappeler les conditions du pacte. Le nouveau dignitaire les ratifia. Il offrit à Omar un poste à la cour. Celui-ci refusa, le priant de les laisser vivre « dans un coin, à l'ombre de votre fortune pour y répandre les bienfaits de la science et prier le Ciel de vous accorder longue vie et prospérité ». Le poste refusé par Omar fut donné à Hassan-Sebbah, qui profita de sa puissance pour tâcher de miner l'influence de son bienfaiteur. Déjoué, il se jeta dans les désordres de la révolte et du brigandage. La Perse fut déchirée de troubles sanglants. A l'écart de ces ravages vivait Omar, retiré à Néchapour, s'entretenant avec des philosophes et des sages. Assis le soir sur les terrasses fleuries de sa maison il élevait vers la lune montant à l'horizon la coupe pleine de ce vin qu'il chantait. En 1074 il fut chargé de collaborer à la réforme du calendrier, réforme qui précéda l'ère du calendrier grégorien. Il a laissé une dizaine de volumes, trois sur les sciences naturelles, quatre sur les mathématiques, deux sur la métaphysique et un volume de vers. Les détails que l'on nous rapporte sur sa vie ne sont que des conjectures et semblent d'ailleurs se contredire.

Les *Rubbāiyāt* n'ont pas été traduits en entier. A la vérité, ils n'ont pas été écrits avec suite. Ils forment une série de quatrains détachés, groupés par les traducteurs d'après leur sens philosophique. Chose curieuse, son traducteur français Nicolas voit dans le vin prôné par Omar un symbole mystique de la foi en Jésus. Ingénieusement, il poursuit son idée jusqu'au bout, faisant de ce poème épicurien un hymne merveilleux à la gloire du Christ. Cela fait songer à l'aber-

Digitized by Google

ration des esprits qui ont vu dans le *Cantique des Cantiques* une profession de foi dans l'Église chrétienne! Jusqu'à quel point le vin était-il pour Omar le terme significatif des joies de la vie? Nul ne saurait répondre avec certitude. Mais que son poème ne contient aucun des éléments d'une philosophie « révélée » semble d'une évidence éclatante.

D'où viennent le charme et l'attrait des *Rubbāiyāt* et pourquoi les aime-t-on si profondément sous la forme chatoyante que leur a donnée Fitz-Gerald? C'est qu'en outre de leurs beautés poétiques, les questions qu'ils posent sont et demeurent l'énigme éternelle. La sincérité de l'homme qui les a écrits nous émeut. La vérité de ses tragiques interrogations nous ébranle. Omar ne peut vieillir. Son angoisse et ses révoltes semblent inhérentes à l'humanité. Après mille années d'oubli, sa pensée a revécu au milieu de nos générations modernes dans l'épanouissement d'une réincarnation spontanée. En l'an 1857, par l'intermédiaire de Edward Fitz-Gerald, le poète persan naquit au monde occidental. Sa poésie est tour à tour railleuse et tragique. Elle chante les grâces de la nature ou jette aux cieux sa plainte désespérée. Elle ne comporte aucune solution des problèmes qu'elle soulève. Seul, le « divin mécontentement » de l'homme s'y manifeste. Mais n'est-ce pas là un des plus grands titres humains à la gloire? Cette sublime inquiétude n'est-elle pas un gage d'avenir et de perfectionnement? L'être qui voudrait recréer le monde conformément à son rêve, y apporte par ce fait l'idéal que les siècles et les âges n'atteignent point. Ce désir d'amélioration travaille l'humanité. Il l'entraîne à la poursuite du but dont la recherche tenace est la meilleure si pas l'unique preuve.

Qu'importe que ce but soit réel ou chimérique, pourvu que l'espérance en demeure éternelle!

ELLA DALVILLE.

Digitized by Google

SAINT-MÉGRIN [1]

CHAPITRE II.

Ce matin-ci, devant la messe, le capitaine Dandelot se tenait pensivement en la haute salle du Louvre, regardant la Cour du Portail.

Debout, au long de la fenêtre, il semblait plongé en grande rêverie, et ne leva un peu la tête qu'au chant du beffroi Saint-Germain, prolongé à joyeuse haleine par les cloches grêles du palais.

Le capitaine fit quelques pas. La salle plongée encore dans l'ombre étincelait par plaques brillantes sous l'or fauve du soleil naissant. Un panneau troué de lumière venait de s'entr'ouvrir doucement, et un moine long vêtu de bure, ayant un rosaire en sa main, s'avança vers Dandelot en souriant de façon bénigne.

— Par Dieu! messire Jean de Laval, s'écria lors le capitaine, je crains fort que vous ne soyez tôt venu. Pour vray dire, le roi n'est encor paru et je l'attends cy depuis l'autre vêpre.

Ce disant, il frappait d'impatience le plomb du vitrail à petits coups.

— Se peut-il? reprit doucement le moine jetant un coup d'œil alentour. Il devait, si ne me trompe, se lever tôt pour ouïr un péculier sermon en la chapelle, et, chose faite, s'aller confesser. A toutes peines, il ne peut tarder. Songeons donc à l'attendre de pied coi.

Dandelot secoua la tête.

— J'ai grand'hâte à ce qu'il vienne, murmura-t-il, et, sur mon âme, il ne peut trop tôt apprendre de certaines choses que je lui dirai de bon cœur.

Messire Jean de Laval, n'ayant point l'oreille fine, ne surprit un mot du propos, mais se coulant en une chaise à

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 1er août 1912.

Digitized by Google

bras, accoysée d'un rouleau de plume, il se mit, non sans grand bruit, à rouler les grains de son rosaire.

Dandelot se pencha au dehors, la main crispée au vitrail rouge, et comme l'un et l'autre n'y songeaient, une porte s'ouvrit en un coin sombre et deux hommes entrèrent brusquemment.

Le premier, tout vêtu de noir, montrait une triste contenance, et l'autre, des plus esjoui, marquait le pas du branle-gai.

Dandelot se rejeta du coup, et le moine quitta sa chaise.

— Pour Dieu! Quélus, dit l'homme en sombre, en prenant le bras du danseur, ne fais la bête que je t'en prie! Suis-je si plaisant à ce jour?

Et, frappant Dandelot à l'épaule, il lui fit signe de parler. Le capitaine, tenant bas sa toque, s'inclina par deux fois devant lui.

— Sire, dit-il en grande révérence, j'ai de quoi vous dire longuement. De vray, c'est une haute affaire, et conséquente, ce par quoi il se peut faire grand mal. Pour roi si puissant que vous êtes, il n'est nulle chose à négliger et bien nous prend de ne faillir à votre service, car meshuy, il vous serait tort.

Le roi fit quelques pas dans la salle.

— Oh çà! Dandelot, reprit-il, c'est fait épineux, comme je le rêve, et quelque tricotement contre moi. Par saint Denis! garde la chose jusqu'en un prochain temps. Je veux bien t'ouïr et ne le puis sur l'heure. J'ai en tête autre pensement.

Et il s'assit sur la chaise à bras, d'une mine sombre et rêveuse.

Jean de Laval s'approcha de lui.

— Pour Dieu! mon fils, demanda-t-il d'une voix douce et bien coulante, quelle contenance est-ce là? Se peut-il qu'à si bon matin vous soyez espoinçonné de rude manière? Je ne vois mie d'où vous vient telle gêne et prendrai toutes peines à la desmouvoir.

Le roi demeura silencieux, et Jean de Laval tournant la tête regarda lors le capitaine qui se tenait coi près du seuil.

Des sentinelles qui passaient heurtèrent leurs piques à la muraille.

Digitized by Google

— Ne vous desplaise, reprit le moine, prendre l'évangéliaire que voici. Il est ouvert en la bonne page et vous pourra tirer de songerie, car il y a grande amertume à vous voir dépité de tant.

Et il mit en les mains du roi un livre d'heures à fermoir de cuivre dont la côte en gemmes luisait.

Le jeune Quélus éclata de rire.

— Pour Notre-Dame! messire Jean, ne vous mettez si fort en peine. En ma conscience, il y va de bon. Je tiendrais deux quatrains que telle dolence vient de quelque querelle avec Stuer. C'est vous enfrasquer de grand'chose! Ces mines sont de peu de temps.

Et, reprenant son branle-gai, il saisit en un coin une marotte à clochettes dont il se mit à faire grand bruit en tournoyant par belle humeur.

Le roi lut la page tout au long et baisa l'évangéliaire, puis, tournant les yeux vers Jean de Laval qui se penchait pour mieux l'ouïr, il le lui rendit dévotement en se levant de dessus son siège.

— De vray, mon père, se prit-il à dire, j'ai grand souci présentement pour ce que j'ai fait un étrange rêve. Je songeais — ce dont Dieu me garde! — que messire Guy de Pierrache, chapelain des Caputiers, se prenait à moi tout en ire et me déniait l'absolution. A ce coup, je suis ébranlé et me débats fort en la perche.

Messire Jean de Laval leva la main.

— Mon fils, il y a mystère en ceci, et ordre de Dieu, comme je pense. Cy ne puis-je dire qu'un mot. A savoir qu'en toute ignorance vous êtes fautier de quelque mal, et pour bien faire devez bailler un don à nos frères Caputiers dont sauves les âmes! Par quoi vous aurez grand repos, autant que je puis l'assurer.

Et benoîtement il se plongea en l'évangéliaire.

Le roi fit un signe à Dandelot.

— Va quérir la cassette en mon cabinet, et la porte ici à toutes voiles. Au retour, je pourrai t'ouïr.

Le capitaine s'éloigna.

— En ma conscience, reprit Quélus, s'arrêtant au devant des vitres, il semble que le ciel nous exauce bien promptement. Sitôt qu'on a parlé de bouter hors les châsses, la

Digitized by Google

pluie s'est retirée sans plus. Pour vray, c'est grand'peine, car la procession eût été belle chose, et l'on y comptait fort alentour.

Jean de Laval se signa en hâte.

— Eh! pour Dieu! Monsieur de Lévis, ne croyez qu'on rentre les châsses! C'est trop haute occasion de louer Dieu pour qu'on y manque de telle sorte. A toutes forces, il faut mener procession, non pour ce que la pluie se retire, mais bien pour ce qu'elle s'est retirée. Ce faisant, il sera merci au ciel, et l'attente qui est en la ville nous doit faire prendre ce biais ci.

On frappa du poing au panneau, et une voix fredonna tout près un refrain aux notes traînantes.

— C'est Birague, cria Quélus, par Notre-Dame! le poil me dresse à la tête! Il a renversé le dernier collet!

Et courant soudain vers le seuil, le bras arrondi, et penché sur la hanche, il le salua par deux fois et l'empêcha d'avancer plus loin.

Le chancelier de Birague ne pouvait remuer les bras. Il tenait sur une main un coffret mignon bordé de camées, ouvert, et laissant voir des bagues mêlées à des flacons de musc, et sur l'autre maintenait à grand'peine un petit singe qui se jouait d'un miroir.

— Par Notre-Dame! s'écria le jeune homme, quel beau branle à ce que je vois! S'il s'en tire les chausses nettes, je veux devenir argoulet! Ah çà! baille-moi ce coffret que tu puisses baiser ta mie!

Et, prenant une mouche dans la boîte, il la tint au bout de son doigt, en cherchant des yeux à la muraille une glace où se contempler.

— Birague, reprit le roi, as-tu fait quérir Pulligni? Je le veux ce matin, non pour moi qui dois garder grande continence, mais pour Saint-Mégrin qui se veut friser. Fais-lui dire qu'il vienne vitement.

Birague changea le singe de manche.

— Il est fait, sire, comme je crois. Ah! Dieu! quel beau jour, c'est esjouissance! *Che bella lor ser crudele.*

Le jeune Quélus l'interrompit.

— Mais conforte-moi, par la Vierge! où mettre ce point galant? Près l'oreille?... au long de la joue?... oh! cela m'échauffe! je n'y vois rien!

Digitized by Google

Et, soudain, regardant le singe :

— Vive Dieu! voila cy un miroir! Je le veux ravir à la belle!

Et il s'empressa à le saisir.

Le singe s'était cramponné à la glace étroite doublée de perles, et la serrant entre ses bras, il se maintenait de la griffe sur la manche du chancelier. Quélus tirait avec grands éclats, et s'y reprenant non sans haut rire, il fit si bien que, n'en pouvant plus, le singe lui sauta au col.

— Par la Saint-Jean! s'écria Birague, il y fait beau diable de s'y jouer! Sus! Margot! revenez-là! n'embabouinez ce gentilhomme!

Le jeune Lévis se débattait fort, craignant grandement pour sa fraise et, tout soudain, saisissant le singe, il le rejeta au chancelier.

Margot tournoya dans le vide, laissant fuir son miroir du coup, et Birague trouva plaisant de la relancer à belle volée, mais le roi s'avançait entre eux.

— Quel esjouissement est-ce là? Vous croyez-vous en la paume pour peloter si rudement? Messire Jean de Laval vous va sermonner de bonne manière de ce que vous ne me laissez temps pour lire mes oraisons. Quélus, si tu m'estrives à rire, je te bouterai hors sans plus.

Et il le menaçait du doigt, lorsque messire Jean de Laval se pencha sur son épaule.

— Pour Dieu ! sire, s'écria Lévis, où planterai-je cette mouche?

Henri se tourna vers le moine.

— A ta façon, je ne m'en soucie!

— Fils cher, murmura Jean de Laval, n'oubliez point sur toutes choses qu'en ce jour même on fait procession des châsses, et que jà il y a grand'foule aux Célestins. Il se faut bien préparer à telle fête. Ne descendrez-vous de bon cœur ouïr la messe tout auparavant?

— Je le veux, sur mon âme! reprit le roi, mais j'ai présentement inquiétude de ce que Stuer ne vient comme il est coutumier.

Quélus laissa tomber sa mouche, et hochant la tête de bas en haut :

— A mon escient, il ne sortira de si tôt, s'il se brave

Digitized by Google

comme en jour de fête. Je sais bellement ses manières... oh çà! Birague, tu ne dis rien?

Le chancelier tâtait ses boucles.

— J'ai bonne nouvelle cependant, et bien digne comme je crois d'être ouïe avec révérence... *Che bella lor ser*... Ah! pardieu! il en faudrait mourir, sur mon âme! La Bourdeilles se doit baigner en Seine, d'ici à demain, vis-à-vis les balcons.

Le jeune Lévis se prit à rire, et tirant le manteau du roi :

— Entendez-vous bien, sire, pour la Vierge! il ne faut manquer l'occasion!

Messire Jean de Laval prit son rosaire, et la porte s'ouvrit à petits coups.

— Stuer! s'écria Birague à voix haute, — puis, s'inclinant en façon de jeu :

— Toute liesse au sire de Caussade, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois!

Ce disant, il poussa Quélus, qui sous le nez lui mit ses clochettes.

Le roi s'était levé promptement.

Il s'élança vers Saint-Mégrin et, l'ayant baisé au visage, il le mena à poing jusqu'en la chaise où il le fit seoir préférablement à tous.

Stuer y demeura immobile. Le col pris en un triple rang de menus godrons ourlés de perles, enserré fort étroitement par son corps à lames d'ivoire, il se tenait droit, mordillant son gant, le masque attaché à l'oreille, dans une bouffée d'ambre gris. Le soleil traversant la vitre rouge comme une flèche pennée d'or, allumait un éclair au bouquet de diamant qui tremblait à sa toque, et serpentait en flammes blondes dans les cassures du satin blanc.

Henri s'arrêta devant lui.

— Sur mon âme! comte, vous me fâchez. De par vous j'ai manqué la messe, car pour m'y rendre je t'attendais. Que n'es-tu venu matinièrement, selon ta parole?... Comme on dit, tu me feras damner.

Saint-Mégrin releva les yeux. Sur l'or fauve des annelures, une rose frêle tremblait, et le rubis du pendant d'oreille trouait la joue pâle d'un pleur de sang.

— Vites-vous? reprit-il avec indolence, que ne m'avez-

Digitized by Google

vous lâché pied? En ma conscience, je ne puis faire hâte chaque fois qu'il vous est plaisant.

Quélus se tourna vers Birague, et d'un coin sombre une voix sortit.

— *Pax vobis omnibus et spes in eternum...*

Sous les hautes vitres baignées de lumière, une litanie montait de la cour, mêlée au pas des sentinelles dont les hallebardes claquaient au mur. C'était le chant des Caputiers qui se rendaient à la procession.

Le beffroi de Saint-Germain sonna répété de salle en salle, et le roi se pencha vers le jeune Stuer :

— Viens-tu aux Célestins baiser les châsses?... Le départ ne se peut tarder... Ah! par la croix! tu es à pourtraire!... Ne fais point le mutin, je te veux friser...

Et, se tournant vers la fenêtre par où s'élevaient les oraisons :

— ... *In secula seculorum!...*

Dandelot entra dans la salle. Il posa la cassette sur un coffre haut, puis, s'en allant au roi, la toque basse, il salua révéremment et se tint debout devant lui.

Henri regarda Saint-Mégrin.

— Plains-moi, Caussade, c'est bien l'heure ! Il se fait, dit-on, par le royaume, telles choses contre moi que je dois ouïr. Dandelot va m'en faire état. Il m'en faudrait mourir pour bien dire, et c'est extrême et déplaisant ennui qu'être tiraillé sur ce fait. Oh çà! compagnon! parle de bon cœur, je mets toutes peines à t'entendre!

Et, se jetant sur un bras du fauteuil, il se tint à fleurer la rose dessous l'aigrette de Saint-Mégrin.

Quélus bailla derrière ses grelots, et Birague, son singe au bras, s'en vint tout pensif à la fenêtre compter les chantres des Caputiers.

— *Che bella lor ser crudele!...*

— Par Dieu! sire, reprit Dandelot, je vous veux conter rondement la chose, car, comme je crois, elle en vaut la peine, ce dont, ouï ladite, vous pourrez adviser. C'est grand hasard si vous n'en devinez la cause que nous savons bien tant mussée qu'elle soit. De vray, nos gens espandus dans la ville prêtent fort attention aux branles qu'on y tient et, grâce à leur expert zèle, je connais maints faits vous tenant de près. Sachez donc que, loin de couler en nonchalance,

Digitized by Google

Guise médite quelque ruse qu'à l'heure même nous ignorons, mais qui ne peut tarder à montrer la barbe. Sur ce point, je suis bien fourni.

Henri regarda le capitaine. Il pâlit, mais ne répondit pas.

— De plus savoir nous l'avons failli belle, reprit Dandelot s'avançant d'un pas, mais, par la Saint-Jean! il ne le fallait, comme il vous va séans paraître. J'appris d'un bon bout que Guise mandait Humières en la ville, aparemment pour quelques vues, et je mis mes gens aux trousses du messager. Ceux-ci hautement l'attaquèrent, et lui laissèrent un fer en le poil, mais ils ne le purent dépouiller, si bien que pour le franchement dire, nous soupçonnons fort, et rien plus.

Le roi, pensif, alla vers les vitres dont l'éclat rouge l'inonda et se tint immobile sur la verrière, livide dans ses parements noirs.

— Dandelot, reprit-il enfin, comme tu dis, l'occasion était belle et la perdre est un mauvais heur. Mais, pour la Vierge! je ne sais qu'y faire et me trouve bien engeigné. Guise est infiable et me hait. Il m'entourera de feintise autant que possible sera, ains, comme je te vois présentement, il faudra un jour clore l'affaire. Que veut-il? me dépêcher sans plus, et tout lui est bon pour s'y rendre. Il se fait louer en l'église et sur le marché et se dit issu de haute branche. Il n'est pratiques et menées qu'il ne dresse encontre mes pas. En la Ligue même, il est le vrai maître, et non pas moi, comme il semblerait. Par la Dame-Dieu! si je n'avais aux mains mille chaînes plus inbrisables que le fer, j'en ferais bonne vengeance sans fascherie... mais à ce jour j'y risquerais trop. Donc, fais quérir les bourguignottes pour faire garde à mon entour, et tiens-toi au fait des nouvelletés comme j'aviserai à mieux faire.

Dandelot inclina la tête, et sortit, les yeux sur le roi.

— Par saint Denis! s'écria Quélus, ce fils-là nous en conte de bonnes! Il ne braille que meurtre et feu et si l'on le voulait ouïr, il en faudrait mourir, sur mon âme! Ah! qu'il y a déplaisir à l'entendre! c'est un bon tenant au tournoi!

Et redressant sa toque du poing, il ouvrit la vitre toute grande.

Le soleil trouait d'or un ciel tendre, rose au pourtour, et dans le vent frais montant de la Seine, le chant des

Digitized by Google

cloches éclata soudain, roulant d'ogives en ogives, sous l'ombre claire des vitraux.

Saint-Mégrin s'était redressé. Une ombre vague emplissait ses yeux.

— Pulligni ne doit-il venir, dit-il en grande inquiétude, il serait temps qu'il se hâtât, pour ce que je ne suis encor frisé.

Le roi rompit soudain le silence, et se tournant vers le chancelier :

— Par la Mort-Dieu ! Birague, je m'en prends à toi ! Ouis-tu bien de la sorte les mandements de ma bouche? Sus! cours vite et ne tarde point, ou tu en auras grand déplaisir.

Et s'asseyant en la place de Stuer, il fit signe à Jean de Laval de lui porter le coffre à essences.

Le jeune Lévis frappa des mains.

— Tôt les bêtes! voici nos gens!

Birague rentrait haletant, poignant le singe dans sa hâte, et suivi d'un être tortu, moins haut qu'un dogue qui hurlait comme cent damnés.

— C'est Pulligni! cria Stuer; ah! qu'il a galante mine! Je le veux battre d'avoir tardé.

Et s'avançant à petits pas, il laissa tomber son éventail.

Le roi s'empressa à le ramasser.

Lévis coulant en révérences s'inclina devant le bouffon.

— D'où vient monseigneur, qu'il ne nous le cèle? Quelque dame l'a dû saisir... Oh! oh! fine bête que tu es! de si bon jour tu sens la cervoise... N'as-tu point estreint la grant jarre tout avant que d'être avoyé?

Et cinglant l'air de ses grelots, il le fit tournoyer sur place. Pulligni tenant mine basse, claqua des lèvres et roula les yeux.

— Ah! ah! ah! là-bas sur le pré, nous eûmes rencontre par le Diable! Quel combat, messires! j'en suis tout eschauffé! C'est qu'il y va fort rondement et vous fait danser la gaillarde!

— Sur mon âme! reprit Quélus, quel adversaire est-ce donc là?

— Raguelin, belle dame, le pair de France! Ah! ah! ah! il n'y faut tâter!

— Truand! tu nous parles ci du perroquet jaune! Ne nous baille point de ces tours ou je te tannerai la branche! Or sus!

Digitized by Google

accommode ce seigneur, et de bonne grâce, et promptement.

Jean de Laval se pencha vers le roi. Son front lisse couleur d'ivoire reflétait le bleu du vitrail, et ses doigts plongeaient distraitement aux yeux béants du crâne qui ornait son rosaire.

— Pour Dieu! messire, murmura-t-il, n'entendez-vous le chant des Minimes en la cour? A tout le vrai, la procession est bien proche et vous ne sauriez trop vous hâter.

Henri se tourna vers Quélus :

— Dépars vitement de dessus la place, et Birague du même coup. J'ai meilleure affaire qu'à t'entendre.

Et il leur fit signe de la main.

Les grelots tintèrent sous les solives.

Pulligni prit un peigne court. Il se tenait devant Stuer qui, maniant par contenance la cassette de Dandelot, levait et lâchait le couvercle en fredonnant une oraison.

Son visage clair qu'illuminaient les pierreries roses de la verrière s'assombrit par degré dans la fraise... Le roi s'avançait entre l'ogive et lui...

— Caussade, s'écria-t-il, ne te surprends point de mon despit. Je suis esbranlé sur la selle du fait que m'a conté Dandelot. Oh! le périlleux bonheur qu'être exposé sans nulle trêve aux tricotements des félons! Merci de moi si je m'en délivre! Ne serait-il bon que je dise pour le moins une dizaine ou deux?...

Saint-Mégrin s'étira à grand'peine en rentrant son corps sur les côtés.

— Par la Vierge! ne lâcherez-vous le scapulaire? Cela me rompt de vous y voir. De vray, vous devez bien tanner les saints!... Pulligni, ne fais point si vite... tu en gâterais les godrons.

Et s'accommodant dans le miroir, il passa le doigt sur chaque pli.

Le nain, haussé sur une borne, s'escrimait en grinçant des dents, mais Henri le poussant du poing tira Stuer hors de la chaise, et prit les lames à friser.

— Tu n'as que faire du paillard, reprit-il en troussant sa manche, je te veux testonner fort bien, mieux que la Bourdeilles s'il se peut... Donc, il faut faire vite, car j'ouïs l'Angelus... Je ne puis manquer aux prières.

Digitized by Google

Et prenant Stuer sur son genou, il s'empressa après les baguettes.

— Ah! soupira-t-il, ne serai-je oncques en sauveté? me faudra-t-il toujours comme la vieille mettre chandelle à Dieu et au Diable du même coup? J'ai mortellement tout fait pour avoir paix avec ces croix blanches, et pourtant ils me feraient cuire de joyeux cœur!... Te plaira-t-il courir la bague d'ici trois vespres ou l'aimes-tu mieux Pâques closes? Je ne m'en fie à mon humeur.

Saint-Mégrin détachant son masque regarda le roi au travers. Puis se prenant soudain à rire dans l'emperlement des godrons :

— Par Notre-Dame! la plaisante chose! Dessous cette vitre vous ressemblez fort à messire Guy de Pierrache de si gaillarde contenance et gai maintien. C'est esjouissance sur mon âme!

Et il se tint au bras du roi, la tête rejetée en arrière à travers les boucles défaites.

Henri le tira en avant.

— Te voilà marri comme un dizainier et si bien en branle que je ne puis rien faire! Reste coi et ne sonne mot ou je te ferai lire mes oraisons... Pour messire Guy, si tu as l'âme bonne, tu l'honoreras grandement, car il est pieux comme saint de France et nous baillera le paradis. J'en ai fiance, comme on dit.

Le jeune Stuer éclata de rire.

— Oh! pour celui-là, je ne le crains!... C'est un grand basteleur et pilleur d'âmes, marmonnant sans cesse, haut et bas. Il tiendrait palot à monsieur le Pape, mais je ne donnerais un quatrain de son entier corps. A Dieu plaise qu'on ne le damne!... Il n'est rien à craindre pour nous!

Le roi laissa tomber l'aiguille qu'il tenait brandie entre deux doigts.

— Par la Dame-Dieu! quelle pointe impie! En un tel jour de dévotion!... Ah! c'est pièce maudite, et tu en auras belle grève!

Saint-Mégrin inclina la tête avec un froissement léger.

— Ne vous plaît-il dire ce rosaire pour ce que j'en pourrais mourir?

Henri le frappa sur les bagues.

— Dieu! Caussade! tu me mets à bout!... Tu m'eschauffes

Digitized by Google

de tes piqûres et j'aurais fureur à te couper broche... Ne raille point de si bonne mine... Sur mon âme! je te tuerais si je ne t'aimais!

Saint-Mégrin sourit à ce coup, menaçant le roi du bout de sa rose.

— Oh! vous faites bien les grosses dents! Cela me fâche, mon cœur! Pour bien faire je me tairai. C'est chose dite.

Et il se rejeta en un coin. Derechef, le roi l'en voulut tirer à toutes peines.

— Voyez-vous cette mie qui se fait prier? Ne fais point tant la mine, je t'en prie... C'est fausse contenance et méchant fard... Sais-tu bien que j'ai fait dresser pour toi une grand chape à vêtir en la procession, si belle que c'est joie à la vue?... Messire Jean te la va porter...

Saint-Mégrin gardait le silence, fronçant les lèvres, et se jouant de son bracelet.

Par le vitrail ouvert une vapeur de myrrhe montait dans la lumière rouge, des encensoirs des Caputiers.

— Ne branleras-tu point en la place, reprit Henri se penchant vers Stuer, que veux-tu de moi pour la rendre? J'ai toutes choses à ton vouloir.

Saint-Mégrin saisit la cassette portée en la salle par Dandelot.

— J'y prends ce gage, dit-il, et de par lui je quitte l'infiance.

Messire Jean l'interrompit. Il rentrait suivi d'un valet qui sur ses bras portait une chape longue à doubles manches et devant fendu. Les bords en étaient garnis d'étroits camées qu'unissait deux à deux un pain de perles, toutes bien rondes et d'un bel éclat. L'étoffe était tissue de soie pesante, brochée d'or et couleur de feu, et sur l'entour y étaient mis en fils brillants et pierres fines, madame la Vierge, saint Denis, un rosaire et une colombe.

Saint-Mégrin penché en avant, une flamme bleue aux prunelles, tâtant les plis raides du bout des doigts, heurtait de l'ongle les pierres carrées mises en fénestrons sur les pans, et le nain, debout sur un pied, branlait de bas en haut la tête.

— Est-ce vêture de roi? dit Henri, soulevant la chape, et ne seras-tu aux Célestins le mieux encroûté parmi tous?

Le jeune Stuer sourit, et se dressant d'un bond, il saisit

Digitized by Google

l'étoffe précieuse dont messire Jean le vêtit. Puis, traversant avec lenteur la salle claire, et passant dans l'ombre des vitraux, il fit courir aux pierreries un frisson d'argent vert, de violettes et d'or.

Soudain, un choc de fer retentit sous les vitres rythmé d'un heurt de piques et de morions.

Saint-Mégrin s'inclina vers la fenêtre. C'étaient les gens d'armes de Dandelot. Il passait sous le portail du Louvre, joignant le Jeu de Paume, et s'en allait vers la grand'rue Saint-Honoré pour le passage de la procession.

Stuer se rejeta en arrière, et comme il s'éloignait du vitrail, un gantelet tomba de sa manche et glissa par terre à ses pieds.

Il reconnut le gant de Catherine de Guise, et soudain se prit à songer au discours tenu par la dame qu'il n'avait pas bien ouï pour lors.

Il était donc péril en la procession de quoi il n'avait rien à craindre s'il montrait bien le gantelet, et comme l'avait dit Dandelot, peut-être les gens de Guise allaient-ils chercher mal au roi? Il serra le gant sous la chape, en toute hâte et brusquement. Mais Henri l'avait aperçu.

— Par Dieu! Caussade, s'écria-t-il, est-ce chose si précieuse que tu le musses de tel cœur? Le tour est amiable pour moi! Pourrais-je apprendre d'où te vient ce reliquaire? Ne va point au change, il n'en est besoin.

Saint-Mégrin songea à Catho. N'avait-elle dit que c'était grand secret qu'il fallait tenir, sur toutes choses, ou elle en recevrait du mal? Lors, jetant les yeux au miroir, il s'y vit troussé de toutes pièces et songea qu'ayant ouï l'avis, le roi suspendrait le cortège tant qu'il se faudrait dévêtir de la chape et des parements. Il regarda les pierreries et répondit en soupirant :

— De vray, ce n'est qu'un gage de belle... Pour lui complaire, je m'en harnache...

Et il tendit le gant au roi.

Henri le menaça du doigt.

— Je me tais s'il vient d'une femme, mais, par saint Denis! tu te damneras! Que ne te puis-je bien réformer!... Mon père, descendons en la chapelle.

Jean de Laval ferma son livre d'oraisons.

(*A suivre.*) ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

INCIDENTS DE COUR D'ASSISES

Les luttes pour le progrès judiciaire.

Trois procès d'assises successifs — et trois acquittements! L'opinion publique s'est émue.

Et, dans les milieux où les échos des choses judiciaires n'arrivent que lorsque l'attention publique s'est éveillée grâce au bruit de quelque affaire criminelle retentissante, surgissent des réflexions étonnées :

« Comment est-il possible, s'est-on demandé, que des acquittements surviennent alors que les actes d'accusations, dressés contre les accusés, contiennent tant de charges? »

Il y a là, en effet, de quoi étonner ceux qui ne suivent que superficiellement les débats d'affaires judiciaires...

Il en est des manifestations judiciaires comme de toutes les choses qui s'observent de loin : des erreurs d'optique se produisent. En matière pénale, l'expérience démontre que les spectateurs les plus « répressifs », c'est-à-dire ceux que certains acquittements exaspèrent, en arrivent à prononcer, lorsque le hasard leur donne à leur tour les fonctions de jurés, des verdicts d'acquittements. Ce phénomène s'explique facilement par le fait que, lorsqu'un homme acquiert une responsabilité personnelle, bien déterminée, sa conscience perçoit des faits qui lui ont échappé lorsqu'il appréciait ces faits à titre de simple spectateur, non intéressé directement aux choses observées...

Ceci, c'est la question d'ordre général et qui concerne toutes les affaires d'assises.

Mais il y a des faits d'ordre particulier qui se produisent parfois — et ce sont ceux-là qui sont intéressants à étudier aujourd'hui en ce qui concerne les derniers acquittements par la cour d'assises du Brabant...

* * *

Digitized by Google

Les trois procès criminels qui se sont terminés, de façon assez inattendue, il faut le dire, par la libération immédiate des accusés, furent : le procès Hernalsteen, le procès Agnessens et le procès Jooris...

Ces trois procès avaient des causes bien différentes : les crimes qui avaient amené les accusés sur les bancs n'avaient pas, dans deux de ces affaires au moins, de racines passionnelles... On ne peut donc pas s'écrier, comme cela se fit souvent durant ces dernières années, à propos d'acquittements parisiens :

« Une affaire passionnelle? C'était « réglé » d'avance : le jury est sentimental et ne sait pas résister à une bonne plaidoirie! »

Non. Des trois procès qui ont attiré récemment l'attention publique, le premier s'était produit à la suite de l'envoi d'une machine infernale à un juge d'instruction; le deuxième était relatif à une question d'intérêt plutôt qu'à une question sentimentale, et le troisième constituait, ce que l'on appelle en termes de police, un « crime crapuleux », c'est-à-dire un de ces crimes brutaux, commis par un apache excité par le désir de s'approprier une somme d'argent...

Dans les trois procès il existait des charges très sérieuses, qui furent mises en lumière par l'accusation.

Pourtant l'acquittement fut prononcé...

Pourquoi? Quel fut le motif réel de ces décisions?

La défense (composée d'avocats de talent et de conscience, tels que Mes Émile Royer, Victor Bonnevie, Aug. Braun, Édouard Huysmans, David) put démontrer aux jurés que les charges qui pesaient sur les accusés avaient été réunies au cours d'instructions secrètes, telles qu'un Code d'instruction criminelle vétuste les organise encore. Elle put établir également que la magistrature ne tient pas compte suffisamment, dans les investigations, d'une grave obligation morale : celle qui consiste à diriger les instructions, en se préoccupant autant des éléments d'*innocence* des inculpés que des éléments de *culpabilité*...

En résumé, les jurés ont été induits à se méfier de l'instruction préparatoire secrète, de la mentalité professionnelle de la magistrature — et ils ont pu, en même temps, protester contre certains incidents d'audience qui avaient suscité leur réprobation...

Digitized by Google

Mais tout ceci nécessite quelques développements et quelques observations d'ordre psychologique et philosophique.

* * *

Dans l'affaire Hernalsteen (l'envoi d'une bombe à un juge d'instruction) les débats ne furent pas très agités : il n'y eut guère, entre la défense et la magistrature, de bataille aussi décisive que celle qui marqua les audiences du procès Jooris, le dernier en rang...

Mais, dans sa plaidoirie, le défenseur put mettre en lumière certains points de détail, relatifs à l'instruction préparatoire secrète — et capables de faire comprendre aux jurés que le juge d'instruction aurait dû s'inspirer, au cours des recherches, de certaines observations faites par l'avocat. Les jurés en arrivèrent, par la force de la logique, à se dire :

« Mais si on avait indagué dans tel sens, on aurait peut-être trouvé « autre chose » ?... »

Cela revenait à penser également :

« Si l'avocat avait pu, lui aussi, au cours de l'instruction, donner, en termes de défense, des indications, on aurait pu diriger les débats autrement et la vérité aurait été complète, dissipant le doute... »

Le doute, quant à la culpabilité certaine de l'accusé, pénétra alors dans les cerveaux...

Le doute ! C'est à dire ce qui doit profiter à l'accusé...

Dès que l'avocat parvient à éveiller le doute, la cause est gagnée, peut-on dire.

Les jurés ne consentent à condamner que lorsque les éléments d'accusation sont tels qu'ils leur donnent l'intime conviction de la culpabilité. Ils ont raison — et ne font en cela qu'obéir à la loi qui prescrit cette « intime conviction »...

L'instruction secrète avait, dans l'affaire Hernalsteen, suscité le doute et le trouble dans les consciences.

Ce fut l'acquittement.

* * *

En ce qui concerne l'affaire Agneessens (assassinat, dans la thèse de l'accusation, d'un mari par l'amant et l'épouse) la situation morale se présenta de la même façon, mais avec cette aggravation que le président de la cour crut devoir

Digitized by Google

interroger les accusés sans tenir suffisamment compte du fait que... le verdict n'était pas encore intervenu : en effet, l'honorable magistrat mena son interrogatoire comme s'il se trouvait devant des coupables, jugés et condamnés déjà.

Les jurés qui, de façon générale, ont de notre justice une conception favorable, c'est-à-dire qu'ils croient (on le leur a si souvent répété, durant de longues années) que toutes les garanties sont données aux innocents et que les magistrats ont la préoccupation essentielle de tenir la balance « thémisienne » sans toucher aux plateaux — les jurés s'étonnèrent et peut-être se scandalisèrent.

Ils furent surpris davantage encore lorsque, au cours des plaidoiries, Me Aug. Braun tenta de les mettre au courant des dangers de la procédure de l'instruction secrète — et que le président l'interrompit, acerbe :

« Ce sont là des hors-d'œuvre, maître !... Ne continuez pas... »

L'avocat s'inclina.

Mais la surprise fut bien plus grande, dans la suite, lorsque MMes Bonnevie et Royer parlèrent à leur tour de ces questions et persévérèrent dans leur décision de faire connaître la situation *réelle* de l'organisation judiciaire aux jurés...

L'impression fut vive ; elle le fut d'autant plus que, même parmi les membres du barreau et de la magistrature, beaucoup ignorent ce qui a été écrit, durant les dernières années, sur les questions judiciaires soulevées ; les opinions exposées par les défenseurs apparurent aux yeux de certains comme des nouveautés, comme des primeurs !...

Hélas !...

* * *

La bataille d'idées prit tout son développement lors des derniers débats, dans l'affaire Jooris.

Cette fois les deux mentalités — celle de la magistrature et celle du barreau — furent nettement aux prises.

Il est inutile de rappeler ici les détails de l'affaire — car les faits sont encore présents à la mémoire de tous ici, comme à Paris — mais il faut appuyer sur l'impression énorme qu'ils ont produit dans le monde judiciaire.

En effet, jusqu'à présent, le désaccord entre les « deux mentalités » ne s'était jamais manifesté publiquement avec une telle intensité, avec, de la part des magistrats et de l'avocat,

Digitized by Google

l'attitude de combattants qui se mesurent avant d'entamer la lutte finale... Or, cette fois ce fut bien « cela », c'est-à-dire que, en la circonstance, le barreau signifia à la magistrature qu'il entendait établir, désormais, les droits de la défense selon des préoccupations modernes... La vérité oblige à dire, n'est-ce pas, que s'il en fut ainsi, ce furent les actes de la magistrature en diverses circonstances, qui provoquèrent l'événement.

Les choses qui furent dites ne l'avait guère été jusqu'alors, que par des publicistes, ce qui, dans l'esprit de la plupart des magistrats (toujours la question des deux mentalités) n'a guère d'importance.

Mais, cette fois, ce fut entre les « parties » mêmes que les paroles de protestation s'échangèrent...

Ces paroles resteront et, très vraisemblablement, seront reprises dans la suite, jusqu'au moment où une législation nouvelle interviendra, rajeunissant les lois de 1808. La question de l'interrogatoire par le président, la question de la publication de l'acte d'accusation, toutes ces questions (qui, d'ailleurs, sont visées dans un excellent projet de loi déposé par Me Paul Janson, il y a une couple d'années) se dresseront entre la magistrature et le barreau jusqu'au moment où la solution légale sera donnée dans l'intérêt de la justice, de l'équité et, aussi, de la répression, car celle-ci est actuellement énervée.

* * *

Au point de vue psychologique il ne faut pas s'étonner de la crise que notre justice traverse à l'heure actuelle. Il y a longtemps, en effet que cette crise était prévue et, dans certains ouvrages, s'occupant spécialement de la vie judiciaire belge, on a exposé en détail les causes qui devaient la produire.

Il faut se rendre compte, en effet, d'un fait important : c'est que l'organisation judiciaire actuelle, constituée par l'ensemble des hommes qui coopèrent à l'action de la justice, crée un milieu assez fermé à l'opinion publique, de façon générale. Il en résulte que le grand public ignore ce qu'est la vie morale judiciaire, et qu'il voit de manière très optimiste ce qui se passe dans des lieux d'où il est généralement exclu, en tout cas, où il ne va guère. Beaucoup de faits intéressants lui

Digitized by Google

échappent et, pour lui, l'organisation judiciaire est restée irréprochable pendant les longues années durant lesquelles on lui répéta toujours l'éloge de cette organisation.

Mais, depuis un certain nombre d'années, des abus ont été commis, notamment en ce qui concerne la nomination des magistrats, et des faits, qui atteignaient l'équité selon le sentiment public, se sont produits et sont venus jeter le trouble dans quelques consciences...

Dès lors, grâce à la publicité des journaux et à l'effort de quelques-uns de leurs rédacteurs, l'attention fut attirée sur une situation qui devenait anormale. On se rendit compte d'une vérité trop souvent oubliée : c'est que les lois les meilleures ne valent que par la façon dont elles sont appliquées et lorsque la psychologie de la magistrature est telle qu'elle répond aux aspirations du sentiment général. Or, on vit nommer beaucoup de jeunes magistrats, dépourvus de l'expérience nécessaire et, en même temps, on signala des faits qui portaient atteinte à l'équité et qui déformaient la législation libérale dont un pays libre a absolument besoin. En ce qui concerne la détention préventive (nous ne prenons qu'un seul exemple) des plaintes surgirent nombreuses quant aux abus que produisait l'imparfaite compréhension de la loi de 1874 par certains magistrats... En d'autres domaines, aussi importants, des abus se produisaient également : les correctionnalisations à outrance, le dédain affiché pour le jury, etc. Toujours, apparaissait, dans les actes judiciaires signalés, l'altération des garanties que le législateur avait prétendu mettre dans les lois, et que la magistrature atténuait par son action trop personnelle.

Étant donnée cette série d'abus, il fallait évidemment que les préoccupations relatives à l'instruction secrète (laquelle confère au juge d'instruction des pouvoirs presque illimités) se réveillassent de l'espèce de sommeil où les avait plongées l'inattention publique au lendemain du dépôt des projets de loi sur l'instruction préparatoire, dus à MM. Paul Janson et Vandenheuvel.

On fut bientôt frappé, surtout en raison du mode de nomination de la magistrature, du danger que produisait, au point de vue psychologique, l'ensemble de notre législation d'instruction préparatoire. Les garanties ne sont appliquées, dans notre

Digitized by Google

système légal, que par la magistrature elle-même, sans intervention d'une autre mentalité que celle qui anime les magistrats. Dès lors, ces garanties deviennent assez platoniques — et sans effet réellement utile... Il existe là un phénomène que, dans un ouvrage spécial, j'ai qualifié « d'unité judiciaire » — et qui mérite d'attirer l'attention du législateur, car c'est l'unité judiciaire en question, c'est-à-dire la déformation générale d'un milieu, qui produit les dissensions dont la répression souffre actuellement.

Il n'est guère possible de développer ici les raisons nombreuses qui ont formé l'opinion que je viens d'exprimer; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire judiciaire pour se rendre compte de sa valeur. Le dédain du jury est, notamment, une caractéristique de l'état moral de la magistrature, et il n'est pas étonnant de voir se produire — comme les dernières affaires d'assises nous l'ont fait voir particulièrement — un heurt violent entre les deux mentalités, représentées respectivement par les « parties » en présence... En l'occurrence le jury constitue un élément de contrôle, c'est-à-dire la manifestation du sentiment public à l'égard de « l'unité judiciaire », élément de contrôle qui n'est que trop exceptionnel dans notre législation.

* * *

Au point de vue philosophique, les questions que soulèvent les incidents récents, ne manquent pas d'intérêt non plus; mais il en résulte, heureusement, une leçon pratique dont nos législateurs pourraient profiter...

En cour d'assises, durant les débats des trois procès que nous avons rappelés en commençant, une impression se dégageait nettement: c'est la faiblesse très grande des hommes dans le domaine de la justice et cette faiblesse est peut-être le résultat de l'orgueil même que les hommes mettent dans leurs présomptions à juger d'autres hommes...

La nécessité sociale qui crée la répression, ou tout au moins qui oblige à mettre le mal dans l'impossibilité de se manifester, est-elle comprise comme elle devrait l'être? Nos législateurs ne se sont-ils pas laissé égarer toujours, comme la magistrature d'ailleurs, par cette idée qu'on se sauve du Mal en réprimant, en punissant, en exécutant?...

Digitized by Google

La question des responsabilités a-t-elle été toujours suffisamment scrutée ?...

Cette question des responsabilités, qui a déjà fait couler tant d'encre, ne la voit-on pas apparaître, en dehors de la personnalité des criminels, mais en ce qui concerne la société entière, dans la mentalité des magistrats, des jurés, et des avocats eux-mêmes ?... Et, en présence d'une telle complexité de responsabilité, ne peut-on comprendre que ce n'est pas dans la volonté individuelle des hommes, ou bien dans la volonté d'un milieu social (fût-il composé des magistrats des plus éminents) que la solution doit se trouver — ou tout au moins la quasi-solution, celle qui se rapproche le plus de ce qu'il est humainement possible de produire dans le domaine de la justice ?

Que prouvent les discussions qui se sont produites entre la défense et la magistrature, durant les assises dernières ?

C'est que les lois devraient être pourvues de garanties contre les volontés individuelles ou de « milieux », et que, pour que la justice fût passable, la collaboration de la *vox populi* devrait toujours être admise. Les Anglais ont parfaitement compris cela : leur organisation judiciaire le démontre.

En Belgique, on est obligé de prévoir que les dissensions, les froissements, les discussions se reproduiront, outre la magistrature et le bureau, jusqu'au jour où la législation aura donné un droit d'intervention plus complet au contrôle de l'opinion publique sur les actes judiciaires — et durant les diverses phases de ces actes.

On oublie trop, en effet, que le contrôle est nécessaire, autant sur les hommes pris individuellement que sur les organismes composés d'un grand nombre d'hommes : en effet, ceux-ci subissent l'influence du milieu — et, par conséquent, deviennent une sorte de personnalité unique, n'ayant plus qu'un cerveau et un cœur. Là est le danger — et c'est de là aussi que provient la nécessité du contrôle qui pourrait empêcher, dans l'avenir, que la répression fût encore énervée...

CAMILLE ROUSSEL.

Digitized by Google

Le Chapitre de la Femme.

L'émancipation féminine. — L'œuvre de Nicolette Hennique.

I

On continue à parler beaucoup de l'émancipation de la femme et de ses revendications. Voilà quelques années déjà que cela dure; certaines concessions ont été faites, un peu partout, au sentiment légitime qui dressa, naguère, les descendantes d'Eve en insurgées contre le principe de la suprématie virile. Ces concessions ne leur ont point paru suffisantes et les femmes, avec un courage inlassable, poursuivent et s'obstinent à vouloir atteindre leur but qui est simplement celui-ci : l'égalité des deux sexes devant les lois et les droits.

J'ai formulé cent fois, à cette place et ailleurs, mon opinion là-dessus; je ne vais pas recommencer. Je dirai seulement que toute réforme sociale qui serait en contradiction avec la nature me paraît vaine, sinon dangereuse. Or, si la femme selon la nature n'est ni inférieure ni supérieure à l'homme, il faut bien reconnaître, cependant, qu'elle est autre que lui ; c'est pourquoi je ne conçois guère, pour les deux parties du couple humain, une existence sociale identiquement pareille. Au surplus, l'heure n'est-elle pas venue de dire à celles de ces dames qui se sont constituées les championnes du mouvement féministe : « Calmez-vous et réjouissez-vous : votre procès est gagné ? »

II

Car, en vérité, oui, ce dernier quart de siècle a vu une très considérable, une très intéressante évolution de « l'éternel féminin ». J'en faisais la remarque ici-même, il y a peu de temps : la plus belle conquête féminine moderne, c'est ce que je nommais : « la femme distinguée ». Il n'y a plus, pour ce type,

Digitized by Google

de classe privilégiée ni de caste : la femme distinguée est partout, actuellement, du haut en bas de l'échelle sociale ; on la trouve aussi bien dans la petite bourgeoisie et dans le peuple que dans l'aristocratie. C'est, en grande partie, l'extension de l'enseignement qui a produit ce phénomène, mais les exhortations, exaltations et objurgations des féministes y sont, certainement, pour quelque chose, elles aussi : à force d'engager la femme à prendre conscience de ses droits, ils ont amené celle-ci à prendre conscience de ses moyens ; elle a découvert qu'ils étaient tout de délicatesse, de douceur, de raffinement, et c'est de ce côté qu'elle a, instinctivement, dirigé ses efforts, en négligeant un peu les exercices où des dons *mâles* sont plus particulièrement nécessaires. Grâce à cette sage application de l'axiome qui veut qu'on ne force point son génie, le progrès, chez les femmes actives — j'entends parler de celles qui travaillent de quelque métier ou de quelque art, sans songer au droit de suffrage ni au mandat politique — est évident et l'on ne saurait le nier.

Il sautait aux yeux durant ces dernières semaines consacrées aux distributions des prix de nos diverses écoles officielles : partout, au cours de ces cérémonies, la tenue des jeunes filles, des fillettes, des petites filles fut parfaite ; leur nombre suffirait à attester l'estime de plus en plus haute en laquelle est tenue l'instruction, dans le peuple tout entier. Et ces demoiselles sont d'allure modeste, réservée, correcte ; elles ont, c'est visible, le juste sentiment de leur dignité ; enfin, leur toilette, simple et peu coûteuse, généralement, révèle une faculté qui a bien son importance : celle du goût. Voilà ce qu'il m'a été donné de constater non seulement dans les écoles payantes de la ville de Bruxelles, mais dans ses écoles gratuites et, même, au Conservatoire royal où, notamment, la classe de M^me^ Neury-Mahieu présentait quelques concurrentes qui, pour n'être pas toutes animées du feu sacré, possédaient, néanmoins, cette grâce féminine par excellence : la distinction.

III

Vers le même temps, une jeune régente d'école moyenne, M^me^ Grandjean-Springael, qui s'est proposée de faire connaître au public studieux de notre pays l'œuvre et la vie de quelques femmes écrivains modernes et qui, par un sentiment patrio-

Digitized by Google

tique respectable, avait commencé par une Belge dont je ne vous dirai pas le nom, pour des raisons qui me sont personnelles, allait porter la bonne parole en la salle des conférences postscolaires Bischoffsheim. C'est d'une Française, et d'une femme-poète, cette fois, c'est de Mlle Nicolette Hennique, qu'elle allait entretenir son auditoire ; elle le fit avec intelligence, avec tact, avec une sympathie communicative. Le succès de cette séance fut complet et Mme de Coninck-Ley, qui accompagnait au piano Mme Grandjean, pour la récitation de certaines des poésies de Mlle Hennique, mises en musique par M. Charles Mélant, en eut sa part.

C'est, du reste, un poète remarquable que Mlle Nicolette Hennique, et cela ne vous surprendra point quand j'aurai ajouté qu'elle est la fille de Léon Hennique, l'un des disciples les plus énergiques et les plus personnels de cette école de Médan d'où partit, au siècle dernier, sous l'inspiration d'Émile Zola, le grand mouvement naturaliste qui devait révolutionner la littérature française. Toutefois, chose curieuse, et dont M. Emile Bergerat s'est étonné avant moi, cette Parisienne qui n'avait pas vingt ans lors de son début dans les Lettres, manifeste un amour du grec non seulement peu ordinaire en ce temps-ci, mais tout-à-fait extraordinaire chez la fille du romancier qui écrivit *La Dévouée*. Cet amour du grec, fort apparent dans le premier livre de Mlle Hennique : *Des rêves et des choses*, et, dans le dernier : *Du vent sur la plaine*, éclate véritablement et, avec la sonorité la plus sincère, dans un recueil de poésies publié par le jeune auteur en 1904. Cela s'intitule, du reste : *Les héros et les dieux*, et c'est la célébration de quelques-unes des figures mystiques ou glorieuses de l'antiquité grecque.

Le souvenir de Leconte de Lisle règne ici ; on l'y retrouve dans quelques vers extrêmement plastiques, dans quelques métaphores plus étranges que vraiment lyriques et l'ordre même des sujets choisis par Mlle Hennique rappelle ceux de ce maître. Pourtant, ce ne sont pas les dieux de marbre chantés par Leconte de Lisle qui attirent et exaltent celle-ci, mais, bien, ceux qui, par quelque trait essentiel, se rattachent à l'humanité vivante, à ses faiblesses, à ses passions, à ses joies, à ses misères. Voici Jupiter victorieux, Ariane délaissée, Junon jalouse, Vulcain trahi : ce ne sont pas des statues de pierre, magnifiques et impassibles : ce sont des hommes et des femmes en chair et en os, sen-

Digitized by Google

sibles et changeants, tout grecs qu'ils soient. Et Mlle Hennique révèle ici sa compréhension de la mythologie des Hellènes, dont les symboles sont tellement éloignés de ceux de nos religions occidentales, quintessenciées et obscures ! Pourtant, et c'est encore un point par où elle s'écarte de Lecomte-de-l'Isle, elle n'est pas dénuée du sentiment spiritualiste; je n'en veux pour preuve que son invocation à l'âme dans *Des rêves et des choses :*

.... tu fus, seras, existes,
Ame triste,
Malgré le silence du ciel.

Mais cette jeune fille, qui se déclare païenne, confesse une prédilection pour les champs, les prés, les bois : elle les aime à la manière de J.-J. Rousseau ; l'un de ses désirs est celui-ci :

Écouter la maison tout le long de la vie,
Pleine d'un seul amour et de rires d'enfants ;
Être pur, être bon, loyal ..., être robuste !

Et c'est en cet aveu d'un rêve prosaïque et bourgeois que la femme, la vraie femme de tous les temps et de toutes les civilisations, apparaît ici sous la forme spéciale d'une femme du temps présent. La maison, l'unique amour, les enfants, la santé physique et morale, voilà, quoi qu'on en puisse dire ou penser, l'idéal commun à toutes les créatures du sexe féminin ; Mlle Hennique le reconnait et il faut la croire. Cette bucolique, après tant d'hellénisme guerrier et de mythologie, est reposante et elle est charmante. Elle est expansive aussi : elle nous révèle, en cette jeune fille, si fortement impressionnée par les fastes et les mythes antiques, tout le caractère de l'Eve moderne, à la fois traditionnelle et transitionnelle. Eh ! oui, le poète qui a tracé ce tableau du bonheur conjugal, discret et ordinaire, demeure dans la tradition tout en affirmant sa féminilité nouvelle par une belle indépendance d'esprit et cet orgueil, un peu ingénu, si moderne ! qui lui fera dire :

Je me sens, malgré nos misères humaines,
Le cœur de tout créer et de tout contenir !

Mlle Hennique est femme autant qu'il est possible de l'être; certes, elle semble avoir, comme tous les bons esprits de ce temps,

Digitized by Google

la notion précise des contraintes sociales, des injustices de la destinée, mais elle possède un sentiment de la nature tout à fait vif et sain. Quant à sa philosophie, elle est optimiste : c'est celle des gens qui trouvent dans l'indulgence, la pitié, la tendresse, quelque mépris, une consolation au spectacle de l'humanité imparfaite. Et cela est ardemment, profondément, exquisement féminin.

C'est ce que la causerie de Mme Grandjean-Springael a très bien fait ressortir et que confirme la lecture des œuvres de Mlle Nicolette Hennique : poète à la pensée aussi délicate et tendre qu'elle est fière et haute.

Je ne vois guère ce qu'il faudrait demander de plus à un siècle qui produit des talents féminins de cette qualité, pour établir l'égalité des deux sexes. Ce genre de manifestations suffit et c'est le meilleur.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

L'Étude du vol des oiseaux.

Les succès obtenus par les aéroplanes, succès qui vont aller croissant jusqu'à la pratique complète « du plus lourd que l'air », n'ont aucunement détourné l'attention des chercheurs de l'étude du *vol des oiseaux*, tout au contraire.

L'oiseau est le « plus lourd que l'air » emplumé ; il constitue un cas, sinon particulier, du moins spécial du problème général et l'étude de ce cas est extrêmement instructive pour la recherche des détails mécaniques de la future « machine à voler » usuelle.

Faut-il copier l'oiseau? Non.

Faut-il s'en instruire? Oui.

Sans remonter aux origines historiques, il est intéressant de constater que les savants les plus distingués en mécanique et en zoologie, les précurseurs, ont toujours été attirés par cette étude physiologique.

Archytas, qui fut l'inventeur de la *poulie* et de la *vis*, un des maîtres de Platon, un esprit universel, cherchait les lois du vol des oiseaux : il découvrit le *cerf-volant*. Cela le met au nombre de ceux qui ont préparé l'*aviation*.

Les Mongolfier étaient séduits par cette idée de trouver des conseils d'aérostation dans l'œuvre de la nature. Bien que ne cherchant pas le « dirigeable » proprement dit, en raison des moyens d'action dont ils disposaient, ils pensaient, pour leurs ballons, à la forme du poisson-volant avec des ailes et des

Digitized by Google

nageoires, forme qu'Edison étudia aussi pour son projet de machine volante en 1896.

Dans une lettre écrite à son frère Etienne en 1783, le chanoine de Mongolfier lui recommandait « pour voguer dans un fluide, d'imiter l'animal qui vogue le mieux dans un fluide ». Cet animal, c'était le poisson, puisqu'il s'agissait, en effet, de voguer et non de planer. « Pourquoi ne pas imiter l'oiseau? » disait-il. « Parce qu'il est spécifiquement plus pesant que l'air. Votre machine (c'est de la mongolfier de son frère que parle le chanoine) s'assimile plutôt au poisson, plus léger ou, du moins, en équilibre avec un pareil volume d'eau. L'oiseau est obligé de compenser par l'étendue de ses ailes et la multiplicité de ses mouvements son excédent de pesanteur. »

Plus tard, nous voyons se produire les recherches proprement dites et documentées sur le vol des oiseaux.

Le comte d'Esterno, vers 1860, fit une étude complète du problème. Elle est d'autant plus remarquable que son auteur ne disposait, à cette époque, d'aucun des moyens d'enregistrement scientifique et de contrôle dont les chercheurs disposent actuellement. Il y suppléait par une connaissance zoologique parfaite des allures de l'oiseau, par un don d'observation consciencieuse véritablement exceptionnel, et par une science vraie de la mécanique dépouillée de beaucoup d'inutiles formules et de coefficients inexacts.

C'est au point que l'on retrouve dans les « trajectoires de coup d'aile » tracées par M. d'Esterno, la précision de certaines de ces trajectoires relevées photographiquement, ensuite par le savant Marey au moyen de ses appareils de *chronophotographie*. L'intuition et l'observation concordent.

« Le vol des oiseaux, a écrit ce chercheur, est un cours public d'*aéronatation* et une série ininterrompue d'expériences mises à la portée de tous. Un observateur patient ne peut manquer d'arriver à en saisir le mécanisme. »

Après avoir étudié le départ, l'essor, toujours difficile pour l'oiseau à des degrés divers, en raison du fait qu'il constitue un « plus lourd que l'air » obligé de « se délester » pour partir, M. d'Esterno classe le vol des grands oiseaux en deux catégories, le *vol ramé* et le *vol à voile*. Cela l'amène à l'*aile*, à son rôle sustentateur et propulseur, et il en tire des considérations instinctives, non pas seulement pour la reconstitution mécanique de

Digitized by Google

l'oiseau, mais encore pour les méthodes futures de locomotion des aéroplanes que cependant il n'entrevoyait pas nettement, étant plongé dans cette idée de se diriger en l'air *à la manière des oiseaux*.

D'après lui, « ce qui constitue essentiellement le vol, c'est la possession et l'emploi d'une lame flexible, ou rigide, à volonté, très mince, très étendue, et agissant toujours *au-dessus du centre de gravité de l'oiseau*. Cette lame coupe l'air dans le sens de la moindre épaisseur tournée ordinairement vers l'horizon et toujours dans le sens approximatif de la marche de l'oiseau. Elle s'appuie sur la *résistance de l'air*, dans le sens de la plus large surface, toujours tournée à peu près vers le centre de la terre pour résister à la force de gravitation. Cette lame, bien qu'à peu près plate comme position moyenne, et lorsque l'oiseau ne fait pas de battements d'ailes, se prête néanmoins à des mouvements divers, dont l'ensemble compose le vol complet. Il y a, dans le vol, trois parties distinctes : l'*équilibre*, la *direction*, l'*impulsion*. »

Sauf en ce qui concerne l'influence attribuée à la *force de gravitation*, expression usuelle à l'époque où M. d'Esterno écrivait, et qui est inexacte dans l'état scientifique présent, on peut dire que son aperçu général sur le *vol* définit parfaitement ce que l'on peut attendre pour l'étude du « plus lourd que l'air », de l'observation des oiseaux au double point de vue de leur construction et de leur fonctionnement.

Marey, au moyen de ses appareils et de ses méthodes de *chronophotographie*, a serré de plus près encore la question en apportant des documents pratiques absolument précis, en photographiant et reconstituant, après l'avoir décomposé en ses phases, le mouvement lui-même. Ses mémoires à l'Académie des sciences sont nets et instructifs.

Il montre ainsi dans l'aile de l'oiseau, grâce à l'anatomie comparée, l'analogue du membre antérieur des mammifères. Réduite à son squelette, l'aile présente, comme dans le bras humain, l'humérus, les deux os de l'avant-bras, et une main rudimentaire dans laquelle on retrouve encore les métacarpiens et les phalanges. Les muscles offrent aussi de nombreuses analogies avec ceux des membres antérieurs de l'homme.

Marey a montré aussi comment la rapidité des actes musculaires chez l'oiseau est une condition indispensable du vol : l'aile

Digitized by Google

qui s'abaisse ne peut trouver un point d'appui suffisant qu'autant qu'elle se meut avec une grande vitesse pour se créer, en quelque sorte, « la résistance différente ».

L'oiseau se conforme à ce programme variable, grâce aux conditions physiologiques dans lesquelles il se trouve; il diffère en cela des conditions mécaniques de fonctionnement que la *machine* réalise, par ses moyens spéciaux, pour l'*aéroplane*. L'obligation des grandes vitesses s'impose à « l'aéroplane de l'avenir » comme à l'oiseau. Dans une communication faite à l'Académie des sciences de Paris, avec une grande compétence du sujet, M. Soreau a montré qu'il y aura certainement des types assez divers d'aéroplanes dans l'avenir, suivant la vitesse et le poids utile : mais pour obtenir des *capacités de changement maxima*, il faudra recourir à des *vitesses doubles et triples des vitesses actuelles*, avec dispositifs spéciaux pour le départ et l'atterrissage. L'aéroplane devra être un puissant oiseau de grande vitesse et mériter le nom de *flyer* dont l'étymologie est *fly* (aile) qui lui a déjà été attribué d'instinct aux États-Unis.

Ajoutons qu'en vertu des lois mécaniques élémentaires les mieux vérifiées, la *stabilité* des aéroplanes, précaire aux petites vitesses, se trouvera parfaitement assurée aux grandes. M. Soreau compare, à juste titre, le fonctionnement futur à celui qui résulterait pour la machine volante d'un guidage sur d'invisibles rails. Donc, l'étude de l'aile de l'oiseau est remplie d'indications utiles pour l'aviateur. Ces indications ne peuvent en être extraites que par *analyse scientifique et technique*, car l'aile se trouve être une *synthèse* de sustentation et de propulsion, au lieu que dans l'aéroplane, le fonctionnement de l'hélice est entièrement distinct de celui des plans sustentateurs. Néanmoins, en procédant à cette analyse, on pourra, sans doute, réaliser des perfectionnements de détail qui ne sont pas sans importance.

M. Lainé et M. Jacob, mécanicien principal de la marine française, ont fait sur ce sujet de fort intéressantes observations.

M. Jacob, en étudiant la locomotion du poisson, est arrivé à proposer comme *propulseur marin* une simple *palette oscillante*, plane, possédant comme la *queue du poisson*, une oscillation libre de droite à gauche et de gauche à droite, autour d'un axe.

Or, ce système oscillant se retrouve dans l'aile de l'oiseau; l'*humérus* constitue la *tige oscillante*, pendant que les *os de*

Digitized by Google

l'avant-bras avec les *rémiges extrêmes*, forment la *palette*. Cet appareil propulsif, correspondant sensiblement à l'*hélice* des aéroplanes, est donc *dans l'aile*. Remarquons, d'ailleurs, que l'hélice de l'aéroplane se rapproche infiniment plus de la palette que de l'hélice géométrique du navire. Il est clair que, passant de la densité de l'air, où la section du propulseur peut être utilement du premier degré, on arrive au deuxième degré avec la densité de l'eau et qu'il faudrait passer au troisième degré dans l'hypothèse d'un propulseur fonctionnant dans un liquide d'une densité supérieure à celle de l'eau. On pourrait serrer de près ce problème en s'amusant à calculer et à tracer l'hélice d'un navire naviguant sur du mercure. Mais il faut laisser cela aux théoriciens.

Pour en revenir à notre sujet, constatons que les photographies d'oiseaux « en plein vol » de Marey viennent à l'appui des recherches de M. Jacob. On y constate, en effet, que pendant le *vol ramé*, les *parties extrêmes des ailes* paraissent osciller autour d'un axe passant dans l'aile même, et qu'elles constituent ainsi la *palette du propulseur*.

Examinons une chauve-souris. Nous observerons qu'elle possède uniquement des *surfaces propulsives* mues par un *bras de levier* très faible. Cela explique, tout à la fois, son impuissance à réaliser le *vol plané* et aussi la précipitation typique de son *vol ramé*. Ces considérations éclairent d'un jour nouveau la question si importante des propulseurs d'aviation. Il est évidemment désirable que ces propulseurs se rapprochent, autant que possible, des propulseurs naturels tels que les possèdent les animaux : mais ceux-ci sont difficiles à imiter; ils se bornent surtout à des indications précieuses, parce que la machine, le moteur, que l'homme doit nécessairement faire intervenir pour disposer de la puissance voulue, fournit plus aisément le *mouvement circulaire continu* que le *mouvement alternatif* avec ses *points morts* mécaniques et avec ses *courbes d'énergie* brisées.

Quoi qu'il en soit, et ce sera la conclusion des quelques cas dont nous venons de faire l'examen, les chercheurs de « *la meilleure machine volante* » trouveront toujours utilité à s'inspirer des travaux des chercheurs de l'*oiseau mécanique*. Tant qu'il ne s'est agi que d'aérostation, tant que le ballon a joué un rôle prépondérant dans la locomotion aérienne étudiée, la coïncidence

Digitized by Google

des recherches est demeurée secondaire. Maintenant que le « plus lourd que l'air » est victorieusement et résolument entré dans la pratique, le « corps à corps scientifique » avec l'oiseau est de toute évidence : ne lui empruntons pas ses plumes, car il conserve le secret physiologique de s'en servir : empruntons-lui ses méthodes de sustentation et de propulsion dans les principes.

L.-G. SUAIN.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

N. B. — *En offrant une hospitalité empressée au remarquable travail de M. Jules Destrée, la* Revue de Belgique *reste fidèle à une tradition, qui l'a déjà rendue accueillante à MM. Emile Vandervelde, E. Royer, etc. Dans ce grave conflit des langues, qui menace de diviser le pays et sur lequel le Roi attirait l'attention hier encore, dans son discours d'Anvers, elle n'a pas à prendre parti. Elle publiera donc la contre-partie de la thèse Destrée; on y lira notamment l'étude financière que M. de Miomandre a faite de la question et dont les conclusions contredisent nettement certaines affirmations antiflamingantes. Elle entend, en un mot, éclairer le public et ne rien résoudre pour l'instant.*

* * *

Les revues.

Le *Mercure de France* a consacré, comme toute revue française qui se respecte, plusieurs articles à Rousseau, de plus en plus l'homme à la mode (1). Nous avons signalé l'étude de M. Buffenoit sur les bustes et reliefs de l'écrivain que nous devons à Houdon. En voici une (16 juillet) de M. Guimbaud : *J.-J. Rousseau à Londres et à Wootton*. C'est la question Hume, ou plutôt c'en est le préambule, avec un souci de vérité, qui se marie habilement avec des intentions apologétiques. L'auteur s'appuie surtout sur le livre de Courtois, *Le séjour de Rousseau en Angleterre*; il conclut à la modération de Jean-Jacques, en butte à des traitements souvent injurieux, contraint à un régime manquant de confort et de charme, dans un milieu et un pays nullement faits pour l'apaisement de ses nerfs, néanmoins capable de s'y plaire et de se créer quelques bonnes et vives sympathies. Un troisième article (1er août) est traduit de l'anglais : *L'in-*

(1) J'ai sur ma table trois volumes d'Emile Faguet — trois seulement — sur la vie, les amitiés et les polémiques littéraires de Jean-Jacques, un volume de conférences de M. B. Bouvier, un autre de M. P.-P. Plan, un autre de M. Martin-Decaen, et ce n'est qu'une maigre part du tribut..!

M. W.

Digitized by Google

fluence actuelle de Rousseau, par Havelock Ellis. Vue panoramique, qui ne révolutionne rien. En tête du même numéro, des pages attachantes et instructives de M. R. Launay, *Sur Heine et son nationalisme*. On y voit se déployer l'adresse toute sémitique du personnage, lorsqu'il s'agit de donner l'illusion de sentiments et connaissances qu'il ne possédait pas. A lire, notamment p. 456 et suivantes, son rôle de chroniqueur à gage du gouvernement de Louis-Philippe. — Dans la REVUE HEBDOMADAIRE, numéro du 20 juillet, on trouvera la conclusion de l'enquête signalée ici ; elle est de la plume de M. Faguet. Dans le numéro du 3 août, M. Doumic résume excellemment les raisons qu'on a de rétablir le concours général en France (on sait que le ministre de l'instruction publique s'est prononcé en ce sens, notamment dans un très joli discours de distribution de prix) ; dans le numéro du 10 août, M. L. Barthou consacre une intéressante étude à *Victor Hugo correcteur d'épreuves* ; des fac-similés complètent la démonstration. Il n'est pas indifférent pour nous de savoir que l'on devait imprimer *Les Contemplations* à Bruxelles, où un ami du poète, Noël Parfait, s'était chargé de tous les soins d'édition, et particulièrement de la besogne de correcteur. Or, c'est à ce sujet que Victor Hugo eut avec lui toute une correspondance, qui est tombée entre les mains de M. Barthou avec l'exemplaire du recueil offert à Parfait. Certaines des lettres publiées ici ont un intérêt réel pour la critique hugolienne. On y découvre un Hugo bon enfant, conciliant et même modeste. — Dans la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, du 1er août, on trouvera des *Réflexions sur le roman* de M. Thibaudet. C'est une assez longue et minutieuse discussion des vues de M. Paul Bourget. Les chroniques restent toujours du plus haut intérêt, et notamment celles de Caërdal (l'avant-dernière sur *Joinville*, d'où il y avait tant à extraire, la dernière sur *La beauté de la danse*. Mais sont-ce bien des chroniques ?), la critique des poèmes par M. Henri Ghéon, dont les plus courts comptes rendus signés H. G. méritent toujours l'attention, enfin la critique des romans par M. J. Copeau et celle du théâtre par M. J. Schlumberger. Tout cela est de premier ordre. — Après un très beau numéro consacré au souvenir de *Denain*, les MARCHES DE L'EST achèvent de nous donner une étude sur un peintre messin, Auguste Rolland (25 juin et 25 juillet). La chronique est toujours variée. On eût désiré dans le dernier numéro une analyse moins succincte et plus objective du Congrès de Liége (7 juillet). — Louons, encore une fois, la belle tenue de la REVUE DES FRANÇAIS (25 juillet) ; elle publie un article de M. P. Baudin, *Notre avenir* et des pages du commandant Sauvaire-Jourdan sur la question de l'escadre de la Méditerranée et d'intéressants commentaires de M. le baron Seillère à propos du livre de M. Colson, *Organisme intellectuel* et *Désordre social*. Dans les « petites pages » deux beaux portraits de Maurice Barrès, soulignés par la prose agile de M. Louis Thomas. — Dans la REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT on lira les impressions de voyage en Amérique de M. G. Lanson (15 juillet). — Nous n'avons pu signaler

Digitized by Google

que bien rapidement LA VIE, qui devient de plus en plus variée et attrayante. De son côté L'OPINION semble faire un nouvel effort pour s'imposer davantage à l'attention Le dernier article d'Agathon (leur périodicité semble établie), ceux de MM. Grappe et Pierrefeu, alternant dans la tâche difficile de la critique des livres, ceux aussi de M. Ernest-Charles constituent un fonds solide de lectures, tandis que se renouvellent, à côté, des collaborations agréablement éclectiques. La France a maintenant deux magasines, dignes des meilleurs d'Outre-Manche.

En parcourant les REVUES BELGES, je note dans la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE d'attrayantes pages de M. André de Ridder sur Henri Conscience. Nettement apologétiques, elles nous expliquent l'évolution du sentiment littéraire chez les romanciers flamands. Ceux-ci se sont, pendant toute la durée d'une génération, détournés de la simplicité romantique de l'auteur du *Lion de Flandre*. Maintenant, ils reviennent à lui étant moins préoccupés de la forme ou du détail psychologique que de l'art de nouer une intrigue, de la part du sentiment, etc. En tête du numéro, un magnifique éloge d'Edmond Picard par J. Hennebicq, à l'occasion du prix quinquennal qui vient d'être décerné au célèbre avocat. Dans LA VIE INTELLECTUELLE, M. J. Van Dooren analyse le livre de M. R. Deberdt sur le caractère et l'humour au XIX^e^ siècle et M. J. de Bère nous parle avec enthousiasme de quelques romanciers allemands. WALLONIA, qui a pris plus de corps, grâce à la Société des « Amis de l'art wallon » dont il est l'organe, publie une étude de notre collaborateur et ami, Jules Destrée, sur *Le monument du travail* de Constantin Meunier. A lire aussi des pages d'Eugène Gilbert sur *Le prince de Ligne, amateur de jardins*. L'analogie invoquée p. 416 est bien connue ; on l'a souvent citée, et M. Wilmotte en indique, dans son *Wallon* (p. 74), une autre plus curieuse encore, surtout si l'on se souvient d'un autre vers de Defrecheux :

Elle aveut l' pai pus blank' qui l' margart' des près,

traduction quasi littérale — et involontaire — d'un autre passage d'*Aucassin*, cité page 72, *in med.* Dans LA BELGIQUE FRANÇAISE (juin 1912; juillet n'a pas paru), on lira quelques pages de M. Rodrigues sur P. Spaak. FLAMBERGE, dont nous avons annoncé la naissance à Mons, semble décidé à tenir ses promesses. M. Maubel y publie un curieux *Fragment* de psychologie musicale.

* * *

A propos du romantisme.

Quelques livres encore, parmi un beaucoup plus grand nombre, que cette fin de saison littéraire a vu consacrer aux poètes de 1830. Et tout d'abord un choix (en 2 volumes) de *Victor Hugo*, qui fait honneur à la librairie Larousse. Accompagné d'une illustration discrète, il se recom-

Digitized by Google

mande par son tact et son abondance, à la fois. Le volume de vers ne renferme que de courts extraits de théâtre, tandis que plus de 400 pages permettent de suivre le poète des *Odes* à la *Dernière gerbe*. Peut-être n'a-t-on pas eu tout le souci critique de la chronologie que les universitaires eussent désiré (on sait que Hugo, comme Lamartine et Vigny, aima toujours jongler avec les dates et vieillir son inspiration) ; mais c'est une remarque secondaire, et il faut louer les analyses intelligentes raccordant les extraits et donnant l'illusion partielle de publications intégrales. La préface biographique et bibliographique de M. Léopold Lacour rendra quelques services aux chercheurs. L'auteur aurait pu la corser en dépouillant la *Revue d'histoire littéraire de la France* et quelques autres recueils.

Rattachons à la même inspiration les *Œuvres choisies* d'Alfred de Musset, publiées chez Hachette (in-12), par M. Jean Giraud. La cueillette est heureuse et adroite; encore une fois, on a très sagement agi en donnant aux vers lyriques la place la plus large. D'autre part, M. Allem, dont nous avons signalé déjà plusieurs travaux sur Alfred de Musset, nous apporte (chez Michaud) une agréable biographie du poète (1). Même après les livres parus dans ces dernières années (ceux de M. Léon Séché ont été signalés ici), elle ne sera pas inutile. Conformément au caractère de la collection où elle est insérée, elle est surtout pittoresque et anecdotique, mais un esprit informé et pondéré, quoique enfermé dans certaines limites, sait dégager certains effets.

Faut-il rattacher à la même veine le livre de M. Baldensperger, *Alfred de Vigny* (Hachette, in-12) ? Nous en doutons un peu. M. Baldensperger est un poète, mais c'est aussi un universitaire. Cette dualité crée des exigences qui, si elles ne sont pas contradictoires, embarrassent tout de même un peu sa marche. On s'en aperçoit en lisant son *Gœthe*, ses deux volumes d'*Essais*, enfin le présent ouvrage. On dirait que sa critique multiplie les scrupules, se fait tatillonne pour sauvegarder des privilèges que l'être d'imagination a une invincible propension à mépriser. De là peut-être un excès de myopie dans l'observation, toujours ingénieuse d'ailleurs, un désir de démonstration qui ne va pas toujours jusqu'à convaincre. C'est le cas dans des pages sur Jean-Paul, qui nous laissent un peu dans le vague et dans d'autres, fort belles, sur « Eloa et les Vosges ». M. Baldensperger nous semble voir des analogies bien nettes là où parfois il n'y a que des rencontres rendues inévitables par la communauté d'atmosphère intellectuelle, par la continuité d'une tradition vivante ou livresque.

(1) Cette biographie fait partie d'une collection où figurent la plupart des grands écrivains du XIX^e^ siècle ; dans une autre collection sur la « vie anecdotique et pittoresque des grands artistes » ont pris place *Le Malibran*, *Gavarni*, *Corot* et un *Carpeaux* de notre confrère valenciennois, M. Florian Parmentier, livre de réel intérêt historique et anecdotique, abondamment illustré.

Digitized by Google

Admettons toutefois que dans ses études, il a notamment pour Bruguière de Dorsum, dont on lui doit la révélation, et pour Thomas Moore, accru les obligations réelles de Vigny à ses devanciers. Déjà MM. Dupuy, Masson, etc., avaient fait des constatations d'une indéniable valeur; lui les complète et les précise. De plus, en étudiant « les deux tristesses de Vigny », il ajoute sa contribution à celle d'Émile Montégut (dans un admirable essai de *Nos morts contemporains*); enfin, son « Hugo et Vigny » donne à méditer. Bref, sa « biographie intellectuelle » est une contribution que nul ne peut négliger, et ceux-là même qui resteraient rétifs à certaines de ses vues, lui sauraient gré d'avoir remué en eux les fibres pensantes. En ira-t-il de même pour le troisième volume (chez Champion) : « Etudes critiques » de M. Guillaume Huszar ? Ce volume sur l'*Influence de l'Espagne*, n'a pas, confessons-le, la solidité relative et l'intérêt de recherches des précédents. En des notices un peu courtes, sans bien approfondir, l'auteur multiplie des affirmations que son entrée en matière ne justifie pas. Il établit une distinction problématique entre influence directe et influence indirecte. Celle-ci serait une pénétration en lenteur s'opérant parfois à des distances stupéfiantes de temps et de lieux, et elle aurait plus d'importance qu'un phénomène isolé de plagiat et de boulimie intellectuelle. D'accord, mais combien il est malaisé d'établir « cette intime relation entre des œuvres de nationalité différente » surtout lorsqu'on arrive à un temps où, comme au début du XIX^e^ siècle, toutes les imaginations baignèrent dans une même lumière et où les communications, ayant été, ainsi que les échanges, favorisées par les guerres européennes de la Révolution, il se produisit d'inextricables emmêlements de sensibilités et d'idées. Citer M. Faguet en contradiction avec G. Brandes (p. 23), ce n'est rien résoudre, et il est permis de désirer des précisions qui manquent ici, avant de restituer à l'Espagne telle ou telle inspiration de Hugo, Vigny et Musset. W.

* * *

Dans une collection où déjà MM. Rens et Hellens ont publié des œuvres de haut intérêt — la collection nationale JUNIOR — notre collaborateur M. Broodcoorens donne une œuvre assez imprévue, tant elle est délestée de ce qui constitue, en général, sa personnalité littéraire. C'est une histoire simple, touchante et vécue. Cela s'appelle *Petit Will*; la préface de Camille Lemonnier ne lui fera point de tort. On sait en quelle estime le maître tient son disciple le plus fervent. Signalons aussi toute une éclosion de pièces de théâtre dues à des Belges. C'est *Le coffret* d'Auguste Versiet, un acte d'émotion saine et de bonne prose française (aux éditions de « La Belgique artistique et littéraire »); *Le Réprouvé* d'Eugène Herdies (chez Dechenne) d'une grandiloquence à la Dumas fils; *La guerre*, trois actes avec une truculente couverture d'Albert Bailly (Paris, Leclerc); un acte dont le

Digitized by Google

symbolisme est laborieux de M. Hellens, *Massacrons les innocents* (édition du « Masque ») ; enfin une agréable saynète en vers de MM. Desbonnets et Charles-Henry, *La belle Illusion* (aux éditions de « La Plume »). Joignons-y, de M. Paul Mélotte, *Un essai sur le Théâtre futur*, où il y a des vues ingénieuses et de la fantaisie.

* * *

Petit Atlas du Congo belge. In-8° comportant 16 cartes en couleurs et de nombreux cartogrammes et diagrammes en noir. Prix 2 fr. 50 c. relié. Maison d'édition A. De Boeck, 265, rue Royale, Bruxelles.

Depuis cinq ans déjà que la Belgique possède une colonie enviée de par son étendue, sa situation et les richesses qu'elle recèle, aucun manuel sérieux ne nous avait familiarisés avec cette annexe, pleine d'avenir, de notre patrie. Il faut savoir gré à M. A. De Boeck d'avoir pris l'initiative d'une publication de ce genre.

Voici enfin, résumées, condensées, sous une forme claire, précise, maniable, élégante, les données historiques, géographiques, politiques, économiques que tout Belge devrait posséder comme la connaissance de son propre sol.

Le petit atlas du Congo répond aux désidérata de l'instruction moderne : peu ou pas de texte, beaucoup d'illustrations. Car j'ignore s'il est vrai — comme on le répète à satiété — que le Belge ne lit pas. Mais ce que je puis affirmer c'est que tout Belge lira toujours des cartes et des diagrammes bien faits comme ceux-ci.

Frappé par un cliché qui représente la comparaison entre l'étendue de la Belgique et de sa colonie, ou par un diagramme qui montre l'exploitation du caoutchouc de 1890 à 1910, flatté par l'aspect d'une carte joliment dessinée et teintée, l'élève, le lecteur même pour lequel l'école n'est plus qu'un lointain souvenir, voudra voir de plus près, examiner ; il poursuivra et retiendra. Enfin, avec ses cartes et ses diagrammes éloquents, le petit atlas du Congo constituera un album de souvenirs pour les anciens Congolais, un livre de chevet pour nos colonisateurs en herbe et surtout une fière réponse à ceux qui dénigrent les progrès de l'expansion belge en Afrique.

W. A.

Digitized by Google

Soc. an. M. WEISSENBRUCH, imprimeur du Roi, éditeur, à Bruxelles.

Vient de paraître :

JURISPRUDENCE
ET
DROIT DU CONGO

REVUE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

I. GILON ET **A. GOHR**

Avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.
Conseiller au Conseil supérieur du Congo.

Directeur au Ministère des Colonies.
Ancien directeur de la Justice et ancien Juge d'appel au Congo.

SUITE A LA JURISPRUDENCE DU CONGO DE MM. G. TOUCHARD ET O. LOUWERS

En six livraisons qui formeront un beau volume de 400 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : **10** FRANCS PAR AN

COMPAGNIE BELGE

D'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE

(Société anonyme. — Fondée en 1821.

Établie à Bruxelles :

rue de la Fiancée, 24
et boulevard de la Senne, 53-55.

Société agréée par arrêté royal du 25 janvier 1905 pour l'assurance contre les accidents du travail et le service des rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903.

RENTES VIAGÈRES

Assurances sur la vie et contre les accidents.

Prêts pour la construction et l'achat de maisons d'habitation

pouvant atteindre une proportion très élevée.

Combinaison d'assurance libérant l'immeuble au terme de prêt ou en cas de décès de l'emprunteur.

BROCHURE SUR DEMANDE.

SOUS PRESSE

L'ARDENNE

TROISIÈME PARTIE

Le Grand-Duché de Luxembourg

ET RÉGIONS LIMITROPHES

Metz, Trèves, Eifel volcanique

8 cartes — 2 plans

Nouvelle édition, entièrement refondue.

Un volume, reliure toile, prix : **3** francs.

En vente à la soc. an. M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

General Accident Fire & Life Assurance Corporation, Ltd.

Établie en 1885 à Perth (Écosse). — CAPITAL ET GARANTIES : **fr. 40,000,000.**

Directeur général pour la Belgique et la Hollande : Fr. THYS.

DIRECTION BELGE
Temporairement : *rue Hochstetter, 10, Anvers.*

DIRECTION HOLLANDAISE
Raadhuistraat, 4, Amsterdam.

SUCCURSALES { **70, boulevard Anspach, Bruxelles.**
88, rue des Champs, Gand.

OPÉRATIONS DE LA COMPAGNIE :

1. Assurances **individuelles** (avec ou sans fièvres).
2. Assurances **collectives** (loi du 24-12-03).
3. Assurances agricoles des cultivateurs.
4. Assurances de la responsabilité civile.
5. Assurances **maladies.**
6. Assurances de la responsabilité vis-à-vis de tierces personnes.
7. Assurances contre les accidents de **voitures automobiles.** — Combinaisons spéciales, polices *Omnium*
9. Assurances des cochers et des palefreniers.
10. Assurances des gens de maison.
11. Assurances **universelles à prime unique** contre les accidents de chemins de fer et de tramways.
12. Assurances **incendie.**
13. Assurances **vie.**
14. Assurances **vol.**
15. Assurances **mortalité du bétail.**

V. & G. ACKERMANS, 4, RUE DU PEUPLIER

TÉLÉPHONE 811 —— **BRUXELLES** —— TÉLÉPHONE 811

◆ ◆ ◆

CARRELAGES ET REVÊTEMENTS EN TOUS GENRES
GRÈS « CARRARE » DOULTON, POUR FAÇADES

APPAREILS SANITAIRES

THE LONDON COMPANY

BRU & Cie

TAILLEURS-FOURREURS -:- -:- -:- -:-
-:- -:- -:- -:- 77, RUE DE L'ÉCUYER, 77

COSTUMES VESTON, depuis 85 francs.
PARDESSUS RAYLAN, — 80 —

Nous exposons, en ce moment, nos nouveautés pour dames. Nous recommandons tout particulièrement le costume tailleur en tissu pour hommes au prix de **140** *francs* -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

TÉLÉPHONE 7244

Digitized by Google

A propos de Henri Poincaré et d'Alfred Fouillée.

La disparition récente et presque simultanée de Henri Poincaré et d'Alfred Fouillée atteint profondément la philosophie française contemporaine. Dès 1869, l'auteur de la *Philosophie de Socrate* se révélait comme un maître et les milliers de lecteurs qui ont étudié et admiré *La science et l'hypothèse*, la *Valeur de la science* et les *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques* savent que le mathématicien génial, le « Laplace du XX^e^ siècle », était aussi un penseur original et même un fondateur d'école.

Nous n'avons pas à empiéter ici sur les études approfondies que leur consacreront les publications spéciales, mais il convient de rappeler en quelques lignes cursives les traits essentiels de ces deux physionomies de penseurs, au moment même où déplore leur perte ce public éclairé qu'intéresse au plus haut point l'évolution de la vie spirituelle.

I

La rencontre de l'esprit philosophique et de l'esprit mathématique n'est certes pas chose singulière en soi, maints exemples notoires, anciens et modernes, le prouvent surabondamment. On la constate chez presque tous les grands philosophes. Pourtant, sous l'influence de l'éclectisme, s'était faite en France la séparation de la philosophie et des sciences, et surtout des sciences rationnelles. Les savants qui persistaient à philosopher provoquaient le sourire de leurs confrères et les soupçons des cousiniens. Les uns ne les prenaient pas au sérieux, et les autres, obsédés par la crainte du matérialisme, cette caricature métaphysique de la science véritable, les prenaient au tragique. Alors on organisait la conspiration du silence contre Aug. Comte, on traitait Renouvier par prétérition et on ignorait Cournot.

Lorsque Poincaré publiait, il y a quelque vingt ans, ses

Digitized by Google

premiers écrits philosophiques, il n'était pas secondé seulement par son étroite parenté avec M. Boutroux et par la légitime admiration que son précoce génie avait provoquée partout. Il pouvait bénéficier d'avantages refusés à ses prédécesseurs directs. Le « scientisme » est encore en pleine vogue. La réaction s'est faite, excessive comme toujours, et la *Science*, avec une S majuscule, est l'Idole du jour. Devant elle doivent s'effacer toutes les fausses divinités, y compris et surtout la philosophie. Hors de la science, telle que l'imagine un positivisme dogmatique et incomplet, il n'y a pas de salut, et le naturalisme absolu, avec sa conséquence nécessaire, l'amoralisme pratique, est le maître de l'heure. Du haut de l'Empyrée, où il trône aux côtés du dieu de Jules Simon et de M. Caro, l'auteur *Du vrai, du beau et du bien* (dernière édition expurgée) pouvait noter l'impuissance du néo-criticisme qu'on lui avait reproché de méconnaître et le triomphe du monisme dont il avait menacé les adversaires du spiritualisme classique.

Il était temps de rendre à la science son unique objet, la découverte progressive des lois de l'évolution, à la morale son indépendance théorique, à la philosophie sa foi qui est l'approfondissement du réel à la lumière des données immédiates de la conscience. Sans doute se levait déjà la jeune gloire de Henri Bergson, et de son côté M. Gaston Milhaud restituait le comtisme dans sa vérité historique et revendiquait la part de l'activité créatrice de l'esprit dans l'apparent mécanisme des sciences rationnelles. Mais bien que munis tous deux, et le second plus encore que le premier, d'une forte culture mathématique, ils demeuraient en qualité de philosophes universitaires suspects aux « scientistes ». Pour remettre les choses au point, il ne fallait rien moins que l'éminente autorité d'un très grand savant; comme ce mathématicien, puisque c'est de Poincaré que je parle, procédait surtout par intuition et ensuite aimait à méditer sur ses découvertes, c'est-à-dire à philosopher, il allait donner une portée nouvelle à cette philosophie de la contingence professée par M. Boutroux et opposer aux fanfaronnades scientistes la courageuse modestie du vrai savant.

En ce livre sobre, précis et plein qu'il a écrit sur *La science et l'Hypothèse* on peut, suivant l'intérêt du moment, se plaire à découvrir une logique nouvelle des mathématiques, fondée

Digitized by Google

sur l'intuition du nombre premier et le raisonnement par récurrence, une genèse de l'espace mathématique, une philosophie de la physique mathématique, une critique des généralisations fondamentales de la mécanique, une théorie de l'induction. Retenons-en seulement quelques thèses restées fameuses : sans accepter la solution empiriste, il faut en finir avec la légende de la mathématique éternelle, une et immuable. La pensée mathématique a évolué : dans les sciences rationnelles comme dans toutes les autres, les principes sont des conventions ou hypothèses, — œuvres de l'esprit créateur et qui sont pratiquement vrais lorsqu'ils ont subi avec succès l'épreuve de la commodité. Toutes sortes de géométries sont possibles et logiquement vraies, une seule, celle d'Euclide, est commode, en d'autres termes, nécessaire pour que, dans un monde fait comme le nôtre, nous ne soyons pas en état d'infériorité au double point de vue psychologique et physique. Une science est un enchaînement de lois justifiées, éprouvées, qui réussissent, mais ne révèlent pas le réel si l'on veut donner à ce terme un sens absolu. Établies expérimentalement, elles nous apparaissent comme des invariances parce que nous admettons l'unité de la nature : celles-ci nous donnent le moyen de connaître ce qui sera, et non pas ce que nous devons faire. Aussi la morale reste-t-elle distincte de la science : la plus rigoureuse est une suite d'hypothèses auxquelles on pourrait substituer des conventions toutes différentes, d'où l'on déduirait très logiquement une science toute différente et non moins rigoureuse.

Ces assertions paraissent d'abord déconcertantes : n'aboutissent-elles pas à une sorte de néo-nominalisme ou à ces diverses formes du pragmatisme qui font d'autant plus volontiers sa part à l'utile mensonge des sciences qu'elles comptent avoir ensuite le champ plus libre pour affirmer les vérités religieuses? Il faut reconnaître que certains passages prêtaient à l'équivoque, mais le très beau livre sur la *Valeur de la Science* l'a dissipée. Poincaré reste l'adversaire du monisme, qu'il poursuit avec vigueur jusque dans l'hypothèse de Laplace : il aime à dépouiller certaines assertions « du pompeux appareil mathématique qui les entoure d'ordinaire pour les réduire à l'énoncé des données expérimentales sur lesquelles elles reposent », à insister sur l'opposition tardive et relativement récente du déterminisme, à enseigner enfin, comme

Digitized by Google

premiers écrits philosophiques, il n'était pas secondé seulement par son étroite parenté avec M. Boutroux et par la légitime admiration que son précoce génie avait provoquée partout. Il pouvait bénéficier d'avantages refusés à ses prédécesseurs directs. Le « scientisme » est encore en pleine vogue. La réaction s'est faite, excessive comme toujours, et la *Science*, avec une S majuscule, est l'Idole du jour. Devant elle doivent s'effacer toutes les fausses divinités, y compris et surtout la philosophie. Hors de la science, telle que l'imagine un positivisme dogmatique et incomplet, il n'y a pas de salut, et le naturalisme absolu, avec sa conséquence nécessaire, l'amoralisme pratique, est le maître de l'heure. Du haut de l'Empyrée, où il trône aux côtés du dieu de Jules Simon et de M. Caro, l'auteur *Du vrai, du beau et du bien* (dernière édition expurgée) pouvait noter l'impuissance du néo-criticisme qu'on lui avait reproché de méconnaître et le triomphe du monisme dont il avait menacé les adversaires du spiritualisme classique.

Il était temps de rendre à la science son unique objet, la découverte progressive des lois de l'évolution, à la morale son indépendance théorique, à la philosophie sa foi qui est l'approfondissement du réel à la lumière des données immédiates de la conscience. Sans doute se levait déjà la jeune gloire de Henri Bergson, et de son côté M. Gaston Milhaud restituait le comtisme dans sa vérité historique et revendiquait la part de l'activité créatrice de l'esprit dans l'apparent mécanisme des sciences rationnelles. Mais bien que munis tous deux, et le second plus encore que le premier, d'une forte culture mathématique, ils demeuraient en qualité de philosophes universitaires suspects aux « scientistes ». Pour remettre les choses au point, il ne fallait rien moins que l'éminente autorité d'un très grand savant; comme ce mathématicien, puisque c'est de Poincaré que je parle, procédait surtout par intuition et ensuite aimait à méditer sur ses découvertes, c'est-à-dire à philosopher, il allait donner une portée nouvelle à cette philosophie de la contingence professée par M. Boutroux et opposer aux fanfaronnades scientistes la courageuse modestie du vrai savant.

En ce livre sobre, précis et plein qu'il a écrit sur *La science et l'Hypothèse* on peut, suivant l'intérêt du moment, se plaire à découvrir une logique nouvelle des mathématiques, fondée

Digitized by Google

sur l'intuition du nombre premier et le raisonnement par récurrence, une genèse de l'espace mathématique, une philosophie de la physique mathématique, une critique des généralisations fondamentales de la mécanique, une théorie de l'induction. Retenons-en seulement quelques thèses restées fameuses : sans accepter la solution empiriste, il faut en finir avec la légende de la mathématique éternelle, une et immuable. La pensée mathématique a évolué : dans les sciences rationnelles comme dans toutes les autres, les principes sont des conventions ou hypothèses, — œuvres de l'esprit créateur et qui sont pratiquement vrais lorsqu'ils ont subi avec succès l'épreuve de la commodité. Toutes sortes de géométries sont possibles et logiquement vraies, une seule, celle d'Euclide, est commode, en d'autres termes, nécessaire pour que, dans un monde fait comme le nôtre, nous ne soyons pas en état d'infériorité au double point de vue psychologique et physique. Une science est un enchaînement de lois justifiées, éprouvées, qui réussissent, mais ne révèlent pas le réel si l'on veut donner à ce terme un sens absolu. Établies expérimentalement, elles nous apparaissent comme des invariances parce que nous admettons l'unité de la nature : celles-ci nous donnent le moyen de connaître ce qui sera, et non pas ce que nous devons faire. Aussi la morale reste-t-elle distincte de la science : la plus rigoureuse est une suite d'hypothèses auxquelles on pourrait substituer des conventions toutes différentes, d'où l'on déduirait très logiquement une science toute différente et non moins rigoureuse.

Ces assertions paraissent d'abord déconcertantes : n'aboutissent-elles pas à une sorte de néo-nominalisme ou à ces diverses formes du pragmatisme qui font d'autant plus volontiers sa part à l'utile mensonge des sciences qu'elles comptent avoir ensuite le champ plus libre pour affirmer les vérités religieuses? Il faut reconnaître que certains passages prêtaient à l'équivoque, mais le très beau livre sur la *Valeur de la Science* l'a dissipée. Poincaré reste l'adversaire du monisme, qu'il poursuit avec vigueur jusque dans l'hypothèse de Laplace : il aime à dépouiller certaines assertions « du pompeux appareil mathématique qui les entoure d'ordinaire pour les réduire à l'énoncé des données expérimentales sur lesquelles elles reposent », à insister sur l'opposition tardive et relativement récente du déterminisme, à enseigner enfin, comme

Digitized by Google

Claude Bernard, pour d'autres motifs, mais non moins fondés, que « notre puissance dépasse notre connaissance ». Mais comment rangerait-on parmi les fondateurs du « pragmatisme » ce « missionnaire de science et de philosophie » qui va affirmer partout la supériorité et la beauté de la science théorique? Sans doute encore il répète qu'elle réussit, mais, parce qu'elle est vraie ; elle est limitée, mais dans son domaine elle a une valeur objective, c'est-à-dire une valeur qui s'impose à tous les hommes et qui ne peut être par hasard; elle est relative, mais les lois expriment des relations véritables et leur commodité exclut l'arbitraire et le subjectivisme, c'est-à-dire l'erreur. « Il est vrai qu'elles resteront commodes pour tous nos descendants » et « Galilée n'a pas souffert en vain pour la vérité ». L'être chez lequel brille la pensée, « cet éclair entre deux infinis », a une dignité éminente : il est seul capable de comprendre la valeur souveraine du vrai et de cultiver « la science pour la science ». Et, joignant l'exemple au précepte, ce méditatif, qui était un distrait de l'espèce d'Ampère, concentra, de toute sa vigueur tenace de bon Lorrain, la puissance inventive de son génie sublime sur les spéculations les plus hautes et les plus désintéressées dans l'ordre mathématique et philosophique.

II

Contre lui, Alfred Fouillée n'aurait pas dû réclamer ce vote de méfiance, souvent mérité par d'autres. « Admirons les savants, disait-il, mais défions-nous de leurs spéculations, quand ils se distraient à des travaux de philosophie. » Dans son dernier et d'ailleurs très remarquable ouvrage, *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*, Fouillée emploie parfois ce ton un peu maussade et va même jusqu'à la chicane, d'ailleurs maniée magistralement, quand il s'agit de l'intuitionnisme bergsonien. Se sentait-il méconnu de la génération actuelle? Il n'avait plus l'auditoire et l'influence qu'il méritait, malgré la profonde sympathie qu'il inspirait à tout le monde, comme le note son illustre ami M. Th. Ribot, malgré sa collaboration constante à la *Revue philosophique* et à la *Revue des Deux Mondes* et son étonnante puissance de travail attestée par trente ouvrages comprenant trente-trois volumes.

Historien de Socrate et de Platon, il demande qu'on ne se

Digitized by Google

représente plus les systèmes comme une succession indéfinie d'abstractions antinomiques, mais comme des œuvres vivantes, conciliables entre elles, en harmonie avec l'ambiance et fixant une étape de l'ascension vers « le sommet d'où l'œil embrasse l'infini ». Psychologue, il n'hésite pas à faire — le premier et très volontiers — sa large part à l'école expérimentale tout en maintenant contre le naturalisme l'originalité de la vie psychologique et, dans le domaine de la psychologie collective, il édifie une œuvre si ferme et si frappante en ses traits essentiels que tout homme de bonne foi doit y reconnaître la véritable *Psychologie du peuple français*. On sait qu'en un temps où la sociologie était encore suspecte ou ridiculisée, l'auteur de la *Science sociale contemporaine*, de la *Propriété sociale*, de l'*Idée moderne du droit* était le précurseur de M. Durkheim : sous son impulsion son neveu, ce très regretté Guyau, dont nous n'aurons que les premiers essais, admirables déjà, entreprenait d'étudier l'art, l'éducation, la morale et la religion au point de vue sociologique. Alfred Fouillée ne nous donnait-il pas tout récemment une œuvre qui, pour être parfois d'un polémiste plutôt que d'un sociologue, s'impose à l'étude de quiconque veut connaître la critique la plus avertie du marxisme et comparer, au nom de la doctrine démocratique, le *Socialisme et la sociologie réformiste*?

Reste le problème essentiel, — le problème moral. Alfred Fouillée n'est pas homme à l'éluder. Il s'y attache dès ses premiers écrits en nous invitant à triompher du déterminisme à force de croire à la liberté et de vouloir être soi-même — et jamais il ne le perd de vue. Au formalisme et au rigorisme de la morale kantienne, défendue par la redoutable dialectique de Renouvier, et forte de l'adhésion du calvinisme libéral, maître à peu près absolu de notre moralisme universitaire *laïque*, Fouillée oppose la doctrine de l'impératif persuasif. La discussion qu'il a instituée reste décisive. On l'a trouvée par moments surchargée, longue et captieuse, mais elle est surtout souple, vigoureuse et convaincante. D'autres se sont hâtés ensuite de courir au secours de la victoire : c'est Fouillée tout de même qui l'a remportée.

Il a eu moins de succès — sans être, à notre sens, moins bien inspiré — dans sa lutte contre le matérialisme moral. La mode avait changé : l'immoralisme de Nietzsche, le scepticisme

Digitized by Google

ibsenien, la morale dite scientifique, le darwinisme moral ont beau être en vogue. Il les voit tels qu'ils sont, — amoraux ou immoraux,— impuissants à satisfaire les plus justes exigences et les aspirations légitimes de la conscience morale, dont il ne conteste d'ailleurs ni l'évolution ni la relativité. De l'aveugle et impitoyable « volonté de Puissance » on ne déduit qu'une lutte sans merci, analogue à celle que se livrent les fauves entre eux : du volontarisme intellectualiste sort une philosophie de l'action valable pour des personnes humaines, la morale des idées-forces.

Voilà maintenant la conception fondamentale, positive et métaphysique, du dynamisme réaliste qu'il a pendant plus de quarante ans constamment développé et défendu sous le nom de Philosophie des idées-forces. « Il fut un vrai philosophe, comme le dit Ribot dans les quelques lignes si pleines et si vraies qu'il vient de lui consacrer, *car il eut une idée maîtresse qu'il appliqua à la solution de tous les problèmes* (1). » Sa philosophie détruisit le faux et banal intellectualisme: d'après ses adeptes, « les idées qui correspondent aux objets sont de simples phénomènes de surface, réductibles à la pure représentation, et notre être, miroir réfléchissant, reste impénétrable sous les rayons lumineux qu'il réfléchit ». De cette philosophie superficielle triomphent aisément toutes ces vieilles nouveautés anti-intellectualistes où Fouillée ne voyait qu'une insidieuse modification de l'empirisme ou du mysticisme. Pour lui, « les *objets* mêmes, en tant du moins que *pensés*, sont des actes du sujet, des directions de l'activité du sujet, si bien qu'ils font, en *tant qu'objet pour nous*, parler de nous-mêmes... Nous ne pouvons exister sans prendre certaines directions déterminées en relation avec le dehors; la conscience de ces directions, c'est l'idée; l'idée est donc un flot du courant de la conscience, non un reflet extérieur qui se jouerait à la surface du flot. L'idée est un état profond du moi. » Considérer ainsi les idées par leur côté dynamique, c'est en peser la force efficace, et découvrir la causalité. Les effets sont utiles ou bons, et alors intervient la finalité, subordonnée elle-même à une relation supérieure, celle de concordance causale entre la pensée et les choses d'expérience, en d'autres termes, celle de vérité. Ainsi la philosophie des idées-

(1) *Revue philosophique*, août 1912, p. 223.

Digitized by Google

forces accorde d'abord à la pensée une puissance efficace, — cause de la réalisation des idées, — et ensuite une valeur de connaissance portant sur les rapports des choses et sur le fond des réalités intérieures.

Cette théorie a une grande importance au point de vue moral. Si les autres hommes ne sont en moi qu'à l'état d'idées superficielles et passives, s'ils ne peuvent être que des concepts, je ne les aimerai jamais. « Si, au contraire, vous devenez une de mes tendances intérieures, un des courants du fleuve qui est moi-même, je puis m'aimer en vous, vous aimer en moi, vous appeler un autre moi-même, m'appeler un autre vous-même... Prendre ainsi en soi conscience d'autrui et tendre à agir pour autrui comme pour soi, c'est vouloir les autres, c'est aimer; agir en conséquence, malgré les obstacles, malgré l'effort pénible, malgré la souffrance, c'est être moral. La sympathie doit être une pénétration de vous en moi par l'idée et par le sentiment qui, lui-même, implique l'idée. Vous devenez alors une de mes directions d'activité... Ainsi a lieu, par l'idée et le sentiment, la pénétration des consciences; ainsi, avec la volonté d'autrui, se réalise l'amour d'autrui. Le volontarisme intellectualiste est la condition de la pratique et de la morale, comme il est la condition de la connaissance. »

Comment l'auteur d'une doctrine aussi captivante et personnelle n'a-t-il pas eu — surtout depuis quelques années — et dans le public éclairé l'accueil qu'il méritait? Comment expliquer, par exemple, qu'on ait cité, en 1909, à la tribune de la Chambre, ses manuels de morale comme les œuvres d'un philosophe défunt sans qu'aucun auditeur ne rectifiât cette regrettable erreur? Un peu par son fait et beaucoup par celui des circonstances.

Maître de conférences à l'École normale, sans y avoir été élève, chose très grave à cette époque, il s'y montre un professeur actif, brillant, dogmatique (1). Mais il succède à M. Lachelier, dont l'érudition discrète et impeccable, la parole d'une précision et d'une sobriété étonnantes, l'humanisme aristocratique, la pensée subtile et le savoir, unique alors en matières kantiennes, avaient fait profonde impression, et il lui succède au moment où, grâce à la confiance avisée du gou-

(1) Il garda d'ailleurs de fidèles disciples, citons notamment M. le professeur Grasset, qui fut son plus brillant élève à Montpellier, et M. Emile Boirac.

Digitized by Google

vernement de « l'ordre moral », M. Lachelier devient le juge unique de tous les professeurs de philosophie des lycées, celui dont il importe d'obtenir le suffrage au concours d'agrégation et qui décerne la « cote d'amour » nécessaire pour « arriver » à Paris. On écoutait Fouillée, mais on étudiait les précieux cahiers, où était consigné le résumé des cours faits par son éminent prédécesseur.

Alfred Fouillée a écrit beaucoup, et peut-être trop. Or, par esprit grégaire, les admirateurs maladroits de M. l'inspecteur général Lachelier avaient décrété qu'un penseur n'écrit pas ou très peu. Alfred Fouillée était éloquent, et les mêmes critiques ne se contentaient pas de combattre la pseudo-philosophie purement oratoire. En s'observant eux-mêmes ils avaient conclu que les véritables philosophes — et ils se donnaient pour tels — ne parlent pas bien.

Sans doute Fouillée comptait à Paris d'illustres amitiés, parmi ses confrères de l'Institut notamment, et de fidèles disciples à la Sorbonne, dans les lycées, dans le public lettré. Mais il habitait la province, où il est difficile de recommander utilement ses amis, de se faire une clientèle d'hommes de talent, d'organiser des thés périodiques avec présence assurée de hauts et puissants seigneurs. Malgré les louables efforts accomplis récemment par les régionalistes, on risque en France de compter pour bien peu, et sûrement pour moins que sa valeur, faute d'être « parisien » (1).

Enfin, resté invariablement fidèle à l'idéalisme démocratique et laïque, il devait paraître « vieux jeu » aux socialistes, aux néo-mystiques, aux pédagogues de l'école utilitaire, aux syndicalistes.

Mais, de l'œuvre touffue, généreuse et féconde en somme qu'il nous laisse, on pressent que l'essentiel subsistera; la doctrine des idées-forces marque une nouvelle étape dans l'évolution du réalisme spiritualiste, elle honore la philosophie française contemporaine, et bientôt de jeunes écrivains philosophes, mieux inspirés que beaucoup de leurs aînés, le diront et le prouveront en des livres où sera rendu à Alfred Fouillée le juste hommage qui lui est dû, — comme à « un vrai philosophe ».

EUGÈNE JOUVIN-BLUM.

(1) Voir sur ce point capital Ostwald : L'homme de génie.

Digitized by Google

L'ESPRIT MILITAIRE

Essai de psychologie de la guerre moderne (1).

Le soldat a d'autres ennemis que la peur et la panique. Il en est un, plus redoutable peut-être, c'est la misère. Et la misère est ici faite de marmites renversées (au moment où la soupe prenait bonne tournure), de ceinturons serrés sur des ventres creux, de souliers qui prennent l'eau, de pieds douloureux, de longues stations sous la neige, de poussière avalée qui dessèche la gorge et fait jeter des regards de désespoir sur la gourde vide, ou bien des imprécations effroyables sur le cavalier, l'estafette qui galope à fond de train sur le flanc des colonnes sans souci du nuage asphyxiant que soulève sa monture. C'est le gîte lointain, problématique, le sac pesant qui meurtrit les épaules...

Dans toute campagne, dit Marc Bonnefoy, les balles et la mitraille ne sont pas le plus à craindre : la plupart des soldats les affrontent. Ce qui est vraiment redoutable, c'est l'énervante fatigue, les marches et les contremarches dans les chemins boueux ou des routes défoncées, la poussière qui vous dessèche le gosier et les narines, la pluie qui vous pénètre jusqu'aux moelles, la privation de sommeil, la soif, la faim. Toutes ces souffrances vous endurcissent et vous rendent insensibles aux souffrances du voisin. Celui qui en pareil moment partage son dernier morceau de biscuit avec un affamé fait preuve d'une vertu rare, car il est naturel à l'homme que la nécessité l'emporte sur toute autre considération.

Ce n'est pas en vain qu'on a qualifié la guerre d'école du dévouement et du sacrifice.

Il y a, dans l'histoire de toutes les armées, des pages de misère célèbres, pour la France, la retraite de Russie, la campagne de 1814, les journées d'hiver à l'armée de la Loire (1871), pour la Prusse, la retraite après Iéna, pour l'Angleterre, certaine période de la cam-

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 15 janvier 1912.

Digitized by Google

pagne de Crimée, pour la Turquie, le troisième siège de Plevna. Mais ce n'est pas de celles-là que je voudrais parler. Je les considère comme exceptionnelles et propres à abattre les natures les plus fortes. C'est contre les misères habituelles de la guerre, contre les misères de tous les jours qu'il faut prémunir le soldat et l'endurcir.

Aussi ne pourrions-nous assez louer l'initiative prise par certains gouvernements pour préparer dès sa tendre enfance au dur métier des armes le futur soldat dont on a partout diminué le temps de service, et nous n'apprendrons rien à personne en disant les services que peut rendre à notre pays un système bien compris d'éducation physique, abstraction faite de toute question militaire.

Mais il serait bon que les exercices physiques fussent coupés de causeries où l'on montrerait aux jeunes gens, par des exemples puisés dans l'histoire, ce que peut la bravoure aidée par l'intelligence. Il serait à souhaiter que le professeur provoquât chez ses élèves des réflexions ou des réparties, qui lui permettent, avec un peu de tact et de doigté, de diriger ces jeunes esprits dans le sens le plus favorable à leur développement.

Il est admis aujourd'hui que tout homme doit concourir à la défense de ses foyers ; le soldat n'est donc plus comme jadis une exception, mais un être qui ne fait plus qu'un avec le citoyen, qui n'est pour ainsi dire plus qu'un aspect du citoyen, et à ce point de vue, l'éducation de l'enfant serait incomplète si elle oubliait la préparation à la caserne.

Je sais bien que les opinions sont divisées sur le fond même de la question. D'aucuns ont regretté très sincèrement l'accroissement des armées, dérivant du principe énoncé plus haut, en retirant dans une certaine mesure, des mains du gouvernement, un instrument qui tend de plus en plus à passer du côté de la nation.

Cette situation, née avec la Révolution française, étendue à toute l'Europe par les guerres de Napoléon, aggravée par les conditions économiques des grandes puissances, qui toutes ont suivi la Prusse dans cet ordre d'idées, cette situation, dis-je, m'éloignerait du sujet que je me suis proposé. Je la reprendrai quelque jour. Revenons au soldat lui-même, unité invariable, en principe du moins, quelles que soient la grandeur et l'essence du total.

* * *

Être soldat, c'est savoir se passer de manger quand on a faim, de boire quand on a soif, de repos quand on est fatigué, de vêtements

Digitized by Google

quand on est nu... Sous ce rapport, le mot célèbre de Kléber n'est plus guère de mise. On a beaucoup fait pour le soldat depuis cinquante ans. Les loisirs d'une paix assez longue ont au moins servi à surveiller de près ses besoins, ses fatigues, ses souffrances en partant d'un axiome très juste en lui-même, à savoir que le succès dépend souvent du plus grand degré de fraîcheur d'une armée.

Wellington, qui n'a jamais été battu, faisait passer avant toute autre considération le bien-être de ses Anglais et jamais on ne put obtenir de lui qu'il exigeât de ses troupes des efforts disproportionnés (comme les généraux allemands l'ont fait en 1870).

Les Français ont peut-être plus de gloire à s'être souvent battus à jeun, mais cette gloire-là se paye cher, et tôt ou tard, la mauvaise organisation du service des vivres et des étapes se solde en désastres.

Pour apprécier toute la portée des progrès accomplis dans ce sens, il n'est pas mauvais de rappeler aux jeunes soldats de notre génération les conditions dans lesquelles leurs pères ont accompli des prodiges que nous ne reverrons peut-être plus. Mais n'exagérons rien. Si la discipline est plus douce, si le havre-sac est mieux ajusté, si le shako est moins lourd, si les routes sont meilleures que jadis, n'oublions pas (sans parler des conditions atmosphériques) que le moindre accident peut rétablir dans une certaine mesure la vie du soldat en campagne telle qu'elle était, il y a cent ans. Les chemins de fer seront-ils toujours utilisables? l'intendance pourra-t-elle fonctionner comme elle le devrait? les villages et les bourgs auront-ils en réserve de la nourriture pour les hommes et pour les bêtes? autant de problème menaçants.

Loin de moi la pensée de nier le succès obtenu par des efforts patients et intelligents, dans mille détails qui peuvent améliorer le sort de nos combattants. Ayons confiance, mais malgré tout « coulons du bronze dans nos âmes et de l'acier dans nos muscles! »

Les progrès les plus tangibles ont, je crois, été réalisés par le service sanitaire et puisque l'idéal est, à la guerre, non pas de « tuer l'ennemi », mais seulement de le mettre hors de combat, on ne peut que se réjouir de voir conserver l'existence à un tas de braves gens que dans d'autres temps et avec une organisation médiocre, leurs blessures auraient condamnés irrémédiablement.

Passons aux ambulances: j'ai sous les yeux un croquis représentant une brigade d'infanterie anglaise en action avec tout son service sanitaire; à quelque distance derrière l'unité combattante, 32 civières (8 par bataillon) et 128 porteurs spécialement dressés

Digitized by Google

pour ce service et munis d'antiseptiques, de cordiaux, etc., attendent les premiers effets du feu. Plus loin, une compagnie du même corps (16 civières et 62 porteurs) est prête à soutenir le premier détachement et lui sert de point de liaison avec une station de rassemblement où sont parquées 10 voitures d'ambulance; non loin de là, une salle d'opérations, démontable, va recueillir les blessés dont l'état exige des soins immédiats. Tout ceci forme la *1re ligne de secours*. La seconde comprend un hôpital volant de 100 lits; la 3e, une série échelonnée d'hôpitaux stationnaires qui relient l'hôpital volant avec le navire-hôpital. Le tout est gratifié de médecins et de chirurgiens habiles, d'infirmiers, d'infirmières au sourire doux et compatissant, pharmaciens, cuisiniers, etc., etc. Notons en passant que contrairement à une croyance généralement répandue, les armes à feu (canons et fusils) dont se servent aujourd'hui nos armées n'occasionnent pas plus de dégâts que n'en ont fait jadis les bouches à feu se chargeant avec des boulets pleins et les fusils à silex (1).

A Essling, Marbot est frappé à la cuisse par un biscaïen qui lui enlève un morceau de chair gros comme un œuf. Il gagne la première ambulance venue; l'affluence des blessés y est énorme ; on manque de linge et de charpie... un chirurgien lui remplit sa plaie avec de la grosse étoupe dont on se sert pour bourrer les canons!

A Jemappes, le capitaine de gendarmerie Bertèche, atteint de quarante et un coups de sabre, fait sang de toutes parts et s'évanouit. On le roule dans du sel pour arrêter l'hémorragie, et la douleur est tellement cuisante qu'il revient à lui. Il survécut et fit encore du bon service, car il atteignit au grade de colonel.

(1) A Austerlitz (1805), les pertes subies par les Français, en tués et blessés, sont de 15 p. c., celles des Austro-Russes, 19 p. c. A Wagram (1809), elles sont de 18 p. c. pour les Français et les Autrichiens; à Borodino (1812), de 22 p. c. pour les Français et 35 p. c. pour les Russes (ceci est le maximum observé). A Ladysmith, les Boers n'ont pas un homme sur cent blessé ou tué, les Anglais 3 1/2 p. c. ; à Liao-Yang (1904), les Japonais perdent 12 p. c. des leurs, les Russes 11 p. c. ; à Moukden, 13 p. c. des Japonais et 23 p. c. des Russes mordent la poussière. Nous prenons au hasard. Dans son étude de psychologie militaire, déjà citée, M. le général de Selliers de Moranville donne les chiffres pour vingt-quatre batailles livrées de 1805 à 1905 et la proportion en tués et blessés va en diminuant d'une manière sensible. A chaque perfectionnement, s'oppose une nouvelle formation moins vulnérable et de plus la nervosité s'accroît de telle sorte que la justesse du tir diminue constamment.

Digitized by Google

Nombreux à cette époque sont les blessés qu'on n'a pas toujours le temps de relever le jour même et ce ne sont pas toujours de simples soldats, comme ce trompette Chevillet.

Un officier supérieur de l'armée anglaise, sir Frederick Ponsonby, nous a laissé une relation de l'affreuse nuit qu'il passa, couvert de blessures, dans la plaine de Waterloo, au milieu des morts et des mourants. Je traduis:

En chargeant à la tête de mon régiment (12e dragons-légers), je fus blessé aux deux bras, et transporté par mon cheval jusqu'au moment où un coup de sabre à la tête me jeta inanimé sur le sol. En revenant à moi, je me relevais quelque peu pour regarder autour de moi, espérant à ce moment pouvoir m'échapper, quand un lancier qui passait s'écria: « Tu n'es pas mort, coquin ! » et me planta sa lance dans le dos; ma tête retomba, ma bouche se remplit de sang, j'étouffais, je crus que tout était fini. Peu de temps après, un tirailleur vint pour me dévaliser, me menaçant de mort. Je lui dis qu'il pouvait me fouiller, lui indiquant une poche dans laquelle il trouverait trois dollars (tout ce que je possédais). Il défit mon col, ouvrit mon gilet, puis me laissa, dans une position des plus gênantes. Un autre arriva tout aussitôt et m'abandonna quand je lui eus assuré qu'on m'avait déjà dépouillé; puis un officier, conduisant quelques soldats, auxquels appartenaient sans doute les tirailleurs, s'arrêta près de moi et se penchant me dit qu'il craignait que je ne fusse blessé dangereusement. Je lui répliquai qu'il en était ainsi et j'exprimai le désir d'être transporté sur les derrières. Il me dit qu'il lui était impossible de distraire ses hommes, mais que si les Français étaient victorieux, comme il le croyait (le bruit courait alors que Wellington avait été tué et que six de nos bataillons s'étaient rendus), il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour me secourir. Je me plaignis d'avoir soif et il approcha de mes lèvres sa gourde d'eau-de-vie, tout en donnant l'ordre à ses hommes de me placer convenablement sur le côté et de mettre sous ma tête un havresac. Il s'éloigna ensuite et jamais je ne saurai le nom de ce soldat généreux auquel je dois probablement la vie. Peu de temps après, un autre tirailleur vint s'agenouiller près de moi et se mit à déchirer ses cartouches et à tirer par-dessus mon corps, tout en causant gaiement. Il battit en retraite un peu plus tard en me disant : « Vous serez bien aise d'apprendre que nous allons nous retirer. Bonjour, mon ami. »

Tandis que la bataille continuait, plusieurs blessés et morts étendus autour de moi furent frappés par des balles dont la pluie se faisait

Digitized by Google

très drue de ce côté. Dans la soirée, quand arrivèrent les Prussiens, le grondement du canon le long de leur ligne et de la nôtre, croissant d'instant en instant, est la plus belle chose que j'aie jamais entendue. Au crépuscule, deux escadrons prussiens passèrent sur moi au grand trot, me soulevant de terre et me heurtant cruellement. On peut se figurer les angoisses que me causa le bruit des chevaux qui approchaient... La bataille était à peu près terminée, ou du moins elle s'était éloignée et bientôt les gémissements des blessés remplacèrent les cris de Vive l'Empereur et le fracas de la fusillade et du canon. Ces gémissements alternaient avec des périodes de silence pires que le bruit. J'ai cru que cette nuit ne finirait jamais.

Un soldat des « Royals » (dragons), qui avait probablement rampé jusqu'à moi dans son espoir d'être secouru, était étendu en travers de mes jambes; son poids, ses mouvements convulsifs et surtout le bruit de l'air qui sortait en sifflant d'une blessure qu'il avait au côté, me causaient de grands tourments, cette dernière circonstance surtout, parce que j'étais dans le même cas. La nuit n'était pas obscure et les Prussiens parcouraient la plaine en pillant; plusieurs vinrent me regarder et passèrent. L'un d'eux s'arrêta pour m'examiner. Je lui dis, aussi bien que je pus (car je parlais fort peu l'allemand), que j'étais officier anglais et qu'on m'avait déjà dévalisé. Cela ne l'empêcha pas de me secouer rudement avant de me quitter. Vers 11 heures, j'aperçus un soldat en uniforme anglais s'approcher de moi. Il venait, sans doute, dans le même but. Il vint me regarder dans la figure; je lui dis aussitôt qui j'étais et lui promis une récompense s'il voulait se tenir près de moi. Il me dit qu'il appartenait au 40e régiment, mais qu'il n'avait pu rejoindre à temps. Il me débarrassa de mon blessé, ramassa un sabre et se mit à se promener près de moi...

Ponsonby ne fut pas relevé avant 8 heures du matin! C'est donc dix-sept heures qu'il resta étendu sur le champ de bataille, avec un coup de sabre du poignet au coude droit, un coup de lance qui lui avait brisé la sixième côte et endommagé les poumons, et plusieurs entailles à la tête, aux épaules et au bras gauche (1).

Le cas du brave colonel anglais est loin d'être isolé, et l'endurance dont ont fait preuve certains blessés des grandes guerres, le grand

(1) Plus heureux que son homonyme le général Ponsonby, tué dans la même bataille, sir Frederick se rétablit et vécut jusqu'en 1837. Il devint général-major. (*Mudford's Waterloo.* London, 1817.)

Digitized by Google

âge atteint par quelques « écumoires » dont nous possédons la biographie nous montre mieux que n'importe quelle expérience les ressources de la nature humaine si le fond est solide et sain.

Le colonel Villars, du 118e de ligne, avait été blessé cinquante-cinq fois dans sa longue carrière, mais il est heureusement plus rare de voir le même individu atteint, dans la même bataille, de quarante et un coups de sabre comme Bertèche, à Jemappes, ou seulement de vingt-trois comme Clark, à Quatre-Bras.

A l'assaut de Constantine, le 13 octobre 1837, le colonel du 47e de ligne se jette devant ses soldats qui reculent, les ramène au feu, et revient à pied faire son rapport au duc de Nemours et au général Vallée, puis, se tournant vers un chirurgien, il lui dit : « Docteur, j'ai de la besogne pour vous. » Il avait deux balles dans la poitrine et mourut le lendemain. Il s'appelait Michel Combes et commandait à Waterloo un bataillon de la vieille garde.

A Gross-Görschen (1813), le colonel Sohr, des hussards de Brandebourg, blessé au bras droit par une balle, demeure à cheval et continue de diriger son régiment. Il charge, le sabre dans la main gauche.

A Wœrth, le commandant Mathieu, du 2e turcos, est blessé trois fois, et trois fois il remonte en selle et revient au combat.

A Genappe, le 17 juin 1815, le colonel Sourd, du 2e lanciers, pris dans une charge des « Life-Guards », a le bras droit haché de coups de sabre. Tandis que sur place on lui ampute le membre blessé, il dicte à l'empereur une lettre pour le remercier du grade de général qui vient de lui être octroyé et pour le supplier de le garder à la tête de son régiment, puis, l'appareil à peine posé sur la plaie, il remonte à cheval et va rejoindre ses lanciers en marche vers Mont-Saint-Jean.

Les armées de la République et de l'Empire avaient eu beaucoup d'hommes de cette trempe, dit Henry Houssaye. Le 26 novembre 1812, un canonnier amputé d'un bras en plein steppe se relève aussitôt après l'opération et reprend son chemin d'un pas ferme en disant : « J'ai encore loin tout de même d'ici Carcassonne » (1) !

A l'une des sorties du camp de Maubeuge (1793), le capitaine Francœur, du régiment de Tournai, eut le coude gauche fracassé par une balle. Portant son bras gauche avec sa main droite, il arriva en chantant à l'hôpital de Maubeuge, où un jeune chirurgien, croyant devoir nettoyer sa plaie, passa une heure à lui arracher des esquilles.

(1) Général baron Lejeune, *Mémoires*.

Digitized by Google

C'est à ce moment que parut le chirurgien-major, qui, après avoir lavé la tête à son apprenti, annonça à Francœur qu'il était indispensable de couper sans retard le bras gauche et se disposait à lui attacher le droit. « Vous ne me connaissez pas, lui répondit tranquillement Francœur, ce bras dont vous voulez m'ôter l'usage vous sera utile. » Et en effet, il travailla lui-même à son amputation, sans se plaindre, sans sourciller, causant comme s'il avait été question d'un autre, et par exemple disant au chirurgien-major : « Changez ce bistouri ; il déchire et ne coupe pas. » En revenant du combat, nous courûmes tous le voir, et, comme nous l'aimions beaucoup, nous étions navrés de le trouver amputé. Quant à lui, assis sur son séant, ayant conservé ses couleurs et sa gaieté : « Pourquoi donc vous affliger? » nous dit-il en riant. « N'avoir qu'un bras n'est pas un si grand malheur! Quand je ferai la cour à une femme, j'aurai l'air avec mon moignon d'un pigeon qui bat de l'aile » (1).

Nous avons fait à la peur une large part. Qu'il nous soit permis de parler de courage. Qu'est-ce que le courage? Tout simplement, et à de rares exceptions près, de la peur... surmontée!

Chose singulière, alors que la force musculaire du soldat n'est plus dans le combat moderne qu'un facteur de second ordre, le courage n'a jamais été plus nécessaire pour affronter la bataille, mais c'est un courage qui s'adresse surtout aux nerfs. Bien longtemps avant d'apercevoir l'ennemi, on est averti de sa présence par d'invisibles messagers de mort. Les obus, les shrapnels émiettent leurs éclats meurtriers à l'aveuglette et ne dénotent leur présence que lorsqu'il est trop tard pour les éviter. La terre s'entr'ouvre traîtreusement sous les pas des bataillons dans la convulsion effroyable des mines et des fougasses. Les balles venues d'on ne sait où font dans l'air une musique lugubre, et, à l'énervement qu'elles causent s'ajoute celui des longues heures passées dans les tranchées. Car la bataille de demain est faite de patience et de longueur de temps plus que de rage, et rien ne ressemblera moins aux grandes mêlées de jadis que ces actions où les fusils, les canons, cachés, terrés, ne dénoteront même pas leur présence par la fumée.

Cependant les éléments nous font encore défaut pour analyser ces chocs futurs. A part ce que nous ont raconté quelques officiers japonais et russes, nous ignorons la psychologie de la bataille contemporaine et force nous est de supposer, avec beaucoup de vraisem-

(1) Général baron Thiébault, *Mémoires*.

Digitized by Google

blance d'ailleurs, que le soldat n'a pas changé tellement depuis une centaine d'années qu'on ne puisse se servir utilement des exemples d'hier.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe point. A l'époque des grandes guerres, au commencement du XIXe siècle, les occasions sont nombreuses déjà où l'on attend du soldat plus de calme que d'enthousiasme, plus de stoïcisme que d'élan : les grenadiers de la garde à Essling, les Russes à Eylau, les fantassins anglais à Waterloo, *font de la guerre moderne.*

D'autre part, tous les théoriciens, tous les généraux, sont d'avis que malgré la portée, la justesse et les effets de nos armes perfectionnées, on n'a pas encore découvert le moyen de terminer la bataille autrement que par le choc à la baïonnette.

On connaît la conduite héroïque du 14e de ligne français à Eylau, celle de la garde prussienne à Saint-Privat et le dévouement des cuirassiers de Bonnemains à Wœrth, on a pu lire dans la nombreuse bibliographie de Waterloo la défense de la ferme de la Haie-Sainte par les Hanovriens, la fermeté incomparable du 27e régiment anglais (1) et la retraite plus glorieuse qu'une victoire des grenadiers de la garde... mais je m'arrête. Cette énumération remplirait des volumes. Il me faudrait citer toutes les batailles de la Révolution, évoquer le souvenir de La Tour d'Auvergne, « mort au champ d'honneur », des dragons wallons qui enfoncèrent l'armée prussienne à la bataille de Kollin, de ces 160 hommes de la 36e demi-brigade qui le 24 septembre 1799, à 2 1/2 heures du matin, complètement nus et n'ayant gardé que leurs sabres, traversèrent la Linth à la nage en face du camp autrichien de Schennis, s'enparèrent des redoutes ennemies défendues par du canon et ouvrirent le chemin à la division Soult (bataille de Zurich), des chasseurs de Marguerite et de Gallifet à Sedan, des héros de Sidi-Brahim, de nos artilleurs belges de Quatre-Bras hachés sur leurs pièces.

Comment choisir parmi tant de belles pages?

En parlant de la retraite des Français sur le Mincio (1800), Coignet raconte ceci :

« J'ai vu ce trait d'un petit voltigeur. Resté *seul* de l'armée en retraite dans la plaine, il fait feu sur la colonne qui marchait en avant, et crie aussi : En avant! Son intrépidité fit faire demi-tour à

(1) Ce régiment perdit en tués et blessés 15 officiers et 463 soldats sur un total de 698 hommes.

Digitized by Google

la division : ils battirent la charge et furent à son secours. Le général le tenait à l'œil, il fit partir son aide de camp pour aller le chercher. L'aide de camp arrive au point désigné et voit le voltigeur qui était encore en avant de la ligne; il court sur lui et lui dit : — Le général vous demande. — Non! dit-il. — Venez avec moi, obéissez à votre général! — Mais je n'ai pas fait de mal. — C'est pour vous récompenser. — Ah! c'est différent. Je vous suis. »

Arrivé près du général, il fut fêté de tous les officiers, et porté pour un fusil d'honneur.

Magenta, 4 juin 1859 (1). Parmi la division des grenadiers de la garde, le 3e régiment est celui qui a le plus lutté, le plus souffert. Un de ces braves bonnets à poil, Gabriel Meffre, aujourd'hui paisible cultivateur, me racontait des épisodes de Magenta au mois d'août 1890. Ses souvenirs étaient encore précis, car, vivrait-on un siècle, on n'oublie pas les détails d'une journée pareille. Meffre était simple grenadier au 3e régiment de la garde; il sortait de l'hôpital le 3 juin, et le 4 il tirait plus de cent cinquante coups de fusil sans recevoir la moindre égratignure, tandis que beaucoup de ses camarades tombaient sous les balles ou la mitraille. Quand ses munitions étaient épuisées, il empruntait des cartouches aux camarades par terre.

« Depuis midi, me disait Meffre, les Autrichiens nous fusillaient et nous canonnaient sans pouvoir nous faire lâcher pied; mais le régiment avait perdu peut-être mille hommes, et il allait être complètement éreinté, quand vers trois heures et demie, la brigade Picard arrive enfin au secours de la garde. Le 45e de ligne doit remplacer le 3e grenadiers, et ce n'est pas trop tôt. Voici en ce moment quelle est la position : Le 45e et le 3e sont à l'abri dans un creux formé par les terres enlevées pour la chaussée du chemin de fer. Le talus a 3 mètres de hauteur environ et donne accès à un petit plateau sur lequel il faut forcément passer pour aller à l'ennemi, car à droite se trouvent des rivières et à gauche le grand canal, que l'on appelle là-bas le *Naviglio grande*. Les Autrichiens, eux, sont postés derrière des talus formant une espèce de demi-cercle à 150 ou 200 mètres en avant, et font pleuvoir une grêle de mitraille et de balles sur le petit plateau, derrière lequel s'abritent momentanément le 45e et le 3e grenadiers. Il faut donc, si l'on veut gagner du terrain, déloger, coûte que coûte, l'ennemi de ses positions, et c'est une rude corvée!... »

(1) Marc Bonnefoy, *Souvenirs d'un simple soldat en campagne*, 1859.

Digitized by Google

« Des hommes de bonne volonté, en avant ! » cria le colonel du 45e.

Une quarantaine de diables, officiers, sous-officiers ou soldats pêle-mêle, escaladent le talus; pas plus tôt à découvert, *broum !* ils roulent criblés, hachés menus !

« Des hommes de bonne volonté ! »

Sans hésiter, c'était admirable ! une trentaine de braves s'élancent. Un canon à mitraille crache et les voilà réduits à l'état de saucisses.

« Des hommes de bonne volonté ! »

Immédiatement, une vingtaine d'intrépides escaladent encore la berge, et ils tombent comme des capucins de cartes !

D'autres les remplacent... puis d'autres, sans se faire prier. Mais quand, pour le sixième fois, on appelle :

« Des hommes de bonne volonté ! »

le 45e de ligne hésite.

Alors le colonel Metman, du 3e grenadiers, tire son épée et crie : « Grenadiers, en avant ! » A cet ordre, ce brave régiment, mutilé par trois heures de lutte, se redresse, s'aligne et se dispose à grimper sur le terrible plateau. Mais soudain, comme s'il avait reçu un coup de cravache, le 45e tout entier, depuis le colonel jusqu'au dernier soldat, s'élance à l'escalade du talus, franchit au pas de course le plateau, sous une pluie de projectiles, aborde l'ennemi à la baïonnette, le culbute et le met en fuite.

Gabriel Meffre, après m'avoir raconté cet épisode, ajoutait :

« Vrai, quand j'ai entendu le colonel Metman nous crier : Grenadiers, en avant ! Ça ne m'a pas fait rire. Je me suis dit : nous y voilà encore et je n'ai pas été fâché lorsque j'ai vu partir le 45e de ligne au pas de course. »

Qu'est-ce donc qui donne au soldat cette bravoure dont nous avons tant d'exemples ? L'appétit de la gloire ? le devoir ? l'émulation ?

Il faut, a dit Chateaubriand, que la gloire soit quelque chose de bien réel, puisqu'elle fait battre le cœur de celui qui n'en est que juge.

Répondant au général Rogniat qui écrivait que les passions les plus propres à inspirer du courage aux troupes étaient, selon lui, le fanatisme religieux, l'amour de la patrie, l'honneur, l'ambition, l'amour, enfin le désir des richesses, mais non pas la gloire, dont les soldats entendent trop rarement le langage pour qu'elle ait de l'influence sur leur courage, Marbot s'écriait : « Mais quoi ! ils n'entendaient pas le langage de la gloire, ces soldats qui jurèrent au général Rampon de mourir avec lui dans la redoute de Montelesimo !

Digitized by Google

Ceux qui, saisissant leurs armes à la voix de Kléber, préférèrent une bataille sanglante à une capitulation honteuse! Ils n'entendaient pas le langage de la gloire, ces soldats d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione et de Marengo, ceux d'Austerlitz, d'Iéna et Wagram! ces milliers de braves qui couraient à une mort presque certaine, dans le seul espoir d'obtenir la croix de la Légion, n'entendaient pas le langage de la gloire! Que veulent donc ces braves soldats qui s'élancent les premiers sur la brèche ou s'enfoncent dans les rangs des escadrons ennemis? Ils veulent se distinguer, se faire une réputation d'hommes intrépides, qui attirera sur eux l'estime de leurs chefs, les louanges de leurs compagnons et l'admiration de leurs concitoyens. Si ce n'est pas là l'amour de la gloire, qu'est-ce donc?... »

Et Marbot a raison. La recherche des actions glorieuses est bien plus humaine que celle de l'accomplissement du devoir pur et simple, car la satisfaction qui dérive de cet accomplissement ne peut guère tenter que des âmes d'élite. On en trouve cependant, mais l'essence même de leur vertu, qui est la modestie, les rend difficile à découvrir.

Notre xx^e^ siècle, dont on médit, à tort ou à raison, je ne sais pas, nous en offre quelques exemples qui ont percé malgré tout. Je les prends chez nous et chez nos voisins immédiats, pour répondre à cette légende qu'il n'y a plus de soldats courageux qu'au Japon! Nos lecteurs ont encore présents à la mémoire la mort du colonel Moll et l'attitude sublime de sa vénérable mère, ils se rappellent sans doute aussi notre petit sergent De Bruyn, et ce chef héroïque, qui, frappé d'une balle dans le ventre, continua de commander sa compagnie et confia le secret de sa blessure mortelle à son sergent-major tout seul, de peur, disait-il, de voir ses hommes faiblir. Un héros encore, ce modeste trompette d'artillerie, qui lors d'une désastreuse explosion survenue dans l'un de nos forts, sauva plusieurs de ses camarades au péril de sa vie et fut atrocement brûlé (1).

Il est beau sans doute de pouvoir, aux yeux de toute l'armée, escalader la muraille de Ratisbonne, comme Marbot et La Bédoyère, ou d'être félicité par le maréchal Ney sur sa cinquante-cinquième blessure, comme le colonel Villars du 118^e^ de ligne. Mais se battre obscu-

(1) J'ai vu ce brave, à peine rétabli, sonner crânement tous les appels du jour, et je n'oublierai jamais l'impression que m'ont causée cette face et cette main ravagées, meurtries par le feu, cette attitude calme et simple devant les regards d'admiration et d'envie de ses camarades.

Digitized by Google

rément, être le simple chiffre qui va grossir la colonne des tués et blessés anonymes, se dévouer sans espoir, c'est plus difficile, et pourtant quelle pléiade de ces héros sans le vouloir, de ces « héros honteux », dans les annales civiles et militaires du monde!

Le 8 août 1831, tandis que la brigade de cavalerie Boreel éclairant la marche de l'armée hollandaise, débouchait dans la rue de Tongres à Hasselt, elle fut assaillie *par deux cavaliers du 2e régiment de lanciers belges* qui, pendant dix minutes, jetèrent dans la colonne ennemie le plus grand désordre. Entourés de cavaliers, l'un de ces braves succomba, criblé de blessures; l'autre put se précipiter dans la cour d'une maison et échapper aux recherches des hussards hollandais.

L'histoire n'a pas conservé le nom de ces deux soldats (1).

(*A suivre.*) W. AERTS.

(1) Sait-on que le véritable défenseur de Saragosse en 1809 fut un Belge? Palafox ayant été proclamé gouverneur de Saragosse au moment de l'insurrection, la renommée et l'histoire lui ont attribué le mérite de l'héroïque défense de cette ville, et il y a cependant fort peu contribué, car il tomba gravement malade dès les premiers jours du siège, et remit le commandement au général Saint-Marc, Belge au service de l'Espagne; ce fut donc celui-ci qui soutint toutes nos attaques avec un courage et un talent remarquables. Mais, comme il était étranger, l'orgueil espagnol reporta toute la gloire de la défense sur Palafox, dont le nom passera à la postérité, tandis que celui du brave et modeste général Saint-Marc est resté ignoré, car aucune relation ne l'a mentionné. (MARBOT, *Mémoires*, t. II.)

Digitized by Google

SAINT-MÉGRIN [1]

CHAPITRE III.

Penché hors de la meurtrière, Bordenave, la main sur les yeux, fouillait l'ombre claire des ruelles.

— Par la Vierge! Fervacques, c'est le bourdon des Célestins!

Et le reître cramponné au mur, fredonnait le rythme des cloches.

Au-dessous de lui, les blasons noirs trouaient les pans de l'hôtel de Guise, les hautes vitres flamboyaient et les coiffes des lourds pignons se glaçaient d'or dans la lumière.

Fervacques, debout sur l'escalier, était immobile dans l'ombre.

— Sais-tu bien, reprit Bordenave, quelle route ils mènent là-bas? Ils viennent de la Porte de Nesles, où l'on a bien dû baisser les bannières, puis par le Pont Michel et la rue Saint-Jacques, ils se jettent à l'issue même de l'ancien cloître Saint-Benoît. De là ils s'enfilent vers l'église et reviennent de ce côté, non qu'ils traversent la ruelle où les châsses ne sauraient tenir, mais passent au bas bout en la place. En ce lieu nous les pourrons voir.

Fervacques baissa la voix, incliné au-dessus des marches en spirale.

— C'est là que d'Humières et Périsole se tiennent coi avec leurs gens. D'Humières se doit prendre au roi et l'arquebusier malmener la troupe. Ils sont tôt partis, sur mon âme!... mais pour bien faire il n'est point d'heure...

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 15 août-1er septembre 1912.

Digitized by Google

— En quel rang le roi se tient-il? reprit Bordenave pensivement.

— Par la Vierge! cria Fervacques, au dernier même, pour bien m'espreindre. Ne doit-il montrer cœur démis et se faire bas par piété grande?... Mais sur mon âme! ois bien!... ne sont-ce les litanies qui s'en viennent?... Il y a grande rumeur par le vent...

Bordenave se pencha davantage, et le soleil mordant au fer du morion, lança des flèches de vermeil qui se déchiquetèrent dans l'ombre.

— Montrons bonne mine, reprit-il, nous devons faire sentinelle et porter secours s'il le faut.

Fervacques, incliné sur l'escalier noir, dont le vent froid le prenait au visage, murmura les yeux béants d'ombre :

— Monseigneur attend dans la salle des Croix. Puisse Dieu mener l'adventure et de par Lui rien ne faillir!

Un souffle entrant par l'eschauguette balança les bruits d'oraison, qui descendirent en tournoyant dans l'escalier de la tourelle.

— Ah! cria Bordenave haletant, tenons-nous chauds! ils approchent... Voici les chantres des Célestins!

Et tous deux se tassant au créneau tendirent le col vers la place.

Entre les hauts murs de la ruelle, serrés comme potence de gibet que déchirait le profil noir d'une gargouille, les crosses des héraults brillèrent comme une coulée d'or au soleil. Puis une houle de murmures flotta par-dessus les pignons, portée de ruelle en ruelle avec des bouffées d'encens chaud.

— *Miserere nobis Domine...*

C'étaient les Minimes du couvent de Nigeon.

Court-vêtus de bure, allant le petit pas, ils marchaient les mains dans leurs manches, et parfois se tournant dévotement, se saluaient de la capuche.

La foule courait à leur entour. Lors, il y eut une grande poussière, et sous le claquement des gonfanons, et bien vêtus et de bonne mine, MM. les chanoines, chantres et chapelains de Notre-Dame s'avancèrent modestement. En leur suite marchaient messire le Prévost et échevins en cape neuve.

Digitized by Google

Puis, se hâtant, pour ce qu'ils avaient perdu place par un tournant, en vêture de cérémonie, tous nosseigneurs de Parlement avec quarteniers et dizainiers.

— *Miserere nobis Domine...*

Des enfants en chape de pourpre soufflaient aux grilles des encensoirs.

Soudain, une lueur étrange s'espandit en la place. Bannières, armures, velours, s'allumèrent à son reflet et leurs clartés vives flambèrent comme une averse d'or brisé.

Un cierge en la main, les Blancs-battus venaient d'apparaître, tous psalmodiant à basse voix, et dans les plis de leurs capuches, plus que neige blanches, courait en ruisselets rouges la lumière des cierges courts.

Un grand chien se jetant par les rangs y mit pour lors quelque désordre, mais la litanie s'élevait par-dessus les bruits de la foule.

— *Miserere nobis Domine, Rex celestis in eternum!*

La voix d'un enfant déchira l'espace.

— ... *In eternum!...*

Les Carmes, pieds nus, gris de poussière, de lourds rosaires entre les mains, s'avançaient deux à deux dans le cadre noir de la ruelle, suants sous la bure au grand soleil, et derrière eux les Caputiers, les yeux au ciel, les mains croisées, s'en allaient droits ou à reculons, selon le train des litanies.

Fervacques mit la main sur ses yeux.

— Par Notre-Dame! voici les châsses!

Des flots noirs du peuple amassé, sur qui flottait dans l'odeur des cierges un souffle grave d'oraison, étincelants dans la lumière, deux blocs lumineux déchirèrent le ciel.

Portés à dos, branlant sur la foule comme des arches de vermeil, avec leurs anges aux quatre coins et leurs chapes de soie de France, ils allaient dans la clarté fauve que trouaient les piques des hérauts.

L'un d'eux pencha sur le côté avec un flamboiement de facettes, puis, hissé à dos, plongea dans l'ombre, rongé lentement par le pan noir de la ruelle.

— *Si peccavimus, dimittis Domine...*

L'oraison roula comme une vague, amortie par l'épaisseur des rangs.

Digitized by Google

— *Si peccavimus, dimittis...*

Un pourpoint rouge traversant la raie de lumière s'alluma comme un encensoir, et le cuivre d'un crucifix passa haut dressé sur les pignons sombres...

— *Si peccavimus...*

Bordenave serrait les dents.

— Sus! plus vite! ne feront-ils hâte?

A ce coup, et fort brusquement, boutée en arrêt sur la place, la foule se tint immobile, raidie tout du long par le choc.

— Par la Mort-Dieu! s'écria le reître, nosseigneurs s'arrêtent au reposoir! Le roi ne paraîtra encore, et le coup s'en va bien tarder... Oh çà! descendons en la salle! Nous y serons meilleurs gens qu'ici...

Et se jetant hors du fénestron, il se secoua avec grand bruit d'armes.

Fervacques se pencha en avant. Il prit dans un retrait du mur un tesson à mèche en guise de torche et secouant la flamme au bout du gant, il s'enfonça dans l'escalier noir.

L'autre marchait à ses talons.

Un grand rayon de soleil blême pointant par l'eschauguette les suivit jusqu'au tournant. Là, il se fit grande ombre autour d'eux et les marches devinrent si étroites que les jupes de mailles secouées par le pas allaient des deux parts aux murailles.

De loin en loin, la grille à écus d'un fénestron bouché de paille s'allongeait au plafond comme un reptile en fuite, et par les fentes des créneaux, le ciel luisait ainsi qu'une plaque d'armure.

Fervacques s'arrêta enfin.

Une porte arrondie du haut, bordée d'un relief en coquilles, se dessinait confusément dans l'ombre rougeâtre du boute-feu.

Le reître la heurtant de la hanche fit geindre les gonds et rouler le vantail qui recula avec un murmure.

Une haute chambre était devant eux. Des fenêtres voilées de noir tombait une lueur étrange durcissant les contours, noyant les formes, et, de loin en loin aux murs vastes, comme une morne apparition, se profilait l'ombre livide d'un Christ en pierre sur sa croix.

Digitized by Google

C'était la salle des crucifix.

Bordenave tourna la tête.

Dans un coin, des hommes groupés s'écartèrent d'un geste brusque, laissant paraître un cavalier de haute taille qui se tenait droit dans le jour blafard.

Vêtu d'un hoqueton sans manches et d'une jupe de chasse, la main à l'épée, les yeux fixes, il courbait en avant son visage pâle troué de noir sur le côté.

Viteaux s'élança vers Bordenave.

— Pour Dieu! que fait-on? s'écria-t-il.

— Rien sur l'heure, reprit le reître, mais il ne se pourrait tarder.

Et faisant signe de la main d'ouïr le son des litanies, il s'inclina devant le Balafré.

Viteaux s'approchait de la fenêtre :

— On dit les prières, monseigneur!...

Et dans le silence de la grand'salle, le rythme clair de l'oraison se balançant entre les murailles, sembla jaillir des bouches tordues des grands christs cloués à leurs croix.

Viteaux, Thoré et les autres se rapprochèrent de M. de Guise.

— Monseigneur, dit l'un d'eux, ne peut-on déloger d'Humières? Il est bien serré dans le carrefour et ne pourra guère se desmouvoir. En telle entreprise où il y va du propre sort du royaume et déconfiture du présent roi, il se faut garder contre toutes survenances.

Le Balafré ne bougea pas. Son ombre tendue au mur blême s'allongeait vers le crucifix, et le vent pénétrant par un soupirail faisait claquer sa jupe de chasse.

— Demeure en paix, Montbrun, répondit-il, nos gens sont rangés comme pièces d'armure, et pour le reste, tout de Dieu dépend.

Sa voix froide coupa l'espace avec l'éclair de ses yeux glacés, et le silence inonda la salle sur qui planait le flot mourant des oraisons.

M. de Guise s'approcha de la fenêtre. Celle-ci, en partie souterraine, ne recevait le jour qu'à son extrémité. Elle avait même grille que celles de l'hôtel, qui toutes étaient closes et désertes, le duc passant pour être à Amboise en ce jour.

Digitized by Google

De la vitre étroite il se pouvait voir un coin de place branlant de foule, et par-dessus maints gonfanons éployés tout au grand soleil.

Immobile en sa place, le duc regardait. Son visage dans la lumière avait l'éclat froid d'un émail, et ses yeux calmes mesuraient la foule comme un bien qui tôt serait sien.

Tout à coup, dans le rayon cru déchirant l'ombre de la grand'salle, les gens de Guise penchés vers le chef virent un tressaillement étrange contracter la face du duc. Son regard terni par le choc eut comme une lame brisée des étincelles blanches au soleil, et bondissant auprès de lui, Viteaux s'écria le front à la vitre :

— Par la Jour-Dieu! les piquiers du roi! Ils approchent... Nous sommes trahis!

Tous se jetèrent à son entour, et les doigts cramponnés aux bourrelets de plomb, ils virent passer dans la fente rouge l'éclair des piques à travers l'encens.

Les targettes des corselets flambèrent, les bourguignottes mêlèrent leurs ors, et Fervacques tournant les yeux, vit le profil de M. de Guise se dresser livide sur le mur blafard.

Ils regardaient en silence. La même crainte les emplissait tous. De quel chef boutait-on tel obstacle en leur route? Le roi, pris d'infiance, menait garde à son entour! Pour faire trêve à sa coutume, il lui fallait avoir ouï conseil... Le coup en était plus hasardeux et au beau du fait tout se pouvait rompre.

Ils n'eurent le temps d'en penser plus.

Un piétinement déchira l'espace, et deux coups d'arquebuse éclatèrent, proches à faire craquer le vitrail... Des hommes courant à n'y voir plus s'enfoncèrent dans la ruelle, un cri rauque traversa la place, puis tout se tut comme d'un coup...

— En était-ce fait de toutes choses?

Le duc s'éloigna brusquement et les gens d'armes le suivirent jusqu'au seuil de la salle des croix.

Il tâtait le mur de la main, cherchant le cintre, quand la porte s'ouvrit toute grande et jeta un souffle glacé aux faces ardentes des conjurés.

— Par la mort! gronda Bordenave, d'où nous sort ce diable d'enfer?

Digitized by Google

Périsole, l'arquebusier, les yeux sanglants, l'écume aux lèvres, bondit hors de l'escalier noir et vint heurter M. de Viteaux.

— Mais, pour Dieu! qu'advient-il? hurla Fervacques. — M. de Guise étendait la main.

— Que font d'Humières et les autres? Sont-ils présentement en lieu sûr?

La froideur étrange de sa voix fit sursauter la troupe haletante.

— Ah! monseigneur! grinça Périsole, ils en ont bien l'odeur au poil! Par Dieu! qu'ils fassent à leur plaisir, je n'ai souci que de ma casaque! Mais comme il est âme en mon corps, le coup est à plat... oyez bien!

Tous échangèrent un regard.

M. de Guise restait immobile.

— Ah! s'écria l'arquebusier, jetant sa dague à la muraille, nous l'avons failli belle à ce jour! et si nul ne s'était mis contre, nous leur aurions bien tanné les roignons! Mais les truands tenaient leur garde!... J'en ferai vengeance, par le ciel! car c'est trahison qui les sauve!

Eh! compagnons, dites un *Ave!*...

Fervacques se signa, branlant la tête...

M. de Guise saisit la main de l'arquebusier.

— Sais-tu le traître, Périsole? Est-il nôtre? Est-ce un homme du roi?

— Nôtre! monseigneur! cria l'homme d'armes poignant sa cotte, que plutôt ceci m'entre en la chair! Il n'est fausseté par nos rangs!... Sachez donc comme la chose advint. Au *Deus nobis* des grands chantres, il se fit muement dans la troupe et par devant la place où nous étions coulés. D'Humières eut crainte, mais je, tout flambant d'ire, faillis à crever comme baguenaude... De despit je grattais la terre et gardais de l'œil l'échiquier... Soudain, à ma grand'honte, j'ois les piques... les bourguignottes nous passent au nez, et le sire du Louvre, dolé comme fille!... Il n'était temps de se gratter au cul... Je fonce, suivi d'eux, mais, par l'hostie! il y avait bonne garde au camp! Nous fûmes lardés comme cibles, oui dea, sire! il y eut beau bal! De fuir je pris temps pour sauver mes grégues, car il n'était autre recours, mais

Digitized by Google

quant et quand je glanai sur place un fin joyau qui nous servira!

Périsole éclata de rire, et l'écho âpre mordit sa voix.

— Serait-ce perle de la couronne? reprit Fervacques tendant le cou.

— Pardieu! messeigneurs! cria l'homme d'armes, je n'en puis m'ouvrir qu'au seul duc! Il ferait piteux que tous le sachent, et pour la Vierge! je ne le voudrais mie!

M. de Guise fit un geste, et dans l'enfoncement du vantail, la troupe s'enfonça, grondante, avec des éclairs au gantelet.

L'arquebusier s'était redressé. Rejetant ses manches bardées dont la doublure avait une aigrette de sang, il vint s'allonger à la muraille sous le crucifix aux pieds blêmes qui semblaient s'appuyer sur lui.

— Périsole, murmura le duc, ne me cèle rien en l'affaire. Encontre tout j'ai joie à ta sauveté, car s'il y a maschure au bras qui frappe, la tête pensante est à couvert. Sache que ma fiance n'était si grande que je n'eus garde de l'insuccès. Cependant, d'où qu'il vienne, il me le faut connaître, afin qu'enhors j'échappe au dit.

L'arquebusier sourit dans l'ombre, et ses yeux fauves troués de blanc eurent un ressaut de cendre éteinte sous la visière du morion.

Tout entier dans l'ombre du christ qui le baignait d'un flot bleuâtre, il se pencha un peu en avant.

— Monseigneur, reprit-il soudain, jetant sa voix par boutées, d'aventure j'ai vu maintes choses et surprenantes par le ciel! mais peu m'ont donné si grand'branle que voir au retrait des béguins, un gant portant blason de Guise, tomber des mains mêmes du roi...

Et tirant le bras du manteau, Périsole tendit en avant un gant de femme chiqueté, noirci de la paume à la manche.

Henri de Guise le saisit. Il déchira la peau tiède tachée de cire dont un parfum d'ambre montait, et sur sa jupe, de plis en plis, s'accrochant aux mailles, roula une feuille de rose qui heurta doucement le sol.

— Merci Dieu! reprit l'homme d'armes, il n'est trophée qui soit plus beau! et l'on en tirera haut fait comme je pense...

Digitized by Google

Le Balafré l'interrompit.

— Or çà, parle!... Sur ton âme sainte... vient-il du roi ou d'autres lieux?

Un souffle ébranla le vantail et Périsole courut à la porte dont il maintint la barre du genou.

— Pour Dieu! monseigneur, je dis paroles franches!... S'il ne vient du roi, c'est mêmes jarretières et par ainsi je sonne bien... Ah! Vierge nostre! quel vent à ces vespres!... Il est une autre âme au sire du Louvre, aussi vaine et fausse que lui, dont j'avais soupçon depuis bon temps et qui nous tenait bien en façon animeuse...

L'arquebusier se tut brusquement, et dans le son des cloches ranimées, à travers cours et fénestrons, le chant strident d'un rire lointain vint jusqu'à lui sous les solives.

Lâchant la chaîne du vantail qui claqua sur les dalles froides, il courut vers le duc, le front bas, une flamme d'enfer aux prunelles.

— Ah! ah! l'homme du gantelet!... qu'il me prend envie de le mordre à la gorge! De par lui, nous sommes boulus... C'est Stuer de Caussade...

Saint-Mégrin!...

De crucifix en crucifix, l'écho, bruissant d'un choc de fer, répéta le nom entre les murailles...

Les yeux du duc avaient brillé.

— Stuer de Caussade... répéta-t-il.

Et s'avançant vers le vitrail, il regarda le gant dont le blason clair se tachetait de merlettes sanglantes.

— Dieu le géhenne! grinça l'arquebusier tendant la main vers les croix blêmes, par lui seul nous avons failli, mais il en est d'autres à maudire, et qui trop vous sont chers pour que j'y aie soin!

M. de Guise leva la tête et le trèfle vert de l'ogive vint couvrir sa joue trouée de noir.

— En ma conscience! reprit l'homme d'armes tendu en avant comme un dard sur l'arc, c'est d'elle que vient la feintise et la honte dont nous voilà teints!... Oh!... par le Sang-Dieu! c'eût été belle chose! j'ai vu les lis à notre poing!... D'Humières était près du roi très-chrestien comme vous voilà-ci de moi!... mais il y avait bonne garde... le sire nous flairait... oyez bien!...

Digitized by Google

Se jetant d'un bond vers le duc, il murmura, la voix râlante.

— Caussade savait tout!... le gant... c'est celui de Mme de Guise!...

Il brandissait le lambeau sombre.

Le Balafré recula.

Sur son visage rayé de pourpre un frisson passa tordant les muscles, et toute la haine accumulée par les revers et la fureur fit flamber ses yeux comme cire.

L'Angelus du soir se prit à sonner.

— Ah! cria Périsole, la main au christ qui saignait sur le mur livide, avais-je bien senti le vent quand, plus que péril et que meurtre, je craignais Caussade en ces murs! Par la mort! c'est bien gant de femme et traîtrise de femme aussi! D'elle le galant a tout su et conté au roi pour nous couper broche! Elle... Ah! par le Dieu de l'hostie! il y a sang dans tout cela!... ma dague a soif comme gueule de sable... Ne mettra-t-on Stuer au couteau?

Le chant des cloches remplit l'ombre, et le duc marcha jusqu'au seuil. Lors, se tournant vers Périsole :

— Tiens bien ta dague... elle boira!...

(A suivre.) ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

Une heure au village des fous.

Pour Jacob Smits.

... Le train stoppe.

« Gheel! » crie le garde-convoi. Il ouvre la portière et souriant, nous regarde descendre.

Il n'y a que nous deux qui entrions au village des fous, cet avant-midi de septembre.

Le temps est pluvieux. Sur le ciel cheminent pesamment des montagnes de nuages grisâtres qui se bousculent, se déchiquètent et dévoilent par intervalles des lambeaux d'azur, entre leurs déclivités abruptes.

... Taciturnes, nous avançons.

« Et les fous? demandé-je, impatient, à mon compagnon.

— En voici un, regarde. »

Ce disant, il apostrophe un petit homme en redingote râpée, l'air d'un employé de chemin de fer.

« Boujour, chef. Comment vous portez-vous?

— Bien, monsieur. Mais cette fois, je n'ai pas le temps de vous accompagner. Le convoi est en retard. Le Gladbach va passer et il faut que je sois à mon poste. Regardez, dans deux minutes, le train arrive. Regardez! »

D'un geste nerveux, il tire de la poche d'une des basques de sa redingote une montre-réveil et la plaçant sous nos yeux, parle grave et soucieux :

« Vérifiez, messieurs, vérifiez! »

Nous voyons un cadran d'émail bleuâtre écaillé, un cadran nu, dépourvu d'aiguilles!...

« Bien, chef, au revoir; dépêchez-vous! »

Et le bonhomme coiffé d'un képi sinople, prodigieusement galonné d'or, s'en va, portant devant lui, à la hauteur de son front, la grosse montre dépourvue d'aiguilles.

Nous poursuivons notre chemin, silencieux, presque mornes.

Digitized by Google

« Et les fous?

— Patience. Voilà, observe. »

Une haute stature de mâle efflanqué, qu'un cache-poussière ardoise enveloppe et que coiffe un immense panama, nous aborde.

« Pardon, excuses, mes bons messieurs. Arrivez-vous de Paris? J'y vais, moi. Quelle heure est-il?

— Onze heures, camarade.

— Trop tard, par Dieu! Trop tard, encore une fois!

— D'entendre votre accent, je suppose que vous êtes Parisien, l'ami.

— Oui, messieurs, et de Montmartre. Seulement, je n'y retournerai plus jamais, plus jamais. C'est écrit!... »

Et le désespéré affecte une attitude de détresse : ses longs bras se lèvent, sa tête s'incline à l'épaule, le panama glisse sur sa nuque, nimbe une grosse figure ratatinée que trouent deux yeux brillant d'une expression inqualifiable.

« Pauvre vieux. Il y... »

Je m'avise de le consoler. Mon compagnon m'emmène.

« Ce sont des fous, me dit-il, des fous!

— Oui, des fous, dis-je à voix basse, des fous, des fous. »

Et ce mot retentit en moi avec l'obstination énervante d'un refrain de chanson de rue.

... « Messieurs, messieurs, s'il vous plaît? »

Qui donc nous interpelle? Nous nous retournons. Dans notre direction, à longues enjambées court un jeune homme grand et fluet.

« Oh! messieurs, messieurs, hésite-t-il, timide. Permettez-moi.

— Faites, jeune homme, faites. »

Alors d'une voix aiguë avec volubilité, il parle :

« Je devine que vous êtes des amis de M. le directeur. Veuillez lui rappeler, s'il vous plaît, messieurs, ma bonne conduite et sa promesse. Je ne suis plus malade, moi, messieurs. Non, je ne suis plus souffrant. Voyez-moi, auscultez-moi! »

Sur-le-champ, il se raidit dans une attitude martiale, et ses petits yeux bleus scrutent notre physionomie.

« Qui êtes-vous, jeune homme? »

Et la même voix aiguë de la même volubilité agaçante parle :

« Je suis le fils d'un ingénieur de mine, mort en Russie. Ma mère vit encore. Elle habite Ecaussines. N'avez-vous pas un crayon et du papier, messieurs, je vais tout vous écrire?

— Voici. »

Digitized by Google

Nous nous trouvons sous un tilleul, qui arrondit l'immense parasol de son feuillage d'ambre jusqu'à la moitié du chemin. Le dément essaie d'écrire; sa main tremble comme celle d'un alcoolique.

« Nous irons là, dans ce cabaret, ami, vous serez plus à l'aise.

— Ce nous est défendu, messieurs, mais pour une fois! »

Une paysanne plantureuse, coiffée du classique bonnet campinois, adorné des larges ailes de dentelles, ne se montre point étonnée de nous voir entrer.

« Des limonades, messieurs? »

Et tandis qu'elle nous sert, enfonce au moyen d'un clou de bois la bille qui ferme les menus flacons d'eau gazeuse colorée, elle chuchote, malicieusement souriante :

« Faites-lui chanter *Mie Katoen!* »

Le jouvenceau a entendu ce vocable. Soudain, sa face s'illumine d'une folie inexprimable et trépignant sur place, il se met à vocaliser un prélude. Le voilà dégoisant cette inepte chanson sur un ton tour à tour grave, pathétique, triste, soucieux de rendre un maximum d'expression par une mimique extravagante, des jeux de physionomie que seuls les aliénés sont capables de réaliser.

Pauvre jeune homme! La paysanne rit. Nous sortons, navrés. Le fou ne s'aperçoit pas de notre départ...

De grosses gouttes de pluie tombent avec bruit sur la terre sèche. Désireux d'avoir fait le tour du village avant midi, nous accélérons le pas. Mais la pluie également se presse. Clic! Clac! Clic! Clac! fait-elle crescendo.

« Vite dans cette auberge près de l'église!

— Regarde là, appuyé au contrefort du temple, ce groupe de cariatides vivantes! Ce sont quatre fous. Regarde. Ils fléchissent le tronc en avant, et ainsi restent penchés sur une flaque d'eau. L'extase les semble immobiliser.

Est-il si attachant le spectacle de la danse de la pluie dans une mare? Afin de me convaincre, je me hisse sur une chaise et le visage collé à la vitre du cabaret, j'examine. Oh! la terrifiante, l'inoubliable vision : le reflet dans l'eau de quatre têtes de fous, quatre têtes verdâtres aux masques semblables, bouffis hideusement et vivant d'un mouvement diabolique parmi un va-et-vient de plissures produites par la pluie qui sans discontinuer chante : Clic! Clac! Clic! Clac!

... Il cesse de pleuvoir. Alors, comme par l'effet d'un déclic, les quatre têtes se relèvent; un sourire béat fige les visages; les quatre fous ont repris leur attitude de cariatides.

Digitized by Google

... Au dehors maintenant, l'air fleure bon la verdure humide.

« Passons par la rue Courbe. »

Ici, la solitude est impressionnante. Un cocorico retentit.

Un « chantecler » campinois?

— Oui, là, sur un tronçon de haie, il se raidit dans une tension de cou hideuse.

Cocorico!

« Oh! le vilain animal! »

Nous le chassons. Ramassant son gros corps, il saute à terre et s'enfuit entravé par les poils de ses pattes.

Un peu plus loin, l'enclume d'un forgeron tinte gaie et réjouissante.

« Mais où gîtent les fous? »

Les fous! les fous! Une envie de les appeler me saisit.

« En voilà un », me dit mon compagnon.

De la forge sort un gaillard herculéen, coiffé d'un chapeau-claque. Il a la poitrine criblée de croix, de médailles, de décorations, d'insignes de toute nature. Plastronnant, il chemine au milieu de la rue le nez en l'air.

« Bonjour, général! »

Le pseudo-général ne nous répond pas, il nous jette un regard dédaigneux, continue sa marche prélassante au grand amusement du forgeron et de son aide qui l'épient du seuil de leur atelier.

« C'est un ancien major! Tous les jours, il vient nous prier de finir son canon nouveau système.

— Est-ce que le major est encore une fois venu?

— Oui, Nette.

— Excusez, messieurs, mais je suis si heureuse de pouvoir aller en pèlerinage à Lourdes. Demain matin, je pars.

— Oh! oh!

— Oui, messieurs. Revenue, je n'entendrai plus les cris des hiboux qui m'empêchent de dormir toutes les nuits. N'est-ce pas, Fred?

— Oui, Nette. »

Impassibles, le forgeron et son aide rentrent. L'enclume se remet à tinter et nous sommes là, en présence de cette Nette énigmatique, femme d'une quarantaine d'années, petite, potelée, la figure ronde, fleurie d'une expression de bonheur mise en valeur par un bonnet blanc aux bords tuyautés.

« Bon voyage, Nette.

Digitized by Google

— Merci bien, messieurs. »

Nette s'éloigne allègrement, elle ouvre la boutique du boulanger proche. Nous entendons se mêler au tintement d'une clochette le joyeux babil de cette illuminée :

« Je suis heureuse parce que je vais en pèlerinage à Lourdes!... »

. . . . . .

Il est midi. Le train d'Anvers part dans un quart d'heure.

« Dépêchons-nous, et prenons par les petits chemins à travers champs.

— Et notre visite à l'hospice?

— Ce sera pour une autre fois. »

J'éprouve une inquiétude étrange, un serrement de cœur mystérieux. Muets, nous marchons dans la direction de la station où je regarde, ému jusqu'aux larmes, le pseudo-chef de gare, le fou, qui lève devant lui son énorme horloge au cadran nu... Pauvres fous!...

Le train s'arrête, siffle, aussitôt part...

JEAN LAËNEN.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

Monoplan, biplan ou multiplan ?

C'est par le nombre et la disposition des *surfaces sustentatrices*, des plans, que se différencient et se classifient les appareils d'aviation, ou aéroplanes. Leurs auteurs, en adoptant tel ou tel système, se laissent assurément guider par leur instinct d'aviateurs, et c'est surtout d'après les résultats obtenus que l'on peut, en dehors d'eux, se faire une opinion provisoire sur l'avenir réservé à l'une ou à l'autre de ces formules : la mécanique, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire, permet de calculer les éléments dont se composent les appareils, mais non pas de prévoir leur ensemble.

Voyons cependant d'après quelles considérations on peut penser que l'appareil d'aviation final aura telle ou telle forme.

Les précurseurs, Ch. de Louvrié et Lilienthal qui mit en pratique beaucoup des idées de l'aviateur français, sont partis de l'oiseau pour arriver bientôt au cerf-volant.

Voici, d'ailleurs, ce que Ch. de Louvrié écrivait dans l'*Aéronaute*, en 1884 : « L'aéroplane est un véritable cerf-volant dont la queue est remplacée par le gouvernail vertical qui le maintient, tête au vent, lorsqu'il n'a pas de mouvement propre. »

Cette appréciation est d'autant plus remarquable, que Ch. de Louvrié, à l'époque où il la formulait, ne connaissait que le cerf-volant ordinaire et traditionnel qui est un monoplan. Le météorologiste et physicien Hargreaves, de l'observatoire de Blue-Hill, aux États-Unis, en créant le cerf-volant cellulaire, devait créer, par le fait, les appareils d'aviation, les plans et multiplans. Ces boites volantes sans fond ni couvercle avec leurs parois d'étoffe sont d'excellents planeurs. On peut dire que l'aéroplane est, d'une façon générale, un grand cerf-volant cellulaire qui a largué sa bouée.

Donc, Lilienthal, Chanute, Haring commencèrent par le cerf-volant, monoplan auquel ils donnèrent la forme des ailes de la chauve-souris. Mais bientôt ils arrivèrent aux *biplans*, aux planeurs à surfaces portantes superposées qui se comportèrent en l'air avec peu de fixité et qui, de plus, paraissaient avec raison pouvoir prendre

Digitized by Google

leur vol d'un point bas du sol et non pas du haut d'une colline, ou d'un pylône. Le jour où l'aéroplane, essayé sur le sol, peut y rouler sans apiquer de l'avant ou de l'arrière, il devenait probable qu'il pourrait naviguer dans l'atmosphère, puisque l'on n'aurait plus à se préoccuper que d'un *maintien d'équilibre*.

Les plans sustentateurs multiples sont évidemment fort bons pour ce maintien d'équilibre, et surtout pour amener une puissance de planement suffisante aux aéroplanes. Ils ont, par contre, l'inconvénient de se prêter à des chavirements brusques auxquels n'est pas exposé le monoplan. La chose est aisée à comprendre : un navire à voiles chavire, alors qu'un radeau ne chavire pas. Or, l'aéroplane multiplan, c'est le navire à voiles, le monoplan, c'est le radeau de l'atmosphère.

Les navires à voiles carrées nous donnent donc des indications. La goélette est, dans son genre, un monoplan; le brick, un biplan; le trois-mâts carré, un multiplan. En retournant de 90 degrés un brick, on a un aspect d'aéroplane, abstraction faite de la grande lourdeur de la coque. Notons bien cependant que les indications fournies par le navire lui sont spéciales dans une large mesure ; car s'il évolue dans l'air, il est, par contre, retenu partiellement dans l'eau, c'est-à-dire dans un autre fluide de densité très différente qui lui sert de point d'appui pour orienter sa voilure. L'aéroplane ne navigue pas comme un navire, il navigue comme un sous-marin, ce qui lui rend à peu près impossible d'orienter ses surfaces : en thèse générale, sa bonne allure consiste à naviguer « au plus près du vent », et il n'a pas intérêt à essayer de naviguer vent arrière; au point de vue « voilure » il n'est pas fait pour cela.

On ne saurait prendre parti à l'heure actuelle pour le monoplan, ou, pour le multiplan, si l'on s'intéresse uniquement à la vitesse : il faut attendre d'autres résultats encore. Le multiplan léger donnera peut-être des vitesses égales, dans l'avenir, à celles que permettra de réaliser le monoplan; mais, lorsque l'on voudra acquérir de la puissance, il semble bien, dès à présent, que c'est surtout au multiplan qu'il faudra s'adresser.

Donc, la question de chavirement restera très importante à considérer, d'autant plus importante que si une « panne » permet à un aéroplane bien équilibré d'atterrir en glissant sans grand danger, le chavirement est la perte certaine. Le navire, pour ce cas, nous donne d'indiscutables indications. Le chavirement, c'est la mise en bascule infiniment petite autour du centre de gravité : tout près de ce « point critique », on est en possession d'une sécurité complète; dès que l'on dépasse le moindrement ce point, il se produit une sorte de déchaînement des forces, une *lancée* irrésistible dont on ne saurait se rendre maître avant la catastrophe.

Digitized by Google

Cela se voit en toute évidence lorsque l'on procède à l'épreuve de la stabilité des navires neufs, ou modifiés dans leur construction, au moyen du système pendulaire. On attache un câble vers le sommet du grand mât, et en tirant sur ce câble avec un treuil, on fait prendre au navire une « bande » plus ou moins forte; puis, on largue brusquement le câble; le navire se relève et effectue une série d'oscillations, avant de reprendre son équilibre axial, oscillations desquelles on peut déduire ses qualités fondamentales de stabilité.

Si ces qualités sont médiocres, au grand déplaisir des constructeurs et des armateurs, il suffit parfois « d'un rien » pour que le chavirement se produise, un effort minime sur le treuil, vers le point critique, fait « faire le tour ».

On voit aussi la puissance du chavirement dans les accidents qui proviennent du *ripage* des cargaisons lourdes, mal arrimées, ou qu'un accident de mer a déplacées : subitement on se trouve en perdition. S'il y a encore un espoir de salut sur mer en cas de chavirement, il n'y a en a aucun dans l'air avec l'aéroplane. Il est donc de toute nécessité que les appareils multiplans ne puissent pas chavirer et cela indépendamment du plus ou moins d'habileté de leur pilote. On trouvera probablement les moyens de sécurité nécessaires à cet effet dans les applications du *pendule* ou du *gyroscope*, ou de la combinaison de ces deux moyens de régulation. M. Louis Marmonier, de Lyon, a fait des recherches à ce sujet, et il a combiné un *stabilisateur automatique* d'aéroplane qui parait appelé à rendre des services. La masse gyroscopique étant placée à l'extrémité d'un pendule, on se trouve dans des conditions d'équilibre automatique. L'appareil se chargera de faire ce que fait d'instinct l'excellent pilote d'aéroplane en liant d'une façon invariable, par sa volonté et son adresse, son propre centre de gravité au centre de gravité de tout l'appareil en mouvement : il est ainsi tout à fait maitre des « couples de redressement » et peut éviter d'une façon constante le redoutable « couple de chavirement ».

Au moyen d'une transmission, simple en somme, M. Louis Marmonier fait agir son stabilisateur sur les plans de redressement et de gauchissement des aéroplanes ; il leur permet donc d'*établir automatiquement leur voilure*. S'il y réussit, et l'on peut l'espérer, il y aura alors un intéressant rapprochement entre la navigation du navire dans le vent et celle de l'aéroplane.

Comme il le pense, l'aéroplane n'entrera en possession de son grand avenir et ne deviendra un sport pratique, puis un moyen de locomotion, que lorsque l'équilibrage automatique sera résolu. On ne saurait rester à la merci d'une fausse manœuvre ou d'un instant d'inattention.

Ce qui a fait dans un ordre d'idées plus « terre à terre » mais

Digitized by Google

analogue à certains points de vue, le succès de l'automobile, c'est que ses conducteurs, avec un admirable esprit pratique de simplification, l'ont rendue dirigeable par le premier venu, pourvu qu'il soit intelligent et doué de sang-froid. Autrement, elle fût demeurée à l'état de curiosité mécanique et ne se fût jamais prêtée aux transports de plusieurs personnes qui sont la caractéristique du passage de l'acrobatie à la pratique courante.

Le danger du chavirement étant écarté, on n'aura plus à redouter, avec les aéroplanes, le danger de la précipitation verticale qui a été justement redouté en principe et dont les incendies de ballons montraient la cruelle possibilité.

En effet, ainsi que nous l'avons dit, pour le monoplan, l'atterrissage s'opérera normalement suivant un plan incliné aérien, dès lors que son conducteur l'aura fait légèrement apiquer au moment du coupage de l'allumage, ou au moment de la panne.

Pour ce qui concerne les multiplans, leur constitution cellulaire même leur procurera des qualités de *parachute* qui sont tutélaires en principe. Il ne paraît pas impossible, d'ailleurs, que l'on puisse leur annexer des parachutes proprement dits, déployables, soit à volonté, soit automatiquement, et qui joueraient le rôle d'appareils de sûreté.

La question de la gravité de l'accident suivant la hauteur de chute a été souvent agitée. Elle n'offre pas grand intérêt du moment que l'on dépasse une soixantaine de mètres : de même, il est à peu près indifférent d'être victime d'un accident de chemin de fer avec un train marchant à 60 ou à 90 kilomètres à l'heure; le résultat est sensiblement et fatalement identique.

Les aéroplanes n'ont et n'auront, d'ailleurs, aucun intérêt, sauf pour le cas militaire, à évoluer à de *très* grandes hauteurs. Dès lors qu'ils auront dépassé le niveau des obstacles usuels, des variations du courant aérien, et ne seront équilibrés au-dessus des dénivellations générales de la région, leur trajectoire sera définie. Ils n'auront pas avantage, comme l'ont dans certains cas les dirigeables, à aller chercher un grand courant d'air en mouvement pour y naviguer à la dérive en jouant le rôle de flotteur à accélération mécanique. L'aviation à proximité relative du sol est donc indiquée et, sans supprimer le risque des accidents, cette proximité peut, dans une large mesure, en atténuer les conséquences du moment que l'on aura pris les précautions voulues pour ne pas couler « à pic ».

Pour nous résumer, nous donnerons en principe la préférence mécanique au monoplan dont les conditions de stabilité d'équilibre en mouvement sont assurément les plus simples à étudier. En considérant les toiles des *multiplans* comme des éléments de *voilure*, on ne saurait méconnaître qu'il y a là pour les aviateurs des moyens

Digitized by Google

d'action utiles dès lors que le *chavirement* aura été rendu pratiquement impossible et lorsqu'on aura parfaitement déterminé, par une longue expérience, les conditions d'écartement, de tension et de courbure des toiles, de façon à rendre les *remous* de l'air non seulement inoffensifs, mais encore profitables à la propulsion. Le calcul donne, sur ces divers points, des indications très utiles : les expériences en petit ne sont pas négligeables. Mais on peut et l'on doit surtout attendre le progrès des essais réels auxquels procèdent les aviateurs. C'est à ce titre que l'on ne saurait assez encourager leurs efforts ni trop leur faciliter des essais dont chacun contribue toujours dans une certaine mesure à élucider quelque point obscur du fonctionnement de ces machines spéciales auxquelles appartiendra pour une grande part la véritable conquête de l'espace.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Instituteurs et syndicats.

Un récent congrès d'instituteurs a cru spirituel d'encourager de la voix et du geste les sans-patrie, qui spéculent sur un péril militaire pour réduire la bourgeoisie aux abois. Dans la presse on a marqué quelque surprise et même quelque indignation. Seules, deux ou trois feuilles d'extrême gauche ont applaudi à cette attitude peu périlleuse, et moins élégante encore, d'un certain nombre de « prolétaires » intellectuels. Le ministre de l'instruction publique s'est fâché et il a ordonné le dispersement de ces perturbateurs.

Il a bien fait. Si ceux qui sont chargés d'enseigner à la jeunesse le devoir moral et social et de leur inculquer le sentiment de la discipline rompent eux-mêmes les rangs et cassent les vitres, que restera-t-il debout ? Et ce n'est pas à l'heure où une réaction se dessine, où l'effroi des solutions radicales range sous des bannières blanches ou jaunes ou violettes trop de bourgeois, qui hier encore s'affirmaient républicains de conviction ou de résignation, ce n'est pas à cette heure que des fonctionnaires doivent prêter à une critique aussi grave que celle de saper les institutions. Leur férule ressemble au sabre de M. Prudhomme, et il n'y a pas que leurs férules qui nous fassent penser à l'amusant héros de Monnier. On ne saurait trop respecter les modestes « pionniers de la civilisation », pour parler comme un sous-préfet en tournée, tant qu'ils sont respectables; mais lorsqu'ils se rendent ridicules ou redoutables, il est juste qu'on les tire par leur redingote et qu'on leur dise : « La France ne vous a pas commissionnés pour une œuvre de destruction, mais bien pour des tâches plus hautes. Laissez la grève, le sabotage et la Sociale aux manuels; ils ont de trop belles excuses de se plaire à ces petits jeux; vous, vous pouvez faire votre partie après la classe; mais vraiment ce serait abuser que de nous donner la répétition générale du *Grand soir*. »

R.

***

Le plus heureux des trois.

Voici que s'achève le temps où laborieux et désœuvrés, dans les champs ou la montagne, sur les plages, dans les villes d'eaux, se reposent de leurs égales fatigues; et, soucieux de sa santé autant

Digitized by Google

que des usages, notre « protégé » Moulay-Hafid, sultan démissionnaire du Maroc, retiré des affaires et des tracas, ayant fait, comme tout le monde, une cure à Vichy, se délasse à Versailles. Notre hôte, qui eut naguère bien des soucis, n'est plus aujourd'hui qu'un touriste un peu tapageur, mais commode, facile à distraire, souriant, candide, émerveillé. On nous le représentait comme fortement atteint, lui aussi, de neurasthénie. L'heureux neurasthénique ! Et que nous voudrions lui ressembler ! Il n'est point maussade, désenchanté ni blasé. Oh! non. Un rien l'enchante; la plus pauvre aventure le met en joie. De Marseille à Vichy, ce fut son premier voyage dans un train; la vitesse lui procurait de petits frissons apeurés; sous les tunnels, il éprouvait une épouvante délicieuse. Et il découvrait la France : ses plaines, ses villes, ses monuments, ses institutions et les chapeaux des femmes qu'il jugea trop grands et qu'il voudrait voir remplacés, dit-on, par le beau bicorne à plumes du général Lyautey.

Je vous envie, Moulay Hafid. On assure que vous n'aimez guère la France, que votre âme est gonflée d'amertume et de ressentiment et que vous êtes parfois pensif et triste. Ne soyez plus triste, Majesté. Ne regrettez pas votre empire perdu. Puisque vous êtes un esprit cultivé, nourri de la vieille philosophie musulmane, résignez-vous à votre sort. Acceptez-le, bien plus, avec joie; car, des trois sultans marocains, vous êtes, à coup sûr, le plus heureux; n'enviez ni votre frère, Moulay Youssef, qui connaîtra seulement de l'autorité celle que notre résident général exercera sur lui, ni le prétendant du Sud, Moulay Hibba, déjà victime de la lutte qu'il engage imprudemment contre nos canons et nos mitrailleuses. Vous, vous avez abandonné toutes les charges, toutes les fatigues, tous les soucis, tous les dangers du trône, et vous en avez conservé tous les prestiges. Vous êtes désormais paisible; votre unique soin sera de jouir de la vie; les journaux content vos gestes et vos bons mots, comme ceux d'un souverain en exercice; et le gouvernement de la République est heureux de vous voir accepter quatre cent mille francs pour votre villégiature de Vichy, et une rente annuelle de trois cent soixante-quinze mille francs pour vos femmes et pour vous. Vous pourrez vivre dans l'aisance, quand vous aurez acquis le sens de l'économie.

Ne soyez plus triste, Sire : vous avez choisi la meilleure part.

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Un roman.

Parler du nouveau livre de M. René Boylesve, *Madeleine jeune femme*? Tâche délicate. La *Revue des Deux Mondes*, en le publiant par tranches, a permis à toute une élite de se faire un sentiment sur cette œuvre, qui dispenserait à la rigueur la critique de formuler le sien. Est-ce qu'un tel public ne collabore pas un peu avec l'auteur qu'il suit et qu'il goûte? Il semble que les caractères et les incidents, par ce contact multiplié quasi à l'infini, subissent une transformation inconsciente et insaisissable, que nous ne voyons plus les personnages et leurs actes tels qu'ils sont sortis du cerveau créateur. Chaque lecteur avant le volume y a mis la contribution de sa sensibilité.

N'importe, il faut relire *Madeleine jeune femme*. Quelles délices! Mais aussi quel ennui de devoir exprimer, avec la précision des mots, les sensations un peu vagues, d'une délicatesse charmante, que l'on vient d'éprouver! C'est l'art très exceptionnel de Boylesve que d'animer ainsi, dans les lointains brumeux de l'atmosphère cérébrale, de blanches formes aux contours indécis, de faire en sorte que notre besoin de nous rattacher au passé, de coordonner en longue chaîne nos émotions, y retrouve l'image approximative de nos plus chers souvenirs. Divine communion, que l'on croyait réservée aux poètes, mais dont ce romancier, portant en lui tout un monde invisible, partage le privilège avec eux!

A-t-on vu tout cela, à première lecture, dans *Madeleine jeune femme*? Et pour ceux qui prennent le livre en main, sans en connaître la matière, est-il permis de supposer qu'ils en découvriront aussitôt le grand attrait? Je ne le pense pas, et j'allais dire égoïstement : je ne le souhaite pas. Au contraire, une certaine indifférence pour le plaisir direct et facile du lecteur pourra nuire d'abord à l'effet. La composition moins extérieurement ferme, le brillant effet du dialogue sacrifié (ou plutôt, voilé, atténué), pas de couplets descriptifs ou moralisants, troussés de cette main dextre de nos La Rochefoucauld, voilà qui étonnera peut-être; en revanche, une obstination, quasi inexorable, à pousser dans le vif de l'observation, à perdre même de vue que l'héroïne dis : « je », que c'est une femme qui parle. Il est certaines vraisemblances de surface qu'il est courageux, qu'il est élégant de dédaigner. Est-ce que les héros de Corneille ne sont pas souvent Corneille lui-même, vitupérant les crimes, les vices ou les ridicules de son

Digitized by Google

temps ? Et ceux de Balzac ? Ne sont-ils pas des incarnations de cet être aux mille âmes que fut Balzac ? Point donc de ce scrupule d'objectivité, qui n'est chez Zola, par exemple, que le triomphe de la fiche, trop souvent hasardeuse et incomplète. Ici on n'a qu'à se donner la légère peine d'un peu d'attention, et, de cette bouche charmante d'une jeune provinciale exilée à Paris, on peut recueillir les vérités essentielles d'un bréviaire de vieille sagesse française. Oui, le tout-Boylesve s'y trouve inclus.

Et que dit le bréviaire ? Tant de choses, difficiles à reproduire, à résumer surtout, non que pareilles à de la mousse de champagne, elles se liquéfient ou s'évaporent, mais ce qui en constitue le meilleur prix, c'est l'art heureux de les amener, de les sertir dans le texte, de conférer le développement et la portée d'une généralisation à ce qui est très certainement de la vie individualisée. Ah ! ce n'est pas M. Boylesve qui écrira l'anecdote pour démontrer que... *O muthos dèloi,* comme dit le bon Esope. Tant mieux si de la vie tissée en récit, il s'échappe quelque morceau de sagesse profonde, et voilà tout !

Eh bien, cette sagesse ? Mais c'est, par exemple, la constatation de nos ridicules, le conseil de nous les épargner, d'en chercher au moins l'amendement. C'est surtout la constatation de la médiocrité des hommes et de leurs mobiles, et de leur agitation les moins délicats, d'entre nous l'emportant sur les autres, les affirmations grossières, brutales, dans les rapports du monde, imposées à l'effarement de ceux qui les écoutent ; les êtres bizarres, les excentricités d'idées et de geste et de propos tolérées, goûtées, proposées en exemple. Au contraire, Madeleine, qui résume tant de traditions généreuses et intransigeantes, aura la religion de l'honneur, de la chasteté, mais de celle qui s'offense aussi bien des mots dévêtus que des actions vilaines ; elle aura un sentiment élevé de la dignité humaine ; elle aura le mépris de l'argent, la notion en profondeur et en sévérité du mariage, une certaine réserve distante, l'incapacité de certaines indulgences (1). Vertus de nos grand'mères, dira-t-on. Eh oui ! Que ne les vénérons-nous un peu plus, tout en étant modernes quant au reste !

Mais je m'aperçois que je n'ai pas abordé le sujet, qui serait d'analyser, d'apprécier le dernier roman de M. Boylesve. Tâche plus difficile peut-être que cet épluchage sommaire. J'y renonce, sauf à noter l'admirable étude d'un sentiment féminin qui est le fond de l'œuvre. Madeleine a épousé sans amour M. Serpe, elle aimera sans aveu M. Juillet ; elle se sent incapable de lutter contre cet amour, aussi incapable de déchoir en y sacrifiant les devoirs d'épouse et de mère. Ceux-ci finissent par lui être doux ; une pensée de mystique abnégation se mêlera à tous ses actes et les

(1) Elle les acquiert, mais avec effort. Et Mme du Toit, qui, si j'ose dire, la « double » utilement, marquera la distance et comme le recul dans cette échelle du respect des traditions. Voyez pages 357 et suivantes ce qu'elle dit sur le mariage. On n'a jamais mieux résumé la thèse française.

Digitized by Google

embellira, leur donnera ce charme invisible qui fait qu'on peut regarder derrière soi, non sans un peu de secrète fierté...

Tout cela est d'une psychologie souple, déliée, abondante, attentive à la progression d'un sentiment, dont la singularité même rend déjà l'observation passionnante en soi et pour soi. Car c'est une très honnête femme que Madeleine. Elle n'a rien, rien du tout d'une Mme Bovary, ni même des héroïnes de M. Bourget première manière. Elle n'est ni sensuelle, ni platement sentimentale, ni dangereusement cérébrale, ni coquette, ni imprudente. Elle est honnête, d'une vertu entée sur la race, nourrie par l'éducation et l'expérience de la vie bourgeoise, fortifiée même par les contacts inquiétants que le mariage lui a infligés. Et pourtant cette femme exquise et pure aime un autre homme que son mari; elle fait, involontairement, inconsciemment une place en son cœur, que sa curiosité intellectuelle et la sécurité même, où elle se flatte d'être mise par sa vertu, tendent à élargir de plus en plus, sans toutefois qu'une explication quelconque, qu'un mot « en clair » change en réalité ce qui est confiné dans les régions du rêve. L'estime universelle l'encourage dans sa passion, au lieu de la lui interdire, et il y a comme une conspiration de tout son entourage pour lui dresser un piédestal, du haut duquel son regard passionné, attendri, tombe sur l'homme qu'elle a distingué.

Voilà tout le thème d'un volume plutôt compact. C'est bien peu, pensera-t-on. C'est peu, en effet, et c'est suffisant pour animer plusieurs centaines de pages, qu'on trouve brèves par un miracle de finesse, de délicatesse nuancée, d'invention du détail variée, exercée avec un art sûr de ses efforts, jamais à court dans l'analyse du pauvre cœur humain.

M. W.

* * *

Autres romans.

M. Grasset nous fait, chaque semaine, l'offrande d'une œuvre d'imagination. Dur labeur que la critique; mais aussi quelle joie d'effeuiller ces primeurs, de découvrir un tempérament, de refaire connaissance avec un écrivain déjà lu il y a un, deux ans!

Les Blés mûrissent... de Henri Bordier. Récit court, clair, coulant, d'une veine très simple d'ailleurs. L'auteur — est-ce bien *un*, et non pas *une* auteur? — a voulu exposer une thèse, celle de la fidélité à la terre. Pensez à Barrès, à Bazin, à tant d'autres! Le souci est noble, mais pourquoi lui subordonner tout, action, héros, langage? L'action aurait gagné à plus de complexité, et le retour du héros, de l'enfant prodigue (oh! si peu) après une expérience plus ou moins longue et douloureuse, aurait été alors impressionnant et logique. On parle beaucoup dans ce roman, on n'agit guère. Concédons toutefois que M. Henri Bordier, qui a mis une sorte de coquetterie à s'abstraire de toute localisation trop précise, nous

Digitized by Google

convainc, par de petites touches posées çà et là négligemment, qu'il ne serait nullement incapable d'être un descriptif s'il voulait bien. L'inégalité de sa forme n'a rien de décourageant non plus. En somme, les qualités et les défauts d'un bon début. Chez Grasset, aussi, voici de l'auteur de *L'Ivraie*, *Les Égarés*, etc., une série de contes réunis sous le titre *Graine au vent*. La semaille est plus évangélique encore que littéraire, et, que l'auteur le veuille ou non, son livre sent d'une lieue l'honnête et sage propagande catholique. C'est son droit assurément. N'insistons pas et louons le mérite très réel d'une sentimentalité jaillissante, le mérite supérieur peut-être d'une forme très consciencieusement étudiée. Ces historiettes plairont beaucoup aux jeunes filles et aux adolescents.

Est-ce à la même clientèle que s'adresse *La Barbe bleue* (chez le même éditeur)? On ne sait trop. C'est en tout cas une histoire d'amour où le terrible époux de tant d'infortunées, dont M. Maeterlinck avait déjà fait un personnage bien différent de celui de la légende, joue un rôle plutôt sympathique. Après que sa femme a ouvert — bien malgré elle — la porte du cabinet sanglant, on s'attend au châtiment de sa curiosité. Eh bien non! Barbe-Bleue se fait pitoyable ; il se souvient du passé loyal de sa femme et il dépose, avant de disparaître, un baiser sur son front... M. Grasset édite aussi de Robert Dervieu *Les petites filles d'une grande nuit*, des contes et des nouvelles au fond desquelles le réalisme et la mélancolie de la vie se mêlent sans heurts au fantasque pour nous montrer quelques silhouettes féminines.

Et *Goëry Coquart*, par René Perrout (Ollendorff)? C'est un début à Paris — car l'auteur est très aimé en Lorraine. — René Perrout nous raconte l'histoire d'un bourgeois d'Épinal, depuis l'enfance lumineuse aux bords de la Moselle jusqu'aux jours sombres de la conquête. On notera dans ce livre du style et du goût. Chez Méricant, à Paris, un livre ahurissant par l'accumulation de choses drôles, fantastiques, que l'auteur a su relier par un fil subtil et nerveusement agité. Cela s'intitule *Le mort volant*. M. Jules Hoche est déjà l'auteur d'une vingtaine de volumes où sa polygraphie agile, aisée et ingénieuse s'est donné cours. Depuis *Eros ou la liberté sexuelle* jusqu'à *Bismarck* et *Guillaume II intime*, il n'est rien qu'il ait négligé. La couverture de M. Atamian est prometteuse des plaisirs du contenu.

* * *

On connaît la manière de M. Vanderem, l'un des rois de la chronique boulevardière. M. Vanderem ne tient pas seulement la plume tombée des mains de Scholl; il est romancier et dramaturge. Ses *Gens d'à présent* sont à ranger dans le même rayon que les recueils d'articles de Lavedan et de quelques confrères notoires. C'est observé, trituré, déglutté; cela

Digitized by Google

donne la formule définitive de bien des gestes sots, tragiques ou bouffons de nos contemporains. Et il y a du style !

* * *

Il est encore temps de signaler pour les voyages d'automne le merveilleux petit guide Joanne, intitulé *Rome en huit jours*. On connaît déjà bien des itinéraires de la cité éternelle ; mais aucun ne donne, dans ce format compact et commode, autant de renseignements bien groupés et coordonnés, présentés avec ce tact de la maison Hachette, qui dans les illustrations, plans, etc., se décèle aussi. Les quatorze promenades et les deux excursions au dehors satisferont les touristes les plus grincheux.

* * *

Signalons, un peu tard, les *Images de Hollande*, de beaux vers de notre collaborateur si consciencieux M. Maurice Gauchez, dont la polygraphie, pour être surprenante n'en reste pas moins sympathique. Le même nous envoie ses *Poètes des Gueux* (coll. Michaud, à Paris), charmant petit livre, qui est mieux qu'une anthologie, car l'introduction suppose des idées et des lectures éclectiques et abondantes, et le choix des morceaux est fait avec tact.

Digitized by Google

Le Parti Libéral

et

La Grève générale

La lutte pour le « pur et simple » est entrée dans une phase aiguë. Dès à présent, les socialistes préparent la grève générale. Les « potins politiques » assurent que M. Vandervelde a déjà réuni un fonds de guerre de 6 millions. Si le parti socialiste se croit assez fort pour pouvoir impunément infliger à la classe ouvrière une perte énorme de salaires et la misère des jours sans travail et sans pain, que fera le parti libéral ?

Il paraît douteux que dans son ensemble, il soutienne, en quelque sorte officiellement, la grève générale. Pour l'instant, il ne peut que s'abstenir d'exprimer son opinion et ses intentions. S'il déclare, dès à présent, qu'il soutiendra la grève, cela revient à dire qu'il prend part à sa préparation, et le parti libéral n'a pas le droit de provoquer la grève. Elle aura des conséquences économiques et sociales, dont les ouvriers eux-mêmes seront les premières victimes, quelles que soient les précautions que prendra le parti socialiste pour permettre aux travailleurs de chômer sans payer trop rapidement leur tribut à la misère. C'est à ces victimes-là qu'il appartient seul de décider si elles doivent se sacrifier. Nous n'avons sur elles aucun droit. Il n'appartient pas au richissime maître de charbonnages, au professeur, à l'avocat, au médecin, au bourgeois assis en pantoufles au coin de son feu, qui ne peuvent point « faire grève », de décider si les ouvriers doivent ou ne doivent pas abandonner les chantiers et déposer leurs outils. Le contraire serait monstrueux, car

Digitized by Google

ils auraient beau « soutenir » la grève, leur obole, leur « cotisation », si généreuse fût-elle, ne serait jamais une rançon adéquate des maux sans nombre que la grève va déchaîner dans les rangs du prolétariat gréviste.

D'un autre côté, il paraît difficile d'admettre que tous les éléments du parti libéral soutiendront la grève le jour de sa déclaration. Il y a pour cela des motifs qui tiennent à la nature humaine elle-même, qui relèvent de l'égoïsme et de l'individualisme, puissants leviers de la vie sociale. Pourquoi les libéraux constitueraient-ils à cet égard une exception merveilleuse parmi les autres hommes?

Or, le parti libéral comprend une quantité considérable de petits commerçants. Ceux-ci ne soutiendront pas la grève générale parce qu'elle les frappera directement dans leurs intérêts. Perturbation sociale, troubles et désordres inévitables, renchérissement des denrées alimentaires, des matières premières et des objets fabriqués, autant de causes — et il y en a bien d'autres — qui nuisent à la bonne marche des affaires.

Les industriels sont nombreux dans le parti. Ils constituent, surtout dans le pays wallon, une force considérable. Si la grève éclate, les patrons d'industrie libéraux devront fermer leurs usines. Le personnel ouvrier étant en grève, le combustible faisant défaut, les machines s'arrêteront, les fours s'éteindront, les marchés seront rompus ou leur exécution sera rendue impossible. Aux pertes subies par la non-activité — *lucrum cessans* — viendront s'ajouter les indemnités de retard ou d'inexécution des contrats — *damnum emergens* —. C'est par milliers de francs que se chiffrerait la perte quotidienne dans certaines usines. Et l'on s'imagine difficilement que non seulement les patrons accepteraient ces pertes d'un cœur léger, mais encore iraient soutenir et subsidier de leurs deniers une tactique politique ayant pour but l'arrêt complet de la vie économique du pays, allant à

Digitized by Google

l'encontre directe de tous leurs intérêts et de tous les intérêts dont ils sont responsables comme gérants d'affaires — sans qu'ils fussent le moins du monde assurés de la réussite d'un mouvement qu'ils auraient contribué à déchaîner.

Il ne faut pas demander l'impossible. Les coopératives socialistes n'ont-elles pas déclaré qu'elles ne cesseraient pas de travailler? L'altruisme a certaines limites que lui impose l'instinct de la conservation et que les conceptions les plus philanthropiques et les plus humanitaires ne parviennent pas à franchir. Alors que dire, lorsqu'il s'agit d'une simple question de convenances politiques?

Ce que l'on peut dès maintenant affirmer, c'est que si la grève éclate, il ne manquera pas dans nos rangs de cœurs généreux, sensibles à toute misère et disposés à secourir les ouvriers victimes de leurs opinions politiques, et l'on peut même ajouter que beaucoup d'entre nous, par conviction politique, alimenteront, à l'encontre de leurs intérêts, les caisses de secours de la grève. Mais ceci n'implique pas l'adhésion générale du parti. Il nous semble d'ailleurs que celui-ci, sur cette question, n'a pas à se prononcer. A cet égard, l'ordre du jour voté le 8 septembre par les jeunes gardes de Nivelles est empreint de sagesse et donne la note heureuse lorsqu'il affirme que les jeunes gardes ne veulent pas se prononcer sur des événements hypothétiques et non encore réalisés.

Certes, les maux du vote plural sont grands. Il favorise des fraudes sans nombre, qu'il est impossible de déjouer. La pluralité est répartie d'une manière absurde et ridicule. Elle est « censitaire » et, par là, établit une solidarité regrettable entre le droit électoral et le droit fiscal. Elle favorise les campagnes au détriment des villes, à tel point qu'elle a donné naissance à l'adage : « Vote plural, vote rural, vote clérical. » Le vote plural est essentiellement antidémocratique et l'adoption de ses modalités a été inspirée uniquement par des

Digitized by Google

considérations de classe. Il donne injustement la prépondérance politique à 38 p. c. des citoyens, parmi lesquels les électeurs cléricaux professionnels et tous les éléments réactionnaires du pays, en leur accordant le droit d'émettre 59 p. c. de la totalité des suffrages. Il assure au parti clérical une prépondérance illégitime; il vicie dans son essence la représentation nationale et la façon dont le pays est admis à exprimer ses opinions sur la conduite des affaires publiques, jetant le doute et la suspicion sur la légitimité du pouvoir entre les mains des cléricaux; il crée des sources d'inégalité politique, partant de haine et de discorde parmi les citoyens. Et les effets mauvais du vote plural — la statistique le prouve, — vont en augmentant d'année en année.

Aussi les libéraux ont-ils inscrit depuis plusieurs années en tête de leur programme le pur et simple, sans autre modalité qu'un minimum d'âge et de domicile. Ils n'ont, aujourd'hui, aucun motif d'abandonner cette revendication et elle s'exprime avec autant d'énergie aujourd'hui qu'à la veille du 2 juin. Plus que jamais, nous affirmons la nécessité de changer la loi électorale.

Les élections se sont faites sur la question du S. U. Le mouvement pour le S. U. était admirable depuis 1910. Son apogée fut la grandiose manifestation du 15 août 1911. Nul doute qu'à ce moment un peu d'énergie eût remporté la victoire pour l'égalité politique. La manifestation finit dans le calme, et malheureusement ouvrit les yeux aux cléricaux; ceux-ci se mirent à l'œuvre et, au 2 juin 1912, tous les effets du magnifique mouvement furent détruits par une campagne de calomnies et de mensonges, de fraude et de corruption. Nous allions aux urnes pour le pur et simple et nous avons été battus. Nous avons été battus parce que nous n'avons pas renversé le gouvernement. Les socialistes ont gagné quatre sièges, les libéraux restent stationnaires, et le gouvernement du vote plural est toujours debout. En réalité, nous tournons

Digitized by Google

ici dans un cercle vicieux. Si nous n'avons pas réussi à obtenir le changement du système électoral par la consultation du pays, à la suite d'une dissolution générale, c'est parce que la façon dont le pays a été admis à exprimer ses idées est viciée dans son essence même par le vote plural, par la fraude et les privilèges injustes dont il s'accompagne et qui empêchent la majorité des citoyens d'exprimer sincèrement leurs opinions et surtout de les faire prévaloir sur celles d'une minorité de *beati possidentes*. Les dés sont pipés! Les cléricaux ont, en outre, jeté la corruption et la pression dans la balance, et non seulement la corruption et la pression privées, s'exerçant de candidat à électeur, d'homme à homme, mais encore la corruption et la pression ministérielles, officielles.

Le gouvernement a scandaleusement abusé de la candidature officielle, des faveurs, des distributions d'argent sous forme d'augmentations de traitement, indemnités, décorations, promesses de tout genre. Nous nous trouvons en présence d'un parti et d'un gouvernement qui ne reculent devant aucun moyen, si malhonnête fût-il, pour étouffer la voix de l'opinion publique et l'empêcher de se manifester par la voie légale. Voilà, en grande partie, pourquoi nous avons été battus. Mais nous n'avons pas été battus sur le principe du pur et simple, car il est acquis qu'une grande majorité des électeurs lui est favorable.

Si les maux du vote plural sont grands, ceux que déchaînerait la grève générale seraient tout autres, mais tout aussi grands, sans constituer le gage d'un succès final. A vrai dire, la grève générale est une aventure, et si le parti socialiste, véritable maître de ce moyen d'action, veut la courir, libre à lui de la tenter.

Mais l'arbitre de la situation, seul responsable en réalité de la grève et de son cortège de calamités, ce sera le parti clérical. Il est possible que la grève soit pacifique. Les chefs

Digitized by Google

socialistes feront tout ce qu'ils pourront pour qu'elle le reste. Mais il est infiniment plus probable qu'elle deviendra violente. Et dès lors l'obstination du gouvernement clérical risque d'amener une situation révolutionnaire bien plus grave et plus dangereuse encore que la simple grève des bras croisés. Une fois de plus, il sera prouvé qu'il n'y a d'émeutes en Belgique que sous le règne du parti clérical. Il me suffira de rappeler quelques dates : 1857, 1886, 1893, 1900. Dans ces conditions, que doit faire le parti libéral ? Cette question est à l'ordre du jour et je suis frappé du grand nombre de personnes qui l'ont posée devant moi.

Assurément la situation est trouble, avouons-le sans détours.

A l'heure actuelle, notre presse est en plein désarroi.

Tous les jours, cléricaux et socialistes s'en donnent à cœur joie de mettre les diverses feuilles en contradiction entre elles et, pis encore, avec elles-mêmes. Tandis que les unes sont réactionnaires, certaines promettent l'obole de tous les libéraux pour la grève. D'autres vont jusqu'à insinuer qu'il ne faut pas abandonner le vote plural, tandis que d'autres encore, sans revenir en arrière, maudissent le cartel et déplorent « la politique des jeunes gardes ».

Dans les différentes réunions politiques, on vote des ordres du jour contradictoires, nos chefs eux-mêmes ne paraissent guère d'accord.

Il ne faudrait pas deux ans d'un tel régime pour que le parti libéral, morcelé, divisé, affaibli par les dissensions intestines, sans discipline, et disons-le, sans mot d'ordre, ne soit anéanti, complètement écrasé par ses adversaires.

Sans doute, le parti libéral est un parti tampon amortissant le choc des idées extrêmes, ayant pour rôle de maintenir la tranquillité sociale, la paix politique, et ce rôle est très beau. Mais le libéralisme n'est pas pour cela condamné à l'inertie, il n'a pas pour but de pencher à droite ou à gauche selon les nécessités de l'équilibre politique. Il a un

Digitized by Google

rôle actif. Et ce rôle, à l'heure actuelle, est de coopérer de toutes ses forces au renversement du gouvernement clérical, et du régime électoral odieux sur lequel celui-ci s'appuie. Avant comme après le 2 juin, tel est l'enjeu de la bataille.

Nous avons vis-à-vis de la patrie, vis-à-vis de nos enfants et des générations futures, et vis-à-vis de nous-mêmes, un devoir à remplir : nous devons être anticléricaux. Et quand nos adversaires disent : Vous n'avez pas de programme et toute votre politique se traduit par un seul cri : à bas la calotte, je réponds à cela que c'est à la fois faux et vrai.

C'est faux, parce que nous avons un programme. Non seulement politique, mais encore financier, économique et social. Mais il est vrai aussi que toute notre politique se résume en ces quatre mots : à bas la calotte ! Et qu'on ne vienne pas prétendre que ce cri est vide de sens, et ne tient aucun compte de la réalité des choses. Ce cri signifie, tout d'abord, que rien de notre programme ne pourra être réalisé tant que nous serons sous la domination toute-puissante du clergé. Pour faire de bonnes lois agraires, pour réformer le système inique des impôts, pour établir l'égalité politique, pour assurer la défense de notre territoire, il faut que la toute-puissante influence du clergé parasitaire soit réduite à néant. Ce cri signifie encore que nous sommes adversaires de la fraude électorale, de la corruption administrative, officielle et privée, de l'odieuse pression terrienne, des mœurs politiques abominables que le cléricalisme a installées chez nous et qui ont converti en bourbiers fangeux certains arrondissements entiers. Nous sommes adversaires du favoritisme éhonté qui préside aux nominations dans l'administration, dans le notariat, dans le personnel qui est appelé à rendre la justice. Nous constatons que l'on doute de la justice elle-même, parce qu'elle est cléricalisée jusqu'à la moelle et nous ne voulons pas d'une justice de parti. Nous sommes adversaires de l'immixtion du clergé dans toutes les manifestations de la vie publique et privée,

Digitized by Google

de son arrogance et de son insolente domination, de son influence politique systématiquement encouragée par les pouvoirs publics. Nous ne voulons pas qu'en Belgique on mesure les hommes à leur degré de catholicité. La Belgique aujourd'hui est divisée en deux fractions. A l'une sont réservés les honneurs, les faveurs, les places, les distinctions, la considération, la possibilité même de prospérer et presque de vivre et de respirer! Ceux qui appartiennent à l'autre fraction sont honnis, méprisés, bannis. On les traite comme des chiens galeux ou comme des pestiférés. On les surveille, on les poursuit de la haine cléricale jusque dans leur vie intime et privée. Basile donne la main à Torquemada pour les dénoncer et les torturer.

Et si nous devons être anticléricaux avant tout, c'est parce que nous voulons une Belgique pacifique et unie, honnête, morale, instruite, prospère et forte, où chacun au point de vue politique, quelle que soit sa situation sociale, ait le droit de penser et d'agir comme il lui plaît, sans qu'il ait à en souffrir dans ses intérêts privés. Voilà pourquoi nous crions : à bas la calotte! Et, quand nous revendiquons l'égalité politique et quand, sur le terrain du droit électoral, nous marchons à la conquête du pur et simple, c'est ce cri encore qui exprime le mieux notre soif de justice et d'honnêteté. Groupons-nous donc tous, unis et disciplinés, autour de notre programme du 2 juin. Nous n'avons rien à en retrancher, puisque rien n'en a encore été réalisé.

La politique franchement démocratique adoptée depuis quelques années par le parti libéral, a éloigné peu à peu de lui certains éléments timorés et flottants, et les cléricaux les ont habilement attirés à eux par des manœuvres déloyales. La politique du cartel, la perspective d'un gouvernement libéral socialiste a détaché de nous les grands commerçants (1),

(1) Du type des maisons de luxe de la rue Royale, à Bruxelles.

Digitized by Google

les armateurs et les grands négociants d'Anvers, les agents de change, le monde des affaires et de la Bourse, qui presque tous avouent avoir voté pour les cléricaux « par mesure de conservation sociale ». Dans la partie rurale du pays, quantité de cultivateurs effrayés par notre programme démocratique en matière de pensions et d'impôt sur le revenu, ont apporté au gouvernement l'appui de leurs voix et de leur influence.

Le parti libéral ne doit pas faire un seul pas en arrière dans le but de rattraper les éléments timorés qui l'ont lâché au 2 juin et qui regretteront cette défection trop tard. Il doit garder tout son programme et conserver ainsi l'appui des démocrates qui comprennent l'erreur du socialisme et veulent le bien véritable du peuple.

Mais le bloc libéral ne sera fort et ne possédera une puissance électorale certaine que s'il reste uni, bien discipliné et fermement décidé à poursuivre la réalisation de son programme politique.

Depuis 1900, le parti libéral a suivi une ligne de conduite de plus en plus stable et possède une unité de vues et d'action de plus en plus grande. C'est dans ce sens et avec la discipline qui nous gouvernait au 2 juin, qu'il faut continuer notre marche en avant. Il ne faut pas qu'il y ait parmi nous des hommes qui ne savent ni ce qu'ils veulent ni où ils vont. C'est là une cause d'infériorité dans la lutte des partis et d'impuissance radicale vis-à-vis du corps électoral.

Pour quelques intellectuels éprouvant la nécessité de tout discuter et de toujours réserver leur libre appréciation, le corps électoral compte une immense majorité de gens simples ou d'indifférents qui veulent des opinions toutes faites, des affirmations nettes, claires, peu compliquées et énergiques, en un mot des *dogmes* politiques. De là vient le succès des partis extrêmes. Ils ont et propagent des dogmes politiques. La foule les écoute et les suit parce qu'ils savent lui parler.

Digitized by Google

Le parti libéral, dit-on, est le parti du libre examen. Il est essentiellement anti-dogmatique. Fort bien, c'est superbe, le libre examen... sur le terrain scientifique. Si vous voulez pratiquer le libre examen, consacrez-vous donc aux études, soyez propagandiste de la libre-pensée scientifique. Mais de grâce, ne faites pas de politique : à chacun son métier et les vaches seront bien gardées. Ceci n'exclut pas la tolérance, bien entendu. Rien n'est plus vil que les moyens de pression divers auxquels les cléricaux et parfois les socialistes doivent leurs succès. Un parti se déshonore s'il met ceux qu'il veut convertir dans l'obligation de choisir entre leur conscience et leur gagne-pain quotidien.

Dans le parti libéral, la création d'un organisme central, analogue au conseil du parti ouvrier, serait une excellente chose aujourd'hui. Il devrait être aussi indépendant que possible de la surenchère électorale, et dès lors comprendre un certain nombre de députés et sénateurs. Il est urgent que le parti libéral soit dirigé dans un sens déterminé. Une armée ne saurait remporter la victoire, si dans le commandement il n'y a point d'unité. N'en déplaise à certains, il faut aussi que le parti libéral dise clairement ce qu'il veut, où il va, quels moyens il compte employer pour atteindre le but qu'il se propose, tout au moins en ce qui concerne les grandes questions politiques qui sont à l'ordre du jour. Il est nécessaire que l'opinion publique sache à quoi s'en tenir. Elle n'accordera ni crédit ni confiance à des gens divisés et indécis. Elle ratifiera, au contraire, tôt ou tard, les vues des hommes politiques fermes et avisés qui de commun accord resteront fidèles à ces principes d'une démocratie éclairée se trouvant à la base de notre plate-forme électorale du 2 juin dernier.

Les cléricaux voudraient bien nous faire dire des choses qui vont au delà de notre pensée. Ils ont conscience de la terrible responsabilité qui pèse sur leurs épaules, et voudraient nous l'endosser quelque peu. Il faut qu'ils sachent

Digitized by Google

que le parti libéral reste le vrai parti de l'ordre et de la légalité. Mais qui oserait prévoir aujourd'hui jusqu'où le fanatisme clérical pourrait nous mener?

Il y a trois semaines, les jeunes gardes de Nivelles ont voté le principe de la séparation administrative.

Qui sait, si l'intransigeance malveillante du gouvernement clérical flamingant ne poussera pas la Wallonie tout entière à réaliser avec violence ce vœu tout platonique du congrès de l'autre jour? Du même coup, les provinces wallonnes auraient résolu le problème du S. U.

Puissent les cléricaux méditer les sages paroles du catholique Nothomb :

« J'affirme, en témoignage de l'histoire, disait-il en 1892 à la Chambre, que le S. U. n'a fait de mal nulle part; il a servi la cause de l'ordre; nulle part il n'a provoqué de graves perturbations sociales; loin de là, il en a conjuré et atténué plus d'une; il n'a rien renversé, il a parfois réédifié.

« Il n'est donc pas révolutionnaire, comme on l'a dit; il n'y a de révolutionnaires que ceux qui rendent les révolutions nécessaires. Le mot fut dit ici et est vrai : l'histoire le prouve. La révolution, c'est le fait des majorités attardées, des gouvernements intransigeants qui usurpent le titre de gouvernement de préservation sociale et de résistance.

« ... Croyez-moi, mes chers collègues, prenez-le (le S. U.) tant qu'il en est temps encore; si vous ne le prenez pas, il vous prendra! »

Si les cléricaux veulent éviter les plus graves difficultés, ils doivent s'inspirer de ces idées. Pour gouverner, il faut savoir prévoir, il faut aussi savoir céder.

Félix Goblet d'Alviella.

Digitized by Google

JEUNE FILLE

1. — DERNIÈRE POUPÉE.

Dans le tas de ses poupées, elle finit par adopter la plus pitoyable et relègue les autres dans une mansarde, sous le toit. Son abnégation pour cette marionnette de son devient surhumaine : tour à tour, elle la berce, la cajole ou la corrige, singeant ainsi, sans le savoir, les attitudes maternelles. A table, assise près d'elle, elle oublie de manger pour la servir; la nuit, réveillée par les criailleries du dernier petit frère, elle s'assure si la poupée est couverte et lui tâte le front. Et le jour où, rentrant de la messe, elle la trouve éventrée par le chat, elle refuse toute remplaçante, et, prostrée dans un inconsolable amour, elle pleure de ne pouvoir porter son deuil.

2. — COMMUNIANTE.

Toute blanche et les cheveux bouclés, elle porte avec orgueil la robe neuve, pareille à celle des épouses. Un monde vaporeux lui apparaît à travers la pâleur du voile baissé. L'air matinal, le jeûne et l'encens grisent son cœur et la détachent de la terre, bien avant l'instant solennel dont elle espère de confuses délices. Enfin, au tintement des clochettes, le surplis du prêtre s'est approché et pendant quelques secondes, elle a pensé défaillir. Mais l'absence de l'ivresse attendue et la fadeur du pain divin la laissent triste et déçue, comme une amoureuse dont l'époux se montrerait parjure à ses promesses.

Digitized by Google

3. — VIRGINITÉ.

Dans l'humble vase de sa virginité, le secret de sa beauté sommeille encore. Sur la fleur fraîche éclose de sa chair, ses regards, pour la première fois, se sont arrêtés. La vaine caresse des hommages l'étreint d'une angoisse jusqu'alors ignorée. Tour à tour ardente et craintive, elle guette, à chaque détour, la merveilleuse aventure. Et la fuite monotone des jours la conduit avec certitude vers le délire auquel son cœur, depuis longtemps, secrètement s'est préparé.

4. — LE PASSANT.

Devant la maison blanche de son âme, un étranger s'est arrêté. Une ardente jeunesse l'auréole de vaine gloire. Le regard qu'il promène sur le monde est aveugle à tout ce qui n'est pas un hommage. Derrière les rideaux soulevés, où la rougeur d'une vierge abrite son trouble naissant, il devine une facile conquête. Et son regard, rayonnant de promesses, révèle à l'humble recluse des mirages jusqu'alors enveloppés de nuit.

5. — AMOUR.

Un étranger vint à paraître; les jeux de l'enfance ont soudain perdu tout attrait, la prière toute vertu; et l'âme recluse s'est ouverte à l'amour, comme le printemps à l'avril.

Pour la première fois, elle a menti à ceux qu'elle aime. Un irrésistible sortilège la lie à cet inconnu; pour apaiser ses ardentes prières, elle offre avec effort, l'un après l'autre, tous les divins consentements de son ignorance; pour l'innocent orgueil de l'entendre balbutier sa gratitude, elle fait taire sa pudeur et traite sa honte en ennemie. Au piège des larmes menteuses, son cœur sans détours est tombé; et, croyant le rendre heureux pour toute la vie, elle se grise, éperdument, d'obéissance et de sacrifice.

Digitized by Google

6. — INFIDÉLITÉ.

Comme autant de pressentiments funèbres, l'embarras des paroles et la contrainte des attitudes ont de bonne heure averti sa tendresse. Trop amoureuse pour précipiter l'irréparable, elle assiste, le cœur déchiré, aux manœuvres hypocrites qui trahissent l'imminence de la retraite. Elle cache jalousement sa peine affreuse. Les larmes qu'elle verse en secret font plus charmant son doux visage, sans attendrir le cœur de l'amant dont le désir aspire à d'autres victoires. Et comme ces fleurs au charme morbide qui se fanent sitôt épanouies, son sourire merveilleux trahit par avance l'irrémédiable désenchantement.

7. — SOLITUDE.

Les anciennes douleurs se sont doucement assoupies. Dans l'éloignement du souvenir, une image pâlie survit peut-être encore, mais la prière a retrouvé sa vertu. Dans ce cœur ravagé par l'amour, des ferveurs plus austères ont remplacé les ardeurs d'autrefois. Sur les genoux amaigris que drape une robe démodée, des bêtes familières ont pris la place des poupées d'antan. Et, sous le voile épaissi d'une mémoire défaillante, la vieille fille évoque les délices promises d'une existence incomparable, qu'emplit l'unique amour en celui qui ne trahit pas.

MAURICE BEERBLOCK.

Digitized by Google

L'été anormal de 1912

Depuis l'éruption volcanique de la Martinique et l'ère de bouleversement climatérique qui suivit, on a pu remarquer que tout tremblement de terre ou toute éruption volcanique était invariablement suivi de violents troubles atmosphériques, se manifestant dans les régions de l'Europe centrale environ douze heures après les séismes, ayant leur siège proche de la Méditerranée, et vingt-quatre heures après ceux originaires de l'Extrême-Orient.

L'été actuel se présentait à son début comme devant être très chaud et sec. Tout le faisait présumer, et l'on se souvient peut-être des chaleurs excessives du commencement de mai.

Le tremblement de terre de Constantinople survint et fut immédiatement suivi ici d'une terrible bourrasque que rien n'annonçait quelques heures auparavant. Mais un autre phénomène était déjà latent depuis quelques mois : la multitude des icebergs, dont la proximité nous procurait des alternatives de froids subits. Or, le bouleversement général de l'atmosphère, brassée en quelque sorte par le contre-coup du tremblement de terre de Turquie et les tempêtes qui suivirent un peu partout, mélangea l'air des zones refroidies par les icebergs, avec l'air des zones déjà partiellement surchauffées par les chaleurs printanières. D'où condensation et précipitations abondantes, accompagnées de « vagues » alternativement chaudes et froides.

L'action des glaces flottantes ayant perduré tout l'été et persistant encore en ce moment, il doit s'ensuivre un refroidis-

Digitized by Google

sement humide toujours plus accentué des couches atmosphériques, que le soleil ne peut réchauffer normalement cette année, vu l'abondance des nuages résultant précisément des condensations excessives que ces glaces produisent sur l'océan.

Car il ne faut point perdre de vue que le soleil n'échauffe l'atmosphère terrestre qu'indirectement, par réverbération de la chaleur reçue et emmagasinée par le sol. Les rayons solaires n'ont qu'une action calorifique très minime sur l'air lui-même : celui-ci ne s'échauffe que par son contact prolongé avec des matières solides déjà surchauffées elles-mêmes. C'est pourquoi l'on constate souvent ce phénomène paradoxal d'un air ambiant très froid malgré un soleil ardent.

Les conditions anormales dans lesquelles notre globe s'est trouvé durant cet été, auront pour conséquences très probables un hiver froid, humide et neigeux.

Certains écrivains, traitant la même question, ont prétendu qu'en l'état actuel de la science, rien ne peut expliquer les coincidences que l'on remarque entre les phénomènes volcaniques et les états de l'atmosphère.

Je ne puis partager cette opinion et il me paraît que les *réactions*, que les convulsions de la Terre peuvent avoir sur son atmosphère, s'expliquent logiquement par toutes les données scientifiques que nous avons déjà acquises. Le contraire serait plutôt inexplicable !

En effet, on oublie trop souvent, même dans le monde scientifique, que la terre et son atmosphère ne font qu'un seul tout, *un seul corps*, qui constitue la « Planète ».

Nous avons tous, dès l'enfance, une singulière propension à séparer, à distinguer la terre de son atmosphère et à faire de cette dernière un élément tout à fait indépendant, antagoniste même. Nous la relions plutôt à l'éther. Il n'en est rien et la simple réflexion nous confirme que l'atmosphère terrestre est partie intégrante du globe, nécessaire à sa vie propre, et par suite, participant à toutes ses manifestations

Digitized by Google

d'entité. Notre aveuglement provient de notre matérialisme atavique qui se refuse encore à concevoir qu'un fluide soit matière aussi, et soumis comme tel, à toutes les réactions de la matière en général ou à celles d'une matière plus dense que lui. Pourtant un corps animal, quoique ne formant qu'un tout également, n'est-il pas aussi composé de parties fluides et de parties plus denses réagissant instantanément les unes sur les autres? Et l'on voudrait que les parties fluides d'une planète restassent indifférentes aux soubresauts de ses parties plus compactes?...

A ses débuts et longtemps après, la nébuleuse terrestre posséda une atmosphère lourde et dense, presque matérielle, et composée de la plupart des matériaux, alors gazéifiés, qui forment maintenant la croûte solide du globe. Viendra-t-il à l'esprit de personne de croire que dans cet état, *une partie* des matières composant la planète restait indifférente aux réactions de la masse?

Peu à peu cette atmosphère lourde se purifia en se condensant successivement par refroidissement, les matières les plus réfractaires à la chaleur passant les premières à l'état liquide et tombant *en pluie* vers le centre. Successivement ainsi l'atmosphère de la terre se distilla, devint un fluide plus léger, jusqu'à l'état actuel qui représente ce que nous appelons « l'air ». Mais toujours le même lien de famille réunit intimement ces divers éléments solides, liquides, fluides ou gazeux provenant tous de la même source primitive.

Sur quoi se fonderait-on pour affirmer aujourd'hui une différence au point de vue réaction mutuelle, entre ces composés dans l'état actuel, ou dans l'état nébuleux cité plus haut? Pourquoi et comment une partie de ces éléments seraient-ils devenus indifférents aux manifestations dynamiques des autres?

Mais l'état présent de notre atmosphère n'est nullement stable et définitif. Cette atmosphère se purifiera sans doute

Digitized by Google

encore suivant le même procédé; car rien ne nous assure que l'évolution est complètement achevée. Ce qui a eu lieu se répétera, notre atmosphère deviendra encore plus éthérée et c'est peut-être l'azote qui, cette fois, sera éliminée, ou la vapeur d'eau.

Il me semble donc tout à fait logique d'admettre sans conteste l'influence directe des convulsions du sol sur les couches atmosphériques aussi bien que sur les couches liquides, et le lien caché qui relie et actionne ces diverses manifestations, me paraît devoir être encore une fois la mystérieuse électricité, *force vitale* universelle.

Mais d'où vient, cette année, la quantité extraordinaire d'icebergs qui ont tant gêné la navigation?

Il semble bien que la cause en soit dans une dislocation exceptionnelle de la banquise polaire.

Or, au début de cette année, les séismographes de tous les observatoires enregistraient un tremblement de terre particulièrement violent, sévissant dans des régions inconnues très éloignées et bien probablement inhabitées, car aucuns détails subséquents ne nous parvinrent au sujet de ce cataclysme lointain.

N'est-il pas plausible de supposer que ce tremblement de terre eut pour théâtre les régions polaires et que sa violence exceptionnelle a pu y disloquer profondément la banquise dont les débris sillonnèrent cet été l'océan Atlantique?

Cette même hypothèse expliquerait aussi pourquoi l'Europe a subi jadis plusieurs fois, mais à intervalles très distants, des étés anormaux, froids et pluvieux, semblables à celui-ci.

A. DE NEUFCOUR.

Digitized by Google

SAINT-MÉGRIN [1]

CHAPITRE IV.

... De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!
Ce m'est extrême déplaisir
Et par ta hautaine infiance
Te plaît à me faire mourir!...

— Ah! par Dieu! s'écria Quélus encore essoufflé de la ronde, ce luth ment fort, car, en conscience! je crève si je ne soupire!

Et il avança à petits pas, les bras arrondis, traînant la jambe, et jetant l'œil sur le côté.

Birague, Montgiron et les autres se prirent à rire du coup.

Dedans la galerie haute et claire, toute en clartés et bruissements, les torches pendues en forme de grappes faisaient les murs éclatants d'or.

Dessous les bancs et les rouleaux s'espandait l'attirail mal venu pour la danse, capes, collets, écharpes et chiens mignons, et toute la foule de cour portant déguisements et masques tournoyait en haut rire sur le plancher semé d'éparses fleurs.

... Tu m'es extrême déplaisir
Et par ta hautaine infiance
Te plaît à me faire mourir!...

— Eh! priez Dieu qu'il en ait l'âme! interrompit le jeune Lévis, pour moi je me tiens coi, car le corset me masche, et

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* des 15 août-1er et 15 septembre 1912.

Digitized by Google

pour vrai, la panse me cuit. Or çà, Souvray, la Bourdeilles dansera-t-elle? Je ne l'ai vu lever le pied.

Souvray, qui de l'ongle doucement ôtait un cheveu de sa fraise, reprit en mystère et fort bas :

— Elle y peut fauldre, comme on dit. Maints l'ont vue avec certain masque qui chemise blanche lui portait. Ce lui est assez pour rompre broche.

— A son dam! s'écria Quélus, Truande trouve bien sa pareille... Oh! oh! d'où me croule ce fait?

Se tirant soudain de dessous la torche dont sur lui la cire coulait, il glissa le pied sur les fleurs et regarda dessous son masque.

Au bord d'un rouleau, en un coin, étendue avec nonchalance, une dame se jouait d'un singe.

Lors, Quélus, éclatant de rire, fut devers elle brusquement.

— Ah! le plaisant heur! par mes bragues! Nous voici les plus gens de bien! Que vous semble, belle, de la danse? La course de bagues n'a-t-elle branlé?

Et ce disant, tournait à son entour, tâtait du doigt la chevelure et soufflait sur les fins godrons.

La dame se leva riant fort. Sa jupe raide et emplissée s'espandit d'un coup à son entour, et gentement, de l'éventail, elle en disposa bien les gaufres. Puis se détournant vers Lévis avec une moue à la lèvre, elle présenta aux grands'-lampes sa gorge nue prise en un corset ou ballait par rayures d'or une écharpe à la colombine.

— Oh! le fin hoqueton! s'écria lors Quélus, je ne l'estreins pour révérence, mais, vive Dieu! l'envie m'en prend! Le roi t'a-t-il vu céans? Il viendra, ce dit-on, sur la fin du branle, bien qu'à secousses on l'ait vu jà.

Et jetant les bras à l'entour du corps bellement ouvré sous les perles :

— Ah! que tu es bien espagnolé! C'est esjouissance! Sur notre foi! maintes femelles envieront Stuer qui ne l'est point!

Et tressautant dessus la place, il frappa des mains tout esjoui.

Pour lors, Montgiron, Souvray, Joyeuse, Pulligni poignant ses grelots, enfrasqués de rubans et plumes, fleurs

Digitized by Google

aux cols, et houppes galantes aux panserons, se jetèrent à son avant en un cliquetis de clochettes.

— Lévis! cria Souvray, ois bien! C'est la gaillarde. Ne te prend-il envie de clocher du pied?

— Sur ma prud'hommie! repartit l'autre, j'en veux prendre avis de cette belle... Que fait-elle close en un coin?... Il lui vaudrait mieux s'esbaudir...

Et tirant la manche à plissures, il se pencha pour regarder dessous le masque.

— Pâques-Dieu! messires! c'est Saint-Mégrin!

Un rire clair, aigu, frisant les ruches, retroussant les nœuds emperlés, fit onduler la troupe joyeuse dans un frémissement d'aigrettes.

— Or çà, belle, reprit Montgiron, si ne vous déplaît comme j'espère, nous marquer le pas à ce coup, nous serons vos âmes soumises. Pour ce, n'est besoin que vous fassiez beaucoup.

Pulligni, sa marotte aux dents, se hissait dessus une chaise.

De bonne grâce, Stuer avança. Portant à poing son éventail doré du manche, et troussant de sorte amiable l'ampleur de ses vertugadins, il jeta le corps en avant, tourna sur place, puis frappant le rythme du pied s'ébattit fort tout à l'entour.

— De par le diable! murmura Joyeuse, il ne branle dans le casaquin! En ma conscience, c'est miracle! Hoqueton de fille lui sied fort.

Et renversant le col dans la fraise, il suivit la danse à yeux mi-clos.

Eschauffé par les tournoiements, Stuer se tenait droit à grand'peine. A l'entour des épaules nues le col battait comme encensoir, et le pied chaussé d'incarnat se prenant soudain en un pli de jupe, il glissa, tout branlant de soie, en les bras mêmes de Lévis.

— Au moins si je mourais en la place! s'écria Quélus riant haut, oh çà! compagnons! donnez vous de garde! Cette belle va tout gâter!...

Et menant Stuer au rouleau bas, il l'y étendit de bonne grâce.

Digitized by Google

En la galerie tout ballait. La gaillarde menant les bandes faisait sonner fort les carreaux, mêlant voix, boutehors, clameurs et rires, tant qu'il y avait joie à l'ouïr.

De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!
Tu m'es extrême déplaisir...
Et par ta hautaine infiance...

C'était Pulligni qui touchait du luth.

Souvray, frappant sa bosse, l'interrompit.

— Eh! par le rosaire! qu'il est dolent! Peut-on ouïr plus triste gueule? Pardieu! avec ce minois-ci et 'contenance, penses-tu mener les pucelles en bon lieu? Ces gelosi me pointent l'âme. Sus! menons la ronde, s'il vous plaît!

Deux femmes se tenant au bras passèrent, rieuses, l'œil vif sous le masque.

Quélus les regarda de près.

— Oh! oh! je reconnais celles-ci! Ce sont filles de bon aloi et bien fiables. De par le roi! il nous les faut!

Et se jetant à leur travers, il les voulut voir au visage.

Elles, alourdies par les satins, heurtant leurs fraises, départirent à son appel et prirent la fuite en grand'hâte.

Lévis se tourna vers Saint-Mégrin.

— C'est cas damnable, sur mon âme! Les femmes nous lâchent le pied! Ne sais à Vespres si j'aurai lèpre, mais sais bien qu'ores, fors autre avis, on n'en pourra conter qu'à nous en conscience!... Père nôtre! le gentil col!

Et se tirant de la joue une mouche, il la piqua dessus l'épaule de Saint-Mégrin.

La ronde alentour s'élançait.

Poing à poing, raidis dans les soies, branlants de perles et de bouquets, les danseurs tournaient en liesse avec maints tressauts et fredons.

Lors, Stuer se départant d'eux tous gagna la basse galerie et, sans bruit, allant le petit pas, il se prit à suivre des yeux l'incarnat ballant sur sa trace.

Par les airs, en gais tournoiements passaient les rumeurs de la danse, et d'un vitrail demi-fermé, tombait avec le crépuscule le bruit des chariots en la cour.

Digitized by Google

Caussade ouvrit son éventail.

De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!...

Piétinant les fleurs du talon, Pulligni saisit Stuer par son collier.

— Ah! ah! mon cœur! vous ne dansez mie!... C'est bien faire, par le Sang-Dieu!... Mais qu'il était gros le chapelain ne bronchant dans sa haute chaise!... Ah! ah! buvez à lut, mes fils! c'était chapelain de gibet!...

Ecarquillant ses yeux d'émerillon, il se balançait sur une jambe, accroché par l'ongle à l'écharpe de Saint-Mégrin.

— Eh! par l'Amen! reprit Caussade, de quel fagot me contes-tu?

Le bouffon élargit ses joues et glapissant un son de cor :

— Le cerf!... le cerf!... le cerf!... le cerf!... oh! oh! balle courte!... marquez la chasse! Empaume vite!... pelote fort!... Or çà! êtes-vous là, ma mie? Sire chapelain nous attend...

Saisissant Stuer au bracelet, il l'entraîna, soufflant comme un dogue, et le mena à la vitre ouverte, rouge sous les fleurs de lis bleus.

— Bon souper! mon père, cria le nain.

Et de son doigt tordu à griffe noire, il montrait en s'esbaudissant un grand corbeau perché sur un balcon du Louvre.

Saint-Mégrin éclata de rire. Mais Pulligni n'écoutait plus. Oubliant son rire strident et sa voix rauque, il se hissa jusqu'à Stuer.

— Sire comte, le roi vous attend, minuit close, à l'Etuve des Augustins... N'y manquez point sur toutes choses.

Et oyant des pas alentour, il se jeta de haut en bas de la fenêtre et se prit à brailler fort haut.

— Vite! mettez barde à la bête! le cerf! le cerf! le cerf! le cerf!...

Lévis rejoignait Saint-Mégrin, tout hors d'haleine.

— Eh! dame nôtre! que' fais-tu là? Ne danseras-tu le branle-gai? On te va croire en mal d'enfant... Sus! lève la place! Nous allons tous hocher du coude et flairer ton vin d'Angoumois!

Et menant d'un air dameret le jeune Stuer par les bagues,

Digitized by Google

il fit pour lui ouvrir le cercle où s'esjouissaient les danseurs.

— Page, deux coupes! cria Quélus.

Puis de plaisante contenance, il s'assit aux pieds de Stuer comme un galant fait à sa dame.

Les voix montaient de toutes parts.

— Ne vous semble-t-il, dit Souvray, que le roi tarde à montrer face? D'aucuns s'en montrent mal contents... Point d'épices! pour Dieu!

— Ah! reprit Joyeuse, tenez-vous mignons! Le roi ne paraîtra tant il est farci d'affaires... Le savais-tu cousin, sur ma parole!

— Oui dea! repartit Quélus.

— Bon! cria un autre, les croix blanches lui donnent bien à repurger! Quel branle en la procession! j'en avais la sueur à l'échine! Pour moi, c'est coup de Guise, ou bâtard je suis!

— Ah! paillard! qui peut en douter? reprit Montgiron d'une haleine. Il y fit bon encor avoir bagues sauves! Çà! buvons, messieurs! et Dieu bénissons!

Et les verres, sans plus tarder, levèrent l'ancre.

— La reine-mère est fort émue, reprit Quélus, mais, par la sainte Grâce! nous aurons paix, comme on dit.

Les rires sonnaient à belle envolée avec clameurs et gais propos et par-dessus le chœur plaisant tintait comme perles la voix claire de Saint-Mégrin.

Soudainement, dans l'odeur des roses, un chant de viole retentit.

Il résonna d'abord doucement, puis s'enflant mêlé aux théorbes, guitares et fins instruments, il entraîna l'entière salle comme un vent de joyeusetés.

Les mains s'unirent dextrement, et, de belle sorte, tournoyèrent les bandes folles sur le rythme du branle-gai.

De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!...

Espointé tant par les œillades que le vin d'Angoumois, Stuer se jouait, le masque aux doigts, parmi les dames.

Minuit sonna à Saint-Germain.

Lors, dans les clameurs de la danse il se souvint du rendez-vous, et glissant de rondes en rondes entre jupes et pan-

Digitized by Google

serons, il gagna promptement le seuil, l'écharpe branlante à la taille.

Des torches erraient de toutes parts.

Il franchit le couloir cintré sentant les cuirs tièdes et l'ambre, puis, levant ses vertugadins, il fit quelques pas dans la cour.

De lourds chariots y traînaient.

Valets, pages, gens d'armes, accotés aux bornes, riaient haut, se narguaient du poing, ou dans l'ombre du Louvre noir, dormaient, le nez aux roues humides.

A la vue de Stuer, son page se redressa.

Il fit avancer le chariot fauve, ramena l'escorte éparse en la cour, et hissant Caussade sur le banc, fit branler les chevaux d'Espagne.

Un dernier murmure du bal passa mêlant rires et violes.

... N'ai point d'envie,
Las de ma vie!...

Stuer avait franchi la porte du Louvre.

La nuit était claire alentour. Les pignons grêles aux ombres minces couraient comme des piquiers sur le ciel noir.

Paris dormait.

Longeant la grand'rue Saint-Honoré, le chariot s'en vint vers la Grève.

La Seine coulait à flots clairs dans un murmure d'Angelus.

Un vent doux traversant les portières heurtait gourmettes et grelots, et chassait la lune mi-pleine et arrondie en morion, au faîte de la Tour de Nesles.

Caussade se pencha vers son page.

— Regarde! est-ce étoile là-bas? Ne vois-tu un point fort brillant au pignon de l'hôtel de Guise?

Et du bout de son éventail, montrait la ruelle aux toits obscurs.

— Sire comte, repartit l'autre, primement je n'aperçois rien, mais, sur mon âme! il se pourrait...

Saint-Mégrin éclata de rire.

— Ah! pardieu! il me faut la voir! Vite! conduis-moi en

Digitized by Google

la rue! Je lui veux bailler cette rose, et mieux encore s'il se peut!...

Le page regarda Stuer.

Un feu clair brillait dans ses yeux languides, et la fièvre empourprant ses joues raidissait fort son nonchaloir.

— Sire comte, reprit-il en émoi, nuit est close, et la ville mal sûre...

Sans plus, Caussade l'interrompit.

— Sus! hâtons-nous! je n'ai temps de t'ouïr!

Les chevaux hochèrent du col, virant les roues, et brides hautes, à pas serrés, ils se jetèrent au travers.

Un manant, surpris par le couvre-feu, coupa la ruelle à leur tête, et la lune apparut soudain entre deux flèches de clocher.

De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!...

Riant aux pignons qui fuyaient, Stuer, le masque aux dents, rangeait ses boucles mutinées encontre le vent.

— Sire comte, que vous plaît-il faire? reprit le page brusquement.

Au mur noir bombait l'écusson de Guise.

Saint-Mégrin courut au portail.

Le vent sifflait aux fentes sombres, râclant l'écusson, mordant le fer, et dans sa voix aigre, Stuer croyait entendre :

— Ah! ah! trousse vite la bête!... Le cerf! le cerf! le cerf! le cerf!...

— Tiens la barre! cria-t-il au page en poussant du poing le vantail.

Par devant eux brillait la haute cour, et Caussade, emflambé d'ardeur, se jeta en avant, pâle sous la lune.

Haut dans l'ombre le beffroi tintait.

De soupirer n'ai point d'envie,
Las de ma vie!...

Et l'écho balançant le chant, s'espandait sur les herbes hautes qui tremblaient aux fentes des murs.

— Pour Dieu! hâtons-nous! murmura le page.

Digitized by Google

Un rire frais, clair comme cuivre, jaillit sous le cintre, tout près.

— Ah! par la Vierge! le plaisant cas! Que faites-vous cy, Monsieur de Caussade? C'est sortir en place vraiment!

Et souple, annelée de vermeil, Mme de Guise avança dans l'ombre.

— Catho... dites bien... ne suis-je à voir? Cy, me voilà ton âme et mie... Viens! parlons doux... j'en ai l'humeur...

Le vent fit trembler sa chevelure, remuant les fleurs dans l'air bleu...

— Oh! sur ton âme! reprit la duchesse, tu es pour moi fille, sans plus!

Et, folle, comme on prend un enfant, elle l'enlaça, baisant sa bouche, sa gorge tiède sous les fleurs.

Le choc du vantail l'interrompit.

— Sire comte... on vient! cria le page.

Une torche zébra la nuit.

Stuer, sorti des mains enlaçantes, courut vers le seuil entr'ouvert. Un dogue aboyait dans l'ombre blanche.

Le chariot avait disparu...

Blême, effeuillant ses roses dans sa course, il se jeta au long du mur, mais un pas sonnait à sa suite, mêlé au souffle haletant.

Une voix rauque troua l'espace.

— Le cerf est aux toiles!... Mordez fort!

Eperdu, Caussade fuyait...

Ses pieds s'enfrasquaient dans la soie, ses bracelets d'or sonnaient haut, et l'écharpe à la colombine se déchirait aux murs grillés...

Hors d'haleine, il fuyait toujours.

Une arquebuse grinça à son oreille, faisant craquer les perles sur son front...

Les bras tendus, il chancela.

Alors, des coins de la ruelle, mêlées au claquement du fer, des voix sortirent, hurlant sous la lune.

— Tue!... Tue!... au couteau! au couteau!...

Serré dans le corps et les jupes, le jeune Stuer tomba sur les genoux.

Ses yeux se levèrent, béants...

Digitized by Google

Prompt comme flèche débandée, Périsole courait sur lui, riant fort et la lame haute.

— Ah! ah! belle! le plaisant heur!... Rends tes abois, truand de femme!

Et il fendit le corset frêle d'un coup d'estramaçon...

Un cri jaillit des lèvres fardées...

Les mains se tendirent déchirant le sol.

— Tue! Tue!... répétèrent les autres.

L'arquebusier, ivre de sang, bondit sur le corps qu'il broyait au ventre, et dans l'ombre, fouillant les chairs, creva le visage de l'épée à travers les cheveux épars.

— Par la croix de Dieu! hurla-t-il tournant la lame dans la plaie, tu ne mourras point dans ses bras, ribaud puant! paillard de roi!

Et, jeté sur le tronc sanglant, il mordait la chair toute vive...

Fervacques se dressa à son côté.

— Il faut le bouter sur la place... Taille-le à son endroit même à la procession...

Lors, tous s'attelant au lambeau, le traînèrent de pierre en pierre, tirant les perles du sang chaud avec les cheveux détachés...

Saint-Mégrin respirait encore.

Un râle effleura ses lèvres tranchées, mais Périsole grimaçant, tailladant le corps par boutées, arracha d'un coup les entrailles, et mutila le cadavre ouvert.

Le reître eut un rire strident.

— Qu'il meure femme lui qui ne fut homme!

— *Amen!* cria l'arquebusier.

Et il se releva, les mains noires, dans une odeur de musc et de sang...

. . . . . .

... Dessous les arches, au son des violes, le branle-gai avait repris...

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

L'Electrification des voies ferrées.

Il y a quelque temps, je lisais dans nos quotidiens les résultats d'expériences pratiquées au chemin de fer de ceinture à Paris, au moyen de locomotives électriques. Ce compte rendu me suggère quelques réflexions, sur l'électrification des voies ferrées, que nos lecteurs étudieront avec intérêt.

En écrivant cet article, je crois rester dans le domaine qui m'est assigné : l'étude des divers engins de locomotion.

Où en est la locomotive électrique? Quel rôle joue-t-elle à côté de la superbe locomotive à vapeur, si perfectionnée, dont elle s'annonça dès le début comme devant être la concurrente? Quel domaine a-t-elle acquis dans le transport et la traction? C'est ce que nous allons examiner.

L'historique de cette nouvelle et importante application de l'électricité est tout récent et déjà bien rempli. La locomotive électrique a, en effet, trente années de vie seulement. La première qui fut livrée à l'industrie est, d'après ce qu'établit un travail de M. E. Frischmuth, une locomotive mise en service en 1882 dans des houillères de Saxe, et qui fut construite par la Société Siemens et Halske. Elle n'a pas cessé, paraît-il, de fonctionner depuis cette époque; ce n'est certes pas encore de la longévité, mais c'est une belle preuve d'endurance, et cette locomotive électrique, qui sera bientôt ancestrale, aura des droits indiqués à figurer dans quelque Musée ou dans quelque Conservatoire des Arts et Métiers.

La traction électrique se répartit actuellement entre diverses variétés d'automotrices et de locomotives électriques. Ce sont les résultats obtenus pour la traction des tramways qui ont encouragé les ingénieurs à poursuivre le problème de l'exploi-

Digitized by Google

tation électrique proprement dite sur les lignes de chemin de fer. On peut s'étonner de la lenteur relative que cette dernière a mise pour entrer dans la pratique.

Il y a à cela une raison primordiale.

La conception initiale de la locomotive électrique correspondait tout naturellement à l'emmagasinement de l'énergie électrique dans des *accumulateurs*. Il semblait, à juste titre, que c'était dans ces conditions seulement que le tracteur, possédant son indépendance, pourrait entrer en lutte avec le tracteur à vapeur dont la chaudière, avec sa provision de charbon, réalise « l'accumulateur thermique ».

Mais on se heurta tout aussitôt au poids excessif des batteries d'accumulateurs électriques.

On ne saurait méconnaître cependant que la question a été définie dans son ensemble par les belles études de M. Albert Sartiaux à la Compagnie du Nord, et de MM. Bonneau et Desroziers à la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée.

Il manqua, pour le succès complet, l'invention qui se produira peut-être de l'accumulateur électrique léger, permettant de fournir la vapeur, c'est-à-dire une puissance de 700 chevaux, et même davantage, sur de longs parcours.

Rappelons aussi, puisque nous jetons un coup d'œil rétrospectif, les fort intéressants essais de J.-J. Heilmann sur les voies de l'ancienne Compagnie de l'Ouest. En mécanicien et électricien sagace, Heilmann avait créé le *groupe électrogène roulant* sur locomotive; il produisait le courant électrique sur la machine même et prétendait avoir une utilisation meilleure de l'énergie obtenue en brûlant le charbon. L'idée était bonne en principe, mais dans l'application, on se heurta à des poids énormes provenant de la réunion sur la locomotive des appareils à vapeur et des électro-moteurs. Les expériences furent donc interrompues et il ne reste actuellement de la locomotive Heilmann démolie, que des dessins. On ne saurait affirmer cependant que cette formule du *groupe électrogène* ne fournira pas, un jour ou l'autre, reprise sous d'autres formes, des solutions du problème de la traction électrique sur les voies ferrées, en attendant que l'accumulateur électrique ait acquis, lui aussi, les qualités que l'on exige de lui pour cet emploi spécial.

D'une façon générale, voici les avantages que la locomotive

Digitized by Google

électrique, déjà réalisée dans les conditions que nous examinerons plus loin, présente sur la locomotive à vapeur :

Elle supprime la vapeur et la fumée, chose fort importante, car, par exemple, il eût été presque impossible avec la locomotive à vapeur d'organiser la traction intensive des réseaux métropolitains des grandes villes. Elle est plus douce pour les voies et permet à égalité de poids de développer une plus grande puissance. Enfin, elle ne change pas de poids en cours du travail, chose très utile pour un tracteur. La locomotive à vapeur, comme le steamer, s'allège constamment en brûlant son combustible et en vaporisant son eau et, par conséquent, elle est forcément à puissance et à adhérence plus ou moins variables.

On a exagéré, au début, les possibilités de très grande vitesse en service courant de la locomotive électrique. Cette exagération — en paroles — n'a peut-être pas été inutile, puisqu'elle a rallié de fervents admirateurs à l'idée de la traction électrique. Mais, dans la pratique, il ne semble pas que l'on doive jamais recourir à des rapidités de marche qui sont coûteuses et qui ne sont pas sans danger.

Les belles locomotives à vapeur de la Compagnie du Nord, qui sont les plus rapides du monde, font le trajet de Paris à Lille, soit 251 kilomètres, en *deux heures cinquante* et le trajet de Paris à Calais, soit 298 kilomètres, *en trois heures vingt;* cela avec une régularité et une sécurité parfaites, sans détruire les voies. Il ne paraît vraiment pas que l'on pourra utilement demander davantage à la locomotive électrique.

Des expériences ont d'ailleurs été faites en Allemagne sur les grandes vitesses électriques et elles ont confirmé ce que nous venons de dire. Ces expériences ont coûté cher et l'on ne peut que se féliciter, lorsque l'on n'en a pas fait les frais, qu'elles aient été effectuées.

Une petite ligne spéciale leur fut consacrée entre Zossen et Marienfeld. La locomotive, ou, plutôt, l'automotrice qui constituait le train était, suivant la formule, pratique pour le moment, à trois *trolleys* empruntant, sur des conducteurs aériens, un courant électrique triphasé à 10,000 volts.

La voie parcourue avait 23 kilomètres de longueur, des courbes de 2 kilomètres de rayon au minimum et des rails pesant 33.4 kilogrammes par mètre, que l'on dut d'ailleurs, à

Digitized by Google

plusieurs reprises, renforcer. Y compris les cinquante voyageurs qui y prirent place, l'automotrice pesait 90,000 kilogrammes et était actionnée par des moteurs pouvant fournir entre 1,000 et 3,000 chevaux de puissance.

Avec cet outillage spécial, les expérimentateurs atteignirent successivement des vitesses de 140, 160 et plus de 200 kilomètres à l'heure. La possibilité des vitesses extrêmes a donc été démontrée, non sans mérite, mais en même temps aussi, on a démontré leur inutilité pratique. Car pour arrêter, avec de puissants freins à main, à air comprimé et électro-magnétiques, l'automotrice lancée à 110 kilomètres à l'heure on parcourt encore, tous freins serrés, 500 mètres, et cela dure 35 secondes.

A 155 kilomètres à l'heure, on parcourt 1,600 mètres et l'on met 67 secondes pour s'arrêter.

Abandonnée à elle-même sans serrage de freins, l'automotrice lancée à 110 kilomètres seulement à l'heure, met un *quart d'heure* pour s'arrêter et parcourt encore 10 kilomètres.

C'est dire qu'il n'y a pas de block-system praticable avec de pareils projectiles roulants, que les passages à niveau sont absolument impossibles et que les accidents dans le freinage auraient des conséquences lamentables.

Il faut donc constater avec sagesse que si la locomotive électrique se prête, en fait, aux extrêmes et excessives vitesses, elle devra se contenter, jusqu'à nouvel ordre, de se maintenir à celles que pratique sa concurrente, la locomotive à vapeur, et ne rivaliser avec elle qu'en faisant preuve d'autres avantages particuliers, qu'elle possède d'ailleurs ainsi que nous l'avons dit.

Examinons, en son état actuel, le mode d'alimentation en énergie de la locomotive électrique.

Les batteries d'accumulateurs, malgré quelques progrès réalisés, se trouvant, comme nous l'avons vu, trop lourdes en principe, deux systèmes d'alimentation restent en présence : le *trolley* et le *troisième rail*.

Le *troisième rail* est une solution du problème qui se présentait tout naturellement à l'esprit puisque le rail, par sa nature même, constitue un *conducteur*. Il a été bien étudié et présente d'incontestables avantages. Sa résistance est grande; il est simple à monter et à entretenir; il permet l'emploi des dispo-

Digitized by Google

sitifs de prise de courant par frotteurs ou collecteurs, réguliers et robustes.

On craignait, tout d'abord, qu'il ne fût la cause d'accident de foudroiement. Mais on a étudié des dispositions qui permettent de le recouvrir sur certaines sections qui sont précisément celles où les accidents peuvent se produire et le risque a été réduit à son minimum.

Cependant le *troisième rail*, si l'on envisage un grand développement des réseaux de chemins de fer *électrifiés*, ne pourrait manquer d'être dangereux, car on ne peut pas supposer pratiquement, dans l'état actuel, une préservation en rase campagne. De plus, il peut arriver qu'un wagon se trouvant par malchance en *court-circuit* sur la voie, il y ait incendie; cela s'est déjà vu. Ce ne sont pas des objections rédhibitoires : cependant elles méritent l'attention.

Une objection plus importante est la *limitation de la tension* avec le *troisième rail*. Il faut parler de 600 à 800 volts, car cette tension est limitée par les difficultés de l'*isolement* et par les dangers que présentent pour le personnel les *hauts voltages*.

Le troisième rail augmente les frais d'entretien des voies; il est exposé aux perturbations provenant de la neige et de la gelée; il se prête mal à l'emploi du *courant alternatif*, lequel est évidemment la forme d'énergie prédominante.

En somme, le troisième rail possédera certainement un domaine d'exploitation; mais ce domaine sera restreint tant que l'on n'aura pas résolu le difficile problème de ne laisser ce rail électrisé que pendant le passage de l'automotrice, et cela d'une façon formelle. Rien ne dit que l'on n'y parviendra pas au moyen de quelque disposition mécanique et électrique nouvelle.

En attendant, l'alimentation, par *conducteur aérien* avec l'emploi du *trolley* qui a passé de l'exploitation des tramways à celle des chemins de fer, est une formule qui se répand et qui a fait ses preuves. On en trouve de nombreux exemples et l'on peut dire que la locomotive électrique actuelle est à trolley.

Le conducteur aérien se justifie, comme nous l'avons dit, par la possibilité d'emploi des *tensions élevées*. Or, cela est réalisable en plaçant les *transformateurs* de courant alternatif sur la locomotive même. C'est ainsi que, dans les essais de Marienfeld-Zossen, la tension sur les conducteurs était de 11,000 volts.

Digitized by Google

Le *déraillement* du trolley — moins dangereux que celui de la locomotive — et les difficultés d'*aiguillage* ne sont plus des objections. Les dispositions des lignes ont été bien étudiées et donnent une entière régularité de fonctionnement.

On a aussi construit différents types de locomotives électriques à trolley, empruntant leur courant au moyen d'*archets* électriques qui ne donnent lieu à aucun « raté ». Les systèmes expérimentés proviennent de différents pays, Allemagne, France, Italie, Etats-Unis. Ce système est en usage actuellement aux tramways de Charleroi. La locomotive électrique allemande de la ligne Seebach-Wettingen est à deux archets; elle rappelle, dans une certaine limite, l'esthétique de la locomotive à vapeur.

Les locomotives électriques américaines du « New-York Central and Hudson River Railroad » et du « New-York, New-Haven and Hartford Railway » sont à un seul archet.

Nous trouvons une disposition semblable, un peu différente, dans la locomotive électrique du chemin de fer de la Valteline en Italie; ces dispositions sont analogues aux locomotives électriques françaises, notamment à celles qui font un service d'extrémité de ligne sur les voies de la Compagnie d'Orléans, à Paris.

Les locomotives électriques américaines que nous venons de citer mettent en œuvre des courants de 10,000 et 11,000 volts. On pourrait aller jusqu'à 20,000 volts. Cela ne paraît pas cependant indiqué dans l'état actuel. Peut-être y arrivera-t-on dans certains cas si la traction électrique sur les voies ferrées était réalisée, dans de certaines zones, au moyen de l'énergie électrique de la *houille blanche*. On a envisagé, dès l'origine, la possibilité de distributions électriques de ce genre, et il sera possible de les réaliser si toutefois cette énergie électrique des chutes d'eau ne se trouve pas, tout d'abord, absorbée par des besoins industriels plus immédiats. Dans cette hypothèse, la locomotive électrique continuera à recevoir l'énergie fabriquée à son intention dans des usines spéciales, mais avec une utilisation de la *houille noire brûlée*, bien autrement avantageuse que celle pratiquée dans les foyers pourtant fort perfectionnés des locomotives à vapeur. La locomotive électrique aura, en tout état de cause, deux avantages évidents sur la locomotive à vapeur. C'est, en premier lieu, de pouvoir être mise instan-

Digitized by Google

tanément *en ordre de marche*, sans opérations préliminaires, et renouvelables en cours de route, d'approvisionnement en eau et en charbon, de mise à feu et d'entretien du feu. En second lieu, c'est de pouvoir fournir, sans arrêt, des centaines de kilomètres. Or, cette question de la suppression des arrêts est celle même qui permet la diminution du temps des trajets. Les belles rapidités de Paris-Lille et Paris-Calais, réalisées par la Compagnie du Nord, ont été dues précisément à une savante étude de la suppression des arrêts pour les trains rapides. L'alimentation en eau est particulièrement difficile. On a bien imaginé en Angleterre et aux Etats-Unis un système d'alimentation consistant en ceci : une rigole remplie d'eau est creusée entre les deux rails, et le tender de la locomotive à vapeur y puise, pour se remplir, au moyen d'une *écope* dans laquelle la réaction de la vitesse fait monter l'eau, laquelle va se déverser à la partie supérieure.

Mais cette disposition exige des *alignements droits* des voies sur plusieurs centaines de mètres de longueur, et ces alignements sont, ou bien très rares sur les voies ferrées, ou bien mal placés au point de vue de l'utilisation dont nous venons de parler.

La locomotive électrique, en échappant à cette nécessité du renouvellement de l'eau, s'assure donc, toutes choses égales d'ailleurs, des réductions de temps dans les trajets qui pourront être très importantes.

Parmi les types récents les plus intéressants de locomotives électriques, il convient de citer les nouvelles locomotives à quatre essieux couplés et à deux archets du tunnel du Simplon.

Ces beaux engins sont venus à leur heure pour permettre l'exploitation, dans des conditions hygiéniques, des 19,770 mètres de longueur de ce tunnel, le plus grand qui existe à l'heure actuelle, car le Gothard a 14,934 mètres, l'Arlberg 10,246 mètres et le Mont-Cenis 12,850 mètres. L'usage de la traction électrique réduit, dans une très large mesure, les difficultés de ventilation qui sont particulièrement considérables dans ces grands tunnels.

Les locomotives électriques du Simplon, du dernier type, mises en service en 1909, assurent la traction de trains de *300 tonnes*, à la vitesse de *70 kilomètres à l'heure*, ou de trains de *400 tonnes* à la vitesse de 55 kilomètres à l'heure, sur une

Digitized by Google

section qui présente des rampes de 7 millimètres par mètre. Le courant triphasé est transformé sur la machine. Les archets prennent le courant sur deux fils aériens le long de la voûte du tunnel et correspondent à *deux phases* du courant à 3,000 volts; la *troisième phase* correspond au conducteur formé *par les voies* et relié par les roues à la masse de la locomotive.

Les transformateurs de *démarrage*, auxquels le courant à 3,000 volts arrive en passant par des coupe-circuits, réduisent le voltage de 200 en 200 volts jusqu'à 1,000 volts.

Le départ d'un train ne ressemble évidemment pas à celui d'un train actionné par une locomotive à vapeur. Pour le train électrique, le mécanicien, ou wattman, est informé par le conducteur-chef du train, du poids approximativement évalué de ce qu'il va avoir à remorquer. Il place alors, avec une intelligence que l'expérience augmente, la *manette des transformateurs* sur la *touche* qui correspond au voltage nécessaire. Il place ensuite l'*inverseur de courant* dans la position qui correspond au *sens de marche voulu*. Si le *couple moteur* développé dans ces conditions est insuffisant, et si le démarrage se fait trop lentement, le mécanicien manœuvre ses transformateurs et augmente le voltage petit à petit, jusqu'aux 3,000 volts de la ligne. Les divers appareils de manœuvre sont enclenchés de façon qu'une fausse manœuvre soit impossible. De plus, des *ampèremètres*, indiquant le débit de chaque moteur et de l'ensemble de leur effort, renseignent à chaque instant le mécanicien sur la marche de sa machine et l'assurent qu'il est dans de bonnes conditions de voltage et de connexions.

En somme, bien que s'effectuant dans des conditions différentes de celles des puissantes locomotives à vapeur Compound à grande vitesse, le démarrage des fortes locomotives électriques dont nous parlons n'en est pas moins imposant par sa douceur coïncidant avec un déploiement de force évident, par sa régularité, et par l'extrême obéissance des organes. Il y a, cependant, en faveur de la locomotive à vapeur, l'impression d'un peu plus d'indépendance complète; elle n'a pas « le fil à la patte » du conducteur de courant à haute tension.

Par contre, on se passe volontiers des grondements de la vapeur dans l'énorme chaudière, et c'est avec un silence discret que la locomotive électrique, un instant auparavant immobile et muette, se met tout à coup en mouvement.

Digitized by Google

Le poids total des locomotives électriques du Simplon est de 68,000 kilogrammes et leurs moteurs développent une puissance de 900 chevaux.

Une locomotive à vapeur de la Compagnie du Nord, du rapide et puissant type *Atlantic*, à grande vitesse, pèse, en charge, environ 64,000 kilogrammes et développe un effort de traction qui peut aller à 880 chevaux.

Les deux engins sont donc dans des conditions d'équivalence, mais, avec les dispositions ordinaires des voies et de l'exploitation, la locomotive à vapeur conserve, jusqu'à nouvel ordre, la supériorité de vitesse.

Terminons ce rapide examen général de la locomotive électrique en constatant que la Compagnie du Midi a décidé et presque réalisé l'électrification d'une partie de son réseau, comprenant notamment la section de Pau à Montréjeau.

Le programme de la locomotive d'essai, à laquelle il appartiendra de démontrer la supériorité de l'électricité, est le suivant :

Elle aura cinq essieux, dont deux essieux *radiaux* et trois essieux *moteurs* reliés entre eux par des bielles d'accouplement; la transmission du mouvement du moteur aux essieux se fera par bielles et manivelles, sans engrenages.

Cette locomotive doit pouvoir remorquer des trains de voyageurs ou de marchandises d'un fort tonnage, pouvant atteindre 400 tonnes, non compris la locomotive qui pèsera environ 80 tonnes tout équipée. Sa vitesse moyenne de 45 kilomètres à l'heure pourra s'élever à 75 kilomètres à l'heure; elle sera alimentée par un *courant monophasé* à 16.6 *périodes* et à 11,000 volts, dont la tension sera abaissée, sur la locomotive, par un transformateur.

Les expériences de cette locomotive électrique seront tout à fait « suggestives », s'effectuant au pied des Pyrénées et en vue même des gisements de « houille blanche » de ce magnifique massif montagneux. Elles constitueront, sans doute, un fort instructif chapitre du programme général de l'*électrification* des voies ferrées.

C'est là un grand problème dont la solution ne peut être éloignée et dans laquelle nous avons une entière confiance.

L.-G. SUAIN.

Digitized by Google

Chronique artistique.

Voici l'automne. Reprenons nos chroniques d'art interrompues par l'été. Ce n'est point cependant que nos artistes soient restés inactifs en ces derniers mois. Les expositions se sont succédé comme aux meilleurs mois d'hiver. De jeunes cercles ont pris possession des galeries du Musée moderne. Mais, c'étaient de jeunes cercles sans grand renom, sans traditions bien affermies, sans même d'audaces nouvelles. « N'avez-vous pas un idéal ou deux à me prêter? » demandait à son ami un personnage d'Ibsen. « Navez-vous pas un snobisme à mettre à ma disposition? » demanderait volontiers un secrétaire de cercle jeune. Les plus favorisés du sort hasardèrent une ou deux toiles cubistes. Elles furent à peine remarquées. Deux saisons ont passé, et le cubisme a fait son temps. La vogue fut cette année, à Bruxelles du moins, aux « futuristes ». Et ce ne fut pas un cercle d'art qui nous le révéla.

Le *Cercle des indépendants*, jadis hardi et téméraire, ne se distingue plus que par les idéalistes compositions de M: Ivan Van de Woestyne ou par les harmonies de couleurs souvent délicates de M. Paerels. Les autres ne nous montrent rien que nous ne soyons accoutumés à voir, pas même M. Gaston De Smet, dont les symphonies de blanc conservent un charme prenant. Des noms pris parmi les meilleurs, Jefferys, Anna Boch, Roidet, Lantoine, Constant Van Offel. Ces noms évoquent une manière, un talent auxquels l'exposition nouvelle n'ajouta guère. Un autre cercle, l'*Elan*, nous a rendu M. Dolf Van Roy, peintre aimable des accessoires et du portrait. MM. Max Chotiau, Taverne, Louis Ludwig, tandis qu'un groupe flamand, le *Doe stil voort*, surgissait à point nommé pour mettre soudain en lumière les toiles originales et si impressionnantes de l'Ostendais Léon Spillaert, un nouvel Ensor peut-être. Nous félicitons le *Doe stil voort* de nous avoir montré des œuvres de cet artiste, Mais nous lui conseillons de rédiger à l'avenir ces catalogues en français, d'autant qu'il n'y a rien de particulièrement flamand sur les toiles de ce salon, ni dans les paysages de M. Prosper Roidet, ni dans les visions ardennaises de M. Wageman.

Enfin, un autre cercle, l'*Union*, promu depuis cinq ans à peine aux

Digitized by Google

honneurs de la cimaise, vient d'organiser une exposition qui fut remarquée. Un jeune homme de lettres, M. Edouard Fonteyne, un poète, assume les fonctions de secrétaire et semble communiquer un peu de son ardent enthousiasme aux artistes, ses frères en idéal. « C'est une pensée qui m'est chère, écrit-il dans la préface du catalogue, et que j'ai défendue souvent (M. Fonteyne est bien jeune pourtant) : les Muses sont sœurs et ne sont jamais plus belles que lorsqu'elles se tiennent par la main formant une ronde, rythmée par l'harmonie éternelle qui règle le cours de la Beauté révélée. L'œuvre d'art n'est qu'un aspect matérialisé, pour qu'il soit compréhensible, de l'Idéal. Le peintre, le sculpteur, le musicien et les poètes sont les prêtres d'une même religion : le culte de la splendeur. L'*Union*, cercle d'art, esquisse le temple rêvé par eux. » Certes, l'idée n'est pas neuve, mais elle est joliment exprimée, et nous ne regrettons pas, pour notre part, de voir affirmer cette parenté de l'artiste et du poète. Il est bon de répéter ces paroles, dans notre pays où la cause de l'idéal est parfois sacrifiée par ceux qui devraient la défendre.

Et, de fait, l'exposition de l'*Union* participe un peu de cet idéalisme. Nous le remarquons sur les toiles de M. Paul Leduc, où la poésie s'allie avec bonheur au métier du peintre. Ne pourrait-on pas écrire des pages entières sur le charme qui se dégage du *Matin ardennais*, de la *Ville qui s'endort* ou du *Logis de misère*? La beauté et la variété des atmosphères se révèlent dans ces tableaux : il serait facile de préciser l'heure où l'artiste les contempla, et l'on peut dire que l'impression ressentie alors, M. Paul Leduc la conserva aussi fraîche, aussi vibrante, jusqu'au moment de la définitive réalisation.

Voici encore d'autres toiles intéressantes : *Monte Vitullo* et les paysages méridionaux peints en chaudes couleurs, de M. Fernand Lantoine, l'*Estacade*, au coloris pittoresque, de M. Georges Lemmers; le *Démer au matin*, une forte impression, bien rendue, de M. Jules Marckaert, la *Chaumière* de M. Edgard Rombouts, les *Intérieurs* aux tonalités délicates, de M. Armand Jamar; des portraits élégants et bien mis en page, de Mme Louise de Hem ; des visions hollandaises, bien senties, de M. Gustave Flasschoen; l'*Intérieur campinois*, d'Albert Geudens, le *Faisan*, de Mlle Alice Ronner, les aquarelles aimables de M. Wagemaeckers, les pastels de M. W. Thiriar, enfin le groupe des humouristes excellemment représentés par MM. James Thiriar et Jean Droit. Les sculpteurs De Breemacker, Herbays et Crick ont fait des envois intéressants, et dans le compartiment de l'art appliqué nous ne pouvons passer sous silence le joli rideau Walhalla de Mlle Madeleine Cocq, le délicieux panneau brodé et les cuirs repoussés de Mlle Suzanne Cocq.

L'intérêt des salons d'été a faibli un peu devant la grande attraction que fut l'exposition des futuristes italiens à la salle Girod. C'est

Digitized by Google

que, mieux que les cubistes, qui passèrent comme des météores au firmament des nouveautés artistiques, ceux-ci nous arrivèrent avec des théories, avec des doctrines qu'on pouvait discuter ou combattre. Avouons-le, il y avait là autant matière à dialectique qu'à contemplation visuelle. Grâce à eux, la peinture n'était plus cet art matériel que quelques philosophes dédaignèrent. Il y en avait autant pour la pensée que pour l'œil. M. Marinetti, le grand-prêtre du futurisme, cite volontiers M. Bergson; il aime, lui aussi, à teinter ses idées de quelque métaphysique moderniste. Il nous dira « que dans un tableau l'image n'est qu'un canevas non indispensable sur lequel court la suggestion des lignes et des couleurs ». On pourrait converser avec les futuristes sur la question des formules algébriques en peinture, sur l'étendue de notre sens visuel, sur bien autre chose encore. Ils pouvaient affirmer la victoire prochaine de l'abstraction dans l'art pourtant si concret de peindre. Ils ne remportèrent pourtant aucun triomphe.

Ils ne pouvaient en remporter, et ils n'y comptaient pas d'ailleurs. Nous constatons qu'ils intéressèrent, qu'on écouta leur doctrine, et qu'on ne se contenta pas d'en rire, comme c'eût été le cas s'il se fût agi des banales exagérations des chercheurs de snobismes. Ils firent réfléchir un peu, ils étonnèrent surtout.

C'est qu'ils apportaient avec eux une théorie, curieuse en somme, et tous ceux qui vivent de la vie de l'esprit sont attirés par une idée si singulière qu'elle puisse être. C'est une de nos forces que cette séduction de l'idée, c'est elle qui réveille nos activités et qui, nous poussant parfois vers l'inconnu, par des routes non tracées encore, nous donne la satisfaction de la recherche et de la discussion. Les futuristes eurent le tort d'introduire des théories dans un art où la sensation et le sentiment règnent en maîtres. On peut dire qu'en peinture et en sculpture les doctrines ont toujours suivi les réalisations. L'artiste le plus novateur a vu d'abord, et d'une manière qui lui fut propre; il a tenté ensuite d'expliquer sa vision. Les futuristes procèdent en sens inverse. Ils veulent régénérer le monde en déclarant naïvement et avec une singulière brutalité la guerre au passé; ils inaugurent une nouvelle esthétique, disons mieux une nouvelle vision. Ils n'ont oublié qu'une chose, c'est de modifier notre rétine. « Qui donc, prononcent-ils gravement, peut croire encore à l'opacité des corps, du moment que notre sensibilité aiguisée et multipliée a déjà deviné les obscures manifestations de la médiumnité ? Pourquoi oublier dans nos créations la puissance redoublée de notre vue, qui peut donner des résultats analogues à ceux des rayons X ? » On croirait entendre quelque personnage de Wells, nous expliquant les théories d'un habitant des planètes. Les futuristes ont pris leur nom très au sérieux. Ils nous parlent de probabilités plutôt que de

Digitized by Google

réalités. Nous ne savons ce que l'avenir nous réserve, et si un jour, notre œil mieux éduqué acquerra une « puissance redoublée », pareille à celle des rayons X, mais cette puissance il ne la possède pas aujourd'hui et toutes les théories qui se déduisent de cette faculté irréelle sont également du domaine de l'irréalité. Que les futuristes repassent donc quelques siècles plus tard.

Il nous reste à parler d'un événement artistique qui, pour s'être déroulé à l'étranger, n'en intéresse pas moins l'art belge et tous ceux qui se préoccupent de ses succès. Notre peinture a la coquetterie de sa gloire. Elle aime à promener sur les grandes routes du monde sa robe aux séduisantes couleurs. On la vit à Paris, à Rome, à Berlin; on la voit en ce moment encore à Venise. Nos peintres sont allés souvent dans la cité des doges. Ils y ont un pavillon somptueux, qui, de loin, révèle au visiteur les soucis d'art de notre pays. M. Snyers, le récent lauréat du prix Picard, en dressa les plans, et des artistes peintres ou sculpteurs, tels que M. Isidore De Rudder, M. Georges Minne et M. Fabry, l'ornèrent à l'envi. M. Fierens-Gevaert, un de nos critiques d'art les plus avisés, fut, dans l'organisation de ce salon, inspiré par le plus large éclectisme. La division des œuvres exposées était excellente, d'ailleurs : les peintres idéalistes, ceux de la figure, du paysage étaient représentés dans un cadre méthodique. Ainsi étaient rendues vivantes toutes les expressions les plus variées et les plus puissantes de notre art national. Il fut intéressant surtout de connaître les opinions de la critique étrangère, de l'Italie surtout. MM. Ugo Ojetti, Corrado Ricci, Vittorio Pica ont écrit sur l'art ancien ou moderne des pages remarquables. Leurs appréciations, nous dirons même leurs éloges — il y en eut beaucoup — acquéraient une importance particulière. Un écrivain milanais, qui n'est pas de ceux que nous citons, vanta surtout notre art décoratif. Les louanges adressées à nos artistes à cette occasion méritaient d'être signalées, puisqu'il y avait à côté d'eux, dans la section étrangère, des peintres tels que le Français René Ménard, l'Allemand Fritz Erler. Et n'était-ce pas le meilleur éloge qu'on pût leur adresser que de considérer les meilleurs d'entre eux comme les disciples de Puvis de Chavannes?

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

A travers les Revues.

La Revue hebdomadaire publie *Un Belge* de M. Davignon. C'est un succès littéraire qu'il serait du plus mauvais goût de ne pas enregistrer ici. Nous apprécierons l'œuvre lorsque nous la posséderons complète. Dans le même recueil on lira avec intérêt des souvenirs de Georges Beaume sur un autre Belge, qui, pour n'être ni un romancier ni un héros de roman, n'en eut pas moins l'existence la plus aventureuse et aussi les plus belles relations littéraires. Ce Belge, c'est Albert Lacroix, dont on n'oubliera jamais qu'il édita *Les Misérables*. Ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que sa thèse sur Shakespeare et l'influence exercée par ce génie sur le théâtre français précédèrent de longtemps les travaux plus minutieux et plus précis de MM. Jusserand, Baldensperger, etc., et que c'est à lui qu'on doit l'espèce de résurrection dont bénéficia notre grand Marnix. Tout cela est omis, dans les notes de M. Beaume, qui sont d'ailleurs agréables à lire. On y apprend que les débuts de Zola furent singulièrement facilités par cet éditeur dont le flair égalait presque l'audace et la générosité. Albert Lacroix publia les *Contes à Ninon*, *Thérèse Raquin*, etc., et traita pour la série des *Rougon*, qu'il dut céder à Charpentier, trop tôt, hélas! pour y puiser une nouvelle fortune. Dans le Mercure de France du 1er septembre M. Malo agrémente d'éloges flatteurs pour nous, et surtout pour M. Henri Pirenne, quelques dures et bonnes vérités sur le tort que font à notre culture ceux qui veulent réduire le français à la portion congrue; dans le numéro du 16 septembre à lire, en outre, des lettres de la mère de Baudelaire à Asselineau. Plus d'un passage parfumera de vérité le souvenir que nous aimons garder de tout ce qui touche au grand poète. La nouvelle Revue française (1er septembre) publie des pages très curieuses de L. Dumont-Wilden sur Maurice Maeterlinck. Elles sont comme l'adieu mélancolique de quelqu'un hanté d'un autre idéal à une gloire, dont le déclin est irrémédiable. Peut-on s'associer complètement à l'auteur, lorsqu'il écrit que « l'intelligence qui avait préparé la réussite de sa gloire (?) » se détourne de plus en plus d'elle, et lorsqu'il parle de « l'excès de son discrédit » ? Ne confond-il pas le flottement de la sensibilité dans quelques chapelles littéraires avec un changement de courant qui signifierait, en somme, un retour de la véritable élite à d'autres adorations? Tout cela est matière à polémique et ne peut être envisagé ici. Mais louons la clairvoyance du juge, lorsqu'il retrouve, chez Maeterlinck, la « sagesse

Digitized by Google

ménagère du Flamand », de même que j'ai, dans un livre sous presse, établi l'étroite concordance de son esthétique avec celle de ses principaux confrères de Gand et d'Anvers. Finie donc, la légende de l'écrivain dénationalisé, légende qui le caressait lui-même comme une main de femme et plaisait non moins aux ennemis qu'il a chez nous. Dans LA PHALANGE (20 août), la dernière des *Lettres de la Brousse* de M. Randau. Dans L'OPINION du 21 septembre un bel article de M. G. Grappe, revanchant Théodore de Banville contre les critiques universitaires et autres, qui n'ont pas compris grand'chose à la valeur esthétique de ses poèmes. LES MARCHES DE L'EST (10 septembre), outre un article sur *Le premier roman de Gobineau* (c'est-à-dire sur un ouvrage rarissime, intitulé *Ternove*), renferment d'intéressantes notes sur l'ascendance wallonne de François Coppée; mais c'est bien décousu et souvent bien chimérique! — A lire, enfin, dans LA REVUE DES FRANÇAIS, de pénibles mais utiles constatations de M. Roussel sur *La langue française en Grèce*, et dans les DOCUMENTS DU PROGRÈS quelques pages de M. F. Dreyfus sur *Les tribunaux pour enfants*. Après l'initiative récente qui honore notre législature, ces pages ne peuvent nous laisser indifférents.

En parcourant les revues belges signalons une étude de M. Claude d'Habloville dans LA REVUE GÉNÉRALE. Elle est consacrée aux *exotiques dans la littérature française*. C'est une façon imprévue d'entendre ce mot d'*exotiques* que de s'attacher, comme on le fait ici, aux origines italiennes d'un certain nombre de nos écrivains, depuis Christine de Pisan jusqu'à Mirabeau. Exotiques aussi les Suisses et les Flamands! Au lieu d'une étude sur les sources étrangères de la pensée française, il n'est tenu compte que d'une seule des circonstances concomitantes, au milieu desquelles surgit le talent. Le THYRSE est toujours varié d'intérêt. LA VIE INTELLECTUELLE publie du Chateaubriand inédit et un bon article de M. Reney sur nos conflits linguistiques; quelques souvenirs de M. Paul Max sur Massenet valent d'être épinglés dans LA SOCIÉTÉ NOUVELLE.

W.

* * *

Livres sur la France.

Ce n'est point un mystère que le réveil d'ardent patriotisme, dont la France offre en ce moment l'émouvant spectacle. Les plus farouches adversaires du militarisme, M. Gustave Hervé lui-même, ont senti la nécessité de mettre de l'eau dans leur vitriol. D'autre part, les livres et les articles de revues et de journaux représentent assez fidèlement cette exaltation d'âme, saine et soutenue, qui a rendu confiance aux Français dans leur destin.

Parmi ces livres et ces articles il y aurait à faire une ample cueillette. On ne peut y songer ici, et, dans ces notes d'information rapide et sommaire, on doit se contenter d'aiguiller le lecteur vers ce qui peut le satisfaire et l'instruire le moins imparfaitement. A ce point de vue on nous per-

Digitized by Google

mettra de déclarer symptomatique le titre de l'essai de M. Étienne Rey : *La renaissance de l'orgueil français* (Paris, Grasset). L'essai lui-même vaut d'être lu, car il résume, avec une sincérité qui n'exclut point l'art, la suite d'événements auxquels est due cette reconquête de son *moi* par une grande nation. Après une analyse des causes, qui avaient contribué à « tuer l'orgueil français », M. Rey nous montre ce qu'il y eut de bienfaisant dans l'Affaire Dreyfus, « véritable point de départ de cette renaissance », dont il décrit les étapes successives. Il fait ensuite aux différents partis l'honneur qu'ils méritent dans cette œuvre de reconstitution, et il n'oublie pas l'incident d'Agadir, qui a, d'un seul coup, fait taire bien des murmures devant l'imminence du danger.

L'incident d'Agadir lui-même a été l'objet de nombreuses publications, dont le seul tort est d'arriver un peu tard, du moins sous leur nouvelle forme. Car la plupart ne sont que des recueils publiés dans la fièvre de l'actualité. En les relisant, on a l'impression que la réflexion est bonne conseillère, et aussi que bien des vérités de l'heure sont les mensonges du lendemain. Il n'importe d'ailleurs ; signalons ici *Le mystère d'Agadir*, de M. A. Tardieu, dont on connaît le rôle considérable au journal *Le Temps* (Paris, Calmann-Lévy) ; c'est une véritable enquête, conduite avec une plus libre allure que celle d'un Parlement (et on sait que le Parlement n'en a point voulu dans cette affaire épineuse) ; la *Chronique de l'an* 1911, de Mermeix (Grasset), autre enquête, ou plutôt histoire anecdotique et vivante de toutes les négociations et discussions devant aboutir à l'accord franco-allemand sur le Maroc. La partie consacrée à la mission Fondère offre pour la Belgique un intérêt particulier, et on y trouvera sur le péril qu'a couru notre colonie une excellente condensation de faits et de renseignements.

Au même ordre d'idées se rattache *La crise française*, de M A. Chéradame (Plon, in-12). C'est, il est vrai, un livre de discussion plus encore que d'analyse impartiale. M. Chéradame a déjà beaucoup écrit. Ses études sur l'Allemagne, l'Autriche et la question d'Orient, l'ont assoupli à des tâches comme celle qu'il a entreprise ici. Son dessein, nous dit-il, a été triple. Il a voulu dire où en est la France, pourquoi son état actuel est tel, comment il pourrait se modifier. Rien donc qui ressemble à la *Chronique* de M. Mermeix, mais une vue d'ensemble, où les noms propres sont relativement rares, mais où les faits classés, interprétés abondent. M. Chéradame prétend n'être point pessimiste. Soit, mais il est passionné, il a des partis pris, et on le voit au long de son exposé, dont l'intérêt n'en est pas, du reste, diminué. Ce dossier de griefs contre la troisième République est complété par un dossier des espoirs. Parmi ceux-ci, il en est qui ont déjà été réalisés ; il en est d'autres auxquels s'associera tout homme de sens : besoin d'une sécurité publique moins douteuse, traitement meilleur des indigènes, renforcement de l'esprit militaire, épuration de la marine, etc. En ce qui concerne les rouages parlementaires, il est plus difficile à un étranger de se prononcer ; mais il peut louer M. Chéradame, s'il est de

Digitized by Google

droite, d'avoir parlé avec discrétion et prudence de l'école laïque et des Églises séparées de l'État.

Moins discret peut-être, M. le capitaine Pierre Félix n'est pas moins intéressant. Son livre *La Concentration nationale* (Grasset) se rapproche, par plus d'un côté, de celui de M. Chéradame. Toutefois, cet officier n'y va pas de main morte. Adversaire de l'élection du Président, de la démocratie égalitaire, de la libre discussion dans l'ordre politique et social, M. Félix trace un programme de gouvernement, attestant plus de sincérité idéaliste que d'observation du réel. Substituer l'hérédité intellectuelle à l'hérédité familiale, n'est-ce pas une noble chimère, et rien de plus ?

Avec le beau discours de M. Victor Bérard, *La France et le monde de demain* (Grasset), nous rentrons dans les voies pratiques, sans que le souci d'exalter les cœurs soit pourtant sacrifié, ni amoindri. S'adressant aux membres de la Ligue maritime, l'éminent professeur a brossé à grands traits l'émouvant tableau d'une France aux prises avec les difficultés que vont lui créer ses nouveaux devoirs, mais assurée aussi d'être à l'honneur si elle le mérite ; il a décrit le rôle de plus en plus prédominant qui lui est assigné dans la défense méditerranéenne, enfin l'avenir magnifique assuré au port de Brest... si l'on y fait les travaux nécessaires. Et puisque le discours envisage les solutions utilitaires, rapprochons-en vite — et trop brièvement — deux livres de parlementaires notoires, celui de M. le ministre Bourgeois, réimpression augmentée d'une œuvre signalée ici jadis, *Solidarité* (chez Colin) et qui nous reporte à 1896. Les développements de l'auteur ont, en quelque sorte, renouvelé sa matière. Celle de son jeune collègue, déjà une fois ministre et si richement doué pour les tâches politiques, M. J. Paul-Boncour, est sinon plus vaste, du moins incorporée dans des formes plus tangibles. Des généralités, fortes et saines d'ailleurs, nous passons avec lui aux discussions de faits et de chiffres ; ce sont des discours richement documentés et d'une belle allure que ceux réunis sous le titre : *Les retraites ; la mutualité ; la politique sociale* (Bordeaux, in-12).

* * *

Livres sur J.-J. Rousseau.

Le silence s'est fait peu à peu sur Rousseau ; les fanfares se sont tues et nous sommes délivrés de toute l'éloquence officielle, qu'il a bien innocemment provoquée. En a-t-il dû rire dans sa « demeure dernière », s'il est vrai que les morts gardent quelque contact avec cette terre de misère ! Pourtant la récolte des livres n'est pas encore finie, et de temps en temps un article de revue (on en a signalé plusieurs à cette place) entretient une mouvante curiosité.

M. Emile Faguet a publié trois volumes sur Jean-Jacques (à la Société française d'imprimerie et de librairie) ; il en annonce deux autres. Quel hommage pondéreux ! A part les six volumes de Desnoireterres consacrés à Voltaire et dont la documentation vraiment unique est l'excuse, je ne vois pas d'autre exemple d'un pareil entassement. Faut-il s'en plaindre ?

Digitized by Google

Avouons que lire du Faguet n'est jamais fastidieux; dans cet esprit sans cesse actif, où le sens et le goût de la polémique allument comme un feu inextinguible, il y a d'infinies réserves de souvenirs, de documents et de dialectique un peu abondante. On se laisse prendre à l'agrément d'une forme, qui ne comporte ni couleur, ni image, ni recherche de mots, d'une forme pareille au miroir de l'onde; sous l'uni, qui donne le reflet tranquille de l'idée, on ne voit pas les facettes, la mosaïque, l'assemblage savant des fiches: on ne se douterait même pas des emprunts si des guillemets ne décelaient des citations; mais de qui, on n'entend point nous le dire; le tissu n'est jamais déchiré pour laisser apparaître une main étrangère; dans ce tissu même il n'y a jamais trace de couture, de reprise, de surcharge; cela pourrait se mesurer à l'aune, et je n'ose penser quel chiffre on obtiendrait. Dans *La vie de Rousseau*, il en est, en tout cas, ainsi; la discussion est rare, le récit court comme le ruban d'une bonne route; les citations brèves, ou longues, s'y enchassent excellemment. Dans l'affaire des rapports sexuels de Rousseau et de sa femme et dans une ou deux autres, si le critique fait long, c'est par un excès de scrupule et simplement pour que nous ayons tout le dossier sous les yeux. Il a l'objectivité complaisante. Mais on voit tout de suite que son siège est fait, ou du moins qu'il a son explication à lui et la tient pour bonne. Dans le second volume, ou plutôt le troisième, *Les amies de Rousseau*, il est inévitable que le ton change un peu, bien qu'on nous présente les 400 pages comme un appendice de la biographie, ce qui serait plutôt excessif; en réalité, on nous donne une suite d'études reliées par un fil aisément perceptible; les lettres citées tout au long (ou en larges extraits) y tiennent une grande place, et souvent c'est en les commentant que M. Faguet nous dit sa pensée sur Rousseau lui-même et sur ce monde féminin, dont le grand rêveur tira tant de joies, mais aussi tant d'amertumes.

Reste le volume consacré par M. Faguet à *Rousseau contre Molière*. Il est d'une teneur sensiblement différente. D'abord l'analyse s'élargit, en devenant comparative. Les deux figures de grands hommes s'éclairent par des contrastes, qui en accusent les reliefs. Ensuite la discussion devient ardente et presque continuelle, l'auteur examinant les thèses opposées du dramaturge et du philosophe, les jugeant et concluant après; il va même plus loin, et parce qu'à son sens Rousseau n'a rien compris aux caractères du *Misanthrope*, il se demande si la postérité littéraire de Rousseau y a vu plus clair; il l'interroge en analysant le *Philinte* de Fabre d'Eglantine; c'est prendre quelques libertés avec son sujet; mais le développement, qui est copieux, est si agréable qu'on n'ose protester. Enfin, sous le titre énigmatique de *Silence significatif*, il déduit les raisons pour lesquelles Rousseau se serait abstenu de dire son sentiment sur certaines pièces, telles que *Tartufe*, *Don Juan*, etc. Voilà du conjectural à la septième puissance! N'importe, allez-y voir, et vous reconnaîtrez que si Jean-Jacques avait été tenté d'apprécier ces chefs-d'œuvre, il y a bien des chances qu'il l'eût fait comme le critique-académicien nous l'indique, le point de savoir s'il eût

Digitized by Google

été retenu par un scrupule (ou un dédain) étant négligé ici; car est-ce qu'il a parlé davantage de Racine que de certaines œuvres de Molière? Non point, et les raisons eussent différé s'il en avait eu de se taire. Moi, je crois qu'il s'est tu parce qu'il avait autre chose à dire, tout bonnement.

A côté de ce bloc de plus de mille pages les autres travaux qu'a inspirés le souvenir de Rousseau perdent un peu — c'est le cas de le dire — de leur poids. Toutefois, un livre de M. Bouvier, c'est-à-dire d'un compatriote de Rousseau, érudit et sagace, mérite d'être signalé ici (1). Ce livre a d'abord été « parlé » ; en d'autres termes, il n'est que la rédaction de conférences prononcées à Genève à l'occasion du bi-centenaire de Rousseau. Circonstance point négligeable, car elle nous explique l'allure discrètement apologétique de certains passages; le Genevois qui s'adresse à des compatriotes ne peut oublier la naissance du philosophe, ni l'éclat qu'il a jeté sur la cité. De là, un ton cordial et familier, un certain lyrisme aussi qui ne déplaît point, une certaine défiance enfin de la critique documentaire, beaucoup plus subjective qu'elle ne consent à le reconnaître; ajoutez le sentiment de l'auteur, peu favorable à tout ce dogmatisme au nom duquel on a toujours loué ou blâmé l'œuvre de Jean-Jacques; il se concrétise, notamment, dans l'affirmation catégorique que, « une intuition plénière surgit en nous qui annonce nos conclusions » et donc que toutes les enquêtes, tout le fatras livresque n'ont pas, dans l'élaboration d'une étude littéraire, l'importance décisive que l'on croit. C'est parfait, et aussi la tendance de M. Bouvier à revenir à Rousseau lui-même, à l'homme avec ses défauts, ses ridicules et les noblesses de sa nature, à nous ramener au tréfonds de celle-ci, aux choses initiales de la critique le concernant. Ainsi, sera-t-il démontré que bien des étrangetés d'une œuvre, conçue dans la douleur et écrite dans la tempête, bien des obscurités et des contradictions, peuvent trouver leur source dans la vie aventureuse, amère et passionnée de cet enfant, abandonné trop tôt à l'instinct et voué à l'amour et à la haine par le ricochet des servitudes dont était faite sa condition, et des curiosités dont était troublée son âme. Toujours l'homme intervient, s'ausculte, se propose en modèle ou se soumet au blâme; il écoute les battements de son cœur, il s'attarde avec complaisance à l'analyse de ses impressions; sa sincérité, non exempte d'orgueil, ne respecte nulle barrière, pas même celles de la décence et toujours il fait la nature complice ou confidente de ses élans et de ses faiblesses; son véritable cabinet de travail, c'est un bosquet, d'où l'on aperçoit, par échappées, le lac de Genève, les monts que les nuages recouvrent, un pan de ciel bleu. En un mot, « Rousseau ne construit pas à loisir « et dans le silence, comme un Descartes ou un Spinosa, un édifice harmo-

(1) J'ai déjà mentionné le livre de M. Martin-Decaen sur un ami de Rousseau, *Le marquis René de Girardin*, bien composé, édité et illustré avec goût (Paris, Perrin), et le recueil curieux de passages des gazettes du temps qui nous donne le sentiment du public sur ses livres, *J.-J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps*, par M. P.-P. Plan (au *Mercure de France*).

Digitized by Google

« nieux, une « cathédrale d'idées » ; c'est un polémiste, un philosophe, qui « mêle constamment sa propre cause à la cause de la vérité, un artiste que « les circonstances présentes, les rencontres fortuites de la lutte, les émo- « tions intimes inspirent autant que quelques grands principes directeurs ». Dans une forme très disciplinée et une langue très pure, M. Bouvier a dit tout cela ; son livre plus méthodique et plus concentré, moins subjectif aussi, que ceux de M. Faguet, deviendra l'indispensable auxiliaire de tous les rousseauistes dignes de ce nom. M. W.

* * *

Livres philosophiques.

Nous n'avons que juste la place pour signaler quelques-unes des dernières publications relatives aux sciences philosophiques. L'une des plus importantes est le *William James* de M. Emile Boutroux (A. Colin, à Paris). Nul n'était plus compétent que l'éminent professeur de la Sorbonne pour retracer la physionomie intellectuelle et morale du philosophe américain. Jamais l'homme et l'œuvre n'ont été aussi inséparables que chez William James. Aussi, M. Boutroux consacre-t-il ses premières pages à l'homme lui-même et à sa vie. Puis, avec sa finesse et sa lucidité coutumières, il expose à grands traits et successivement la psychologie de James, sa psychologie religieuse, le pragmatisme, les vues métaphysiques, la pédagogie. On verra notamment le rôle capital assigné à l'expérience par un philosophe qui ne crut pouvoir se désintéresser ni de Dieu, ni de l'âme. Le passage, où le rapport entre ses idées et celles de Bergson est signalé et mis en lumière, offrira aussi un intérêt tout spécial.

On sait que plusieurs volumes de William James sont maintenant traduits en français. Dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » ont paru la *Philosophie de l'expérience* et *Le pragmatisme* (ce dernier volume avec une introduction de M. Bergson); auparavant, le résumé de son grand traité de psychologie avait été mis en français par MM. Bourdin et Bertier. Ce sont là les parties essentielles de son œuvre. De celle de M. Boutroux lui-même, on trouvera des extraits bien choisis, avec une étude de M. d'Archambault, dans la collection des « Grands philosophes français et étrangers » de Michaud. Une illustration intelligente et variée ne nuit pas à l'intérêt de fragments, d'autant plus précieux que M. Boutroux a dispersé dans la Grande Encyclopédie, des revues, des préfaces, etc., une bonne partie de sa production scientifique. On lui doit la traduction du premier volume de l'*Histoire de la philosophie des Grecs* d'Ed. Zeller, des éditions de Leibnitz, etc., etc. Inutile de mentionner son *Pascal*, qui est classique, au même titre que celui de J. Bertrand. Et puisque nous venons de nommer le grand janséniste, signalons le choix de ses œuvres que le même éditeur Michaud vient de publier, avec une introduction consciencieuse de M. d'Archambault.

Digitized by Google

LA GUERRE DES BALKANS

Il y a quatre ans de cela, et il me semble que c'est un souvenir d'hier, encore frais et coloré. J'étais descendu à l'*Hôtel de la Moskowa*, au cœur de Belgrade. L'hôtel est une vaste construction qui me fit penser, je ne sais pourquoi, à notre Maison du Peuple de Bruxelles. Au rez-de-chaussée, une grande salle de café, que l'affluence du soir transforme en tabagie et d'où, par de larges baies, on voit passer, sur le boulevard prochain, la plus hétéroclite des foules. A l'étage, une salle à manger confortable et paisible, où de rares étrangers et quelques hauts fonctionnaires s'attablent deux fois par jour.

J'avais tout de suite remarqué, à une table voisine de la nôtre, un homme corpulent, aux traits énergiques et à l'œil intelligent. Il arrivait à l'heure précise du repas, s'asseyait lentement, tirait avec flegme de sa poche des coupures de gazettes et un nombreux courrier, qui l'absorbaient jusqu'à rendre sa mastication indécise. Ma femme diagnostiquait un directeur de journal. Je restais indécis.

Un de nos amis de Belgrade, professeur à l'université nationale, nous fit un jour l'honneur de partager notre dîner. Il s'inclina profondément devant notre voisin, qui lui rendit son salut avec une courtoisie un peu hautaine. Je m'enquis, et notre invité me coula ces mots dans l'oreille : M. Milovanovitch, notre seul homme d'État !

Je connaissais le nom du ministre qui venait de faire une tournée d'Europe et de tenter l'impossible. L'impossible,

Digitized by Google

c'était, vous vous en souvenez, de réveiller cette conscience européenne qui sommeille toujours, lorsqu'il y a une injustice à réparer, une noble cause à défendre. La diplomatie européenne est semblable aux fauves engourdis dans leur cage, qui ne sortent de leur torpeur que lorsque l'odeur des chairs crues caresse leurs narines. On le voit bien en ce moment, où les cuisiniers des chancelleries aiguisent leur coutelas. La médiation des puissances, aussi tardive que bouffonne, est le geste hiératique qui précède toujours l'heure de la curée.

J'eus bientôt l'occasion de connaître M. Milovanovitch, mon voisin d'appartement à l'hôtel (car ce ministre perchait à la *Moskowa*, ayant épousé la fille d'un banquier de Vienne qui n'entendait pas qu'on l'oubliât dans une bourgade orientale, et quand il voulait trouver un foyer, il devait aller chez ses ennemis). Je causai longuement avec lui et je pus constater qu'il était plutôt supérieur à sa réputation politique. Il s'exprimait avec une grande modération et il avait, dans l'expression de ses idées et le choix de ses mots, toute la réserve d'un diplomate. Pourtant, quand il devait qualifier la duplicité autrichienne, son teint s'animait et son poing se serrait, involontairement. A un moment, il lui échappa de me dire que cette querelle balkanique serait, plus tôt qu'on ne le croyait, réglée à coups de canon. Les événements m'ont remis en mémoire cette simple phrase, prononcée d'un ton lourdement mélancolique.

* * *

Ces événements exigeraient une étude qu'on me dispensera d'entreprendre aujourd'hui. Elle devrait être à la fois un historique — et quel historique! — de tous les rétroacts d'un conflit, qui n'a jamais cessé d'être latent depuis la guerre russo-turque. D'une part, l'appareil diplomatique a fonctionné de façon continue, et presque toujours à vide; de l'autre, les fusils ont parlé. L'Autriche s'est annexé, après une

Digitized by Google

occupation qu'on promettait temporaire, la Bosnie et l'Herzégovine. De l'autre, la Bulgarie, d'abord vassale des Turcs et réduite à la portion congrue, a, en deux actes, joué et gagné la partie, qui fait d'elle le plus redoutable voisin du sultan.

Il serait oiseux d'insister là-dessus, et de rappeler les autres incidents qui, depuis une trentaine d'années, sont venus compliquer la situation balkanique. Le plus important fut peut-être la guerre serbo-bulgare, dont, il y a quatre ans, le souvenir était encore si net à Belgrade et à Sofia que mes interlocuteurs, politiciens et journalistes, ne manquaient pas, de part et d'autre, de l'évoquer avec une fureur concentrée. Dans les gares de Bulgarie je vis, avec stupeur, les salles d'attente ornées de médiocres gravures représentant des épisodes des victoires nationales sur l'ennemi du Nord. J'aime à croire qu'on a décroché ces déplorables trophées le récent jour où les régiments serbes furent garés à Sofia et où la fraternisation entre alliés prit, d'après les dépêches, une forme si cordiale.

Ce qui était vrai en 1908, et le reste en 1912, c'est que le prétexte de la conflagration a été fourni par les Turcs avec une rare imprévoyance.

Le problème macédonien attend, en effet, toujours sa solution. Les puissances, si attentives à leurs intérêts, mais si complètement sourdes à la pitié lorsqu'on massacre les Crétois et les Arméniens, ont fait mine, il est vrai, à plus d'une reprise, de s'affliger de la misérable oppression sous laquelle succombent les chrétiens du sud-ouest de la Turquie. Le traité de Berlin contient un article 23, où il est formellement stipulé que pour parer aux « besoins locaux » des autres parties de la Turquie d'Europe, « des règlements analogues (à ceux que le traité édicte en Crète) seront également introduits », que des commissions où « l'élément indigène sera largement représenté » seront chargées de les élaborer et

Digitized by Google

que la réorganisation devant en résulter sera soumise à la « commission européenne instituée pour la Roumélie orientale ». Inutile d'ajouter que cette partie du traité est restée lettre morte. Et cela se conçoit fort bien. Pendant que les hommes d'affaires de Paris et de Berlin se disputaient l'entreprise des quais de Péra, celle des chemins de fer d'Anatolie, et surtout de la ligne de Bagdad, que les lignes de navigation allemandes obtenaient l'appui officiel pour évincer leurs concurrents de Trieste, que les banques italiennes s'activaient à d'autres accaparements, que l'Angleterre s'efforçait d'élargir sa part du gâteau, il eût été au moins impertinent de demander des comptes à un gouvernement à qui l'on demandait déjà tant de choses.

Ce n'est pas que les avertissements aient été épargnés à nos grands voisins. Il serait indéfiniment long d'énumérer les projets de réforme, qui naquirent soit collectivement, dans les officines diplomatiques, soit isolément, dans la tête de tel ou tel publiciste, de tel ou tel résident étranger, ayant gagné, avec l'expérience de la vie locale, la conviction d'un pressant devoir. Parmi ces projets on peut mentionner celui dont accouchèrent, en 1902, les chancelleries russe et autrichienne; son plus grave défaut était de laisser au sultan des pouvoirs exorbitants, et aussi de subordonner les réformes à une pacification qu'on ne peut espérer. Il y eut aussi le projet Steeg-Delcassé, auquel la collaboration du célèbre ministre français rend une actualité d'autant plus incontestable que l'un de ses auteurs peut, à côté de M. Poincaré, influencer peut-être les décisions internationales. Il était, celui-là, conçu dans un esprit beaucoup plus équitable. Il prévoyait notamment la nomination de trois valis contrôlés par les puissances, et, si possible, d'un bon « gouverneur général » que les comités macédoniens réclament aussi.

Car les Macédoniens ont, depuis longtemps, formulé un programme de revendications. C'est de ce programme que

Digitized by Google

s'inspire l'ultimatum des alliés, que la Porte ne pouvait, concédons-le, accepter sans un lourd sacrifice de dignité gouvernementale. Les alliés ne se contentent pas d'exiger la création d'un conseil supérieur composé mi-partie de musulmans, mi-partie de chrétiens, conseil chargé d'appliquer les réformes sous le contrôle des puissances et des États balkaniques eux-mêmes, la nomination d'un gouverneur belge ou suisse, l'institution d'assemblées provinciales électives, une réorganisation de la gendarmerie rendue nécessaire par l'insécurité du pays et la piraterie administrative, enfin, la liberté intellectuelle, sous la forme la plus rudimentaire, qui est l'école de sa confession pour chaque chrétien. Ils prétendent contraindre la Turquie à cette sorte de suicide que constituerait l'autonomie administrative de ses provinces d'Europe. Autant dire qu'il ne resterait plus au sultan qu'une autorité nominale, là où ses valis rendent une justice de classe et de race, où ses percepteurs d'impôts pillent le paysan, où les bachi-bouzouks opèrent avec la cruauté des bourreaux du xv^e^ siècle.

Les États balkaniques, en demandant beaucoup, savaient bien qu'ils n'obtiendraient rien. C'est qu'ils avaient leurs idées de derrière la tête. Ils attendent du sort des armes ce que la diplomatie ne peut leur faire attribuer.

Qu'attendent-ils?

Il n'est pas tout à fait aisé de voir clair dans leurs ambitions. Pourtant, on risque peu de s'égarer en les résumant ainsi :

Pour la Grèce, il s'agit de se rattacher définitivement les Crétois et de forcer la Turquie à lui faire abandon des quelques îles sur lesquelles flotte encore le pavillon ottoman.

La Bulgarie a le vague espoir de s'annexer partie ou totalité de la Macédoine; elle songe aussi, elle qui n'a de ports que sur une mer fermée (Varna et Bourgas), à un accès du côté de la mer Égée. Salonique serait un morceau de roi.

Digitized by Google

Mais l'Autriche veille sur cette proie, l'Autriche que ne satisfait point le goulot de l'Adriatique, où une flotte italienne pourra toujours embouteiller ses vaisseaux et bloquer son commerce. Le cabinet de Vienne a depuis longtemps jeté son dévolu sur un port excellent, auquel le rattacherait, sans encombres, une ligne de chemin de fer qui fût bien à lui.

L'historique de cette ligne, si c'était le moment, vaudrait d'être esquissé ici. Elle ne répond à aucune nécessité économique, puisqu'il suffit d'emprunter la ligne Belgrade-Nisch-Uskub pour transporter à Salonique les produits de l'industrie austro-hongroise. Le nouveau tracé, outre des difficultés d'établissement presque insurmontables, présente l'inconvénient d'allonger de 236 kilomètres le trajet actuel. Enfin, la Russie n'en veut à aucun prix, et dans la lutte sourde d'influences qu'elle soutient contre les ministres de François-Joseph, la construction d'une ligne allant du Danube à l'Adriatique et le coup mortel porté au projet austro-hongrois sont des articles essentiels, dont elle ne détache pas un moment son attention. Il est donc bien problématique que la Macédoine puisse être, sans conflagration européenne, annexée à la Bulgarie.

Il ne l'est pas moins que les Serbes soient plus heureux de ce côté. Pourtant, n'ayant pu rejoindre leurs morceaux à l'ouest et frustrés définitivement du côté bosniaque, il est assez légitime qu'ils essaient de nouer un lien fédératif, tout au moins, avec leurs frères de race éparpillés dans les régions transbalkaniques. Mais ici ils se heurteront et à la rivalité de la Bulgarie, qui d'alliée qu'elle est aujourd'hui pour eux redeviendrait inévitablement leur ennemie le jour du partage du butin, et aussi au désir d'indépendance de nombreux Macédoniens. Ceux-ci sont loin d'être tous ralliés, ni même résignés à une annexion, adoucie sans doute par la fraternité de race; il en est parmi eux qui s'estiment assez grands garçons pour se gouverner eux-mêmes; les précédents serbe et

Digitized by Google

bulgare sont invoqués par eux; formés, comme les Jeunes-Turcs et les autres Slaves, dans les universités d'Occident, ils sont nationalistes à leur manière; il en est aussi que l'internationalisme a séduits, mais ni les uns ni les autres ne s'accommoderont aisément d'un nouveau vasselage (1).

Voilà donc le programme des États alliés (sans parler du Monténégro, qui compte bien s'arrondir aussi); il n'en est soufflé mot ni dans les proclamations de leurs souverains ni dans l'ultimatum qu'ils ont envoyés à la Turquie. Et pour cause. Car si les alliés ont pu se mettre d'accord sur un plan de campagne et nouer avec une commune vigueur, enveloppée de mystère, les négociations préalables entre eux, les choses prendraient une autre tournure, s'il s'agissait de brider leurs appétits par des concessions mutuelles. Au surplus, rien ne presse, puisque l'ours n'est pas tué, qu'il n'est pas même abattu et qu'à vouloir déjà se partager sa dépouille, les adversaires du sultan donneraient, une fois de plus, raison au fabuliste...

M. WILMOTTE.

(1) On trouvera dans le livre de M. Bérard, *En Macédoine*, dans l'essai de M. René Henry (*Questions d'Autriche-Hongrie*, 1908), enfin, dans des articles de M. Malet, remontant à 1903 et publiés dans *Le Correspondant*, l'essentiel sur le passé et le présent de ces malheureuses provinces, dont la domination turque a ruiné le sol et les habitants.

Digitized by Google

La Mathématique de la Bible [1]

Dans *La guerre et la paix* de Tolstoï, l'un des héros du roman, Pierre Besoukhow, a pris à tâche de démontrer, par des jeux de nombres, qu'une prophétie tirée de l'Apocalypse s'applique à Napoléon dont la Grande Armée vient d'envahir la Russie. Napoléon est pour lui l'*Antéchrist*, car si l'on applique aux caractères de l'alphabet français les valeurs du calcul hébraïque, on trouve que les mots « *l'Empereur Napoléon* » donnent comme total 666, c'est-à-dire le *nombre de la Bête* de l'Apocalypse.

Par un calcul analogue, Pierre Besoukhow démontre que l'année 1812, la 42e de l'âge de Napoléon, sera aussi la dernière de sa puissance. En écrivant son propre nom de la façon suivante : *l'Russe Besuhof*, il retrouve le même nombre fatidique 666. Il en conclut que lui-même est appelé à devenir l'instrument de la chute de l'Antéchrist et le sauveur de la Russie.

Sous le titre *Leçons sur la parole de Dieu*, le savant mathématicien Ch. Lagrange consacre un gros in-8° de 750 pages à l'étude mathématique de la Bible, par un système de calcul analogue à celui de Pierre Besoukhow. Les nombres, dont l'auteur s'efforce d'établir mathématiquement le caractère mystique, sont, par exemple, les uns, des dates importantes de la chronologie biblique, les autres, la somme des valeurs numériques des caractères des alphabets hébreu, grec ou même moderne (anglais) qui composent certains mots

(1) *Leçons sur la parole de Dieu, précédées d'une lettre à S. M. Albert, roi des Belges*, par Charles Lagrange, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur, etc. — Bruxelles, imprimerie L. Verhavert, 1912. Un volume grand in-8° de 203 + 547 pages.

Digitized by Google

ou certains textes. L'auteur soumet ces nombres à des opérations arithmétiques variées. Un procédé fréquemment employé par lui consiste à décomposer les nombres en facteurs, facteurs auxquels il attache un sens mystique.

Voici, par exemple, le sens de quelques-uns de ces facteurs :

2, 8 ($= 2^3$) et 16 ($= 2^{2^2}$) représentent la deuxième personne de la Sainte-Trinité (p. 61, 96, 249, 357).

3 et 6 (2×3) représentent la Sainte-Trinité (p. 335, 423).

4 est le signe de la croix (p. 426).

5 et 10 symbolisent l'activité humaine (p. 61, 238, 511).

7 est le nombre divin (p. 61, 112, 238).

8 représente aussi le nombre de jours écoulés entre la naissance du Christ et la Circoncision (p. 54) (1).

Un ou deux exemples feront comprendre les procédés de calcul de l'auteur mieux que de longues explications.

P. 334, la signification divine du nom de Jésus-Christ est établie par la valeur numérique des mots grecs : Ἰησοῦς-Χριστός.

Ἰησοῦς (Jésus) = 888 et Χριστός (Christ) = 1480.

Or, $1480 = 5 \times 2^3 \times 37$.

« Ce nombre (1480), nous dit l'auteur, met bien en évidence la seconde personne de la Sainte-Trinité (2^3), unie à l'élément humain 5 et le temps terrestre 37 du Fils de l'Homme, intervalle entre la Naissance de Jésus et la fin de la 70e semaine de Daniel, au milieu de laquelle a lieu le Sacrifice rédempteur. »

888 se prête à des considérations analogues.

(1) 11, 12 (p. 11, 425), 13 (p. 335), 16, 20 (p. 17), 22 (p. 8, 295), 24 (p. 295), 26, 27 (p. 17), 28 (p. 17), 30 (p. 233), 33 1/2 (p. 46, 536), 34 (p. 263, 244), 37 (p. 334), 40 (p. 287), 66 (p. 8), 69 (p. 233), 70 (p. 61, 115), 360 (p. 58), 365 (p. 94), 365 1/4, 366 (p. 96), 367, 516 (p. 47), 520 (p. 46), 523 (p. 47), 528 (p. 43, 41), 555 (p. 399), 642, 666 (p. 113), 777 (p. 113, 112, 202), 888, sont pareillement des facteurs ou des nombres ayant une signification mystique déterminée.

Dans le système de l'auteur, les nombres premiers eux-mêmes n'échappent pas aux opérations qui doivent leur imprimer un cachet mystique; car on a la ressource d'opérer sur le nombre qui marque le rang que le nombre premier en question occupe dans la série des nombres premiers. Ainsi 13 est le 7e n. p., 523 est le 100e n. p., etc.

Digitized by Google

D'autre part, $888 + 1480 = 2368 = \frac{111}{3} + 3 \times 777$. Or, 777 est le nombre divin par excellence.

L'étude mathématique d'un texte peut servir à en éclairer la signification ou l'origine : p. 376, il s'agit de savoir si le verset de la Salutation aux Hébreux qui a pour valeur en grec 3935, a réellement pour auteur l'apôtre Paul.

Paul est représenté par 781. Essayons de retrouver ce nombre 781 dans 3935. Si l'on divise 3935 par 781, on a 5 comme quotient et 30 comme reste. Donc, $3935 = 30 + 5 \times 781$.

Or, 30 représente la *grâce* et 5 c'est le *travail* de l'homme. Il n'est pas difficile de justifier la présence de 30 et de 5 dans l'équation. Le verset est donc bien de l'apôtre Paul, puisqu'on y retrouve le nombre 781.

Un grand nombre de textes et de dates de la Bible sont étudiés par les procédés analogues.

Ainsi plusieurs chapitres des *Leçons sur la parole de Dieu* sont consacrés au fameux nombre prophétique de Daniel, 516, et à la démonstration que l'histoire de l'humanité procède par périodes quinquaséculaires dont la durée est voisine de 516.

La conclusion qui découle, selon l'auteur, de cette étude mathématique des nombres et des textes de la Bible, c'est que la Bible est un livre inspiré, miraculeux, dont chaque partie, convenablement étudiée et interprétée, dévoile à l'évidence sa signification mystique et surnaturelle. Ce système conduit l'auteur à formuler des conclusions d'une portée immense. Le fameux nombre de la Bête, 666, s'applique, selon lui, non à Napoléon, comme le croyait Pierre Besoukhow, mais à la papauté. La mathématique biblique établit ainsi la fausseté du catholicisme romain et l'oppose à la vérité du protestantisme. Ce système d'étude des dates et des textes qui place le passé sous un jour nouveau, permet aussi de pénétrer les mystères de l'avenir. Ainsi l'auteur nous dévoile que nous venons d'entrer, depuis 1870, dans la dernière période historique quinquaséculaire et que nous ne sommes séparés de la fin du monde et de la seconde venue du Christ que par l'intervalle de quelques générations.

S'il est permis à un profane de hasarder une timide critique, je ferai remarquer combien sont grandes, suivant le

Digitized by Google

calcul des probabilités, les chances de trouver un sens mystique à n'importe quelle date, à n'importe quel texte, du moment qu'on les soumet à des manipulations mathématiques aussi ingénieuses et aussi variées que celles de l'auteur.

Je prends par exemple le premier texte venu, le titre même de l'ouvrage de M. Lagrange : *Leçons sur la parole de Dieu. Leçons* (248) *sur* (490) *la* (31) *parole* (256) *de* (9) *Dieu* (318) correspond dans le système de notation de l'auteur (1) au nombre **1352**. Or, **1352** $= 2 \times 2 \times 2 \times 13 \times 13 = \mathbf{2^3 \times P_7^2}$ (13 est le 7e n. p. ou P_7), 2^3 désigne la seconde personne de la Sainte-Trinité (p. 335), P_7 est le signe immédiat de Jéhovah (p. 249). $\mathbf{2^3 \times P_7^2}$ indique donc clairement qu'il s'agit d'un livre s'occupant de choses divines et plus spécialement de la deuxième personne de la Sainte-Trinité.

Si l'on veut retrouver dans une autre partie du titre du livre de M. Lagrange le fameux nombre prophétique 516 ou *temps de Daniel*, il suffit de prendre le nom de l'auteur avec ses qualificatifs abrégés (abrégés, pour pouvoir être acceptés par la langue anglaise, troisième langue sacrée, d'après l'auteur) :

Prof.(226)*Ch.*(11)*Lagrange*(191)*M.*(40)*Ac.*(4)*Belg.*(44)=**516.**

Je prends au hasard un autre exemple plus profane. **606** est le numéro d'ordre du fameux remède d'Ehrlich qui guérit les *avariés*. Or, la somme des valeurs des lettres du mot *avariés*

(1) Page 424 de l'ouvrage de M. Lagrange, en note : « On peut être assuré que toutes les langues ayant été formées par l'Éternel en — 2428, lors de la dispersion de Babel, chacun de ces merveilleux instruments de la pensée a, comme cela a lieu pour les sons eux-mêmes, tous ses caractères de construction fondés sur des données systématiques de nombre. Ce que nous constatons déjà ici pour trois langues différentes (cette constatation est elle-même une preuve du miracle dont il s'agit), doit vraisemblablement exister pour toutes. »

Les trois langues dont parle M. Lagrange sont l'hébreu, le grec et l'anglais.

Pour l'anglais et les langues modernes, M. Lagrange admet que a, b, c, d, e, f, g, h, i valent respectivement 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 ; j, k, l, m, n, o, p, q, r valent 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, et s, t, u, v, w, x, y et z valent 100, 200, 300, 400, 500, 600, 700 et 800. Pierre Besoukhow avait adopté un système de notation légèrement différent.

Digitized by Google

fait précisément **606**. Dira-t-on que la préparation 606 d'Ehrlich était mystiquement prédestinée à guérir les avariés?

Comme on le voit, on peut avec de la patience et de la bonne volonté, en manipulant, par tâtonnements, des nombres ou des textes pris au hasard, arriver à leur découvrir un sens en apparence mystique et miraculeux (1).

LÉON FREDERICQ.

(1) C'est en tâtonnant et en essayant successivement les mots *syphilis*, *syphilitique*, *avarie*, *vénérien*, *vénérienne*, *salvarsan*, etc., au singulier et au pluriel, avec ou sans article, que j'en ai trouvé un, *avarie*, dont le pluriel (*avaries* ou mieux *avariés*) correspond au nombre 606.

C'est également en tâtonnant et en essayant un grand nombre de combinaisons que je suis arrivé à retrouver le nombre prophétique de Daniel (516) dans le nom de l'auteur des *Leçons sur la parole de Dieu*.

Digitized by Google

Florent Verbrugghen, auteur dramatique

Quand il eut terminé, sans éclat d'ailleurs, sa troisième « professionnelle », comme on disait en ce temps-là, Florent Verbrugghen fut invité par son père à ne pas pousser plus avant des études coûteuses et qui n'acheminaient qu'à un avenir très aléatoire. Le petit négoce de porcelaines, grès et faïences qui, depuis trois générations, pratiqué dans une boutique sombre et basse de la rue du Chien-Marin, à Bruxelles, faisait vivoter les dynasties successives de Verbrugghen, périclitait en ce moment d'inquiétante façon. C'était l'époque où, funeste ruine des détaillants délaissés par leur clientèle de quartier, les gigantesques bazars à publicité tapageuse s'installaient confortables, tentateurs et ingénieux, dans d'énormes édifices ouverts à tout venant.

Comme beaucoup d'autres, le modeste magasin du *Vase d'or*, « fondé en 1842 », connut bientôt des jours de détresse. Sagement, mais tristement, M. Verbrugghen père estima qu'après lui la firme devait fatalement disparaître. Il orienta la destinée de son fils dans une autre voie que celle de la vente des plats, verres, assiettes et bibelots fragiles.

Un cousin « qui était dans la peinture », — celle des façades et décors, bien entendu, — s'offrit à prendre chez lui le jeune homme. Florent, qui venait d'atteindre sa seizième année, fut donc installé devant un pupitre, dans une petite chambre au toit vitré ouvrant sur la cour, encombrée de charrettes, d'échelles et de tréteaux d'échafaudages, d'une grande maison bruyante de la rue Seutin.

Florent Verbrugghen s'appliqua à sa besogne. Celle-ci était insipide, mais facile. Le jeune homme y apporta le zèle

Digitized by Google

dont elle pouvait se contenter, bien plutôt que de l'initiative et de l'enthousiasme. Elle consista, dans les premiers temps, en de la copie et des transcriptions; plus tard, il s'agit de rédiger des lettres ou de formuler des devis et des contrats ; aujourd'hui, un peu de comptabilité monotone s'est ajoutée aux machinales écritures du début.

Florent arrive au bureau à neuf heures ; il en sort à midi ; il y revient à deux heures ; pour la quatrième fois, à cinq heures, il refait le trajet des hauteurs schaerbeekoises au vieux cœur tortueux de la cité.

Et cela durait depuis bientôt cinq années, et le *Vase d'or* vivotait toujours péniblement, et M. Verbrugghen, le père, vieillissait, et sa femme était morte, et les « Peintures et Décors » prospéraient, et le jeune scribe touchait trente francs à la fin de chaque semaine.

Des années passées naguère sur les bancs de l'Athénée, Florent avait, à défaut d'autres profits, gardé le goût de la lecture. Le plus clair de ses loisirs — et de ses maigres économies — était consacré par lui à l'achat de volumes et de collections surannées de périodiques chez les bouquinistes du Palais du Midi. Le hasard voulut, en outre, qu'il se prît d'amitié pour un ancien copain de classe retrouvé fortuitement et qui, ayant poursuivi ses études, philosophait en ce moment, hellénisait et latinisait dans les amphithéâtres universitaires de la rue des Sols. Ce compagnonnage le fit entrer dans un cercle de relations estudiantines ; Florent écouta des parlotes et prit part à des discussions dont l'art et la littérature faisaient les frais avec véhémence, au même titre que les femmes, les prêtres, l'antiflamingantisme, la bonne bière et la révolution sociale.

La vocation du jeune Verbrugghen se décida. Il serait « homme de lettres ».

Le néophyte ne perdit pas beaucoup de temps à s'essayer dans la solitude et le silence. A peine eut-il rimé cent vers et noirci douze pages de prose en cachette du regard de son patron, Florent Verbrugghen, très satisfait de ses débuts, soumit trois sonnets à l'appréciation de ses amis. Chacun de ceux-ci sollicitant de son côté d'analogues louanges qui pour un conte, qui pour un fulminant article de critique vengeresse, qui pour un poème à la prosodie révolution-

Digitized by Google

naire, l'admiration fut d'autant plus enthousiaste qu'elle s'imposa réciproque.

Les trois sonnets parurent dans un journal à la fois batailleur et fumiste que rédigeaient tous les samedis, entre 9 heures du soir et 2 heures du matin, une demi-douzaine de joyeux compères assemblés dans l'arrière-salle d'un cabaret à faro du quartier, pas encore défunt, de la Putterie.

Le sort en fut, dès cet instant, jeté. La littérature belge comptait une recrue de plus.

Non que Florent Verbrugghen allât, patiemment, consciencieusement, écrire des livres, exprimer avec ferveur les émotions sincères de sa jeune âme ambitieuse et curieuse, narrer avec le plus de pittoresque possible ce que ses yeux verraient, chercher de la beauté et de la sensibilité dans les choses, les gens et les faits, imaginer, créer, décrire, chanter...

Le jeune littérateur belge d'aujourd'hui se soucie peu de tout cela et il n'écrit pas de livres. Il se borne à déposer des invectives dans d'accueillantes revuettes aussi insignifiantes qu'éphémères, et il y dit en des termes aussi fats que grossiers et incorrects son mépris des aînés, sa haine des efforts consciencieux ; sous des airs turbulents d'indépendance il tâche à cacher son impuissante stérilité et son énorme ignorance.

Florent Verbrugghen eut beaucoup de succès parmi les petites chapelles de jouvenceaux. Il acheva d'être vraiment représentatif de la mentalité de sa génération le jour où il décida de fonder, lui aussi, une revue de combat. Elle s'appela belliqueusement *Sabre de bois ;* elle parut trois mois de suite, sur seize pages, puis on n'entendit plus jamais parler d'elle, sinon par quatre ou cinq des vingt-neuf abonnés recrutés à grand'peine et qui s'imaginèrent n'en avoir pas eu pour leurs cent sous payés d'avance.

Une note, parue dans le troisième et dernier numéro de *Sabre de bois*, avait fait assavoir que « notre éminent directeur, M. Florent Verbrugghen, accaparé par la préparation de quelques importantes œuvres littéraires, se voyait forcé de renoncer, etc., etc. ».

Il y avait du vrai dans cette note.

Florent Verbrugghen franchissait en effet le pas suprême

Digitized by Google

de la carrière littéraire ; il arrivait, à peine parti, au définitif aboutissement : il allait faire « du théâtre ».

* * *

Tout, en ce temps-là, présageait pour l'auteur dramatique belge des destins fortunés. Après un long marasme et l'injuste prévention du public, le succès semblait devoir enfin sourire aux faiseurs de comédies et de tragédies.

Public, théâtres, recettes, subsides, tout leur était promis.

Florent Verbrugghen, tout en mouillant les feuilles du copie de lettres de la maison Van Steensel, « peintures et décors, entreprises et forfaits », échafaudait dans sa pensée un scénario à sensation.

Le soir, quand il contournait le chevet de Sainte-Marie, quand il arpentait la rue Royale ou dévalait le bruyant boulevard Botanique, il inventait des péripéties troublantes. La nuit, sous le toit mansardé de la vieille petite maison de la rue du Chien-Marin, il faisait en rêve se mouvoir, parler, s'aimer, rire, pleurer, mourir vingt personnages fiévreux du drame palpitant en gestation dans sa cervelle...

Trois mois ne s'étaient pas écoulés que déjà Florent lut à ses amis assemblés l'œuvre soigneusement calligraphiée.

C'étaient cinq actes en prose évoquant un épisode de notre histoire nationale. L'action se déroulait dans Namur, pendant le XV^e^ siècle, et prenait prétexte des ardentes rivalités qui éclataient alors entre partis nobles et manants, puis se manifestaient publiquement dans des joutes fameuses et souvent mortelles, mettant aux prises « mélans » et « avresses », c'est-à-dire les deux camps de combattants montés sur de hautes échasses.

Dans la version imaginée par notre jeune dramaturge, le baron Gauthier des Herbattes est le chef du clan des échassiers namurois aristocrates qui va, en fête publique, sur la place d'Armes, soutenir le choc des gens de métier et de roture. Parmi ceux-ci se trouve un jeune apprenti d'origine dinantaise. L'auteur l'appelle Jean Fagnoulle. Il dénomme d'autre part Godefroid du Piroy, seigneur de Gravière, un séduisant adolescent fiancé à Geneviève des Herbattes, la sœur du baron Gauthier.

Digitized by Google

Au cours du tournoi, dont le spectacle fournit un premier acte pittoresque et tumultueux à merveille, Godefroid est vaincu, frappé d'un coup droit porté violemment par l'échasse de Fagnoulle. Ce brusque épisode du combat s'est déroulé sous les yeux même de Geneviève. Or, plutôt qu'elle ne pleure sur le sort humiliant de son fiancé écroulé sur le pavé de la place, la jeune fille admire en secret la vigueur et l'aisance du vainqueur...

Celui-ci a aperçu le regard brillant de cette belle enfant superbement parée qui assiste à la mêlée du haut d'un balcon tendu de velours cramoisi. Il n'aura de cesse qu'il n'ait revu le visage au milieu duquel a scintillé cet éloquent regard.

Son adresse l'aide à franchir tous les obstacles ; son audace ne se rebute à aucun péril. Le troisième acte du drame n'est qu'un long duo d'amour éperdu entre Jean l'apprenti et Geneviève la baronne, sous les ombrages épais des jardins de la grande demeure patricienne des seigneurs des Herbattes. Le frère Gauthier surprend cette entrevue non équivoque. Sa honte n'égale que sa rage. Il veut traiter Fagnoulle comme on traite un manant, comme on traite un voleur. Mais Fagnoulle est le champion, vainqueur en place d'Armes au combat des échassiers, et la loi de la cité veut que ce titre confère, à celui qui l'a conquis, une noblesse que le fils du plus haut lignage lui-même est tenu de respecter.

La querelle qui s'engage, les pleurs de Geneviève éperdue attirent des gens. Le scandale ne peut être étouffé. Dans la ville, deux partis se fondent, l'un prenant la défense de Fagnoulle, l'autre faisant siennes la colère et la honte des Herbattes. Une véritable guerre s'engage, sourde, haineuse, lente, tenace. Geneviève, cloîtrée, en larmes, dans la maison fermée à tout le monde, est la nouvelle Hélène de cette autre odyssée.

Toutes les vexations possibles sont imaginées à l'adresse des partisans de Jean ; d'autre part, plus d'un noble périt, mystérieusement frappé au détour d'un chemin, d'une ruelle, par un meurtrier toujours impossible à capturer.

Or, un soir que Fagnoulle, dans le chimérique espoir d'enlever la belle recluse, tente une escalade, il reçoit sur le

Digitized by Google

crâne un coup de pique qui l'étend, sans vie, au pied de la muraille. Geneviève qui, complice de la tentative d'évasion, guettait la venue de son amant, a surpris l'attentat ; elle ouvre la fenêtre derrière laquelle elle épiait, et se précipite sur les dalles d'une terrasse, d'où son corps déjà sanglant rebondit pour aller s'engloutir dans les eaux de la Meuse qui coule au pied de ce tragique manoir...

Gauthier, resté le seul survivant des acteurs de ce drame sombre, se retire dans un lointain monastère.

* * *

Le succès de lecture de *Jean l'Echassier* fut considérable. Une lettre fut, séance tenante, rédigée. Le jour même, Florent Verbrugghen la déposa, ainsi que son manuscrit, chez le concierge du théâtre du Parc.

On était en avril ; les directeurs allaient avoir le loisir de s'occuper des œuvres qu'on leur offrait pour leur saison prochaine. Florent Verbrugghen reçut, en effet, avant qu'un mois se fût écoulé, un message des plus aimable, élogieux même, dans lequel M. Reding lui assurait qu'il avait pris un intérêt très vif à la lecture de son drame émouvant. Toutefois, malgré tous les mérites qu'il reconnaissait à *Jean l'Echassier*, M. Reding n'estimait pas pouvoir entreprendre de monter cette œuvre. Outre que son caractère spécial n'était pas tout à fait celui auquel le public du Parc était accoutumé, une mise en scène effroyablement coûteuse était indispensable si l'on voulait présenter ces cinq actes à grand spectacle et à large déploiement de foules dans toutes les conditions de scrupuleuse reconstitution historique qu'ils exigeaient...

Bref, un refus très courtois mais sans appel.

« Je te l'avais bien dit, déclara un copain de l'auteur. Du drame à costumes et à décors il n'en faut pas ici. »

Un autre, prophète après coup, ajouta :

« Et l'histoire de Belgique, tu sais bien qu'on n'y mord pas. »

Florent Verbrugghen se remit au travail dès le lendemain.

Digitized by Google

Il n'était pas sans savoir qu'un mouvement de renaissance se dessinait en faveur de la tragédie. Ce néo-classicisme avait fait éclore en France quelques œuvres dont les mérites étaient prisés. Verbrugghen avait quelque souvenir lointain de Racine et de Corneille. Il les rafraîchit par de hâtives lectures, surtout par la consultation des articles commodes de Larousse et du dictionnaire biographique de Grégoire.

Quand il convoqua à nouveau ses amis, les anciens collaborateurs du *Sabre de bois*, ce fut pour leur lire *Le fils de Priam*, tragédie en cinq actes et en vers.

L'affabulation de *Jean l'Echassier* avait été conservée dans ses lignes essentielles. Mais l'action était transportée de Namur à Sparte et c'était Hélène, femme de Ménélas, qui prenait la place de Geneviève, sœur de Gauthier. Le pivot dramatique était l'enlèvement d'Hélène par Pâris. Celui-ci se détachait avec le relief principal ; le poète en faisait (comme il avait fait de son Fagnoulle l'apprenti) un type ardent et passionné, espèce de soldat de fortune conquérant par sa hardiesse et sa vigueur des titres à une sorte de respect public, et surtout d'amour éperdu de la part de la plus belle, de la plus désirable d'entre les femmes et les reines...

Il y avait, notamment, au quatrième acte, entre Ménélas et Pâris lui-même, une scène d'une audace et d'une grandeur que les auditeurs de la première lecture n'hésitèrent pas à qualifier d'homériques. Elle seule devait assurer un triomphe.

* * *

Aucun directeur n'eût pu invoquer la dépense pour refuser *Le fils de Priam*. La pièce se jouait dans un seul décor élémentaire : le seuil du palais du roi de Sparte. Cinq personnages seulement, vêtus des chlamydes traditionnelles, devaient prononcer les sonores alexandrins évocateurs de l'Hellade légendaire et mythologique.

Mais voilà : ce sont eux qu'il fallait, ces cinq acteurs capables de dire des vers...

M. Reding, une seconde fois élogieux, bienveillant et désolé, avoua ne les pas posséder dans sa troupe... C'eût été tuer une œuvre, digne d'un sort moins injuste, que de la

Digitized by Google

faire dénaturer par des interprètes spécialisés dans le répertoire de la comédie moderne...

Ceci se passait au mois d'août. Florent Verbrugghen, le jour même où il reçut la nouvelle fin de non-recevoir, lut dans une gazette qu'un impresario allait donner, dans un décor champêtre, admirablement approprié, à la lisière de la forêt de Soignes, à dix minutes de l'arrêt des tramways de la Petite-Espinette, des représentations en plein air.

L'auteur du *Fils de Priam*, voyant que Racine, Henri de Bornier, Jean Moréas et M. Poizat étaient promis à la curiosité des amateurs de tragédies, s'en fut trouver le lanceur du nouveau théâtre champêtre. Il fut reçu de façon charmante par un ancien lauréat du cours de déclamation du Conservatoire, devenu marchand de cigares et choriste à la Monnaie, et qui avait imaginé d'occuper ses loisirs d'été en montant une scène rustique dans la banlieue ; c'était de plus un moyen pour lui de satisfaire ses penchants artistiques en jouant lui-même les rôles solennels d'empereurs, de grands-prêtres ou de vieillards prophétiques.

L'éloquence de Verbrugghen convainquit ce directeur entreprenant sans qu'il fût nécessaire de procéder à la lecture des aventures adultères de la reine de Sparte. Mais le Mounet-Sully de la Petité-Espinette expliqua comment le théâtre de plein air réclame un grouillement de comparses, des cortèges, de la pompe, des chœurs, des danses, de la musique.

Or, ses accointances avec la Monnaie lui rendaient facile l'entrée en relations avec l'accessoiriste, le costumier, M. Ambrosiny et un altiste de l'orchestre très capable de bâcler en une semaine une copieuse partition de scène ainsi que de recruter quarante musiciens.

Florent Verbrugghen ne demanda pas un délai plus long pour reculer de quelques années le moment où se dérouleraient les péripéties des amours de Pâris et d'Hélène. Il les montrerait sous les murs même de Troie et le colloque sans aménité de Ménélas et de son heureux rival serait avantageusement remplacé par un épisode acharné du siège d'Ilion, à grands renforts de figuration, de tumulte et de trombones.

Les journaux annoncèrent la primeur à sensation.

Digitized by Google

Le dernier dimanche d'août, le théâtre de l'Espinette devait être inauguré. *Polyeucte* et *Le Baiser* se trouvaient au programme. Il plut à verse. La représentation n'eut pas lieu. Le directeur avait compté sur cette recette pour payer les frais d'installation. Le charpentier, le peintre et le fleuriste, inquiets et impatients, firent, dès le lendemain, saisir le matériel. L'horticulteur remporta ses palmiers et déplanta ses sapins.

Le fils de Priam ne fut jamais mis en répétition et l'altiste passa à son compte de profits et pertes ce que lui coûta la copie des parties d'orchestre de sa partition.

* * *

Mais entre temps un périodique populaire bruxellois avait pris l'initiative d'organiser un concours entre auteurs dramatiques belges. Le prix consistait dans la représentation, sur une grande scène, de l'œuvre jugée la meilleure.

Florent Verbrugghen entrevit dans une éventuelle victoire le succès désiré par lui avec d'autant plus d'ardeur à présent qu'il s'affirmait chaque jour plus malaisé.

Oui, mais le règlement du concours stipulait qu'il fallait présenter des « comédies ».

Florent Verbrugghen n'avait donc pas, une fois encore, le placement de son *Jean l'Echassier* ou de l'une des deux moutures du *Fils de Priam* ?...

Il tenait cependant à son idée ; il s'obstinait à vouloir exploiter une situation dramatique dont il espérait des effets sensationnels.

Courageusement il se mit à la tâche et broda de nouvelles variations sur le thème deux fois développé déjà.

Il mit en scène le fils et la fille de M. et M^me^ Gavelle. Mais il s'évertua à compliquer une intrigue dont la simplicité fruste n'était vraisemblable que dans les temps passés — en Grèce, en Asie Mineure ou sur les rives de la Meuse, il y a cinq siècles... Henriette Gavelle s'éprend donc d'un très modeste employé de son père, comme Geneviève des Herbattes s'était éprise du manant Fagnoulle ou la reine Hélène de Pâris, le beau pâtre du mont Ida...

Mais il se fait que M^me^ Gavelle est, au grand secret de tout

Digitized by Google

le monde, la maîtresse de ce René Bénédict, traître à l'hospitalité et à la protection affectueuse du bon M. Gavelle, tandis que le fils de celui-ci, Maurice, a séduit une aguichante ouvrière modiste, laquelle n'est autre que la sœur de René.

Au moment où tous ces imbroglios amoureux vont être mis au jour, M. Gavelle fait des spéculations malheureuses. Il va, pour en éviter les funestes conséquences, jusqu'à commettre quelques indélicatesses ; il falsifie ses livres, il rature et surcharge ses comptes.

Son employé Bénédict est seul à surprendre ces délits. Et le voilà donc possédant trois secrets — d'où le titre de la comédie : *Les trois secrets* ; il sait que le père est mûr pour la cour d'assises, qu'il possède la mère à sa merci et qu'il peut faire chanter le fils quand il en aura envie. Mais il se taira parce qu'il exige et obtient du père qu'il lui donne sa fille, de la mère qu'elle se tienne tranquille et du fils qu'il épouse la modiste.

Et comme M^lle^ Gavelle est toquée de son Bénédict, tout s'arrange à merveille.

Il n'y a que le concours dramatique en vue duquel furent écrits *Les trois secrets* qui ne s'arrangea pas au gré de leur auteur. Non que son œuvre ne fût point remarquée par le jury. Au contraire : celui-ci la prima. Mais il réserva une égale approbation aux trois actes d'un concurrent : le premier prix fut décerné *ex-æquo*. Le directeur du théâtre qui se chargeait de monter, moyennant finances bien entendu, la pièce couronnée eut la latitude de choisir : il opta évidemment pour la pièce gaie et *Les trois secrets* ne virent pas les feux de la rampe.

* * *

Florent Verbrugghen revenait, mélancolique, le soir du jour où lui fut annoncée cette décevante conclusion de son rêve ambitieux, vers le *Vase d'or* où périclitait avec une toujours ponctuelle décroissance de recettes le commerce des grès et faïences. Chemin faisant il se heurta, au coin de la rue Neuve et du boulevard, à un passant pressé porteur d'une caisse à violon et orné d'une toison aussi opulente que mal peignée.

Digitized by Google

« Tiens, monsieur Verbrugghen ?

— Monsieur Siméon !

— Que voilà longtemps qu'on ne s'est vu !

— Vous êtes toujours à la Monnaie ?

— Toujours. Je sors de la répétition. Et vous ?

— Moi ?... Mais rien... Ça va, ça va. »

Florent n'aimait guère parler, à un artiste surtout, de ses occupations terre à terre.

« Vous écrivez encore ? questionna le musicien.

— Mais je crois bien, affirma énergiquement le jeune littérateur.

— Et le *Fils de Priam* ?

— Oh ! je ne pense plus à ces grandes machines. Notre public est trop bête pour comprendre l'art et le vrai théâtre. Ainsi, votre partition...

— Oh ! c'était peu de chose... insinua modestement M. Siméon.

— Si, si, elle avait de l'allure. »

Les deux jeunes gens arpentaient de compagnie le trottoir du boulevard d'Anvers. Il commençait à faire nuit. M. Siméon proposa à brûle-pourpoint :

— Savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez m'écrire un livret d'opéra. Ça nous manque, à nous, compositeurs belges, les bons livrets d'opéra. Combien de partitions remarquables par la technique et l'inspiration ont déjà échoué faute de pouvoir s'employer sur un texte attachant, dramatique, original ! »

On ne prenait jamais Verbrugghen sans vert :

« J'ai ce qu'il vous faut, déclare-t-il sans hésiter.

— Un livret ?

— Une trouvaille !

— Ah !... Et c'est prêt ?

— Donnez-moi huit jours et je vous lis un poème dont vous me direz des nouvelles.

— Et ça s'appelle ? »

Florent avait d'autant moins songé jusque-là à donner un titre à son œuvre nouvelle que trois minutes auparavant il ne s'imaginait pas le moins du monde qu'un jour viendrait où il bâtirait un scénario d'opéra et rimerait des vers de chœurs, de duos et de cavatines. Mais l'occasion était provi-

Digitized by Google

dentielle que lui offrait l'altiste de la Monnaie. Ce M. Siméon n'était-il pas, en effet, bien placé pour décider M. Kufferath et M. Guidé à monter une œuvre lyrique nationale inédite, et vraisemblablement sensationnelle ? Il ne s'agissait pas de laisser échapper pareille aubaine. Ce compositeur privilégié n'aurait qu'à découvrir un autre collaborateur ! Ah ! non. Verbrugghen tenait de ses ascendants, voués pendant près d'un siècle au laborieux négoce, le don des affaires menées avec décision prompte et savante habileté.

« *Jean l'Echassier* », répondit-il donc sans hésiter à la question du musicien.

Ce titre lui était venu à la pensée parce qu'il était celui de sa première pièce de théâtre, ou plutôt de la première version de toutes les pièces sans emploi qu'il avait écrites depuis un an.

Jean l'Echassier... Séance tenante, Verbrugghen dut exposer son canevas. Il raconta donc l'histoire tragique et passionnée de la belle Geneviève des Herbattes et de Jean Fagnoulle, l'apprenti vainqueur au tournoi des Echasses. Mais il corsa bien entendu l'intrigue embryonnaire. Et voilà comment, très peu de jours après cette rencontre fortuite des deux jeunes artistes, le compositeur se mit à l'œuvre, et commenta d'harmonies et de contrepoints savants la noire aventure des amants namurois.

L'époque et l'événement étaient favorables à un superbe déploiement de mise en scène. Florent Verbrugghen avait imaginé, comme épisode à sensation, celui du mariage secret de l'héroïne noble et du jeune manant. Cela se passait la nuit, dans une sombre chapelle vouée à saint Donat, aux portes de la ville. Puis, Jean, à la tête d'un parti de manants bien décidés, fomentait une véritable révolte citadine et faisait prisonniers le frère et le fiancé berné de Geneviève, ainsi que tous leurs gens. Sa femme est ignorante, bien entendu, de ce coup de force. Il l'a conduite dans un ermitage de la forêt de Marlagne, sur les hauteurs qui surplombent la Sambre, tandis que les Herbattes et les seigneurs de Gravière sont enfermés par le populaire en fureur dans des casemates humides, au pied de l'inexpugnable Tour capitale du féodal Château des Comtes.

Un messager secret parvient toutefois jusqu'à Geneviève

Digitized by Google

et lui révèle l'affreuse vérité. Pendant la nuit elle s'évade, et comme, avant de quitter sa retraite, elle a pu fouiller dans le pourpoint de son époux et y trouver la clé du couloir souterrain menant aux cachots, elle vient en ville délivrer les siens.

Mais les gardes du parti des échassiers de Jean Fagnoulle la surprennent au moment où elle sort de la poterne de la Tour. Ils la tuent, dans la nuit, sans la reconnaître, à coups de piques. Il est trop tard. Les prisonniers ont pu s'enfuir et, de la crête des murs crénelés, ils canardent à coups d'arquebuses les manants épouvantés, tandis que Jean se jette, désespéré, sur le cadavre de sa femme adorée.

Pendant que M. Siméon menait à bien sa formidable orchestration et qu'au fur et à mesure des copistes transcrivaient au net une définitive partition d'ensemble, Florent Verbrugghen s'occupait à faire dessiner des costumes et projeter des décors par un lauréat récent de l'Académie des beaux-arts à qui l'entrepreneur de la rue Seutin confiait les « bois », les « marbres » et les frises au pochoir de ses travaux de peinture en ville.

. . . . . .

MM. Kufferath et Guidé n'accordèrent pas même une audition des passages essentiels quand ils surent qu'il fallait cinq décors neufs, deux cents costumes, des armures et tout un matériel bizarre et compliqué destiné au divertissement belliqueux des « échassiers » du premier acte, pour que l'opéra inédit de MM. Florent Verbrugghen et Francis Siméon fût monté dans des conditions convenables et avec d'honorables chances de n'être point ridicule ou mesquin.

(*A suivre.*) PAUL ANDRÉ.

Digitized by Google

Wildenbruch et le drame social [1]

Lorsque Wildenbruch mourut en 1910, il était depuis longtemps déjà guetté par l'oubli. Son ingrate patrie allait donner l'exemple aux autres nations; il serait donc injuste de reprocher le silence qui, chez celles-ci, accueillit l'annonce sommaire de cet événement.

En vérité, les compatriotes de Wildenbruch avaient quelques excuses en se détournant d'un art, dont le but semblait être la glorification de la dynastie actuelle. Le théâtre ne doit pas être une école d'admiration; la tendance trop marquée doit en être bannie. Le but de Wildenbruch étant de célébrer officiellement les Hohenzollern, il lui était difficile de faire de l'histoire véridique, fût-ce en prenant avec elle les libertés que la scène exige. Représentant ses princes tels qu'il les voyait, c'est-à-dire artisans convaincus, et parfaitement conscients de leur haute mission, pouvait-il, sans craindre d'encourir la disgrâce officielle ou de nuire à son but, dévoiler à quels froids calculs ils avaient dû souvent recourir pour asseoir leur puissance; les montrer avec leur mélange de grandeur et de défaillances humaines?

Pouvait-il dire, par exemple, que le Grand Electeur avait reçu de l'argent de Louis XIV, l'ennemi de son pays? Que cette unification de la Prusse ne s'était pas accomplie par des moyens exclusivement nobles? Pour faire œuvre de scrupuleuse vérité historique, il lui aurait fallu montrer les ressorts souvent peu élevés qui meuvent les actions. Les gouvernants auraient-il compris ce qu'il y a de douloureusement tragique, parce que d'humainement nécessaire dans cette obligation d'un compromis entre le devoir et une nécessité souveraine?

[1] Ces pages ont été détachées d'un livre (en préparation) sur le théâtre de Wildenbruch.

Digitized by Google

Ce que Wildenbruch voulait, dans ses drames patriotiques, ce n'était pas la vérité historique, avec ses motifs multiples et souvent réalistes, avec ses racines profondes et lointaines. Il s'agissait de subordonner tout à cette idée presque fatale, qu'il est inutile de lutter contre ceux dont la Providence a fait les représentants de la patrie allemande.

Mais il n'aurait pas fallu clore chaque pièce en apothéose, faire donner, vers la fin, les fanfares patriotiques, ce qui fait ressembler ses drames, plus à un « Festspiel » de commande qu'à une œuvre d'art véritable, dont le caractère essentiel est d'être désintéressée et d'exister par elle-même, sans obéir à des mobiles étrangers.

Grillparzer aussi, quand il écrivit en 1825 sa tragédie historique « La fortune et la ruine du roi Ottokar » se proposait, sans l'indifférence du public et la censure gouvernementale, d'ouvrir une série de drames historiques nationaux; mais il se dégageait de sa pièce une haute et austère leçon : la fragilité de la grandeur humaine.

Kleist avant lui, dans son *Prince de Hombourg* avait fait œuvre de haut patriotisme en montrant la force de l'obéissance, l'effacement de la volonté particulière devant l'intérêt général. On avait conspué ce drame, parce que — ce qui en fait la valeur à nos yeux — du cadre historique se détachait la figure d'un héros dont la grandeur morale avait payé son douloureux tribut à la faiblesse humaine.

Wildenbruch dut bien se résoudre à renoncer à ces drames dynastiques, où il avait mis cependant le meilleur de son âme. Cet aristocrate de naissance s'était identifié avec son peuple : il le voit travaillant dans une communauté d'idées et de labeur à la grandeur de la patrie commune; cette idée s'est cristallisée dans le passé autour des souverains; elle doit se perpétuer dans des victoires futures; car l'officier de 1870 est resté un combatif; il règne dans toute sa poésie un souffle d'enthousiasme, quelque chose de la fièvre des batailles; mais ce n'est pas toutefois l'apôtre des conquêtes brutales, mais des qualités chevaleresques. Si Bismarck a ses sympathies, son idéal d'artiste, son âme plus sensible et plus délicate de poète, le séjour de Weimar, où les grandes ombres de Gœthe et de Schiller devaient le faire souvenir des choses éternelles, donnent un certain idéal de forme à ce qu'il y aurait eu de

Digitized by Google

trop bismarckien, c'est-à-dire de rude, de froidement positif, d'antipoétique dans son œuvre, s'il s'était borné à chanter l'esprit de Sedan.

Il entrevoit un état conservateur, imprégné de vertus bourgeoises; un état militaire prussien lié solidement au prince. Mais cette conception, possible autrefois dans un petit pays où n'avaient point encore surgi les problèmes sociaux, ne l'était plus aujourd'hui. Où était l'union entrevue à Versailles? Le jeune empereur, impatient de régner, ne venait-il pas de renvoyer le vieil artisan de la grandeur prussienne, brisant brutalement les chaînes du passé pour engager l'avenir vers des voies inconnues?

Des hommes nouveaux arrivaient au pouvoir; le « Kulturkampf » semait la division; des intérêts économiques opposés créaient entre les grands propriétaires de l'est et les populations industrielles de l'ouest un irréductible antagonisme. Les Polonais résistaient opiniâtrement à la germanisation; une poussée invincible amenait en scène un élément nouveau, dont l'esprit d'internationalisme allait à l'encontre des idées que prêchait Wildenbruch. Bref, ce qu'il caressait avec une inébranlable conviction n'était qu'un rêve, rêve généreux, soit, mais condamné à vivre du passé; le souffle d'enthousiasme qu'il aurait voulu perpétuer s'était refroidi; l'idée de l'unité s'affaiblissait de plus en plus par l'envahissement de préoccupations matérielles naguère inconnues.

Les facilités de la vie, les nécessités de l'industrie et du commerce, la pénétration réciproque, et surtout le snobisme, qui vole au-devant des dernières nouveautés, des choses lointaines et étrangères, avaient suscité un certain nombre d'idées internationales nettement opposées aux tendances particularistes de Wildenbruch. L'art devenait de plus en plus cosmopolite. Les regards de l'Allemagne se tournaient vers la Russie, la France et surtout vers le Nord. Les noms de Zola, Ibsen, Tolstoï, exerçaient une toute-puissante attirance.

Wildenbruch venait à une époque d'inquiétude mentale et d'incertitude littéraire, où se croisaient et se heurtaient les courants les plus contradictoires. C'était d'abord un antagonisme résolu des formes du passé. On en avait assez de l'idéalisme, qui avait si longtemps déguisé la réalité. Continuant les traditions de la « Jeune Allemagne », la « Plus jeune Alle-

Digitized by Google

magne », aux tendances nettement actuelles, rationalistes, cosmopolites, entendait adapter la littérature aux besoins du jour. Brisant les moules traditionnels, on allait élargir le champ de l'investigation littéraire ; on remit en question tout ce qui avait passé jusqu'ici pour inattaquable ; l'institution du mariage, les droits de l'individu vis-à-vis de la famille, de la société, du dogme ; l'émancipation de la femme, le droit de « vivre sa vie » étaient passionnément commentés ; la morale bourgeoise, les conventions, tout ce qui avait été réputé sacrosaint, que Hebbel, au grand scandale de ses compatriotes, avait été le premier et longtemps le seul à combattre, allait être passé au crible d'une critique sévère. Tous ces problèmes nouveaux qui, depuis l'apparition des premières œuvres de Hauptmann et de Sudermann, allaient scandaliser, puis passionner l'opinion publique, Wildenbruch y est resté étranger.

Sa poésie ne connaît pas les problèmes et les doutes. De par son travail facile et spontané, il ne sut rien du conflit d'âmes de Kleist ou de Hebbel qui, au prix d'âpres luttes intérieures, finirent par dégager leur personnalité et tirèrent d'eux-mêmes des créations vibrantes d'une intense vitalité. Il ne connut pas non plus les doutes philosophiques, ni les sollicitations des grands problèmes d'humanité qui font la grandeur de *Faust* et de *Brand*. Ce n'est pas lui qui, arrachant le masque à la réalité, va frapper toutes les vérités admises pour en vérifier l'alloi. Nulle part on ne voit chez lui de façon nettement marquée la lutte avec la Destinée, avec les forces occultes et redoutables que l'homme, même conscient de sa liberté, sent obscurément autour de lui. Il ne nous donne pas le frisson de l'Inconnu. Sa poésie ne hante pas les régions où dort le clair-obscur ; son idéal, il ne le cherche pas, il ne lutte pas corps à corps avec lui, mais il l'entrevoit sous une forme précise ; c'est, nous l'avons dit, un idéal politique bien déterminé.

Son théâtre n'est donc pas un théâtre de discussions, d'idées, mais de faits positifs. Il tient du mélodrame. Il est tout en actions, en conflits extérieurs. Ses personnages sont mus par une forte passion, sont une volonté consciente. Leur conduite apparaît guidée par quelques motifs généraux, simples, nettement apparents. Mais la littérature, rompant en visière avec les formules anciennes, prétendait justement appliquer à l'analyse psychologique les lois de l'investigation

Digitized by Google

scientifique. Au lieu d'un caractère nettement défini, doué d'une pleine conscience de lui-même, des mobiles qui le déterminent à agir, on voulait au contraire subordonner l'être moral, les actions, à l'influence occulte et multiple du milieu, d'une ascendance obscure, ramenant sous une forme moderne la Fatalité antique.

Cette tendance devait imposer une technique dramatique, un choix de sujets, de personnages, une psychologie en contradiction avec les procédés familiers de Wildenbruch. Au lieu de la passion consciente, courant droit au but, il allait falloir montrer désormais les volitions, les incertitudes, les incohérences parfois de notre conduite. Au lieu d'une action ramassée, où la volonté prédomine, où les événements se précipitent, on voulait voir un jeu complexe d'actions et de réactions. Les soubresauts nerveux, les crispations, les mélancolies sans but, la notation attentive des plus menues vibrations d'âme, la puissance du silence, les faits de sub-conscience qui prennent dans Maeterlinck et plus tard dans les premières œuvres de son émule Hofmannsthal une importance si grande; voilà tous éléments nouveaux dont son tempérament impulsif, peu fait pour l'analyse minutieuse et patiente, ne pouvait s'accommoder.

La vie sédentaire, les multiples sollicitations extérieures, les mille impressions qui se relaient sans tracer de sillon bien profond, les lectures hâtives, la vie de société, qui empêche l'esprit de se replier sur lui-même; bref, tout ce qui cultive systématiquement la distraction, émousse la volonté, atténue la personnalité, tout cela engendre l'inquiétude mentale, affaiblit le ressort des grandes actions, exacerbe par contre la nervosité. La vie sexuelle, les problèmes les plus scabreux de la psychologie ou plutôt de la psychiatrie; les faits d'hystérie qui tiennent une si grande place dans la littérature d'aujourd'hui, Wildenbruch, de par sa nature robuste et foncièrement saine, y resta étranger.

Si une partie du public, toujours sensible aux nobles sentiments et aux belles tirades, lui resta fidèle, la critique se détourna dédaigneusement de lui. On affecta de le prendre de haut à son égard. Les auteurs du jour, impatients de ses succès retentissants, et qui, la plupart, professaient un suprême mépris pour les procédés scéniques, parce qu'ils manquaient

Digitized by Google

généralement de talent dramatique, prétendaient ne voir en lui qu'un habile artisan de la scène.

Cet abandon le blessa profondément. Si Wildenbruch eût été un vulgaire metteur en scène, un rapsode de cour, comme on l'a appelé dédaigneusement; si, attentif aux fluctuations du goût, il était allé, par d'habiles concessions, au-devant de la faveur du public, son sort laisserait indifférent. Mais il y a quelque chose de la mélancolie des soleils couchants dans la destinée de cet homme, qui, avec une conviction profonde, lutte pied à pied, pour un idéal vieilli, contre l'envahissement invincible de la prose. Mais la jeunesse, dont il se sentait proche de par son ardeur juvénile, la jeunesse au moins, accessible aux idées généreuses et désintéressées, allait lui demeurer fidèle!

Hélas non! La jeunesse même l'abandonna; blasée de bonne heure, avertie très vite, elle ricane au lieu de s'enflammer; on passe pour jobard à vouloir rester jeune et capable d'enthousiasme. La blague morose, la sécheresse de cœur, voilà ce qu'il trouva en réponse à son cri d'alarme : « L'Allemagne restera jeune, ou elle ne sera pas. »

* * *

En 1890, au lendemain des succès que venaient de remporter simultanément Hauptmann avec son drame *Avant l'Aurore* et Sudermann avec *L'Honneur*, Wildenbruch voulut essayer de se mettre en contact plus direct avec la réalité. Ce n'est pas qu'il fût resté absolument étranger à toute préoccupation sociale. Le peuple intervient par-ci par-là dans son œuvre. Dans *Pères et Fils*, le vieux maître d'école est un révolté parce que son fils — prolétaire — a été sacrifié aux nobles. Mais le motif n'est qu'indiqué; nous ne sentons pas dans la pièce battre et palpiter l'âme populaire. Dans *Le nouveau commandement* (1886), le seigneur Berthold épouse par amour la fille du plébéen Wimar. Conrad Quitzow défend contre son frère les bourgeois opprimés (1889); un souffle humanitaire passe dans mainte scène du *Nouveau Seigneur*. Henri IV enfant est touché jusqu'aux larmes du sort des paysans à qui les seigneurs ont fait crever les yeux. Monté sur le trône, il protège les bourgeois, les paysans, les juifs

Digitized by Google

mêmes, et à son fils, qui voudrait l'entraîner à la croisade, il répond par ces paroles caractéristiques : « Les Païens sont des créatures comme nous; quand tu tuerais de ta main dix mille Sarrasins, essuierais-tu avec cela les larmes d'une seule femme du peuple ? »

Dans son dernier drame, *La fille des Rabenstein*, le jeune Bartolmé Walzer, en conflit avec son père, le riche marchand d'Augsbourg, voudrait faire participer de façon plus équitable aux bénéfices des entreprises, ceux qui sont à la peine. C'est une sorte de Posa, épris d'égalité, mais cette discussion n'est qu'un motif isolé, fugitif, qui ne pénètre pas profondément la pièce.

Le nouveau drame *Die Haubenlerche*, représenté pour la première fois à Berlin le 20 septembre 1890, passa pour un drame social et réaliste, à cause de la brutalité voulue du dernier acte, car réalisme, au début, était synonyme de grossièreté et de crudité.

Auguste Langenthal, 34 ans, est à la tête d'une papeterie prospère où il retient, malgré lui, son demi-frère Hermann (19 ans), dont il est le tuteur. A l'exemple de son père, il a quitté l'administration par esprit d'indépendance; énergique, entreprenant, il brûle, comme Philippe Breschard, dans *La Barricade*, d'un amour idéaliste pour le peuple, en qui il voudrait développer la personnalité. Il entend réaliser de façon pratique la fusion des classes. De même que Breschard père, il s'est épris d'une de ses ouvrières, la jolie Lene Schmalenbach, à qui son activité et sa gaîté matinale ont fait donner le nom de *Haubenlerche* (l'alouette en bonnet). Elle aime un ouvrier, le brave Paul Ilefeld; mais, se croyant liée au maître par la reconnaissance, la pauvre *alouette* accepte, la mort dans l'âme, l'alliance qui la fait frémir, mais qui assurera, croit-elle, à sa mère infirme, la paix de ses vieux jours. Le troisième acte la montre gênée, mal à son aise dans dans un milieu qui n'est pas le sien, subissant avec une passivité mêlée d'effroi les tendresses du patron, qui, dans son ardeur aveugle d'amoureux, ne s'aperçoit pas que la pauvre enfant tremble à sa vue, et ne ressent pour lui que du respect, mais d'amour, point. Lene est beaucoup plus à l'aise avec le jeune Hermann, un viveur dont les façons familières lui en imposent moins. Elle écoute sans penser à mal les propos

Digitized by Google

dangereux du vert galant, en qui elle voit — la pauvrette! — un sauveur qui la rendra à son brave Paul. L'alouette étourdie accepte — singulier moyen — de s'enfuir avec lui; il l'attire la nuit dans sa garçonnière sous prétexte de la sauver. Presque tout le dernier acte est rempli des entreprises du peu scrupuleux Hermann, scène violente et scabreuse, assez invraisemblable, amenée visiblement pour l'effet théâtral. Lene, qui enfin voit clair — ce n'est pas trop tôt! — appelle au secours. Auguste arrive à point nommé pour chasser le frère indigne; le mystère s'éclaircit; il comprend, un peu tard, qu'il s'est fourvoyé; elle avoue, tout en pleurs, que c'est Paul qu'elle aime; le brave garçon est aux anges. Réconciliation générale. On fait répéter à Lene la chanson favorite qu'elle chantait dès l'aube et qui lui avait valu son joli surnom, et la pièce finit par le couplet joyeux qui l'avait commencée.

Le succès de la pièce fut inégal. Une partie du public protesta, non sans raison, contre la brutalité voulue du dernier acte, qui faillit attirer à son auteur des poursuites judiciaires; les réalistes, par contre, jubilaient de la conversion retentissante à leurs idées nouvelles d'un talent, semblait-il, impénitent. Mais la pièce nouvelle, qui fit grand bruit et eut force représentations, n'est pas une application conséquente de leurs principes. Elle ne fait pas une étude minutieuse de la vie; on n'y trouve pas le tour impersonnel, strictement objectif, le souci de ne rien arranger, ni dissimuler, ni ajouter; de laisser aux faits leur logique, leur illogisme même; de montrer sur les personnages et les actes la pesée de l'ambiance. Nous voyons bien un peu Lene au travail; nous entrevoyons la mentalité des classes pauvres, mais plus par les discussions entre les deux frères, l'idéaliste à courte vue et le jeune blasé qui arrache impitoyablement le voile à la réalité, que par l'observation directe des personnages en cause. L'influence déprimante du milieu, nous ne la voyons guère que dans la passivité de Lene, qui renonce un peu trop facilement à son amour.

La pièce n'a presque rien de la technique réaliste. Quelques personnages, au reste les meilleurs, sont pris parmi le peuple; leur langue est fortement teintée de dialecte qui se nuance (judicieusement) selon leur degré de culture. Mais alors que,

Digitized by Google

dans le drame réaliste, les caractères ne se dégagent que lentement du fond terne de l'ambiance, Lene, en quelques traits décisifs, est campée très nettement, vive, alerte, joyeuse, mélange heureux de candeur et de malice. Si le mauvais sujet Hermann est plus vivant et presque sympathique, Auguste, quoique son aveuglement nous semble exagéré, est bien étudié; ses scrupules, sa façon naïve d'idéaliser celle qu'il aime, ses brusqueries, ses tendresses impétueuses, ses délicatesses infinies sont assez finement observées; de même que les sentiments d'une cousine pauvre, qui aime Auguste, transparaissent clairement, sans un mot, par les seules attitudes, les silences, les gestes involontaires.

L'oncle de Lene, Ale Schmalenbach, un ouvrier hargneux, grondant sans cesse contre l'argent, jusqu'au moment où la perspective d'une alliance avec le patron lui fait, par un amusant revirement, prendre la suffisance du parvenu, est une intéressante silhouette. Le brave Paul, content de son sort, parce que bon ouvrier, est une sympathique figure.

Alors que, dans le drame réaliste, l'action est quasi stationnaire et se nourrit de menus faits, ici la conduite de l'intrigue est faite par l'auteur, qui dégage et ramasse les faits; l'action se noue très vite, hâtivement plutôt, car on ne voit pas chez Lene suffisamment de résistance; à moins que ce ne soit là précisément le réalisme, cette idée que, chez l'ouvrier, le sens personnel est si émoussé, que l'argent triomphe de tous les sentiments, comme dans l'*Honneur* de Sudermann.

A ceux qui protestaient contre la scène choquante du quatrième acte, que l'on retrouve dans *La Fin de Sodome* de Sudermann, où l'artiste séduit la jeune orpheline dont l'honneur aurait dû lui être doublement sacré, l'auteur objecta que le drame réaliste doit être impitoyable et poursuivre une situation jusque dans ses dernières conséquences. Impitoyable, certes, Wildenbruch l'eût été, et avec raison, si la scène scabreuse n'eût été amenée par des moyens discutables et de simple caprice, et s'il eût laissé l'action poursuivre inexorablement son cours, au lieu de terminer comme dans un bon « mélo » par le mariage traditionnel.

Médiocrement réaliste, la pièce est-elle au moins un drame social comme on en voulait alors, c'est-à-dire voyons-nous à l'avant-plan les réactions réciproques du capital et du travail,

Digitized by Google

avec leurs conséquences multiples et leurs intérêts contradictoires?

Quelle est au juste la pensée de l'auteur? Est-elle représentée par le cas d'Auguste, qui, s'étant fait à lui-même une existence indépendante, veut éveiller la conscience du peuple, mais se heurte à tout instant à la passivité d'êtres qui ne sont pas encore mûrs pour la liberté? Ou bien, en nous faisant entrevoir ce qui attend Lene dans sa nouvelle condition, sa gêne, son embarras, son isolement, la prise qu'elle offrira involontairement aux entreprises amoureuses du jeune Hermann, ne voudrait-il pas soutenir la thèse pessimiste, homicide du progrès, que chacun doit rester dans la sphère où le sort l'a fait naître?

L'auteur ne semble guère s'être soucié d'un problème social; il paraît presque l'ignorer, dirait-on. Pour la question sociale, comme pour l'histoire, il a des conceptions simplistes et patriarcales. Il n'invoque pas l'intervention de l'État; c'est personnellement, de cœur à cœur, que se résolvent les problèmes les plus difficiles. Nous ne voyons pas l'auteur prendre parti entre le capital et le travail, comme Mirbeau dans les *Mauvais Bergers* ou par contre Bourget dans *La Barricade.* Ces conflits n'existent pas ici. Wildenbruch a pris comme exemple un patron d'exception, qui, par sa largeur de vues, son esprit humanitaire, va au-devant des revendications populaires, et arrête à l'avance toute velléité de rébellion. Si Paul Ilefeld le quitte, ce n'est pas un conflit de patron à ouvrier, mais uniquement d'amoureux à rival et les déceptions d'amour ne font pas de lui un révolté farouche comme l'est devenu le contremaître Langouët, jaloux de son patron Breschard. Quant à Ale Schmalenbach, c'est à tort que nous avons cru un instant voir en lui un représentant conscient de l'esprit de révolte de certains travailleurs; la scène entre Paul et lui oppose bien les deux genres d'ouvriers, l'un heureux dans l'accomplissement consciencieux du devoir, l'autre éternellement mécontent, mais nous ne voyons pas suffisamment intervenir l'élément ouvrier. Enfin, les rapports entre Auguste et Lene ont, me semble-t-il, un caractère d'humaine généralité et sont plutôt un conflit issu du sentiment qu'une phase de la question sociale.

* * *

Digitized by Google

Cette pièce, encore qu'elle ne réponde pas complètement à toutes les exigences, marque un progrès réel. Depuis quelque temps déjà, Wildenbruch avait abandonné le vers héroïque pour la prose, plus souple, plus nuancée, plus caractéristique. Alors qu'emporté par le vers, l'envol de la diction, il se laisse entraîner à donner un tour subjectif à la caractéristique; ne sait pas résister à la séduction d'une figure brillante, d'une tirade sonore qui n'est pas toujours de mise, la prose lui impose par contre de s'astreindre à serrer de plus près la réalité, à dégager plus lentement, partant plus sûrement les personnages de leur milieu; à leur prêter un langage approprié à leur âge, à leur condition, à leur culture; à mieux étudier les ressorts des actions.

On aurait presque peine à croire que c'est le même talent, impétueux, verbeux, combatif, qui a écrit les deux ravissantes nouvelles réunies sous le titre *Larmes d'enfants*. Quel pathétique sobre, mais irrésistiblement poignant, dans la première nouvelle *le Dernier*. Un vieil instituteur raconte, et frissonne encore à ce souvenir, la destinée navrante de l'enfant resté seul avec son père, dont le désespoir farouche et muet semble lui reprocher d'avoir survécu aux autres qu'il préférait. L'enfant grandit, morne et sans affection, et finit sans doute, — car une incertitude plane sur le dénouement, — par se noyer. Maeterlinck, dans ses *Intérieurs* et dans l'*Intruse*, n'a pas traduit avec une hantise plus troublante les pressentiments qui, lentement, sourdement, abaissent leurs ailes noires sur nos âmes et les étreignent d'une malaise étrange et grandissant. — Et la seconde, donc : *Une partie de campagne !* C'est un petit bijou d'observation fine, spirituelle, souriante, précise. Deux enfants, partant avec leurs parents pour une partie de campagne, ont reçu des gâteaux qu'ils ne peuvent manger qu'arrivés à destination, et qui constitueront leur seul goûter. Ils finissent, les pauvrets, par succomber à la tentation. Et alors, quelles grosses larmes de honte et de regrets, quand les parents s'aperçoivent de cette désobéissance à laquelle ils s'attendaient bien, vous pensez! Tous les gestes, toutes les attitudes, toutes les menues phases de la tentation, rien n'est négligé. La nouvelle est un vrai chef-d'œuvre de fine observation, de naïve simplicité.

Ah ! si ce poète, grand par le souffle d'enthousiasme et par

Digitized by Google

la générosité de ses convictions, avait pu mettre dans ses œuvres dramatiques la même patience d'observation, quel précieux appui il eût apporté aux théories réalistes ! Il avait un beau rôle à jouer. On espérait qu'il allait enfin abandonner le passé lointain, pour étudier dans le présent ce peuple qu'il aimait. Dans ce fait qu'Auguste Langenthal tirait orgueil d'avoir quitté « le râtelier de l'Etat, où se tue toute originalité », pour vivre d'une vie indépendante, de travail salutaire, on voulait voir une rupture du poète dynastique avec les sphères officielles, pour se rapprocher de la démocratie.

Il aurait pu alors devenir chef d'école. Dans cette période d'indécision artistique, où tant de courants contradictoires se croisaient, où tant d'idées nouvelles exigeaient des formes littéraires nouvelles, les jeunes auteurs cherchaient un peu à l'aventure. Pendant qu'ils gaspillaient en tâtonnements souvent maladroits des forces précieuses, Wildenbruch pouvait apporter à la cause nouvelle l'appoint d'un talent dramatique éprouvé, la connaissance approfondie des exigences de la scène, ce qui manquait surtout aux auteurs naturalistes ; car, si les jeunes auteurs allemands traitent dédaigneusement la technique dramatique, c'est — on ne peut assez le redire — qu'ils sentent obscurément que c'est ce qui leur manque le plus. Si, sans renoncer à sa croyance en la personnalité de ses héros, il l'avait montrée cependant dépendante du milieu, des conditions de sa vie; s'il avait accordé plus de place à l'observation de la vie quotidienne; si, gardant une action suivie, progressante, — ce qui, on dut bien le reconnaître à la longue, est un élément essentiel au théâtre, — il avait pu se décider à lui donner un tour plus froidement objectif; si, sans tomber dans la fâcheuse erreur de la pièce à thèse, il avait su incorporer dans une action ramassée, en des personnages bien vivants, les problèmes contemporains, il aurait su peut-être garder le théâtre naturaliste de ses excès, de ses maladresses, de son échec final.

Mais non ! Ce n'était pas une conversion durable. Porté par le courant, indécis un moment sur sa voie, il avait fait une tentative assez heureuse; mais son tempérament impulsif plus que scientifique ne le portait pas à la lente et laborieuse analyse, à la minutieuse étude des réactions, des menus faits, des réflexes. Son talent était avant tout synthétique, créant

Digitized by Google

ses personnages, les poussant de par sa volonté et parfois son caprice.

On ne tarda pas à s'apercevoir que la prétendue conversion de Wildenbruch n'était que passagère. L'idéaliste reprit sa revanche. Lui qui tenait tant au feu de la jeunesse, qui répétait que « l'Allemagne serait jeune, ou ne serait pas », il souffrait de voir la jeunesse si vieille; le pessimisme morose envahir la vie, bannir de l'art *Le rire sacré*; la pièce à thèse chasser la fantaisie ailée, le vers, le lyrisme, l'humour, qui, justement parce qu'il aime, qu'il croit à l'idéal, à la beauté, se permet de voltiger, folâtre et railleur, au-dessus des choses les plus nobles. Wildenbruch, caractère éminemment sain, normal, porté à l'optimisme par sa bonté native, flagella dans sa comédie satirique *Le Rire Sacré* (février 1892), le pessimisme, la morbidesse, le snobisme, le réalisme à outrance et tous les funèbres fossoyeurs littéraires qui, bêchant impitoyablement toutes les illusions, semblaient avoir à jamais enterré la gaieté et la fantaisie.

Le bourgmestre Animus, mari de la « Beauté » bannie par les hommes et père du petit dieu Humour, a été renversé et chassé par Pessimus, *alias* Ole Pessimoff, nom scandinave et russe. Ce n'est pas sans doute une attaque directe d'Ibsen et de Tolstoï, dont l'influence fut décisive et salutaire, mais une satire des excès que des imitateurs à outrance avaient commis sous leur nom. Pessimoff, dès son avènement, prétend faire table rase des « préjugés » anciens; il proclame les idées modernes, fait une profession de foi naturaliste et part en guerre contre toutes les idées d'autrefois; il défend le rire, bannit la fantaisie, la beauté, l'idéal.

La critique, qui ne jurait plus que par les idées nouvelles, se sentit visée et riposta vertement. On mit en lumière les défauts du théâtre de Wildenbruch. La tâche, pour la nouvelle pièce, ne fut pas difficile. Cette satire, écrite en vers légers, n'était pas dans son genre; il était fait pour le vers héroïque, la tirade pathétique; s'il réussissait à saisir l'esprit berlinois, l'esprit viennois, plus léger, plus aristophanesque, n'était pas dans ses cordes. Voulant être badin et se rapprocher du style populaire, il est souvent puéril et commet plus d'une fois des vers de mirliton.

La rupture de Wildenbruch et du drame réaliste était donc

Digitized by Google

consommée. La même année pourtant, avec *Maître Balzer* (décembre 1892), il s'essaya encore à un problème d'actualité, le conflit de la grande industrie et du travail à domicile, comme Zola, dans son roman *Au Bonheur des Dames*, avait montré le grand commerce étouffant inévitablement le petit négoce. Maître Balzer, un parent du *Conjuré Socrate*, de Suderman, est un idéaliste attardé dans notre siècle positif. Il est fidèle au passé, à son roi, se refusant à croire au progrès, à l'industrie. Horloger, il vit avec ses montres et ses carillons; il sent battre leur cœur; il a entrepris de faire revivre l'âme de la grande horloge de la cathédrale, depuis longtemps arrêtée. Autre Mérovak, il vit dans le clocher, écoutant en esprit chanter les carillons auxquels il prétend rendre l'envolée. De même que Quitzow mourant lance l'anathème sur le grand canon qui tue lâchement et triomphe sans gloire du courage personnel, il maudit la grande industrie qui fabrique en masse et tue l'initiative de l'artiste.

De par l'obstination du vieil ouvrier-artiste, sa famille est réduite à la gêne, jusqu'à ce que le vieil enfant finisse par céder et se résigne comme les autres à travailler à la fabrique.

* * *

Ce fut la dernière tentative de Wildenbruch dans une voie, d'où le détournaient sa sensibilité d'homme, son génie littéraire, toute l'orientation d'un art assoiffé d'idéalisme et dans lequel la part faite aux souvenirs héroïques, aux nobles exemples de la race, était si prépondérante qu'elle excluait l'attention soutenue, dirigée vers les problèmes passionnants de notre vie sociale. Pourtant, il est permis de le redire, nul n'eût mieux convenu que Wildenbruch pour doter sa littérature d'un de ces éveilleurs de pensées que les Brieux, les de Curel et les Mirbeau furent pour la France; son impuissance — ou son renoncement volontaire — à tenir cet emploi, semble démontrer, une fois de plus, en Allemagne, la lenteur d'une évolution intellectuelle qui s'est au contraire précipitée chez nos voisins du Midi, et n'a pas peu contribué à assurer à leur théâtre l'hégémonie mondiale.

J. GUILLAIN.

Digitized by Google

La Revue de Belgique à Paris.

Un beau geste.

Au moment où toutes les principautés des Balkans, par leurs rodomontades et, sauf un seul, par leurs armées de Gérolstein, menacent la paix du monde, il s'est trouvé un homme d'État, né Français, qui, d'un geste élégant, leur a dit : « Arrêtez-vous, et laissez-nous causer! » Cet homme d'État n'avait, il y a un an, jamais mis le pied au quai d'Orsay. Il n'avait jamais fréquenté le monde des ambassades ; il était, il est vrai, ancien ministre, ce qui, à Paris, n'est qu'une carte de visite ordinaire. Avocat, il plaidait, recevait ses clients, dînait peu en ville et consacrait ses loisirs à des lectures littéraires, qui en ont fait, avec ses discours, un académicien. Il parlait le moins possible, se retranchait dans l'observation froide et la prudente méditation ; lorsqu'on lui demandait d'accepter un portefeuille, il détournait la tête avec un sourire indifférent.

C'est qu'il jugeait que son heure n'était pas venue. Lorsqu'elle vint, cette heure du berger, conducteur de peuple, la plus douce et la plus grave pour un politique, il l'écouta, qui sonnait, sans émotion apparente. Et, après qu'à la tribune il eut montré une ténacité et une maîtrise de soi capables de soutenir tous les assauts, on le vit triompher dans les conseils par la sagesse de ses avis, imposer un respect attentif aux cours étrangères, traiter d'égal à égal avec le prince sur les Etats de qui le soleil ne se couche pas. Hier, dans le désarroi des chancelleries, il trouva les mots de conciliation et de prévoyance qu'il fallait. Et, si sa médiation reste platonique, ce qu'on ne sait pas encore, elle n'en aura pas moins gravé sur l'airain un nom dont la France peut être fière.

R.

Digitized by Google

Le prince des conteurs.

Les « conteurs » souffraient donc qu'il y eût un prince des chansonniers, un prince des poètes, mais qu'eux seuls n'eussent point de roi. Ils s'empressèrent d'oublier certaine fable de La Fontaine sur la gent batracienne; ils évoquèrent de préférence le Capitole de Pétrarque; et par le jeu du suffrage, ils décernèrent la couronne à M. Han Ryner.

Les « conteurs »... Quels conteurs? Et quel suffrage? Et qu'est-ce que M. Han Ryner?

Peut-être, à notre grande confusion, M. Han Ryner est-il vraiment un conteur de génie. Un déni de justice est toujours possible. On en a même vu de plus forts que celui qui consisterait à méconnaître la primauté d'un homme de lettres. Ici l'injustice se compliquerait encore du fait que l'on connait presque unanimement le nom de M. Han Ryner et que l'on ignore non pas son œuvre, mais la valeur narrative de cette œuvre. Seulement, de la façon que les choses furent conduites, il ne s'agit pas (que M. Ryner le veuille ou non) de son œuvre écrite; il s'agit de sa personne et de tout ce qu'il y a autour de sa personne, assavoir une horde confuse, bafouillante, haineuse et nullement représentative.

Soyons francs. Cette horde, puisqu'il faut l'appeler par son nom et qu'eux-mêmes veulent être des « loups », est composée de jeunes gens pour la plupart sans œuvre, sans style, dénués de toute patience laborieuse et enflés d'une rhétorique moins bonne et moins française que celle de leurs ainés. Leur programme, c'est la haine du succès, du succès des autres bien entendu. Ils se réunissent de temps à autre dans » une hurle » (!) pour conspuer avec de grands rires malins un Faguet, un Bourget, un France. Mais ils exalteront un Brunetière, qui fut un loup, un Maupassant qui fut un loup, un Zola qui fut un loup. On devine assez qu'ils déchireraient Brunetière, Maupassant ou Zola, si ceux-ci avaient le déplaisant malheur de vivre encore, et qu'ils porteront aux nues les Faguet, les Bourget ou les France... dans une vingtaine d'années. Ce sont des loups, vous dis-je!

Léon Dierx étant mort et Paul Fort ayant été choisi pour son successeur dans le principat poétique, quelques-uns de nos loups, — et je sais que parmi eux il y a quand même certains noms ou certains demi-noms de parade, — s'avisèrent donc de se glorifier sous les apparences de M. Han Ryner.

Ces organisateurs expédièrent à tout le monde, aux loups, aux amis des loups, à ceux qui ne l'étaient point, — ils l'auraient expédié

Digitized by Google

à des êtres mythiques pour peu qu'un fumiste habile leur eût certifié des adresses —, un papier imprimé ne portant qu'un seul nom, celui de leur candidat. On appelle cela en politique la candidature officielle. Et M. Han Ryner recueillit 376 suffrages, « son concurrent le plus favorisé » n'en obtenant que 78. Mais le second papier imprimé n'indiquait pas, touchante discrétion, le nom de ce concurrent le plus favorisé. Par contre, il énumérait d'effarantes ribambelles de « conteurs » inconnus... ou méconnus qui avaient voté pour M. Han Ryner.

Il y eut au pays du bon sens quelques explosions de joie. Les « loups » ignorent la joie. Ils firent savoir que les titres littéraires parfaitement authentiques de ces messieurs électeurs et de ces dames suffragettes étaient déposés chez M. B..., quai V..., où on pourrait les consulter jusqu'au 10 octobre 1912. Puisque nous voici le 15 du même mois, il faut nous résigner à ne point connaître les richesses présentes de notre littérature conteuse et à saluer de loin M. Han Ryner, prince des mécontents.

La morale de cette bouffonnerie sans grâce? Je ne sache pas qu'il vaille la peine d'en tirer une. Il y a bien un proverbe qui dit : « Les chiens aboient, et la caravane passe », mais voyez la déveine : il s'agit de chiens et même pas de loups.

E. Gérard-Gailly [1].

* * *

La prise de Berg-op-Zoom.

Bien que l'Europe retentisse de fracas guerriers, il ne s'agit point là de quelque exploit militaire. Ce n'est pas davantage, malgré son allure plaisante, un glorieux épisode des combats que se livrent chez nous, armées d'opérette, les contingents « arrondissementiers » et les forces « erpéistes ».

Cette prise de Berg-op-Zoom intéresse plus particulièrement l'histoire galante des Gaules. C'est, comme le savent déjà les lecteurs belges, le titre de la dernière comédie de M. Sacha Guitry, que donne actuellement le théâtre du Vaudeville. Un homme et une femme qui se plaisent ont décidé de s'unir ; mais, le monsieur étant fort courtois et la dame jugeant convenable de prolonger un peu les fiançailles, ils ont résolu de fixer d'avance, sur le calendrier, les étapes succes-

[1] L'auteur de cette note, ayant été prié par les organisateurs de participer au vote, s'en est soigneusement abstenu. Mais on l'a deviné, je pense. E. G-G.

Digitized by Google

sives de leurs sentiments ; et le terme normal de cette évolution doit échoir un certain jour qui, selon les indications de l'éphéméride, est l'anniversaire de la prise de Berg-op-Zoom par le maréchal Lowendal, en 1747.

S'il m'a paru nécessaire de signaler la *Prise de Berg-op-Zoom* comme l'un des faits les plus éminents de la quinzaine parisienne, c'est qu'elle aura pour conséquence probable d'enrichir notre langue d'une formule nouvelle. Nous avions déjà l'heure du berger, et cette image plaisait aux âmes poétiques, aux cœurs tendres qui languissent, parmi de doux émois, en attendant que la cruelle daigne enfin couronner leur flamme. Mais notre vie moderne ne nous permet plus de trop longues attentes ; il faut aller vite, et les bergeries sont passées de mode ; la houlette, le pipeau, les rubans roses emmi la jeune toison des agneaux ne sont plus guère les accessoires coutumiers de l'amour ; Tircis s'est américanisé, si je puis dire, et les ustensiles familiers d'Eros sont aujourd'hui le téléphone, le « pneumatique » et parfois aussi le revolver ; les amants de nos Philis ont des procédures plus sommaires et des attaques moins discrètes. C'est pourquoi la terminologie militaire est fort bien ici à sa place : on fait sa cour comme un général investit une place plus ou moins fortifiée, et le galant peut noter sur ses tablettes ce bref bulletin de victoire, d'une concision napoléonienne : « Aujourd'hui, j'ai pris Berg-op-Zoom. »

Le mot et l'allusion plairont secrètement aux femmes, et ils flatteront l'immense orgueil masculin. Voilà qui assure à la *Prise de Berg-op-Zoom* un succès durable. Le spirituel talent de M. Sacha Guitry impose à notre frivolité, toujours avide de gaudrioles, celle-ci, qui symbolise exactement notre manière d'être au début du XX^e^ siècle. Un temps viendra où les délicats s'effaroucheront, et nous reviendrons, peut-être, à nos moutons, jusqu'au jour où Vénus sera de nouveau l'amie de Mars ; car le cœur est un viscère assez simple, et la façon d'aimer n'a guère varié depuis qu'Adam et Eve ont pris Berg-op-Zoom pour la première fois.

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

LES POÈTES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, *La lumière de Grèce.* — Paris, éditions de *La nouvelle revue française.*

En trois beaux poèmes — *Pindare*, *Sapho*, *La Légende ailée de Bellérophon hippalide* — Francis Vielé-Griffin célèbre quelques-unes des immortelles légendes de la Grèce antique. Les deux premiers chants de ce livre sont écrits sous la forme dialoguée ; Pindare se rencontre avec la poétesse Corine de Tanagra qui, dans maint concours, se mesura victorieusement avec lui. C'est un rythme alterné essentiellement poétique, une évocation mélancolique de souvenirs anciens :

« Sais-tu ? Je voudrais être à Tanagra,
petite fille comme autrefois,
à regarder les vagues bleues
d'entre les pampres et les grappes
où l'ombre tourne et change. »

Il s'y exprime une philosophie amère en même temps qu'un hautain dédain de la foule :

« Que si tu veux te taire et souffrir de la vie
Sans dire à tout venant l'amertume des jours,
La tourbe qui te hait te portera envie,
Nous égayant de sa sottise, à notre tour;
Et te voyant joyeux, elle te croira riche
Des vils biens qu'elle prise à l'égal de nos dieux :
La joie infâme hésite où le bonheur s'affiche ;
Sois gai, car la vengeance est de paraître heureuse ;
Regarde-moi ! »

Digitized by Google

Pindare aime Myrtis d'Anthédon, qui fut l'initiatrice de Corine dans l'art du rythme. Myrtis parle, et ses mots tracent un tableau pittoresque et vivant :

« ... Toutes ces voiles qu'on voit rose pâle,
le long du golfe,
regarde :
elles entrent,
une à une,
dans l'ombre projetée du promontoire,
sous ce soleil oblique
de fin d'été... »

Elle exhale la résignation de l'amante délaissée qui se sacrifie à la gloire du poète : elle l'affranchit du joug léger de ses serments et se reprend aussi ; elle le regarde aller sans un souci, sauf celui de son art, vers cet avenir où elle a su lire en lettres d'or au péristyle des temples, son nom : Pindare ! immortalisé comme celui d'Homère. Puis enfin, Pindare visite Lassos d'Hermione, son maître dans l'art de la poésie. Il le trouve chantant à Latone le vieil hymne des longs soirs d'autrefois ; il est aveugle, mais plus jeune qu'aux jours de naguère ; il interroge son disciple : que fit il ? quelle fut sa vie ? Et Pindare répond :

« E le s'en fut,
ma belle vie !
vers le but inconnu
et je l'ai suivie,
docile, la trouvant belle. »

Elle lui fut prodigue, car il a trouvé la gloire et les acclamations de la foule, mais non pas le sens de la vie, le contentement de soi. La vie ? il se demande ce qu'elle est en réalité, et il enclôt la compréhension qu'il s'en crée dans ce beau vers :

« L'heure unique de vie est celle qu'on espère. »

Prends toutes les joies, lui conseille Lassos, goûte à tous les plaisirs et, levant les yeux vers le soleil, « aveugle-toi et tu verras la Vie ! » comme moi, qui, près du seuil par où l'on sort, puis dire que

« je vois, ô mon enfant, ô mon poète,
la route où tout retourne vers l'identité,
l'amour, l'espoir, la gloire, la beauté ;
enfant, je vois la Nuit d'Éternité..!

Digitized by Google

Dans le second poème du recueil, nous voyons Pyrinna quitter le chœur que mène Sapho, pour suivre l'époux en sa demeure, et Mnécédice en est attristée alors que Sapho, loin d'en être surprise, prévoit aussi le départ de Mnécédice :

« Vers la vie vaste et saine... »

« Un soir, lui dit-elle, assise au seuil de ton époux, tu nourriras à ton tour d'un lait paisible et maternel le rêve de la femme en toi réalisé. » Mnécédice se demande pourquoi Sapho n'a pas suivi l'époux, et pourquoi elle-même ne peut pas rester vierge comme la grande poétesse. Sapho groupe le chœur et commence avec lui un hymne à l'amour. Pyrinna la blanche rêva de renaître en ses fils. mais les fils de Sapho, ce sont les rythmes qu'elle crée, ce sont les chants et les danses qu'elle improvisa.

La nuit survient et Sapho veille aux bords du golfe aux côtés d'Alcée :

« le bruissement continu de la mer,
ample et léger,
soutient le chant roulé des sources lestes. »

Ils complotent la mort du roi Pittacos et Sapho encourage son compagnon à l'acte meurtrier :

« Va cueillir de ta main
Le fruit sonore de la gloire qui, s'il choit,
retentit comme un cri aux dalles
et vibre au long du corridor des âges ! »

Mais Alcée hésite, et préfère à la gloire, l'amour. Il aime Sapho plus que la liberté de Mytilène. Il plantera l'acier au flanc de Pittacos, mais il veut, dans sa barbe et dans sa chevelure, emporter tout le parfum des violettes de Sapho. La fleur de Lesbos le repousse, car son pauvre désir n'est que de la boue.

Et Sapho, qu'un guide a conduite au rocher de Leucate, regarde la mer éblouissante, toute semée d'îles. Elle songe :

« En vérité, pour qui s'est retourné,
que reste-il
du vaste amour inapaisé ? »

Des bergers chantent et dansent et font des offrandes à la déesse. Le desservant du temple prend Sapho pour une amante délaissée cherchant la

Digitized by Google

guérison au vieux mal éternel, et venant pour un sacrifice. Sapho l'éloigne par le don de son collier, de ses anneaux, d'un bracelet.

« Je n'aurai voulu qu'un dieu pour époux »

murmure-t-elle, et elle s'élance dans l'abîme.

La légende de Bellérophon forme le poème le plus important de *La lumière de Grèce*. Hipponoüs, accusé à tort du meurtre de son frère Belleros, accepte, par bravade d'honneur, le surnom de Bellérophon, ou « meurtrier de Belleros ». Il se réfugie à Argos, chez le roi Protéas, dont l'épouse, Sténobée, l'aime. Celle-ci avoue sa passion à son époux qui envoie Bellérophon à Iobate, roi de Lycie, et lui confie un message secret. Les tablettes, ouvertes après neuf jours de fêtes en l'honneur de l'hôte, enjoignent à Iobate de tuer le héros : il l'envoie donc combattre la Chimère. Mais Bellérophon enfourche le cheval Pégase et tue la Chimère. Iobate lui offre sa fille, Philonoé qui l'aime, mais réclame auparavant la destruction de l'Amazone. Le héros se met en route et recherche la guerrière. Accablé de fatigue,

il s'affale et s'endort
dans l'herbe, de son long étendu.

Les rêves, les vaines chimères du passé assaillent son sommeil, mais il étend les bras pour les repousser et il les referme sur l'Amazone Antiope, la Volupté.

Tous deux se réveillent à l'aube : l'Amazone est vaincue. Le peuple accourt; l'encens fume. Justice est rendue à la gloire du héros, et voici revenir Pégase dont les ailes frémissantes les enveloppent. Bellérophon monte à cheval, enlevant Antiope dans une étreinte.

La foulée des sabots effleure d'un souffle l'herbe,
et la bête vermeille jaillit,
flèche de feu, vers ta cible,
Soleil !

Cette froide analyse ne donne qu'une idée très imparfaite de la valeur de *La lumière de Grèce*.

Du moins, les quelques citations permettent-elles d'apprécier, dans une certaine mesure, la langue parfaite, le rythme varié, raffiné, savant et pur du vers de Vielé-Griffin, la fraîcheur de ses idées, la vivacité des tableaux, peints au reste en quelques touches exactes et colorées.

Digitized by Google

La lumière de Grèce est une œuvre de beauté grave et sereine, qui ne se révélera complètement qu'au lecteur attentif et amoureux de l'art poétique.

*
* *

AMÉLIE MURAT, *Livre de poésie.* — Paris, Sansot & Cie.

Le *Livre de poésie* débute par une partie descriptive, objective, didactique. La chèvre, le vent, le papillon, les arbres, le ruisseau, le torrent y sont décrits d'un pinceau « distant », imperturbable, correct et froid. J'admire cependant, dès les premières pages du recueil, la langue souple, les vers aisés et naturels, les descriptions précises, les morceaux composés soigneusement et guettés par l'anthologie. Je m'intéresse aux ébats du petit chat qui batifole par la chambre :

« Son petit corps trop bien nourri vacille et roule :
Il s'avance, charmant et gauche, en trébuchant ;
Il jure au seul aspect du chien et de la poule,
Et fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air méchant. »

Et voici que, lecteur indulgent et bénévole, je suis récompensé de ma légendaire persévérance. Page après page, je pénètre dans l'intimité de l'auteur, je découvre cette âme hermétique, je participe aux émois de ce cœur discret :

« Et l'on aime
..... l'humble bourg blotti sur le flanc du coteau. »

Et l'on s'émeut du sort réservé au bateau de papier :

« Qui risqua le naufrage au début de l'épreuve. »

Et l'on vit avec l'auteur ses souvenirs, ses douleurs, ses espoirs, ses aspirations. Et, avouons-le, on découvre un vrai poète, vibrant, passionné, maître de sa langue, respectueux de son métier, utilisant toutes les forces de son esprit à composer avec conscience, avec art, avec perfection, chaque vers, chaque strophe, chaque poème, et le livre tout entier, pour en former vraiment une œuvre harmonieuse, où l'expression s'adapte exactement à l'idée, où chaque partie concourt à renforcer l'impression laissée par la précédente, où la raison est satisfaite autant que le sentiment.

MAURICE GAUCHEZ.

Digitized by Google

Contre la séparation administrative [1]

La querelle des langues avait valu déjà à la Belgique une doctrine séparatiste : le flamingantisme.

Elle lui en vaut maintenant une seconde : le séparatisme wallon.

Ce sont là doctrines extrêmes. Entre elles se placent les partisans de l'unité nationale et de la liberté des langues.

Mais il y a une profonde différence de méthode entre le séparatisme flamingant et le séparatisme wallon.

Le séparatisme flamingant est purement linguistique. Le séparatisme wallon est d'ordre politique.

Il y aura bientôt soixante ans que la commission flamande des griefs, instituée en 1856 par M. de Decker, réclama la séparation linguistique de la Flandre et de la Wallonie, la flamandisation progressive de la vie des provinces du nord, la création dans les mêmes ministères, à Bruxelles, d'une administration centrale flamande et de la même administration wallonne, la division de l'armée en régiments flamands et régiments wallons.

C'est cette formule de séparatisme linguistique que M. Louis Hymans qualifiait, le 23 janvier 1859, dans l'*Étoile belge*, de « plaidoyer d'une imagination en délire,

[1] Le même désir d'informer le public et le même sentiment d'impartialité qui nous a fait accueillir avec empressement *La lettre au Roi* du député socialiste Jules Destrée, nous imposaient de publier cette riposte, nerveuse et documentée de M. de Miomandre, c'est-à-dire d'un chrétien qui a, d'ailleurs, mis tous ses soins à ne pas s'écarter de son véritable sujet en faveur de convictions qui nous sont étrangères. *N. de la Réd.*

Digitized by Google

dicté d'un bout à l'autre pour les passions d'un autre âge, un programme révolutionnaire, la proclamation d'un gouvernement provisoire d'une Belgique nouvelle érigée sur les ruines de l'union de 1830, le plus monstrueux gâchis, une sottise ». Et il ajoutait : « chaque article est une violation de la liberté individuelle ».

Le séparatisme wallon, tel que MM. Destrée, André, Delaite, etc., nous l'exposent, est tout différent, mais échapperait-il à ces cruels sarcasmes?

Les flamingants ont voulu organiser un mouvement national flamand, en ce sens qu'ils ont réussi à rassembler des hommes de tous les partis. La question politique a été complètement écartée par eux. Ils ont réalisé l'union de leurs adeptes sur la question de la « langue nationale ». Quant à dire qu'ils aient obtenu l'adhésion de la majorité des Flamands, c'est une autre affaire.

Le séparatisme wallon met, au contraire, au premier plan, la question politique. S'il n'est pas issu complètement des élections du 2 juin, il n'en est pas moins vrai, comme l'a déclaré M. Destrée au Congrès de Liége, qu'il s'est surtout affirmé depuis cette date. La question des langues n'est plus que secondaire. On parle surtout de l'idéal wallon, de la conscience wallonne, du rationalisme wallon, de l'instruction laïque, de la suppression du vote plural. On a même présenté un projet de revision de vingt articles de la Constitution, avec suffrage universel pur et simple, instruction obligatoire, suppression de tout subside à l'enseignement libre, etc. Et quand on arrive à la question des langues, c'est un beau désordre : certains proposent qu'elle soit réglée par les conseils communaux, d'autres par les conseils provinciaux, d'autres par les deux conseils régionaux dont ils demandent la création. Quelle diversité, en face de la solide unité flamingante!

Le séparatisme wallon met donc en avant des griefs poli-

Digitized by Google

tiques. Sa tactique consiste à répéter que le gouvernement représente le pays flamand et que l'opposition seule représente le pays wallon. Tout ce que fait le gouvernement est donc flamand et flamingant. Catholicisme signifie esprit flamand. Mais l'opposition est wallonne. L'esprit wallon est tout entier dans ces deux mots : rationalisme et démocratie!

On voit comme c'est simple. Il est facile alors de déclarer que les Wallons sont gouvernés par les Flamands. La limite des langues (et pourtant y en a-t-il une?) devient la limite des partis. Aux catholiques le nord, aux anticatholiques le sud. On hésiterait sans doute à dire que la séparation doit se faire parce que l'opposition n'a pas obtenu le pouvoir, car ce serait un lamentable spectacle de voir des partis politiques déçus recourir à l'argument séparatiste. Mais grâce à l'idée de race et de langue, on enrobe la vérité toute nue, la vérité électorale...

Heureusement, l'opposition n'est pas responsable de cette propagande. L'idée séparatiste est rejetée par la grande majorité de nos hommes politiques.

Mais il est assurément étrange de voir les adeptes du séparatisme wallon diviser les Wallons eux-mêmes en agitant ainsi la querelle politique. Le séparatisme linguistique flamingant a réalisé l'union des partis flamands. Le séparatisme politique wallon consacre la division des partis wallons au lieu de créer l'union de cette « nation wallonne » dont il affirme l'existence. Il accentue même l'antagonisme entre l'opposition wallonne et le parti catholique wallon.

Car enfin, il existe encore quelques Wallons catholiques. Il se fait même que ces Wallons représentent *quarante pour cent* (d'après les chiffres publiés par M. Destrée) des voix wallonnes émises le 2 juin dernier! Il suffirait donc d'un déplacement d'environ *dix pour cent* des voix wallonnes pour que les catholiques wallons détiennent la majorité en Wallonie même!

Digitized by Google

La conclusion de ceci, c'est que le gouvernement est l'émanation des Wallons comme des Flamands. Le jour où près de la moitié des voix wallonnes n'iraient plus au gouvernement catholique, celui-ci serait par terre.

La situation de l'opposition est analogue. L'opposition recueille 60 p. c. des voix en Wallonie et 34 p. c. des voix en pays flamand (toujours d'après les chiffres cités par M. Destrée). Pour obtenir le pouvoir, l'opposition doit donc s'appuyer à la fois sur la Wallonie et sur la Flandre. En d'autres termes, la minorité catholique en Wallonie et la minorité d'opposition en Flandre sont si importantes (34 p. c , 40 p. c. !) que c'est complètement fausser les faits de dire qu'une partie du pays gouverne l'autre. Il y a en présence non la Flandre contre la Wallonie, mais le parti catholique, appuyé sur les Wallons et les Flamands, contre l'opposition, appuyée de même sur les Wallons et les Flamands. La répartition des forces des partis politiques est une des preuves les plus tangibles de l'unité belge, parce qu'elle démontre la nécessité de s'appuyer sur les deux parties du pays pour conquérir le pouvoir.

Le séparatisme ne peut donc être, en Belgique, qu'un aveu d'impuissance politique.

* * *

Aussi les griefs politiques qu'articulent les séparatistes et notamment M. Destrée, s'adressent-ils autant aux catholiques wallons qu'aux catholiques flamands. M. Destrée déclare que les Flamands en veulent à la liberté des Wallons : il cite l'exemple de la province de Hainaut, dont les œuvres n'ont pas toujours eu l'appui du gouvernement. Et l'on s'attend à le voir tomber à tours de bras sur un ministre flamand : mais non, c'est au Ministre de l'industrie et du travail qu'il a affaire, à M. Hubert, un Wallon, bien plus, un élu de la province de Hainaut !

Digitized by Google

M. Destrée, pour avoir parlé de la séparation, a déjà à choisir, nous dit-il, entre « criminel » et « hurluberlu ». Les mots sont gros. Mais puisque M. Destrée les accueille avec une bonne grâce souriante, il nous permettra de rechercher d'où ils viennent. « Hurluberlu », cela vient de Flandre, de M. Braun, bourgmestre libéral de Gand, qui ne veut de la séparation à aucun prix. Quant à « criminel », cela vient de Wallonie, du journal catholique *Le Pays Wallon*, qui représente avec ses confrères 40 p. c. des voix wallonnes.

Et voilà qui prouve surabondamment, et cela ne fait aucun doute pour personne, que la lutte est bien plus vive entre Wallons appartenant à des partis politiques différents qu'entre Wallons et Flamands. Nous sommes divisés avant tout non par la langue et la race, mais par les doctrines politiques et les croyances. Un libéral wallon est plus proche d'un libéral flamand que d'un catholique wallon. C'est la vérité de tous les instants. Un socialiste wallon est infiniment plus près d'un socialiste flamand que d'un catholique wallon. Et c'est certainement le cas de M. Destrée. Un catholique wallon est infiniment plus proche d'un catholique flamand que d'un Wallon anticatholique. Je ne dis pas que ces différences si tranchées dans le domaine politique soient un bien. On peut regretter que la force, disons même la violence des convictions ne s'agrémente pas plus souvent de quelque esprit de tolérance. Mais ces différences sont un fait. Wallons contre Wallons, Flamands contre Flamands sont debout, les libéraux pour défendre les institutions civiles, les socialistes pour défendre le droit prolétarien, les catholiques pour défendre leur foi. Les élections ne se font pas Flamands contre Wallons, mais Flamands contre Flamands et Wallons contre Wallons, chacun dans leurs villes et leurs arrondissements. Tout ce que M. Destrée a écrit à ce sujet, en disant qu'un paysan de la Campine et un ouvrier wallon ont des sympathies et des admirations qui feraient

Digitized by Google

horreur à l'autre, est le contre-pied de la réalité. Un ouvrier chrétien wallon et un paysan chrétien campinois ont le même idéal et ont toute chance de s'entendre fort bien. Mais deux paysans campinois, d'opinions différentes, se poursuivront à coups de bêche...

* * *

Mais revenons à M. Braun et au *Pays Wallon*. Ils attaquent non M. Destrée, mais le séparatisme. Touchant accord des minorités wallonne et flamande! Hé, certes, en dehors même de la notion de l'amour de la patrie, les Belges rejettent la séparation. C'est qu'ils doivent la considérer comme dangereuse pour la liberté.

Les Belges disent parfois du mal de leur pays. Mais s'ils raisonnent, ils reconnaissent qu'il en est peu où la liberté soit plus à l'aise. Cette liberté, c'est l'œuvre de notre Constitution, compromis bienfaisant entre catholiques et libéraux, et c'est aussi la situation politique qui nous l'impose. Rien ne vaut, pour le bonheur d'un peuple moderne, un bon gouvernement surveillé par une bonne opposition. La majorité est modérée, lorsque l'opposition est forte.

La séparation détruirait ce bel équilibre. Certes, étant donnée l'importance des minorités, les catholiques en pays flamand, les anticatholiques en pays wallon, ne pourraient aller aux extrêmes dans l'oppression de leurs adversaires. Ils courraient le risque de se faire rapidement remplacer, surtout en Wallonie, où les forces opposées se suivent de si près. Mais bien des choses mesquines leur seraient permises. La chute immédiate du pouvoir oppresseur ne serait plus aussi certaine qu'elle l'est maintenant. En réalité, on se déchirerait en Wallonie et en Flandre et cette lutte serait la lutte dégradante des passions régionales et locales, avec leur petit horizon et leur bassesse. Il n'y aurait plus de gouvernement, il n'y aurait plus d'opposition. La

Digitized by Google

Belgique ne serait plus qu'un conseil communal déchaîné, à la sortie duquel on s'assommerait dans la nuit.

La victime : le parti libéral.

Or, dans cette transformation que subirait notre vie politique, il y aurait une victime. La séparation serait la mort du parti libéral.

Divisons la Belgique en ces trois régions imaginées par les séparatistes : Wallonie, Flandre, Brabant, et voyons quelle est la situation respective des partis.

Les catholiques ont 57 députés en Flandre, 26 en Wallonie, 18 dans le Brabant, total 101 députés.

Les libéraux ont 17 députés en Flandre, 16 en Wallonie et 11 en Brabant, total 44.

Les socialistes ont 26 députés en Wallonie, 5 en Flandre et 8 en Brabant, total 39.

A ces chiffres, il faut ajouter en Flandre 2 démocrates-chrétiens pour parfaire le nombre de 186 députés.

Il saute aux yeux que le parti libéral partage également ses forces entre le pays wallon et le pays flamand : 16 députés wallons, 17 députés flamands.

Le socialisme, au contraire, est presque tout entier en Wallonie : 26 députés wallons, **5** députés flamands ! Et voilà qui explique la facilité avec laquelle des socialistes wallons parlent de la séparation.

Les catholiques, enfin, sont puissants en Wallonie avec prépondérance en Flandre : 26 députés wallons, 57 députés flamands.

Fait curieux : le nombre des députés catholiques wallons est exactement le même que celui des députés wallons socialistes: 26. Après cela, il est piquant d'entendre des socialistes dire que le parti catholique ne représente pas la Wallonie.

Digitized by Google

Sous le régime séparatiste, chacune des trois régions aurait sans doute son Parlement, héritier de la plupart des attributions du Parlement national. En conservant les proportions d'aujourd'hui, afin de forger un exemple qui montre la force des partis dans chaque parlement régional, nous verrions donc en Flandre les 17 députés libéraux écrasés par 57 députés catholiques.

En Wallonie, les 16 députés libéraux seraient écrasés entre les deux blocs de 26 catholiques et de 26 socialistes et ne marcheraient plus qu'à la remorque de l'un ou de l'autre, à moins qu'ils ne se partagent entre les deux.

Que l'on compare cette situation à la situation actuelle où le parti libéral, avec sa masse de 44 députés, est le second parti en Belgique et le maître de l'opposition, et l'on verra si nous avons raison de dire que la séparation serait la mort du parti libéral, parce que celui-ci partage ses forces très également dans les deux parties du pays et qu'il lui faut impérieusement l'unité pour vivre et agir.

*
* *

Aujourd'hui, au contraire, l'équilibre existe entre les partis grâce à l'unité nationale. La Belgique bénéficie ainsi d'une situation exceptionnelle pour la sauvegarde de la paix publique et le développement des institutions politiques. Par l'union de la Flandre et de la Wallonie, qui empêche l'écrasement des minorités, tous les partis sont respectés. Cette situation heureuse doit être maintenue. Elle est une sauvegarde pour tous les partis et pour la liberté. Et l'on s'étonne, devant pareil spectacle, de voir des esprits impatients, nerveux, déclarer que l'opposition ne deviendra jamais gouvernement et nier l'avenir de leurs partis. Cette attitude n'est-elle pas puérile?

Mais au fond, le séparatisme n'est peut-être qu'une menace, une manifestation. On nous dit qu'on ne peut pas

Digitized by Google

plus nous en donner la formule qu'on ne peut donner la formule de la future cité collectiviste. Et au fait, il y aurait un moyen bien simple pour les séparatistes de commencer à réaliser leur théorie : qu'ils demandent la scission des partis politiques. C'est plus aisé que la séparation du pays.

Les socialistes wallons peuvent-ils supporter l'autorité d'un conseil général où figurent des Flamands? Que l'on crée deux conseils généraux socialistes. Séparation! Quant aux libéraux, plus de congrès nationaux, plus de ligue nationale de propagande libérale. Et j'y pense, les francs-maçons peuvent-ils accepter un Suprême Conseil ou un Grand Orient nationaux, où sont côte à côte, Wallons et Flamands? Séparation! Qu'il y ait une franc-maçonnerie wallonne et une franc-maçonnerie flamande. Enfin, s'il y avait des séparatistes catholiques, défense d'ouvrir la bouche avant d'avoir demandé la division de l'Église belge et le droit pour la Belgique d'avoir un archevêque wallon et un archevêque flamand.

* * *

Mais il n'est pas plus possible d'obtenir la division des partis politiques que la division du pays. Les séparatistes se heurtent au sentiment national. Leur propagande a froissé ce sentiment. Il y a des Belges. M. Destrée le nie, en quoi il a tort.

J'ignore s'il existe ou non une âme belge, mais je suis certain qu'il existe des Belges, c'est-à-dire des gens qui vivent depuis des siècles côte à côte, en faisant partie d'un même État. La Belgique, en tant qu'État, est aussi vieille que la Hollande. Ce n'était pas un État indépendant, soit, mais elle existe comme État depuis Philippe II, depuis Charles-Quint, depuis Philippe le Bon. Depuis quatre siècles, les gens de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Bruges, de Namur, de Mons, du Luxembourg, du Limbourg, et même souvent de

Digitized by Google

la principauté de Liége, participent aux mêmes vicissitudes nationales. Et avant la réunion de nos provinces, ce n'est pas parce que la Flandre appartenait à la France et la Wallonie à l'Allemagne qu'une solidarité plus grande ne formait pas déjà des liens vivaces entre les Belges. Ces liens se sont fortifiés depuis notre constitution en État. Notre unité était déjà solide au XVII^e^ siècle, elle était complète sous la domination autrichienne. La France y ajouta la centralisation, que sanctionna le Congrès national. Et l'Europe, en reconnaissant, il y a quatre-vingts ans, l'indépendance de la Belgique, ne créa nulle « fiction diplomatique » et ne fit que consacrer un état de choses vieux de quatre siècles. On ne crée pas des États. Aucun pays d'Europe n'a été créé par la volonté des puissances. La Belgique est un État ancien, la preuve en est qu'on n'a pu la réunir à la Hollande et que cette œuvre purement diplomatique a été détruite en quinze ans. Si la Belgique vit maintenant, c'est qu'elle vivait autrefois.

Il y a donc des Belges et non simplement des Wallons et des Flamands. Ces Belges ont une histoire et une vie commune, différentes de celles des Français, des Prussiens, des Bataves. Ils vivent cette existence commune depuis quatre siècles, séparés des Bataves, des Français, des Prussiens. Bien avant leur indépendance, ils avaient des pères, une patrie. L'indépendance et le magnifique essor qui l'a suivie ont été le témoignage de l'unité et de la vitalité de cette petite nation tenue en laisse. Et les Belges aiment leur pays.

Car, il y a un sentiment national belge très solide, très puissant, bien plus puissant que le sentiment wallon ou flamand, un sentiment profond, mais trop placide. 1830 nous avait donné la fierté militaire. Notre neutralité imposée et la paix avec la Hollande nous l'ont ravie. Notre patriotisme s'est endormi. Un sommeil, seulement. Il était là, assoupi, reposant doucement sur le mol oreiller de la quiétude. On ne

Digitized by Google

pensait plus à lui. Certains doutaient de son existence. Des bruits l'ont tiré du sommeil. Il se réveille, il est debout. il crie : aux armes ! Et devant leur nouvelle armée, devant leurs fils bien-aimés portant le glorieux uniforme, prêts à marcher à la mort pour sauver la patrie, les Belges pleureront de joie en saluant les drapeaux.

* * *

Toutes les déclamations des séparatistes sur « les maîtres de race étrangère » sont donc inacceptables. Il ne peut y avoir, dans la Belgique indépendante, de maîtres de race étrangère. Et l'idéal chrétien est au moins aussi wallon que flamand ; il est au moins aussi wallon que le rationalisme.

Cela veut-il dire qu'il ne peut y avoir des griefs que les Wallons de tous les partis puissent admettre et dont ils puissent rechercher le redressement? Non. Car parmi les accusations que les séparatistes lancent au pouvoir, il en est deux qui pourraient atteindre tous les Wallons : c'est la question de la répartition des budgets et c'est la question linguistique.

Ici, on peut discuter en laissant de côté toute question politique. Si les Wallons paient la plus grande partie du budget et si le gouvernement avantage systématiquement le pays flamand, les Wallons ont sujet de se plaindre, à quelque parti qu'ils appartiennent. De même, les griefs linguistiques doivent provoquer l'union des Wallons pour en obtenir la disparition.

Or, il est complètement inexact que la Wallonie, d'une part, paie le plus d'impôts au gouvernement, et d'autre part, soit traitée en Cendrillon par rapport à sa sœur la Flandre. Nous allons le démontrer par deux documents très simples. En outre, la séparation ne peut être un remède aux griefs linguistiques des Wallons.

Digitized by Google

Ce que paient la Flandre et la Wallonie.

Le cadre de cette revue ne me permet pas de donner ici, avec les développements adéquats, les chiffres nombreux que j'ai cités au Congrès wallon de Liége. Je prends la liberté de renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage que j'espère bientôt faire paraître, où j'ai traité la question des recettes et des dépenses du budget d'une manière étendue et où j'ai ajouté des documents et des chiffres nouveaux rassemblés après ma communication au Congrès.

Mais il est bien simple d'établir d'abord par un document irréfutable et relativement court que la Wallonie paie moins d'impôts que le pays flamand.

Ce document, c'est le compte général de l'administration des finances, publié annuellement par le ministre des finances.

Le dernier compte général, celui de 1910 (paru en 1912), nous donne le dernier compte définitif connu, celui du budget de 1909.

Nous y voyons, page 64, que le total des recettes a été, en 1909, de 645,107,015 fr. 33 c.

De cette somme, il faut faire deux parts, l'une produite par les régies de l'État, chemins de fer, postes, télégraphes, soit 315,567,382 fr. 61 c., l'autre produite par les divers impôts, soit 329,539,632 fr. 52 c.

Il faut d'abord écarter la première. En effet, les recettes des chemins de fer sont entièrement balancées par les dépenses. Les chemins de fer ne rapportent rien au trésor, ou si peu que prou, 28 millions au total, de 1835 à fin 1910.

En 1910 même, les recettes se sont élevées à 309 millions, les dépenses à 204 millions, la charge de la dette du railway à 100 millions, reste un minuscule boni de 4 millions. L'exploitation des chemins de fer n'est donc point une source de

Digitized by Google

profits pour l'État. Quant aux postes et télégraphes, les quelques fonds qu'ils rapportent à l'État viennent évidemment de toutes les parties du pays, de la Wallonie, de la Flandre et du Brabant. Ils sont sans importance. Nous laissons donc les régies qui ne rapportent presque rien au trésor et dont les recettes, au surplus, ne se départagent pas entre Flandre et Wallonie, et nous passons aux sources des recettes réelles : à l'impôt.

C'est donc d'une somme de 329,539,632 fr. 52 c. qu'il faut nous occuper. C'est elle qui alimente la caisse de l'État et qui permet de faire jouer toute la machine administrative.

Les différentes catégories de recettes qui la produisent sont les suivantes :

1° Les contributions directes (foncier, personnel, patente), les douanes, les accises;

2° Le produit des actes publics, greffe, hypothèques, successions, timbre, etc.;

3° Les péages sur les canaux, rivières et dans les ports;

4° Les produits des capitaux et revenus de l'État : vente de terres, de produits des forêts, taxes diverses, brevets, universités, fermes et pêche, abonnements aux publications de l'État, etc., produits des prisons;

5° Les recettes de trésorerie, caisse de remplacement, cautionnements et consignations, droits de pilotage et d'écluse, part dans les dividendes des chemins de fer vicinaux, etc.;

6° Enfin, des remboursements divers faits à l'administration des contributions, à l'enregistrement et aux domaines, etc.

Ces divers articles sont d'importance fort inégale. Les deux premiers sont les seuls qui donnent de fortes recettes. Les autres ne donnent que de menues ressources.

Ce qu'il nous faut, c'est connaître la part de chaque province dans le produit de ces impôts et recettes divers. Le

Digitized by Google

compte général nous donna ces tableaux par province, de la page 113 à la page 131.

Nous ne pouvons transcrire ici dix-huit pages, grand format, composées de colonnes de chiffres, quoique ce soit bien nécessaire pour l'édification des séparatistes wallons. Force nous est de résumer et de donner des totaux.

Ces totaux, que nous avons consciencieusement calculés et qu'il est facile de vérifier, sont les suivants par province :

Anvers	fr.	61,231,438 09
Flandre Occidentale.		26,956,203 69
Flandre Orientale		30,201,730 32
Limbourg		9,414,852 12
Total pour les quatre provinces flamandes	fr.	127,804,224 22
Hainaut	fr.	40,703,915 08
Liége.		30,318,876 72
Namur		10,866,609 19
Luxembourg.		5,149,164 43
Total pour les quatre provinces wallonnes	fr.	87,038,565 42

Enfin, le Brabant donne 82,024,214 fr. 02 c.

Comme on le voit, le groupement des quatre provinces flamandes montre qu'il n'y a parmi elles que le Limbourg qui ne rapporte que peu d'impôts et qu'elles ont une province très riche, Anvers. Les quatre provinces wallonnes comptent, au contraire, deux provinces pauvres, Namur et le Luxembourg, et le produit de leur plus riche province, le Hainaut, est fort inférieur à celui de la plus riche province flamande.

Digitized by Google

Le Brabant est mis à part, selon la formule séparatiste, comme n'appartenant ni à la Wallonie ni à la Flandre.

***

Cette répartition des ressources, cependant, ne nous donne pas encore la somme de 329,539,632 fr. 52 c. d'impôts que nous signalions plus haut et qui représente les impôts de 1909. Il nous manque encore 32,583,628 fr. 86 c. pour la parfaire. Cela tient à ce que le compte général ne donne pas le détail par province de ces 32 millions. Mais il est facile de remédier à cette lacune.

En effet, cette somme de 32 millions, dont l'origine par province n'est pas donnée, est produite par les postes suivants :

291,074 fr. 04 c. par les abonnements au *Moniteur*, aux *Annales*, au *Compte rendu analytique*, aux *Actes de sociétés* et autres publications de l'État ;

495,728 fr. 96 c. par les produits divers des prisons ;

22,984 francs par les abonnements des provinces pour l'entretien des prisons ;

6,439,544 fr. 50 c. par des remboursements par les provinces, par la part des provinces et des communes dans le paiement des pensions des instituteurs, par l'indemnité chinoise de 1900, par l'intervention de la Banque nationale dans les frais de trésorerie, etc. ;

25,334,297 fr. 36 c. par l'emploi des cautionnements et consignations, les droits de chancellerie, le prélèvement sur la caisse de remplacement, les intérêts et dividendes des vicinaux, la part de l'État dans les bénéfices de la Banque nationale, le produit des établissements de bienfaisance, des laboratoires d'analyses, la bonification sur la circulation moyenne des billets de banque au delà de 275 millions, les bénéfices du chemin de fer du Congo, la régie du *Moniteur*, les droits des commissariats maritimes, etc.

Digitized by Google

Comme on voit, ces 32 millions ne viennent spécialement d'aucune province, mais de toute la Belgique. Faisons cependant remarquer que le Brabant y a une très large part et qu'il y a 5 millions environ des commissariats maritimes qui viennent de la Flandre, mais que nous laissons à la masse, afin de donner plus de marge encore à notre démonstration. C'est donc à l'avantage de la Wallonie que nous partageons cette somme de 32 millions en trois parties égales : une pour la Wallonie, une pour la Flandre, une pour le Brabant. De cette manière, la somme entière de 329,539,632 fr. 52 c. est répartie entre la Flandre, la Wallonie et le Brabant et nous donne ce résultat final :

Flandre	fr.	127,804,224 22
	+	10,861,202 95
	Fr.	138,665,427 17
Wallonie	fr.	87,038,565 42
	+	10,861,202 95
	Fr.	97,899,768 37
Brabant	fr.	82,024,214 02
	+	10,861,202 95
	Fr.	92,885,416 97

Ces trois sommes nous donnent bien les 329 millions cherchés.

De ces 329 millions, la Flandre fournit 42 p. c., la Wallonie 30 p. c., le Brabant 28 p. c.

La différence entre la Flandre et la Wallonie est de 40,765,658 fr. 80 c. Comme la Wallonie paie 97 millions 899,000 francs, la Flandre paie *en plus* 41.5 p. c. de la part payée par la Wallonie.

Digitized by Google

En d'autres termes, la Flandre a payé, en 1909, près de la moitié de plus en impôts et contributions diverses que la somme payée au trésor par la Wallonie.

* * *

Ces chiffres comprennent les recettes des douanes, classées par province, comme le fait le compte général de l'administration des finances. Et c'est bien ainsi qu'il faut compter les recettes douanières afin de faire bénéficier chaque province des avantages que lui donnent sa situation et les accès (gares ou ports) dont elle est dotée. D'autant plus que nous avons entendu nos séparatistes déclarer qu'ils ne voulaient plus donner « leur argent » à Anvers. En comptant les douanes par province, on montre ce que rapporte réellement chaque province.

En cas de séparation, chaque province conserverait-elle le produit de ses douanes? Je ne pose pas sérieusement la question, les séparatistes ne sachant pas encore comment la séparation se ferait. Disons cependant, si excentrique qu'un raisonnement sur ce sujet puisse paraître, qu'en cas de séparation, il faudrait assurer à Anvers, ou le produit de ses douanes pour les travaux de son port ou bien, si l'on donne les douanes tout entières à l'État, des contributions de l'État en faveur du port d'Anvers, dont les installations intéressent tout le pays. Et ce serait encore le subside à Anvers et de la douleur pour ce brave séparatiste hesbignon qui s'écriait au Congrès wallon de Liége : Anvers fait plus de tort que de bien à la Belgique!

Mais supposons que l'État reçoive les douanes en régime séparatiste. Quelle est alors la part contributive de la Wallonie et de la Flandre, douanes non comprises? Voici.

Si nous faisons le compte des douanes de chaque province (voir le tableau des douanes par province, au compte général, page 114), nous trouvons que les quatre provinces fla-

Digitized by Google

mandes donnent 27,615,285 fr. 27 c. de droits de douane, les quatre provinces wallonnes 12,417,980 fr. 87 c., le Brabant 17,891,887 fr. 66 c.

Sans douane, la Flandre donne donc 111,050,141 fr. 90 c. au trésor et la Wallonie 85,481,787 fr. 70 c. La Flandre paie donc encore 25,568,354 fr. 20 c. de plus que la Wallonie, c'est-à-dire que la Flandre paie *en plus* 30 p. c. de la part payée par la Wallonie, soit près d'un tiers en plus.

Mais il me suffit pour ma démonstration d'établir non pas tant que la Flandre paie plus que la Wallonie, mais simplement que la Wallonie ne paie pas plus que la Flandre. M. Destrée dit : « Ils nous ont pris notre argent ». *Or, un fait est certain, en vertu de ce qui précède : la Wallonie ne paie pas plus au Trésor que la Flandre.* Je me tiens à cette formule qui répond entièrement au grief formulé par les séparatistes.

***

J'ai donc démontré que c'est une erreur d'un caractère très « gros » de dire que la Wallonie paie au trésor public plus que la Flandre. Il me reste à démontrer qu'il est aussi inexact de dire que la Wallonie est plus mal partagée que la Flandre sous le rapport des dépenses et des travaux extraordinaires.

Mon document sera aussi simple que le précédent : c'est le budget des recettes et dépenses extraordinaires pour 1912.

Pour prouver que la Wallonie ne paie pas plus que la Flandre au trésor, j'ai pris l'exemple d'une année, 1909. Les autres années donnent le même résultat. Pour prouver que le gouvernement dépense autant d'argent en Wallonie qu'en Flandre, je me bornerai — comme font les séparatistes, mais avec quelles erreurs ! — à donner le tableau des travaux actuellement en cours.

Le budget des recettes et des dépenses extraordinaires

Digitized by Google

nous donne, en effet, le tableau de ces travaux. Il suffit de lire.

Et pourtant, ici comme pour la question des impôts, les séparatistes, dans leurs journaux, dans leurs brochures et jusque dans les assemblées délibérantes, ont accumulé comme à plaisir les erreurs les plus irréductibles, des chiffres fous. N'a-t-on pas été jusqu'à dire qu'on faisait en Flandre pour 123 millions de travaux et en Wallonie pour 7 millions seulement!

J'expose, dans mon livre, l'origine de tous ces errements. Je n'ai point le temps de le faire ici. Aussi bien, la simple lecture du budget édifiera le lecteur.

Les travaux actuellement en cours se divisent en *routes*, travaux hydrauliques et chemins de fer.

Le budget nous donne le détail des routes aux pages 45 et 46. Neuf articles concernent des routes flamandes, douze articles des routes wallonnes, deux articles des routes brabançonnes.

Total pour la Wallonie . .	2,056,582 francs.
Total pour la Flandre . .	2,079,984 —
Total pour le Brabant . .	260,599 —

On voit qu'il y a égalité entre Flandre et Wallonie à 23,000 francs près.

Le budget donne ensuite le détail de cinq articles pour les travaux du Palais du Cinquantenaire (services des bâtiments civils) : total 2,800,000 francs pour le Brabant.

Passons aux travaux hydrauliques. Le budget nous donne vingt-neuf articles de travaux en cours, dont vingt-deux pour le pays flamand et sept pour le pays wallon.

Total pour la Flandre . .	26,750,000 francs.
Total pour la Wallonie. .	8,736,000 —

Digitized by Google

La Flandre est évidemment avantagée en fait de travaux hydrauliques. Il y a, entre autres, un poste de 13 millions 390,000 francs pour les deux darses du bassin-canal d'Anvers. C'est nécessaire, et il ne pourrait en être autrement, étant donné que la Flandre renferme nos ports.

Passons aux chemins de fer. C'est plus long, mais aussi clair. Il y a 77 articles de travaux en cours, dont 55 pour la Wallonie, 14 pour la Flandre, 7 pour le Brabant et 1 pour la Flandre et le Brabant. Ce dernier article (27 millions) concerne la nouvelle ligne Gand-Bruxelles. C'est la seule qu'il faille partager entre deux régions du pays. Tous les autres sont d'une manière absolument nette des articles qui n'intéressent qu'une des trois régions.

Le résultat est le suivant : en partageant le coût de 27 millions de la nouvelle ligne Gand-Saint-Pierre-Bruxelles en 20 millions à la Flandre et 7 millions seulement au Brabant :

Total des 15 articles de la Flandre.	37,000,000
Total des 8 articles du Brabant. .	68,000,000
Total des 55 articles de la Wallonie.	87,000,000

La Wallonie a donc actuellement en construction exactement pour 50 millions de chemins de fer en plus que la Flandre, somme qui compense bien au delà le coût des travaux hydrauliques actuellement en cours en Flandre.

Faisons maintenant le total général des travaux de tout genre : routes, travaux hydrauliques, chemins de fer; *la Flandre arrive à un total de 67 millions*, *le Brabant de 68 millions* (1), *la Wallonie de 98 millions*.

(1) A titre documentaire, signalons qu'il y a en outre au budget un crédit « spécial » et non global comme les autres, pour la jonction Nord-Midi. Ce crédit est de 56 millions. C'est un travail d'utilité générale amené par la nécessité de supprimer le rebroussement à Bruxelles, qui gêne le trafic de la plus grande partie du railway.

Digitized by Google

L'avantage net de la Wallonie sur la Flandre au point de vue des travaux en cours, et cela malgré les travaux d'Anvers et la nouvelle ligne Gand-Saint-Pierre-Bruxelles, est donc de 31 millions de francs.

Et l'on va faire en Wallonie une nouvelle ligne qui coûtera 100 millions : la fameuse ligne des grands express.

Mais peu importe à ma démonstration que la Wallonie soit ou non avantagée. *Il me suffit qu'elle ne reçoive pas moins que la Flandre en fait de travaux, ce qui est certain.* Je m'en tiens ici encore à cette formule qui répond au grief séparatiste. M. Destrée ne dit-il pas : « . . la Wallonie est moins bien traitée que la Flandre. Il suffit de récapituler les grands travaux publics en souffrance ou en projet. Il suffit d'aller de Bruxelles à Anvers, de Bruxelles à Charleroi et de comparer. Il suffit d'opposer les gares de Charleroi et de Liége, à la gare de Bruges, comme une église, ou à la gare d'Anvers, comme un palais... »

Il suffit... il suffit aussi d'aller à sa bibliothèque et d'y prendre les documents parlementaires les plus courants pour voir ce qui est fantasmagorie et ce qui est réalité.

* * *

La Wallonie n'est donc point sacrifiée. Elle ne paie pas tribut. Elle n'est point privée de la sollicitude du pouvoir. Je le démontre plus longuement et plus rigoureusement dans mon ouvrage en faisant l'exposé des budgets depuis 1850, de cinq en cinq années, et en étudiant toutes nos dépenses extraordinaires pendant les périodes 1830-1910 et 1885-1910. Le lecteur voudra bien s'y reporter pour des documents plus complets.

Si les arguments politiques du séparatisme ne sont pas admissibles, si les arguments fiscaux sont erronés, que reste-t-il? L'argument linguistique.

Digitized by Google

Le grief est ici réel. Il est évident que les Wallons de tous les partis, comme les Flamands de langue française, ne peuvent admettre des lois de contrainte linguistique en faveur du flamand. Ils ne peuvent admettre qu'on favorise ainsi le séparatisme flamingant, qu'on flamandise de force la bourgeoisie dite flamande, qu'on chasse la langue française des écoles et de l'Université des Flandres, alors que les parents et les jeunes gens ne veulent point du régime flamand, qu'on porte ainsi atteinte à la liberté des pères de famille dans la direction qu'ils veulent donner à l'éducation, à l'instruction et à la formation cérébrale de leurs enfants.

Les Wallons ne peuvent non plus admettre qu'en Wallonie même on ait établi dans l'enseignement moyen l'obligation de l'étude du flamand comme seconde langue, au lieu de permettre l'étude d'une autre langue plus utile, si tel est le désir des familles. Enfin, en matière de nomination aux emplois publics, on commence à demander de plus en plus la connaissance du flamand à tous les Belges.

Le séparatisme apporte à ces griefs un remède formidable et qui paraît radical. Mais il n'en est rien. La séparation ne préserverait pas du tout les Wallons de l'apprentissage obligatoire du flamand.

Pourquoi les Wallons sont-ils libres actuellement, dans la vie privée, de ne point connaître le flamand? C'est parce qu'on parle le français en Flandre. La statistique établit qu'un habitant adulte sur trois, en Flandre, parle le français.

Vienne la séparation, vienne la flamandisation progressive et complète de la bourgeoisie flamande, qu'adviendra-t-il? C'est que le flamand entrera dans la vie de tout le pays. C'est que les Wallons devront apprendre le flamand pour vivre, soit pour faire des affaires, soit pour être employés, voire simple huissier de banque à Charleroi ou à Liége.

Le Belge, même l'ouvrier, ne vit pas sur son coin de terre.

Digitized by Google

Il se déplace, un nombre énorme de gens passent tous les jours de Flandre en Wallonie, et vice versa. Il n'est pas une affaire, une entreprise, si petite soit-elle, qui ne vive des deux parties du pays.

Le jour où, en Flandre, tout sera flamandisé, écoles, administrations, maisons de commerce, usines, journaux, gares, mais croit-on que la bourgeoisie et même les ouvriers wallons ne se verront pas obligés d'apprendre le flamand? Certes, tous les Belges en arriveraient, en régime séparatiste, à apprendre les deux langues. Les Flamands apprendraient le français non plus comme langue maternelle, ambiante, courante, mais comme langue étrangère, que l'on ne parle qu'au dehors et dont il faut s'armer pour combattre. Les Wallons apprendraient le flamand de la même manière. Toutes les écoles de Wallonie, y compris les écoles primaires, s'ouvriraient à l'étude de la « moedertaal ».

L'exemple de la Suisse illustre ceci. Malgré la séparation, les Suisses deviennent bilingues. Ce n'est pas un mal chez eux, parce que les deux langues qu'ils apprennent, français et allemand, sont des langues de grande circulation et de haute culture, qui véhiculent des trésors de pensée et d'art. Mais, sans vouloir médire du flamand, ne serait-il pas regrettable de voir nos jeunes gens obligés, la plupart, de passer des années à l'étude de la langue flamande pour pouvoir être admis comme ingénieurs à Gand, à Anvers ou à Hasselt, pour faire leur carrière d'avocats, de médecins, d'éducateurs, pour occuper n'importe quel poste dans n'importe quelle entreprise touchant de près ou de loin au pays flamand?

La vérité est qu'il n'y a qu'un moyen de soustraire les Wallons à l'obligation d'apprendre une langue inférieure, d'utilité formative très secondaire, c'est de préserver de la ruine la langue française en pays flamand. Il faut que le pays flamand ne devienne point une seconde Hollande. Au

Digitized by Google

lieu de faire la place libre aux adversaires du français, il faut, plus que jamais, appuyer la bourgeoisie et la partie du peuple flamand qui désirent conserver le français comme langue maternelle.

C'est ce que peut réaliser la liberté des langues. Les Flamands ont le droit de vivre une vie entièrement flamande, sans aucun mélange : qu'on donne à ceux d'entre eux qui le désirent un enseignement primaire, secondaire et supérieur entièrement flamand. Mais que l'on rende aux Flamands qui ne veulent point de ce régime la liberté de suivre un enseignement purement français, depuis l'école primaire jusqu'à l'université. N'y a-t-il pas là les éléments d'une transaction avantageuse pour tous : aux partisans du flamand, qu'on accorde l'école dont la langue véhiculaire soit la langue flamande; aux partisans du français, qu'on rende l'école française? Foin du séparatisme, de quelque côté qu'il vienne, et que le français et le flamand se développent librement et côte à côte sur la terre de Flandre.

MAURICE DE MIOMANDRE.

Digitized by Google

Florent Verbrugghen, auteur dramatique [1]

Mais M. Siméon était homme de ressources. Et puis comme son travail lui avait demandé du temps et ses copies de l'argent, il n'aimait pas renoncer d'emblée à en tirer profit.

« Supprimons les costumes et les décors, suggéra-t-il à son collaborateur.

— Hein ? s'effraya celui-ci, tout interloqué.

— Mais oui, mon cher. C'est bête aussi ces vieilles machines du temps passé. Le public n'en veut plus. Voyez les œuvres de ces dernières années qui ont du succès : *Le Cheminean*, *Louise*, *La Glu :* des paysans, des paysannes de nos pays, des ouvriers, des bourgeois de nos villes. Supprimez vos échasses et votre château-fort... »

Verbrugghen ne laissa pas le musicien parler plus longtemps. Il voyait déjà l'œuvre, transformée tout entière, s'agencer dans son esprit.

Il fallut dès lors bien peu modifier la partition pour que *Le Vagabond*, drame lyrique en quatre actes, fût mis entièrement au point.

Jean était un farouche rouleur de grands chemins, un rôdeur de bois qui parcourait l'Ardenne, vivant de rapines, n'hésitant pas devant un mauvais coup, terreur des fermiers, cauchemar des gardes champêtres. Catherine, la fille d'un brave paysan cossu, s'éprend de ce chenapan, qui est beau gars d'ailleurs et sait se montrer galant quand il le faut. La rencontre des futurs amants s'est faite pen-

[1] Suite, voir *Revue de Belgique* du 15 octobre 1912.

Digitized by Google

dant la kermesse du village (M. Siméon a pu utiliser ici tous ses thèmes du « ballet des Echasses »).

Or, le frère de Catherine est gendarme. Et toute sa brigade est lancée un jour aux trousses d'un bandit qui a ravagé des basses-cours, qui a mis le feu à une grange, qui a descendu un valet le prenant sur le fait...

C'est Jean, bien entendu, ce chenapan.

Poursuivi, traqué, acculé, il s'est réfugié dans une soupente, au-dessus de l'étable du fermier. Tous les gens de la maison font contre lui, avec les gendarmes, le coup de feu. On voit, au cours de cette scène violente et sanglante, Catherine elle-même, farouche amazone, un Lefaucheux fumant à la main.

Une tête hagarde paraît à une lucarne. C'est Catherine qui épaule la première, qui tire. La bête furieuse est atteinte. On se précipite et la jeune fille découvre que c'est son amant qu'elle a tué... Elle se jette éperdue sur le cadavre. Son frère, le gendarme, accourt. Il voit la scène, l'étreinte, l'affreux baiser de la fille sur cette face sanglante. Il descend Catherine, comme une chienne, d'un coup de son pistolet d'ordonnance.

La bataille de la Tour des Comtes, à la citadelle de Namur, muée en cet assaut sauvage d'une étable dans quoi se terre un bandit furieux, n'obligea par non plus M. Siméon à beaucoup de ratures sur ses portées garnies de doubles-croches frénétiques et d'accords tonitruants.

* * *

Mais *Le Vagabond* fut trouvé beaucoup trop long par ceux à qui l'auteur le fit entendre au piano, tandis que, d'une voix éraillée mais convaincue, il en chantonnait les phrases caractéristiques.

Jamais les interprètes — ni le public — ne supporteraient la rudesse d'un tel mélodrame dont la véhémence se prolongeait pendant quatre heures d'horloge !...

Les auteurs se consultèrent. Ils s'avouèrent que ces critiques étaient fondées.

Un ténor retiré de la scène ayant entrepris de doter Bruxelles, pendant l'été, d'une saison d'opéra populaire,

Digitized by Google

loua à cet effet la salle de l'Alhambra, engagea une troupe de vedettes provinciales sans emploi, fit imprimer des affiches tapageuses et débuta devant quinze cents personnes, dont deux cents au moins avaient payé leurs places, par une représentation de *La Juive* qui parvint à s'achever malgré quelques accrocs d'importance.

M. Siméon se fit annoncer un matin chez ce nouveau directeur. On le pria de repasser. Il ne dut, ainsi, revenir que neuf fois avant que la faveur d'être reçu lui fût accordée.

Il exposa le scénario du *Vagabond ;* il mit en lumière le prestige qu'acquerrait une tentative telle que celle de cet opéra populaire estival si elle se corsait de la création d'une considérable œuvre nationale inédite... M. Siméon ouvrit sa grande partition d'orchestre. Il fit valoir que, sans s'égarer dans les nébulosités discordantes de la trop jeune école, la musique du *Vagabond* sortait pourtant des sentiers battus et s'évadait du vieux moule classique de la mélodie et des récitatifs...

M. le directeur appela son régisseur. Le patron et son subordonné consultèrent le tableau de service. *Les Dragons de Villars*, *Haydée*, *Carmen*, *Guillaume Tell* avec un ténor notoire, *Lakmé*, *Mireille*, *Faust* et *Si j'étais roi* étaient à l'étude. En tassant un peu tout ce travail on pourrait répéter au piano trois fois une pièce nouvelle, faire deux ensembles l'après-midi, une répétition avec orchestre et dans les décors... Dans quinze jours *Le Vagabond* pourrait passer.

Mais...

Mais *Le Vagabond*, qui comportait quatre actes, devait être réduit à un. Les chœurs, surchargés, ne pouvaient rien apprendre de plus que le répertoire courant : on supprimerait donc tout ce que le compositeur leur avait donné à chanter. Enfin, comme dans le magasin du théâtre le régisseur affirma que rien ne se trouvait, susceptible de représenter décemment une étable avec un étage et une lucarne, il serait nécessaire de trouver une autre mise en scène...

Le Vagabond devint donc un brusque et violent drame en un acte. La scène finale de la primitive version subsista seule. Dans un paysage de montagnes effarantes gendarmes

Digitized by Google

et paysans donnaient l'assaut à une cabane en torchis dans laquelle s'était retranché le bandit qu'au lever du rideau on avait vu conter fleurette à Catherine, la fille du fermier.

Les interprètes se déclarèrent enchantés de leurs rôles, mais chacun y apporta cependant de notables changements. Quand il vint se mettre, pour la première fois, au piano et serina sa musique au ténor, au baryton, au mezzo, M. Siméon ahuri se perdit dans les suppressions, fioritures et transpositions que tous lui imposèrent.

Et Florent Verbrugghen gémit, mais à part soi, sur le sort de ses vers honteusement estropiés.

Le surlendemain, grand fut l'étonnement des auteurs de ne trouver personne au théâtre à l'heure fixée pour la seconde lecture au piano.

Le concierge avait un air bizarre, mais se taisait. Le bureau de location, de l'autre côté du bâtiment, se tenait obstinément fermé. Au surplus, nulle affiche n'annonçait le spectacle du soir. Il ne vint d'ailleurs que quelques personnes porteuses de billets d'entrée gratuite et les portes ne s'ouvrirent pas.

L'opéra populaire faisait faillite. Les auteurs du *Vagabond* ne revirent jamais ni le directeur ni le régisseur et personne ne sut où retrouver leur matériel disparu : rôles dactylographiés et parties d'orchestre.

* * *

Cependant la seconde basse de la troupe en détresse se mit vaillamment en quête de quelque secours financier : une combinaison de publicité qui englobait l'affermage du programme, du vestiaire, du buffet, du rideau-annonces, des pralines et des oranges à vendre dans la salle lui permit d'annoncer la réouverture de l'Alhambra.

L'opéra trop compliqué, le drame lyrique trop sévère en furent bannis ; l'opérette devait y attirer des foules autrement enthousiastes.

Florent Verbrugghen avait, au hasard de ses visites au théâtre, rencontré souvent dans le couloir étroit qui menait au cabinet directorial une petite personne futée, rieuse, pas vilaine et fort peu farouche.

Digitized by Google

Quand il fut entré très cordialement dans son intimité et l'eut régalée de nombreuses boissons multicolores chez tous les pâtissiers et dans tous les « bodégas » des environs de la place de Brouckère, le poète apprit qu'il avait fait la conquète de la femme de la seconde basse.

Ce succès galant secourut les auteurs au moment où l'Alhambra, vers la mi-août, annonça la première des *Cloches de Corneville*. Mme Liane de Sermeuse, promue au rang d'étoile par le fait de son titre d'épouse du directeur, devait incarner le personnage enjoué de Serpolette.

Liane de Sermeuse fut alléchée par la perspective de créer une œuvre de son « ami » le poète. Elle promit à celui-ci d'obtenir l'acceptation immédiate de M. le directeur.

Encore était-il indispensable que Florent Verbrugghen et son fidèle Siméon aient une pièce légère et gaie à présenter. Et il la fallait tout de suite : la saison ne serait plus longue...

Les deux copains passèrent une nuit entière à collationner leur *Vagabond*, première manière, et son frère aîné *Jean l'Echassier*. La vérité oblige à convenir qu'ils eurent du mal à égayer cette sombre histoire tout en lui gardant ses développements essentiels et surtout sa structure. Moins laborieuse fut l'adaptation musicale : des *allegros* furent écrits là où il y avait *andante ;* un *presto* au bon endroit remplaça un lent *moderato* ; le trombone et la trompette, les cymbales et le triangle furent chargés de dire allègrement ce qui avait été primitivement confié aux langoureux hautbois, aux violoncelles pathétiques et aux mornes bassons.

Voilà comment Geneviève des Herbattes, dite plus tard Catherine l'Ardennaise, devint la jolie et pimpante princesse Foliola. Elle aime le berger Pipolet, mais les raisons d'Etat font qu'on l'oblige à épouser le duc de Sart-Dames-Avelines, l'héritier du trône de Condruzie. L'infortunée devra se résoudre à cette union sans amour lorsque le bavardage d'une vieille servante qui s'est jadis laissé conter fleurette par un bouffon, échanson du seigneur de Batifole, c'est-à-dire du père de Foliola, révèle à l'infortunée que le duc présomptif de Condruzie est le propre frère de la

Digitized by Google

princesse ! Le seigneur de Batifole, en effet, fut naguère du dernier bien avec la duchesse de Sart-Dames-Avelines, tandis que le duc, son époux, courait le guilledou chez ses gentes fermières et faisait naître un petit Pipolet aujourd'hui à la fois pâtre, amoureux et... noble par son papa.

Ce Pipolet est aussi entreprenant que Foliola est éprise. Il n'hésite pas à enlever la princesse et le scandale n'est étouffé que par la révélation des authentiques états civils de tous ces enfants de l'amour. Le mariage a lieu en grande pompe, tandis que le jeune duc va chercher femme ailleurs.

Batifole et Pipolet, opérette à grand spectacle, en trois actes, fut acceptée d'enthousiasme. On ferait grandement les choses. A côté de Liane de Sermeuse qui serait exquise en Foliola, on engagerait spécialement un ténor qui venait de faire florès à l'Apollo et créerait Pipolet, tandis qu'un brillant pensionnaire de l'Opéra-Comique, en congé régulier, barytonnerait les romances et ferait sonner les rondos à panache réservés au bellâtre duc de Sart-Dames-Avelines.

Un rapide calcul griffonné au dos de la brochure de *Batifole et Pipolet* convainquit M. le directeur qu'il suffirait à « ses chers auteurs » d'intervenir pour quinze mille francs dans la dépense, et dès lors il garantissait un succès qui se prolongerait loin après la fin de septembre.

Ce fut le coup de grâce asséné sur la collaboration Siméon-Verbrugghen. Chacun poursuivit sa fortune artistique de son côté.

Mme Liane de Sermeuse poursuivit, à partir du même instant, sa fortune galante loin du jeune comptable déçu de la rue Soutin...

* * *

Florent Verbrugghen, à cette époque, connut des heures découragées. Il méprisa la littérature, il haït le théâtre, il insulta à l'indifférence de ses compatriotes.

Il fut amer, aussi, à l'égard des maîtresses trop cyniques.

Une gazette hebdomadaire qui faisait commerce d'ironie accueillit ses anonymes imprécations. Tous les jeudis, l'auteur incompris y traita de façon vengeresse, avec véhémence, la stupidité des Belges en général et l'ignardise de ses écrivains notoires en particulier.

Digitized by Google

Puis ce fut le soir mémorable où *Le mariage de M^lle^ Beulemans* monta aux nues.

Le triomphe chaque jour accru de ce savoureux tableau de mœurs locales fut, pour Florent Verbrugghen comme pour beaucoup de ses confrères, une révélation.

Florent Verbrugghen se mit à écrire une comédie d'expression marollienne.

Cette fois encore l'affabulation qu'il triture depuis deux ans sur des modes tour à tour tragiques et bouffons sera mise à profit. La mentalité des personnages, leur langage et le cadre et le dénouement de l'action changeront seuls.

Les frasques de Flup devaient peindre sur le vif l'intérieur pittoresque, patriarcal et comique de la famille Van Leuzewinckel, tissus, aunages, fournitures pour tailleuses, 287-289, rue d'Accolay. Le père, la mère, Louitje le fils et Siska la fille donnent l'image savoureuse des façons de vivre, de parler, de s'aimer, de se quereller, de travailler aussi, et d'avoir du bon sens et de la simplicité, et de douces manies, des ménages du vieux Bruxelles qui se perd.

Chaque jour, Flup Verspechten, un jeune apprenti poudré de farine, arrête devant la maison de la rue d'Accolay sa charrette à chien. Il en extrait deux pains ronds, vient s'accroupir à la basse fenêtre de la cuisine-cave et passe les deux disques dorés à Siska qui le guette... Peu à peu la conversation des deux jeunes gens s'est faite plus longue et plus tendre et plus intime... Louitje surprend des propos inquiétants. Il ne souffle mot, mais se met à surveiller sa sœur.

Louitje est presque un gamin encore : il vient d'avoir seize ans. Il s'est enrôlé dans les « boys-scouts » et tous les jeudis, tous les dimanches il joue au sauvage, au traqueur, au guerrier dans les fourrés du bois de la Cambre.

Le deuxième acte de la comédie se passe près de l'Espinette, là où naguère *Le Fils de Priam* manqua de connaître un glorieux destin... Toute la famille Van Leuzewinckel, et les Nooterman, et les Devriendt et les Vandermeulen mangent du cramique et boivent du café au lait dans une guinguette des environs. Siska est rêveuse, la joie la délaissant dès que Flup est loin de sa présence...

Or, Louitje sait que ses parents excursionnent dans les

Digitized by Google

parages où lui-même, armé jusqu'aux dents, flaire à la piste d'hypothétiques ennemis. Au détour d'un sentier, soudain il aperçoit un couple étendu dans l'herbe haute : c'est Flup le boulanger et une rougeaude fille bruyamment secouée par un gros rire.

Un « boy-scout » est prompt à la décision. Louitje gagne à la course l'auberge champêtre et, sous les yeux ahuris de la tablée, il vient arracher sa sœur à la délectation du pain aux corinthes ; il l'amène devant les deux amoureux soudain très penauds.

Siska pousse un cri et s'évanouit. Louitje profère un juron et fonce, le bâton levé, sur Flup, lequel d'ailleurs l'envoie, d'un tour de main, rouler dans l'herbe, lui et son harnachement...

C'est avec la bonne-amie de Louitje lui-même que Flup Verspechten trahissait les serments faits à Siska !

Au troisième acte, l'auteur transporte sa pièce, cinq ou six ans plus tard, dans les « carrés » du camp de Beverloo. Flup Verspechten est capitaine d'une compagnie de gardes civiques venue, à la Pentecôte, s'initier au vrai métier militaire en rase Campine. Louitje Van Leuzewinckel est simple « bleu », nouvellement enrôlé, dans cette compagnie.

On apprend, par quelques adroites scènes épisodiques, que Siska, toujours inconsolable, se périt d'amour déçu, tandis que sa rivale heureuse, de plus en plus regrettée par Louitje, est devenue pour Flup un collage très encombrant.

Louitje, le dimanche soir, fait la bombe avec des copains dans les cabarets et les beuglants du bourg et il rentre au camp fort éméché, fort débraillé. Le hasard veut qu'il rencontre Flup. Sans respect pour le grade de son chef, le garde saoûl raille son ancien rival et insulte le galopin qui a mis du grabuge dans ses amours avec la belle Siska.

L'affaire est grave. Il y a scandale, injures, insoumission, rébellion, coups presque... C'est le conseil de discipline sans rémission possible...

Pourtant, dès le réveil, le lendemain, Flup, à qui la nuit a suggéré de bons conseils, fait appeler Louitje dégrisé et pas mal inquiet. Et il lui offre de ne pas porter plainte, d'étouffer une affaire qui pourrait être exceptionnellement

Digitized by Google

dangereuse pour lui. Il suffira, pour cela, que Louitje Van Leuzewinckel consente à détacher de celui qu'elle adore avec trop de constance la nymphe rougeaude du bois de l'Espinette, tandis que Flup libéré de toute attache sera rendu à Siska réjouie...

Florent Verbruggnen avait vidé tout son sac d'esprit, épuisé le répertoire des bons mots, croqué sur le vif vingt types coudoyés par lui chaque jour, depuis des années et des années, dans la boutique du *Vase d'or*, dans le bureau de l'entrepreneur de peintures, au café, dans la rue, partout...

Il était content de son œuvre.

Pourquoi fallut-il, hélas! qu'il l'apportât au directeur de l'Eldorado une semaine seulement avant la clôture de la saison d'hiver?...

Mais à peine avait-il allégué cette fort plausible raison pour ajourner toute décision au sujet des *Frasques de Flup*, que M. le directeur suggéra une idée excellente au jeune auteur :

« Vous avez le sens de l'actualité, le don du comique, la notion scénique du dialogue. Ecrivez-moi donc une revue pour cet été. On pourra peut-être s'entendre! »

(*A suivre.*) PAUL ANDRÉ.

Digitized by Google

L'ESPRIT MILITAIRE

Essai de psychologie de la guerre moderne (1).

Quant aux officiers, s'il leur est permis de rechercher la gloire, il importe surtout qu'ils soient des exemples vivants. Les soldats sont toujours de grands enfants qu'il faut non seulement guider, instruire, mais aussi comprendre et dominer. Le chef doit avant toute chose inspirer la confiance, et s'il peut en arriver là, le moindre bon mot, le moindre geste un peu crâne en feront l'idole de ses hommes qui le suivront partout, " même jusqu'en enfer „, selon le mot de ce hussard anglais à Waterloo.

Mais que de tact, que de patience, que d'abnégation il faut pour inspirer cette confiance, que de force de volonté surtout pour rester supérieur aux contingences de la faim, de la fatigue, de la crainte instinctive!

Détruisons d'abord une fois pour toutes cette légende populaire qu'il y a peu de coups pour les chefs et que l'épaulette épargne bien des misères à celui qui la porte. Rappelons-nous ce mot du major Baring qui, chargé à Waterloo de défendre la ferme de la Haie-Sainte, voyait ses hommes lutter avec un courage admirable et comptait avec désespoir les cartouches qui leur restaient. A quatre reprises il avait supplié l'état-major de lui envoyer des munitions, et chaque fois il avait supplié en vain: " Je pleurais des larmes de sang, écrit-il; ah! que j'eusse été heureux d'être frappé par une balle ennemie! „ Les balles ennemies l'effleurèrent, mais en l'épargnant : quatre projectiles se logèrent dans ses vêtements, un autre lui coupa les brides à quelques millimètres de la main, un sixième lui tua son cheval, un septième lui enleva son chapeau, et comme il mettait pied à terre pour le ramasser, un huitième lui brisa l'arçon de sa

(1) Suite, voir le numéro du 15 septembre 1912.

Digitized by Google

selle! Rappelons-nous aussi le danger que courent dans une charge les officiers de cavalerie placés le plus souvent à dix, vingt ou trente pas de leur régiment. On sait qu'à Mars-la-Tour le 1er dragons de la garde prussienne perdit ainsi son colonel von Auerswald et ses trois chefs d'escadron, le comte von Westarpe, le prince de Reuss et le comte von Wesdehlen, dont les corps furent retrouvés " étendus sur le sol, espacés l'un de l'autre à leur intervalle réglementaire „.

Sans doute, au moment de la charge, ces officiers avaient-ils présent à la mémoire le passage suivant du règlement pour la cavalerie prussienne : L'officier qui se laisse cueillir par la ligne d'attaque au commandement " Chargez „, commet une faute contre l'honneur, et enlève par son exemple l'impulsion de la bravoure à ses subordonnés (1).

Et si l'on veut se donner la peine de parcourir les nécrologues des grandes batailles de l'Empire, on verra que la proportion des officiers tués et blessés est énorme. Pour ne prendre qu'un exemple, voici le nombre de *généraux* qui furent mis hors de combat dans quelques actions, et pour l'armée française seulement : à Austerlitz, 14; à Eylau, 21; à Friedland, 11; à Essling, 18; à Wagram, 38; à la Moskowa, 48; à Leipzig, 63 (2)!

Non seulement l'officier partage les dangers et les fatigues de sa troupe, mais plus haut il est placé, plus grande, plus lourde devient sa responsabilité. Bien mal avisé celui qui voudrait échapper par orgueil à cette camaraderie qui est un des meilleurs côtés de la vie des soldats en campagne.

Le respect du grade une fois inculqué, une fois observé, il faut que le chef se rapproche de ses subordonnés. Quand, dans l'armée russe, un officier se présente devant le front de sa troupe — que ce soit un général devant sa division, un colonel devant son régiment ou un lieutenant devant son peloton, il la salue toujours d'un : Bonjour, mes enfants! sonore et bienveillant. Cette coutume, passée dans le règlement, renferme toute une leçon.

(1) Lieut-col. KAEHLER, *La cavalerie prussienne de 1806 à 1876.*

(2) Un archiviste français, M. Martinien, a exécuté au ministère de la guerre des recherches qui lui ont donné un total de 60,000 noms d'officiers tués et blessés pour la période qui va de 1805 à 1815 et pour l'armée française et les troupes alliées ou tributaires de la France.

Digitized by Google

Officier rogue, soldat insoumis, et le soldat a mainte occasion de prendre sa revanche.

Voici, par contre, quelques exemples qu'on peut mettre sous les yeux de nos jeunes officiers. Je les prends au hasard des historiques des régiments et des relations de combattants.

Une chose que j'ai vu faire au général Dorsenne, raconte le capitaine Blaze, et que je n'ai vu faire qu'à lui, c'est de rester immobile, tournant le dos à l'ennemi, faisant face à son régiment criblé de boulets, et disant : " Serrez vos rangs! „ sans regarder une seule fois derrière lui. Dans d'autres circonstances, j'ai voulu l'imiter, j'ai voulu tourner le dos : je n'ai pu rester dans cette position, la curiosité me forçait toujours à regarder l'endroit d'où partaient les boulets.

Dorsenne avait d'ailleurs de ces mots qui dépeignent mieux un caractère que de longues phrases. C'était un superbe soldat auquel on pouvait passer ce travers d'être aussi scrupuleusement soucieux de la toilette au jour d'un combat qu'à la veille d'un bal aux Tuileries, tant il montrait tour à tour d'intrépidité dans l'action et de stoïque courage. A Essling, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, un obus en éclatant le couvre de terre et le renverse; il se relève et, s'époussetant à coups de chiquenaudes, n'a que ce seul mot : Goujats!

A l'attaque de la redoute du Mamelon-Vert (Sébastopol), au moment où le 86e de ligne se portait en avant, une bombe tomba au milieu des soldats. Le lieutenant-colonel de Chabron leur cria : " Ce n'est rien, nous allons en voir bien d'autres. Battez la charge! „ Le régiment donna l'assaut et la position fut enlevée. Quelques jours après, le 86e se trouvait exposé au feu de l'artillerie russe. Quelque inquiétude s'étant manifestée dans les rangs, de Chabron prit un manche de pioche, se plaça en avant du régiment, au point culminant du terrain, et s'écria : " Vous allez voir comment on pare les bombes! „ Chaque fois qu'une bombe passait, il faisait des moulinets en manière de plaisanterie. Tant d'assurance et de gaieté firent rire les soldats, qui oublièrent le danger.

Le mot de Hoche mettant aux enchères les canons de l'ennemi est bien connu. Voici qui l'est moins :

A la bataille de Borny, le capitaine adjudant-major Niéger, du 51e de ligne, voyant ses hommes troublés par le feu violent de l'artillerie prussienne, se porte à cheval devant le front de

Digitized by Google

son bataillon couché par terre et allume tranquillement un cigare qu'il fume sans changer de place au milieu de la mitraille.

Il ne faut pas être grand psychologue pour comprendre la confiance qu'inspirent aux soldats de tels caractères et la force immense d'une troupe qu'un officier est parvenu à reprendre " en main „ par un de ces moyens que suggèrent la nécessité, le devoir ou la bravoure.

Voici un petit épisode vécu, instructif à beaucoup de points de vue, et qui peut servir à illustrer ce que j'avance ici.

Il se rattache à la retraite de l'armée prussienne après la bataille d'Iéna. Le bataillon de grenadiers de la garde commandé par le prince Auguste, et dans les rangs duquel servait le célèbre Clausewitz, est surpris près de Prentzlau par de grandes masses de cavalerie. Tous les escadrons prussiens l'ont abandonné.

" Le bataillon avait continué sa marche depuis une demi-heure, lorsque nous vîmes apparaître à gauche, derrière une ligne de hauteurs très aplatie, dirigée dans le sens de notre marche, trois ou quatre escadrons de cavalerie. Nous crûmes d'abord que c'étaient ceux de Quitzow qui avaient fui dans cette direction. Mais en voyant immédiatement après qu'un nombre encore plus grand se formait derrière nous, nous reconnûmes bientôt que c'était l'ennemi, et qu'il s'agissait de se bien défendre. Le bataillon n'avait plus que 7 officiers et 240 hommes. Le prince les exhorta à une résistance honorable, ordonna aux officiers et aux hommes de rester calmes, de ne pas perdre la tête, et surtout de ne faire feu, en aucun cas, avant d'en avoir reçu l'ordre. Quelques minutes plus tard, la cavalerie ennemie s'avança. Le bataillon fit " halte-apprêtez armes „ et alors les hommes furent constamment avertis par les mots : " Ne tirez pas. „ Je revoyais dans mon esprit le moment où l'on raconte qu'à la bataille de Minden, la cavalerie française chargea deux bataillons hanovriens ; et lorsque ceux-ci ne voulurent pas tirer à la distance habituelle, elle passa peu à peu du galop au trot et enfin du trot au pas. Il en fut exactement de même ici. Les dragons français s'avancèrent au galop, et l'on vit combien ils attendaient avec anxiété le moment où ils recevraient notre feu ; lorsque ce feu ne partit pas à 100 pas, ils retinrent toujours plus leurs chevaux, et enfin ils ne s'approchèrent plus qu'au tout petit trot. Le feu fut commandé à 30 pas ; beaucoup tom-

Digitized by Google

bèrent, les autres se penchèrent derrière le cou de leurs chevaux, firent demi-tour et s'enfuirent. Maintenant, nos hommes étaient tout à fait en main. Ils semblaient tout étonnés du bon succès d'une chose qu'ils avaient si souvent pratiquée sur le terrain de manœuvre et qu'ils avaient toujours regardée comme une sorte de plaisanterie. Même lorsqu'un dragon ennemi qui avait culbuté juste devant le bataillon, se dépêtra de son cheval tué et s'enfuit le plus vite possible, le contraste de cette fuite anxieuse avec l'aspect sauvage et même assez scytique de ce dragon casqué et orné d'une queue de cheval, fit une telle impression sur nos gens qu'un rire général éclata.

Et Clausewitz ajoute cette réflexion qui explique bien des épisodes de batailles :

" Je me suis persuadé là qu'il n'est pas dans la nature du cavalier de vouloir, en pareil cas, se faire tuer à coups de fusil. On croit habituellement que la cavalerie ennemie, précisément au moment où elle fait demi-tour, aurait pu charger sans danger ; mais c'est là une fausse hypothèse. „

Le feu de l'infanterie, sous quelque forme qu'on l'emploie, n'abat pas si vite la cavalerie que celle-ci, en continuant à avancer, ne reçoive toujours d'autres coups de plus près ; et en dernier lieu, comme l'on dit, à bout portant. Et ce sont les coups à bout portant que chacun redoute. Dans d'autres cas où nous voyons enfoncer des carrés d'infanterie, nous pouvons compter avec certitude que l'infanterie n'était plus en ordre et avait déjà commencé à faiblir avant que la brave cavalerie eût eu le temps de faire demi-tour, ou qu'elle avait tiré trop tôt.

Parfois, un seul mot suffit, s'il est prononcé avec assurance, pour " reprendre „ une troupe. Blücher, Napoléon, Frédéric II, et bon nombre de leurs généraux avaient le secret de ces phrases cinglantes comme un coup de fouet et qui réveillaient chez leurs soldats les attitudes chancelantes, hésitantes.

On connaît le mot du général Lepic à Eylau. Comme il voyait ses cavaliers (les grenadiers à cheval de la garde), " saluer „ la mitraille russe et les hauts bonnets à poil s'incliner à chaque rafale, il se tourne vers la troupe et jette d'une voix vibrante : " Haut les têtes, grenadiers, la mitraille n'est pas de la m...! „

On dit que le soir de Waterloo, dans l'affreuse déroute, le même régiment quitta le champ de bataille un des derniers, *en*

Digitized by Google

rang et au pas, et je le croirais d'autant plus volontiers que j'ai lu le fait dans des lettres d'officiers anglais. Sans doute les grenadiers avaient-ils encore dans les oreilles le mot de leur colonel en 1807.

Il est certain que dans nos armées qui n'ont plus vu le feu depuis tantôt un demi-siècle, il ne se trouve plus de " grenadiers à cheval „ et que l'exemple paraîtra tout d'abord mal choisi; mais sans prétendre arriver à égaler jamais les grognards, il est bien permis de les prendre pour modèles, du moins dans leurs qualités foncièrement militaires, le respect de l'uniforme, la solidité, la loyauté. Ce sont là des choses belles et bonnes, et qui ne devraient pas vieillir.

On me permettra d'ouvrir ici une parenthèse à propos du nom de grognard donné à tort et à travers au soldat impérial, sans bien savoir exactement la portée de ce vocable. Le dessin de Raffet est exact, mais incomplet. Quant au vieux bonhomme de grenadier auquel l'Empereur tire la moustache grise ou l'oreille et qui " dit son fait „ au maître du monde souriant avec patience, c'est là une image enfantine un peu " clichée „ qui ne nous arrêtera pas longtemps. Voici qui vaut mieux ; c'est le récit d'un aide de camp : 1808. " Nous passâmes la montagne de Guadarrama par une tourmente affreuse ; la neige, chassée par des tourbillons de vent, tombait avec une violence furieuse, nous enveloppait et nous couvrait d'une couche épaisse qui pénétrait à travers nos manteaux. Plusieurs hommes périrent pendant ce passage qui dura toute une journée, et on eut des peines incroyables à faire passer l'artillerie. Pendant que nous montions si péniblement le Guadarrama, nous nous trouvâmes sur le flanc de la division d'infanterie commandée par le général Lapisse et à quelques pas en arrière de l'empereur qui marchait à pied comme nous, aucune précaution n'ayant été prise pour le ferrage, et les chevaux tombant à chaque instant. Les soldats de la division Lapisse manifestaient tout haut les plus sinistres dispositions contre la personne de l'Empereur, s'excitant mutuellement à lui tirer un coup de fusil et s'accusant de lâcheté de ne pas le faire. Lui entendait cela tout aussi bien que nous, et n'avait pas l'air d'en tenir compte, mais, arrivé sur le point culminant où un lion colossal indique la limite des deux Castilles, il s'arrêta, fit appeler le général Lapisse, et lui dit de prendre à droite, au pied de la montagne, et d'aller loger avec

Digitized by Google

sa division dans des villages qu'il trouverait là et qui lui offriraient des ressources.

" Le lendemain, je fus témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté. A une faible distance de l'endroit où j'avais laissé l'Empereur, se trouvait une division d'infanterie placée sur la droite de la route, en colonne par régiment, et qui devait présenter un effectif d'au moins 8,000 hommes. Je me retournai brusquement au bruit formidable causé par les acclamations unanimes dont cette masse saluait l'apparition de l'Empereur qui venait d'arriver à la hauteur du point qu'elle occupait. L'enthousiasme était à son comble ! C'était la division Lapisse (1) ! „

Voilà ce qu'étaient les grognards, qu'ils appartinssent à la garde ou à la ligne.

Ces histoires, si extraordinaires, si invraisemblables qu'elles ont aujourd'hui l'air de légendes, bonnes tout au plus pour servir de contes de chambrée, pullulent dans les fastes de nos armées européennes et, si elles n'étaient étayées sur d'autres preuves, l'indifférence des soldats d'alors pour tous ces événements suffirait à en démontrer l'authenticité.

Le vicomte d'Avout a publié il y a quelques années, dans le carnet de la *Sabretache*, sous le titre : " L'Infanterie de la garde à Waterloo „, de nombreuses lettres d'officiers qui ont assisté à cette bataille. Je note ici sa réflexion sur le même sujet : " Une qualité très particulière ressort de toutes ces lettres : c'est la sobriété du style, l'absence d'emphase et d'éloges. Les officiers de la garde ne cherchent point à se faire valoir ; pas de phrases, rien que le devoir accompli sans dissimulation des défaillances et des fautes. L'action s'est passée simplement, correctement; on s'est mis en marche, puis on s'est arrêté, attendant les ordres; ils arrivent, on entre en action, on fait son devoir, on est repoussé avec des pertes cruelles; on se retire, le tout en ordre parfait, sans émotion apparente, sans récriminations. Tant de calme nous stupéfie : nous voulons dramatiser le conflit, nous le représenter sous des couleurs pathétiques, et, sur ce canevas si simple, si dénué de fantaisie, nous brodons, nous greffons mille détails pittoresques, qui demeurent et arrivent à constituer l'histoire définitive. Peut-être, en somme, et ceci peut sembler paradoxal, sommes-nous plus près de la vérité. Mais

(1) *Souvenirs militaires du colonel de Gonneville*, Paris 1876.

Digitized by Google

tous ces héros, qui étaient demeurés vingt ans dans la fournaise, y avaient pris des habitudes de calme, de correction, que nous ne pouvons comprendre; le *nil mirari* semble être leur devise; ils en avaient vu bien d'autres. A cent ans de distance, il nous devient difficile de les juger, car nous ne partageons pas leurs sentiments; leur imperturbabilité n'est plus de notre époque; nous nous *emballons* à froid, et nous ressentons leurs émotions plus qu'ils n'ont dû les ressentir eux-mêmes.

Le général Pelet, major commandant le 2e chasseurs à pied de la garde, s'assoupit en pleine bataille après avoir jeté un coup d'œil sur l'action qui fait rage. Mais que lui importe! la garde est en réserve, n'est-ce pas? " Après avoir encore un peu regardé au delà (de la Belle-Alliance), je m'endormis, puis je mangeai un morceau, et offris un coup de madère au général Morand qui était à côté de moi... „ Plus tard, quand " ça chauffe „, il fait le tour du carré de son 1er bataillon en riant et causant avec les soldats, les faisant causer et rire...

Mais l'exemple le plus frappant de cette héroïque simplicité est donné par la mention de la mort d'un colonel frappé à Austerlitz. Le bulletin de cette célèbre bataille lui accorde l'épitaphe suivante, d'une bonhomie éloquente : " *Le colonel Mazas, brave homme, a été tué.* „

Certains " idéologues „ voudraient bien nous faire croire que tout soldat est un sauvage. Ils se basent sur des excès que nous réprouvons et que réprouvent tous les honnêtes gens, pour nous parler du point de dégradation auquel la guerre peut faire descendre l'humanité. Ils se servent des atrocités commises récemment en Tripolitaine comme d'un argument convaincant, irrésistible. J'en nie la portée. Les Arabes auteurs de ces abominations ne sont pas des soldats, pas plus que les guerilleros espagnols, qui en 1809 brûlaient et mutilaient leurs prisonniers, n'étaient des soldats. Qu'il y ait des sauvages partout, d'accord. La lecture des " faits divers „ de la vie civile et civilisée du xxe siècle nous édifie suffisamment à ce sujet! Mais ces sauvages-là ne sont pas des soldats, et s'ils portent un uniforme, renions-les carrement, à quelque drapeau qu'ils appartiennent.

Les sentiments de bonté, de loyauté et d'admiration pour le courage malheureux ne sont pas l'apanage des Européens tous seuls ni de notre seule époque. Duguesclin, qui fut, lui, un vrai soldat, disait déjà, il y a plus de cinq cents ans : " N'oubliez

Digitized by Google

pas qu'en pays de guerre, gens d'Eglise, femmes, enfants et le pauvre peuple ne sont pas ennemis. „

De nos jours, les Zoulous qui surprirent et attaquèrent la petite colonne dont faisait partie le prince impérial respectèrent son cadavre, par admiration pour la vaillance du jeune Napoléon.

Honte à l'homme revêtu d'un uniforme, et chez qui les sentiments de bassesse, de haine et de cruauté se servent du prétexte de la guerre pour se montrer au grand jour ! Celui-là ne fait pas partie de la grande famille humaine. Mais respect au soldat qui dépouille au lendemain du combat sa rude écorce de guerrier et qui pendant le combat même se penche sur un blessé pour lui tendre sa gourde et le protéger.

C'est au général d'armée de veiller scrupuleusement sur cette discipline et ce respect de l'uniforme, et d'employer dans ce but tous les moyens qu'il juge bons, et qui seraient à peine nécessaires s'il ne se glissait dans toutes les armées (comme dans toutes les sociétés) de malheureux dégénérés, auxquels j'ai d'ailleurs fait allusion dans un autre paragraphe de cette étude.

Là encore, l'éducation peut faire beaucoup, sans qu'il soit nécessaire de détruire l'esprit militaire ni de théoriser à corps perdu sur l'humanitarisme. Je ne sache pas que l'histoire manque de braves soldats qui furent en même temps de braves gens, ni qu'il faille confondre dans une seule et sotte malédiction ce qu'il y a de grand et ce qui peut se glisser de bas dans la guerre.

J'ai parlé de l'uniforme. A notre époque d'agréable scepticisme, on a peine à comprendre son importance dans la vie du soldat. La nécessité, l'utilitarisme ont modifié si profondément cet aspect, en apparence puéril, de la question militaire, au moins pour la tenue de campagne, que la rivalité et l'émulation doivent chercher ailleurs leurs aliments.

Faut-il insister, cependant, sur la nécessité absolue de garder à l'uniforme un grain de coquetterie et de beauté, et répéter qu'ici, au rebours du proverbe, l'habit fait souvent le moine ?

Le soldat de l'Empire se battait rarement dans sa grande tenue, mais il l'emportait avec lui, et rien n'est plus curieux que de voir avec quel soin jaloux cavaliers et fantassins met-

Digitized by Google

taient à l'abri des intempéries tout ce qui pouvait leur donner un aspect brillant et imposant qu'on aurait en vain cherché sur eux pendant les longues étapes et les combats.

Le cuirassier tordait en tresse la queue de son casque, recouvrait d'une sur-culotte grise ses culottes blanches, enveloppait son plumet d'un étui de toile; les cavaliers légers faisaient disparaître leur élégante coiffure sous le couvre-shako ciré, retroussaient les angles de leur schabraque; le grenadier de la garde, en route, est tout un poème : l'ourson recouvert, le plumet ficelé le long du sabre, les cordons cachés au fond du sac, l'habit plié soigneusement, remplacé par une longue capote dépourvue de grâce, les culottes blanches et les hautes guêtres protégées par un pantalon de drap bleu, le havresac et le fond du bonnet bourrés de tous ces petits objets aussi précieux que les cartouches : peignes, brosses, blanc d'Espagne, tripoli, patience, etc.; il va par les routes, maugréant le nom du père et celui de l'Empereur, tenant sous le bras son fusil, compagnon chéri, choyé, poli, dont la batterie repose emmitouflée dans un mouchoir; ses épaules gémissent sous le poids d'un sac surchargé. Il pleut, le chemin est impossible, à chaque pas il faut s'arracher les jambes du bourbier infect; la colonne s'allonge, les moustaches grises ruissellent comme des saules pleureurs; mais voici un ordre de l'empereur : un rayon de soleil, une ville. Halte ! et tout à l'heure, métamorphosé comme par un coup de baguette, le régiment s'avance, pimpant, tambours et musique en tête; les plaques à l'aigle étincellent, les plumets semblent une floraison magique, les buffleteries immaculées croisent sur l'habit à la française; les baïonnettes s'alignent, l'Empereur peut passer sa revue. Le grenadier a cassé une croûte, il est réconforté, grandi, " il est en tenue de parade „ (1).

Abstraction faite de la trop grande misère et des fantaisies " réséda „ et autres, il y a cependant dans les tenues de route et de bataille de ces soldats de Napoléon, et même dans celles de nos soldats d'aujourd'hui, une certaine beauté, non point

(1) Je me place ici, faut-il le dire, au point de vue général. Dans la réalité, les troupes de l'Empire s'habillaient comme elles pouvaient, au gré des circonstances de temps et de lieu et au gré des colonels. Le règlement servait de base. Là-dessus on brodait par goût ou par nécessité.

Digitized by Google

frappante, mais bien réelle pourtant, et j'avoue, pour ma part, préférer à tout spectacle militaire la rentrée au cantonnement, un soir de manœuvre, de nos lignards, sales, défaits, le collet ouvert, la capote poussiéreuse, les souliers et les guêtres blanchis par la marche dans les sentes poudreuses. Il y a dans toutes ces figures hâlées, brûlées, que coupent si crânement les moustaches blondes, dans tous ces shakos rejetés sur les nuques, dans cet air de fatigue et d'ivresse, causées par l'air et le soleil, quelque chose d'idéalement militaire, un cachet de réalité, une évocation de gloire relevés encore pour l'entrée à l'étape par les accents vibrants, aux reprises sonores de clairons, d' " Aïda „ ou de " Sambre-et-Meuse „.

* * *

Etrange chose que cette transformation de paysans, d'ouvriers et de bourgeois en un type unique: *le soldat,* qui, malgré tout, personnifie encore à beaucoup d'yeux la patrie. Cette impression est tellement vraie, elle s'adresse si directement à tout notre être que j'ai vu pâlir d'émotion les plus sceptiques en regardant défiler nos soldats. Et cependant, nul ne niera que la foule en masse ignore les traditions de gloire militaire de notre pays.

Ces traditions, la place me manque pour les rappeler ici. Je me contenterai de les résumer en une phrase, prononcée jadis par un général français, qui s'y connaissait en valeur militaire, le baron Thiébault, divisionnaire de l'Empire et grand dignitaire de la Légion d'honneur :

" *Quant aux soldats (du régiment de Tournai, 1793), ils étaient ce que seront des Belges toujours bien commandés, c'est-à-dire des hommes ayant avec l'élan des Français une ténacité, une énergie qu'en masse nous n'avons pas, c'est-à-dire des soldats ne le cédant à aucun des soldats du monde.* „

Voilà ce qu'il faut répondre à ceux qui nient nos traditions militaires, voilà ce qu'il est bon d'avoir toujours présent à la mémoire, voilà le remède contre l'incohérence et la sentimentalité avec lesquelles on empoisonne notre génération.

W. Aerts.

Digitized by Google

Chronique scientifique.

LE TRANSPORT AÉRIEN

Quel sera, quel pourra être bientôt le rôle de l'aéroplane comme instrument de transport?

C'est là ce que nous allons examiner.

Le rôle actuel de l'aéroplane appartient, dans l'acception sportive du terme, à l'*acrobatie*, c'est-à-dire au « tour de force ». On ne peut qualifier autrement la vaillante audace avec laquelle les initiateurs, Santos-Dumont, Farman, Wright, Esnault-Pelterie, Latham, Louis Blériot, le comte de Lambert, se sont élancés dans l'espace, au milieu de tant de difficultés imprévues, et ce qui était plus déconcertant pour eux, au milieu des doutes qui entouraient leurs tentatives et leurs efforts. Ils y ont apporté ce que l'on peut nommer leur instinct d'aviateurs dont l'étude technique et le calcul devaient souvent, par la suite, vérifier la véritable *prescience*. Les exemples abondent. Ainsi, comme l'ont mis en évidence MM. Louis et Edouard Tariel, ingénieurs, dans une étude sur les surfaces portantes en aéroplanie, l'angle de sortie de la surface des premiers aéroplanes construits était trop faible : par suite, pour obtenir l'enlevée, ils ont dû augmenter cet angle en se cabrant, c'est par ce moyen que M. Santos-Dumont réalisa son premier vol : son intuition avait découvert ce que le calcul devait vérifier.

Quoi qu'il en soit, la période acrobatique, si l'on veut bien nous permettre cette expression, est terminée. Les beaux résultats effectifs obtenus sont convaincants. Mais ils fussent demeurés des résultats personnels si la possibilité n'eût pas été démontrée de « faire des élèves » et d'instruire des pilotes. Or, le fait est acquis, des aéronautes distingués ont appris avec une remarquable facilité à se servir des appareils d'aviation. Il est donc certain qu'ils auront beaucoup d'imitateurs (n'avons-nous pas déjà plus de mille brevets de pilotes délivrés) et que, toutes proportions gardées, dans un avenir

Digitized by Google

prochain on pourra devenir conducteur d'aéroplane tout comme on devient actuellement conducteur d'automobile.

Comment l'aéroplane se comportera-t-il pour jouer le rôle d'instrument de transport?

Constatons, tout d'abord, qu'il est difficile, pour apprécier cette aptitude future, de trouver des indications dans la carrière qu'ont suivie les autres instruments de transport mécaniques sur terre et sur mer. Le navire à vapeur succédait au navire à voiles dans des conditions de fonctionnement similaires. La bicyclette succédait au cheval sur les mêmes routes. L'automobile succédait à la voiture attelée en changeant simplement la disposition du moteur et en augmentant sa puissance.

L'aéroplane a trouvé des précédents dans l'aérostation. Non pas dans le ballon libre, jouet des éléments, et qui ne lui apprend évidemment rien, mais dans le ballon dirigeable qui est maître de sa manœuvre et de sa direction dans une certaine mesure. Le dirigeable est déjà faiblement « instrument de transport »; il le deviendra probablement plus encore lorsque l'on aura trouvé pour lui des formes plus pratiques; celles du dirigeable démontable récemment combinées, sont un acheminement.

Mais le dirigeable aura toujours l'inconvénient inhérent au « plus léger que l'air » de présenter de graves périls d'incendie, d'exiger un ravitaillement en gaz fort difficile sinon impossible dans la plupart des cas, enfin d'occuper un volume considérable qui en fait la proie éventuelle de la tempête.

L'aéroplane, sous la forme pratique prochaine que l'on peut espérer et envisager, échappe à ces diverses critiques.

Il n'aura à se ravitailler qu'en combustible pour sa machine et cela simplifie considérablement ses conditions de circulation. On peut penser que, sous un volume très réduit et sans risque d'incendie avec éclatement, ce qui est l'inquiétude du dirigeable, l'aéroplane se prêtera bien mieux que celui-ci au transport de plusieurs personnes, au transport en commun.

On ne saurait, en l'état actuel, fixer, même approximativement, la faculté de transport en commun de l'aéroplane. Il convient d'attendre pour cela les *gros modèles*, lesquels ne manqueront pas de succéder aux *modèles sportifs*, et cela, avec tout autant de stabilité et de facilité de manœuvre.

Ce qui paraît certain, à l'avance, c'est que l'aéroplane demeurera un appareil autonome, sans attelage ni remorque : en un mot, on ne

Digitized by Google

conçoit pas un train d'aéroplanes comme un train de chemin de fer. Peut-être cependant de grands aéroplanes articulés dans des plans verticaux pourront-ils avoir plus d'élasticité dans leurs mouvements que les aéroplanes rigides, en même temps qu'ils offriront plus de places disponibles aux voyageurs et à leurs bagages. Nous n'en sommes pas encore au calcul de ces appareils de fort tonnage.

Néanmoins, il convient d'y songer. Car l'aéroplane ne se contentera assurément pas du transport des voyageurs. Il aura ses *poids lourds*. Ce sont eux dont la conception attire l'attention des économistes spéciaux en matière de douanes internationales et d'échanges aux travers des frontières que la circulation aérienne rendra inefficaces dans une certaine mesure.

Nous disons que les frontières seront éludées « dans une certaine mesure » et il ne faut pas en effet aller plus loin au point de vue douanier.

En effet, l'aéroplane « de charge » comme le navire, doit forcément aborder quelque part. En écartant le cas de contrebande, pour lequel les fraudeurs n'ont pas attendu le concours de l'aviation, il est évident que la réciprocité internationale exercera ses droits de visite, et que par conséquent, les marchandises introduites par voie aérienne, craignant de justes et rigoureuses pénalités, se soumettront d'elles-mêmes à déclaration dans la plupart des cas.

Ce ne seront, d'ailleurs, que des marchandises de prix élevé qui pourront circuler de cette façon, ou bien des marchandises d'emploi urgent pour lesquelles on n'hésitera pas à payer une plus-value de transport largement compensée par le bénéfice résultant de leur possession en tel ou tel endroit à une date déterminée.

Ainsi, par exemple, une fabrication d'usine peut être arrêtée pendant un temps assez long parce qu'une pièce secondaire et cependant très importante de son mécanisme aura été mise hors de service. Dans ces conditions, on n'hésitera pas à recourir au transport aéroplanique et l'on y trouvera avantage.

Le transport des échantillons de denrées ayant une saison spéciale donnera aussi fort à faire aux aéroplanes, puisqu'ils pourront en apporter une quantité suffisante pour montrer à l'acheteur que la production bat son plein ; ils les apporteront aussi dans un état de fraîcheur que ne peuvent guère assurer les modes de transports actuels.

On objectera que les aéroplanes seront parfois entravés par les circonstances atmosphériques. Cela paraît probable. Mais dans cet

Digitized by Google

ordre d'idées ils ne rencontreront guère d'éventualités de fonctionnement plus pénibles que celles auxquelles sont soumis les navires. On peut penser, d'ailleurs, que les appareils seront étudiés en conséquence et munis de moteurs qui leur permettront de circuler sauf dans des conditions exceptionnelles.

D'une façon générale, on voit très bien, par avance, les transports aéroplaniques se combiner avec les transports par chemins de fer et avec la navigation, de façon à former un organisme complet ayant ses rouages d'action multiples.

Quelle sera leur puissance de transport?

Alors que certains esprits enthousiastes parlent tout de suite de la suppression des frontières et d'un régime d'échanges largement incohérent, d'autres prétendent que l'aéroplane sera insuffisant en raison de son autonomie pour fournir un appoint important. Ceux qui soutiennent ce dernier argument feront bien de se reporter tout simplement à ce que fut, dans une époque bien rapprochée de la nôtre, le service des diligences, des malles-postes et des messageries nationales.

La diligence, elle aussi, était autonome et ne connaissait pas les convois. Ces véhicules s'égrenaient sur les routes comme s'égrèneront bientôt les aéroplanes dans l'atmosphère.

Or, la capacité de transport des diligences était considérable et les graphiques des lignes qu'elles desservaient étaient si bien faits, que les ingénieurs des chemins de fer, et ensuite ceux des tramways, n'ont eu qu'à les imiter en les adaptant aux nouvelles vitesses réalisables.

Chaque voiture emportait avec elle sa *ferrière,* réunion de pièces de rechange, telles que boulons, liens de roues, palonniers. Le conducteur avait aussi sa *ferrière,* composée d'objets divers, tels que cric, tenailles, clef anglaise pour tourner les écrous. Un matériel de rechange, plus important et plus lourd, tel que essieux et roues, était conservé le long de la route dans des dépôts échelonnés de distance en distance.

Finalement, les diligences transportaient, avec une régularité parfaite, et d'une façon continue, une quantité de voyageurs et un tonnage de colis et de marchandises, qui ne peut évidemment se comparer à celui des voies ferrées, mais qui néanmoins n'est pas négligeable, bien loin de là. Notons d'ailleurs que cette faculté de transport était limitée par le prix assez élevé de ce mode de traction, d'autre part, en raison de ce fait que l'on circulait peu par tradition,

Digitized by Google

par habitude et par besoin, dans les régions que parcouraient les diligences. Elles eussent pu faire beaucoup plus de besogne. Les chemins de fer se sont procuré une énorme clientèle en vertu du principe économique que « le mouvement fait naître le mouvement ». Ils ont accoutumé notre époque à la circulation intensive. Lors donc que l'aéroplane, diligence rapide des airs, installera ses lignes, avec ses étapes et ses relais, il trouvera, n'en doutons pas, une clientèle toute préparée pour s'en servir. Il ne dépendra que de lui de l'augmenter en rendant ses tarifs abordables.

On s'en servira beaucoup, par goût et par utilité. Quant aux accidents possibles, ils seront fort rares, si l'on considère que la stabilisation parfaite des aéroplanes est à l'étude, et qu'elle sera assurée à bref délai. D'ailleurs, la circulation aérienne ne se fera pas, et n'a aucun intérêt à se faire, à de très grandes hauteurs, de telle sorte que les pannes de machine, ou les avaries en cours de route, n'auront aucune conséquence dans la très grande majorité des cas.

Le fonctionnement de l'aéroplane comme instrument de transport paraît certain pour un avenir proche.

L.-G. Seain.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

A travers les Revues.

Dans Le Mercure de France (numéro du 1er octobre), notre collaborateur M. Chassé a publié des notes sur Mallarmé professeur qui ont eu un grand succès. Il est vrai qu'il s'était bien adressé et que notamment les souvenirs de l'ancien Premier, M. Caillaux, ont amusé la galerie. Mais parmi les lettres que publie M. Chassé, il en est de plus intéressantes, notamment celle de M. Seignobos. Dans le même numéro, une consciencieuse étude sur les *Savants de théâtre*, ou, pour mieux dire, sur les figures de savants qu'il a plu à la fantaisie des dramaturges de camper sur la scène. On peut regretter que les auteurs, Anne-Marie et Charles Lalo, n'aient pas connu les pièces de M. Van Zype, où, avec un visible acharnement, notre distingué compatriote a dessiné, lui aussi, des croquis curieux de médecins plus ou moins célèbres. Dans le numéro du 16 octobre, on lira des pages révélatrices de G. Vidalenc sur *L'imprimerie de Kelmscott*, cette entreprise d'art à laquelle W. Morris attacha son nom et consacra tant de soins.

La Phalange publie (27 septembre) un article de tête, où M. J. Royère analyse l'aboutissement du romantisme dans la poésie symboliste. Il conclut : « Si le symbolisme a vérifié l'hypothèse romantique, c'est parce qu'il est art pur. » Mais il ajoute que cette doctrine littéraire a fait son temps, et c'est bien possible. Dans Les Marges (octobre), M. Pierre Leguay trace un portrait de Nicolardot, cet étrange et malodorant écrivain catholique qui trahit la confiance de Sainte-Beuve et s'occupa des comptes de ménage et des détails d'alcôve de Voltaire. On savait cela, et aussi le parasitisme du personnage; mais on ignorait, assez généralement, qu'il eût découvert en La Fontaine le plus biblique des auteurs parce qu'il fait parler l'âne, comme dans le conte de Balaam, ou encore parce que la fable de la *Belette entrée dans un grenier* évoque le souvenir du festin de Balthazar! On ignorait bien d'autres choses, et notamment que le drôle eût fini dans une maison de prostitution. Pourtant cela est écrit en toutes lettres dans le *Journal* des Goncourt, à la date du 9 janvier 1889. L'Ile sonnante (octobre) est toujours très jeune de ton et très variée. On devrait y aller chercher un article justement enthousiaste de M. Marcel Martinet sur J. Rosny aîné. Les Documents du progrès publient une enquête sur *Le rôle de la violence dans les conflits modernes*. On a répondu du Nord et même du Midi (et notamment un Turc, qui doit s'y connaître, puisque ses compatriotes n'ont jamais cessé d'être des massacreurs et remplissent encore l'Europe de l'horreur de leurs atrocités);

Digitized by Google

mais pourquoi ne rien demander à M. G. Sorel, le théoricien de la violence? Le sujet est d'ailleurs passionnant, puisqu'il va de l'émeute au duel. Dans LES MARCHES DE L'EST (10 octobre), M. Hansen montre l'attitude intransigeante de Guillaume Ier, équivoque de Guillaume II de Hollande dans l'affaire du Zollverein, auquel devait être affilié le Luxembourg en 1842!

Les revues belges sont, cette fois, exceptionnellement intéressantes. Dans la REVUE GÉNÉRALE un article de M. Woeste est toujours un petit événement. On l'attend et le commente dans les quotidiens; parfois la prose du ministre d'État cause plus d'embarras à ses amis qu'à ses adversaires. Cette fois encore, il ne ménage pas l'amour-propre des catholiques, il reconnaît sans ambages que le dépôt du projet Schollaert était d'une « opportunité... discutable »; que la « contrainte exercée sur les communes pour les faire participer aux subsides en faveur des écoles libres répugnait au tempérament national, » etc., etc. Mais l'essentiel, comme on doit s'y attendre, est une histoire travestie agréablement de tout ce qui précéda et prépara la victoire catholique; il n'y a que les procédés d'intimidation, de terrorisation et d'achat des votes, familiers à nos adversaires, qui sont prudemment omis. L'article se termine par un appel à la concorde entre catholiques et aussi par une exhortation plus large, adressée à cette bourgeoisie, dont la menace de grève générale contrarie singulièrement le repos et les intérêts; M. Woeste estime qu'au lieu d'encourager l'émancipation des ouvriers, il faut leur inculquer « cette vérité, peut-être trop faiblement défendue, que la distinction des classes est d'ordre providentiel, et qu'à la combattre, on risque d'aboutir à l'anarchie ». Qu'après cela M. Woeste s'indigne de trouver en MM. Vandervelde, Anseele, etc., les défenseurs d'une politique de classe, voilà qui est d'une logique savoureuse et bien cléricale! Plus loin, des pages apologétiques, et non sans quelque excès de lyrisme, de M. E. Gilbert sur *Le prince impérial*, tué par les Zoulous, et la traduction d'un conte de Styn Streuvels. Le numéro est d'ailleurs très agréablement composé. De même, celui d'octobre de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, où on trouvera une discussion des théories bergsoniennes par M. Bonnet, un court essai sur Oscar Wilde de M. Gauchez, etc. LA VIE INTELLECTUELLE, du 15 octobre, nous apporte un amusant échantillon de la vie batailleuse de son directeur. Cette fois il s'en prend à notre collaborateur M. Dumont-Wilden, dont « l'éreintement grotesque de Maeterlinck », signalé ici même, a eu le don facile de l'exaspérer. Ce n'est pas à dire que tout soit faux dans cette charge furieuse, mais, outre le ton déplorable, on doit s'étonner de l'illusionisme « âme belge » qui s'y décèle. M. Rency croit fermement à toutes les turlutaines de M. Edm. Picard, aujourd'hui démodées, et au moment où il annonce que la conscience belge « va triompher de tous les particularismes locaux », voici que l'assemblée de Charleroi leur donne une consécration éclatante et redoutable! LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE a fait peau

Digitized by Google

neuve. Elle est devenue un périodique de quinzaine, ce que nous aurions mauvaise grâce de blâmer; peut-être en multipliant, autant qu'elle l'a fait, ses chroniques, qui vont ressembler à des articles de quotidiens; s'est-elle un peu méprise; qui vivra, verra... M. Counson, devenu le grand homme de la maison, a écrit l'article de tête de la nouvelle série. Mais il n'a pas dû se la casser (la tête) pour cela... Il y a d'ailleurs d'excellentes choses dans les deux premiers numéros de cette série. Pour finir, signalons LA VIE INTERNATIONALE, qui s'efforce à une régularité de parution bien désirable. Le premier fascicule du tome II nous laisse espérer qu'on va enfin sortir des généralités nuageuses; on y lira une curieuse analyse des malentendus entre Anglais et Allemands par le vicomte R. B. Haldane. C'est un morceau de prix qu'on eût pu sans inconvénient mettre en tête de la revue.

* * *

Nous avons sous les yeux les derniers fascicules de l'*Album historique de la Belgique*, publié chez Van Oest, par MM. H. Vanderlinden et H. Obreen. Ils ne sont pas moins variés de contenu que les précédents. On se rappelle que cette collection de reproductions, destinée à l'enseignement, embrasse tout le passé national. Elle se divise en six sections, comprenant chacune un ou plusieurs fascicules. C'est surtout pour les temps les plus reculés qu'on peut apprécier le progrès de notre imagerie scientifique, et la comparaison des anciennes vignettes sur bois, qui ornaient (?) nos manuels avec les admirables phototypies de l'*Album*, n'est pas sans intérêt. Parmi les reproductions les plus curieuses des derniers fascicules consacrés à l'époque espagnole, à la Renaissance catholique, enfin au siècle philosophique (qui le fut si peu chez nous), citons quelques beaux portraits de nos souverains, du duc d'Albe, etc., des reproductions de tableaux de nos vieux maîtres, choisis avec discernement pour donner aux étudiants une idée exacte des mœurs, des costumes, de l'habitation de jadis; enfin, quelques spécimens de notre architecture civile et militaire. Constatons, non sans regret, que la Wallonie est presque complètement sacrifiée dans ce beau recueil, dû, il est vrai, à deux Flamands. W.

* * *

M. G. Cohen, dont les études à Bruxelles et à Liége ont fait pendant un temps notre compatriote, vient d'être nommé professeur à l'Université d'Amsterdam Il y inaugure l'enseignement de la philologie romane, ou plus exactement, de la philologie française. Sa première leçon, publiée par la *Revue internationale de l'enseignement*, est un exposé tout à fait remarquable de la méthode du nouveau maitre et abonde en vues originales et fines.

Digitized by Google

La guerre dans les Balkans.

La fin d'une puissance.

Les événements qui se déroulent depuis quatre semaines dans la péninsule balkanique constituent la page la plus émouvante de l'histoire des douze premières années du XX^e^ siècle. Ni la conquête des républiques sud-africaines par l'Angleterre; ni la longue et terrible guerre qui mit aux prises la Russie et le Japon dans les plaines désolées de la Mandchourie et dans les mers de l'Orient lointain; ni les heures angoissantes que vécut l'Europe lors du rétablissement du régime constitutionnel en Turquie, lors de la brutale annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche-Hongrie et lors de la mise sous tutelle française de l'Empire chérifien n'ont passionné l'opinion publique comme la passionne cette guerre des quatre petits États balkaniques coalisés contre la grande Turquie. C'est que, même aux yeux de ceux qui ne suivent pas de près les événements du domaine international, la victoire des Bulgares, des Grecs, des Serbes et des Monténégrins sur les Turcs prend une signification générale et marque une grande étape dans l'histoire du monde civilisé; c'est que, par cette victoire, se réalise l'espoir entretenu durant des siècles d'une revanche définitive de la Croix sur le Croissant. Le prodigieux effort militaire des petits États balkaniques coalisés a permis d'atteindre par une campagne de quatre semaines le but auquel tendait l'Europe depuis plus de quatre siècles. Quel est l'esprit assez indifférent à toutes les

Digitized by Google

manifestations de la vie générale pour ne pas s'en trouver profondément ému?

*
* *

Ce qui frappe tout d'abord l'observateur impartial, c'est que l'écroulement de la puissance ottomane dans l'orient européen, escompté depuis trente ans par l'Europe politique et minutieusement préparé par les grandes puissances, est provoqué à une heure que la diplomatie n'avait certainement pas choisie et par des moyens qu'elle estimait insuffisants pour obtenir un tel résultat. L'Europe a appelé les jeunes peuples des Balkans à la vie politique indépendante afin de créer autour de la Turquie un cercle d'influences hostiles dont elle pourrait accentuer ou atténuer, selon les besoins de sa politique, la pression sur le gouvernement de Constantinople. Les Bulgares, les Grecs, les Serbes vivant en Macédoine et se débattant désespérément sous le joug ottoman constituaient pour les petits États balkaniques des clientèles politiques fidèles, réclamant leur protection au nom de la communauté d'origine, de langue et de religion. A leur tour, les États balkaniques étaient des clients dociles pour les deux grandes influences européennes qui s'exercent traditionnellement dans cette partie du monde, et c'était à Saint-Pétersbourg et à Vienne que se réglaient plus ou moins ouvertement les phases de ces crises macédoniennes qui au cours de ces quinze dernières années hâtèrent si singulièrement l'usure irrémédiable de l'autorité et du prestige du pouvoir impérial.

Sous le régime hamidien, jusqu'en 1908, le gouvernement de Constantinople sut par une diplomatie d'une extrême habileté faire face à cet état de choses; de même qu'il parvint toujours à échapper aux solutions radicales qu'on voulait lui imposer en tenant en éveil les défiances des grandes puissances les unes à l'égard des autres, de même il sut entretenir les profondes rancunes qui existaient entre les

Digitized by Google

différentes populations chrétiennes de Macédoine. La puissance ottomane a vécu, en somme, de la guerre sans merci que se firent pendant de longues années les bandes bulgares, grecques et serbes et que l'armée régulière turque ne cherchait à réprimer que lorsque les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Vienne faisaient mine de s'entendre pour imposer à Constantinople un programme de réformes pratiques à réaliser en Macédoine. Le dernier programme de ce genre, élaboré par la Russie et l'Autriche-Hongrie, fut le fameux programme de Muerzteg ; mais il resta lettre morte du fait du triomphe des Jeunes-Turcs et du rétablissement du régime constitutionnel en Turquie. En effet, l'Europe voulut à ce moment changer de méthode : au lieu de la politique de constante intervention qui avait prévalu jusque-là, elle jugea convenable de laisser à la Jeune-Turquie le temps de faire ses preuves et de poursuivre jusqu'au bout son expérience libérale. Il était permis de supposer, certes, que le rétablissement du régime constitutionnel faciliterait la solution de toutes les questions intérieures qui se posaient en Turquie d'Europe. Les nationalités chrétiennes elles-mêmes le crurent fermement : les bandes révolutionnaires disparurent de Macédoine et les Jeunes-Turcs trouvèrent chez les Bulgares, les Grecs et les Serbes un sincère appui. Malheureusement, la Jeune-Turquie n'était pas mûre pour accomplir l'œuvre de régénération et d'assainissement inscrite en tête de son programme. Son erreur fut de vouloir imposer nos idées occidentales à des éléments qui ne pouvaient se les assimiler, faute d'une minutieuse préparation, et de vouloir créer en un jour un régime libéral avec des méthodes ne relevant que de la dictature militaire. Le fait de l'existence d'un comité occulte, sans responsabilité aucune, prétendant inspirer et contrôler tous les actes du gouvernement responsable et faisant continuellement appel à l'appui d'une armée gangrenée par l'esprit politique, devait conduire la Jeune-Turquie à

Digitized by Google

l'anarchie. D'autre part, le régime nouveau perdit toutes les sympathies des populations chrétiennes — les plus actives et les plus cultivées de l'Empire — quand il affirma nettement ses tendances à l'unité morale de la Turquie dans le sens du « turquisme » le plus étroit, c'est-à-dire au mépris des droits acquis et des privilèges certains des nationalités non musulmanes.

C'est alors que se produisit l'événement qui, à courte distance, devait déterminer la crise actuelle et lui donner ce caractère si spécial qui a surpris la diplomatie européenne. Abandonnés à leur propre effort, n'ayant rien à attendre des puissances qui s'en tenaient à leur attitude de non-intervention vis-à-vis de la Jeune-Turquie et qui étaient uniquement préoccupées des intrigues qui se poursuivaient à Constantinople pour faire tomber l'Empire ottoman, qu'on croyait fermement puissance militaire de premier ordre, soit du côté de la Triple-Alliance, soit du côté de la Triple-Entente, on vit les nationalités chrétiennes se rapprocher et s'entendre pour la défense commune de leurs intérêts. Bulgares, Grecs et Serbes, qui si longtemps s'entretuèrent en Macédoine pour assurer la prépondérance de leur influence dans telle ou telle région, se liguèrent d'instinct contre l'ennemi héréditaire commun, le Turc. Par la force des choses, les petites nations indépendantes dont se réclamaient ces différents éléments macédoniens suivirent le même mouvement. Des relations cordiales s'établirent entre Sofia, Athènes, Belgrade et Cettigne; on causa; on réussit à définir avec plus ou moins de justice la sphère d'influence légitime de chaque élément en Turquie d'Europe — et l'entente balkanique se trouva réalisée du jour au lendemain sans que l'Europe se rendît compte du bouleversement qu'elle devait inévitablement provoquer dans la péninsule. Les grandes puissances ne supposèrent pas un seul instant que les petits États balkaniques pouvaient agir en dehors des influences dirigeantes dont ils furent jusque-là les

Digitized by Google

fidèles clients; elles ne supposèrent pas un seul instant que ces peuples balkaniques oseraient agir pour leur propre compte et poursuivre par leurs propres moyens la réalisation de leurs légitimes ambitions; enfin, quand la guerre parut inévitable — et ce fut là leur erreur la plus grossière — elles étaient si mal renseignées sur la situation militaire réelle des belligérants, qu'elles envisagèrent toutes les éventualités, hormis celle d'un écrasement de la Turquie et qu'elles basèrent leur accord sur la formule du « statu quo territorial », qui ne pouvait avoir d'utilité que pour empêcher la Turquie victorieuse d'enlever une parcelle du territoire des petites nations vaincues, mais qui, en aucun cas, ne pouvait résister à l'épreuve d'un triomphe absolu des armées coalisées.

* * *

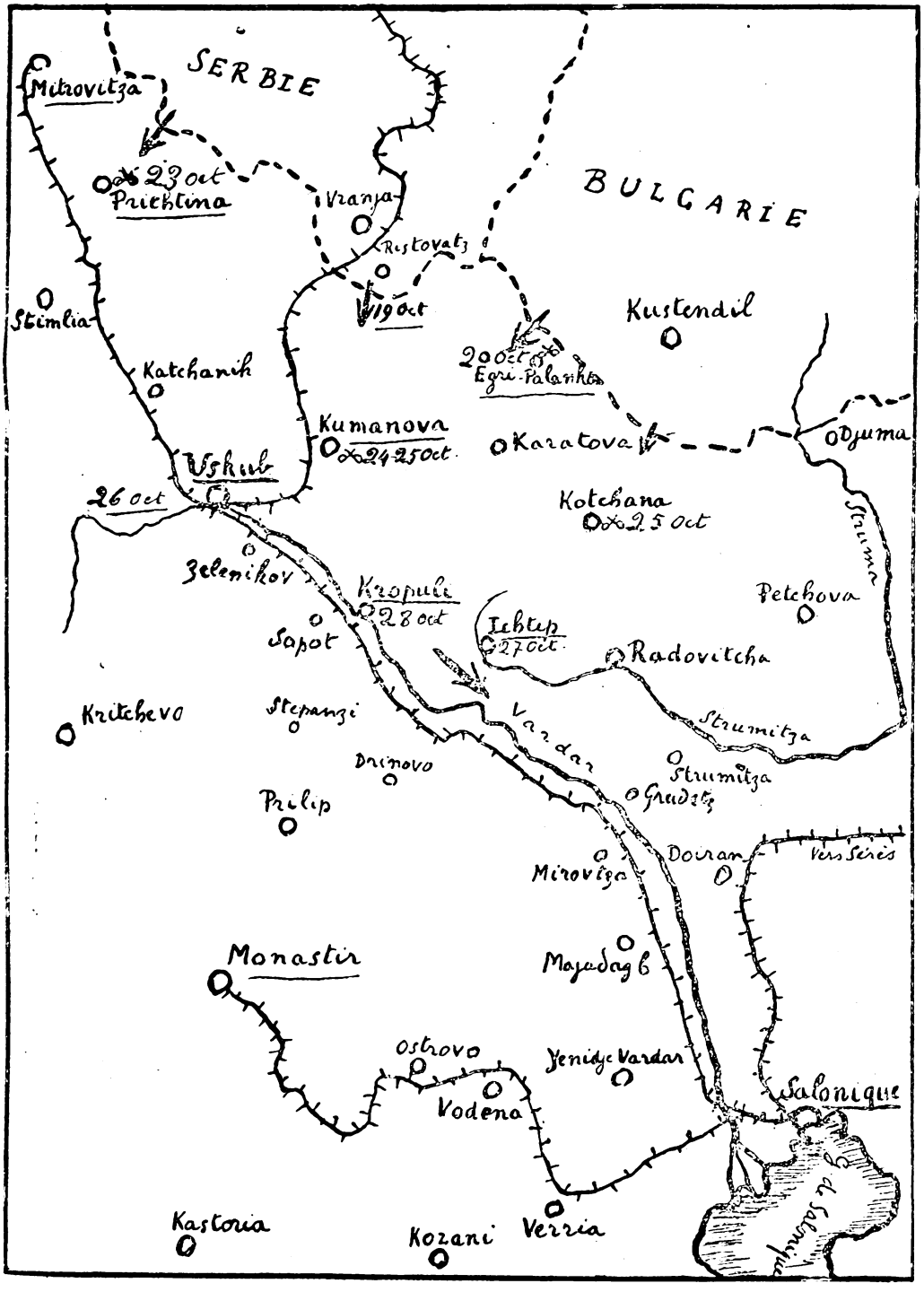
Que l'Europe se soit si lourdement trompée sur la puissance militaire des belligérants aux prises et sur les conditions dans lesquelles s'engageait cette guerre, cela restera un sujet de surprise pour tous ceux qui étudieront l'histoire de l'Empire ottoman au début du XX^e^ siècle. Le « bluff » des méthodes et de l'armement allemand ne suffisait pas à donner la certitude de la supériorité des armées ottomanes, qui avaient pour elles le nombre et la vaillance reconnue de soldats d'une endurance admirable, mais qui avaient contre elles l'ignorance générale de ces mêmes soldats, le manque de préparation technique des officiers, le manque d'unité de vues chez le haut commandement et, enfin, l'énorme difficulté de mobiliser normalement dans un immense Empire sans voies de communication rapides. Par contre, les nations balkaniques coalisées s'étaient minutieusement préparées depuis trois ans à cette guerre : elles étaient mobilisées de fait; leurs armements étaient complets; leur plan de campagne était arrêté jusque dans ses moindres détails, tandis que la Tur-

Digitized by Google

quie ne se doutait pas, quinze jours avant la guerre, qu'elle aurait à faire face en même temps sur toutes ses frontières d'Europe. A Constantinople, on n'envisagea sérieusement que l'éventualité d'une guerre avec la Bulgarie et la nécessité d'une défense solide de la Thrace. Le plan évident des Turcs était de profiter du long arrêt forcé des armées bulgares devant les places fortes d'Andrinople et de Kirkilissé pour tirer de l'Asie Mineure les réserves de troupes nécessaires pour s'assurer la supériorité du nombre sur tout le vaste champ de bataille des Balkans. Seule une marche foudroyante pouvait permettre aux alliés de ruiner ce plan. 50,000 Turcs étaient jetés dans Andrinople; 50,000 défendaient les positions fortifiées de Kirkilissé; en arrière, sur la ligne de Tchorlu-Demotika, était massé le gros des armées ottomanes, environ 250,000 hommes, avec mission de briser définitivement l'élan bulgare si les troupes du tsar Ferdinand enlevaient Andrinople; à Uskub, une armée ottomane de 90,000 hommes devait tenir tête aux Serbes; à Salonique, 30,000 hommes, à Monastir, 25,000 hommes; à Janina, 20,000 hommes devaient arrêter la marche en avant des Grecs; enfin, une vingtaine de mille hommes devaient suffire pour maintenir les Monténégrins au delà de Scutari et dans le sandjak de Novi-Bazar. Les irréguliers, Albanais, Arnautes, etc., ne pouvaient entrer sérieusement en ligne de compte puisque leur action était compensée, de l'autre côté, par celle des bandes bulgares, serbes et grecques opérant au cœur même de la Macédoine.

Dès le premier jour de l'entrée en campagne, le 19 octobre, le plan des alliés se dessina nettement : trois armées bulgares, l'une venant par l'extrême-est, l'autre venant de Stara-Zagora et la troisième de Philipopoli, entrèrent en Thrace; la première par Chovac, marchant en ligne droite sur Kirkilissé; les deuxième et troisième par Mustapha-Pacha et marchant ensuite unies sur Andrinople. En même temps, une

Digitized by Google



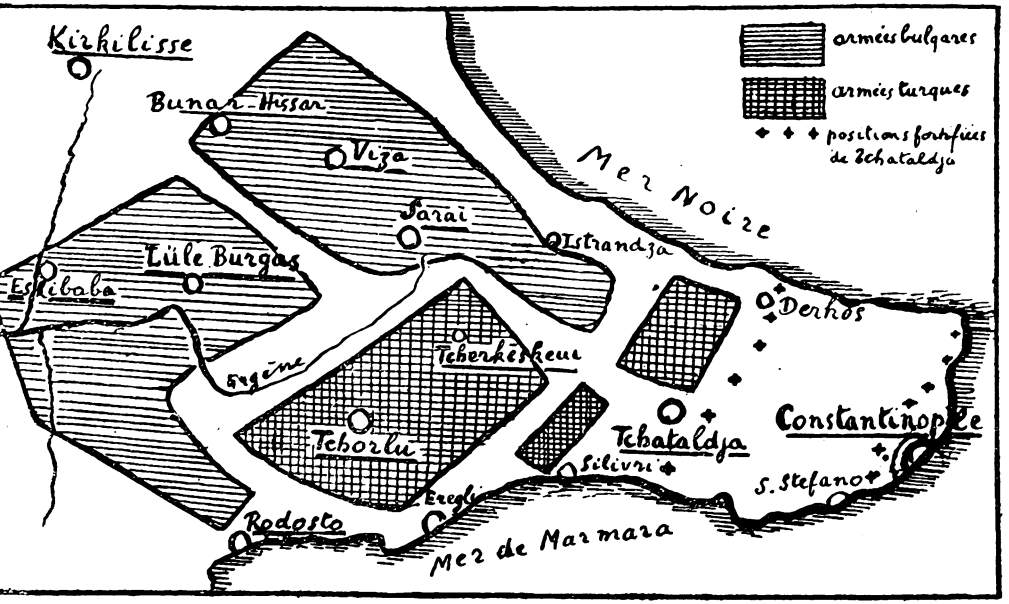
La région des opérations des armées serbes.

Digitized by Google

armée mixte, composée de troupes bulgares et serbes, partait de Kostendil avec mission d'opérer au cœur de la Macédoine et de couper éventuellement les communications entre les armées turques de Thrace et celles de Macédoine. Deux armées serbes, l'une venant de Vranja, l'autre par la frontière du sandjak de Novi-Bazar, descendaient par la vallée du Vardar sur Uskub; une armée monténégrine étendait ses opérations dans le sandjak de Novi-Bazar, tandis qu'une seconde investissait Scutari. Enfin, à l'entrême-sud du vaste champ de bataille, une armée grecque, forte de 20,000 hommes, commençait l'occupation méthodique de l'Épire, refoulant les troupes turques dont le quartier général était à Janina, tandis qu'une armée grecque de 100,000 hommes, commandée par le Diadoque, entrait en territoire ottoman par la passe de Meluna et occupait successivement Elassona, Servia, Kozani et Verria, s'efforçant par marches forcées de gagner Salonique. Tout cela s'exécuta avec une méthode parfaite, avec une rapidité inouïe : en moins de vingt jours, les Grecs occupèrent Salonique, où ils firent 27,000 prisonniers; les Serbes, après avoir infligé une sanglante défaite aux Turcs à Kumanovo, occupèrent Uskub, puis Koprulu; les Bulgares, au centre, prirent possession de Nevrecop. Toute la Turquie d'Europe à droite de la Maritza était conquise de fait et occupée, mais les opérations militaires les plus émouvantes furent celles que les Bulgares menèrent en Thrace. Au lieu de s'attarder des semaines à prendre Andrinople, ils « voilèrent » simplement la place par une armée d'investissement et ils enlevèrent Kirkilissé dans un assaut furieux. Le calcul de l'état-major ottoman, escomptant le répit que lui auraient donné les efforts bulgares contre Andrinople pour compléter la mobilisation ottomane, se trouvait déjoué : les armées du tsar Ferdinand se heurtèrent directement aux armées ottomanes qui furent culbutées après une bataille de cinq jours qui s'étendit sur

Digitized by Google

un front immense, de Bunar-Hissar à Tchorlu, avec Lulle-Burgas au centre. De l'aveu du gouvernement de Constantinople, cette bataille coûta 40,000 tués et blessés aux Turcs et 19,000 aux Bulgares, mais les armées victorieuses du tsar Ferdinand se trouvaient portées du coup sur les dernières lignes fortifiées qui couvrent Constantinople, les positions de Tchataldja, qui coupent tout l'isthme de la mer de Marmara à la mer Noire.



Les positions des armées bulgares et turques après la bataille de Lulle-Burgas des 29, 30 et 31 octobre.

Les Bulgares entreront-ils à Constantinople? A l'heure où nous écrivons ces lignes, le doute subsiste à ce sujet, non pas que les débris des armées ottomanes puissent encore par un suprême effort changer la face des choses, mais l'Europe peut avoir intérêt à ne pas se trouver brusquement devant le fait accompli de l'occupation de la capitale de l'Empire otto-

Digitized by Google

man qui, si elle devait prendre un caractère définitif, soulèverait les plus graves, les plus délicates questions internationales. L'entrée des Bulgares à Constantinople vaudrait surtout par sa portée morale, puisqu'on sait que dans l'organisation de l'état de choses nouveau dans les Balkans, il serait difficile de leur laisser cette conquête. Mais si les Turcs ne doivent subsister en Europe que par leur maintien à Constantinople et dans la plaine qui s'étend jusqu'aux environs de la Maritza, leur puissance n'en sera pas moins brisée que s'ils étaient définitivement rejetés en Asie. Le partage de la Turquie d'Europe entre les quatre nations balkaniques alliées peut être considéré dès à présent comme un fait accompli : aucune puissance n'oserait se dresser pour leur contester les fruits légitimes de leurs victoires. Pourtant, il ne faut pas se dissimuler que les conditions de ce partage peuvent donner lieu à la crise européenne la plus dangereuse. Dans cette Europe qui n'a pas su prévoir l'inévitable, qui n'a pas su s'inspirer des circonstances, il y a une puissance dont la prodigieuse affirmation de l'énergie des États balkaniques trouble tout le rêve d'avenir : c'est l'Autriche-Hongrie, qui escompta toujours une voie d'accès à Salonique, qui redoute par-dessus tout la constitution d'un grand État slave lui barrant la route vers l'Orient. Cette puissance slave nouvelle est constituée de fait par l'entente étroite entre la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro, et cela suffit pour ruiner tous les subtils calculs de la diplomatie autrichienne. Ne pouvant pas empêcher les États balkaniques de se partager entre elles les dépouilles ottomanes et n'osant, d'autre part, affirmer des prétentions territoriales pour son propre compte, parce qu'elle sait que la Russie s'y opposerait formidablement, l'Autriche-Hongrie s'efforce tout au moins de sauver l'avenir en contestant aux Serbes le droit de s'établir sur la côte de l'Adriatique. entre Saint-Jean de Medua et Durazzo. Or, un accès à la mer libre est indispensable à la Serbie pour garantir sa pleine indépendance économique. L'Au-

Digitized by Google

triche-Hongrie est parvenue à rallier ses deux alliées, l'Allemagne et l'Italie, à l'idée de la constitution d'une Albanie indépendante, aux flancs des nouvelles conquêtes de la Serbie et de la Grèce : de cette manière, elle pourrait maintenir dans une certaine mesure sa politique traditionnelle de constante pression douanière sur la Serbie, complètement dans sa dépendance économique, et en même temps, elle préviendrait l'apparition d'une nouvelle puissance, qui vient de donner une preuve sérieuse de sa force, dans l'Adriatique, où l'influence autrichienne n'est que trop souvent tenue en échec par l'Italie.

C'est là le grave problème qui se pose actuellement et auquel la diplomatie européenne aura à donner une solution équitable, s'il est vrai qu'il existe encore une Europe consciente de ses intérêts généraux et ayant le souci du maintien de la paix dans le vieux monde.

ROLAND DE MARÈS.

Digitized by Google

A propos des " Rafales „

ÉPOPÉE DE L'EXISTENCE QUOTIDIENNE

I

M. Anatole France est riche de causticité, M. Tristan Bernard d'ironie, M. Henri Duvernois d'humour; M. Pierre Veber est un satirique brillant et profond; M. Maurice Barrès excelle à dérouler une période magistrale; M. Pierre Loti affirme une émotion incomparable; M. Francis Jammes est un prosateur génialement suave; M. Henri de Régnier est le plus parfait des conteurs de ce temps et de beaucoup de temps, et ce sont là des maîtres du roman, mais M. J.-H. Rosny aîné est le premier des romanciers vivants.

La critique, après avoir quelque peu rechigné à lui donner un éloge sans réserve et à sa taille, s'y est décidée : la récente apparition des *Rafales* a été l'occasion d'un universel hommage. Mais, pour être unanime, cet hommage est-il unanimement compréhensif? Il faut bien convenir que non.

Ainsi, M. Rosny ayant inscrit en tête de cette œuvre l'avertissement suivant :

> Avec les *Rafales*, l'auteur commence une série de récits étroitement apparentés les uns aux autres : chacun des Lérande, en particulier, fera l'objet d'un roman complet.

la comparaison avec Emile Zola s'est imposée à beaucoup. Erreur ! Ramassant et utilisant les scories du romantisme, feu l'auteur des *Rougon-Macquart* a péniblement éclairé ses

Digitized by Google

héros — si héros il y a ! — par en dehors. M. Rosny les éclaire par en dedans :

Elle (Catherine) n'est plus une servante, elle est une créancière : on lui doit trois cents francs; un mot dur la rendrait redoutable. Adrienne refrène son humeur qui est vive, et sans traiter la vieille à égalité (ce serait maladroit, l'âme de Catherine est foncièrement ancillaire), du moins, veloute-t-elle ses phrases. Chaque jour, elle sent grandir la puissance de celle qui cuit les viandes et enlève les toiles d'araignée,

— Alors la crème, elle est bonne ? insiste Catherine.

— Exquise, affirme Adrienne.

Elle pousse Maurice, qui sait ce que pousser veut dire.

Et encore :

Quoiqu'il (Maurice) n'eût pas douze ans, elle lui confiait ses peines. Il les comprenait. Tout en jouant aux barres ou en lisant les *Enfants du capitaine Grant*, il échafaudait des combinaisons qui eussent " sauvé „ la famille. Il savait qu'on traversait une crise. Le trimestre du lycée était dû depuis trois semaine : chaque fois qu'il franchissait l'entrée de l'école, ses entrailles vibraient.

. . . . . .

La porte s'étant ouverte, la vieille Catherine introduisit un homme fluet, aux bottines ruisselantes, qui, tout de suite, se mit à tousser... Ses yeux, qui ressemblaient à des raisins noirs, se fixèrent lourdement sur le visage de Mme Lérande.

— C'est pour la petite note.

Elle le savait et, tremblante, considérait l'homme maigre, en proie à cette humilité rancuneuse que fait naître la présence des créanciers. Lui gardait l'attitude sourde, nuancée de menace et prête aux sourires de ceux qui détiennent la force, mais appréhendent la ruse.

C'est que — en une union, sinon toujours fondue, du moins intense — M. Rosny joint le pouvoir d'observation à la force d'imagination. Aussi trouve-t-il des raccourcis michel-angesques, abonde-t-il en mots qui font image, rencontre-

Digitized by Google

t-il des associations d'idées qui ouvrent des perspectives infinies, tel « l'œuf, clef des mystères » ou bien : « Lui, parce qu'il était chimérique, elle, parce que la vie lui apparaissait en facettes, connaissaient-ils des réactions foudroyantes. » De même il possède la magie des comparaisons : tel héros d'*Eyrimah* était « plus indécis que les pluies de printemps » ; tel fantoche des *Rafales* « pénètre de biais, comme un crabe ».

Qu'on est donc loin ici d'un style à l'Henry Bordeaux, par exemple ! Rien de neutre. Rien de gris. Un champ s'étend devant nous, où il n'y a que des pépites : les unes graves, sévères, austères; les autres vives, brillantes, éclatantes; d'autres encore — rares, à vrai dire — simplement gracieuses, aimables, jolies, et d'autres enfin, riches de verve, pleines de pittoresque, comme lorsque Lérande maugrée :

— Mon père ne fumait que des cigares de marque ! Moi-même, j'ai longtemps dédaigné les cigares au-dessous de quatre-vingt-dix centimes. Je suis descendu à dix sous, puis à six sous. Demain je ne fumerai que des demi-londrès, et encore... C'est l'histoire de ma vie.

Ce don, chez un écrivain, d'éclairage par le dedans, cette puissance d'emmagasiner de la lumière, puis de la projeter d'un coup, assurent la noblesse de l'œuvre. Dès lors, il ne s'agit plus pour le romancier de monter, à la façon naturaliste, par l'escalier de service, de se glisser par une porte dérobée, de regarder en se dissimulant, en sorte que le sujet, quel qu'il soit, s'atrophie : tout au contraire, il grandit, et le plus humble prend une allure épique. C'est le cas pour les *Rafales*; aussi, en haut de cet article, ai-je substitué au sous-titre choisi par M. Rosny, « roman de mœurs bourgeoises », cet autre, infiniment plus exact : *épopée de l'existence quotidienne*.

Digitized by Google

II

Épopée : que voilà donc le mot qui convient ! L'annaliste des *Rafales* reste bien le poète visionnaire d'*Eyrimah* et de la *Guerre de Feu*, l'évocateur angoissé de la *Fin de la Terre* et du *Cataclysme*, le chantre grandiose des *Xipéhuz* et de *Vamireh*. Le bon Gérusez, qui n'était pas un imbécile, a eu raison d'écrire : « Le sentiment du sublime peut être éveillé par la petitesse même », et le poète (Lamartine) a été en droit de magnifier l'aphorisme :

> Aux regards de Celui qui fit l'immensité
> L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté !

Je n'avance là rien que je ne sois en état de prouver — aisément ! Ouvrons les *Rafales* à la première page, et lisons :

Dehors, passait le vent sauvage, le vent d'équinoxe qui brasse les océans comme une pâte légère. Il apportait une odeur fauve et plus fraîche que l'eau des fontaines ; il jetait la pluie des grands nuages contre les façades et dans les corridors, avec un bruit de ressac.

Parfois une tuile se pulvérisait sur les trottoirs, les toits tremblaient. Tout au long de la rue craquaient les réverbères ; leurs flammes, aux sautes de la rafale, rebondissaient en jets livides ou se réduisaient à la taille des vers-luisants.

La chambre était douce et menaçante ; les vôlets grinçaient sans intermittences, le vent semblait n'avoir qu'un effort léger à faire pour les arracher, se précipiter sur la table et broyer la lampe.

Puis, reportons-nous à l'angoissant *Cataclysme* [1] :

Au plateau Tornadres, depuis quelques semaines, la nature palpitait, équivoque, angoissante, tout son délicat organisme végétal parcouru d'électricités intermittentes, de signes symboliques d'un grand événement matériel. Les bêtes libres, aux cultures, aux châtaigneraies, se montraient moins vives à fuir les périls quotidiens. Elles semblaient vouloir se rapprocher de

(1) Récit qui se trouve dans le même volume que les *Xipéhuz*.

Digitized by Google

l'homme, elles erraient auprès des censes. Puis, elles prirent un parti extraordinaire, propre à épouvanter : elles émigrèrent, elles s'enfoncèrent aux vals de l'laraze.

. . . . . .

L'épouvante mystérieuse s'épandait aux esclaves : les ouailles, la vache, le cheval, le chien même. Pourtant, résignés dans leur confiance de serfs, espérant tout salut de l'Homme, ils restaient encore au plateau Tornadres, hors les chats, enfuis eux, aux premiers jours, retournant à la liberté sauvage.

Qu'est-ce, au demeurant, que les *Rafales?* la tragique et pitoyable aventure d'un ménage riche : les Lérande, qui glisse peu à peu à la misère. Quelles attaques éprouve-t-il? d'une part, des malheurs l'atteignent, à la façon dont nos ancêtres de la préhistoire enduraient les fauves gigantesques et les forces désordonnées de la jeune nature; d'autre part, c'est la ruée incessante et sournoise des incidents hostiles qui rappellent chaque jour à l'homme moderne « que les obstacles sociaux ont d'étroites analogies avec les obstacles naturels et qu'il faut subir les événements comme les rochers, les mares ou les tempêtes ».

J'indiquais plus haut le don de comparaison que M. Rosny a reçu en partage : le choix qu'il a fait contribue à assurer aux *Rafales* une vertu épique. Tel s'y compare à « un lion battu par un lièvre ». De tel autre « le torse s'infléchit dans cette attitude humiliée que surent déjà retracer les vieux artistes de Chaldée et d'Égypte ». Auscultant un malade, le médecin « écoute le cœur, dont la course ressemble à celle d'une faible bête poursuivie par la horde carnivore ». Et quand la vieille Catherine quitte ses maîtres qui ne peuvent plus lui donner de gages, on dirait d'une tribu se divisant parce que son territoire de chasse est devenu incapable de nourrir tous ses membres.

Poursuivons les rapprochements ! M. Lérande vient-il d'hériter ? — héritage que, du reste, il enfouira dans les *affaires* comme il y a perdu sa fortune initiale. Considérez-le !

Digitized by Google

« Son souffle est devenu vif, une brume brillante couvre ses yeux, les vertiges de la fortune tournoient, tous ces vœux redoutables qui éperonnaient déjà les marchands de Thèbes et de Ninive, qui remplissent les mers de navires, font haleter les usines et immobilisent des hommes pâles au fond des banques, des comptoirs ou des entrepôts. »

Mme Lérande veut-elle apitoyer un vieil ami de son père? Elle aura « l'élan rusé des vaincus qui essaient de se concilier les vainqueurs par des rites propitiatoires ». Si bien que nous songerons à la charmante Eyrimah « en qui se gravait l'effort des siècles à balancer la force par la ruse », et qui s'évada tandis que, non loin, le rude Ver-Skag s'endormait de « ce sommeil légendaire des brutes où l'histoire des faibles a puisé tant de ressources ».

Les entités ne s'affirment pas dans l'esprit des peuples jeunes — peuples d'épopée ! Mais, terribles ou gracieuses, les créations de l'anthropomorphisme passent devant leurs regards naïfs. Logiquement, M. Rosny devait être authropomorphiste ; il n'y manque pas : « La tristesse était sur lui comme un fauve : elle lui rongeait la nuque, elle écrasait son dos. » Et encore : « La nouvelle vie est là, où il faudra lutter contre la dépense ainsi que contre une mortelle ennemie. »

III

L'instinct est tout-puissant sur les héros épiques. Son pouvoir n'est pas moins grand sur les hommes issus du génie de M. Rosny. Si vous en doutez, regardez ce portrait de Mme Lérande : « Elle avait un cerveau où les images l'emportaient sur les pensées. Flexible et incohérente, elle se débattait contre les circonstances à la manière ingénue d'un rougegorge. On aurait pu la croire désarmée. Elle ne l'était point : l'optimisme et l'énergie lui créaient des ressources. Sa finesse comportait un peu de ruse, mais guère de logique ni de calcul. Elle avait pour ses enfants l'amour simple de la mère hibou. »

Digitized by Google

Cette idée est tellement chère à l'auteur que, par la suite, il y reviendra, au sujet — cette fois encore — de Mme Lérande : « Tout son petit être tendu devant les ruses, les pièges et la férocité sociales, elle avait pour elle l'instinct, non plus l'instinct des bêtes, mais cette sorte de flair mental, né à la longue parmi les êtres civilisés, et qui explique le succès de tant de créatures peu intellectuelles, là où des individus supérieurs échouent. » C'est parce qu'elle est de celles que « la sincérité héréditaire n'a pu rassurer contre les traîtrises du sort » que cette faible femme se tire de dures difficultés. Déjà dans les *Xipéhuz*, M. Rosny avait proclamé « la supériorité de l'instinct sur la raison pendant les débâcles ».

Voyons donc les choses de plus près, et demandons à l'œuvre de M. Rosny de nous exposer la conception philosophique qu'il se fait sur ce point.

Tout d'abord, qu'est-ce exactement que l'instinct? C'est ce « par quoi se maintient tout ce qui fut nécessaire à la croissance de l'homme » (*La Guerre du Feu*). Au début, il était « moins humain qu'animal » (*ibid.*). C'est lui « qui guide les bêtes émigreuses » (*Vamireh*). M. Rosny convient que cet antique instinct avait une « puissance excessive » (*La Guerre du Feu*). Cet excès s'est atténué; puis, l'instinct lui-même « se perd pendant les ères de la puissance de l'homme » (*La Mort de la Terre*) : l'intelligence le remplace... C'est parce que M. Rosny est parmi les rares élus qui font en leur esprit la fusion de l'intelligence et de l'instinct qu'il demeure épique au siècle de la raison.

L'Inconscient reste, par suite, tout-puissant dans l'âme de ses héros. Ainsi la douce Adrienne Lérande cherche autour d'elle des présages. Elle est, pour les pressentiments, une proie volontiers consentante, et dans les graves circonstances de sa vie « quelque chose rôde autour d'elle ou en elle ». Voyez-la « avec ses petits, le cœur gelé, pleine de crainte, comme une biche qui sent rôder les loups ».

Digitized by Google

Comparaison, au demeurant, fort bien appropriée! Adrienne a une âme fraternelle à tout ce qui vit. Citadine un instant *banlieusarde*, la première fois que dans son poulailler retentit la clameur de ponte, elle « accourt, et, toute saisie devant l'œuf blanc, mi-caché dans un recoin obscur, elle a l'impression d'une alliance avec la nature, d'une promesse bienfaisante et sacrée ».

Enfin, elle a, cette naïve Adrienne, la notion des symboles que ne perçoivent pas les esprits sagaces. Ainsi, à peine le déménagement — qui rend la débâcle de Lérande patente, en quelque sorte officielle, définitive est-il — terminé, que ses enfants ayant faim elle les fait goûter; aussitôt les mets simples qu'elle leur donne prennent pour elle « une signification émouvante: ils précisent le sort, ils marquent la halte, après le naufrage, sur l'île mystérieuse de la pauvreté ».

IV

Des gens croient et pratiquent, d'autres nient, qui — les uns non plus que les autres — n'ont jamais éprouvé le pathétique de la foi ou du doute, et ce reflet du « mysticisme qui conduisit jadis les cœurs hasardeux » (*La Guerre du Feu*). M. Rosny n'est pas de ces indifférents — heureux peut-être, incompréhensibles en tout cas pour celui qui vit hanté par le redoutable problème et dont l'âme se pose sans trêve la question à laquelle nulle âme humaine ne peut faire une réponse satisfaisante. Il fut croyant, il a perdu la foi; mais il demeure tout plein de la plus effroyable et de la plus noble des angoisses: « l'inévitable fin de tout ce qui palpite sur la terre » se présente sans cesse devant lui, et tout son œuvre en est pénétré, saturé.

« Et Gateln reposa dans un creux du roc, attendant que les bêtes de la mort vinssent le reprendre pour en refaire de la vie » (*Eyrimah*). Cette grandeur biblique, cette précision

Digitized by Google

désolée avec lesquelles nous a été montrée l'agonie du grand guerrier blond succombant en pleine montagne se retrouvent dans la fin du pitoyable Lérande, échoué en un mesquin logement où l'a traîné la misère. C'est que, pour M. Rosny, la mort garde toujours son horreur, qui est la plus immense qui puisse exister sous le soleil.

Non seulement il ressent ainsi notre mort et celle de l'animal, mais toutes les morts qui en sont les figures : la mort de la plante, celle du feu, celle de l'eau, celle du glacier — dont il nous a dit si magnifiquement les vies — et celle de la montagne, « monde où semble planer l'éternité et que dévore la minute, squelette rongé dont les dentelures et les détroits témoignent la destruction » (*Eyrimah*), et la mort du jour, et la mort de la terre, qu'il a prévue avec une logique horreur et une effroyable méticulosité, et non seulement la mort elle-même sous l'une quelconque de ses formes, mais encore ses images : l'épouvante, la nuit — « la grande nuit sinistre » (*La Terre du Feu*) —, le sommeil « cette demi-mort quotidienne » (*Vamireh*).

Au point qu'il semble que la mort soit comme un miroir, grâce auquel, parvenu au summum de son récit, M. Rosny projette sur ce récit lui-même — jour trouble et nuit claire — tout le mystère de la destinée humaine. Les lâches seuls détournent les yeux de ce qui est : ne reculez donc pas devant la terrible vision et suivez l'auteur, guide sans pitié pour les âmes futiles. Le petit Michel Lérande est mort, et son aîné Maurice — encore enfant — va entrer dans la chambre où repose le corps.

Maintenant il est là, il regarde. D'abord, il ne comprend pas. L'immortalité des enfants est en lui, la certitude d'avoir toujours été, l'impossibilité de n'être pas toujours. Sa crainte du néant ne tient à aucune conception directe ; elle naît tout entière des accessoires : le cercueil étroit, la fosse, la terre lourde, une asphyxie sans bornes, des ténèbres de fange, de vers et de

Digitized by Google

racines... Et voici qu'il croit comprendre. Il aperçoit mieux qu'Adrienne, mieux que Lérande, le visage extraordinaire du petit Michel, il discerne plus intensément son immobilité, et les paupières mortes, dont une est mal close, lui révèlent quelque chose d'innomable qui le fait défaillir. Un moment, il demeure figé dans l'horreur et la stupeur...

Puis, sa douleur éclate, si violente et si éperdue, qu'Adrienne ne se sent plus seule. Elle n'a pas entendu la voix de Lérande : elle distingue chaque plainte de Maurice, elle en connaît la sincérité immédiate, égale à sa sincérité de mère. D'un grand geste fou, elle saisit l'enfant, l'assoit sur ses genoux, comme lorsqu'il était petit, et berce vertigineusement leur double souffrance, qui n'en fait plus qu'une seule...

V

J'ai lu plus d'un panégyrique d'Adrienne Lérande. J'y souscris. Elle est bien l'image courageuse et charmante, malicieuse et naïve de la Française. Aussi, je l'aime infiniment, cette épouse droite, cette mère dévouée qui — astreinte à une rude besogne de mercenaire, à laquelle ni sa naissance ne la destinait, ni son éducation ne la préparait — accomplit sa tâche sans se plaindre, avec une bonne volonté joyeuse, sans exaltation au demeurant : fleur d'une race qui connaît plus que toute autre la mesure. Il n'en faut pas moins affirmer que voir en Adrienne le *type* du roman, c'est faire fausse route. Lérande — Lérande seul ! — est ce type, et par là encore *Les Rafales* se rattachent à l'œuvre épique de M. Rosny.

Quel est le but de celui-ci? Glorifier l'effort ! Magnifier l'aventure ! Vamireh (*Vamireh*), Naoh (*La Guerre du Feu*), Tholrog (*Eyrimah*), Bakhoun (*Les Xipéhuz*) forcent la chance ; puis, la victoire acquise, estiment cette victoire « conforme à la loi profonde des êtres ». Même Targ (*La Mort de la Terre*) triompherait si l'heure du destin n'avait irrévocablement sonné. Encore la retarde-t-il et sa mort sera-t-elle profitable,

Digitized by Google

puisque, grâce à elle, « quelques parcelles de la dernière vie humaine entreront dans la Vie Nouvelle ».

« Créé pour la défaite », Lérande est l'*envers* de ces « superbes humains créés pour la lutte contre la nature et contre les êtres », de ces héros « tressaillant d'espérance et d'inspiration ». Mais, pour n'avoir, des dons qu'ils ont reçus, obtenu que l'apparence, ou mieux la parodie, il n'affirme pas moins, par antithèse, la gloire de l'aventure et la noblesse de la chimère! Qu'importe donc que « l'ordre » dont il fait preuve ne serve qu'à « le pousser aux catastrophes supérieures », puisque cet ordre est — malgré tout! — un hommage à la persévérance qui a permis à Vamireh de ramener Elem, à Naoh de reconquérir le feu, à Tholrog de sauver sa petite troupe, à Bakhoun d'exterminer les Xipéhuz, à Targ, enfin, de cueillir auprès d'Érê le dernier amour qui fleurira sur la terre!

Lérande est marqué par le destin hostile, et il n'a pas tout à fait tort quand il s'en prend à « la déveine », mais en vérité, le sort lui est néfaste non moins en lui que hors de lui : si, d'une part, les événements lui sont contraires, d'autre part, il s'affirme « spéculateur creux et commerçant inapte ». C'est là ce qu'il ne voit pas. Sachant en acquérir la notion, sans doute ne triompherait-il pourtant pas, du moins se défendrait-il plus utilement, plus adroitement et, par suite, restreindrait-il sa défaite, — ce qui est bien une manière de victoire! Hélas! il n'a pas reçu ce pouvoir, il n'a pas obtenu la *grâce*. Sa responsabilité en est-elle atténuée? Quand Pascal lui-même n'a donné qu'une réponse provisoire, abstenons-nous! Il n'en demeure pas moins que Targ aura raison de proclamer encore à l'orée des siècles : « Il faut mériter les découvertes par des efforts opiniâtres et de longues patiences. » Gloire au romancier qui conduit ses admirateurs à une telle conclusion!

CHARLES DE SAINT-CYR.

Digitized by Google

Florent Verbrugghen, auteur dramatique [1]

Florent Verbrugghen écrivit une revue. Louitje le « boy-scout » y apparaissait dès le lever du rideau, errant dans les taillis de la forêt de Soignes. Il y rencontrait une dryade endormie. Il la réveillait, il la persuadait de venir avec lui à Bruxelles et là, devant eux qui personnifiaient la jeunesse prosaïque d'aujourd'hui et la jeunesse idéaliste d'autrefois, défilaient des actualités plus ou moins intéressantes.

Verbrugghen apporta son manuscrit. Le directeur ne voulut ni le lire ni l'entendre lire ; il l'accepta de confiance et mit sur l'heure l'auteur heureux en rapport avec le régisseur du théâtre. Celui-ci conduisit Florent dans un sombre capharnaüm où s'enlassaient des caisses, des paniers, des panneaux peints, des toiles roulées, des accessoires baroques, des praticables à moitié démantibulés...

« Voilà, mon petit, prononça d'une voix de rogomme, le vieil homme sale à béret noir, voilà le matériel qu'a loué le patron. Il faudra voir à fourrer tout ça dans votre machin. Nous avons là les costumes d'un « ballet des trusts », nous avons de quoi équiper le décor de la conquête du pôle Sud, celui du naufrage du *Titanic*, l'apothéose de la modernisation de la Chine, le défilé des valses à la mode ; enfin, nous avons engagé trois jongleurs japonais, une femme ventriloque et des danseuses lithuaniennes. Nous collationnerons les rôles mardi prochain. Ah ! et j'oubliais : Florimond Dartagnan, qui fait les revues des Folies-Pastorales à

[1] Suite, voir *Revue de Belgique* du 1er novembre 1912.

Digitized by Google

Paris, signera en premier. Comment allez-vous appeler ça? Vous savez, le titre, c'est le tape-à-l'œil d'une revue? Hein?... Vous dites?... D'ailleurs, Dartagnan arrangera ça, il a l'habitude... »

***

Ce qu'il disait, Florent Verbrugghen?...

Le pauvre, il ne disait rien du tout. Il sortit du théâtre de l'Eldorado. Il n'y remit plus jamais les pieds. Il rentra très songeur rue du Chien-Marin. Pour la deuxième fois il conçut un doute sérieux sur la possibilité pour un écrivain belge de faire jouer ses pièces sur un théâtre...

Et puis il fit aussi mentalement le calcul que tant de démarches vaines, de temps perdu, de factures soldées à des maisons de copies, de consommations et de cigares payées à tant de cabots, et de pourboires glissés dans des mains de concierges et de garçons stylés à ce genre d'exercices, obéraient depuis des mois lourdement son maigre budget de gratte-papier.

Si du moins il avait pu se faire jouer une fois, une seule fois, il eût acquis des droits à l'obtention d'une de ces primes que la libéralité gouvernementale alloue aux dramaturges élus par les directeurs trop méfiants.

Une idée en amène une autre. Florent Verbrugghen se dit que privé du subside pour la représentation d'une de ses œuvres, il n'en gardait pas moins des titres à l'approbation par l'officiel comité de lecture à qui il soumettrait son texte.

Florent Verbrugghen reprit la dernière version sortable de son œuvre décidément caméléonesque. Mais comme il venait de lire attentivement les prescriptions compliquées du règlement relatif à l'octroi des primes gouvernementales, il considéra que le libretto d'une opérette ne pouvant légalement aspirer à cette faveur, il lui faudrait changer les couplets et les chœurs de *Batifole et Pipolet* en le preste et facétieux dialogue d'un prosaïque vaudeville.

La princesse Foliola fut donc débaptisée et s'appela Hortensia, fille du vidame des Ecaussines. Le berger devint un facteur rural des postes, produit d'une intrigue de M. de la Roche Bayard avec la femme de son chauffeur, M^me^ Montenaeken.

Digitized by Google

Le duc de Condruzie se transforma en un sémillant officier des guides : le capitaine de la Roche Bayard, fils inavoué du vidame des Ecaussines. Hortensia et le capitaine ont donc le même père, tandis que Montenaeken et ce même fringant cavalier ont la même mère.

M. de la Roche Bayard meurt de congestion en apprenant, sur le tard, son infortune conjugale. Mais il a eu la précaution de coucher le facteur Montenaeken sur son testament, tandis que le capitaine, frustré d'une grosse part de l'héritage qu'il escomptait en vue de liquider un lourd passif de jeu malchanceux et de spéculations déplorables, est forcé de partir pour le Congo, loin de ses créanciers tapageurs.

Montenaeken fait croire que sa subite fortune lui vient d'un providentiel gros lot à la tombola de l'Exposition de Bruxelles et le vidame des Ecaussines doit finir par lui donner sa fille Hortensia.

Sous cette forme, le libretto d'opérette est admis par les doctes commissions compétentes au bénéfice des primes gouvernementales d'encouragement à l'art dramatique.

***

C'était le premier succès authentique remporté par Florent Verbrugghen depuis qu'il se vouait à la littérature théâtrale. Nul événement plus heureux ne pouvait l'encourager à persévérer dans une voie jusque-là pleine de déceptions.

Dans cette issue de ses tribulations, Verbrugghen voulut voir un avertissement de la fortune. Il comprit que sa veine imaginative devait se fixer ; il résolut d'offrir son œuvre dans sa forme folâtre au directeur d'une scène vouée à l'esbaudissement des populations.

« En somme, dit-il à ses amis tenus au courant de ses continuelles démarches, le rire, il n'y a encore que cela de vrai. On ne va tout de même pas au théâtre pour autre chose que pour s'amuser. Ce fut toujours l'erreur des écrivains belges de se fourvoyer dans le sombre, l'obscur et l'ennuyeux. »

Ayant corsé de quelques calembours selon la bonne for-

Digitized by Google

mule, de quelques déshabillés audacieux et d'une chasse passablement loufoque, mais vertigineuse, dans le dédale d'escaliers de la Tour japonaise, à Laeken, de tous les personnages aux trousses de l'ordonnance du capitaine surprise en conversation nocturne et coupable avec la bonne du vidame des Ecaussines, Florent Verbrugghen porta son manuscrit.

Le directeur, hélas ! était engagé par contrats avec ses fournisseurs parisiens attitrés... Pas moyen de glisser, même furtivement, *Le gros lot du facteur* entre une reprise de M. Feydeau ou une nouveauté de M. Mouézy-Eon...

* * *

Florent Verbrugghen, cette fois, connut le découragement. Il fit le serment de lâcher le théâtre, la littérature et il tint son serment pendant presque quinze jours. Il se consacra avec une assiduité que le dépit faisait d'autant plus indéfectible qu'elle était têtue — et fondée sur beaucoup d'amertume et de regrets... — à la comptabilité des kilogrammes de céruse, des mètres carrés de façades remises à neuf et des journées de boiseurs, marbreurs et jaspeurs.

Un contremaître vint par hasard, certain matin, trouver le scribe dans le bureau où, tout en rêvassant, il dressait des relevés de comptes.

« Le patron n'est pas là ? demanda-t-il à Verbrugghen.

— Non, il est parti très tôt pour Tournai. Il y a une grosse adjudication pour les travaux de la nouvelle gare.

— Diable, c'est ennuyeux. Je ne pourrai pas le voir aujourd'hui ?

— Je ne crois pas. Il rentrera fort tard. C'est urgent ?

— Oui, je devrais m'absenter deux jours... »

La suite de la conversation apprit à Verbrugghen que le contremaître Serdobbel était vice-président d'un cercle dramatique bruxellois : *Les disciples de Melpomène*. Or, cette troupe d'amateurs réputés allait participer à un grand concours organisé à Bar-le-Duc et la présence de Serdobbel y était indispensable. Non seulement sa vice-présidence l'y appelait, mais il interprétait le rôle du marquis de Simiers dans *La Souris*...

Digitized by Google

Cette entrevue fortuite fut le féerique coup de baguette qui ranima les illusions et la confiance endormies de l'auteur de *Jean l'Echassier* et de ses succédanés.

M. Serdobbel, mis au courant des délassements littéraires auxquels s'était livré le jeune employé, engagea dès lors souvent avec lui de longues conversations dont l'art en général, le drame et la comédie en particulier, et aussi les qualités et les défauts du talent de Guitry, de Réjane, d'Huguenet, d'André Brulé, de Marthe Mellot, de Granier, de Polaire, de Brasseur et de Lebargy faisaient les frais, passionnément.

Les disciples de Melpomène ayant résolu de servir, eux aussi, la cause, si malchanceuse, du « théâtre belge » se mirent en quête d'une pièce capable de composer un de leurs spectacles du prochain hiver. Le vice-président du cercle prononça, en séance de comité, le nom de Florent Verbrugghen et assura que ce jeune dramaturge, aujourd'hui inconnu mais demain célèbre, avait dans ses tiroirs quelques chefs-d'œuvre de premier ordre.

Mandat fut conféré à M. Serdobbel pour s'aboucher avec cet auteur dont les *Disciples* consentaient à échafauder la gloire.

De commun accord les deux employés de la rue Seutin, l'un bénissant l'autre de sa providentielle intervention, convinrent qu'il fallait soumettre au comité une œuvre tour à tour émouvante et gaie, de bon ton, et dont les péripéties se dérouleraient dans un cadre local et contemporain.

Verbrugghen se rappelle aussitôt que, parmi ses laissés pour compte, avec ou sans musique, il possède certaine comédie intitulée *Les trois secrets*. Il lui faut changer bien peu de chose à l'aventure sentimentale et poignante de M^me^ Gavelle et de René Benedict pour qu'elle soit parfaitement en harmonie avec les possibilités et les nécessités de la représentation chez les amis de M. Serdobbel.

Quant à celui-ci, il ne pouvait que se montrer flatté de l'importance et de l'intérêt du rôle du jeune-premier Benedict que l'auteur lui destinait évidemment.

La lecture devant le comité assemblé remporta un gros succès. Le président du cercle, après avoir solennellement

Digitized by Google

félicité Florent Verbrugghen, lui promit une réponse avant trois jours.

Elle parvint, en effet, sous forme de lettre on ne peut plus courtoise, mais se résumait en définitive en un refus. Les raisons étaient du reste plausibles et ne mettaient pas du tout en question la valeur scénique et littéraire des *Trois secrets*. L'objection était celle-ci : les quatre actes se déroulaient dans des décors mondains ; la distribution comportait de nombreux rôles de femmes exigeant des toilettes riches; il y avait notamment, parmi les scènes à effet, celle de la signature du contrat de Mlle Gavelle dans le somptueux salon du financier son père... Jamais une société d'amateurs ne disposant que de ressources modestes ne pourrait donner à la présentation extérieure de l'œuvre le chic, le luxe même qu'elle réclamait. Ne voulant pas en compromettre le succès par une insuffisance de mise en scène, *Les Disciples* préféraient s'abstenir, quoiqu'il leur en coûtât de laisser à d'autres le privilège de créer une pièce appelée aux plus brillantes destinées...

* * *

Verbrugghen ne pouvait que se rendre à d'aussi légitimes scrupules. Mais Serdobbel, qui avait découvert « son » auteur, était décidé à patronner coûte que coûte ses débuts. Il ne laissa de trêve à son ami de plus en plus intime que celui-ci n'ait mis sur pied un autre manuscrit et ne l'ait présenté aux *Disciples de Melpomène*.

Le temps pressait. On était en octobre. L'annuelle représentation de gala que le cercle donnait au Théâtre communal de la rue de Laeken était fixée au 28 janvier. Il était urgent de mettre le spectacle en répétition. Verbrugghen parcourut à nouveau tous ses cahiers de papier noirci de répliques, en prose et en vers.

Le *Vagabond*, dont M. Siméon avait naguère fait un drame lyrique vériste d'une couleur et d'une vie si pittoresques, parut se prêter aisément à une transformation adéquate aux circonstances. Le libretto, traité à la manière violente et rapide, une fois débarrassé des hors-d'œuvre exigés par le musicien pour mettre en évidence des pages

Digitized by Google

symphoniques éloquentes, fut un drame pathétique, fruste, attachant, en vers libres, se déroulant dans les paysages d'une Ardenne à la poésie tour à tour mélancolique et sauvage.

Les *Disciples* se décidèrent enfin et *Le Vagabond* entra en répétition.

Trois fois par semaine, de huit heures et demie à onze, Florent Verbrugghen vint assister au travail lent mais consciencieux de ses interprètes. Cela se passait dans une grande salle, au parquet sablé, au premier étage d'un café bruyant de la rue Plattesteen. Avec une patience et une bonne volonté angéliques, un vieux comédien de profession momentanément sans emploi scrinait la prononciation des mots et indiquait chaque geste approprié, ou bien concevait, proposait, essayait, modifiait les entrées et les sorties, les « passages », les cent détails du jeu des personnages ; il consultait sans cesse poliment Verbrugghen, mais ne l'écoutait tout de même jamais.

Or, Verbrugghen, après qu'il eut entendu ainsi une dizaine de fois les jeunes artistes des *Disciples* ânonner des bribes de son texte, s'épouvanta, s'inquiéta...

Ses paysans d'Ardennes parlaient avec un accent flamand qui produisait un résultat d'autant plus déconcertant que souvent les répliques comportaient des locutions patoises, l'auteur ayant visé à donner à son drame le plus de couleur locale possible.

L'effet était d'un comique irrésistible, et d'autant plus certain que ces comédiens, de bonne volonté incontestable mais de culture et de métier rudimentaires, n'avaient que les plus vagues notions de la façon de dire harmonieusement les vers...

Le *Vagabond* courait le plus grand péril.

Verbrugghen s'ouvrit de ses craintes à son ami Serdobbel. Celui-ci le prit de très haut. La conversation tourna à l'aigre. Verbrugghen sollicita une audience du comité. Il exposa ses alarmes ; il persuada ; il supplia presque et surtout il soumit un projet capable de satisfaire tout le monde. Le vieux régisseur, qui à part soi pensait comme Verbrugghen, appuya celui-ci. Il fut donc décidé qu'on abandonnerait les répétitions du *Vagabond*, mais que, pour

Digitized by Google

l'hiver prochain, la pièce remaniée, transportée en pays flamand, corsée de traits de mœurs et même de locutions du terroir campinois, et surtout écrite en prose, serait remise à l'étude.

En attendant, puisque la date de la représentation de gala approchait, on inscrirait tout bonnement au programme une reprise de *La Souris*, avec la distribution victorieuse au concours de Bar-le-Duc.

* * *

Un jour de l'été qui suivit, M. Serdobbel, en arrivant rue Seutin, annonça à Florent la mort du président des *Disciples de Melpomène*. La perte était grande pour le cercle. M. Serdobbel sut le dire en termes émus autant que pompeux dans le discours qu'il prononça devant le cercueil, dans le corridor de la maison mortuaire.

Non seulement la perte était grande, mais il apparut bientôt qu'elle était irréparable. Le défunt, brave homme très enrichi dans le commerce en gros de la peausserie gantière, se piquait d'aimer les arts et satisfaisait une louable vanité en jouant au Mécène. La caisse des *Disciples* était, grâce à ses libéralités, à l'abri des surprises et des inquiétudes du déficit.

En serait-il désormais de même? Deux candidats briguaient la flatteuse succession : M. Serdobbel, qui avait des titres d'ancienneté et d'artiste ; un blanc-bec très poseur, nouveau venu dans la société, soutenu par les jaloux que les succès du « marquis de Simiers » médaillé à Bar-le-Duc rendaient hostiles avec intransigeance.

Ce fut, deux mois durant, le règne de l'intrigue et de la cabale au sein jusque-là pacifique des comédiens en effervescence. Plus discordante que les autres se faisait encore entendre, lors des réunions, la voix du trésorier criant famine... Beaucoup de démissions affluèrent. L'instant était critique. Il fut fatal.

Aucun président ne fut élu ; sans être positivement dissous, le cercle ne donna plus aucun témoignage de vitalité. Le régisseur, de qui les cachets étaient coûteux, ne fut plus convoqué. Aucune pièce nouvelle ne fut mise en répé-

Digitized by Google

tition. Lorsque Florent Verbrugghen s'enquit du sort de son *Vagabond*, il eut toutes les peines du monde à recevoir une réponse évasive.

Quand il interrogeait Serdobbel, devenu très rare et qui ne faisait presque plus d'apparitions au bureau ou sur le chemin du retour tant de fois parcouru de compagnie pendant l'hiver précédent, Serdobbel esquissait un geste ambigu, sans signification précise.

Florent Verbrugghen comprit que tout espoir était perdu et que *Les Disciples de Melpomène* ne créeraient pas sa pièce.

Mais il y avait d'autres cercles à Bruxelles. Florent avait appris à les connaître depuis qu'il avait fréquenté Serdobbel et ses amis. Il écrivit au président de la *Réunion dramatique bruxelloise;* il lui fut très poliment répondu que l'annonce de l'interprétation de sa pièce par une société rivale ayant été rendue publique, il serait contraire à tous les usages que d'autres se substituassent aux *Disciples*, même si ceux-ci se trouvaient empêchés de tenir leurs engagements...

***

Florent Verbrugghen, cette fois, renonça à toute persévérance. Le métier d'auteur dramatique belge lui apparut le leurre le plus précaire du monde. Il inventoria avec mélancolie les inutiles avatars de son premier chef-d'œuvre et la succession de ses espérances incessamment déçues.

Pendant qu'il s'était efforcé, avec autant d'imagination que de vaillance, à transformer ses héros au gré des rares possibilités de succès entrevues, les théâtres, obstinément, avaient continué d'accueillir les produits les plus frelatés, les plus insignifiants, les plus malsains aussi que leur envoyait Paris, l'encombrante et funeste procureuse... Ah! certes, oui, il s'était dépensé pour la plus longue, la plus fêtée, la moins banale de ces pièces triomphales, cent fois moins d'efforts — et de talent — et de conviction que n'en avait prodigués l'auteur méconnu de *Jean l'Echassier*, du *Fils de Priam*, des *Trois secrets*, de *Batifole et Pipolet*, des *Frasques de Flup*, du *Gros lot du facteur*, et de toutes les versions du *Vagabond!*

Digitized by Google

Tout valait décidément mieux que d'écrire, quand on était Belge, pour le théâtre. Tout, — même tenir les livres d'un peintre-décorateur, ou fonder constamment de nouvelles revues littéraires d'avant-garde et de combat, ou collaborer aux pullulantes gazettes de fructueux chantage, ou d'ironie stupide, ou hériter un beau jour du fonds de commerce périclitant du *Vase d'or*... Tout, tout, tout valait mieux...

Et c'est méditant ces amertumes, que Florent Verbrugghen parcourait ponctuellement chaque jour deux fois le chemin qui conduit de la rue Seutin à celle du Chien-Marin, et deux fois la route inverse.

Quand il se sentait l'humeur par trop maussade et quand son découragement s'aigrissait jusqu'à lui inspirer des pensées de mauvaise haine injuste à l'endroit de quelques confrères plus chanceux que lui, Verbrugghen prolongeait, le soir, sa promenade du retour et venait flâner en ville avant de réintégrer la boutique où s'étageaient pots, assiettes, vases démodés et bols poussiéreux.

Il regardait les vitrines ; il lisait les légendes des journaux illustrés aux montres des libraires ; il lui arrivait de pénétrer dans une salle obscure de cinéma.

C'est en sortant d'un de ces économiques spectacles, silencieux mais variés, que Verbrugghen jeta les yeux, par hasard, sur une pancarte manuscrite collée sur une glace dans le couloir bariolé d'affiches annonçant les films sensationnels.

Le directeur de l'établissement demandait des scénarios susceptibles d'une représentation cinématographique et des artistes capables de les interpréter. C'était une importante maison étrangère qui espérait trouver un regain de vogue et provoquer un intérêt spécial dans l'exploitation d'un répertoire local.

Florent Verbrugghen eut une lueur d'espoir. Il n'attendit pas jusqu'au lendemain pour se présenter à l'adresse indiquée. L'esprit tout farci de tant d'intrigues, d'anecdotes, de péripéties qu'il avait, sous dix formes apparemment changeantes, mises à la scène, il eut vite fait d'ébaucher instantanément le scénario idéal pour cinématographe à grand spectacle.

Digitized by Google

Le directeur fut séduit par son idée. Il ne restait plus à l'auteur qu'à charpenter les rôles de chacun, à dresser le répertoire des accessoires et costumes nécessaires, à faire choix des endroits où devrait se transporter la troupe pour que soient donnés aux scènes à grand effet des cadres en harmonie avec le déroulement de l'action.

C'était, en somme, le sujet de *Jean l'Echassier* qui allait servir, et cette fois, Verbrugghen l'espérait bien, de façon définitive !

On avait vite reconnu que la reproduction du combat des échassiers en place d'Armes, à Namur, offrait des difficultés de réalisation insurmontables. Aussi Verbrugghen transporta-t-il son drame au temps décoratif et belliqueux de Charles le Téméraire. Une chasse à courre promènerait ses luxueuses chevauchées à travers la forêt de Soignes. La palpitante scène d'amour entre Geneviève et son jeune amant, non plus apprenti mais noble seigneur rival en chevalerie de la maison qui ambitionne de donner un époux à la puissante héritière, se jouerait dans le musée de la Porte de Hal adroitement utilisé comme manoir féodal. Enfin le drame se terminerait par la mort du chevalier que la politique destine à Geneviève et que tuerait, au cours d'un somptueux tournoi, le préféré de son cœur. Ce combat singulier, reconstitué selon toutes les traditions de l'époque, serait enregistré sur les bandes de celluloïd, tandis que des figurants bien stylés, seigneurs, grandes dames et populaire, garniraient des tribunes édifiées devant l'Hôtel de Ville, ou se presseraient, en magnifiques atours, aux fenêtres des admirables maisons pavoisées de la Grand'Place.

Tout allait au mieux. Le directeur était prêt à faire grandement les choses. *Le tournoi de 1468*, « film national d'art, en couleurs », serait sans aucun doute une révélation et l'occasion de recettes plantureuses.

Hélas ! tous les projets sombrèrent, une fois de plus. Il est vrai de dire que les mauvaises volontés et la malchance se liguaient contre le succès de Florent Verbrugghen. Est-ce que le bourgmestre de Bruxelles ne s'avisa pas de refuser à l'entrepreneur de cinéma l'autorisation de disposer de la Grand'Place pour y représenter le simulacre du tournoi fameux de 1468 au cours duquel devait périr le

Digitized by Google

prétendant à la main de Geneviève, baronne des Herbattes, de Verrewinkel et autres lieux?...

***

Florent Verbrugghen a fini par projeter d'écrire un roman autobiographique dans lequel il évoquera en termes lapidaires et dépourvus de philosophie le calvaire gravi par lui, ses manuscrits sous le bras. Il le fera éditer à compte d'auteur le jour problématique où la comptabilité des « Peintures et décors », ainsi que la liquidation des faïences du *Vase d'or*, le mettront à la tête de quatre ou cinq cents francs providentiels.

Et encore, ce projet, Florent Verbrugghen le réalisera-t-il jamais?

PAUL ANDRÉ.

Digitized by Google

La Revue de Belgique

à Paris.

Du sang-froid.

C'est devenu un lieu commun pour nos publicistes de vanter l'admirable sang-froid dont le peuple français fit preuve, l'an dernier, quand les événements marocains provoquèrent les menaces que l'on sait. Certes, l'attitude populaire fut correcte et d'un calme relatif. Pourtant, n'en tirons point vanité : le sang-froid n'est qu'une vertu élémentaire dans une démocratie, et le nôtre ne va pas toujours sans quelque effort.

Tout récemment, l'opinion française envisageait une guerre européenne comme un fait invraisemblable, presque impossible, tout au moins lointain et hors des soucis immédiats. En quelques semaines, on est passé d'un extrême à l'autre : aujourd'hui, les retraites militaires suscitent de frénétiques acclamations ; le plus timide bourgeois frémit d'ardeurs belliqueuses, et le Parlement, fidèle reflet des instincts populaires, est prêt à voter sans discussion toutes les dépenses que le ministre de la guerre lui proposerait. Je ne veux point blâmer ni approuver ici cet état d'esprit, mais comment ne pas relever tout ce que ces revirements violents révèlent de versatilité ? Nous sommes pacifiés à outrance, quand notre œil myope n'aperçoit point le danger ; dès que surgit quelque menace, la foule exaltée déclarerait la guerre à l'univers. Tous les peuples de tous les temps, sans doute, sont ainsi ; mais, puisque la nation française s'est jugée assez sage pour conduire elle-même son destin, on lui souhaiterait parfois plus de maîtrise de soi, plus de gravité, plus de constance dans ses desseins.

Il y a, parmi nous, beaucoup de grands enfants à qui la guerre apparaît comme une sorte de sport, singulièrement séduisant pour les amateurs de mouvement, de bruit, de grand air, d'aventure et de violence. Ils partiraient à la frontière comme ils vont, le dimanche, à la chasse ou à la pêche, pour le plaisir. Il n'est pas rare de rencon-

Digitized by Google

trer quelque boutiquier fiévreux, quelque bureaucrate excité qui proclame : « Ah ! si nous avions osé, l'année dernière ! Mais il en est temps encore : notre artillerie est meilleure que celle des Allemands. Nous sommes sûrs, cette fois, de la victoire. Profitons-en ! » Ils ne s'embarrassent pas d'autres raisons et volontiers appelleraient lâche quiconque leur proposerait d'examiner froidement la question.

Tant de gens confondent le patriotisme avec la frénésie ! Nous avons toujours peur de paraître avoir peur. Affirmer, devant un auditoire populaire ou même cultivé, que la guerre est chose grave, terrible, destructive de tout ce qu'ébauche péniblement notre effort quotidien, et qu'on ne se doit résoudre à cette atroce solution de nos querelles qu'après avoir épuisé tous les moyens de paix et dans le grand silence solennel des décisions extrêmes, c'est s'exposer presque aux murmures et aux sifflets.

Je souhaite que les maîtres de nos enfants s'évertuent à développer en eux le sang-froid, l'aptitude à maîtriser l'instinct, la volonté d'incliner les excitations et tous les enthousiasmes, même les meilleurs, devant la force souveraine de la raison réfléchie. Nous ne continuerons d'être un grand peuple qu'à ce prix.

MAURICE DARIN.

*
* *

Chateaubriand ou Bossuet?

Il semble que le règne de M. Barrès, parvenu à son apogée, commence à décliner déjà. Ou plutôt, car je ne veux point laisser croire ici à un aveu tout personnel de doctrine, il semble que la grande idée à laquelle M. Barrès apporta l'autorité de son talent, — ce talent demeurant en dehors de la controverse, — ne touche plus aussi fortement les sympathies de la génération montante. On vient, en effet, de fêter Bossuet, je ne sais trop pourquoi; et ce minime incident d'une commémoration révèle un état d'esprit nouveau dont on peut saisir l'écho dans plus d'un jeune milieu littéraire. Sans plus d'ambages, il s'agit du catholicisme.

« Mais M. Barrès n'est-il pas le champion littéraire et parlementaire officiel du catholicisme?

— Non pas, répond-on, vu que M. Barrès est un champion athée.

— Et vous n'acceptez pas que M. Barrès, avouant sincèrement son athéisme, réclame le droit de défendre la « sensibilité » catholique qui est la sienne, et qui est celle de la nation, et qui a inspiré l'art, la littérature, la culture de cette nation?

Digitized by Google

— Non pas. Le catholicisme n'est pas une sensibilité. Ou du moins, il n'est pas qu'une sensibilité, et il n'est pas cela d'abord.

— Sans doute. Mais n'est-il pas permis, dans un naufrage, de sauver ce qu'on peut sauver, et qui peut être d'une grande utilité encore ? N'est-il pas permis de maintenir et d'exalter l'esthétique d'une religion dont on a dépouillé la foi ?

— Non pas, insiste-t-on. Sensibilité et esthétique, c'est la même chose. La religion catholique n'est pas une esthétique. Elle est un dogme.

— Dès lors, plus de M. Barrès ?

— Dès lors, plus de M. Barrès, parce que le catholicisme barrésien est surtout une affaire de culture individuelle, un élément d'anarchie, tout juste le contraire de ce que doit être le lien moral et social de la religion.

— Pourtant, vous êtes, vous aussi, littérateur; vous êtes même poète. Et comment...

— Il est parfaitement possible, et il est nécessaire à un littérateur catholique, surtout catholique, de réaliser son œuvre en dehors de la religion. Au fond, la doctrine barrésienne est une intransigeance; elle rejette une foule de sujets dépourvus de tout « sentiment » religieux ou traditionaliste, que nous, catholiques exacts, admettons avec une bien plus grande liberté. Racine ne me choque jamais; Racine m'enchante, le Racine le plus profane, parce qu'il ignore et respecte la religion. Mais *La faute de l'abbé Mouret* m'est un livre odieux.

— Et *Thaïs* ?

— *Thaïs*, oui, malgré les beautés du style et la souplesse de l'instrument critique.

— Et Chateaubriand, dont Barrès n'est à tout prendre qu'un disciple lointain ?

— Lui aussi. C'est lui le grand coupable. C'est son *Génie du christianisme* tout artistique qui a causé le mal, en faisant de la religion un article de littérature laissé à l'interprétation personnelle.

— Alors, Bossuet?

— Oui, Bossuet, et pas Chateaubriand. Bossuet était à sa place. Bossuet n'a pas perverti le sens du catholicisme, parce qu'il lui a gardé ses limites naturelles : le dogme, directement appliqué à l'organisme social, et, encore une fois, à côté du grand Bossuet, il y a le grand Racine... Voyez-vous, d'un même point, qui est la religion, deux chemins divergent. Appelons-les, si vous le voulez, le chemin

Digitized by Google

de Bossuet et celui de Chateaubriand-Barrès. L'erreur est de croire qu'ils communiquent entre eux par des sentiers transversaux et qu'il soit possible de passer de l'un à l'autre sans revenir d'abord au point de leur divergence initiale. Il faut refaire et détruire tout le chemin parcouru avant de s'engager dans l'autre.

— Et une telle opinion n'est-elle pas isolée?

— Elle est celle d'une jeunesse nombreuse, claire d'esprit, « réaliste », et qui sait ce qu'elle veut. »

Il semble donc que la loi de séparation ait été de « séparation » plus que dans le sens politique et budgétaire du mot : une loi de classification. Les catholiques nouveaux paraissent ne point s'en désoler. Ont-ils raison? Ont-ils tort? Reniant le *Sillon* de Marc de Sangnier et de Léon XIII, reniant le « dilettantisme » opportuniste de Barrès, serviront-ils mieux leur cause, comme ils l'estiment, en la débarrassant d'éléments pour eux suspects ou dangereux, et en l'acheminant vers des domaines d'où non seulement la littérature, mais aussi la politique seront exclues? On songe à Pie X, dont les instructions, même si elles ne sont pas suivies, répondent assez aux préférences de notre littérateur. Et cette espèce de probité, ennemie des compromissions les plus flatteusement profanes, n'est-elle pas de nature à satisfaire la conscience de la libre-pensée? ou ne serait-ce encore, cet aveu de désintéressement temporel et artistique, qu'une utopie, une utopie de résignés?

De Chateaubriand ou de Bossuet, qui l'emportera dans cette lutte des deux catholicismes?

E. Gérard-Gailly.

* * *

Dernier souvenir du Salon d'automne.

J'ai eu la bonne fortune de converser avec un fauve à longs poils du Salon d'automne. Sa rugissante réputation me pénètre de l'importance des fruits que je recueillis de cette inoubliable conversation.

Il me montra d'abord, avec la charmante simplicité qui distingue les vrais grands artistes, sa palette... sa palette dont il allait incessamment se servir après l'avoir longuement méditée. « Trois couleurs me suffisent maintenant, dit-il. Employées sans aucun mélange entre elles, elles feront, croyez-moi, jeune homme, des gloires... mieux établies que celle du Titien. »

Je m'inclinai et m'informai du sujet qu'il daignerait traiter avec une telle autorité. A mon parfait étonnement, il l'ignorait encore.

Digitized by Google

Ainsi, dans le bourbier de mes préjugés, je m'étais figuré jusqu'à présent que les objets, le soleil, la pluie, l'heure, la saison, la nature vivante enfin étaient seuls capables d'inspirer une palette. Erreur ! on plie, on brise la nature, s'il le faut, à l'arbitraire d'une palette omnipotente, et elle gagne en richesse et en beauté. Voilà !

Un étonnement plus grand m'attendait lorsque j'abordai la question épineuse des « déformateurs ». « Ainsi, dis-je, vous déformez scientifiquement la Nature pour aller du Caractère à la Laideur? Humble admirateur de Rembrandt, je me permets d'en appeler à son témoignage. Car négligeant la Laideur, et sans rien déformer, lui, manque-t-il de caractère ? »

Le fauve poilu me dit alors carrément sa façon de penser sur Rembrandt. Il s'exprima par un mot sonore, sec comme une déchirure.

Une telle puissance de raisonnement me fit la plus profonde impression.

J'entendis ensuite mille choses intéressantes : à savoir que la naïveté, la touchante naïveté de l'enfance est monopolisée par l'avant-garde cubiste et futuriste. J'appris aussi que le Salon d'automne se compose maintenant de soixante-quinze exposants « Naïfs » sur cent, et que, Dieu merci, les vingt-cinq derniers gêneurs seront bientôt chassés honteusement.

Je me permis une dernière question. Ne comptait-il pas, lui le fauve poilu, faire une exhibition particulière de ses acheteurs? J'eus beau lui démontrer quel retentissement une semblable exposition pourrait avoir auprès du public blasé, il ne voulut rien entendre, « sachant mieux que moi, m'affirma-t-il, jusqu'à quel point on peut se moquer du public ».

S'il vous plait? Quand nettoiera-t-on cette écurie d'Augias qu'un mystificateur s'obstine à nommer « Salon » ?

ALLARD-L'OLIVIER.

Digitized by Google

Chronique Parlementaire [1].

ON VA CAUSER.

Assurément. Les déclarations lues par M. de Broqueville à la Chambre et au Sénat revêtent, dans les circonstances que nous traversons, une importance considérable. Elles vont être l'objet au Parlement d'un débat qui marquera dans les annales législatives.

Au point de vue militaire, le chef du cabinet n'a pas caché la gravité de la situation. Il a révélé les sources d'un pessimisme extrêmement accentué et il n'a pas craint de dire qu'il avait sollicité l'avis des techniciens « et diplomates ». On sait ce que cela signifie. Les puissances garantes de notre indépendance ont assurément exprimé sans détour le désir de nous voir assurer nous-mêmes la défense de notre neutralité, jusqu'au moment où elles interviendraient. Les meilleurs traités ne valent pas d'ailleurs une bonne armée disposant de forts puissamment outillés.

C'est en somme — et il est bon d'insister — la confirmation solennelle et éclatante de la thèse libérale. Il y a vingt-cinq ans que le parti libéral dénonce le péril militaire. Jusqu'en ces derniers temps, nos adversaires ont nié ce qu'aujourd'hui ils reconnaissent. Ils ont assumé là une responsabilité écrasante.

Le projet que déposera M. de Broqueville comme suite à ses déclarations n'est pas connu au moment où nous écrivons ces lignes. On sait seulement qu'il s'agit de l'application du service général. La droite votera-t-elle ce projet? Les irréductibles « niemand gedwongen soldaat » du banc d'Anvers se laisseront-ils amadouer par les séductions du maroquin ministériel offert généreusement à M. Segers? Il parait. En tout cas, l'appui de la gauche libérale est assuré au gouvernement pour une œuvre patriotique dont elle a, elle-même, tracé la voie.

***

La déclaration de M. de Broqueville relative à la question scolaire manque de précision. Elle vise surtout l'enseignement professionnel.

(1) Notre collaborateur Herman Dons réunira sous ce titre ses notes et impressions de la quinzaine parlementaire.

Digitized by Google

De ce côté, il faut incontestablement veiller, mais ce que le chef du cabinet a dit au sujet du problème électoral doit être salué avec satisfaction.

Les paroles de M. de Broqueville sont apaisantes. Elles permettent d'espérer une solution pacifique de cette irritante question. M. de Broqueville ne ferme pas la porte à la revision. L'entrée de M. Hellepute dans sa combinaison autorisait cet espoir, car le député de Maeseyck s'était déclaré prêt à « causer » et aujourd'hui le chef du gouvernement, avec toute l'autorité que lui donne sa fonction, se montre lui aussi disposé à « causer ».

C'est un résultat. Le *Peuple* lui-même n'entrevoyait guère mieux que « la politique de la porte entrebâillée ». Or, le discours de M. de Broqueville entr'ouvre la porte. Il y a une nuance.

* * *

La politique dans la voie de laquelle marche notre premier ministre semble devoir être une politique de bon sens et de sagesse. Il était temps de renoncer aux violences à la Schollaert. M. de Broqueville paraît s'en être rendu compte. C'est un fait heureux.

Il serait en tout cas inouï de voir le gouvernement solliciter du pays son consentement à l'égalité absolue des devoirs militaires, sans songer aussi, dans une pensée d'équité et d'apaisement, à garantir l'égalité des droits politiques.

Maintenant on peut causer.

Causons.

HERMAN DONS.

Digitized by Google

Le Chapitre de la Femme.

Les Images (comédie-féerie en deux actes), texte par Jean Berlaer; musique par Ch. Mélant; illustrations par Constant Van Offel. — Collection du *Théâtre de la Jeunesse* (1).

I

On n'a pas oublié la représentation de la comédie-féerie *Les Images*, donnée l'hiver dernier par le *Théâtre de la Jeunesse*, sous les auspices de l'Œuvre des « Conférences et fêtes dans les hôpitaux ». Le succès de cette matinée fut très vif et de bon aloi. Unanimement, l'on avait reconnu les qualités de grâce et de simplicité de cette pièce destinée à l'enfance et si parfaitement comprise par l'enfance; les petits spectateurs de 6 à 12 ans, qui, ce jour-là, composaient en majorité l'auditoire du *Théâtre de la Jeunesse*, l'avaient, en effet, goûtée avec un plaisir visible, et chaleureusement applaudie.

Jean Berlaer, qui cache sous ce mâle pseudonyme une personnalité féminine très délicate, en avait écrit le livret; l'auteur de la musique, c'était M. Ch. Mélant. Ils viennent de publier leur œuvre sous la forme d'un joli album, illustré par M. Constant Van Offel.

Les « images » dont il est ici question sont, rappelons-le, de très anciennes images; elles datent d'une époque de foi ardente et de naïveté. Des maîtres peintres du moyen âge en sont les auteurs; elles ornaient de précieux manuscrits appartenant au trésor d'une petite cour, la cour de Wessex, située dans ce qu'on nommait « les Iles » au IXe siècle, soit : les « Iles britanniques », et dont le souvenir même aurait disparu depuis longtemps si, de cette cour, n'était partie la gloire triomphante qui, un moment, rayonna sur le monde médiéval du Septentrion : je veux parler d'Alfred-le-Grand, le fameux « King Alfred » de l'histoire; le héros populaire du drame de John Aikin. Vous le savez, Alfred le Grand, c'est le vainqueur épique des Danois

(1) Bruxelles, K. Dickinson, éditeur.

Digitized by Google

et des Gallois et, en somme, le premier maître *anglais* de l'Angleterre. Avant lui, la plus grande partie du territoire qui forme actuellement ce pays appartenait, par droit de conquête, aux Danois. Alfred les combattit avec ardeur et même avec la plus grande témérité; d'abord vaincu par ces pirates, il finit par les écraser dans la rencontre sanglante d'Eddington; à la suite de cette bataille décisive, le traité de Wedmore partagea l'Angleterre entre le roi de Wessex et le roi danois. La ville de Londres, d'abord cédée à l'ennemi, devait être reprise de haute lutte, en 886, par Alfred, dont la puissance parut alors considérable. Et ce prince eut le loisir de songer, enfin, à l'organisation intérieure de son royaume. Sa popularité était immense, son renom s'étendait loin, au delà des « Iles » et, comme c'était un guerrier, il s'occupa d'abord de donner à ses armées une organisation forte et nationale. Alfred est le créateur de la marine anglaise primitive; il est aussi l'instaurateur dans son pays de règles de justice pleines d'intelligence et qui devançaient la civilisation du temps; la maxime favorite de ce souverain d'une époque quasi barbare est celle-ci : « Il faut que mes sujets soient aussi libres que leur pensée! » Bref, Alfred de Wessex ne fut pas seulement un illustre capitaine, mais un sage législateur. Il fut autre chose encore : il fut un lettré, curieux des choses de l'esprit et qui s'y intéressait. Même, il composa, de son cerveau et de sa main, quelques ouvrages de littérature pure, dont ses biographes ont dit merveille. Et il marqua beaucoup de bienveillance aux peintres, aux imagiers, verriers et enlumineurs.

II

Or, il y avait à cette époque, dans les « Iles » et, plus exactement, en Irlande, une école fameuse de miniaturistes; elle y était établie depuis les premiers temps du christianisme et avait été profondément influencée par l'art byzantin. Aussi, les savants chercheurs qui se sont occupés de cette matière croient que la miniature irlandaise, comme celle du centre et du sud de l'Europe, a une origine orientale. Cet art du Nord possédait, néanmoins, ses caractères propres et, s'il est vraisemblable que c'est là un simple anneau de la chaîne classique, ce chaînon se rattache à un autre, essentiellement national et où tout l'art de l'imagerie chrétienne était en germe et en promesse. En ces temps lointains, régnait sur la société médiévale un étrange chaos des mœurs, des langages, voire des principes esthétiques. L'influence latine et païenne y demeurait puissante et

Digitized by Google

les compositions faites pour illustrer les manuscrits du temps révèlent un mélange extraordinaire du sacré et du profane, de la mythologie des Celtes, de la mythologie scandinave et de la mythologie antique.

Pourtant au IXe siècle, la pensée de Jésus était prépondérante sur le monde anglo-saxon, et c'est la légende chrétienne qui inspira exclusivement les miniaturistes du temps d'Alfred le Grand. Bien avant son règne, un certain *Évangile de l'enfance*, dont le fonds littéraire avait dû se former du IIe au Ve siècle (comme la plupart des apocryphes), était attribué à l'apôtre Pierre, et l'on en avait, en Angleterre et en Irlande, des exemplaires merveilleux : chacune des pages de ces manuscrits était enluminée dans le texte, et les hors-textes y étaient nombreux. Ces illustrations montraient, à la fois, les animaux de l'Apocalypse, ceux du Bertiaire symbolique et la faune de la mythologie païenne, entourant des personnages de la Bible.

Il fallait être un très grand seigneur, un prince, sinon un roi, pour posséder de ces ouvrages qui valaient leur pesant d'or. Alfred de Wessex en était grand amateur et le renom de sa collection de manuscrits a traversé les siècles.

III

Les historiens expliquent ce goût d'un homme plus habitué à l'existence violente des camps qu'à celle, placide et sédentaire, des palais gothiques, plus adonné à la chasse aux loups qu'aux veillées au coin de l'âtre, par un original épisode de l'enfance d'Alfred.

C'est celui que Jean Berlaer a emprunté pour en tirer sa pièce ; puis, qu'il nous a présenté en l'album paru aujourd'hui. Je ne vous en dirai que peu de choses ; je ne veux pas déflorer le plaisir que vous aurez à lire le scénario des *Images*. Son action se passe en l'année 861. Alfred ou, plutôt, « Monseigneur Freddy », comme on le nommait alors, atteignait ses douze ans. C'était un jeune prince turbulent, impertinent, sauvage ; il aime les chiens, les chevaux, les faucons ; il est grand chasseur, bien que ce ne soit encore qu'un frêle enfant. Depuis quelque temps déjà, l'on a délégué à la tâche difficile de son éducation deux gouverneurs : l'un, Guidolphus, poète latin, tout pénétré encore de l'esprit de l'antiquité païenne ; l'autre Stringam, aussi revêche que savant et fort épris du système scolastique du moyen âge et de sa rhétorique. Mais Alfred, qui affecte de la prédilection pour Guidolphus et peu de sympathie pour Stringam, se

Digitized by Google

moque des deux pédagogues et n'a pas le moindre zèle pour l'étude. Aussi se montre-t-il aussi inattentif aux leçons de ses maitres, qu'il se montre, au contraire, ardent et passionné pour les jeux. A douze ans, il était d'une ignorance absolue et ne connaissait pas même les lettres de l'alphabet.

Cependant, son père, Ethelwolf, roi de Wessex et de Kent, venait d'épouser en secondes noces et avait ramené de France en Angleterre une fille de Charles le Chauve, la princesse Judith, guère plus âgée qu'Alfred puisqu'elle a quinze ans. Avec elle vient de débarquer en Wessex tout un essaim de jeunes personnes : ses dames d'honneur. Elle en a pris encore deux autres indigènes, mais tout aussi neuves à la vie qu'elle l'est elle-même : ce sont Anne et Gwenny.

Et voilà installée dans le sombre palais de Winchester, une manière de cour en miniature, de cour-enfant. Judith y a apporté les coutumes de France et des rappels de ses amusements de fillette au château de Senlis, résidence des descendants de Charlemagne, où le père de cette princesse demeurait. Parmi tant de puérilité, la jeunesse volage, exubérante et moqueuse d'Alfred se plut. C'est ce milieu, à la fois archaïque et candide, qu'a évoqué Jean Berlaer : le petit prince manifeste avec entrain son naturel espiègle et nous voyons l'aimable cour de Judith, à la fois amusée et troublée par les fantaisies trop tapageuses de ce garçon indomptable. Mais le poète Guidolphus, adversaire déclaré des théories pédagogiques de son confrère Stringam, le rhéteur, professe sur l'éducation des princes des idées que partage la fille de Charles le Chauve : ces derniers sont pour le sentiment contre le raisonnement ; pour l'esprit contre la matière ; pour la douceur persuasive contre la sévérité brutale. Guidolphus oppose ici le système de Platon au stoïcisme de Stringam. Et, bien qu'ils se disputent constamment là-dessus, leur élève n'en souffre guère. Il échappe à ses deux précepteurs par l'étourderie, l'insouciance et, enfin, toutes les vertus comme tous les défauts de son âge.

Cependant, voilà qu'il a 12 ans, et il ne sait pas lire ! Heureusement, il va faire la découverte d'un précieux missel appartenant à se jeune belle-mère, Judith de France. Aussitôt, les miniatures qui illustrent ce livre séduisent le prince héritier de Wessex et l'exaltent ; il les trouve belles, intéressantes, admirables ! Il y voit des figures de la Bible et du Paradis, des anges, des monstres, les prophètes, les bienheureux, tout le peuple fantastique et divin de la religion, de la fable, de la légende. Et Alfred voudrait comprendre les textes écrits

Digitized by Google

en lettres de pourpre et d'azur autour de ces compositions passionnantes et qui les expliquent. Mais, c'est mystères et ténèbres pour lui, puisqu'il ne sait pas lire. L'idée de pénétrer le sens des images s'impose à l'enfant; les images, elles-mêmes, le hantent. Il en rêve et, dans une hallucination, il les voit, soudain, échappées du pieux manuscrit et qui s'animent : voici une procession de prêtres ; voici une marche rituelle ; voici des anges, des archanges, des séraphins. Et tous semblent vivants et tous participent à des scènes rapides et variées. Oh ! de quel cœur le petit ignorant souhaite de connaître la signification des mouvements divers accomplis par la foule de ces figures merveilleuses !

Pour cela, il faudrait qu'il sût lire et il déplore de ne le savoir point. Mais il apprendra ; il y est résolu, il le veut. Aussi, il va désormais se prêter docilement aux exigences du maussade Stringam. Et comme, après une incartade un peu forte, Alfred, pour l'expier, est envoyé dans un couvent de moines austères, c'est là que son maître va, enfin, pouvoir l'instruire en l'art de la lecture.

Le petit Alfred s'adonne maintenant à l'étude avec sa fougue habituelle : c'est qu'on lui a promis pour récompense de son application le livre, le beau livre aux enluminures. Il le réclame obstinément et va le recevoir des mains de Judith. Après celui-là, il en lira, il en aimera d'autres ; et c'est ainsi qu'il pourra devenir, plus tard, non seulement un illustre capitaine, mais un homme éminent, bien supérieur à son siècle, par la culture de l'esprit.

Jean Berlaer nous a conté ce conte avec ingénuité ; nous avons sous les yeux, grâce à lui, toute cette petite cour anglo-saxonne de Wessek et sa reine-enfant, et son personnel de suivantes, toutes aussi joyeuses, puériles et folles que le gamin royal dont elles redoutent les niches.

J'ai goûté particulièrement la sûreté d'observation, le juste instinct psychologique avec lesquels l'auteur a su fixer non seulement la silhouette impertinente, aussi hardie qu'elle est tendre, de son jeune héros, mais le type de chacun des personnages gravitant autour de ce roi en herbe, destiné, nous le savons, à devenir un terrible conquérant et un homme illustre : orgueilleux, chevaleresque, brave et, en même temps, paresseux, friand et câlin, c'est un enfant et c'est un maître. Guidolphus et Stringam, qui représentent la poésie et la rhétorique en opposition et en rivalité, sont amusants et drôles; Anne et Gwenny, les gentilles dames d'honneur, sont bien de leur âge, de leur temps et de leur caste. Enfin, une figure épisodique, dans cette aimable saynette, la vieille Mag, préposée à la marche des Heures

Digitized by Google

et au service du Sablier, est le symbole du Temps qui passe et transforme les êtres en conservant, lui-même, un aspect immuable.

Tout cela est ingénieusement trouvé, tout cela est présenté avec la délicatesse, la précision et la clarté nécessaires à une lecture comme à un spectacle destinés à l'enfance.

M. Charles Mélant a orné *Les Images* d'un pimpant réseau de mélodies. Les illustrations de M. Constant Van Offel sont d'un bon style et d'une composition heureuse ; bref, c'est, en tous points, une œuvre fine, fraîche et recommandable.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

P.-S. — Je suis fort en retard pour vous parler de quelques livres reçus en ces dernières semaines. Je le ferai prochainement, en même temps que j'entretiendrai mes lecteurs de la *Revue de Belgique* de la statuette d'ivoire, œuvre de Mlle Jenny Lorrain, qui vient d'être placée au Musée des Colonies.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

La jeune critique française.

Ce serait un beau sujet d'étude; mais il faut savoir se borner. Il y a une jeune critique à Paris, et qui ne doit pas grand'chose à ses aînés. Au lieu, comme ce fut le cas pour Taine, venant après Sainte-Beuve, et aussi pour Paul Bourget et Émile Hennequin venant après Taine, de se raccorder à l'effort et à la méthode de ses prédécesseurs, nos juges littéraires mettent une coquetterie quasi ostentatoire à n'être qu'eux-mêmes. Ils font tout au plus penser à ces écrivains de 1830, qui, louant leurs pairs, ne concevaient cette apologie que comme une charge contre le classicisme sommeillant. Etre pour Lamartine et Hugo, c'était dire son exécration pour Andrieux et Jouy, Étienne et Arnault, c'était terrasser « l'hydre du *perruquinisme* », comme dit quelque part Théophile Gautier.

C'est qu'une révolution littéraire est en voie de s'accomplir, plus profonde peut-être que celle de 1830. A chaque pas en avant que fait la critique française, celle des Lanson et des Lefranc, des disciples de Brunetière aussi, on constate davantage que la soi-disant originalité du romantisme a été exagérée, qu'en l'isolant de l'œuvre obscure, mal interprétée ou trop oubliée, des générations précédentes, on présente sous un faux jour des pensées ou des harmonies, déjà plus ou moins familières aux contemporains de Chénier, peut-être de Parny et de Bertin (1). Au contraire, la poésie et le roman de 1910, en ce qu'ils ont de tout à fait marquant, nous offrent un spectacle dont l'imprévu réjouit quelques délicats, s'il trouble, dépayse ou fâche le plus grand nombre. L'art d'un Gide et de ses amis de *La Nouvelle Revue française*, les vers de Francis Jammes, les ratiocinations de Péguy, le théâtre de Claudel, les fragments trop rares de Lucien-Jean et la dépouille de Charles-Louis Philippe, voilà qui ne rappelle assurément pas les tentatives, fortes ou simplement ingénieuses, des écrivains de 1880. Tout au plus trouverait-on dans le symbolisme, si discuté lui-même, et si dissemblable de la perfection parnassienne dans ce qu'il a de vraiment propre, les racines chétives d'une esthétique qui s'impose aujour-

(1) Voyez notamment l'intéressant exposé de M. D. Mornet, *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*, que j'analyserai prochainement.

Digitized by Google

d'hui à nos curiosités. Or, ce qui est vrai du vers et de la fiction l'est peut-être davantage de la critique.

Non pas que celle-ci brille par l'unité de ses vues. Ses meilleurs ouvriers ne se confondent qu'en ceci qu'ils manquent d'indulgence pour le passé, qu'ils entendent lui tourner résolument le dos. La campagne que MM. Lasserre, Maurras, de Tarde, Massis, etc., font en faveur d'une rénovation des études classiques, n'est, en somme, qu'un épisode significatif de ce changement de front. On ne veut plus brûler le même encens sur les mêmes autels. On est un peu dégoûté, et fort détourné, de ce scientisme qui a servi de livrée à trop de médiocrités. Avec Bergson, l'intuition tend à reprendre tous ses droits et même un peu plus. Elle combat et refoule l'investigation de laboratoire, dont Brunetière vanta longtemps les conquêtes et chercha à s'assimiler les procédés mécaniques ; une appréciation de l'homme et du livre, reposant plus ou moins sur l'emploi de ces procédés, suppose qu'on néglige toute une série de facteurs, dont notre jeune critique ne sait exagérer l'importance. Et d'abord le facteur moral, que déjà Sainte-Beuve ignorait, que Taine condamnait formellement (« le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ») et que l'on désire restituer dans ses privilèges; c'est de lui que M. Henry Bordeaux, avec une souplesse et un tact indéniables, a fait la pierre angulaire de sa critique de théâtre, la plus suggestive peut-être qui soit en ce moment; c'est sur lui aussi que se fonde M. Chaumeix, dans d'admirables articles de *La Revue hebdomadaire*, écrits avec un souci généralisateur plutôt que dans le sens de l'actualité courante. On le retrouve encore chez M. de Bersaucourt, qui a donné plusieurs études sur des poètes catholiques (*Paul Verlaine*, *Louis le Cardonnel*, *Francis Jammes*, *Louis Mercier*, chez Jouve et ailleurs), où des préoccupations confessionnelles ont, il est vrai, resserré et rétréci l'objectif, et je me demande si M. Édmond Pilon ne peut être rangé ici. Certes, son ondoyance et sa fantaisie ne permettent pas d'apercevoir les lisières, si palpables chez ses confrères ouvertement catholiques; mais l'amoralisme de ses aînés lui est non moins étranger; sa sensibilité se cabre devant certaines négations et, dans son art de résurrection des gens et des idées d'antan, il y a plus que du goût et une érudition relative; on y découvre une ferveur qui émeut. Ses *Sites et personnages* (Paris, Grasset) s'ouvrent par un chapitre explicatif qui n'est pas sans dessein intitulé « Une forme de piété littéraire ». Toutes les piétés sont sœurs.

Voilà donc un élément caractéristique de notre jeune critique. Il y voisine et fait bon ménage avec un respect de la tradition, qui ne peut être confondu avec l'admiration des écrivains de ces cinquante dernières années. Réalisme, naturalisme, parnasse, symbolisme, fi, que tout cela déplaît! Mais parlez-nous de cette géométrie de la pensée et de la forme, par quoi nos ancêtres s'imposèrent à l'Europe entière, de cette clarté simple et élégante de leurs propos, de leurs modèles surtout, pris exclusivement à

Digitized by Google

Athènes et à Rome : foin, désormais, des brumes du Nord, de la mystique slave ou flamande, du surhomme et de tous les dadas qui séduisirent Paris il y a quelque vingt ans! Et, par contre-coup, voici que la nouvelle vogue du latin devient pour les pédagogues un sujet de surprise. Nos filles veulent l'apprendre, tout comme une Sévigné ou une La Fayette. Pour l'amour du grec, elles baiseraient les poils gris de Vadius.

M. Sauvebois est parmi les médiateurs les plus actifs de cette surprenante rénovation. Préparée dans les écoles littéraires (songez à l'*École romane* de Moréas, aux bataillons des antiromantiques commandés par Maurras et Lasserre, etc.), elle trouve maintenant des appuis dans l'université comme dans les revues et les journaux. La campagne d'Agathon dans l'*Opinion* et de M. Montfort dans les *Marges*, la pétition de ce dernier en faveur du latin couverte d'illustres signatures, des enquêtes de la *Phalange*, de *Paris-Journal* et d'autres périodiques, des polémiques ardentes, un discours annonciateur d'une marche en arrière de M. Guist'hau, voilà des indices nullement négligeables.

L'an passé, M. Sauvebois publiait son *Équivoque du classicisme* (à L'édition libre). Il y reprend et revise des thèses déjà formulées, en 1908, dans son pamphlet *Après le naturalisme*. Pamphlet, est-ce bien le terme? M. Sauvebois y témoigne, en somme, de beaucoup de sens et de modération. La théorie de l'art pour l'art a seule le pouvoir de le faire sortir de lui-même ; il lui en veut du mal qu'elle aurait fait aux lettres. C'est en son nom qu'il condamne le symbolisme « contrariant le clair génie français ». Il conserve intacts ses espoirs en la science qui a « vaincu la foi ». Il voit que le naturalisme a tenu sa place dans l'évolution et que c'est à lui que « l'école littéraire prochaine se rattachera ». Cette école aura pour devoir de comprendre et d'interpréter le rôle social de la littérature. Ce rôle, ce sont les écrivains qui en ont la plus nette conscience. Car la société « n'est que par l'esprit, ou plutôt pour toucher à ses fins, tout acte ne doit s'effectuer que par l'esprit. Le devoir actuel impose donc de travailler à l'avènement du règne de l'esprit ». C'est ce que n'ont pas fait, dans la mesure nécessaire, les écrivains du passé. Et M. Sauvebois n'épargne point les grands classiques, immobilisés dans le fétichisme monarchique et indifférents à l'amélioration graduelle du sort de tous les hommes. Reste à savoir si notre méthode était de convenance aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Comme M. G. Sorel, si peu indulgent pour la pensée de ce temps-là, M. Sauvebois semble le croire ; mais il est permis d'en douter, et je suis de ceux qui ne regrettent pas que ni un Montaigne, ni un La Bruyère, ni un Montesquieu n'aient compris autrement leur emploi d'excitateurs d'âmes. A chaque temps et à chacun sa peine (1).

(1) Dans son deuxième écrit (p. 77), M. Sauvebois émet des vues déjà plus raisonnables sur ce sujet difficile dont l'exposé n'est pas chez lui exempt de contradictions.

Digitized by Google

Il n'importe, au surplus, et j'expose ici plutôt que je ne désire polémiquer. Si la littérature n'a guère vécu jusqu'ici « d'une grande ardeur humaine », il est assez vain de le lui reprocher ; il resterait d'ailleurs à l'établir, et je doute qu'on le fasse. M. Sauvebois n'y a point réussi, pas plus que M. Sorel, si dur pour le parasitisme des philosophes. Comme si d'autres voies s'ouvraient à eux avant 1789 ! C'est ce que M. Sauvebois confesse d'ailleurs quelques pages plus loin, et on peut lui en savoir gré. Où il s'abuse, c'est lorsqu'il nous peint l'action régressive du romantisme, alors que la littérature la plus *sociale* (dans le vrai sens du mot) fut assurément celle qui donna Hugo, Lamartine, Michelet, Balzac, Quinet, etc. Sa défense du réalisme est plus solide ; mais comment lui échappe-t-il que Flaubert est plus près de Racine et de Bossuet que de Voltaire ? Le réalisme de Boileau n'aurait jamais dû s'anémier dans les poncifs du *Temple du goût*, agoniser dans la phraséologie jacobine de La Harpe. D'autre part, le péril d'une littérature consciemment et volontairement éducatrice n'a plus besoin d'être montré ; il y a entre elle et les formes supérieures du beau la distance qui sépare Verlaine de Manuel, Anatole France de Jean Macé.

On devine, d'après ces longs préliminaires, qu'en préconisant, dans un autre ouvrage, le retour au classicisme, M. Sauvebois n'entend pas conseiller un servage auquel les méthodes scolaires ont accoutumé les cerveaux de quinze ans. A quinze ans, cette discipline peut se défendre, à vingt-cinq, elle serait absurde. Ce qu'il veut, c'est libérer les lettres françaises de la sursaturation d'éléments étrangers ; c'est reprendre à la sensibilité et restituer à la raison la direction de notre pensée ; c'est attribuer une portée collective ou sociale aux produits de l'esprit individuel (en un sens, il le confesse lui-même, il en fut toujours ainsi) ; c'est envisager le classicisme comme un moyen plus parfait d'expression, non comme une doctrine. Ajouter qu'avec la méthode classique, nous ne risquons guère de refaire les œuvres du XVII^e^ siècle, est-ce bien nécessaire ? Trop d'eau a passé sous les ponts, trop de nuages dans le ciel. En somme, il s'agit de rester français, clair, concis et précis, d'aimer la logique, une belle ordonnance, d'aller au fond des choses et de ne rien omettre d'essentiel, de hiérarchiser les valeurs et d'établir les principes, presque rien, en vérité...

Est-ce que MM. Henri Ghéon et Jacques Rivière sont hantés des mêmes ambitions ? On pourrait le croire à les lire, tant il y a de soin de la forme et de savante économie dans les études qu'ils ont réunies en volume, surtout dans *Nos directions* (édition de *La Nouvelle Revue française*) du premier de ces critiques. M. Ghéon a précisément écrit sur le classicisme des pages très soignées ; il y mêle des discussions qui semblent déjà bien démodées, il est vrai, et en ferraillant avec M. Moréas ou ses admirateurs, il rapetisse terriblement son objet. Mais il n'importe, puisque sur le siècle de Louis XIV il s'est exprimé avec finesse et sagacité. Lui aussi, il fait l'utile distinction entre une méthode et un fond d'idées et de sentiments ; il sait qu'il est des

Digitized by Google

chemins qu'on ne rebrousse pas. Il a cet autre talent de ne rien abandonner, de ne rien réprouver de tous les apports dont s'est enrichie la littérature française depuis cent ans. Au contraire, l'imitation des littératures étrangères lui fait tout l'effet d'un enrichissement ; car il sait que ce fut toujours une source de fraîcheur et jamais un aveu de détresse ou de disette. Voilà donc en quoi il y a désaccord entre lui et M. Sauvebois. Contre l'avis de celui-ci, il est respectueux des innovations symbolistes. Par ses « Notes sur le drame poétique », sa façon courageuse d'emboîter le pas à M. R. de Souza, son admiration non dissimulée pour bien des audaces de rythmes et d'images, il nous offre l'agréable spectacle d'un libertaire là où son confrère fait figure de doctrinaire intransigeant.

Et M. Jacques Rivière, dont j'ai lu les *Études* (même éditeur)? Il serait intéressant, si j'en avais la place, de raccorder son esthétique à celle de M. Ghéon, de montrer aussi ce qu'il doit à son maître, M. André Gide. C'est lorsque j'étudierai celui-ci que je serai sur ses talons, car il lui a consacré de très belles et très pieuses pages, dont on aurait tort de s'abstraire en s'occupant de l'auteur de *La porte étroite*. Aujourd'hui, je louerai seulement sa forme un peu inquiète, désespérément chercheuse, analytique avec précision, mais aussi avec grâce. Ce qu'il a écrit sur Gide, Claudel et sur des peintres et des musiciens échappe à la banalité de la critique d'occasion.

M. W.

* * *

Quelques romans.

Parmi un plus grand nombre, arrêtons notre choix sur deux ou trois romans de mœurs paysannes. Le régionalisme n'est pas seulement une doctrine, il est un fait en littérature. Chacune des grandes provinces de la France a ses caractères propres, son humeur, ses manières et ses mœurs, sa sensibilité bien à elle. Un Breton, qu'il s'appelle Chateaubriand, Lamennais ou Renan, ne pense pas, n'écrit pas comme un Normand, qu'il s'appelle Corneille, Fontenelle ou Flaubert. Et c'est surtout dans les œuvres d'imagination que la démarcation est nette. La Garonne de Pouvillon, le Quercy de Cladel, le Périgord de Le Roy, la Normandie de Maupassant pour ne point se souvenir du Berry de G. Sand ou de la Bretagne bretonnante de Brizeux et Souvestre) ne se ressemblent pas plus dans les contes et les romans de ces écrivains que dans la réalité de leurs paysages et de leurs vies locales.

Or, voici que dans le Nord M. Hamp, après Duvauchel et d'autres, nous montre le parti remarquable qu'un observateur patient, et doué de style, peut tirer de cette veine régionaliste. Dans *Le rail*, il avait, naguère, déployé des qualités d'une nature un peu particulière. Le cheminot, son métier brutal et délicat, ses habitudes physiques, ses propos et — lâchons le mot — sa mentalité n'avaient jamais trouvé un analyste aussi minutieux, aussi intransigeant sur le détail et la technique. Après avoir donné *Le rail*

Digitized by Google

et aussi après *Marée fraîche* et *Vin de Champagne*, autres études descriptives) M. Hamp nous conduit à la frontière belge, non loin de Valenciennes et de Douai, il nous y retient par des moyens très simples et n'excluant pas une certaine vulgarité. Pourtant cette anecdote de la séduction d'une ouvrière de village industriel par un petit employé parisien échoué là, pourquoi nous communique-t-elle la petite secousse, sans qu'une phrase de l'auteur sente la rhétorique de l'apitoiement? C'est que sa manière est sobre et forte. Il serait intéressant de comparer *Vieille histoire* (Paris, *Nouvelle revue française*) à nos nouvelles de Wallonie, à celles de Krains et Stiernet surtout. Comme eux, et plus qu'eux, l'auteur a la rudesse du ton qui convient, le sens analytique, le réalisme court et poignant. L'histoire pourrait s'être passée comme on nous la conte. La langue est simple, à de rares moments un peu tarabiscotée comme chez les Franco-Flamands, Eekhoud, Virrès, Hellens; mais ce qui distingue d'eux M. Hamp, c'est un air de détachement, un sens plus fin aussi. Il semble que Paris ait décrassé cette plume, malgré le souci localisant, la couleur qui ne néglige même pas les propos patois et la terminologie propre à la zone-frontière.

Mais la place est mesurée. Or, il faut signaler les scènes de la vie ouessantine que, sous le titre *Filles de la pluie*, M. André Savignon vient de publier (chez Grasset). Sa méthode est bien différente; elle est d'un subjectif, qui veut montrer, parfois démontrer, mais qui manie l'outil avec grâce. Ses scènes ont un joli accent; Barba, la superstitieuse amante de Herment, n'est pas que l'entité dévidant un manuel; les coutumes vieillottes s'entrelacent harmonieusement autour de son buste animé; dans d'autres récits on note aussi du mouvement, sans préjudice de la portée instructive. Il faut, enfin, mentionner un livre de M. Moselly qui nous transporte à l'autre bout de la France, dans cette Lorraine que nul, mieux que l'auteur de *Jean des brebis*, n'a décrite avec l'abondance volubile d'un auteur fécond. L'an passé, on signalait ici *Joson Meunier*. Cette fois, dans *Fils de gueux* (chez Ollendorff), nous avons une étude bien liée et remarquablement précise dont je ne puis faire un plus bel éloge que de dire qu'elle m'a fait penser à *Jacoud le Croquant*. Plus légère d'allure peut être, moins en profondeur et en ramassement synthétique, elle est pourtant d'une veine aussi pure. Livre de description où le lyrisme d'un fils pieux se dépense, livre de passion dramatique aussi. W.

* * *

M. de Mathuisieulx est le seul Européen qui ait pu jusqu'à présent pénétrer dans l'intérieur de cette Tripolitaine que les autorités turques tenaient jalousement fermée et que l'occupation italienne va ouvrir à la civilisation moderne. De 1901 à 1907, il y remplit, dans un but d'études, quatre missions qui le portèrent jusqu'au cœur du pays.

Digitized by Google

De ce que fut, antérieurement aux invasions destructives de l'Islam, la prospérité ancienne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, il déduit avec une irrécusable évidence les ressources sans nombre qu'une habile administration ne peut manquer de tirer de ces régions fécondes.

Après s'être efforcé de rendre la pittoresque couleur locale du pays et des indigènes, l'auteur s'attache à nous renseigner sur les conditions économiques et pratiques. Il décrit successivement le grand plateau tripolitain, le littoral occidental et oriental, la terrasse cyrénéenne; il termine par de curieuses observations géographiques et géologiques et par un intéressant tableau du trafic par les caravanes, que remplacera avec avantage, dans la Tripolitaine de demain, le réseau des routes nouvelles et des voies ferrées.

L'actualité, qui ne peut être refusée à ce livre, intitulé : *La Tripolitaine d'hier et de demain* (chez Hachette), assure un intérêt égal au volume (de la même collection et du même éditeur) de M. L. Pervinquière, *La Tripolitaine interdite*. Géologue distingué, attaché à ce titre à la mission qui fut chargée de délimiter la frontière entre la Tripolitaine et la Tunisie, M. Pervinquière a pu pénétrer jusqu'à Ghadamès, l'antique capitale des Garamantes. On lira son récit, illustré admirablement, avec un intérêt passionné. Enfin, sans quitter la terre d'Afrique, signalons le substantiel petit volume que MM. Auguste Terrier et J. Ladreit de Lacharrière, secrétaires généraux du comité du Maroc, viennent de publier sous le titre : *Pour réussir au Maroc* (chez Pierre Roger, à Paris). Ayant rempli des missions d'études au Maroc et suivi de près les efforts de la France en ces dernières années, les auteurs étaient bien placés pour faire l'inventaire sommaire, précis et vivant de la richesse de ce complément de l'Algérie-Tunisie.

Le Maroc, confessons-le, est très mal connu. Quelles sont sa géographie et son histoire, la composition si variée des races qui l'habitent, la civilisation attardée qui l'a empêché de se développer, la valeur de ses cultures, de son sol, de ses troupeaux? Autant de questions que se pose le public français en se rappelant les sacrifices consentis pour que le drapeau tricolore flotte à Fez. MM. Terrier et J. Ladreit de Lacharrière répondent à ces questions par des faits et par des chiffres présentés en un récit clair, dépourvu de sécheresse.

* * *

On vient de réimprimer les *Rêveries d'un païen mystique* de Louis Ménard. C'est un des beaux livres de la génération de poètes qui nous a donné Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme. Louis Ménard fut plus savant que le premier, plus poète (par l'émotion et par le sentiment de la forme) que le second; il ne fut d'aucune façon inférieur ni à l'un ni à l'autre, et c'est une des iniquités de la gloire que la sorte de crépuscule où

Digitized by Google

sommeille son œuvre. On doit donc féliciter l'éditeur Crès de cette réimpression, entourée de soins pieux, et M. Rieux de Maillou, qui a enrichi le volume d'une préface et de pièces inédites. Quelques illustrations ne gâtent rien.

***

Sous ce titre, *Carteggio di Alessandro Manzoni*, on vient de publier à Milan (chez Hoepli) la correspondance du célèbre auteur des *Fiancés*. Ce livre, que nos pères avaient tous lu, et qui dort aujourd'hui dans nos bibliothèques, est à peu près tout ce que l'on connaît ici de l'écrivain italien dont le nom fut honorablement mêlé au réveil national dans son pays. En réalité, nous aurions bien d'autres raisons de diriger notre intérêt vers son œuvre. Manzoni eut, notamment, le mérite de formuler les lois d'une réforme du théâtre avant Victor Hugo; il s'essaya, avec un succès inégal, il est vrai, dans le genre dramatique et écrivit une sorte de drame romantique dès 1820. Enfin, il fut poète (1) et poète doué; il admirait nos écrivains, il fut en relations intimes avec plusieurs d'entre eux. Ses voyages à Paris en font un témoin précieux des changements de régime successifs, qui devaient conduire à l'empire napoléonien. Lié intimement avec Fauriel, il lui écrivit de nombreuses lettres en français, pleines de tendres effusions et riches en observations curieuses. On verra, dans cette correspondance, que Manzoni aimait la France, qu'il s'y maria et qu'il préférait le séjour de Paris à celui de sa patrie; qu'il avait sur les beautés naturelles, sur la poésie lyrique, etc., des vues absolument concordantes avec celles des Français d'alors. Son *Carteggio* n'est donc pas indifférent pour le lecteur français. Il est d'ailleurs édité avec des soins que pourrait jalouser plus d'un éditeur de chez nous. W.

***

M. Dorchain se fait décidément l'éditeur de tous les poètes de second plan qui n'ont pas peu contribué à honorer les lettres françaises, en 1830. Nous lui devons un joli choix, avec une longue préface de Mme Desbordes-Valmore et voici qu'il donne en quatre volumes une édition de Brizeux, devenue bien nécessaire (chez Garnier frères, à Paris). Le premier volume comprend les poèmes narratifs qui furent jadis si goûtés, *Marie*, *Télen Arvor*, etc.; le deuxième est consacré à un long ouvrage, *Les Bretons*, sorte d'épopée de la race à laquelle appartenait Brizeux; les deux autres comprennent *La fleur d'or*, *Histoires poétiques*, *Poétique nouvelle*. On peut regretter qu'on ne se soit pas contenté d'un choix en un volume de

(1) On se rappelle l'admiration de Lamartine pour les poésies lyriques de Manzoni, « où le grand poète éclate tout entier » (Commentaire de *l'Hymne au Christ*, dédié à cet écrivain). Les poèmes lyriques et dramatiques de Manzoni ont été traduits par A. de Latour en 1848.

Digitized by Google

cet écrivain, si profondément imprégné du sentiment de sa race et de sa terre, harmonieux et sain, mais un peu prolixe et complaisant pour sa pensée. On aurait lu davantage ce volume unique. On ne s'en fera pas moins honneur de posséder ces quatre tomes, dont la tenue typographique est excellente.

* * *

Chez Sansot ont paru des *Poésies choisies* de Saint-Pavin. C'est une résurrection, et qui sera agréable. On se souvenait de cet homme spirituel qui, répandu dans les salons du XVII[e] siècle et assidu au lever des belles, avait connu la vogue littéraire. On s'en souvenait, mais c'était tout. Depuis 1860 (date de l'édition P. Parès) on avait mis en oubli ses petits vers. On les relira sans trop de peine ni d'ennui; ils sont faits au tour, comme on disait jadis, et ils ont la grâce, la fluidité et parfois le mordant que le genre réclamait. M. Michaut en a fait la sélection et l'a ornée d'un avant-propos utile.

* * *

Chez le même éditeur, d'autres sélections font suite à celles que nous avons déjà signalées dans la collection des « Glanes françaises ». Pourquoi s'est-on surtout adressé aux auteurs dramatiques? Nous l'ignorons. Mais, une fois admise cette proposition contestable que H. Bataille (*Le règne intérieur*) et que François de Curel (*L'idée pathétique et vivante*) se prêtaient à telle opération, confessons qu'elle a été faite avec goût et adresse.

* * *

M. A. Pougin est l'un des plus agréables polygraphes de ce temps. Il est abondant, précis, clair et facile à suivre dans le dévidage d'innombrables souvenirs. Après la Malibran, voici l'Alboni qui sollicite sa curiosité, et, en un volume rendu captivant par des détails personnels (il a eu le journal intime de l'artiste), il retrace cette carrière, dont on pourrait dire qu'elle a été rendue monotone par la fidélité du succès, si le cœur exquis de cette cantatrice, qui fut une vraie femme, ne devenait un thème à variations et à leçons morales, assez imprévues dans un tel sujet. (Chez Plon, in-12 illustré.)

Digitized by Google

Encore quelques réflexions sur les élections du 2 juin.

Qu'il me soit permis, après tant d'autres, d'émettre encore quelques considérations sur les élections du 2 juin. Cet événement est destiné à exercer sur l'avenir de notre pays une telle influence qu'on ne pourrait trop en scruter les causes et en supputer les conséquences.

Sous le coup de la surprise qui suivit la victoire cléricale, chacun fut enclin à l'attribuer à des causes passagères et locales; mais aujourd'hui qu'un certain recul s'est déjà produit, nous pouvons envisager la situation dans son ensemble, nous pouvons situer cet événement à sa place dans la chaîne ininterrompue de l'histoire et mieux déterminer les causes dont il n'est que l'effet et les effets dont il sera cause.

Un événement politique ne peut être considéré isolément, car il n'est pas le résultat d'une éclosion spontanée.

Les faits de l'histoire sont solidaires les uns des autres, aussi faut-il, si l'on veut en pénétrer la signification, les considérer dans leurs rapports avec l'ensemble des événements auxquels ils doivent être rattachés.

Envisagée à ce point de vue, la défaite du 2 juin, quelque cruelle qu'elle ait été, apparaît non plus comme une anomalie de nature à n'engendrer que de la surprise, mais comme un phénomène presque explicable de nature surtout à imposer de grands devoirs.

Pour ma part, j'ai la conviction que si les idées libérales ont subi, en Belgique principalement, une éclipse redoutable, c'est parce que, en ce moment, les hommes sont la proie d'une sorte de mercantilisme grossier dans lequel voisine le désir immodéré de la vie facile avec les vestiges d'une religion qui,

Digitized by Google

en vieillissant, a perdu presque complètement son caractère spirituel.

Notre époque se distingue par une sorte de culte du bien-vivre qui a voilé jusqu'à faire disparaître chez les hommes leurs qualités de sociabilité.

La vertueuse patrie de Gœthe, de Kant et de Beethoven est devenue celle de Nietsche, du Kaiser et de Krupp; la France se débat contre la fièvre des appétits; l'Angleterre est absorbée par le souci de protéger son commerce contre l'Allemagne et semble vouloir abandonner le parti libéral qui montra pourtant de si louables intentions. Les souverains sont devenus des commis voyageurs à l'âme mercantile. Le peuple demande à troquer les libertés qu'il a conquises dans le sang contre une organisation tyrannique qui lui assurerait une vie plus douce; la bourgeoisie emploie sa supériorité intellectuelle à conserver les privilèges qu'elle doit à ses capitaux; la noblesse réduite à la portion congrue cache son esprit de lucre derrière une hautaine élégance qu'elle déploie dans les conseils d'administration; les esprits aventureux ont abandonné l'épée pour aller exploiter des comptoirs coloniaux; les couvents sont devenus des fabriques, et il n'est jusqu'au clergé séculier qui enseignait jadis le mépris des biens de la terre et qui bénit aujourd'hui les fours à pain des syndicats chrétiens et se livre à l'élevage du bétail.

La société moderne apparaît comme un vaste marché fréquenté par des myriades d'individus et d'où s'élève le bruit assourdissant des trafics les plus hétéroclites et des marchandages les plus impudents.

Ce serait, je pense, une erreur d'attribuer cette situation à la décadence morale de nos contemporains. L'histoire fait les hommes, plutôt que les hommes ne font l'histoire; les hommes sont des conséquences plutôt que des causes, car le passé pèse de tout son poids sur chacun d'eux, tandis qu'ils ne sont qu'un facteur infime de l'avenir.

Pour trouver la cause de l'esprit mercantile qui anime nos contemporains, il faut, à mon avis, remonter jusqu'à la révolution française de 1789.

Cette épopée populaire a eu pour résultat d'enraciner dans chaque individu l'amour de la liberté et le sentiment de la dignité, mais l'on s'aperçut bien vite que la liberté n'est pas

Digitized by Google

un droit, mais un pouvoir, que la dignité fait naître des besoins incompressibles et la société moderne se trouve aujourd'hui devant ce problème presque insoluble de devoir satisfaire les appétits déchaînés par la Révolution. Cette tâche est noble, elle répond à des préoccupations qui ne sont matérielles qu'en apparence, car elles sont le corollaire d'un problème de haute philanthropie; mais à force de s'exercer, le sens de l'intérêt s'est développé jusqu'à l'hypertrophie, il a envahi le siège des autres sens et notamment celui du sens moral. De tous côtés la criminalité augmente, le droit à la vie justifie toutes les actions, le désintéressement est devenu de la prodigalité, l'égoïsme le plus impitoyable a conquis droit de cité parce que, dit-on, les affaires sont les affaires. L'Angleterre dérobe le Transvaal; la France, le Maroc; l'Autriche, la Bosnie; la Russie, la Finlande; l'Italie, la Tripolitaine. Les scandales financiers, coloniaux ou autres, qui apparaissent périodiquement à la surface comme des pustules attestent un empoisonnement du corps social; aucun idéalisme ne vient plus tempérer la passion morbide de l'accaparement et ceux qui échappent à cette véritable maladie se sont familiarisés avec elle et la regardent avec indulgence comme un mal inévitable avec lequel il faut composer.

Ces observations, qui s'appliquent à presque toute l'Europe, s'appliquent plus particulièrement à la Belgique. Certes, je ne nie pas les qualités de nos concitoyens; armés d'un robuste bon sens et d'un grand courage au travail, ils possèdent aussi une honnêteté au-dessus de la moyenne, mais tous ceux qui les ont étudiés de près ont constaté chez eux, à travers l'histoire, le désir de bien vivre, la joie lourde qui s'épanouit bruyamment dans des bâfres fastueux et une admiration particulière pour tout ce qui évoque la force, la richesse, la fécondité et l'abondance.

Vivant aux confins de l'art méridional qui se caractérise par une imagination pétillante et de l'art septentrional qui se voile d'une sentimentalité tranquille et nébuleuse, nos artistes, nos peintres du XVII^e^ siècle surtout, ont conquis l'immortalité en s'inspirant de ces sujets luxuriants qu'ils exprimaient par des couleurs plantureuses et truculentes.

La Belgique a été souvent appelée le carrefour des nations; élevés le long des grandes routes internationales qui s'y

Digitized by Google

croisent, nos ancêtres ont été, dès l'origine, témoins des grands trafics commerciaux qui s'y opéraient et ils comprirent bientôt le profit qu'ils pouvaient en tirer.

Depuis lors, l'esprit de lucre s'est développé chez eux peu à peu jusqu'à imprégner toutes les manifestations de leur existence.

Au moyen âge, en s'asseyant au foyer, l'apprenti transforma la famille en un prolongement de l'atelier; la vie politique, artistique et même religieuse était localisée daus la gilde ou le métier; le patriotisme était limité à la commune, vaste groupement d'hommes unis par des intérêts économiques, et la commune elle-même était organisée et dirigée par des citoyens divisés hiérarchiquement d'après l'industrie ou le métier qu'ils exerçaient.

Après la période communale, sous la domination espagnole, les éléments éclairés et généreux qui, presque tous, avaient embrassé la Réforme, furent chassés ou exterminés, l'esprit clérical fut enfoncé jusque dans les moelles de notre pays, si bien qu'aux tentatives libérales de Joseph II, la Belgique résista par l'insurrection et qu'elle opposa la force d'inertie aux principes immortels de la Révolution française.

Depuis 1830, notre neutralité et notre faiblesse nous ont interdit toute grande politique, la sécurité dont nous avons joui nous a amenés à concentrer tous nos efforts vers les problèmes matériels de la vie, l'essor prodigieux de notre industrie que l'on chante dans les écoles et à toutes les cérémonies nous a donné une âme marquée d'américanisme et peu à peu, à défaut de mieux, notre prospérité est devenue un sujet de gloire où nous avons placé l'honneur national.

Mais, dira-t-on, les Belges sont religieux et toujours servirent leur foi avec une constance qui confina souvent à l'héroïsme! C'est vrai, les Belges, au cours de l'histoire, se sacrifièrent souvent pour leur croyance; c'était l'époque où, poussés par le mysticisme, ils servaient l'Église pour assurer à leurs âmes le salut éternel. Mais, aujourd'hui, l'idéalisme religieux ne germe plus non plus en Belgique comme au temps jadis; le Belge ne veut plus servir sa foi, il veut que sa foi le serve. En effet, il ne se soucie plus autant de se sacrifier ou de s'humilier pour assurer son bonheur éternel; ce qu'il veut avant tout, c'est le bonheur sur la terre, et alors, pour

Digitized by Google

ne pas mourir faute d'adaptation, l'Église, qui sut toujours flatter les goûts et même les vices de toute époque, flatta les goûts nouveaux de sa clientèle et se mit au service des préoccupations matérielles de la vie, comme jadis elle se mit à la solde de la féodalité, des conquérants ou des esclavagistes. Ce fut l'avènement de cette forme nouvelle de la religion que l'on pourrait appeler mercantilisme religieux. Les marchands chassés du temple par Jésus furent invités à y rentrer pour y rouvrir leur étal; les hauts dignitaires ecclésiastiques devinrent les agents commerciaux des syndicats chrétiens, le pays fut recouvert de coopératives qui, à titre de ristournes, assurèrent indirectement des indulgences à leurs clients; les réunions des fidèles prirent les allures de bourses de travail et de comices agricoles; le clergé fonda des établissements de crédit et, pour sceller la sainte alliance entre la finance et la religion, les anciens ministres allèrent officier dans les grandes banques *ad majorem Dei gloriam*.

Telle est la forme qu'a dû emprunter l'Église, qui avait reçu mission de faire adorer le Dieu de la pauvreté et de la miséricorde. Nul doute que ce n'est pas sans y avoir été contrainte par la mentalité de ses adeptes qu'elle a abandonné ainsi le caractère spirituel qu'elle avait adopté depuis 1870.

La prédominance de l'esprit mercantile, qui est dû chez les autres peuples à des circonstances occasionnelles, repose donc, en outre, en Belgique, sur des circonstances historiques. Si l'on ajoute à cela que la question congolaise a ravivé toutes les cupidités, si l'on se rappelle que les deux races belges n'ont pas eu le temps encore de se constituer un patrimoine de souvenirs communs qui seul produit la conscience nationale, tandis que les autres peuples portent en eux un ferment d'enthousiasme que lève le sentiment patriotique, si l'on observe que la religion catholique, qui fut longtemps la seule poésie de la majorité ignorante de notre pays, se compromet maintenant par une action presque exclusivement mercantile, si l'on observe qu'aucune préoccupation supérieure ne vient donc distraire nos compatriotes du souci de la vie matérielle, on comprendra que, plus que les autres peuples, le peuple belge est l'esclave de ses intérêts.

Or, c'est là qu'il faut voir la cause des échecs répétés que

Digitized by Google

nous avons subis depuis vingt-sept ans. On a dit que nos derniers revers étaient dus à la fraude, à la corruption, à la crainte de la bourgeoisie de voir ses droits de propriété exposés à des aventures, mais tout cela peut s'appeler d'un mot : l'intérêt, l'intérêt aveugle, borné et héréditaire ; c'est à lui que le corps électoral a obéi le 2 juin, et si nous n'avons pas pu créer dans le pays le courant d'idées qui devait apporter le salut, c'est parce que dans sa majorité le pays n'a pas d'idée, pas d'idéal.

Nous avons montré à nos concitoyens qu'une loi scolaire allait se perpétrer qui livrerait la jeunesse au clergé, ils ont compris, ils se sont soulevés et ont renversé le cabinet Schollaert ; mais quand les cléricaux leur ont dit qu'il fallait choisir entre cette loi néfaste et un gouvernement libéral-socialiste, ils ont fléchi et ont vendu la conscience de leurs enfants pour sauver leurs propriétés qu'ils croyaient menacées.

Nous avons montré à la nation que son indépendance était en péril par suite de l'insuffisance de son organisation militaire, elle a compris et, toute frémissante au sortir de la panique marocaine, elle nous aurait apporté son concours, mais elle a reculé devant les charges personnelles et financières et elle a vendu la sécurité de la patrie.

Nous avons montré à la bourgeoisie que l'heure des concessions avait sonné et qu'un pacte honorable devait intervenir entre elle et la classe ouvrière. Elle a compris, nous avons fait le cartel et les élections communales l'ont ratifié. Mais quand elle a vu que les oppositions allaient arriver au pouvoir et que le moment était venu de s'exécuter, elle a trahi sa signature et a vendu la sécurité intérieure du pays.

Si donc le corps électoral n'a pas soutenu les gauches, si l'opinion publique n'a pas su évoluer, c'est parce que comme partout ailleurs, mais chez nous plus qu'ailleurs, l'égoïsme aveugle et borné de la classe possédante lui a interdit de faire les concessions indispensables que le prolétariat, de son côté, réclamait peut-être avec trop d'impétuosité. Les libéraux ont été victimes de l'état suraigu auquels ont montées les passions individuelles.

Dès lors, que faire? Devons-nous, comme le conseillent les révolutionnaires, opposer à la passion des passions contraires

Digitized by Google

sans chercher à guérir la maladie psychologique dont souffre notre pays?

Pour moi, la question sociale ne se résoudra pas par l'abdication des humbles; on ne bâtit pas sur l'iniquité; mais elle ne se résoudra pas non plus par la guerre des classes; car la justice n'existe que dans la paix. La question sociale se résume en des conflits d'intérêts complexes, opposés, et tous plus ou moins respectables; une transaction seule pourra y mettre fin. Mais toute transaction implique des sacrifices, et ces sacrifices les hommes ne les consentiront que le jour où l'on aura développé en eux la sociabilité, c'est-à-dire cet ensemble de qualités intellectuelles et morales qui tempèrent les passions, invitent aux concessions nécessaires et permettent l'établissement d'une vie en commun, basée sur une justice approximative. Aussi, si nous voulons reprendre le dessus, nous devons nous adresser à nos compatriotes, nous devons leur enseigner leurs devoirs sociaux et les principes de solidarité, nous devons réveiller leur fierté d'hommes et de citoyens, nous devons détacher leurs yeux de leurs assiettes pour les tourner vers les hautes destinées qui attendent les peuples qui savent mériter un régime démocratique.

Notre pays est dominé par son passé comme les individus sont dominés par leur atavisme; ayant vécu dans une atmosphère malsaine, il a perdu beaucoup de ses facultés d'évolution, il s'assimile mal le progrès, il est atteint d'une sorte d'atonie sociale. Aussi nous ne pouvons plus nous borner à semer la bonne parole comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour; rendons-nous donc compte que le champ a perdu sa productivité, mettons-nous résolument à retourner la terre, faisons l'éducation sociale de nos concitoyens.

Certes, je ne dis pas que l'on puisse refondre entièrement les caractères et bâtir la société sur l'altruisme, car c'est l'égoïsme qui forme surtout la base de la vie, il a doté les êtres de la force de la conservation et a présidé à leur formation physiologique. Mais les hommes depuis qu'ils vivent en commun n'ont plus rien à attendre de l'égoïsme individuel qui tend à détruire la société, et puisque l'égoïsme est inséparable de leur nature, il faut maintenant les doter d'un égoïsme collectif. Il faut leur montrer que leur intérêt ne s'arrête pas à leur personne, mais se confond maintenant avec celui de la

Digitized by Google

société tout entière; il faut leur apprendre qu'ils vivront dans l'avenir par leurs descendants, il faut, en un mot, faire l'éducation de leur égoïsme et essayer de transformer les instincts individualistes qu'ils ont conservés comme un legs de leurs ancêtres en un instinct social. C'est le développement de cet instinct qui contient le baume guérisseur de plaies dont nous souffrons et ce m'est une joie de constater qu'en l'occurrence, le parti libéral, qui n'est attaché à aucun dogme confessionnel ou laïque, est le mieux équipé pour travailler à une tâche aussi noble et aussi indispensable.

Mais à côté de cette tâche de longue haleine, à laquelle le parti libéral doit se consacrer avec constance, il en est une autre qui lui est imposée particulièrement par les dernières élections : il doit étouffer dans l'œuf la constitution d'un parti national que les catholiques rêvent depuis le 2 juin de former avec l'adjonction des libéraux modérés.

De toutes les tentatives imaginées par les cléricaux depuis qu'ils sont au pouvoir, c'est incontestablement la plus audacieuse; ils ne se contentent plus aujourd'hui de prendre les fonctions politiques, administratives et financières, c'est le parti libéral qu'ils veulent prendre maintenant; ils veulent s'annexer son armée, et comme leur ambition ne connaît pas de bornes, il ne leur suffit plus d'être le parti le plus fort, ils veulent être la nation. Cette prétention est des plus logiques; les cléricaux ont été vainqueurs, ils refoulent l'hypothèse et sortent aujourd'hui leur thèse.

En effet, les catholiques ont toujours été hantés par le désir de copier leur organisation politique sur leur organisation religieuse et de créer un parti dont il faut être pour n'être pas un paria. N'ont-ils pas soutenu jusqu'en 1830 qu'il fallait être un catholique pour être un citoyen?

Eh bien, c'est le même désir qui les inspire aujourd'hui encore. Ils veulent réduire la nation à leur parti. Ils veulent lui donner un cachet officiel, pour pouvoir soutenir que ceux qui ne sont pas avec eux sont contre le pays, pour pouvoir combattre leurs ennemis au nom de la patrie, pour mettre enfin la force publique et le pouvoir civil, non plus au service de la nation, mais au service de leur cause qui est avant tout la cause catholique. C'est toujours la même prétention qui réapparaît.

Digitized by Google

Mais les catholiques savent bien qu'ils ne pourraient réussir par leurs propres forces; on ne trouve plus à notre époque, même en Belgique, les effectifs nécessaires pour constituer un parti gouvernemental sur une base exclusivement confessionnelle. Il faut trouver des concours. C'est pourquoi, ils firent des ouvertures à la masse flottante de la population et essayèrent de flatter ses goûts en lui promettant la constitution d'un parti de l'ordre qui, en dehors de toute préoccupation religieuse et en dessous de tout idéalisme politique, s'interposerait pour arrêter l'évolution sociale. Ce que serait cette alliance du sectarisme religieux avec cette masse stagnante qui vote toujours au hasard de ses intérêts, on peut le deviner sans peine; ce serait la coalition des éléments repus s'agglutinant pour repousser systématiquement tout changement à la situation actuelle qui a eu le mérite, à leurs yeux, de leur permettre d'acquérir ce qu'ils veulent conserver.

Tel est le but.

Quant à l'entrée de libéraux dans la combinaison, chacun sait qu'elle ne pourrait pas changer la tendance du parti; en traitant avec son vainqueur, on ne peut que capituler et d'ailleurs les libéraux qui auraient le triste courage de jouer ce rôle de dupes, ne pourraient apporter qu'un libéralisme anémique et frelaté qui serait vite éteint dans l'atmosphère de sacristie où il serait condamné à végéter.

Mais supposons par impossible que la création d'un parti national soit le résultat d'une transaction loyale, intervenue entre tous les éléments d'ordre et de progrès; supposons que le parti catholique, c'est-à-dire l'Église, au lendemain de sa victoire, veuille composer avec ses ennemis et leur reconnaître des droits égaux aux siens, ce qui serait en contradiction formelle avec tous ses mandements, qu'encore, le parti national ne pourrait, par la force des choses, aboutir en Belgique qu'à une politique réactionnaire et confessionnelle.

Sous un gouvernement qui s'appuie sur un parti aussi hétérogène, la majorité n'est d'accord sur aucune réforme; par crainte des divisions, elle les écarte toutes et alors, pour que le pays ne s'ennuie pas et ne réclame pas la solution des grands problèmes devenus insolubles, elle l'engage dans la voie des grandes affaires. Un parti national, au début, quelles que soient les intentions de ceux qui le dirigent, ne peut être

Digitized by Google

qu'un parti d'affaires. Mais peu à peu pourtant une opposition se forme, toujours grossissante, qui réclame des progrès; la majorité frappée d'impuissance est obligée de la combattre et pour trouver une base d'action, elle vient pitoyablement s'appuyer sur les forces conservatrices dont elle devient l'otage. Et alors il faut payer et, comme les conservateurs n'ont pas de meilleure arme pour conserver que la religion, ils imposent comme rançon une politique confessionnelle qui, d'ailleurs, n'avait jamais cessé d'être sympathique à la grande majorité du parti.

C'est alors le retour à la situation dans laquelle nous croupissons actuellement; c'est le pays frappé d'enkylose et dépouillé de sa force d'évolution; c'est l'impossibilité de relier le passé à l'avenir par l'enchaînement logique et paisible des événements, c'est l'obligation, même pour les hommes d'ordre, d'avoir recours à l'agitation et finalement c'est encore, et une fois de plus, la réaction savamment provoquée par ceux qui attendent un acte de violence pour dire que les hommes ne sont pas dignes de la liberté.

Le parti national c'est donc la réaction, soit comme but, soit comme résultat inévitable. Ce serait en outre le bouleversement de nos institutions par la suppression de l'alternance des partis au pouvoir.

Tout parti qui reste longtemps aux affaires s'use et se corrompt. Il s'use parce que tout travail amène une déperdition de force, il se corrompt parce que ses chefs subissent le siège ininterrompu des tentations et sont obligés pour se maintenir de commettre des actes de favoritisme pour leur clientèle électorale. Ces vices sont sans grande gravité lorsque les partis s'alternent et réparent, en arrivant au pouvoir, les excès commis par leurs prédécesseurs. Mais à défaut de cette alternance, l'usure du gouvernement s'accentue jusqu'à hisser aux affaires des personnages d'une médiocrité dangereuse, la corruption en arrive bien vite à gagner tous les rouages administratifs et à désagréger le corps social en enlevant aux citoyens le respect et la confiance qu'ils doivent avoir de l'autorité. Au surplus, un parti qui serait aussi solidement ancré au pouvoir ne craindrait plus rien, deviendrait insolent et je tiens pour certain que la crainte de représailles est pour les individus aussi bien que

Digitized by Google

pour les gouvernants une garantie de sagesse et de modération.

Or, si un parti national venait à se former, le parti socialiste détaché du parti libéral accentuerait infailliblement sa tendance révolutionnaire, les derniers libéraux seraient frappés d'impuissance et le parti national pour un temps indéterminé resterait le seul parti gouvernemental.

Mais ce n'est pas seulement un parti qui dans notre hypothèse serait figé à la tête de nos affaires, ce seraient quelques hommes déterminés. Dans tous les partis, quels qu'ils soient, ce sont des individualités qui par leur talent ou le plus souvent par leurs intrigues parviennent à concentrer toutes les influences entre leurs mains. Dès lors, il est permis de dire qu'un parti national aurait pour résultat de livrer le pays à un groupe restreint d'ambitieux inamovibles qui à la longue, devenus incapables de faire autre chose que de la politique, devraient y trouver leurs moyens d'existence. Ce serait l'avènement d'une caste de politiciens professionnels, ce serait en fait l'abdication de la nation au profit d'une sorte d'oligarchie plébiscitaire qui serait d'autant plus redoutable qu'elle pourrait, comme Napoléon III, invoquer à l'appui de sa politique absolutiste l'investiture démocratique que lui aurait donnée un corps électoral tronqué.

Tel est le premier péril que peut nous faire courir la défaite du 2 juin : la coalition des intérêts et des découragements pour assurer la permanence d'une situation surannée. Pour le conjurer, c'est encore à la dignité de nos concitoyens que nous devons nous adresser et leur faire comprendre qu'ils seraient indignes des hautes facultés qui se sont développées en eux, s'ils ne doivent les employer qu'à s'assurer un bonheur matériel et momentané au mépris de leurs devoirs envers leurs contemporains et leurs successeurs.

Ainsi, comme on le voit, les causes de l'échec libéral comme les conséquences qui en découlent sont presque entièrement d'ordre psychologique.

Mais, dira-t-on, les hommes possèdent-ils en eux ces sentiments élevés que nous devons développer ? N'est-ce pas parce que ces sentiments sont inexistants qu'ils ne répondent pas à notre appel? Longtemps, j'en ai douté, car j'ai aussi été impressionné de voir les hommes s'épuiser dans une course

Digitized by Google

frénétique vers l'intérêt immédiat, je confesse même avoir cru que les vertus sociales n'étaient que des rêves nés dans la cervelle des poètes et qu'il suffisait d'inculquer à chacun la conscience de ses droits. Mais j'ai dû pourtant constater, malgré mon scepticisme, que d'autres ferments que l'égoïsme individuel lèvent dans le cœur des hommes ; j'ai vu partout où les peuples se sont reposés, des vestiges archéologiques attestant chez eux le besoin d'orner leur vie journalière d'un peu de beauté ; j'ai vu dans les textes où les hommes préhistoriques consignaient les événements importants de leur existence un souci d'art évident ; j'ai vu les sauvages agrémenter leurs flèches par des travaux de ciselure, sans que leur force offensive en soit accrue ; j'ai vu les Assyriens, peuple militaire et brutal, jeter les assises de l'art plastique qui, après s'être affiné en Egypte, a créé le prodige grec et le réveil de la Renaissance ; j'ai vu les générations agenouillées devant le calvaire d'un homme à qui l'on avait attribué le dessein sublime de se sacrifier pour l'humanité. J'ai lu dans l'histoire le martyrologue de toutes les causes ; je vois enfin tous les jours des actes de désintéressement individuels qui suffisent à sauver l'honneur de notre époque ; désintéressement d'artiste défendant sa conception contre toutes les tentations, désintéressement d'ouvrier apportant à ses camarades son esprit de solidarité, désintéressement de savant, désintéressement de bourgeois cossu qui comprend que la grande richesse doit se faire pardonner d'être le résultat d'un régime entaché d'injustice.

J'ai vu, pour attester l'union qui existe entre tous les êtres de la nature, les animaux se plier sous le charme de la beauté ; j'ai vu l'araignée, pour capter sa proie, tisser une dentelle alors qu'une toile lui suffirait ; j'ai vu à l'époque des amours les oiseaux s'empanacher de plumes aux couleurs éclatantes pour triompher de leur rival ; j'ai vu les fleurs au printemps se parer de riches corolles et faire la coquette pour flatter le goût raffiné des abeilles, messagères de la fécondité. Eh bien, puisque les hommes ont diversifié leur activité, ils peuvent et sauront mettre de la beauté dans tous les domaines qu'ils habitent, et notamment dans les règles qui ont pour but de régir les rapports qui existent entre eux, c'est-à-dire dans leurs lois, dans leur droit et dans leur politique.

Digitized by Google

Et ne craignons pas, même dans notre situation critique, de faire crédit à nos semblables.

C'est un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire qu'au milieu du chaos où semblent tituber les hommes, toujours et malgré des reculs nombreux, ils se sont avancés vers le mieux. Or, nous ne sommes pas arrivés à un sommet; l'histoire continuera demain et rien ne permet de croire qu'elle changera d'orientation. Au contraire, qui ne voit pas briller quelques lueurs : le pacifisme n'est pas encore une réalité, c'est presque ridicule de le dire, mais est-il plus chétif que la petite graine qui deviendra pourtant un chêne? Qui n'enregistre pas avec joie les mouvements d'opinion qui à l'annonce d'une injustice se forme dans le monde entier pour rappeler aux hommes qu'au-dessus d'eux-mêmes, qu'au-dessus de leurs tribunaux et au-dessus même de leur roi, il y a une conscience internationale qui s'élève en arbitre souveraine?

Qui oserait encore contester ouvertement aux citoyens toutes les libertés dont ils jouissent et qui hier encore étaient considérées comme des licences dangereuses? L'Église elle-même, la seule peut-être qui le désirerait, n'ose plus le dire et en est réduite, pour combattre la liberté, de lui rendre hommage et de faire semblant de la défendre. Où sont les bûchers et les autodafés? La conscience populaire les a éteints pour toujours et ce ne sont plus les savants qu'on torture aujourd'hui pour les forcer à mettre leur conception scientifique d'accord avec les textes saints, c'est la Bible que l'on torture par le concordisme pour la mettre d'accord avec l'esprit moderne. Eh bien, c'est cette perfectibilité qui fournit à l'humanité sa force ascensionnelle que le parti libéral doit développer et dégager de toutes entraves, là est son rôle; que d'autres exploitent le fanatisme, le désir de bien vivre et la soif de l'or, ils y trouveront sans doute des récompenses immédiates, mais le libéralisme ne peut pas descendre si bas. Il doit rester fidèle à lui-même pour n'avoir pas, comme l'Église catholique, la honte suprême de devoir toujours renier son passé.

De quelque façon que l'on envisage la situation, on doit donc conclure que le mal dont souffrent les sociétés et en particulier la nation belge est provoqué surtout par le manque d'éducation sociale des citoyens; le meilleur remède à y

Digitized by Google

apporter est la diffusion de l'enseignement que nous n'avons cessé de préconiser et c'est, pour le parti libéral, un triomphe même dans la défaite, de penser que les hommes s'égarent en s'éloignant de lui et que le jour prochain où ils verront leur détresse, c'est à lui qu'ils demanderont des secours.

Il va de soi que ces considérations ne tendent pas à diminuer l'importance qu'il y a pour le libéralisme à perfectionner son organisation et surtout à suivre une politique sociale plus militante notamment en créant des œuvres. Mais les efforts tentés dans ce sens ne peuvent avoir pour résultat que d'adoucir les conséquences du mal; la cause en est le manque d'éducation sociale ou tout au moins la mauvaise éducation que notre pays a reçue dans sa vie, c'est-à-dire dans le cours de l'histoire.

FRITZ MAYER.

Digitized by Google

Les Archives de la Parole.

En 1877, au moment de lancer le phonographe, Edison prit soin d'énumérer dans sa demande de brevet tous les usages auxquels son invention devait servir un jour. Il ne citait pas moins d'une dizaine d'applications possibles. La plupart ont un intérêt purement pratique; les autres sont d'ordre plus scientifique, et l'une d'elles excite spécialement notre curiosité. Edison prévoyait, selon ses termes, la conservation des langues. Le phonographe, en enregistrant des spécimens des prononciations actuelles, leur assurerait désormais une survivance indéfinie.

La prédiction du grand inventeur ne s'est pas réalisée de sitôt. Vingt ans après lui, M. H. Marichelle, l'un des premiers savants qui aient soumis les sillons du phonographe à un examen scientifique, émit le vœu encore tout platonique de voir créer des sortes de musées de la parole. Dans un exposé déjà fort complet (1), il esquissait le tableau des services que les documents phonographiques rendraient tant au public qu'aux professeurs et aux linguistes. Tout ce qu'il en disait était fort séduisant; cependant il y a trois ans à peine qu'on a inauguré à l'Opéra de Paris la première collection d'enregistrements musicaux, et cet été seulement, M. Brunot a fait une première tournée dans les Ardennes françaises en vue de recueillir des types des parlers locaux.

Dans certains pays, il est vrai, on est un peu plus avancé, mais en général, on peut dire que les tentatives se sont fait attendre, ou tout au moins que le succès ne leur est arrivé qu'assez tardivement.

On a le droit de s'en étonner. Plusieurs causes ont contribué à prolonger ces lenteurs. Tout d'abord les premiers appareils n'auraient pu satisfaire les exigences des linguistes et des pho-

(1) *La Parole d'après le tracé du phonographe.* Paris, Delagrave, 1897.

Digitized by Google

néticiens. Ils donnaient des résultats passables en ce qui concerne le chant et surtout la musique des instruments; mais ils ajoutaient à la parole des résonances étrangères : le nasillement des diaphragmes altérait beaucoup le timbre et nuisait à la netteté des sons. Heureusement, les perfectionnements se sont succédé avec rapidité. A quelques défauts près, défauts qui jusqu'à présent paraissent inévitables, on est parvenu à produire des enregistrements excellents. Mais les préventions anciennes n'ont pas toutes disparu, et on rencontre encore beaucoup de personnes nourrissant à l'égard des machines parlantes une antipathie qui n'est plus fondée (1).

En second lieu, pour obtenir de bons enregistrements, il faut employer des appareils de qualité supérieure et connaître à fond la technique des opérations. Les grandes sociétés de fabrication y réussissent, parce qu'elles ont à leur disposition des ingénieurs rompus à la besogne. Or, ces sociétés poursuivent un but purement commercial, et elles n'escomptent aucun profit pécuniaire à enregistrer la prononciation des paysans. Aussi, à une exception près que nous signalerons plus loin, les linguistes n'ont-ils pu compter sur elles. Ils ont dû travailler en usant de leurs propres moyens ; ils se sont exposés à de nombreux tâtonnements et très souvent à l'insuccès.

De leur côté, les pouvoirs publics ne se sont pas montrés très généreux dans l'octroi de subventions. Il semble que l'étude du langage, qui devrait cependant nous préoccuper au plus haut point, puisque la parole est l'une des plus belles manifestations de nos facultés — il semble que cette étude n'offre aux hommes qu'un intérêt minime. Nous avons parlé de cette indifférence dans une brochure antérieurement parue (2) et nous avons essayé d'en dégager les raisons. Nous n'y revenons que pour répéter combien elle est étrange et injuste.

A présent, les choses ont quelque peu changé, du moins en ce

(1) Ces préventions tomberaient souvent d'elles-mêmes, si l'auditeur d'une machine parlante se donnait la peine de prendre certaines précautions élémentaires, du genre de celles que nous avons signalées dans nos *Conseils pratiques sur l'emploi des machines parlantes dans l'enseignement des langues*. Paris, H. Champion, 1910.

(2) *Un tournant de l'histoire de la linguistique*. Paris, H. Champion, 1911.

Digitized by Google

qui concerne l'idée d'Edison et de M. Marichelle ; il semble qu'elle ait des chances d'aboutir au succès. L'inauguration des *Archives de la parole* à la Sorbonne a fait beaucoup de bruit. Plusieurs journaux en ont parlé en donnant force détails. Voilà donc une suggestion scientifique qui reçoit la consécration définitive, celle de la presse et partant du grand public. Il nous paraît opportun de montrer avec autant de précision qu'il nous sera possible, les avantages divers que l'on retirera d'un musée de la parole. Nous voudrions aussi indiquer les principaux efforts tentés jusqu'ici et les ressources techniques dont on peut disposer actuellement.

I

Nous ne signalerons que rapidement l'intérêt de curiosité qu'auront pour nos descendants les disques ou cylindres reproduisant la voix d'hommes célèbres, de sommités scientifiques, de littérateurs, d'artistes, de parents. Comme l'écrivait naguère l'éminent germaniste M. Fr. Kluge (1), quelle émotion n'éprouverait-on pas à goûter l'illusion d'un Gœthe vivant et conversant devant nous? S'il était possible, chacun d'entre nous aimerait aussi à entendre parler quelque Parisien du temps de Boileau ou de Voltaire, ou pour remonter plus haut, un contemporain de Rabelais, de Villon, quelque troubadour de ces époques lointaines où le français enchantait déjà les oreilles des provinciaux et où les étrangers lui donnaient le pas sur leur propre idiome, " por ce que lengue franceise cort parmi le monde, et est la plus delitable a lire, et a oïr, que nule autre... „ (2).

Et les patois, ces fleurs du terroir, qui ont tant pâti de la suprématie du français, que l'on a jadis tant méprisés, tant ridiculisés, maintenant que tout le monde, artistes, littérateurs, savants, se laisse prendre au charme de leur originalité, ne convient-il pas de les conserver sous l'aspect le plus animé qu'il

(1) *Der Phonograph im Dienste der Sprachwissenschaft*, dans les *Westermanns Monatsheften*, 1911.

(2) Comme écrivait l'Italien MARTINO DA CANALE pour se justifier de rédiger en français sa *Chronique vénitienne*.

Digitized by Google

nous soit possible, en joignant à la lettre muette des textes, les sons des mots et les rythmes des phrases ?

Mais il n'y a pas que la prononciation : on peut songer à enregistrer aussi le chant, les mélodies propres aux habitants d'un même pays, d'une même campagne. Certes, on les connaît déjà par les textes qu'on a recueillis et dont on travaille chaque jour à compléter les collections. On a noté également les airs de ces trouvailles du lyrisme populaire. Néanmoins, textes et notations ne donnent qu'une idée imparfaite du réel ; il y manquerait toujours un élément de vérité, surtout pour nos descendants, s'ils ne pouvaient les entendre chanter avec l'accent de la contrée et peut-être aussi avec la naïveté, l'absence d'apprêt dans l'expression des sentiments. La façon de dire constitue en somme une donnée que le musicologue comme l'ethnographe ne dédaigneront point dans leur appréciation, et à tout prendre, on comprendra sans peine la supériorité des airs reproduits sur des transcriptions sans vie et sans âme.

Mais c'est la science du langage qui profitera le plus largement de l'enregistrement de la parole. On sait que la linguistique s'étaie sur l'étude des sons. Qu'on s'occupe de relever l'état actuel d'une langue, qu'on songe à la comparer aux langues sœurs ou aux phases antérieures de son propre développement, qu'on cherche à tirer de ces rapprochements des lois générales éclairant l'évolution du langage, il faut bien commencer par étudier le substratum matériel des idiomes. Dans ce vaste domaine, on a fait de grands progrès depuis le siècle dernier. De nombreux documents ont été recueillis, et ils l'ont été par des savants scrupuleux, dont l'oreille s'était soumise à une éducation spéciale, des savants qui connaissaient le jeu des organes et les conditions de la production des sons. D'autres chercheurs ont poussé plus loin le souci de l'exactitude : utilisant les ressources de la physique et de la physiologie, ils ont associé à l'œil et à l'oreille des instruments très sensibles avec lesquels ils ont inscrit le fonctionnement de l'appareil phonateur : la fermeture ou l'ouverture des lèvres, l'abaissement du voile du palais déterminant les sons nasaux, le jeu des poumons pendant l'émission du souffle, les vibrations du larynx, les mouvements de la langue. Grâce aux appareils de M. Rousselot et de ses élèves, les phénomènes de la parole sont notés sur le papier avec une exactitude étonnante. On peut analyser

Digitized by Google

les tracés à loisir, et les conclusions qu'on en tire ont un avantage inappréciable que n'obtiennent jamais ni l'ouïe la plus fine, ni l'éducation phonétique la plus perfectionnée, celui de pouvoir être contrôlées. Si affinée d'ailleurs que devienne l'oreille humaine à la suite d'un long entraînement, elle est loin d'atteindre dans l'analyse des sons le degré de sensibilité qui distingue les mécanismes perfectionnés, transcripteurs automatiques des variations les plus minimes. Or, rien n'est plus délicat que de distinguer nettement les fines nuances qui caractérisent un parler, surtout quand ce parler est différent du nôtre. Beaucoup de particularités de notre prononciation échappent même à notre observation.

Ainsi les appareils automatiques corrigent et complètent les renseignements de nos sens. Les mille et un détails recueillis par l'une ou par l'autre méthode, les phonéticiens se sont ingéniés à les marquer par l'écriture, au moyen de signes appropriés; de la sorte, on peut, avec quelque application, se faire une idée d'une prononciation qu'on n'a pas même entendue; il suffit de lire les notations, comme on déchiffre la musique écrite.

Mais ici nous touchons à un des points faibles des méthodes phonétiques. Les notations, si précises et si claires qu'elles soient, restent néanmoins pour le lecteur des indications mortes; car il leur manque l'image auditive des sons. Elles sont surtout insuffisantes pour les étrangers. Ils peuvent sans doute les interpréter et reconstituer leur valeur; mais ils n'ont pas le moyen de vérifier leur lecture ni les imitations des sons inconnus qu'ils peuvent faire d'après elle. Nos descendants se trouveront en présence des mêmes inconvénients.

Heureusement, les enregistrements phonographiques leur donneront une sorte d'illustration sonore des écrits des phonéticiens. En les joignant aux transcriptions méticuleuses, telles que celles des Rousselot, des Gilliéron, des Viëtor, des Jespersen, et de beaucoup d'autres, le savant disposera de tout ce qui est nécessaire pour apprécier, dans son cabinet, les prononciations provenant des pays les plus lointains et recueillies à des périodes fort différentes.

En effet, quand il est question du langage, il faut considérer qu'il y a des distances dans le temps comme dans l'espace. Quand on pourra entendre, dans une même séance, la pronon-

Digitized by Google

ciation d'enfants, d'adultes, de vieillards appartenant à plusieurs époques, on renouera plus aisément la chaîne des transformations phonétiques ayant affecté un dialecte déterminé sur tel point du territoire, et on parviendra ainsi à dissiper le mystère qui entoure tant de points de l'évolution des sons.

Dans un ordre de recherches plus restreintes et encore plus précises, on enregistrera la prononciation du même individu aux divers moments de sa vie; on constatera alors des variations qui auront marqué son parler et dont certaines auront pu contribuer à changer l'aspect phonétique de la langue.

Nous permet-on de citer encore un exemple? En général, on est d'accord pour reconnaître que la plupart des changements phonétiques prennent naissance dans l'imitation maladroite ou négligente que les enfants font de la langue de leurs parents. En vue d'éclaircir ces questions d'origine, des phonéticiens ont pris la peine de noter jour par jour les progrès faits par des enfants dans l'acquisition du langage. Par expérience, nous savons combien il est difficile de noter, de transcrire et surtout de se rappeler les nuances infiniment variées de la prononciation enfantine. Le mot jaillit sur les lèvres du bébé : on saisit un son bizarre, inaccoutumé; on veut le noter, mais à peine l'a-t-on entendu qu'il est déjà évanoui, et d'ailleurs la description en fût-elle exacte et détaillée, l'oreille ne conserve pas toujours le souvenir net de la nuance. Il serait indispensable de pouvoir la retrouver, lorsque quelque temps après on veut apprécier le chemin parcouru et marquer les changements accomplis. Sinon, l'indécision est fatale, on hésite, on ne sait plus. Cette fois encore, le phonographe viendra souvent à notre aide en enregistrant le babillage de l'enfant. Cette opération rencontrera moins de difficultés qu'on ne le penserait : sans vouloir trop promettre, on peut dire qu'elle amusera le petit sujet; nous nous demandons même si elle ne favoriserait pas quelque peu ses progrès.

Les enregistrements ne constituent pas seulement des documents pour l'oreille, documents immédiatement saisissables. On sait qu'ils sont formés d'empreintes tracées dans une substance molle par un stylet qui vibre à l'unisson des sons prononcés. Ainsi le dessin de ces empreintes équivaut à une photographie du son : c'est une sorte de transposition visible des phénomènes acoustiques. Les tracés du phonographe sont donc

Digitized by Google

autant de graphiques, de diagrammes qu'on peut étudier à l'aide des yeux et des instruments de mesure, compas, micromètres, etc.

Ce genre de recherches ressemble à celles que nous avons signalées tantôt. Seulement les tracés des appareils de M. Rousselot sont muets, tandis que ceux du phonographe peuvent être convertis en sons, quand on le désire : on peut ainsi s'assurer parfois de l'exactitude des empreintes. C'est un avantage, dont il ne faut du reste pas exagérer l'importance. On aurait tort de s'en autoriser pour nier la valeur des autres tracés et pour en rejeter l'usage. Le phonographe ne rendra jamais superflue l'œuvre des phonéticiens, même de ceux qui se contentent de recourir aux seules indications de l'ouïe. Il faut considérer cet appareil comme un nouvel outil qui vient heureusement enrichir l'arsenal phonétique, mais qui n'en expulse aucun des anciens instruments d'étude. Il convient de se servir de l'un aussi bien que des autres et de combiner leur emploi, en vue d'assurer la justesse des interprétations (1).

L'analyse des courbes phonographiques, avons-nous dit, a été inaugurée, il y a déjà plusieurs années, par M. Marichelle. Depuis, plusieurs phonéticiens ont travaillé dans la même voie. Nous signalerons surtout les investigations de M. W.-E. Scripture. Le savant américain a obtenu, au moyen de dispositifs ingénieux, de très belles images agrandies des ondes gramophoniques. Il a pu amplifier celles-ci jusqu'à trois cents fois. Certain de ses agrandissements atteint ainsi une longueur de 717 mètres ; une seule voyelle mesure parfois près de 2 mètres de long (2).

On conçoit que l'ampleur de pareilles dimensions permette un examen des sons singulièrement détaillé. Le livre de

(1) M. l'abbé Rousselot a remis au point certaines exagérations de novateurs trop zélés dans sa « Critique d'expériences » (*Revue de phonétique*, I, p. 201). M. Rousselot fait remarquer avec infiniment de raison que le phonographe est un instrument de synthèse, tandis que les tracés des appareils phonétiques permettent avant tout l'analyse. Or, le besoin le plus urgent de la phonétique est pour le moment l'analyse. On trouvera des preuves excellentes de l'utilité propre aux appareils de phonétique dans le « Dictionnaire de la prononciation française » que publie M. Rousselot (*Revue de phonétique*, tome II).

(2) *Researches in experimental phonetics*, Washington, 1906.

Digitized by Google

M. Scripture contient plusieurs planches magnifiques où l'on trouve comme la matérialisation de nombreux phonèmes, notamment des voyelles diphtonguées anglaises, dont on constate sans aucun effort les formes caractéristiques et dont on suit les variations avec étonnement. L'unique secours de l'œil suffit pour y reconnaître jusqu'aux différences entre les vibrations des voyelles; c'est dire qu'on peut encore plus aisément compter ces vibrations et évaluer ainsi, en se rapportant aux vibrations d'un diapason, la hauteur musicale de chacun des sons et de chacune de ses parties. L'intensité, elle aussi, se manifeste clairement.

On pourrait taxer d'exagération des analyses aussi minutieuses, portant sur des particularités infimes de la constitution des sons. Calculer combien de centièmes de seconde a duré une voyelle, à quelle note de l'octave correspond telle autre; distinguer même entre les parties de ces voyelles et mesurer de combien la fin est plus grave que le début, n'est-ce pas dépenser sans fruit beaucoup de labeur et beaucoup de patience?

Le physicien trouverait vite la réponse : on ne peut échafauder la théorie des sons qu'en employant et en perfectionnant les procédés expérimentaux et analytiques des Helmholtz, des Donders, des Pipping, des Hermann, etc. Quant à la linguistique, elle profitera à son tour de ces travaux, ainsi que la psychologie. Dans une précédente étude, nous avons traité expérimentalement une question de phonétique très circonscrite et menue en apparence, à savoir les variations de longueur des syllabes : cependant nous avons pu montrer en terminant que les faits relevés servaient à éclairer l'intervention des facultés dans le langage (1). D'un autre côté, M. A. Meillet a étayé sur nos conclusions l'explication de particularités énigmatiques du grec ancien, du sanscrit et du zend (2).

Les recherches expérimentales ont donc leur intérêt et leur utilité, et nous avons cru opportun de le redire, car elles ont été

(1) « Variations de durée de la syllabe française, suivant sa place dans les groupements phonétiques », dans la revue *La Parole*, 1899, nos 3, 4 et 6. Cf. aussi notre « Influence des consonnes occlusives sur la durée des syllabes précédentes », dans la *Revue de phonétique*, I, fasc. 3, 1911.

(2) A. Meillet, « Hellenica », dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XIII, p. 26 et suivantes.

Digitized by Google

trop sacrifiées jusqu'à présent et peut-être trop dédaignées par certains dialectologues. Ils ont du reste leur excuse. Dans la hâte tardive qu'on a mise à fixer le souvenir des patois, il a fallu courir au plus pressé. On s'est borné à noter et à cataloguer les faits principaux des dialectes. On a quelque peu négligé les manifestations plus ténues et plus délicates, telles que les fines nuances de timbre, d'accentuation et de durée distinguant les sons. Les méthodes expérimentales permettent de pénétrer plus avant dans des voies à peine frayées. Les ressources qu'elles fournissent ne seront pas sans élargir le champ habituel des investigations dialectologiques. Celles-ci ne dérogeront point pour cela à la rigueur exigée par les sciences de faits; bien au contraire, elles y gagneront de prendre plus souvent contact avec la phonétique générale, préparant ainsi les synthèses auxquelles la linguistique doit finalement aboutir.

Nous venons de voir dans quelle mesure le phonographe aidera à la réalisation de ces espérances scientifiques. Nous désirerions signaler aussi, en terminant ce chapitre, l'utilité toute pratique que présentent les enregistrements dialectaux. Les patois, dans les pays civilisés, sont en train de disparaître au profit de la langue littéraire, dont les écoles, les relations plus fréquentes, les besoins de la vie sociale actuelle assurent le triomphe définitif. Ainsi chaque peuple travaille à l'unification de son propre langage. Cette tendance se manifeste d'abord tout naturellement en ce qui concerne la prononciation. Il ne suffit pas d'employer les mots du français et d'en observer la syntaxe. Ce n'est point parler français que de prononcer à la lorraine ou à la wallonne. Aussi essaie-t-on partout de réagir contre les accents locaux. On fait des efforts, trop faibles encore, mais qui se marqueront davantage, en vue de faire disparaître les particularités trop désagréables.

Or, la première condition nécessaire pour corriger notre prononciation, c'est de nous rendre compte de ses défauts. Et nous n'y parvenons pas toujours. Nous nous faisons illusion sur notre propre débit; nous ne l'apprécions pas avec exactitude et sincérité. Des singularités qui frappent nos auditeurs, qui les choquent même, passent inaperçues à nos oreilles pendant des années, pendant toute notre vie. Le phonographe nous fournit le moyen le plus efficace de nous détromper. Les enregistrements, témoins impitoyables, nous donnent l'image fidèle des sons que

Digitized by Google

nous articulons et sur lesquels il n'y a plus moyen de nous méprendre. Une fois que nous sommes avertis, notre guérison est en bon chemin. Il suffit de disposer nos organes et de les faire fonctionner suivant les indications des phonéticiens, indications qui ne cessent pas d'être indispensables. Car, encore une fois, on aurait tort d'exagérer les bienfaits du phonographe et de croire que son introduction dans la science va bouleverser toutes les méthodes établies (1).

(*A suivre.*) A. Grégoire.

(1) Voir sur ce sujet notre livre *Les vices de la parole*, chap. X, Bruxelles, J. Lebègue & Cie, et *La diction des instituteurs*, rapport présenté au *Congrès des œuvres intellectuelles de langue française* de 1910. Il va sans dire que si le phonographe peut contribuer à corriger les accents locaux, il rendra des services analogues aux personnes atteintes d'un vice de la parole, zézaiement, chuintement, nasonnement, etc.

Digitized by Google

Variétés aéronautiques.

L'Aéronautique et la Géographie.

Sous ce titre, nous résumerons ici une étude très intéressante de M. Alphonse Berget, de la Sorbonne.

Il est sans exemple, dans notre siècle de découvertes scientifiques, qu'une science évolue seule : à chaque pas qu'elle fait en avant, à chaque progrès qu'elle réalise, correspond une application à d'autres sciences parallèles, un progrès pour d'autres branches de nos connaissances ou de notre industrie. Au moment où l'aéronautique sort de la période des espoirs pour entrer dans celle de la réalité, on peut se demander quels services elle rendra aux autres sciences et réciproquement quels services elle en peut attendre. Et, au premier chef, se pose la question de savoir comment voyagera l'aéronaute ou l'aviateur, comment il se dirigera en planant au-dessus de cette terre, sur laquelle, avant d'avoir des ailes, il ne faisait que ramper? Il y a donc deux points de contact entre la géographie et l'aéronautique : d'abord comment le navigateur aérien utilisera-t-il les données de la géographie? En second lieu, quels sont les services que, par une juste réciprocité, l'aéronautique rendra à la géographie?

Le premier point de vue correspond à une question d'une importance capitale, celle de la carte aéronautique. Il faut fournir au voyageur de l'air une carte qui, combinée avec des repères visibles de haut, placés sur le sol ou sur le toit des maisons, lui permette de savoir instantanément où il se trouve. Une des plus élégantes solutions, des plus simples aussi, est celle proposée par le commandant Tallon, du service géographique de l'armée française. En voici le principe : elle consiste à partager le territoire en une série de carreaux ayant chacun 100 kilomètres de côté et constituant une feuille de la carte qui, à l'échelle du 200,000e, sera ainsi formée d'une série de feuilles carrées de 50 centimètres de côté. L'origine des distances de gauche à droite est la ligne passant par Ouessant; le parallèle de

Digitized by Google

Dunkerque sert d'origine au Nord. Chaque feuille est, de plus, subdivisée par dix lignes verticales et dix lignes horizontales en cent « carrelets » ayant chacun 10 kilomètres de côté, et les carrelets sont également numérotés de gauche à droite et de haut en bas, de sorte que, en plaçant sur le sol un repère très apparent au centre de chaque carrelet, jamais un aviateur ou un aéronaute ne serait éloigné de plus de 5 kilomètres d'un repaire. Il en faudrait 10,000 pour tout le territoire français. Qu'est-ce que cela en comparaison des services rendus?

Pour donner un exemple, la position de Laon serait numérotée ainsi : 64 17. Cela veut dire qu'elle est dans le sixième grand carreau à partir d'Ouessant et dans le carreau numéroté 1 à partir de celui de Dunkerque, celui-ci étant chiffré 0. Le second chiffre, 4, indique que dans le sixième carreau, de gauche à droite, le point cherché occupe le quatrième carrelet et le septième du Nord au Sud. C'est simple et sûr.

Terrain et carte seront ainsi la fidèle image l'un de l'autre; sur la carte, tous les détails inutiles seront supprimés; en revanche, tout ce qui est utile ou dangereux pour l'aéronaute est indiqué : chemin de fer, canalisation électrique, marais, rochers, forêts, lacs, etc. Cela coûterait un million, dira-t-on. Eh! qu'importe si pour ce million nous sauvons seulement une vie humaine, et si, ce qui est certain, nous accélérons l'essor, déjà prodigieux, de l'aéronautique?

A la demande de M. Lallemand, membre de l'Institut, le projet du commandant Tallon, adopté dans son principe, sera simplement modifié par l'adoption de la limitation des feuilles à des méridiens et à des parallèles numérotés en degrés, et par le choix, aujourd'hui universel, du méridien de Greenwich comme origine.

Le second point de vue à envisager maintenant est celui de savoir comment la navigation aérienne paiera à la géographie la dette qu'elle va contracter en recevant d'elle, pour tous les pays civilisés, la « carte aéronautique » nécessaire à ses voyages. Ne soyons pas en peine : la reconnaissance de la navigation aérienne se manifestera d'une façon éclatante, prodigieuse, car c'est grâce à elle que sera faite rapidement par la voie des airs, fidèlement avec l'aide de la photographie, la carte des régions inexplorées, encore si nombreuses, des continents nouveaux.

On sait à quelles difficultés, à quels obstacles terribles se heurte le courage héroïque de nos explorateurs : quand il faut faire œuvre de géographe ou de topographe en pays civilisé, avec toutes les res-

Digitized by Google

sources d'une organisation parfaite, on est déjà en présence d'une tâche difficile ; mais quand il faut dresser une carte dans la brousse ou dans la jungle, dans les glaces du pôle, ou dans les sables du désert; quand il faut affronter les miasmes mortels et le fanatisme d'indigènes féroces; quand il faut observer ses instruments, le fusil ou le revolver au poing; quand il faut se frayer un passage dans d'inextricables végétations, la hache ou le coutelas à la main, on comprend que cette tâche soit parfois au-dessus des forces humaines.

Aussi, bien des lacunes existent-elles sur les cartes du centre de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie, de l'Australie, des terres polaires. Et quand un voyageur traverse ces inhospitalières régions, ne rapporte-t-il presque toujours qu'une carte d'itinéraire, ruban graphique figurant la route suivie, avec l'indication des points avoisinants.

Mais, grâce à l'aéronautique, tout cela va changer; aujourd'hui, avec un bon dirigeable, non seulement nous pouvons voir la terre de haut, mais encore la photographier avec tous ses détails ; un dirigeable de 20,000 mètres cubes peut faire un voyage de quarante-huit heures et parcourir aisément 1,200 kilomètres et ceci sera rapidement amélioré, étant donnés les progrès considérables faits par la construction et la manœuvre au cours des derniers temps.

Nous allons posséder l'aéronat ayant 1,200 kilomètres de « rayon d'action ». Et alors la question de l'exploration de l'Afrique, pour ne prendre que celle-là, sera résolue. Imaginons « cinq centres aéronautiques » dans chacun desquels seront des hangars et des ateliers de gonflement et de réparations; ces centres pourraient être Dongola, sur le Nil ; Kouka, sur le Tchad ; Tombouctou, sur le Niger; le bord du lac Albert et Léopoldville, au Congo belge.

Décrivons de chacun de ces centres un cercle ayant 1,100 kilomètres de rayon ; tous les cercles se recoupent et l'Afrique entière est couverte. Or, 1,100 kilomètres représentent la randonnée que peut faire un grand dirigeable qui, au cours de son voyage, non seulement fera tout le temps des photographies du terrain sous-jacent, mais encore fera des épreuves des points lointains, grâce à l'admirable méthode de phototopographie du colonel Laussédat ou à celle, si perfectionnée aujourd'hui, du capitaine autrichien Scheimpflug. On aura donc fait très vite la carte d'un espace immense, et cette carte sera d'une fidélité mathématique. Prenons un exemple : considérons une colonie étrangère, le Sud-Ouest africain allemand, par exemple. Pour en faire la carte topographique au 25,000e par les méthodes ordinaires, il faudrait compter, vu le climat, 400 francs par

Digitized by Google

kilomètre carré; il y en a 830,000; cela ferait donc 300 millions de francs sans les triangulations, et environ cent-cinquante ans de travail!

Par voie aérienne, en comptant aussi largement que possible les dépenses, en prenant un dirigeable de 10,000 mètres cubes, sortant dix heures par jour, on lèverait le plan exact de 150,000 kilomètres carrés par année; il faudrait donc pour faire la même carte, quelque chose comme 16 millions au lieu de 300 et environ quatre ans au lieu de cent-cinquante.

Je n'ajouterai rien à ces chiffres, plus éloquents que tout discours. La carte aérophotographique de la terre se fera, car il faut qu'elle se fasse; l'union de tous les peuples civilisés est nécessaire pour cela; tant mieux! Ce sera un pas de plus vers la paix universelle. On s'est déjà réuni pour la carte photographique du ciel: c'est bien le moins qu'on fasse celle de la terre, qui nous nourrit et qui nous emporte dans l'espace.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

Chronique Parlementaire.

Égalité militaire. — Égalité politique.

Le débat qui a suivi les déclarations du baron de Broqueville a réservé aux fidèles des tournois parlementaires une agréable surprise. Il n'a, en effet, guère empli plus de deux séances. L'autorité des leaders a pu, cette fois, avoir raison de l'intarissable bavardage qui sévissait jusqu'ici à l'état endémique. Nos députés se sont-ils assagis? Ont-ils constaté la faillite du bavardage? Je n'oserais le dire. Je pense plutôt que les bavards avaient perdu la trace de leurs chères habitudes; mais ils retourneront à celles-ci toujours trop tôt...

* * *

Néanmoins, ils se sont tus et ils ont droit à quelques fleurs. Qu'ils se les partagent! Leur silence nous a permis d'apprécier le grave débat qui mettait aux prises le chef du gouvernement et des orateurs comme MM. Woeste, Vandervelde et Franck.

Ce dernier n'a pas eu de peine à montrer que la solution du problème militaire, préconisée par M. de Broqueville, n'est que la copie de celle que traçait, en 1909, l'honorable M. Neujean, au nom de la gauche libérale, — c'est-à-dire « le service généralisé avec réduction de sa durée au temps strictement nécessaire ». Est-ce une raison pour que les libéraux se refusent à voter la réforme proposée? Au contraire, ils la voteront d'enthousiasme, — puisque c'est « leur » réforme.

M. Woeste s'en aperçoit et il fait plutôt... verte mine aux déclarations de M. de Broqueville, auxquelles il a découvert un air de bataille qui l'indispose. M. Woeste a une confiance illimitée dans les traités. Il lui semble qu'on ne peut pas douter des bonnes dispositions des garants de notre neutralité. Cela lui suffit et il est disposé à penser comme ce bon M. Colfs,

Digitized by Google

qui souhaite la suppression pure et simple de l'armée et son remplacement par une bonne gendarmerie renforcée.

M. Woeste ne croit pas à la guerre. Il a foi dans la parole de M. Poincaré, qui considère « qu'une guerre européenne serait un défi au bon sens universel, à la civilisation et à l'humanité », et l'honorable ministre d'État est d'avis que tant de belles phrases doivent assurer à notre pays un sommeil sans cauchemar, — un ciel sans nuage.

Il faut avouer que M. Woeste regarde l'avenir avec une sereine quiétude. Pourtant, s'il est adversaire de la généralisation du service, il ne s'étonne pas des projets de M. de Broqueville, et le chef de la vieille droite a tenu, non sans malice, à rappeler qu'en 1909 il avait posé déjà ce dilemne sous l'œil de M. Schollaert : ou le maintien du remplacement ou le service général.

Il est certain qu'à ce point de vue la situation de nos adversaires est étrange. En 1909 ils ne voulaient pas entendre parler du service généralisé. Pendant la période électorale qui a précédé le 2 juin, ils ont attaqué cette partie de notre programme avec une violence inouïe, devant les populations rurales surtout, violence dont leurs affiches ont donné des témoignages éloquents. Or, aujourd'hui, cette partie de notre programme, ils nous l'enlèvent, ils la collent sur le leur et en réclament le vote pour des raisons d'urgente nécessité.

— J'ai consulté la diplomatie, confie M. de Broqueville.

— Montrez-nous ses avis et nous jugerons, invite sèchement M. Woeste.

— Secret d'État! secret d'État! riposte aussitôt, les bras au ciel, le ministre de la guerre.

A la vérité, tout le monde comprend — et M. Woeste aussi — que nous devons armer nos fils et leur apprendre à manier le fusil, pour qu'au jour du danger nos frontières soient défendues et que nos forts, que nous avons payés fort cher, ne soient pas vides de soldats. Quel est donc l'homme d'État — serait-ce M. Woeste, par hasard, — qui oserait prétendre que les traités nous déchargent du devoir d'organiser notre défense nationale? M. Woeste estime-t-il que notre organisation actuelle suffit? Il ne l'a pas dit.

Soutiendra-t-on que le rôle de la Belgique pourra être à un moment offensif?

C'est sous cette pression assez facile que M. Woeste a essayé

Digitized by Google

de faire dévier le débat. Personne ne l'a suivi et personne ne pouvait le suivre, car il n'y a pas de militaristes à la Chambre, il n'y a que des patriotes qui veulent assurer au pays l'éventuel exercice de son rôle défensif. Au nom de ses amis, M. Vandervelde a lui-même reconnu le droit de défense des nationalités, ce qui est conforme aux déclarations socialistes de 1909, mais personne n'a envisagé l'éventualité absurde d'un rôle offensif de la Belgique.

M. Woeste semble donc bien devoir être seul à combattre la partie militaire des projets de M. de Broqueville, d'autant plus que le meeting anversois empoche son vieux programme. .

M. Segers n'est-il pas devenu ministre?

M. de Broqueville est décidément un habile homme.

* * *

M. Franck a eu raison d'affirmer que « l'égalité militaire et l'égalité politique sont, en somme, deux façons d'avoir confiance en la nation ». Ce n'est évidemment pas l'avis de M Woeste, mais ce serait l'opinion de la grande majorité de la Chambre si elle avait l'énergie de l'exprimer.

Il est certain que les deux réformes sont liées. Le gouvernement, pour accomplir la réforme militaire, doit solliciter l'aide de la minorité. L'opposition, pour faire triompher le S. U., doit composer avec le gouvernement. Sur ces deux questions, une entente patriotique peut se faire et elle ne serait pas bien difficile à conclure, car si le langage de M. de Broqueville révèle une bonne volonté évidente, l'attitude des gauches atteste un esprit de conciliation de bon aloi.

Sans doute, M. de Broqueville n'a pas satisfait M. Vandervelde. Il n'a pas davantage satisfait M. Franck, mais, comme nous le disions dans notre précédente chronique, il a laissé la porte entr'ouverte à la revision. Et c'est beaucoup. Ses nouvelles déclarations ne changent rien aux premières.

Les libéraux voteront la prise en considération de la proposition Vandervelde. Celle-ci sera rejetée par la majorité, en raison de la préparation de la grève générale. Mais après? Si, au lendemain du vote de la loi militaire, les libéraux représentaient la proposition de revision, eux qui incarnent un parti d'ordre et d'apaisement, le gouvernement prendrait-il la responsabilité d'une nouvelle fin de non-recevoir? Je ne le pense pas et j'ai la

Digitized by Google

ferme conviction que nous marchons, dans cette voie, vers une solution prochaine.

Quelle sera la forme de celle-ci, nul ne peut le dire. Le pur et simple tout court n'a guère de chance de réussir, et s'il faut trouver une formule de conciliation, une base de transaction, nous avons quelque chance de voir simplifier, épurer le vote plural en le décortiquant de son caractère trop restrictif, en lui enlevant ses sources vives de privilège, de fraude, de corruption.

* * *

En attendant qu'on en arrive là, M. Vandervelde et ses amis ont déposé la proposition de revision.

Les développements de cette proposition placent celle-ci sous les auspices de M. Woeste, qui, chacun le sait, fut naguère un chaleureux partisan du S. U.

Le 18 avril 1902, le même M. Woeste disait à la Chambre :

« Les institutions, nous le savons, ne sont pas immuables. Les lois sont changeantes, et si les partis voulaient examiner, sans passion, les problèmes électoraux, et rechercher une solution différente de celle qui existe aujourd'hui, sans aller jusqu'au suffrage universel pur et simple, je suis convaincu qu'un grand nombre d'entre nous se prêteraient à cet examen. »

On le voit, M. Vandervelde peut compter sur l'appui de M. Woeste... Celui-ci, d'ailleurs, s'est bien gardé d'exprimer aujourd'hui une opinion. Il attend le débat qui s'ouvrira au sujet de la proposition elle-même. Peut-être réserve-t-il encore des surprises à la fameuse union indéfectible de la droite...

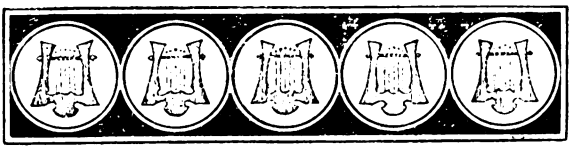
* * *

La discussion terminée, la Chambre a repris ses travaux ordinaires et elle a modifié les lois relatives aux sociétés commerciales. Seuls quelques juristes ont participé à cette aride besogne et parmi eux M. Brunet, le nouveau député de Charleroi, — qui est une excellente recrue oratoire et juridique pour la Chambre. Le deuil national a brusquement interrompu ce débat, au moment où M. Royer s'apprêtait à porter quelques coups droits aux financiers de la droite.

Il en est qui ne perdront rien pour attendre...

HERMAN DONS.

Digitized by Google



En marge de la musique.

Edgar Tinel... l'étrange figure que celle de ce Germain glabre aux yeux hallucinés. Il avait dirigé pendant près de trente ans déjà l'école de musique religieuse fondée à Malines par l'organiste Lemmens lorsqu'on l'appela à succéder à Gevaert au Conservatoire de Bruxelles. La petite cité de Saint-Rombaut est tout enveloppée du rêve catholique. Comment, vivant là et de ce rêve, Tinel n'est-il pas devenu un grand lyrique de la contemplation? On s'étonne qu'un esprit mystique à qui s'offraient les nourritures magnifiques du chant grégorien ait pu songer à se tourner vers des auteurs tels que Schubert, Schumann, Mendelssohn. Il devait à Liszt aussi et bien qu'il n'aimât guère ses contemporains audacieux, Wagner et César Franck n'ont pas été sans l'influencer. J'ai là deux mélodies, la *Prière de l'enfant* et l'*Espérance*, où l'on voit que la *Procession* de Franck a passé. Je pense que cet homme à la foi entière, aux convictions irréductibles, était secrètement un sensible, moins résistant qu'il ne semblait et infiniment réceptif. Trop de voix extérieures l'ont tenté. Il n'a pas su nettement choisir sa direction et ses moyens. C'est ainsi qu'il a égaré son dieu. Il avait comme les gens de sa race le goût du décor, l'appétit des apparences colorées, lourdement concrètes, matérielles. Les plus intéressantes de ses mélodies dénoncent une imagination romantique où quelque chose des fantasmes de la poésie allemande se mêle au réalisme sombre des Flamands. Concentrée dans de petits tableaux, cette

Digitized by Google

imagination ne manquait pas de force. Elle s'est diluée, elle s'est affadie en se répandant dans de vastes compositions objectives. On a vu *Katharina* sur la scène de la Monnaie. Je viens de relire *Franciscus* et *Godelieve*. Ces « histoires en musique » de la vie des saints procèdent de la *Sainte Elisabeth* de Liszt. Elles ont les défauts de leur modèle sans en avoir les beautés. Leur architecture est laborieuse, mal solide, sans élan. Une épaisse matière les empâte et de continuelles modulations qui pourraient en rehausser le langage harmonique, au contraire, le ternissent.

Quant aux thèmes mélodiques qui fleurissent cette substance, ils ne sont ni très caractéristiques, ni très purs. Mais il ne déplaisait peut-être pas aux admirateurs de Tinel de retrouver dans « l'hymne au soleil » d'un saint François d'Assise les inflexions de leurs cantiques de congréganistes. A cet homme savant il manquait, je ne dirai pas le goût, car le génie souvent s'en passe, mais cette lucidité de l'instinct qui est le signe du parfait accord d'un organisme avec l'intelligence qui le mène. Par l'imperfection même de sa culture d'artiste, par ses façons de penser scolastiques, il a plu aux gens de sa confession et de sa race. Il a eu ses fidèles. Ce n'étaient pas ceux de la meilleure musique. Ils n'en étaient que plus nombreux. Ils s'assemblaient à toute occasion pour l'entendre et l'écoutaient avec une obscure patience. L'appareil copieux de ses œuvres faisait planer sur eux l'ombre de la grandeur où Tinel s'efforçait d'atteindre par le moyen d'un art pieux et populaire. Ceux qui savent de quoi le peuple d'aujourd'hui orne sa piété devinent à quelle forme négative du style cette tendance devait aboutir.

Est-ce à dire qu'une étude méthodique et détaillée des œuvres d'Edgar Tinel ne mettrait pas en lumière assez de mérites d'ordre technique, assez de nobles tentatives pour fixer son nom dans l'histoire? On se tromperait en tirant une pareille conclusion des impressions toutes personnelles que je consigne ici.

***

Le *Requiem* [1] de Mozart, parole ultime de la tendresse du cœur d'un homme-enfant. Le génie illumine ses larmes et change en mélodie le frisson de sa chair qui se défait. Un inconnu est venu lui commander cette messe de la part d'un grand personnage de Vienne. L'auteur de

(1) Société des Concerts Ysaïe, 27 octobre.

Digitized by Google

la commande ne s'est pas fait connaître. Mozart dont l'esprit, depuis quelque temps, s'alimente de surnaturel et dont le corps brûlé de fièvre ne pèse presque plus sur la terre est vivement frappé du caractère insolite de cette démarche. Dans le regard du mystérieux messager il a vu « l'intersigne ». Il sent que sa lumière est près de s'éteindre et, tandis que montent en lui les chants du repos éternel, il pense : « donnez-le-moi, Seigneur! » L'anecdote que répètent tous les biographes n'apporterait à l'histoire du *Requiem* qu'un fantastique inutile et un peu grossier si elle ne nous aidait à comprendre la genèse et la façon d'une œuvre où le musicien substitue à la représentation objective du terrible concept catholique l'expression, plus humaine, des sentiments que l'approche de la mort fait naître dans son âme. En écoutant le *Requiem* de Mozart, détournons-nous de l'Église et songeons à Mozart; à son sourire, à sa grâce, aux courbes de son émotion; à l'amour vif et léger dont son âme était pleine; à la délicate volupté qui fécondait son art et qui en colore ici même, comme dans une élégie, les aspects douloureux. Il y a du soleil de Vienne sur cette messe latine qui encadre de tierces et de sixtes dorées l'image du jour où les bons seront récompensés. Si elle dresse sur la base carrée du dogme des épisodes vigoureux tels que le *Rex tremendæ* et le *Confutatis*, un élan en affine les rythmes. Elle n'est jamais massive. En s'appuyant au texte de la liturgie elle l'anime de sa mobilité. Ses pages déroulent les strophes d'un poème inquiet où la douceur d'une parole d'espérance vient bientôt corriger la violence d'un cri. L'*allegro* du *dies iræ* est bref. Les voix s'y superposent en accords tranchants. Au lieu de développer dans un ouvrage de contrepoint la « prose pour les morts », Mozart trace un mouvement dramatique, un geste qui montre l'effroi des hommes à l'annonce de la colère de Dieu. Le thème de l'Église, ou plutôt l'ombre rythmique de ce thème, traverse en traits rapides la masse instrumentale et vocale. Cette conception d'une des parties les plus sévères du *Requiem* et l'introduction de la monodie italienne parmi les formes liées du style de l'orgue et des polyphonistes marquent une évolution de la musique religieuse. On connaît, pour l'avoir entendu souvent dans les églises, l'admirable *Recordare*; le chant de ses voix blessées qui dissonent en s'étreignant; le contre-chant de sa basse, pareil au discours sage d'une pensée consolant un cœur anxieux. Et le quatuor du *Lacrymosa* dont la mélodie très italienne mais si fine et si pure, évoque le vol tour à tour tendu et souple d'une troupe d'oiseaux dans le ciel. Mozart mourait. Ici s'achève pour lui ce *Requiem* si beau

Digitized by Google

en dépit des faibles pages du *Tuba mirum*. A l'aide d'esquisses qu'il avait laissées, son élève Sussmeyer put terminer l'œuvre.

* * *

Ce n'est pas mon rôle ici de parler des choses du théâtre. Mais le *Chant de la Cloche*, que les directeurs de la Monnaie viennent de mettre en scène, n'était, voici peu de temps, qu'un poème musical et si la tentative pour en donner une version qui atteigne au spectacle a réussi, c'est tout de même la musique qui en tirera le plus clair bénéfice. Supposez que, demain ou après-demain, le plaisir que prend la foule au déroulement des images philosophiques et sentimentales de Schiller venant à s'user, on renvoie l'œuvre de M. d'Indy à sa forme première, elle prendrait dans la musique pure la place qui appartient aux chefs-d'œuvre. Lorsqu'elle apparut vers 1885, nous étions trop proches de Wagner et trop éloignés de ce qu'on appelait alors « la jeune école française » pour l'apprécier exactement. Elle nous semblait nourrir de trop d'influences une forme que nous trouvions compliquée et qui nous laissait froids parce que nous l'avions mal déchiffrée. En y revenant, comme après des années de voyage, nous la sentons frémissante, colorée, vivante, toute rythmée d'héroïques impulsions et remplie de l'haleine d'un esprit fervent qui nous attire et nous soulève.

Quand M. d'Indy commença de composer le *Chant de la Cloche*, il avait vingt-neuf ans. Bien que l'ouvrage ne fût pas destiné à la scène, il ne pouvait être conçu que dans une forme propre à mettre en relief le caractère à la fois actif et méditatif du poème allemand. Cette épopée intime, si elle ne tendait pas à se réaliser matériellement, n'en était pas moins un drame pour l'imagination, un drame « impossible ». A l'élève, que voulait être ce musicien, soucieux de s'informer et d'éclairer de toute part son intelligence, il fallait une leçon de dramaturgie. Il la demanda à l'auteur des *Meistersinger* en qui il voyait le maître du drame lyrique moderne. Mais déjà l'enseignement de l'auteur de la symphonie en *ré* et des *Béatitudes* lui avait formé la pensée et la main. Bien avant l'heure d'écrire *Fervaal* et l'*Étranger*, M. d'Indy avait orienté sa nature, avait assuré sa technique. Et nous savons maintenant au moyen de quelles ressources de sa personnalité et de sa race il a su, dès le début de sa carrière, métamorphoser ce qu'il semblait imiter. En dépit de quelques figures wagnériennes gravées à sa surface ainsi que des emblèmes, cette « cloche »

Digitized by Google

a un contour et un son bien français. Par la composition de sa substance, par sa structure et ses proportions, par ses harmonies et ses inflexions mélodiques, l'ouvrage que nous venons de réentendre appartient tout au musicien qui s'emploie à défendre ce qu'il lu convient d'appeler l'esthétique du bon sens. C'est en vertu de son principe cartésien, autrement dit classique, qu'il nous donne à écouter une scène d'amour comme nous écouterions un *andante* de sonate et qu'il fait d'un tableau de foule une page de la plus vive et de la plus dramatique polyphonie vocale. Ne dirait-on pas que, dans cette œuvre de début... et de maitrise déjà, il a voulu triompher des multiples difficultés de son art? Du plain-chant à la symphonie, toutes les formes de style que le vieil opéra pendant si longtemps fit oublier au public français, y sont évoquées, de sorte que le triomphe du *Chant de la Cloche*, au théâtre, apparait à la fois comme un magnifique exemple du goût de ce temps-ci et comme une revanche.

MAUBEL.

Digitized by Google

Chronique artistique.

Le récent salon d'automne à Paris a accentué, semble-t-il, ce qu'on peut appeler la crise de la peinture. Il faut se féliciter qu'une belle indignation se soit emparée du public à la vue des exagérations de certains groupes de peintres, nous n'osons pas dire d'écoles. Les cubistes et les fauves ont lassé la patience des amateurs. Au nom de la raison et de la logique, on a protesté contre ces laideurs.

Ainsi s'explique cette crise dont nous parlons. D'une part, le désir bien légitime de nombreux artistes de s'écarter des sentiers battus, de l'autre, l'impossibilité de trouver des formules qui répondent à ce besoin de nouveauté. Depuis l'impressionnisme il n'y eut pas dans la peinture de mouvement capable de susciter l'enthousiasme ou plutôt l'ardeur de l'attaque et la vigueur de la riposte. Les artistes d'aujourd'hui sont possédés du désir d'acquérir une renommée rapide et tous les moyens sont bons pour arriver à ce but. Un des meilleurs paraît à nos jeunes arrivistes du pinceau celui qui consiste à attirer sur eux l'attention du public par des extravagances pas encore imaginées jusqu'ici. Mais la patience a des limites. Il faudra donc renoncer aux formules des cubistes, des fauves et des futuristes, et se contenter des « tempéraments », c'est-à-dire des artistes qui ne songent qu'à fixer sur la toile une vision personnelle. Et cela peut nous suffire pendant quelques siècles encore jusqu'à ce que le rêve des futuristes, c'est-à-dire la modification de notre rétine, se soit réalisée.

Ces tempéraments sont choses rares d'ailleurs. Il suffit de traverser nos expositions pour s'en convaincre. Au salon du Sillon, on pouvait le trouver peut-être chez M. Bastien, dont un *nu*, très artiste, brillait dans l'éclat fauve des draperies et des étoffes, chez

Digitized by Google

M. Spilliaerts, artiste original, doué d'une vision qui lui est bien particulière, mais on le cherchait vainement chez M. Haustrate, dont les qualités de paysagiste s'affirment pourtant, mais qui devrait bien renoncer à mettre des personnages dans ses campagnes ensoleillées, chez M. Navez, artiste intéressant mais un peu hésitant, chez M. Colin, dont les impressions du Midi nous paraissent peu exactes, même chez le sculpteur Kemmerich qui se plait étonner l'amateur par les poses de ses personnages ressemblant plutôt à des équilibristes qu'à des héros.

Cherchons-le encore, ce tempérament, dans les galeries et les salons qui chaque jour s'ouvrent dans un quartier de Bruxelles. A la Salle Studio, les humoristes exposèrent. Il y avait là des noms connus: ceux de M. André Blandin, dessinateur spirituel, M. Ochs, Paul Dom, Willy Thiriar, Jean Droit. De jolies choses parfois, mais ce qui manque le plus chez ces humoristes, c'est encore l'humour tout simplement, la délicieuse fantaisie que nous apprécions chez un Wilette ou chez un Forain.

La *Société royale belge des aquarellistes* compte plus de cinquante ans d'existence. C'est un cercle bien posé, jouissant de la considération du public, et ce qui le prouve mieux que tout, c'est que nous avons pu visiter son exposition dès le troisième jour de son ouverture sans nous trouver dans une solitude absolue. Oh ! ces salles vides où un pauvre peintre de corvée promène son ennui en attendant l'amateur ou même le curieux qui ne vient pas ! Mais les aquarellistes sont des gens heureux ; la faveur du public leur reste dans une ville bien indifférente aux choses artistiques. Félicitons-les, admirons-les, et souhaitons une chance égale à tant de cercles plus modestes, que la chance, c'est-à-dire les visiteurs, ne favorise pas.

Et de fait, l'exposition de la *Société royale belge des aquarellistes* s'écarte un peu de la banalité coutumière. Nos meilleurs peintres y exposent. Parfaitement, nos meilleurs *peintres* qui sacrifient à l'aquarelle, ce genre un peu dédaigné autrefois, mais qui nous semble aujourd'hui prendre une revanche éclatante : Emile Claus, Emile Fabry, Charles Hermans, Georges Lemmen, Charles Michel, Auguste Oleffe, Jacob Smits. Nous en passons des peintres infidèles à l'huile pour la petite fée charmante qu'est l'aquarelle. Petite fée audacieuse aussi, puisqu'elle rêve de conquérir tous les domaines de l'art de peindre, le paysage, le tableau de genre, la nature morte, que sais-je ? Car si les sujets d'histoire étaient encore de mode, peut-

Digitized by Google

être verrions-nous quelque sacre de Charlemagne traité selon la recette chère à M. Uytterschaut. Mais non, cette éventualité est bien improbable. Qu'on nous pardonne cette boutade. Ce qui fait le succès de l'exposition des aquarellistes, c'est, croyons-nous, la simplicité de son procédé. Nous éprouvons parfois le besoin de nous reposer des audaces contemporaines. En assouplissant l'art de peindre, en le réduisant à de plus modestes proportions, elle lui communique un charme nouveau.

Le Salon des aquarellistes plaît par sa variété. Sans doute nous rencontrons beaucoup d'artistes et de manières bien connues. Comment pourrait-il en être autrement dans un petit pays où les expositions se multiplient? M. Alfred Delaunois subit toujours la séduction des vastes nefs d'églises dans lesquelles les vapeurs floconneuses de l'encens se mêlent aux rayons de la lumière, mais n'y a-t-il pas une variante de cette expression mystique dans cette très simple composition qui porte le titre de *Silence!* Un coin de hangar, sans aucun accessoire qui l'anime, la sensation du silence produite par le vide. L'idée nous paraît jolie.

Nous connaissons également les suggestifs intérieurs de M. Albert Geudens, les types de matelots et de juifs de M. Victor Hagemans, et nous aimons parmi les envois de cet artiste son *Marin hindou au repos*, composition bien construite et d'un heureux effet de couleur, avec la tâche bleue de l'homme jetée sur le fond des agrès du navire et du nuage blanc. Ce n'est pas non plus M. Maurice Hagemans qui nous apportera une note nouvelle. Cet artiste aime nous montrer des crépuscules charmants, et sur les terres détrempées, coupées de mares boueuses mais jolies quand même, la longue théorie des troupeaux dociles. Ces moutons, ce crépuscule, ces reflets dorés, et aussi les feuilles jaunissantes aux branches décharnées des arbres ou la fleur suspendue à la tige vacillante au milieu des prés verts, tels sont les motifs dont M. Maurice Hagemans joue agréablement. Parfois on dirait que le remords le prend de ne travailler que pour le plaisir de la foule, il se met alors à son chevalet et il nous donne le *Ciel d'orage*, où se perçoit comme une véritable émotion et le sens du tragique. Mais bah! l'artiste a toujours peint de si aimables choses qu'on lui refuse la puissance d'expression et qu'on croit retrouver jusque dans ses meules ébranlées par la tempête un sentiment de joliesse encore.

M. Georges Lemmen a envoyé des *Enfants* et des *Dunes*, de composition pittoresque, des *Intérieurs*, des *Femmes* et des *Fleurs* aux

Digitized by Google

beaux tons de tapisserie ; M. Alexandre Marcette nous montre aussi des *Dunes* et des plages aux vastes horizons, dont on pense ordinairement le plus grand bien. Puis, lorsqu'on a revu les larges marines, aux cieux tourmentés, de M. Richard Baseleer, les ruisseaux paisibles et très honnêtement rendus de M. Évariste Carpentier, la *Course d'automne*, si animée, de M. Frantz Charlet, les immuables impressions de Hollande de M. Henry Cassiers, on s'en revient non sans plaisir aux amusantes et anecdotiques fantaisies de M. Amédée Lynen, au tour d'esprit piquant et vif, *Minuit sonnant, je me présenterais volontiers à cette dame si je n'étais en deuil...* M. Amédée Lynen ne se contente pas d'avoir de l'humour jusqu'au bout de son pinceau, il en a jusqu'au bout de sa plume.

Voici tout près encore, M. James Ensor, ses croquis roses et ses petites scènes imaginaires, ses parfums passés et ses fleurs fanées. Il ne faut point demander à M. Ensor l'explication de ses sujets, ceux-ci sont très vagues, ils ne sont qu'un prétexte à de jolies fantaisies de couleurs, et cette fantaisie est charmante.

Voici de l'art raffiné, celui de M. Fernand Khnopff. Son petit paysage à Fosset, aux tonalités pleines de délicatesse, sa Walkyrie, sa *Sapho*, à l'énigmatique regard, ses roses.

M. Auguste Oleffe a une aquarelle *Au Bord du chenal* qui ressemble à ses tableaux, dont elle a toutes les qualités. Citons des noms et des œuvres : *La Barge*, une très belle impression, un bateau massif et vivant flotte sur un canal dans un paysage de lumière ; les *Dentellières bretonnes*, de M. Pierre Dierckx, et l'*Étude de fillette* du même artiste, de véritables tableaux de genre, aux notations précises, des brumes de printemps et des aspects d'automne de M. Auguste Donnay, d'une touche si délicate, qu'ils semblent s'estomper dans le rêve ; une *Tête rousse* d'Emile Fabry, tout à fait dans la manière du maître ; le *Béguinage fleuri* de Mme Gilsoul-Hoppe, avec la pittoresque vision de ses maisons et de ses parterres ; les délicates notations de M. Frans Smeers ou les portraits savoureux de M. Albert Pinot ; les sites de M. Louis Titz et les paysages de M. Victor Uytterschaut ; la *Petite rousse* de Walter Vaes ; les compositions mystiques de M. Xavier Mellery et puis quelques imaginations charmantes de Charles Michel : le *Peintre d'Oiseaux*, le *Singe*, la *Cuirasse japonaise*.

Les aquarellistes belges ont invité des artistes étrangers, Mlle Montalba, une fête de couleur ; M. Mari Bauer, une évocation presti-

Digitized by Google

gieuse de l'Inde; M. Nicolas Van der Waay, le charme ému et juvénile de la jeune fille hollandaise; M. Gaston La Touche, une suggestion de rêve.

Tout cela est intéressant en somme, mais les tempéraments cherchés, les artistes originaux et profonds sont minorité peut-être et peut-être aussi est-ce parce que l'exposition des aquarellistes ne nous offre que des choses aimables qu'elle exerce une véritable séduction. Elle est en dehors des grands courants qui agitent nos artistes contemporains. Elle ne vise qu'à plaire, ne lui en demandons pas plus.

ARTHUR DE RUDDER.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les revues.

Le Mercure de France, après la fin d'une curieuse étude sur Jules Lafargue, commencée en octobre, nous donne, dans son numéro du 1er novembre, des pages intitulées *G. Flaubert et L. Bouilhet* M. Ed. Maynial y démontre, avec beaucoup de précision et quelque ingéniosité, qu'une pièce célèbre de Louis Bouilhet, *Souvenir*, est faite de morceaux pris dans les lettres et les notes de Flaubert voyageant en Égypte ; en même temps il attire notre attention sur un épisode passionnel de la vie vagabonde du grand écrivain. Dans le numéro du 16 novembre, M. G. Maire nous rend un service involontaire. Il nous rend plus circonspects dans nos fréquentations intellectuelles; nous saurons désormais ce qu'il en coûte d'aimer la culture classique de compagnie avec MM. Lasserre et Cie; cela implique le plus violent et le plus haineux antagonisme pour tout ce qui est l'enseignement de l'État en France. Restituer la prépondérance à la liberté (c'est-à-dire à l'Église catholique), voilà la question. De là, à proclamer « l'Université ennemie de la France » et à rappeler l'Affaire, il n'y a pas loin. Et aussi à ranger parmi les Sorbonnards MM. Massis et Tarde, dont l'opposition de salon ne peut contenter ces fanatiques... Qui l'eût cru? Et pourtant c'est ainsi : « MM. Massis et de Tarde, livrés à leur seule intelligence, seraient devenus peut-être de parfaits normaliens », car tous deux « sont individualistes et démocratiques ». Oui, le masque est levé, maintenant. Puis-je rapprocher de cette diatribe d'un incompétent, sans qu'on sourie, les deux pages de M. Clédat dans la Revue internationale de l'enseignement, où il est plaidé avec modération une cause qui est heureusement assez belle pour que des articles comme celui de M. Maire ne la rendent pas odieuse? On y lit l'espoir d'un retour en arrière dans la pratique, du moins dans le détail des programmes, mais j'avoue mon scepticisme pour une initiation « sans latin, à la pensée antique, en utilisant des traductions » (p. 335, numéro d'octobre).

Ce n'est pas faire tort, ni manquer d'égards aux collaborateurs du numéro de novembre de La Nouvelle revue française que de citer en première ligne la *Chronique de Caërdal*. Encore une fois, dans un style étincelant, il

Digitized by Google

y a bien du ramassé et du neuf. Le grand siècle serait celui de Louis XIII. Vieux paradoxe, il est vrai, avec, dans le particulier, des observations souvent profondes. Sur Corneille, M. André Suarès n'est inférieur à personne, et il a raison de rappeler les belles expressions de Jules Lemaître, qui alors... mais depuis .. Et pourtant une ou deux surprises fâcheuses dans cette admirable chronique; c'est Molière dont il est demandé ce qu'il doit « aux maîtres de la politique », alors qu'il leur doit le plein épanouissement d'un génie en liberté (oui, même pour Tartuffe, qui l'eût conduit à la Bastille, simplement); c'est Racine, déclaré « trop linéaire » et humilié devant Corneille, « le poète de son siècle », ce qui est excessif, car après *Andromaque*, Racine monte et Corneille descend; c'est encore pour celui-ci la légende des souliers rapetassés, alors que loin d'être « plus souvent gêné qu'à son aise » nous le savons gros bourgeois, renté et avare, depuis les recherches de M. Bouquet (en 1888 !) Vétilles, d'ailleurs.

De La Revue des Français, mentionnons un joli article du capitaine Z.. , *Nos « bleus » peints par eux-mêmes*, extraits de compositions rédigées par les jeunes soldats, nouvellement incorporés; dans La Phalange, on lira une sorte d'exhumation faite avec goût, une biographie et des poèmes choisis d'un contemporain de Théophile et de Tristan l'Hermite, le sieur du Bois-Hus; « coloriste et symboliste », il l'est, en effet, cet oublié qui aura à M. Charles Oulmont l'obligation d'un joli souvenir; mais il est surtout maniéré, curieux de métaphores rares et d'allégories compliquées; pour lui, Malherbe n'était pas venu... Les Marches de l'Est publient des notes remarquablement sincères et impartiales d'un voyageur en Allemagne (25 octobre), et dans L'Indépendance, qui semblait avoir quitté ses meilleurs amis des premiers jours, quelques hurlements de M. Jean Variot. Je n'extrairai que ce propos ferme et édifiant (p. 155) : « Le tout est d'avoir raison. Le tout est d'être fort. Les catholiques, par le monde, sont les seuls à tenir la vérité ». Dans Les Cahiers alsaciens, M. Henri Lichtenberger, après M. Eccaro, défend l'utilité du bilinguisme alsacien en tant qu'acheminant à une culture européenne.

En Belgique, quelques articles à signaler parmi beaucoup de fatras. Les plus curieux m'ont paru être ceux de M. A. Chignac dans La Société nouvelle (oct.-nov.). Ce jeune écrivain français y étudie *Les tendances de la littérature présente*, ou plus exactement le réveil des instincts nobles, du plus noble peut-être, de l'instinct héroïque chez les poètes et les romanciers de ces dernières années. Faut-il concéder à Nietzsche la part ausssi belle qu'il le fait? J'en doute un peu. Dans cette réaction de santé et de vigueur, il y a plus d'éléments empruntés à la tradition nationale, à la robustesse morale de la race que ne le voit l'auteur. Mais quand il proclame l'héroïsme de Barrès « une attitude », range Rosny, Adam, Bourges parmi les rédempteurs attendus (pour Zola c'est moins sûr), rappelle les essais dramatiques de de Curel, de Schuré, etc., il me semble être dans l'exacte

Digitized by Google

notion des choses. Peut-être aurait-il utilement insisté sur cette religion de l'orgueil, sain et ravigorant, dont Verhaeren a été le grand prêtre. La Belgique française consacre son dernier numéro à M. Paul Fort, Le Thyrse loue M. H. Nizet, et dans La Revue générale on nous apprend, texte à l'appui, qu'à Vienne M. Henri Davignon parla devant les éminences et les altesses les plus orthodoxes de *L'Eucharistie et l'art religieux*, ce qui est un thème bien austère pour un romancier, fût-il belge. On lira, enfin, dans Wallonia, d'intéressantes suggestions de M. Louis Boumal sur *Diderot et quelques artistes wallons*. Je crois qu'il vaudrait mieux ne plus appeler de ce nom Watteau et Pater. Ce qui est dit ici de Lairesse et de Demarteau garde toute son opportunité.

***

Les livres.

Nous avons signalé, avec les éloges qui lui revenaient, la traduction de l'*Agent secret* de J. Conrad, publiée à la librairie du Mercure de France. Mais nous avons omis de dire que c'est le second volume du célèbre écrivain anglais que nous révèle cette maison d'édition toujours à l'affût du neuf. *Le Nègre du Narcisse* a été traduit en 1910 par M. Robert d'Humières, et il ne sera jamais trop tard pour conseiller la lecture de cette œuvre sobre, puissante, ferme de dessin et plutôt supérieure à l'autre roman de M. Conrad. Espérons, comme on l'a fait pour Lefcadio Hearn, qu'une copieuse étude sur l'écrivain anglais et la traduction de ses autres romans donneront satisfaction à notre désir de le mieux connaître.

***

Notre collaborateur, M. Léon Dumas, a publié dans les *Annales de Gembloux* du 1er octobre une intéressante étude sur « L'œuvre coloniale ». Titre bien vaste, mais que la lecture de l'étude précise et restreint. Pour établir que l'Afrique est un « pays usé et de conquête agronomique pénible », M. Dumas étudie la nature de son sol et de ses produits. Pas assez d'eaux ou des eaux mal distribuées; des forêts qu'on a tort d'abattre; des plaines où l'on devrait s'adonner à la pâture, au lieu de les dédaigner ou de les cultiver à rebours: la substitution d'autres essences à celles qu'on essaie d'implanter, une meilleure utilisation des engrais, des procédés de fertilisation en général, etc., voilà ce qu'indique rapidement, avec des chiffres et des déductions impressionnantes, un ingénieur agricole, dont l'État aurait pu demander les conseils au lieu de l'isoler dans sa modeste chaire.

Rattachons à ceci le livre de M. A. Hock, *L'Agriculture au Katanga*, avec ce sous-titre suggestif : Possibilités et réalités. Les possibilités sont larges; les réalités maigres. Dans un exposé clair, abondamment illustré,

Digitized by Google

M. Hock ne dissimule pas les aléas si lourds de notre entreprise de colonisation ; il la montre encore tâtonnante et embryonnaire ; mais il met en relief aussi les résultats individuels déjà obtenus.

* * *

Deux livres sur la littérature arabe. Ils sont d'une indéniable actualité. L'un et l'autre ont le mérite de la concision et de la variété. Sous ce titre : *La littérature arabe*, M. A. Kahn nous donne dans une des collections Louis Michaud une sorte d'anthologie, précédée d'un essai sur la civilisation des peuples dont le passé conquérant et la grandeur religieuse et artistique furent le sujet de tant d'émerveillements. On connaît, plutôt de nom que de fait, Antar, Lokman et quelques autres figures de la littérature orientale. M. Kahn les replace dans la série des créateurs d'art et les éclaire par là. Il n'a pas négligé une riche bibliographie. D'autre part, dans un volume publié chez M. Colin, M. Machuel procède peu différemment pour nous révéler *Les auteurs arabes*. Il y a d'inévitables analogies entre ces deux recueils, mais on fera bien de les posséder tous les deux : celui de M. Machuel est plus abondant, accompagné de notes, de gloses et d'un lexique ; l'introduction est instructive et pleine, à la fois philologique et historique ; les choix ne coïncident qu'exceptionnellement avec ceux de M. Kahn, et c'est tant mieux.

* * *

La maison Van Oest a publié sur *Les Mostaert* un intéressant livre, abondamment illustré, de M. Sander Pierron. On sait que M. C. Benoît a essayé d'identifier avec Jan Mostaert le peintre qui avait été jusque-là désigné sous le nom de Maître d'Oultremont. M. Pierron reprend pour son compte cette identification et l'étaie sur de nouveaux arguments, qui, il faut bien le dire, n'ont pas tous la même solidité. Le principal attrait de son exposé n'est pas là ; il est dans une reconstitution du milieu et du temps où le peintre a vécu, dans l'essai de classement et d'analyse de ses œuvres et de celles des autres Mostaert, dont l'un, Gillès, petit-neveu de Jan, fut surtout réputé comme paysagiste.

* * *

On connaît les beaux travaux de M. Henry Cochin sur la littérature italienne, et particulièrement sur Dante, Pétrarque et Boccace. Un volume intitulé *Tableaux flamands* attestait, il est vrai, chez lui d'autres préoccupations, plus voisines de ses origines, de la terre où il s'est fixé et qu'il

Digitized by Google

représente au Parlement. Cette fois, en publiant son *Lamartine et la Flandre*, il semble s'être acquitté d'une double dette et avoir uni plusieurs prédilections. On avait oublié que Lamartine avait été envoyé par Dunkerque au Parlement en 1834; il valait la peine de rappeler cet épisode de sa carrière politique, avec tous les incidents qui le rendirent tantôt douloureux et tantôt comique. M. Cochin a vivifié son récit grâce à une documentation très précise et surtout très bien mise à profit. On voit apparaître ici un Lamartine bon enfant, cordial et simple, à l'unisson de la race parmi laquelle il se mouvait (Paris, Plon, 8°).

* * *

Outre le IIIe volume du *Théâtre* d'O. Wilde, M. Stock nous donne du célèbre écrivain la traduction d'*Une maison de Grenade*. On trouvera là d'admirables contes, notamment « Le jeune roi », d'une philosophie si profonde et si amère.

* * *

Le romantisme naît tout entier au XVIIIe siècle. Le mot lui-même entre dans l'usage. Tout ce qui fera le prestige des René, des Lélia ou de la Préface de *Cromwell*, inquiétudes des curiosités et des sentiments, délices ou tourments de passions, goût des confidences, mépris des règles, fut poursuivi ardemment par les « âmes sensibles ». Ce romantisme est fertile en épisodes pittoresques et variés. Son histoire rencontre aussi les plus graves problèmes : influence des mœurs sur les lettres ou des écrivains sur la vie pratique, pénétration des littératures étrangères, rôle d'un homme de génie — qui est ici Rousseau — dans ce qui change les destinées de l'esprit et des mœurs, etc.

Des travaux nombreux ont fixé depuis dix ans par des études minutieuses toutes les certitudes nécessaires. Le livre que publie M. Mornet (Hachette), *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*, s'efforce de les résumer avec indépendance et d'en mettre les conclusions à la portée du grand public.

* * *

Chez Hachette aussi : un livre de M. Louis Madelin vient mettre à la portée de tous, pour la première fois, les résultats de la formidable enquête menée depuis trente ans par tant d'excellents érudits sur l'histoire de la Révolution.

Histoire politique, religieuse, financière, militaire, diplomatique, l'auteur n'a rien négligé dans ce volume nourri de la documentation la plus

Digitized by Google

sûre et la plus complète et d'où le récit jaillit, vivant, coloré, dramatique. Mais son mérite essentiel consiste en ce que le lecteur y suit sans efforts, à travers cent scènes où se détachent les figures vigoureusement brossées des grands hommes de l'époque, la marche des événements qui mènent la France des élections de 1789 au coup d'État de Brumaire.

***

Le même éditeur nous donne le 4e volume de *Causeries scolaires* de M. Charles Wagner. Dans le précédent : *Par le Sourire*, il essayait d'appliquer l'humeur joviale à l'enseignement des matières les plus sérieuses. Dans celui-ci, il regarde les hommes et leurs actions, à travers la notion du temps, comme on regarderait des objets à travers un prisme. Dans chaque être se remarque la trace du passé, se révèlent les forces du présent, s'annoncent les forces de l'avenir.

M. W.

Digitized by Google

MARIE-LOUISE-ALEXANDRINE

Princesse de Hohenzollern-Sigmaringen

Comtesse de Flandre.

Dire d'une femme quelconque après sa mort qu'elle « a pratiqué toutes les vertus domestiques », c'est en faire un bel éloge ; le dire d'une princesse royale, c'est en faire le plus bel éloge possible. Or, n'est-ce pas ce qui a été dit d'une manière unanime de la comtesse de Flandre, à l'étranger comme en Belgique, et parmi la foule de nos compatriotes comme dans l'entourage immédiat de la défunte, au moment de sa mort?

Avant cela, et bien que bru, belle-sœur et mère de rois, on n'en parlait guère et le « mur de la vie privée » la défendait bien contre cette sorte d'indiscrétion à laquelle les personnes placées très près d'un trône sont exposées fatalement.

Venue de Prusse en Belgique aussitôt après son mariage avec le comte Philippe de Flandre, frère unique de Léopold II, Marie de Hohenzollern-Sigmaringen y avait aisément conquis tout le monde par une grâce bien personnelle, enjouée et simple; elle était extrêmement jolie au moment de sa Joyeuse-Entrée à Bruxelles, en ce printemps de 1867, qui était aussi le printemps d'un règne dans notre pays : l'avènement de Léopold II remontait à seize mois. Tout semblait sourire à la cour : la princesse Charlotte allait, croyait-on, devenir impératrice du Mexique et le rester longtemps; le jeune duc de Brabant, héritier présomptif de la couronne, jouissait

Digitized by Google

d'une excellente santé et nul ne pouvait prévoir tout ce que les mois restants de cette année 1867 apporteraient d'événements funestes pour la dynastie.

Aussi, le premier contact de la jeune princesse avec sa nouvelle patrie comme avec sa nouvelle famille fut-il heureux, plein de gaieté, de cordialité, d'allégresse. Bientôt, la comtesse de Flandre allait devenir très populaire en Belgique, grâce à ce que l'on savait de son humeur bienveillante, de ses mœurs patriarcales, de ses habitudes modestes. Déjà, son horreur du faste et de l'apparat s'était manifestée et avait plu. Elle s'occupait elle-même de l'éducation de ses enfants, ne les quittant guère, sortant chaque jour avec leur père et eux, à pied, dans les rues de la capitale, sans escorte ni suite; et cela satisfaisait le sentiment démocratique que tout descendant des vieux communiers de Flandre et de Wallonie conserve au plus profond de son cœur. La vue de cette famille se promenant paisiblement, musant, par les voies les plus encombrées, les plus populeuses, avec cette sérénité particulière aux familles unies qui sentent la joie de l'être, était aimable. On saluait beaucoup sur leur passage ces descendants de Louis-Philippe, qui avaient gardé de la tradition de celui-ci ce qu'elle offrait de très politique et, à la fois, de très séduisant. Et avec quelle grâce, tous, enfants et parents, ils rendaient le salut! C'est dans ce geste, accompli avec l'art le plus consommé et la distinction la plus fine, que se révélait en eux la « race », pour le passant. Elle était très apparente chez Marie de Hohenzollern. Mais ce n'est pas cela surtout que se rappelleront ceux qui purent l'approcher; c'est plutôt son aménité très grande et la maîtrise avec laquelle cette femme sut constamment, soit sous le règne de son beau-frère, soit sous celui de son propre fils, être à la perfection la *seconde* dame du royaume.

En vérité, même sous notre régime constitutionnel, où le chef de l'État, selon la maxime fameuse de M. Thiers : « *règne*

Digitized by Google

mais ne *gouverne* pas », ce rôle-là est beaucoup plus difficile à remplir qu'on ne le pense. La comtesse de Flandre le remplit à merveille durant près d'un demi-siècle; c'est qu'elle était ornée de cette qualité d'élite : intelligence de l'âme et grâce de l'esprit, qui s'appelle « le tact ».

Il m'est arrivé de la voir de près; c'était, notamment, au mois de mars 1896, chez elle, au palais de la rue de la Régence; quelques artistes et écrivains avaient été délégués par leurs confrères pour offrir un album de vers, de prose, d'aquarelles, de pastels et d'eaux-fortes à sa fille, la princesse Henriette, à l'occasion du mariage de celle-ci avec le duc de Vendôme. J'en étais. Le comte d'Oultremont nous introduisit dans un vaste salon où, immédiatement, la famille de Flandre venait nous rejoindre. Et la réception, pour officielle et protocolaire qu'elle fût, m'a laissé le souvenir le meilleur. Mais, dans ce souvenir, ce qui demeure le plus vivant, c'est l'image de la comtesse de Flandre, accueillante et souriante, trouvant, pour chacun de nous, le mot affable sans mièvrerie et délicat sans prétention, nous disant, enfin, précisément ce qui, tout en étant discret, devait le plus nous frapper et nous plaire. Ah! qu'elle était vraiment « grande dame » ce jour-là, en dépit de sa toilette sans recherche, de son débit, un peu lent et lourd, d'Allemande, de sa façon de dire, en parlant des jeunes princes, « mes enfants », et de son époux, « mon mari »!

Une autre de mes entrevues avec Son Altesse Royale est d'un caractère essentiellement opposé et, pourtant, j'en reçus une impression identique. C'était chez Isidore De Rudder. J'étais moi-même dans l'atelier du statuaire, un certain après-midi, quand la comtesse de Flandre survint à l'improviste, accompagnée de son amie, la reine de Saxe : elle voulait faire voir à cette dernière les plus récentes œuvres de l'artiste; et les broderies que s'occupait alors à exécuter, pour l'hôtel de ville, M^me^ Hélène De Rudder, d'après les cartons

Digitized by Google

de son mari, l'intéressaient beaucoup. Les deux princesses admirèrent ces beaux travaux avec une sûreté de goût et une rectitude de jugement peu communes.

Et rien n'était plus dénué d'étiquette ou de pose que la conversation qui suivit, où la comtesse de Flandre s'attarda, visiblement en confiance et en sympathie dans ce milieu de simplicité, de labeur et de droiture :

« Elle est charmante! » répétions-nous à l'unisson, mes amis De Rudder et moi, en parlant de la comtesse de Flandre, après que les deux visiteuses se furent retirées comme elles étaient venues, à pied, très bourgeoisement.

C'était vrai : elle était charmante et elle l'était justement parce qu'en dépit du rang élevé qu'elle occupait en Belgique, elle y vivait surtout de la vie de famille, dans des habitudes d'étroite intimité avec les siens.

Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, comtesse de Flandre, fut l'épouse, elle fut la mère et l'aïeule parfaites ; elle fut parée de toutes les vertus domestiques, bien que ce fût une très haute dame. C'est, je le répète, tout ce qu'il est possible de dire de plus flatteur et, à la fois, de plus touchant d'une femme qui fut princesse royale.

Marguerite Van de Wiele.

Digitized by Google

Le projet de loi militaire

C'est l'événement de la quinzaine, et une revue qui se respecte se doit, à elle-même et à ses lecteurs, de lui consacrer une part d'attention. Mais si cette revue a une couleur politique, l'obligation prend un caractère plus tyrannique encore. En effet, à côté et fort au-dessous de l'intérêt patriotique, il n'est que juste d'envisager quelles seront, pour le parti dont ce périodique défend les idées, les conséquences d'une réforme militaire. Mais de ce qu'un libéral a une conception particulière de l'armée nationale, il résulte aussi que sa critique d'un projet de loi catholique devient particulièrement délicate. S'il formule trop de réserves, ses adversaires ne manqueront pas de le représenter comme obéissant à des mobiles mesquins. S'il n'en formule pas ou guère, ne risque-t-il point de déplaire à ses amis, qui, incomplètement satisfaits, comme il est inévitable, de toute innovation ne répondant pas avec rigueur à leur idéal, exigeront de lui en premier lieu un accord sur l'essentiel avec leurs vues?

Heureusement, les libéraux, bien qu'ils aient un programme militaire, forment de tous les partis politiques celui qui a toujours laissé le plus de latitude, en ce domaine, à ses adhérents. On a pu être libéral et prôner l'encasernement général. On a pu être non moins libéral et défendre la nation armée, à la Suisse, c'est-à-dire à peu près le contraire. L'armée que M. Lorand avait voulu nous donner était, certes, l'armée de tous; mais on concédera qu'elle ne ressemblait qu'extérieurement à celle de beaucoup d'esprits libéraux,

Digitized by Google

sympathiques, ou résignés, à un système voisin de celui de l'Allemagne.

Sur un seul point, les libéraux n'ont cessé, depuis plus de vingt ans, d'être entièrement d'accord. Mais c'est un point d'importance. Ils ont tous et toujours soutenu que le devoir militaire devait incomber à tous, riches et pauvres, citadins et paysans. Les catholiques seraient bien empêchés de démontrer qu'ils étaient, qu'ils sont maintenant décidés à envisager, sans exception, la nécessité d'un tel régime.

En somme, l'accord des libéraux sur le principe de la réforme militaire les met à l'aise devant l'initiative de M. de Broqueville. Ils sont seuls, à la Chambre et au Sénat, à pouvoir écouter sans ombre d'ennui l'énoncé d'une proposition qui repose sur l'égalité de tous les Belges. Sans doute, les socialistes sont plus férus d'égalité qu'eux-mêmes, si l'on prend le terme dans son sens philosophico-social. Mais il n'en va pas ainsi dans la conjoncture particulière dont il s'agit. En réclamant, sans guère se soucier des nécessités de l'éducation militaire et de la préparation technique du soldat, une réduction extrême du temps de service, les socialistes envisagent exclusivement les intérêts de classe des fils du peuple. Ils demandent que ceux-ci fassent le plus court possible des séjours à la caserne, comme la plus courte possible des journées à l'atelier ou à l'usine; leur égalité est une inégalité, puisqu'elle vise les intérêts exclusifs d'une partie des citoyens. Ajoutons qu'une lecture, même superficielle, des journaux et des brochures socialistes ne permet pas de s'illusionner sur les sympathies dont jouit l'institution militaire dans les « Maisons du Peuple ». La « guerre à la guerre » y est un mot d'ordre si constant et si énergique qu'il laisse peu de temps et peu de goût pour la culture des sentiments patriotiques, pour l'étude du perfectionnement de notre outillage militaire et pour les questions connexes.

A droite, la situation est pire. Le privilège, qui dans

Digitized by Google

l'ordre social y constitue encore une maxime inébranlable de gouvernement, y reste la dernière pensée et le dernier mot des antimilitaristes, c'est-à-dire du plus grand nombre. Que l'on nous contredise et nous n'aurons qu'à feuilleter les *Annales parlementaires* pour confondre sans peine ceux qu'a touchés la grâce du Très-Haut (ou plutôt qu'essaie de toucher la bonne grâce de M. de Broqueville !). M. Woeste est le dernier d'une lignée d'hommes politiques, dont la thèse inébranlable et sans ménagements oratoires, fut toujours qu'on pouvait servir sa patrie sans porter le fusil et la giberne. Le remplacement ou le volontariat généralisé gardent d'innombrables sympathies à droite parce qu'ils y correspondent à de très clairs intérêts électoraux. On s'en défend, on le dissimule, parce que le malheur des temps oblige les plus irréductibles des droitiers à entonner la fanfare guerrière. Mais que vienne une éclaircie dans le ciel politique, que la neutralité belge apparaisse moins menacée qu'elle ne l'est, et le bâillon tombera de bien des bouches !

* * *

Des considérations comme celles qu'on vient de lire ne son pas de la rhétorique. Il a semblé nécessaire de les mettre en guise de préface dans une étude, fût-elle provisoire et écourtée, d'un projet de loi militaire.

Par cela même que le libéralisme a la chance, singulière et imprévue, d'être encore une fois à la place d'honneur dans le débat qui va s'ouvrir, qu'on ne touchera au régime de notre armée qu'en se rapprochant de ses doctrines, il devient presque inévitable qu'il se montre bon prince à son tour. Il se doit d'accueillir avec bienveillance toute initiative qui lui permet de réaliser une partie de son programme, fût-ce par la voie la plus détournée. Il se doit de ne pas chicaner sur les modalités, dans lesquelles se présente à lui une œuvre qui aura pour effet de rendre moins incertain l'avenir national. Ses

Digitized by Google

réserves et ses critiques ne doivent pas l'empêcher de prêter un concours loyal à l'adversaire, qui lui rend tacitement cette justice d'adopter ses idées.

Or, le projet déposé le 5 décembre dernier offre, à première vue, tous les caractères d'une transaction entre les thèses traditionnelles de droite et les affirmations nettes et courageuses de gauche. Il généralise le service militaire; il supprime cette bizarre invention d'un fils par famille, qui, quelque jour, voisinera, dans le musée de nos souvenirs politiques, avec la quatrième voix censitaire de nos électeurs communaux et quelques autres cocasseries de notre génie parlementaire. Il crée ce volontariat d'un an, qui n'a jamais été un dogme pour nous, mais qui a compté et compte encore beaucoup de partisans dans cette fraction notable de l'opinion sympathique au capacitariat, sanction et moteur à la fois du progrès intellectuel.

A d'autres égards, le projet de loi semble se rapprocher encore des thèses libérales. Il exonère dans une certaine mesure les pauvres, sur lesquels trop longtemps a pesé de façon exclusive la charge militaire en Belgique. Il retranche aux mandataires publics des attributions qui les rendent juges, dans bien des cas, de l'aptitude au service de tel ou tel milicien, introduisant les préoccupations et les intérêts politiques dans un mécanisme où ils sont toujours redoutables.

Telle est, du moins, l'apparence. La réalité n'y ressemble pas tout à fait, et nous n'hésitons pas, à ce dernier égard, à déclarer que le projet de Broqueville constitue une aggravation singulière des inconvénients attachés au contrôle actuel des opérations de milice.

Mais n'anticipons pas, et puisqu'à l'heure où on lira ceci, le texte du projet sera dans toutes les mains, groupons sous quatre chefs principaux les observations que nous suggère ce projet.

Le premier chef est aussi le principal. Ce qu'on n'a cessé

Digitized by Google

de critiquer dans notre organisation militaire, c'est l'insuffisance de nos effectifs. En cas de conflagration européenne, et plus particulièrement en cas de guerre franco-allemande, que pourrions-nous opposer à celui des belligérants qui envahirait le premier notre sol? Un simulacre d'armée et non des forces réelles et compactes. La défense d'Anvers et celle des forts de la Meuse réduiront à quasi rien l'armée de campagne. La seule attitude imposée, chez nous, au haut commandement serait d'attendre de l'autre belligérant qu'il s'acquitte de la tâche imposée pourtant aux troupes du pays directement menacé. Déplorable éventualité, dont on aurait tort de s'abstraire.

Le projet actuel, en nous donnant *théoriquement* une armée de plus de 300,000 hommes, nous permet, sinon d'arrêter efficacement l'invasion étrangère, du moins de lui opposer des unités assez nombreuses pour qu'un voisin, pressé de porter les armes chez ses adversaires, y regarde à deux fois avant de se hasarder sur notre territoire. Il est fâcheux qu'il faille attendre un certain nombre d'années pour que ce résultat soit obtenu. Mais c'est la rançon d'une incroyable imprévoyance, et il vaut mieux en prendre son parti et ne point récriminer. Ce qu'on peut toutefois regretter, c'est ce chiffre de 49 p. c. que ne dépassera guère l'appel annuel. Minimum, dit le texte du projet. Maximum, affirment des juges compétents, en raison du système d'exemptions proposé et dont nous aurons à nous occuper bientôt. Objecter que l'Allemagne et d'autres nations ont adopté la même proportionnalité (en France, elle est bien plus élevée), ce n'est rien résoudre. Chaque pays est soumis à un régime conforme à ses intérêts, à sa population, à son importance territoriale, économique, etc. Or, la situation particulièrement exposée où l'on est ici eût justifié, ce nous semble, la fixation (mais est-elle constitutionnelle? Voyez l'art. 119 de notre charte) d'un minimum plus élevé.

Digitized by Google

Il y avait, d'ailleurs, une autre raison d'agir ainsi. La récente guerre turco-balcanique a encore démontré la rapidité foudroyante des premières opérations militaires. Le rappel de treize classes est toujours une grosse et délicate entreprise. Le déchet, dont on ne semble pas s'être beaucoup préoccupé, est notable en tout pays. Que sera-t-il chez un peuple manquant de traditions militaires, et dont on ne calomnie point le caractère en reconnaissant que, en majorité, ses fils envisagent sans enthousiasme l'obligation de quitter leurs foyers pour la caserne?

Regrettons donc que ces 49 p. c. n'aient pas été au moins 59 p. c. et passons au second chef (1).

C'est le plus délicat de tous. Les exemptions, en effet, sont et seront toujours et partout la pierre d'achoppement d'une réforme militaire. Proclamer que tous les citoyens doivent le service personnel, c'est bien; mais transporter cette affirmation dans le réel, en restreignant jalousement les dispenses, qui énervent la force d'un principe ainsi formulé, c'est mieux encore. On sait ce que les innombrables exceptions dont se hérisse notre réglementation sociale a fait de tout un arsenal de lois, destinées à empêcher les conflits entre ouvriers et patrons. Il est arrivé souvent que le désir de ne mécontenter personne ait encouragé des marchandages et engendré des combinaisons louches, dont le plus sûr effet a été de grossir les rangs socialistes.

Comment procède, en la présente occurrence, M. de Bro-

(1) On notera que nous n'avons rien dit du temps de service. La grande majorité de nos officiers est ralliée à un terme de deux ans, au lieu des quinze mois que maintient le projet actuel. La France et l'Allemagne constituent, à nos portes, des exemples significatifs à cet égard. Pour la cavalerie, la première de ces puissances médite d'adopter le service de trois ans, qui est en vigueur chez l'autre et dans la plupart des États européens. Voyez le *Journal des Débats* des 25 et 26 novembre et du 12 décembre dernier; voyez aussi les interviews allemandes de l'*Étoile belge*, du 14 décembre.

Digitized by Google

queville ? Il faut bien confesser qu'il n'a pas eu le courage de rompre avec les méthodes de ses prédécesseurs. Non seulement il maintient toutes les catégories d'exemptions déjà existantes, mais il en crée de nouvelles. Et lesquelles ! Il crée un droit de préférence, si l'on peut dire, en faveur des familles nombreuses, sous le prétexte qu'ayant déjà fourni à l'armée plus de fils que les autres, leurs obligations patriotiques sont moindres. Ce prétexte n'est pas libellé ; mais il est sous-entendu clairement et l'exposé des motifs y fait une allusion très nette.

Est-il besoin de longs commentaires pour montrer le peu de solidité d'une telle base d'exemption ? La prime aux familles nombreuses est tout aussi immorale que la prime contraire (on la retrouve insérée dans la dispense du fils aîné des familles ouvrières) ; elle favorise, dira-t-on, les petits au détriment de la classe riche et aisée. Tant pis ! Tout favoritisme, qu'il porte en haut ou en bas, est également blâmable et dommageable. Nous avons eu, jusqu'au vote de la dernière loi militaire, une armée de pauvres ; va-t-on nous préparer une armée de riches, ou du moins d'hommes appartenant surtout à la classe possédante ? Et quand cela serait, répliquera peut-être un bon catholique, l'armée n'est-elle pas un instrument de conservation sociale ? Non, répondons-nous. L'armée doit servir à notre sauvegarde au dehors, à l'éducation de nos fils au-dedans. Elle doit être une école d'énergie, de générosité, de désintéressement, mais aussi un moyen de dégrossissement, d'émancipation intellectuelle et morale. Demandez ce que les petits Français, ce que les Allemands doivent à la caserne ! Ils y entrent souvent à l'état de jeunes brutes, livrées à l'instinct et à l'impulsion sanguine ; et quand ils en sortent, ce sont des hommes. Or, s'il est une classe à laquelle ce dégrossissement soit nécessaire, c'est la classe ouvrière et surtout la classe ouvrière paysanne. Il est donc injuste, et même périlleux, de lui retirer, en

Digitized by Google

partie, une des possibilités déjà bien rares d'échapper aux fatalités de sa destinée.

A d'autres égards, les dispositions dont il s'agit pèchent aussi contre les principes dont se revendique le libéralisme. Elles introduisent, en effet, dans l'accomplissement du devoir militaire un élément fiscal qui n'aurait jamais dû intervenir. N'était-ce donc pas assez d'avoir sauvé du naufrage du censitariat les bribes de conditions électorales, qui ont permis d'attribuer des voix supplémentaires à des milliers d'électeurs cléricaux? Fallait-il que le receveur de contributions, inquiétante et humiliante personnification du parcage des miliciens, devînt un *deus ex machina*, même dans l'ordre militaire? Or, il en est ainsi, et nous allons y revenir. Mais en voici tout de suite la raison. Des libérations de service seront accordées (art. 10) aux familles « exemptées de la contribution par l'article 10 de la loi du 9 août 1889, modifié par la loi du 18 juillet 1893, et qui comptent le plus d'enfants en vie ». Les autres raisons de libération sont d'un ordre différent; mais celle-ci ne nous semble pas pouvoir être défendue.

Au surplus, ces dispositions ne vaudront que par ceux qui sont chargés d'en assurer l'application. Quels sont-ils? Sous le régime des dernières lois militaires, les conseils de milice comprenaient un élément civil et un élément militaire; le premier était représenté par un conseiller provincial et un échevin pris parmi les mandataires de l'arrondissement; l'élément militaire consistait en un officier (avant 1890, un officier *supérieur*). Au-dessus des conseils de milice se dressaient la cour d'appel et le conseil de revision, celui-ci composé de mandataires publics et de trois officiers.

Le projet de loi qui vient d'être présenté modifie dans son essence cette organisation et en substitue une toute nouvelle. Il crée des conseils de milice du premier et du second degré, et à côté d'eux des conseils d'aptitude au premier degré, c'est-

Digitized by Google

à-dire par arrondissement, et un conseil de revision au second degré, c'est-à-dire par province. C'est la composition de ces conseils, beaucoup plus que leur distribution hiérarchique, qui doit attirer notre attention particulière. Or, cette composition est sensiblement différente de celle qui avait été admise jusqu'ici. Plus de mandataires publics, mais au premier degré un juge de première instance et un contrôleur des contributions ; au second degré, le juge devient un conseiller à la cour d'appel et le contrôleur, le directeur provincial. J'allais oublier les officiers de gendarmerie qui symbolisent, aux deux degrés, la portion la moins populaire de ce qu'on est convenu d'appeler la force publique.

N'hésitons pas à le dire : c'est sur la constitution, la composition et les attributions de ces conseils que devra se porter, nous semble-t-il, l'attention particulière de nos amis. Nous nous réservons d'y insister. Pour l'instant, constatons qu'il dépend de l'arbitraire gouvernemental de les avoir totalement, et du premier coup, à sa dévotion. A part peut-être un ou deux hauts fonctionnaires des contributions, tous ceux qui vont siéger là, avec des pouvoirs vraiment exorbitants, puisque l'appel judiciaire est retranché, seront des amis du gouvernement, et il n'en faut pas davantage pour rendre suspectes leurs décisions, quel que soit l'effort d'équité qu'ils puissent faire. Enfin, les pouvoirs du commissaire d'arrondissement, maintenus et même renforcés, achèvent de fixer la physionomie de ces conseils. Ils seront ce que le ministre voudra qu'ils soient.

Qu'avait-on à reprocher aux mandataires publics, dont la présence dans les conseils de milice et de revision constituait un élément modérateur, une sauvegarde politique souvent ? Leur partialité ? Mais l'opinion publique était là pour les contrôler. Ils relevaient d'assemblées publiques où, sans nul ménagement, on pouvait leur dire leur fait. Et comme il y a encore des juges à Berlin, les cours d'appel, à défaut de la

Digitized by Google

publicité, constituaient une barrière devant laquelle bien des tendances à l'arbitraire devaient fléchir.

Mais il y a plus : dans un pays où depuis vingt-huit ans le pouvoir est entre les mêmes mains, la seule garantie qui reste à la minorité, ce sont précisément les délégations dans les assemblées publiques. Dans trois provinces, au moins, la députation permanente est de gauche, et cela fait un gros tiers de décisions des conseils de revision dans lequel nos amis ont encore leur mot à dire. De même dans nos villes, restées libérales, les conseils de milice subissent le contrôle de nos mandataires communaux. Si le projet de Broqueville est voté tel quel, toutes ces garanties disparaissent. Qu'on y réfléchisse, c'est plus qu'il n'est nécessaire pour arrêter l'élan loyal de nos amis.

Vraiment on ne conçoit pas que M. de Broqueville n'ait pas réfléchi au péril qu'il créait par des dispositions comme celles dont nous venons de faire la critique. Où est donc ici la trace de ce sens modéré qui lui a valu, dans d'autres occasions, la sympathie de ses adversaires?

A-t-il été plus heureux, enfin, en créant la catégorie des « fils de bourgeois » comme la désigne déjà toute la presse? On nous permettra de nous réserver sur ce point, dont nous ne méconnaissons pas la gravité. Nous est avis que ce sont les hommes compétents, dont il faudra solliciter les consultations avant d'approuver ou d'improuver l'article 39, littéra H du projet. Les abus auxquels a donné lieu le régime spécial, dont jouissent les étudiants militaires, et d'une façon plus générale les « fils à papa », sont assez graves et patents pour qu'il y ait nécessité de chercher une autre transaction. Est-ce que le service d'un an, que déjà tel publiciste libéral réclame pour les fils de la classe ouvrière, constitue une solution compatible avec l'établissement d'une tradition, donc d'une cohésion entre les classes, avec l'éducation militaire, etc.? Les officiers se chargeront de répondre. Mais dès

Digitized by Google

à présent il est une disposition qui nous paraît inacceptable ; c'est celle qui établit « un jury spécial nommé par arrêté royal », jury chargé d'examiner les jeunes gens ne possédant par le certificat d'études moyennes. Nous raconterons quelque jour ici les mille abus auxquels conduit le jury d'homologation, qui remplace tant bien que mal le jury de graduat, dont le rétablissement serait un soulagement pour tous les universitaires belges. Par la même occasion, nous dirons ce que valent trop souvent les certificats d'études moyennes, délivrés par les collèges libres. Il est vraiment fâcheux qu'on se soit dirigé de ce côté pour trouver le critère permettant de sélectionner les bénéficiaires d'une réduction du temps de service.

C'est dans cette réduction, dans les congés qui en créeront l'équivalence sous une forme plus arbitraire encore, que l'esprit de parti peut se donner carrière. Mais l'opposition est là pour remettre, espérons-le, les choses au point, et si la droite est divisée, elle deviendra juge du camp; on devra donc écouter ses avis.

* * *

En conclusion, le projet de loi n'échappe pas à des critiques assez graves. Mais est-ce une raison de le repousser *hic et nunc?* Assurément non, et le bon accueil qu'une partie de la presse libérale lui a fait se justifie par les directions générales qui s'y dessinent; tout ce qui nous rapproche de l'idéal égalitaire, dans l'ordre du dévouement à la patrie, est digne de considération. Il va dépendre de l'attitude de M. de Broqueville que la gauche libérale lui apporte, avec l'autorité morale de ses chefs, l'appui essentiel de ses votes. Elle ne les a jamais marchandés aux réformes loyales et équitables.

***

Digitized by Google

NOTES SUR LES SUFFRAGISTES EN ANGLETERRE

Rien n'est plus intéressant que l'action féministe actuelle en Angleterre. Deux mouvements distincts la caractérisent : celui des *suffragettes* ou *militantes,* celui des *suffragistes* ou *non-militantes.*

Je ne parlerai pas ici des exploits des Militantes. Le fracas de leurs excentricités remplit le monde. Leurs extravagances irritent le public et, selon beaucoup de féministes, déshonorent la cause qu'elles veulent défendre. Qu'il soit dit à leur décharge qu'elles ont l'ardeur dont on fait les martyrs et qu'elles croient sincèrement les moyens qu'elles emploient les seuls efficaces. Elles ne font ainsi, disent-elles, en agissant comme elles font, que suivre l'exemple victorieux des hommes dans le passé.

Les suffragistes admettent les mêmes revendications que leurs sœurs, mais elles emploient pour les soutenir des méthodes plus pacifiques. A Londres, leurs diverses organisations sont fédérées sous le nom de *National Union of Women's Suffrages Societies* (l'Union Nationale des sociétés pour les suffrages des femmes). On les a vues se donner rendez-vous, bannières en tête, à Trafalgar Square une après-midi du mois dernier, et y recevoir une députation de six femmes venues à pied d'Edimbourg à Londres. Cette « Marche des femmes » prend les proportions d'un événement historique. Six suffragistes ont porté à pied une supplique au premier ministre, demandant que le vote soit accordé aux femmes avant la fin de la session parlementaire. Le trajet a pris une quinzaine de jours. Le long de la route, les intrépides féministes ont prêché la bonne parole et ont récolté de nombreuses signatures. Arrivées à Londres, elles se sont jointes aux colonnes suffragistes réunies à Trafalgar Square. Précédant les manifestants au nombre de 5,000, les héroïnes du jour ont apporté la supplique à M. Asquith.

Digitized by Google

" Cela nous inspire „, me dit une jeune et jolie suffragiste, " de penser que nous travaillons non pour une nation, non pour une race, mais pour tout un sexe ! „ Ce sentiment de solidarité est celui qui soutient les courages. C'est la sainte croisade. Les dames de l'aristocratie travaillent côte à côte avec les simples bourgeoises et soutiennent les femmes du peuple. Elles demandent justice. Les femmes réclament le droit de vote parce qu'elles sont avant tout " des êtres humains „. Elles ont des intérêts à défendre qui ont été trop négligés par le passé. " Il n'est pas tant question de nos droits mais des torts que nous avons subis, „ disent-elles. La liste de ces torts est accablante : le labeur féminin exploité, la jeune fille livrée aux horreurs d'un trafic innomable, les lois qui loin de protéger la femme, l'accablent, les réformes urgentes indéfiniment remises, c'est le bilan de toute l'indifférence séculaire des gouvernements composés uniquement d'hommes à s'intéresser aux questions vitales pour l'autre sexe. " Nous avons trop souffert, disent les féministes „, " nous sommes lasses d'attendre „. La femme est régie par les lois. Elle doit devenir un élément actif dans la création de ces lois. Elle demande le vote pour pouvoir travailler à l'amélioration de sa condition sociale.

J'ai assisté, à Londres, à un meeting du *National Union of Women's Suffrage Societies*. Des quatre orateurs se succédant à la tribune, deux étaient des hommes. Parmi l'auditoire, l'enthousiasme illuminait tous les yeux. Des applaudissements grondaient à chaque instant, interrompant les discours. Quelque chose de grand palpitait dans l'atmosphère. On était contenu, respectueux de l'ordre, mais décidé à ne faire aucune concession : " Vaincre ou mourir „ se lisait sur les visages. Une force de volonté inébranlable animait cette foule d'un élan dont je sentais l'immense pression vers l'avenir. Un des orateurs masculins était un pasteur anglican, l'autre était un libre-penseur. On me montra parmi le public des hommes et des femmes appartenant aux différents partis politiques. Les orateurs masculins étaient aussi chaleureux et convaincus que les femmes. Celles-ci étaient exquises. A leur vue, mes derniers préjugés s'envolèrent. L'une des " oratrices „ était jeune. Sa voix était douce, son regard séduisant. Une grâce délicate émanait de toute sa personne. Elle aurait été charmante à voir, au coin du feu, dévidant un écheveau de soie. Mais cette

Digitized by Google

grâce féminine s'échauffait de l'ardeur d'une volonté tendue vers le but à atteindre. Elle parla avec l'autorité de l'orateur accompli. Celle qui lui succéda à la tribune était une mère de famille au chapeau respectable, une matrone qui chez nous s'occuperait uniquement du pot-au-feu. Elle nous tint sous le charme pendant trois quarts d'heure. Elle parla des merveilleuses et récentes victoires des suffragistes américaines. Elle encouragea, anima, enflamma l'auditoire. " Le progrès est pour nous „, dit-elle, " rien ne peut entraver sa marche. Il faut éduquer l'opinion publique. Les femmes sont prêtes à recevoir le droit de vote, les hommes ne sont pas prêts à le leur donner „. Les suffragistes croient que rien de durable ne s'impose par la force. Les réformes sont amenées par le procédé naturel de l'évolution sociale. Lentement mais sûrement cette section des féministes fait son œuvre de propagande. Petit à petit elle sape la base des préjugés anciens. En Angleterre, la question se pose sérieusement: la femme est-elle apte à participer à la confection des lois ?

Dans notre pays asservi par l'Église, la grande majorité des femmes reste sous la domination du prêtre. Il est donc peu douteux que l'avènement des femmes au pouvoir ne retarderait encore l'heure du véritable progrès social. Chez nous, où les forces vives de la nation s'épuisent dans une lutte contre le fanatisme et l'ignorance, notre seul espoir est dans l'éducation des générations futures. La femme doit être libérée moralement avant de songer à son émancipation sociale. L'éducation supérieure des filles s'impose comme un premier devoir.

En Angleterre, l'activité intelligente des suffragistes a résolu dans le sens affirmatif le problème de leur capacité politique. Devant les dons d'organisation, les talents oratoires, l'esprit social révélés par les femmes durant le cours des derniers vingt ans, le doute n'est plus possible. La femme est pleine de merveilleuses possibilités. Son énergie est un sol vierge où les premiers grains ont germé avec une abondance qui présage les récoltes fécondes.

Le mouvement féministe a été souvent représenté comme entièrement égoïste et orienté contre les intérêts de la société. On imagine la femme se dressant vers la liberté sur les ruines du foyer et de la famille. Erreur profonde. Certes, elle revendique toujours le droit de développer sa personnalité. Ce but

Digitized by Google

est presque atteint dans les pays anglo-saxons. Nous y voyons maintenant la femme des classes aisées persister dans l'espoir de son affranchissement total pour venir en aide à ses sœurs opprimées. " Des miliers de femmes en détresse tendent les mains vers nous et leurs lamentations nous encouragent à la lutte, „ dit une suffragiste dans un meeting. L'amélioration du sort des enfants est parmi les plus chères revendications des féministes.

Non, la société n'a rien à craindre du nouveau règne qu'amènerait l'émancipation de la femme. Celle-ci n'abusera jamais de sa liberté. Elle est plus que l'homme d'instinct conservateur. Elle est attachée au foyer par toutes les racines de son être. Si elle cherche à rejeter toutes ses entraves et à s'épanouir en plein soleil, c'est pour apporter aux institutions humaines une nouvelle vie, une plus large lumière. La femme est avant tout la mère. Elle pense d'abord aux intérêts de la race. C'est en leur nom qu'elle demande l'égalité des sexes devant la loi, une justice plus haute que celle basée sur le seul principe de la force.

ELLA DALVILLE.

Digitized by Google

Fulgence Doucet, philosophe.

DANS LA FUMÉE.

Le café odorant fumait dans les tasses.

Dans ce milieu libre, un rien bohème, l'étiquette se trouvait bannie. Salmon, qui menait une vie exactement réglée et se levait de grand matin, s'était retiré. Verstraeten et Doucet bourraient leur pipe artistement culottée, gravement, lentement, comme s'ils accomplissaient un rite solennel; le politicien Vandromme, plus élégant, alluma un cigare dont il avait au préalable évalué la sécheresse, et Mme Verstraeten ne dédaigna pas de laisser s'évader par ses lèvres gentiment froncées comme pour un baiser, les fragiles volutes d'une mince cigarette de tabac blond. Et bientôt, un léger nuage bleuté et mouvant, flotta dans la chambre, imprécisant les êtres et les choses, les enjolivant, comme si on les voyait à travers le voile ténu de l'illusion.

" Du sucre, monsieur Vandromme?

— Volontiers, madame.

— Un morceau? Deux?

— Deux, madame, merci. „

Fulgence Doucet suivait avec des yeux émerveillés les menus gestes de Mme Verstraeten. Un peu gênée par ce regard dont elle se sentait enveloppée, elle se tourna vers le philosophe.

" Qu'est-ce que vous mijotez encore une fois, Fulgence?

— Moi, madame, je ne mijote rien, j'admire. J'admire la grâce souveraine de vos moindres gestes. C'est, voyez-vous, l'apanage de la beauté vivante de ne rien pouvoir produire d'inharmonique.

— Très juste votre remarque, Fulgence, dit le peintre, ce qui est beau produit mécaniquement de la beauté. Le déplacement d'un beau corps toujours s'effectue en lignes pures et nobles. „

Digitized by Google

Toute rose, Mme Verstraeten, un peu confuse mais satisfaite, haussa les épaules et interrogea le politicien :

" Eh bien ! monsieur l'orateur, vous voilà frappé de mutisme. Ça ne va donc pas, cette campagne électorale ?

— Au contraire, madame, cela s'annonce très bien. L'enthousiasme des foules est admirable, on les sent animées de l'irréductible volonté de vaincre, et à tout moment s'affirme leur foi dans la victoire. Elles sont décidées à défendre nos écoles et à nous débarrasser à jamais de cet odieux gouvernement qui nous opprime, qui ne se maintient au pouvoir que par la fraude et la sophistication des lois électorales. Leur majorité est semblable à ces petits forts de sable que les bambins élèvent sur les plages, les vagues d'abord impuissantes viennent mourir au pied du frêle ouvrage d'art, puis plus fortes elles en rongent lentement la base, jusqu'à ce qu'une lame violente le fait lamentablement crouler ; ainsi chaque consultation populaire a effrité leur majorité, et demain, demain enfin ! le flot montant de la démocratie triomphante la submergera et l'emportera.

— Singulier, tout de même, dit Verstraeten, que tu te sois lancé ainsi dans la politique ! Longtemps j'ai cru que tu aurais fait de la littérature. J'ai retrouvé, voici quelques jours, un vieux numéro d'une revue de jeunes, reproduisant de tes vers. C'était bien, tu sais, de l'idée, du rythme, de la musique. N'est-ce pas, Doucet, vous les avez lus.

— Oui, oui, beaucoup de promesses. Par-ci par-là, un vers sonore et plein possédant la lointaine et pure résonance du cristal.

— Tu entends ? J'en connais qui regrettent ta désertion et qui croient que tu aurais mieux fait de rechercher la gloire littéraire. "

Un peu agacé, car lui-même, à de certains moments, n'était point très sûr d'avoir choisi le véritable chemin de la gloire, Vandromme répliqua :

" On dit ça, mon cher, parce que je fais de la politique et pas de littérature. Si je m'étais établi assembleur de nuages et sertisseur de belles rimes, les bons petits confrères des lettres, dont l'âme n'est point toujours pétrie d'indulgence, n'eussent pas manqué de dire : " Dommage, qu'il ne se soit pas fait politicien, ce garçon-là, il serait allé loin. "

— Tout de même, être poète ! dit dans un sourire Mme Verstraeten.

Digitized by Google

— Et puis, ajouta Doucet, la littérature vous eût dispensé une gloire plus haute, plus pure, moins fragile surtout que la politique.

— Pourquoi cela? La politique...

— Cette balançoire! coupa le peintre.

— Oh! je sais, Verstraeten, que tu professes une sorte d'anarchisme scientifique et doctrinal. Mais méfie-toi, ne t'attarde pas trop, tu vas avoir l'air d'une vieille baderne. L'anarchie, c'était bien porté il y a quelque dix ans, alors que les intellectuels, les artistes, les littérateurs, les savants s'éprenaient de ce rêve; mais aujourd'hui, le peuple sait qu'il n'obtiendra quelque chose que grâce à la discipline et à la cohésion. Et c'est cette discipline que le politicien doit s'efforcer de faire observer. Vous n'avez que des mots de mépris et d'ironie pour cingler la politique, parce que vous n'en voyez que les petits côtés, et vous en déduisez un peu hâtivement que tout n'y est que bassesse et mesquinerie. Croyez-moi, conduire ces milices nombreuses à la bataille, ne manque ni de grandeur ni de noblesse.

— Oui, Vandromme, oui, le taquina Verstraeten, tout ça, c'est histoire de devenir député.

— Soit! N'en faut-il pas dans l'organisation sociale actuelle? N'en faut-il pas qui défendent les intérêts de la bourgeoisie éclairée et du prolétariat conscient? Et puis un homme reste toujours un homme, la politique ne possède pas le privilège de former des saints; elle n'est pas une religion.

— Elle devrait l'être! „

Vandromme leva les mains au ciel :

“ Aujourd'hui, déjà, vous accusez les politiciens d'étroitesse d'esprit et de sectarisme, que serait-ce alors?

— Encore un peu de café, veux-tu, Loulou?

— Volontiers, mon grand. Et vous, monsieur Vandromme? Vous, Fulgence, je sais, inutile de vous le demander, Voltaire et Balzac n'aimaient pas plus le café que vous.

— Je le confesse, madame, j'adore la liqueur aromatique chère aux poètes et aux philosophes.

— La politique, reprit Vandromme, a des joies et des voluptés que vous ignorez. Lorsque je me hausse à la tribune devant une salle bondée, un sang subtil et jeune flue vers mon cerveau, et mon cœur heureux et léger bondit dans ma poitrine. Elle est là,

Digitized by Google

la foule, le fauve informe et multiforme qu'il faut dompter, séduire et conquérir.

— Et tu t'y connais, constata Verstraeten.

— Et je m'y connais, acquiesça le politicien souriant. C'est une sensation rare, inouïe, de voir cette salle devenir sympathique, puis vibrante et enfin enthousiaste. Alors cette foule est devenue un tout indépendant, toutes les individualités qui la composent n'existent plus en elles-mêmes, elles se sont mêlées, confondues, elles sont semblables aux atomes dont l'agglomération constitue un corps vivant; leur vie, leur morale, leur mentalité personnelles sont abolies. Cette foule a sa vie propre, sa mentalité spéciale, sa morale particulière. Et alors je suis semblable à un dieu, car ce monstre à mille têtes, c'est moi qui l'ai créé, c'est moi qui lui suggère des idées, lui insuffle des sentiments, c'est moi qui fais battre à grands coups sonores son cœur d'airain. Je suis tout-puissant. Je puis lui faire pousser des cris, à cette foule, lui faire brandir les poings. Un mot, un seul, et je la lance à la destruction, à la mort.

— Oui, interrompit d'une voix douce Fulgence Doucet, j'entends, vous amèneriez facilement votre foule délirante à briser quelques carreaux ou assommer quelques individus suspects rencontrés en chemin. Mais je pense qu'il vous serait autrement difficile de lui faire élever la plus infime des cabanes. „

Doucet croyait l'argument sans réplique, et déjà il se carrait dans son fauteuil pour savourer sa facile victoire, mais Vandromme ne se laissa pas démonter. Il est de ces orateurs pour qui les interruptions sont des coups de fouet, la gorgée de vin qui stimule les énergies, qui provoque cette pointe de délicieuse griserie qui pousse à l'action. Au reste, il s'en tira par un sophisme.

" C'est parce qu'il y a pour le moment chez nous trop de choses à détruire. Ce n'est que lorsque nous aurons renversé et brisé les privilèges odieux et les vieux errements, ce n'est qu'alors que nous pourrons songer à construire la cité harmonieuse, conforme à nos principes et à notre idéal. Si nous ne parlons aujourd'hui que de destruction et de renversement, c'est que c'est là la besogne la plus urgente. Nous campons dans une vieille masure que de multiples réparations, de successifs arrangements, d'habiles replâtrages rendent presque habitable. Cependant les murailles qui se lézardent sont trouées

Digitized by Google

de fenêtres étroites qui laissent filtrer un jour avare et laid. Faut-il continuer à réparer cette bicoque? Non pas, nous ne devons point craindre de la jeter bas, nous ne devons point craindre d'y porter la pioche destructive et la torche incendiaire. Puis avec des matériaux neufs nous élèverons, suivant notre architecture, une villa riante, claire et fleurie, où le soleil et l'air se rueront par flots. Voilà la tâche à laquelle je me suis voué, et cette tâche est grande, belle et noble. Et voilà pourquoi je veux conquérir le pouvoir.

— Bravo! s'exclama Mme Verstraeten.

— Monsieur Vandromme, dit le philosophe, vous êtes un charmeur. Vous venez d'arracher un bravo à Mme Verstraeten, et dans une salle, vous eussiez, je pense, déchaîné les acclamations enthousiastes. La foule, ce monstre à mille têtes, comme vous dites, est un peu femme. Comme chez elle, ce sont les sentiments qui dominent, et tout votre art consiste à flatter et à exciter ces sentiments. C'est un art dangereux. Mais laissons cela. Je crois que vous vous exagérez la puissance de ceux qui détiennent le pouvoir. Le pouvoir! Savez-vous à quoi cela me fait penser? Cela me fait penser à l'un de ces énormes obusiers des temps passés que l'on exhibe dans les musées d'antiquailles, un obusier géant à la gueule effroyable dont la vue seule sème la panique. On tremble à l'idée des ravages qu'il pourrait faire s'il se mettait à cracher la mitraille. Crainte puérile, car ce gros canon est bien inoffensif. Eh bien! les puissants du jour me semblent les bénévoles servants de ce bon gros canon de tout repos dans lequel les moineaux francs viennent construire leur nid et pondre leurs œufs. „

Le peintre anarchiste hochait la tête d'un air de satisfaction et tirait de larges bouffées de sa pipe noire.

“ Je crois qu'au fond, poursuivit Doucet, les détenteurs du pouvoir peuvent peu de choses, et je les tiens, quant à moi, pour d'assez pauvres gens. Ils sont sans cesse tiraillés en des sens divers, on les sollicite et on les menace. D'un côté, ils craignent d'avantager leurs amis d'une façon trop flagrante, de l'autre, ils craignent de trop mécontenter leurs ennemis, et leurs véritables ennemis ne se recrutent point toujours parmi leurs adversaires politiques. Et puis fussent-ils même animés des meilleures intentions et servis par la plus inébranlable volonté, que peuvent-ils, dites-moi, sans le parlement et sans

Digitized by Google

les bureaux dont la force d'inertie est formidable? Ah! monsieur Vandromme, les véritables, les seuls puissants ce sont les savants et les philosophes. Dans le silence de leur laboratoire ou de leur cabinet, ils élaborent les vérités nouvelles, dont ils vont bientôt, d'un geste ample et souverain, lancer la semence sur le monde. Non, monsieur Vandromme, l'humanité n'est redevable d'aucun progrès aux politiciens.

— C'est sans doute que les parlements sont composés de trop de médiocrités.

— Ne le croyez pas, monsieur. Une assemblée de génies ne ferait pas mieux. Réunies, ces grandes intelligences ne s'additionnent pas, elles s'annulent plutôt, elles manquent souvent aussi d'esprit pratique, et c'est encore le médiocre qui triomphe.

— Mais enfin, monsieur Doucet, il faut quand même un parlement pour faire les lois.

— Je reconnais, ô politicien, que vous vous imaginez encore que ce sont les députés qui font les lois.

— Mais...

— Oh ! je vous en prie, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Sans doute les députés légifèrent, mais c'est l'usage qui fait la loi. Il n'en est question dans les parlements que lorsque la coutume a enté la loi sur les mœurs. Les quarante immortels qui occupent leurs précieux loisirs à reviser le dictionnaire de la langue française ont accueilli dernièrement le mot " engueuler " et ses dérivés. Direz-vous que ce sont ces illustres vieillards qui ont forgé ces vocables expressifs? Eh ! non, vous ne le direz pas. Vous direz que l'usage fréquent de ces mots leur a conféré la grande naturalisation.

— Quand nous serons gouvernement, affirma Vandromme avec force, nous modifierons ce détestable état de choses. Nous n'hésiterons ni à donner de grands coups de balai purificateurs ni à innover. "

A l'entendre, ce serait l'instauration d'une ère définitive de paix, de vérité et de justice.

Fulgence Doucet voulut bien lui faire crédit, et dit, avec un mince sourire, qu'il en attendait l'avènement avec une curiosité des plus sympathiques.

" Monsieur Doucet, répondit le politicien, vous êtes animé de ce détestable esprit de scepticisme qui s'abat comme un éteignoir sur la flamme généreuse des enthousiasmes et des espoirs.

Digitized by Google

Heureusement que la jeunesse contemporaine, plus éprise d'action, tourne les yeux vers les ardentes luttes politiques et...

— Crois-tu ? interrompit Verstraeten. La jeunesse d'aujourd'hui s'occupe de courses cyclistes, de matches de football et de combats de boxe, et tout le reste art, science, politique lui est étranger. „

Doucement le philosophe fit observer que cette admiration de la jeunesse pour les combats pugilistiques lui semblait au contraire un acheminement vers les luttes politiques.

Vandromme ne fut pas sans sentir l'ironie de ces paroles.

" Il est vrai, déplora-t-il, que les réunions politiques ou parlementaires n'offrent point toujours le calme et la décence souhaitables. A qui...

— Permettez l'élévation des femmes au grade de député, dit Mme Verstaeten, les hommes alors seront obligés à plus de tenue et plus de dignité, ce n'est que lorsqu'ils sont entre eux qu'ils tiennent des propos incongrus.

— Oui, oui, ma femme a raison, approuva le peintre, élisez les femmes et le Palais de la Nation deviendra un autre Hôtel de Rambouillet. „

Le politicien haussait impatiemment les épaules.

" Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient, dit Doucet, au contraire. Je songe à tout ce que cette assemblée y gagnerait en beauté, en grâce, en charme, en imprévu. Peu de députés jouissent d'une crinière léonine, plusieurs sont chauves et beaucoup, sous le fallacieux prétexte d'éviter les rhumes de cerveau, ramènent quelques rares cheveux.

— Le récit de " tu ramènes „ alors!

— Verstraeten, laissez donc Racine.

— De cheveux ? insista l'autre.

— Je pense combien ces chevelures féminines blondes, brunes ou noires, impeccables et gracieux monuments capillaires, bouclettes et chichis, seraient d'un joli effet entre les crânes dénudés des parlementaires. Les toilettes claires et élégantes couperaient agréablement la monotonie des mornes redingotes. Les formes harmonieuses des femmes jailliraient comme des fleurs délicates et rares parmi les lourdes académies des honorables. Leur...

— Quel enthousiasme, monsieur Doucet, interrompit le politicien, je ne vous savais pas si sensible à la beauté des femmes.

Digitized by Google

Vous m'étonnez vraiment, moi qui vous croyais misogyne.

— Monsieur, j'admire la beauté partout où elle se manifeste. Je vous avoue qu'il m'est infiniment précieux de regarder une jolie femme, de la voir marcher, de l'entendre parler...

— Même quand elle dit des sottises, Fulgence ?

— Même alors, madame. Les mots qui passent entre les lèvres d'une jolie femme y contractent une beauté, une grâce dont ils sont dénués, et qu'importe alors que leur assemblage n'exprime pas quelque idée ingénieuse ou profonde !

— Ce serait du joli tout ça, dit Vandromme. Ce serait l'instauration d'une politique de sentiment, avec des bonds impossibles à prévoir. Ces dames voudraient changer de ministère avec la même désinvolture qu'elles changent de chapeau.

— Permettez, monsieur Vandromme, répliqua Doucet, rien ne serait changé. Vous craignez une politique de sentiment. Eh ! monsieur, ce n'est pas la raison qui préside aux actions des hommes, et les députés n'échappent pas à la loi commune. Non, les parlements ne sont pas des temples où trône la Raison pure, et avant d'entrer en séance, les députés n'accrochent pas à la patère, en même temps que leur pardessus, leurs sentiments et leurs passions, leurs amours, leurs haines, leurs faiblesses, leurs défauts et leurs colères. Et qui sait, si nous pouvions voir le dessous des cartes, nous trouverions peut-être comme cause à certaines philippiques enflammées et violentes, un dîner mal digéré, l'intempestive démarche d'un créancier ou une crise d'arthritisme, à tel discours bienveillant et fleuri une chaude étreinte d'amoureuse ou plus simplement le spectacle toujours émouvant d'une jeune femme allurale et galbeuse.

— Raison de plus pour nommer les femmes.

— A condition qu'elles soient toutes d'une beauté indiscutable.

— Eh bien ! c'est entendu, madame, dit le politicien sur un ton ironique, vous m'avez convaincu. J'entrainerai mon groupe, nous ferons voter l'éligibilité des femmes et vous serez candidate.

— Ah non ! s'exclama le mari.

— Mon ami, tu es tyran, répondit Marie-Louise, emphatique et souriante. Je ne sais si jamais je pourrai te pardonner, car tu viens peut-être de briser d'un cœur léger mon somptueux avenir politique. „

HENRI SCHERERS.

Digitized by Google

Les Archives de la Parole [1]

II

Il nous reste maintenant à parler des instruments dont le linguiste dispose pour fixer la parole. Les premiers qui ont voulu utiliser les machines parlantes ont songé à l'appareil qui leur permettait de réaliser leurs intentions le plus commodément et au moins de frais. Les explorateurs, par exemple, avant de partir pour les pays étrangers, se procuraient un phonographe, ordinairement un phonographe Edison.

Tout le monde connaît ce petit appareil à cylindres. Un mouvement d'horlogerie fait tourner régulièrement le cylindre portant l'empreinte; un diaphragme à membrane de mica, munie d'un saphir arrondi et poli, suit le sillon tracé dans le cylindre et vibre différemment suivant les variations du sillon. Quand on désire enregistrer, on remplace le diaphragme reproducteur par un autre diaphragme appelé inscripteur, qui porte au lieu du saphir poli une sorte de petit couteau à section cylindrique. Un pavillon en forme d'entonnoir conduit les ondes de la voix jusque dans le diaphragme, dont elles font vibrer la membrane et le levier porteur du petit couteau. Celui-ci enlève de la surface du cylindre vierge un copeau de cire, traçant ainsi un sillon plus ou moins profond et de coupe différente, d'après les caractères de chaque son ou partie de son inscrits.

Les précautions à prendre ne sont pas difficiles à observer. Il faut notamment veiller à ce que le fin ruban de cire enlevé ne s'enroule autour du couteau et ne l'empêche d'entamer la surface, sinon l'impression serait nulle.

L'appareil étant de petites dimensions et les manipulations assez réduites, il semble que nous possédions en lui un moyen

[1] Suite, voir *Revue de Belgique* du 1er décembre 1912.

Digitized by Google

idéal. Malheureusement, les enregistrements pris ne possèdent qu'une intensité minime. Passe encore quand il s'agit d'enregistrer le chant ou un morceau d'orchestre : la force des ondes est suffisante pour que le stylet laisse des tracés profonds. On comprend ainsi que le phonographe soit l'appareil dont on se sert aux Archives de la parole de Berlin, qui relèvent de l'Institut psychologique de cette ville. Le but principal de ces archives est en effet de recueillir des types du chant et de la musique des régions sauvages : trois mille cylindres rassemblés jusqu'à présent ont donné des renseignements précieux pour l'histoire et la théorie de la musique ainsi que pour l'ethnographie.

Malheureusement, la voix parlée communique au diaphragme des vibrations beaucoup moins puissantes que celles du chant, et on a souvent besoin d'écouter le cylindre au moyen de deux tubes acoustiques que l'on porte aux oreilles. Les grands pavillons peuvent aussi augmenter l'intensité du son ; mais le renforcement ne dépasse pas de certaines limites.

On a donc essayé d'obvier à l'inconvénient que nous venons d'indiquer, surtout en améliorant la sensibilité du diaphragme. Il va sans dire que les sociétés fabricantes possèdent des diaphragmes perfectionnés, mais ceux-ci ne sont pas dans le commerce. Les savants ne doivent donc en général compter que sur les résultats d'entreprises et de recherches particulières, et nous devons en toute première ligne signaler l'exemple de l'Académie impériale des sciences de Vienne.

Déjà en 1899, la question de l'emploi du phonographe dans les recherches linguistiques et ethnographiques avait fait l'objet d'une discussion au sein de ce corps savant. Les raisons invoquées en faveur de cette innovation parurent si convaincantes que l'Académie décida, l'année d'après, la fondation d'" archives phonographiques „.

Tout d'abord il fallut s'assurer d'un matériel technique qui fût le plus parfait possible. On perfectionna le phonographe enregistreur, de façon à recueillir des enregistrements plus satisfaisants. Les cylindres furent remplacés par des disques, dont les tracés se prêtent mieux aux recherches scientifiques, par exemple à l'agrandissement.

En second lieu, il importait d'obtenir la conservation des empreintes prises sur une substance molle, très exposée aux dégradations, et que l'on ne pouvait " jouer „, suivant le terme

Digitized by Google

technique, que peu de fois; sinon, on courait le danger d'en user les tracés. La galvanoplastie permet de modeler sur le disque de cire un disque " négatif „ en métal. Celui-ci servira de matrice pour fabriquer autant d'exemplaires qu'on désire, en moulant sur lui, à la presse hydraulique, une mixture de substances diverses qui ressemble à de l'ébonite, mais qui est composée de matières moins coûteuses.

Quand un explorateur part en mission, qu'il voyage à travers les pays lointains, ou qu'il parcoure les campagnes de sa patrie, il lui suffit d'emporter avec lui un appareil phonographique perfectionné, tel que celui de Vienne, et un certain nombre de disques vierges. Lorsque ceux-ci ont reçu l'empreinte, il les envoie à l'institut des " Archives „, où s'opère la fabrication de la matrice et des disques définitifs.

Comme nous venons de le voir, l'Académie impériale de Vienne a eu le mérite d'une initiative heureuse. Elle en a pris une autre, non moins louable, celle de vouloir faire profiter de son expérience les savants, de quelque nationalité qu'ils soient. Une installation complète, dans le genre de celle dont il vient d'être question, coûte près d'une dizaine de milliers de francs. De plus, la confection des disques définitifs nécessite la présence continue d'un mécanicien ou opérateur. C'est tout un laboratoire spécial qu'il faut monter et dont il faut entretenir la bonne marche. Or, les linguistes, même quand ils disposent de subventions, ne peuvent supporter des dépenses aussi considérables. Aussi, en vue de faciliter l'œuvre de la conservation et de l'étude des patois, l'Académie met-elle ses appareils et son installation à la disposition des chercheurs, aux conditions suivantes qui ne paraîtront pas exagérées.

La personne ou l'établissement affilié aux archives phonographiques de Vienne doit d'abord se procurer à ses frais un appareil enregistreur du type employé par l'Académie. Le prix de cet appareil, accessoires compris, atteint à peu près un millier de francs. Il faut ajouter les frais de douane, la moitié des frais de l'envoi et du voyage aller et retour d'un instructeur envoyé de Vienne (1).

(1) Nous tenons à remercier vivement M. le professeur R. Pöch, assistant aux Archives phonographiques de Vienne et privat-dozent d'anthropologie, qui a bien voulu nous donner tous les renseignements dont nous avions besoin.

Digitized by Google

Avec ce phonographe, on impressionne des disques vierges qu'on expédie ensuite à Vienne. L'institut se charge de fabriquer sur ces enregistrements des doubles définitifs sur disques solides dont elle donne un exemplaire gratuitement. D'autres exemplaires peuvent être obtenus au prix de 1 1/2 couronne. Les cires ayant servi à la confection des copies restent la propriété de l'Académie. Les affiliés conservent pendant deux ans le droit exclusif de publier les textes des phonogrammes et de les soumettre à des recherches scientifiques.

On ne peut nier que l'Académie de Vienne ait pris une mesure très généreuse en permettant à beaucoup d'institutions moins richement dotées de commencer et de poursuivre des collections particulières. Déjà des archives de la parole, associées à celles de Vienne, se sont constituées à Zurich, sous la direction de M. le Prof. Bachmann, qui étudie les dialectes allemands de son pays. A Rome, M. le Prof. Baglioni, à Helsingfors, M. Poirot, directeur de l'Institut phonétique de Helsingfors, ont organisé également des musées de la parole sur le modèle de celui de Vienne.

Depuis les débuts de l'organisation de ses archives, l'Académie de Vienne est en possession de collections d'enregistrements déjà fort riches et qui se complètent de jour en jour. Des expéditions ont été tentées jusque dans les pays éloignés, chez les Esquimaux, chez les Papouas, dans les Indes, où l'on a recueilli surtout des récitations en sanscrit, en même temps que des types des dialectes vivants, l'hindoustani, le tamoul, le telougou, etc. Le professeur Schlögl, dans son voyage en Orient, a pris des enregistrements au Caire et à Jérusalem. Cette série de disques, qu'on poursuit actuellement à Jérusalem, se compose d'un grand nombre de récitations de la Bible, de chants arabes et de récits en langue éthiopienne. M. Schlögl s'est aussi occupé du copte. Un autre explorateur a réuni à Tripoli des chants arabes. De la Mongolie, M. Van Oost a envoyé des chants indigènes. Le Dr Fr. Pospischil a commencé une collection de textes slovaques, chansons, récits, contes, etc.

La tentative la plus intéressante pour nous est celle de M. le Prof. Seemüller, qui a inauguré l'étude systématique des patois allemands parlés dans le territoire austro-hongrois. Ce savant a pris soin de joindre aux enregistrements la transcription phonétique des paroles prononcées, de sorte qu'on possède

Digitized by Google

deux moyens de contrôle se complétant mutuellement. D'habitude, l'oreille comprend difficilement la « parole phonographique » à une première audition : la transcription lui vient en aide; elle lui facilite la compréhension; elle corrige aussi ceux des sons que les appareils ne parviennent pas encore à rendre avec une perfection complète, tels que les sifflantes, et certaines nuances des consonnes. On trouvera des renseignements plus étendus concernant les essais de M. Seemüller dans les communications qu'il a faites à l'Académie de Vienne et surtout dans la première : *Deutsche Mundarten*, I, 1908 (1).

Une seconde entreprise, indépendante de celle de Vienne, doit nous arrêter à présent. C'est celle que dirige M. le Prof. Ferd. Brunot, l'historien bien connu de la langue française. Il a conçu le projet de conserver le plus de souvenirs possible des dialectes français et il a eu la chance de trouver une aide intelligente et généreuse de la part de la grande maison phonographique Pathé frères, dont le siège principal est à Paris.

M. Brunot avait déjà manifesté ses intentions dans un article que le *Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne* a reproduit et que nous avons eu l'honneur d'y présenter nous-même (2). Depuis, le vœu qu'il exprimait a reçu un commencement de réalisation. M. Brunot a créé à la Sorbonne des archives de la parole, dont l'inauguration a eu lieu le 3 juin 1911, en présence du ministre de l'instruction publique et de M. Liard, vice-recteur de l'Université. Nous avons dit un mot de l'enthousiasme que ce petit événement a suscité.

M. Brunot ne s'est pas contenté de manifestations prometteuses. Tout récemment, il a fait dans les Ardennes françaises et belges un voyage dialectologique. Un bref récit de cette tournée a été publié par M. J. Haust dans le *Bulletin du dictionnaire wallon* (3). Grâce à une subvention de 3,000 francs accordée par l'Université de Paris, M. Brunot a visité pendant vingt jours environ trente-cinq localités françaises et belges. Il était accompagné du dialectologue M. Ch. Bruneau. Ces savants ont fait parler, dialoguer, chanter devant la machine un cer-

(1) *Sitzungsberichte der kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien*, philosoph.-histor. Klasse, 158 Bd., 4. Abhandlung.

(2) 5e année, 1910, n° 2.

(3) 6e année, 1912, nos 1-2.

Digitized by Google

tain nombre de vieux campagnards. Le butin n'a pas été mince, à ce qu'il paraît : « Deux cents disques environ, dit M. Haust, conserveront désormais d'une façon indélébile les parlers d'une région particulièrement intéressante, où le wallon, le champenois et le lorrain se côtoient et s'enchevêtrent ».

En vue de ces expériences et à la demande du directeur des Archives, la maison Pathé avait construit un appareil spécial qui a fait ses premières preuves en cette occasion. Il s'agit, comme à Vienne, d'un appareil à disques, à sillon phonographique, et dont les enregistrements doivent passer par des opérations analogues avant d'être livrés sous forme de disques durables.

L'intention de la maison Pathé était de fabriquer un appareil définitif qu'elle pût mettre à la disposition des instituts de phonétique. Tout dernièrement, l'un des directeurs de cette société, M. G. Manuel, qui nous a déjà donné des marques de son obligeance, a bien voulu nous écrire qu'il serait prêt à seconder les efforts des dialectologues belges. Sans pouvoir faire autant pour eux que pour les Archives de la parole de Paris, il mettrait à notre disposition dans des conditions extrêmement favorables un matériel soigneusement étudié. L'appareil, identique à celui qui a fait l'exploration des Ardennes, avec les perfectionnements suggérés par l'expérience, pourrait être livré au prix de 400 francs. Cet appareil permet l'enregistrement sur disques de 24 centimètres de diamètre. Les premiers essais d'enregistrement se feraient sur des cires de 17 centimètres qui coûtent moitié moins que les autres. Pour utiliser constamment ces cires d'essai, il conviendrait de se procurer une machine raboteuse (165 fr.) qui râcle l'empreinte et remet le disque en état de servir une fois de plus (1).

Quant aux cires enregistrées, elles seraient expédiées au service technique de la maison Pathé et transposées sur matière dure. Approximativement ce travail coûterait pour chaque enregistrement 75 francs; ce prix comporterait la remise de douze copies.

(1) Pour éviter les frais de douane à l'aller et au retour, le rabotage pourrait aussi s'exécuter à l'usine Pathé de Forest lez-Bruxelles. Quoique cette usine ne soit pas outillée pour ce travail spécial, la maison Pathé de Paris consentirait à y faire l'installation nécessaire.

Digitized by Google

III

Nous est-il permis d'ajouter encore un mot au long exposé qui précède? On devine aisément quelle sera notre conclusion. Pourquoi ne point tenter en Belgique ce qu'on est parvenu à réaliser ailleurs? Notre pays, autant et plus que d'autres, se fait remarquer par la vitalité des classes populaires. Or, les dialectes sont le miroir où se reflète l'âme du peuple. En terre wallonne, comme en terre flamande, les patois ont droit à notre attention, souvent même à notre admiration, quand par bonheur un artiste, tel Defrecheux ou Guido Gezelle, en fait valoir la richesse et les beautés.

Aujourd'hui, la vie de ces patois est compromise. Leurs moments sont comptés, et s'ils persistent encore pendant quelques générations, leur originalité pâlit chaque jour. La langue littéraire les envahit de plus en plus. Elle s'insinue en eux avec ses expressions, ses tournures, et jusqu'à sa prononciation. Mais il existe encore des vieillards assez âgés, on connaît encore des populations assez écartées pour échapper à ces influences. Il faut se hâter d'aller trouver ces témoins du passé, de les interroger, de recueillir sur leurs lèvres les vestiges du vieux langage et d'en fixer, avant qu'elles s'éteignent, les sonorités archaïques.

Pour accomplir cette tâche de piété et de science, les ouvriers ne manqueraient pas. Seulement leur bonne volonté n'y suffirait point. Il leur faudrait aussi disposer de l'argent nécessaire. On a pu voir par les détails que nous avons donnés que, même réduites à l'achat des appareils indispensables, les dépenses sont déjà fort élevées. D'ailleurs, ainsi fait, le compte ne serait pas complet : on doit y ajouter le prix des cires dont chacune coûte 3 francs, les frais d'expédition, de douane, de manipulations, et surtout de voyages.

En résumé, le coût de l'entreprise dépasse les ressources ordinaires d'un simple dialectologue. Cette fois encore, on sera obligé de faire appel à la générosité des pouvoirs publics. S'en étonnera-t-on? L'œuvre n'intéresse-t-elle pas la communauté, puisqu'il s'agit de préserver une partie du patrimoine intellectuel de la nation?

C'est du moins le sentiment qui a animé les gouvernements

Digitized by Google

de plusieurs pays et qui leur a rendu sympathique l'idée des musées dialectologiques. Nous avons cité plusieurs villes : Vienne, Zurich, Helsingfors, Rome, Paris, où les archives sont devenues des organismes universitaires, dépendant d'habitude du laboratoire de phonétique. A Berlin, l'Etat prussien a décidé de soutenir les archives créées par le psychologue Stumpf et leur a accordé une première subvention de 5,000 M. pour l'exercice 1911-1912. Au Danemark, depuis 1905, le musée de la parole constitue une section de la Bibliothèque royale de Copenhague. Le ministre allemand des colonies a chargé M. le Prof. K. Weule, directeur du Musée d'anthropologie de Leipzig, d'accomplir aux frais de l'Etat un voyage au lac Nyassa, dans les colonies allemandes de l'est de l'Afrique, voyage au cours duquel M. Weule a recueilli treize cents enregistrements phonographiques. Le Sénat de Hambourg s'est montré plus généreux encore vis-à-vis de M. le Prof. Borching, qui a songé à sauver de l'oubli les patois menacés de la région de Hambourg et de l'embouchure de l'Elbe. Pour mener à bien son entreprise, les autorités communales ont voté cette année un crédit de 15,000 M.

Voilà des précédents qui sont de bon augure. En Belgique, que pourrait-on faire? Il ne serait pas indiscret d'espérer que l'Etat encourageât la création d'archives phonographiques. Son intervention serait certes justifiée. Mais l'exemple de l'Académie impériale de Vienne nous enhardit à formuler un second vœu : celui de voir l'Académie royale de Belgique s'inspirer des décisions de sa consœur et accorder son patronage à la nouvelle entreprise. Un musée de la parole n'intéresserait pas une seule langue, une seule race, un seul canton, et l'Académie, composée de tant de personnalités de compétences variées, paraît être le corps qui assurerait le mieux à l'œuvre que nous préconisons un caractère à la fois scientifique et national.

A. Grégoire.

Digitized by Google

La Revue de Belgique à Paris.

Paris ou Londres?

Lorsque les chancelleries se furent accordées sur l'utilité d'un échange de vues entre ambassadeurs — et non point une conférence, on a tenu à le préciser — deux villes furent proposées pour ce conciliabule, qui n'ira point sans *five o'clock* et dîners. Les plus avertis de ces messieurs tenaient pour la cuisine française; ils rêvaient déjà de soirs délicieux, dans des avant-scènes de petits théâtres où l'on s'amuse, et leurs femmes faisaient toute sorte de projets mondains, dont la visite à quelques couturières était le plus essentiel.

Mais sir Ed. Grey veillait. Cet homme austère est-il marié? Est-il garçon? J'avoue l'ignorer. Dans le premier cas, il n'avait cure des fantaisies de M^mes^ les ambassadrices, ignorant la place que tient dans le *conjungo* le problème des chiffons; dans le second cas, son puritanisme a dû s'effarer devant quelque propos imprudent tenu par la respectable lady, dont il paie les factures. Et c'est pourquoi MM. les ambassadeurs, n'étant pas convoqués pendant la *Season*, se coucheront à 10 heures, mangeront des légumes bouillis et baigneront dans l'opacité du brouillard londonien.

On y verra moins clair et cela n'est pas pour déplaire à l'homme d'État anglais. Dans ce redoutable conflit, dont le dénouement est proche, c'est lui qui semble avoir tiré bien des ficelles. L'Angleterre — et c'est de tradition — pratique depuis deux mois une politique de médiation savante et secrète, employant tous ses efforts pour borner les ambitions des vainqueurs et immobiliser la Triplice dans une expectative qui achève de lui aliéner les bons Turcs. Ainsi se prépare pour elle le rôle qu'elle a déjà joué tant de fois au cinquième acte des tragédies internationales, où elle n'acceptait qu'un tout petit emploi, peu coûteux et d'une parfaite discrétion. Lorsqu'on s'était, conformément au programme, entr'égorgé proprement, elle se mon-

Digitized by Google

trait — pareille au sir Fortimbras du *Hamlet* de son immortel fils, et avec les gestes conformes, elle s'écriait comme lui :

> For me, with sorrow I embrace my fortune,
> I have some rights of memory in this kingdom,
> Which now to claim my vantage doth invite me,

Nous saurons bientôt quels sont ces droits, dont la mémoire s'est, d'une façon si propice, réveillée sous le front soucieux du ministre anglais. R.

* * *

La Crise de l'Académie française.

Donc, MM. de Flers et de Caillavet, usiniers fort notoires, ont lancé une pièce nouvelle : *L'habit vert*. Elle aura pour 200,000 francs de succès, car elle intéresse au plus haut point la mondanité attentive et la curiosité littéraire de Paris. Songez donc : un acte se passe à l'Elysée, dans le cabinet du président, et un autre sous la coupole, certain jour de réception. Et dites encore que MM. de Flers et de Caillavet n'ont ni talent ni esprit.

Nous voilà donc, bon gré, mal gré, ramenés au sujet de l'Académie. Une fois de plus, on va découvrir cette vieille dame et que ses quarante servants ne sont point tous des génies universels, on fera des mots, on applaudira l' « élégante audace » des deux dramaturges, et l'on se croira très « moderne ».

Laissons MM. de Flers et de Caillavet à tout leur bonheur..., et parlons quand même de l'Académie.

Un auteur, M. Loliée, qui n'est point de théâtre, a dirigé naguère une enquête sur la docte assemblée. Cette enquête n'est ni froide, ni banale, ni ce que les enquêtes sont presque toujours : un jeu vide et du temps perdu. Et je ne sais non plus si elle est tout à fait impartiale, et si M. Loliée n'est point un diplomate admirable, habile à mettre en relief les opinions qui soutiennent la sienne, comme à rendre assez inoffensives celles, beaucoup plus rares, qui n'épousent point sa thèse. Mais voilà justement ce qui prête à son enquête un intérêt si vif (1).

Dégagée de tous commentaires, surtout de ceux qu'ont émis les auteurs consultés et dont les généralités ne sont pas toujours des

(1) *Un plébiscite original : L'Académie française devant l'opinion*, par FRÉDÉRIC LOLIÉE. Paris, Emile-Paul.

Digitized by Google

clartés, la thèse d'opposition, régulièrement adoptée contre l'Académie, est qu'elle est en retard sur le mouvement actuel des idées et que ce ne sont pas les meilleurs écrivains qui la composent.

Eh bien oui, l'Académie n'est pas en tête des mouvements intellectuels, mais en queue. Reprocherons-nous au Sénat de n'être pas une assemblée de jeunes hommes et d'avoir dans ses attributions un rôle de contrôle et de frein plutôt que d'initiative? Et faut-il que l'Académie se fasse cubiste ou futuriste dès aujourd'hui, ou n'est-il pas préférable qu'elle attende la réussite de la doctrine avant de la célébrer, comme elle fit de toutes les doctrines à toutes les époques? Vous verrez que dans trente ans l'Académie française sera cubiste ou futuriste, et qu'on la trouvera encore, de ce fait, abominablement rétrograde!

Et puis ce ne sont pas les meilleurs écrivains qui la composent... Où donc a-t-on vu que l'Académie française doive être une académie, de littérateurs? Et quel intérêt y aurait-il à mettre quarante écrivains, les quarante meilleurs écrivains, sous la coupole? Qu'y apprendraient-ils ? et que nous apprendraient-ils ? Car ce métier des mots, pour être assez semblable à celui de l'horloger, comme disait La Bruyère, ne l'est cependant pas au point qu'il faille que ceux qui le pratiquent, se réunissent en une manière de syndicat corporatif, à l'instar des ébénistes, des restaurateurs, voire des médecins.

Académie française ne signifie donc pas et n'a jamais signifié Académie de littérateurs français, mais Académie de Français, tout bonnement. Et parmi les Français, ce ne sont pas toujours les manieurs de plume qui représentent le mieux la moyenne exquise des qualités françaises. Les anciens du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle l'avaient bien compris, qui ouvraient si larges les portes du temple aux ducs, aux éminences violettes, aux gentilshommes sans œuvres, à tous ceux dont le caractère et le rang « conservaient » la politesse et l'inoculaient même un peu aux gens de lettres.

Je sais que les temps ont changé. Et l'Académie avec eux. Aussi y a-t-il quand même plus de littérateurs et moins d'éminences dans la fameuse compagnie. Mais entre quatre-z-yeux, croyez-vous que MM. Rosny et Paul Adam, écrivains considérables, réalisent mieux la formule complète de goût français que MM. Denys Cochin et Paul Deschanel, lesquels ne sont pas des écrivains, ou si peu ?

Y a-t-il donc une crise de l'Académie des habits verts ? On peut en douter. L'édifice est vieux. C'est justement ce qu'il doit être. Il est vieux comme la France, comme notre culture; et s'il est déjà dan-

Digitized by Google

gereux de bousculer la vie économique et politique d'un peuple, il le serait encore plus de bousculer brutalement quelque chose dans l'ordre plus délicat de ses constructions intellectuelles.

Que la disparition de l'Académie ne soit pas une catastrophe à l'intérieur, c'en serait une à l'extérieur, une diminution du prestige français. Ce seul argument doit suffire, qui rappelle le fameux adage : l'anticléricalisme ne doit pas être un article d'exportation.

L'antiacadémisme non plus, mais l'Académie, oui.

E. GÉRARD-GAILLY.

Digitized by Google

Chronique Parlementaire.

VERS LES DEUX SOLUTIONS

Jusqu'ici on parlait, un peu, du projet militaire de M. de Broqueville comme l'aveugle apprécie les couleurs. Maintenant nous connaissons ce fameux projet autrement que par les indiscrétions tendancieuses de certains scribes plus ou moins officieux.

Que vaut, en somme, le projet militaire de M. de Broqueville? C'est la question qui se pose dans les couloirs de la Chambre et du Sénat. Et les avis sont plus partagés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a huit jours.

Cela se comprend. Sur le principe, il y aurait accord unanime et cet accord subsiste; mais il n'en est pas de même quant aux mesures d'application que comporte le projet. On trouve, par exemple, dans celui-ci « un système d'exemptions démocratiques », selon M. de Broqueville, qui laisse perplexes et inquiets ceux qui savent comment les cléricaux entendent la démocratie.

Le principe du projet, c'est le service généralisé. L'accord est ici patent. Mais comme il ne faut pas songer à utiliser les excédents au chiffre fixé pour le contingent de la levée, les auteurs de la loi nouvelle veulent éliminer ces excédents au moyen d'exemptions par catégories. C'est-à-dire qu'il y aura toute une série d'exemptés sur le cas de qui statuera un conseil de revision composé d'un magistrat, d'un officier de gendarmerie et d'un receveur des contributions, lesquels assureront le service des « exemptions démocratiques » dont parle M. de Broqueville. Et il est entendu qu'on évitera les ennuis du service militaire aux pauvres hères que seuls on envoyait naguère à la caserne. Les cléricaux, qui ont pendant si longtemps résisté à la suppression du remplacement, ne veulent même plus aujourd'hui imposer aux pauvres les charges de l'impôt du sang. Le déshérité

Digitized by Google

n'ira plus à la caserne; le fils du bourgeois aisé servira dans les compagnies universitaires, qu'on maintiendra, soyez-en sûrs, et ce sera toujours les fils du petit bourgeois ou de l'ouvrier prévoyant et laborieux qui constitueront l'élément important de l'armée de demain.

Il est évident, d'ailleurs, qu'en plus de ces considérations étranges qui auront dicté la pensée du gouvernement en créant l'exemption des pauvres, l'idée de tout un régime d'exemptions a surgi tout naturellement dans le cerveau de nos maîtres. Qui dit exemptions, chez nous, après trente années de cléricalisation à outrance, dit : démarches, favoritisme, recommandations, privilège... C'est la mine où l'on puisera chaque jour, ce sera l'usine où l'on fabriquera, chaque année, de nouveaux électeurs... cléricaux et c'est ce qui m'autorise à écrire que le gouvernement, en traçant les grandes lignes de son projet militaire, a écouté une autre voix que celle des préoccupations patriotiques.

Dans ces conditions, devant le nouvel expédient imaginé par nos adversaires pour conserver le pouvoir par les moyens illicites que l'on sait, quelle sera notre attitude? Allons-nous bénévolement, naïvement tendre le cou? Allons-nous nous laisser étrangler sans crier? Pour tout dire, allons-nous de gaieté de cœur nous laisser duper une fois de plus?

Sans doute, nous serons dupés tout de même, mais ne serait-il pas temps de tâcher de l'être un peu moins que jamais? Il y a plus d'un quart de siècle que nous sommes dupés. Nous ne faisons que cela! C'est devenu une carrière! Allons-nous continuer à suivre cette voie funeste?

Certes, il y a la défense nationale, et ses intérêts nous inquiètent, mais puisque nous sommes d'accord quant au mode de recrutement, le système des exemptions n'a rien à voir avec le principe de la réforme. Pas de transactions! crient certains; pas de marchés! implorent d'autres. Qui donc prononce ces méchants vocables? Jamais personne ne reprocha à M. Schollaert d'avoir introduit dans la loi de 1909 le service personnel qu'il n'y avait pas inscrit. Il ne le fit qu'à la suite de pourparlers entrepris avec les gauches. Ce ne fut pas un marché, ce fut une entente.

Nous pensons que les gauches feraient œuvre patriotique sérieuse et nécessaire si elles parvenaient à obtenir de M. de Broqueville la remise sur le métier de son projet en ce qui con-

Digitized by Google

cerne toutes les exemptions et surtout les exemptions par catégories.

Un journal préconisait de remplacer celles-ci par un tirage au sort. Pourquoi pas? Ce ne serait pas, ici, une manière de recrument, mais un moyen qui servirait à éliminer les excédents. Ce n'est, d'ailleurs, pas tant le tirage au sort qui fut naguère décrié, ce fut surtout le remplacement, il ne faut pas l'oublier. Le tirage au sort pour régler l'élimination des excédents serait un système qui comporterait en lui des garanties d'équité et supprimerait les causes de favoritisme.

Il y a donc un point essentiel de la loi qui est vicié. C'est un abcès dont il faut prévoir le danger. Les gauches feraient œuvre de sagesse en se préoccupant des résultats que donneront dans la suite ces dispositions spéciales de la loi de Broqueville. Nos amis auraient-ils jamais adopté le vote plural s'ils s'étaient rendu compte des tourmentes de fraude et de corruption qu'il devait soulever?

* * *

Et la revision?

On en parle. On cause. On s'agite. Les couloirs sont animés. Certains croient approcher du but. D'autres, plus sceptiques, hochent la tête...

En réalité, personne ne sait rien. On ne borne à apprécier au Sénat comme à la Chambre les bonnes dispositions de M. de Broqueville.

« Le gouvernement se trouvant, a dit celui-ci au Sénat, devant une porte fermée il y a dix-neuf ans, par l'accord des partis, n'entend pas ouvrir cette porte; mais il n'entend pas non plus la verrouiller. »

Évidemment c'est peu de chose, mais on en est réduit à se contenter de ces poussières pour favoriser les châteaux en Espagne que chacun bâtit dans un coin de son cœur. Il y a des naïfs, sans doute, mais il y a aussi des enthousiastes qui depuis si longtemps attendent le triomphe de l'égalité politique et qui n'ont jamais désespéré de la victoire. Ils ont pleine confiance et ils ont la conviction que le suffrage universel avec le double vote des femmes de 35 ans sera l'enjeu de la revision de demain.

Quand j'écris demain, ceci représente deux ou quatre années,

Digitized by Google

quatre plutôt, car le gouvernement ne serait pas résolu à agir avant les élections de 1916.

Il paraît même que l'accord est fait entre les groupes de gauche et le gouvernement, accord tacite dont il n'existe pas de trace naturellement, mais qui portera des fruits. On dit même davantage, mais que ne dit-on pas!

Si encore une fois, nous voulions bien n'aller pas trop vite en besogne et voir un peu de ce que les adversaires portent au fond de leur sac.

« *Timeo Danaos* », dirait Demblon, et Demblon est un sage.

* * *

La Chambre a essayé de clôturer le débat relatif aux troubles de Liége. Elle n'y est pas parvenue. De nombreux orateurs doivent encore discuter les rapports de gendarmerie produits par M. Berryer. Cette discussion gagnerait d'ailleurs à être écourtée plutôt que d'être le prétexte à controverses policières. Il est peu douteux qu'on y parvienne, car le débat est mal conduit par M. Nerinckx dont la présidence maladroite n'a jamais fait que produire les plus gros incidents parlementaires de ces dernières années.

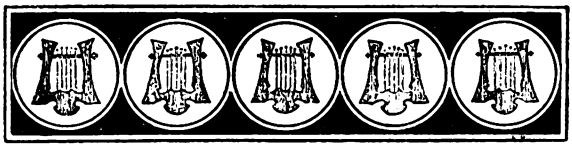
Enfin, la Chambre a voté au budget des voies et moyens les nouveaux droits voulus par M. Levie. C'est la rançon de la suppression du droit de licence. Les nouveaux impôts viendront plus tard. M. Levie ne l'a pas caché.

Ah! cet alcool, quels services il aura rendus tout de même aux finances cléricales!

Grâces lui seront rendues un jour.

HERMAN DONS.

Digitized by Google



En marge de la musique.

M. Léon Du Bois remplace M. Tinel au Conservatoire de Bruxelles. Un stage de quinze ans à la tête de l'école de musique de Louvain l'a préparé à la fonction directoriale qu'il va exercer dans la maison où il avait été appelé récemment à donner le cours de contre-point et de fugue. Il a mieux que des connaissances techniques. De solides lectures ont cultivé son esprit et son imagination de musicien est vive. On le sait trop peu. L'auteur d'*Edénie* dédaigne le bluff et la réclame. Il pourra aussi enseigner la modestie et la patience aux jeunes gens et aux jeunes filles dont il orientera les études. M. Du Bois a composé des chœurs, des mélodies, des ouvrages symphoniques et dramatiques. Je retrouve quelques notes rédigées le lendemain de la première représentation d'*Edénie* au théâtre lyrique flamand d'Anvers. Elles résument l'impression que je garde des deux œuvres de théâtre qui ont mis le nom du musicien en évidence. Elles n'ont pas été publiées. Je les transcris.

* * *

M. Léon Du Bois a écrit, voici quelque temps déjà, la musique d'une pantomime qui fut mise en scène par les Martinetti. Cette pantomime, intitulée *Le mort*, n'a rien d'un divertissement. Elle est tirée d'un des premiers livres de M. Camille Lemonier. Pour l'invention et pour le style, je ne vois pas dans la littérature ce qu'on pourrait comparer à ce petit roman tragique. Deux paysans, deux frères, Balt et Bast, assassinent un voyageur qu'ils hébergent et qui leur a montré de l'or. Ils enfouissent son corps dans la mare. Mais le corps remonte. Ainsi resurgit en eux le fantôme dont leur conscience

Digitized by Google

affolée extériorise l'image. Maniée par un musicien de talent, la musique qui est le langage même de la vie intérieure devait ajouter à l'éloquence de ce spectacle psychologique. La tension morale d'une pareille action ; la douleur qu'elle recèle en ses replis tortueux appelaient le chromatisme avec tous les troubles de l'harmonie et du rythme qui disent l'angoisse et la terreur. L'obsession aux multiples formes appelait les thèmes conducteurs. Il y eut le thème tintant et fulgurant de la mauvaise joie de l'or. Il y eut le thème du crime et celui du remords. Il y eut la chanson insouciante que fredonnait le voyageur le soir ou l'orage le contraignit de frapper à la porte de Balt et de Bast, et l'écho de cette chanson errant à travers le drame comme un pardon, comme un reproche, comme une menace. Outre que cette partition témoignait de la science et de l'extrême sensibilité d'un harmoniste, par sa structure, par son relief et sa couleur, par la grandeur épique de quelques-unes de ses pages, elle annonçait le puissant dramaturge lyrique qui vient d'affirmer, dans une œuvre nouvelle d'une incontestable beauté, sa maîtrise.

C'est encore au romancier du *Mort* que M. Du Bois a demandé le motif poétique des quatre actes qu'on a représentés à Anvers. M. Camille Lemonier en a pris la substance dans son roman *L'Ile Vierge*. Il en a disposé le texte dans une prosodie libre où des mots de cuivre et de cristal font pressentir les timbres dont le musicien les revêtira. Elle est naturiste et mystique, symbolique à la manière des légendes, avec sa fête de la moisson, son hymne à Hélios, son héros ardent et naïf qui ressemble à Siegfried; avec ses trois jeunes filles, Florie, Hylette et Elée, ses vieillards majestueux et son groupe de « pauvres » dont se détache à la fin « l'annonciateur » qui dénoue, par les plus nobles arguments de l'amour et de la pitié, un conflit cruel. Ce jeu d'idées et de sentiments dans de vastes paysages que rien ne localise était assez élémentaire pour se prêter aux fluctuations de la musique, assez rayonnant de tendresse et d'héroïsme pour la faire vibrer. M. Léon Du Bois l'a traduit au moyen de thèmes plus généraux que ceux qu'il avait employés à écrire sa partition du *Mort*. Son art atteint à la perfection et son imagination, qui a toujours été vive, est devenue riche. Sa symphonie souple, liée, lumineuse, est aussi chantante que la déclamation qu'elle soutient. Rien d'obscur, rien de disparate, rien non plus de conventionnel ou de factice dans ces trois actes. Le goût et l'habileté de l'orchestrateur ne servent qu'à rendre expressif un langage dont les valeurs se graduent et se fondent l'une en l'autre délicieusement. Ici, les

Digitized by Google

dissonances ne sont jamais des taches, des grimaces ou des cris. Ce sont des locutions insolites, rudes et barbares si la situation l'exige, mais tout de même harmonieuses par la manière dont elles interviennent dans la phrase. C'est qu'il s'agit moins de gestes, dans cette pièce-ci, que de paroles lucides qui viennent de haut et qui retentissent longuement. Dans certains motifs, traditionnels au théâtre, comme celui des strophes de Florie : « File, file, mon cœur, au rouet ; file mes jolis draps d'hiver... », l'esprit inventif, l'esprit trouveur du musicien se manifeste de la façon la plus originale et la plus heureuse. Je veux dire qu'au lieu de clicher la chanson « qui sera sur tous les pianos », il écrit une page de caractère.

La partition d'orchestre d'*Edénie* et sa version pour le piano n'ont pas encore paru chez les éditeurs de musique. M. Du Bois travaille, dit-on, à une interprétation lyrique du *Charles le Téméraire* de M. Edmond Picard. Quant à ses projets de directeur, je les ignore.

MAUBEL.

Digitized by Google

Petite chronique des lettres.

Les conférences.

Désormais nous donnerons ici le compte rendu sommaire des conférences les plus intéressantes qui auront été prononcées en Belgique, et particulièrement à Bruxelles. Nous ne pouvons penser à être complets ; la qualité irréprochable et l'intérêt de rareté peuvent seuls nous guider.

Signalons, fort brièvement dans la dernière quinzaine, la conférence de M. F. Masson aux *Annales*, celles de MM. Paul Fort et Jacques Rivière à l'*Association pour la culture française*, en province celles de MM. Abel Lefranc, Marius Leblond et Nozière dans quelques villes. Le passage de de M. Paul Fort a été particulièrement remarqué. Il a parlé à Bruxelles, à Liége et à Mons, de la façon un peu sommaire, dont la presse traite la poésie. Puis il a lu quelques-unes de ses ballades, dont on sait le charme d'évocation et le rythme à la fois savant et familier. Un petit banquet a groupé autour de M. Paul Fort un certain nombre d'écrivains et d'artistes, le 29 novembre dernier. M. Rivière, dans une forme un peu abstraite, et d'une façon trop schématique, mais avec un sens juste des réalités littéraires, a analysé, à Bruxelles et à Liége, les romanciers psychologues : Bourget, Gide, Boylesve. Enfin, avec l'abondance et l'élégance qui caractérisent son talent de compilateur infatigable (plutôt que de véritable historien), M. Masson a tracé un curieux portrait de la seconde femme de Napoléon Ier. Il a eu la coquetterie de rattacher à son thème des souvenirs intéressant particulièrement les Bruxellois.

* * *

Les livres d'histoire.

En attendant une chronique plus méthodique et plus détaillée, signalons rapidement quelques volumes récents. C'est d'abord le tome Ier de la traduction française de la célèbre *Histoire de l'Antiquité* d'Ed. Meyer (Paris, chez Geuthner). Il se compose de généralités et de vues préliminaires, sur lesquelles on se réserve de revenir ici, lorsque l'ouvrage sera plus avancé. Mais dès maintenant, on peut féliciter l'éditeur et le traducteur, M. Maxime David, d'avoir osé une entreprise aussi considérable et répondant à un besoin aussi souvent exprimé.

Un autre livre, d'un caractère bien différent, est celui qu'a publié M. E. Rodocanachi. Il est intitulé : *Études et fantaisies historiques* (chez Hachette). On y retrouvera l'habileté à mettre en œuvre sous la forme la plus riante et à l'aide d'une documentation abondante, le sens du parti que l'historien

Digitized by Google

peut tirer de l'anecdote quand elle est bien choisie, enfin, le goût du pittoresque, c'est-à-dire des qualités depuis longtemps acquises de l'auteur.

Qu'il raconte le séjour de Pie VII à Paris et le couronnement de l'empereur, qu'il indique les origines du nom de Napoléon, qu'il évoque quelques figures particulièrement expressives et typiques de l'Italie de la Renaissance et peigne Venise, Florence ou Ferrare dans le temps de leur plus grande splendeur, qu'il suive à Rome tous les voyageurs qui l'ont visitée, de Montaigne à Stendhal, ou qu'il explique comment et pourquoi l'on voyageait dans l'antiquité, M. Rodocanachi est le plus aimable des chercheurs et des curieux.

Trois autres livres se rapportent à la période de la Révolution et de l'Empire. Dans deux d'entre eux, les femmes sont au premier plan. Le premier — et certes le plus passionnant — est l'humble journal d'une jeune citoyenne de Saint-Germain, qui a vécu les années tragiques de 1789-1795, en participant de toute son âme à toutes les joies et toutes les douleurs de sa patrie. Peu de romans dépassent en intérêt ces humbles notes, que M. G. Rocourt a eu l'heureuse inspiration d'exhumer et qui s'intitulent : *Le livre de raison d'Élisabeth Renault* (chez Ollendorff). Dans un ton bien différent, M. Joseph Turquan a étudié *Les femmes de l'émigration* (2e série, chez Émile-Paul). C'est le tableau de l'émigration en Angleterre. Rien de plus curieux que de voir ces femmes, qui avaient été en France les reines de la mode, ces élégantes, dont les noms s'entendent encore chaque jour dans nos salons, aux prises avec les nécessités de la vie, luttant péniblement pour le pain quotidien, travaillant tout le jour pour un maigre salaire et se recevant entre elles, le soir, dans leurs mansardes de Londres. Vingt-cinq mille émigrés étaient en Angleterre. La Suisse, l'Italie, l'Autriche, l'Espagne, la Russie en avaient aussi reçu beaucoup. Il y en eut en Amérique, où, tandis que les maris se faisaient planteurs, chasseurs de fourrures, etc., les femmes répandaient un peu de joie dans leurs humbles habitations, où l'on menait souvent la vie des peuples primitifs. Portraits, tableaux, épisodes, tout est tracé d'une plume alerte et spirituelle.

Le troisième ouvrage est sans doute le premier par l'importance comme aussi par l'autorité de son défunt auteur, M. H. Houssaye. Un beau portrait de l'éminent historien vous y introduit, et une étude, très belle de conscience et de sympathie, de M. Louis Madelin, achève de créer une atmosphère, avant qu'on lise les premières lignes de cette œuvre posthume, intitulée : *Iéna et la campagne de 1806* (libr. Perrin), et que l'auteur n'a pu achever. C'est également à M. Madelin qu'a été confié le soin d'y mettre la dernière main ; il s'est acquitté de cette tâche, délicate entre toutes, avec un tact qui semble n'avoir pas été inférieur à sa piété.

Digitized by Google

Digitized by Google

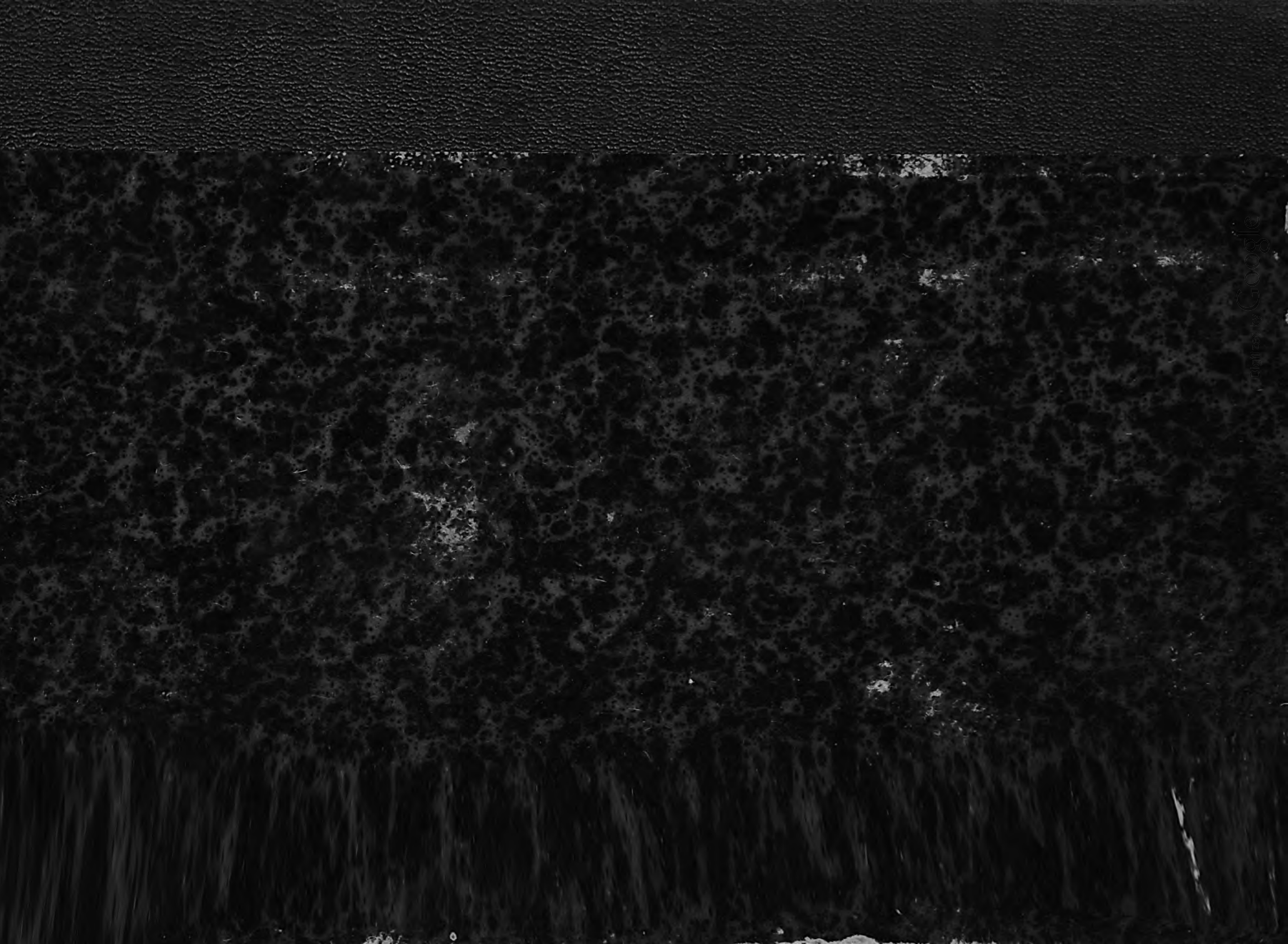
Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google